LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO

HISTOIRE ANCIENNE

DES PEUPLES

DE L'ORIENT CLASSIQUE.

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9



G. MASPERO

HISTOIRE ANCIENNE

DES PEUPLES

DE L'ORIENT CLASSIQUE

LES PREMIÈRES MÊLÉES

Des Peuples

58239
6/10/02

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1897

Droits de traduction et de reproduction réservés



Le Premier Empire Chaldéen et les Hyksôs en Egypte

La Syrie : son rôle dans l'Histoire du Monde Ancien.
Babylone et le premier Empire Chaldéen.
La domination des Hyksôs : Ahmosis.

La Syrie est condamnée à la domination étrangère par sa position géographique. - Le Liban, l'Antiliban, la vallée de l'Oronte et du Litany, et les régions qui se groupent autour d'elle : le plateau du Nord, le pays de Damas, la côte méditerranéenne, le Jourdain et la Mer Morte. - La civilisation et les populations primitives, Sémites et Asianiques : l'influence de l'Égypte y est presque nulle, celle des Chaldéens prédomine.

Babylone, ses ruines, sa banlieue. - Elle étend sa domination sur la Mésopotamie ; sa première dynastie, et ses luttes contre la Chaldée méridionale. - L'Elam, sa position géographique, ses peuples : Koutournakhounta conquiert Larsam. - Rimsin ; Hammourabi fonde le premier empire Babylonien. - Les Elamites en Syrie : Koutourlagamar. - La Syrie reconnaît l'autorité de Hammourabi et de ses successeurs.

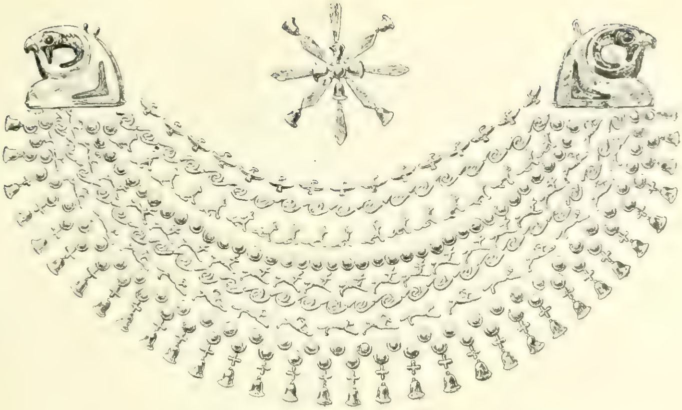
Les Hyksôs conquièrent l'Égypte à la fin de la quatorzième dynastie; fondation d'Avaris. - Incertitudes des anciens et des modernes sur l'origine des Hyksôs: ils sont peut-être des Khâti. - Leurs rois prennent les mœurs et la civilisation de l'Égypte: les monuments de Khiani et des Apophis. - La quinzième dynastie.

Les populations sémitiques affluent à la suite des Hyksôs. - L'émigration des Phéniciens et des Bné-Israel de Chaldée en Syrie: Térakh, Abraham et ses séjours au pays de Canaan. - Isaac, Jacob, Joseph: les Bné-Israel s'installent en Égypte dans la terre de Goshen.

Thèbes se révolte contre les Hyksôs: les traditions populaires sur les origines de la guerre; le roman d'Apophis et de Saqnounri. - Les princesses thébaines et les rois de la dix-septième dynastie: Tiouâqni, Kamosou, Ahmosis. - Les sires d'El-Kab, leur rôle pendant la guerre de l'indépendance. - La prise d'Avaris et l'expulsion des Hyksôs.

La réorganisation de l'Égypte: Ahmosis et ses expéditions de Nubie; la reprise des travaux de construction et la réouverture des carrières de Tourah. - Aménôthès et sa mère Nofritari: les bijoux de la reine Ahhotpou. - Les guerres d'Aménôthès, l'apothéose de Nofritari. - L'avènement de Thoutmosis et la nouvelle génération égyptienne.





LE COLLIER EN OR ÉMAILLÉ DE LA REINE AHHOTPOU Ire, AU MUSÉE DE GIZÈH

CHAPITRE PREMIER

LE PREMIER EMPIRE CHALDÉEN ET LES HYKSÔS EN ÉGYPTE

LA SYRIE : SON RÔLE DANS L'HISTOIRE DU MONDE ANCIEN. — BABYLONE ET LE PREMIER EMPIRE CHALDÉEN. LA DOMINATION DES HYKSÔS : ÂHMOSIS.



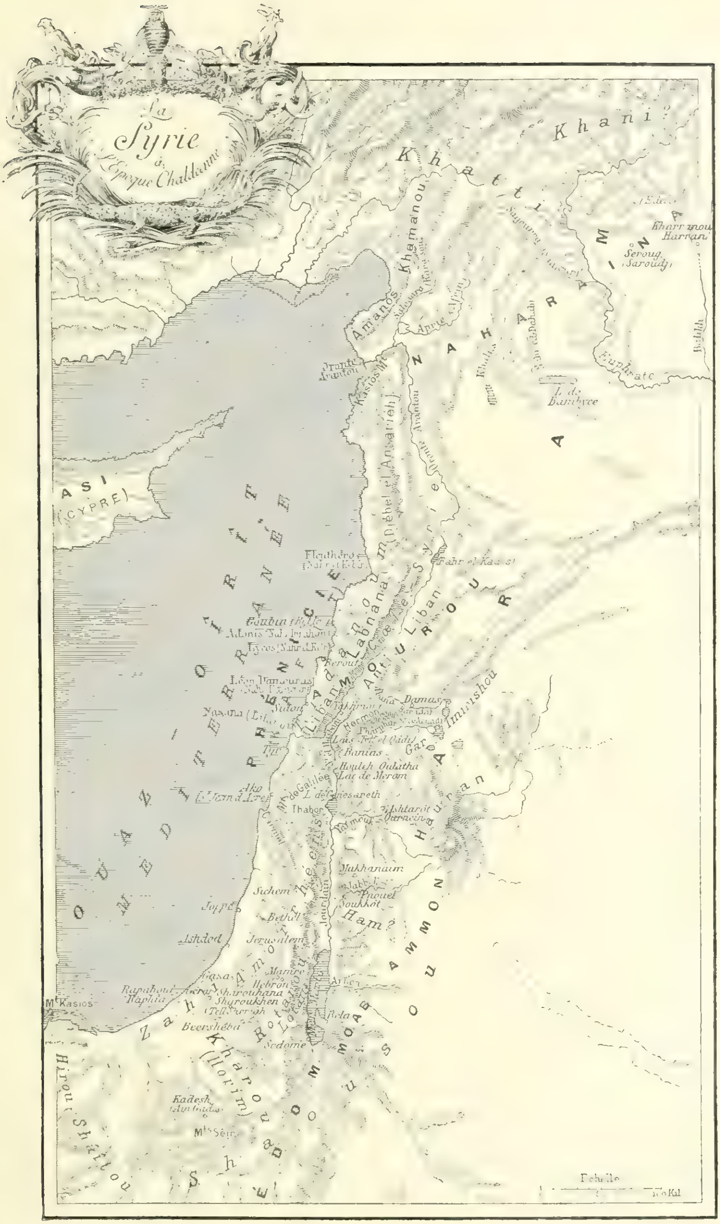
CERTAINES contrées semblent prédestinées dès l'origine à n'être que des champs de bataille disputés sans cesse entre les nations. C'est chez elles et à leurs dépens que leurs voisins viennent vider, de siècle en siècle, les querelles et les questions de primauté qui agitent leur coin du monde. On s'en jalouse la possession, on se les arrache lambeau à lambeau, la guerre les foule et les démembre : tout au plus leurs peuples peuvent-ils prendre parti, se joindre à l'un des ennemis qui les écrasent, et, l'aidant à triompher des autres, rendre du même coup leur servitude assurée pour longtemps. Un hasard inespéré oblige-t-il enfin leur seigneur étranger à les délivrer de sa présence, ils se montrent incapables de mettre à profit le répit que la fortune leur accorde, et de s'organiser efficacement en vue

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Émile Brugsch Bey.* La lettrine est également de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Devéria prise en 1864; elle représente le masque doré du cercueil de la reine Ahhotpou Ire (cf. plus loin, t. II, p. [illegible] sqq.) de cette *Histoire*.

des attaques futures. Ils se divisent en cent communautés rivales dont la moindre prétend demeurer autonome, et entretient une guerre perpétuelle sur ses frontières, pour conquérir ou pour conserver la souveraineté glorieuse de quelques arpents de blé dans la plaine ou de quelques ravins boisés dans la montagne. C'est, pendant des années, une mêlée sanglante, où de petites armées se livrent de petits combats pour la défense de petits intérêts, mais si rudement et d'un acharnement si furieux, que le pays en souffre autant et plus que d'une invasion. Ils ne font trêve à leurs luttes que sous un maître venu du dehors, et ils ne vivent d'une vie personnelle que dans l'intervalle de deux conquêtes : leur histoire s'absorbe presque entière dans celle de plusieurs autres peuples.

La Syrie a été de toute antiquité l'une de ces régions vouées à la domination de l'étranger : la Chaldée parfois préside à ses destinées, parfois l'Égypte ou l'Assyrie, parfois la Perse, en attendant que la Macédoine et les empires occidentaux étendent la main vers elle. Sa position fait d'elle en effet comme un carrefour, où la plupart des races militaires de l'ancien monde finirent par arriver tôt ou tard et par se choquer violemment. Resserrée entre la mer et le désert, elle offre la seule route de trajet facile qui mène les armées d'Afrique en Asie, et tous les conquérants que les richesses accumulées aux rives de l'Euphrate ou du Nil ont attirés en Mésopotamie ou en Égypte, ont dû lui passer brutalement sur le corps, avant d'atteindre l'objet de leurs convoitises. Elle aurait échappé peut-être à cette fatalité du site, si le relief et l'agencement des terres dont elle se compose lui avaient permis de grouper ses nations en faisceau, et d'opposer leur masse compacte au flux des envahisseurs, mais l'ossature de montagnes sur laquelle elle s'appuie la morcelle en bassins isolés, où ses habitants s'enferment et végètent dans l'hostilité les uns des autres. Elle est coupée en son milieu par deux chaînes jumelles, bâties des mêmes roches calcaires et des mêmes grès, revêtues de la même argile rougeâtre déposée sur les pentes par les glaciers des mêmes époques géologiques, le Liban et l'Antiliban[1]. Arides et nues dans leur partie septentrionale, elles développent du nord au midi leur échine monotone et mesquine,

1. Drake a reconnu dans le Liban de grandes variétés de calcaires (BURTON-DRAKE, *Unexplored Syria*, t. I, p. 90-91), qui ont été catalogues par Blanche et par Lartet (DUC DE LUYNES, *Voyage d'exploration à la mer Morte*, t. III, p. 40-41, 49-58). Au-dessus de ces assises, que l'on range dans le terrain jurassique, viennent des grès rougeâtres, puis des lits de calcaire jaunâtre très dur et des marnes. Le nom du Liban, *Lebanon*, en assyrien *Lebnana*, signifierait, dit-on, la « Montagne Blanche » ; les Amorrhéens appelaient l'Antiliban *Shanirou*, *Shenir*, ainsi que cela résulte des textes assyriens (FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 104) et des livres hébreux (*Deutéronome III*, 9 ; *I Chroniques*, V, 23).


La Syrie à l'Époque Chaldéenne
Khani
Khatti
Khamanou
Amanos
NAHARAÏNA
ARAMÉENS
Kharranou
Harran
Seroug
Saroudj
Euphrate
L. de Bambyce
ASI
(CYPRE)
Kasios Mt
Liban
Anti Liban
Damas
Hermon
Banias
Lac de Merom
L. de Génésareth
Thabor
Ashtarot Qarnaïm
Haurân
Makhanaïm
Pnouel
Soukkôt
Sichem
Joppé
Bethel
Ashdod
Jerusalem
Mamré
Hebron
Gaza
Raphia
Mt Kasios
Beershéba
Sodome
Bela
MOAB
AMMON
Kadesh
Mts Séir
Hirou Shâîtou
Sidon
Tyr
Ako
Echelle

sillonnée capricieusement d'ouadys étroits et courts, creusée de cirques ou d'entonnoirs que l'écoulement des torrents évase un peu plus chaque année. Elles s'habillent de verdure et se diversifient à mesure qu'elles avancent vers le sud ; les ravins y sont mieux boisés, les cimes moins uniformes de couleur et de coupe. Le Liban blanchit et se coiffe de glaces en hiver, mais aucun de ses sommets n'atteint l'altitude des neiges éternelles : le plus haut, le Timaroun, mesure 3210 mètres, et trois autres seulement dépassent les 3000[1]. L'Antiliban se maintient de 300 ou 400 mètres inférieur à son frère : il se relève pourtant avant d'expirer, et porte à 2800 mètres les trois pointes de l'Hermon[2]. L'Oronte et le Litany se précipitent dans l'entre-deux. L'Oronte prend sa source au flanc occidental de l'Antiliban, près des ruines de Baalbeck[3], et s'enfuit si violent vers le nord, que ses riverains le traitent de rebelle — Nahr el-Asi[4]. Il traverse, au tiers environ de sa course, une dépression que des digues anciennes l'aident à transformer en lac régulier, puis il marche presque parallèle à la côte jusqu'au 36[e] degré de latitude. Là, il rencontre les derniers ressauts de l'Amanos sans réussir à les entamer, il rebondit brusquement à l'ouest, au sud, et il tombe dans la Méditerranée après s'être grossi de l'Afrîn[5]. Le Litany naît à courte distance de l'Oronte ; il se promène d'abord dans une plaine large et féconde qui bientôt, pourtant, se resserre et le jette contre la masse du Liban et des collines Galiléennes[6]. Ses eaux s'y frayent leur voie entre deux parois de rochers, par une cluse si étroite en plusieurs

1. Burton-Drake, *Unexplored Syria*, t. I, p. 88, lui attribue une altitude de 9175 pieds anglais ; d'autres l'évaluent à 10539 pieds. Les montagnes qui dépassent 3000 mètres sont le Dahr el-Kozib, 3046 mètres, le Djebel Miskiyah, 3080 mètres, et le Djebel Makhmal ou Makmal, 3040 mètres (Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. IX, p. 693-694). A dire le vrai, la hauteur de ces sommets n'est pas déterminée encore avec toute la rigueur désirable.

2. L'Hermon s'appelait parfois, avec le pluriel, *Hermonim*, les Hermons (*Psaumes*, XLII, 7).

3. Pline, *Histoire naturelle*, V, XVIII : « Amnis Orontes, natus inter Libanum et Antilibanum, juxta Heliopolin. » Sur la source de l'Oronte, cf. Burton-Drake, *Unexplored Syria*, t. I, p. 58-66.

4. Les Égyptiens le connaissaient déjà sous le nom d'Aounrati, Araounti (E. de Rougé, *le Poème de Pen-ta-our*, 1856, p. 8, dont l'opinion a été adoptée depuis par tous les égyptologues) ; on le trouve mentionné dans les inscriptions assyriennes sous la forme Arantou (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 274). On s'accorde à penser que ce nom n'est pas sémitique, et on lui attribue une origine arienne, sans raison probante : d'après Strabon (XVI, II § 7, p. 750), il se serait d'abord appelé le Typhon, et il n'aurait été qualifié d'Oronte qu'après qu'un certain Orontès aurait jeté sur lui le premier pont. Le nom d'Axios, qu'il prend quelquefois, paraît lui avoir été donné par les colons grecs, en souvenir d'une rivière de Macédoine (Sozomène, *Histoire*, VII, 15). C'est probablement l'origine réelle du nom moderne Asi, et le sens de *fleuve rebelle*, que la tradition arabe attache à ce dernier terme, vient probablement d'une étymologie populaire, qui assimila Axios à Asi : l'identification fut d'autant plus aisée qu'il justifie l'épithète par la violence de son courant (Pockocke, *Voyages dans l'Égypte, l'Arabie, la Palestine, la Syrie*, trad. franç., 1777, t. III, p. 414-415).

5. L'Afrîn est l'Aprié des inscriptions cunéiformes, d'abord confondu avec l'un des deux fleuves de Damas, le Baradah (Finzi, *Ricerche per lo Studio dell' Antichità Assira*, p. 284), et dont le site exact a été reconnu plus tard par H. Rawlinson (G. Rawlinson, *the Five Monarchies*, t. II, p. 89).

6. Le Litany a été identifié depuis Reland (*Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, t. I, p. 290-291, avec le fleuve du Lion, Λέοντος ποταμός de Ptolemée, V, 15), communément appelé Léontes : Strabon, qui le mentionne, ne lui donne aucun nom (XVI, II § 24, p. 758). L'hypothèse

endroits, que les arbres entremêlent leurs branches, et qu'un homme agile pourrait sauter d'une rive à l'autre : près de Yakhmour, des rochers éboulés se sont comme ressaisis dans leur chute et, s'arc-boutant à la face opposée, restent suspendus ainsi qu'un pont naturel au-dessus du torrent[1]. Le bassin des deux rivières dessine comme une seule rue, longue de quatre-vingts lieues, divisée en deux versants inégaux par un seuil presque imperceptible. Des marécages en appauvrissent le centre. Ce ne sont, au midi, que champs de blé, vignobles, plantations de mûriers et d'oliviers répandus dans la plaine ou superposés en terrasse au flanc des collines. Au nord, les alluvions de l'Oronte ont accumulé lentement un sol noir et gras, riche en céréales et en produits de toute sorte. La Syrie Creuse, après avoir nourri généreusement les vieux empires orientaux, devint un des greniers de l'univers sous la tutelle habile et sage des Césars romains.

Des contrées de nature et d'aspect différents la flanquent et l'enveloppent de toutes parts, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest. A l'extrême nord, un pays de montagnes, triste et sans horizon, qui s'appuie sur l'Amanos et qui tourne résolument le dos à la mer : il s'incline par degrés vers l'intérieur, et se déploie en plateaux crayeux, hérissés de mamelons à la croupe arrondie et pelée, ravinés de vallées tortueuses qui ouvrent sur l'Euphrate, sur l'Oronte, sur le désert. De vastes plaines légèrement ondulées succèdent aux plateaux : le sol en est sec et pierreux, les rivières s'y traînent peu nombreuses et d'un faible débit. Le Sadjour rejoint l'Euphrate[2], l'Afrîn rallie le Karasou, et les deux réunis se déversent dans l'Oronte[3]; les autres arrosent pour la plupart des bassins fermés. Le Khalus des Grecs étire paresseusement son cours du nord au sud, et, après avoir quitté à regret les jardins d'Alep, se perd sur la lisière des sables, dans un petit lac salé encombré d'îlots[4] : à peu près à mi-

de Reland a été combattue vivement par Poulain de Bossay (*Essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax*, p. 39-40), et il est démontré aujourd'hui que le Fleuve du Lion et le Litany n'ont rien de commun (KIEPERT, *Handbuch der Alten Geographie*, p. 159, n. 2). Les chroniques samaritaines publiées par Neubauer l'appellent le Nahar Litah (*Journal Asiatique*, 1869, t. II, p. 442). Le *Papyrus Anastasi n° 1*, pl. XX, l. 8, pl. XXI, l. 8, nous signale entre Tyr et Sidon un cours d'eau, le Nazana, qui ne peut être que le Nahr Kasimîyéh, c'est-à-dire le cours inférieur du Litany (MASPERO, *Notes sur différents points de grammaire et d'histoire*, § 18, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 140-141).

1. Les gorges du Litany sont décrites dans VAN DEN VELDE, *Reise durch Syrien und Palästina*, t. I, p. 113, et le pont naturel de Yakhmour, dans ROBINSON, *Later Biblical Researches*, p. 421, 423.

2. Le Sadjour est le Sagourra des textes cunéiformes (FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 183).

3. Pour l'Afrîn, cf. ce qui est dit t. II, p. 6, de cette *Histoire*. Le Karasou d'aujourd'hui s'appelait, chez les Assyriens, Salouara, la *Rivière des Anguilles*, et il a conservé ce nom jusqu'à l'époque arabe (HALÉVY, *Recherches bibliques*, § XII, p. 278; SACHAU, *zur historischen Geographie von Nordsyrien*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin, t. XXI, p. 329-336).

4. Les monuments assyriens ne nous ont pas rendu encore le nom indigène de cette rivière; Xénophon (*Anabase*, I, IV, 9), qui l'appelle Khalus, la trouva remplie de gros poissons bons à manger,

chemin entre le Khalus et l'Euphrate, un second lac salé reçoit le fleuve d'or, le Nahr ed-Dahab[1]. Le climat est doux, la température assez uniforme. La brise de mer se lève chaque après-midi et corrige les ardeurs de l'été : pendant l'hiver, le froid ne mord qu'au moment où le vent d'autan souffle de la montagne, et la neige ne tient guère plus de vingt-quatre heures sur les champs. Il pleut rarement en automne et en hiver, mais les premiers jours du printemps sont mouillés d'averses fréquentes. Le sol s'anime et se prête au labour dans le creux des vallons et sur les plateaux, partout où l'on réussit à l'irriguer. Aussi les anciens avaient-ils jalonné de puits ces espaces aujourd'hui presque déserts ; ils les avaient surcoupés de canaux, couverts de fermes et de villages, de forteresses et de cités populeuses. Des forêts séculaires escaladaient les croupes de l'Amanos, et leurs pins jouissaient d'une renommée égale à Babylone ou dans les villes de la Basse-Chaldée[2]. Les bas-fonds produisaient l'orge et le blé en quantités énormes, la vigne y prospérait, les jardins y débordaient de fleurs et de fruits, les pistachiers et les oliviers croissaient partout sur les pentes. Le désert assiégeait sans cesse les cultures et gagnait rapidement sur elles, dès qu'une guerre prolongée les ravageait, ou que la négligence des habitants ralentissait le travail de la défense : il l'emportait décidément au delà des lacs et des marais salants. La meilleure partie du pays n'est, entre l'Oronte et l'Euphrate, qu'une table rocheuse, rayée de collines basses et semée de maigres oasis ; mais deux rivières, aidées par des ruisseaux sans nombre, y entretiennent un jardin de beauté merveilleuse au pied de l'Antiliban. Le Barada se rue de cascade en cascade et roule longtemps par les gorges, avant de se forcer une issue au dehors[3] : à peine échappé de sa prison, il s'étale, il se divise, il trace autour de Damas comme un delta en miniature, où mille rigoles entre-croisées infiltrent la fraîcheur et la fertilité. Il rallie ses forces en aval de la ville, et, après avoir cheminé allègrement l'espace d'une journée, il s'engouffre dans une sorte de fossé oblong d'où il ne ressort plus. Il y crée, au moment de la fonte des neiges, un lac véritable dont la nappe bleue s'encadre de larges berges herbeuses, « comme un saphir serti d'émeraudes ». Le pourtour s'en dessèche pendant l'été, et se change en prairies vaseuses où les joncs pullulent gigantesques,

1. Le nom indigène antique du Nahr ed-Dahab est encore inconnu, comme celui du Khalus.

2. Sur le transport des bois de l'Amanos, et sur l'usage qu'on en faisait très anciennement dans les petits États de la Chaldée, cf. ce qui est dit au t. I, p. 614, de cette *Histoire*.

3. Le Barada est l'Abanah, Amanah, mentionné par les livres hébreux comme étant un des fleuves qui arrosaient le pays de Damas (*II Rois*, v, 12), le Bardinès ou Chrysorrhoas des Grecs.

où les oiseaux nichent et multiplient aussi tranquilles que dans les bourbiers de la Chaldée. L'Aouadj alimente à lui seul un second réservoir plus profond, mais plus petit[1], et deux dépressions moindres emmagasinent au sud les dernières eaux de l'Antiliban et du Haurân. La Syrie se retranche contre les assauts du désert derrière une barrière continue d'étangs et de roselières : l'espace qu'elle a conquis vers l'orient semble un promontoire de verdure, qu'elle pousse hardiment dans l'océan des sables. Elle n'a pu se réserver à l'occident qu'une simple bande de roche et d'argile, le long de la mer. De l'embouchure du Litany à celle de l'Oronte, sa côte se profile, raide, anguleuse, inhospitalière. Point de ports, mais des havres mal abrités ou de minces plages derrière un cap hasardeux. Une rivière, le Nahr el-Kébîr[2], qui partout ailleurs passerait inaperçue, mais qui attire ici l'attention, comme étant le seul cours d'eau à régime constant et presque normal : les autres, le Léon[3], l'Adonis[4], le Nahr el-Kelb[5], méritent à peine le nom de torrents et tombent au premier bond du Liban dans la Méditerranée. L'olivier, la vigne, le blé se disputent les plans maritimes : les hauteurs se revêtaient jadis de bois impénétrables, chênes et pins, mélèzes, cyprès, sapins et cèdres. La ligne des crêtes s'abaisse vers le milieu, et se réduit aux proportions d'un coteau qui relie le Djebel Ansariéh au Liban proprement dit ; elle se poursuit sans interruption en deçà et au delà, et se dresse au-dessus de la mince corniche phénicienne, comme une muraille presque infranchissable.

Juste dans le prolongement de la Syrie Creuse et séparée d'elle par un rang de collines, une vallée s'amorce au talus occidental de l'Hermon, qui ne ressemble à nulle autre au monde. Les actions volcaniques ont déchiré la croûte terrestre en ce point, et un gouffre s'y est entre-bâillé au commencement des siècles, qui ne s'est plus refermé jamais. Un fleuve unique, le Jour-

1. On identifie l'Aouadj moderne avec le Pharphar des textes hébreux (*II Rois*, V, 12).

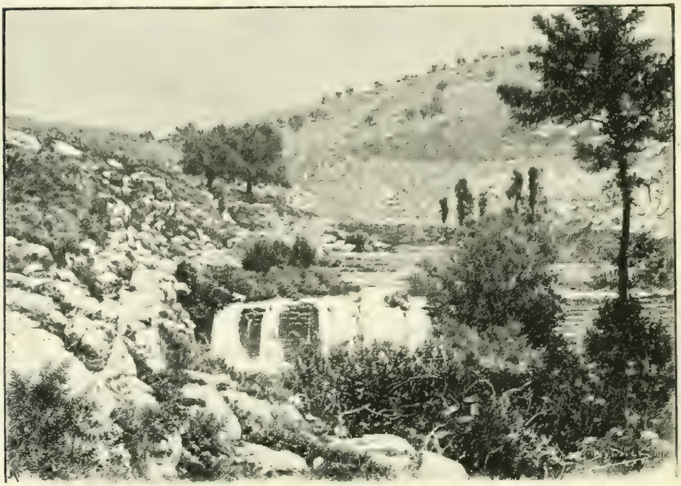
2. Le Nahr el-Kébîr est l'Eleutheros des géographes classiques (Strabon, XVI, II § 12, 15, p. 753-755; Pline, *Histoire naturelle*, IX, 17), dont le nom phénicien n'est pas connu encore; peut-être s'appelait-il dès lors Shabtouna, Shabtoun, d'où dériverait le terme de fleuve *Sabbaticus*.

3. Le Léon de Ptolémée (V, 15) est peut-être le fleuve que la majorité des géographes romains appellent Tamyras (Strabon, XVI, II § 22, p. 756), Damouras (Polybe, V, 68-69), le Nahr Damour actuel (Poulain de Bossay, *Essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax*, p. 39-40).

4. L'Adonis des auteurs classiques est notre Nahr Ibrahîm. Le nom phénicien de cette rivière n'est connu jusqu'à présent par aucun témoignage direct; il devait être identique à celui de la divinité adorée sur ses rives. Le fait qu'un fleuve se soit appelé comme un dieu n'est pas pour surprendre : le Bélos, au voisinage d'Akko, était dans le même cas que l'Adonis (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 283).

5. Le Nahr el-Kelb actuel est le Lykos des temps gréco-romains. Le duc de Luynes (*Voyage d'exploration à la mer Morte*, t. I, p. 9, note 1) croyait deviner une déformation du nom phénicien dans celui d'Alcobile, que l'Itinéraire du pèlerin de Bordeaux cite vers ces parages. L'ordre de l'Itinéraire ne se prête pas à cette hypothèse, et Alcobile s'identifie probablement à Djebeil (M. de Vogüé, *Mélanges d'Archéologie Orientale*, p. 16, 17); il n'en est pas moins vraisemblable que le nom original du Nahr el-Kelb devait renfermer, dès les premiers temps, l'équivalent phénicien de l'arabe *kelb*, chien.

dain, arrose cette crevasse gigantesque et la vivifie d'un bout à l'autre[1]. La plus importante de ses sources jaillit au Tell el-Qadi, sur un tertre basaltique dont



LA SOURCE LA PLUS SEPTENTRIONALE DU JOURDAIN, LE NAHR EL-HASBANY[2].

les ruines de Laish couronnent le faîte[3]. Les eaux remplissent un bassin ovale perdu parmi les buissons, puis elles dévalent à travers les halliers et vont rejoindre le Nahr el-Hasbany, qui leur apporte le tribut des torrents supérieurs[4]; elles s'unissent un peu plus bas à celles du courant de Banias[5], et serpentent quelque temps au milieu de tristes prairies tourbeuses, avant de disparaître dans l'épaisseur des jonceraies qui bordent le lac de Houléh[6]. Le

1. Le Jourdain est mentionné dans les textes égyptiens sous la forme Jourdouna (*Papyrus Anastasi n° I*, pl. XXIII, l. 1); le nom paraît signifier *celui qui descend, celui qui se précipite vers le bas*.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie publiée dans l'ouvrage du* DUC DE LUYNES, *Voyage d'exploration à la mer Morte*, t. IV, pl. 59.

3. Cette source est mentionnée déjà par l'historien Josèphe (*Ant. Jud.*, V, III, 1; VIII, VIII, 4) comme étant celle du Petit Jourdain, ἐλάσσονος Ἰορδάνου, τοῦ μικροῦ Ἰορδάνου.

4. Les géographes anciens paraissent n'avoir pas considéré le Nahr el-Hasbany comme une source réelle du Jourdain. Le fait est prouvé par le passage où saint Jérôme (*Comm. in Matthæum*, XVI, 3) donne à sa façon l'étymologie du nom : « Jordanes oritur ad radices Libanis, et habet duos fontes, unum nomine *Jor* et alterum *Dan*; qui simul mixti Jordanis nomen efficiunt. » Les deux sources qu'il indique étant celles de Banias et de Tell el-Qadi, le Nahr el-Hasbany se trouve exclu du coup.

5. Sur la source du Jourdain à Banias, cf. JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, XV, X, 3, et *Guerre des Juifs*, I, XXI, 3, III, XV, 7; pour les différences que l'état ancien des lieux présente avec l'état actuel, voir ce que dit GUÉRIN, *Galilée*, t. II, p. 312-314.

6. Le lac Houléh est appelé au *Livre de Josué*, XI, 5, 7, les *Eaux de Mérom*, Mê-Mérom, et le lac Sammochonitis dans JOSÈPHE, *Antiquités Judaïques*, V, V, 1, cf. *Guerre des Juifs*, III, 10, 7, IV, I, 1. Le nom Oulatha, que l'on donnait au pays environnant (JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, XV, X, 3), montre



UN COIN DU LAC DE GENÉSARETH.

Dessin de Boudier, d'après une photographie rapportée par Lortet.



UN DES COUDES DU JOURDAIN,
DANS LE VOISINAGE DE JÉRICHO[1].

Jourdain atteint dès cet endroit le niveau de la Méditerranée, mais, au lieu de s'y maintenir, il s'affaisse brusquement à sa sortie du lac, s'enfonce, pour ainsi dire, en terre : il ne fait qu'un saut de 100 mètres jusqu'au lac de Génésareth[2], s'y repose un moment, comme pour reprendre haleine, puis il repart tout d'un élan, et détale vers le sud en pleine carrière. On dirait par instants qu'il veut se dérober, tant il se jette furieusement à droite et à gauche, mais, repoussé chaque fois par les escarpements qui l'encaissent, il tombe de rapide en rapide avec des méandres si capricieux, qu'il fournit un trajet de 100 kilomètres et plus avant de parvenir à la mer Morte, près de 400 mètres plus bas que la Méditerranée[3]. Rien ne se ressemble moins que les contrées étagées sur ses rives. A l'orient, le terrain monte presque d'un trait à l'altitude d'environ 1000 mètres, tel qu'un rempart naturel flanqué de tours et de bastions; un immense plateau se déroule par derrière, légèrement vallonné, découpé en tout sens par les affluents du Jourdain et de la mer Morte, l'Yar-

que le terme moderne de Houléh dérive d'une forme ancienne, dont malheureusement l'original n'est point parvenu jusqu'à nous (NEUBAUER, *la Géographie du Talmud*, p. 17).

1. *Dessin de Boudier, d'après plusieurs photographies rapportées par Lortet.*

2. Le nom le plus ancien est *la Mer de Kinnereth*, Jam-Kinnereth (*Nombres*, XXIV, 11; *Josué*, XIII, 27), ou Jam-Kineròth (*Josué*, XII, 3); à partir de l'époque grecque, on dit Lac de Genézar ou de Guinussar (*Macchabées*, I, XI, 67; JOSEPHE, *Guerre des Juifs*, III, X, 7-8; cf. NEUBAUER, *Géographie du Talmud*, p. 25).

3. Les chiffres exacts sont : pour le lac de Houléh 2 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, pour la mer de Génésareth 208 mètres, pour la mer Morte 392-395 mètres au-dessous; au sud de la mer Morte, vers le seuil de partage de l'Akabah, le sol s'est relevé à 240 mètres plus haut que le niveau des eaux de la mer Rouge (ÉLISÉE RECLUS, *Géographie universelle*, t. IX, p. 730-735).



LA MER MORTE ET LES MONTS DE MOAB, VUS DES HAUTEURS D'ENGADDI[1].

mouk[2], le Jabbok[3], l'Arnon[4]. C'est un monde en soi, dont les habitants ne se mêlent jamais de leur gré à l'histoire générale : ils vivent toujours à l'écart, moitié pasteurs, moitié brigands. A l'ouest, on aperçoit des masses de collines confuses, dont les penchants, à peine saupoudrés d'un terreau pauvre, se prêtent néanmoins à la culture du blé, de la vigne et de l'olivier. Un rameau, détaché de la chaîne principale vers la pointe méridionale du lac de Génésareth, le Carmel, oblique vers le nord-ouest et pousse au loin dans la mer. Au nord du Carmel, la Galilée abondait en fontaines et en campagnes riantes, mais au sud, le pays se répartit naturellement en trois zones parallèles : une plage alternée de dunes et de marais, puis une étendue de plaines, une Shéphélah boisée par endroits et parcourue de rivières intermittentes, enfin la montagne. La région des dunes n'est pas nécessairement aride, et ses villes, Gaza, Joppé, Ashdod, Ascalon, ceignent une banlieue florissante de vergers ou

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie publiée dans l'ouvrage du duc de Luynes, Voyage d'exploration à la mer Morte*, t. III, pl. 26.

2. Le Yarmouk n'est pas cité dans la Bible, mais son nom se rencontre dans les écrits talmudiques (Neubauer, *la Géographie du Talmud*, p. 31), et les Grecs l'avaient adapté à leur langue sous la forme Hiéromax.

3. *Genèse*, XXXII, 23; *Nombres*, XXI, 24; le nom a été grécisé sous plusieurs formes, Jobacchos, Jabacchos (Josèphe, *Ant. Jud.*, I, xx, 2, IV, v, 2), Jambykès. C'est aujourd'hui le Nahr Zerka.

4. *Nombres*, XXI, 13-26; *Deutéronome*, II, 24; il s'appelle aujourd'hui l'Ouady Moudjib.

de jardins. La plaine rend chaque année des moissons considérables, sans engrais et presque sans travail. Les hauteurs, vertes encore par intervalles, jaunissent et se dénudent à mesure qu'elles avancent vers le sud. Les vallées n'ont pour s'abreuver que des sources trop souvent taries au fort de l'été; le sol, chauffé sans relâche aux ardeurs du soleil, se brûle et se confond insensiblement avec le désert. Ce ne sont plus, jusqu'aux frontières de l'Égypte et jusqu'à la péninsule du Sinai, que des solitudes mornes et malfamées, dévastées misérablement par les torrents d'hiver, dominées à l'est par les croupes volcaniques du Séïr. Les pluies du printemps y développent pourtant une végétation hâtive, qui suffit pendant quelques semaines aux besoins des Nomades et de leurs troupeaux.

Tout compte fait, la nature s'est plu à diviser la Syrie en cinq ou six compartiments de taille diverse, isolés par des rivières ou par des montagnes, mais dont chacun est merveilleusement disposé pour servir de siège à plusieurs États indépendants : au nord, le pays des deux fleuves, le Naharaîna, de l'Oronte à l'Euphrate et au Balikh, peut-être au Khabour[1]; au milieu, entre les Libans, la Cœlé-Syrie et ses deux ailes inégales, l'Aram de Damas et la Phénicie; au midi enfin, l'ensemble des contrées disparates qui cernent la vallée du Jourdain. On ne saurait dès maintenant déclarer avec un semblant d'assurance quels peuples habitaient chacun de ces réduits, vers le troisième millénaire avant notre ère. On y déterre, partout où l'on fouille, les débris d'une demi-civilisation très ancienne, qui employait la pierre pour ses armes ou pour ses outils, et qui fabriquait une poterie quelquefois élégante de galbe, le plus souvent grossière de matière et d'exécution; mais ces objets ne sont accompagnés d'aucun monument significatif, et ils ne nous renseignent pas sur l'origine et sur les affinités des tribus qui nous les ont légués[2]. L'étude de la

1. Le Naharaina des Égyptiens (cf. pour la prononciation, MASPERO, *A travers la vocalisation égyptienne*, dans le *Recueil des Travaux*, t. XV, p. 189-192) a été identifié d'abord avec la Mésopotamie (BRUGSCH, *Geographische Inschriften*, t. II, p. 30), il fut placé entre l'Oronte et le Balikh ou l'Euphrate par Maspero (*De Carchemis oppidi situ et Historiâ antiquissimâ*, carte n° 2). C'est une opinion qui est adoptée aujourd'hui par la plupart des égyptologues, avec des nuances de détail (MAX MÜLLER, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 249 sqq.). Ed. Meyer (*Geschichte Ægyptens*, p. 227) a comparé très exactement le Naharaina égyptien à la Parapotamie que l'administration des Séleucides avait organisée dans ces régions (POLYBE, V, 69; STRABON, XVI, II § 11, p. 753).

2. Les recherches sur ces habitants primitifs de la Syrie et sur ce qui reste d'eux n'ont pas encore été poussées très loin. Les cavernes signalées à l'Ant-Élias par Hedenborg, près de Tripoli et du Nahr el-Kelb par Botta (*Observations sur le Liban et l'Antiliban*, dans les *Mémoires de la Société géologique de France*, 1re sér., t. I, p. 135), à Adloun par le duc de Lynes, ont été explorées successivement par Lartet (DUC DE LUYNES, *Voyage d'exploration à la mer Morte*, t. I, p. 23, t. III, p. 213-240), puis par Tristram, Lortet et Dawson (*Notes on prehistoric Man in Egypt and the Lebanon*, dans les *Transactions of the Victoria Institute*, t. XVIII, p. 287-301). Les grottes de la Palestine propre, à Bethsaour, à Gilgal près de Jéricho, et à Tibnéh, ont donné lieu à des controverses fort vives, dès l'époque de leur découverte (LARTET, dans le *Bulletin de la Société de Géologie*, 2e sér., t. XXII,

nomenclature géographique en usage vers le XVI[e] siècle nous révèle, pour cette époque, l'existence de plusieurs peuples et de plusieurs langues. Les cimes et les fleuves, les ports, les cités, les forteresses sont désignés, en Palestine et en Cœlé-Syrie, par des mots qui se rattachent aux idiomes sémitiques : on y discerne aisément, sous l'accoutrement pittoresque d'hiéroglyphes dont les scribes égyptiens les ont affublés, des termes qui se rencontrent souvent chez les Hébreux ou chez les Assyriens[1]. A partir de l'Oronte, d'autres formes s'y insinuent où l'on ne distingue plus rien de semblable, mais qui paraissent avoir été empruntées à l'un ou à l'autre des dialectes parlés en Asie Mineure[2]. La ténacité avec laquelle les noms, une fois donnés, s'enracinent au sol nous autorise à penser qu'une partie au moins de ceux que nous connaissons en Syrie y étaient usités longtemps avant le moment où les Égyptiens les recueillirent, et qu'ils nous viennent de nations très anciennes : comme ils prennent, selon les zones, la tournure sémitique ou l'asianique, on peut en conclure que le centre et le midi furent colonisés par des Sémites, le nord par des peuplades immigrées d'au delà le Taurus. Quelques faits se présentent à l'appui de ce raisonnement, et montrent qu'il n'est pas aussi complètement spéculatif qu'on serait tenté de le croire. Ils offrent bien le type du Sémite, et ils ressemblent singulièrement aux Bédouins de nos jours, ces bons Asiatiques qui venaient, sous un roi de la XII[e] dynastie, offrir des cadeaux à Khnoumhotpou, le sire de Béni-Hassan[3]. Le nom de leur chef Abisha est sémitique[4], comme aussi celui du shéîkh Ammianshi, auprès de qui Sinouhît se réfugia[5]. Ammianshi

p. 527, dans les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*, 1re sér., 1869, t. V, p. 237, et Duc de Luynes, *Voyage d'exploration*, t. III, p. 224-226; Arcelin, *l'Industrie primitive en Syrie, Gisements de Beth-Saour et l'Âge de la pierre polie à Beth-Saour*, dans les *Matériaux*, 1re sér., t. V, 1869, p. 237 sqq., 2e sér., t. V, 1874, p. 19). L'abbé Richard voulait reconnaître dans les silex de Gilgal et de Tibnéh les couteaux de pierre avec lesquels Josué aurait fait procéder à la circoncision des Israélites, après le passage du Jourdain (*Josué*, V, 2-9), et dont une partie aurait été déposée dans le tombeau du héros (Richard, *Découvertes d'instruments de pierre en Égypte, au Sinaï et dans le tombeau de Josué*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1871, t. LXXII, p. 540).

1. Sur la question de la transcription des noms géographiques de la Syrie en hiéroglyphes, voir Brugsch, *Geogr. Ins.*, t. I, p. 5-15; E. de Rougé, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, et en dernier lieu Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 58-109.

2. L'origine non sémitique des noms d'une partie des villes de la Syrie du Nord, conservés dans les listes égyptiennes, est admise par le plus grand nombre des savants qui se sont occupés de cette question (Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 319 sqq.; Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 286-292; cf., au contraire, ce que dit Halévy, *Recherches bibliques*, § 12, p. 270-288, pour établir l'origine sémitique de ces mêmes noms).

3. Voir la représentation de la scène complète au tome I, p. 468-469, de cette *Histoire*.

4. Son nom se rapproche de l'hébreu Abishai (*I Samuel*, XXVI, 6-9; *II Samuel*, II, 18, 24, XXII, 18); du chaldéo-assyrien Abiêshou (cf. t. II, p. 27, de cette *Histoire*, la liste des rois babyloniens).

5. Ammianshi rappelle Ammiditana, Ammizadougga, peut-être Ammourabi-Khammourabi, d'une des dynasties babyloniennes : il renferme, avec l'élément *Ammi*, une finale *anshi* (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, § 1, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 76, et Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 63-64, 206). Chabas l'a rapproché déjà de deux mots hébreux *Am-ensh*, qu'il ne se hasardait pas à traduire (*Études sur l'antiquité historique*, 2e éd., p. 105-106).

lui-même régnait sur un district de Kadimà, dont le nom désigne l'est chez les Sémites[1]. Enfin, le seul de leurs dieux que l'on mentionne, Adad, est un dieu sémite, celui de l'atmosphère, que l'on retrouve par la suite souverain à Damas[2]. Somme toute, les peuples de langue et de religion sémitiques auraient occupé déjà, au voisinage de la Méditerranée, la meilleure partie du domaine qui leur appartint bien des siècles plus tard, pendant les temps de la conquête égyptienne[3].



DEUX FEMMES ASIATIQUES DU TOMBEAU DE KHNOUMHOTPOU[4].

Pour le moment, l'Égypte préférait ne point s'immiscer à leurs affaires. Quand les Maîtres des Sables devenaient par trop insolents, elle lançait contre eux une colonne de troupes légères, et elle leur infligeait si rude leçon, que le souvenir les en refrénait durant des années. Ses bannis cherchaient un asile auprès des roitelets turbulents qui s'agitaient entre le Sinai et la mer Morte ; ses matelots allaient trafiquer le long des côtes et au besoin pratiquer la piraterie ; ses marchands pénétraient à l'intérieur par petites journées[5]. Les récits qu'ils faisaient de leurs voyages n'étaient pas des plus rassurants. On devait affronter d'abord les solitudes qui commençaient au seuil même de l'isthme, et se soustraire tant bien que mal aux attaques des tribus pillardes qui les hantaient. Ce premier péril évité, les Àmou, les laboureurs qui vivaient sédentaires dans la région la plus fertile, accueillaient l'étranger assez mal : il fallait se résigner à leurs exigences,

1. Voir le récit relatif au prince asiatique Ammianshi dans le t. I, p. 472-473, de cette *Histoire*.

2. Un sceau apposé sur des contrats du temps de Hammourabi appartenait à un « serviteur du dieu de Martou », qui n'est autre que le dieu appelé Rammân d'ordinaire (cf. t. I, p. 658-663, de cette *Histoire*). Ce fait a été mis en lumière par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 349, 412). Schrader (*die Namen Hadad, Hadadezer*, dans la *Zeitschrift für Keilforschung*, t. II, p. 366-384) et Oppert (*Adad* dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VIII, p. 310-314) ont prouvé qu'une lecture fréquente des signes qui écrivent le nom de Rammân est Adad.

3. Chabas (*Étude sur l'antiquité historique, d'après les sources égyptiennes et les monuments réputés préhistoriques*, 2e éd., p. 99 sqq.) était déjà parvenu aux mêmes conclusions, qui sont aussi celles de Max Müller (*Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 32 sqq.).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger*; cf. la scène complète à laquelle ces deux figures et les suivantes sont empruntées dans le t. I, p. 469, de cette *Histoire*.

5. Les bannis de l'Égypte sont mentionnés dans les *Mémoires de Sinouhit*, l. 31-34, cf. Maspero, *les Contes populaires*, 2e édit., p. 99-100, et Sinouhît lui-même est un exilé ; pour les navigations le long de la côte syrienne, dès les temps de l'Ancien Empire, cf. t. I, p. 390-394, de cette *Histoire*.

et les droits de péage les plus exorbitants ne sauvaient pas toujours les caravanes de leurs entreprises[1]. Il semble d'ailleurs qu'ils fussent assez clair-semés : les forêts encombraient de larges surfaces qui sont nues aujourd'hui, les éléphants y erraient encore par bandes[2], et les animaux féroces, même des léopards et des lions, en rendaient la traversée dangereuse[3]. L'idée que la Syrie était en quelque sorte une réserve de gibier et de fauves s'implanta si fort dans l'esprit des Égyptiens, que la littérature populaire s'en imprégna[4] : le héros des contes s'y enfuyait pour chasser, avant de rencontrer la princesse que le destin l'obligeait à épouser[5], ou, comme Kazarâti, chef d'Assour, il y débusquait une hyène monstrueuse et lui livrait bataille[7]. Ces tournées de commerce et ces explorations que nulle conquête ne suivait, n'ont pas exercé d'influence sensible sur l'industrie ou sur les mœurs des tribus qu'elles effleuraient : celles-là seules subirent le charme de l'Égypte ou sa puissance de séduction qui erraient près de ses frontières, et ce peu d'attraction ne dépassa guère les cantons les plus rapprochés de la mer Morte. Le reste se sentait entraîné plutôt vers la Chaldée et recevait à distance l'action continue des royaumes euphratéens. La tradition qui attribue au Sargon d'Agadé, puis à Naramsin, la soumission des peuples de l'Amanos et de l'Oronte ne renferme peut-être qu'une part très faible de



DEUX DES ASIATIQUES DU TOMBEAU DE KHNOUMHOTPOU[6].

1. Le marchand, qui part pour les pays étrangers, lègue son bien à ses enfants — *par crainte des lions et des Asiatiques* (*Papyrus Sallier n° 2*, pl. VII, l. 6-7; cf. t. I, p. 470, de cette *Histoire*).
2. Thoutmosis III chassa encore l'éléphant près de la ville syrienne de Nii (*Inscription d'Amenemhabi*, l. 22-23; cf. Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, IIIe sér., t. II, p. 286-287, 290-301).
3. Sur l'étendue de la forêt qui séparait Joppé du Carmel, cf. Maspero, *Entre Joppé et Mageddo*, dans les *Études historiques, linguistiques et archéologiques dédiées à M. le Dr C. Leemans*, p. 3-6; ce qui était vrai sous la XIXe dynastie l'était sans doute plus encore aux époques antérieures.
4. Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 46.
5. Ainsi le héros du *Conte du prince Prédestiné*, exilé d'Égypte avec son chien, s'en va toujours chassant jusqu'aux confins du Naharaina, où il doit épouser la fille du prince; cf. Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, 2e éd., p. 231; Petrie, *Egyptian Tales*, 2nd ser., p. 15 sqq.
6. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger*; cf. plus haut, p. 16, note 4.
7. *Papyrus Anastasi n° 1*, pl. XXIII, l. 6-7; cf. Chabas, *le Voyage d'un Égyptien*, p. 223-226.

vérité[1], mais, si l'on peut hésiter jusqu'à nouvel ordre à croire que les bataillons de ces princes aient jamais escaladé le Liban ou débarqué dans l'île de Chypre, il faut accorder que leur civilisation avait envahi très tôt les contrées d'Occident qu'on range sous leur autorité. Plus de trois mille ans avant notre ère, les Asiatiques de Khnoumhotpou s'habillaient à la mode d'Ourou et de Lagash ; ils aimaient les robes longues et les étoffes bariolées[2]. Avaient-ils emprunté déjà le syllabaire cunéiforme pour les besoins de la correspondance officielle[3], et voyait-on dans leurs cités des scribes de carrière qui maniaient le stylet et la tablette d'argile? Les courtiers de Babylone les visitaient sans doute en plus grand nombre que ceux de Memphis, et les souverains s'approvisionnaient régulièrement chez eux des pierres statuaires, des métaux précieux, des bois nécessaires à la construction de leurs monuments[4] : Ourbaou, Goudéa, Inésin, leurs successeurs et leurs contemporains, envoyaient querir des matériaux dans l'Amanos, et s'ils se fournissaient plus rarement aux forêts du Liban, ce n'est point qu'ils en ignorassent l'existence, c'est que l'éloignement augmentait la difficulté des abords et le coût des charrois. L'ensemble des marches méditerranéennes se confondait dans leur langue sous une même qualification, Martou, Akharrou[5], l'Occident, mais ils usaient de noms distincts pour chacun des cantons en lesquels elles se divisaient. Peut-être appelaient-ils déjà le nord Khâti[6] et la Cœlé-Syrie Amourrou, la

1. Cf. ce qui est dit au sujet de ces conquêtes, dans le t. I, p. 598-600, de cette *Histoire*.

2. On trouvera au t. I, p. 468-469, de cette *Histoire* les Asiatiques accueillis par le prince de Béni-Hassan : sur la ressemblance de leur costume avec celui des Chaldéens, voir t. I, p. 719, n. 4.

3. Les plus anciennes tablettes cunéiformes de provenance syrienne ne sont pas antérieures au XVI[e] siècle avant notre ère : elles forment la correspondance officielle des princes indigènes avec les Pharaons Aménôthès III et IV, de la XVIII[e] dynastie, ainsi qu'on le verra par la suite de ce volume, et elles ont été découvertes dans les ruines de l'un des palais d'El-Amarna en Égypte.

4. Ces rapports avec les pays syriens sont indiqués au tome I de cette *Histoire*, p. 610, 614. Ils ont été définis exactement par HOMMEL (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 325-330).

5. Sur ces noms, voir en général FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 271-273, et SCHRADER, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2[e] éd., p. 90-92. Martou serait la forme sumérienne, Akharrou la forme sémitique : Akharrou, *ce qui est derrière*, désigne à la fois l'ouest, puis le vent d'ouest. La découverte des tablettes d'El-Amarna a inspiré des doutes sur la lecture du nom d'Akharrou : les uns pensent qu'il faut la conserver en tout cas (HALÉVY, *Notes géographiques*, § 34, dans la *Revue Sémitique*, t. I, p. 185), d'autres, avec plus ou moins d'assurance, qu'il faut la remplacer par Amourou, Amourrou, le pays des Amorrhéens (DELATTRE, *Azirou*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 233-234; cf. MORRIS JASTROW, *on Palestine and Assyria in the days of Joshua*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie* t. II, p. 2, note 1, BEZOLD-BUDGE, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. XVIII, note 2), d'autres enfin que la valeur Amourrou des anciennes époques a été remplacée par Akharrou dans les textes cunéiformes de date plus basse (SAYCE, *Correspondence between Palestine and Egypt*, dans les *Records of the Past*, 2[nd] ser., t. V, p. 95, note 4, p. 98, note 2). Hommel a exprimé l'idée que Martou serait une abréviation pour Amartou, c'est-à-dire Amar avec la terminaison féminine des noms dans les idiomes cananéens : Martou signifierait donc en réalité *le pays des Amorrhéens* (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 270; cf. *Assyriological Notes*, § 5, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1893-1894, t. XVI, p. 212).

6. Le nom des Khâti, Khatti, se rencontre dans le *Livre des Présages* (HOMMEL, *die Semitischen Völker und Sprache*, p. 176 sqq.), qui passe pour renfermer un extrait des annales de Sargon et

terre des Amorrhéens. Les mentions éparses dans leurs livres semblent impliquer avec ces régions des rapports fréquents, et dont personne ne songeait à s'étonner parmi les contemporains : ce n'était pas entreprendre un voyage de découvertes qu'aller de Lagash aux monts de Tidanoum et à Goubîn, au Liban et à Byblos derrière le Liban[1]. Les armées suivirent certainement la route que les flottilles de bateaux marchands et les caravanes leur avaient tracée : le moment vint où les rois voulurent s'imposer en maîtres aux nations que leurs sujets fréquentaient pacifiquement. On doute encore si les antiques souverains d'Ourou et de Larsam étendirent souvent leur domination aussi loin. Ceux des royaumes septentrionaux se montrèrent très résolus à mener hardiment cette marche vers l'ouest qui devait ruer tôt ou tard les peuples de l'Euphrate sur ceux du Nil : le premier empire Babylonien comprit certainement tout ou portion de la Syrie[2].

Parmi les noms célèbres de l'histoire ancienne, celui de Babylone est le seul peut-être qui éveille encore dans nos esprits l'idée de la grandeur trouble et de la force mal définie. Certes les cités ne manquaient pas aux quatre coins du monde, dont la gloire rayonna aussi vive que la sienne et dont la puissance s'établit aussi solide : l'Égypte en posséda plus d'une, et ses ruines exposent à nos yeux plus de monuments dignes d'admiration que Babylone intacte n'en renferma jamais aux jours de sa prospérité. Les pyramides de Memphis et les statues colossales de Thèbes dressent toujours haut la tête, quand les ziggourât et les palais chaldéens ne sont plus que des monceaux d'argile effondrés par la plaine : on les voit, on les touche, on calcule à quelques centimètres près l'aire qu'elles recouvrent ou l'élévation de leurs sommets, et la précision même avec laquelle on cote leur immensité les borne et en amoindrit l'effet. Le moyen pour l'imagination de se donner libre carrière,

de Naramsin (cf. t. I, p. 599, de cette *Histoire*); comme, de toute façon, le texte que nous en possédons n'est qu'une copie du temps d'Assourbanabal, il est possible que ce mot ne soit que la traduction d'un terme plus ancien, peut-être Martou (Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. III, p. 336-337; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 271, note 6) Winckler (*Altorientalische Forschungen*, p. 142, note 1) le comprend de la Petite Arménie et de la Mélitène des auteurs classiques.

1. Goubîn est probablement la Koupouna, Koupnou, des Égyptiens, Byblos de Phénicie (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 229). Amiaud (*Sirpourla*, p. 11-12, 13) avait proposé une identification des moins vraisemblables avec Coptos en Égypte. On trouve, au temps d'Inésin, la mention de Simourrou, Zimyra (Hommel, *aus der Babylonischen Altertumskunde*, dans *die Aula*, 1895, t. I, p. 550).

2. L'idée d'une influence prépondérante de la Chaldée antique et d'une conquête de la Syrie ne s'est imposée définitivement que depuis la trouvaille d'El-Amarna. Il paraît aujourd'hui à bon droit que l'état de choses, dont les tablettes découvertes en Égypte nous permettent de retracer le tableau, ne saurait s'expliquer, si l'on n'admet pas une longue suprématie de Babylone sur les peuples situés entre l'Euphrate et la Méditerranée (M. Jastrow, *on Palestine and Assyria in the days of Joshua*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VII, p. 1-7; Winckler, *Babyloniens Herrschaft in Mesopotamien und seine Eroberungen in Palastina im zweiten Jahrtausend*, dans *Altorientalische Forschungen*, p. 140-158, 224-226, et *Geschichte Israels*, t. I, p. 126-132; Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 55 sqq.).



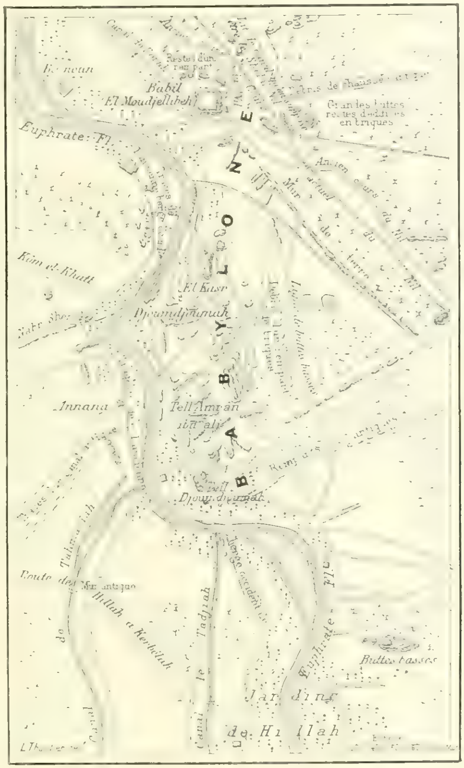
LES RUINES DE BABYLONE NE SONT PLUS QUE DES MONCEAUX D'ARGILE EFFONDRÉS PAR LA PLAINE[1].

quand une série de mensurations strictement coordonnées a déterminé, d'une rigueur mathématique, les limites qu'elle ne doit point franchir? A Babylone au contraire rien ne subsiste de ce qui peut entraver sérieusement son essor : un simple tertre affouillé par les pluies marque la place où le temple de Bel étalait ses splendeurs, un autre a succédé aux jardins suspendus, et les buttes qui courent de droite et de gauche furent jadis des remparts. Quelques pans de bâtisses percent les décombres, et, dès qu'on met la pioche dans un endroit, les lits réguliers de briques apparaissent, les tuiles émaillées, les tablettes inscrites, les mille objets qui attestent l'habitation de l'homme et son long séjour, mais tout cela tellement mutilé ou défiguré, que les grandes lignes des édifices ne se dessinent nulle part de façon certaine, et qu'on ne réussit pas à en chiffrer les dimensions. Qui essaye d'en restituer l'aspect primitif, les lieux ne lui fournissent que des indices incertains, dont il tire à peu près ce qu'il lui plaît. Les palais et les temples se reconstruisent dans son esprit sur un plan gigantesque, avec des ordonnances que leurs architectes ne conçurent jamais, les tours sacrées en se relevant se surchargent d'étages plus nombreux qu'à l'origine, les murs d'enceinte montent à des hauteurs telles qu'ils se seraient écrasés promptement sous leur poids si l'on s'était avisé de les porter jusque-là[2] : l'ensemble, restauré sans données fixes, prend quelque chose

1. *Dessin de Boudier, d'après le dessin reproduit dans* HOEFER, *l'Assyrie et la Chaldée*, pl. 10. Il montre l'aspect que les ruines de Babylone présentaient dans la première moitié de notre siècle, quelque temps avant les fouilles exécutées à l'instigation des Européens.

2. On peut voir dans DIEULAFOY, *l'Acropole de Suse*, p. 191-192, une critique très juste des restitu-

d'énorme et de vaguement surhumain, ainsi qu'il convient à la cité de sang et de larmes, maudite par les prophètes hébreux. Au début, c'était pourtant une assez pauvre ville, posée à cheval sur l'Euphrate, dans un canton uni, bas, coupé de canaux, légèrement marécageux. Le fleuve coule en cet endroit presque directement du nord au sud, entre deux rives de limon noir, dont il ronge sans cesse le pied. La poussée des maisons ou des édifices publics le contint à peu près, tant que la cité vécut, et, depuis l'abandon final, les débris entassés ont résisté presque partout à ses attaques : vers le nord cependant, la courbe des quais antiques a cédé et plonge sous les eaux, tandis que le courant, appuyant à l'ouest, rattachait à la rive orientale des jardins et des tells qui dépendaient jadis de l'occidentale[2]. Ésagilla, la Cime altière, le sanc-



PLAN DES RUINES DE BABYLONE[1].

tions proposées pour l'enceinte de Babylone, et une interprétation des chiffres donnés par Hérodote qui permet de ramener la hauteur des murs dans les limites du possible.

1. *Dressé par Thuillier, d'après le plan reproduit dans* G. Rawlinson, *Herodotus*, t. II, p. 573.

2. La première description détaillée des ruines de Babylone que l'on possède est celle de J. C. Rich, *Voyage aux ruines de Babylone, traduit et enrichi d'observations, avec des notes explicatives*, par J. Raimond, *ancien consul de Bassora*, Paris, 1818. Elles ont été étudiées de très près par Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 135-254, qui a proposé, pour chaque quartier des ruines, des identifications en partie repoussées, en partie acceptées aujourd'hui. Une exposition fort claire de tous les faits relatifs au sujet se trouve chez G. Rawlinson, *on the Topography of Babylon* (*Herodotus*, t. II, p. 472-489). Les difficultés qu'ils soulèvent ne pourraient être résolues que par des fouilles menées

tuaire de Mardouk, occupait probablement la place vide qui se creuse aujourd'hui entre Babil et la colline du Kasr[1]. Il devait présenter à l'origine le même aspect que ceux de la Chaldée méridionale : une motte en briques crues supportait le logis des prêtres et de la domesticité divine, les magasins d'offrandes et de provisions, le trésor, les salles de purification ou de sacrifice, et une ziggourât dominait le tout. D'autres plates-formes surgissaient çà et là, qui élevaient le palais des rois et les temples secondaires[2] par-dessus la foule



LA BUTTE DU KASR VUE DU SUD-OUEST, PAR-DESSUS LE COUDE DE L'EUPHRATE[3].

des constructions privées. Les maisons se serraient autour de ces masses pesantes, rangées le long de ruelles étroites. Une muraille épaisse ceignait l'ensemble et fermait l'horizon de toutes parts : elle se continuait même sur la berge, de peur des surprises, et elle interdisait aux habitants la vue de leur fleuve[4]. Un faubourg se forma sur la rive droite, qui bientôt se fortifia, s'agrandit, et devint comme une seconde Babylone, presque égale à la première pour la population et pour l'étendue. Au delà, une banlieue de jardins et de champs, bornée à courte distance par le territoire de deux autres villes, Kouta

régulièrement, et auxquelles personne ne semble songer pour le moment : le peu qui a été entrepris récemment en ce sens a été accompli par Hormuzd Rassam, *Recent Discoveries of Ancient Babylonian Cities*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VIII, p. 184 sqq.

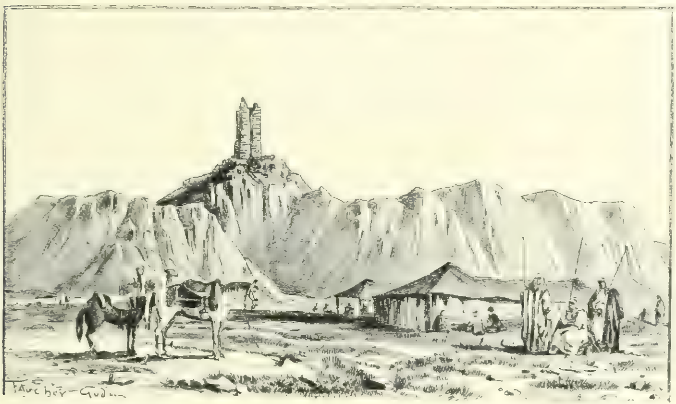
1. Le temple de Mardouk, celui que les Grecs nommaient temple de Bêlos, a été placé à l'endroit appelé Babil, par les deux Rawlinson (*On the Topography of Babylon*, dans G. Rawlinson, *Herodotus*, t. II, p. 477-49, et *the Five Great Monarchies*, 2nd ed., t. III, p. 533-538) et par Oppert (*Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 200-216); Hormuzd Rassam et Fr. Delitzsch le mettent entre Tell-Djoundjoumah et le Kasr, et considèrent Babil comme représentant un palais de Nabuchodorosor.

2. Ainsi le temple Étémenanki, sur la colline actuelle de Amrân-ibn-Ali (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 216), le temple de Shamash (Pognon, *les Inscriptions de l'Ouady Brissa*, p. 15-16) et d'autres dont il sera question plus tard, dans l'histoire du second empire chaldéen.

3. *Dessin de Boudier, d'après la gravure de Thomas, dans* Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. II, pl. I.

4. La description des murailles de Babylone trouvera sa place au troisième volume de cette *Histoire*, lorsqu'il sera question des grands travaux entrepris par Nabuchodorosor au VIe siècle av. J.-C.

et Barsip, dont la silhouette noire s'apercevait à l'est et au sud-ouest, isolée au milieu de la campagne : Sippara au nord, Nippour au sud, et la mystérieuse Agadé complétaient le cercle d'États souverains qui étreignait de si près la cité de Bel[1]. Je me figure volontiers que l'histoire de ses temps primitifs reproduit dans le gros celle de la Thèbes d'Égypte[2]. Ce fut une petite seigneurie, aux



VUE DU TELL DE BORSIPPA, AUJOURD'HUI LE BIRS-NIMROUD[3]

mains de petits princes, sans cesse en lutte avec de petits voisins : des guerres acharnées, alternées de succès et de revers, mais poursuivies pendant des siècles sans résultats décisifs, l'ensanglantèrent, jusqu'au jour où une dynastie plus énergique ou plus heureuse écrasa enfin ses rivales, et réunit sous sa domination tous les royaumes indigènes de la Chaldée du nord, puis tous ceux de la Chaldée du midi.

Les sires de Babylone avaient, selon l'usage, un caractère ambigu, à la fois religieux et militaire, où le prêtre l'emportait au commencement sur le soldat, puis s'effaça devant lui à mesure que la puissance de la ville se développa[4]. Ils étaient seulement les chargés d'affaires, les administrateurs sacerdotaux de

1. Pour ces villes voisines de Babylone, voir ce qui est dit au t. I, p. 562-563, de cette *Histoire*.
2. Elle est restituée, autant qu'on peut le faire aujourd'hui, au t. I, p. 453 sqq., de cette *Histoire*.
3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la planche publiée dans* Chesney, *the Expedition for the Survey of the Rivers Euphrates and Tigris*, t. II, p. 2.
4. La titulature des rois de Babylone a été étudiée par Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 491-492, et par Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, p. XXXVI. M. Winckler a cru que le titre de *sharrou* n'était attribué, chaque année, au maître de Babylone, qu'après *la saisie des mains de Bel* (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 35-36, 90, 127-128) : ce qu'il y a de trop absolu dans cette opinion a été contesté justement par Tiele (*Zeitschrift für Assyriologie*, t. VIII, p. 370).

Babel — *shakannakou Babili* —, et leur autorité ne passait point pour légitime, tant que le dieu ne la leur avait point confirmée officiellement. Chacun d'eux devait se rendre en pompe au temple de Bel Mardouk, l'année de son avènement : il saisissait les mains de la statue divine, par un geste analogue à celui du vassal qui prête l'hommage à son suzerain, et ceux-là seuls parmi les souverains nationaux ou les conquérants étrangers pouvaient se proclamer légalement rois de Babylone — *sharrou Babili* — qui avaient accompli ce rite et qui le renouvelaient toutes les années[1]. Sargon l'Ancien avait habité là et s'y était bâti un palais; c'est pourquoi la tradition des bas temps attribuait à Babylone la gloire d'avoir servi de capitale au grand empire fondé par les dynastes d'Agadé[2]. Sa domination réelle, arrêtée au sud par les petits États de la Basse Chaldée, n'avait rencontré au nord et au nord-ouest aucun ennemi qui en menaçât sérieusement le progrès pendant cette époque à demi fabuleuse de son histoire. L'immense plaine comprise entre l'Euphrate et le Tigre est, dans sa partie méridionale, comme le prolongement du désert d'Arabie, une terre grise ou blanche selon les endroits, imprégnée de sélénite et de sel marin, étendue très inégalement sur un lit de gypse où l'asphalte fuse çà et là en sources pâteuses. Il y gèle fort peu en hiver, et il n'y pleut pas souvent en aucune saison; le soleil a vite fini de jaunir les maigres herbages que les averses du printemps y font pousser, mais les plantes grasses résistent avec obstination à ses atteintes, les salsolées, les pallasias, la soude, de petits mimosas, une absinthe fort odorante, toute une végétation de broussailles multicolores où les autruches et l'âne s'abritent, où les troupeaux des nomades trouvent dès l'automne des pâturages très savoureux[3]. L'Euphrate borde ces solitudes sans les arroser. Il s'encaisse, à perte de vue, entre deux rangs de falaises ou de collines nues, au pied desquelles une bande étroite d'alluvions

1. Le sens de la cérémonie dans laquelle les rois de Babylone *saisissaient les mains de Bel* a été déterminé par Winckler (*De inscriptione Sargonis regis Assyriæ quæ vocatur Annalium*, thèse IV, *Studien und Beitrage zur Babylonisch Assyrischen Geschichte*, dans la *Zeitschrift fur Assyriologie*, t. II, p. 302 sqq., et *die Keilschrifttexte Sargons*, p. XXXVI; cf. Lehmann, *Schamaschschûmukîn, Konig von Babylonien*, p. 44-53). Tiele (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 276, 516) la compare très justement au rite que les rois égyptiens célébraient, à Héliopolis par exemple, lorsqu'ils entraient seuls dans le sanctuaire de Râ, et qu'ils y contemplaient le dieu face à face. Il fallait probablement la renouveler d'année en année (Lehmann, *Schamaschschûmukîn*, p. 51, 53; Winckler, *Studien und Beiträge*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 303-304, et *Untersuchungen zur Altorientalischer Geschichte*, p. 85), au moment du *Zakmoukou*, c'est-à-dire à la fête du commencement de l'année.

2. Cf. t. I, p. 597, de cette *Histoire*. Pour Nabonaid et pour ses contemporains, Sargon et Naramsin sont des rois de Babylone (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 69, col. II, p. 29-30).

3. Cette région, qui forme la deuxième et la troisième des zones en lesquelles on peut diviser les contrées situées entre le Tigre et l'Euphrate, a été dépeinte admirablement par Olivier, *Voyage dans l'Empire Othoman, l'Égypte, la Perse*, t. II, p. 419-422; les voyageurs modernes ont précisé le détail, mais aucun d'entre eux n'a étudié le pays avec la méthode et la largeur de vues dont Olivier a fait preuve.



L'EUPHRATE S'ENCAISSE ENTRE DEUX RANGS DE FALAISES ET DE COLLINES NUES[1].

nourrit des files de dattiers, entremêlées par intervalles de peupliers, de sumacs et de saules; dès que le double mur s'écarte ou se rompt, les batteries de shadoufs s'installent sur la berge, et le sol se charge de cultures[2]. L'aspect ne change pas jusqu'à l'embouchure du Khabour : mais là, une alluvion noire succède aux argiles salées, et si l'eau séjournait en quantité suffisante, nulle contrée au monde ne surpasserait celle-là pour l'abondance et la variété des récoltes. Les champs, ensemencés régulièrement au voisinage des bourgs, portent des moissons magnifiques d'orge et de froment : les prairies commencent où les labourés finissent, et l'herbe y foisonne au point que les chevaux s'y enfoncent jusqu'au poitrail. Les fleurs y sont si variées par endroits et si pressées les unes contre les autres, qu'on dirait un tapis de couleur étalé; les chiens qu'on y lance en quête de gibier ressortent tout bariolés de jaune, de rose et de bleu[3]. Les abeilles se plaisent singulièrement dans ces parages parfumés et distillent en abondance un miel excellent : la vigne et l'olivier prospèrent. La

1. *Dessin de Boudier, d'après la planche de* Chesney, *the Expedition for the Survey of the Rivers Euphrates and Tigris*, t. I, p. 49.

2. La description du pays qui longe l'Euphrate est donnée en détail par Olivier, *Voyage dans l'Empire Othoman*, t. III, p. 477 sqq. Les palmiers se rencontrent en nombre jusqu'à Anah (Chesney, *the Expedition for the Survey of the Rivers Euphrates and Tigris*, t. I, p. 53 ; au delà, on ne les trouve plus que par bouquets isolés jusqu'à Déir, où ils cessent (Ainsworth, *Researches in Assyria*, p. 72).

3. Le fait est rapporté pour l'Assyrie par Layard, *Nineveh and its Remains*, t. I, p. 78; des voyageurs plus récents m'ont affirmé qu'il était vrai également pour les pays riverains du Khabour.

population se répartissait de manière inégale. Quelques tribus à demi sauvages erraient par la steppe, vivant sous la tente du profit de leurs chasses et de l'élevage de leurs bestiaux; le gros se tenait concentré près des affluents de l'Euphrate et du Tigre ou au pied des montagnes septentrionales, autour des sources, Assour, Singar, Nisibe, Tilli[1], Kharrânou, toutes les bourgades sans nom et toutes les petites places fortifiées dont les ruines s'échelonnent encore sur le cours du Khabour et du Balikh. Kharrânou, Harrân, se dressait en face des peuples de la Syrie et de l'Asie Mineure, comme le boulevard avancé de la civilisation chaldéenne[2]. Elle commandait au nord les passes qui débouchent dans les bassins supérieurs de l'Euphrate et du Tigre, elle surveillait les routes qui mènent à l'est et au sud-est vers le plateau de l'Iran et le golfe Persique, elle ouvrait au commerce de Babylone des portes sur les régions que la Méditerranée baigne de ses flots. Nous ne savons quelles affinités d'origine ou de race la rattachaient à Ourou, mais un même Dieu-Lune présidait aux destinées des deux cités, et le Sin de Harrân jouissait très anciennement d'un renom presque égal à celui de l'autre Sin. On l'adorait sous la figure d'une pierre conique, peut-être d'un aérolithe qu'un croissant doré surmontait[3], et la ville affectait vaguement en son honneur la forme courbe d'un croissant[4]. Son culte s'entoura jusqu'à la fin de pratiques cruelles : les califes abbassides régnaient déjà depuis des générations, que ses derniers fidèles immolaient encore des victimes humaines dont la tête, préparée selon le rite ancien, rendait des oracles[5]. Les princes qui se partageaient la région étaient de simples vicaires[6] : la civilisation chaldéenne les avait conquis dès avant

1. Tilli, la seule de ces villes qui soit mentionnée d'une manière certaine dans les inscriptions du premiér empire chaldéen (cf. t. I, p. 614, n. 3, de cette *Histoire*), est la Tela des auteurs classiques, aujourd'hui probablement Wérânshaher, vers les sources du Balikh.

2. Kharrânou a été reconnue comme la Kharân des Hébreux (*Genèse*, 5, XII), la Carrhæ des auteurs classiques (Strabon, XVI, I § 23, p. 747; Pline, *H. Nat.*, V, 24), par les premiers assyriologues, et c'est l'identification qui prévaut encore aujourd'hui pour la plupart (Finzi, *Ricerche per lo studio dell' Antichità Assira*, p. 268-270; Fr. Schrader, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 134, 149); cf. pourtant ce qui est dit plus loin au t. II, p. 65, de cette *Histoire*.

3. Winckler (*Altorientalische Forschungen*, p. 83-84) croit savoir que le Sin de Harrân est probablement un dieu-Lune des Sémites, par opposition au Nannar d'Ourou, qui serait plus spécialement le dieu-Lune des Sumériens. Sur les deux Sin, cf. l'opinion plus réservée de Sayce, *the Religion of the Ancient Babylonians*, p. 169-165.

4. Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 223, et *Baal-Harrân in einer Altaramäischen Inschrift auf einem Relief des Königlichen Museums zu Berlin*, p. 3.

5. Pour le culte de Sin à Harrân, voir ce qui est dit au t. I, p. 658-659, 665, de cette *Histoire*. Sans rechercher pour quelle part exacte les doctrines étrangères étaient entrées dans le dogme des Harraniens, à partir de l'époque chrétienne, on peut affirmer que le fond de leurs doctrines représente la tradition très altérée des anciens cultes chaldéens pratiqués dans la ville. Les renseignements réunis sur leur histoire par Chwolson, *die Ssabier*, t. I, ont été complétés par le texte qu'ont publié Dozy-Goeje, *Nouveaux Documents pour l'étude de la religion des Harraniens*, dans les *Actes du 6e Congrès des Orientalistes, tenu en 1883, à Leyde*, 2e partie, sect. I, p. 281-366.

6. On ne connaît jusqu'à présent qu'un seul vicaire mésopotamien, encore est-il d'époque assyrienne, dont le sceau est conservé au British Museum (Pinches, *Guide to the Kouyunjik Gallery*, p. 128).

l'histoire, les uns plus les autres moins, et les avait pliés à la suzeraineté des rois de Babylone[1].

Ceux-ci avaient commencé probablement par être des personnages obscurs et sans grand prestige, indépendants quelquefois et quelquefois soumis aux chefs des États voisins, entre autres à ceux d'Agadé. Quand Babylone s'éleva plus tard à la suprématie universelle, et qu'on s'inquiéta de lui constituer des annales régulières, on rechercha leurs noms, on y joignit ceux des gens du dehors qui leur avaient commandé par intervalles, et l'on fabriqua du tout une table interminable, analogue à celle des Pharaons thinites pour la composition et pour l'authenticité[2]. Elle ne nous est point parvenue entière, et les débris ne nous permettent pas encore d'établir l'ordre certain des règnes, ni la qualité des individus. On y remarque, immédiatement après le déluge, des héros mythiques, puis, à la suite de ceux-là, des princes encore à demi légendaires comme Sargon l'Ancien : les derniers de la liste étaient pour la plupart des êtres réels, dont la tradition avait conservé le souvenir ou dont certaines localités possédaient les monuments[3]. Vers la fin du xxve siècle avant notre ère, une dynastie monta sur le trône, dont tous les membres appartiennent complètement à l'histoire[4]. Soumouabîm, le premier d'entre eux, nous a laissé quelques contrats datés de l'une ou l'autre de ses quinze

1. L'importance de Harrân, pour le développement du premier empire chaldéen, a été mise en lumière par WINCKLER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 31, n. 2, 148-150, et *Altorientalische Forschungen*, p. 74-97, 140, 230-231; mais la théorie d'après laquelle cette ville aurait été la capitale du royaume que les scribes chaldéens et assyriens auraient désigné sous le titre de *royaume de l'univers* (cf. t. I, p. 596, note 2, de cette *Histoire*), est combattue à juste titre par Tiele dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VII, p. 368-370.

2. Sur la composition de ces dynasties, cf. ce qui est dit au t. I, p. 236-242, de cette *Histoire*.

3. Les rois après le Déluge ont été mentionnés déjà plus haut, au t. I, p. 592, de cette *Histoire*.

4. Cette dynastie, qui nous est connue dans son ensemble par les deux listes de G. Smith (*On fragments of an Inscription giving part of the Chronology from which the Canon of Berosus was copied*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 365-366, 372-373) et de Pinches (*the Babylonian Kings of the second Period*, dans les *Proceedings*, 1883-1884, p. 195), ne comprenait légitimement que onze rois, et s'appelait dynastie de Babylone, bien que Sayce la soupçonne d'être d'origine arabe (*Patriarchal Palestine*, p. VII-VIII, 62-64). Elle est composée comme il suit :

I.	SOUMOUABIM	31	2416-2385	VI.	HAMMOURABI	55	2287-2232
II.	SOUMOULAILOU	15	2385-2370	VII.	SAMSOUILOUNA	35	2232-2197
III.	ZABOUM	35	2370-2335	VIII.	ABESHOU	25	2197-2172
	[*Imméròu*]			IX.	AMMIDITANA	25	2172-2147
IV.	AMILSIN	18	2335-2317	X.	AMMIZADOUGA	34	2147-2113
V.	SINMOUBALLIT	30	2317-2287	XI.	SAMSOUDITANA	31	2113-2082

Les dates de ces règnes ne sont pas fixées encore avec une certitude entière. Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 169, 173-174, 351-353; cf. *A Supplementary note to Gibil-Gamish*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. XVI, 1893-1894, p. 14), pense qu'on a renversé l'ordre des dynasties, et que celle qui est la première sur les listes actuelles fut la seconde dans la réalité de l'histoire; il place donc la dynastie de Babylone entre 2035 et 1731 av. J.-C. Son opinion n'a pas été adoptée, mais chacun des assyriologues qui ont traité de cette histoire propose une date différente pour les règnes de cette dynastie; pour n'en prendre qu'un exemple caractéristique, Hammourabi est placé par Oppert (*the Real Chronology and the true History of the Babylonian Dynasties* dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. II, p. 108) en 2394-2339, par Delitzsch-

années[1], et les documents d'intérêt public ou privé se multiplient à mesure qu'on avance dans la série de ses successeurs. Soumoulaïlou, qui régna après lui, ne lui tenait que par un lien de parenté assez éloigné; mais de Soumoulaïlou à Samsouditana, le sceptre se transmit de père en fils, l'espace de neuf générations, normalement et sans secousse, si l'on en croit le témoignage du catalogue officiel[2]. Celui des contemporains nous prouve que les choses ne se passèrent pas toujours aussi pacifiquement. Il nous révèle l'existence d'un usurpateur au moins, Immérou, qui, s'il ne s'attribua pas les titres royaux, exerça la plénitude du pouvoir suprême pendant des années, entre Zaboum et Amilsin[3]. La vie de ces roitelets ne différait pas de celle que leurs frères de la Chaldée méridionale menaient vers la même époque[4]. Ils curèrent les canaux anciens et ils en creusèrent de nouveaux[5]; ils restaurèrent les murs de leurs forteresses, et ils se construisirent des châteaux sur la frontière[6]; ils célébrèrent dévotement les fêtes des divinités comprises dans leur domaine terrestre, et ils leur rendirent chaque année un hommage solennel[7]. Il va de soi qu'ils réparèrent les temples et qu'ils les enrichirent selon leurs moyens : nous savons même que Zaboum, le troisième d'entre eux, avait travaillé au sanctuaire Éoulbar d'Anounit, dans Sippara[8]. On a la preuve qu'ils possédaient les petits royaumes d'alentour, Kish, Sippara, Kouta, et qu'ils

Mürdter (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 85 et t. I) en 2287-2232, par Winckler (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 35, et *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 60) en 2264-2210, par Peiser (*Zur Babylonischen Chronologie*, dans la *Zeitschrift fur Assyriologie*, t. VI, p. 267) en 2139-2084, par Carl Niebuhr (*die Chronologie der Geschichte Israels*, p. 74) en 2081-2026.

1. Voir l'indication de quelques contrats de Soumounabim dans la dissertation de Bruno Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 4.

2. Soumoulaïlou, également transcrit Soumoulan, n'était pas le fils de Soumounabim, puisque les listes ne lui donnent pas ce titre; il devait pourtant tenir à son prédécesseur par quelque lien de parenté, ou d'alliance, car on les place tous deux dans la même dynastie. Quelques contrats de Soumoulaïlou ont été indiqués par Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 4.

3. Bruno Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 4.

4. Cf. la description qui est esquissée de cette vie au t. I, p. 617-619, de cette *Histoire*.

5. Contrat daté de « l'année où Immérou creusa le canal Ashoukhoun » (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 22, n° 10); contrat « daté de l'année du canal Toutou-hégal » (Id., *ibid.*, p. 24, 25, 83-84); le site exact du Toutou-hégal est encore inconnu.

6. Soumoulaïlou avait construit de la sorte six grands châteaux en briques, que Samsouïlouna répara cinq générations plus tard (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 353; Winckler, *Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 7, 142, et *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 132-133). Une forteresse de la frontière élamite, Kar-Dour-Amilsin, mentionnée dans une inscription mutilée (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, p. 38, n° 2, verso, l. 64), avait été probablement bâtie par Amilsin, dont elle portait le nom (Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossäer*, p. 67-68; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 355). Un contrat de Sinmouballît est daté de l'année où il construisit le grand mur d'une place forte, dont le nom est malheureusement illisible sur la pièce que nous possédons (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 81-82).

7. Contrats de Sinmouballît, datés de « l'année du trône de Sin » (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 70), et de « l'année de Shamash et de Rammân » (Id., *ibid.*, p. 72).

8. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 69, col. III, l. 28-31; cf. G. Smith, *Early history of Babylonia* dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 34. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 354, pense que le passage indique simplement la ruine du temple depuis le temps de Zaboum, nullement sa restauration par ce prince.

les avaient fondus en un seul État, dont Babylone était la capitale. La limite flottait incertaine vers le midi entre leurs possessions et celles des gens d'Ourou : telle grande cité, comme Nippour, tantôt mouvait d'eux et tantôt retombait dans la dépendance des méridionaux. Ils soutinrent donc des guerres constantes dans le champ étroit qui les séparait de leurs rivaux, et la balance demeura, ce semble, égale entre les deux sous les descendants immédiats de Soumouabîm, sous l'obscur Soumoulaîlou, sous Zaboum, sous l'usurpateur Immérou, sous Amilsin et Sinmouballît[1] : Hammourabi, le fils de Sinmouballît, la fit pencher enfin de son côté[2]. La partie qu'il engagea, et qu'il finit par gagner après avoir couru des chances diverses, fut d'autant plus décisive qu'il eut à lutter contre un adversaire habile, énergique, et qui disposait certainement de forces considérables. Rimsin[3] était en effet de race élamite, et, détenant en apanage le canton d'Yamoutbal, il pouvait mettre en campagne, à côté de ses bataillons chaldéens, les armées d'étrangers qui avaient conquis les régions maritimes du Tigre et de l'Euphrate.

Ce n'était pas la première fois que l'Élam intervenait brutalement dans les affaires de ses voisins. Dès les temps fabuleux, un de ses chefs mythiques, Khoumbaba le féroce, avait opprimé Ourouk, et Gilgamès n'avait pas eu trop

1. Aucun de ces faits n'est encore prouvé historiquement : on peut cependant conjecturer, avec assez de vraisemblance, que tel fut en gros l'état des choses, si l'on songe que les premiers rois de Babylone ont régné à côté des derniers souverains indépendants de la Chaldée méridionale.

2. Le nom de ce prince a été lu de plusieurs manières, Hammourabi, Khammourabi, dès les débuts de l'assyriologie, puis Hammouragash, Khammouragash, comme étant de provenance élamite ou cosséenne : la lecture Hammourabi l'emporte pour le présent. La liste bilingue publiée par Pinches (*Notes on a new list of early Babylonian Kings*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1880-1881, p. 38) met en équivalence Hammourabi et les termes sémitiques *Kimtarapashtoum*. Halévy en a conclu que l'orthographe Hammourabi-Ammourabi représentait une série d'idéogrammes, et que la glose Kimtarapashtoum nous fournissait la lecture véritable du nom porté par le vieux souverain (*Mélanges de Critique et d'Histoire*, p. 396; *Recherches Bibliques*, p. 254-258, 307-310; cf. Guyard, *la Question Suméro-Accadienne*, dans la *Revue des Religions*, t. V, p. 274); sa proposition, admise en partie par Hommel (*Gishgallaki, Babylon*, dans les *Proceedings*, 1892-1893, t. XV, p. 110; *Assyriological Notes*, dans les *Proceedings*, 1893-1894, t. XVI, p. 212), a fourni la forme mixte Khammourapaltou, Amraphel. Sayce enfin tient pour la lecture Hammourabi et lui attribue une origine arabe (*Patriarchal Palestine*, p. VII-VIII, 62-64). Le rôle de ce personnage a été mis en lumière, dès le début, par Ménant (*Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone, XVIe siècle avant J.-C.*, 1863). Les découvertes récentes ont montré la part importante qu'il a prise au développement du royaume chaldéen (Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 124-127; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 407 sqq.; Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 85-87; Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 60-65).

3. Le nom de ce roi a prêté à des discussions assez vives : d'abord prononcé Aradsin, Ardousin, ou Zikarsin (Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 261), on le lit de deux façons très différentes, Rimsin (Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 83-84; Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 48), ou Ériakou, Riakou, Rimagou (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 362-363, *die Semitischen Völker und Sprache*, p. 345; Halévy, *Notes Sumériennes*, § 5, dans la *Revue Sémitique*, t. II, p. 270-276; Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 65 sqq.). D'autres ont distingué entre les deux formes et en ont fait les noms de deux rois différents (G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 42-43 et 53-55, où l'auteur conserve, à côté de Rimsin, la lecture Ardousin, Aradsin d'Oppert; Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossäer*, p. 68-69; Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 122-124). Ce sont les variantes d'un même nom : j'ai adopté la forme Rimsin, qui est préférée par un plus grand nombre d'assyriologues.

de tout son courage pour délivrer la ville[1]. On croyait que Sargon l'Ancien avait soumis Suse; les rois et les vicaires de Lagash s'étaient mesurés contre elle avec des chances variées, ainsi que ceux d'Ourou et de Larsam. Ils avaient parfois l'avantage, et les annales enregistraient alors la mention d'une victoire de Goudéa, d'Inésin, de Boursin[2], puis l'ennemi l'emportait de nouveau; à la suite de ces guerres et pour sanctionner la paix, une infante susienne arrivait en mariage dans une des villes de Chaldée, ou une princesse chaldéenne s'en allait prendre place au harem d'un roi d'Anshân[3]. L'Élam se couvrait, le long du Tigre et du Nâr-Marratoum, d'une ligne de marais larges et profonds, qu'on ne pouvait franchir que sur un petit nombre de points déterminés, faciles à défendre[4]. La contrée d'alluvions qui s'étale derrière eux est aussi féconde et aussi riche que les alentours de Babylone. Le froment et l'orge y rendaient couramment cent, parfois deux cents pour un[5]; les palmiers entouraient les villes d'une ceinture de bois sans ombre[6]; l'amandier, le figuier, l'acacia, le peuplier, le saule, se serraient en bandes étroites au bord des rivières[7]. Le climat ne diffère guère de celui de la Chaldée : si la chaleur sévit plus lourde en été, vers le milieu du jour, elle est du moins combattue par des vents d'est fréquents[8]. Bientôt cependant, le sol s'élève gradin par gradin vers le nord-est. Les montagnes, dont on aperçoit de loin les cimes uniformes, grandissent et montent l'une derrière l'autre, vêtues à mi-hauteur de forêts touffues, chauves au sommet ou voilées à peine de quelque végétation hâtive; elles s'alignent parallèlement sur six ou sept rangs, comme autant de remparts étagés entre le plateau de l'Iran et les campagnes du Tigre. Les

1. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, t. I, p. 579-580, de cette *Histoire*. Un texte très mutilé, publié par A. Strong (*Three Cuneiform Texts*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. VI, p. 4-9), semble se rapporter de même à quelque lutte fabuleuse, qui aurait été soutenue par un très ancien roi de la Chaldée contre un certain Khoumbasitir, roi d'Élam.

2. Contrat daté de « l'année où le roi Inésin ravagea Anshân » (Scheil, *Notes d'Épigraphie et d'Archéologie Assyriennes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 37; cf. *Constantinople*, N. 394).

3. Contrat daté de « l'année où la fille du roi alla à Anshân » (Scheil, *Notes d'Épigraphie et d'Archéologie Assyriennes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 38); un contrat inédit de Constantinople est daté de « l'année où la fille du roi Inésin devint *vicaire* dans Anshân et dans Markhasi », probablement par mariage avec le *vicaire* de ces pays. Le titre de *vicaire*, employé dans ce passage, semble indiquer une soumission complète ou partielle de l'Anshân au roi Inésin.

4. La géographie de l'Élam aux temps chaldéo-assyriens a été étudiée très minutieusement dans la monographie de Billerbeck, *Susa, eine Studie zur Alten Geschichte Westasiens*, p. 1-23.

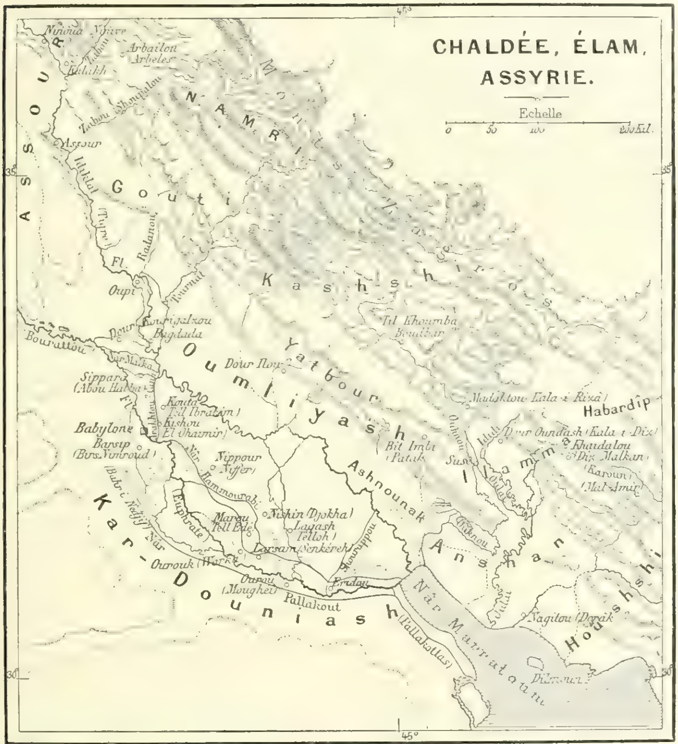
5. Strabon, XV, iii § 11, p. 731, qui paraît, il est vrai, s'inspirer dans ces passages des récits d'Aristobule, toujours sujets à caution.

6. Strabon, XV, iii § 10, p. 730, XVI, i, § 5, p. 739. Les sculptures assyriennes nous les montrent aussi fréquents autour des villes, du temps d'Assourbanabal, qu'ils le sont encore aujourd'hui (Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 49).

7. Loftus, *Travels and Researches in Chaldæa and Susiana*, p. 270, 346.

8. Strabon, XV, iii § 10, p. 730, raconte, toujours d'après Aristobule, qu'en été, la chaleur est telle que les serpents ne peuvent traverser les rues sans risquer littéralement de cuire au soleil. Les modernes ont été moins sensibles que les anciens à l'élévation de la température, et signalent rarement des journées insupportables (Loftus, *Travels and Researches in Chaldæa and Susiana*, p. 290, 307).

vallées intermédiaires formaient au début des lacs, sans communication pour la plupart et sans écoulement vers la mer : les eaux s'en échappèrent au cours des âges, oubliant au fond de leurs anciens lits des dépôts de limon puissants,



.L. Thuillier, del[t]

LA CHALDÉE ET L'ÉLAM.

où les moissons surgissent fortes et drues[1]. Les rivières qui les arrosent se réunissent par des canaux en quittant les hauteurs et se déplacent perpétuellement à travers le sol meuble de la plaine susienne, l'Ouknou[2], l'Ididi[3],

1. Élisée Reclus, *Géographie universelle*, t. IX, p. 168, qui résume les notes des voyageurs récents.

2. L'Ouknou est notre Kerkhah, le Khoaspes des Grecs (Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 193-196,

3. L'Ididi a été identifié d'abord avec le Pasitigris antique (Finzi, *Ricerche intorno all' Antichità Assira*, p. 281), qu'on voulait alors distinguer de l'Eulæos : il est reconnu aujourd'hui que c'est le bras du Karoun qui passe à Dizfoul (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 329), le Koprates de l'époque classique (Strabon, XV, iii § 6, p. 729), que les géographes grecs confondaient parfois avec l'Eulæos,

l'Oulaï[1] : elles égalent bientôt la largeur de l'Euphrate, puis elles se perdent à moitié au milieu des vases, et elles vont rejoindre aujourd'hui le Shatt-el-Arab. Elles se jetaient alors dans la partie du golfe Persique qui pénétrait jusqu'à Kornah, et la mer servait de frontière au versant méridional du pays[2].



UN SUSIEN ANTIQUE DE RACE NÉGRITO[4].

Trois peuples vivaient là de toute antiquité, dont les descendants persistent de nos jours, amoindris et mêlés à des éléments d'origine plus récente, mais fort semblables encore à ce que leurs pères étaient autrefois. Il y avait d'abord des hommes trapus, robustes, bien pris dans leur petite taille, peau brune, œil et cheveux noirs, appartenant à cette famille des Négritos qui occupa une portion notable de l'Asie aux temps antérieurs à l'histoire[3]. Ils dominaient sur les plages basses et dans le creux des vallées, où le climat humide et chaud favorisait leur développement, mais ils s'étaient répandus aussi par la montagne, et ils avaient lancé leurs avant-postes jusqu'aux premiers plans du plateau iranien. Ils y entraient en contact avec des gens à la peau blanche et de stature moyenne, apparentés probablement aux nations de l'Asie centrale et septentrionale, aux Scythes, puisqu'il faut

1. L'Oulaï, mentionné dans les textes hébreux (*Daniel*, VIII, 2, 16), est l'Eulæos des classiques (Arrien, *Anabase*, VII, 7; Diodore de Sicile, XIX, 19), appelé aussi Pasitigris (Arrien, *Hist. Ind.*, XLII; Strabon, XV, III, § 46, p. 728-729; Pline, *H. Nat.*, VI, 31). Il représente le Karoun d'aujourd'hui (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 329), jusqu'à son confluent avec le Schaour, puis le Schaour lui-même qui baigne actuellement le pied des monticules de Suse.

2. Cf. ce qui est dit des limites primitives du golfe Persique et des alluvions qui l'ont comblé progressivement depuis les temps anciens, au t. I, p. 548-549, de cette *Histoire*.

3. La parenté des Susiens à type négroïde avec les Négritos de l'Inde et de l'Océanie avait été soupçonnée tout d'abord par Quatrefages-Hamy, *Crania Ethnica*, p. 152, 166. Elle a été démontrée, au cours de la mission de M. Dieulafoy dans les plaines de Suse et dans les anciennes provinces de l'Elam, par les recherches de Fr. Houssay, *les Races humaines de la Perse* p. 28-45, 48; cf. Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 7-8, 10-11, 27-33, 36-37.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le bas relief de Sargon II, conservé au Musée du Louvre.*

employer le langage très vague des Anciens[1]. Des Sémites de même souche que ceux de la Chaldée se disputaient les berges orientales du Tigre, et, fixés pour la plupart au milieu des marais, menaient une existence assez précaire, à la fois pêcheurs et pirates[2]. La plaine s'appelait Anzân, Anshân[3], et la région montagneuse Noumma, Ilamma, le haut pays : ces noms s'appliquèrent par la suite au royaume entier, et le dernier s'est perpétué sous la forme hébraïque, Élam[4]. Suse, la ville principale, s'épanouissait dans l'espace compris entre l'Oulaï et l'Ididi, huit ou dix lieues en avant des premières rangées de collines. La forteresse et le palais s'étageaient sur les



UN MÉTIS NÉGROÏDE DE LA SUSIANE[5].

1. Cette seconde population est rattachée par quelques auteurs, sans raison décisive jusqu'à présent, à la race dite sumérienne, que l'on trouve établie en Chaldée (cf. t. I, p. 550-551, de cette *Histoire*) : on lui attribue l'introduction du cheval et du char de guerre (Billerbeck, *Susa*, p. 24).

2. On rencontre très anciennement au delà du Tigre des noms comme celui de Dourilou (cf. t. I, p. 598, de cette *Histoire*), qui prouvent l'existence de populations parlant une langue sémitique, dans les pays relevant du roi d'Élam : aux derniers temps de l'empire chaldéen, elles avaient pris assez d'importance pour que les Hébreux fissent d'Élam l'un des fils de Sem (*Genèse*, X, 22).

3. Anzân, Anshân, et, par assimilation de la nasale à la chuintante, Ashshân. Ce nom se trouve déjà mentionné dans les inscriptions des rois et des vicaires de Lagash (cf. t. I, p. 603, 610, de cette *Histoire*), et dans le *Livre des Présages* des vieux astronomes chaldéens; on le rencontre encore dans le protocole royal de Cyrus et de ses ancêtres (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. 35, l. 12, 21), appelés comme lui *rois d'Anshân*. Il a été appliqué à l'Élam entier (Halévy, *Mélanges de Critique et d'Histoire*, p. 6-7, 117-119, 129-130), puis aussitôt après à la Perse (Amiaud, *Cyrus, roi de Perse*, dans les *Mélanges Renier*, p. 243-260; Oppert, dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1881, n° 40, p. 1254-1256, où l'auteur, distinguant Anshân de Anzân, vit dans le second mot le nom de l'Élam, dans le premier celui d'une ville de la Perse, Pasargadæ ou Marrhasion); d'autres croient qu'il désignait une partie de l'Élam, celle qu'habitaient les Mèdes Touraniens parlant la seconde langue des inscriptions akhéménides (Delattre, *le Peuple et la Langue des Perses*, p. 44 sqq.), la partie orientale (H. Rawlinson, *Notes on a newly-discovered Clay-Cylinder of Cyrus the Great*, dans le *J. R. As. S.*, *New Series* t. XII, p. 70-97, où l'auteur le rapproche au nom d'une ville d'Assan, mentionnée au voisinage de Shouster; Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 469), celle qui confinait au Tigre et au golfe Persique, le pays d'alluvions basses et marécageuses (Sayce, *the Languages of the Cuneiform Inscriptions of Elam and Media*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 475, et *the Inscriptions of Malamir*, p. 5-4). Ces différences d'opinion ont soulevé d'ardentes polémiques; aujourd'hui, on paraît admettre en général que l'Anzân-Anshân était réellement la plaine d'Élam, des montagnes à la mer, et les uns affirment que le mot Anzân a pu signifier *plaine* dans la langue du pays (Oppert, *les Inscriptions en langue susienne, Essai d'interprétation* dans les *Mémoires du Congrès international des Orientalistes de Paris*, t. II, p. 194; cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 326), sans que d'autres osent encore se prononcer formellement sur ce point (Weissbach, *Anzanische Inschriften, Neue Beiträge zur Kunde der Susischen Inschriften*, dans les *Abhandlungen* de l'Académie des Sciences de Saxe, t. XII, p. 137, t. XIV, p. 736).

4. La valeur Noumma, Ilamma, Ilamtou, du groupe qui désigne l'Élam, avait été reconnue déjà par les premiers assyriologues; le nom désignait à l'origine les pays de montagne qui commencent au nord et à l'est de Suse (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 320). Pour les Hébreux, Élam est un des fils de Sem (*Genèse*, X, 12). La forme grecque du nom est Élymais, et certains géographes classiques connaissaient encore assez bien la signification du mot, pour distinguer le pays qu'il désignait de celui qu'ils appelaient la Susiane propre : 'Ελύμαι (var. 'Ελυμαΐς), χώρα 'Ασσυρίων πρὸς τῇ Περσικῇ τῆς Σουσίδος χώρας (Étienne de Byzance, s. v.).

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie communiquée par Marcel Dieulafoy.*

penchants d'un monticule[1] qui commandait au loin la campagne : à leurs pieds, et dans la direction de l'orient, la ville était dispersée avec ses maisons construites en briques desséchées au soleil[2]. On rencontrait d'abord, en



LE TUMULUS DE SUSE TEL QU'ON LE VOYAIT ENCORE VERS LE MILIEU DE NOTRE SIÈCLE[3].

remontant l'Ouknou, la Badaca des auteurs classiques, Madaktou[4], qui ne le cédait en force et en importance qu'à Suse même ; puis c'étaient de grandes places murées, Naditou[5], Til-Khoumba[6], Dour-Oundash[7], Khaidalou[8], qui s'attribuaient pour la plupart le titre de cités royales[9]. L'Élam constituait en

1. Suse s'appelait dans la langue du pays Shoushoun (Oppert, *les Inscriptions en langue susienne, Essai d'interprétation*, dans les *Mémoires du Congrès international des Orientalistes de Paris*, t. II, p. 179), ce nom a été transcrit, en chaldéo-assyrien, par Shoushân, Shoushi (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 326-327).

2. Sur le site de la citadelle, cf. M. Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 117 sqq. Strabon, XV, III § 2, p. 728, raconte, d'après Polyclète, que la ville n'avait pas de murs à l'époque d'Alexandre et s'étendait sur une longueur de deux cents stades : elle possédait, au VIIe siècle av. J.-C., une enceinte bordée de tours, qui est représentée sur un relief d'Assourbanabal, mais elle était entourée de faubourgs ouverts (Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 49).

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la planche de* Chesney, *the Expedition for the Survey of the Rivers Euphrates and Tigris*, t. II, p. 356. Il représente le tumulus de Suse tel qu'il était avant les grandes fouilles de Loftus et des Dieulafoy.

4. Madaktou, Mataktou, la Badaka de Diodore (XIX, 19), située sur l'Eulæos, entre Suse et Ecbatane, a été placée par les Rawlinson (*the Five Great Monarchies*, t. II, p. 173, n. 3) vers la bifurcation de la Kerkhah, soit à Paipoul, soit près d'Aiwân-i-Kerkhah, où il y a des ruines antiques assez considérables ; Billerbeck (*Susa*, p. 71-72) préfère la mettre à l'entrée de la vallée de Zal-fer, sur le site qu'occupe actuellement la citadelle de Kala-i-Riza.

5. Naditou est rapproché par Finzi (*Ricerche intorno allo Studio dell' Antichità Assira*, p. 298) du village de Natanzah, voisin d'Ispahan ; il faut la chercher plutôt dans le voisinage de Sarna.

6. Til-Khoumba, la Motte-Khoumba, ainsi nommée d'après l'un des principaux dieux élamites, était située peut-être aux ruines de Boudbar, vers le confluent de l'Ab-i-Kirind et de la Kerkhah, peut-être plus haut dans la montagne, dans le voisinage d'Asmanabad (Billerbeck, *Susa*, p. 72).

7. Dour-Oundash, Dour-Oundasi, a été identifiée, sans raisons bien concluantes, avec la forteresse de Kala-i-Dis, sur le Disfoul-Roud (Billerbeck, *Susa*, p. 72).

8. Khaidalou, Khidalou, est peut-être la forteresse actuelle de Dis-Malkan (Billerbeck, *Susa*, p. 72).

9. Ainsi Madaktou (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. 5, 13, 72, 81), Naditou (Id., *ibid.*, l. 77), Dour-Oundasi (Id., *ibid.*, l. 94), Khidalou (Id., pl. 3, l. 49).

effet une sorte d'empire féodal, divisé entre nombre de tribus, les Habardip, les Houshshi[1], les gens d'Yamoutbal et d'Yatbour, l'Oumliyash[2], indépendantes les unes des autres, mais souvent réunies sous l'autorité d'un suzerain qui trônait de préférence à Suse. La langue ne ressemble à aucun des idiomes parlés aujourd'hui, et les affinités qu'on a cru lui reconnaître avec le sumérien sont trop incertaines pour qu'il fût prudent de faire fond sur elles[3]. Le peu que nous savons de la religion nous transporte dans un monde mystérieux, plein de noms étranges et de silhouettes indécises[4]. Un dieu planait au sommet de la hiérarchie qu'on appelait Shoushinak, le Susien, Dimesh, Agbag, Asgêa, peut-être Khoumba et Oummân, et que les Chaldéens identifiaient avec leur Ninip[5] : sa statue se cachait dans un sanctuaire inaccessible aux profanes, d'où Assourbanabal de Ninive l'arracha au VIIe siècle[6].

1. Strabon, XI, xiii § 3, 6, p. 523, 524, d'après Néarque, l'amiral d'Alexandre, divise les peuples de la Susiane en quatre nations de brigands, les Mardes, les Ouxiens, les Élyméens et les Cosséens. Les Mardes ou Amardiens sont les Habardip des inscriptions assyro-chaldéennes, les Khapirti-Apirti des textes susiens et akhéménides, qui habitaient le pays au nord-est de Suse, où sont les monuments de Mal-Amir (Norris, *Scythic Version of the Behistun Inscription*, dans le *Journ. R. As. Soc.*, t. XV, p. 4, 164; Sayce, *the Languages of the Cuneiform Inscriptions of Elam and Media*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 468, et *the Inscriptions of Mal-Amir*, p. 6-9); les Ouxiens sont les Khoushshi (Oppert, *les Inscriptions en langue susienne, Essai d'interprétation*, dans les *Mémoires du Congrès international des Orientalistes de Paris*, t. II, p. 183), et les Élyméens, les Élamites proprement dits (cf. t. II, p. 33, note 3, de cette *Histoire*). Il sera plus longuement question des Cosséens au second chapitre de ce volume, p. 113-120.

2. Les pays d'Yatbour et d'Yamoutbal s'étendent dans la plaine, entre les marais du Tigre et la montagne : la ville de Dourîlou était dans le voisinage du pays d'Yamoutbal, sinon dans ce pays même (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 230; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 342, 354, qui tire ce nom de celui de Moutabil, gouverneur de Dourîlou). L'Oumliyash se trouvait entre l'Ouknou et le Tigre (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 230-231).

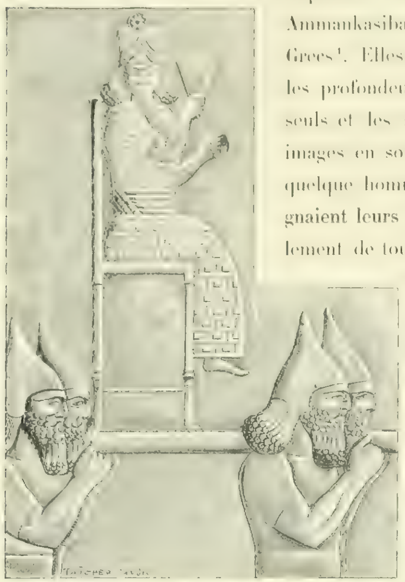
3. Les inscriptions susiennes ont été réunies en grande partie par Fr. Lenormant, *Choix de textes cunéiformes inédits*, p. 115-141. Elles ont été étudiées successivement par Oppert, *les Inscriptions en langue susienne, Essai d'interprétation* (dans les *Mémoires du Congrès international des Orientalistes de Paris*, 1873, t. II, p. 79-216), par Sayce, *the Languages of the cuneiform Inscriptions of Elam* (dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. III, p. 465-485), et *the Inscriptions of Mal-Amir and the Language of the second Column of the Akhæmenian Inscriptions* (dans les *Actes du sixième Congrès international des Orientalistes, tenu en 1883 à Leyde*, t. II, p. 637-756), puis par Weissbach, *Anzanische Inschriften* (dans les *Abhandlungen der Kgl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, t. XII, p. 119-150) et *Neue Beiträge zur Kunde der Susischen Inschriften* (t. XIV, p. 731-777, du même recueil), par Quentin, *Textes Susiens* (dans le *Journal Asiatique*, 1891, t. XVII, p. 150 sqq.), enfin par Winckler, *zu den altsusischen Inschriften* (dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 317-326). La langue en a été rapprochée du suméro-accadien (Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens*, p. 322-328, et *la Langue primitive de la Chaldée*, p. 313-316), et l'on s'accorde aujourd'hui à considérer les inscriptions akhéménides du second type comme en représentant la forme moderne, cf. Weissbach, *Anzanische Inschriften*, p. 149-150. Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 46-47, 274 sqq., et *die Sumero-Akkadische Sprache*, dans la *Zeitschrift für Keilforschung*, t. I, p. 330-340) la rattache au géorgien, et l'introduit dans une grande famille linguistique qui comprendrait, entre ces deux idiomes, le hétéen, le cappadocien, l'arménien des inscriptions de Van, le cosséen. Oppert a pensé retrouver sur une tablette du British Museum une liste de mots appartenant à l'un des idiomes probablement sémitiques de la Susiane, différents à la fois du suso-médique et de l'assyrien (*la Langue des Élamites*, dans la *Revue d'Assyriologie*, t. I, p. 45-49).

4. Il n'y a sur la religion des Élamites qu'une vingtaine de lignes dans Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens*, p. 321, note 1, et une page de Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossäer*, p. 42-43.

5. H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. II, pl. 57, l. 46-50; Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossäer*, p. 42, d'après le document publié par Rawlinson.

6. *Shoushinak* est un adjectif tiré du nom de la ville de Suse. Le nom réel du Dieu était probablement tenu secret ou ne se prononçait que rarement. Les mots que le document publié par

Six divinités du premier ordre venaient ensuite qui se répartissaient en deux triades, Shoumoudou, Lagamarou, Partikira, Ammankasibar, Oudouran, Sapak : la moins rébarbative d'entre elles, Ammankasibar, pourrait être le Memnon des Grecs[1]. Elles résidaient près de Suse, dans les profondeurs d'un bois sacré où les prêtres seuls et les souverains avaient accès; leurs images en sortaient à jour fixe pour recevoir quelque hommage solennel, puis elles regagnaient leurs retraites, au milieu du recueillement de tout un peuple. On leur apportait après chaque guerre heureuse la dîme du butin, statues des dieux ennemis, vases précieux, lingots d'or et d'argent, meubles, étoffes[2]. Les armées étaient solidement organisées et devenaient un instrument de conquête irrésistible entre les mains d'un chef habile. Pour le reste, les Élamites avaient à peu près les mêmes mœurs que les Chaldéens, le même matériel d'industrie, les mêmes habitudes agricoles ou commerciales. En l'absence de bas-reliefs et d'inscriptions qui leur soient propres, les monuments de Lagash et de Babylone nous aident à nous forger une idée suffisante de ce qu'était leur civilisation la plus vieille.



UNE DÉESSE ÉLAMITE, QUI RÉPOND A L'ISHTAR CHALDÉENNE[3].

Les cités de l'Euphrate ressentaient donc assez peu le change, quand les hasards de la défaite les ravissaient à leurs maîtres indigènes et les jetaient

H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. 57, l. 46-50, met à côté du sien comme équivalant au groupe Ninip, représentent peut-être des divinités différentes; on peut se demander s'il n'était pas ce Khoumba, Oumma, Oummân, qui revient si souvent dans les noms d'hommes ou de localités, et qui ne s'est pas rencontré jusqu'à présent, comme dieu isolé, dans une formule de prière ou de dédicace. Sur le sanctuaire où il résidait, cf. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. 6, l. 30-31.

1. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. 6, l. 33-36; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 228, et Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 205. Fr. Lenormant est porté à penser qu'Ammankashibar représentait un dieu solaire et Oudouran un dieu Lunaire (*la Magie chez les Chaldéens*, p. 319, n. 1).

2. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. 6, l. 65-69, lors du sac de Suse par Assourbanabal.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le bas-relief de* Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 65.

sous les pieds d'un Élamite. La lutte terminée et les malheurs de l'invasion réparés tant bien que mal, elles reprenaient l'ordinaire de leur vie, sans souffrir de la présence d'un étranger et sans presque s'en apercevoir : les vainqueurs, de leur côté, s'assimilaient si vite à leurs sujets, qu'au bout d'une génération ou deux, la prospérité du conquérant s'était transformée en une véritable dynastie nationale, attachée respectueusement aux usages et aux cultes de sa patrie nouvelle. A peu près en 2290, vers le milieu du règne de Nourrammân ou dans les premières années de Siniddinam[1], le prince qui siégeait alors sur le trône d'Élam, Koutournakhounta[2], avait traversé en triomphateur la Chaldée entière, dévastant les campagnes et n'épargnant ni ville, ni temple : Ourouk perdit la statue de Nanâ, qu'il emporta comme un trophée et qu'il emprisonna au sanctuaire de Suse. Les habitants pleurèrent longtemps la captivité de leur déesse, et l'hymne désolé qu'un de leurs prêtres composa probablement à cette occasion perpétua dans leurs esprits le souvenir du désastre. « Jusques à quand, ô dame, l'impie ennemi ravagera-t-il le pays! — Dans ta ville-reine, Ourouk, la destruction s'est accomplie, — dans Éoulbar, le temple de ton oracle, le sang comme l'eau a coulé, — sur l'ensemble de tes terres, il a versé la flamme et comme la fumée elle s'est répandue. — O dame, c'est bien fort que je plie sous le joug du malheur! — O dame, tu m'as enveloppé, tu m'as plongé dans la douleur! — L'impie puissant m'a brisé en pièces comme un roseau, — et je ne sais quel parti prendre, en moi-même je ne me fie, — comme une roselière je gémis nuit et jour! — Moi, ton serviteur, je me courbe devant toi[3]! » Il semble que la Chaldée entière, et Babylone elle-même, dut confesser la suprématie de l'envahisseur[4]; un empire

1. Cf. t. I, p. 619, de cette *Histoire* le résumé du peu que l'on sait sur les règnes de Nourrammân et de Siniddinam.

2. G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 249-251, où Assourbanabal raconte comment il reprit, à Suse, la statue de Nanâ, que le roi Koudournankhoundi avait enlevée 1635 ans (d'autres copies du même texte disent 1535 ans) avant son temps. Ce document, découvert par G. SMITH, *Egyptian Campaigns of Esarhaddon and Assur-bani-pal* dans la *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, 1868, p. 114-116), a permis aux historiens de rétablir à peu près la chronologie du premier empire babylonien. Comme on ne connait pas la date de la prise de Suse par Assourbanabal, l'erreur possible sur l'époque de ce Koudournankhoundi est d'une vingtaine d'années ou à peu près : l'invasion de la Chaldée tombe donc entre 2275 et 2295 av. J.-C. si l'on admet le chiffre de 1635 ans, entre 2175 et 2195 si l'on admet celui de 1535. Koudournankhoundi est une déformation du nom de Koutournakhounta, que donnent les inscriptions susiennes : Koudour, ou plutôt Koutour, signifiant *serviteur* (SAYCE, *the Languages of the Cuneiform Inscriptions of Elam*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 476), Koutournakhounta veut dire Serviteur de la déesse Nakhounta.

3. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 19, n° 3, et FR. LENORMANT, *Études Accadiennes*, t. II, p. 101-106, et t. III, p. 56-57. HOMMEL, *die Semitischen Völker*, p. 225, et *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 345. Une autre épave de cette conquête a été découverte par HILPRECHT, *the Babylonian Expedition*, t. I, p. 31 : c'est une tablette d'agate, dédiée à Ninâ, pour la vie de Doungi, roi d'Ourou, par un vicaire inconnu, transportée en Élam, et reconquise vers le xve siècle par Kourigalzou.

4. La soumission de Babylone résulte des titres d'*Adda Martou*, suzerains de l'Occident, que prennent plusieurs princes élamites (cf. t. II, p. 47, de cette *Histoire*) : il fallait qu'un roi d'Élam fût

susien l'absorba dont ses États furent les provinces et ses dynasties les humbles vassales. Koutournakhounta parti, les gens de Larsam s'appliquèrent de leur mieux à guérir le mal qu'il avait fait ; ils y réussirent presque trop bien, car leur prospérité même attira à bref délai un second orage sur leurs têtes. Siniddinam voulut-il se soustraire à la suprématie des Élamites? L'un des successeurs de Koutournakhounta, Simtishilkhak, avait concédé la seigneurie d'Yamoutbal en apanage à Koutourmabouk, l'un de ses enfants. Koutourmabouk paraît avoir été un conquérant de grande allure ; du moins se vante-t-il dans ses inscriptions d'avoir possédé toute la Syrie[1]. Il écrasa Siniddinam, le détrôna et confia l'administration du royaume à Rimsin[2], son propre fils. Celui-ci, d'abord feudataire, puis associé à la couronne, puis seul maître après la mort de son père, épousa une princesse de sang chaldéen[3], et légitima son usurpation aux yeux de ses sujets par ce mariage honorable. Son domaine, placé à cheval sur le Tigre et sur l'Euphrate, comprenait, outre les terres d'Yamoutbal, toutes les villes qui mouvaient de Soumer et d'Accad, Ourou, Larsam, Ourouk, Nippour. Il s'y acquitta de ses devoirs de bon souverain envers les dieux et envers les hommes : il remit des briques au temple de Nannar dans Ourou[4], il travailla à celui de Shamash dans Larsam et il y fit couler deux statues de cuivre en l'honneur du dieu, il rebâtit Lagash et Girsou[5]. La ferté d'Ourouk n'était plus qu'un monceau de décombres depuis la retraite de Koutournakhounta : il la tira de ses ruines, construisit une chapelle à Papsoukal, rehaussa la ziggourât de Nanâ et consacra à la déesse tout un mobilier de culte pour suppléer à celui que les Élamites avaient

maître de Babylone, pour pouvoir étendre son autorité par delà l'Euphrate. Dès le début, on a pensé que cette domination élamite répondait à la dynastie mède de Bérose (G. Rawlinson, *the Five great Monarchies*, t. I, p. 159 sqq ; Oppert, *Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 10-13).

1. Son protocole comporte les titres de *adda Martou* (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 2, n° 3, l. 4), prince de Syrie, *adda Iamoutbal* (Id., *ibid.*, pl. 5, n° 16, l. 9), « prince d'Yamoutbal ». Le mot *adda* paraît signifier à proprement parler père, et la traduction littérale du titre complet serait probablement « *Père* de Syrie », « *Père* d'Yamoutbal », d'où le sens « maître, seigneur, prince » (G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 42), que la plupart des assyriologues ont accepté provisoirement. Tiele (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 123-124, et d'après lui Winckler (*Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 37, n. 2) ont supposé que Martou équivalait ici à Yamoutbal, et qu'il désignait seulement la partie occidentale de l'Élam : Winckler est revenu de cette hypothèse et s'est rangé à l'opinion commune (*Altorientalische Forschungen*, p. 143 sqq. et *Geschichte Israels*, t. 1, p. 130-131).

2. Pour ce qui concerne la lecture du nom de Rimsin, cf. ce qui est dit t. II, p. 29, n. 3, de cette *Histoire*. Son protocole comporte les titres de « Bienfaiteur d'Ourou, roi de Larsam, roi de Shoumir et d'Accad » (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 5, n° 16, l. 5-7), « berger puissant de Nipour » (Fr. Lenormant, *Choix de Textes Cunéiformes inédits*, n° 70, p. 164, l. 11).

3. Winckler, *Sumer und Accad*, dans les *Mittheilungen des Ak. Orient. Vereins zu Berlin*, t. I, p. 17. Son nom, qui est mutilé, était formé sur celui de la déesse Ninni (l. 13).

4. Briques à son nom provenant de Moughéir, conservées au British Museum (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 2, n° 3, pl. 5, n° 16); plaque en pierre de même origine (Id., *ibid.*, pl. 3, n° 10).

5. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 26, n° 13, 14; cf. G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 55.

volé[1]. Il gagna l'affection des prêtres en augmentant pieusement leurs revenus, et il témoigna dès le début d'une énergie notable[2]. Certains documents mentionnent qu'il réduisit Dourîlou, aux confins de l'Élam et des États Chaldéens[3]; d'autres contiennent des allusions discrètes à un ennemi pervers qui troublait sa tranquillité vers le nord, et dont il repoussa d'abord les entreprises[4]. Il chassa Sinmouballît d'Ishin[5], et cette victoire frappa si fort les contemporains, qu'ils firent d'elle le point de départ d'une ère semi-officielle; vingt-huit ans après l'événement, on datait encore des contrats privés en se référant à la prise d'Ishin. Hammourabi fut plus heureux que son père. Rimsin appela vainement à l'aide son parent et suzerain Koutourlagamar qui avait remplacé Shimtishilkhak à Suse : il fut battu, disparut de la scène sans laisser de traces; peut-être se réfugia-t-il dans son fief d'Yamoutbal[6]. La conquête ne s'acheva point du premier coup, mais elle se heurta à des résistances opiniâtres : Hammourabi fut obligé de détruire plusieurs forteresses qui refusaient de lui prêter hommage ou qui s'étaient insurgées contre lui, Méîr[7], Malgou[8]. Lorsque la dernière révolte fut apaisée, tous

1. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 35, n° 6, l. 16-17; cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 359, Winckler, *Inschriften von Königen von Sumer und Accad*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 96-99, n° 6.

2. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 3, n° 10; cf. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions*, t. I, p. 53; Fr. Lenormant, *Études Accadiennes*, t. II, p. 351-353, Winckler, *Inschriften von Königen von Sumer und Accad*, dans la *Keilinschriftliche Bibliotek*, t. III, p. 94-95.

3. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 36, n° 18, cf. G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Proceedings*, t. I, p. 55; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 261.

4. Contrat daté de « l'année où le roi Rimsin [vainquit] les pervers, les ennemis » (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 17, 95-96); le scribe a laissé sa phrase en suspens, le reste de la formule étant suffisamment connu des contemporains pour que le lecteur comprît à demi-mot. Une variante, indiquant l'état de paix, se rencontre sur un autre contrat de la même année (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 36, n° 2; cf. G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 55; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 361). Plusieurs assyriologues reconnaissent sous cette indication une défaite de Hammourabi (G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions*, t. I, p. 55-57). Le contrat publié par Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 32-33, prouve que l'événement eut lieu sous Sinmouballît. Ce prince y est donné comme vivant, puisqu'on jure par lui et par la ville de Sippar dans le corps de la pièce, mais la date est celle de « l'année de la prise d'Ishin ».

5. Contrats datés de la prise d'Ishin (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 32-33), de l'an V (G. Smith, *Early History*, p. 54), de l'an VI (Meissner, *Beiträge*, p. 40-41), des années VII, VIII, XIII, XVIII, XXVIII (G. Smith, *Early History of Babylonia*, p. 54, où le nom est transcrit Karrak).

6. Contrat daté de l'année où Hammourabi eut raison de Rimsin, grâce à l'appui d'Anou et de Bel (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 36, n° 21; cf. G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 57; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 361-362); seul, à ma connaissance, Jensen (*Inschriften aus der Zeit Hammurabi's*, dans le *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 127, note) pense qu'on ne peut déduire avec certitude de ce passage la réalité d'une défaite de Rimsin par Hammourabi. La mention des guerres de Rimsin et de Koutourlagamar a été découverte par Pinches (Hommel, *Aus der Babylonischen Alterthumskunde*, dans *die Aula*, 1705, t. I, p. 551-552; Sayce, *Recent Discoveries in Babylonian and Egyptian History*, dans *the Academy*, 7 sept. 1895, p. 189, et *Patriarchal Palestine*, p. V-VI, p. 64-70).

7. Mairou, Méîr, a été identifiée avec Shourippak (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 224; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 414) : c'est plutôt la ville de Mar, aujourd'hui Tell-Id. On y adorait Malik et Lagamal, l'élamite Lagamar. Elle fabriquait de la toile et elle possédait beaucoup de bateaux (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 18).

8. Contrat daté de « l'année où le roi Hammourabi, sur l'ordre d'Anou et de Bel, détruisit les

les pays de langues et de civilisation chaldéennes se trouvèrent réunis enfin sous un seul chef. D'autres souverains avaient eu la même fortune, au cours des siècles, mais leurs efforts n'avaient jamais abouti à fonder rien qui durât : le faisceau qu'ils avaient assemblé un moment se disjoignait bientôt. L'œuvre de Hammourabi s'affermit au contraire et se perpétua sous ses successeurs. Non seulement il commanda désormais sans rival au sud comme au nord, mais les titres qui proclamaient ses droits acquis sur Soumir et sur Accad furent inscrits dans son protocole, à la suite de ceux qui indiquaient son hoirie sur la ville de Bel et sur les quatre maisons du monde. Son triomphe marque la fin de l'évolution lente qui avait entraîné les peuples du Bas-Euphrate de la division à l'unité. Il y avait avant lui autant d'États que de cités, et autant de dynasties que d'États; il n'y eut plus après lui qu'un royaume unique, sous une dynastie unique[1].

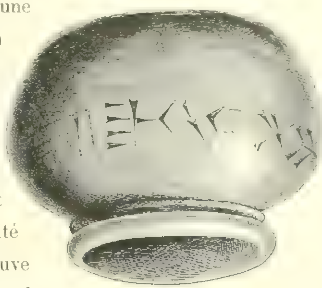
Son long règne de cinquante-cinq ans ne nous a légué qu'un résidu léger de monuments, sceaux, têtes de sceptre, vases d'albâtre, contrats, inscriptions emphatiques presque inutiles pour l'histoire. Il fut signalé par nombre de campagnes dont on ne connaît pas le détail, mais la dédicace d'une de ses statues célèbre encore son bonheur sur les champs de bataille. « Bel t'a prêté une majesté souveraine : toi, qu'attends-tu? — Sin t'a prêté la royauté : toi, qu'attends-tu? — Ninip t'a prêté son arme suprême : toi, qu'attends-tu? — La déesse de lumière, Ishtar, t'a prêté le choc et la mêlée : toi, qu'attends-tu? — Shamash et Rammân sont tes varlets : toi, qu'attends-tu?... C'est Hammourabi, le roi, le chévetaine puissant — qui taille en pièces les ennemis, — l'ouragan de guerre — qui bouleverse le pays des rebelles — qui apaise les combats, qui broie les rébellions, — qui anéantit les récalcitrants comme des images d'argile, — qui triomphe de la résistance des montagnes inaccessibles[2]. » La plupart de ces expéditions furent sans doute le contre-coup de celles qui portèrent bas la domination de Rimsin. Il n'aurait pas suffi, en effet,

murs de Maîrou et les murs de Malkâ » (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 36, n° 43; cf. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 59, où Malkâ, Malgou, est appelée Malalnak; Jensen, *Inschriften aus der Regierungszeit Hammurabi's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 128-129; Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 29-30, 118, où le nom est écrit *E-alkaa*, *Bit-alkaï*; contrats datés simplement de la prise de Maîrou (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 51, 85).

1. Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 85-87; Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 124-127; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 406-415; Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 60-65.

2. Amiaud, *Une Inscription bilingue de Hammourabi, roi de Babylone, du XVIe au XVe siècle avant J.-C.*, dans le *Recueil de Travaux*, t. I, p. 180-190, et l'*Inscription bilingue de Hammourabi*, dans la *Revue d'Assyriologie*, t. II, p. 10, et. Jensen, *Inschriften aus der Regierungszeit Hammurabi's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 110-117.

de refouler les Élamites au delà du Tigre, il fallait les aller frapper sur leur territoire, si l'on voulait éviter les retours offensifs qui auraient compromis l'œuvre encore récente de la conquête. Hammourabi paraît avoir été heureux là non moins qu'ailleurs. L'Ashnounak formait une marche dont la possession flottait entre l'Élam et la Chaldée, comme celle de tous les cantons situés sur la rive orientale du Tigre; c'était, à proprement parler, un pays de langue sémitique, et des vice-rois y gouvernaient, qui obéissaient tantôt à Babylone, tantôt à Suse[1]. Il s'en empara[2], et il confirma la sécurité de sa frontière, en y fondant le long du fleuve plusieurs forteresses aux épaisses murailles de terre[3]. Il s'attacha, de même que ses prédécesseurs, à réparer les temples et à les enrichir. La maison



TÊTE DE SCEPTRE EN CUIVRE AU NOM DE HAMMOURABI[4]

de Zamama et de Ninni, à Kish, était vieille et la ziggourât branlante : il la démolit et il la réédifia si haut que la pointe « atteignait le ciel[5] ». Mardouk lui avait délégué le soin de régir ses fidèles et l'avait exalté au rang de seigneur suprême sur la Chaldée entière : à Babylone, auprès du grand lac qui servait de réservoir aux crues de l'Euphrate, il remania le sanctuaire Ésagilla, dont les dimensions ne lui paraissaient plus répondre à l'importance croissante de la cité. « Il acheva cette demeure divine en liesse et en allégresse, il érigea le faîte au firmament », puis il y intronisa Mardouk et

1. Pognon, *Quelques Rois du pays d'Achnounnak* (dans le *Muséon*, 1892, p. 249-253) a découvert les inscriptions de quatre des vicaires de l'Ashnounak, qu'il rapporte, avec doute, au temps de Hammourabi plutôt qu'à celui des rois de Telloh. Trois de ces noms sont sémitiques, un troisième est sumérien, la langue des inscriptions ressemble au dialecte sémitique de la Chaldée (cf. Pinches, *Discoveries in Ashnunnak*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. VI, p. 66-68).

2. La preuve qu'il possédait ces deux pays nous est fournie par les inscriptions des contrats datés en « l'année où, sous le roi Hammourabi, l'Ashnounak fut ravagé par les eaux » (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 36, n. 38, 39; cf. G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 58-59; Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 30-47-48, 69; Scheil, *Notes d'Épigraphie et d'Archéologie Assyriennes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 35). Ashnounak, Ishnounak, serait le même pays que l'Oumliyash, d'après certains documents (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 230-231), on peut penser que c'était plutôt à l'origine un canton indépendant, qui fut par la suite incorporé à l'Oumliyash.

3. Contrat daté de « l'année de la grande muraille de Kar-Shamash » (G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 59, Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 54-55, 61, 96).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un croquis pris rapidement au Musée Britannique.*

5. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 36, n. 34, et G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 58, Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 44-46, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 411. Le temple s'appelait Émitioursagga, « la maison de l'image du dieu Ninip », dont Zamama était l'équivalent à Kish (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 219). Ninni est une forme d'Ishtar comme Nana.

Zarpanit son épouse, au milieu des fêtes[1]. Il pourvut par des donations fréquentes aux besoins sans cesse renouvelés du culte : la mémoire nous est parvenue du grenier à blé qu'il construisit à Babylone, et dont la vue seule réjouissait à jamais le cœur du dieu[2]. Tout en ceignant Sippar d'un gros mur et d'un fossé pour protéger les habitants terrestres[3], il n'oublia pas Shamash et Malkatou, les patrons célestes de la ville : il agrandit en leur honneur l'Ébarra mystérieux, le siège auguste de leur religion, et « ce que depuis les jours d'autrefois nul roi n'avait su bâtir pour son maître divin, il le fit généreusement pour Shamash son maître[4]. » Il restaura l'Ézida, la résidence éternelle de Mardouk à Borsippa[5], l'Étourkalamma des suzerains de Kish, Anou, Ninni et Nanâ[6], enfin l'Ézikalamma de la déesse Ninna, dans le village de Zarilab[7]. Son activité ne s'exerça pas moins ardente sur les provinces du sud, fraîchement acquises à la couronne, Larsam[8], Ourouk, Ourou. Il poursuivait sans doute un but politique autant que religieux en travaillant pour elles : s'il réussissait à se concilier la fidélité des sacerdoces par les marques d'intérêt et de piété qu'il leur prodiguait, il pouvait compter que leur reconnaissance lui

1. Copie mutilée d'une inscription de Hammourabi, provenant de la bibliothèque d'Assourbanabal (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 18, n° 1, dans les *Transactions*, t. I, p. 56-59, puis par Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 410-411).

2. Jensen, *Inschriften aus der Regierungszeit Hammurabi's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 120-123; c'est une copie d'un texte ancien exécutée par un scribe de la basse époque assyrienne.

3. *Cylindre de Hammourabi*, col. I, l. 10-19. Contrat daté de « l'année où l'on établit les fondations du mur de Sippara » (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 31-32).

4. Ménant, *une Nouvelle Inscription de Hammourabi*, dans le *Recueil des Travaux*, t. II, p. 73-85; Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossäer*, p. 73-74; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 410; Jensen, *Inschriften aus der Regierungszeit Hammurabi's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 124-127.

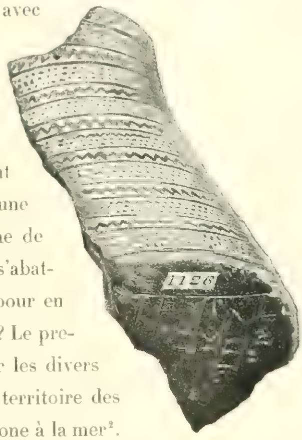
5. Cylindres du British Museum publiés et traduits par Strassmaier-Winckler, *Einige neuveröffentlichte Texte Hammurabis, Nabopolassars und Nebukadnezars*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 118-123, 174-176, et Jensen, *Inschriften aus der Regierungszeit Hammurabis*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 116-121. Cette restauration est rappelée par Nabonaïd, qui se vante d'avoir retrouvé dans les fondations les cylindres de Hammourabi (Bezold, *Two Inscriptions of Nabonidus*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1888-1889, t. XI, p. 94-95, 99-100; cf. Peiser, *Inschriften Nabonid's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 90-91).

6. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 36, n°s 35-37; cf. G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 58; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 411; Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 88-89.

7. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 4, n° 15, 1; cf. Ménant, *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone*, p. 72-79, et *Babylone et la Chaldée*, p. 109; G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 60; Fr. Lenormant, *Études Accadiennes*, t. II, p. 356-360; Amiaud, *Une Inscription non sémitique de Hammourabi*, dans le *Journal Asiatique*, 1883, t. XX, p. 231-244; Jensen, *Inschriften aus der Regierungszeit Hammurabi's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 106-109. On lit d'ordinaire Zarilab ou Zerlab (cf. t. I, p. 562, de cette *Histoire*) le nom de la ville où Hammourabi construisit ce temple ; un texte signalé par Zimmern, *Einige Bemerkungen zu den Babylonischen Königsinschriften*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 97, semble pourtant indiquer une lecture Hallabi, qui a été adoptée par Jensen. La ville devrait alors être cherchée dans le voisinage de Sippara.

8. Brique provenant de Senkéréh, au British Museum, Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 4, n° XV, 2; cf. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 257; Ménant, *Inscriptions de Hammourabi*, p. 68-71; Fr. Lenormant, *Études Accadiennes*, t. II, p. 355-356; Jensen, *Inschriften aus der Regierungszeit Hammurabi's* dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 110-111.

garantirait l'obéissance des peuples, et il évitait les révoltes presque à coup sûr. Il avait d'ailleurs une lourde tâche à remplir pour effacer les maux que les discordes civiles et la conquête étrangère avaient entassés depuis plusieurs siècles. Le régime des eaux exigeait une attention de tous les instants, et les rois l'avaient surveillé dès le début avec une sollicitude réelle; mais le morcellement du sol en petits États, et l'insuffisance de leurs ressources les avaient toujours empêchés de combiner les opérations d'ensemble qui seules étaient capables de maîtriser les inondations et de remédier efficacement à leur excès ou à leur faiblesse. Hammourabi vit l'une de ses provinces, l'Oumliyash, bouleversée par une de ces trombes formidables qui, de nos jours encore, s'abattent parfois sur les régions du Bas-Tigre[1] : est-ce pour en prévenir le retour qu'il entreprit ses grands travaux? Le premier à notre connaissance, il essaya de coordonner les divers réseaux de fosses ou de rigoles qui emmaillaient le territoire des cités et de les ajuster en un système unique, de Babylone à la mer[2]. Siniddinam avait déjà, plus d'un demi-siècle auparavant, élargi le canal qui baigne Larsam[3], et Rimsin avait conduit le *Fleuve des Dieux* jusqu'au golfe Persique[5] : les deux, se soudant bout à bout, constituaient entre l'Euphrate et les marais une sorte de rivière navigable, par laquelle le trop-plein s'écoulait. Hammourabi nous apprend lui-même comment, « Anou et Bel lui ayant départi le gouvernement de Soumir et d'Accad, et lui ayant remis aux mains les rênes du pouvoir, il creusa le Nâr-Hammourabi, la richesse du peuple, qui apporte l'abondance d'eau au pays de Soumir et



FRAGMENT D'UN SCEAU EN TERRE DE HAMMOURABI[4].

1. Contrats datés de l'année où une inondation ravagea l'Oumliyash (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 30), cf. de nos jours l'inondation du 10 avril 1831, qui, en une seule nuit, détruisit à moitié la ville de Bagdad, et qui noya quinze mille personnes ou les ensevelit sous les ruines de leurs maisons.

2. Les travaux de canalisation de Hammourabi ont été appréciés, pour la première fois, à leur valeur réelle, par le P. Delattre, *les Travaux hydrauliques en Babylonie*, p. 35-37.

3. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 5, n° XX, l. 1-19, et G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 44-45; Delattre, *les Travaux hydrauliques en Babylonie*, p. 32-33. Un autre passage relatif à ce canal se trouve dans le cylindre publié et traduit par Fr. Delitzsch, *ein Thonkegel Siniddinams*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, p. 301-302.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie publiée par* Hilprecht, *the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, pl. IX, n° 20.

5. Contrat daté « de l'année où l'on creusa le Tigre, fleuve des dieux, jusqu'à la mer » (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 44, cf. G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 55), c'est-à-dire jusqu'à l'endroit où la mer pénétrait alors, dans les environs de Kornah.

d'Accad. Je changeai ses deux rives en cultures, j'amoncelai les tas de grain et je fournis des eaux perpétuelles pour le peuple de Soumir et d'Accad. Le pays de Soumir et d'Accad, je rassemblai ses nations éparses, je leur donnai pâture et boisson, je les gouvernai dans la richesse et l'abondance, je les fis habiter dans une demeure paisible. Alors, Hammourabi, le roi puissant, le favori des dieux grands, moi, selon la force énorme dont Mardouk m'a doué, je construisis un château élevé, sur des masses de terre, dont le sommet se dresse haut comme des montagnes, à la tête du Nâr-Hammourabi, la richesse du peuple. Ce château, je l'appelai *Dour-Sinmouballit-abim-ouâlidiya* — le Château de Sinmouballit, le père qui m'a engendré, — pour que le nom de Sinmouballit le père qui m'engendra subsiste dans les maisons du monde[1] ». Ce canal de Hammourabi naissait un peu au sud de Babylone, et, raccordant ceux de Siniddinam et de Rimsin, il coupait probablement la plaine d'alluvions d'une extrémité à l'autre[2]. Il drainait en chemin les marais qui croupissaient sans issue de droite et de gauche, et les riverains, grâce à lui, mirent en valeur des terrains jadis perdus pour la culture. Une fosse de moindre importance perça, au voisinage de Sippar, l'isthme qui séparait le Tigre et l'Euphrate[3]. Hammourabi ne dut pas en rester là, et des lignes secondaires complétaient bien certainement le système d'irrigation qu'il conçut après sa victoire : ses successeurs n'eurent guère qu'à entretenir son œuvre pour conserver invariablement à leur empire une prospérité sans égale.

Ils n'y faillirent pas. Samsouîlouna, son fils, ajouta à ce qui existait déjà deux ou trois autres canaux, dont l'un au moins portait encore son nom près de quinze siècles après lui[4] : il est catalogué dans les documents du second

1. Ménant, *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone*, p. 13-66, et *Manuel de la Langue Assyrienne*, 2e éd., p. 306-313, cf. Jensen, *Inschriften aus der Regierungszeit Hammurabi's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 122-125. L'inscription est aujourd'hui conservée au Musée du Louvre. Beaucoup de contrats sont datés de l'année où ce canal fut terminé (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 23, 48, 86).

2. Delattre, *les Travaux hydrauliques en Babylonie*, p. 35-36, pense que le canal creusé par Hammourabi est l'Arakhtou des époques postérieures (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 74-76), qui commençait à Babylone, et qui allait rejoindre le canal de Larsam. Ce serait donc à peu près le Shatt-en-Nil d'aujourd'hui, qui s'unit en effet au Shatt-el-Kaher, le canal de Siniddinam.

3. *Cylindre de Hammourabi*, col. I, l. 20-23, dans Winckler-Strassmaier, *Einige neuveröffentliche Texte Hammurabis, Nabopolassars, und Nebucadnezars*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 118-123, où il n'y a pas lieu de songer à l'Euphrate, comme Winckler semble le faire (cf. *ein Text Nabopolassars*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 74). Le canal que Hammourabi fit creuser ou nettoyer peut être le Nâr-Malkâ, le canal royal (Winckler, *ein Text Nabopolassars*, p. 70; Delattre, *les Travaux hydrauliques en Babylonie*, p. 36), qui passait du Tigre à l'Euphrate en traversant Sippar. Le creusement de ce canal est mentionné dans la date d'un contrat (Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 89-90).

4. Contrats datés de « l'année du *Nâr-Samsouilouna-nagab-noukhshi*, canal de Samsouîlouna, source de richesse » (G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 62-63; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 416; Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 53, 54; cf. Delattre, *les Travaux hydrau-*

empire assyrien, sous le règne d'Assourbanabal, et peut-être en retrouverait-on les traces sur le sol d'à présent. Abiéshou[1], Ammiditana[2], Ammizadougga[3], Samsouditana[4], ou bien retouchèrent les pièces du réseau que leurs ancètres avaient ébauchées, ou bien s'ingénièrent à propager la distribution des crues sur des districts qu'ils espéraient gagner ainsi à l'exploitation. On ne connaîtrait rien d'eux, si les scribes n'avaient eu en ce temps-là l'heureuse habitude de mentionner ordinairement certains gros événements en guise de dates, au bas des contrats qu'ils rédigeaient pour les simples particuliers. Ce sont de préférence des incidents qui intéressent la vie religieuse, la réfection d'un temple, l'intronisation annuelle de l'une des grandes divinités, Shamash, Mardouk, Ishtar, Nâna, comme dieu éponyme de l'année courante[5], la célébration d'une fête solennelle[6], la consécration d'une statue[7]; quelques allusions éparses à des travaux de fortification montrent qu'on veillait avec diligence à la défense du royaume[8]. Les règnes duraient longuement, vingt-cinq ans au moins, et quand

liques en Babylonie, p. 37. La tablette annalistique S¹. 16 du Musée de Constantinople indique, après l'année où le roi creusa le canal, celle où « le canal donna l'abondance ». Le canal en question est mentionné sur une liste de canaux et de rivières, provenant de la bibliothèque d'Assourbanabal (RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. II, pl. 51, n° 2, recto, l. 51; cf. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 190; DELATTRE, *les Travaux hydrauliques en Babylonie*, p. 37, 48).

1. Abiéshou, Abîshou, est la forme du nom telle qu'on la trouve sur les inscriptions ou sur les contrats contemporains (WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, p. 284; MEISSNER, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 4, 17-18). Les listes officielles portent la variante Ébîshou, Ébîshoum.

2. Ammiditana n'est qu'une lecture possible (DELITZSCH-MÜRDTER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2° éd., p. 88; HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 416-417); d'autres préfèrent Ammisatana (PINCHES, *Text of Ammisatana, king of Babylon*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. V, p. 102-105; WINCKLER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 66). Le Nâr-Ammiditana est mentionné dans un contrat de Sippar (MEISSNER, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 28). Un autre contrat date de « l'année où Ammiditana, le roi, refit le canal de Samsouilouna » (ID., *ibid.*, p. 59).

3. Lu d'abord Ammididougga (FR. DELITZSCH, *die Sprache der Kossäer*, p. 70, n. 6). Ammizadougga est mentionné, dans la date d'un contrat, comme ayant exécuté des travaux d'une nature difficile à déterminer sur les berges du Tigre (MEISSNER, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 61-62); un autre contrat est daté de « l'année où Ammizadougga, le roi, par l'ordre suprême de Shamash, son maître, [creusa] le *Nâr-Ammizadougga-noukhous-nishi*, le canal d'Ammizadougga, prospérité des hommes » (ID., *ibid.*, p. 86-87).

4. Lu aussi Samsousatana (WINCKLER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 60); et de fait il existe des contrats de ce temps où un nom royal est écrit clairement Samsousatana (MEISSNER, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 45). Les deux noms désignent-ils un seul prince ou doit-on y reconnaître deux personnages différents?

5. Contrats du temps d'Ammizadougga, datés de l'intronisation de Shamash et de Mardouk (MEISSNER, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 18-19), ou de « l'année où il proclama, dans le temple Énamtila, un dieu » dont le nom est incertain (ID., *ibid.*, p. 41-42).

6. Contrat daté de « l'année où Samsouilouna, le roi, fit la vraie Lumière » (MEISSNER, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 80-81), sans qu'on sache au juste, pour le moment, en quoi cette cérémonie consistait.

7. Contrats datés de l'année où Samsouilouna plaça des statues lamées d'or dans Ésagilla de Babylone, devant Mardouk (RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 36, n°s 66-67), ou dans l'Ébabbara de Larsam, devant Shamash (ID., *ibid.*, pl. 36, n° 58); cf. G. SMITH, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 63-64.

8. Samsouilouna répara les cinq forteresses que son aïeul Soumoulaîlou avait bâties (WINCKLER, *Samsuiluna*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 130-133; cf. t. II, p. 28, n. 6, de cette *Histoire*). Contrat daté de « l'année où Ammiditana, le roi, éleva Dour-Ammiditana, près du fleuve de Sin » (MEISSNER, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 26-27), et de « l'année où Ammiditana, le roi, donna le nom à Dour-Iskounsin, près du canal d'Ammiditana » (ID., *ibid.*,

un des souverains se décidait enfin à mourir, son fils le remplaçait aussitôt[1]; les actes notariés et les pièces judiciaires qui nous sont parvenus ne trahissent aucun désordre ni aucun retard anormal dans la marche des affaires privées. Il faut donc nous représenter les cent cinquante dernières années de la dynastie comme une ère de calme et de prospérité matérielle. La Chaldée éprouva pleinement alors l'avantage qu'il y avait pour elle à se trouver ramassée entière sous le sceptre d'un seul homme. Ourou, Larsam, Ishin, Ourouk, Nippour, toutes les cités qui avaient occupé la scène aux siècles antérieurs, en souffrirent peut-être dans leur vanité et dans leurs prétentions traditionnelles. Elles avaient revendiqué jusqu'alors le privilège de préparer l'histoire à elles seules, et elles s'étaient disputé vaillamment l'hégémonie sur le midi, mais les révolutions qui les portaient tour à tour au pinacle ne les élevaient jamais si haut, que leurs rivales perdissent l'espoir de les supplanter un jour et de reparaître au premier rang. L'avènement de Babylone annula les chances qui leur restaient de redevenir jamais la capitale : la nouvelle venue était située si favorablement, elle possédait tant d'argent et de soldats, ses rois déployaient une énergie si tenace, qu'elles s'inclinèrent devant elle et qu'elles se résignèrent à n'être que les principales parmi les villes de province. Elles obéirent fidèlement aux officiers qui leur arrivaient du nord, et elles s'enfoncèrent dans une obscurité de plus en plus profonde, mais le respect religieux dont on les entoura leur fit oublier la perte de leur suprématie politique. Les Babyloniens adoptèrent, pour ainsi dire, leurs divinités antiques, Nana, Sin, Anou, Éa, et ils se réclamèrent d'elles autant que de Mardouk ou de Nébo; ils tinrent à honneur de ne les laisser manquer de rien, et, comme ils disposaient de ressources plus considérables, leur intervention produisit des résultats moins éphémères que celle des roitelets locaux. Au dehors, le développement de la richesse publique et la concentration sous un seul homme des armées jusqu'alors divisées aux ordres de plusieurs fournirent aux chefs, non plus de Babylone ou de Larsam, mais de la Chaldée entière, la facilité d'opposer partout une résistance invincible à leurs ennemis, et d'enraciner leur domination dans certaines contrées où leurs ancêtres n'avaient pu qu'essayer une souveraineté précaire. Les hostilités ne cessèrent jamais formellement entre eux et l'Élam, mais tantôt

p. 28). Contrat de « l'année où le roi Ammiditana fit des réparations à Dour-Iskounsin » (Id., *ibid.*, p. 63). Contrat de l'année où Samsouilouna fit construire « l'enceinte d'Ourou et d'Ourouk » (*Constantinople*, inédit, mais communiqué par le P. Scheil).

1. Voir t. II, p. 27, n. 4, de cette *Histoire* le tableau de la dynastie, tel que les listes officielles nous l'ont conservé ; le règne de l'usurpateur Imméron y a été intercalé, à la place que les contrats lui assignent, entre Zaboum et Amilsin.

elles sommeillaient et ne se manifestaient que par des incidents de frontière, réprimés promptement, tantôt elles éclataient avec violence et se prolongeaient en guerre régulière. Aucun document ne nous les raconte par le menu, mais il semble que, tout compté, les succès se balançaient assez exactement : vers la fin de chaque génération, on se retrouvait de part et d'autre à peu près dans la posture où l'on avait été au début. Les deux empires étaient séparés du sud au nord par la mer et par le Tigre, puis la ligne de démarcation se détachait du fleuve vers le village actuel d'Amara et courait a la montagne. Il est probable que Dourîlou releva le plus souvent de la Chaldée. L'Oumliyash était inclus dans le domaine propre de Hammourabi, et l'on ne voit aucune raison de croire que ses descendants l'évacuèrent[1]. On suppose avec assez de vraisemblance que la plaine à l'orient du Tigre leur appartenait, y compris Ninive et Arbèles, et que la plupart des peuples civilisés qui s'échelonnaient sur les premières pentes des monts Gordiéens, au delà de l'Élam, leur rendaient l'hommage. Ils gardaient le plateau de Mésopotamie sous leur juridiction, et l'on peut dire, sans rien exagérer, que leur puissance directe atteignait au nord jusqu'au mont Masios, à l'ouest jusqu'à l'Euphrate moyen.

A quel moment précis franchirent-ils le fleuve? On l'ignore, mais plusieurs parmi eux s'arrogent dans leurs inscriptions la suzeraineté sur la Syrie, et rien ne nous autorise à révoquer leur témoignage. Koutourmabouk se proclame *adda* de Martou, sire des contrées d'Occident[2], et l'ensemble des faits connus jusqu'à présent suggère l'idée d'un grand empire Élamite, qui pesa quelque temps sur l'Asie antérieure, le même peut-être que les Grecs ont soupçonné vaguement et dont ils attribuaient la gloire au fabuleux Memnon[3]. Les récits contemporains manquent encore, qui pourraient nous expliquer si Koutourmabouk hérita ces possessions lointaines d'un de ses prédécesseurs, Koutournakhounta par exemple[4], ou bien s'il les gagna lui-même à la pointe de la lance; mais un fragment de vieille chronique inséré au Livre sacré des Hébreux parle disertement d'un autre Élamite, qui guerroya de sa personne presque aux frontières de l'Égypte[5]. C'est le Koutourlagamar qui soutint

1. Cf. ce qui est dit au sujet de l'Oumliyash au t. II, p. 43, de cette *Histoire*.
2. Cf. ce qui est dit de ce titre et du sens qu'il a probablement au t. II, p. 37, de cette *Histoire*.
3. On sait que Suse est la cité de Memnon, pour Hérodote (V, LV), et que Strabon (XV, III § 2, p. 728) en attribue la fondation à Tithon, le père de Memnon. Selon Oppert (*Les Inscriptions en langue susienne, Essai d'interprétation*, dans les *Mémoires du Congrès international des Orientalistes à Paris*, t. II, p. 179), le mot de Memnon serait l'équivalent du susien *Oumman-anin*, « la maison du roi » : Weissbach (*Anzanische Inschriften*, p. 136) déclare que *anin* ne signifie pas *roi*, et contredit l'opinion d'Oppert, sans prendre sur lui d'y substituer une interprétation nouvelle.
4. Voir sur Koutournakhounta ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 36-37, de cette *Histoire*.
5. *Genèse*, XIV. Dès le début, les assyriologues ont cru à l'historicité de ce chapitre, et ils ont

Rimsin contre Hammourabi, et qui ne put enrayer sa chute. Il régnait depuis treize ans déjà sur l'Orient, quand les villes de la mer Morte, Sodome, Gomorrhe, Adamah, Zéboïm et Bélâ, se révoltèrent contre lui : il convoqua soudain ses grands vassaux, Amraphel de Chaldée, Ariôk d'Elassar[1], Tideâl le Gouti, et il partit avec eux aux confins de son domaine. La tradition prête des noms et des attributs presque mythiques à plusieurs des tribus qui habitaient alors la Syrie méridionale. Elle se les figure comme des géants, Réphaîm, comme des hommes d'une force prodigieuse, Zouzîm, mais à la voix bourdonnante et indistincte, Zomzomîm, comme des monstres formidables[2], Émîm ou Anakîm, devant qui les autres nations paraissaient des sauterelles[3] : les Horîm campaient à la lisière du désert sinaitique, les Amalécites battaient les monts à l'occident de la mer Morte. Koutourlagamar les défit tous l'un après l'autre, les Réphaîm près d'Ashtarôt-Qarnéîn, les Zouzîm près de Ham[4], les Émîm à Shaouéh-Qiriataîm, les Horîm sur les croupes du Séir jusqu'à El-Paran, puis, revenant sur ses pas, il pénétra par Ên-mishpat chez les Amalécites et

rapproché les faits qu'il contient de ceux que les monuments assyriens semblaient révéler. Les deux Rawlinson (*the Five Great Monarchies of the Ancient Eastern World*, t. I, p. 161 sqq.) intercalent Koutourlagamar entre Koutournakhounta et Koutourmabouk, et Oppert le place vers le même temps (*Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie d'après les monuments*, p. 10-11). Fr. Lenormant le considère comme un des successeurs de Koutourmabouk, peut-être le successeur immédiat (*la Langue primitive de la Chaldée et les idiomes touraniens*, p. 375-376). G. Smith n'hésite pas à déclarer hautement que le Koutourmabouk et le Koutournakhounta des inscriptions ne font qu'un seul et même personnage avec le Koutourlagamar de la Bible (*Egyptian Campaign of Esarhaddon*, dans la *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, 1868, t. I, p. 116). Enfin Schrader, tout en répudiant l'opinion de Smith, se range à celle des autres assyriologues (*die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 136-137). On retrouve la même idée, avec des nuances, dans Delitzsch-Mürdter (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 83, note), dans Ed. Meyer (*Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 165-166) et dans Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 363 sqq.). Par contre, la plupart des théologiens ont refusé tout crédit à cette histoire, Reuss (*l'Histoire Sainte et la Loi*, t. I, p. 345-350), Nöldeke (*Untersuchungen zur Kritik des Alte Testament*, p. 156 sqq.), Tiele (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 123-124), Winckler (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 48, où aucun compte n'est tenu de Koutourlagamar). Sayce (*the Higher Criticism and the Verdict of the Monuments*, 3e éd., p. 160-169) pense que le récit biblique possédait un fond historique, et son avis est fortement confirmé par la découverte que Pinches a faite d'un document chaldéen nommant Koutourlagamar et deux de ses alliés (Hommel, *Aus der Babylonischen Altertumskunde*, dans *die Aula*, 1895, t. I, p. 552; Sayce, *Recent Discoveries in Babylonian and Egyptian History*, dans *the Academy*, 7 sept. 1895, p. 189, et *Patriarchal Palestine*, p. v-vi, 64-76). L'historiographe hébreu a reproduit un fait authentique de la chronique de Babylone, auquel on avait juxtaposé un des événements de la vie d'Abraham. La date fort basse que l'on attribue d'ordinaire à la rédaction de *Genèse XIV*, ne diminue en rien la probabilité intrinsèque des faits racontés par le document chaldéen que le livre hébreu nous a conservé.

1. Élassar est identifiée avec Larsam depuis Rawlinson et Norris (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 224; Schrader, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 135-136), les Goîm, dont Tidal était roi, avec les Gouti (Schrader, *die Keilinschriften*, p. 137).

2. Sayce, *the Higher Criticism and the Verdict of the Monuments*, 3e éd., p. 160-161, pense que Zouzîm et Zomzomîm sont deux lectures d'un même mot Zamzoum, écrit en caractères cunéiformes sur le document original. Les sons qu'on rend, dans l'alphabet hébreu, par les lettres *m* et *w*, sont exprimés par un même signe dans le syllabaire chaldéen, et un scribe, hébreu ou babylonien, qui n'aurait pas connu par avance la vraie prononciation du nom de peuple mentionné au récit de cette campagne, était aussi embarrassé que les modernes de savoir s'il devait le transcrire *Z-m-z-m* ou *Z-w-z-w* : où les uns lurent *Zouzîm*, les autres préférèrent *Zomzomîm*.

3. *Nombres*, XIII, 34.

4. Au *Deutéronome*, II, 20, il est dit que les Zomzomîm vivaient au pays d'Ammon. Sayce expose qu'on rencontre la variante *Am* du signe lu plus souvent *Ham*, et le nom *Hammourabi*, par exemple,

pilla les Amorrhéens de Hazazôn-Tamar. Cependant les rois des cinq villes avaient réuni leurs troupes et l'attendaient de pied ferme dans la plaine de Siddîm. Ils furent vaincus, une partie des fuyards s'engouffra et périt dans les puits de bitume qui perçaient le sol, le reste s'échappa non sans peine vers la montagne. Koutourlagamar saccagea Sodome et Gomorrhe et rétablit partout son hégémonie, puis il s'en retourna chargé de butin : la tradition hébraïque ajoute qu'il fut surpris vers les sources du Jourdain par le patriarche Abraham[1].

Hammourabi, après son triomphe sur Koutourlamagar, assuma parmi ses titres celui de roi de Martou[2], et Ammiditana n'avait pas renoncé encore à s'en parer, soixante ans après Hammourabi[3]. On vit se reproduire là presque à coup sûr ce qui s'était passé en Éthiopie au moment de la conquête égyptienne : les marchands avaient frayé la voie aux soldats, et la civilisation de Babylone s'était emparée des peuples longtemps avant que ses souverains fussent devenus assez forts pour les réduire en vasselage. L'empire se fonda comme de lui-même le jour où tous les États du Moyen et du Bas-Euphrate ne formèrent plus qu'un royaume unique entre les mains d'un seul homme. Il ne faut pas imaginer pourtant un territoire compact, occupé militairement et réparti en provinces, régi par un code de lois et d'ordonnances uniforme, administré de manière identique par une hiérarchie de fonctionnaires, qui recevaient la direction de Babylone ou de Suse, selon que les chances de la guerre favorisaient la Chaldée ou l'Élam. C'était un assemblage

se trouve aussi écrit *Ammourabi* cf. t. II, p. 15, n. 5, de cette *Histoire*) : le Ham du récit de la Genèse serait donc identique au pays d'Ammon du Deutéronome, et la différence d'orthographe entre les deux viendrait de ce que le document reproduit au chapitre XIV de la Genèse aurait été transcrit, à l'origine, d'après une tablette cunéiforme, où le nom de lieu était écrit avec le signe *Ham Am* (Sayce, *the Higher Criticism and the Verdict of the Monuments*, 3e éd., p. 160-161).

1. On a essayé d'identifier les trois vassaux de Koutourlagamar avec des rois connus par les monuments chaldéens. Tidéal, ou, si l'on adopte la variante du texte des Septante, Thargal, est considéré par les uns comme portant un nom sumérien, *Tour-gal*, grand chef, grand fils (Oppert, *Histoire des Empires de Chaldée*, p. 11), tandis que d'autres le laissent de côté, comme n'étant point babylonien (Halévy, *Recherches Bibliques*, p. 254, et *Notes Sumériennes*, dans la *Revue Sémitique*, t. II, p. 278-280); Pinches, Sayce et Hommel le retrouvent dans le Tudkhal, allié de Koutourlagamar contre Hammourabi (Hommel, *aus der Babylonischen Altertumskunde*, dans *die Aula*, 1895, t. I, p. 552; Sayce, *Recent Discoveries*, dans *the Academy*, 7 sept. 1895, p. 189, et *Patriarchal Palestine*, p. 70). Ariok est Rimakou, Eriakou (cf. t. II, p. 29, n. 2, de cette *Histoire*, et Fr. Lenormant, *la Langue primitive de la Chaldée*, p. 378-379; Schrader, *die Keilinschriften*, 2e éd., p. 135-136; Hommel, *die Semitische Völker*, p. 48; Halévy, *Recherches Bibliques*, p. 253-254, et *Notes Sumériennes*, dans la *Revue Sémitique*, t. II, p. 272-276). Schrader a le premier pensé qu'Amraphel n'était autre que Hammourabi (*die Keilinschriftliche Babylonische Königsliste*, p. 22-27), et il corrigea l'Amraphel du texte biblique en Amraphi, Amrabi, pour faciliter le rapprochement. Halévy, adoptant l'idée dans le gros, dérive le nom de la prononciation Kimtarapashtoum, Kimtarapaltoum, qu'il attribue au nom lu en général Hammourabi (*Recherches Bibliques*, p. 254-258, 303-315), et il a été approuvé à demi par Hommel, qui lit Khammourapaltou (*Assyriological Notes*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. XVI, p. 212).

2. C'est même le seul titre qu'il s'attribue sur une plaque en pierre, conservée au British Museum (cf. Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. 144-146).

3. Une inscription de ce prince, copiée probablement vers le temps de Nabonaid par le scribe Beloushallim, l'appelle « roi du vaste pays de Martou » (Pinches, *Text of Ammisatana, king of Babylon, from about 2115 to 2090 B. C.*, dans les *Records of the Past*, 2d ser., t. V, p. 102-105).

aventureux de tribus et de principautés, sans lien qu'une résignation commune à la servitude. On exigeait d'elles des redevances, des contingents militaires, des marques d'obéissance extérieure, mais on respectait leur constitution personnelle, leurs mœurs, leur religion : elles achetaient, au prix d'une sorte de rançon périodique, le droit de vivre chez elles à leur guise, et le maître n'intervenait dans leurs affaires que le jour où leurs dissensions intestines et leurs querelles risquaient de compromettre sa suzeraineté. Leur subordination durait ce qu'elle pouvait, un an, dix ans, puis elles négligeaient les obligations de leur vasselage ou elles refusaient ouvertement d'y satisfaire : la révolte éclatait, ici, là, et l'on devait la réprimer à la hâte, si l'on ne voulait que le mauvais exemple gagnât de proche en proche[1]. L'empire était une reconquête perpétuelle, et son étendue variait selon l'énergie dont les chefs étaient doués ou selon les forces dont ils disposaient sur le moment.

L'Égypte se dressait devant lui, sur l'isthme d'Afrique, et semblait l'appeler. On connaissait par les allées et venues des caravanes sa fertilité naturelle, l'industrie de ses habitants, les quantités d'or ou de parfums qu'elle tirait des profondeurs de l'Ethiopie, et l'énumération de ces richesses devait exciter bien des convoitises dans les cours asiatiques[2]. Elle était d'ailleurs singulièrement déchue de sa grandeur première, et les princes qui la gouvernaient ne ressemblaient guère aux Pharaons qui l'avaient faite si redoutable sous la XIIe dynastie. C'étaient des Xoites, dont l'influence ne devait guère dépasser les limites du Delta et ne s'exerçait que nominalement sur le Saïd et sur la Nubie[3]. Les seigneurs féodaux, toujours prêts à ressaisir leur indépendance dès que le

1. Cf. le récit de la révolte des rois du Val de Siddim contre Koutourlagamar (t. II, p. 48-49, de cette *Histoire*), qui, s'il n'est pas absolument certain dans le détail, donne du moins une impression très nette de ce qu'était une domination élamite ou chaldéenne à ces époques reculées : nous retrouverons le même état de choses plus tard, au temps de la conquête égyptienne.

2. On verra par la suite percer à chaque instant, dans les lettres écrites par les princes asiatiques, cette idée que l'Égypte est le pays des métaux précieux, où l'or est abondant comme la poussière des chemins (Delattre, *Mariages princiers en Egypte quinze siècles avant l'ère chrétienne*, dans la *Revue des Questions historiques*, t. L, p. 231).

3. Voir ce qui est dit des Xoites au t. I, p. 533-534, de cette *Histoire*. Je rappellerai que Lepsius plaça l'invasion des Hyksôs à la fin de la XIIe dynastie, puis au commencement de la XIIIe (*Königsbuch der Alten Ægypter*, p. 21 sqq.), et que son système, adopté dès l'abord par Bunsen (*Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, t. III, p. 9 sqq.), par Lieblein (*Ægyptische Chronologie*, p. 62-76, et *Recherches sur la Chronologie Égyptienne*, p. 84-135), fut combattu vigoureusement par E. de Rougé (*Examen de l'Ouvrage de M. le Chevalier de Bunsen*, II, p. 35-59). Il a été abandonné peu à peu par la plupart des égyptologues, et, en dernier lieu, par Naville (*Bubastis*, p. 15-16). L'histoire des Hyksôs a été traitée par Chabas (*les Pasteurs en Egypte*, 1868), dans un mémoire spécial, puis par le P. Cesare di Cara (*Gli Hyksôs o Re Pastori di Egitto*, 1889), qui a réuni avec le plus grand soin et discuté longuement tous les textes d'auteurs anciens et tous les documents égyptiens qui se réfèrent à la matière : en dernier lieu, Naville a consacré un chapitre de son *Bubastis*, p. 16-29, à l'histoire des rois pasteurs. Ici, comme dans les pages qui précèdent, les matériaux sont tellement insuffisants que l'on en est réduit aux conjectures, pour les interpréter et pour en déduire les éléments d'une histoire suivie : j'ai choisi, parmi les hypothèses, celles qui m'ont paru être le plus simples, et s'adapter le mieux au cadre que je me suis tracé.

pouvoir central faiblissait, se partageaient la vallée au sud de Memphis : les sires de Thèbes, qui descendaient probablement des Ousirtasen, possédaient le fief le plus vaste, et, si un reste de scrupule les empêchait de coiffer le pschent ou d'entourer leurs noms du cartouche, du moins ils s'attribuaient la plénitude de la puissance royale. L'occasion était donc favorable à qui voulait envahir la vallée, et les Chaldéens auraient pu s'attaquer sans témérité à ce peuple divisé contre lui-même[1]. Ils s'arrêtèrent à la pointe méridionale de la Syrie, ou, s'ils poussèrent plus loin, ce fut sans résultat sérieux : l'éloignement, ou peut-être les assauts réitérés de l'Élam, les empêchèrent de mettre en ligne les forces nécessaires pour achever un dessein aussi important. Ce qu'ils n'avaient pas osé, d'autres plus audacieux l'accomplirent. En ce temps-là, disaient les Égyptiens, « il nous vint un roi nommé Timaios[2]. Sous ce roi donc, je ne sais pourquoi, le Dieu souffla sur nous un vent funeste, et contre toute vraisemblance, des parties de l'Orient, des gens de race ignoble, arrivant à l'improviste, assaillirent le pays, puis le subjuguèrent aisément et sans combat[3] ». Peut-être durent-ils cette victoire rapide à la présence dans leurs armées d'un élément inconnu aux Africains, le char de guerre : les Égyptiens lâchèrent pied devant les charges du cheval[4]. Ce fut comme une nuée de sauterelles qui s'abattit sur les rives du Nil. Villes et temples, ils pillèrent tout,

1. L'idée que les divisions de l'Égypte, sous la XIV[e] dynastie, et les discordes de ses princes féodaux furent une des causes principales du succès des Pasteurs (Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, 4[e] éd., p. 162), est admise aujourd'hui, entre autres par Ed. Meyer, *Geschichte Ægyptens*, p. 201 sqq., et par Naville, *Bubastis*, p. 19-20.

2. Fruin avait corrigé le texte de Manéthon qui porte ἡμῖν Τίμαιος en Ἀμυντίμαιος ou Ἀμενέμης (*Manethonis Sebennytæ Reliquiæ*, p. 53-55) et Lepsius identifia ce nouvel Amenémès d'abord avec le dernier Pharaon de la XII[e] dynastie, Amenemhâit IV, puis avec le troisième de la XIII[e], Râ-Amenemhâit (*Königsbuch*, p. 24). Bunsen (*Ægyptens Stelle*, t. III, note 5) corrige Ἀμουντίμαιος; comme cette correction n'a d'autre objet que de rapprocher le nom du roi battu par les Pasteurs de celui de Ἀμουθάρταιος, mentionné par Ératosthènes, il m'a paru inutile de l'admettre. Nous connaissons trop peu le style de Manéthon pour décider *a priori* si la phrase Ἐγένετο βασιλεὺς ἡμῖν Τίμαιος ὄνομα est conforme, ou non, à sa manière de raconter l'histoire : elle est correcte, et cela suffit pour qu'on n'ait aucune raison de la modifier, dans l'état présent de nos connaissances.

3. Manéthon, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 566. La contradiction apparente entre les termes par lesquels Manéthon expliquait la conquête de l'Égypte, ῥᾳδίως ἀμαχητὶ ταύτην κατὰ κράτος εἷλον, a été relevée et expliquée dans Fruin, *Manethonis Sebennytæ Reliquiæ*, p. 59; le P. de Cara (*Gli Hyksôs o Re Pastori di Egitto*, p. 293 sqq.) y voit une preuve que les Hyksôs ne commirent pas les atrocités dont les Égyptiens les accusaient.

4. Le cheval était inconnu, ou du moins n'était pas employé en Égypte avant l'invasion (cf. ce qui est dit t. I, p. 32, note 2, de cette *Histoire*); on l'y rencontre dans l'usage courant aussitôt après l'expulsion des Pasteurs, au tombeau de Pihiri (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. cxlv, 1, et t. I, p. 268; Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. CXVI, 5, t. III, p. 238-240; Lepsius, *Denkmäler*, III, 10 *a bis*). Aussi tous les historiens ont-ils admis qu'il fut introduit dans le pays sous la domination des Pasteurs (Prisse d'Avennes, *des Chevaux chez les Anciens Égyptiens*, dans Perron, *le Naçéri*, t. I, p. 128-135; Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. I, p. 299-305; Piétrement, *les Chevaux dans les temps antéhistoriques et historiques*, p. 459 sqq.; Ed. Meyer, *Geschichte Ægyptens*, p. 210-211). L'usage du char à la guerre est prouvé, en Chaldée, pour une époque antérieure à l'invasion des Hyksôs, par un fragment de la stèle des Vautours (cf. t. I, p. 606-607, 722, de cette *Histoire*) : il est donc naturel de penser que les Pasteurs se servaient du char, et qu'ils durent à leur charrerie la rapidité de leurs succès.

ruinèrent tout, brûlèrent tout; ils massacrèrent le plus qu'ils purent de la population mâle, et réduisirent en esclavage ce qui échappa à leur fureur, enfants et femmes, puis ils proclamèrent roi Salatis[1], un des leurs. Celui-ci institua parmi eux un rudiment de gouvernement régulier : il choisit Memphis pour capitale et frappa les vaincus d'un impôt[2]. Deux périls le menacèrent dès le lendemain de son triomphe : au sud, les barons thébains, prenant en mains les affaires après la chute des Xoïtes, refusèrent de lui prêter le serment d'allégeance et organisèrent une résistance opiniâtre[3]; au nord, il dut se prémunir contre un mouvement offensif des Chaldéens ou des Élamites qui opprimaient la Chaldée[4]. Les indigènes, démoralisés par leurs revers, ne lui parurent guère à craindre pour l'instant : il se contenta d'établir aux points stratégiques de la vallée des postes fortifiés qui tinrent les Thébains en échec, et il reporta le gros de ses troupes sur la frontière de l'isthme. Les immigrations pacifiques avaient déjà introduit des populations asiatiques dans le Delta oriental, et préparé les voies à l'affermissement d'une domination étrangère : il fonda au milieu d'elles, dans le nome Séthroïte et sur les ruines d'une ville ancienne, Hâouârît-Avaris[5], dont la tradition mêlait l'histoire au mythe d'Osiris et de

1. Le nom de Salatis (var. Saitès) paraît dériver d'un mot sémitique, Shalît, *le chef, le gouverneur*; c'est le titre que Joseph reçut, lorsque Pharaon lui conféra son autorité sur l'Égypte entière (*Genèse*, XLII, 6). Salatis aurait pu être, par conséquent, non pas le nom réel du premier roi hyksôs, mais son titre que les Égyptiens méconnurent et dont ils firent un nom propre : Uhlemann a même tiré la conséquence que Manéthon, connaissant le passage relatif à Joseph, en a forgé le nom de son Salatis (*Israeliten und Hyksôs in Egypten*, p. 76). Ebers avait cru déchiffrer la forme égyptienne du nom de ce prince sur le colosse de Tell-Mokhdam (*Egypten und die Bücher Moses*, p. 202; cf. Ed. Meyer, *Set-Typhon*, p. 56, Lauth, *aus Egyptens Vorzeit*, p. 229), où Naville a lu depuis avec certitude le nom d'un Pharaon de la XIII[e] et de la XIV[e] dynastie, Nahsirì (*le Roi Nehasi*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 97-101).

2. Manéthon, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 566-567.

3. Le texte de Manéthon parle des impôts qu'il établit sur la Haute et sur la Basse Terre, τήν τε ἄνω καὶ κάτω χώραν, ce qui semble comprendre la Thébaïde dans le royaume; toutefois on dit, dans les pages qui suivent, que les successeurs de Salatis firent une guerre continuelle aux Égyptiens, ce qui ne peut s'entendre que d'hostilités contre les Thébains. Il faut admettre, ou que Manéthon a pris au pied de la lettre le titre de Roi de la Haute et de la Basse Terre qui appartient à Salatis, ou bien, qu'après un premier moment de soumission, les Thébains cessèrent de payer le tribut, ce qui provoqua la guerre.

4. Le texte de Manéthon parle ici des Assyriens : c'est une faute qui s'explique par l'état imparfait des sciences historiques, en pays grec, au temps de la domination macédonienne. Il n'y a donc pas lieu d'émettre des doutes à ce propos sur la valeur historique du récit (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 298) : il faut se rappeler la domination que les rois de Babylone exerçaient sur la Syrie (cf. t. II, p. 47 sqq., de cette *Histoire*), et lire *Chaldéens* où Manéthon avait écrit *Assyriens*.

5. Les manuscrits de Josèphe plaçaient cette ville dans le nome Saïte : c'est une erreur de copiste qu'on a pu corriger facilement d'après les listes royales, où le nome Séthroïte est indiqué (Manéthon, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 567). Les premiers interprètes de Manéthon placèrent Avaris sur le site de Péluse (Marsham, *Canon Chronologicus*, Lipsiæ, 1676, p. 107-108; Zoega, *de Origine et usu Obeliscorum*, p. 577-578), s'appuyant sur ce fait que Chérémon (*Fragm.* 1, dans Müller-Didot, *Fragmenta*, t. III, p. 495), nomme Péluse la ville que Manéthon et Ptolémée de Mendès (*Fragm.* 1, dans Müller-Didot, *Fragmenta*, t. IV, p. 485) appellent Avaris. Larcher l'identifia avec Héropolis, et Champollion (*l'Egypte sous les Pharaons*, t. II, p. 87-92) essaya d'appuyer cette opinion de preuves empruntées à la mythologie égyptienne; enfin Lepsius rapprocha Abaris du nom des Hébreux, pour en faire une ville occupée par ce peuple pendant son séjour en Égypte (*Chronologie der Ægypter*, p. 341). Le nom hiéroglyphique fut superposé à celui de la ville

Typhon, un vaste camp retranché, capable d'abriter deux cent quarante mille hommes. Il s'y rendait chaque année pour assister aux exercices militaires, payer la solde et régler les distributions de vivres. Cette garnison permanente le protégea contre une agression chaldéenne, toujours possible tant que la Syrie demeurait placée sous la suprématie des rois de Babylone : elle devint pour ses successeurs une pépinière inépuisable de soldats excellents, avec lesquels ils achevèrent la conquête. De longues années s'écoulèrent avant que les princes du Midi consentissent à s'avouer vaincus, et cinq rois, Bnôn, Apakhnas, Apôphis I[er], Jannas et Assès, usèrent leur vie à « mener une guerre perpétuelle, désirant arracher jusqu'à la racine de l'Égypte[1] ». Ces Thébains, sans cesse en armes contre les barbares, furent classés plus tard dans une dynastie particulière, la XV[e] de Manéthon : ils succombèrent enfin, et Assès demeura maître de la Terre Entière. Ses successeurs formèrent à leur tour une dynastie, la XVI[e], dont les rares monuments se retrouvent un peu partout à la surface du sol, à Gébéléîn comme à Bubastis, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'aux rochers de la première cataracte[2].

Les Égyptiens, qui avaient vu ces gens arriver d'Asie, les appelèrent d'une

de Tanis par Champollion (*Dictionnaire Hiéroglyphique*, p. 116), puis lu Zan par E. de Rougé, ce qui parut confirmer l'assimilation ; puis E. de Rougé découvrit la véritable lecture Haouârit et proposa aussitôt d'y reconnaître l'original d'Avaris, tout en continuant à identifier le site avec celui de Tanis (Sommaire d'une lecture à l'Institut, publiée dans l'*Athenæum Français*, 1854, p. 532). Le rapprochement fut accepté de tous, mais on émit des doutes sur l'identité des deux cités, et l'on fit remarquer justement que le texte de Manéthon indiquait Avaris comme étant un camp retranché. Lepsius, revenant à la vieille opinion, proposa de chercher l'emplacement aux environs de Péluse (*Königsbuch der Alten Ægypter*, p. 45, note 1), et le fixa bientôt aux ruines de Tell-Hèr, dont le nom serait dérivé de celui d'Hâouârit (*Entdeckung eines bilingues Dekretes*, dans la *Zeitschrift*, 1866, p. 31-32). Ebers (*Durch Gosen zum Sinai*, p. 73-74) reconnait même Péluse, et, par suite, Avaris, dans Tell-Hèr. Cette hypothèse, approuvée par Chabas (*les Pasteurs en Égypte*, p. 42), paraît ne pas être en faveur aujourd'hui : je ne la vois guère acceptée que par le P. de Cara (*Gli Hyksôs*, p. 332 sqq.). On place Haouârit soit à Tanis (Brugsch, *Beiträge zu den Untersuchungen über Tanis*, dans la *Zeitschrift*, 1872, p. 19-20, *Dictionnaire géographique*, p. 143-144), soit au voisinage de Daphnæ (Ed. Meyer, *Geschichte Ægyptens*, p. 207), soit à Migdol Tell es-Semout (Brugsch, *die Ægyptologie*, p. 56).

1. Aucun de ces cinq rois n'a laissé de monuments certains, à moins que l'on ne considère, avec Naville, Khianî (cf. t. II, p. 59-60, de cette *Histoire*) comme représentant Annas ou Jannas (*Bubastis*, p. 23-26). Dévéria (*Lettre à M. Auguste Mariette sur quelques monuments relatifs aux Hyq-Sôs*, dans la *Revue Archéologique*, 1861, t. IV, p. 253-256) avait voulu reconnaître trois d'entre eux, Bnôn, Apakhnas, Apôphis, dans les trois noms à demi détruits que porte le fragment n° 112 du canon royal de Turin (Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. VIII), il rattachait à la même série le fragment n° 150, où il distinguait le nom du dieu Sit. Son hypothèse fut accueillie par Pleyte (*la Religion des Pré-Israélites*, p. 35), et Lauth, qui l'avait émise presque en même temps que Dévéria, ajouta aux deux fragments 112-150 le fragment 144, où il pensa déchiffrer les traces du nom de Salatis (*Manetho und der Turiner Königspapyrus*, p. 247) ; elle n'est plus acceptée aujourd'hui qu'avec de grandes réserves. Lauth avait de même retrouvé le nom de Bnôn au *Papyrus Sallier n° I*, pl. II, l. 7, mais Erman a montré qu'il fallait lire en cet endroit le mot [illegible], et non pas un nom propre (*Varia*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 37). Enfin Erman, dans le même article où il relevait l'erreur de Lauth, proposait de reconnaître peut-être Apakhnas dans le Sit-âpahiti Noubiti de la stèle de l'an 400 (*Ibid.*, p. 37) ; il me paraît toutefois que celui-ci n'est pas un roi terrestre, mais le dieu Sit lui-même désigné par son ethnique Noubti, l'homme d'Ombos, et considéré comme roi des dynasties divines.

2. Monuments de Sousirniri Khiani, et d'Aousiri Apopi II, à Gebeléin, dans Daressy, *Notes et Remarques*, §§ XXX, LXXXVIII, au *Recueil de Travaux*, t. XIV, p. 26, XVI, p. 42.

manière générale Âmouou, les Asiatiques[1], ou Monâtiou, les hommes du désert[2]. Ils avaient infligé aux Bédouins le sobriquet injurieux de *Shaousou*, les pillards, les voleurs, qui leur convenait à merveille[3]; ils l'appliquèrent par la suite à ces intrus, et le chef qui dominait sur eux, ils le saluèrent, dans leur langue, roi des Shaousou, — *Hiq Shaousou*, — dont les Grecs ont tiré pour le peuple le mot de Hyksôs, Hykoussôs[4]. Mais le nom réel, l'idiome, l'origine? Les chroniqueurs de l'époque classique ne réussissaient pas à s'accorder sur ces questions : les uns confondaient les Hyksôs avec les Phéniciens, d'autres les tenaient pour Arabes[5]. Les modernes ont émis à ce sujet une

1. Golénischeff, *Notice sur un texte hiéroglyphique de Stabl Antar, Spéos Artémidos*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 2-3, et t. VI, pl. I, l. 37. Ed. Meyer pense que ces princes étendirent leur domination sur une partie de la Syrie; il indique à ce sujet, mais comme une hypothèse par trop hardie, le rapprochement établi chez l'historien juif (*Nombres*, XIII, 23) entre la fondation de Tanis et celle de Hébron (*Geschichte Ægyptens*, p. 210).

2. La valeur du terme *Moniti* a été découverte par E. de Rougé, qui le traduisit *Pasteur*, et l'appliqua aux Hyksôs (*Examen de l'Ouvrage de M. le chevalier de Bunsen*, II, p. 41-42; *Mémoire sur l'Inscription d'Ahmès*, p. 171); elle est passée de là dans les ouvrages de tous les égyptologues qui se sont occupés de la question (Brugsch, *Ægyptische Studien*, II, p. 19-20, et *Geschichte Ægyptens*, p. 217-218; Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, 1re sér., p. 33-35, et *les Pasteurs en Égypte*, p. 24-25), mais sans que le sens de *Pasteur* ait été admis universellement pour le mot. On s'accorde à y voir un terme générique, indiquant les peuples auxquels on rattachait leurs vainqueurs, et non un terme particulier, dont le mot Ποίμενες de Manéthon serait la traduction littérale.

3. Le nom paraît dériver en effet d'un mot qui signifie « piller, voler ». Le nom de Shaousou, Shôsou, ne désigne pas chez les Égyptiens un peuple spécial. Il s'applique à tous les Bédouins, et en général à toutes les tribus pillardes, qui habitent le désert ou la montagne. Les Shaousou le plus souvent cités sur les monuments sont ceux du désert, entre l'Égypte et la Syrie, mais on parle de ceux du Liban et de la vallée de l'Oronte au temps de Ramsès II. Krall en retrouve une mention dans le mot qui est au *Livre des Juges, II, 14*, et qu'on traduit d'ordinaire comme un nom commun, *les pillards* (*Studien zur Geschichte des Alten Ægyptens II, aus demotischen Urkunden*, p. 69).

4. Le texte de Manéthon (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 567) affirme que le peuple s'appelait Hyksôs, de *Hyk* qui signifie « roi » dans la langue sacrée, et de *sós* qui veut dire « berger » dans la langue populaire. De fait, le mot *Hykou* signifie « prince » dans la langue classique de l'Égypte, dans ce que Manéthon appelle la *langue sacrée*, c'est-à-dire dans l'idiome des vieux textes religieux, historiques et littéraires, que le peuple ne comprenait plus aux bas temps. *Shós*, au contraire, appartient à la langue parlée des bas temps, et ne se trouve pas dans les inscriptions anciennes, si bien que l'explication de Manéthon n'a point de valeur : on ne peut retenir de son témoignage qu'un fait matériel, le nom de *Hyk-Shós*, *Hykou-Shós*, donné par ses auteurs aux rois étrangers. Champollion (*Lettres à M. de Blacas, relatives au Musée Royal de Turin*, 1re Lettre, p. 57) et Rosellini (*Monumenti Storici*, t. I, p. 175-178) furent les premiers à rapprocher ces Shôs des Shaousou qu'ils voyaient représentés sur les monuments, et leur opinion adoptée par les uns (Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 77, et *Geschichte Ægyptens*, p. 216; Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 288-289; Ed. Meyer, *Geschichte Ægyptens*, p. 205), combattue par les autres (Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, 1re sér., p. 33, et *Voyage d'un Égyptien*, p. 116), me paraît être des plus vraisemblables : les Égyptiens, à un moment donné, prêtèrent à ces étrangers le nom générique de Shaousou, comme ils avaient fait ceux d'Âmouou et de Monâtiou. Les textes ou les historiens dont Manéthon s'est inspiré parlaient évidemment des rois *hyqou-Shaousou*; d'autres textes, où les mêmes, mal compris, furent appliqués au peuple, et interprétés *hyqou-Shaousou*, les *prisonniers* faits sur les *Shaousou*, avec substitution d'un substantif dérivé de la racine *haka*, « prendre », au nom *hyqou*, « prince ». Josèphe (*Contra Apionem*, I, 14) affirme, d'après Manéthon, que certains manuscrits proposaient cette étymologie, qui s'explique certainement par les usages de la chancellerie égyptienne (Krall, *Studien zur Geschichte des alten Ægyptens II, aus demotischen Urkunden*, p. 69). Je rappelle, en passant, que Mariette (*Extrait d'un mémoire intitulé : Questions relatives aux nouvelles fouilles à faire en Égypte*, p. 41) reconnaissait dans l'élément Sôs un mot égyptien *shós*, « soldats », et dans le nom du roi Mirmâshâou, qu'il lisait *Mirshósou*, un équivalent du titre Hyq-Shôsou (cf., sur Mirmâshâou, ce qui est dit au t. I, p. 531-533, de cette *Histoire*).

5. Manéthon (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 567) les tient pour Phéniciens, mais il ajoute que certains auteurs les considéraient comme Arabes : τινὲς δὲ λέγουσιν αὐτοὺς Ἄραβας εἶναι. Brugsch préfère cette dernière origine (*Geschichte Ægyptens*, p. 214-217), mais la légende

douzaine d'hypothèses contradictoires : les Hyksôs étaient des Cananéens[1], ils étaient des Élamites[2], ils étaient des Hittites[3], des Accadiens, des Scythes[4]. Cette dernière opinion fut très goûtée des savants, tant qu'ils purent soupçonner les sphinx découverts par Mariette de représenter Apôphis ou l'un de ses prédécesseurs. On reconnaissait en effet sur ces monuments tous les caractères de la physionomie mongoloïde, les petits yeux bridés légèrement, le nez vigoureux et arqué en même temps que plat, les joues à la fois grosses et osseuses, le menton saillant, la bouche charnue et abaissée aux extrémités[5]. On constatait encore la présence de ces particularités sur trois têtes provenant de Damanhour[6], sur un torse colossal déterré à Mit-Farès dans le Fayoum[7], sur deux figures de Nils jumeaux transportées de Tanis au Musée de Boulaq[8], sur un débris de statue conservé à Rome, dans les collections de la villa Ludovisi[9]. On observait enfin ce type étranger chez les populations actuelles des villages répandus dans la région orientale du Delta, principalement aux bords du lac Menzaléh, et l'on en concluait qu'elles descendaient directement

arabe d'une conquête de l'Égypte par Sheddad et par les Adites est récente, et s'est inspirée des traditions courantes sur les Hyksôs à l'époque byzantine : elle ne peut donc entrer en ligne de compte (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 288). Il faut attendre, avant de se prononcer sur les faits que Glaser pense avoir tirés des inscriptions minéennes qui seraient contemporaines des Hyksôs.

1. L'origine cananéo-kouchite a été défendue par Lepsius (*Nubische Grammatik*, *Einleitung*, p. LXXIII-LXXI) et par Maspero (*Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, 4e éd., p. 161-162), qui s'appuient sur la tradition d'après laquelle les Phéniciens seraient venus des bords de la mer Érythrée (cf. plus bas, t. II, p. 62-64, de cette *Histoire*), et sur la qualité de Phéniciens attribuée aux rois Pasteurs par une des autorités de Manéthon, cf. Ed. Meyer, *Geschichte Ægyptens*, p. 206, et G. Steindorff, *zur Geschichte der Hyksos*, p. 3-7.

2. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 166-167; il a depuis renoncé à cette hypothèse (*Geschichte Ægyptens*, p. 206, n. 1) qui a été reprise par Winckler, *Geschichte Israels*, t. I, p. 130-131.

3. Mariette, *Aperçu de l'Histoire d'Égypte*, 1874, p. 50 sqq., et le P. Cesare de Cara, *Gli Hyksôs o Re Pastori di Egitto*, p. 175-177, et *Gli Hethei-Pelasgi*, t. I, p. 5-6, qui les tiennent pour Sémites, tandis que J. Taylor, Conder et d'autres, considérant les Hittites comme Mongols ou Scythes, penchent pour une origine mongolo-hittite.

4. Rosellini, *Monumenti Storici*, t. I, p. 173-180, et de nos jours, Fr. Lenormant, *Frammento di Statua di uno de' Pastori di Egitto*, p. 15, avec beaucoup de réserves, et en admettant un mélange considérable d'éléments phéniciens et cananéens; cf. Brugsch, *die Altægyptische Völkertafel*, dans les *Abhandlungen des 5ten Internationalen Orientalen Congresses zu Berlin*, Afric. Sektion, p. 78-79.

5. Mariette, qui avait décrit le premier ces monuments curieux, leur reconnaissait tous les caractères du type sémitique incontestable (*Lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 9-10), et son opinion fut admise universellement au début (Fr. Lenormant, *Manuel de l'Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, 3e éd., t. I, p. 365). Plus tard, Hamy pensa distinguer les traits des races mongoles, et Fr. Lenormant (*les Premières Civilisations*, t. I, p. 207, *Frammento di statua di uno de' Re Pastori di Egitto*, p. 13-14, et *Histoire ancienne*, 9e éd., t. II, p. 145), puis Mariette lui-même (Piétrement, *les Chevaux dans les temps préhistoriques et historiques*, p. 474-475) se rangèrent à ses idées; elles ont été soutenues récemment encore en Angleterre par Flower, en Allemagne par Virchow.

6. Virey, *Notice des Principaux Monuments exposés au Musée de Gizéh*, p. 45, n° 138.

7. Mariette, *Notice des Principaux Monuments*, 1864, p. 64, n° 9, et *Monuments divers*, pl. 39 a, *Texte*, p. 11; Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, n° 109, p. 65-66.

8. Mariette, *Deuxième lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 5-7 et pl. V-VI, et *Notice des Principaux Monuments*, 1864, n° 14, p. 264-265. Le groupe appartient réellement à la XXIe dynastie (Maspero, *Archéologie Égyptienne*, p. 217) et rappelle par beaucoup de points plusieurs œuvres de l'art chypriote.

9. Fr. Lenormant, *Frammento di Statua di uno de' Re Pastori di Egitto* (Extrait du *Bollettino Archeologico Comunale di Roma*, 1877, t. V, 2e s.).

des Hyksôs[1]. Cette théorie s'écroula, du jour où l'on apprit que les sphinx paradoxaux de San avaient été sculptés pour un roi de la XII[e] dynastie, antérieur de bien des siècles à l'invasion, Amenemhâît III[2]; le problème demeure donc insoluble avec les éléments que nous possédons, et l'origine aussi mystérieuse que par le passé. Nous entrevoyons pourtant que le troisième millénaire avant notre ère fut troublé, à plusieurs reprises, par des mouvements de peuples considérables. Les fugues lointaines des Élamites et des Chaldéens n'étaient pas sans bouleverser profondément les régions qu'elles traversaient. Elles se heurtaient par les chemins à nombre de tribus nomades ou encore mal enracinées au sol, et qu'un choc léger en arrachait aisément. La première impulsion donnée, on sait le peu qu'il faut pour la nourrir et pour l'accroître : une horde qu'on choque se rabat sur ses voisines, celles-ci en déplacent d'autres ou les entraînent, et toutes ensemble se précipitent, comme au gré de la pente, du côté où la poussée les jette[3]. Une tradition, qu'Hérodote recueillit dans ses voyages, voulait que les Phéniciens eussent séjourné d'abord sur les côtes orientales et méridionales du golfe Persique[4]; on affirmait aussi qu'un roi scythe, Indathyrsès, avait parcouru l'Asie entière en vainqueur et pénétré jusqu'à l'Égypte[5] : l'une ou l'autre de ces invasions a pu déterminer le branle des populations syriennes. Pour quelques renseignements qui nous sont parvenus ainsi, sous forme de légendes, que de faits réels sont tombés dans l'oubli, qui nous expliqueraient la cause et le mécanisme de la migration, si nous connaissions le moindre d'entre eux! Faute de mieux, l'hypothèse qui paraît le moins invraisemblable est celle qui attribue l'apparition des Pasteurs, vers le XXIII[e] siècle, à la descente dans le Naharaîna de ces Khâti qui luttèrent plus tard avec acharnement contre les armées des Pharaons et des souverains ninivites. Ils sortaient du massif de montagnes où naissent

1. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 10-11, et *Note sur les Bahmites et les Baschmourites*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 94-93.

2. Golénischeff, *Amenemhâ III et les Sphinx de Sân*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 131-136; cf. ce qui est dit à ce sujet au t. I, p. 502-503, de cette *Histoire*.

3. L'invasion des Hyksos a été considérée comme le contre-coup de la conquête élamite par Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, 1[re] éd., p. 173, puis par Fr. Lenormant, *Frammento di Statua di uno de' Re Pastori di Egitto*, p. 14, et *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, 9[e] éd., t. II, p. 144, par Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 166-167, par Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 370-371, et par Naville, *Bubastis*, p. 18-19, 28-29.

4. Hérodote, I, I, VII, LXXXIX. C'est à l'exode de ce peuple que j'avais rattaché en dernier lieu l'invasion des Pasteurs (*Histoire ancienne*, 4[e] éd., p. 161-162).

5. Mégasthène, *fragm.* 2, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 416; cf. Strabon, XV, I, § 6, p. 687, et Arrien, *Indica*, V, § 6; Justin, I, 1. Un certain nombre de commentateurs pensent que les guerres attribuées à Indathyrsès se confondent avec ce qu'Hérodote rapporte des exploits de Madyès (IV, CIII sqq.), et ne sont que le souvenir défiguré de la grande invasion scythique, qui se produisit dans la seconde moitié du VII[e] siècle av. J.-C.

l'Halys et l'Euphrate, et si le gros n'abandonna pas les parages du Taurus et de l'Amanos, quelques tribus s'avancèrent jusque dans les cantons qui bordent la mer Morte du côté de l'occident. Les plus aventureux, renforcés des Cananéens et des autres peuples qu'ils ramassaient au passage, franchirent l'isthme d'Afrique et, fondant sur un peuple affaibli par ses discordes, ils substituèrent une lignée de chefs barbares aux dynasties nationales[1]. Les Égyptiens surent probablement ce qu'ils étaient et comment ils s'appelaient eux-mêmes, mais ils se bornèrent dédaigneusement à les qualifier d'étrangers, *shemaou*[2], et ils employèrent en parlant d'eux les termes vagues dont ils se servaient pour désigner les Bédouins du désert sinaitique, Monâtiou, les Pasteurs, Sâtiou, les archers; ils s'ingénièrent si consciencieusement à cacher le nom original de leurs maîtres, qu'ils l'oublièrent et le firent oublier à la postérité.



PALETTE D'UN SCRIBE HYKSÔS[5].

Le souvenir des cruautés qui avaient souillé la conquête demeura vivant chez eux : il soulevait encore la colère d'un Manéthon à vingt siècles de distance[3]. On traita les vainqueurs de Pestes ou de Fiévreux[4]; on les chargea de toutes les impiétés et de tous les crimes. Ils se laissèrent pourtant apprivoiser assez rapidement, passé les premières brutalités de l'invasion. Ceux d'entre eux qui furent casernés au camp d'Avaris conservèrent les qualités militaires et l'énergie de la race; les autres s'assimilèrent à leurs nouveaux compatriotes et ne furent plus reconnaissables qu'à leur longue cheve-

1. C'était l'opinion bien arrêtée de MARIETTE, *Aperçu de l'Histoire d'Égypte*, 1874, p. 49-51, 172-175, et c'est celle qu'a développée le Père CESARE DE CARA, *Gli Hyksôs o re Pastori di Egitto*. Aujourd'hui, les savants qui admettent l'origine touranienne des Hyksos pensent que le noyau du peuple seul, la tribu royale, était formé de Mongols, et que la masse comprenait des éléments de toute sorte, Cananéens ou plus généralement Sémites (NAVILLE, *Bubastis*, p. 18, 28).

2. Le terme *shamamou*, variante de *shemaou*, leur est appliqué par la reine Hâtshopsitou (GOLÉNISCHEFF, *Notice sur un texte hiéroglyphique de Stabl-Antar*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 3) : c'est celui dont Thoutmosis III se servait, peu après, pour marquer les ennemis qu'il avait vaincus à Mageddo (BRUGSCH, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. XLIII, l. 1, où le texte est fautif).

3. Il les traite fort dédaigneusement d'*hommes de race ignoble*, ἄνθρωποι τὸ γένος ἄσημοι (MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 566).

4. L'épithète *Iti*, *Iaiti*, *Iaditi*, est appliquée aux Nubiens par le rédacteur de l'inscription d'Ahmosi-si-Abina (l. 21), et par celui du *Papyrus Sallier n° 1*, pl. I, l. 1, aux Pasteurs du Delta. Brugsch l'avait expliquée par *les Rebelles*, *les Perturbateurs* (*Ægyptische Studien*, § II, p. 10), et Goodwin par *les Envahisseurs* (*Hieratic Papyri*, dans les *Cambridge Essays*, 1858, p. 243). Chabas la rendit, d'une manière plus conforme au sens étymologique, par *les Pestiférés* (*Mélanges Égyptologiques*, 1re sér., p. 35-41), et Groff, en montrant que la maladie appelée *Iit*, *Idit* en égyptien, est la fièvre pernicieuse, fréquente aujourd'hui encore dans les cantons marécageux du Delta, a fourni la traduction exacte qui est *les Fiévreux* (*Petites Études Archéologiques* — *la Malaria*).

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de M. de Mertens.* C'est la palette de scribe conservée au Musée de Berlin, et donnée par le roi Apôpi II Aousirrî à un scribe Atou (EISENLOHR, *an historical Monument*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1881, p. 97-98).

lure, à leur barbe épaisse, aux traits de leur physionomie. Leurs rois avaient compris dès le début qu'ils avaient plus d'intérêt à exploiter le pays qu'à le piller; comme personne autour d'eux n'aurait pu débrouiller les complications du fisc, ils furent obligés de garder à leur solde la plupart des scribes qui avaient géré le trésor ou l'administration pour le compte des rois nationaux[1]. Une fois entrés à l'école, ils s'initièrent sans effort aux raffinements de la vie civilisée. La cour des Pharaons se reforma autour d'eux, avec sa pompe et son cortège accoutumé de fonctionnaires grands et petits[3]: le protocole des Amenemhâît et des Ousirtasen, adapté à ces *Princes des terres étrangères*[4], fit d'eux les descendants d'Horus et les fils légitimes du Soleil[5]. Ils respectèrent les religions locales, ils favorisèrent même ceux des dieux dont les attributs leur parurent s'approcher le plus à ceux de leurs divinités barbares. Le plus haut des êtres qu'ils adoraient, le Baal, le seigneur de tous[6], était un soldat violent et farouche; il ressemblait



UN PRISONNIER HYKSÔS CONDUISANT LA CHARRUE, À EL-KAB[2].

1. C'est le fait qui se reproduisit chaque fois qu'un peuple étranger conquit l'Égypte : les Perses Akhéménides et les Grecs se servirent des employés indigènes, puis les Romains après eux, et enfin les Musulmans, Arabes et Turcs (cf. Ed. Meyer, *Geschichte Ægyptens*, p. 206-207).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger*. L'Hyksôs que j'ai cru retrouver ainsi est représenté à El-Kab, parmi les esclaves de Pihiri (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 59; cf. Ed. Meyer, *Geschichte Ægyptens*, p. 219, note 2); c'est le deuxième personnage à droite, celui qui tient les oreilles de la charrue.

3. Le récit du *Papyrus Sallier n° 1* montre, rassemblés autour du roi Pasteur Apôpi, les chefs civils et militaires qui l'escortent dans les pompes solennelles en l'honneur des dieux (pl. I, l. 4), puis les scribes et les magiciens qui lui donnent des conseils dans les circonstances graves (pl. II, l. 2).

4. *Hiqou sitou* : c'est le titre d'Abîsha à Béni-Hassan (cf. t. I, p. 468, de cette *Histoire*), que Khianî prend sur plusieurs petits monuments (cf. l'un d'eux dans Petrie, *Historical Scarabs*, pl. 25, n° 729), et qui a été rapproché par Steindorff (*zur Geschichte der Hyksos*, p. 4-5) du nom de *Hyksôs*.

5. Le protocole des deux ou trois rois Pasteurs connus jusqu'à présent comporte les deux cartouches, avec leur titulature spéciale, et les noms d'Horus qui constituaient celui des rois égyptiens de race pure : ainsi Apôphis II est proclamé *l'Horus vivant, qui joint en paix les deux terres, le dieu bon, Âqnounri, fils du Soleil, Apôpi, vivant à toujours*, sur les statues de Mirmâshâou qu'il a usurpées (E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques en Égypte*, pl. LXXVI, où le prénom est mal lu), et sur la table d'offrandes en granit rose du Musée de Gizéh (Mariette, *Notice des Principaux Monuments*, 1876, p. 299, n° 1001, et *Monuments divers*, pl. 38, p. 10-11).

6. Le nom de Baal, transcrit Baâlou, se trouve dans celui d'un certain Pétébaâlou, *le Don de Baal*, qui devait vivre sous les derniers Pasteurs, ou plutôt sous les rois thébains de la XVIIe dynastie, contemporains des derniers Pasteurs (Lieblein, *Recherches sur la Chronologie Égyptienne*, p. 129-132, dont les conclusions ont été adoptées par Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 238-239).

si fort au Sît ennemi et frère d'Osiris, qu'on le confondit avec celui-ci, mais en ajoutant au nom une terminaison emphatique, Soutkhou, le Grand Sît[1]. On lui attribuait à l'ordinaire la figure d'un homme armé et coiffé d'un casque en métal, au cimier arrondi, décoré de deux plumes; mais on lui prêta aussi l'animal de Sît, le fenek, et le griffon ailé qui hantait les déserts de la Thébaide[2]. Il eut son temple dans les cités du Delta, à côté des sanctuaires que les dieux féodaux y possédaient, à Bubaste[4], à Tanis[5]. Tanis, élevée au rang de capitale, rouvrit ses palais, et reçut de la présence des souverains un accroissement considérable. Apôphis Âqnounrî[6], l'un d'eux, y consacra des tables d'offrandes, et y grava ses cartouches sur des sphinx et sur des colosses élevés par des Pharaons de la XII[e] et de la XIII[e] dynastie : il eut du moins l'honnêteté de laisser les inscriptions de ses prédécesseurs à la place qu'elles occupaient, et de ne pas s'approprier le mérite d'œuvres qui appartenaient aux Amenemhâit ou à Mirmâshâou[7]. Khianî,



TABLE D'OFFRANDES AU NOM D'APÔPHI ÂQNOUNRÎ[3].

1. Soutikhou, Soutkhou, est une forme élargie de Soutou, Sitou, et Chabas, qui avait d'abord nié l'existence du *Khou* final (*Mélanges Égyptologiques*, 2e sér., p. 187-191, et *Voyage d'un Égyptien*, p. 293), finit par donner lui-même les raisons philologiques qui en prouvaient la lecture (*les Pasteurs en Égypte*, p. 35) : il refusa seulement, à bon droit, de reconnaître dans Soutikhou, Soutkhou, le nom que les vainqueurs donnaient à leur dieu, une transcription du phénicien Sydyk, par exemple, et ne voulut y voir que celui du dieu égyptien le plus voisin. C'est l'opinion qui prévaut aujourd'hui, et l'on tient Soutkhou pour l'équivalent indigène du grand dieu asiatique, celui qui reçoit ailleurs le titre de seigneur suprême, Baal.

2. Pour la figure du dieu Sît, cf. ce qui est dit au t. I, p. 102-103, 132-135, de cette *Histoire*.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey*; cf. Mariette, *Monuments divers*, pl. 38.

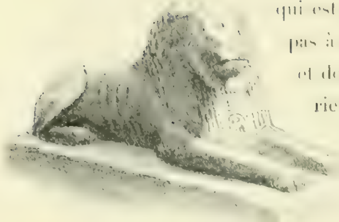
4. Fragment d'inscription constatant qu'Apôphis éleva des colonnes et qu'il fit faire une porte en métal pour son dieu (Naville, *Bubastis*, pl. 22-23, pl. XXII, A, XXXV B, C), qui est Soutikhou.

5. Sur les restaurations ou sur les constructions de temples à Tanis, cf. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 8 sqq., et Flinders Petrie, *Tanis I*, p. 7-8, 9, et II, p. 16, 33.

6. Le cartouche prénom de ce roi, mal lu d'abord par Mariette (*Deuxième Lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 4) et par E. de Rougé (E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Égypte*, pl. LXXVI; Robiou, *Leçons de M. de Rougé sur les rapports des Egyptiens avec les peuples de l'Asie Antérieure et sur les monuments de Tanis*, dans les *Mélanges d'Archéologie Egyptienne et Assyrienne*, t. II, p. 283), fut rétabli dans sa forme réelle par Mariette lui-même (Miller-Mariette, *Étude sur une inscription grecque*, dans les *Mélanges d'Archéologie*, t. I, p. 56), et sa lecture Âqnounrî, adoptée par Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 824), est passée de là dans tous les ouvrages présents. La vieille lecture reparait encore dans l'ouvrage du Père Cesare di Cara (*Gli Hyksôs o Re Pastori di Egitto*, p. 312) à côté de la réelle.

7. Table d'offrandes trouvée au Caire, provenant d'Héliopolis ou de Memphis, peut-être de Tanis (Mariette, *Monuments divers*, pl. 38); statues et sphinx usurpés à Tanis même (Burton, *Excerpta hieroglyphica*, pl. 40; Mariette, *Notice des principaux monuments*, 1876, p. 262, n° 6, 264, n° 11-13), sphinx usurpé à Tell el-Maskhoutah (Maspero, *Sur deux monuments nouveaux du règne de Ram-*

qui est peut-être l'Iannas de Manéthon, ne se contenta pas à si peu de frais[1] : la statue qui porte sa légende et dont Naville a découvert à Bubaste la partie inférieure, paraît bien avoir été taillée pour lui par un de ses contemporains. C'est un morceau sans originalité, mais de facture très recommandable et qui ne déparerait aucun musée : l'artiste qui l'a conçu s'inspirait avec beaucoup d'habileté des bonnes méthodes en vigueur dans les écoles du Delta, sous les Sovkhotpou et sous les Nofirhotpou. Un petit lion en granit gris du même prince, que les hasards d'une destinée errante avaient mené à Bagdad, ne donne pas une haute idée de la façon dont on entendait alors le modelé des animaux : il est lourd d'allure, et le mufle ne rappelle que de loin le beau masque des lions exécutés par les sculpteurs de l'époque antérieure. La pratique des sciences et la culture des lettres se perpétuèrent mieux que le goût des arts : un traité de mathématiques, dont une copie nous est parvenue, passait pour avoir été recopié, sinon retouché, en l'an XXIII d'Apôphis II Âousirrî[3]. Si nous possédions plus de monuments ou



LE LION DE BAGDAD, AU MUSÉE BRITANNIQUE[2].

sès II, p. 1-2, où le sphinx est publié, mais où l'usurpation n'est pas signalée), sphinx usurpé au Louvre (Devéria, *Lettre à M. Auguste Mariette sur quelques monuments relatifs aux Hyq-Sôs ou antérieurs à leur domination*, dans la *Revue Archéologique*, 2e sér., t. IV, 1861, p. 260-261).

1. Naville, *Bubastis*, pl. XII, XXXV, A, et p. 23-26, qui lit le nom Râyan ou Yanrâ, et pense que ce prince est l'Annas ou Jannas, mentionné par Manéthon (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 567) comme étant un des six rois pasteurs de la XVe dynastie. M. Petrie proposait de lire Khian, Khiani, et le fragment découvert à Gebelein confirme cette lecture (Daressy, *Notes et Remarques*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVI, p. 42, § LXXXVIII), ainsi qu'un certain nombre de cylindres ou de scarabées (Fl. Petrie, *Historical Scarabs*, pl. 25). M. Petrie préfère placer ce Pharaon dans la VIIIe dynastie (*History of Egypt*, t. I, p. 117-121), et le considère comme un des chefs de l'occupation étrangère, à laquelle l'Égypte aurait été soumise en ce temps-là (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. I, p. 440-441, de cette *Histoire*); mais il est à peu près certain qu'il faut le ranger parmi les Hyksôs de la XVIe (Steindorff, *zur Geschichte der Hyksos*, p. 4-5). Le nom de Khiani, plus exactement Khiyani ou Kheyanî, est rapproché par Hilprecht (*Assyriaca*, t. I, p. 130, note 2) de celui d'un Khayanou, Khayan, fils de Gabbar, qui régnait dans l'Amanos, au temps de Salmanasar II, roi d'Assyrie.

2. *Dessin de Boudier, d'après un croquis pris au Musée Britannique*. Ce petit lion a été signalé pour la première fois par Devéria (*Lettre à M. Auguste Mariette sur quelques monuments relatifs aux Hyq-Sôs*, dans la *Revue Archéologique*, nouvelle série, t. IV, p. 256-257), qui lut le cartouche Râ-sîtnoub; reproduit dans Pleyte (*la Religion des Pré-Israélites*, pl. I, fig. 9), d'après le croquis de Devéria, il fut acquis pour le British Museum par G. Smith, qui pensa y reconnaître Salatis (*Assyrian Discoveries*, p. 420). M. Tomkins le dessina de nouveau et le publia dans ses *Studies on the Times of Abraham*, pl. XI, p. 140-142. La lecture réelle du cartouche Sousirniri et son identification avec le cartouche-prénom de Khiani sont dues à Griffith (Naville, *Bubastis*, p. 24-25). Ed. Meyer (*Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 136) pense que ce lion est une œuvre non pas égyptienne, mais égyptisante, et qu'il a été exécuté en Asie : la tête, qui avait été mutilée, a été refaite à une époque récente et a perdu son caractère antique, mais le corps trahit l'origine purement égyptienne du monument.

3. Le cartouche-prénom Âousirrî, qui se trouve seul sur le papyrus, fut signalé par Birch (*Geometric Papyrus*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 109), qui ne le classa pas; Eisenlohr reconnut qu'il devait remonter aux temps de la XVIIe dynastie (*Ueber altægyptische Maasse*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 41, et *Ein Mathematisches Handbuch der Alten Ægypter*, p. 7-8), et montra enfin, d'après les indications

plus de documents écrits sur cette époque, nous y verrions sans doute que les années écoulées aux bords du Nil transformèrent bientôt l'apparence et le caractère des Hyksôs. Le peuple sauva quelque chose de sa physionomie fruste et de ses mœurs rudes : il ne s'habitua pas à façonner la glèbe ni à semer le blé, mais il se plut aux prairies marécageuses du Delta, et il s'y acclimata dans l'existence à demi sauvage du pâtre ou du chasseur. Les nobles, habillés et instruits à la manière indigène, dotés de fiefs ou de charges à la cour, ne différèrent qu'assez peu de la vieille féodalité. On constata là une fois de plus ce qui arrive d'ordinaire lorsqu'une horde de sauvages, après avoir conquis par un coup de fortune un pays puissamment organisé, s'y installe à demeure : sitôt que les Hyksôs eurent achevé de prendre l'Égypte, l'Égypte les prit, et ceux qui survécurent au contact énervant de sa civilisation, elle en fit presque des Égyptiens.



LA STATUE BRISÉE DE KHIANÎ, AU MUSÉE DE GIZÉH[1].

Si, du temps des Pharaons nationaux, les Asiatiques étaient accourus sur cette terre où on les traitait en sujets, presque en esclaves[2], le penchant qui

de Stern, qu'il appartenait à un Asiatique (*The Historical Monument*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1881, p. 97-98). On le classe dans la XVIe dynastie (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 293-294), et cette hypothèse est confirmée par la présence d'un de ses monuments au sud de l'Égypte, à Gébéléin (Daressy, *Notes et Remarques*, § xxx, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVI, p. 26). Le papyrus avait été composé sous Amenemhaît III (Griffith, *The Rhind Mathematical Papyrus*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. XIV, 1891, p. 36-37).

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Naville* (cf. Naville, *Bubastis*, pl. XII).

2. Cf. ce qui est dit au sujet de ces émigrants asiatiques au t. I, p. 468-471, de cette *Histoire*.

les entraînait vers elle dut redoubler d'intensité sous les Pasteurs. Ils y trouvaient maintenant des hommes issus des mêmes contrées qu'eux, égyptianisés il est vrai, mais non pas au point d'avoir perdu déjà le plein usage de leur langue et le souvenir de leur extraction. On les accueillait d'autant mieux qu'on sentait le besoin de se fortifier continuellement contre la population autochtone, hostile malgré tout. Le palais des rois dut s'ouvrir plus d'une fois à des conseillers et à des favorites asiatiques. On embaucha souvent des Cananéens ou des Bédouins pour le camp retranché d'Avaris. Invasions, famines, guerres civiles, tout semblait conspirer à chasser vers l'Égypte non plus seulement des individus isolés, mais des familles et des tribus entières. Celle des Bnè-Israel, qui y descendit vers ce temps-là, a conquis depuis lors une place éclatante dans l'histoire de l'humanité. Elle appartenait à ce groupe de peuplades sémites que les monuments et la tradition nous montrent disséminées anciennement sur la côte occidentale du golfe Persique et le long des rives de l'Euphrate. Les plus voisines de la mer et de la Chaldée menaient sans doute la vie sédentaire : elles cultivaient le sol, elles exerçaient le commerce et l'industrie, leurs vaisseaux s'en allaient cabotant de côte en côte et remontaient jusqu'aux cités de Soumir et d'Accad, vaisseaux de Dilmoun, vaisseaux de Mâgan, vaisseaux de Miloukhkha. Elles avaient été policées de vieille date, et quelques-unes de leurs villes s'élevaient dans des îles, à l'abri des incursions soudaines[1]. D'autres se confinaient à l'intérieur du continent; elles campaient sous la tente et se complaisaient aux courses vagabondes des nomades. Il y avait dans ce coin perdu de l'Arabie comme un réservoir d'hommes, d'où les peuples débordaient par intervalles et inondaient le monde. C'est de là qu'ils sortirent tout armés pour la conquête, ces Kashdi, les Chaldéens véritables, dont le nom s'appliqua plus tard à bon nombre des nations comprises entre le bas Tigre et le bas Euphrate[2]. C'est là, dans les marais, à droite et à gauche des fleuves, que les Araméens firent leurs premiers établissements en quittant le désert[3]. C'est là enfin que les plus vieilles légendes de la race plaçaient le berceau des Phéniciens[4]; on crut même, vers le temps d'Alexandre, avoir décou-

1. Ainsi la ville très antique de Dilmoun (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 229).

2. Sur la position que les Chaldéens occupaient dans les marais, aux embouchures de l'Euphrate et du Tigre, sur les rives du golfe Persique, cf. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 134 sqq.

3. Les inscriptions assyriennes connaissent encore des Araméens dans cette région (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 257-258). La tendance à faire sortir les tribus araméennes qui peuplèrent la Syrie des pays marécageux qui avoisinent le bas Euphrate, est devenue très forte depuis quelque temps, cf., entre autres, Halévy, *Mélanges de Critique et d'Histoire*, p. 29-31, *Recherches Bibliques*, p. 57-58, 165, 287-288, et Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, t. I, p. 10.

4. Cf. t. II, p. 55, de cette *Histoire*, où cette légende a été déjà indiquée en passant.

vert les ruines de leur patrie dans les îles Bahreïn, dont les principales, Tylos et Arados, s'appelaient à peu près comme les deux grands ports de Tyr et d'Arad[1]. On indiquait la cause de leur émigration et l'itinéraire qu'ils avaient suivi jusqu'aux bords de la Méditerranée. Des tremblements de terre violents les décidèrent à s'expatrier; ils poussèrent au lac de Syrie et s'y reposèrent quelque temps, puis ils se remirent en marche et ne s'arrêtèrent plus qu'à la mer, pour fonder Sidon[2]. On se demande où ils le rencontrèrent, ce lac de Syrie qui les retint un moment dans ses parages, et d'aucuns pensent y reconnaître le Bahr-î-Nedjif et la banlieue de Babylone[3], les autres le lac de Bambyce au voisinage de l'Euphrate[4] : les émigrants auraient remonté le cours de la rivière et débouché par le nord-est dans le pays qu'ils convoitaient. D'autres aiment mieux croire que le lac est le lac de Mérom, la mer de Galilée ou la mer Morte : la horde aurait traversé directement la gorge de la péninsule arabique, de l'Euphrate au Jourdain, par l'une de ces longues vallées semées d'oasis où les caravanes s'aventuraient quelquefois[5]. Plusieurs s'assurent que la tradition phénicienne a été mal interprétée par Hérodote, et que la mer dont on se souvenait à Tyr n'est pas le golfe Persique, mais la mer Morte. Ils ne sont plus dès lors embarrassés pour assigner au départ des causes attestées par d'autres documents. La Bible enseigne en effet que, peu après l'invasion de Koutourlagamar, Dieu, irrité par les péchés de Sodome et de Gomorrhe, résolut de détruire les cinq villes qui se partageaient le Val de Siddîm. Une nuée de soufre ardent creva sur elles et les dévora : quand les flammes et les fumées de l'incendie se furent dissipées, le site même avait disparu[6]. Le lac où le Jourdain se jette n'avait eu qu'une étendue restreinte avant le désastre : l'effondrement des plaines méridionales, sur lesquelles les cités impies avaient dominé, le doubla et l'agrandit à ses dimensions

1. Strabon, XVI, iii, § 4, p. 766, d'après la relation perdue d'Androsthènes, un des amiraux d'Alexandre. On citait également sur le golfe Persique une localité de Dora (Strabon, *l. l.*), que Ptolémée (VI, 7) connait sous le nom de Tharo, Θαρώ.

2. Justin, XVIII, iii, 2-4 : « Tyriorum gens condita a Phœnicibus fuit, qui terræ motu vexati relicto patriæ solo ad Syrium stagnum primo, mox mari proximum litus incoluerunt, condita ibi urbe, quam a piscium ubertate Sidona appellaverunt : nam pisces Phœnices *sidon* vocant. » Les anciennes éditions portent « *Assyrium* stagnum primo, mox mari proximum litus incoluerunt. »

3. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. IV, p. 201, et *History of Phœnicia*, p. 53-54, d'après la leçon *Assyrium*.

4. A. von Gutschmid, *Beiträge zur Geschichte des Alten Orients*, p. 36, note 1; il a renoncé par la suite à cette opinion (*Phœnicia*, dans l'*Encyclopædia Britannica*, 9e éd., t. XVIII, p. 803 B, cf. *Kleine Schriften*, t. II, p. 41-42, 86-87).

5. Ils seraient arrivés ainsi au bord du lac Mérom (Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistæer*, p. 181-184), ou au bord soit de la mer Morte, soit du lac de Génésareth (Kenrick, *Phœnicia*, p. 47); les traditions arabes connaissent surtout un itinéraire qui aurait mené les émigrants à travers le désert (Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 38 sqq.), mais elles sont sans valeur historique pour ces époques anciennes (Nöldeke, *Ueber die Amalekiter*, p. 34).

6. *Genèse*, XIX, 24-29; tout ce récit appartient à la tradition jéhovistique.

actuelles[1]. Le tremblement de terre qui chassa les ancêtres des Phéniciens aurait été provoqué par le cataclysme, et la mer auprès de laquelle ils avaient résidé serait notre mer Morte. Un fait me paraît demeurer certain, quoi qu'on ait dit, au milieu de tant d'hypothèses : les Phéniciens tirent leur origine des régions qui bordent le golfe Persique[2]. Il est au moins inutile de songer à préciser leur route, d'après les maigres documents que nous possédons en ce moment, mais la date? Hérodote affirme que les Tyriens reculaient la fondation du principal de leurs temples à deux mille trois cents années avant le temps où il le visita[3], et l'érection d'un sanctuaire au dieu national suivit probablement de très près leur installation sur les lieux : l'immigration aurait eu lieu au cours du XXVIIIe siècle avant notre ère. La conquête élamite et la babylonienne trouvèrent donc les Phéniciens dans la place et passèrent sur eux.

Les Bnê-Israel appartenaient-ils au groupe de tribus où nous rangeons les Phéniciens, ou bien étaient-ils de race chaldéenne? Leur tradition nationale n'entretenait aucun doute à cet égard : elle les comptait parmi les membres d'une grande famille qu'on rencontrait éparse au pays de Paddan-Aram, dans la Mésopotamie septentrionale au pied du mont Masios, à cheval sur l'Euphrate[4], et dont les chefs lointains avaient des noms de villes ou de peuples personnifiés, Nakhòr, Péleg, Séroug[5] : tous descendaient d'Arphaxad[6], et l'on affirmait que Térakh, l'ancêtre direct des Israélites, avait vécu dans Our Kashdîm, l'Ourou des Chaldéens[7]. Il y avait eu trois fils : Abraham,

1. La conception d'après laquelle la partie méridionale de la mer Morte aurait été occupée, au début, par une plaine couverte de villes, a été combattue vivement par Lartet (DUC DE LUYNES, *Voyage d'Exploration à la mer Morte*, t. III, p. 241 sqq.; et SAYCE, *Patriarchal Palestine*, p. 177-179).

2. Cette opinion a été émise pour la première fois à ma connaissance par BUNSEN, *Ægyptens Stelle*, t. IV, p. 291-292 : d'abord repoussée par Gutschmid (*Beiträge zur Geschichte des Alten Orients*, p. 26-27), il l'admit plus tard (*Kleine Schriften*, t. II, p. 41-42, 86-87), et elle a passé de chez lui dans l'ouvrage de PIETSCHMANN, *Geschichte der Phönizier*, p. 114-116.

3. HÉRODOTE II, XLIV; cf. le commentaire de WIEDEMANN, *Herodots zweites Buch*, p. 207-211.

4. Le pays de Paddan-Aram est situé entre l'Euphrate et le cours supérieur du Khabour, à cheval sur le Balikh, et on l'interprète d'ordinaire par *la plaine, le plateau* d'Aram, sans que l'étymologie soit certaine; le nom paraît s'être conservé dans celui de Tell-Faddân, près de Harrân.

5. Nakhòr a été rapproché du village antique de Khaura, ou du village moderne de Hâditha en-Naoura, au sud d'Anah; Péleg répondrait à la Phalga ou Phaliga, qui était située vers l'embouchure du Khabour, Séroug à la Saroudj actuelle, au voisinage d'Édesse, et les autres noms de la généalogie seraient empruntés à autant de localités différentes.

6. Le site d'Arphaxad est douteux, ainsi que la signification du mot : le second élément en est certainement le nom des Chaldéens, mais on interprète le premier de différentes manières : *frontière des Chaldéens, domaine des Chaldéens*. La ressemblance de son l'a fait rapprocher longtemps de l'Arrapakhitis des temps classiques; on incline aujourd'hui à y reconnaître la contrée la plus proche de l'ancien domaine des Chaldéens, c'est-à-dire la Babylonie propre (FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 255-264; SCHRADER, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1888, p. 112-113; BUDDE, *die Biblische Urgeschichte*, p. 444, note).

7. Our-Kashdîm a été longtemps cherchée dans le nord, soit à Orfa selon la tradition des Églises syriaques, encore vivante en Orient, soit dans une Our de Mésopotamie, placée par Ammien Marcellin (XXXV, 8, 7) entre Nisibe et le Tigre (cf. pour ces anciennes opinions le résumé très net de VIGOUROUX, *la Bible et les Découvertes modernes*, 1884, t. I, p. 335-394); aujourd'hui encore Halévy la cherche sur la rive syrienne de l'Euphrate, au sud-est de Thapsaque (*Mélanges d'Épigraphie et d'Archéologie*

Nakhôr et Harrân. Harrân engendra Lôt, mais il mourut avant son père dans Our-Kashdîm, sa patrie; Abraham et Nakhôr se marièrent, mais la femme d'Abraham resta longtemps stérile. Puis Térakh prit son fils Abraham, et son petit-fils Lôt, fils de Harrân, et sa bru Sarah[1], et ils quittèrent ensemble Our-Kashdîm pour se rendre au pays de Canaan; mais, étant venus à Kharân, ils s'y établirent, et Térakh s'y éteignit[2]. Doit-on identifier Kharân avec Harrân de Mésopotamie, la ville du dieu Sin? Convient-il plutôt d'en chercher le site en Syrie, au Haurân[3], dans le voisinage de Damas[4]? Les tribus qui franchirent l'Euphrate formèrent plus tard un groupe de nations assez considérable. Elles s'appelaient elles-mêmes ou on les appelait les Ibrîm, les Hébreux, les gens d'au delà le fleuve[5], et ce nom, que nous avons restreint dans l'usage aux seuls Enfants d'Israel, englobait en outre, au temps de sa plus grande extension, Ammon, Moab, Édom, Ismael, Madian, plusieurs autres peuples échelonnés sur la lisière du désert, à l'est et au sud de la mer Morte[6]. Ils se disaient tous les descendants d'Abraham, le fils de Térakh, mais les Enfants d'Israel revendiquaient pour eux seuls le privilège d'être issus légitimement de son mariage avec Sarah, et ils racontaient des histoires injurieuses ou comiques sur les rapports qui unissaient les autres à l'ancêtre commun de la maison : Ammon et Moab devaient la naissance à l'inceste de

Sémitiques, p. 84, et *Recherches Bibliques*, p. 715, note 1). L'identification avec la ville d'Ourou, proposée par Rawlinson, a été acceptée successivement par la presque totalité des Assyriologues, par Oppert (*les Inscriptions de Dour-Sarkayan*, dans Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, p. 289, note 1), par Schrader (*die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1872, p. 283-284, et en dernier lieu l'article *Ur-Kasdim*, dans le *Handwörterbuch des Biblischen Altertums*, 1894, p. 1729-1730. Sayce remarque que le culte de Sin, commun aux deux villes, établissait entre elles un lien naturel, et qu'un habitant d'Ourou devait se trouver plus à l'aise dans Harrân que dans toute autre cité (*the Higher Criticism and the Verdict of the Monuments*, 3e éd., p. 159, et *Patriarchal Palestine*, p. 166-167).

1. Les noms de Sarah et d'Abraham, ou plutôt la forme première Abram, ont été retrouvés, le dernier sous la forme Abourâmou, dans les contrats du vieil empire Chaldéen (Halévy, *Recherches Bibliques*, p. 270; Sayce, *the Higher Criticism and the Verdict of the Monuments*, p. 159). Sur l'explication de Sarâ par l'usage chaldéen, cf. Meissner, *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, p. 213.

2. *Genèse*, XI, 27-32. De l'aveu de presque tous les critiques, les versets 27, 31, 32, dérivent de l'écrit qui a servi de base aux diverses rédactions dont les données se reconnaissent encore dans la Bible; les autres nous seraient parvenus à travers une rédaction postérieure ou constitueraient une addition d'époque plus récente. La partie la plus importante du texte, celle qui racontait la migration d'Our-Kashdîm à Kharân, appartient donc au plus vieux fonds de la tradition nationale, et peut passer pour l'expression de ce que les Hébreux d'époque royale savaient sur les débuts de leur race.

3. Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, t. I, p. 91-92, où le nom de Térakh est comparé à celui de la Trachonitis et le Kharân biblique identifié avec le Haourân moderne.

4. Halévy, *Mélanges d'Épigraphie et d'Archéologie Sémitiques*, p. 82-84, où Kharân est rapproché de Spelunca, station romaine dans la Syrie Centrale; cf. *Recherches Bibliques*, p. 715, note 1.

5. L'interprétation la plus ancienne identifiait le fleuve non dénommé avec l'Euphrate, et plus d'un critique admet encore ce sens (Budde, *die Biblische Urgeschichte*, p. 505, note 1, Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, t. I, p. 91); d'autres y reconnaissent de préférence le Jourdain (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 214; Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 110, 113). Halévy (*Mélanges d'Épigraphie et d'Archéologie Sémitiques*, p. 81) préfère y voir un des fleuves de la Damascène, probablement l'Abana (cf. t. II, p. 8, de cette *Histoire*).

6. Sur la façon dont les historiens hébreux ont pris conscience de la parenté qui unissait leur peuple aux peuples voisins, cf. Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, p. 336 sqq.

Lôt et de ses filles[1], Madian et sa lignée avaient pour mère Qétourah, une simple concubine[2], Ismael était l'enfant d'une esclave égyptienne[3], Ésau le velu avait vendu son droit d'aînesse et la primauté des Édomites à son frère Jacob et aux Israélites pour un plat de lentilles[4]. Abraham quitta Kharân par l'ordre de Jahvéh, son dieu, quand celui-ci lui promit de lui donner une postérité bénie entre tous. Il poussa jusqu'à Sichem au cœur de Canaan, et là, sous les chênes de Mòréh, Jahveh, lui apparaissant une seconde fois, lui annonça qu'il lui accordait pour les siens la propriété du pays entier. Il en prit virtuellement possession et le parcourut avec ses troupeaux, dressant des autels aux endroits où Dieu se révélait à lui, à Sichem, à Béthel, à Mamré[5], traitant de pair avec les chefs indigènes, Abîmélek de Gérar ou Melkîsédek de Jérusalem[6], concédant la vallée du Jourdain comme champ de pâture à son neveu Lôt, dont les troupeaux croissaient démesurément[7]. Son humeur errante l'ayant conduit chez les Égyptiens, Pharaon lui ravit sa femme[8] : il acheta au retour le champ d'Éphron, près de Kiriath-Arba, et la caverne de Macphélah, dont il fit le tombeau de sa famille[9]. Kiriath-Arba, l'Hébron des temps qui

1. *Genèse*, XIX, 30-38. Sur l'origine de cette tradition, cf. Reuss, *l'Histoire Sainte et la Loi*, t. I, p. 363, note 3 : il semble que le passage du *Deutéronome*, II, 9, 17, qui parle des Moabites et des Ammonites, ou ne la connaisse pas encore, ou ne veuille pas en tenir compte, et se borne à constater la descendance des deux peuples sans y attacher l'idée de l'inceste originel.

2. *Genèse*, XXV, 1-6; d'autres documents hébraïques préfèrent classer les Madianites parmi les descendants d'Ismael (*Genèse*, XXXVII, 25, 27, 28, *Juges*, VIII, 24).

3. *Genèse*, XVI, XXI, 9-21, XXV, 12-18, où la tradition a deux formes différentes, la première jéhovistique (ch. XVI), la seconde élohistique (XXI, 9-21); cf. Reuss, *l'Histoire Sainte et la Loi*, t. I, p. 127, note 78, pour la comparaison des deux versions.

4. *Genèse*, XXVII. Sur l'âge probable de cette tradition, cf. Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, p. 328 sqq.

5. *Genèse*, XII, 1-4, 6-8, où la mention des trois localités indique, pour la rédaction, une époque antérieure à celle où les lieux de culte autres que le temple de Jérusalem furent proscrits par la Loi.

6. Rencontre avec Melkîsédek après la victoire sur les Élamites (*Genèse*, XIV, 18-20), et arrangement avec Abîmélek au sujet des puits de Béershéba (*Genèse*, XXI, 22-34). La notice des négociations d'Abraham avec Abîmélek appartient au vieux fonds de tradition national, et nous est parvenue par le rédacteur jéhoviste (Reuss, *l'Histoire Sainte et la Loi*, t. I, p. 368-309). La plupart des critiques admettent que Melkîsédek n'a rien d'historique, mais que le passage où il figure est une sorte de parabole, destinée à montrer le chef de la race payant déjà la dîme du butin au prêtre du dieu suprême, qui résidait à Jérusalem (Reuss, *l'Histoire Sainte et la Loi*, t. I, p. 349) : les renseignements que les tablettes d'El-Amarna nous ont fournis sur la vieille cité de Jérusalem (Zimmern, *die Keilschriftbriefe aus Jerusalem*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 245-263) et sur le caractère de ses premiers rois ont déterminé Sayce à rendre à ce personnage son caractère historique *the Higher Criticism and the Monuments*, p. 174-178, et *Patriarchal Palestine*, p. 71 sqq.).

7. *Genèse*, XIII, 1-13. Lôt a été rattaché parfois dans ces derniers temps au peuple que les monuments égyptiens appellent les Ratanou, Lotanou, et dont il sera souvent question par la suite de cette histoire : il en aurait été le héros éponyme (Renan, *Histoire du Peuple Hébreu*, t. I, p. 12, 115). Lôtan, qui est le nom d'un clan édomite (*Genèse*, XXXVI, 20, 29), est un adjectif ethnique dérivé de Lôt (Stade, *Geschichte des Volkes Israels*, t. I, p. 118-119).

8. *Genèse*, XII, 9-20, XIII, 1. Le voyage d'Abraham en Égypte reproduit les traits principaux de celui de Jacob (Reuss, *l'Histoire Sainte et la Loi*, t. I, p. 342, note 5).

9. *Genèse*, XIII, 18, XXIII, tradition élohistique. Les tombeaux des patriarches passent chez les Musulmans pour exister aujourd'hui encore dans la caverne qui est située dans l'enceinte de la mosquée d'Hébron, et la tradition sur laquelle ils s'appuient remonte jusqu'aux premiers temps du christianisme; cf., à ce sujet, Vigouroux, *la Bible et les Découvertes modernes*, 1884, t. I, p. 512-518, où sont résumés les résultats des recherches les plus récentes sur la matière.



LE CHÊNE DIT DE LA SOURCE D'ABRAHAM À HÉBRON[1]

suivirent, devint dès lors son séjour préféré, et il y résidait quand les Élamites, ayant envahi le Val de Siddîm[2], emmenèrent Lôt parmi les prisonniers : il s'élança sur leurs traces et délivra son neveu[3]. Jahvéh, non content de le favoriser en toute occasion, avait voulu étendre sur le peuple qui sortirait de lui la protection dont il le couvrait : il conclut une alliance avec lui, selon les rites mystérieux usités entre les nations qui traitaient de la paix. Abraham immola les victimes, une génisse, une chèvre et un bélier de trois ans, une tourterelle et un jeune pigeon; il les dépeça, bâtit deux tas des morceaux, puis il attendit. Le soir enfin, comme le soleil baissait, un sommeil profond s'appesantit sur lui, une terreur, une obscurité épaisse, et la voix d'en haut lui parla : « Sache bien que ta race séjournera sur une terre étrangère : ils y resteront serfs et on les opprimera pendant quatre cents ans. Mais le peuple dont ils seront les sujets, je le jugerai à son tour, et eux, par la suite, s'en iront avec de grands biens. » Dès que le soleil eut achevé de disparaître derrière l'horizon et que la nuit fut close, une fournaise fumante surgit et une torche enflammée parmi les amas de viandes sanglantes : Jahvéh scellait le pacte en dévorant les offrandes[4].

Deux figures de moins fière mine remplissent la scène, entre l'instant où la prédiction d'esclavage tombe d'en haut et celui où elle s'accomplit. Isaac était

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie rapportée par Lortet.*
2. Cf. ce qui est dit plus haut au sujet de cette invasion, t. II, p. 47-48, de cette *Histoire*.
3. *Genèse*, XIV, 12-24.
4. *Genèse*, XV, qui appartient à la tradition jéhoviste.

né par un effet de la toute-puissance divine, dans le moment que Sarah n'espérait plus devenir mère. Un chaud après-midi qu'Abraham était assis sur le pas de sa tente, trois hommes se présentèrent à ses yeux, qu'il invita à se reposer sous le chêne et auxquels il offrit l'hospitalité; quand ils furent rassasiés, celui qui semblait être le chef lui annonça qu'il reviendrait après un an, voir le fils que Sarah bercerait dans ses bras. C'était Jahvéh, mais elle l'ignorait, et elle rit en elle-même derrière la toile, quand elle entendit cette prédiction hardie, « car, disait-elle, maintenant que je suis décrépite et mon maître un vieillard, comment aurais-je pareil bonheur? » L'enfant arriva pourtant, et on l'appela Isaac, le rieur, en souvenir de ce rire d'incrédulité[1]. Son histoire ressemble étonnamment à celle de son père[2]: comme Abraham, il vécut près d'Hébron[3], ou il voyagea avec son clan autour des puits de Béershéba; comme lui il fut menacé de perdre sa femme, comme lui il noua des relations avec Abîmélek de Gérar[4]. Il épousa Rébecca sa parente, petite-fille de Nâkhor, et sœur de Laban[5] : après vingt ans de stérilité, elle accoucha de deux jumeaux, Ésau et Jacob, qui se battaient dès le sein maternel, et dont les descendants se querellèrent jusqu'au dernier jour[6]. On sait comment Ésau se désista par gloutonnerie de ses privilèges d'aîné, puis alla faire souche de nation en Édom[7]. Jacob passa une partie de sa jeunesse en Paddan-Aram : il y servit Laban pour gagner la main de ses cousines, Rachel et Lia, puis il se déroba, après vingt années, à la mauvaise foi de son oncle, emmenant ses femmes et d'innombrables troupeaux[8]. Il erra d'abord à l'aventure sur la rive orientale du Jourdain, et Jahvéh s'y manifesta à lui dans ses angoisses. Laban le poursuivit, l'atteignit enfin, reconnut ses torts, lui pardonna d'avoir fui : Jacob éleva un cairn au lieu de l'entrevue,

1. *Genèse*, XVIII, 1-16, d'après la version jéhovistique; on trouve au chapitre XVII, 15-22, un autre récit, où la naissance d'un fils de Sarah est annoncée de façon différente, par un rédacteur élohiste. Le nom d'Isaac, *le Rieur*, peut-être abrégé pour Isaak-el, *Celui à qui Dieu sourit* (Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, t. I, p. 107), est expliqué de trois façons différentes : par le rire d'Abraham (XVII, 17), ou par celui de Sarah (XVIII, 12), quand on leur annonce la venue d'un enfant, puis par celui des gens que la maternité tardive de Sarah pourrait égayer à bon droit (XXI, 6).

2. La plupart des critiques n'y voient qu'un décalque assez terne de celle d'Abraham, d'autres pensent au contraire que les épisodes primitifs sont ceux dont Isaac est le héros, et que les parties analogues des deux vies ont été empruntées à la biographie du fils, pour augmenter d'autant la biographie du père (Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, p. 338).

3. *Genèse*, XXXV, 27, document élohistique.

4. *Genèse*, XXVI, 1-33, document jéhovistique : dans *Genèse*, XXV, 11, une intercalation élohistique fait également vivre Isaac au midi, près du *Puits du Vivant de la Vision*.

5. *Genèse*, XXIV, où deux relations différentes semblent avoir été mêlées; Abraham n'aurait point paru dans la seconde, et Éliézer aurait conduit directement Rébecca à son mari Isaac (v. 61-67).

6. *Genèse*, XXV, 20-26.

7. *Genèse*, XXV, 29-34; cf. t. II, p. 65, de cette *Histoire*, ce qui est dit de cette tradition.

8. *Genèse*, XXVII, 41-46, XXVIII, XXXI, XXXII, 1.

et ce fut cette Pierre du Témoignage — Gal-Êd — qu'on montrait encore à Mizpah aux âges postérieurs[1]. Ce point réglé, restait son frère Ésau qui lui gardait rancune. Une nuit, au gué du Jabbok, il s'attarda seul en arrière, et un homme l'assaillit qui lutta avec lui jusqu'à l'aurore sans pouvoir le vaincre. L'inconnu voulut s'échapper avant le jour, et n'en obtint la faculté qu'au prix d'une bénédiction : « Quel est ton nom? » et il répondit : « Jacob. — Ce n'est plus Jacob qu'on t'appellera, mais Israel, car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes et tu as été vainqueur. » Jacob intitula ce lieu Pnîel, « car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face et j'ai eu la vie sauve » : sa hanche s'était déboîtée vers la fin du combat, et il en resta boiteux[2]. A peine remis, il se présenta devant Ésau et l'apaisa par son humilité, puis il se construisit une maison pour lui, des parcs pour ses troupeaux, afin d'assurer la possession du pays à ses héritiers : l'endroit en reçut un sobriquet, les Cabanes — Soukkôt, — sous lequel il fut connu désormais[3]. Une autre localité, où Jahvéh vint à sa rencontre tandis qu'il plantait ses tentes, en avait gardé le nom des Deux Camps — Makhanaîm[4]. Et partout, sur l'autre rive du fleuve, on retrouvait sa trace mêlée avec celle d'Abraham, à Sichem[5], à Béthel[6], à Hébron enfin, auprès du tombeau de la famille[7]. Il avait eu douze fils de ses deux femmes et de leurs servantes : Liah lui avait donné par elle-même Rouben, Siméon, Lévi, Juda, Issakar, Zaboulon, puis Gad et Asher par son esclave Zilpah, tandis que Rachel n'avait mis au monde que Joseph, puis Benjamin, et n'avait obtenu que deux autres enfants, Dan et Nephtali[8], par l'entremise de sa servante Biléah. Joseph s'attira la haine de ses frères par la préférence dont son père l'honorait : ils le vendirent à une caravane de Madianites qui s'acheminait vers l'Égypte, et ils persuadèrent à Jacob qu'une bête féroce l'avait dévoré. Cependant Jahvéh marchait avec Joseph et le comblait de prospérité.

1. *Genèse*, XXXI, 45-54, où l'auteur rapporte évidemment à Gal-Êd l'origine du nom de Giléad. Il résulte du contexte que le récit était attaché au cairn qui séparait, à Mizpah, les pays de langue hébraïque de ceux de langue araméenne.

2. *Genèse*, XXXII, 22-32. C'est le récit du jéhoviste. L'élohiste donnait une version différente des circonstances qui amenèrent le changement du nom de Jacob en celui d'Israel; il plaçait le lieu de la scène à Béthel et ne suggérait pas nettement d'étymologie pour Israel (*Genèse*, XXXV, 9-15).

3. *Genèse*, XXXIII, 1-17.

4. *Genèse*, XXXII, 2-3, où la théophanie est indiquée plus qu'elle n'est racontée.

5. *Genèse*, XXXIII, 18-20. C'est là que se place l'épisode de Dinah, séduite par un prince amorrhéen, puis le massacre des habitants par Siméon et Lévi (*Genèse*, XXXIV). On y rattachait la dispersion presque complète des deux tribus de Siméon et de Lévi; cf. *Genèse*, XLIX, 5-7.

6. *Genèse*, XXXV, 1-15, où se place la version élohistique (v. 9-15) des circonstances qui valurent à Jacob le surnom d'Israel.

7. *Genèse*, XXXV, 27-29.

8. Le tableau de la famille se trouve dans *Genèse*, XXXV, 23-26; le détail des naissances est consigné pour les enfants de Léah dans *Genèse*, XXIX, 31-35, XXX, 14-21, pour ceux de Rachel dans *Genèse*, XXX, 22-24, XXXV, 16-19, pour ceux de Biléah et de Zilpah dans *Genèse*, XXX, 1-13.

Un grand seigneur, Pôtiphar, le chef des gardes de Pharaon, l'avait acheté, pour le préposer à tout son avoir : la femme de son maître jeta les yeux sur lui, et, le trouvant rebelle à l'amour qu'elle lui déclarait impudemment, l'accusa d'avoir usé de violence sur sa personne[1]. Emprisonné, il étonna ses compagnons de misère par son habileté dans l'art d'interpréter les songes, et fut mandé à la cour, pour expliquer au souverain le rêve des sept vaches maigres qui avaient mangé les sept vaches grasses : c'était sept années d'abondance, dont sept années de disette détruiraient immédiatement les effets. Pharaon l'éleva au rang de premier ministre : il amassa l'excédent des récoltes pendant les temps propices, et, dès que la famine se déclara, il céda le blé aux affamés en échange de leur argent et de leur or, de leurs troupeaux, de leurs champs, si bien que la vallée entière tomba sans secousse dans la possession du fisc royal, à l'exception des terres qui appartenaient aux prêtres. Cependant ses frères, poussés par la faim, étaient venus acheter du grain aux pays du Nil : il se découvrit à eux, leur pardonna leur crime, les présenta au Pharaon. Or Pharaon parla à Joseph : « Dis à tes frères : Voici ce que vous ferez. Chargez vos bêtes et partez en Canaan, et prenez votre père et vos familles, et venez chez moi, car je veux vous donner ce qu'il y a de meilleur en Égypte : vous vous nourrirez de la moelle de la terre ». Et Jacob leva son camp et descendit à Béershéba, où il offrit des sacrifices au dieu de son père Isaac : Jahvéh lui ordonna de passer en Égypte, « car j'y ferai de toi un grand peuple. Moi-même je m'y transporterai avec toi et je t'en ramènerai, et Joseph t'y fermera les yeux ». Pharaon les installa dans le canton de Goshen, aussi loin que possible des centres de population indigène, « car les Égyptiens ont en horreur les pâtres de brebis[2] ».

Un fait subsiste, parmi tant de récits gracieux et terribles où les Hébreux de l'époque royale se plaisaient à retracer l'histoire de leurs ancêtres lointains : les Bnê-Israel abandonnèrent la Syrie méridionale et descendirent aux rives du Nil. Ils avaient séjourné assez longtemps dans ce qu'on appela par la suite les monts de Juda. Hébron leur servait de ralliement : les larges ouadys mal arrosés, qui forment la transition entre les champs de culture et le

1. Pour la ressemblance qu'on remarque entre cet épisode et un passage du *Conte des deux frères*, où la femme d'Anoupou essaye de séduire son jeune beau-frère Bitiou, mais voit ses avances repoussées par lui, cf. ce qui est dit dans Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, p. 314-315, et dans Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2e éd., p. XII-XIV.

2. L'histoire de Joseph est contenue dans *Genèse*, XXXVII, XXXIX-XLVI. Le commentaire de Vigouroux, *la Bible et les Découvertes modernes*, t. II, p. 1-227, et celui de Brugsch, *Steinschrift und Bibelwort*, p. 77-103, donnent l'idée de la façon dont les exégètes et les égyptologues orthodoxes peuvent en défendre l'authenticité, par l'usage des monuments anciens.

désert, leur étaient comme un patrimoine qu'ils partageaient avec les habitants des villes voisines. Chaque année, au printemps, ils conduisaient leurs troupeaux aux maigres herbages qui croissent dans le fond des vallons, et ils ne les retiraient d'un canton qu'après l'avoir épuisé. Les femmes filaient, tissaient, fabriquaient les vêtements, cuisaient le pain et les viandes, allaitaient longuement et soignaient les enfants en bas âge. Les hommes traînaient la vie du Bédouin, avec ses retours presque périodiques d'activité intermittente et d'oisiveté, avec sa routine de devoirs simples et de travaux peu compliqués, ses querelles sans fin pour la possession d'un pâturage abondant ou d'un puits qui ne tarit jamais[1]. Une tradition relativement assez vieille raconte qu'ils arrivèrent en Égypte sous un des rois Hyksôs, Aphôbis : c'est l'un des Apôpi, celui-là peut-être qui restaurait les monuments des Pharaons Thébains, et qui gravait son nom sur les sphinx d'Amenemhâît III ou sur les colosses de Mîrmâshâou[2]. Le terrain qu'il leur concéda est, aujourd'hui encore, un de ceux qui reçoivent le plus souvent la visite des nomades, et qui leur prêtent une hospitalité capricieuse. Les tribus de l'isthme flottent sans cesse en effet d'un continent à l'autre, et leurs cantonnements dans un endroit déterminé ne sont jamais que provisoires. Le maître du sol doit agir à leur égard avec une prudence méticuleuse, s'il veut les retenir chez lui : dès qu'une mesure de gouvernement leur déplaît, ou semble les gêner dans leur liberté, elles plient leurs tentes et s'envolent par delà les sables. Le territoire qu'elles animaient se vide et meurt, pour ainsi dire, du jour au lendemain[3]. Il en était probablement de même aux temps anciens, et les nomes bordiers du Delta étaient fréquentés à l'est ou délaissés tour à tour par les Bédouins d'alors. Peu de villes, mais des forts destinés à protéger la frontière; des bourgs, perchés au sommet de quelque tertre et ceints en banlieue de terres à blé; au delà, des roches dénudées ou des plaines détrempées par

1. Comparer le tableau que trace des Sémites nomades Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, t. I, p. 13-25, avec celui que les *Mémoires de Sinouhît* fournissent sur les Bédouins (cf. t. I, p. 471-473, de cette *Histoire*); les récits de la Genèse témoignent d'un état de choses analogue à celui que le texte égyptien nous révèle pour les temps de la XIIe et de la XIIIe dynastie.

2. On indiquait, pour la date de leur arrivée en Égypte, l'an XVII d'Apophis (Syncelle, *Chronographie*, éd. Dindorf, p. 201), et cette combinaison, proposée peut-être par quelque lettré juif d'Alexandrie, fut adoptée par les chronographes chrétiens. Elle ne s'appuie sur aucun fait de l'histoire d'Égypte, mais elle repose sur une série de calculs institués d'après les données de la Bible : partant de ce principe que l'Exode avait dû avoir lieu sous Âhmosis, et que les Enfants d'Israel étaient demeurés quatre cent trente ans aux bords du Nil, on trouvait que le commencement de leur séjour devait tomber dans le règne de l'Apôphis cité par Josèphe et plus précisément en l'an XVII de ce prince (Erman, *Zur Chronologie der Hyksos*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 125-127).

3. On a signalé, au siècle passé, et de nos jours encore, plusieurs migrations des tribus établies sur les cantons orientaux, dans l'isthme, et qui passèrent d'Égypte en Syrie ou de Syrie en Égypte, pour échapper aux exactions des gouverneurs égyptiens ou turcs.

le surplus mal réglé de l'inondation. Le pays de Goshen s'intercalait entre Héliopolis au sud, Bubastis à l'ouest, Tanis et Mendès au nord : les troupes enfermées dans Avaris pouvaient le surveiller aisément et y maintenir l'ordre, tout en le défendant contre les incursions des Monâtiou et des Hîrou-Shâïtou[1]. Les Bnè-Israel prospérèrent dans ces parages si bien adaptés à leurs goûts traditionnels : s'ils n'y devinrent pas le grand peuple qu'on imagina par la suite, ils n'y subirent pas le sort de tant de tribus étrangères qui, transplantées en Égypte, s'y étiolent et s'éteignent, ou se fondent dans la masse des indigènes au bout de deux ou trois générations[2]. Ils continuèrent leur métier de bergers, presque en vue des riches cités du Nil, et ils n'abandonnèrent point le dieu de leurs pères pour se prosterner devant les triades ou les Ennéades des Égyptiens : qu'il s'appelât déjà Jahvéh ou qu'il se contentât du nom collectif d'Élohîm, ils l'adorèrent sans trop d'infidélités en face de Râ et d'Osiris, de Phtah et de Soutkhou[3].

La conquête n'avait rien modifié au régime féodal du pays[4]. Les rois Hyksôs avaient dû hériter du domaine royal tel qu'il se comportait vers la fin de la XIV[e] dynastie, et sans doute ils possédaient en personne le Delta entier, d'Avaris à Saïs, de Memphis à Bouto[5] : leur autorité directe cessait probablement au sud des Pyramides, et ils n'exerçaient qu'une suprématie variable sur les fiefs du Saïd. Les barons turbulents qui se partageaient la vallée n'avaient jamais

1. Les limites de la terre de Goshen ne sont pas définies exactement : j'ai adopté celles qu'ont indiquées Ebers, *durch Gosen zum Sinai*, p. 73-74, 488-513, et Naville, *Goshen and the Shrine of Saft el Henneh*, p. 14-20, puis Brugsch, *Steininschrift und Bibelwort*, p. 116-117. C'étaient les cantons situés à la lisière des terres cultivables en blé, ceux que l'eau du Nil atteignait par infiltration, et sur lesquels elle faisait pousser une végétation suffisante à nourrir les troupeaux pendant quelques semaines, ou ceux qui étaient mal irrigués et qui se couvraient d'étangs et de bourbiers herbeux à chaque crue nouvelle; cf. la description des districts fréquentés par les Bédouins, chez Jomard, *Observations sur les Arabes de l'Égypte Moyenne*, dans la *Description de l'Égypte*, t. XII, p. 310-311.

2. La tradition rapportait qu'au moment où les Hébreux partirent de Ramsès, ils étaient « environ six cent mille hommes de pied, les hommes faits, sans les petits enfants; et aussi un grand ramassis de gens monta avec eux, et du menu et du gros bétail, des troupeaux en très grand nombre » (*Exode*, XII, 37-38).

3. Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, t. I, p. 142-153, d'où il convient d'écarter ce que l'auteur dit de l'influence mauvaise de l'Égypte. S'il y eut une influence égyptienne, on ne peut dire aujourd'hui qu'elle fût bonne ou mauvaise : toute trace certaine en a disparu des écrits bibliques.

4. Cela ressort du passage même de Manéthon où l'expulsion des Hyksôs est racontée : Μετὰ ταῦτα δὲ τῶν ἐκ τῆς Θηβαΐδος καὶ τῆς ἄλλης Αἰγύπτου βασιλέων γενέσθαι φησὶν ἐπὶ τοὺς Ποιμένας ἐπανάστασιν (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 567). Le document dont Manéthon se servait connaissait donc que non seulement les princes de Thèbes, mais les princes de l'Égypte entière étaient soumis aux Pasteurs, puisqu'il nous les montre se soulevant contre leurs maîtres.

5. Les monuments trouvés à Tanis et à Bubaste (cf. t. II, p. 58-59 de cette *Histoire*) prouvent suffisamment que la partie orientale du Delta était sous l'autorité immédiate des rois Pasteurs. Pour le reste, la preuve est faite par le passage de l'inscription de Stabl-Antar où la reine Hâtshopsîtou raconte qu'elle « releva les monuments détruits au temps où les Âmouou régnaient sur la Terre du Nord » (Golénischeff, *Notice sur un Texte hiéroglyphique du Stabl-Antar*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 2-3). Le fragment du texte où Minéphtah parle « des rois de la Basse-Égypte qui possédaient le pays entier » (Dümichen, *Historische Inschriften*, t. I, pl. 4, l. 39-40; Mariette, *Karnak*, pl. 53, l. 39-40) se rapporte à la même époque, mais en rappelant leur suzeraineté sur toute la vallée (E. de Rougé, *Mémoire sur les Attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Mer*, p. 7).

rien perdu de leur fierté ni de leur esprit d'indiscipline, et, sous les Pharaons étrangers comme sous les nationaux, ils proportionnaient leur soumission à l'énergie du souverain régnant, ou aux forces qu'il pouvait mettre en ligne. Thèbes n'avait jamais perdu complètement l'ascendant qu'elle avait pris sur eux à la chute des Memphites. L'avènement d'une dynastie Xoïte, puis l'intrusion des Pasteurs, en la reléguant brutalement au second rang, ne l'avaient ni découragée elle-même, ni dépouillée aux yeux des autres de son prestige séculaire : les seigneurs du Midi se ralliaient d'instinct autour d'elle, comme autour de leur boulevard naturel, et leurs ressources, réunies aux siennes, lui créaient une puissance presque équivalente à celle des maîtres du Delta. Si nous étions mieux renseignés sur l'histoire de ce temps, nous y verrions sans doute, de même qu'à l'époque héracléopolitaine, les différents princes thébains saisir les occasions de chercher noise au suzerain, et ne se laisser déconcerter par aucun échec[1]. La période d'hégémonie que les chroniques attribuent aux Hyksôs de la XVIe dynastie, ne fut pas probablement pour eux un temps de tranquillité complète et de domination incontestée : on marquait, en les inscrivant seuls sur les listes, le moment plus ou moins long pendant lequel leurs vassaux thébains[2] échouèrent dans les essais de rébellion, et n'osèrent pas arborer ouvertement le titre ou les insignes de la royauté. Un Apôphis, celui-là, je pense, qui choisit le prénom d'Âqnounrî, régnait à Tanis quand la révolte décisive éclata, et Saqnounrî Tiouâa Ier, qui en fut le héros, n'avait d'abord d'autre dignité que celle de Régent — *hiqou* — sur les cantons du sud[3]. Nous ne connaissons ni les origines de la lutte, ni ses progrès, et

1. La longueur de la domination asiatique n'est pas connue exactement. On est d'accord pour supposer que les trois moments, distingués dans le récit de Manéthon (MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 566-568), répondent : 1° la conquête et les six premiers rois à la XVe dynastie thébaine ; 2° la soumission complète à la XVIe dynastie étrangère ; 3° la guerre de l'indépendance à la XVIIe dynastie, composée de deux séries parallèles, l'une de Pasteurs, l'autre de Thébains (MASPERO, *une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 79-80, et *Revue Critique*, 1870, t. II, p. 118-119) ; on discute longuement sur le temps que l'oppression dura. La meilleure solution est encore celle qui a été préconisée par Erman (*zur Chronologie der Hyksos*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 125-127), d'après laquelle la XVe dynastie aurait régné 284 ans, la XVIe 234, et la XVIIe 143, ce qui donnerait pour les trois réunies 661 ans. L'invasion aurait donc eu lieu vers 2346 av. J.-C., vers le temps où la puissance des Élamites était la plus forte ; l'avènement de la XVIe dynastie tomberait alors vers 2062, et le commencement de la guerre sous Âhmosis entre 1730 et 1720.

2. La suprématie de Thèbes sur les autres principautés est prouvée par le titre de dynastie thébaine, que Manéthon attribuait à la série des Pharaons indigènes, en lutte contre les derniers Pasteurs (MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 567-568), et par le récit du *Papyrus Sallier n° 1*, qui fait du *Régent de Thèbes* le rival du souverain d'Avaris (pl. I, l. 1-2).

3. *Papyrus Sallier n° 1*, pl. I, l. 1 ; cf. MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 198-199. Les premiers égyptologues qui étudièrent cette époque crurent que le chef de la XVIIe dynastie thébaine était le roi de l'inscription d'El-Kab, Saqnounrî Tiouâqni (E. DE ROUGÉ, *Examen de l'Ouvrage de M. le Chevalier de Bunsen*, II, p. 31, et *Athenæum Français*, 1852, p. 532 ; BRUGSCH, *Ægyptische Studien*, § II, p. 12) : Chabas s'aperçut que ce devait être le premier des deux autres Saqnounrî mentionnés au Papyrus Abbott (pl. III, l. 8-11), celui qui portait le nom de Tiouâa (*les Pasteurs en Egypte*, p. 37-40). La preuve que l'Apôphis du Papyrus Sallier est bien Apopi Âqnounrî est fournie par la

les Égyptiens eux-mêmes paraissent ne pas avoir été beaucoup mieux instruits que nous. Leur imagination travailla sur l'événement et en accommoda le détail à sa guise, non sans y glisser des fictions aventureuses. Un roman, fort goûté des lettrés trois ou quatre siècles plus tard, racontait que la guerre avait eu pour motif réel une sorte de querelle religieuse[1]. « Il arriva que la terre d'Égypte était aux Fiévreux, et, comme il n'y avait point de seigneur roi en ce jour-là, il arriva donc que le roi Saqnounrî fut régent de la ville du Midi, et que les Fiévreux de la cité de Râ étaient en la dépendance de Râ-Apôpi dans Avaris[2] : la Terre Entière payait tribut à celui-ci avec ses produits manufacturés, et le nord en faisait de même avec toutes les bonnes choses du Delta. Or le roi Râ-Apôpi se prit Soutkhou pour maître, et il ne servit plus aucun dieu qui était en la Terre Entière si ce n'est Soutkhou, et il construisit un temple en travail excellent et éternel à la porte du roi Râ-Apôpi, et il se leva chaque jour pour sacrifier des victimes quotidiennes, et les chefs vassaux étaient là, avec des guirlandes de fleurs, exactement comme on faisait pour le temple de Phrâ-Harmâkhis[3]. » L'édifice achevé, il rêva d'imposer le culte de son dieu aux Thébains, puis, comme il hésitait à employer la force en matière si délicate, il recourut à la ruse. Il consulta ses princes et ses généraux, mais ils ne surent quel parti lui recommander. Le collège des devins et des scribes fut mieux avisé : « Qu'un messager aille vers le Régent de la ville du Midi

forme même du cartouche-prénom, ainsi que Brugsch le vit, dès que Mariette eut révélé la véritable lecture du nom (*Geschichte Ægyptens*, p. 824, où le prénom d'un des deux Tiouâa est lu, par erreur, Âqnounrî, comme celui du roi Pasteur) : les deux épithètes Saqnounrî, Âqnounrî, sont formées sur le même modèle, et, comme Apôpi régnait avant que son rival fût roi de plein exercice, c'est évidemment Tiouâa qui a calqué sur Âqnounrî son prénom de Saqnounrî.

1. Le *Papyrus Sallier n° 1* a été écrit en l'an X, probablement sous le règne de Mînéphtah, en tout cas sous celui d'un Pharaon qui se place dans la seconde moitié de la XIX[e] dynastie. La valeur du document qui en occupe les premières pages a été reconnue par E. de Rougé (*Athénæum Français*, 1854, p. 532), et l'interprétation de quelques lignes tentée, d'après lui, par Brugsch (*Ægyptische Studien*, t. I, p. 8-21); il a été traduit depuis lors par Goodwin (*Hieratic Papyri*, dans les *Cambridge Essays*, 1858, p. 243-245), par Chabas (*les Pasteurs en Égypte*, p. 16-19), par Brugsch (*Histoire d'Égypte*, p. 78, et *Geschichte Ægyptens*, p. 222-226), par Ebers (*Ægypten und die Bücher Moses*, p. 204 sqq.), par Lushington (*Fragment of the First Sallier Papyrus*, dans les *Records of the Past*, 1[st] ser., t. VIII, p. 1-4), par Maspero (*Études Égyptiennes*, t. I, p. 198-214). Les données en avaient été acceptées comme historiques, sauf par Goodwin (cf. Bunsen, *Egypt's Place*, t. IV, p. 671) : la nature réelle en a été indiquée par Maspero (*Études Égyptiennes*, t. I, p. 195-216, et *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2[e] éd., p. XXVIII-XXXI), et la plupart des égyptologues se sont rangés depuis lors à cette opinion (Wiedemann, *Geschichte Ægyptens*, p. 71, et *Ægyptische Geschichte*, p. 299-300; Erman, *Neuægyptische Grammatik*, p. 2, et *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 502; Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 135, 256, et *Geschichte Ægyptens*, p. 212), sans admettre, toutefois, que le conte égyptien se rattache, comme je le pense, à la série des contes à paris et à énigmes.

2. Le texte est incertain en cet endroit, et Piehl, *Varia*, § XIV, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 60, ainsi que Lefébure, *un des Noms de la Royauté septentrionale*, dans la *Zeitschrift*, 1893, t. XXXI, p. 116, en ont proposé des lectures différentes de la mienne. Lefébure traduit : « Le fléau des villes, Apepi-Ra, était chef du Nord, dans Avaris, tandis que Sekenen-Ra était chef du Sud, à Thèbes », mais « il n'y avait pas de souverain du jour ».

3. *Papyrus Sallier n° 1*, pl. I, l. 1-4; cf. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 198-203, et *Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2[e] éd., p. 278-279.

pour lui dire : Le roi Râ-Apôpi te mande : « Qu'on chasse sur l'étang les « hippopotames qui sont sur l'étang de la ville, pour qu'ils laissent venir à moi « le sommeil de jour et de nuit ! » Il ne saura que répondre en bien ou en mal, et tu enverras un autre messager : Le roi Râ-Apôpi te mande : « Si le chef du Midi ne répond pas à mon message, qu'il ne serve « plus d'autre dieu que Soutkhou ! Mais s'il y répond et qu'il fasse « ce que je lui dis de faire, alors je ne lui prendrai rien et je ne « m'inclinerai plus devant aucun autre dieu de la Terre Entière « qu'Amonrâ, roi des dieux ! » Un autre Pharaon de conte populaire, Nectanébo, nourrissait beaucoup plus tard des cavales qui concevaient au hennissement des étalons de Babylone, et son ami Lycérus avait en Chaldée un chat qui allait chaque nuit étrangler les coqs de Memphis[1] : les hippopotames du lac de Thèbes, qui troublent le repos du roi de Tanis, sont évidemment très proches parents de ces animaux extraordinaires. La suite est perdue par malheur. On peut croire, sans risque de se tromper beaucoup, que Saqnounrî sortait sain et sauf de l'épreuve ; Apôpi s'empêtrait dans son propre piège, et se voyait acculé aux extrémités fâcheuses de trahir Soutkhou pour Amonrâ ou de déclarer la guerre. Il s'arrêtait probablement à cette dernière résolution, et la fin du manuscrit célébrait sa défaite.



PALETTE DE TIOUÂA[2].

Les hostilités traînèrent pendant un siècle et demi à partir de l'instant où Saqnounrî Tiouâa Ier se déclara fils du Soleil et roi des deux Égyptes. Dès qu'il eut entouré son nom du cartouche, les princes du Saïd firent cause commune avec lui, et la XVIIe dynastie data du jour qu'il se fut proclamé[3]. Ce fut d'abord une mêlée confuse et sans avantages décisifs[4] :

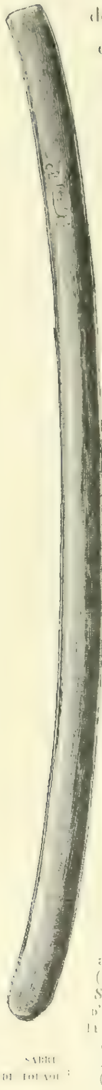
1. Dans un conte, qui s'est mêlé plus tard aux traditions relatives à Ésope le fabuliste (cf. *la Vie d'Ésope le Phrygien*, traduite par La Fontaine (*Fables*, éd. Lemerre, t. I, p. 41-42, 45). La justesse de cette interprétation est contestée par Piehl, *Varia*, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 60, note 2.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'original*, et Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXCI A, 3, et Pierret, *Catalogue de la Salle historique de la Galerie Égyptienne*, p. 153, n° 614 *bis*. Ce petit monument, qu'on attribuait à Saqnounrî III Tiouâqen, a été restitué à Tiouâa par Maspero, *une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 78.

3. Maspero, *une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 79-80, et *Revue Critique*, 1870, t. II, p. 119-120. Dans ce cas, et dans plusieurs autres, un changement de dynastie sur les listes de Manéthon n'indique pas l'avènement d'une famille nouvelle, mais un changement dans la condition d'une famille déjà montée au pouvoir.

4. C'est ce que Manéthon dit formellement : τῶν ἐκ τῆς Θηβαΐδος καὶ τῆς ἄλλης Αἰγύπτου βασιλέων γενέσθαι φησὶν ἐπὶ τοὺς ποιμένας ἐπανάστασιν, καὶ πόλεμον αὐτοῖς συῤῥαγῆναι μέγαν καὶ πολυχρόνιον (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 567). Erman pense, contrairement à cette tradition, que Tiouâa ne trouva aucun appui auprès des autres petits princes, mais qu'ils préférèrent demeurer les vassaux de l'étranger, plutôt que de reconnaître la suzeraineté de l'un de leurs égaux (*Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 152).

le Pharaon que les copistes grecs de Manéthon appellent Alisphragmouthosis battit enfin les barbares, les chassa de Memphis et des plaines occidentales du Delta, les enferma dans leur camp retranché d'Avaris[1], entre la branche Sébennytique du Nil et l'Ouady Toumilât. Les monuments sont rares qu'on peut rapporter à ce temps de misère, et l'on s'estime heureux d'en signaler qu'on dédaignerait comme insignifiants partout ailleurs. Un des serviteurs de Tiouâa I[er] nous a légué sa palette de scribe, où les titres de son maître sont entaillés au couteau, avec une maladresse dont nulle expression ne donne l'idée. Nous connaissons aussi un prince du sang, un fils de roi, Touaou, qui accompagna ce même Pharaon dans ses expéditions : le musée de Gizéh montre avec fierté le sabre de bois que ce personnage déposa sur la momie d'un certain Âqhorou, pour l'aider à se défendre contre les monstres de l'enfer. Un second Saqnounrî Tiouâa succéda au premier, et fut enterré non loin de lui dans une petite pyramide en briques, à la lisière de la nécropole thébaine[2]; puis la série s'interrompt, et l'on rencontre plusieurs souverains mal classés, Sakhontinibrî, Sanakhtounirî[4], Hotpourî,



SABRE DE TOUAOU[3]

1. MANÉTHON, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 567-568 : les variantes des manuscrits donnent Méphramouthôsis, Misphramouthôsis, et l'on a beaucoup travaillé pour identifier ce nom défiguré avec celui des rois connus jusqu'à présent. Unger y reconnaissait Âhmassipiri (cf. t. II, p. 94, de cette *Histoire*), un des fils d'Âhmosis qui n'a pas régné (*Chronologie des Manetho*, p. 155-156), mais la plupart des égyptologues l'ont identifié avec Touthmosis III, à l'exemple de Lepsius, en admettant que les Hyksôs ne furent chassés que sous le règne de ce dernier prince, ce qui n'est pas exact, ainsi que nous le verrons plus loin ; les autres admettent que les Pasteurs furent expulsés sous Âhmosis, mais ils pensent que le récit de Manéthon est un roman, où les noms et les faits ont été brouillés, sans souci de la vérité (WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 302).

2. Les deux Tiouâa et leurs pyramides nous sont connus par le *Papyrus Abbott*, pl. III, l. 8-11, où Tiouâa est appelé Tiouâa-âa, Tiou le deux fois grand : leur place réelle dans la série a été déterminée par CHABAS, *les Pasteurs en Égypte*, p. 38-40. On peut se demander si Tiouâa-âa n'est pas identique à Tiouâqni, dont le nom s'écrit parfois Tiouâa tout court (BOURIANT, *Notes de Voyage*, § 6, dans le *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 159), et s'il n'y a pas eu deux Tiouâa seulement, au lieu de trois qu'on admet d'ordinaire dans la XVII[e] dynastie.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Emile Brugsch-Bey* ; cf. MARIETTE, *Notice des Principaux Monuments*, 1864, p. 210, et MASPERO, *une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 77-78. L'objet est reproduit dans MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 51, *b*, et p. 16, *Album photographique du Musée de Boulaq*, pl. 37.

4. Nous ne possédons aucun monument contemporain de Sakhontinibrî ou de Sanakhtourî. Le premier n'est mentionné, à ma connaissance, que dans la série des rois thébains, auxquels le Domestique de la Nécropole, Khâbokhni, rendait hommage, sous la XX[e] dynastie (BURTON, *Excerpta Hieroglyphica*, pl. 35; WILKINSON, *Extracts from several hieroglyphical Subjects*, pl. V, 2; CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 866; PRISSE D'AVENNES, *Monuments*, pl. III, p. 1; LEPSIUS, *Denkmäler*, III, 2 *a*). Le second se rencontre sur la table d'offrandes du Musée de Marseille (E. DE SAULCY, *Étude sur la série des rois inscrits à la Salle des Ancêtres de Touthmès III*, p. 47, n° 3; MASPERO, *Catalogue du Musée Égyptien de Marseille*, p. 4) et sur l'une des parois de la Salle des Ancêtres de Karnak (PRISSE D'AVENNES, *Monuments Égyptiens*, pl. II; E. DE SAULCY, *Étude sur la série des rois*,

Manhotpourî, Râhotpou[1]. A mesure qu'on avance, les renseignements se multiplient et le défilé des règnes se reconstitue presque régulier. Le rôle que les princesses jouaient de vieille date dans la transmission du pouvoir avait grandi singulièrement, depuis la XII[e] dynastie, et menaçait presque d'effacer celui des hommes[2]. Y eut-il un moment, pendant ces siècles de bataille presque sans trêve, où, tous les mâles de la famille ayant péri, il ne resta plus que des femmes pour perpétuer la race solaire ici-bas et pour renouer la chaîne des générations? Dès que les ténèbres épanchées sur cette partie de l'histoire commencent à se dissiper, on distingue au moins autant de reines que de rois, parmi les personnages qui reparaissent à la lumière et qui présidèrent aux destinées de l'Égypte. Les fils conservaient la prépondérance sur les filles, quand les uns et les autres naissaient de l'union d'un frère et d'une sœur utérins et consanguins à la fois, et se trouvaient être par conséquent de condition égale : ils la perdaient en revanche dès qu'il leur manquait le moindre quartier de noblesse du côté maternel, et ils s'éloignaient d'autant plus du trône que leur mère tenait de moins près à la lignée de Râ. Toutes leurs sœurs, issues de ces mariages qui nous semblent incestueux, prenaient le pas, et l'aînée devenait le Pharaon légitime qui s'asseyait sur le siège d'Horus après le père, ou parfois de son vivant : le prince qu'elle épousait gouvernait alors pour elle, et la déchargeait de celles des fonctions de la royauté qu'un homme peut seul remplir légalement, culte des dieux suprêmes, commandement des armées, administration de la justice, mais elle ne cessait jamais d'être la souveraine, et si peu qu'elle marquât quelque suite dans les idées ou quelque fermeté dans l'esprit, il était obligé de lui laisser la direction des affaires, au moins par occasion. Elle morte, ses enfants recueillaient la couronne : il fallait que le père investît

p. 35-36), dans une position telle, qu'ils appartiennent à la fin de la XVII[e] dynastie, et qu'ils se rattachent plus spécialement au groupe de Saqnounrî III Tiouâqni et de Kamosou. On pourrait, à la rigueur, les considérer comme des rois secondaires ayant vécu à côté des Saqnounrî ou d'Âhmosis (Maspero, *les Momies royales de Deir-el-Bahari*, dans les *Mémoires publiés par les membres de la Mission du Caire*, t. I, p. 638-639).

1. Hotpourî et Manhotpourî sont cités l'un et l'autre dans les fragments d'un conte fantastique, copié sous la XX[e] dynastie, et dont les débris sont répartis entre les divers musées de l'Europe (Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, 2[e] éd., p. 287-296). Il est question de son tombeau, situé certainement à Thèbes, dans l'un des fragments, qui est conservé au Louvre (Id., *ibid.*, p. 291-292); on avait des scarabées de lui, et Petrie a découvert à Coptos un fragment de stèle portant son nom et ses titres, et racontant les travaux qu'il exécuta dans les temples de la ville (*A History of Egypt*, p. 246-247). L'an XIV de Manhotpourî est indiqué dans un des passages du conte, comme étant la date de la mort d'un personnage né sous Hotpourî (Maspero, *les Contes populaires de l'Egypte ancienne*, 2[e] éd., p. 293). Ces deux rois appartiennent, autant qu'on peut le voir, aux temps moyens de la XVII[e] dynastie : je placerai à côté d'eux le Pharaon Noubhotpourî, dont nous ne possédons jusqu'à ce jour que des scarabées assez grossiers (Fl. Petrie, *Historical Scarabs*, pl. 26).

2. Voir, au sujet du droit des reines, ce qui est dit au t. I, p. 258-259, 270-276, de cette *Histoire*.

formellement le plus âgé d'entre eux, aux lieu et place de la défunte, et qu'il partageât avec celui-là sinon la réalité, l'appareil extérieur du pouvoir[1]. Le troisième des Saqnounrî Tiouâa que nous connaissons, celui qui ajoutait une épithète à son nom et qui se faisait appeler couramment Tiouâqni, Tiouâa le brave[2], cumulait-il en lui toutes les conditions nécessaires au Pharaon régnant de son propre chef? Qu'il les eût ou non, la reine Âhhotpou qu'il épousa les possédait. Son fils aîné Âhmosou mourut prématurément : les deux puînés, Kamosou et un second Âhmosou, l'Amosis des Grecs, ceignirent le diadème après lui. Leur jeune sœur Âhmasi-Nofrîtari passa-t-elle du harem de l'un à celui de l'autre, comme cela arrivait souvent? On ne peut affirmer encore qu'elle ait été mariée à Kamosou, mais elle fut la femme d'Âhmosis, et les droits qu'elle lui apporta, combinés avec ceux qu'il héritait de leur mère Âhhotpou, le revêtirent d'un caractère de légalité assez rare parmi les Pharaons de cette époque : où tant d'autres furent seulement souverains de fait, il fut doublement souverain de droit[4].



NOFRÎTARI, D'APRÈS LA STATUETTE EN BOIS DU MUSÉE DE TURIN[3].

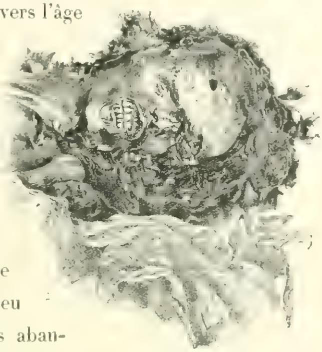
1. C'est ainsi qu'on voit Thoutmosis Ier introniser formellement sa fille Hâtshopsitou, vers la fin de son règne (E. de Rougé, *Étude des Monuments du Massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 47-48; Naville, *the Temple of Deir el Bahari*, p. 15-16).

2. Il semble bien que l'épithète de *Qeni*, le brave, le robuste, ne fit point partie indispensable du nom, pas plus que le mot Âhmosi dans les noms des membres de la famille d'Âhmosis, le vainqueur des Pasteurs (Maspero, *les Momies royales de Déir-el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission française*, t. I, p. 622). C'est bien à lui en effet que se rapporte le cartouche Tiouâa qui se rencontre sur la statue, signalée par Daninos-Pacha, publiée par Bouriant (*Notes de Voyage*, § 6, dans le *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 159), et sur laquelle on trouve réunis Âhmosis, une princesse de même nom, et la reine Âhhotpou Ire.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Flinders Petrie.*

4. J'ai essayé de rétablir la généalogie de toute cette famille dans *les Momies royales de Déir-el-Bahari* (*Mémoires de la Mission du Caire*, t. I, p. 620-637). Une partie en est certaine : 1° le mariage d'Âhhoptou Ire avec Tiouâa III (Bouriant, *Notes de Voyage*, § 6, dans le *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 159), où un fils aîné mort, du nom d'Âhmosis, est mentionné, avec sa mère Âhhotpou et sa sœur

Tiouâqni, Kamosou et Âhmosis se succédèrent assez rapidement. Tiouâqni guerroya très probablement contre les Pasteurs, et l'on ne sait s'il tomba sur un champ de bataille ou s'il fut victime de quelque complot : l'aspect de son cadavre prouve qu'il périt de mort violente vers l'âge de quarante ans[1]. Deux ou trois hommes, assassins ou soldats, l'entourèrent et l'expédièrent avant qu'on pût accourir à son aide. Un coup de hache lui enleva un lambeau de la joue gauche, découvrit les dents, fractura la mâchoire, le renversa étourdi à terre; un second coup entama profondément le crâne; une dague ou une javeline creva le front vers la droite, un peu au-dessus de l'œil. Il resta quelque temps abandonné sur la place : quand on le releva, il commençait à se décomposer, et l'on dut presser l'embaumement afin de le conserver tant bien que mal. La chevelure est épaisse, rude, emmêlée; la barbe avait été faite le matin même, mais le toucher en révèle la dureté et l'abondance. L'homme était grand, vigoureux, bâti pour vivre cent ans, et il se défendit résolument contre les assaillants : on dirait que les traits respirent encore la fureur. Une plaque blanchâtre de cervelle épandue forme taie sur un œil, le front est plissé, les lèvres rétractées en cercle laissent apercevoir les gencives et la langue mordue entre les dents. Kamosou ne régna pas longtemps[3] : nous ne savons rien de ses actes, mais



LA TÊTE DE SAQNOUNRÎ III[2].

Âhmosis, probablement la future reine Âhmasi-Nofritari. Les autres fils ne sont point nommés sur ce monument, qui est consacré au défunt par le père, par la mère et par celle de ses sœurs qui aurait régné avec lui, s'il avait vécu; 2° la filiation d'Âhhotpou Ire, et d'Âhmosis (stèle d'Edfou publiée par U. BOURIANT, *Petits Monuments et Petits Textes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 92-93; cf. MASPERO, *les Momies royales*, p. 625-628); 3° le fait que Nofritari était la sœur de son mari, sœur de père, comme le prouve la mention de *Sœur royale* qui figure à son protocole, entre les mentions de *fille* et *femme de roi* (*les Momies royales*, p. 535), sœur de mère ainsi qu'il résulte de la place qu'elle occupe à côté d'Âhhotpou sur la statue de Daninos-Pacha (BOURIANT, *Notes de Voyage*, § 6, dans le *Recueil de Travaux*, t. I, p. 159). Le rang de Kamosou n'est pas certain absolument : il est probable seulement qu'il doit s'intercaler entre Tiouâqni et Âhmosis, et qu'il fut un frère de ce dernier.

1. Tous les détails sur l'apparence du roi et sur le genre de sa mort ont été fournis par l'examen de la momie, qui est aujourd'hui au Musée de Gizéh (MASPERO, *les Momies royales de Déir-el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 526-529). Le nom Taâaten, que Wiedemann prête à ce prince (*Ægyptische Geschichte*, p. 301), n'est qu'une mauvaise orthographe du nom de Tiouâqni, due à la maladresse du graveur qui a tracé l'inscription sur le cercueil (MASPERO, *les Momies royales*, p. 526-527). Le culte de Tiouâqni se poursuivait encore sous la XXe dynastie (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 2 *a*, *d*).

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1886.*

3. On connaît de Kamosou, en outre du petit bateau qui fut découvert dans le cercueil de la reine Âhhotpou et qui est conservé aujourd'hui au Musée de Gizéh (VIREY, *Notice des Principaux Monuments exposés au Musée de Gizéh*, p. 213-214, n° 955), quelques mentions relatives à son culte et dispersées sur les monuments, sur une stèle de Gizéh (LIEBLEIN, *Dictionnaire des Noms Hiérogly-*

nous lui devons une des plus jolies œuvres de l'orfèvrerie égyptienne, la barque en or montée sur un chariot en bronze et en bois, dont son double voulait se servir pour voyager dans l'Hadès et que sa mère Âhhotpou s'appropria. Âhmosis[1] comptait vingt-cinq ans environ lorsqu'il monta sur le trône. Sa taille était médiocre, car sa momie emmaillotée ne mesurait guère que 1 m. 65 de longueur, mais le développement du cou et de la poitrine indiquait chez lui une force peu commune. Il avait la tête petite par rapport au buste, le front bas et étroit, les pommettes saillantes, les cheveux drus et ondoyants : le masque rappelle exactement celui de Tiouâqni, et la ressemblance seule préjugerait l'affinité, quand nous ignorerions le degré de parenté qui unissait les deux Pharaons[2]. Il semble avoir été ferme, actif, belliqueux : il fut heureux en tout cas dans celles de ses guerres que nous connaissons, et il débusqua les Pasteurs des dernières villes qu'ils occupaient. Peut-être le mérite d'avoir mené à bien cette entreprise ne fut-il pas aussi considérable que la plupart des modernes se plaisent à l'imaginer. Il trouvait la tâche finie plus d'à moitié, et ses pères avaient bataillé un siècle au moins à lui en préparer l'achèvement : s'il paraît avoir joué le plus grand rôle dans l'histoire de la délivrance, c'est que nous ignorons l'œuvre des autres, et qu'il bénéficie de l'oubli où leurs actes sont tombés. Ces réserves introduites, on doit convenir que les Pasteurs, même refoulés dans Avaris, n'étaient nullement des adversaires à dédaigner. Ce coin du Delta, où la pression constante des armes égyptiennes les avait concentrés, leur permettait de résister longtemps, et contre des forces très supérieures. Les marais impénétrables du Menzaléh au nord, le désert de la mer Rouge au sud, y couvraient leurs deux ailes; un réseau capricieux de bras du Nil et de canaux artificiels protégeait leur front comme de fossés sans nombre, et la Syrie leur offrait en arrière des ressources inépuisables, pour ravitailler leurs troupes ou pour les recruter parmi les tribus de leur race. Tant qu'ils s'y maintenaient, c'était une porte toujours ouverte à l'invasion : une victoire pouvait les

phiques, p. 750, n° 1922), sur la table d'offrandes du Musée de Marseille (E. DE SAULCY, *Étude sur la série des rois inscrits à la Salle des Ancêtres de Thoutmès III*, p. 48, 96-97), dans la série des princes adorés par les *Domestiques de la Nécropole* (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 2 *a*, *d*). Sa pyramide était à Drah-Abou-l-Neggah, à côté de celles des Tiouâa et d'Aménôthès Ier (*Papyrus Abbott*, pl. III, l. 12).

1. Le nom Âhmosou, Âhmosi, est traduit ordinairement *l'Enfant du Dieu Lune* (BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 254) : le sens réel est *le Dieu Lune a enfanté*, sous-entendu *lui* ou *elle*, la personne qui porte le nom (MASPERO, dans la *Revue Critique*, 1880, t. I, p. 106).

2. Ici encore, la description du personnage est faite d'après l'aspect actuel de la momie, qui est conservée au Musée de Gizéh (MASPERO, *les Momies royales de Déir-el-Baharî*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. I, p. 533-535). Il résulte de l'examen auquel je me suis livré, qu'Ahmosis comptait une cinquantaine d'années au moment de sa mort, d'où, en lui accordant un règne de vingt-cinq ans, vingt-cinq ou vingt-six ans environ lors de son avènement.

ramener à Memphis, replacer la vallée entière sous leur suzeraineté. Àhmosis, en les délogeant de leur dernière position, coupa court à ce danger. Ce n'est donc point sans raison que les chroniqueurs officiels le séparèrent plus tard de ses ancêtres pour faire de lui le chef d'une dynastie nouvelle. Ceux-ci n'avaient été, à vrai dire, que des Pharaons en souffrance, confinés d'abord au midi dans leur principauté thébaine, puis agrandis de génération en génération, sans parvenir à régner seuls sur le pays entier. On les laissa dans la XVIIe, auprès des souverains hyksôs dont on ne contestait pas la



LA PETITE BARQUE VOTIVE EN OR DU PHARAON KAMOSI, AU MUSÉE DE GIZÈH[1]

légitimité, et l'on constitua la XVIIIe avec ses successeurs, tous Pharaons de plein exercice, qui ne toléraient à côté d'eux aucun compétiteur, mais qui avaient réuni solidement entre leurs mains les deux régions dont l'Égypte se composait, la moitié de Sît avec la moitié d'Horus[2].

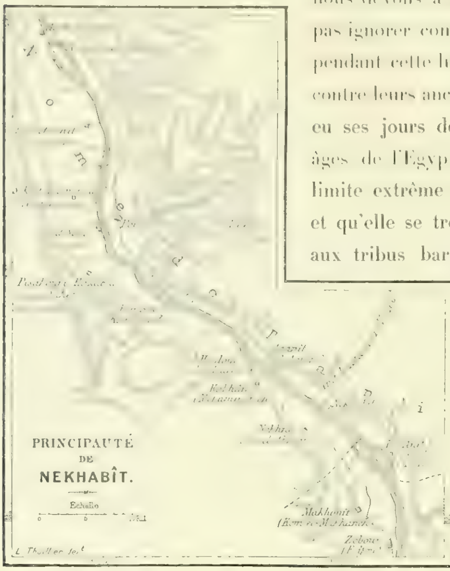
La guerre de délivrance commença au lendemain de l'avènement et remplit les cinq premières années du règne[3]. L'un des lieutenants d'Àhmosis, son

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1878.*

2. Manéthon ou ses abréviateurs appellent le roi qui chassa les Pasteurs Amôsis ou Tethmôsis (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 572-578). Lepsius crut pouvoir préférer la deuxième leçon et identifia ce Tethmôsis avec Thoutmosi Manakhpirrî, le Thouthmôsis III de nos listes : Àhmôsis n'aurait chassé d'Égypte que le gros de la nation. Cette théorie, à laquelle Naville se rattache encore (*Bubastis*, p. 29-30), ainsi que Steindorff (*zur Geschichte der Hyksos*, p. 7-8), a été combattue, il y a près de cinquante ans, par E. de Rougé (*Examen de l'ouvrage de M. le chevalier de Bunsen*, II, p. 36-43) : il faut admettre aujourd'hui qu'après l'an V d'Àhmosis il n'y eut plus en Égypte de rois Pasteurs, quand même une partie des anciens conquérants resta dans le pays à l'état d'esclaves, comme nous aurons bientôt l'occasion de le voir (cf. t. II, p. 88-89, de cette *Histoire*).

3. Cela résulte d'un passage de la biographie d'Àhmosi-si-Abîna (l. 14) où l'on raconte qu'après la prise d'Avaris, le roi passa en Asie, l'an VI (cf. t. II, p. 88, de cette *Histoire*). Les premières lignes de la *Grande Inscription d'El-Kab* (l. 5-15) semblent indiquer quatre campagnes successives, c'est-à-dire quatre années de guerre jusqu'à la prise d'Avaris, et une cinquième année pour la poursuite des Pasteurs en Syrie.

homonyme Ahmosi-si-Abîna, qui appartenait à la famille des sires de Nekhabît, a bien voulu nous raconter, dans une des inscriptions de son tombeau, les exploits nombreux qu'il accomplit aux côtés de son maître, et nous devons à son heureuse vanité de ne pas ignorer complètement ce qui se passa, pendant cette lutte suprême des Asiatiques contre leurs anciens sujets[1]. Nekhabît avait eu ses jours de prospérité aux premiers âges de l'Égypte, lorsqu'elle marquait la limite extrême du royaume vers le sud, et qu'elle se trouvait opposée en vedette aux tribus barbares de la Nubie[2]. Elle déchut, dès que le progrès de la conquête eut reporté la frontière à la première cataracte, et le souvenir de son importance primitive ne subsista plus que dans des expressions proverbiales ou dans des titres de cour pharaonique[3].



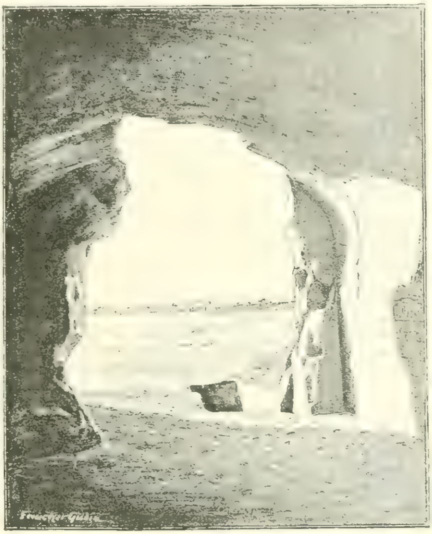
Les nomes situés au sud de Thèbes ne comprenaient pas en effet, comme ceux de la moyenne Egypte, un territoire large, fertile, bien arrosé, capable d'enrichir son maître et de nourrir grassement une population considérable : ils consistaient en longues bandes d'alluvions, resserrées entre le fleuve et la

1. Les inscriptions du tombeau d'Ahmosi-si-Abîna, Ahmosi, fils d'Abîna, ont été copiées par Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 655-658, puis par Lepsius, *Denkm.*, III, 12 *a-d*, et par Brugsch, *Ægyptische Chrestomathie*, t. I, pl. 6. La principale fut analysée rapidement par Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, 2e éd., p. 194-195, cf. Champollion-Figeac, *l'Égypte ancienne*, p. 168, 300), puis utilisée par E. de Rougé, *Examen de l'ouvrage de M. le chevalier de Bunsen*, II, p. 31-42, et surtout dans le *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès*, d'où les résultats passèrent chez Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 80-81, 86, 90. Elle a été traduite entièrement par Brugsch, *Reiseberichte aus Ægypten*, p. 217-220, puis *Geschichte Ægyptens*, p. 230-235, par Chabas, *les Pasteurs en Égypte*, p. 19-22, par Lepage Renouf, dans les *Records of the Past*, 1re Ser., t. VI, p. 5-10, enfin par le Père Cesare de Cara, *Gli Hyksos o Re Pastori di Egitto*, p. 324-328.

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. I, p. 74, de cette *Histoire*.

3. Le vautour de Nekhabît sert souvent à désigner le sud, tandis que l'uræus de Bouto marque l'extrême nord; le titre *Ra Nekhnit, Chef de Nekhnit*, auquel on attribue par hypothèse la valeur d'une fonction judiciaire (Brugsch, *Dictionnaire hiéroglyphique, Supplément*, p. 391-398, Erman, *Commentar zur Inschrift des Una*, dans la *Zeitschrift*, p. 5, et *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 134), prend encore l'expression Nekhabît Nekhnit comme la marque du Sud, et remonte ainsi à l'époque anté-historique où Nekhabît désignait le Midi par excellence.

montagne, haut placées par-dessus les crues et, par conséquent, difficiles à irriguer, cultivées par des fellahs pauvres et peu nombreux. Il faut, pour les tirer de leur misère, un concours assez rare d'accidents et de circonstances, une guerre qui mette en valeur les positions stratégiques qu'ils renferment, l'établissement de marchés, ceux de Syène et d'Éléphantine par exemple, où le commerce des régions voisines se concentre, l'érection, comme dans Ombos ou dans Edfou, d'un temple qui appelle périodiquement la foule des pèlerins[1]. La baronnie des Deux-Plumes comprenait, outre Nekhabît, deux autres villes au moins, Anît au nord[2], Nekhnît presque en face d'elle sur la rive gauche du fleuve[3]. Les trois se séparaient parfois en autant d'apanages pour des seigneurs indépendants[5] : même réunies, elles ne constituaient qu'un État de surface médiocre et de maigres revenus, dont les chefs ne pouvaient marcher de pair avec ceux des grands fiefs du Centre. Ses seigneurs vécurent obscurément pendant toute la durée de l'empire Memphite, puis, quand Thèbes eut pris l'ascendant, ils se rallièrent à elle et ils avouèrent sa suzeraineté. L'un d'eux, Sovkounakhîti, gagna la faveur de Sovkhotpou III Sakhemouaztaouirî, et reçut de lui des terres qui firent la fortune de sa



[illegible][4]

1. Sur le marché d'Éléphantine et de Syène, et sur le profit que les seigneurs locaux en tirèrent, cf. t. I, p. 424 sqq., de cette *Histoire*. La grandeur d'Edfou et d'Ombos date surtout de l'époque grecque, lorsque les rois Ptolémées rebâtirent les temples de ces deux villes et les agrandirent.

2. Anît est un des noms les plus fréquents de l'Égypte (Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. [illegible]).

3. Nekhnît (Brugsch, *die Ægyptologie*, p. [illegible]) est l'Hiéraconpolis des temps grecs et romains, *Har-Baoukou*, qui s'appelle aujourd'hui Kom el-Ahmar (Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 240). La description sommaire en a été donnée par Bouriant, *les Tombeaux d'Hiéraconpolis*, dans les *Études Archéologiques, Historiques et Linguistiques*, dédiées à M. le Dr C. Leemans, p. [illegible].

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey*, [illegible] 1882.

5. Ainsi Pihiri était prince de Nekhabit et d'Anît à la fois (Tylor-Griffith, *the Tomb of Paheri at El-Kab*, pl. III), tandis que la ville de Nekhnît avait ses chefs spéciaux, dont plusieurs nous sont connus par les tombes de Kom el-Ahmar (Bouriant, *les Tombeaux d'Hiéracônpolis*, p. 39-40).

maison[1] : un autre, Aï, se maria avec Khonsou, une des filles de Sovkoumsaouf I[er] et de la reine Noubkhâs[2]; serait-ce pour un de ces personnages de parenté royale que fut bâtie la laide pyramide en pierres de Koulah, la plus méridionale de celles qui subsistent dans l'Égypte propre? Les descendants d'Aî s'attachèrent fidèlement aux Pharaons de la XVII[e] dynastie et les secondèrent de leur mieux dans la lutte contre l'étranger. Nekhabît, leur capitale, était posée entre le Nil et la montagne arabique, au débouché d'une vallée qui s'enfonce profondément dans le désert et qui mène aux mines d'or de la mer Rouge : elle tirait bon profit et des métaux précieux que les caravanes lui apportaient, et du natron qu'elle récoltait et qu'on employait beaucoup dans les embaumements, depuis les temps antérieurs à l'histoire[3]. Elle avait été fortifiée dès le début, et ses murs, réparés avec soin d'âge en âge, étaient encore intacts au commencement de notre siècle. Ils dessinaient alors un quadrilatère boiteux, dont les deux grands côtés mesuraient 640 mètres et les autres environ un quart en moins. Le front sud présente une disposition fréquente dans les bâtisses en briques, des panneaux où les lits courent horizontaux, alternant avec des espaces où ils sont concaves; ils sont ondulés régulièrement sur les faces nord et ouest, et s'y continuent d'un bout à l'autre ininterrompus[4]. L'épaisseur atteint 11 m. 50, la hauteur moyenne 9 mètres; des rampes larges et commodes mènent au chemin de ronde. Les portes sont percées sans symétrie, une sur chacune des faces nord, est et ouest : la face méridionale n'en possède point. Ces ouvrages abritaient une population assez dense, mais distribuée de manière inégale; le gros se concentrait au nord et à l'ouest, où l'on voit les restes d'une multitude de maisons. Les temples s'entassaient dans un petit enclos carré qui avait le même centre que l'enceinte extérieure, et le principal était dédié à Nekhabît, la déesse vautour, qui avait prêté son nom à la cité[5] : c'était comme un réduit où la garnison pouvait résister, longtemps après que le reste était tombé aux mains de

1. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 273, 658-659; Lepsius, *Denkm.*, III, 13, *b, c*.

2. Tombeau n° IX de Ransonbu, à El-Kab (Lepsius, *Denkm.*, III, 62 *a*), interprété pour la première fois par Lieblein, *Recherches sur la Chronologie Égyptienne*, p. 134-135, cf. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 180, et la table généalogique qui s'y rattache.

3. Sur ce natron de Nekhabît et sur l'emploi qu'on en fait, cf. Maspero, *Études sur quelques Papyrus du Louvre*, p. 50, et Dümichen, *der Grabpalast des Patuamenemapt*, p. 15-18.

4. Cf. ce qui est dit au sujet de ces dispositions dans le t. I, p. 450, de cette *Histoire*.

5. Une partie du dernier temple, celui qui avait été reconstruit à partir de l'époque saïte, subsistait encore au commencement de notre siècle (Saint-Genis, *Description des ruines d'El-Kâb*, dans la *Description de l'Égypte*, 2e éd., t. I, p. 346-350, et *Antiquités*, t. I, pl. 66); elle fut détruite vers 1825, et Champollion n'y trouva plus que des arasements de murs (*Lettres écrites d'Égypte*, 2e éd., p. 109, 194-195, 382). Cf., sur ces édifices, Brugsch, *Dictionnaire Géographique*, p. 353-355.



LES RUINES DE LA PYRAMIDE DE KOULAH, PRÈS MOHAMMERIEH[1].

l'ennemi[2]. Les temps étaient troublés, la guerre désolait sans cesse les campagnes, les paysans durent plus d'une fois chercher refuge derrière ces remparts puissants et laisser leurs terres en friche : la disette résultait assez souvent de ces alertes, et ce n'était pas mince besogne pour le prince que d'en conjurer les effets. Un chef munitionnaire, Bebî, qui florissait vers cette époque, ne se lasse pas d'énumérer le nombre de pains qu'il allouait à tous les habitants grands et petits, les bœufs, les chèvres, les porcs, jusqu'à l'encens et à l'huile qu'il avait su emmagasiner pour eux : sa vigilance ne s'était jamais démentie, et « comme la famine reparaissait pendant beaucoup d'années, il avait distribué des grains dans la cité à tous ceux qui avaient faim[3] ».

Babaî, le premier des seigneurs dont nous connaissions le nom, était capitaine au service de Saqnounrî Tiouâqni[4]. Son fils Âhmosi, arrivé au terme de sa carrière, se creusa un tombeau dans la colline qui domine la face nord de la

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1882.*

2. La description de la ville de Nekhabît est empruntée à Saint-Genis, *Description des ruines d'El-Kab ou Elethyia*, dans la *Description de l'Égypte*, 2e éd., t. I, p. 341-356.

3. Tombeau nº 10 d'El-Kab (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 273-274, 659). L'inscription a été copiée et traduite plusieurs fois par Brugsch (*Recueil de Monuments*, t. I, pl. LXXII, 3, *Geschichte Ægyptens*, p. 245-247, *Thesaurus Inscriptionum Ægyptiacarum*, p. 1527-1528), qui a songé à la famine de sept années décrite dans la *Genèse*, XLI sqq.

4. *Grande Inscription d'El-Kab, l. 4.* On a encore des doutes sur la filiation de notre Âhmosi. Pour les uns, Babaî est le nom du père et Abina celui du grand-père (E. de Rougé, *Mémoire sur l'Inscription d'Ahmès*, p. 125-126); pour d'autres, Babaî est le père et Abina la mère (Tylor-Griffith, *the Tomb of Paheri at El Kab*, p. 7; [illegible], *aus einem Briefe an D. L. Stern*, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 57); d'autres enfin font de Babaî et d'Abîna deux variantes du même nom, probablement sémitique, que portait le père d'Âhmosi (Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 227 sqq.; Krall, *Ægyptische Studien*, p. 70-71); c'est cette dernière hypothèse qui me paraît être la plus vraisemblable, comme à la plupart des égyptologues contemporains.

ville, et il y raconta, pour l'édification de sa postérité, les actions les plus méritoires de sa longue vie. A peine sorti de l'enfance, il suppléa son père : il n'était pas marié encore que déjà il commandait la barque *le Veau*. Il passa de là sur le navire *le Septentrion*, et sa vigueur le fit choisir pour escorter à pied le roi son homonyme, quand celui-ci montait en char ; il rejoignit son poste, au moment où la campagne décisive venait de débuter[1]. La tradition courante à l'époque des Ptolémées voulait qu'Âhmosis eût 480 000 hommes sous ses ordres, lorsqu'il campait devant Avaris. Cette multitude n'avançait point ses affaires, le siège traînait en longueur : il préféra traiter avec les Pasteurs et leur accorda le droit de se retirer en Syrie sains et saufs, eux, leurs femmes, leurs enfants et tous leurs biens[2]. Ce récit ne s'harmonise guère avec les renseignements que l'inscription nous fournit, trop brefs, sur la marche des événements. L'armée qui délivra l'Égypte n'était pas la horde désordonnée qu'on se figura plus tard : elle consistait plutôt, comme celles qui envahirent la Syrie peu après, en 15 000 ou 20 000 soldats, bien équipés, vigoureusement conduits, mais, de plus, appuyés par une flotte qui les transportait frais et dispos aux champs de bataille, outre les canaux et les bras du fleuve[3]. Dès qu'elle se montra sur le théâtre des hostilités, la partie se lia : Âhmosi-si-Abîna manœuvra sous les yeux du roi, et se distingua si vite qu'il fut transféré, par faveur spéciale, sur un vaisseau de haut bord, le *Lever dans Memphis*. Il se vit incorporé aussitôt après dans une division chargée d'opérer par eau, sur le Zadikou qui baignait les murs de la forteresse ennemie[4]. Deux attaques successives, lancées à fond par cette voie, n'aboutirent à aucun résultat notable : Âhmosi-si-Abîna tua son homme et lui coupa la main lors de chacune d'elles, et ses prouesses, annoncées au souverain par l'un des hérauts, lui valurent par deux fois l'or de la bravoure, probablement sous forme de colliers, de chaînes ou de bracelets[5].

1. *Grande Inscription d'El-Kab*, l. 5-7.
2. MANÉTHON, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 567-568.
3. On remarquera en effet qu'Âhmosi, fils d'Abina, est un matelot, chef de matelots, et qu'il passe de navire en navire, jusqu'au moment où il obtient le commandement d'un des vaisseaux les plus importants de la flotte royale. Les transports par eau jouaient toujours un grand rôle dans les guerres qui avaient l'Égypte même pour théâtre : j'ai déjà signalé des campagnes qui s'étaient accomplies de la sorte, sous les dynasties héracléopolitaines (cf. t. I, p. 456-458, de cette *Histoire*), et l'on verra les conquérants éthiopiens procéder par la même voie, au cours de leurs invasions en Égypte.
4. Le nom de ce canal avait été reconnu d'abord par Brugsch (*Reiseberichte aus Ægypten*, p. 218), puis méconnu et traduit : « l'eau portant le nom de l'eau d'Avaris » (*Histoire d'Egypte*, p. 81; cf. CHABAS, *les Pasteurs en Égypte*, p. 19). On le lit aujourd'hui Zadikou, et, avec l'article égyptien, Pa-zadikou, Pzadikou (BRUGSCH, *Dictionnaire Géographique*, p. 1006 ; C. DE CARA, *Gli Hyksôs o Re Pastori di Egitto*, p. 325). Le nom est d'origine sémitique et dérive de la racine qui signifie *être juste* : on ne sait pas auquel des cours d'eau qui traversaient l'orient du Delta il convient de l'appliquer.
5. *Inscription d'El-Kab*, l. 7-10. Le fait que les attaques ne furent pas heureuses de ce côté est

L'assaut repoussé de ce côté, les Égyptiens obliquèrent vers le sud et vinrent se heurter au village de Taqimît[1] : ici encore, la victoire demeura indécise, mais Âhmosi-si-Abîna eut une aventure. Il avait fait un prisonnier : il s'égara en le ramenant, tomba dans une tranchée vaseuse, et lorsqu'il se fut désembourbé tant bien que mal, il chemina quelque temps par mégarde dans la direction d'Avaris. Il s'aperçut de son erreur avant qu'il fût trop tard, revint au



LES TOMBEAUX DES PRINCES DE NEKHABIT, DANS LA COLLINE D'EL-KAB[2].

camp sain et sauf et reçut encore un peu d'or, en récompense de sa belle conduite[3]. Une seconde tentative réussit complètement : la ville fut enlevée haut la main, livrée au pillage, et Âhmosi-si-Abîna s'y empara d'un homme et de trois femmes, qu'on lui donna comme esclaves à la répartition des dépouilles[4]. Les vaincus évacuèrent à la hâte les derniers postes qu'ils conservaient à l'orient du Delta et se réfugièrent en Syrie, dans les cantons les plus rapprochés de l'Égypte. Y assumèrent-ils au premier moment une

prouvé par la suite du récit : si elles avaient réussi, comme on le pense ordinairement, les Égyptiens ne se seraient pas reportés sur un autre point situé au sud, pour renouveler la lutte.

1. Le site de Taqimît est inconnu (Brugsch, *Dictionnaire Géographique*, p. 841). Piehl conteste l'existence de cette localité (*Notes de Philologie Égyptienne*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XV, p. 256-257).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1884.*

3. *Inscription d'El-Kab*, l. 10-12 : le texte est très peu explicite, mais je ne vois pas le moyen de le comprendre autrement que je ne l'ai fait ici : cf. une interprétation différente dans Piehl, *Notes de Philologie Égyptienne*, dans les *Proceedings*, 1892-1893, t. XV, p. 257-258.

4. *Inscription d'El-Kab*, l. 12-13. Le prisonnier qui fut donné à Âhmosi, après la victoire, est probablement celui-là même qui est appelé Pââmou, l'Asiatique, dans la liste des esclaves qu'il fit graver sur l'une des parois de son tombeau (Lepsius, *Denkm.*, III, 12 c, l. 12).

attitude menaçante, ou bien Âhmosis voulut-il leur porter le coup de grâce, avant qu'ils eussent trouvé le temps de respirer et de rallier autour d'eux assez de forces pour reprendre l'offensive? Il franchit la frontière en l'an V[1]. C'était la première fois depuis des siècles qu'un Pharaon se hasardait en Asie, et le même effroi de l'inconnu, qui avait retenu ses grands ancêtres de la XII[e] dynastie, l'arrêta sans doute au seuil du continent : il n'alla pas plus loin que les cantons bordiers du Zahi situés à la limite du désert, et il se contenta de saccager la petite cité de Sharouhana[2]. Âhmosi-si-Abîna l'accompagnait encore, avec son cousin Âhmosi Pannekhabît, alors au début de sa carrière : il y gagna deux jeunes filles pour sa maison[3]. L'exécution terminée, les Égyptiens s'en revinrent avec leur butin et ne reparurent plus de longtemps. Si les chefs des Pasteurs s'étaient bercés de l'idée qu'ils pourraient recouvrer l'avantage et rentrer promptement en possession de leur domaine africain, ils durent ressentir cruellement cet échec : il leur fallut avouer que c'en était fait de leur puissance, et répudier tout espoir de retour au pays qui les rejetait si rudement. Le gros de leurs clans ne les suivit point dans l'exil : il demeura attaché au sol sur lequel il avait vécu, et les tribus qui s'étaient implantées à ses côtés l'une après l'autre, les Bnè-Israel eux-mêmes, ne songèrent pas davantage à regagner leur patrie d'origine. Leur condition varia selon les lieux. Celles qui s'étaient installées dans la plaine du Delta furent assujetties à un véritable esclavage. Âhmosis détruisit le camp d'Avaris, cantonna ses officiers dans les villes, construisit des châteaux aux points stratégiques ou releva les anciennes citadelles, pour se garder contre les

1. La copie de Champollion porte l'an V (*Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 656, l. 14, ainsi que celle de Lepsius, *Denkm.*, III, 12 *d*, l. 14; Brugsch (*Reiseberichte aus Ægypten*, p. 218, et *Geschichte Ægyptens*, p. 282) a lu l'an VI. D'après Piehl (*Notes de Philologie Égyptienne* dans les *Proceedings*, 1892-1893, t. XV, p. 258), il faudrait comprendre non que Sharouhana fut prise en l'an V, mais que les Égyptiens l'assiégèrent *pendant cinq ans*.

2. Sharouhana, qui est mentionnée encore sous Thoutmosis III (Lepsius, *Denkm.*, III, 31, *b*, l. 12), n'est pas la plaine de Sharon, ainsi que Birch le supposait (*The Annals of Thotmes III as derived from the Hieroglyphical Inscriptions*, p. 38), mais la Sheroukhem des textes bibliques, dans la tribu de Siméon (*Josué*, *XIX*, *6*), ainsi que Brugsch l'a reconnu (*Geographische Inschriften*, t. II, p. 32). C'est aujourd'hui très probablement le Tell esh-Sheriâh, qu'on signale au N.-O. de Béershéba.

3. *Inscription d'El-Kab, l. 13-15*; *Inscription de la statue d'Ahmosi Pannekhabît, face A, l. 3-4.* Âhmosi Pannekhabît reposait dans le tombeau n° 2, à El-Kab (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXLV, 4). Sa vie était racontée brièvement sur l'une des parois (Ephrem Poitevin, *Notice sur Ahmès, dit Pensouvan*, dans la *Revue Archéologique*, 1[re] sér., t. XI, p. 65-73; Lepsius, *Denkm.*, III, 43, *a-b*), et sur les deux faces du siège de ses statues. On voit au Louvre l'une de celles-ci, ou plutôt deux plaques sciées sur le siège de l'une d'elles (Prisse d'Avennes, *Monuments Égyptiens*, pl. IV, 2-3; Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XIV, A-B; cf. Birch, *the Annals of Thoutmes III as derived from the Hieroglyphical Inscriptions*, p. 33-34, Chabas, *Mémoire sur les Pasteurs*, p. 22-23, Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 235-236, C. di Cara, *Gli Hyksós*, p. 328-330); l'autre est d'une bonne conservation et appartient à M. Finlay (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, § *XLIV*, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 77-78). L'inscription se retrouvait mutilée sur la paroi du tombeau (Lepsius, *Denkm.*, III, 43), et les trois monuments qui nous l'ont conservée se complètent suffisamment, pour qu'on puisse rétablir le texte presque complet.

incursions des Bédouins : les vaincus, comme emmaillés dans ce réseau de places fortes, ne furent plus qu'une tourbe de serfs taillables et corvéables à merci. Mais au nord, les populations qui erraient entre la branche Sébennytique du Nil et la Pélusiaque ne se laissèrent pas traiter si durement. Les marais de la côte leur offraient un asile assuré, où elles se réfugièrent à la moindre exaction des fonctionnaires royaux. Là, retranchées au milieu de fourrés inextricables, sur des îlots auxquels on n'accédait que par d'interminables chaussées à demi noyées ou par de longs canaux sinueux perdus dans l'épaisseur des joncs, elles bravaient tout à leur aise les tentatives des troupes les mieux aguerries : la trahison seule avait raison de leur résistance. Un ou deux villages brûlés, quelques centaines de captifs réfractaires à la servitude, des troupeaux malingres, des filets, des barques vermoulues : la plupart des Pharaons estimèrent que des gains aussi minces ne valaient pas l'effort déployé à les conquérir. Ils se bornèrent à surveiller de près ces bandes insoumises, et, tant qu'elles ne commirent pas de déprédations trop flagrantes, ils ne les inquiétèrent point dans leurs habitudes de sauvagerie misérable.

L'invasion asiatique avait arrêté net le progrès de l'Égypte aux plaines sans fin du Haut-Nil. Les princes thébains, de qui la Nubie dépendait directement, s'étaient trop absorbés dans leurs guerres contre l'ennemi héréditaire, pour se soucier beaucoup de continuer au sud l'œuvre de colonisation, menée si rondement par leurs pères de la XII[e] et de la XIII[e] dynastie[1]. La vallée même leur obéissait jusqu'au delà de la seconde cataracte, sans que les conditions ni la routine ordinaire de la vie parussent s'y modifier au cours des âges. Les temples d'Ousirtasen et d'Amenemhâit s'écroulaient l'un après l'autre[2], les villes languissaient et ne reconstruisaient aucun de leurs monuments, la crue ramenait périodiquement ses convois de barques, où les matelots de Koush entassaient leur poudre d'or et leurs bois, leurs gommes et leurs dents d'éléphants. De temps en temps, une bande de Bédouins, des gens d'Ouaouaît ou des Mazaiou, fondait à l'improviste sur quelque village et le dévalisait : la garnison la plus voisine lui courait sus, ou, dans les occasions critiques, le roi lui-même s'ébranlait à la tête de sa garde et la relançait dans les montagnes. Âhmosis, accueilli à sa rentrée de Syrie par la nouvelle d'une irruption, jugea que l'occasion était favorable d'aller parader sa victoire devant les nomades

1. Voir, au sujet de la Nubie, ce qui est dit au t. I, p. 394-398, 478 sqq., 532-535, de cette *Histoire*.
2. Il fallut, comme on le verra, relever, sous Thoutmosis III, ceux de Semneh et d'Ouady Halfah.

de la Nubie[1]. C'étaient cette fois les tribus du Khonthanounofir qu'il s'agissait de châtier, celles qui habitaient les Ouadys à l'est du Nil, au delà de Semnéh. La flotte convoya rapidement à l'autre extrémité du royaume l'armée qui avait expulsé les Pasteurs, et où les deux Âhmosi de Nekhabît figuraient au premier rang. Comme d'habitude, les Égyptiens débarquèrent au point de la berge le plus rapproché du pays rebelle et tuèrent quelque monde à l'ennemi : Âhmosi-si-Abina rapporta trois mains et ramena deux prisonniers, ce qui lui mérita deux esclaves bédouines, outre l'or de la vaillance. Cette victoire au midi, après tant de succès au nord, remplit de fierté l'âme de Pharaon, et l'orgueil qu'on en conçut dans son entourage perce encore sous les phrases brèves du récit : on l'y dépeint descendant le fleuve sur la galéasse royale, le cœur épanoui, et gonflé d'allégresse par ce triomphe sur la Nubie, qui suivait de si près la délivrance du Delta. Il n'était pas à Thèbes, qu'une catastrophe imprévue changea sa confiance en inquiétude et le contraignit à rebrousser. Il semble en effet qu'au moment même où il s'imaginait en avoir fini avec l'Éthiopie, un de ces mouvements brusques, tel qu'on en signala souvent de pareils dans les mêmes régions, jeta le Soudan sur l'Égypte. On ne connaît le nom du chef qui dirigea l'attaque, ni ceux des peuples qui y participèrent : les contemporains, menacés en pleine sécurité par ce débordement de la barbarie, crurent assister à une nouvelle irruption d'Hyksôs, et ils appliquèrent à ces Méridionaux l'épithète injurieuse de Fiévreux, qu'ils avaient infligée à leurs maîtres asiatiques. Les ennemis descendirent le fleuve, commettant mille atrocités et souillant partout sur leur passage le sanctuaire des dieux thébains. Ils étaient parvenus au lieu dit Tentoâ[2], quand on put les rejoindre enfin et leur barrer la route. Âhmosi-si-Abîna se distingua pendant le combat. La barque qu'il montait, probablement le *Lever dans Memphis*, aborda seule la galiote amirale et s'en empara, après une mêlée où il prit deux gabiers de sa main. Le roi se montra d'autant plus généreux envers ceux dont la bravoure avait décidé du succès, que le danger lui avait semblé plus considérable : il alloua cinq esclaves à chaque homme de l'équipage, et cinq aroures de terre choisies dans le canton où ils

1. *Inscription d'El-Kab*, l. 15-17. Pour la situation de la contrée de Khonthanounofir, cf. ce qui est dit au t. I, p. 490, de cette *Histoire*.

2. Le nom de cette localité ne se rencontre pas ailleurs ; il semble désigner, non pas un village, mais un canal, un bras de fleuve ou un havre situé le long du Nil. Je ne sais où le placer, mais je ne serais pas étonné qu'il fallût le chercher, sinon en Égypte même, du moins dans la portion de la Nubie la plus proche de l'Égypte. M. Revillout, qui, reprenant une idée abandonnée par Chabas (*Mémoire sur les Pasteurs*, p. 45-46), reconnaît dans cette expédition un retour offensif des Pasteurs, se demande si Tantoâ n'est pas la Tantah moderne, dans le Delta (*Revue Égyptologique*, t. VII, p. 82, n. 1).

étaient nés[1]. L'invasion produisit son contre-coup dans l'Égypte même. Un certain Titiânou, qui devait être à la tête d'une faction puissante, se souleva on ne sait où, quelque part sur les derrières de l'armée. La rapidité avec laquelle Âhmosis refoula les Nubiens, puis se replia contre lui, déjoua ses projets : il fut anéanti, lui et les siens, mais là encore le péril avait été grave[2]. Ce fut, sinon la dernière expédition du règne, du moins la dernière de celles que le Pharaon conduisit en personne : il avait acheté suffisamment par son activité et par son courage la faculté d'achever en paix le reste de ses jours.

Un renouveau de grandeur militaire aboutissait toujours à une renaissance des arts, puis à une recrudescence des constructions. Les dieux s'arrogeaient sur les dépouilles des droits qui primaient ceux des hommes : leur toute-puissance n'avait-elle pas assuré la victoire et livré le butin qui enrichissait leurs fidèles? On prélevait donc à leur intention la dîme des esclaves, des bestiaux, des métaux précieux; on leur adjugeait même des champs, des villes, des cantons entiers, dont le rendement en partie rehaussait l'éclat de leur culte, en partie servait à réparer leur maison ou à l'agrandir. On consolidait le gros œuvre, on ajoutait des salles ou des pylônes au plan primitif, et, l'impulsion une fois imprimée aux travaux d'architecture, les autres artisans en profitaient. Les sculpteurs et les peintres, qui avaient chômé par générations entières aux siècles d'abaissement, et qui s'étaient gâté la main faute d'emploi, se la refaisaient bientôt. Ils n'avaient jamais perdu complètement la routine du métier, et d'ailleurs les vieux édifices leur offraient des modèles variés, qu'il leur suffisait de copier fidèlement pour renouer la tradition : quelques années après la reprise, une école nouvelle s'annonçait, dont l'originalité se dégageait chaque jour davantage, et dont les chefs ne le cédaient bientôt en rien aux maîtres des écoles anciennes. Âhmosis n'usa point d'ingratitude envers les dieux ; il construisit pour eux, dès que ses guerres lui en

1. *Inscription d'El-Kab*, l. 17-21.

2. *Inscription d'El-Kab*, l. 21-23. Le texte est si bref que l'interprétation n'en est pas assurée complètement. On reconnaît aujourd'hui, avec Brugsch (*Reisebericht aus Ægypten*, p. 219-220, et *Geschichte Ægyptens*, p. 233), que Titiânou est un nom d'homme, mais plusieurs égyptologues font du personnage qui s'appelle ainsi un chef de tribus éthiopiennes (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 309-310), tandis que d'autres reconnaissent en lui un seigneur égyptien révolté (Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 152; Maspero, *Histoire Ancienne des Peuples de l'Orient*, 4e éd., p. 170), un roi des Pasteurs (Revillout, *Revue Égyptologique*, t. VII, p. 82, note 1), [illegible] qui il était (Chabas, *Mémoire sur les Pasteurs en Égypte*, p. 46). La tournure embarrassée du texte et les expressions qu'il emploie me font penser que le rebelle était un prince de la famille royale, et même que le nom qu'il porte n'était pas son vrai nom. Nous verrons par la suite qu'en une occasion analogue, les pièces officielles désignent sous le terme fictif de Pentaouirît un prince engagé dans un complot contre Ramsès III (Déveria, *le Papyrus judiciaire de Turin*, p. 60-63, 155-156); Titiânou serait un sobriquet du même genre, substitué au nom réel. Il semble que, dans les cas de haute trahison, non seulement le criminel perdait la vie, mais que l'on proscrivait son nom pour ce monde et pour l'autre.

laissèrent le loisir. L'avènement des premières familles thébaines n'avait jadis procuré à Thèbes que des avantages médiocres. Ses Pharaons l'avaient abandonnée sans scrupule, dès qu'ils avaient régné sur la vallée entière, et ils s'en étaient allés trôner à Héracléopolis, au Fayoum, à Memphis même; ils n'étaient rentrés qu'aux temps de la XIII[e] dynastie, quand la décadence avait déjà commencé pour eux. Thèbes avait eu souvent l'honneur de fournir des maîtres au pays, jamais elle n'en avait eu le profit[1]; elle fut plus heureuse cette fois. Les autres cités s'étaient habituées à la considérer comme leur métropole, à force de se grouper autour de ses princes pour batailler contre les Hyksôs : elle avait été la dernière à jeter les armes au moment de l'invasion, et la première à les ressaisir pour recouvrer sa liberté. Aussi bien n'était-ce pas l'Egypte restreinte des dynasties memphites qui réclamait son rang parmi les nations, c'était la grande Égypte des Amenemhâît et des Ousirtasen, agrandie encore par ses victoires récentes : Thèbes en était la capitale naturelle, et les rois n'auraient pu choisir aucun point d'où il leur fût plus facile de surveiller efficacement tout leur empire. Elle s'élevait en effet presque à distance égale des deux frontières : que la guerre éclatât au Nord ou au Sud, Pharaon, s'il y résidait, n'avait que la moitié du royaume à traverser pour se porter de sa personne au champ de bataille. Âhmosis travailla à l'embellir, mais ses ressources étaient trop mesquines encore pour qu'il osât s'embarquer dans de vastes projets : il ne toucha guère au temple d'Amon, et, s'il s'avisa de bâtir dans le voisinage, ce ne fut que des édifices sans importance[2]. Le loisir lui manqua d'ailleurs pour tenter davantage, car il dut attendre jusqu'en l'an XXII de son règne avant de se mettre à l'œuvre sérieusement. Ce lui fut une occasion nouvelle de faire revivre une des pratiques tombées en désuétude sous les rois étrangers, et de remonter un rouage essentiel de l'administration dans l'Égypte antique. Les carrières de Tourah jouissaient, comme on sait, du privilège de fournir des matériaux de choix aux architectes royaux : on ne voyait nulle part de calcaire aussi blanc, aussi tendre à tailler, aussi propre à recevoir ou à conserver toutes les finesses d'une inscription ou d'un bas-relief[3]. L'exploitation privée ne cessait jamais dans les couches de qualité courante, mais on y entre-

1. Cf. ce qui est dit au sujet de cet abandon de Thèbes dans le t. I, p. 464 et 528, de cette *Histoire*.

2. E. de Rougé, *Étude des Monuments du Massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 41. Dans l'inscription de l'an XXII, Âhmosis dit expressément qu'il ouvre des chambres nouvelles aux carrières de Tourah, pour les travaux du temple d'Amon Thébain, aussi bien que pour ceux du temple de Phtah Memphite (Lepsius, *Denkm.*, III, 3, *a*, l. 3-4).

3. Cf. ce qui est dit au sujet de ce calcaire de Tourah, dans le t. I, p. 383-384, de cette *Histoire*.

tenait toujours, alors comme aujourd'hui, des escouades de manœuvres occupées à débiter la pierre en moellons de petit appareil, ou à la casser brutalement afin de la réduire en chaux pour le bénéfice des populations voisines : on réservait à l'État les veines les plus puissantes. Rien n'aurait été plus facile aux contemporains que d'estimer l'intensité de la prospérité publique à l'activité déployée dans ces réserves royales : elle décroissait dès que les carriers ralentissaient l'extraction, et l'on pouvait la réputer morte à partir du jour où le bruit de leurs marteaux se taisait. Chaque dynastie qui se sentait assez forte les rappelait à la besogne, et enregistrait le fait avec orgueil sur des stèles qu'elle gravait aux abords des chantiers. Âhmosis rouvrit



UN CONVOI DES CARRIERS DE TOURAH, TIRANT LA PIERRE[1].

des chambres à Tourah, et s'y procura « de la pierre blanche et bonne », pour les temples d'Amon à Thèbes et de Phtah à Memphis. Ce que Memphis était devenue depuis les Amenemhâît, aucun monument n'est encore sorti de terre afin de nous l'apprendre. Elle dut souffrir et de l'invasion des Pasteurs et des guerres qui précédèrent leur expulsion, autant pour le moins que les cités du Delta : elle se trouvait sur le chemin des armées, exposée à tous les pillages. Par un retour curieux de la fortune, ce furent les *Fankhoui*, les prisonniers asiatiques, que l'on obligea à creuser le filon et à réparer les ruines que leurs pères avaient faites[2]. Les tableaux sculptés sur les stèles d'Âhmosis nous les montrent en pleine corvée : le bloc a été détaché de la montagne et ils l'équarrissent au ciseau, ou ils le convoient sur un traîneau halé par des bœufs[3].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* Vyse-Perring, *the Pyramids of Gizeh*, t. III, planche en face de la p. 99, cf. Lepsius, *Denkm.*, III, 3 *a*.

2. Les *Fankhoui* sont à proprement parler tous les prisonniers de race blanche, à quelque tribu qu'ils appartiennent. Leur nom dérive de la racine *fôkhou*, *fankhou*, *lier*, *serrer*, *enlever*, *piller*, *détruire* (Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 1re éd., p. 126, note 2, Max Müller, *Asien und Europa nach Altægyptischen Denkmälern*, p. 208-212); s'il a parfois le sens de Phéniciens (Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 242, 258, 663; Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 310), c'est à l'époque ptolémaïque, par assonance avec le nom grec Φοίνικες. Ici, le terme *Fankhoui* marque les Pasteurs, et les Asiatiques faits prisonniers dans la campagne de l'an V contre Sharouhana.

3. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 488, Rosellini, *Monumenti Storici*, t. I, pl. XV et p. 195-196; Lepsius, *Denkm.*, III, 3, *a b*; Vyse-Perring, *the Pyramids of Gizeh*, t. III, p. 94 sqq.; cf. Brugsch, *das Ægyptische Troja*, dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 92.

Âhmosis avait eu beaucoup d'enfants de ses différentes femmes : six au moins, qui étaient nés de la reine Nofrîtari, possédaient des droits éminents sur la couronne, et peut-être lui en avait-elle donné d'autres dont l'existence nous reste inconnue. L'aîné d'entre eux paraît avoir été un fils, Sipiri; il reçut tous les honneurs dus à un prince héréditaire, mais il mourut avant d'avoir régné[1], et le second mâle de la famille prit sa place, Amenhotpou, que les Grecs appelèrent Aménôthès[2]. Âhmosis alla reposer dans la chapelle qu'il s'était préparée au cimetière de Drah-abou'l-Neggah, parmi les humbles pyramides de la XI[e], de la XIII[e] et de la XVII[e] dynastie[3]. On l'y vénéra comme un dieu, et son culte continuait six ou huit siècles plus tard, lorsque l'insécurité croissante de la nécropole thébaine contraignit enfin les gardiens à retirer les souverains de leurs chambres funéraires[4]. Le cercueil était encore intact, un pauvre cercueil en bois tout barbouillé de jaune et qui épouse les contours généraux du corps : un simulacre de barbe postiche pend au menton, un pectoral se dessine sur la poitrine avec un collier, et la chevelure, les traits du visage, les parures, sont rehaussés de bleu. Le nom avait été tracé rapidement à l'encre sur le devant du linceul : au moment où l'on souleva le couvercle, des guirlandes de fleurs roses décolorées s'enroulaient autour du cou, dernière offrande des prêtres qui enfouirent le Pharaon dans la cachette avec ses pairs[5]. Aménôthès I[er] n'avait pas encore atteint sa majorité, quand son père « s'envola ainsi

1. Sur Sipiri, cf. Birch, *Étude sur le papyrus Abbott*, dans la *Revue Archéologique*, 1[re] série, t. XVI, p. 272-273; Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, 3[e] sér., t. I, p. 69; Maspero, *une Enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XX[e] dynastie*, p. 80, et *les Momies royales de Deir-el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 630, 637; Wiedemann, *the King Ahmes-Sa-pa-ar*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VIII, 1886, p. 220-225.

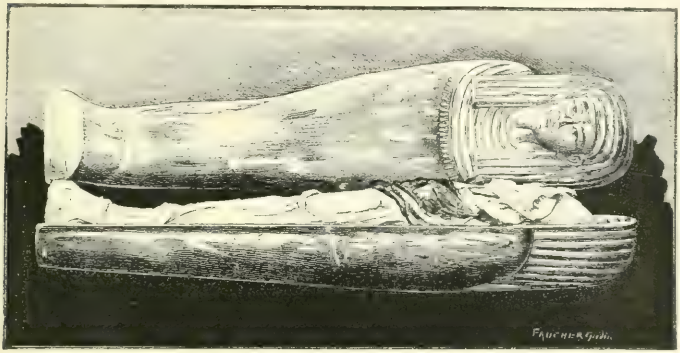
2. La forme Amenôphis, que l'on emploie d'ordinaire, est, à proprement parler, l'équivalent du nom *Amenemaoupitou, Amenaoupiti*, qui appartient à un roi de la XXI[e] dynastie tanite (Wiedemann, *zur XXI dynastie Manetho's*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 86-88) : la transcription grecque réelle, répondant à la prononciation *Amenhotpe, Amenhopte*, de l'époque ptolémaique, est Aménôthès (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, § xxxvi, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 128-129). Sous la XVIII[e] dynastie, la transcription en caractères cunéiformes des tablettes d'El-Amarna, Amankhatbi, semble indiquer la prononciation *Amanhaoutpi, Amanhatpi*, à côté de la prononciation *Amanhaoutpou, Amenhotpou*.

3. Le site précis en est inconnu pour le moment : on voit pourtant qu'elle était en cet endroit, quand on observe qu'Âhmosis est adoré par les *Domestiques* de la Nécropole, au milieu de rois et de princes de sa famille qui étaient enterrés à Drah-abou'l-Neggah (Lepsius, *Denkm.*, III, 2, *a-b*).

4. Ses prêtres et les employés inférieurs de son culte sont mentionnés sur une stèle de Turin (n° 85, Orcurti, *Catalogo Illustrato dei Monumenti Egizii*, t. II, p. 42-43), sur une brique du Musée de Berlin (Lepsius, *Denkm.*, III, 25 *bis E*). Il est adoré comme dieu à côté d'Osiris, d'Horus et d'Isis, sur une stèle du Musée de Lyon (Devéria, *Notice sur les Antiquités Égyptiennes du Musée de Lyon*, p. 12-13, et pl. II, n° 85), provenant d'Abydos : il avait probablement, pendant un de ses voyages à travers l'Égypte, fait quelque donation au temple de cette ville contre promesse d'un culte perpétuel, car une stèle de Marseille le montre présentant son hommage à Osiris, dans la barque même du dieu (Maspero, *Catalogue du Musée Égyptien de Marseille*, n° 32, p. 20-21), et une autre stèle du Louvre nous apprend que le Pharaon Thoutmosis IV envoya plusieurs fois un de ses messagers vers Abydos, pour donner des terres de sa part à Osiris et à son propre ancêtre Âhmosis (*C. 53*, dans Pierret, *Recueil d'Inscriptions inédites du Musée Égyptien du Louvre*, t. II, p. 14-15).

5. Maspero, *les Momies royales de Déir-el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission*, t. I, p. 533-535.

au ciel », et lui laissa le trône[1]. Nofritari assuma l'autorité; après avoir partagé les honneurs de son mari et son pouvoir pendant vingt-cinq ans environ, elle revendiqua résolument la succession[2]. Elle fut donc la première en date des reines de droit divin qui, secouant la torpeur du gynécée, prétendirent alors agir en souveraines de fait, et imposer l'égalité ou la supériorité de leurs titres à leurs maris ou à leurs fils. La vieille Âhhotpou, qui était comme



LE CERCUEIL D'ÂHMOSIS AU MUSÉE DE GIZÉH.[3]

elle de race pure, et qui aurait pu tenir son rang, s'était effacée devant ses enfants[4] : elle prolongea sa vie jusque par delà la dixième année du règne de son petit-fils, entourée du respect des siens, mais sans jamais s'immiscer à la politique[5]. Lorsqu'elle s'éteignit, comblée de jours et d'honneurs, on l'embauma avec des soins particuliers, et on la déposa dans une gaine dorée, dont la tête lui ressemblait fidèlement[6]. On y entassa pêle-mêle près de sa

1. La dernière date connue est de l'an XXII à Tourah; cf. t. II, p. 92-93, de cette *Histoire*. Les listes de Manéthon donnent tantôt 25 ans et quatre mois, après l'expulsion des Hyksôs, tantôt 26 ans, en chiffres ronds, pour la durée totale de son règne (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 572 sqq.), ce qui n'a rien que de très vraisemblable.

2. Aucun témoignage direct ne prouve qu'Aménôthès Ier fût mineur lors de son avènement : pourtant les présomptions que les monuments suggèrent en faveur de cette hypothèse sont si fortes, que beaucoup l'ont admise parmi les historiens de l'Égypte ancienne (Brugsch, *Histoire d'Egypte*, p. 86, et *Geschichte Ægyptens*, p. 260-261; Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 313). La reine Nofritari est représentée vivante, à côté de son fils vivant, dans quelques rares tombeaux thébains qu'on peut attribuer à leur époque (Lepsius, *Denkmäler*, III, 1, 4 c).

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1882.*

4. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Baharî*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 627), où la condition réelle de cette Âhhotpou a été envisagée pour la première fois.

5. La haute position qu'elle occupait est indiquée clairement dans les inscriptions du tombeau de son intendant Karæsa, publiées par Bouriant, *Petits Monuments*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 94-95, puis par Piehl, *Varia*, § *LVIII*, dans la *Zeitschrift*, 1888, p. 117-118.

6. Le portrait a été publié plus haut, en guise de lettrine, au t. II, p. 3, de cette *Histoire*. Pour l'histoire de la découverte, cf. la lettre du Dr Maunier, *deux Documents relatifs aux fouilles de Mariette*,

momie les bijoux qui lui avaient été donnés autrefois par son époux et par son fils. La plupart d'entre eux sont à usage de femme, un éventail au manche lamé d'or, un miroir de bronze doré, à poignée en ébène, des bracelets et des anneaux de pieds, les uns en or plein ou creux, ourlés de chaînettes en fils d'or tressés, les autres formés de perles en or, en lapis-lazuli, en cornaline, en feldspath vert, dont plusieurs portent le cartouche d'Âhmosis. C'est d'Âhmosis également que vient une belle garde d'arc, où les figures du roi et des dieux sont levées en plein sur une plaque d'or et ciselées au burin avec délicatesse : le champ est rempli de pièces en verre bleu et en lapis, découpées artistement. Un dernier bracelet, passé au poignet de la reine, était d'or massif et consistait en trois bandes parallèles, incrustées de turquoises : un vautour déploie ses ailes sur le devant. Les cheveux s'engageaient dans un cercle d'or à peine aussi large qu'un bracelet : le nom d'Âhmosis se lit, en pâte bleue, dans un cartouche adhérent au cercle, et deux petits sphinx, couchés de chaque côté, semblent veiller sur lui. Une grosse chaîne d'or flexible faisait plusieurs fois le tour du cou, garnie en guise de pendeloque d'un beau scarabée mi-partie d'or et de verre bleu rayé d'or; la parure de la poitrine se complétait d'un collier large à plusieurs étages. Il a pour agrafes deux têtes d'épervier en or, dont le détail s'avive d'émail bleu, et les rangs s'en composent de cordes enroulées, d'antilopes poursuivies par des tigres, de chacals accroupis, d'éperviers, de vautours et d'uræus ailées, cousus sur le linceul, au moyen d'un petit anneau soudé derrière chaque figure[2]. Des armes et des amulettes ressortaient çà et là



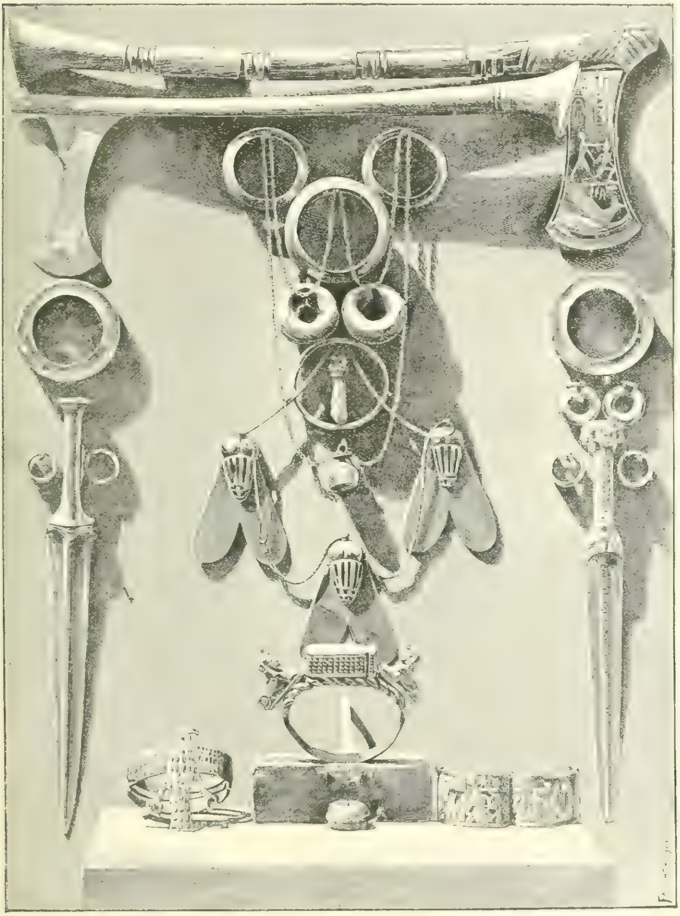
NOFRÎTARI, LA DÉESSE AUX CHAIRS NOIRES[1].

dans le *Recueil de Travaux*, t. XII, p. 216-218, et Dévéria, *Œuvres*, t. I, p. 380 sqq. : les objets ont été décrits et reproduits par Birch, *on Gold-jewelled Ornaments found at Thebes in 1859*, dans l'*Archæological Journal*, t. XX, p. 166, et *Facsimiles of the Egyptian Relics discovered at Thebes in the Tomb of Queen Aah-hotep*, 4°, 1863; Mariette, *Notice des Principaux Monuments*, 1864, p. 218-227.

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de M. de Mertens exécutée au musée de Berlin.*

2. Ce collier est reproduit à la page 3 du présent volume, où il sert de frontispice au chapitre.

parmi les bijoux, trois mouches d'or, suspendues à une chaînette mince,



LES BIJOUX ET LES ARMES DE LA REINE AHHOTPOU, AU MUSÉE DE GIZÉH[1]

neuf haches en or et en argent, une tête de lion en or d'un travail minu-

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Béchard, dans* Mariette, *Album photographique du Musée de Boulaq*, pl. 3. Le poignard est reproduit isolément au t. II, p. 204, de cette *Histoire*, en face d'un poignard mycénien de forme et d'ornementation analogues.

tieux[1], un sceptre en bois noir lamé d'or, des poignards pour défendre la morte contre les dangers d'outre-tombe, des boumerangs en bois dur, la hache de guerre d'Âhmosis : deux barques en or et en argent, celles mêmes qui avaient d'abord été destinées à Kamosou, simulaient l'esquif sur lequel la momie traversait le Nil, pour se rendre à sa dernière demeure, et pour naviguer à la suite des dieux sur la mer d'Occident[2].

Nofrîtari régna donc à côté d'Aménôthès, et, si l'on ne connaît aucune des affaires qu'elle dirigea, on voit du moins que son gouvernement fut prospère, et qu'elle laissa un souvenir heureux dans l'esprit de ses sujets. Tandis que les reines du commun se confondaient, bientôt après leur mort, parmi la masse indifférente des ancêtres auxquels on servait le sacrifice par habitude, quelquefois sans savoir à quel sexe ils avaient appartenu, sa mémoire se perpétua distincte, et son culte s'étendit au point de devenir une sorte de religion populaire. Elle y associa rarement Âhmosis, plus souvent Aménôthès[3] ou plusieurs de ses enfants, son fils Sipiri[4], ses filles Sîtamon[5], Sîtkamosi[6], Marîtamon[7] : elle fut une déesse véritable, qui marcha de pair avec les membres de la triade thébaine, Amon, Khonsou, Maut[8], ou qui s'offrit seule aux hommages de ses dévots[9]. On l'identifia avec Isis, avec Hâthor, avec les maîtresses de l'Hadès, et elle en revendiqua les attributs, même le teint noir ou bleu des divinités funèbres[10]. Son tombeau possédait des biens considérables,

1. Elle a été reproduite, à peu près à la grandeur de l'original, en cul-de-lampe, au t. II, p. 106, de cette *Histoire*, par Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey.

2. Cf. un dessin de la barque en or et de son chariot, au t. II, p. 81, de cette *Histoire*.

3. Le relevé des monuments sur lesquels elle est adorée de compte à demi avec son fils Aménôthès Ier a été fait très soigneusement par Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 313-314.

4. Stèle de Karnak dans Mariette, *Monuments divers*, pl. 89; stèle de Turin dans Champollion-Figeac, *Égypte Ancienne*, pl. 67, et Maspero, *Rapport sur une Mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 113; cercueil de Boutehamon, dans Schiaparelli, *il Libro dei Funerali*, p. 17-18; cf., pour l'ensemble de ces représentations, Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, p. 630.

5. Sîtamon est mentionnée, à côté de sa mère, sur la stèle de Karnak (Mariette, *Monuments divers*, p. 89) et sur le cercueil de Boutehamon (Schiaparelli, *il Libro dei Funerali*, p. 17-18); cf., pour la place qu'il faut assigner à cette princesse, Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, p. 621.

6. Arundale-Bonomi-Birch, *Gallery of Antiquities selected from the British Museum*, Pt I, p. 75, pl. 30, fig. 142, et Prisse d'Avennes, *Notice sur les Antiquités Égyptiennes du Musée Britannique*, p. 16-17; cf. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, p. 540-543, 623-624.

7. Cercueil de Boutehamon dans Schiaparelli, *il Libro dei Funerali*, p. 17-18; tombe de Qoni à Deir el-Medineh, dans Wiedemann, *Tombs of the XIXth Dynasty at Dêr el-Medineh* dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1886, t. VIII, p. 231.

8. Elle est adorée avec la triade thébaine par Hrihor, à Karnak, dans le temple de Khonsou (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 227; Lepsius, *Denkm.*, III, 246 *a*).

9. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 52, où sa barque sacrée est représentée, et Séti Ier en adoration devant elle.

10. Sur une statue d'elle que le Musée de Turin possède, elle a les chairs peintes en noir (Champollion, *Lettres à M. le duc de Blacas*, I, p. 21-22). Elle est encore représentée noire en face d'Aménôthès blanc, dans le tombeau de Déir el-Médinéh, qui est aujourd'hui conservé au Musée de Berlin (Lepsius, *Denkm.*, III, 1; cf. Erman, *Ausführliches Verzeichniss der Ægyptischen Alterthümer*, 1894, p. 149-150, n°s 2060-2061), dans celui de Nibnoutîrou (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 525, et pl. CLXX, 1) et dans celui d'Ounnofir, à Shéikh Abd el-Gournah (Id., *ibid.*,

qu'un sacerdoce particulier administrait[1] : sa momie se trouvait mêlée à celles des princes de sa famille, dans la cachette de Déïr el-Baharî. Elle ballottait au fond d'un immense sarcophage en bois recouvert de toile et de stuc : le bas



LES DEUX CERCUEILS D'ÂHHOTPOU II ET DE NOFRÎTARI, DEBOUT DANS LE VESTIBULE DE L'ANCIEN MUSÉE DE BOULAQ[2].

forme gaine et le buste s'enlève d'une seule pièce, comme dans un étui. Les épaules sont revêtues d'un réseau en relief, dont chaque maille se détache bleue sur le fond jaune de l'ensemble. Les mains se croisent devant la poitrine

p. 324). Elle a la figure bleue au tombeau de Kasa (Wiedemann, *Tombs of the XIX[th] Dynasty at Deir el Medineh*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1886, t. VIII, p. 226). La couleur noire dont elle est peinte l'a fait prendre pour une négresse, fille d'un Pharaon éthiopien (Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, 1, p. 92; Arundale-Bonomi-Birch, *Gallery of Antiquities*, II, p. 74; Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 85-86; Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, p. 268; Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 309), ou tout au moins d'un chef de tribu nubienne (Ed. Meyer, *Geschichte Ægyptens*, p. 224, note 1); Âhmosis l'aurait épousée afin de gagner l'appui des Noirs dans ses guerres, et c'est grâce à cette alliance qu'il aurait réussi à expulser les Pasteurs. Les découvertes postérieures n'ont pas justifié ces hypothèses. Elle était Égyptienne de race pure, très probablement, comme on l'a vu, fille d'Âhhotpou I[er] (cf. t. II, p. 77, de cette *Histoire*), et elle ne doit sa figure noire ou bleue qu'à une assimilation avec les déesses des morts (Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 259-260; Lauth, *aus Ægyptens Vorzeit*, p. 245-246).

1. Les monuments qui se rapportent à ses prêtres, à son culte et à l'apanage de son tombeau sont énumérés très complètement dans Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 315.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1882.*

et serrent la croix ansée, symbole de la vie. Le tout mesure trois mètres et un peu plus, de la plante des pieds au sommet du crâne, et s'exhausse encore du mortier et des deux longues plumes d'autruche : on dirait moins un cercueil qu'une de ces cariatides énormes qui ornaient parfois la cour des temples[1].

C'est peut-être à l'influence de Nofrîtari qu'on doit attribuer le peu de goût qu'Aménôthès témoigna pour les expéditions syriennes. Les souverains, même les plus audacieux, avaient évité de s'avancer trop loin au delà de l'isthme. S'ils n'avaient éprouvé aucune répugnance à exploiter les régions minières du Sinai, l'Asie propre leur inspirait comme une terreur sourde, qu'ils n'avaient réussi jamais à surmonter : quand les rapines des Bédouins les contraignaient à s'y risquer, ils s'en retiraient le plus tôt possible, sans essayer d'y rien conquérir ni d'y rien fonder qui durât[2]. Les Pasteurs expulsés, Âhmosis avait paru incliner dès l'abord vers une politique moins timorée. Il s'en était allé piller Sharouhana, et le butin qu'il avait rapporté de cette ville aurait dû l'encourager à des entreprises plus considérables : pourtant il ne revint jamais, comme si, le premier feu d'enthousiasme tombé, le même sentiment qui paralysait ses ancêtres s'était abattu sur lui et l'avait immobilisé. Nofritari conseilla-t-elle au fils de ne point s'insurger contre la tradition qui s'était imposée au père si fortement? Aménôthès I[er] ne guerroya qu'en Afrique, aux champs de bataille traditionnels. Il s'embarqua d'abord pour le pays de Koush sur le navire d'Âhmosi-si-Abîna, « afin d'élargir les frontières de l'Egypte ». Ce fut, on peut le croire, une campagne classique, conduite selon les précédents le plus autorisés de la XII[e] dynastie. Le Pharaon paya de sa personne, ainsi qu'on devait s'y attendre, et dépêcha le chef ennemi de sa propre main; les guerriers barbares se firent massacrer bravement, après quoi l'on procéda méthodiquement au pillage, et l'on ramena ce qui subsistait d'hommes, de femmes et de bestiaux. La poursuite avait entraîné l'armée assez loin dans le désert, jusqu'à la station qu'on appelait la Citerne d'en haut, — *Khnoumit hirît* : plutôt que de regagner l'escadre et d'affronter les lenteurs d'une navigation, Aménôthès coupa au plus court. Âhmosi ne mit que deux jours à le rapatrier par terre, et il fut récompensé de sa rapidité par le don d'une certaine quantité d'or et de deux servantes[3]. Une incursion chez les

1. Maspero, *les Momies royales de Deir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française du Caire*, t. I, p. 535-536.

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet t. I, p. 394, 468 sqq., et t. II, p. 16-17, 88, de cette *Histoire*.

3. *Grande Inscription d'El-Kab*, l. 23-28. Un monument de Vienne (Bergmann, *Inschriftliche Denkmäler*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 50; cf. Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 321) nous apprend qu'Aménôthès I[er] était adoré dans le pays éthiopien de Kara, Kari.

Libyens succéda de près à la guerre d'Éthiopie. La peuplade des Kihaka, établie entre le lac Maréotis et l'Oasis d'Amon, avait sans doute attaqué trop ouvertement les cantons occidentaux du Delta[1] : on la razzia, et une petite stèle en bois, qui rappelle cet événement, nous montre le vainqueur brandissant le sabre royal au-dessus d'un barbare renversé à ses pieds[2]. Ses exploits se bornèrent là, ce semble : du moins ne possédons-nous aucun monument qui lui attribue d'autres victoires. Il n'en fallut pas davantage pour que les contemporains lui fissent une renommée de conquérant et de triomphateur. Ils le dessinèrent debout dans son char et prêt à charger, ou emportant deux barbares à demi étouffés entre ses bras nerveux[4], ou frappant à cœur joie les princes de tous les pays[5]. Ailleurs il s'acquitte de ses devoirs de chasseur comme cela sied à un Pharaon consciencieux : il a empoigné un lion par la queue, et il le soulève brusquement de terre, avant de lui porter le coup mortel[6]. Ce sont là simples apparences



STATUE D'AMÉNÔTHÈS Ier AU MUSÉE DE TURIN[3].

1. *Statue d'Ahmosi Pannekhabit*, A, l. 5-6. Le nom est écrit Amon Kihaka, et la réunion de ces deux termes me paraît désigner la fraction qui habitait près d'Amon (cf., pour une construction de ce genre, Piehl, *Varia*, § LXII, dans la *Zeitschrift*, t. XXVIII, p. 166, capitale du nome Libyque (Petrie, *Naucratis*, I, p. 94 et pl. XXXVII, 2). Brugsch reconnaît en eux les Libyens mentionnés par Ptolémée (IV, v, ..., et Vivien de Saint-Martin, *le Nord de l'Afrique*, p. 44), les Iobacchi (*Geschichte Ægyptens*, p. 261-262). Wiedemann les cherche du côté de l'Asie (*Ægyptische Geschichte*, p. 317-318).

2. Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, 1, p. 108-109 et pl. II, B.

3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie communiquée par Flinders Petrie.*

4. Petite stèle en bois du British Museum, provenant probablement du même fonds que les stèles du Louvre (Arundale-Bonomi-Birch, *Gallery of Antiquities*, II, p. 74 et pl. 30, fig. 155).

5. Petites stèles en bois du Louvre, nos 339, 340, 341 (Pierret, *Catalogue de la Salle historique*, p. 81-82), publiées dans Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, 1, p. 108, 109-110, et pl. II, A, D.

6. Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, 1, p. 110, et pl. II, E.



STÈLE D'AMÉNÔTHÈS Iᵉʳ AU MUSÉE DU LOUVRE[1].

belliqueuses, auxquelles il est prudent de ne point se laisser tromper. L'Égypte avait besoin de repos, pour réparer les pertes qu'elle avait subies pendant ses années de lutte contre l'étranger : si Aménôthès rechercha la paix par tempérament et non par politique réfléchie, on peut dire que son indolence profita autant à la génération sur laquelle il régnait, que la vigueur d'Âhmosis avait servi la génération précédente. Les villes se ranimèrent, la culture refleurit dans les campagnes, le trafic reprit ses voies accoutumées : le pays, remis en valeur, économisa sur lui-même les ressources qui subvinrent plus tard aux premiers frais de la conquête. Le goût des constructions ne s'était pas développé encore de façon à compromettre l'équilibre des finances publiques. On voit pourtant qu'Aménôthès creusa, en Nubie, dans la montagne d'Ibrîm, une caverne consacrée à Satit, l'une des déesses de la cataracte[2]. On constate encore qu'il exploita régulièrement les carrières de Silsiléh, mais on ignore quel édifice bénéficia du grès qu'il en tira[3] : Karnak s'embellit de chapelles et d'un colosse au moins[4], Ombos de plusieurs chambres en calcaire blanc de Tourah[5]. Thèbes ne conserva pas mauvais souvenir de ce pacifique.

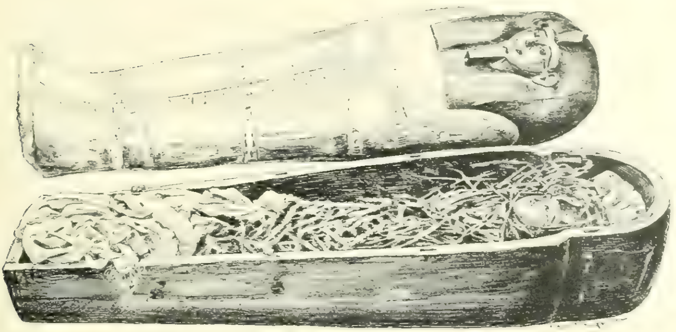
1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la stèle en bois nº 312 du Louvre* (PIERRET, *Catalogue de la Salle historique*, p. 82); cf. ROSELLINI, *Monumenti Storici*, t. III, 1, p. 109, et pl. II, C.

2. ROSELLINI, *Monumenti Storici*, t. III, 1, p. 73-79, et pl. XXVIII, 1.

3. Un bas-relief sur la rive occidentale du fleuve le représente divinisé (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 249, et pl. CII, 1; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, t. III, 1, p. 79-80, et pl. I, 19, du même volume) : le nom d'un directeur des carrières qui vivait sous son règne, Panahi, nous a été conservé par plusieurs graffiti (EISENLOHR, *an Historical Monument*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1881, p. 101; FLINDERS PETRIE, *a Season in Egypt*, pl. XV, nº 476), tandis qu'un autre graffito nous donne uniquement le protocole du souverain et constate qu'on a travaillé sous son règne (FLINDERS PETRIE, *a Season in Egypt*, pl. XVI, nº 480).

4. Les chambres en calcaire blanc sont marquées I, K, sur le plan de Mariette (*Karnak*, pl. V); il est possible qu'elles aient été seulement décorées sous Thoutmosis III, dont les cartouches alternent avec ceux d'Aménôthès Iᵉʳ (MARIETTE, *Karnak*, p. 31, 37). Le colosse se trouve aujourd'hui en avant du troisième pylône, et Wiedemann en conclut qu'Aménôthès avait commencé des travaux considérables, pour élargir le temple d'Amon (*Ægyptische Geschichte*, p. 318) : Mariette pense, avec plus de vraisemblance, que le colosse, dressé d'abord à l'entrée du temple de la XIIᵉ dynastie, fut déplacé par Thoutmosis III, et érigé sur son emplacement actuel (*Karnak*, p. 27, n. 3, 60).

5. MASPERO, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 78; les fragments ont disparu depuis lors (MORGAN, *Catalogue des Monuments*, t. II, p. 1).



LE CERCUEIL ET LA MOMIE D'AMÉNÔTHÈS Iᵉʳ, AU MUSÉE DE GIZÉH[1].

Comme elle avait métamorphosé Nofritari en une Isis, elle fit de lui un Osiris protecteur de la nécropole, et elle lui prêta le teint sombre des divinités funéraires[2] : son image décora le fond des cercueils, avec celle des autres dieux, et défendit les momies de ses dévots[3]. Une de ses statues, qui est au Musée de Turin, nous le représente assis sur son trône, dans la posture du roi qui accorde une audience à ses sujets, ou du dieu qui attend l'hommage de ses adorateurs. Le buste s'en modèle avec une souplesse qu'on s'étonne de rencontrer dans une œuvre si proche des temps barbares : la tête est une merveille de délicatesse et de grâce naïve. On sent que le sculpteur s'est complu à ciseler amoureusement les traits du maître, et à préciser l'expression de bienveillance un peu rêveuse qui les éclairait[4]. Le culte persista pendant sept ou huit siècles, puis le cercueil alla rejoindre celui des autres membres de la famille et se perdit avec eux jusqu'à nos jours[5]. Il a le fond blanc, l'apparence

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1882.*

2. Le culte d'Aménôthès Iᵉʳ et les principaux monuments qu'on en connaît sont indiqués dans Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 319-320. Un Aménôthès aux chairs noires, et suivi de son fils Sipiri, est figuré dans Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, 1, p. 98-106, pl. XXIX, 3.

3. Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 319) en a réuni de nombreux exemples, auxquels il serait facile de joindre des exemples nouveaux. Les noms du roi sont accompagnés alors fréquemment d'épithètes inaccoutumées, qu'on enferme dans l'un ou l'autre des cartouches : M. Revillout, trompé par l'apparence, a fait d'une de ces variantes, relevée sur une toile peinte du Louvre, un Aménôthès nouveau, qu'il qualifie d'Aménôthès V (*le Roi Aménophis V*, dans le *Bulletin des Musées*, t. I, p. 112-114). Sur un surnom assez fréquent de notre Aménôthès divinisé, *Pa-abîti-ni-Amon*, *l'inerme ou l'image d'Amon* (Lepsius, *Denkm.*, III, 2, *b-c*, etc.; cf. A. B. Edwards, *on a Fragment of Mummy Case*, dans les *Actes du Congrès des Orientalistes de Leyden*, 3ᵉ sect., p. 173-175.

4. Champollion, *Lettres à M. le duc de Blacas*, t. I, p. 20-21; Orcurti, *Catalogo Illustrato*, t. II, p. 71, n° 37. Une autre statue de travail très fin, mais mutilée, est conservée au Musée de Gizéh (Mariette, *Notice des principaux Monuments*, 1874, p. 260, n° 870, et *Monuments divers*, pl. 101, *Texte*, p. 29; Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 241, n° 4434; Virey, *Notice des principaux Monuments*, p. 172, n° 695); elle est du temps de Séti Iᵉʳ, et, selon l'usage, elle représente Aménôthès sous les traits du souverain qui régnait alors.

5. Nous savons, par le *Papyrus Abbott*, pl. II, l. 2-7, 7-11, et Maspero, *une Enquête judiciaire à Thèbes*,

humaine : la face ressemble à celle de la statue, et des yeux en émail rehaussés de kohol l'animent de leur vivacité charmante. Le corps est emmailloté d'une toile orange maintenue par des bandes de toile bise, et porte un masque en bois et en carton peint analogue à celui du dehors : de longues guirlandes fanées l'enveloppent de la tête aux pieds. Une guèpe, attirée par les fleurs, s'était posée sur elles, au moment de l'enterrement, et s'était laissé emprisonner sous le couvercle : les parfums l'ont préservée intacte de la corruption et la gaze de ses ailes a traversé les siècles sans se friper[1].

Aménôthès avait épousé Âhhotpou II, sa sœur de père et de mère[2] : la fille qui naquit de cette union, Âhmasi, fut donnée en mariage à l'un de ses frères, Thoutmosis, fils d'une simple concubine, Sonisonbou[3]. Elle était donc reine de plein exercice, et elle aurait pu réclamer le premier rang, comme son aïeule Nofrîtari : soit affection conjugale, soit faiblesse de caractère, elle se contenta du second et laissa son mari gouverner seul. Il fut couronné à Thèbes, le 21 du troisième mois de Pirît; une circulaire adressée aux représentants des anciennes familles seigneuriales et aux officiers de la couronne leur notifia les noms que le souverain nouveau venait d'assumer. « C'est ici le rescrit royal, pour vous annoncer que ma Majesté s'est levée roi des deux Égyptes, sur le siège de l'Horus des vivants, sans pareille, à jamais, et que mes titres sont conçus ainsi : *L'Horus taureau vigoureux aimé de Mâît, le Seigneur du Vautour et de l'Uræus qui se lève comme une flamme, très vaillant, — l'Horus doré, dont les années sont bonnes et qui met la vie dans les cœurs, roi des deux Égyptes*, ÂKHOPIRKERÎ, *fils du Soleil*, THOUTMOSIS, *vivant à jamais*[4]. Fais donc présenter des sacrifices aux dieux du Midi et d'Élé-

p. 13, l. 5, 71-72, CHABAS, *Une Spoliation des Hypogées de Thèbes*, dans les *Mélanges Egyptologiques*, 3e sér., t. I, p. 60, 61), que la pyramide d'Aménôthès Ier se trouvait à Drah Abou'l-Neggah, au milieu de celles des pharaons de la XIe, de la XIIe et de la XVIIe dynastie. Les restes n'en ont pas été retrouvés.

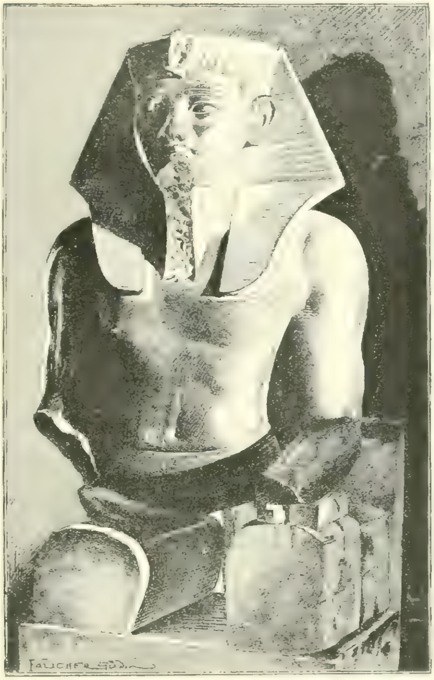
1. MASPERO, *les Momies royales*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 536-537.

2. On voit Âhhotpou II à côté de son mari, sur plusieurs monuments qui ont été réunis par WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 316-317. La preuve qu'elle était sœur utérine et consanguine d'Aménôthès Ier est fournie par la qualité de princesse héritière, dont est revêtue sa fille Âhmasi : celle-ci n'aurait pas eu des droits supérieurs à ceux de son frère et mari Thoutmosis, fils d'une femme secondaire, si elle n'avait pas eu pour mère la seule épouse entièrement légitime d'Aménôthès Ier. Le mariage était déjà consommé à l'avènement de Thoutmosis Ier, comme le prouve la présence d'Âhmasi sur une pièce datée de l'an I (ERMAN, *Rundschreiben Thutmosis' I an die Behörden mit der Anzeige seines Regierungsantrittes*, dans la *Zeitschrift*, t. XXIX, p. 117).

3. ERMAN, *Rundschreiben Thutmosis' I*, dans la *Zeitschrift*, t. XXIX, p. 117, 118-119. L'absence du cartouche montre que Sonisonbou n'appartenait pas à la famille royale, et la forme même du nom semble indiquer une femme de famille bourgeoise, une simple concubine. L'avènement de son fils l'anoblit, et elle fut représentée par lui en reine, sur les murs du temple de Déîr el-Baharî (NAVILLE, *the Temple of Deir el-Bahari, its Plan, its Founders, and its first Explorers*, p. 12-14); il ne lui accorde toutefois que le titre de *Royale Mère*, le seul auquel elle eût droit, sa position secondaire au harem ne lui ayant pas permis d'avoir celui de *Royale Épouse*.

4. C'est en effet le protocole du roi, tel qu'on le trouve sur les monuments (LEPSIUS, *Königsbuch der Alten Ægypter*, pl. XXIV), avec ses deux noms d'Horus et ses noms solaires.

phantine[1], et entonner des chants pour le salut du roi Âkhopirkerî, vivant à jamais, puis fais prêter le serment au nom de ma Majesté, née de la Royale mère Sonisonbou, qui est en bonne santé. — Ceci t'est envoyé pour que tu saches que la maison royale est prospère, saine, en bon état, l'an I, le 21 du troisième mois de Pirit, jour du couronnement[2]. » Thoutmosis Ier était assez haut de taille, large d'épaules, solidement bâti et de façon à supporter, sans faiblir, les fatigues de la guerre. Les statues nous le montrent avec la figure pleine, ronde, nez long, menton carré, bouche un peu épaisse, d'une expression souriante et ferme à la fois. Il apportait sur le trône l'esprit des jeunes générations, nées au lendemain de la délivrance, grandies dans la paix d'Aménôthès, enorgueillies par des succès faciles sur les peuples du Midi, dévorées



THOUTMOSIS Ier, D'APRÈS UNE STATUE DU MUSÉE DE GIZÉH[3].

d'ambitions dont les Égyptiens d'autrefois ne s'étaient jamais sentis mordus. L'Afrique ne leur gardait plus un terrain assez ample ou assez riche : elle leur appartenait jusqu'au confluent des deux Nils, et l'on y adorait les dieux de Thèbes, non moins dévotement à Napata qu'à Thèbes même[4]. Ce qui restait à

1. L'exemplaire qui nous est parvenu de la circulaire était adressé au commandant d'Éléphantine ; c'est pourquoi l'on y trouve mentionnés les dieux de cette ville. Le nom des divinités devait changer, selon le canton auquel on envoyait l'ordre de faire les sacrifices pour la prospérité du souverain.

2. Ostracon du Musée de Gizéh, publié et traduit par Erman, *Rundschreiben Thutmosis' I an die Behörden mit der Anzeige seines Regierungsantrittes*, dans la *Zeitschrift*, t. XXIX, p. 116-118.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey*, prise en 1882.

4. Un passage mal compris de Gazzera, *Descrizione dei Monumenti Egizi del Regio Museo*, p. 23, et pl. 1, n° 8, a fait croire à Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 317) que cette petite stèle ou

vaincre de ce côté ne valait guère la peine d'être réduit en province ou colonisé, une masse de tribus divisée à l'infini, et, par conséquent, sans force de résistance malgré une bravoure incontestable : des colonnes légères, détachées par intervalles à droite ou à gauche du fleuve, y assuraient l'ordre parmi les soumises ou dépouillaient les réfractaires de leur fortune en bestiaux, en esclaves, en métaux précieux. Thoutmosis Ier dut pourtant réprimer dès le lendemain de son avènement une révolte des riverains de la seconde et de la troisième cataracte : une campagne de quelques jours, à laquelle les deux Âhmosis d'El-Kab eurent une part honorable, en vint à bout sans peine. Il y eut, comme à l'ordinaire, un choc d'escadres en plein Nil : le jeune roi s'attaqua au chef des ennemis, le perça de sa première flèche, fit un nombre considérable de prisonniers. Il suspendit le cadavre à l'avant de sa barque en guise de trophée, et remonta vers Thèbes, où il ne séjourna guère[1]. Un champ d'action s'étendait en effet au nord-est, autrement vaste, autrement fécond en exploits profitables autant que glorieux[2]. La Syrie offrait aux convoitises une proie vierge, une curée de villes commerciales et de peuples industrieux, chez qui le roulage maritime et le trafic des caravanes avaient amassé des trésors sans nombre. Les Chaldéens l'avaient asservie jadis, et ils exerçaient encore sur elle une fascination incontestable : ce qu'ils avaient fait, pourquoi les vainqueurs des Hyksôs ne l'accompliraient-ils pas à leur tour? L'irruption des Asiatiques en Égypte provoqua par réaction celle des Égyptiens sur le sol asiatique. Le reste de crainte instinctive qu'Âhmosis et son premier successeur avaient éprouvé encore, Thoutmosis et les gens de son âge ne le comprenaient plus : les légions thébaines s'ébranlèrent pesamment, et, dès qu'elles eurent foulé une seule fois les chemins de la Syrie, elles n'eurent plus envie de les oublier. Ce ne furent dès lors que

Musée de Turin a été trouvée à Méroé, et prouve la présence des armées égyptiennes dans cette ville. Gazzera ne dit pas que l'objet en question a été découvert à Méroé, mais seulement que le bois dans lequel il est taillé est du bois de Méroé, « un pezzetto di ligno duro di Meroe, tagliato in forma di stele ». La date de « l'anno ventisei », attribuée à ce monument, n'y est point tracée en réalité, mais l'auteur italien, appliquant une hypothèse erronée de Champollion, a compté les dents qui hérissent les tiges de palmier dont s'encadre la stèle; comme on en trouve vingt-six de chaque côté, il a pensé que le dessinateur égyptien avait voulu noter ainsi la vingt-sixième année du règne.

1. *Inscription d'Ahmosi-si-Abina*, l. 28 sqq., et Lepsius, *Denkm.*, III, 12 *d*, Chabas, *les Pasteurs en Égypte*, p. 21-22, 23, 48-49, Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 268. La place de cette expédition tout au commencement du règne, en l'an I, résulte de deux faits : 1° elle précède la campagne de Syrie, dans la biographie des deux Âhmosis d'El-Kab; 2° la campagne de Syrie était terminée en l'an II, puisque Thoutmosis Ier mentionne déjà, sur la stèle de Tombos qui porte la date de cette deuxième année (Lepsius, *Denkm.*, III, 5 *a*, l. 13-14), les particularités du cours de l'Euphrate et la soumission des pays que ce fleuve arrose (E. de Rougé, *Étude des Monuments du Massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 541).

2. Il n'est pas possible d'établir en ce moment le tableau nominatif des souverains indigènes ou étrangers qui ont régné sur l'Égypte pendant le temps des Hyksôs. J'ai donné au t. I, p. 789-790, de

batailles ou pillages perpétuels, des plaines du Nil Bleu à celles de l'Euphrate, et presque chaque année apporta dans la cité d'Amon son tribut de victoires et de richesses conquises à la pointe de l'épée. On y apprenait un jour que les Amorrhéens ou les Khâti avaient tenté le hasard des armes, mais que leur élan s'était brisé contre la valeur des bandes égyptiennes. Peu après, Pharaon rentrait avec l'élite de ses généraux et de ses vétérans; il paradait à travers la ville les chefs qu'il avait pris, quelques-uns de sa propre main, il les conduisait mourir au pied des autels, et les processions fantastiques de captifs curieusement vêtus, de bêtes menées au licol, d'esclaves pliant

cette *Histoire*, la liste des rois des XIIIe et XIVe dynasties qui nous sont connus par le *Papyrus de Turin*. Voici maintenant un premier catalogue fort incomplet des Pharaons qui, appartenant aux dynasties suivantes, sont nommés soit dans les extraits de Manéthon, soit sur les monuments :

XVe DYNASTIE

Les Pasteurs dans le Delta	Les Thébains dans le Saïd
I [Shalati], Salatis, Saitès	I Amounimaïos
II ? Bnôn.	
III ? Apakhnan, Apakhnas.	
IV [Apopi Ier], Apophis, Aphôbis	
V ? Staan, Jannas, Annas	
VI ? Asses, Asseth	

XVIe DYNASTIE

Les Pasteurs sur l'Égypte entière

. . . . . .

Soussenri Khiani.

. . . . . .

Apopi II Aousirri.

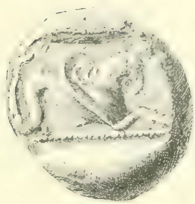
XVIIe DYNASTIE

Les Pasteurs au Delta	Les Thébains au Saïd
I Apopi III Âqnounri.	I. Tiouâa I Saqnounrî I.
	II. Tiouâa II Saqnounrî II.
	Misphragmouthosis ?
	Tethmosis ?
	. . .
	Sakhontinibrî ?
	Sanakhtourî ?
	Hospourî ?
	Manhotpourî ?
	Noubhotpourî
	Tiouâqni Saqnounrî III.
	Ouazkhopirrî Kamosou
. . .	Nebpehtirî Âhmosou Ier.

On peut placer la date de l'invasion entre 2300 et 2250 avant J.-C.; comptant 661 ans pour les trois dynasties pasteures, ainsi qu'Erman le propose (*Zur Chronologie der Hyksos*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 125-127), on arrive à faire tomber l'avènement d'Âhmosis entre 1640 et 1590 (cf. t. II, p. 73, n. 1 de cette *Histoire*). Je fixerai cette date à l'an 1600, par provision et pour ne pas trop laisser dans le vague la position des règnes qui suivent; j'évalue l'erreur possible à un demi-siècle environ.

sous le poids des trophées, s'allongeaient derrière lui, s'allongeaient sans fin par les rues. Cependant les Timihou, aveuglés d'on ne sait quelle folie, s'étaient attaqués aux postes qui surveillaient la frontière, ou les Peuples de la Mer avaient debarqué vers l'occident du Delta : Pharaon repartait en campagne, avec quel bonheur : l'événement ne tardait pas à le montrer. Les Libyens ne lui résistaient pas mieux que les Syriens, et bientôt ceux d'entre eux qui avaient survécu à la défaite défilaient devant les bourgeois thébains avant d'aller rejoindre les Asiatiques aux mines ou aux carrières; leurs yeux bleus, leurs têtes blondes coiffées de casques étranges, leurs grands corps blancs tatoués, excitaient pendant quelques heures l'étonnement et la risée des badauds. Puis, c'était une des razzias accoutumées au pays de Koush, une course enragée aux sables du désert éthiopien, une croisière sur les côtes du Pouanît. Le cortège triomphal se reformait avec des éléments nouveaux, aux fanfares des clairons et aux roulements du tambour : Pharaon reparaissait porté sur les épaules de ses officiers, les nègres passaient enchaînés lourdement ou liés de manière à ne pouvoir avancer qu'avec des contorsions grotesques, les acclamations de la multitude et les chants des prêtres éclataient partout sur le chemin que le cortège suivait de la porte au temple d'Amon. L'Egypte, soulevée par une sorte de furie guerrière, se jeta au dehors par toutes ses frontières à la fois, et son apparition au cœur de la Syrie donna un nouveau tour aux destinées du monde : l'isolement des royaumes finit, la mêlée des peuples commença.





La Syrie au Début de la Conquête Égyptienne

Les premiers rois Cosséens et Ninive.
Les peuples de la Syrie, leurs villes, leur civilisation, leur religion.
La Phénicie.

La dynastie d'Ourouazagga. - Les Cosséens: leur pays, leurs dieux, leur conquête de la Chaldée. - Les premiers souverains de l'Assyrie, et les premiers rois Cosséens: Agoumkakrimé.

Les noms de la Syrie en Égypte: Kharou, Zahi, Lotanou, Kefatiou. - La voie militaire du Nil à l'Euphrate: première section, de Zalou à Gaza. - Les Cananéens: leurs forteresses, leurs mœurs agricoles: la forêt entre Jaffa et le Carmel, Mageddo. - Les trois routes au delà de Mageddo: Qodshou. - L'Alasia, le Naharaina, Carchémis: le Mitani et les contrées au delà de l'Euphrate.

Émiettement des populations Syriennes; Cananéens, Khâti, Amorrhéens; effacement des types. - Influence de Babylone sur le costume, les mœurs et la religion. - Les Baalim et les Astartés, les

dieux-plantes et les dieux-pierres. - Le culte, les sacrifices humains, les fêtes; les pierres sacrées. - Les tombeaux et les destinées de l'homme après la mort. - Les cosmogonies phéniciennes.

La Phénicie. - Les Arad, et Marath, Simyra, Botrys. - Byblos, son temple, sa déesse, le mythe d'Adonis : Aphaka et la vallée du Nahr-Ibrahim, les fêtes de la mort et de la résurrection d'Adonis. - Beryte et son dieu El; Sidon et sa banlieue. - Tyr : sa fondation, ses dieux, ses nécropoles, ses domaines au Liban.

Isolement des Phéniciens par rapport aux autres peuples de la Syrie : leur goût pour la mer et les causes qui le développèrent. - Les débuts mythiques de la colonisation. - Les procédés de commerce, les comptoirs et les factoreries; les navires. - Chypre, sa richesse, son occupation. - Les colonies phéniciennes en Asie Mineure et dans la Mer Egée : la pourpre. - Les peuples Egéens.





LE VILLAGE MODERNE DE ZÉRIN, EN GALILÉE, VU DU SUD[1].

CHAPITRE DEUXIÈME

LA SYRIE AU DÉBUT DE LA CONQUÊTE ÉGYPTIENNE

LES PREMIERS ROIS COSSÉENS ET NINIVE.
LES PEUPLES DE LA SYRIE, LEURS VILLES, LEUR CIVILISATION,
LEUR RELIGION. — LA PHÉNICIE.



C'ÉTAIT un monde vivant et agité qui s'ouvrait aux entreprises des Pharaons, par delà le désert d'Arabie. La civilisation de Babylone y prévalait encore sans partage, mais sa suzeraineté ne s'y exerçait plus immédiatement : elle avait disparu peut-être avec les souverains qui l'avaient propagée. Lorsqu'Ammiditana mourut vers 2099, la postérité de Hammourabi s'éteignit en lui, et une famille du Pays de la Mer arriva au pouvoir[2]. Cette révolution imprévue ne rendit point la suprématie aux cités de la Basse-Chaldée ; Babylone, pendant les siècles qu'elle avait possédé l'empire, avait pris trop d'avance sur elles pour reculer jamais au second rang. Désormais, quelle que fût l'origine des dynasties, elle les attira chez elle, dès que le hasard des événements les eut assises sur le trône, et elle les fit siennes aussitôt. Le maître nouveau, Iloumailou, abandonna son fief patri-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.* La lettrine, qui est de Faucher-Gudin, représente un Asiatique drapé des deux châles rouge et bleu, cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCLXVII, 2 ; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CLVII.

2. L'origine de cette seconde dynastie et la lecture de son nom prêtent encore matière à discus-

monial et vint résider près de Mardouk[1], puis onze princes lui succédèrent sans interruption pendant près de quatre cents ans. Leur domination s'imposa et se maintint sans grandes luttes. Les petits États du Midi leur appartenaient en propre : au Nord, l'unique ville qui aurait pu leur susciter des difficultés, Assour, relevait d'eux et se contentait du titre de vicaires pour ses princes, Khallou, Irishoum, Ismidagan et son fils Samsirammân Ier, Igourkapkapou et son fils Samsirammân IIe. Ce qui se passait au delà du Khabour, et s'ils poussèrent quelque pointe vers la Méditerranée, nul texte ne nous l'apprend et nous l'ignorons. Les deux derniers d'entre eux, Mélamkourkourra et Éàgamil, étaient étrangers l'un à l'autre et ne se rattachaient pas directement à leurs prédécesseurs[3] : la brièveté de leur règne contraste avec la longueur des

sion. Le nom fut transcrit provisoirement Shi-shkou, Siskou, par Pinches, qui le découvrit (*Notes on a New List of Early Babylonian Kings*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1880-1881, t. III, p. 21-22), puis rapproché aussitôt par Lauth (*Remarks on the name Shishkhu*, dans les *Proceedings*, 1880-1881, t. III, p. 46-48), du nom de Sheshak qui désigne Babylone dans Jérémie (XXV, 26, LI, 41). Mais Sheshak n'est qu'une façon détournée d'écrire Babel par *atbash*, et Pinches avait observé que le groupe pouvait se lire Shishazag, Ourouazag, Ouroukou, aussi bien que Shishkou : la lecture Ouroukou inclinait même H. Rawlinson à faire sortir la seconde dynastie babylonienne d'Ourouk-Érech (*Proceedings*, 1880-1881, t. III, p. 48-49). Eastlake s'efforça de prouver par la philologie le bien-fondé de ce rapprochement (*Uruku versus Shishku*, dans les *Proceedings*, 1881-1882, t. IV, p. 36-40), que Tiele déclare invraisemblable (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 104), tandis que Hommel, après avoir penché un moment pour la lecture Ourouazagga (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 169, 352), le déclare à peu près certain (*a Supplementary Note to Gibil-Gamish*, dans les *Proceedings*, 1893-1894, t. XVI, p. 13-15). Fr. Delitzsch accepte la lecture Ourouazagga et y reconnait Babylone, mais Winckler (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 67-68, 327-328) n'y voit que le nom d'un simple quartier de Babylone d'où la dynastie serait originaire. Enfin Hilprecht (*Assyriaca*, t. I, p. 25-28, 101-108) constate, d'après la copie de Knudtzon (*Assyrische Gebete an den Sonnengott*, t. I, p. 60), que le second signe du nom est la syllabe *kha* : tout en reconnaissant ce que l'hypothèse de H. Rawlinson et de Hommel présente de séduisant, il se déclare incapable de rien affirmer sur la valeur et sur la signification réelle du groupe écrit *Shish-kha*. Dans ce conflit d'opinions contraires, il convient de rappeler que le seul prince de cette dynastie dont nous possédons le protocole, Goulkishar, s'intitule *roi du Pays de la Mer*, c'est-à-dire de la contrée située à l'embouchure de l'Euphrate, dans les marais (Hilprecht, *the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, pl. 30, l. 3, 6) : ce simple fait permet de rechercher le berceau de la famille dans ces cantons de la Chaldée méridionale (Hilprecht, *Assyriaca*, t. I, p. 24-29).

1. Le nom a été lu An-ma-an, Anman par Pinches (*Notes on a New List of Early Babylonian Kings*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1880-1881, t. III, p. 43-45; cf. Hilprecht, *Assyriaca*, t. I, p. 101-106), puis Houmaïlou (Fr. Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., *Tabelle*), Maïlou (Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 68), enfin Anoumaïlou et peut-être Houmaïlou (Hommel, *a Supplementary Note to Gibil-Gamish*, dans les *Proceedings*, 1893-1894, t. XVI, p. 14). La lecture réelle est encore inconnue. Hommel avait cru retrouver, dans Hilprecht (*the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, pl. 15, n° 26), une inscription remontant au règne de ce prince : Hilprecht (*Assyriaca*, t. I, p. 101-106) a montré qu'elle appartenait à un roi d'Érech, An-a-an, antérieur à An-ma-an.

2. Inscription d'Irishoum, fils de Khallou, sur une brique provenant de Kalah-Shergat, publiée dans Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 6, n° 2 (cf. Winckler, *Studien und Beiträge zur Babylonisch-Assyrischen Geschichte*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, pl. III, 10, et Schrader, *Ælteste Assyrische Inschriften*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 2-3, n° 3), et inscription de Samsirammân II, fils d'Igourkapkapou, sur une autre brique de même origine, dans Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 6, n° 1 (cf. Winckler, *Studien und Beiträge*, pl. III, 4, et Schrader, *Ælteste Assyrische Inschriften*, p. 2-3, n° 1). Samsirammân Ier et son père Ismidagan sont mentionnés dans la grande inscription de Tiglatphalasar II (*col. VII, l. 60-69, col. VIII, l. 1-4, 47-49*), comme ayant vécu six cent quarante et un ans avant le roi Assourdân, qui lui-même avait précédé Tiglatphalasar de soixante ans : ils régnaient donc entre 1900 et 1800 avant notre ère, selon cette tradition, dont nous n'avons d'ailleurs aucun moyen de contrôler l'authenticité.

3. Le nom du dernier se lit Éàgamil, faute de mieux : Oppert lit Éàgà (*le Champ sacré de la déesse*

règnes antérieurs et indique peut-être une période de guerres ou de révolutions. Lorsqu'ils disparurent, vers 1714, on ne voit plus ni comment ni pourquoi, ce fut un homme de sang étranger qui les remplaça ; une race de Kashshou à demi barbares monta sur le trône où des Chaldéens de vieille souche avaient seuls siégé depuis le temps de Hammourabi[1].

Ces Kashshou, qui surgissent inopinément de l'ombre, avaient habité de toute antiquité les cantons où les Cosséens des historiens classiques florissaient à l'époque d'Alexandre, dans les monts du Zagros, sur les confins de l'Élymaïs et de la Médie[2]. Des vallées étroites et tortueuses, des plaines de médiocre étendue mais d'une fertilité rare, des chaînes farouches aux flancs tapissés de forêts, aux cimes hérissées de glace pendant six mois de l'année, des fleuves aux allures de torrent, que les pluies ou la fonte des neiges rendaient infranchissables au printemps comme à l'automne : leur pays était ingrat et âpre, mais sûr et facile à défendre[3]. Deux ou trois passes y mènent, qu'ils avaient fortifiées avec soin : qui reculait devant la perte de temps et

Ninâ, p. 99, en transcrivant simplement les signes, et Hilprecht (*Assyriaca*, t. I, p. 102, note), qui a repris la question après lui, ne propose aucune lecture.

1. Voici la liste des rois de cette deuxième dynastie, telle qu'elle résulte des documents découverts par PINCHES, *Notes on a New List of Early Babylonian Kings*, dans les *Proceedings*, 1880-1881, t. III, p. 22, 42-43, et *the Babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Proceedings*, 1883-1884, t. VI, p. 195, et les corrections de FR. DELITZSCH, *Assyrische Miscellen*, dans les *Berichte* de l'Académie des Sciences de Saxe, 1893, t. II, p. 184, et de KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, t. I, p. 60 :

ANMAN [ILOUMAILOU]	2082-2022	KOURGALALAMMA, fils du précédent	1834-1780
KIANNIBI [ITTI-ILOU-NIBI]	2022-1967	ADARAKALAMA, fils du précédent	1780-1756
DAMKILISHOU	1967-1931	EKOURKOULANNA	1756-1730
ISHKIBAL	1931-1916	MELAMKOURKOURRA [MELAMMATALI]	1730-1723
SHOUSHSHI, frère du précédent	1916-1889	EAGAMIL [EAGA]	1723-1714
GOULKISHAR	1889-1834		

Il ne nous reste aucun monument d'aucun d'eux, et la lecture même de leurs noms n'est que provisoire : les formes placées entre les crochets représentent les lectures de Delitzsch. Il est seulement question de Goulkishar dans une inscription de Belnadinabal (HILPRECHT, *the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, pl. 30, l. 3, 6, et *Assyriaca*, t. I, p. 23-32); Jensen n'ose pourtant affirmer que le Goulkishar mentionné en cet endroit soit identique à celui des listes (*Gulkischar. — Muabbit-Kischschati. — König von Babylon aus der Dynastie von Sis-azag und Gulkischar, König des Meerlandes*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VIII, p. 220-224).

2. Les Kashshou sont identifiés avec les Cosséens par Sayce (*the Languages of the Cuneiform Inscriptions of Elam and Media*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 475-476), par Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 176, 271), par Fr. Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 31-32, 124, 128-129, et *die Sprache der Kossæer*, p. 1-4), par Halévy (*Notes Assyriologiques*, § 24, *les Cosséens et leur Langue*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 208-209), par Tiele (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 62-65, 67-71), par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 275-278), par Jensen (*Gulkischar. — Muabbit-Kischschati. — König von Babylon aus der Dynastie von Sis-azag und Gulkischar, König des Meerlandes*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VIII, p. 222, note 1). Oppert soutient qu'ils répondent aux Kissiens d'Hérodote (III, xci, VII, lxii) et de Strabon (XV, iii, § 2, p. 728), c'est-à-dire aux habitants du canton dont Suse est la capitale (*la Langue Cissienne ou Cassite non Cosséenne*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. III, p. 421-423). Lehmann se rallie à cette opinion (*Schamaschschumukin, König von Babylonien*, p. 65, note 2, et *Noch einmal Kassû : Κίσσιοι, nicht Κοσσαῖοι*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VII, p. 328-334). Winckler ne se prononce pas (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 78-79), et plusieurs assyriologues inclinent vers le sentiment de Kiepert (*Lehrbuch der Alten Geographie*, p. 139), d'après lequel les Kissiens seraient identiques aux Cosséens.

3. Cf. la description que Sennachérib en fait dans sa seconde campagne (G. SMITH, *History of Sen-*

d'hommes nécessaire à les emporter de haute lutte, il devait les tourner par de véritables sentiers de chèvre où les assaillants ne pouvaient cheminer qu'à la file, sans ordre et presque sans défense contre les coups d'un ennemi caché parmi les rochers et les arbres. Les tribus retranchées derrière ce rempart naturel en descendaient d'espace en espace, pour se ruer à l'improviste sur les prairies marécageuses et sur les campagnes grasses de la Chaldée : elles couraient droit devant elles, pillant et brûlant d'affilée, puis elles regagnaient précipitamment leurs tanières, et elles avaient mis leur butin à l'abri avant que les garnisons de la frontière fussent revenues de la première alerte[1]. Elles reconnaissaient des chefs nombreux, et, au-dessus d'eux, un roi unique — *ianzi* — dont la volonté régissait à peu près le pays entier[2] : les unes étaient frottées d'un vernis de civilisation chaldéenne, les autres s'échelonnaient aux divers étages de la barbarie. Les débris de leur langue nous la montrent alliée à peine au dialecte de Suse et mêlée de mots sémitiques[3]. Ce qui subsiste de leur religion, nous ne le recevons pas de première main, et sans doute le fonds en a-t-il été modifié par les scribes babyloniens qui nous l'ont transmis[4]. Elles adoraient douze grands dieux dont l'aîné, Kashshou, le seigneur du ciel, avait prêté son nom à la principale d'entre elles et peut-être à toute la race[5] :

nacherib, p. 43-44, l. 3-69), et qu'on peut compléter par celle qu'en donne, d'après les voyageurs modernes, E. Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, t. IX, p. 167-168.

1. Il en était ainsi encore sous Alexandre et ses successeurs (Polybe, V, xliv, 7; Diodore de Sicile, VIII, 111; Strabon, XI, xiii, § 6, p. 524, et XVI, i § 13, 18, p. 742, 744; Arrien, *Anabase*, VII, xv, 1), et les renseignements que les historiens classiques donnent pour cette époque s'appliquent exactement aux temps antérieurs, ainsi qu'on peut le conclure des passages assez nombreux d'inscriptions assyriennes qui ont été réunis par Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossæer*, p. 2-3, 30-33.

2. Delitzsch conjecture que *Ianzi*, *Ianzou*, était devenu une manière de nom propre, analogue au terme de *Pharaon* que les Égyptiens employaient (*die Sprache der Kossæer*, p. 25, 29-38).

3. Un certain nombre de mots cosséens ont été conservés et traduits, les uns sur une des listes royales babyloniennes (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. II, pl. 45, n° 2, verso; Pinches, *Notes on a New List of Early Babylonian Kings*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1880-1881, t. III, p. 38, 41), et sur une tablette du British Museum, découverte et interprétée par Fr. Delitzsch (*die Sprache der Kossæer*, p. 23-29). Plusieurs assyriologues pensent qu'ils présentent des rapports marqués avec l'idiome des inscriptions susiennes, et avec celui des inscriptions achéménides du second type (Sayce, *the Languages of the Cuneiform Inscriptions of Elam and Media*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 475-476; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 275-278); d'autres contestent les rapprochements proposés (Delitzsch, *die Sprache der Kossæer*, p. 39-50), ou font du cosséen un dialecte sémitique, apparenté au chaldéo-assyrien (Oppert, *la Langue des Elamites*, dans la *Revue d'Assyriologie*, t. I, p. 45-49; Halévy, *Notes Assyriologiques*, § 24. *Les Cosséens et leur Langue*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 207-222; cf. *Revue Critique*, 1884, t. I, p. 482-486). Oppert, qui le premier, il y a trente ans, avait signalé l'existence de ce dialecte, avait cru y reconnaître l'élamite (*Expédition de Mésopotamie*, t. I, p. 275); il persiste dans son opinion aujourd'hui encore, et il a publié pour la défendre, outre son mémoire sur la *Langue des Elamites*, plusieurs notes dont la principale est *la Langue Cissienne ou Cassite non Cosséenne* (*Zeitschrift für Assyriologie*, t. III, p. 421-423; cf. t. V, p. 106-107).

4. Elle a été étudiée par Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossæer*, p. 51-54, qui insiste sur l'influence que le contact journalier des Chaldéens exerça sur elle après la conquête; Halévy (*Revue Critique*, 1884, t. I, p. 482-484) ne veut voir, dans la plupart des noms divins qu'on donne comme appartenant au cosséen, que les noms des divinités chaldéennes masqués à peine par l'écriture.

5. L'existence de Kashshou est prouvée par le nom de Kashshounadinakhé (Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossæer*, p. 29, 51) : Ashshour portait de même un nom identique à celui de son peuple.

Shoùmalia, la dame des sommets neigeux, trônait à côté de lui[1], et les êtres qui l'approchaient ensuite de plus près étaient, comme aux cités de l'Euphrate, la Lune, le Soleil Sakh ou Shouriash, l'air ou la tempête Oubriash et Khoudkha[2]. Puis on distinguait des génies stellaires ou des incarnations secondaires du Soleil, une Mirizir qui embrasse à la fois Ishtar et Beltis[3], une Khala qui répond à Goula[4] : Ninip équivalait à Gidar et à Marouttash, Bel à Kharbè et à Tourgou, Mardouk à Shikhou, Nergal à Shougab ou Shoukamouna[5]. Les rois cosséens, enrichis par les dépouilles de leurs voisins, entourés d'une jeunesse belliqueuse, prête à s'embrigader sous leurs ordres au moindre appel[6], durent être tentés souvent d'abandonner leur pauvre domaine et de s'abattre à corps perdu sur les régions opulentes qui s'étalaient à leurs pieds : ils s'y implantèrent vers la fin du XVIIIe siècle, à la suite d'événements que nous ignorons. Celui d'entre eux qui s'empara de Babylone s'appelait Gandish, et ses rares inscriptions sont tracées avec une gaucherie qui trahit la rudesse du conquérant. Elles surchargent des galets sur lesquels Sargon d'Agadé ou l'un des Boursin avaient appuyé les portes du temple de Nippour, mais qu'il dédia de nouveau pour s'approprier leur œuvre aux yeux de la postérité[7]. Bel se recommandait à la piété des Cos-

1. Elle est mentionnée dans un rescrit de Nabuchodorosor Ier, comme étant « la dame des montagnes brillantes, l'habitante des sommets, la coureuse des cimes », en tête des dieux de Namar, c'est-à-dire des dieux cosséens (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. 57, col. II, l. 46-47; cf. Peiser, *Inschriften Nebukadnezar's I.* dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 1re partie, p. 170-171). Elle est nommée, avec l'orthographe Shimalia, dans Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 59, l. 23, où Delitzsch a restitué son nom légèrement mutilé (*die Sprache der Kossæer*, p. 28, note 1); une de ses statues fut prise par Samsirammân III, roi d'Assyrie, dans une des campagnes que ce souverain entreprit contre la Chaldée (Peiser-Winckler, *die sogenannte synchronistiche Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 202-203, col. IV, l. 8).

2. Toutes ces identifications sont fournies par le glossaire de Delitzsch (*die Sprache der Kossæer*, p. 25). Oubriash se rencontre, sous la forme Bouriash, dans un grand nombre de noms propres, Bournabouriash, Shagashaltibouriash, Oulambouriash, Kadashmanbouriash, où le scribe assyrien le traduit par *Bel-matâti*, Seigneur des pays : Bouriash est donc une épithète du dieu qui s'appelait Rammân en Chaldée (Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossæer*, p. 22-23, 27). Le nom du dieu Lune est mutilé et il n'en reste plus que la syllabe initiale *Shi*.... suivie d'un signe indistinct : personne ne l'a restitué jusqu'à présent. Halévy (*Notes Assyriologiques*, § 24. *Les Cosséens et leur Langue*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 210) lit Khoulakhkha au lieu de Khoudkha.

3. Sur ce double rôle de Mirizir, cf. ce que dit Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossæer*, p. 53-54.

4. Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossæer*, p. 21, 23, 24, 53. Halévy (*Notes Assyriologiques*, § 24. *Les Cosséens et leur Langue*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 210) considère Khala, Khali, comme étant une forme durcie de Goula (cf. t. I, p. 665, de cette *Histoire*) : les Cosséens auraient en ce cas emprunté le nom et peut-être la déesse elle-même à leurs voisins de Chaldée.

5. Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossæer*, p. 20, 21, 23, 25, 27-28, 39, 52-53; pour la lecture Mouroudas, Mourouttash, déjà proposée par G. Smith (*Assyrian Discoveries*, p. 250), cf. Hilprecht, *die Votiv-Inschrift eines nicht erkannten Kassitenkönigs*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VII, p. 307-311. Hilprecht a établi l'identité de Tourgou avec Bel de Nippour (Hilprecht, *die Votiv-Inschrift*, p. 316, note 3); pour Shikhou-Mardouk, cf. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. 46 *b*, l. 28.

6. Strabon raconte, d'après quelque historien perdu d'Alexandre, que les Cosséens « avaient jadis mis jusqu'à treize mille archers en ligne, dans les guerres qu'ils soutinrent avec les Élyméens contre les gens de Suse et de Babylone » (XI, XIII, § 6, p. 524).

7. Le nom plein de ce roi, Gandish, Gandash, qui nous est fourni par les listes royales (Pinches, *the Babylonian Kings of the second Period*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Bibli-

sèens comme représentant Kharbè ou Tourgou, patron attitré de leur famille royale : aussi Gandish et ses successeurs lui témoignèrent-ils une affection singulière. Ils travaillèrent de bon cœur à décorer ou à doter l'Èkour archaïque, dont les souverains d'extraction purement babylonienne avaient un peu négligé la fortune, et cette dévotion à l'un des sanctuaires le plus vénérés ne contribua pas médiocrement à leur gagner le cœur des vaincus[1].

Le début de leur empire fut sans doute pour les contrées de l'Euphrate ce que les premiers temps des Hyksôs avaient été pour les nomes du Nil : ils n'amenèrent pas seulement une armée qui resta groupée autour d'eux, ou qui se contenta d'occuper un petit nombre de points importants, mais un peuple émigra à leur suite et s'éparpilla sur le pays entier[2]. Le gros des envahisseurs découvrit d'instinct les endroits où il pouvait, sinon reprendre le genre de vie qu'il avait préféré dans la patrie, du moins se livrer sans trop de contrainte à ses penchants d'indépendance et de sauvagerie : la montagne lui manquant, il essaya des marécages et, non moins que les Hyksôs en Égypte, il s'acclimata aux embouchures des fleuves, sur les bas-fonds à demi noyés, sur les étangs semés d'îlots sablonneux, qui formaient une marche indécise entre les terres d'alluvion primordiale et les eaux du golfe Persique. L'affût sous les fourrés remplaça pour ces chasseurs dépaysés la battue au milieu des forêts, et la pêche leur fournit le complément nécessaire à leur pâture : quand leurs déprédations attiraient sur eux les représailles de leurs voisins, les buttes, entourées de vase liquide, où leurs forteresses s'élevaient, leur offraient une retraite presque aussi sûre que jadis les châteaux le plus haut bâtis sur les flancs du Zagros. Ils s'allièrent aux indigènes araméens, à ces Kashdi, les Chaldéens proprement dits, dont nous avons appliqué le nom à toutes les nations qui ont dominé de très vieille date sur les rives du bas Euphrate : ils s'y constituèrent même en un État de Kardouniash, dont les princes rejetaient

que, t. VI, p. 1883-1884, p. 195), est écrit Gaddash sur un monument du British Museum découvert par Pinches (*Babylonian Notes, I. Gaddash, an Early Babylonian King*, et *Additional Note on the Name of the Babylonian King Gaddash*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. I, p. 54, 78), dont les résultats ont été niés à tort par Winckler (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 34; cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 420, et Hilprecht, *die Votiv-Inschrift eines nicht erkannten Kassitenkönigs*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VIII, p. 309-310). Un procédé d'abréviation, dont il y a des exemples pour d'autres rois de la même dynastie (Hilprecht, *Assyriaca*, t. I, p. 85-99), le réduit à Gandé dans l'usage courant (Hilprecht, *the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, p. 28-30 et pl. 14).

1. Hilprecht, *the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, p. 30-36; il fait remarquer à ce propos (p. 30, note 5) que personne jusqu'à présent n'a trouvé à Nippour un seul ex-voto qui ait été consacré par un roi des deux premières dynasties babyloniennes.

2. Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 17-18, 88-89; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 428 sqq.; Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 77-79, 84-85.

parfois toute suprématie du dehors, et parfois se reconnaissaient les vassaux des monarques babyloniens[1]. Le peuple de Soumir et d'Akkad, déjà si souvent croisé de races disparates, compta un élément étranger de plus qui en modifia la composition, mais qui n'en altéra point le génie. Les clans demeurés au pays conservèrent la brutalité primitive, mais l'espoir du butin les chassait à chaque instant de leurs repaires : ils s'en allaient dévaster les cités de la plaine, sans plus de scrupule que si elles n'eussent pas appartenu à leurs cousins. La razzia lancée, beaucoup ne rentraient plus au logis, mais les uns couraient s'engager bien loin à la solde de l'étranger, et les princes de Syrie en attiraient auprès d'eux qui étaient le nerf de leurs armées[2], les autres s'arrêtaient à Babylone et s'enrôlaient dans la garde particulière des souverains. Ce fut jusqu'au dernier jour une milice indisciplinée, dangereuse, difficile à satisfaire : on la vit acclamer puis tuer ses chefs au milieu d'émeutes soudaines, leur donner et leur arracher la couronne[3]. Les premiers envahisseurs ne tardèrent pas à s'adoucir par le commerce journalier des habitants anciens : les uns plus tôt, les autres plus tard, ils se fondirent dans la masse, sans qu'il surna-

1. Le nom de Kardouniash, qui paraît pour la première fois sur les monuments de l'époque cosséenne, a été localisé d'une manière un peu vague, au sud de la Babylonie, dans le pays de Kashdi, par Pognon (*L'Inscription de Bavian*, p. 122-124), puis identifié de façon formelle avec le *Pays de la Mer* et avec la principauté qui s'appelait Bît-Yâkin à l'époque assyrienne, par Tiele (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 78-80), dont l'opinion a été d'abord rejetée par Winckler (*Sumer und Akkad*, dans les *Mittheilungen des Akademisch-Orientalischen Vereins zu Berlin*, t. I, p. 13-14), puis acceptée (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 86). Les Assyriens le détournèrent de ce sens primitif et l'appliquèrent à tout le pays occupé par les rois cosséens ou par leurs descendants, c'est-à-dire à la Babylonie entière. Sargon II distingue alors un Haut et un Bas Kardouniash, *Kardouniash elish ou shaplish* (*Grande Inscription de Khorsabad*, l. 21); aussi les premiers assyriologues l'avaient-ils considéré comme étant une désignation de Babylone ou de son district, propre aux Assyriens (Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 250, note 2, *Études Accadiennes*, t. I, 3e partie, p. 68-69), ce que Delitzsch combattit en y voyant un terme indigène qui servait à indiquer le district de Babylone, puis la Babylonie entière (*Wo lag das Paradies?* p. 133-136; cf. Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 89, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 433-434). Le sens paraît avoir été, d'après une orthographe fréquente, *Forteresse de Douniash* (Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 250, note 2, où Douniash est considéré comme un héros, non comme un dieu), à quoi Delitzsch préférait la traduction *Jardin de Douniash*, d'après la variante Gandouniash (*Wo lag das Paradies?* p. 135-136) : Douniash, rapproché d'abord d'un dieu chaldéen *Doun* qui existerait dans *Dounghi* (*Ibid.*, p. 136), est un nom cosséen, que les Assyriens traduisaient *Belmatâti*, Maître des pays, comme Bouriash. Winckler repousse l'étymologie antique (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 135-136), et propose de couper Kardouniash, et d'y reconnaître une traduction cosséenne de l'expression *mât-kaldi*, pays des Chaldéens : Hommel de son côté avait pensé, ainsi que Delitzsch, à rechercher dans les Chaldéens propres — *Kaldi* au lieu de *Kashdi*, de *Kash-da*, domaine des Cosséens — les héritiers des Cosséens de Kardouniash, au moins pour le sang (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 426, note 1, Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 129, et *die Sprache der Kossäer*, p. 61).

2. Halévy a du moins montré que les Khabiri mentionnés dans les tablettes d'El-Amarna étaient des Cosséens (*Note sur quelques Noms propres Assyro-Palestiniens*, dans le *Journal Asiatique*, 1891, t. XVII, p. 547-548, et *Recherches Bibliques*, p. 724, 720; cf. Scheil, *Notes d'Épigraphie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVI, p. 32, et Hilprecht, *Assyriaca*, t. I, p. 33, n. 1), contrairement à l'opinion de Sayce qui en fait des tribus groupées autour d'Hébron (*Babylonian Tablets from Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings*, 1887-1888, t. X, p. 496; *the Higher Criticism and the Monuments*, p. 175, et *Patriarchal Palestine*, p. 146-149), ce que Max Müller paraît accepter (*Asien und Europa*, p. 396); Winckler (*Geschichte Israels*, t. I, p. 16-21), reprenant une vieille opinion, en fait des Hébreux.

3. C'est l'opinion de Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 354), appuyée sur

geât d'eux autre chose qu'un appareil de noms bizarres[1], des légendes héroïques[2], et le culte de deux ou trois dieux, Shoùmalia, Shougab, Shoukamouna[3]. Comme naguère les Hyksôs en Afrique, le vaincu civilisé absorba son vainqueur presque sauvage et se l'assimila. Ce travail intérieur sembla épuiser d'abord l'énergie des deux races : les successeurs immédiats de Gandish ne réussirent pas à retenir sous leur sceptre toutes les provinces dont l'empire se composait jadis. Ils héritèrent les territoires situés sur le cours moyen de l'Euphrate jusqu'aux embouchures du Balikh, mais ils perdirent ceux qui s'étendaient à l'est du Khabour, au pied du Masios et dans le bassin supérieur du Tigre : les vicaires d'Assour se détachèrent d'eux et, prétendant ne plus dépendre que du dieu de leur cité, s'investirent de la dignité royale. Les premiers de ces rois que l'on signale paraissent avoir été d'assez pauvres sires, Shoulili et Belkapkapou, Adashi, Belbâni[4], mais ils surent tenir tête à leurs voisins non sans succès[5] : quand, après un siècle de faiblesse et d'inertie, Babylone se ressaisit elle-même et voulut regagner le terrain perdu, ils avaient fortifié si solidement leur indépendance que nul assaut ne vint à bout d'elle. Le Cosséen qui régnait alors était pourtant un prince actif et entreprenant, dont le nom demeura en honneur jusqu'aux jours de la suprématie ninivite, Agoumkakrimé,

témoignage de l'*Histoire Synchronique* : on voit, dans ce dernier document, les Cosséens se révolter contre le roi Kadashmankharbé, et le remplacer sur le trône par un certain Nazibougash qui était d'origine obscure (I, l. 8-12; cf. Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. 115-116).

1. Tiele a fait observer (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 63) qu'un bon nombre de ces noms sont construits avec des mots cosséens sur le type babylonien; cf. Delitzsch, *die Sprache der Kossaer*, p. 54, et Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 434, note 1.

2. Fr. Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 53-55, 124, 128, et *die Sprache der Kossaer*, p. 61) et Schrader (*Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 87-89) rapprochent leur nom de celui de Koush qui figure dans la Bible à propos de Nimrod (*Genèse, X, 8-12*); Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 276-278) et Sayce (*the Higher Criticism and the Monuments*, p. 122-123, 148-151, et *Patriarchal Palestine*, p. 269) pensent que les traditions relatives à Nimrod se rattachent aux souvenirs de la domination cosséenne. La tentative de Jensen (*Gischgimasch-Gilgamisch, ein Kossäer*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 350-342) pour ramener aux Cosséens la donnée première de l'épopée de Gilgamès (cf. t. I, p. 574-591 de cette *Histoire*) est demeurée isolée.

3. Ce que devint la déesse Shoùmalia est indiqué déjà plus haut, t. II, p. 115, note 1, de cette *Histoire*. Le dieu Shoukamouna, Shougamouna, est mentionné dans le texte publié par Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 59, 2e col., l. 23, à côté de Shimalia.

4. Ces quatre noms représentent moins quatre règnes consécutifs que deux traditions différentes qui couraient sur les débuts de la royauté assyrienne. Celle des deux qui est mentionnée le plus anciennement place tout au sommet deux personnages qu'elle appelle Belkapkapi et Shoulili : Rammânnirâri III nous l'a transmise, parce qu'il rattachait à ces rois l'origine de sa race (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 35, n° 3, l. 23-27; cf. Abel, *Inschriften Rammân-nirâri's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 188-191). La seconde tradition mettait à la place de Belkapkapou et de Shoulili un certain Belbâni, fils d'Adashi : Asarhaddon s'en servait, pour prêter à sa famille une antiquité au moins égale à celle de la famille qui comptait Rammânnirâri III parmi ses membres (G. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, 1869, p. 93-94). Chacun des rois a pris, dans les souvenirs antiques du peuple, les noms qui lui paraissaient le plus propres à rehausser le prestige de sa dynastie, sans que nous sachions jusqu'à quel point les personnages choisis possédaient une histoire authentique : le mieux est de les admettre provisoirement au moins dans la série royale, sans accorder trop de confiance à ce qu'on nous a raconté d'eux.

5. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 425-426; Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 17-18, 88-89; Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 152-154.

fils de Tashshigouroumash[1]. Ce « rejeton brillant de Shoukamouna » s'intitulait seigneur des Kashshou et d'Akkad, de Babylone la vaste, de Padan, d'Alman, des Gouti au teint noir[2] ; il avait repeuplé l'Ashnounak dévasté, et les quatre maisons du monde lui obéissaient, mais l'Élam échappait à son allégeance, Assour lui résistait et, s'il exerçait encore quelque semblant d'autorité sur la Syrie du nord, c'était par une tradition de respect que les villes du pays acceptaient bénévolement sans qu'elle entraînât ni sujétion, ni contrainte. Les gens du Khâni détenaient les statues de Mardouk et de sa compagne Zarpanit, volées jadis en Chaldée on ne sait par qui[3] : Agoumkakrimé les recouvra et les réintégra dans leur temple. Ce fut un événement considérable et qui laissa des souvenirs vivaces en l'esprit des prêtres. Le roi réorganisa le culte ; il fabriqua un matériel neuf pour remplacer le vieux qui avait disparu, et l'inscription qui nous l'apprend énumère avec complaisance les quantités de cristal, de jaspe, de lapis-lazuli qu'il prodigua dans le sanctuaire, les ustensiles d'argent et d'or qu'il consacra, les mers de bronze ciselées et décorées d'animaux monstrueux ou d'emblèmes divins[4]. Cette restitution si flatteuse pour la piété et pour l'orgueil national, un Hammourabi l'aurait exigée et poursuivie à la

1. La tablette découverte par Pinches (*the Babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1883-1884, t. VI, p. 195 et pl. I, col. I) est brisée après le cinquième roi de la dynastie (cf. Fr. Delitzsch, *Assyrische Miscellen*, dans les *Berichte* de l'Académie des sciences de Saxe, 1893, II, p. 184-186, et Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, t. I, p. 60). L'inscription d'Agoumkakrimé, qui contient une généalogie du prince jusqu'à la cinquième génération, a donné lieu de rétablir cette première partie de la liste comme il suit :

Gandish, Gaddash, Gandi	1714-1707	Adoumitash	1655-?
Agoumrabi, son fils	1707-1685	Tashshigouroumash . .	?
[A]goumashi	1685-1663	Agoumkakrimé	?
Oushshi, fils du précédent. . . .	1663-1655		

Cette restitution est acceptée par Tiele (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 104) et par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 420-421) ; Winckler hésite encore à l'endosser (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 30-31, et *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 79-80).

2. *Inscription d'Agoumkakrimé*, l. 3-4, 31-39, cf. Jensen, *Inschrift Agumkakrimi's, d.i. Agum's des Jüngeren*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 1re partie, p. 134-137. La traduction, *les Gouti à la tête noire*, c'est-à-dire aux cheveux et au teint noirs, n'est pas certaine ; Jensen (*l. l.*, p. 137) interprète l'épithète *nishi saklati* par « les Gouti, sottes (folles? coupables?) gens ». Les Gouti sont à cheval sur le Zab inférieur, dans les montagnes à l'est de l'Assyrie. Delitzsch a placé Padan et Alman dans la montagne à l'est du Diyâléh (*Wo lag das Paradies?* p. 205) ; Jensen les fixe dans la chaîne du Khamrîn (*Inschrift Agumkakrimi's*, p. 137, note) et Winckler rapproche Alman, Halman, de l'Holwân de nos jours (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 81-82).

3. Le Khâni a été placé par Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 102, 104-105, 270-271, et *die Sprache der Kossæer*, p. 60) au voisinage du mont Khâna, mentionné par les récits de campagnes assyriennes, c'est-à-dire dans l'Amanos, entre l'Euphrate et la baie d'Alexandrette : il tend à y reconnaître une forme du nom des Khâti, en quoi il est désapprouvé par Tiele (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 130, note 1), suivi par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 418, note 1), par Jensen (*Inschrift Agumkakrimi's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 1re partie, p. 135, note) et par Halévy (*Deux Inscriptions hétéennes de Zindjirli*, dans la *Revue Sémitique*, t. I, p. 328). Winckler reporte le Khâni dans la Médie Occidentale (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 83) d'après une observation de G. Smith (*Assyrian Discoveries*, p. 228).

4. L'inscription qui nous rapporte ces faits ne nous est point parvenue en original : nous n'en possédons qu'une copie antique (G. Smith, *Account of recent Excavations and Discoveries made on the Site of Nineveh*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 452-453).

pointe de l'épée. Agoumkakrimé ne se sentait pas sans doute les reins assez fermes afin de tenter l'aventure : il expédia une ambassade, et le prestige qui environnait encore le nom de Babylone, des déserts de la Caspienne aux rivages de la Méditerranée, obtint du Khâni une concession, que la force des armes ne lui aurait pas arrachée probablement[1].

Les Égyptiens n'avaient donc pas à calculer les chances d'une intervention chaldéenne le jour où, rompant avec leurs traditions séculaires, ils pénétrèrent pour la première fois au cœur de la Syrie : non seulement Babylone n'y commandait plus, mais le groupe de cités sur lequel elle s'était appuyée pour soumettre l'Occident s'était dissous en partie, et les princes de sang barbare à qui son patrimoine était dévolu avaient à ce point conscience de leur faiblesse, qu'ils s'écartaient volontairement des pays où elle avait régné sans partage avant eux. La conquête égyptienne avait commencé déjà dans le temps qu'Agoumkakrimé florissait, et peut-être la crainte de Pharaon ne fut-elle pas l'une des moindres raisons qui décidèrent les Cosséens à se montrer conciliants envers le Khâni[2]. Thoutmosis Ier ne rencontra devant lui que les indigènes, et l'on doit convenir que ceux-ci, malgré leur bravoure incontestable, ne pouvaient lui sembler des adversaires bien terribles. Aucune de leurs dynasties partielles n'était assez puissante pour concentrer leurs forces autour de ses chefs et pour les opposer en bloc à l'assaut des armées africaines; mais c'était, du sud au nord et de l'est à l'ouest, un émiettement d'États minuscules, un enchevêtrement de peuples ou de territoires que les Égyptiens eux-mêmes ne débrouillèrent jamais complètement. Ils leur appliquaient trois ou quatre mots de compréhension très large, Kharou, Zahi[3], Lotanou, Kefâtiou, qui reviennent avec fréquence dans les inscriptions, sans y présenter toujours le sens précis que nous exigeons des termes géographiques. On les entendait d'abord, comme souvent en cas pareil, de districts étroits, voisins de la frontière, et avec lesquels les riverains du Delta entretenaient des rapports presque journaliers. Les Kefâtiou paraissent avoir été au début les gens de la côte, plus spécialement ceux des parages occupés par les Phéniciens,

1. On pourrait supposer à la rigueur qu'il y eut guerre (Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 130); la plupart des assyriologues n'ont pas hésité à déclarer qu'il s'agissait d'une simple ambassade et d'une négociation diplomatique (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 82-84).

2. C'est l'explication de Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 424-425). Je l'admets également, mais seulement par ricochet, le Khâni étant, je crois, situé vers la Médie.

3. Max Müller (*Asien und Europa nach altægyptischen Denkmälern*, p. 176-183) applique, après E. de Rougé (*Notice de quelques fragments de l'Inscription de Karnak*, p. 24), le nom de Zaha, Zahi, à la Phénicie entière, et, par abus, à la Cœlé-Syrie : pour la valeur originelle de ce nom et pour l'histoire probable des déplacements qu'il subit, cf. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, § X, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 140-142.

mais on engloba bientôt dans leur nom toutes les tribus que les Phéniciens visitèrent le long de l'Asie et de l'Europe[1]. Le Zahi embrassait à l'origine la portion du désert et de la plaine maritime qui tourne et oblique vers le septentrion, celle que les flottes rangeaient ou que les armées traversaient nécessairement, après avoir quitté les bords du Nil ou avant de les atteindre au retour : c'est lui qu'Âhmosis avait ravagé, lorsqu'il avait poussé une pointe jusqu'à Sharouhana, l'année qui suivit la chute d'Avaris[2]. Le Kharou descendait plus bas vers le sud et vers l'est : il couvrait le massif du Séîr et ses ouadys clairsemés d'oasis, habités de clans à demi sédentaires. Quelques villes en défendaient les abords, ou plutôt des bourgs fortifiés, postés à proximité des sources, entourés de champs cultivés et de maigres jardins, mais le gros du peuple campait sous la tente ou se terrait dans des grottes au flanc des montagnes : les Égyptiens confondaient souvent avec les autres races de Bédouins pillards ces Khaouri, que les Hébreux virent plus tard mêlés aux enfants d'Édom, et ils les désignaient d'une manière vague comme des Shaousou[3]. Le Lotanou se cachait derrière eux, au nord du Kharou, au nord-est du Zahi, dans les collines qui séparent la Shéphélah du Jourdain[4]. Comme il se trouvait relégué au second plan et qu'il fermait de ce côté l'horizon égyptien, on y annexa peu à peu toutes les contrées nouvelles qu'on apprit à connaître au delà de ses limites septentrionales, et il gagna pro-

1. Les Kefâtiou, dont le nom fut lu Kefa, puis Kefto, ont été identifiés d'abord avec Cypre ou la Crète (Brugsch, *G. Ins.*, t. II, p. 87-88, et Pietschmann, *Geschichte der Phönizier*, p. 255-257, et Steindorff, *Egypten und die Mykenische Cultur*, dans le *Jahrbuch des K. Arch. Instituts*, 1892, t. VII, p. 15, qui hésitent entre Cypre et la Syrie du Nord), puis avec la Cilicie (Max Müller, *Asien und Europa*, p. 337-353), bien que le décret de Canope les place en Phénicie (*l. 9 hiér. — l. 17 grec*). Cf. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, § X, dans le *Recueil*, t. XVII, p. 138 sqq.

2. Cf. ce qui est dit plus haut sur cette campagne au t. II, p. 88, de cette *Histoire*.

3. Le Kharou a été identifié avec la Syrie entière par Birch (*Observations on the Statistical Tablet of Karnak*, p. 49-50), par Brugsch (*Geographische Inschriften*, t. I, p. 59-60), par Chabas (*Voyage d'un Égyptien*, p. 97, 112-115), l'extension en a été restreinte au pays de Canaan par Max Müller (*Asien und Europa*, p. 148-156). L'identification du nom avec celui des Horim, Hori de la Bible (*Genèse*, XIV, 6, XXXVI, 20-30, *Deutéronome*, II, 12, 22) a été proposée par Haigh (*Naru, Reten and Shasu*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 29-31) et par L. Stern (*die XXII Manethonische Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 26, note 1), reconnue possible par Ed. Meyer (*Geschichte Ægyptens*, p. 217, note 3), combattue par Max Müller (*Asien und Europa*, p. 155-156); cf. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 140-142.

4. Le nom de Lotanou, Rotanou, a été assigné par Brugsch (*Geographische Inschriften*, t. II, p. 31, 599) aux Assyriens, puis étendu à tous les peuples du nord par un rapprochement plus ingénieux que plausible avec l'assyrien *iltânou* (*die altägyptische Völkertafel*, dans les *Abhandlungen* du Congrès international de Berlin, section africaine, p. 27-29) : on sait aujourd'hui qu'il désigne dans les textes la Syrie entière, et d'une manière générale tous les peuples situés dans le bassin de l'Oronte et de l'Euphrate (Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 143 sqq.). Le rapprochement du nom de Rotanou-Lotanou avec celui du clan édomite de Lotan (*Genèse*, XXXVI, 20, 22) a été proposé pour la première fois par F. de Saulcy (*Lettres à M. Chabas sur quelques points de la Géographie antique de la Syrie selon la Science Égyptienne*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 98-100); il a été repris ensuite par Haigh (*Naru, Reten and Shasu*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 30) et adopté par Renan (*Histoire du Peuple d'Israël*, t. I, p. 12, 115; cf. t. II, p. 66, note 7, de cette *Histoire*). Cf., sur l'extension du Lotanou, Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 141-142.

gressivement le bassin entier du Jourdain, celui de l'Oronte, celui même de l'Euphrate. Ce fut désormais un terme flottant et lâche, qu'on adapta aux nations les plus diverses de l'Asie, et qu'on accompagna d'une épithète indécise encore lorsqu'on voulut en circonscrire quelque peu l'extension : on qualifia de Haut-Lotanou ce qui se rapprochait le plus de l'Égypte, et on relégua dans le Lotanou-Bas les villes et les royaumes de la Syrie septentrionale. Le Zahi et le Kharou, entraînés par l'exemple, se développèrent dans la direction du nord. Le Zahi glissa le long de la côte, joignit l'embouchure du Nahr el-Kébir et se plaça à cheval sur le Liban entre la Méditerranée et le moyen Oronte. Le Kharou s'éleva parallèlement au Zahi, mais dans la montagne, et il s'augmenta de la plupart des pays qui avaient dépendu d'abord du Lotanou supérieur : il s'arrêta aux environs du Tabor et ne franchit pas le Jourdain. Les trois noms ainsi classés demeuraient dans le même rapport qu'autrefois, le Zahi à l'ouest et au nord-ouest du Kharou, le Lotanou inférieur au nord du Kharou et au nord-est du Zahi, mais leur nouvelle valeur n'abrogeait point l'ancienne, et il en résultait de la confusion dans l'esprit de ceux qui les employaient : les scribes qui enregistraient les victoires de Pharaon à distance, dans quelque temple thébain, écrivirent parfois Zahi où ils auraient dû noter Kharou, et nous ne réussissons pas toujours à nous démêler de leurs erreurs.

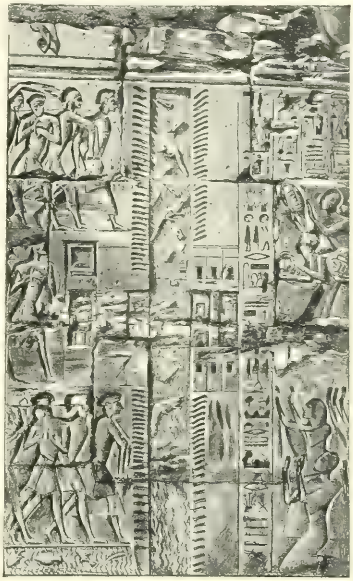
On se montrerait injuste à les leur reprocher trop amèrement : quels moyens avaient-ils de s'orienter avec sûreté dans ce chaos d'États qui s'offrait à eux, dès qu'ils avaient posé le pied sur le sol syrien? Les Égyptiens avaient le choix entre plusieurs voies d'importance inégale pour se rendre en Asie, mais la plus directe s'amorçait au bourg de Zalou[1]. Les vieux retranchements barraient l'isthme, de la mer Rouge aux marais de la branche Pélusiaque[2], et un canal en couvrait le front, sur les bords duquel la forteresse s'élevait. Elle était occupée par les soldats qui surveillaient la frontière : personne n'y pouvait passer sans avoir décliné ses noms et qualités, signifié l'affaire qui l'amenait en Syrie ou en Égypte, montré les lettres dont il était chargé[3].

1. Zarou, Zalou, est la Sellé des itinéraires romains. Ce début de la route a été décrit assez minutieusement par Brugsch, *la Sortie des Hébreux d'Égypte et les Monuments Égyptiens*, Alexandrie, 1874, p. 34-39; cf. *Geschichte Ægyptens*, p. 269. Sur une lecture *Tharou* et sur l'identification qui en résulterait avec le *mur d'Égypte*, cf. Max Müller, *a Contribution to the Exodus Geography*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1887-1888, t. X, p. 467-477.

2. Sur le mur et les forts de l'isthme, cf. ce qui est dit au t. I, p. 351-352, 469, de cette *Histoire*.

3. Le *Papyrus Anastasi III*, pl. V-VI au verso, nous a conservé les notes d'un employé établi à Zalou sous Mînéptah, et qui s'est appliqué à enregistrer le mouvement des allants et venants entre l'Égypte et la Syrie, pour quelques jours du mois de Pakhons de l'an III. Ce texte a été traduit d'abord par Chabas, *Recherches pour servir à l'Histoire de la XIXe dynastie*, p. 95-98, puis par Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 579-581, et en dernier lieu par Erman, *Tagebuch eines Grenzbeamtes*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 29-32, et *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 708-709.

C'est de Zalou que les Pharaons partaient avec leurs bandes, lorsqu'ils étaient attirés au Kharou par une coalition[1]; c'est à Zalou qu'ils rentraient triomphants après la campagne, et les grands du royaume venaient leur souhaiter la bienvenue aux portes mêmes de la ville[2]. La route se traînait quelque temps sur des terrains inondés par le Nil pendant la moitié de l'année, puis elle se détournait vers l'est et elle filait longuement par la grève, entre la mer et les bas-fonds que les écrivains de l'époque hellénique appelaient le Lac de Sirbon[3]. L'étape était difficile, car le Sirbon ne présente pas toujours le même aspect et les mêmes limites. Lorsque les canaux qui l'unissent à la Méditerranée s'obstruent par hasard, la nappe liquide baisse, s'évapore, et il ne reste plus en beaucoup d'endroits que des empâtements d'une boue mouvante, bientôt dissimulée sous le sable par le vent qui souffle du désert. Les voyageurs risquent de s'y enlizer à chaque instant, et les historiens grecs nous parlent d'armées considérables qui s'y seraient englouties presque entières. La colline isolée du Casios en indiquait à peu près le milieu; au delà, c'était moins une plage qu'une immense plaine bordière, ondulée légèrement, par-



LA FORTERESSE ET LE PONT DE ZALOU[4]

1. Ainsi Thoutmosis III (Maspero, *Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 49), Séti Ier (Guieysse, *Inscription historique de Séti Ier*, dans le *Recueil*, t. XI, p. [illegible]) et Ramsès II (E. de Rougé, *le Poème de Pentaour*, dans la *Revue Égyptologique*, t. III, p. [illegible]).

2. Voir le tableau du temple de Karnak, qui représente l'arrivée à Zalou de Séti Ier triomphant (Burton, *Excerpta Hieroglyphica*, pl. XXXVI; Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXCII; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. L-LI; Lepsius, *Denkm.*, III, 128 *a-b*).

3. Sur le lac de Sirbon, cf. Diodore de Sicile, I, xxx, et XVI, 46; Strabon, I, [illegible], 15, p. [illegible], qui confond d'ailleurs en d'autres endroits la mer Morte et le lac de Sirbon. Le Sirbon est tantôt à moitié plein d'eau, tantôt à sec presque entièrement (Gratien Le Père, *Extrait d'un mémoire sur les Lacs et Déserts de la Basse Égypte*, dans la *Description de l'Égypte*, t. XVI, p. 209-211; Griffith, *The Antiquities of Tell el-Yahûdiyeh*, p. 35-36); il porte actuellement le nom de Sebkhat Berdawîl, d'après le roi de Jérusalem Baudouin Ier, qui, au retour de sa campagne d'Égypte, mourut sur les rives, avant d'arriver à El-Arîsh, en 1148.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger*; cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXCII; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. L; Lepsius, *Denkm.*, III, 128.

semée d'herbages, jalonnée de citernes où l'eau abonde, mais saumâtre et répugnante à boire[1]. Un bois de palmiers, un donjon en briques, un amas de maisons misérables, et derrière elles un large ouady desséché à l'ordinaire. Le torrent servit souvent de limite à l'Afrique et à l'Asie, et la ville ne fut longtemps qu'un bagne où l'on internait les criminels de droit commun, condamnés à la mutilation et à l'exil : les Grecs assurent qu'elle devait son nom de Rhinocoroura au nombre de forçats sans nez qu'on y rencontrait[2]. Cependant la côte se replie vers le nord-est et se flanque de hautes dunes, derrière lesquelles les caravanes cheminent sans apercevoir la mer que par échappées rapides. De mauvais puits s'y creusent d'espace en espace, sous la protection d'une tour ou d'un château à demi ruiné, puis une bourgade fortifiée se dresse, Raphia, l'extrême des places syriennes, jetée en sentinelle au-devant de l'Égypte[3]. Les herbages s'épaississent par delà Raphia, des groupes de sycomores et de mimosas, des bouquets de dattiers s'espacent à l'horizon, les villages se multiplient ceints de champs et de vergers, un lit de rivière, encombré de graviers et de blocs roulés, serpente comme un fossé entre les derniers plans du désert et la Shéphélah féconde[4] : la banlieue de Gaza commençait sur l'autre rive, et après quelques instants de marche, Gaza elle-même apparaissait entre les arbres, sur son tertre couronné de murs[5]. Les Égyptiens qui arrivaient de leur vallée y faisaient halte pour s'y remettre de leurs fatigues; elle était leur première station à l'étranger, et ce qu'ils y

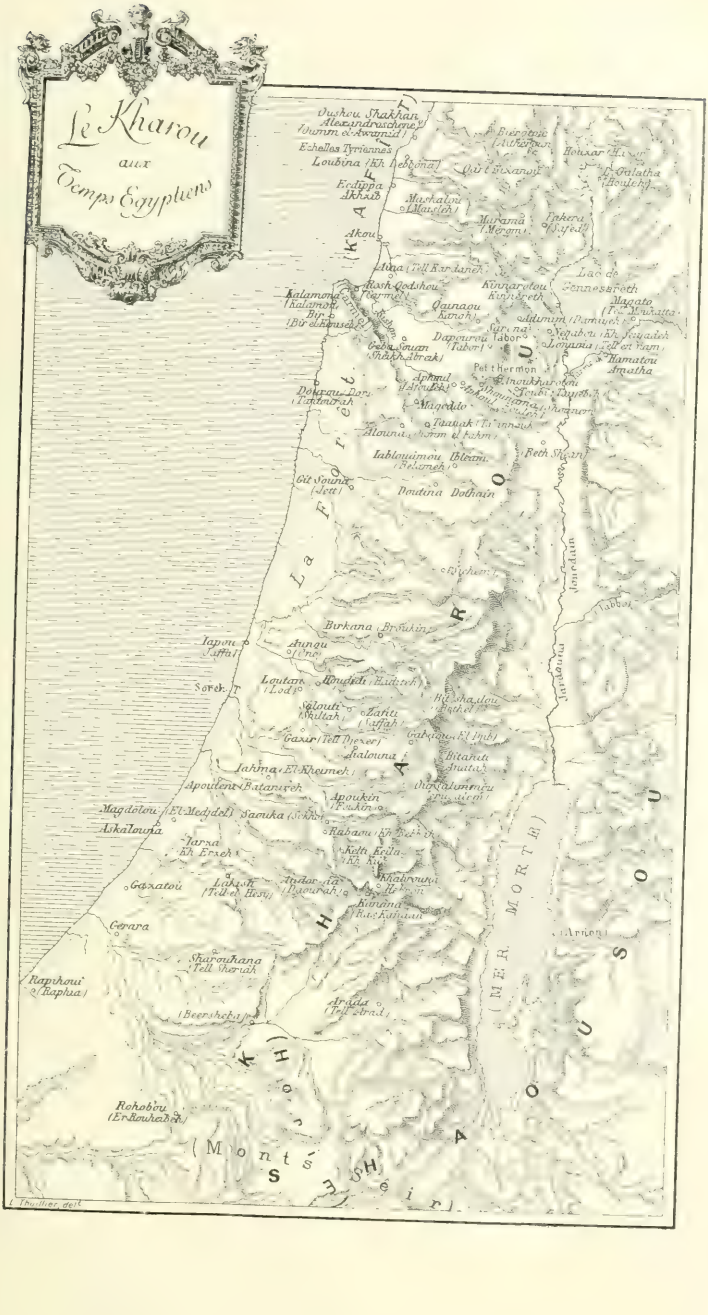
1. Griffith, *the Antiquities of Tell el-Yahûdiyeh*, p. 36-37, où cette partie de la route est décrite.

2. Guérin, *la Judée*, t. II, p. 237-249 : les ruines de la ville antique, qui était considérable, disparaissent sous le sable, mais un naos égyptien d'époque ptolémaique en a été retiré; transporté près du puits qui alimente le fort, il sert d'auge à boire pour les chevaux (Guérin, *la Judée*, t. II, p. 241-242, cf. Griffith, *the Antiquities of Tell el-Yahûdiyeh*, p. 70-74, et t. I, p. 169, de cette *Histoire*). Brugsch a cru pouvoir identifier le site avec celui de la ville syrienne Hournikheri, qu'il lit Harinkola (*Geschichte Ægyptens*, p. 369), mais à tort : la forme antique du nom est inconnue, la forme grecque oscille entre Rhinocoroura (Étienne de Byzance, *s. v. l.* : Josèphe, *Antiquités Judaiques*, XIII, xv, 4, et XIV, xiv, 2) et Rhinocoloura. L'histoire des forçats mutilés se trouve dans Diodore de Sicile, I, lx, ainsi que dans Strabon, XVI, ii § 31, p. 759; elle repose sur un fait historique. Zalou servait de lieu de relégation pour les fonctionnaires infidèles, sous la XVIII[e] dynastie (Bouriant, *à Thèbes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 43, l. 17, 22). Rhinocoloura la remplaça probablement dans ce rôle, quand la frontière égyptienne fut reportée des environs de Sellé à ceux d'El-Arîsh.

3. Pour toute cette partie de la route, cf. Guérin, *la Judée*, t. II, p. 233-237. Raphia, dont le nom se conserve dans celui du puits Bir-Rafah, est mentionnée une fois à la XIX[e] dynastie sous le nom de Rapihoui (*Papyrus Anastasi n° 1*, pl. XXVII, l. 7-8; cf. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 291-293); on la retrouve sous celui de Rapikhi, dans les inscriptions assyriennes, au temps de Sargon II, roi de Ninive (Oppert-Ménant, *la Grande Inscription du Palais de Khorsabad*, l. 25, p. 74).

4. Le terme de Shéphélah signifie la plaine (cf. t. II, p. 13, de cette *Histoire*); il a été appliqué par les livres bibliques à la plaine côtière, habitée plus tard par les Philistins, de la hauteur de Gaza à celle de Joppé (*Josué*, *XI*, *16*, *Jérémie*, *XXXII*, *44*, *XXXIII*, *13*).

5. Guérin, *la Judée*, t. II, p. 223-233, décrit longuement la route de Gaza à Raphia. La seule ville importante qu'on rencontrât entre les deux villes, à l'époque grecque, était Jénysos (Hérodote, III, v, et V, lii) dont les ruines se trouvent près de Khan Younès, mais le nom égyptien de cette localité est inconnu : celui d'Aunaugasa, que Brugsch avait crû pouvoir lui appliquer (*Geschichte Ægyptens*, p. 269), doit se placer bien loin de là, dans la Cœlé-Syrie ou dans la Syrie du Nord.


Le Kharou aux Temps Egyptiens
Echelles Tyriennes
Akou
Lac de Gennesareth
Tabor
Maqeddo
Beth Shean
Doudina Dothain
Birkana
Iapou (Jaffa)
Gazatou
Gerara
Raphia
Jourdain
Mer Morte
Monts Séir
Kharou
L. Thuillier, del.

entendaient ou ce qu'ils y voyaient leur donnait déjà l'idée de ce qui les attendait plus loin. Les hommes, ce « troupeau de Râ », se répartissaient en quatre grandes familles, dont la plus noble vivait nécessairement aux bords du Nil : les Âmou, nés de Sokhît la déesse lionne, étaient classés dans la deuxième, les Nahsi, les nègres d'Éthiopie, prenaient le troisième rang, et les Timihou, les Libyens, fermaient la marche, de concert avec les tribus blanches du nord[1]. Les Syriens appartenaient à la seconde race, la meilleure après l'égyptienne, et le nom d'Âmou qu'on leur octroyait depuis des siècles suffisait si complètement aux besoins de la politique, de la littérature ou du commerce, que la chancellerie des Pharaons ne s'inquiéta pas de rechercher ce qu'il pouvait recouvrir d'éléments variés[2]. Nous y démêlons aujourd'hui plusieurs groupes de peuples et de langues, parents mais distincts les uns des autres. Les cousins des Hébreux, les Enfants d'Ismael et d'Édom, les Moabites, les Ammonites, tous ceux que l'on qualifiait de Shaousou, s'échelonnaient à l'extrême sud et sur la droite de la mer Morte, partie au désert, partie à la lisière des terres cultivées[3]. Les Cananéens non seulement tenaient la côte depuis Gaza jusqu'au nord du Nahr el-Kébir, mais ils occupaient le bassin presque entier du Jourdain, celui du Litani, peut-être celui du Haut-Oronte[4]. Il y avait des Araméens à Damas, aux plaines de l'Oronte inférieur, au Naharaïna[5]. Des nations d'origine différente habitaient derrière les Araméens, sur les penchants de l'Amanus et dans les vallées profondes du Taurus; la plus puissante, celle des Khâti, s'accoutumait de plus en plus à descendre de ses montagnes, et s'infiltrait sans bruit entre l'Afrîn et l'Euphrate[6].

1. C'est la représentation fréquente dans les tombeaux des rois thébains de la XVIIIe et de la XXe dynastie (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. CCXXXVIII-CCXLI, ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CLV-CLIX, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 135-136).

2. Pour l'extension du nom Amou à cette époque, cf. MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 121-125.

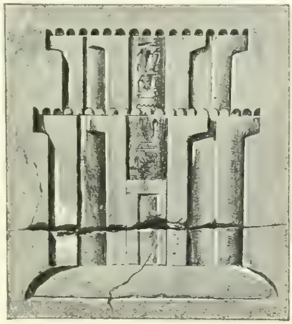
3. Voir ce qui est dit des Shaousou au t. II, p. 54, de cette *Histoire*. Max Müller (*Asien und Europa*, p. 131-142) me paraît trop restreindre l'aire de pays à laquelle les Égyptiens étendaient ce nom.

4. Je prends le terme *Cananéen* avec la valeur qu'on lui accorde le plus souvent, d'après l'usage hébreu (*Genèse*, X, 15-19). Pour la présence de ce mot dans les textes égyptiens, cf. les exemples recueillis par MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 205-208. On le rencontre à plusieurs reprises sous la forme Kinakhkhi, Kounakhaïou, dans les textes cunéiformes d'El-Amarna (WINCKLER, *Verzeichniss der aus dem Funde von El-Amarna herrührenden Thontafel*, dans la *Zeitschrift*, 1889, p. 45, note 4).

5. Le terme *Araméen* ne se trouve à ma connaissance dans aucun texte égyptien d'époque pharaonique : le seul exemple qu'on en connût (*Papyrus Anastasi III*, pl. V verso, l. 5) est une faute de scribe corrigée par Chabas (*Recherches pour l'Histoire de l'Egypte sous la XIXe dynastie*, p. 97, 107). Max Müller (*Asien und Europa*, p. 234) a fait observer très justement que la faute même est une preuve de l'existence du nom et de la connaissance qu'on en avait en Égypte.

6. C'est du moins dans cette région que Thoutmosis III nous les montre établis vers le XVIe siècle. La vocalisation égyptienne de leur nom est bien *Khiti*, au féminin *Khîtait*, *Khîtit*, comme je l'avais indiqué depuis longtemps (cf. MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 324, note 3); mais les textes d'El-Amarna emploient une vocalisation *Khâti*, *Khâté*, qui doit se rapprocher plus de la réalité que celle des Égyptiens. La forme *Khiti* me parait pouvoir s'expliquer par une erreur d'étymologie populaire. Les ethniques égyptiens en *-îti* forment leur pluriel en *-âtiou*, *-âteou*, *-âti*, *-âté* : *Khâté*, *Khâti*, pris pour un pluriel, aura suggéré naturellement aux scribes une forme *Khiti* pour le singulier.

Les Cananéens constituaient à coup sûr le plus nombreux de ces groupes, et s'ils étaient parvenus à s'ordonner sous un seul roi ou simplement à s'organiser en une confédération durable, les armées égyptiennes n'auraient pu rompre la barrière qu'ils élevaient entre elles et le reste de l'Asie antérieure ; par malheur, loin qu'ils marquassent la moindre tendance vers la concentration ou l'unité, la division n'éclatait nulle part plus profonde et plus irrémédiable que chez eux. Leurs montagnes recélaient presque autant d'États que de vallées, et la plaine en comptait un par chaque ville campée délibérément dans un site facile à défendre. Le sol en était comme hérissé, et ils se serraient si dru les uns contre les autres qu'un voyageur, chevauchant sans se presser, en traversait plusieurs à son aise dans la journée[1]. Non seulement les cités royales étaient closes de murs, mais beaucoup des villages qui dépendaient d'elles, et, par surcroît, des châteaux ou des tours de guet, des *migdol*[3], bâtis au nœud des routes, au gué des rivières, au débouché des ravins, attestaient à la fois l'insécurité des temps et le zèle minutieux que les habitants apportaient à se garder. L'aspect en dut paraître étrange aux premiers Égyptiens qui les virent. Ce n'étaient plus en effet ces longues enceintes carrées ou rectangulaires qu'ils étaient habitués à rencontrer chez eux, et qui leur représentaient l'art le plus raffiné de l'ingénieur[4] : les localités convenables à l'assiette d'une place forte ne se prêtaient presque jamais à tant de régularité. C'était d'ordinaire un éperon saillant au flanc de quelque montagne, une éminence isolée au milieu de la plaine et dont les contours se développaient



UN MIGDOL D'ASIE[2].

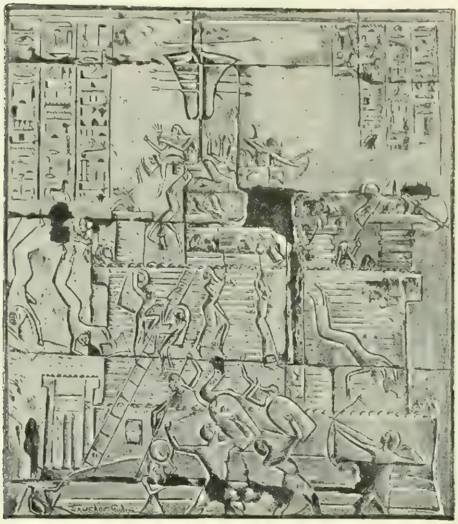
1. Thoutmosis III, parlant à ses soldats, leur dit que tous les chefs du pays sont enfermés dans Mageddo, si bien que « c'est prendre mille villes que la prendre » (Maspero, *Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 148) : c'est évidemment une hyperbole dans la bouche du vainqueur, mais l'exagération même du chiffre montre combien les chefs et par suite les petits États étaient nombreux dans la Syrie centrale et dans la Syrie méridionale.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.* C'est un des migdol bâtis sur la route de Syrie par Séti Ier, cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 90, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. XLIX, 1, Lepsius, *Denkm.*, III, 126 *b*.

3. Le mot, qui est cananéen, a été emprunté par les Égyptiens à la Syrie, dès le début des guerres asiatiques, et a été employé par eux à former les noms des postes qu'ils établissaient sur la frontière orientale du Delta : il apparaît la première fois pour désigner une localité syrienne dans la liste des villes conquises par Thoutmosis III (Mariette, *Karnak*, pl. 19, n° 71, et *Texte*, p. 51).

4. Cf. ce qui est dit de la fortification égyptienne au t. I, p. 450-452, de cette *Histoire*.

plus ou moins capricieusement : la défense devait modifier presque à chaque fois son thème et ses moyens, selon la configuration particulière du terrain. Elle se contentait le plus souvent d'un simple mur en briques sèches ou en pierre, bordé de tours, épais de trois ou quatre mètres à la base, haut de dix ou douze, ce qui suffisait à rendre presque impraticable l'assaut au moyen d'échelles portatives[1]. La porte à elle seule semblait déjà une forteresse véritable. Elle se composait de trois grands corps de logis formant tenaille, et sensiblement plus élevés que les courtines attenantes, percés vers le sommet de baies carrées munies de mantelets, afin de donner des vues de face et de flanc sur l'agresseur. L'huis se réservait au fond, avec ses battants en bois cuirassés de métal et de peaux vertes contre la hache ou contre l'incendie[3]. C'en était assez non seulement pour défier toutes les bandes d'aventure qui couraient la campagne, mais pour résister indéfiniment aux opérations d'un siège en règle : quelquefois pourtant on ne se bornait pas à ce tracé rudimentaire, et l'on entassait les ouvrages autour d'un même point. On jetait sur les fronts

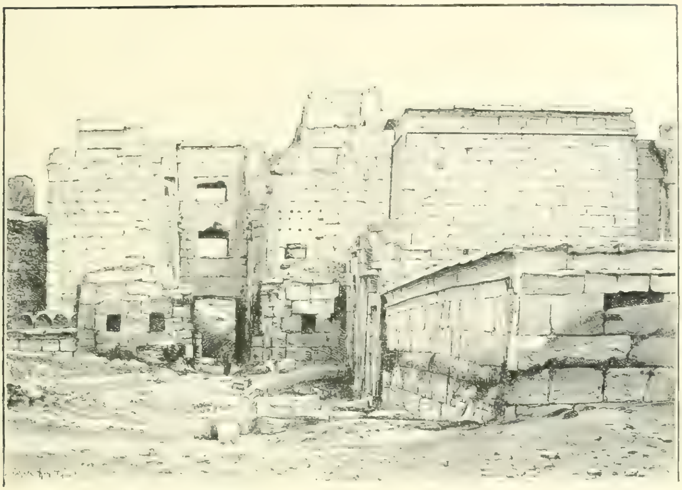


LA CITÉ MURÉE DE DAPOUR EN GALILÉE[2].

1. C'est du moins la donnée admise par les ingénieurs modernes qui se sont occupés de ces questions d'archéologie militaire; cf., à ce propos, les renseignements élémentaires que fournit A. DE ROCHAS D'AIGLUN, *Principes de la Fortification antique*, p. 12.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato prise à Karnak.* Une autre représentation de la même ville a été retrouvée à Louxor, sur un des murs déblayés depuis 1884.

3. C'est le genre de fortification de la plupart des villes cananéennes prises par Ramsès II dans sa campagne de l'an VIII (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 880-881; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 156). Il servait comme type de représentation conventionnelle, ce qui montre qu'il dominait dans la réalité, et on l'appliquait alors même à des cités qui ne l'avaient pas. Ainsi Dapour-Tabor est représentée de la sorte dans la série indiquée plus haut, tandis qu'un autre document, celui-là même qui est reproduit en vignette dans le texte de cette page, lui restitue ce qui paraît avoir été la forme spéciale de son enceinte (CAILLIAUD, *Voyage à Méroé*, t. II, pl. LXXIII, 1; CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCXXXI; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 166).



LE MIGDOL DE RAMSÈS III, A THÈBES, DANS LE TEMPLE DE MÉDINET-HABOU[1].

les plus menacés un avant-mur qui ne dépassait pas la hauteur de quatre ou cinq mètres, et l'on reléguait l'entrée à l'extrémité gauche, dans une situation telle, que l'assaillant était obligé de tourner le flanc nu au défenseur : cela lui faisait en réalité deux enceintes à forcer avant de pénétrer dans la place. Les premiers obstacles surmontés, il se heurtait, au point culminant, contre une citadelle assez vaste pour contenir le sanctuaire du dieu principal et le palais du souverain : elle possédait, elle aussi, sa double muraille et ses huisseries massives qu'il fallait enfoncer au prix de nouveaux sacrifices, à moins que le découragement ou la trahison ne se mît de la partie[2]. Ces boulevards de la civilisation cananéenne, qu'elle avait accumulés par centaines sur le chemin des envahisseurs, nous n'en apercevons plus la trace aujourd'hui, soit qu'ils aient été tous rasés en entier pendant l'une des révolutions qui ont si souvent bouleversé la face du pays, soit qu'ils dissimulent leurs débris sous les ruines amoncelées comme à plaisir depuis plus de trente siècles[3]. Les

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Devéria, prise en 1865.*

2. Le type de ville décrit dans le texte est celui que nous fournit le tableau de Karnak, où le siège de Dapour-Tabor par Ramsès II est représenté (Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. II, pl. LXXIII; cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCXXXI; Lepsius, *Denkm.*, III, 166); on trouve un type différent pour Ascalon (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 194-195; Lepsius, *Denkm.*, III, 145 c). Cf. la vignette de la page 128, où Dapour est figurée.

3. Les seuls restes de fortification cananéenne qu'on puisse peut-être reporter jusqu'à l'époque

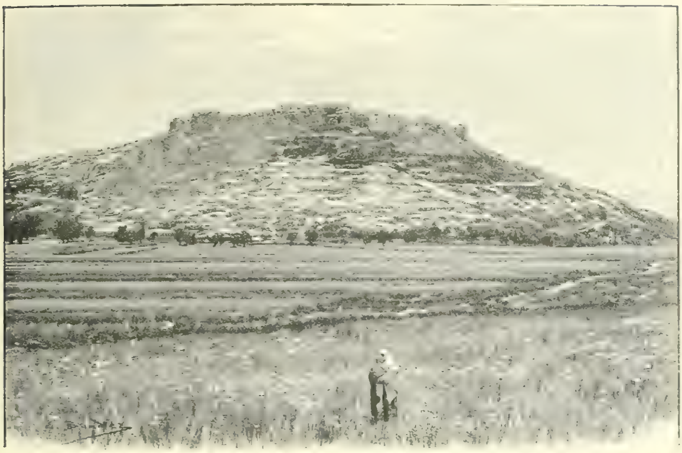
tableaux de victoire gravés sur les parois des temples thébains nous rendent, il est vrai, plusieurs traits de leur physionomie générale, mais l'idée que nous pourrions nous créer d'eux d'après ces reproductions serait des plus confuses, si l'un des derniers parmi les Pharaons conquérants, Ramsès III, ne s'était avisé d'en construire un à Thèbes même, afin d'y enfermer sa chapelle funéraire et d'y loger le peuple de serviteurs attaché à son culte[1]. Une partie en a été renversée aux siècles grecs et romains, mais l'avant-mur subsiste encore du côté de la plaine, ainsi que la porte, battue sur la droite par une saillie de l'enceinte, et flanquée de deux corps de garde rectangulaires dont les terrasses dominent la courtine d'un mètre environ. Dès qu'on l'a franchie, on se trouve en face d'un *migdol* en maçonnerie, presque carré, avec ses deux ailes, avec ses parois trouées de lucarnes, avec sa cour qui va se rétrécissant par ressauts, et l'examen des lieux nous révèle plus d'un arrangement que la médiocre perspective des Égyptiens nous empêchait de soupçonner. Nous apprenons ainsi que le gros œuvre se dressait sur un soubassement en talus, qui mesure cinq mètres à peu près. Il servait à deux fins : d'abord il augmentait la résistance contre la sape, ensuite les projectiles que les assiégés lançaient du chemin de ronde, ricochant avec violence sur l'inclinaison du plan, tenaient l'ennemi à distance[2]. Le tout a fière mine, et, s'il faut admettre que les architectes royaux chargés de satisfaire cette fantaisie souveraine y ont apporté un souci du détail inconnu aux peuples dont ils copiaient l'œuvre, ils ont imité les dispositions de l'ensemble assez fidèlement pour que nous concevions bonne opinion du modèle. Transportez ce migdol de Ramsès III en Asie, sur l'un de ces mamelons où les Cananéens avaient accoutumé de jucher les leurs, répandez à ses pieds quelques vingtaines de cahutes basses et sales, et la silhouette de ce village improvisé rappellera de façon étrange celle de Zérîn, de Béitîn, ou de telle autre bourgade moderne qui rallie ses maisons de fellahs autour d'une grande fabrique en pierre massive, hôtellerie pour les voyageurs attardés ou château du temps des Croisades.

Sur le littoral, au delà de Gaza, deux grosses cités murées, Ascalon et Joppé, où les vaisseaux marchands se réfugiaient en hâte dès que la mer se

égyptienne sont ceux que M. Petrie a mis au jour dans les ruines de Tell el-Hesy et dans lesquels il reconnaît à bon droit les restes de Lakhish (Flinders Petrie, *Tell el Hesy Lachish*, p. 15, 21-22, pl. III).

1. L'idée que le pavillon royal de Médinet-Habou est la reproduction d'un migdol a été mise en avant par Mariette, *Itinéraire des Invités aux fêtes d'inauguration du Canal de Suez*, p. 129-130, cf. *Itinéraire de la Haute Égypte*, p. 215. Dümichen n'y reconnaissait vers le même temps que la porte monumentale d'une forteresse égyptienne (*Resultate der photographischen Expedition*, t. I, p. 21).

2. Cette disposition a été relevée pour la première fois par Maspero, *Archéologie Égyptienne*, p. 33.



LE VILLAGE MODERNE DE BEITÎN, VU DU SUD-OUEST[1]

faisait méchante[2]; dans la plaine et sur les premiers reliefs de la montagne, une profusion de forteresses et de villages, Iourza, Migdol, Lakhish, Aialon, Saouka, Adora, Aphoukîn, Kéilat, Gézer, Ono, puis, dans le parcours des voies qui mènent aux gués du Jourdain, Gaba, Bîtaniti, Oursalimmou enfin, notre Jérusalem[3]. Le pays nourrissait une population assez dense de cultivateurs actifs et industrieux. Leur charrue n'était guère, comme celle des Égyptiens

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie*; c'est l'antique Béthel. Une vue de Zerin, la Jezreel biblique, sert de frontispice à ce chapitre, et plus haut, t. II, p. 111 de cette *Histoire*.

2. Ascalon ne touchait pas à la mer même. Son port, le Maioumas Ascalonitès, n'était probablement qu'une baie étroite ou une simple échancrure du rivage depuis longtemps comblée par les sables : on n'a pu ni en déterminer la situation, ni en retrouver les vestiges (GUÉRIN, *Judée*, t. II, p. 149-152). Le nom de la ville est toujours orthographié Askalouna par un *s* (E. DE ROUGÉ, *Mémoire sur l'Origine Egyptienne de l'Alphabet Égyptien*, p. 71), ce qui nous fournit la prononciation du temps. Le nom de Joppé est écrit *Japou*, *Japhou*, et les jardins qui dès lors entouraient la ville sont indiqués au *Papyrus Anastasi I*, pl. XXV, l. 2-3, et CHABAS, *Voyage d'un Égyptien*, p. 250-251.

3. Oursalimmou, Ourousalim, n'est mentionnée que dans les tablettes d'El-Amarna (ABEL-WINCKLER, *der Thontafelfund von El-Amarna*, p. 104 a-105, et ZIMMERN, *die Keilschriftbriefe aus Jerusalem*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 245-263), ainsi que Kéilat-Kilti (SAYCE, *Babylonian Tablets from Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings*, t. X, 1887-1888, p. 496), Aialon et Lakhish (ABEL-WINCKLER, *der Thontafelfund von El-Amarna*, pl. 119, n° 123, l. 6, n° 124, l. 5). Les autres cités sont énumérées dans les grandes listes de Thoutmosis III (MARIETTE, *Karnak*, pl. 17, 18, 19), Iourza sous le n° 60 (identifiée avec Kharbét Jarzéh, Kharbét Erzéh par G. REY, *Etude topographique de la Tribu de Juda*, p. 121, ce qu'on admet généralement; cf. pourtant MAX MULLER, *Asien und Europa*, p. 152, note 1), Saouka sous le n° 67 (identifiée avec Shokoh de Juda par MARIETTE, *les Listes Géographiques des Pylônes de Karnak*, p. 33), Migdol sous le n° 71 (Migdol-Gad, de la tribu de Juda, aujourd'hui El-Medjdel, d'après MARIETTE, *les Listes géographiques des Pylônes de Karnak*, p. 34), Adorâ sous le n° 91 (l'Adoraïm biblique, aujourd'hui Doura près d'Hébron, MARIETTE, *les Listes Géographiques*, p. 39), Aphoukîn sous le n° 66 (aujourd'hui Foukîn, près Souwéikah, selon MASPERO, *sur les Noms Géographiques de la liste de Thoutmos III qu'on peut rapporter à la Judée*, p. 4), Gézer sous le n° 104 (MASPERO, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 129),



VIGNOBLES AUX ENVIRONS D'HÉBRON[1].

ou des Babyloniens, qu'une grande houe attelée de bœufs[2], mais la rareté des pluies en dehors de certaines saisons et la facilité avec laquelle les rivières s'épuisent, les avaient rendus fort habiles à capter les eaux et à bien aménager le terrain : presque les seuls monuments qui nous restent d'eux sont des puits maçonnés d'une façon indestructible, et des citernes ou des pressoirs creusés dans le roc[3]. Les champs de blé et d'orge s'étalaient au fond des vallées, entremêlés de vergers où l'amandier blanc et rose, le pommier, le figuier, la grenade, l'olivier fleurissaient côte à côte. Si la pente se relevait et devenait trop raide, des parements de pierre sèche retenaient l'humus et transformaient le flanc des collines en étages de terrasses superposées : la vigne s'y espaçait en lignes et en treilles ou elle s'y mariait aux arbres fruitiers[4]. C'était

Ono sous le n° 65 (F. de Saulcy, *Lettre à M. Chabas*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 98-99), Gaba, Gabaon de Benjamin, sous le n° 114 (Mariette, *les Listes Géographiques*, p. 43), Bit-Aniti sous le n° 111, avec une variante Bit-baniti qui peut tenir à la présence dans cette localité d'un temple d'Anat desservi par des hiérodules (identifiée avec Anathôt par Maspero, *sur les Noms Géographiques de la liste de Thoutmos III*, p. 18-19).

1. *Dessin de Boudier, d'après des croquis originaux et une photographie.*

2. C'est la forme de la charrue employée aujourd'hui par une partie des populations syriennes, et qui ressemble à la vieille charrue égyptienne, représentée au t. I, p. 67, de cette *Histoire*.

3. Les monuments de ce genre se rencontrent encore à chaque pas en Judée, mais il est fort difficile d'en préciser l'âge ; les seuls qu'on ait chance de dater avec quelque certitude remontent, l'aqueduc de Siloéh peut-être à l'époque d'Ézéchias, les canaux qui amènent l'eau à Jérusalem en partie peut-être au règne de Salomon. C'est, comme on voit, très postérieur aux temps de la XVIII[e] dynastie. De bons juges attribuent pourtant nombre de ces monuments à des siècles très reculés ; les puits de Beershéba sont fort anciens (H. Palmer, *the Desert of the Exodus*, t. II, p. 387-390), sinon avec leur maçonnerie actuelle, du moins avec une maçonnerie analogue qui fut réparée sous les Césars (Guérin, *Judée*, t. II, p. 283-284) ; les pressoirs à huile et à vin taillés dans le roc ne datent pas tous de l'empire romain, mais beaucoup remontent plus haut, et la description qu'en donnent les modernes (cf. par exemple Guérin, *Judée*, t. III, p. 261-273) répond bien à ce que nous savons des pressoirs hébreux par les textes bibliques (*Michée*, VI, 15, *Isaie*, V, 2, XVI, 10, *Jérémie*, XXV, 30, XLVIII, 33).

4. Guérin, *Description de la Palestine, Judée*, t. III, p. 260, 261, 288, etc.



SICHEM SE DRESSAIT
AU CENTRE D'UN VÉRITABLE AMPHITHÉÂTRE[1]

une contrée de miel et de lait, et les noms mêmes y reflètent encore le caractère agreste des habitants comme en un miroir : tel village s'appelait Aoubila la prairie, tel autre Ganoutou les jardins, Magraphout les mottes, Karmana le vignoble[2]. Plus on remonte vers le nord, et plus l'aridité s'atténue : les coteaux se prêtent à des cultures plus riches, les ouadys s'habillent d'une végétation plus drue et plus chaudement colorée. Sichem se dressait au centre d'un véritable amphithéâtre de verdure, que des milliers de sources arrosent sans jamais se tarir : les eaux ruissellent et bruissent de toute part, et la vapeur qu'elles exhalent matin et soir enveloppe le paysage entier d'une buée lumineuse, où le contour des objets s'estompe et tremble comme dans nos pays d'Occident[3]. Les villes croissaient et multipliaient sur cette terre grasse et molle; mais, comme elles se trouvaient en dehors du passage habituel des armées, les conquérants n'en citent qu'un petit nombre à l'aventure, Bitshaïlou, Birkana, Doutîna[4]. Ils préféraient suivre la route plus dure, mais plus courte, qui file

1. *Dessin de Boudier, d'après la planche de* Chesney, *The Expedition for the Survey of the Rivers Euphrates and Tigris*, t. I, p. [illegible].

2. Maspero, *sur les Noms Géographiques de la liste de Thoutmos III, qu'on peut rapporter à la Judée*, p. [illegible], 22.

3. Van de Velde, t. I, p. 386, 388; Gabriel Charmes, *Voyage en Palestine*, p. [illegible]. Sichem ne figure point sur les listes égyptiennes, mais Max Müller pense en retrouver le nom dans celui du mont Sakama qui figurait au *Papyrus Anastasi n° I*, pl. XXII, l. 9 (*Asien und Europa*, p. [illegible]).

4. Bitshaïlou, considérée comme étant Bethshéan par Chabas (*Voyage d'un Egyptien*, p. 203-205) ou Shilo par Mariette (*les Listes Géographiques*, p. 42) et par Maspero (*sur les Noms Géographiques qu'on peut rapporter à la Judée*, p. 17-18), est plutôt Béthel, écrit Bit-sha-ilou, soit avec le vieux

droit vers le Carmel à travers la plaine. Au delà d'Ono, une argile rougeâtre et sablonneuse succède à l'humus compact et noir : les chênes apparaissaient, rares d'abord, mais bientôt on pénétrait dans une forêt immense, très éclaircie et très diminuée de nos jours par les empiétements des fellahs. Les troncs sont tordus, noueux, mal venus; les plus grands montent à dix mètres, mais beaucoup ne dépassent guère la taille des hautes broussailles. Des rivières boueuses, infestées de crocodiles, se promènent lentement sous les couverts et se déversent d'espace en espace dans des marais pestilentiels : arrivées à la côte, les bancs de sable que le courant apporte les empêchent de s'écouler librement et les obligent à s'épandre en étangs derrière les dunes[1]. Lieue après lieue, la voie continuait par les halliers, encombrée de fondrières et d'arbustes épineux : des bandes de Shaousou la désolaient, et les héros les plus braves ne s'y aventuraient seuls qu'en tremblant[2]. Elle escaladait le Carmel vers Âlouna, par une rampe étroite taillée en corniche au-dessus de précipices vertigineux[3], puis elle descendait brusquement dans une étendue de blés et d'herbages, large de huit à dix lieues, confuse, inégale, qui s'en allait ondulant vers l'est expirer contre le pied du Tabor. Deux rangées de coteaux presque parallèles, le petit Hermon et le Gelboé, échelonnées du nord au sud et réunies par un seuil presque insensible, la relient à la vallée du Jourdain plus qu'elles ne l'en séparent. Un seul fleuve, le Kishon, la traverse en diagonale, ou mieux un seul lit de fleuve presque vide les trois quarts du temps, mais qui s'emplit pendant les pluies d'hiver et s'enfle à grand fracas de tous les torrents déchaînés sur les pentes. Il prend quelque tenue en approchant de la mer, puis il se perd au milieu de lagunes saumâtres, dans une baie ouverte et battue

relatif su du phénicien (Erman, *Varia*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 36), soit avec le Shu de l'assyrien (Sayce, dans les *Records of the Past*, 2nd ser., t. V, p. 52); dans ce dernier cas, il faudrait admettre, comme le fait Sayce, que le rédacteur des listes égyptiennes a eu des dépêches en caractères cunéiformes entre les mains. Birkana paraît être aujourd'hui Broukin (Maspero, *sur les Noms Géographiques*, p. 19-20), et Doutîna est certainement Dothaïn, aujourd'hui Tell-Dôthân (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 122).

1. La forêt était bien connue des géographes de l'époque gréco-romaine (Strabon, XVI, II § 28, p. 758) et elle existait encore presque intacte au temps des Croisades; cf. Conder, *Mediæval Topography of Palestina*, dans le *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statements*, 1875, p. 91-92. Les restes en ont été décrits par Guérin, *Description de la Palestine, Samarie*, t. II, p. 388.

2. Pour toute cette partie de la route, qui avait été mal rétablie tout d'abord, faute d'avoir tenu compte de l'existence d'une forêt dans ces parages, cf. Maspero, *Entre Joppé et Mageddo*, dans les *Études Archéologiques, Linguistiques et Historiques, dédiées à M. le Dr C. Leemans*, p. 3-6.

3. Le défilé est décrit longuement au *Papyrus Anastasi n° I*, pl. XXIII, l. 1 sqq., et les termes mêmes que l'auteur emploie montrent combien les Égyptiens redoutaient de s'y aventurer. Les Annales de Thoutmosis III parlent également des difficultés qu'il opposait au passage d'une armée (Maspero, *le Récit de la campagne contre Mageddo sous Thoutmos III*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 51-56, 140-141). J'ai placé ce défilé vers le point qu'on appelle aujourd'hui Oumm el-Fahm (*Sur les Noms Géographiques de la liste de Thoutmos III qu'on peut rapporter à la Galilée*, p. 6-7), et ce site me paraît répondre au récit de la campagne de Thoutmosis III mieux que celui d'Arranéh que Conder a proposé (*Palestine Exploration Fund, Quarterly Statements*, 1880, p. 223).



LES CHÊNES-VERTS ENTRE JOPPÉ ET LE CARMEL[1].

du vent, sur une plage sablonneuse que le Carmel domine de sa tête sacrée[2]. Nul coin du monde n'a été disputé plus meurtrièrement entre les nations, nul n'a vu plus d'armées s'aborder et s'étreindre au cours des siècles. Tout général qui, débouchant d'Afrique, a mis la main sur Gaza et sur Ascalon, commande et réduit du même coup la Syrie méridionale. Il peut y éprouver des résistances locales, s'y heurter à des bandes de partisans ou à des avant-gardes isolées : il n'aura pas de bataille en règle à livrer avant d'avoir atteint les berges du Kishon. C'est là, derrière le rideau des bois et de la montagne, que les ennemis ont concentré leurs forces et attendent son choc de pied ferme : un succès en cet endroit, et le pays lui appartient jusqu'à l'Oronte, souvent jusqu'à l'Euphrate. La position valait trop pour qu'on ne l'eût pas occupée solidement. Une rangée de citadelles en garnissait le front méridional comme une barrière tirée en travers de l'invasion, Ibléâm, Taânakou[3], Mageddo[4],

1. *Dessin de Boudier, d'après un croquis à la mine de plomb de Lortet.*

2. Les listes de Thoutmosis III indiquent sous le numéro 48 une ville de Rosh-Qodshou, le *Cap Sacré*, qui était évidemment située à l'extrémité de la montagne (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. [illegible]), ou peut-être sur le site de Haïfa; le nom à lui seul montre de quelle vénération on entourait le Carmel dès cette époque reculée.

3. Ibléâm, en égyptien Iablaâmou, est mentionnée dans la liste de Thoutmosis III, au numéro 43 (Mariette, *les Listes Géographiques*, p. 26). Taanakou avait été reconnue dès le début sur la liste de Sheshonq par Osburn, *Egypt, her Testimony to the Truth*, p. 158.

4. Depuis Robinson, *Biblical Researches*, t. II, p. 330, on identifie Mageddo à la *Legio* des temps

puis, au delà, les châteaux et les villages se succédaient épars dans des replis de vallons ou sur les éminences, Shounem, Kasouna, Anoukharotou, les deux Àphoul, Kana[1], et tous ceux que nous voyons mentionnés aux listes triomphales, mais que nous ne savons pas encore où étiqueter sur le terrain.

Trois routes se présentaient alors au vainqueur. L'une obliquait à l'ouest



AKOU : LES BANCS DE RÉCIFS QUI ABRITAIENT LE PORT ANTIQUE[2].

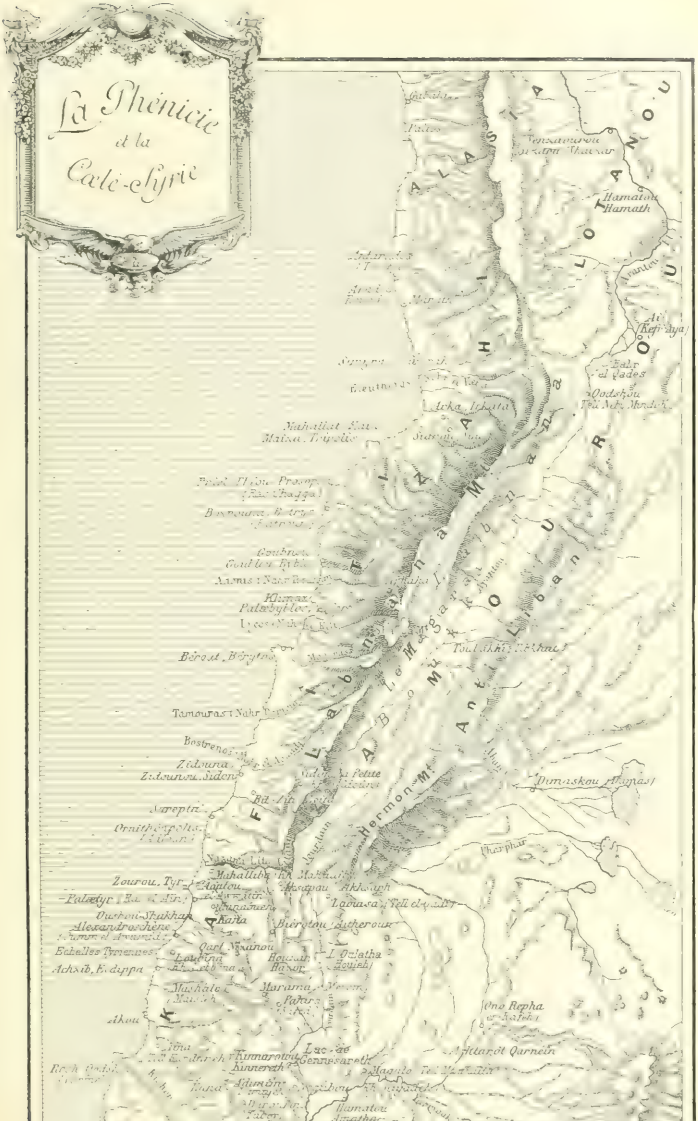
et rejoignait la Méditerranée vers Akou, laissant sur la gauche la pointe du Carmel et la bourgade sainte, Rosh-Qodshou, qui s'y adossait[3]. Akou était le premier port où une flotte relâchât depuis les embouchures du Nil, et qui s'était emparé d'elle possédait une des clefs de la Syrie, car elle dominait la côte comme Mageddo l'intérieur. Ses maisons s'entassent sur une langue de rocher qui saillit hardiment dans la mer : des bancs de récifs y forment un brise-lames naturel, derrière lequel les vaisseaux trouvaient un asile contre les

romains, avec Kharbet-Ledjoun, et plus spécialement avec le petit tertre connu sous le nom de Tell el-Moutésallim. Conder a proposé de la placer plus à l'est, dans la vallée du Jourdain, à Kharbet el-Medjeddah (*Megiddo*, dans le *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statements*, 1887, p. 13-20).

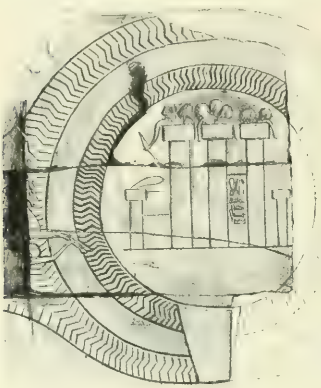
1. Le nom de Shounem-Shounama a été reconnu par E. de Rougé, ainsi que celui d'Anoukheret-Anoukharotou et de Kana (*Étude sur divers Monuments du règne de Thoutmosis III*, p. 49, 51, 53); l'identité des deux Apourou-Aphoulou avec Fouleh et Afouleh de Galilée a été découverte par Conder, *Palestine before Joshua*, dans le *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statements*, 1876, p. 141.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie rapportée par Loret.*

3. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 55 et. Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 165.


La Phénicie et la Cœle-Syrie
Hamatou
Hamath
Bahr el Qades
Qodshou
Arka, Irkata
Maisa, Tripolis
Goubnou
Klimax
Palæbyblos
Bérout, Bérytos
Bostrenos
Zidouna
Sarepta
Zourou, Tyr
Alexandroschène
Echelles Tyriennes
Achzib, Ecdippa
Akou
Hermon Mt
Anti Liban
Le Magar
Pharphar
Ono Repha
Ashtarôt Qarneïn
Lac de Gennesareth
Kinnarotou
Kinnereth
Marouma
Hazor
Akhsaph
Hamatou
Amatha

corsaires ou le mauvais temps[1]. A partir de ce point, la montagne range d'assez près le rivage, et il faut tantôt marcher sur la grève, les pieds dans l'eau, pour éviter un chaînon à pic, tantôt s'élever en lacet afin de franchir un cap : en plus d'un endroit, on a creusé la pierre vive et l'on y a taillé des marches grossières qui simulent une échelle immense[2]. La vague déferle avec fureur au-dessous de cette étroite corniche ; quand le vent la chasse, chacun de ses paquets ébranle la paroi entière et détache quelque pan de rocher. La plupart des villes, Aksapou, Mashal, Labîna, Oushou-Shakhan, sont en arrière sur les croupes, hors la portée des pirates ; plusieurs étaient installées pourtant sur la plage même, à l'abri d'un promontoire, et vivaient péniblement de la pêche ou de la course[4]. La Phénicie



LA VILLE DE QODSHOU.[3]

commençait au delà des Échelles Tyriennes : la route bordière la desservait d'une extrémité à l'autre, cité après cité, puis elle se repliait à droite et elle se rabattait sur les parages moyens de l'Oronte par la percée du Nahr el-Kébîr[5]. La seconde des voies qui partaient de Mageddo décrivait vers l'est une courbe presque symétrique. Elle passait le Jourdain à Bethshéan, puis le Jabbok, et piquait sur Damas en côtoyant d'assez loin les derniers contreforts basaltiques du Haourân : c'était un champ de pâture immense, poudreux, mal

1. Akou se trouve déjà signalée dans BRUGSCH, *Geographische Inschriften*, t. II, p. 40-41.

2. De là le nom d'*Echelle des Tyriens*, κλίμαξ Τυρίων (JOSÈPHE, *Bell. Jud.*, II, x, 2), qu'on trouve appliqué à un de ces passages, soit au Ras en-Nakourah, soit au Ras el-Abiad.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.* La vignette est empruntée aux bas-reliefs du Ramesséum ; cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCXXX ; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CX ; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 164. Les parties manquantes ont été rétablies au trait. Ailleurs, la ville a une forme plus allongée (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XIII, XXI-XXII, XXVII, CCCXXIV ; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. LXXXVII, XCI, CIV).

4. Le site d'Aksapou a été reconnu par BRUGSCH, *Geogr. Ins.*, t. II, p. 44, et celui de Misha'-Mishéal, par E. DE ROUGÉ, *Étude sur divers Monuments du règne de Thoutmès III*, p. 51 ; Loubina est peut-être Kharbét-Loubban, Kharbét-Lobbouna, à quelque distance du Ras en-Nakourah, presque en vue de la mer (MASPERO, *sur les Noms Géographiques de la liste de Thoutmos III, qu'on peut rapporter à la Galilée*, p. 3). Oushou-Shakhan, qui parait être identique à l'Oushou des Assyriens, était probablement l'Alexandroschéné des temps classiques, située peut-être à Oumm-el-Awamîd (MASPERO, *de Quelques Localités voisines de Sidon*, dans le *Recueil des Travaux*, t. XVII, p. 102-103).

5. C'est la route indiquée au *Papyrus Anastasi n° I*, pl. XX, l. 7, pl. XXI, l. 4, et dont j'aurai l'occasion de parler plus loin, en décrivant le littoral phénicien ; cf. t. II, p. 169 sqq., de cette *Histoire*.



LES ÉCHELLES TYRIENNES OU RAS EL-ABIAD

Dessin de Boudier, d'après une photographie.

arrosé, fréquenté en tout sens par les Bédouins, clairsemé de bourgs murés, Hamatou, Maqato, Astarotou, Ono-Repha[1]. Damas dominait déjà peut-être le district que ses deux fleuves fécondent, ainsi que les villages nichés dans les gorges de l'Hermon, Abila, Helbôn la vineuse, Jabroudou, mais elle n'avait pas encore le renom de riche et de puissante : garantie par l'Antiliban contre la turbulence de ses voisins, elle végétait à l'écart des armées, oubliée et comme endormie à l'ombre de ses jardins. La troisième route coupait au plus court : après avoir traversé presque en droite ligne le bassin du Kishon, elle gravissait des pentes assez raides et s'engageait sur des plateaux brûlés, que bordent ou que sillonnent des vallons verdoyants et fleuris. Là encore les villes se pressent l'une contre l'autre, Pahira, Mérom auprès du lac Houléh, Qart-Nizanou, Biérotou, Laouîsa dans les marais du Jourdain naissant[2], puis le sol s'abaisse, se creuse, et la Cœlé-Syrie déploie entre les deux Libans ses campagnes plantureuses. Les Amorrhéens l'habitaient comme au temps de la conquête babylonienne, et peut-être leur domaine comprenait-il aussi Damas[3]. Leur capitale, la sainte Qodshou, était assise sur la rive gauche de l'Oronte à huit kilomètres environ du lac qui porta longtemps son nom, Bahr el-Kades[4].

1. La preuve que les Égyptiens connaissaient cette route, suivie encore aujourd'hui dans certains cas, nous est fournie par une des listes de Thoutmosis III, où les principales stations qu'elle comporte sont énumérées parmi les villes soumises après la victoire de Mageddo (nos 13-17, 28-30). Dimasqou a été identifié avec Damas par E. de Rougé, *Étude sur divers Monuments du règne de Thoutmès III*, p. 47, ainsi qu'Astarotou avec Ashtarôt-Qarnéîn (*Ibid.*, p. 49). Hamatou (n° 16) est probablement Hamath de la Gadarène, Maqato (n° 30), le Maged des Macchabées, peut-être le Moukatta d'aujourd'hui, et Ono-Repha (n° 29), Raphôn, Raphana, Arpha de la Décapole, aujourd'hui Er-Raféh (Maspero, *sur les Noms Géographiques de la liste de Thoutmos III qu'on peut rapporter à la Galilée*, p. 4-5).

2. Pahira est peut-être Safed, Qart-Nizanou, la *Cité fleurie*, la Kartha de Zabulon (*Josué*, XXI, 34), et Beérôt la Berotha de Josèphe (*Histoire des Juifs*, V, I, 18), près de Mérom (Maspero, *sur les Noms Géographiques de la liste de Thoutmos III, qu'on peut rapporter à la Galilée*, p. 3-5). Maroma et Laouîsa, Laîsa, ont été identifiées avec Mérom et Laîsh, par Brugsch (*G. Ins.*, t. II, p. 72, 74) et par E. de Rougé (*Étude sur divers Monuments du règne de Thoutmosis III*, p. 50).

3. L'identité du pays d'Amâourou avec le pays des Amorrhéens a été admise dès les premiers temps par Osburn, *Egypt, her Testimony to the Truth*, p. 65-66, Hincks, *an Attempt to ascertain the Number, Names and Powers of the Letters of the Hieroglyphic Alphabet*, p. 45, Brugsch, *G. Ins.*, t. II, p. 21, 48, 61, etc. : on hésitait seulement sur le site que ces Amorrhéens occupaient, mais les mentions de Qodshou sur l'Oronte, au pays d'Amâourou, ont montré qu'ils détenaient la Cœlé-Syrie. Dans les tablettes d'el-Amarna, le nom d'Amourri est appliqué également à la côte phénicienne (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. XLVII, n. 2), et nous avons vu qu'on avait quelque raison de croire qu'il servait chez les Babyloniens à désigner la Syrie entière (cf. t. II, p. 18, n. 5, de cette *Histoire*). Si le nom que les inscriptions cunéiformes donnent à Damas et au pays de Damas, *Gar-Imirishou*, *Imirishou*, *Imirish*, signifie réellement *la forteresse des Amorrhéens* (Sayce, dans *the Academy*, 1881, p. 161 ; Hommel, *die Semitischen Völker und Sprachen*, p. 178 ; Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 288, 338), on y trouverait la preuve que ce peuple possédait réellement la Syrie Damascène : elle leur aurait été enlevée par les Hittites, d'après Hommel vers le xx° siècle avant notre ère, selon Lenormant tout à la fin de la XVIIIe dynastie. Si, d'autre part, le nom a été lu réellement par les Assyriens *Sha-imiri-shou*, de manière à signifier *la ville de ses ânes* (Haupt, *der Keilschriftliche Name des Reiches von Damaskus*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 321-322), ce serait par un jeu de mots purement assyrien, qui ne préjugerait rien sur la valeur primitive du nom.

4. Le nom de Qodshou-Kadesh a été lu longtemps Ouatesh, Badesh, Otesh, Atesh, et, par confusion avec celui du Qodi, Ati ou Atet. La ville fut identifiée avec Bactres par Champollion (*Lettres écrites d'Égypte*, 2e éd., p. 267-268, comparées à 287), puis ramenée en Mésopotamie par Rosellini, dans le



LES BORDS DU BAHR EL-KADES DANS LEUR ÉTAT ACTUEL[1]

Elle couronnait un de ces mornes oblongs, si nombreux dans les régions syriennes : un ruisseau bourbeux, le Tannour, en contournait la base à quelque distance et, se jetant au fleuve vers la pointe septentrionale, lui faisait une défense naturelle du côté de l'ouest. L'enceinte était légèrement elliptique, garnie de tours, enveloppée de deux fossés concentriques qui gênaient les approches des mineurs : un barrage, établi en amont sur l'Oronte, forçait les eaux à refluer et délimitait, vers le nord, une sorte d'étang sans profondeur qui achevait d'isoler la place. Qodshou était donc une île artificielle, que deux ponts volants rattachaient au monde ou en séparaient à volonté : les ponts

pays d'Ouma, qui, d'après Pline (*Hist. Nat.*, V, 24), confine au Taurus (*Monumenta Sacra*, t. III, 1re partie, p. 141 sqq.), non loin du Khabour ou de la province d'Alep. Brian (*Observations on the Statistical Tablet of Karnak*, p. 19-25), elle était comparée à Hadashah (*Josué*, XV, 37). [illegible] au sud de la tribu de Juda, par Osburn (*Egypt, her Testimony to the Truth*, p. [illegible]), et à Edesse par Hincks, dans le *Report of the Syro-Egyptian Society*, 1847, p. 6, et Brugsch (*Reiseberichte aus Aegypten*, p. 126). La lecture Kedesh, Kadesh, Qodshou, qui [illegible] de Lepsius, a prévalu définitivement. Brugsch rapprocha le nom de celui du Bahr el-Kades que le lac où passe l'Oronte portait au moyen âge, et plaça la ville sur les bords du lac ou dans la petite île qu'on y voit (*Geographische Inschriften*, t. II, p. 21-22). Plus récemment Thomson (*The Land and the Book*, p. 110) avait indiqué le site de Tell Neby-Mindoh, l'ancienne Laodicée du Liban, comme pouvant convenir à Qodshou : Conder a développé cette idée et a montré que toutes les conditions requises par les textes égyptiens pour l'emplacement de Qodshou s'appliquaient à cette localité et ne s'appliquaient qu'à elle seule (*Kadesh*, dans le *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement*, 1881, p. 163-173). La description que je donne du site est faite d'après ses observations.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie* ; cf. Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, pl. VII, p. 61.

levés et les portes closes, l'ennemi le plus hardi n'avait plus qu'à s'armer de patience et à s'organiser de son mieux pour un blocus. Lorsque l'envahisseur, victorieux près de Mageddo, songeait à poursuivre son succès et continuait son mouvement offensif, c'est là qu'il devait prévoir de nouveau une résistance sérieuse et s'attendre à livrer sa seconde bataille. Les chefs amorrhéens et leurs alliés trouvaient un terrain uni et ferme, favorable aux charges à fond de leurs chariots : battus, la citadelle leur fournissait un abri sûr où rallier les débris de leurs troupes, jusqu'au moment où ils pourraient regagner chacun son État, et entreprendre, avec quelques hommes dévoués, cette guerre de chicane à laquelle ils excellaient.

La route de Damas débouchait au sud de Qodshou, celle de la Phénicie sous Qodshou même ou dans les environs. Les digues du Bahr el-Kades asséchaient la plaine et y garantissaient la vie de cités nombreuses, dont Hamath était la plus puissante[1]. Au delà de Hamath[2], c'était à gauche, entre l'Oronte et la mer, le royaume industrieux d'Alasia, retranché sur ses âpres montagnes[3], à droite, entre l'Oronte et le Balikh, le pays des fleuves, le Naharaîna. Les villes y avaient poussé dru, au bord des torrents dans l'Amanos, le long des rivières, auprès des sources ou des puits, partout où la présence d'un peu d'eau invitait à la culture : les fragments conservés des chroniques égyptiennes les dénombrent encore à la centaine[4], mais combien n'y en eut-il pas dont la mémoire a péri avec les murs thébains où Pharaon avait gravé leurs noms ! Khalabou est l'Alep de nos jours[5], autour de laquelle se groupaient Tourmanouna, Tounipa, Zarabou, Nîi, Dourbaniti, Nirabou, Sarmâta[6] et vingt autres qui peut-être mouvaient d'elle, peut-être dépendaient de l'une de

1. Sur la digue qui retient le Bahr el-Kades, cf. Burton-Drake, *Unexplored Syria*, t. II, p. 269 sqq.

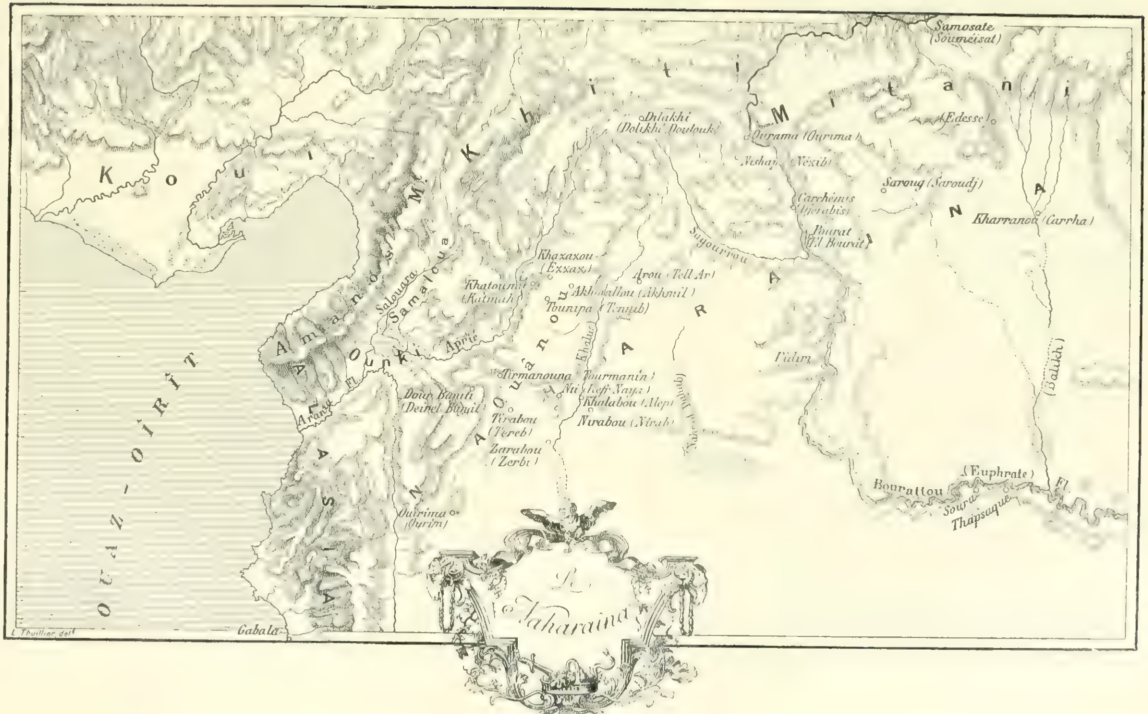
2. Le site de Hamath est mentionné dans la grande liste de Thoutmosis III (Mariette, *Karnak*, pl. 21), sans l'aspirée initiale, comme parfois en assyrien (n° 122; cf. H. G. Tomkins, *on the Topography of Northern Syria*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. IX, p. 231, et *Notes on the Geography of Northern Syria*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 6).

3. Le site d'Alasia, Alashia, a été fixé au moyen des tablettes cunéiformes d'El-Amarna par Maspero, *le Pays d'Alasia*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 209-210; cf. Tomkins, *on the Name Nepiriuriu in the Karnak List of Northern Syria*, dans les *Proceedings*, 1888-1889, t. XI, p. 79. Niebuhr l'a reporté dans l'ouest de la Cilicie, en face de l'île Éléousa de Strabon (XIV, v § 6, p. 671) (*Studien und Bemerkungen zur Geschichte des alten Orients*, I, p. 97-102). Conder le rapproche de l'Élisha biblique (*Palestine Exploration Fund, Quart. Stat.*, 1892, p. 45), et Max Müller le confond avec Asi-Cypre (*das Land Alaschia*, dans la *Zeitschrift fur Assyriologie*, t. X, p. 257-264).

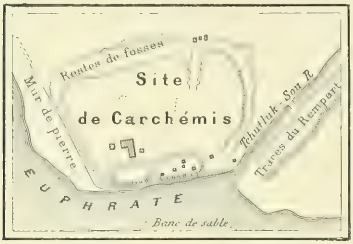
4. Deux cent trente noms appartenant au Naharaîna sont encore lisibles dans les listes de Thoutmosis III (Mariette, *Karnak*, pl. 20-21), et une centaine d'autres ont été détruits sur le monument.

5. Khalabou a été identifié avec Khalybôn, l'Alep moderne, par Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 100-102, dont l'opinion est admise par la majorité des égyptologues; cf. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 256-257. Brugsch (*Geographische Inschriften*, t. II, p. 45-46) avait songé à Khelbôn, près de Damas; Halévy propose de lire Kharabou et retrouve ce nom dans les lettres d'El-Amarna (*Notes Géographiques*, dans la *Revue Sémitique d'Épigraphie et d'Histoire Ancienne*, t. I, p. 381).

6. Tounipa a été reconnue dans Tennib, Tinnab, par Nöldeke (*Tunip und Charbu*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 10-11), Zarabou dans Zarbi, et Sarmâta dans Sarmêda, par Tomkins (*on the Topo-*


Le Taharaïna
Samosate (Souméisat)
(Edesse)
Saroug (Saroudj)
Kharranou (Carrha)
Dilakhi (Dolikhi, Doulouk)
Ourama (Ourima)
Carchémis (Djerabis)
Pourat (El Bourat)
Sagourrou
Khazazou (Exxax)
Khatouni (Katmah)
Arou (Tell Ar)
Tounipa (Tennib)
Samaloua
Salouara
Apriè
Tirmanouna
Tourmanin
Khalabou (Alep)
Nirabou (Nirab)
Doun Bauiti (Deirel Bauit)
Tirabou (Tereb)
Zarabou (Zerbi)
Ourima (Ourim)
Bourattou
(Euphrate)
Soura
Thapsaque
(Balikh)
Gabala
L. Thuillier del.

ses rivales[1]. Les limites demeurent pour nous singulièrement indécises dans cette portion du Lotanou Bas, et d'ailleurs elles devaient se modifier souvent par l'effet des querelles entre voisins : les principautés admettaient-elles en temps ordinaire l'hégémonie d'un seul homme, ou nous résignerons-nous à le reléguer parmi les créations de l'imagination populaire, ce Sire du Naharaïna dont les scribes égyptiens faisaient un personnage de conte fantastique[2] ? Carchémis représentait là ce que Mageddo était en Kharou et Qodshou chez les Amorrhéens, l'oppidum et le sanctuaire : l'étranger qui s'emparait d'elle maîtrisait par elle le reste du pays. Elle s'adossait à l'Euphrate, et le fleuve la baignait sur deux de ses faces, au sud et au sud-ouest; un ruisseau profond courait sur le front nord, un double fossé ménagé dans l'intervalle complétait la défense. Elle s'enfermait donc, elle aussi, dans une île factice, hors l'atteinte de la sape et du bélier. L'enceinte, qui affecte un tracé elliptique, mesurait à peine trois kilomètres de pourtour, mais des faubourgs entremêlés de jardins et de villas s'entassaient sur les berges, et recevaient pendant la paix le trop-plein de la population. Le mur se hausse encore à huit ou dix mètres au-dessus de la plaine; deux tertres divisés par un ravin le dominent au nord-ouest et supportent les débris de deux beaux édifices, un temple et un palais[3]. Carchémis marquait la dernière étape de la conquête



graphy of Northern Syria, with special reference to the Karnak Lists of Thothmes III, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. IX, p. 232, 244). Doumbaniti dans Deir el-Banât, le *Castrum Puellarum* des écrivains des Croisades, Nirabou dans Nirab et Tirabou dans Tereb, el-Athrib (MASPERO, *Notes sur différents points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 5-6); Nirab est mentionné sous la forme Νήραβος dans Nicolas de Damas (*Fragm. 25* dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 372). Nii, confondue longtemps depuis Champollion (*Grammaire égyptienne*, p. 150) avec Ninive, a été identifiée par Lenormant (*les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 316 sqq.) avec Ninus Vetus, Membidj, et par Max Müller (*Asien und Europa*, p. 267) avec Balis sur l'Euphrate : c'est, je crois, Kefer-Naya entre Alep et Tourmanîn.

1. On trouvera les noms étudiés en partie par FR. LENORMANT, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 322-331, très complètement par H. G. TOMKINS, *the Ancient Geography of Northern Syria*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1882-1883, p. 58-62, *on the Topography of Northern Syria*, dans les *Transactions*, t. IX, p. 227-254, *Notes on the Geography of Northern Syria*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. II, p. 2-6, 41-46. Max Müller leur a consacré quelques pages, malheureusement trop courtes, de son *Asien und Europa*, p. 286-292.

2. Dans le *Conte du Prince Prédestiné*, l'héroïne est fille du prince de Naharaïna, et celui-ci semble exercer une hégémonie sur tous les autres chefs du pays (MASPERO, *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2e éd., p. 231-234); le manuscrit datant de la XXe dynastie au plus tôt, on peut se demander s'il n'y a pas chez l'auteur égyptien un souvenir de la domination hétéenne, pendant laquelle le roi des Khati fut en effet le prince du Naharaïna entier.

3. Karkamisha, Gargamîsh, a été rapprochée dès le début de la Carchémis biblique (HINCKS, *an*



LE TELL DE DJÉRABIS DANS SON ÉTAT ACTUEL[1].

pour l'ennemi qui venait du midi, la première pour celui qui tombait de l'est et du nord. Il avait en effet trois gués principaux entre lesquels il pouvait choisir afin de franchir l'Euphrate. Celui de Thapsaque est reculé trop loin vers le sud, au coude que le fleuve décrit vers l'est à la rencontre du plateau d'Arabie : on ne l'atteint qu'à travers des régions brûlées et vides, où les armées s'exposeraient à périr de soif. Samosate offre un passage excellent à qui sort d'Asie Mineure, ou veut y entrer par les défilés du Taurus : mais elle obligerait à de longs détours le général qui se propose pour objectif le Naharaîna même ou les royaumes chaldéens, et si les Assyriens en usèrent plus tard, lors de leurs expéditions au bassin de l'Halys, on ne voit pas que les Égyptiens aient eu jamais l'occasion de l'employer. Carchémis était presque à égale distance de Thapsaque et de Samosate, dans un canton

Attempt to ascertain the Number, Names and Powers of the Letters of the Hieroglyphic Alphabet, p. 46; Birch, *Observations on the Statistical Tablet of Karnak*, p. [illegible], mais comme celle-ci était identifiée faussement avec Circesium, on la plaça naturellement au confluent du Khabour avec l'Euphrate. Hincks (*Hiéroglyphes et Cunéiformes*, dans Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, 2e série, p. 280) la reporta à Roum-Kaleh. G. Rawlinson (*Carchemish*, dans le Dictionnaire de Smith) indiqua pour elle en passant le site de Hiérapolis-Mabog, que Maspero (*De Carchemis Oppidi situ et historia antiquissima*, 187[illegible]) s'efforça de lui attribuer. Finzi (*Ricerche per lo Studio dell' Antichità Assira*, p. 257-260) puis G. Smith pensèrent pouvoir fixer le site à Djérabis, l'antique Europos (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 256), et des fouilles opérées par les Anglais ont fait découvrir en cette localité des restes de monuments hittites qui remontent en partie à l'époque assyrienne : aujourd'hui on admet généralement l'exactitude de cette identification (cf. J. Ménant, *Kar-Kémish, sa position d'après les découvertes modernes*, 1891), bien qu'il n'y ait aucune preuve directe, et que des juges compétents (Wilson, *Recent Biblical Researches*, dans le *Palestine Exploration Fund Quarterly Statement*, 188[illegible], p. 49) préfèrent encore le site de Membidj. Je me conforme ici à l'opinion courante sous toutes réserves. La description de Carchémis donnée dans le texte s'applique au site de Djérabis; elle est empruntée à Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 531-532, 807-809.

1. *Reproduction par Faucher-Gudin du dessin publié dans* The Graphic, *n° du* [illegible] 18[illegible]. Cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 810.

riche, fertile, suffisamment arrosé pour qu'on n'eût jamais à y redouter le manque d'eau et de vivres : pèlerins, marchands, soldats, tout ce qui errait par le monde prit l'habitude de remonter jusqu'à elle, et la routine une fois établie se perpétua pendant des siècles [1]. Presque en face, sur la rive gauche, le Mitâni [2] était peuplé déjà par des gens de race différente et parlait une langue apparentée, ce semble, aux idiomes mal classés dont se servaient les tribus du Haut-Tigre et du Haut-Euphrate [3]. Harrân confinait au Mitâni, et derrière Harrân on entrevoyait dans le vague Singar, Assour, Arrapkha, Babel, les États nés du démembrement du vieil empire chaldéen [5]. Les caravanes connaissaient la route pour l'avoir pratiquée souvent, mais les armées eurent rarement l'occasion d'en profiter. Carchémis était bien loin de Memphis : elle demeura pour les Égyptiens la limite qu'ils ne dépassèrent jamais que



UN SYRIEN DU NORD [4].

1. Sur les gués de l'Euphrate, voir Maspero, *de Carchemis Oppidi situ et historiâ antiquissimâ*, p. 1-3; pour celui de Samosate, cf. Ammien Marcellin, XII, 11; pour celui de Thapsaque, Strabon, XVI, I § 21, p. 747; pour celui de Zeugma et d'Europos, Pline, *H. Nat.*, XXXIV, 43.

2. Le Mitani était mentionné sur plusieurs monuments égyptiens (E. de Rougé, *Étude sur divers Monuments du règne de Thoutmès III*, p. 28; Dümichen, *Historische Inschriften*, t. I, pl. 11-12, 16-17); l'importance n'en a été reconnue que depuis la découverte des tablettes d'El-Amarna, ainsi que le site (Max Müller, *Asien und Europa*, p. 281-286). Le fait qu'une dépêche du prince de Mitâni est enregistrée en hiératique comme venant du Naharaîna (Erman, *Nachtrag zu Winckler's Verzeichniss*, dans la *Zeitschrift*, 1889, t. XXVII, p. 63) a été allégué pour prouver l'identité des deux contrées (Erman, *der Thontafelfund von Tell-Amarna*, dans les *Berliner Sitzungsberichte*, 1888, t. II, p. 584, avec les observations de Schrader, p. 587, et Brugsch, *the Land Mitani on the Egyptian Monuments*, dans les *Proceedings* de la Société Orientale d'Amérique, t. XIV, p. LXCIV-CXCVII); j'ai montré que cette souscription prouvait seulement que le Mitâni faisait partie du Naharaîna (*Journal des Débats* du 12 octobre 1888). Il couvrait le canton d'Édesse et de Harrân, poussant vers les sources du Tigre (cf. Jensen, *Vorstudien zur Entzuffering des Mitanni*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 62). Niebuhr le place sur le versant méridional du Masios, en Mygdonie (*Studien und Bemerkungen zur Geschichte des Alten Orients*, I, p. 88-96); Th. Reinach le rapproche des Matiènes (*un Peuple oublié, les Matiènes*, dans la *Revue des Études Grecques*, 1894, p. 317-318), et se demande s'il ne représenterait pas le site que ce dernier peuple occupait avant d'émigrer vers la Caspienne.

3. Plusieurs dépêches d'El-Amarna, sont conçues dans cette langue, et trois savants en ont entrepris le déchiffrement. Jensen, *Vorstudien zur Entzifferung des Mitanni*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. V, p. 166-208, et t. VI, p. 34-72; Brünnow, *die Mitâni-Sprache*, *ibid.*, t. V, p. 209-259; et Sayce, *the Language of Mitanni*, *ibid.*, t. V, p. 260-340.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie*; cf. Petrie, *Racial Types*, n° 69.

5. Ces noms ont été retrouvés dès le début dans les inscriptions de Thoutmosis III et d'autres pharaons de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie; cf. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 277-280.

par accident, afin de châtier quelque tribu rétive ou d'incendier quelque ville mal gardée[1].

On serait fort embarrassé si l'on cherchait à définir avec exactitude quelle



TROIS TÊTES DE PRISONNIERS AMORRHÉENS[2].

était la répartition des Cananéens, des Amorrhéens et des Araméens, et le point précis où ils entraient en contact avec leurs rivaux de souche non sémitique : les frontières ne sont jamais faciles à déterminer entre les races ou les langues, et dans la Syrie moins que partout ailleurs. Les peuples s'y sont fractionnés et brouillés de telle sorte que, même dans les régions où l'un d'eux est concentré en masse, on retrouve presque à chaque pas des morceaux et comme une poussière de tous les autres : quatre ou cinq bourgades, prises au hasard au milieu d'un canton, appartiennent souvent à autant de nations différentes, et vivent aussi résolument étrangères, à vingt minutes de distance, que si elles étaient séparées par la largeur d'un continent[3]. Il ne paraît pas que l'émiettement fût poussé aussi loin dans l'antiquité qu'il l'est de nos jours, mais la confusion se montrait déjà grande, s'il faut juger la variété des sites où nous rencontrons dès lors les gens de même nom et de

1. Un certain nombre des villes mentionnées dans les listes de Thoutmosis III étaient situées au delà de l'Euphrate et appartenaient les unes au Mitâni, les autres aux régions situées par delà le Mitâni : on peut voir les essais tentés pour en identifier quelques-unes par Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 322-331, par H. G. Tomkins, *on the Topography of Northern Syria, with special reference to the Karnak List of Thothmes III*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. IX, p. 227-254, et par Max Müller, *Asien und Europa*, p. 290-291.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie*, et Petrie, *Racial Types*, n° 147.

3. Cf. ce que dit Renan, *Mission de Phénicie*, p. 632-633, de la séparation profonde qui existe actuellement encore entre les Métualis, par exemple, et le reste de la population syrienne.

même sang. Le gros des Khâti ne s'écartait pas encore du Taurus, mais quelques-unes de leurs bandes, entraînées dans le mouvement qui produisit l'invasion des Hyksôs, s'étaient arrêtées autour d'Hébron, où l'âpreté du terrain les protégea contre leurs voisins[1]. Les Amorrhéens avaient leur quartier général dans la Syrie Creuse autour de Qodshou[2], mais une portion d'entre eux était descendue en Galilée aux bords du lac de Tibériade; une autre campait non loin de la Méditerranée à portée de Joppé[3]; d'autres s'étaient fixées auprès des Hittites méridionaux, en nombre suffisant pour que les livres hébreux appelassent parfois d'après eux les montagnes qui surplombent vers l'Occident la mer Morte et le val du Jourdain[5]. On les signalait même par les plateaux qui bordent le désert de Damas, dans les districts fréquentés des Bédouins de la souche Térachite, Ammon et Moab, sur le Yarmouk, sur le Jabbok, à Édréi, à Hesbôn[6]. Mieux nous serons renseignés sur l'état de la Syrie au temps des conquêtes égyptiennes, plus il nous faudra constater le mélange des races et leur



UN SYRIEN DU NORD. — INAMOUA[4].

1. Ils sont indiqués comme résidant très anciennement près d'Hébron ou dans la montagne de Juda (*Genèse*, XXIII, XXV, 9-10, XXVI, 34-35, XLIX, 29-32; *Nombres*, XIII, 30; cf. *Josué*, XI, 31). Depuis que les monuments égyptiens et assyriens ont révélé la présence des Khâti dans la Syrie du Nord, la plupart des commentateurs ne veulent plus croire à l'existence de ces Hittites méridionaux; le nom se serait introduit dans cet endroit par une inadvertance de l'écrit fondamental, où le terme de Hittite serait l'équivalent de Cananéen (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 213-214; Budde, *die Biblische Urgeschichte*, p. 347, n. 1; Stade, *Geschichte des Volkes Israels*, t. I, p. 143).

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet t. II, p. 18-19, 142-143, de cette *Histoire*. Ed. Meyer (*Kritik der Berichte über die Eroberung Palästina's*, dans la *Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft*, 1881, t. I, p. 117 sqq., et t. III, p. 306 sqq.) a établi que, dans la Bible, le terme d'Amorrhéen désigne parallèlement à celui de Cananéen les habitants de la Palestine antérieurs aux Hébreux : le premier appartiendrait à la tradition qui prévalait dans le royaume d'Israël, le second à celle qui avait cours dans le royaume de Juda (cf. Winckler, *Geschichte Israels*, t. I, p. 51-54). Cette observation confirme ce qu'on peut conclure du témoignage des monuments égyptiens sur la force d'expansion et sur la diffusion du peuple; cf., pour le côté égyptologique de la discussion, M. Müller, *Asien und Europa*, p. 229-233.

3. Ce sont les Amorrhéens que les Danites ne purent chasser plus tard du territoire qui leur avait été alloué (*Josué*, XI, 3, *Juges*, I, 34).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de* Petrie, *Racial Types*, n° 81 A.

5. Les Amorrhéens méridionaux sont mentionnés dans la *Genèse*, XIV, 7, 13, dans les *Nombres*, XIII, 30, dans le *Deutéronome*, I, 7, 19, 27, 44, *Josué*, X, 5-6, 12, XI, 3; leur frontière méridionale coïncidait avec la Montée des Scorpions au S.-O. de la mer Morte (*Juges*, I, 36).

6. C'est par la suite le royaume de Sihon (*Nombres*, XXI, 21-32, 34; *Deutéronome*, II, 24, III, 2, XXIX, 7; *Juges*, XI, 19-23) et celui de Og (*Nombres*, XXI, 33-35; *Deutéronome*, III, 8-9, XXIX, 7).

morcellement presque infini : toutefois les haines ne sévissaient pas encore assez invétérées entre ces éléments de provenance disparate pour empêcher entre eux, je ne dirai pas des alliances politiques, mais des rapports journaliers et des unions fréquentes. A force de s'épouser d'un clan à l'autre et de croiser sans cesse les produits de ces mariages, ils finirent par éliminer en grande partie les caractères particuliers et par accentuer les traits communs de leur physionomie : un type unique prévalut chez eux du midi au nord, celui que nous sommes habitués à qualifier de sémitique[1]. Partout sur les monuments assyriens ou égyptiens on voit représentés, sous des ethniques différents, les mêmes individus de haute stature,



TYPE SYRIEN TRAITÉ EN CARICATURE[2].

larges d'épaules, minces de taille pendant la jeunesse, avec une tendance funeste à l'obésité parmi les vieillards. La tête est grosse, un peu étroite, aplatie ou déformée artificiellement, comme aujourd'hui chez plusieurs tribus du Liban[3]; les joues se creusent, les pommettes ressautent, les yeux, bleus ou noirs, s'enfouissent sous d'énormes sourcils. Le bas de la figure est carré, un peu lourd, mais caché assez souvent par une barbe frisée et dense; le front est assez bas, souvent déprimé d'avant en arrière, le nez décrit une courbe aquiline. Le type est moins fin dans l'ensemble que celui des Égyptiens, moins pesant que celui des Chaldéens de Goudéa. Les artistes thébains l'ont rendu avec beaucoup d'intelligence sur leurs tableaux de batailles, et, tout en modifiant l'expression de chaque soldat ou de chaque prisonnier asiatique avec assez de bonheur pour éviter la monotonie, ils leur laissent à tous un air de parenté évidente : on sent qu'ils les reconnaissaient comme ne formant que les membres d'une seule famille. Leur effort vers la vérité et l'exactitude n'allait pas d'ailleurs sans une certaine verve caustique, qui les poussait

1. Cf. à ce sujet les observations de Max Müller, *Asien und Europa*, p. 293-295, et, en sens contraire, les pages où Sayce, *The Races of the Old Testament*, p. 100-129, distingue plusieurs types sur les tableaux égyptiens ; les Amorrhéens auraient la même physionomie et appartiendraient à la même race que les Libyens représentés sur les monuments (cf. Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 47-48).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de* Petrie, *Racial Types*, n° 222.

3. Hamy, *Étude sur les peintures ethniques d'un Tombeau Thébain de la XVIIIe dynastie*, p. 12-13.

souvent à remplacer le portrait par la charge plus ou moins bouffonne de leurs adversaires. Aux parois des pylônes, et dans les lieux où la majesté d'un dieu ne leur permettait pas de se départir trop ouvertement de leur gravité officielle, ils se bornaient à exagérer d'espace en espace les contorsions et la mine piteuse des chefs captifs qu'ils voyaient défiler derrière le char de Pharaon, au retour des expéditions syriennes[1]. Où le respect religieux ne les retenait plus, ils s'abandonnaient à l'inspiration du moment et tournaient franchement à la caricature. C'est un Amorrhéen ou un Cananéen, cet esclave à la lippe épaisse, au nez camus, à la mâchoire bestiale, au crâne glabre en pain de sucre, qui sert de manche à une cuiller du Louvre. La mine abrutie avec laquelle il marche pliant sous le faix est indiquée de façon très naturelle, et l'aplatissement que son front avait subi dans l'enfance s'accuse avec brutalité : le modèle qui posa pour cette œuvre singulière a été assotti et défiguré à plaisir, afin de provoquer la risée des sujets de Pharaon[2].



UN ASIATIQUE[3].

L'impression d'uniformité qu'on ressent en examinant les physionomies se confirme et s'accroît lorsqu'on étudie le costume. Hommes et femmes, on dirait que tous les Syriens eussent selon leur condition le choix entre deux ou trois manières de s'habiller, qui ne changeaient jamais de cité à cité ou de siècle à siècle[4]. A y regarder de très près, on finit par discerner les nuances de la coupe et de l'agencement, et l'on constate que la mode accomplissait autant

1. On peut examiner à cet effet la série des prisonniers ramenés par Séti Ier de sa grande campagne asiatique, et qui est gravée sur la face extérieure de la muraille nord de la salle hypostyle à Karnak (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl CCXCII ; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. L). Sur ce côté humoristique des représentations de peuples étrangers dans les monuments égyptiens du second empire Thébain, cf. ERMAN, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 684.

2. Le Dr REGNAULT, *les Déformations crâniennes dans l'Art Antique* (dans *la Nature*, t. XXII, p. 157-158), pense que la tête a été déformée artificiellement dans l'enfance ; la constriction nécessaire à l'obtenir aurait porté en avant très bas sur le front, et en arrière sur tout l'occiput. Si vraiment il en est ainsi, le cas n'est pas isolé, et une déformation du même genre se retrouve sur plusieurs des Sémites représentés au tombeau de Rakhmirî : la même pratique existe d'ailleurs dans certaines parties de la Syrie contemporaine (HAMY, *Étude sur les Peintures ethniques d'un Tombeau Thébain de la XVIIIe dynastie*, p. 12-13), cf. ce qui est dit au t. II, p. 149, de cette *Histoire*.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'objet original en bois qui est conservé au musée du Louvre, depuis le voyage de Champollion* ; cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLXVII, 4, et MASPERO dans O. RAYET, *les Monuments de l'Art antique*, t. I.

4. Les questions relatives au costume et à l'outillage industriel des peuples syriens représentés sur les monuments égyptiens ont été étudiées sommairement par WILKINSON, *Manners and Customs*, 2e éd., t. I, p. 245-261, par OSBURN, *Egypt, her Testimony to the Truth*, p. 114-145, et par MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 294-301, 305-308, qui a réuni à peu près tous les documents qu'on peut utiliser en ce moment.

d'évolutions capricieuses que chez nous : mais ces dissemblances, qui sautaient aux yeux des contemporains, ne s'accentuent jamais assez fort pour que nous puissions nous en aider à caractériser les peuples et les époques. Les paysans et les citadins d'une classe inférieure se contentaient d'un pagne analogue à celui des Égyptiens[1], ou d'une chemise jaune ou blanche à manches courtes, qui leur flottait jusqu'à mi-jambe[2] : elle s'ouvrait en forme de croix sur la naissance du cou, et un liséré ou



SYRIENS VÊTUS DU PAGNE ET DU DOUBLE CHÂLE[3].

une broderie de couleur en agrémentait au commun les ourlets. Les bourgeois et les nobles ajustaient par-dessus ce premier vêtement une bande assez longue, qui, après leur avoir serré les hanches et la poitrine, revenait s'évaser en pèlerine sur leurs épaules[4]. Ce n'était pas comme en Égypte une toile plus ou moins légère, que le froid ou les pluies auraient percée bientôt, mais, ainsi que dans la Chaldée, une couverture de laine, épaisse, un peu raide, rayée, striée, surchargée de rosaces et de dessins éclatants. Les plus élégants ou les plus riches substituaient à la draperie unique deux grands châles rouge et bleu, dont ils s'enroulaient savamment en alternant les couleurs[5] :

1. Le pagne est représenté sur la figure d'esclave asiatique reproduite plus haut, p. 150 du présent volume ; aussi dans CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, CCXVII, dans ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. XLVIII, 2, LII-LIII, LXVII, CLX, CLVIII, dans LEPSIUS, *Denkm.*, III, 92, 116 *a-b*, 127-128, 136 *a-b*, dans BOURIANT, *le Tombeau de Harmhabi*, pl. IV, et dans VIREY, *Tombeau de Ramenkhepersenb*, pl. I, p. 204, 205, aux *Mémoires de la Mission française*, t. V. Il diffère de l'Égyptien par les cordonnets pendants; les fellahs de Syrie le portent encore aujourd'hui au travail.

2. C'est la *kuttoneth* des Hébreux et des Phéniciens qui est devenue la χιτών des Grecs ; elle est figurée dans CHAMPOLLION, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. LXV, CCVI, CLVIII 1, CLX 1, CLXVIII 5, CLXXVI 1, CLXXIX 1, dans ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. LXVIII, dans LEPSIUS, *Denkm.*, III, 92, 109, 116 *a-b*, 126 *a*, 127-128, 145 *c*, 166, dans VIREY, *Tombeau de Rekhmarâ*, pl. VII, *Tombeau de Ramenkhepersenb*, p. 204, et *le Tombeau d'Amenemheb*, p. 244.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Insinger*; cf. LEPSIUS, *Denkm.*, III, 116. Les figures sont empruntées au tombeau de Khâmhâit, qui vivait vers la fin de la XVIII[e] dynastie.

4. Cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. LXVII ; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. XLVII, LIX, LXVIII-LXX, LXXX, CLVIII ; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 109, 116 *a-b*, 145 *c*, 146, 166 ; VIREY, *le Tombeau de Rekhmarâ*, pl. VII, et *Tombeau de Ramenkhepersenb*, pl. I ; BOURIANT, *le Tombeau d'Harmhabi*, pl. IV. La *shimlah* des Hébreux répond très probablement à cette partie du costume syrien tel qu'il est représenté sur les monuments égyptiens.

5. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, CCLXVII, 2 ; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. XLVI-XLVII, LIII, LXVIII, CLVII, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 97 *d*, 116 *a-b*, 145 *b*.

une ceinture de cuir souple amassait les plis autour de la taille[1]. Des bottines en maroquin rouge[2], un mouchoir, un bonnet mou, une coutièh liée d'une bandelette, parfois une perruque à l'égyptienne, complétaient l'équipement[3]. Les hommes portaient presque toujours la barbe, rarement la moustache[4]. Beaucoup de ceux qu'on voit sur les monuments se rasaient le crâne entier avec soin; d'autres au contraire conservaient la chevelure, ils la bouclaient, ils la frisaient, ils la lustraient d'huiles ou de pommades odorantes, ils la rejetaient en grappes ou en boucles derrière les oreilles et sur la nuque, quelquefois ils l'étiraient en épis raides qui leur ombrageaient le visage comme d'un auvent[6]. Les femmes s'en faisaient d'ordinaire trois grosses masses, dont la plus considérable s'épandait librement sur le dos : les deux autres leur encadraient la figure et leur descendaient par devant plus bas que la pointe du sein. Elles se coiffaient aussi, à l'égyptienne, de nombreuses tresses minces qu'elles réunissaient du bout en une seule natte,



SYRIEN COIFFÉ EN AUVENT[5].



ASIATIQUE DES HAUTES CLASSES[7].

1. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLVIII, ROSELLINI, *Monumenti Storici* pl. XLVI, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 127 *b*, 136.

2. ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. XLVI. Le plus souvent les gens de toute classe sont représentés nu-pieds.

3. Le mouchoir enroulé, le bonnet, la coiffe, la bandelette sont figurés dans CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, XII, XXXVI, 2, 5, XXXVII, CLXXVI 1, CCLVII, etc. ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. XLVI, XLVIII, 2, XLIX, 2, L, LXVII, LXXX, CLV, CLVII, CLVIII, CLX, 1, 3, LEPSIUS, *Denkm.*, 92, 97 *d*, 109, 116 *a-b*, 126 *a*, 127-128, 136 *a b*, *d*, 145 *c*, 156, 166, VIREY, *Tombeau de Ramenkhepersenb*, dans les *Mémoires de la Mission française*, t. V, p. 204.

4. La barbe, dans CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, XXXVI, CLV 1, CLXXVI, CLXXXIX, CCLVII; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CLVII-CLVIII, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 116 *a-b*, 136 *a b*, *d*, cf. MAX MÜLLER, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 295-296, où l'histoire de la mode est esquissée rapidement.

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLXXVI, 2; ROSELLINI, *Monumenti Civili*, pl. XXII, n° 3. Cf. à l'en-tête du sommaire du chapitre troisième au t. II, p. 207, de cette *Histoire*, un exemple de coiffures en grosses boucles.

6. Un cas de cette coiffure singulière nous est connu par CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLV, 1, CLXXVI, 2, et CLXXXIX (cf. ROSELLINI, *Monumenti Civili*, pl. XXII, n° 3); le personnage qui la portait au tombeau de Rakhmirî a été mutilé depuis lors, ainsi qu'il résulte des calques de Prisse d'Avennes (HAMY, *Étude sur les Peintures ethniques d'un Tombeau Thébain*, p. 11, et VIREY, *le Tombeau de Rekhmarâ*, dans les *Mémoires de la Mission française*, t. V, pl. VII). La forme bizarre a pu faire croire qu'on avait figuré un chapeau de paille primitif (MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 295). Wilkinson a bien vu qu'il s'agissait d'une coiffure de forme particulière (*Manners and Customs*, 2[e] éd., t. 1, p. 246, n° 76, 7 *b*, et p. 254). D'autres exemples, où la forme est moins exagérée (VIREY, *le Tombeau de Rekhmarâ*, pl. VII), ne permettent pas d'en douter.

7. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la figure du tombeau de Ramsès III* (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCLVII, 2; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CLVIII); un Syrien, drapé du double châle, sert de lettrine au présent chapitre, t. II, p. 111, de cette *Histoire*.



SYRIEN COIFFÉ D'UN MOUCHOIR[3].

terminée par une fleur de métal ou de terre émaillée. Un filet de verroterie, monté sur un demi-cercle de perles ou sur un fond d'étoffe brodée, cachait souvent le sommet de la tête[1] : la chemise n'avait point de manches, et la couverture frangée qui la dissimulait laissait la moitié des bras nue[2]. On rasait les enfants en bas âge, et on ne les habillait pas plus que les petits Égyptiens[4]. Bracelets aux poignets, anneaux aux chevilles, bagues aux doigts, un collier à l'occasion et des boucles d'oreilles : les Syriens, hommes et femmes, s'embarrassaient peu de bijoux. C'était à la chaldéenne qu'ils s'accommodaient, tissus, couleurs, façon du manteau ou de la jupe, arrangement des cheveux, fards pour les yeux ou pour les joues, et les caprices de Babylone les régissaient malgré la distance : ils avaient mis l'épaule droite au vent si longtemps qu'il avait plu les gens du Bas-Euphrate l'y exposer, mais dès que l'usage avait prévalu là-bas de la voiler, et d'ensevelir le buste entier sous deux ou trois épaisseurs de lainages pesants, ils s'étaient conformés à la méthode nouvelle, quand même elle gênait la liberté de leurs mouvements. Au moins chez les classes supérieures, la vie domestique se modelait sur celle que les nobles de Kardouniash ou d'Assour menaient dans leurs palais : c'était le même attirail de toilette, le même personnel de serviteurs ou de scribes, le même luxe d'habits et de parfums[6]. Somme toute, ce qu'on aperçoit



JEUNE FILLE SYRIENNE[5].

1. Les exemples de costume féminin sont assez rares sur les monuments égyptiens. On en voit un petit nombre dans les prises de villes : les femmes paraissent alors sur la muraille pour implorer la pitié du vainqueur (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XII, LXV, CLV, 1, où le dessinateur a restitué une tête d'homme; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXVII, LXVIII, LXXX; Lepsius, *Denkm.*, III, 145 *c*). D'autres sont des prisonnières, qu'on amène esclaves en Égypte; Virey, *le Tombeau de Rekhmarâ*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. V, pl. VII.

2. Pour cette forme de coiffure, cf., outre la vignette ci-jointe, Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XII; Rosellini, *Monumenti Storici*, LXVII, LXXX; Lepsius, *Denkm.*, III, 145 *c*.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XXXVI, 3; Rosellini, *Manumenti Storici*, pl. CLX, n° 3.

4. Voir les enfants nus dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XII, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXVIII, LXXX; Virey, *le Tombeau de Rekhmarâ*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. V, pl. VIII, et *Tombeau d'Amenemheb*, p. 244.

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'original qui est au Musée du Louvre*; cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLXIX, 1, et Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art Égyptien*.

6. Voir le vieux costume asiatique au t. I, p. 718 sqq., de cette *Histoire*, et les statues de Goudéa qui en donnent le prototype aux p. 611, 615 du même volume. Un exemple de la mode qui laisse

la Syrie à travers les réticences et les mépris des chroniqueurs égyptiens, nous donne la vision d'un pays plantureux, civilisé, où il faisait bon naître, malgré la perpétuité des guerres et la fréquence des révolutions.

Comme le reste ainsi la religion : nous sommes fort éloignés encore de pouvoir en dessiner le tableau complet, mais nous observons dans ce qui nous en est connu les mêmes noms et les mêmes espèces que dans les cultes de la Chaldée[1]. Les mythes demeurent, il est vrai, indécis et vaporeux, au moins pour nos modernes ; seul le caractère des principaux personnages divins ressort et leur physionomie se compose assez précise. Le dieu sans dénomination particulière, le prototype général de la divinité, s'exprimait comme chez les autres Sémites par El, Ilou, et sa forme féminine par Ilât, mais on compte peu de cités où ces êtres presque abstraits s'offraient à la vénération des fidèles[2]. Les dieux de la Syrie sont, comme ceux de l'Égypte ou des pays euphratéens, des princes féodaux cantonnés à la surface du sol, en aussi grand nombre qu'il y avait d'États indépendants. Chaque nation, chaque tribu, chaque ville adorait son seigneur — *Adoni*[3], — ou son maître — *Baal*[4], — qu'on désignait d'un titre spécial pour le distinguer des maîtres, des *Baalîm* voisins. Le Baal qui régnait à Zéboub se qualifiait le Maitre de Zéboub — *Baal-Zéboub*[5],

l'épaule découverte se retrouve encore à la XX[e] dynastie (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XXIX ; ROSELLINI, *Monumenti Reali*, pl. CLVIII). L'identité de mœurs et de gouvernement a été rendue évidente en ce qui concerne les scribes par la trouvaille d'El-Amarna, qui nous a montré les princes syriens employant pour leur correspondance l'écriture cunéiforme, c'est-à-dire escortés de scribes élevés à la chaldéenne (cf. sur le matériel du scribe ce qui est dit t. I, p. 730 sqq., de cette *Histoire*). Nous verrons plus tard le roi des Khâti entouré d'un personnel analogue à celui qui servait les rois de Chaldée ; or les rois des Khâti représentent à l'époque de Ramsès II le type accompli du prince syrien.

1. Les divinités que les Égyptiens ont reproduites sur leurs monuments ont été étudiées par M. DE VOGÜÉ, *Mélanges d'Archéologie Orientale*, p. 41-85, puis par ED. MEYER, *über einige Semitische Götter*, dans la *Zeitschrift der D. Morgenl. Gesellschaft*, 1877, t. XXXI, p. 716 sqq., et *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 206-212, 246-252, cf. PIETSCHMANN, *Geschichte der Phönizier*, p. 147-152, et MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 309-318.

2. L'usage fréquent du terme *Ilou*, *El*, dans les noms de villes de la Syrie méridionale semble indiquer assez nettement que les habitants de ces pays l'employaient de préférence pour désigner leur dieu suprême (MASPERO, *sur les Noms Géographiques de la liste de Thoutmos III, qu'on peut rapporter à la Judée*, p. 10 ; cf. *Bîtshailou*, au t. II, p. 135, n. 3, de cette *Histoire*). On le retrouve de même dans les noms araméens (LEVY, *Phönizische Studien*, II, 29, 31, 32), et plus tard dans les Nabatéens (M. DE VOGÜÉ, *Inscriptions Sémitiques*, p. 107) ; il prédomine à Byblos et à Béryte (cf. t. II, p. 172, 178-179, de cette *Histoire*), en Phénicie et chez les peuples araméens de la Syrie du Nord, dans le pays de Samalla par exemple, au VIII[e] siècle avant notre ère (HALÉVY, *Deux Inscriptions hétéennes de Zindjirli*, dans la *Revue Sémitique*, t. II, p. 28).

3. L'extension de ce terme dans les pays syriens est prouvée à l'époque israélite par les noms cananéens Adonizédek (*Josué*, X, 1) et Adonibezek (*Juges*, I, 5-7), ou Juifs Adoniah (*II Samuel*, III, 4 ; *II Chroniques*, XVII, 8 ; *Néhémie*, X, 16), Adonikam (*Esdras*, II, 13, VIII, 13), Adoniram-Adoram (*II Samuel*, XX, 24 ; *I Rois*, IV, 6, XII, 18).

4. Movers a essayé de montrer qu'il y avait un dieu particulier du nom de Baal (*Die Phönizier*, t. I, p. 169-190), et ses idées, popularisées en France par M. de Vogüé (*Mélanges d'Archéologie Orientale*, p. 50-53), ont prévalu longtemps : on est revenu depuis lors à l'opinion de Münter (*Religion der Karthager*, p. 5 sqq.) et des savants du début de notre siècle, d'après lesquels le terme de Baal était une épithète commune pouvant s'appliquer à tous les dieux.

5. Baal-Zéboub était adoré à Ékron au temps de la domination philistine (*II Rois*, I, 2). Sur l'ori-

— et celui de l'Hermon qui était allié à Gad, la bonne fortune, s'appelait tantôt Baal-Hermon, le Maître de l'Hermon, tantôt Baal-Gad, le Maître de Gad[1]; le Baal de Sichem fut au temps de l'invasion israélite le Maître du Pacte — *Baal-Bérith*, — sans doute en mémoire d'une convention qu'il avait conclue avec ses dévots pour régler les conditions de leur allégeance[2]. La même conception de leur essence ou de leurs attributs ne prévalait pas dans tous les sanctuaires, mais les plus relevés



FEMMES ET ENFANTS DES LOTANOU, AU TOMBEAU DE RAKHMIRÎ[3].

d'entre eux personnifiaient le ciel du jour et de la nuit, l'atmosphère, la lumière diffuse[4], le soleil créateur et moteur de l'univers[5], Shamash, et ils se déclaraient tous le roi — *melek* — des autres dieux[6]. Rashouf incarnait l'éclair

gine du nom, cf. HALÉVY, *Recherches Bibliques*, § XXVII, dans la *Revue Sémitique*, t. I, p. 23, qui a signalé la ville de Zeboub sur l'une des tablettes d'El-Amarna.

1. La montagne du Baal-Hermon (*Juges*, III, 3, cf. *I Chroniques*, V, 23) est la montagne de Baniâs, où le Jourdain a l'une de ses sources, et la ville du Baal-Hermon est Baniâs elle-même. La variante Baal-Gad est plus fréquente dans les livres bibliques (*Josué*, XI, 17, XII, 7, XIII, 5); sur Gad, la fortune, cf. t. II, p. 157, de cette *Histoire*.

2. Baal-Bérith n'est connu jusqu'à présent, comme Baal-Zéboub, que par les textes hébreux (*Juges*, VIII, 33, IX, 4, 46), où d'ailleurs le premier élément Baal du nom échange avec El, El-Bérith (IX, 46).

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les calques coloriés de Prisse d'Avennes, qui sont conservés au Muséum d'Histoire naturelle.*

4. Sous le nom *Or*, *Our*, dans les inscriptions du Samalla, au VIII[e] siècle avant notre ère (HALÉVY, *sur deux Inscriptions hétéennes de Zindjirli*, dans la *Revue Sémitique*, t. II, p. 29-30), c'est jusqu'à présent un exemple unique parmi les Sémites.

5. Le nom du dieu se retrouve chez les Cananéens dans les noms de villes Bethshemesh ou Irshemesh (*Josué*, XV, *10*, XXI, *16*, *I Samuel*, VI, *12*, *I Chroniques*, VI, 59, etc.), Semeshadouma (MASPERO, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 126; cf. MAX MÜLLER, *Europa und Asien*, p. 265, 316). Les textes d'El-Amarna le mentionnent perpétuellement, mais par imitation du protocole égyptien des Pharaons; on le rencontre encore, au VIII[e] siècle avant notre ère, dans les inscriptions du Samalla, en Syrie septentrionale (HALÉVY, *deux Inscriptions hétéennes de Zindjirli*, dans la *Revue Sémitique*, t. II, p. 29).

6. Le terme se trouve appliqué dans la Bible au dieu national des Ammonites, sous les formes Molok, Molek, Milkôm, Milkâm, et surtout avec l'article, *ham-molek* : le nom réel que cache cette épithète était probablement *Ammôn*, *Ammân*, et un dieu Moloch n'existe à proprement parler que dans l'imagination des savants (cf. pourtant, contre cette opinion, BAUDISSIN, *Iahve et Moloch, sive de ratione inter Deum Israelitarum et Molochum intercedente*, p. 24-36). L'épithète est usitée chez les Cananéens dans Melchizédech (*Genèse*, XIV, 18), parallèle à Adonizédek (*Josué*, X, 1), Abimélek (*Genèse*, XX, 2; *Juges*, IX, 1), Akhimélek (*I Samuel*, XXI, 1); les Phéniciens l'employaient couramment pour désigner le dieu de Tyr, Melek-Karta, Melkarth, et dans beaucoup de noms propres, Mélek-

et la foudre[1], Shalmân, Hadad et son parèdre Rimmôn commandaient à l'air comme le Rammânou babylonien[2], Dagon paraît avoir veillé à la fécondité de la mer et à celle de la terre, à la pêche et au labourage[3] : nous commençons à savoir quels peuples ils patronnaient, Rashouf les Amorrhéens, Hadad et Rimmon les Araméens de Damas, Dagon les gens de la côte entre Ascalon et la forêt du Carmel. Rashouf est le seul dont l'aspect nous soit redevenu familier. Il possédait le tempérament inquiet, qu'on attribue à la

iathon (M. DE VOGÜÉ, *Mélanges d'Archéologie Orientale*, p. 5-6), Baalmelek, Bodmalek, etc., sans parler du dieu Milichus adoré en Espagne (SILIUS ITALICUS, III, 104), et qui n'était autre que Melkarth. Sur un rapprochement avec le Malik chaldéen, cf. SAYCE, *Patriarchal Palestine*, p. 82, 258-259.

1. Le caractère et la nature du dieu Resheph, Rashouf, ont été découverts par M. DE VOGÜÉ, *Mélanges d'Archéologie Orientale*, p. 49, 78-82. Le nom égyptien du dieu avait été lu *Renpou* par les premiers égyptologues (WILKINSON, *Manners and Customs*, 1re éd., t. III, p. 234-235, et pl. IV ; PRISSE D'AVENNES, *Monuments Égyptiens*, pl. XXVII, et *Notice sur les Antiquités Égyptiennes du Musée Britannique*, p. 17-18 ; E. DE ROUGÉ, Lettre insérée dans LAJARD, *Recherches sur le culte du Cyprès Pyramidal chez les peuples civilisés de l'Antiquité*, aux *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XX, 2e partie, p. 174) ; Birch le premier lui rendit sa forme réelle (*Mémoire sur une Patère égyptienne du Musée du Louvre*, p. 59). Il a été étudié depuis lors par ED. MEYER, *über einige Semitische Götter*, dans la *Zeitschrift der D. Morgenl. Gesellschaft*, 1877, t. XXI, p. 710, par CLERMONT-GANNEAU, *Horus et Saint Georges, d'après un bas-relief inédit du Louvre*, p. 15-25, et *Recueil d'Archéologie Orientale*, t. I, p. 176-182, par LEDRAIN, *Ægypto-Semitica*, dans la *Gazette Archéologique*, 1880, p. 199-202, par PIETSCHMANN, *Geschichte der Phönizier*, p. 149-152, par MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 311-312, et par SAYCE, *Patriarchal Palestine*, p. 250-251, 256. Resheph était vocalisé *Rashouf*, comme l'indique l'orthographe égyptienne *Rashoupou*. C'était un nom commun à toute une catégorie de divinités de la foudre et de la tempête, et M. de Rougé a signalé il y a longtemps le passage de la grande inscription de Ramsès III à Médinét-Habou, où les soldats qui montent les chars sont comparés aux Rashoupou : l'hébreu rabbinique emploie encore ce pluriel avec le sens de *démons* (M. DE VOGÜÉ, *Mélanges d'Archéologie Orientale*, p. 76-79 ; cf. MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 313). On connait par les inscriptions phéniciennes plusieurs Rashouf locaux ; la façon dont les stèles égyptiennes unissent ce dieu à la déesse Qodshou me porte à croire qu'à l'époque qui nous occupe, il était adoré plus spécialement chez les Amorrhéens, comme son équivalent Hadad chez les Damascènes, voisins des Amorrhéens, et peut-être Amorrhéens eux-mêmes (cf. t. II, p. 142, de cette *Histoire*).

2. Hadad et Rimmôn ont pour équivalent, en assyro-chaldéen, un même idéogramme qui peut se lire Dadda-Hadad ou Rammânou ; cf. à ce sujet ce qui est dit au t. I, p. 658, note 5, de cette *Histoire*. L'identité de l'expression employée montre combien les deux divinités se tenaient de près, si même elles n'étaient pas entièrement semblables : on connaît, par les livres hébreux, le temple de Rimmôn à Damas (*II Rois*, V, 18), et l'un des rois de cette ville s'appela Tabrimmôn, *Rimmôn est bon* (*I Rois*, XV, 18), tandis qu'Hadad avait donné son nom à dix rois de la ville (NICOLAS DE DAMAS, *Fragm. 31*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragm. Hist. Græcorum*, t. III, p. 373 ; cf. JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, VII, v, 2). A l'époque gréco-romaine on accordait encore, tant à Rimmôn (HÉSYCHIUS, *s. v.* Ῥαμάς, comparé à ÉTIENNE DE BYZANCE, *s. v.* Ῥαμάνθας, qui s'en réfère à Philon de Byblos ; cf. MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 575) qu'à Hadad (PHILON DE BYBLOS, *Fragm. 2*, § 24, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 569 ; MACROBE, *Saturn.*, I, 23), la royauté sur les dieux, mais on identifiait ce dernier avec le Soleil. Sur la valeur réelle de Rimmôn et de Hadad, cf. SCHRADER, *Ramman-Rimmân, eine Assyrisch-aramaïsche Gottheit*, dans la *Zeitschrift für prot. Theologie*, 1875, t. I, p. 334 sqq., 342, et *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 205-206 ; BAUDISSIN, *Studien zur Semitischen Religiongeschichte*, t. I, p. 305-317 ; SAYCE, *the Higher Criticism*, p. 89, 394, et *Patriarchal Palestine*, p. 82, 257.

3. Les documents qu'on possède sur Dagon datent de l'époque hébraique et nous le représentent comme adoré chez les Philistins (*Juges*, XVI, 23-30, *I Samuel*, V, 2, *I Chroniques*, X, 10). On connait pourtant, par les lettres d'El-Amarna, un Dagantakala (BEZOLD-BUDGE, *the Tell Amarna Tablets*, p. LXXXIII) dont le nom constate la présence du dieu chez les Cananéens longtemps avant l'invasion philistine, et l'on trouve deux Beth-Dagon, l'une dans la plaine de Juda (*Josué*, XV, 41), l'autre dans la tribu d'Asser (*Josué*, XIX, 27) : Philon de Byblos le mentionne en Phénicie (*Fragm. 2*, § 14, 25, MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 567-569), et fait de lui le génie de la fécondité, le maître des grains et du labour. La description qui nous reste de sa statue (*I Samuel*, V, 3-4), et l'image qui en est donnée sur les monnaies gréco-romaines d'Abydos, nous ramènent au dieu-poisson de la Chaldée (cf. t. I, p. 546-547, de cette *Histoire*) ; sur sa nature, cf. CLERMONT-GANNEAU, *Horus et saint Georges, d'après un bas-relief inédit du Louvre*, p. 12-13, 22, 24-31, PIETSCHMANN, *Geschichte der Phönizier*, p. 144-146, et SAYCE, *Patriarchal Palestine*, p. 259-260.

plupart des divinités du tonnerre, aussi se l'imaginait-on comme un soldat armé de la javeline, de la masse, de l'arc et du bouclier : une tête de gazelle aux cornes pointues se dresse sur son casque, et peut-être lui sert parfois de chapeau. Les dieux se complétaient d'une déesse, que l'on proclamait la maîtresse de la ville, *Baalat*, ou la reine des cieux, *Milkat*, ainsi qu'il était, lui, le maître et le roi[1]. Elle se contentait fort bien du nom générique d'Astarté, mais elle y joignait souvent des épithètes qui lui prêtaient une personnalité distincte et ne



UN SPHINX D'ASTARTÉ[2].

permettaient pas qu'on la confondît avec les Astartés des cités voisines, ses compagnes ou ses rivales[3]. Elle s'intitulait la bonne Astarté, Ashtoreth Naamah[4], ou l'Astarté Cornue, Ashtoreth Qarneîn, à cause du croissant lunaire qui s'échancrait sur son front en guise de coiffure[5]. Elle était la fortune heureuse et

1. Pour leur caractère général, cf. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 211, 246-248, 250-251. On connaît, en fait de déesse indiquée comme étant une Baalat, la déesse de Byblos Baalat-Gebal (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 4, 5), puis la déesse de Beryte, Baalat-Berith, Bérouth (Philon de Byblos, *Fragm.* 2, § *12*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicum Græcorum*, t. III, p. 567). L'épithète de *reine du ciel* est appliquée à l'Astarté phénicienne par les écrivains hébreux (*Jérémie*, VII, 18, XLIV, 18-29), et classiques (Hérodien, V, 6, 10 : Οὐρανίαν Φοίνικες Ἀστροάρχην ὀνομάζουσι, σελήνην εἶναι θέλοντες). Les Égyptiens, en accueillant chez eux les déesses cananéennes, la leur conservèrent et les appelèrent *nibit pit*, dame du ciel (Prisse d'Avennes, *Monuments Égyptiens*, pl. XXXVII et p. 7 ; Bergmann, *die Inschriftliche Denkmaler*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VII, p. 196). Dans les inscriptions phéniciennes, leur nom est précédé souvent du mot *Rabbat* : *Harabbat Baalat-Gebal*, « Madame Baalat-Gebal » (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 4).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la représentation d'un original en or ciselé*, cf. Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art Égyptien*, p. 99.

3. Les Hébreux parlent souvent des déesses cananéennes en général comme « des Astartés » (*Juges*, II, 13, X, 6, *I Samuel*, VII, 3-4, XII, 10), et une ville de la Syrie du Nord portait le nom très significatif d'Istarâti, « les Ishtars, les Ashtoreth » (Bezold-Budge, *the Tell Amarna Tablets*, *n° 43*, pl. 88, l. 10), parallèle à celui d'Anâthôt, « les Aniti », que prend une ville de la tribu de Benjamin ; les Assyro-Chaldéens désignaient de même leurs déesses par le pluriel d'Ishtar ; cf. t. I, p. 674, de cette *Histoire*). L'inscription d'un amulette égyptien du Louvre nous fait connaître, vers la XX[e] dynastie, un personnage, d'origine syrienne d'après son nom, Rabrabîna, qui s'intitulait *Prophète des Istartes*, Hosnouthir Ashtartoi (Maspero, *Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre*, p. 23), cf. Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 313, n. 1.

4. C'est l'Astronoé mentionnée par Damascius, et qu'il vaut mieux corriger en Ἀστρονόμη, comme l'a indiqué Movers (*die Phönizier*, t. I, p. 636 sqq., cf. Fr. Lenormant, *Lettres Assyriologiques*, t. II, p. 285, note 1).

5. L'Astarté aux deux cornes a donné son nom à une ville d'au delà le Jourdain, dont elle était probablement la déesse éponyme (*Genèse*, XIV, 5) : elle paraît être figurée sur le curieux monument appelé par les Arabes *la Pierre de Job*, et que M. Schumacher a découvert en plein Hauran (dans la *Zeitschrift des Palestina Vereins*, t. XIV, p. 142 sqq. ; cf. t. XV, p. 206). C'est une déesse analogue que les Égyptiens ont identifiée parfois avec leur Hâthor et qu'ils ont montrée coiffée du croissant.

on l'appelait Gad[1]; elle était Anat[2], ou Asiti[3], la pudique et la belliqueuse. Ses statues la montraient comme un sphinx à tête de femme, mais plus souvent comme une femme debout sur un lion passant, nue ou les hanches serrées d'une ceinture qui ne la voile pas, les mains pleines de fleurs ou de serpents, le visage cerné d'une chevelure lourde, la parfaite image de ces prêtresses qui l'honoraient de leur corps — *Qedeshôt*. Elle présidait en effet à l'amour ou plutôt à la génération, à la volupté brutale, et elle se disait alors Qaddishat la Sainte, comme les courtisanes de sa famille : Qodshou, la capitale des Amorrhéens, lui était consacrée, et elle s'y associait au Rashouf de la foudre[4]. Mais souvent c'est une sorte d'amazone farouche, qui brandit la massue, la lance et le bouclier, qui monte à cheval comme un soldat, qui rôde à travers le désert en quête de quelque proie[5]. Ce double tempérament faisait d'elle une déesse de commerce incertain et de contrastes violents, tantôt chaste et hautaine, tantôt dissolue et prompte à se livrer, toujours cruelle et toujours inféconde, car la multitude infinie de ses abandons lui interdit éternellement

1. La déesse Gad, la Fortune, nous est surtout connue chez les Araméens; on en trouve la mention chez les Hebreux (*Isaie*, *LXV*, 11), et les noms géographiques comme Baal-Gad et Migdol-Gad (*Josué*, *XI*, *17*, *XV*, *37*) montrent qu'elle était adorée tres anciennement dans les pays cananéens.

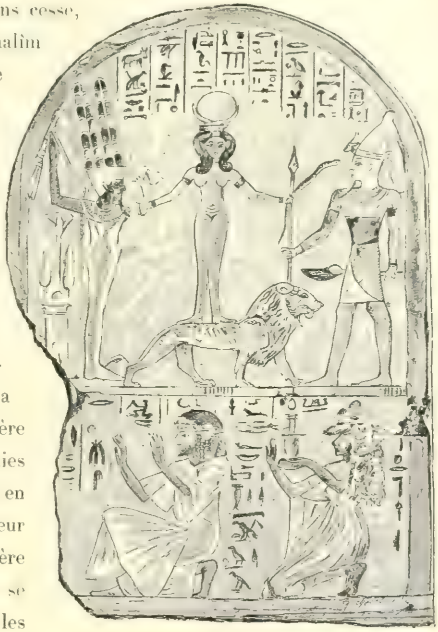
2. Anat, Anaîti, Aniti, a été découverte dans une inscription phénicienne par M. de Vogüé, *Mélanges d'Archéologie Orientale*, p. 36-38, qui a également restitué l'histoire de la déesse (*Ibid.*, p. 41 sqq.). Le culte en etait fort répandu chez les Cananéens, comme le prouve l'existence à l'époque hébraique de plusieurs villes, telles que Beth-Anat (*Josué*, XIX, 38; *Juges*, I, 33), Beth-Anot (*Josué*, XV, 59), Anathôt (*Josué*, XXI, 18; *I Rois*, II, 26; *Jérémie*, I, 1, XXIX, 27), dont une au moins, Bît-Anîti, est mentionnée dans les listes géographiques égyptiennes (Mariette, *les Listes Géographiques des Pylones de Karnak*, p. 42; Kart-Anîti est une correction de Max Muller, *Asien und Europa*, p. 195). La figure d'Anat-Anîti nous est connue, habillée à l'égyptienne, sur plusieurs stèles de la XIX[e] et de la XX[e] dynastie; cf. Prisse d'Avennes, *Monuments Egyptiens*, pl. XXXVII. Son nom était devenu, comme celui d'Astarté, un terme commun qu'on employait au pluriel, *Anathôt*, pour désigner l'ensemble des déesses; cf., sur sa nature, Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 256-257.

3. Asîti est figurée à Radésieh, sur une stèle du temps de Séti I[er] (Lepsius, *Denkm.*, III, 138; cf. Golénischeff, *une Excursion à Bérénice*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 76, où la lecture correcte est donnée pour la première fois); elle entre dans la composition d'un nom complexe, *Asîti-iakhourou* (peut-être *la déesse Asîti s'enflamme de colère*), qui nous est connu par un monument du Musée de Vienne (E. de Bergmann, *Inschriftliche Denkmäler*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VII, p. 196). Max Müller fait d'elle une divinité du désert (*Asien und Europa*, p. 316-317), et l'endroit où le tableau qui la représente a été découvert semble justifier cette hypothèse : les Égyptiens l'avaient rattachée à Sît-Typhon, comme aussi les autres Astartés, à cause de son caractère belliqueux et cruel.

4. Qaddishat nous est connue par les monuments égyptiens signalés plus haut, p. 157, note 5. Le nom est écrit parfois Qodshou comme celui de la ville : E. de Rougé en avait conclu que Qaddishat était la divinité éponyme de Qodshou (M. de Vogüé, *Mélanges d'Archéologie Orientale*, p. 44), dont le nom réel aurait été Kashît ou Kesh (Robiou, *Leçons de M. de Rougé, professées au College de France*, dans les *Mélanges d'Archéologie Egyptienne et Assyrienne*, t. II, p. 269); il rappelait toutefois le rôle des Qédeshôth, et il convenait que « la Sainte ici signifie la prostituée ». Chabas (*Voyage d'un Egyptien*, p. 110) et Ed. Meyer (*Ueber einige Semitischen Götter*, dans la *Zeitschrift der D. Morgenl. Gesellschaft*, 1877, t. XXXI, p. 729, et *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 241-242) adoptent entièrement l'idée présentée par E. de Rougé; Max Müller écarte le rapprochement ethnique pour ne songer qu'au tempérament lascif de la déesse (*Asien und Europa*, p. 315).

5. Cf. les images d'Anîti et d'Asîti; un fragment de conte populaire, conservé au British Museum et signalé par Birch (*Varia*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 119-120), semble montrer Astarté dans son rôle de déesse de la guerre, et l'épée d'Astarté et d'Anîti est mentionnée dans Chabas, *le Papyrus Magique Harris*, p. 55, 125, 127. Un bas-relief d'Edfou (Naville, *le Mythe d'Horus*, pl. XIII) la montre debout sur son char, traîné par des chevaux, et foulant aux pieds les ennemis : elle est alors identifiée à Sokhît la guerrière, la destructrice des hommes, cf. t. I, p. 165-166, de cette *Histoire*.

la maternité : elle conçoit sans cesse, elle n'enfante jamais[1]. Les Baalîm et les Astartés fréquentaient de préférence le sommet des montagnes, le Liban, le Carmel, l'Hermon, le Kasios[2] : ils habitaient près des sources ou ils se cachaient dans l'épaisseur des bois[3]. Ils se révélaient aux mortels dans tous les corps célestes, dans tous les phénomènes de la nature : le soleil est un Baal, la lune une Astarté, et l'armée entière des cieux se compose de génies plus ou moins puissants comme en Chaldée. Ils exigeaient qu'on leur allât porter l'offrande ou la prière sur les hauteurs[4], mais ils se plaisaient aussi, et surtout les déesses, à loger dans les arbres; les troncs parfois feuillus, parfois ébranchés et dénudés, les *âshera*, demeurèrent longtemps les emblèmes



QODSHOU ET RASHOUF SUR UNE STÈLE DU LOUVRE[5].

1. Cette conception des déesses syriennes était déjà bien établie aux temps qui nous occupent, puisqu'une formule magique égyptienne définit Anti et Astarté « les déesses grandes, qui concevant n'enfantent point, car les Horus les ont scellées et Sît les a établies » (Chabas, *le Papyrus Magique Harris*, p. 55-58).

2. Sur tout ce qui concerne les montagnes, les eaux et les bois sacrés chez les populations syriennes, voir Baudissin, *Studien zur Semitischen Religionsgeschichte*, t. II, p. 145-269. Le Baal du Liban est mentionné dans une inscription phénicienne archaique (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 22-26), et le nom de *Cap sacré*, Rosh-Qodshou, que portait sous Thoutmosis III soit la ville de Haifa, soit une ville voisine, montre que le Carmel était considéré comme sacré dès l'époque égyptienne (cf. t. II, p. 135, n. 5, de cette *Histoire*). Baal-Hermon a déjà été cité plus haut, à la p. 154; les témoignages relatifs au culte d'El-Kazion, le Ζεὺς Κάσιος, ont été réunis par M. de Vogüé, *Syrie Centrale, Inscriptions*, p. 103-105.

3. La source du Jourdain, près de Baniâs, était le séjour d'un Baal que les Grecs identifièrent à Pan, probablement le Baal-Gad qui prêtait souvent son nom à la ville voisine de Baal-Hermon (cf. t. II, p. 155, de cette *Histoire*) : plusieurs des fleuves de Phénicie s'appelaient comme les divinités adorées dans la cité prochaine, ainsi l'Adonis, le Bêlos, l'Asclépios, le Damouras (Baudissin, *Studien zur Semitischen Religionsgeschichte*, t. II, p. 159-165).

4. Ce sont les hauts-lieux, *bamôt*, dont parlent si souvent les prophètes hébreux, et qu'on retrouve au pays de Moab, soit dans l'inscription de Mesha (l. 3), soit dans le nom de lieu Bamôt-Baal (*Nombres*, XXI, 19, XXII, 41; *Josué*, XIII, 17); beaucoup d'entre eux avaient servi aux cultes cananéens, avant d'être fréquentés par les Enfants d'Israël. Cf. Baudissin, *Studien zur Semitischen Religionsgeschichte*, t. II, p. 252-261.

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'original qui est conservé au Musée du Louvre.*

vivants des Astartés locales chez les peuples de la Syrie méridionale[1]. A côté de ces dieux-plantes, on rencontrait partout, au fond des temples, à la croisée des routes ou par les champs, des blocs taillés en colonnes, des rochers isolés, des pierres brutes, parfois tombées du ciel, qu'on devinait à certains signes mystérieux être la Maison d'un dieu, le Bétyle où il enfermait une portion de son intelligence et de sa vie[2].

Le culte se compliquait de cérémonies sanglantes ou licencieuses plus encore que celui des autres peuples. Les Baalîm avaient soif de sang, mais non d'un sang vulgaire, tel que celui dont se contentaient le plus souvent leurs frères de la Chaldée ou de l'Égypte : ils exigeaient impérieusement, outre le sacrifice des animaux, celui de l'homme. Chez plusieurs des nations syriennes, le premier-né de la famille leur appartenait de droit[3] : on le leur rachetait d'ordinaire soit à prix d'argent, soit en le soumettant à la circoncision[4], mais dans les circonstances graves, ils auraient mal accueilli un simulacre de boucherie, et la mort de l'enfant pouvait seule les apaiser[5]. Même, dans les dangers publics, le roi et les nobles fournissaient, non plus une seule victime, toutes celles que les prêtres réclamaient. Tandis qu'on les brûlait vives sur les genoux de la statue ou devant l'emblème sacré, le chant des flûtes ou l'éclat des trompettes couvrait les cris de douleur, et les parents se tenaient près de l'autel, impassibles et vêtus de fête[6] : l'arbitre du monde ne pouvait rien refuser à des prières recommandées par une offrande si précieuse et par une résolution si

1. Sur les *Ashérôt* ou, parfois au masculin, *Ashérim*, dont on a fait le nom de véritables divinités, analogues aux Astarté ou séparées d'elles (cf. surtout Movers, *die Phönizier*, t. I, p. 560-584), voir Stade, *Geschichte des Volkes Israels*, t. I, p. 458-461, et Vernes, *du prétendu Polythéisme des Hébreux*, t. I, p. 94-98.

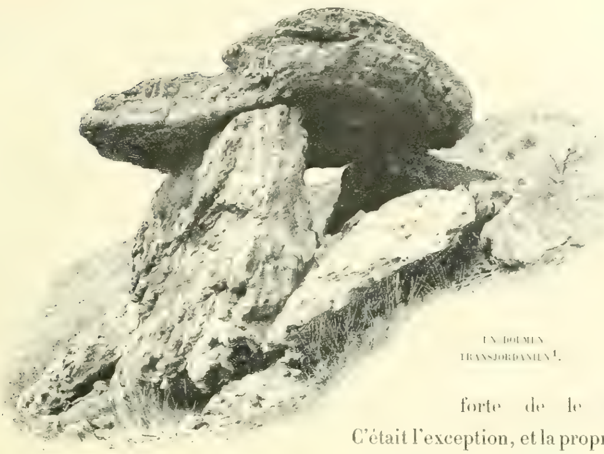
2. Les pierres taillées en colonne, les *stèles*, s'appellent *massébah* chez les Hébreux et chez les Phéniciens (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 63, 68, 76-80), plus rarement *néçib* (*Genèse*, XIX, 26; *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 154-155, 194). Pour les *Bétyles* et leur histoire, cf. l'article très développé de Fr. Lenormant, *les Bétyles*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. III, p. 31-53, et Ph. Berger, *Note sur les pierres sacrées*, extrait du *Journal Asiatique*, 1877.

3. Le fait est prouvé plus tard, pour le peuple hébreu, par les textes du Pentateuque (*Exode*, XXII, 29, XXXIV, 19-20) ou des Prophètes (*Michée*, VI, 7, *Ezéchiel*, XX, 26); chez les Moabites, c'est également le fils aîné que le roi Mésha prend pour l'offrir à son dieu (*II Rois*, III, 27). L'usage se retrouvait chez les autres peuples de la Syrie : Philon de Byblos (*frag.* 2, § 24, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 569) raconte en effet que El-Kronos, le dieu de Byblos, sacrifia son premier-né et donna l'exemple de ce genre d'offrandes. Cf., sur l'antiquité de cette pratique, Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 249-250, qui n'hésite pas à la considérer comme étant en pleine vigueur dès l'époque de la prépondérance égyptienne.

4. Le rachat à prix d'argent est indiqué pour les Hébreux (*Nombres*, XVIII, 15-16) ainsi que la substitution d'un animal au lieu de l'enfant (*Genèse*, XXII, 1-13); pour le rachat par la circoncision, cf. l'histoire de Moïse et de Séphora, où la mère sauve ainsi son fils de Jahvéh (*Exode*, IV, 24-26). La circoncision était usitée chez les Syriens de Palestine, du temps d'Hérodote (II, civ; cf. Wiedemann, *Herodots zweites Buch*, p. 410-413, Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 250, et Th. Reinach, *de Quelques faits relatifs à l'histoire de la circoncision*, dans l'*Anthropologie*, 1893, p. 28-31).

5. Pour les sacrifices d'enfants chez les peuples d'origine syrienne, cf. les textes réunis par Movers, *die Phönizier*, t. I, p. 299-311.

6. Plutarque, *de Superstitione*, § 13 : s'il faut en croire Tertullien (*Apolog.*, 9), la coutume d'offrir les enfants en sacrifice aurait duré jusqu'au proconsulat de Tibère.



UN DOLMEN TRANSJORDANIEN[1].

forte de le fléchir. C'était l'exception, et la propre chair de ses prêtres lui suffisait pour ses appétits journaliers. On voyait alors ceux-ci saisir leurs couteaux, se déchiqueter les bras et la poitrine, forcer la bienveillance des Baalîm par cette offre d'eux-mêmes[2]. Les Astartés de tout rang et de toute nature se montraient à peine moins féroces : elles infligeaient à leurs dévots les flagellations fréquentes, les mutilations volontaires, parfois le retranchement de leur virilité[3]. La plupart d'entre elles s'entouraient d'une foule infâme, hommes de plaisir — *kedeshîm*, chiens d'amour — *kelabîm*, courtisanes — *kedeshôt*[4]. Les temples ne ressemblaient guère à ceux des contrées du Bas-Euphrate : on n'aperçoit nulle part qu'ils aient possédé quelqu'une de ces *ziggourât* qui hérissent de façon caractéristique la silhouette des cités chaldéennes[5]. C'étaient des édifices en pierre qui comprenaient, avec les salles et les cours réservées aux rites, les chambres du sacerdoce et les magasins des provisions : bien qu'on ne pût comparer leur masse à celle des sanctuaires de Thèbes, ils servaient au

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie*. C'est l'un de ceux qu'on voit au voisinage d'Amman.

2. Cf., pour l'époque hébraïque, la scène où les prêtres de Baal, en lutte d'influence avec Élie auprès d'Akhab, sacrifièrent sur le plus haut sommet du Carmel, et, voyant que les offrandes ne leur réussissaient pas comme à l'ordinaire, « se firent des incisions avec des épées et des piques, jusqu'à faire couler le sang sur eux » (*I Rois*, XVIII, 28).

3. Voir à ce sujet les passages réunis par MOVERS, *die Phönizier*, t. I, p. 681-688 : la légende de Combabos à Hiérapolis (LUCIEN, *de Deâ Syria*, § 19-27) prétendait expliquer l'origine de l'émasculation en l'honneur de la déesse.

4. Sur les *kedeshim* et les *kedeshôt*, cf. MOVERS, *die Phönizier*, t. I, p. 677-681, où la plupart des faits qui les regardent sont réunis. Le terme de *chien*, employé quelquefois dans les textes hébreux (*Deutéronome*, XXIII, 17-18), s'est retrouvé dans une inscription phénicienne de Cypre (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 92-99).

5. Sur les temples phéniciens et cananéens, cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 241-322, t. IV, p. 474-479, et PIETSCHMANN, *Geschichte der Phönizier*, p. 200-203.

besoin de forteresses et ils étaient capables de résister aux assauts d'un ennemi victorieux[1]. Un personnel nombreux de prêtres, de chanteurs et de chanteuses, de portiers, de bouchers, d'esclaves et d'artisans était attribué à chacun d'eux : le dieu y rendait ses oracles par la voix de ses prophètes ou par le mouvement de ses statues[2]. La plupart des fêtes qu'on y célébrait se rattachaient intimement à la vie pastorale et agricole de la contrée : elles inauguraient ou elles fermaient les principales opérations de l'année, les semailles, la récolte, la vendange, la tonte des brebis. A Sichem, quand les raisins étaient mûrs, les habitants sortaient hors l'enceinte, et se répandaient aux champs; la grappe foulée, ils rentraient au temple, pour l'office et pour le banquet sacrés[3]. Dans un cas de détresse extraordinaire, en temps de sécheresse prolongée et de famine, les prêtres montaient en pompe vers les hauts-lieux afin d'y implorer la pitié de leurs maîtres divins; ils essayaient de leur arracher un secours ou de faire ruisseler la pluie par leurs danses, par leurs lamentations, par l'effusion de leur sang[4]. Il y avait un peu partout, mais en plus grand nombre dans les régions situées à l'orient du Jourdain, des monuments que la piété populaire entourait d'une vénération superstitieuse. C'étaient des blocs isolés, de véritables menhirs dressés au sommet d'un tertre ou sur le rebord d'un plateau; c'étaient des dolmens formés d'une dalle plate posée sur deux supports grossièrement équarris, ou des cercles de pierre, des cromlechs au milieu desquels un bétyle se dressait. On ne sait qui les mit là, ni à quelle époque : comme ils ne se distinguent en rien de ceux qu'on trouve dans notre Europe occidentale et dans l'Afrique du Nord, on a voulu qu'ils fussent l'œuvre d'un même peuple sans cesse en migration à travers le monde très ancien. Les uns recouvraient le tombeau de quelque personnage oublié, ainsi qu'il résulte des ossements humains qu'on y découvre; les autres

1. L'histoire d'Abimélech donne l'idée de ce qu'était le temple cananéen de Baal-Bérith à Sichem (*Juges*, IX, 27, 46-49).

2. Pour l'organisation du culte régulier, nous ne possédons que des documents d'époque assez basse, comme les fragments de comptes publiés dans le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 92-99, ou les débris de tarifs sacrificiels découverts à Marseille et en Afrique. A l'époque hébraique, les textes sacrés nous indiquent les prêtres, les serviteurs, les prophètes inspirés par le dieu (*Nombres*, XXII-XXIV, *Juges*, III, 20, où Ehoud se donne pour un prophète au roi de Moab, *I Rois*, XVIII, 19, 22-29, 40). Le sacerdoce de Baal, d'Astarté, de Qaddishat, tel qu'il était organisé en Égypte sous les dynasties thébaines, nous est connu par des stèles souvent citées (cf. t. II, p. 155, 161, de cette *Histoire*) et par d'autres petits monuments : les titres sont naturellement ceux qu'on donnait aux prêtres égyptiens, les inscriptions étant rédigées en hiéroglyphes.

3. *Juges*, IX, 26-27. Il est probable que la fête des vendanges, célébrée à Shiloh au temps des Juges (*Juges*, XXI, 19-23), remontait jusqu'aux temps de l'histoire cananéenne antérieurs à l'invasion du peuple hébreu, c'est-à-dire jusqu'aux siècles de la suprématie égyptienne.

4. Cf., à l'époque hébraique, la scène où les prêtres de Baal montent au sommet du Carmel, avec le prophète Élie, pour obtenir de leur dieu la fin d'une sécheresse qui désolait Israël (*I Rois*, XVIII, 20-40).



UN CROMLECH DANS LE VOISINAGE DE HESBÂN, AU PAYS DE MOAB[1].

étaient, dès le début, des lieux saints et des autels[2]. Les nations de la Syrie, qui n'en soupçonnaient pas toujours l'usage primitif, les considéraient comme indiquant le séjour d'une divinité antique ou le site exact d'une de ses apparitions. Lorsque les Enfants d'Israel les revirent à leur retour d'Égypte, ils y reconnurent aussitôt la main de leurs patriarches. Le dolmen de Sichem était l'autel qu'Abraham avait bâti à l'Éternel après son arrivée au pays de Canaan[3]. Isaac avait élevé celui de Beershébah, à l'endroit même où Jahvéh s'était montré pour renouveler avec lui le pacte conclu sous Abraham[4]. On pouvait presque reconstituer les itinéraires de Jacob par les pierres qu'il aurait érigées dans chacune de ses stations principales, à Galhed, à Éphrata, à Béthel, à Sichem[5].

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

2. Les premiers dolmens syriens ont été mentionnés par Irby-Mangles, *Travels in Egypt and Nubia, Syria and Asia-Minor, during the years 1817-1818*, p. 99, 143, probablement ceux d'Ala-Safât et de Manfoumiéh; d'autres furent découverts plus tard par F. de Saulcy, dans l'Ammonitide, à Souéîméh (*Voyage en Terre-Sainte*, t. I, p. 312-315) et à Shalaboun, un peu au nord de Nazareth (*ibid.*, t. II, p. 275-276); les uns et les autres furent étudiés par Lortet dans l'ouvrage du duc de Luynes, *Voyage d'exploration autour de la mer Morte*, t. I, p. 134-137, et t. III, p. 233-240. Depuis lors, on en a signalé un grand nombre, surtout dans le Jaulan et le Hauran, où il y en a de véritables champs (Schumacher, *Across the Jordan*, p. 62 sqq., et *the Jaulân*, p. 123 sqq.). Les menhirs sont confondus dans les livres hébreux avec les stèles sacrées sous le terme de *mazzebâh*, les dolmens avec des autels, *mizbéakh*; les cromlechs prennent le nom de *gilgal*, cercles de pierre (*Josué*, IV, 20).

3. *Genèse*, XII, 6-7; autel menhir de Jacob dans la même localité (*Genèse*, XXXIII, 20), probablement identique à celui dont une autre tradition attribuait l'érection à Abraham.

4. *Genèse*, XXVI, 23-25.

5. Le tas de pierre de Galhed, en araméen *Jagar-Sadoutha*, « le monceau du témoignage », marque le lieu où Laban et Jacob se réconcilièrent (*Genèse*, XXXI, 45-54, cf. t. II, p. 68-69, de cette *Histoire*); stèle d'Ephrata, sur le tombeau de Rachel (*Genèse*, XXXV, 20); autel et stèle de Béthel, pour marquer l'apparition de Dieu à Jacob (*Genèse*, XXVIII, 10-22, XXXV, 1-15), autel de Sichem (*Genèse*, XXXIII, 20).

Chacune de celles qui subsistent aujourd'hui avait probablement son histoire, qui la liait indissolublement à l'un des faits lointains de la chronique locale. La plupart recevaient un culte : on les oignait d'huile, on leur égorgeait des victimes, on venait même à l'occasion y coucher la nuit et dormir auprès d'elles, pour y obtenir en songe des vues sur l'avenir[1].

L'homme et les bêtes étaient animés, pendant la vie, par un souffle qui coulait dans leurs veines avec le sang et qui mouvait leurs membres : si l'on buvait le sang ou qu'on mangeât la chair sanglante, on absorbait du coup cette âme gazeuse et fluide[2]. Après la mort, elle suivait des destinées analogues à celles qui désolaient ses pareilles en Égypte et en Chaldée. Le vieux monde se figura toujours ce qui restait de l'humanité comme quelque chose d'inquiet et de douloureux, un double impuissant et pitoyable, voué à la destruction irrémissible sitôt que les vivants cessaient de lui venir en aide. On imaginait qu'il résidait auprès du corps, engourdi dans une torpeur à demi consciente ; ou bien il habitait avec les autres *rephaîm*, avec les mânes, un empire mélancolique et ténébreux, perdu au loin sous la terre comme celui d'Allât la Chaldéenne, et dont les portes, largement béantes pour engloutir des hôtes nouveaux, ne laissaient s'enfuir personne de ceux qui avaient franchi le seuil[3]. Il s'y consumait en proie à une tristesse morne, sous le sceptre de divinités inflexibles dont la principale était en Phénicie un petit-fils d'El, Mout, la Mort[4] : l'esclave y devenait l'égal de son ancien maître, le riche n'y possédait plus rien qui le mît au-dessus du pauvre, et les souverains les plus redoutés y étaient salués dès l'entrer par les railleries des rois descendus avant eux dans la nuit[5]. Le cadavre, oint de parfums, enveloppé de linges et de substances qui

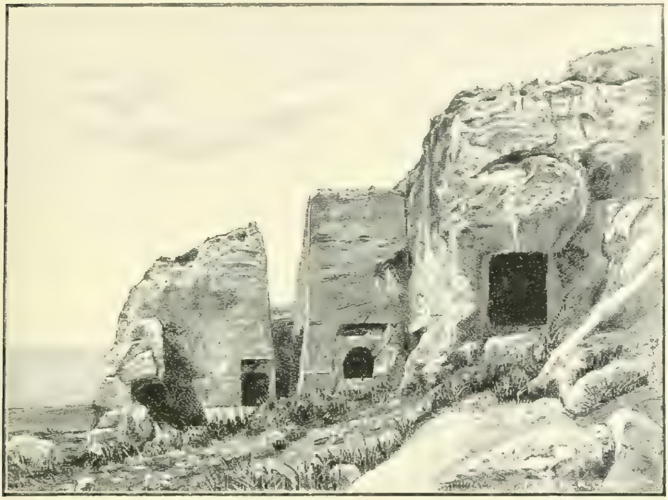
1. Pour l'onction d'huile, cf. *Genèse*, XXVIII, 18, XXXI, 13, XXXV, 14, et pour le sacrifice, *Genèse*, XXXI, 54 : le menhir de Béthel était la pierre même contre laquelle Jacob avait reposé sa tête, la nuit où Jahvéh lui apparut en songe (*Genèse*, XXVIII, 18). En Phénicie, la légende racontait qu'Ousôos avait dressé deux stèles au Vent et au Feu, et qu'il leur offrait en libation le sang des animaux tués à la chasse (PHILON DE BYBLOS, *fragm.* 2, § 8 ; dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 566) ; cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 184, de cette *Histoire*.

2. C'est le *nephesh* des Livres Saints. Sur le sang et l'âme chez les Hébreux, cf. *Deutéronome*, XII, 23, *I Samuel*, XIV, 32-34. Les doctrines phéniciennes relatives à l'âme et à sa condition ont été résumées très nettement par PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 137-144, et par PIETSCHMANN, *Geschichte der Phönizier*, p. 191-196.

3. Le terme *rephaîm* (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 13-14, 19-20, l. 8) signifie *les faibles* (cf. *Isaie*, XIV, 10) : c'est celui par lequel les Hébreux désignent une partie des populations primitives de la Palestine (cf. t. II, p. 48, de cette *Histoire*). Une description de ce royaume des mânes tel que les Hébreux l'imaginaient encore au VIe siècle, se lit dans *Isaie*, XIV, 9-20, et dans *Ezéchiel*, XXXII, 17-32 ; cf. la description de l'enfer chaldéen au t. I, p. 689 sqq. de cette *Histoire*.

4. PHILON DE BYBLOS, *fragm.* 2, § 24, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 568 ; chez les Hébreux Mâouét, qui paît les mânes et se repaît d'eux comme de ses brebis dans le shéol (*Psaume XLIX*, 14). On a pensé retrouver ce dieu ou quelque dieu analogue dans le lion représenté sur une stèle du Pirée (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 139-141, pl. XXIII), et qui menace de dévorer le cadavre du mort (PIETSCHMANN, *Geschichte der Phönizier*, p. 193-194).

5. *Job*, III, 11-19 ; *Isaie*, XIV, 9-20 ; *Ezéchiel*, XXXII, 17-32.



UN COIN DE LA NÉCROPOLE PHÉNICIENNE D'ADLOUN[1].

en suspendaient la décomposition, était relégué dans une grotte naturelle ou dans un caveau évidé en plein roc : on l'y couchait parfois à même le sol, parfois au fond d'un sarcophage ou d'un cercueil, et l'on entassait sur lui, autour de lui, des amulettes, des bijoux, des objets d'usage courant, des vases à parfums, du linge, de la vaisselle, des aliments solides ou liquides[2]. Le puits bouché, on dressait un cippe qui en marquait la place et qui passait parfois aux yeux du peuple pour représenter l'âme, ou l'on érigeait un monument dont la grandeur répondait à l'importance de la famille[3]. On y allait aux jours réglés sacrifier des bêtes pures et verser des libations : le tout, transporté dans l'autre monde par la vertu des prières et des dieux auxquels on l'adressait, y nourrissait et y désaltérait le mort[4]. Les chapelles et les stèles qui

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de* Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 113.

2. On a retrouvé des débris d'étoffes dans les tombes d'Amrit (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 78, 421-422), le mobilier et les restes d'offrandes sont décrits dans Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. III, p. 197-207. Les Juifs ont parfois embaumé les corps, au moins ceux de leurs rois (*II Chroniques*, XVI, 14). Pour l'enterrement dans les cavernes, voir la *Genèse*, XXIII, 3-20, XXV, 9-10, L, 13 : le caveau n'est qu'une grotte rectifiée ou artificielle (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 832).

3. Le cippe, la stèle, est chez les Hébreux (*Genèse*, XXXV, 19-20) et chez les Phéniciens (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 79-80) l'indice de toute sépulture soignée. Elle s'appelait *nephesh* chez les Sémites de langues araméennes (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, p. II, t. I, p. 117-118, etc.), surtout lorsqu'elle avait une forme pyramidale (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, p. II, t. I, p. 195, et Rubens Duval, *Note sur le monument funéraire appelé nephesh*, dans la *Revue Sémitique*, t. II, p. 259-263); le mot signifiait *le souffle, l'âme*, et indique bien l'idée qui s'attachait à l'objet.

4. Un autel, placé devant le sarcophage, servait parfois à recevoir ces offrandes (F. de Saulcy, *Voyage*

signalaient au dehors les maisons « éternelles[1] » ont disparu pendant l'une ou l'autre des guerres dont la Syrie eut tant à souffrir : on ignore donc presque partout le site des nécropoles où reposèrent les nobles et le peuple des cités cananéennes ou amorrhéennes[2]. Seule, la Phénicie en possède encore plusieurs, qui, parmi les remaniements et les usurpations de trente siècles, conservent quelque chose des dispositions primitives[3]. Les unes étaient répandues par la plaine : des puits forés perpendiculairement ou des escaliers ménagés dans le sol conduisaient à des chambres basses, dont le nombre varie, et qui se répartissent souvent entre deux étages superposés; il est probable qu'on en ajoutait de nouvelles à mesure que les premières s'encombraient. Elles sont rectangulaires en général et surmontées d'un plafond horizontal ou cintré à peine : des niches pratiquées aux parois recevaient le cadavre et son viatique, puis se fermaient d'une dalle[4]. Ailleurs, on choisissait une colline isolée, ou un vallon qui s'enfonçait dans un chaînon de calcaire compact et fin[5]. Les portes s'alignaient alors sur une sorte de façade semblable à celle des hypogées égyptiens, le plus souvent sans décor extérieur. Les caveaux étaient accessibles de plain-pied, mais on n'en usait pas comme de chapelles aux fêtes célébrées en l'honneur des morts : on les murait sur chaque hôte nouveau et l'on en interdisait l'accès, jusqu'au jour où des funérailles exigeaient qu'on les ouvrît. Hors ces moments de triste nécessité, ceux que « la bouche du puits avait dévorés » redoutaient la visite des vivants, et ils s'en défendaient par tous les moyens que la religion leur fournissait. Ils déclaraient avec insistance dans leurs inscriptions qu'on ne rencontrerait chez eux ni or, ni argent, ni rien qui pût tenter la cupidité des voleurs; quiconque s'enhardirait à leur dérober les objets de valeur nulle qui leur appartenaient, ou de les expulser de leurs chambres pour y introduire d'autres maîtres, ils le menaçaient de toutes les malédictions divines ou humaines[6]. Ces impréca-

autour de la mer Morte et dans les Terres Bibliques, t. I, p. 46, pl. V; Renan, *Mission de Phénicie*, p. 706-707, pl. L).

1. L'expression, qui est identique à l'expression égyptienne courante, se rencontre sur une des inscriptions phéniciennes de Malte (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 156-158).

2. Les fouilles exécutées par M. Gautier, en 1893-1894, sur la petite île du Bahr el-Kadès, où l'on a cru jadis que la ville de Qodshou était située, ont montré l'existence de nombreux tombeaux dans l'enceinte qui forme le noyau du tumulus : quelques-uns peuvent remonter à l'époque amorrhéenne, mais ils sont très pauvres et ne renferment aucun objet qui permette de les dater sûrement.

3. Un résumé des recherches entreprises par Renan, et décrites en détail dans la *Mission de Phénicie*, se trouve chez Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. III, p. 144-173.

4. Telles sont les tombes aradiennes décrites dans Renan, *Mission de Phénicie*, p. 75-79.

5. Ainsi la nécropole d'Adloun, remaniée en dernier lieu à l'époque gréco-romaine (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 657, 660 sqq.), mais dont l'aspect extérieur ressemble si fort à celui de certaines nécropoles égyptiennes de la XVIIIe ou de la XIXe dynastie, que l'on peut, sans trop d'invraisemblance, en reporter l'origine aux temps voisins de la conquête pharaonique.

6. Voir les malédictions dont Eshmounazar menace ceux qui se permettraient de violer sa sépul-

tions ne les ont pas sauvés des profanations qu'ils prévoyaient, et il y a peu de leurs tombeaux qui n'aient été occupés à plusieurs reprises, de l'instant qu'on les creusa aux derniers jours de la domination romaine : quand par hasard les modernes découvrent un caveau qui échappa aux fouilles des chercheurs de trésors, il est presque sans exemple que les corps dont ils exhument les débris soient ceux des premiers propriétaires.

Les dieux et les légendes de la Chaldée avaient pénétré aux pays d'Amaourou et de Canaan, avec la langue des conquérants et avec l'usage de leur écriture : on lisait à la cour des princes syriens le récit des luttes d'Adapa contre le vent du sud-ouest, ou celui des incidents qui obligèrent Irishkigal, la reine des morts, à épouser Nergal[1]. L'action de la théologie chaldéenne s'exerça donc sur les personnes et sur les dogmes, mais nous en devinons la puissance plus que nous ne réussissons à en constater les effets. A la côte seulement et dans les cités phéniciennes, les religions locales semblent s'être condensées d'assez bonne heure et cristallisées sous cette influence en théories cosmogoniques. Les Baalîm et les Astartés régnaient là comme aux rives du Jourdain ou de l'Oronte, et Baal y était dans chaque ville le Très-Haut, le maître du ciel et de l'éternité, l'artisan de tout ce qui existe, mais ses procédés de création variaient selon les temps ou les lieux. Les uns le considéraient comme le Juste par excellence, Sydyk, qu'une huitaine de Cabires infatigables avaient aidé à constituer l'univers[2]. Les autres estimaient que le monde entier est l'œuvre d'une famille divine, dont les générations successives ont donné naissance aux divers éléments. Le vent d'orage, Colpias, uni au Chaos, avait enfanté deux mortels, Oulom le Temps et Kadmôn le Premier-Né, et ceux-ci engendrèrent à leur tour Qên et Qénath, qui habitèrent la Phénicie : une sécheresse étant survenue, ils levèrent les mains vers le Soleil, et s'adressèrent à lui comme au seigneur des cieux (*Baalsamîn*), pour obtenir la fin de leurs maux[3]. A Tyr, on convenait que le Chaos exista au commencement, mais un chaos ténébreux et troublé, sur lequel un Souffle (*rouakh*) flottait sans

tine (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 9-20), et les dernières lignes de la stèle de Byblos (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 1-8).

1. Ces fragments ont été découverts à El-Amarna, au milieu de la correspondance diplomatique qu'entretenaient les princes syriens avec Aménôthès III et IV (Bezold-Budge, *The Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. LXXXV-LXXXVI). La légende d'Adapa est racontée au t. I, p. 659-661, de cette *Histoire*; cf. pour le sens qu'elle a pris en Syrie, Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 265-266.

2. C'est la cosmogonie que Photius nous a conservée d'après un fragment de Damascius (*Sanchoniathonis Berytii quæ feruntur fragmenta*, éd. Orelli, p. 32) : l'ensemble en rappelle la doctrine de l'Ennéade Hermopolitaine (cf. t. I, p. 145 sqq., de cette *Histoire*) et a pu subir l'influence de l'Égypte.

3. Philon de Byblos, *fragm.* 2, § 5, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 565-566. Colpias est très probablement la transcription d'un composé *Kol-piakha*, la Voix du Souffle (Roth, *Geschichte unserer Abendländischen Philosophie*, t. I, p. 251; Schröder, *die Phönizische*

mollir; « et ce Chaos n'avait pas de fin, et il fut ainsi des siècles et des siècles. — Puis le Souffle s'éprit d'amour pour ses propres principes, et il se fit un mélange, et ce mélange se nomma Désir : — or le désir fut le principe qui créa tout, et le Souffle ne connut pas sa propre création. — Le Souffle et le Chaos s'unirent donc, et Môt le Limon naquit, et de ce limon sortit toute semence de création, et Môt fut le père de toutes choses; or Môt avait la forme d'un œuf. — Et le Soleil, la Lune, les étoiles, les grands astres brillèrent[1]. Il y eut des êtres vivants, privés d'intelligence, et de ces êtres vivants des êtres intelligents, qu'on appela *Zophésamîn*, les contemplateurs des cieux[2]. — Or les éclats du tonnerre, dans la guerre des éléments qui se séparaient, éveilla ces êtres intelligents comme d'un sommeil, et alors les mâles et les femelles commencèrent à se mouvoir et à se chercher, sur la terre et dans les mers[3]. » Un érudit de l'époque romaine, Philon de Byblos, travaillant sur de vieux documents enfouis dans les sanctuaires et qui auraient été classés avant lui par un prêtre très antique, Sankhoniathon, nous a transmis ces systèmes : après avoir débrouillé le Chaos, il décrivait à grands traits les premiers essais de la civilisation et les âges fabuleux de l'histoire phénicienne[4]. Il avait certainement interprété à la mode de son temps les écrits qu'il compilait : il en a du moins conservé la substance avec assez de fidélité. On aperçoit sous le vernis d'abstraction que la langue et la pensée grecques ont répandu à la surface de ce morceau, le fond d'idées barbares qu'on rencontre chez la plupart des théologiens orientaux, chez ceux de l'Égypte et chez ceux de la Babylonie, au

Sprache, p. 86) : le Chaos est *Bohou*, comme chez les Hébreux. Renan (*Mémoire sur l'origine et sur le caractère véritable de l'Histoire Phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, p. 257-260) a montré que les mots du texte grec Αἰών et Πρωτόγονος répondent aux expressions *Olâm*, en phénicien *Oulom* (Schröder, *die Phönizische Sprache*, p. 125, 132), et Kadmôn. Baalsamîn est une forme aramaisante pour Baal-samim, Bal-samem (Schröder, *die Phönizische Sprache*, p. 131, note 2, 175).

1. Môt, le limon formé par la corruption de la terre et de l'eau, ὑδατώδους μίξεως σῆψιν, es probablement une forme phénicienne du mot qui signifie *eau* dans les langues sémitiques (Roth, *Geschichte unserer abendländischen Philosophie*, t. I, p. 251, Schröder, *die Phönizische Sprache*, p. 133). Cf. la théorie égyptienne d'après laquelle le limon, chauffé par le soleil, aurait donné naissance aux êtres animés, t. I, p. 155-157, de cette *Histoire*; le même limon modelé par Khnoumou en forme d'œuf aurait produit le ciel et la terre, t. I, p. 128. Sur une correction du texte qui changerait Môt, *le limon*, en Tomôt, Tamat, *la mer*, cf. Halévy, *Mélanges de Critique et d'Histoire*, p. 387-388.

2. Comme le nom de Baalsamîn, celui de Zophésamîn nous a été transmis par Philon de Byblos sous la forme aramaisante (Schröder, *die Phönizische Sprache*, p. 131, 175, note 2, 209).

3. Philon de Byblos, *fragm.* 2, § 1, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 565. J'ai cité ce passage d'après l'essai de restitution du texte original qu'en a donnée Renan, *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'Histoire Phénicienne*, p. 275-276.

4. L'œuvre de Philon de Byblos n'existe plus, mais on en trouvera les fragments réunis par Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 560-573, et par Bunsen, *Philonis Byblii Fragmenta quæ ad Phœnicum Cosmogoniam et antiquissimam populi Historiam spectant*, dans l'*Egypt's Place in Universal History*, t. V, p. 789-854. Ils ont été étudiés, entre autres, par Renan, *Mémoire sur l'Origine et le Caractère véritable de l'Histoire Phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIII, 2e partie, p. 241-334; cf. Baudissin, *Studien zur Semitischen Religionsgeschichte*, t. I, p. 1-46; Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. I, p. 532-552. Tous ces travaux devraient être refaits avec les éléments nouveaux que l'assyriologie fournit.

début le Chaos mystérieux et noir croupissant dans l'eau éternelle, Nou primordial ou Apsoû, puis les vases qui s'y précipitent et qui s'y coagulent en œuf, comme les boues du Nil sous la main de Khnoumou, puis l'éclosion de la vie organisée et les générations indolentes des personnages à peine conscients, le Lakhmou, l'Anshar, l'Illinou des spéculations chaldéennes, enfin l'apparition subite des êtres intelligents[1]. Toutefois les Phéniciens, habitués au spectacle de la Méditerranée et de ses rages aveugles, ne se sont pas figuré le Chaos tel que la plupart des peuples de l'intérieur le concevaient, immobile et silencieux : ils l'imaginaient parcouru d'une brise puissante qui, soufflant en bourrasque à grand fracas, finit par le remuer jusque dans ses profondeurs et par en féconder les éléments au milieu de la tempête. La terre une fois dégrossie, la famille entière des aquilons s'abattit sur elle et la civilisa[3] : à race de matelots, il était naturel que la tradition attribuât les vents pour ancêtres.



LE BAAL D'ARAD[2].

La mer est tout en Phénicie : le sol, il y en a bien juste ce qu'il faut pour donner pied à une quinzaine de villes et à leur banlieue de jardins[4]. Le Liban et ses forêts impénétrables[5] l'isolaient à peu près entièrement de la Syrie Creuse, et l'enfermaient en une sorte de préau étroit, long, bordé d'écueils et de falaises, comme étouffé entre la montagne et les flots. D'espace en espace, des contreforts se détachent à angle droit de la chaîne principale et projettent de grands caps abrupts sur le front du rivage ; ils divisent ce pays déjà si petit en cinq ou six cantons plus petits encore, et dont chacun eut de tout temps ses villes indépendantes, ses religions, son histoire nationale. C'est au nord le Zahi et son peuple mi-partie de marins et de cultivateurs, riche, hardi, turbulent, toujours prêt à batailler avec ses voisins ou à se révolter contre le maître du dehors, quel qu'il fût[6]. Arad[7], qui lui servait de réduit et comme

1. Cf. t. I, p. 127 sqq., de cette *Histoire* les conceptions du Nou, et, p. 537 sqq., celles de l'Apsou et des dieux qui le vivifient : pour Khnoumou et les dieux qui modèlent le limon du Nil, voir égalemet ce qui est dit au t. I, p. 156, de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'original qui est conservé au Cabinet des médailles*; cf. une médaille analogue, publiée dans Babelon, *les Perses Achéménides*, pl. XXII, n° 1, et dont le revers, dessiné également par Faucher-Gudin, sert d'en-tête au sommaire du présent chapitre, p. 107.

3. Philon de Byblos, *Fragm.* 2, § 4, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 565.

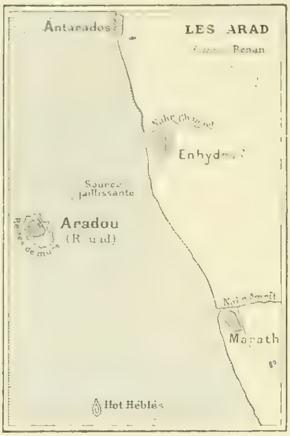
4. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 836 : « La Phénicie ne fut pas un pays, ce fut une série de ports avec une banlieue assez étroite. »

5. La description sommaire de ces forêts nous est donnée, pour l'époque de Ramsès II, par l'auteur du *Papyrus Anastasi n° I*, pl. XIX, l. 2 sqq., et Chabas, *le Voyage d'un Égyptien*, p. 116-1..

6. Pour la valeur du terme Zahi chez les Égyptiens, voir au haut, t. II, p. 122-124, de cette *Histoire*.

7. Le nom d'Arad a été reconnu sur les monuments égyptiens par Birch (*On the hieroglyphical*

de sanctuaire, s'entassait sur une île, à trois kilomètres environ de la côte : elle mesurait à peu près neuf cents mètres de tour, et les maisons, ne pouvant s'y étaler librement, se contentaient d'y prendre leur appui pour monter à la hauteur de cinq étages[1]. Une Astarté y régnait, ainsi qu'un Baal marin, moitié homme, moitié poisson, dont le temple n'a laissé aucune trace non plus que le palais des souverains[2]. L'île entière était ceinte d'une muraille construite en assises irrégulières, sans ciment ni lien d'aucune sorte, sur les arasements extrêmes du rocher : elle faisait fonction de digue en même temps que de rempart, et elle valait indifféremment contre les attaques des flottes ennemies ou contre les assauts de la Méditerranée[3]. L'eau manquait, et les habitants étaient contraints



de s'en fier pour boire à l'abondance des pluies ou des rosées : ils les emmagasinaient dans des citernes que leurs descendants entretiennent encore[4]. Au cas de sécheresse prolongée, ils se rendaient à l'aiguade sur la côte opposée; en temps de guerre, ils avaient recours à une source qui jaillissait au milieu du détroit. Leurs plongeurs descendaient une cloche de plomb, munie à son extrémité d'un tuyau de cuir, et l'appliquaient au point voulu : l'eau, captée en sortant du sable, montait dans le tube et arrivait pure à la surface[5]. Le port

Inscription of the Obelisk of the Atmeidân at Constantinople, p. 9, note 30), qui d'abord y avait vu, avec Hincks, une désignation des peuples de l'Ararat (*Observations on the statistical Tablet of Karnak*, p. 14-15); l'identification de Birch, adoptée par Brugsch (*Geogr. Ins.*, t. II, p. 35), est aujourd'hui celle de tous les égyptologues. Le nom s'écrit Arouada, Arada, dans les tablettes d'El-Amarna (Bezold-Budge, *the Tell el Amarna Tablets in the British Museum*, p. LIX, note 1; cf. Bezold, *Oriental Diplomacy*, p. XII, § 4, pour la lecture de l'un des signes qui entrent dans la composition du nom).

1. L'Arad antique d'époque gréco-romaine a été décrite par Strabon, XVI, II § 13, p. 754; pour l'Arad moderne, voir les pages que lui a consacrées Renan, *Mission de Phénicie*, p. 19-42.

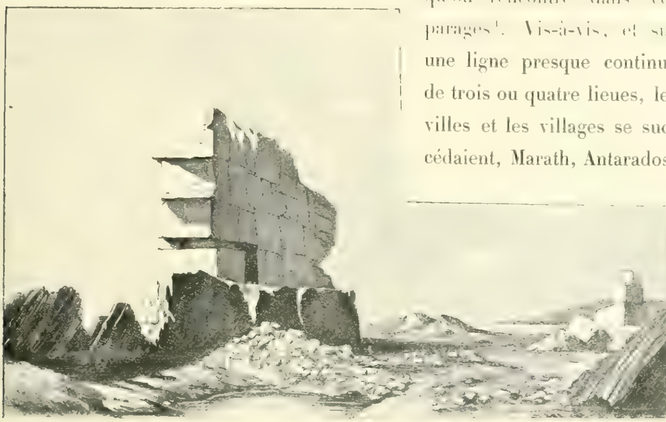
2. L'Astarté d'Arad avait été identifiée par les Égyptiens avec leur déesse Bastît (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 56-57; cf. Brugsch, *die fremde Aphrodite in Memphis*, dans la *Zeitschrift*, 1863, p. 9). Le Baal marin, qu'on rapproche du Dagon d'Ascalon, est figuré sur les plus vieilles monnaies d'Arad; cf. une d'entre elles, au t. II, p. 169, de cette *Histoire*. Il a une queue de poisson, un tronc et une tête d'homme barbue, coiffée à l'assyrienne : sur la poitrine, on marque parfois une ouverture circulaire qui paraît montrer les entrailles (Babelon, *les Perses Achéménides, les Satrapes et les Dynastes tributaires de leur Empire, Cypre et Phénicie*, p. CLIV-CLVI et pl. XXII, n°s 1-6).

3. L'antiquité du mur d'Arad, reconnue par les voyageurs du siècle dernier, est admise aujourd'hui par tous les archéologues (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 39-40; Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 106).

4. Strabon, XVI, II § 13, p. 754; cf. ce que dit de ces citernes Renan, *Mission de Phénicie*, p. 40-41.

5. Strabon, XVI, II § 13, p. 754. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 41-42, raconte que « M. Gaillardot a vu, dans une de ses traversées de l'île au continent, la source d'eau douce bouillonnant au

s'ouvrait sur la face orientale, celle qui regarde le continent : une jetée de pierre le scindait en deux bassins, et il n'aurait pas satisfait sans doute aux besoins du trafic, s'il n'avait été précédé d'un mouillage sûr, le meilleur peut-être qu'on rencontre dans ces parages[1]. Vis-à-vis, et sur une ligne presque continue de trois ou quatre lieues, les villes et les villages se succédaient, Marath, Antarados,



UN COIN DANS LES RUINES DU VIEUX MUR PHÉNICIEN D'ARAD[2].

Enhydra, Karné, où le trop-plein de l'île avait regorgé. Karné possédait un havre et elle aurait pu devenir dangereuse pour les Aradiens, s'ils ne l'avaient pas occupée et fortifiée avec soin[3]. Les nécropoles se pressaient au second plan, sur le versant des premières collines[4], puis une plaine courait au delà, célèbre par sa fécondité et par l'exubérance de sa verdure : le Liban la bornait au nord et au sud de ses cimes boisées, mais il s'abaissait vers l'est presque au ras de la plage, et il livrait passage aux routes qui allaient rejoindre, vers Qodshou, la voie des armées[5]. La domination d'Arad pénétra

fond de la mer ». Thomson et Walpole ont vu la même source ou des sources semblables un peu au nord de Tortose ».

1. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 40 ; W. Allen, *on the Island of Ruad, North Syria*, dans le *Journal of the Geographical Society*, t. XXIII, p. 154-155, qui, le premier, détermina les divisions du port.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la gravure publiée dans* Renan, *Mission de Phénicie*, pl. 2.

3. Marath, aujourd'hui Amrît, a des ruines anciennes que Renan a décrites longuement (*Mission de Phénicie*, p. 43 sqq.). Antarados, qui ne prit d'importance qu'à l'époque romaine (Ptolémée, V, xv, 16), occupe le site de Tortose (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 20-21, 47 sqq.). Enhydra (Strabon, l. XVI, ii, § 12, p. 753) est inconnue, et Karné a été remplacée par Karnoun au nord de Tortose (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 21-22). Aucun de ces *bourgs d'Arados* (αἱ Ἀράδου πόλεις, Arrien, *Anab.*, II, xiii, 17) n'est mentionné par son nom dans les textes assyriens ; mais Max Müller a montré fort ingénieusement que la forme *Aratout*, *Aratiout*, répond à un pluriel sémitique *Arvadôt*, et désigne par conséquent non seulement Arad elle-même, mais aussi les villes et bourgs fortifiés qui formaient la banlieue d'Arad sur le continent (*Asien und Europa nach den altägyptischen Denkmälern*, p. 186-187).

4. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 75-80.

5. Cf., au sujet de cette brèche, ce qui a déjà été dit plus haut, t. II, p. 138, 141, de cette *Histoire*.

par cette brèche dans la vallée de l'Oronte, et l'on dit qu'elle gagna de proche en proche Hamath elle-même ou le Zahi entier[1]. Elle resta le plus souvent confinée au littoral, de Gabala au voisinage du Nahr el-Kébir : Simyra tantôt la reconnaissait, tantôt formait un État assez fort pour faire respecter sa liberté, assez riche pour se suffire à lui-même[2]. Par delà le fleuve, la côte se repliait brusquement vers l'ouest, et une masse de collines sauvages, terminée par un promontoire favorisé d'apparitions divines, le Phaniel[3], marquait la limite extrême que l'influence aradienne ne franchit point, si jamais elle l'atteignit. Une demi-douzaine de cités obscures y prospéraient, Arka[4], Siani[5], Mahallat, Kaïz, Maïza[6], les unes au bord de l'eau, les autres en arrière du rivage, au tournant de quelque ouady. Botrys[7], la dernière d'entre elles, barrait les chemins qui traversent le Phaniel, et commandait les abords des terres saintes où Byblos et Béryte célébraient chaque année les mystères amoureux d'Adonis.

Goublou, que les Grecs appelèrent Byblos[8], se vantait d'être la ville la plus vieille du monde[9]. Le dieu El l'avait fondée à l'aurore des siècles, contre le

1. Étienne de Byzance, *s. v.* Ἐπιφάνεια où la ville est dite ἐν μεθορίοις τῶν Ἀραδίων.

2. Simyra est aujourd'hui Soumrah, près du Nahr el-Kébir ; elle était déjà connue par la *Genèse*, X, 18, quand E. de Rougé en découvrit la mention dans un passage des *Annales de Thoutmosis III* (*Notice de quelques fragments de l'Inscription de Karnak*, p. 15, note 3, 24).

3. Le nom ne nous est parvenu que sous la forme grecque de Θεοῦ πρόσωπον, *la Face du Dieu* (Scylax, § 104, dans Müller-Didot, *Geographi Græci Minores*, t. I, p. 78 ; Strabon, XVI, ii § 15, p. 754), mais on en rétablit aisément la forme originale, Phaniel, Pnouel, d'après le nom analogue dont on désignait, au pays de Canaan, les localités favorisées de théophanies (*Genèse*, XXXII, 22-31). Renan se demande si Phaniel ne doit pas se comprendre, comme le Pné-Baal des inscriptions carthaginoises, d'une déesse à laquelle le promontoire aurait été consacré, et si le nom moderne de *Cap Madonne* ne serait pas un écho du titre de Rabbath, que cette déesse aurait porté dès les temps les plus anciens (*Mission de Phénicie*, p. 145).

4. Arka est peut-être mentionnée, sous la forme Irkata, Irkat, sur les tablettes d'El-Amarna (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. lxxii) ; elle figure également dans la Bible (*Genèse*, X, 17) et dans les textes assyriens (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 282). C'est la Césarée du Liban des géographes classiques, qui a repris aujourd'hui son vieux nom phénicien, Tell-Arka (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 115-116).

5. Sianou, Siani, est nommée dans les textes assyriens (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 282) et dans la Bible (*Genèse*, X, 17) ; Strabon la connait sous le nom de Sinna (XVI, ii § 18, p. 755), et un village voisin d'Arka portait encore au xv[e] siècle le nom de Sin, Syn (B. von Breydenbach, *Reise des Heiligen Landes*, t. I, p. 115).

6. Ce sont, d'après les inscriptions assyriennes, les noms des trois villes qui formaient la Tripolis des temps gréco-romains (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 282-283).

7. Botrys est la forme grécisée du nom Bozrouna, Bozroun, que les tablettes d'El-Amarna nous ont fait connaître (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. lxxiii) ; le nom moderne Boutroun, Batroun, a conservé la finale que le grec avait laissé tomber.

8. *Goublou, Goubli*, est la prononciation que les tablettes d'El-Amarna indiquent pour ce nom (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. 148) : les Égyptiens l'avaient transcrite *Koupouna, Koupna*, par substitution de *n* à *l*, comme Chabas l'a montré le premier (*Voyage d'un Égyptien*, p. 157-161). Le nom grec Byblos dérive de Goublou, par substitution du *b* au *g*, comme dans βλέφαρον pour γλέφαρον, *paupière* (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 153).

9. Philon de Byblos, *fragm.* 2, § 17, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 568, et Étienne de Byzance, *s. v.* Βύβλος, πόλις Φοινίκης ἀρχαιοτάτη πασῶν. La distinction entre deux sites successivement occupés par la ville, et dont l'un serait conservé par le nom de Palébyblos (Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. I, p. 108-109), n'est plus admise aujourd'hui (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 332-335 ; Pietschmann, *Geschichte der Phönizier*, p. 48).

flanc d'une colline qu'on aperçoit d'assez loin en mer[1]. Une anse, aujourd'hui comblée, lui permettait d'entretenir une marine nombreuse[2]. Le temple couronnait la hauteur, et quelques débris de muraille en indiquent encore l'emplacement : peut-être est-ce le même dont le plan est gravé au revers de certaines monnaies impériales[3]. Deux escaliers y conduisaient des quartiers bas, mais l'un accède à une chapelle de style grec, surmontée d'un fronton triangulaire et bâtie au plus tôt sous les Séleucides, l'autre aboutit à une longue colonnade de même époque, appliquée en devanture sur un monument plus ancien pour le rajeunir au goût du jour. Le sanctuaire qui se cachait derrière ce placage disparate conserve un air d'archaïsme prononcé, et ne manque ni d'originalité, ni de grandeur. Il consiste en une vaste cour rectangulaire, bordée de cloîtres. Au point même où les lignes tirées par le milieu des deux portes semblent se croiser, une pierre conique se dresse sur un cube de maçonnerie, le bétyle que l'esprit de la divinité anime : une balustrade à jour l'enveloppe et le garantit contre les attouchements de la foule. La construction ne remontait peut-être pas au delà de l'âge assyrien ou persan, mais le plan général reproduit évidemment les dispositions d'un édifice antérieur[5]. El avait passé de bonne heure pour être le premier roi, comme ses pareils d'Égypte l'avaient été chacun dans leur nome, et le récit de ses exploits formait le prélude obligé de l'histoire purement humaine[6]. Petit-fils d'Élioun qui avait débrouillé le chaos, fils du Ciel



LE TEMPLE DE BYBLOS[4]

1. Strabon, XVI, ii, § 18, p. 756 : κεῖται δ' ἐφ' ὕψους τινὸς μικρὸν ἄπωθεν τῆς θαλάττης. L'état actuel de la ville est décrit tout au long par Renan, *Mission de Phénicie*, p. 153-174.

2. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 159-161 ; les *Annales de Thoutmosis III* mentionnent les navires giblites, *koupniou*, qui allaient en Égypte (Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 316).

3. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 173-180, a fait sur la colline de Kassoubah des fouilles, qui ont mis au jour quelques restes du temple d'époque gréco-romaine : il émet sous toutes réserves l'hypothèse que j'ai adoptée dans le texte de cet ouvrage.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'original conservé au Cabinet des médailles*. Cf. Babelon, *les Perses Achéménides*, pl. XXXII, n°s 11-12.

5. L'auteur du *de Deâ Syriâ* classait le temple de Byblos parmi les temples phéniciens d'ancien style, qui étaient presque aussi anciens que les temples de l'Égypte, ἱρὰ ... οὐ παρὰ πολὺ τοῖς αἰγυπτίοισι ἰσοχρονέοντα (§ 2-9), et il est probable que, dès l'époque égyptienne, ce temple devait avoir le plan qui est figuré sur les monnaies : toutefois les arcades qui forment le cloître devaient être représentées par des piliers, ou par des colonnes supportant des architraves droites, et c'est leur présence qui me porte à ne pas faire remonter le temple, en sa forme connue, au delà de la dernière période assyrienne. Cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 257-259.

6. Son histoire ainsi conçue forme le fond de l'une des cosmogonies phéniciennes de Sankhoniathon (Philon de Byblos, *Fragm.* 2, § 12-27, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 567-569).

et de la Terre, il avait dépossédé, vaincu, mutilé son père, conquis l'une après l'autre les régions les plus lointaines, les pays au delà de l'Euphrate, la Libye, l'Asie Mineure, l'Hellade : une année que la peste ravageait son empire, il avait brûlé son fils sur l'autel en victime expiatoire, et depuis lors, les prêtres s'autorisaient de son exemple pour exiger des sacrifices d'enfants, dans les moments de péril ou de calamités publiques[1]. On se le figurait comme un homme à deux faces, dont les yeux s'ouvraient et se fermaient tour à tour dans une alternance de veille et de repos perpétuel : six ailes s'implantaient sur ses épaules et se déployaient autour de lui en éventail[2]. Il incarnait le temps qui détruit tout dans son vol rapide, le soleil violent et funeste de l'été qui dévore la verdure et calcine les champs. Une Astarté régnait avec lui sur Byblos, Baalat-Goublou, sa sœur germaine, née comme lui de la Terre et du Ciel[4]. Elle s'identifiait dans un de ses rôles à la Lune froide et pure, et ses statues ou ses piliers sacrés[5] arboraient sur la tête le croissant ou les cornes de vache de l'Hâthor égyptienne[6], mais dans l'autre elle se montrait la déesse amoureuse et lascive où les Grecs reconnurent leur Aphrodite populaire. La tradition racontait comment elle avait aperçu et désiré, un matin de printemps, le dieu adolescent qu'on désignait sous le titre d'*Adoni* — Monseigneur[7]. On ne sait trop que penser de l'origine d'Adonis, et les légendes



LE DIEU EL DE BYBLOS[3].

1. Philon de Byblos, *Fragm.* 2, § 24, 3-5, dans Muller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 569, 570-571.

2. Philon de Byblos, *Fragm.* 2, § 26, dans Muller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 569, où il est dit que la troisième paire d'ailes est *sur la tête du dieu*, ἐπὶ τῆς κεφαλῆς : la figure reproduite sur les monnaies montre qu'elles s'élèvent à droite et à gauche de la tête, mais qu'elles s'adaptent aux épaules même du dieu.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'original conservé au Cabinet des médailles* ; cf. Babelon, *les Perses Achéménides*, pl. XXVII, nos 4-7. Les dimensions de la pièce ont été doublées.

4. Philon de Byblos, *Fragm.* 2, § 19-20, dans Muller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 569. Elle est mentionnée sous son titre de *Bilti shâ Goublou* dans les dépêches d'El-Amarna (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, pl. 12, l. 2-3, 14, l. 3, 15, l. 4).

5. Le pilier sacré est représenté sur une stèle de la XXe dynastie du Musée de Turin (Maspero, *Rapport sur une Mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 120).

6. Philon de Byblos, *Fragm.* 2, § 24, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 569, où il est raconté comment Astarté se mit sur la tête une tête de taureau, comme insigne de la royauté, ἐπέθηκε τῇ ἰδίᾳ κεφαλῇ βασιλείας παράσημον κεφαλὴν ταύρου. Les monuments égyptiens, qui donnent à Hâthor le titre de *maîtresse de Byblos*, nous montrent quelle était, dès la XXe dynastie, la figure qu'on prêtait à la déesse (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 120, et *Rapport sur une Mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IV, p. 140). Baaltis est d'ailleurs figurée en Hâthor sur la stèle de Jéhavmélek, roi de Byblos, à l'époque perse (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, pl. I et p. 1 ; cf. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 179).

7. Le nom d'Adonis était à Cypre Gauas (Tzetzès, *in Lycophrontem*, v. 83), où Movers (*Phönizien*, dans l'Encyclopédie d'Ersch-Grüber, p. 390) voit un mot sémitique signifiant *l'élevé, le haut*. Movers

qui font de lui un héros, fils incestueux d'un roi Kinyras et de sa propre fille Myrrha, sont venues se greffer assez tard sur le mythe primitif, mais la félicité des deux amants avait duré quelques semaines à peine, et un sanglier monstrueux l'avait tranchée d'un coup de dent. La Baalat avait pleuré sur le cadavre et l'avait enseveli, puis sa douleur avait triomphé de la mort, et l'Adonis racheté par ses larmes était sorti du tombeau aussi passionné qu'avant la catastrophe[1]. C'était le roman chaldéen d'Ishtar et de Doumouzi, mais développé de manière à symboliser plus complètement le mariage annuel de la Terre et du Ciel. Ainsi que la dame de Byblos à l'approche de son maître, la terre s'émeut aux souffles printaniers, et s'offre sans pudeur aux caresses du ciel : elle lui livre ses flancs, elle conçoit de lui, elle prodigue ses fleurs et ses moissons. Cependant l'été arrive et tue le printemps : elle s'embrase, elle se flétrit, elle se dépouille de ses parures, et sa fécondité ne se réveille qu'après les tristesses et les engourdissements de l'hiver. Chaque année le cycle des saisons ramène les mêmes joies et les mêmes désespérances dans la vie du monde; chaque année la Baalat s'éprend de son Adonis et le perd, pour le ressusciter et pour le perdre de nouveau l'année suivante.

Byblos entière et la partie du Liban à laquelle elle s'appuie restaient comme hantées de toute antiquité par les souvenirs de cette histoire[2]. On savait à quel endroit la déesse avait entrevu le dieu pour la première fois, à quel autre elle s'était dévoilée devant lui, à quel autre enfin elle avait déposé le corps mutilé et entonné les lamentations des funérailles. Un fleuve qui coule à quelque distance vers le sud portait le nom d'Adonis[3], et la vallée qu'il arrose avait été le théâtre de cette idylle tragique. L'Adonis naît près d'Aphaka[4], au bas d'un cirque étroit, à l'entrée d'une grotte irrégulière qui fut très anciennement retaillée de main d'homme ; il s'engouffre en trois bonds dans une sorte de cuve circulaire où il rallie les eaux des fontaines

(*die Phönizier*, p. 542 sqq.), Fr. Lenormant (*Lettres Assyriologiques*, p. 192-196), Baudissin (*Studien zur Semitischen Religionsgeschichte*, t. I, p. 205 sqq.) ont discuté la question de savoir si le nom de l'Adonis n'était pas Jaô, Jeuô. Celui de Tammouz, qu'il prend après sa mort, lui vint probablement sous l'influence chaldéenne, lorsqu'on l'assimila à Doumouzi, cf. t. I, p. 693 sqq., de cette *Histoire*.

1. On trouvera réunis dans Movers, *die Phönizier*, p. 191-253, 542-545, 585 sqq., les textes des auteurs anciens qui permettent de reconstituer les dernières formes de la légende d'Adonis.

2. Sur ce caractère de Byblos et des localités voisines, cf. ce que dit Renan, *Mission de Phénicie*, p. 219-222 : elles l'avaient déjà dans la très haute antiquité, et le scribe du *Papyrus Anastasi n° 1*, pl. XX, 7-8, parlant d'elles au temps de Ramsès II, définissait Byblos *une ville mystérieuse* dont il préférait nommer la déesse une autre fois, sans doute pour le même motif de discrétion religieuse qui portait Hérodote à ne point prononcer le nom de Sais (Chabas, *le Voyage d'un Egyptien*, p. 156-161 ; cf. Max Müller, *Asien und Europa nach altægyptischen Denkmälern*, p. 188-191).

3. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 282-284. C'est le Nahr-Ibrahîm, cf. t. II, p. 9, de cette *Histoire*.

4. Aphaka signifie *source*, en syriaque (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 299). On a longtemps identifié le site du temple et du bourg d'Aphaka, où s'élevait encore sous l'empereur Julien un temple



LA VALLÉE DE L'ADONIS, VUE DES RUINES D'APHAKA[1].

voisines, puis il se précipite sous un pont romain d'une seule arche et s'épanche de cascade en cascade jusqu'au ras de la vallée. Le temple se dressait en face de la source, sur une butte artificielle, au lieu même qu'une pierre chue du ciel avait signalé à l'attention des fidèles. La montagne tombe et se dérobe à pic, rouge et nue dans ses parties hautes, rongée alternativement et délitée par les feux de l'été et par les frimas de l'hiver. A mesure qu'elle plonge dans le vallon, ses flancs se couvrent de végétations sauvages, échappées de toutes les fissures, accrochées à toutes les saillies : ses pieds disparaissent sous un fouillis de verdures intenses, que le soleil du printemps, secondé par l'humidité, fait jaillir partout où les pentes sont assez douces pour retenir un peu de terreau nourricier. On trouverait difficilement, dans les recoins les plus pittoresques de notre Europe, un paysage plus sauvage à la fois et plus gracieux, ou mieux préparé par la douceur de l'air et par la fraîcheur des eaux à servir de cadre aux cérémonies d'un culte d'amour[2]. Et

d'Aphrodite et d'Adonis (SOZOMÈNE, *Hist. Ecclesiastique*, l. II, 5; ZOSIME, *Histoire*, l. I, LVIII, EUSÈBE, *Vie de Constantin*, III, 55), soit avec Fakra (MANNERT, *Syrien*, p. 321), soit avec El-Yamouni (SEPP, *Jerusalem und das Heilige Land*, t. II, p. 335). Seetzen l'a placé le premier à El-Afka, et l'identification qu'il propose a été confirmée très suffisamment par les recherches de Renan (*Mission de Phénicie*, p. 299-300, 305-309).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie*; cf. LORTET, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 649.

2. La description du site et des ruines est donnée tout au long par RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 295-301. Le temple avait été rebâti à l'époque romaine, comme presque tous les temples de la



LE CIRQUE D'APHAKA ET LES SOURCES DU NAHR IBRAHIM.

Dessin de Boudier, d'après une photographie.

partout, dans le bassin du fleuve ou des torrents qui le grossissent, c'est une succession de sites grandioses ou charmants, gorges béantes à peine entre deux parois d'ocre fauve, petits champs suspendus en étages le long des versants, ou étirés en traînées d'émeraude sur les berges rougeâtres, vergers encombrés d'amandiers mystiques et de noyers, grottes sacrées où les hiérodules assises au tournant des routes entraînaient les dévots qui venaient implorer la déesse[1], sanctuaires et mausolées d'Adonis, à Janoukh, au plateau de Mashnaka, sur les hauteurs de Ghinéh[2]. L'opinion commune plaçait le tombeau réel à Byblos même[3]; des fêtes qui duraient plusieurs jours y rassemblaient le peuple deux fois par an[4]. Au solstice, dans le temps que le sanglier avait éventré le chasseur divin et que l'été a déjà blessé le printemps, les prêtres fabriquaient une statue en bois peint qui représentait un cadavre préparé pour la sépulture[5], puis ils le cachaient dans ce qu'on nommait les jardins d'Adonis. C'étaient des cuves en poterie remplies de terre et plantées de blé ou d'orge, de laitues et de fenouil : on les exposait à la porte de chaque maison ou sur le parvis du temple, où leurs touffes enduraient les ardeurs du soleil et se flétrissaient promptement[6]. Sept jours durant, des troupes de femmes et de jeunes filles, échevelées ou la tête rase, les habits en lambeaux, le visage labouré à coups d'ongles, la poitrine et les bras meurtris ou déchiquetés au couteau, cherchaient leur idole par champs et par monts, avec des hurlements de désespoir et des appels sans fin : « Hélas, Seigneur! Hélas, Seigneur, qu'est devenue ta beauté[7]? » Dès qu'elles l'avaient décou-

région, mais sur l'emplacement d'un édifice plus ancien : c'est probablement celui-là que l'auteur du *de Deâ Syriâ*, § 9, considérait comme étant le vieux temple de Vénus bâti par Kinyras, et qui s'élevait en plein Liban, à une journée de Byblos.

1. Renan a signalé, à Byblos même, une de ces cavernes qui abritaient les *kedeshôt* (*Mission de Phénicie*, p. 204, 653) : plusieurs de celles qu'on rencontre dans la vallée du Nahr Ibrahîm ont servi très probablement au même usage, bien qu'on n'y voie point sur les parois les marques du culte.

2. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 284-295, 301-302.

3. *De Deâ Syriâ*, § 6-7 : Méliton le place pourtant près d'Aphaka (cf. Renan, *Melitonis Episcopi Sardium Apologiæ ad M. Aurelium Imperatorem Fragmentum*, dans le *Spicilegium Solesmense*, t. II, p. 43), et, de fait, il devait y avoir autant de traditions à ce sujet qu'il y avait de sanctuaires célèbres.

4. Pour la date et les cérémonies particulières à chacune de ces fêtes, voir les témoignages d'auteurs anciens recueillis par Movers, *die Phönizier*, p. 205 sqq. L'analogie qu'elles présentaient avec les fêtes d'Osiris au mois de Khoiak (Loret, *les Fêtes d'Osiris au mois de Khoiak*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 43-57, t. IV, p. 21-33), et surtout le rite des *Jardins*, me portent à croire qu'elles étaient sensiblement les mêmes au temps de la conquête égyptienne et sous les Césars romains.

5. Plutarque, *Nicias*, § 8 : εἴδωλα νεκροῖς ἐκκομιζομένοις ὅμοια ; cf. Ammien Marcellin, XIX, 1, § 10 : « *lectuli..., figmenta vehentes hominum mortuorum ita curate pollincta, ut et imagines essent corporibus jam sepultis* », où le contexte montre qu'on avait voulu imiter dans la circonstance le cérémonial usité aux funérailles d'Adonis.

6. Hesychius, *s. v.* Ἀδώνιδος κῆποι. En Grèce, on en tira plus tard un proverbe, ἀκαρπότερος Ἀδώνιδος κήπων, « plus stérile que les jardins d'Adonis » (Suidas, *s. v.* Ἀδώνιδος κῆποι).

7. La durée de sept jours est indiquée par Ammien Marcellin, XIX, 1, § 10. Pour la nénie, cf. la transcription Ἀδωνιμαχοιδός qu'en donne Pollux (*Onomasticon*, L. IV, § 7) avec le passage où Jérémie (XXII, 18, cf. XXXIV, 5), menaçant le roi Joachim, lui fait entendre qu'il ne recevra pas après sa mort les honneurs accoutumés; cf. Movers, *die Phönizier*, p. 244-253.

verte, elles la rapportaient aux pieds de la déesse, elles la lavaient en se montrant sa blessure, elles l'oignaient de parfums et l'ensevelissaient dans des linceuls de laine et de toile, puis elles la couchaient sur un catafalque, et, après s'être désolées autour d'elle selon le rite usité aux funérailles, elles la descendaient solennellement dans la tombe[1]. L'été s'écoule, morne et lourd. Dans les derniers jours de septembre, les pluies d'automne fondent sur les cimes, et, délayant les bancs d'ocre qui couvrent les pentes, s'écoulent en torrents boueux au creux des vallées. L'Adonis commence à rouler des flots rougeâtres, et ses eaux, en arrivant à la mer, semblent éprouver quelque peine à s'y mêler : le vent qui souffle du large les repousse à la côte et les force à s'y attacher de longues heures, comme une sorte de frange vermeille[2]. C'était le sang du héros, et la vue de ce sang précieux ravivait la piété populaire : tous reprenaient le deuil, jusqu'au moment où les prêtres leur annonçaient qu'Adonis était ressuscité d'entre les mânes par la vertu de leurs supplications[3]. La joie éclatait aussitôt, et la foule, de même qu'elle avait rivalisé de larmes et de cris avec la douleur de sa déesse, imitait maintenant et jouait au naturel les emportements de sa fureur amoureuse. Épouses ou vierges, les femmes qui avaient refusé pendant la semaine triste de faire le sacrifice de leur chevelure devaient acheter le pardon de cette faute en se livrant aux étrangers que la fête attirait : le salaire qu'elles recevaient appartenait de droit au trésor sacré[4].

Béryte partageait avec Byblos la gloire d'avoir El pour fondateur[5]. La route qui la réunit à sa voisine circule longuement sur la côte, à travers un chaos de ravins et de crêtes anguleuses qu'elle franchit à l'escalade : avant d'arriver à Palébyblos, on a dû tailler des marches dans le roc et pratiquer un escalier analogue à ceux qu'on rencontre plus bas, entre Akou et la plaine tyrienne[6]. Le Lykos baigne, comme un fossé naturel, la base de cette muraille massive. C'est aujourd'hui un torrent qui s'alimente aux neiges du Sannîn,

1. Théocrite a décrit, dans sa quinzième Idylle, *les Syracusaines*, v. 78 sqq., l'exposition d'Adonis et les funérailles, telles qu'on les célébrait au IIIe siècle avant notre ère, à Alexandrie d'Égypte.

2. *De Deâ Syriâ*, § 8. Le même phénomène se produit au printemps : Maundrell (*Voyage*, p. 57-58) le vit le 17 mars, et Renan (*Mission de Phénicie*, p. 283) dans les premiers jours de février.

3. *De Deâ Syriâ*, § 6, et Movers, *die Phœnizier*, p. 204-205.

4. *De Deâ Syriâ*, § 6 ; cf. pour un rite analogue, à Babylone, ce qui est dit au t. I, p. 639-640, de cette *Histoire*. Le même usage se retrouva plus tard dans plusieurs des pays colonisés par les Phéniciens ou soumis à leur influence, ainsi et surtout en Cypre (Engel, *Kypros*, t. I, p. 142 sqq.).

5. Étienne de Byzance, *s. v.* Βηρυτός. Le nom de Béryte fut retrouvé dans les textes égyptiens par Hincks (*An Attempt to ascertain the Number, Names and Powers of the Hieroglyphic Alphabet*, p. 47) sous la forme Biroutou, Béiroutou : il revient assez souvent sur les tablettes d'El-Amarna (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. XLVI).

6. C'est le κλῖμαξ de Strabon (XVI, II, § 19, p. 755), que Renan (*Mission de Phénicie*, p. 333-334)

et qui se refuse à la navigation : il avait plus de tenue autrefois, et, encore pendant les premiers temps de la conquête romaine, les matelots aradiens le fréquentaient en barque jusqu'au débouché de l'un des cols qui conduisent par-dessus le Liban, dans la Cœlé-Syrie[1]. Béryte s'étalait tout au déclin d'une grande colline qui s'avance hardiment dans la mer, et y forme le promontoire le plus puissant qu'il y ait dans ces parages, du Carmel aux environs d'Arad. On n'y trouvait qu'une anse ouverte, avec une rade médiocre, mais elle était abondamment pourvue d'eau fraîche, grâce aux sources nombreuses qui lui valaient son nom[2]. De vieilles légendes disaient qu'El l'avait donnée à celui de ses enfants que les Grecs appelaient Poséidôn[3] : Adonis voulut s'emparer d'elle, mais il fut vaincu, et le Baal marin, demeuré seul seigneur, épousa l'une de ses sœurs, la Baalat-Bérout qui est représentée comme une nymphe sur les monnaies gréco-romaines[4]. Elle dominait jusqu'aux rives du Tamour, et une tradition raconte que son patron lutta jadis à coups de pierre contre le génie du fleuve, pour empêcher celui-ci de gagner du terrain vers le nord : la barre de cailloux roulés et les dunes qui resserrent l'embouchure passaient pour les témoins de la bataille[5]. Au delà de la berge méridionale, Sidon trônait, « le premier-né de Canaan ». Elle n'était d'abord, malgré ce titre ambitieux, qu'un pauvre village de pêcheurs, établi par Bel, l'Agénor des Grecs, au penchant septentrional d'une pointe de terre qui se projette

place « dans le flanc de la montagne qui forme le nord de la baie de Djouni, et qui ensuite s'engage en escalier dans une gorge de rochers » ; il incline à placer Palébyblos au village moderne de Sarbah (Id., *ibid.*, p. 332-333). Le nom de Palébyblos renferme probablement un mot phénicien que les Grecs auront identifié à tort avec παλαιός (Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. I, p. 106, note 101 ; Renan, *Mission de Phénicie*, p. 577 ; Pietschmann, *Geschichte der Phönizier*, p. 48).

1. Strabon, XVI, II § 16, p. 755. Renan (*Mission de Phénicie*, p. 342, cf. Pietschmann, *Geschichte der Phönizier*, p. 50) n'admet pas le témoignage de Strabon, mais d'autres historiens le reconnaissent pour valable (Kenrick, *Phœnicia*, p. 12-13), et les géologues modernes ont signalé, sur les rives du petit fleuve, les traces qui prouvent que les eaux y atteignaient jadis un niveau sensiblement plus élevé que celui d'aujourd'hui. Le duc de Luynes a montré que le nom actuel, Nahr el-Kelb, a conservé probablement l'élément principal *Kelb* du nom ancien, que les Grecs avaient rendu par Λύκος, *le loup* (*Voyage d'exploration autour de la mer Morte*, t. I, p. 9, n. 1); cf. ce qui a été dit à ce sujet au t. II, p. 9, note 5, de cette *Histoire*.

2. On a dérivé souvent le nom de Béryte du mot phénicien qui signifiait *cyprès*, et qui pouvait s'appliquer au pin (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 352-353). Les Phéniciens eux-mêmes le tiraient de Bir, *puits* ; cf. Étienne de Byzance, s. v. Βήρυτος, ἐκλήθη διὰ τὸ εὔυδρον· βὴρ γὰρ τὸ φρέαρ παρ' αὐτοῖς.

3. Philon de Byblos, *Fragm.*, 2, § 25, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 569.

4. Le récit très embelli de cette rivalité nous a été conservé par le poète Nonnus (*Dionysiaques*, l. XLI-XLIII), où Adonis est appelé Dionysios ; pour les monnaies de Béryte où la nymphe est représentée, cf. Babelon, *les Perses Achéménides*, pl. XXV, n° 23, et p. 180, 186.

5. Le nom original paraît avoir été *Tamour*, *Tamyr*, du mot qui signifiait *palme*, en phénicien (Schröder, *die Phönizische Sprache*, p. 135) : il a été rendu en grec tantôt par Δαμούρας (Polybe, V, LXVIII, 9), tantôt par Ταμύρας (Strabon, XVI, II § 22, p. 756). Le mythe de la lutte entre Poséidôn et le dieu du fleuve, un Baal-Démarous (Philon de Byblos, *Fragm.*, 2, § 22, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 558), a été expliqué par Renan (*Mission de Phénicie*, p. 515), qui accepte l'identification du fleuve-dieu avec Baal-Thamar, déjà soutenue par Movers (*die Phönizier*, p. 661-662).

en obliquant vers le sud-ouest[1]. Elle s'accrut avec les années, s'épancha sur la plaine et devint l'une des plus prospères parmi les métropoles du pays, une « mère » en Phénicie[2]. Le port, si célèbre autrefois, est clos par trois chaînes de récifs mi-noyés, qui, partant de l'extrémité nord de la péninsule, filent parallèlement au rivage pendant quelques centaines de mètres : des goulets étroits livraient accès au bassin qu'elles abritent; un îlot toujours à sec occupait le centre de cette digue naturelle, et supportait un quartier complètement maritime en face de la cité continentale[3]. La nécropole s'étend à l'ouest et vers le nord. Elle se creuse sans plan certain dans un banc assez bas de roches calcaires, que les flots de la Méditerranée battaient certainement durant les siècles antérieurs à l'histoire. Les caveaux s'y pressent les uns contre les autres, enchevêtrés dans une sorte de fouillis inextricable, et séparés par des cloisons si minces qu'on tremble de les voir s'écrouler au moindre choc et ensevelir les visiteurs sous leurs débris. Beaucoup remontent à une haute antiquité, tous furent remaniés et appropriés plusieurs fois : leurs derniers maîtres sont à l'ordinaire contemporains des rois macédoniens ou des Césars. La place était rare et coûtait cher dans ce champ funèbre : les Sidoniens l'ont utilisée de leur mieux et le plus souvent qu'ils ont pu, comme les Égyptiens faisaient les divers quartiers de leurs cimetières à Thèbes ou à Memphis[4]. La plaine environnante est arrosée par le « gracieux Bostrênos », et semée de jardins qu'on range parmi les plus beaux de la Syrie, sitôt après ceux de Damas : on les chantait déjà dans le monde ancien, et ils avaient mérité à la cité l'épithète de Sidon la fleurie[5]. Ici encore, une Astarté présidait aux destinées de la nation, mais une Astarté chaste et immaculée, une vierge impassible et guerrière, qu'on identifiait tantôt avec la Lune, tantôt

1. Sidon est appelé *le premier-né de Canaan*, dans la *Genèse*, X, 15 : le nom dérive de la racine *Sidon*, « pêcher », comme les auteurs classiques le savaient déjà : « nam piscem Phœnices *sidon* appellant » (Justin, XVIII, 3, 2), et Isidore de Séville, *Origines*, XV, 1, 28, où le passage de Justin est reproduit presque mot pour mot. Son nom a été reconnu au *Papyrus Anastasi n° I*, pl. XX, l. 8, sous la forme *Zidouna*, par Hincks (*An Attempt to ascertain the Number, Names and Powers of the Letters of the Hieroglyphic Alphabet*, p. 45); il revient souvent dans les dépêches d'El-Amarna (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. xxx).

2. Elle s'appelle sur les monnaies de l'époque classique « Sidon, la mère — *Om* — de Kambé, d'Hippone, de Citium, de Tyr » (Babelon, *les Perses Achéménides*, p. 236-237).

3. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 362-363, Guérin, *Galilée*, t. II, p. 488-506. La seule description que nous ayons du port se trouve dans le roman de Clitophon et de Leucippe, d'Achille Tatius; elle a été commentée assez longuement par Pietschmann (*Geschichte der Phönizier*, p. 54-58), qui a essayé d'en replacer les principaux éléments sur la carte moderne.

4. Ces nécropoles ont été fouillées, il y a plus de trente ans, et décrites en assez grand détail par Renan, *Mission de Phénicie*, p. 400 sqq.

5. Denys, *Périégèse*, 912-913 : [illegible] Βοστρήνοιο (Müller-Didot, *Geographi Græci Minores*, t. II, p. 160). Le Bostrênos, qui est peut-être mentionné au Périple de Scylax sous la forme Borinos (§ 104, dans Müller-Didot, *Geographi Græci Minores*, t. I, p. LXXXVIII), est aujourd'hui le Nahr el-Aouly.

avec l'étoile du matin, blanche et froide[1]. On révérait à côté d'elle un Baal-Sidon et d'autres personnages de tempérament moins farouche, une Astarté Shem-Baal, mariée au Baal souverain, un Eshmoun médecin, qui habitaient chacun leur temple dans la ville même ou dans quelque bourg de la montagne voisine[2]. Ce Baal se plaisait aux voyages : on le traînait sur un chariot à travers les vallées phéniciennes, pour y recueillir les prières et les dons des fidèles[3]. L'Astarté, impure, écartée, ce semble, de la religion officielle, reprenait ses droits dans les cultes populaires, mais elle n'avait pas comme à Byblos sa légende poétique et douloureuse : aucune fleur de sentiment ne déguisait le fond brutal de sa nature. Elle possédait dans la banlieue ses chapelles et ses grottes, percées au flanc des collines et desservies par la tourbe accoutumée des éphèbes et des courtisanes sacrées[4]. Une demi-douzaine de villes ou de villages fortifiés, Bitzîti[5], Sidon la petite, Sarepta, s'éparpillaient le long du rivage ou sur les derniers ressauts du Liban : au cap de Sarepta, vers l'endroit où les hauteurs rallient la mer de nouveau, le territoire sidonien finissait, à la limite d'un de ces bassins en lesquels la Phénicie se partage. Passé le cap, un poste tyrien, la Ville des Oiseaux[6], puis le bourg et le fleuve de Nazana[7], puis une plaine nouvelle, ourlée de collines basses, cultivées jusqu'au som-

1. Astarté est indiquée dans la Bible comme étant la déesse des Sidoniens (*I Rois*, XI, 5, 33; *II Rois*, XXIII, 13), et c'est elle en effet qui est invoquée dans les inscriptions sidoniennes comme la divinité maîtresse (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 21-22), la patronne de la ville (Johannes Lydus, *de Mensibus*, IV, 44; Achilles Tatius, *Leucippe et Clitophon*, l. I, § 1), celle dont les rois locaux étaient prêtres et les reines prêtresses (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 13, 20; E. Renan, *le Sarcophage de Tabnit roi de Sidon*, p. 2-3). Sur le caractère de cette Astarté sidonienne, voir, avec les réserves nécessaires, Movers, *die Phönizier*, p. 601-607.

2. Ces divinités sont énumérées, et leurs temples signalés, dans l'inscription d'Eshmounazar, l. 16-18, dans le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 13, 20; pour Astarté Shem-Baal, voir M. de Vogüé, *Mélanges d'Archéologie Orientale*, p. 54-56, qui traduit *Astarté Nom de Baal*.

3. Il est représenté avec son chariot sur la monnaie reproduite en cul-de-lampe, au sommaire de ce chapitre, p. 110 du présent volume; cf. Babelon, *les Perses Achéménides*, pl. XXXII, nos 10 et 15.

4. Renan a décrit les grottes, consacrées à l'Astarté populaire, qu'on rencontre près d'El-Zéitoûn et de Magdoushé, dans la banlieue de Sidon (*Mission de Phénicie*, p. 517-518).

5. Bitzîti n'est mentionnée encore que dans les textes assyriens, et a été identifiée par Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 284) avec la localité moderne d'Aïn ez-Zéitoûn, au S.-E. de Sidon (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 516-517). C'est très probablement l'Élaia de Philon de Byblos (*Fragm.* 17, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 575), l'Élaïs de Denys le Periégète (Müller-Didot, *Geographi Græci Minores*, t. II, p. 160), que Renan (*Mission de Phénicie*, p. 525-526) voulait identifier avec Heldua, Khan-Khaldi, par correction en Eldis (Maspero, *de Quelques Localités voisines de Sidon*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 101-102). Pour Sidon la petite, aujourd'hui Kharbét-Sidon, voir Maspero, *de Quelques Localités voisines de Sidon*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 101-102. Sarepta a été reconnu pour la première fois dans les textes égyptiens par Hincks, *an Attempt to ascertain the Number, Names and Powers*, p. 45.

6. Le nom phénicien d'Ornithônpolis nous est inconnu : la ville elle-même est mentionnée assez souvent par les géographes d'époque classique, Scylax (Müller-Didot, *Geographi Græci Minores*, t. I, p. 78), Strabon (XVI, II § 24, p. 757), Pline (*H. Nat.*, V, 17), mais avec des différences, les uns la mettant au nord, les autres au sud de Sarepta. Elle était voisine du site d'Adloun, l'*Adnonum* des itinéraires latins, si même elle n'était pas identique à cette localité.

7. Nazana était le nom de la localité et du fleuve, comme aujourd'hui, vers le même endroit, Kasimiyéh et Khan Kasimiyéh : il n'est connu que par le *Papyrus Anastasi n° 1*, pl. 20, l. 8-21, l. 1; cf. t. II, p. 5, n. 6, de cette *Histoire*.

met, des tombeaux, des jardins, le faubourg d'Aoutou[1], et, telle une escadre mouillée à petite distance, le groupe de récifs et d'îlots sur lequel Tyr rassemblait à l'abri des armées ses maisons et ses temples.

Elle était déjà vieille au début de la conquête égyptienne[2]. Elle aimait, comme les autres, à répéter sur l'origine des choses des récits qui la faisaient la cité la plus vénérable du monde[3]. Aussitôt après le temps des dieux créateurs, deux ou trois générations s'étaient espacées de divinités moindres, héros de la lumière et de la flamme, qui avaient appris à dompter le feu et à l'utiliser pour leurs besoins, géants associés aux cimes géantes, Kasios, Liban, Hermon, Brathy[4]; puis deux jumeaux étaient nés, Samémroum, le seigneur des cieux sublimes, Ousôos, le chasseur[5]. Les hommes erraient encore par les bois et vivaient à l'état sauvage dans une promiscuité honteuse : Samémroun s'établit au milieu d'eux, sur ce qui fut plus tard la côte tyrienne, et il leur montra à bâtir des cabanes de roseaux ou de papyrus, tandis qu'Ousôos poursuivait les bêtes sauvages pour se repaître de leur chair et pour se vêtir de leur peau. La discorde éclata parmi les deux frères, la rivalité inévitable du chasseur errant sans cesse et du paysan lié à la glèbe. Ousôos tint bon jusqu'au jour



LES ROCHES AMBROSIENNES ET L'OLIVIER[6].

1. Aoutou a été rapprochée par Brugsch d'Avatha (*Geogr. Inschriften*, t. II, p. 43), qui est peut-être el-Awwatin, sur la colline en face de Tyr (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 589-591; cf. Maspero, *Notes sur différents points de Grammaire et d'Histoire*, dans les *Mélanges d'Archéologie Egyptienne et Assyrienne*, t. II, p. 293). Max Müller, qui lit *Authu, Ozou*, préfère l'Ouzou, Oushou, des textes assyriens (*Asien und Europa*, p. 194), que nous aurons occasion de retrouver plus bas.

2. Elle est mentionnée déjà dans les dépêches d'Amarna sous la forme *Zourou, Zourri* (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. LVI, n. 2), et dans les textes égyptiens avec la prononciation *Zaoura, Zaourou* (*Papyrus Anastasi n° 1*, pl. 21, l. 1; cf. Hincks, *an Attempt to ascertain the Number, Names and Powers of the Letters of the Hieroglyphic Alphabet*, p. 15). Denis le Périégète l'appelle ὠγυγίη (v. 911, dans Müller-Didot, *Geographi Græci Minores*, t. II, p. 160), et Strabon (XVI, ii, § 22, p. 756), ἀρχαιοτάτη πόλις Τύρος.

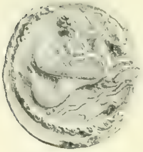
3. Philon de Byblos, *Fragm.*, 2, § 7-8, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 506, où sont résumées les doctrines tyriennes relatives aux origines de la ville.

4. L'identité du pic de Brathy est incertaine. Le nom a été rapproché de celui du Tabor (Renan, *Mémoire sur l'origine et sur le caractère véritable de l'Histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, p. 262, 276, admet la correction de Nolte : Βραθὺ en Δέβραθυ); comme il rappelle exactement celui du cyprès (Movers, *die Phönizier*, p. 576-576) et de Béryte, il serait peut-être plus prudent d'y chercher le nom de l'un des pics du Liban voisins de cette dernière ville.

5. Quelques éditions de Philon portent Μημρούμος pour le nom du premier frère, ce qui a donné lieu à un rapprochement avec le nom du lac de Houléh (Movers, *die Phönizier*, p. 395, 667) : la leçon véritable est Σαμημρούμος ὁ καὶ Ὑψουράνιος, qui répond selon les uns à une forme apocopée de *Balsamémroum*, « le haut seigneur des cieux » (Schröder, *die Phönizische Sprache*, p. 131-132), selon d'autres plus vraisemblablement à *Shamé-méroum*, « Ouranos le haut » (Baudissin, *Studien zur Semitischen Religionsgeschichte*, t. II, p. 166, note 3; Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. I, p. 539). Le nom et la légende d'Ousôos le chasseur ont été rapprochés ordinairement du nom et de l'histoire d'Ésaü (Movers, *die Phönizier*, p. 396-397; Renan, *Mémoire sur l'origine et sur le caractère véritable de l'Histoire Phénicienne*, p. 262-266); Fr. Lenormant (*les Origines de l'Histoire*, t. I, p. 539) a préféré l'identifier au dieu Bisou des Égyptiens, cf. t. I, p. 84-85, de cette *Histoire*.

6. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'original qui est conservé au Cabinet des médailles*; cf. Babelon, *les Perses Achéménides*, pl. XXXVII, n° 16.

où le feu et le vent s'allièrent contre lui à son ennemi[1]. Les arbres secoués par l'orage et froissés entre eux s'enflammèrent au frottement, la forêt brûla : il saisit alors un tronc feuillu, le dépouilla de ses branches, l'immergea et se laissa dériver sans peur au large le premier de sa race. Il atterrit à l'un des îlots, et il y dressa deux menhirs : il les consacra au feu et au vent, afin de se les rendre propices, il en arrosa le pied du sang des animaux qu'il abattait, et, quand il mourut, ses compagnons continuèrent les rites qu'il avait inaugurés. La ville qu'il avait osé ancrer en pleine mer s'appela Tyr, le Rocher[2], et les deux pierres brutes demeurèrent longtemps pour elle une sorte de talisman auquel sa fortune était attachée. On affirmait alors qu'elle n'avait pas toujours été immobile, mais qu'au début elle montait et descendait sur la vague comme un radeau. Deux pointes la dominaient, les *Roches Ambrosiennes*, entre lesquelles l'olivier d'Astarté poussait, abrité par un rideau de flammes contre les dangers du dehors : une aigle y perchait à la garde d'une guivre enroulée autour du tronc, et le tout cesserait de flotter le jour où quelque mortel réussirait à la sacrifier en l'honneur des dieux. Ousôos, l'Hercule destructeur des monstres, enseigna aux gens de la côte l'art de construire les bateaux et de les diriger, puis il débarqua : l'oiseau se présenta de lui-même au couteau, et dès que le sang eut mouillé le sol, Tyr prit racine en face du continent[4]. Les monnaies de l'époque romaine représentent les traits principaux de cette légende, parfois l'aigle et l'olivier, parfois l'olivier et les stèles, parfois les stèles seules[5]. Depuis lors les dieux n'avaient cessé de résider sur l'île sainte ; même Astarté y était née[6], et l'on admirait dans l'un des temples une étoile tombée du ciel, un aérolithe qu'elle avait ramassé pendant un de ses voyages[7]. Le Baal s'intitulait le Melkarth[8], roi de la cité, et les Grecs l'identifièrent plus tard



LE DIEU DE TYR[3]

1. Le texte constate simplement les faits matériels, l'orage et l'incendie : le mouvement général du récit semble bien prouver que l'intervention de ces éléments est un des épisodes de la lutte entre les deux frères, le moment qui force Ousôos à fuir la région civilisée par Samêmroum.

2. C'est l'etymologie des savants d'époque classique : Σόρ, πέτρα, ἡ Τυρίων πόλις (SAINT JERÔME, *Lexicon Nominum Hebraicorum*, *s. v. l.*). Les Grecs ont adopté la forme durcie du nom Τύρος, tandis que le vieux latin connaissait encore la forme *Sara*, *Sarra*, plus rapprochée de l'original.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'original qui est conservé au Cabinet des médailles* ; cf. BABELON, *les Perses Achéménides*, pl. XXXV, nos 9-19.

4. NONNUS, *Dionysiaques*, l. XL, où la légende est racontée prolixement.

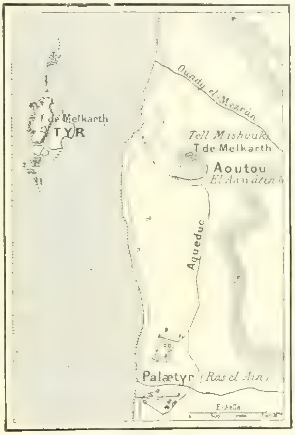
5. Les monnaies de ces types divers sont figurées dans l'ouvrage de BABELON, *les Perses Achéménides, les Satrapes et les Princes tributaires de leur empire*, pl. XXVII, 5, 9-11, 16, 23-27, 29, XXVIII, 1, 24-25, 27.

6. CICÉRON, *de Naturâ Deorum*, III, 23, 59.

7. PHILON, *fragm.* 2, § 24, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 569.

8. Μελίκαρθος, ὁ καὶ Ἡρακλῆς (PHILON DE BYBLOS, *fragm.* 2, § 22, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 568) ; sur Melkarth, cf. MOVERS, *die Phönizier*, p. 48, 400 sqq.

avec leur Hercule. Il exigeait un culte austère et dur : un feu perpétuel brillait dans son sanctuaire, ses prêtres se rasaient la tête ainsi que les Égyptiens, endossaient des habits de lin d'une blancheur immaculée, abominaient la viande de porc, refusaient aux femmes mariées l'accès des autels[1]. Comme l'Adonis de Byblos, on le fêtait deux fois par année : l'été, quand le soleil accable la terre de ses feux, il s'offrait à lui en victime expiatoire, et se brûlait pour conjurer les rigueurs du ciel[2]; dès que l'hiver a ramené la fraîcheur, il se ranimait, et l'on célébrait joyeusement son réveil[3]. Son temple s'élevait bien en vue, sur le plus grand des îlots, le plus éloigné de la terre ferme[4]. Il rappelait les origines du peuple, car les prêtres en reculaient la fondation presque au même instant de l'arrivée des Phéniciens sur les bords de la Méditerranée[5]. La ville manquait d'eau douce, et elle n'avait pas, comme Arad, de fontaine sous-marine où s'approvisionner en cas extrême : elle devait recourir aux sources, assez nombreuses par bonheur sur les collines opposées. Celle du Ras el-Aïn avait été détournée et refoulée jusqu'au rivage, où des bateaux allaient y puiser en temps de paix : aux époques de guerre, les habitants n'avaient plus à leur disposition que les citernes, dans lesquelles ils avaient recueilli les pluies en la saison[6].



TYR ET SA BANLIEUE CONTINENTALE.

1. Le culte du Melkarth de Gadès et les devoirs de son sacerdoce sont décrits par Silius Italicus (III, 21-31) ; comme Gadès est une colonie de Tyr, on en a conclu avec grand raison que la religion locale reproduisait dans ses traits principaux la religion tyrienne, et l'on a appliqué au Melkarth de la métropole ce que Silius dit du Melkarth Gaditain (Movers, *die Phœnizier*, p. 401 sqq.; Kenrick, *Phœnicia*, p. 322-323.

2. La fête commémorative de sa mort par le feu était célébrée à Tyr, où l'on montrait son tombeau (Clément de Rome, *Recognitiones*, X, 24), et dans la plupart des colonies tyriennes (Movers, *die Phœnizier*, p. 153-155, 394-395; Pietschmann, *Geschichte der Phœnizier*, p. 234, n. 3).

3. La fête du Réveil de Melkarth, τοῦ Ἡρακλέους ἔγερσις, est mentionnée dans Ménandre, *fragm.* 1, chez Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 446, où l'éditeur donne un texte différent, τὸ μὲν τοῦ Ἡρακλέους πρῶτον ἐποιήσατο ἐν τῷ Περιτίῳ μηνί, d'après Josèphe, *Contra Apionem*, I, 18; la mention du *Réveil* se trouve dans la version plus complète et plus correcte que le même Josèphe nous fournit ailleurs (*Antiquités Judaïques*, VIII, 5, 3). Cf. à ce sujet Movers, *die Phœnizier*, p. 385-387.

4. Sur le site qu'il convient d'attribuer à ce temple insulaire de Melkarth, voir la longue discussion à laquelle s'est livré Renan, *Mission de Phénicie*, p. 574-579.

5. Cf. ce qui est dit au sujet de cette immigration des Phéniciens au t. II, p. 61-62, de cette *Histoire*.

6. Abisharri (Abimilki), roi de Tyr, confesse au Pharaon Aménôthès III que sa ville n'a ni eau ni bois dès qu'on la bloque (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 30, p. 65, l. 37-44, n° 28,

Le détroit mesurait environ 600 mètres de large[1], moins que le Nil dans plusieurs endroits de l'Égypte moyenne, mais il arrêtait une armée ordinaire aussi efficacement qu'un bras plus considérable aurait pu le faire : seule une escadre eût été capable d'enlever la cité par surprise, ou de la réduire par un blocus régulier. Comme la portion du rivage qui regardait Arad, celle qui tournait son front vers Tyr était, de l'embouchure du Litany au Ras el-Aîn, une véritable banlieue entremêlée de jardins et de champs cultivés, de cimetières, de villas, de bourgs fortifiés, où les insulaires enterraient leurs morts et venaient se délasser au frais pendant les mois de l'été. Vers le nord, la petite place de Mahalliba, cachée dans un repli de terrain sur la rive méridionale du Litany, surveillait les débouchés de la Bekaa et la route de Cœlé-Syrie[2]. Vers le sud, au Ras el-Aîn, Palétyr commandait la voie qui mène en Galilée par-dessus les montagnes[3]. Aoutou couvrait à l'est les abords de la plage et protégeait les réservoirs : un rocher la dominait sur lequel était bâti, juste en face de Melkarth au péril en mer, le sanctuaire presque aussi vieux d'un Melkarth continental[4]. Celui-ci était probablement le prototype du Samémroum légendaire, qui avait bâti son village sur la côte tandis qu'Ousôos allait poser le sien au large, un Baalsamîm à la tunique semée d'étoiles, seigneur des

p. 61, l. 74-76, n° 31, p. 66-67, l. 18-20, 49-54, n° 29, p. 62-63, l. 63-66). La mention des bateaux qui apportent l'eau se trouve dans le *Papyrus Anastasi n° I*, pl. XXI, l. 2, cf. CHABAS, *Voyage d'un Égyptien*, p. 168-169. Les aqueducs et les conduites d'eau sont déjà cités comme existant au temps de Salmanasar par Ménandre (JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, IX, XIV, 2); tous les historiens modernes en reportent l'installation à la plus haute antiquité (MOVERS, *das Phönizische Alterthum*, t. I, p. 231-240; KENRICK, *Phœnicia*, p. 348; RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 593-594; PIETSCHMANN, *Geschichte der Phönizier*, p. 70).

1. D'après les écrivains contemporains d'Alexandre, le détroit était large de 4 stades (710 m.) ou de 500 pas (591 m.), quand les Macédoniens entreprirent le siège de la ville (DIODORE DE SICILE, XVII, 40, QUINTE-CURCE, IV, II, 7); l'auteur que Pline suit (*H. Nat.*, V, 17) lui attribue 700 pas, soit 1035 mètres de largeur. Renan pense, d'après les remarques de Poulain de Bossay (*Recherches sur Tyr et Palétyr*, p. 7 sqq.), que l'espace compris entre l'île et le continent pouvait s'élever à 1500 mètres, mais il convient aussi qu'on peut réduire cette évaluation considérablement et la ramener aux données de Diodore et de Quinte-Curce (*Mission de Phénicie*, p. 527-528).

2. Mahalliba est aujourd'hui Kharbét-Mahallib (CLERMONT-GANNEAU, *Épigraphie et Antiquités sémitiques en 1891*, dans le *Journal Asiatique*, t. XIX, 1892, p. 118, et MASPERO, *de Quelques Localités voisines de Sidon*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 101).

3. Palétyr a été considérée souvent comme étant une Tyr continentale plus vieille que la Tyr insulaire (MOVERS, *das Phönizische Alterthum*, t. I, p. 171-177; KENRICK, *Phœnicia*, p. 342-346); il est admis généralement aujourd'hui qu'elle n'en était qu'un avant-poste (RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 576-577; PIETSCHMANN, *Geschichte der Phönizier*, p. 68-70), que l'on place le plus souvent par conjecture aux environs du Ras el-Aîn.

4. Sur Aoutou, voir ce qui est dit au t. II, p. 183, n. 1, de cette *Histoire*. Si le nom en a été conservé, comme je crois, dans celui d'El-Awwâtîn, la ville devait être identique à celle dont les débris se sont rencontrés au pied du Tell-Mashoûk, et où l'on reconnaît souvent Palétyr (RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 578-579). Le temple qui s'élevait au sommet du Tell était alors probablement celui de l'Héraclès Astrochitôn cité par Nonnus (*Dionysiaques*, XL, 396), conjecture de Bertou (*Essais sur la Topographie de Tyr*, p. 68), que Movers repousse (*das Phönizische Alterthum*, t. I, p. 241, n. 170), mais qui paraît possible et même probable à d'autres savants (RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 582-583) : c'est ce temple que les Tyriens représentaient à Alexandre comme étant plus ancien que celui de la Tyr insulaire (JUSTIN, XI, 10; QUINTE-CURCE, IV, 2).



LES SÉPULCRES RUPESTRES DE HANAOUÉH[1].

cieux et roi du Soleil[2]. Comme d'usage, une Astarté populaire s'associait à ces dieux de race noble, et la fable voulait que Melkarth l'eût gagnée à ses désirs en lui donnant la première robe de pourpre : ses prêtresses étaient nombreuses par la plaine, et l'on voit encore, en plus d'un endroit, les cavernes où elles hébergeaient les fidèles désireux de faire leurs dévotions à la déesse[3]. Le sol se relève assez vite derrière Aoutou, et ses escarpements recèlent, parmi les taillis et les broussailles, ce qui subsiste de la plus importante des nécropoles tyriennes, puits à demi comblés, caveaux isolés, galeries obscures où des familles entières dormaient en commun leur dernier sommeil; en certains endroits, la masse crayeuse a été littéralement évidée par les carriers funèbres, et les chambres se suivent en bandes régulières selon la direction des couches, comme les hypogées de la Haute-Égypte. Tout y est morne et nu au dedans et au dehors : des baies droites, des plafonds bas, des parois planes et blanches, sans moulures, sans tableaux, sans inscriptions[4]. Sur un point seulement, près du village moderne de Hanaouéh, plusieurs groupes de figures et de stèles grossières semblent indiquer la sépulture de quelque chef très

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Lortet, la Syrie d'aujourd'hui*, p. 139.
2. Nonnus, *Dionysiaques*, XL, 369 sqq., et Movers, *die Phönizier*, p. 182-184.
3. Pour la légende des amours de Melkarth et d'Astarté, cf. Pollux, *Onomasticon*, I, 45; Nonnus, *Dionysiaques*, XL, 306; les cavernes sacrées de Vastha, et leurs représentations très caractéristiques sont décrites en détail dans Renan, *Mission de Phénicie*, p. 647-653.
4. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 580-582, 587-592, insiste sur l'antiquité d'une partie des tombes.

ancien. Elles se déroulent en bandes parallèles, à la face d'un ravin sauvage. Elles varient de 80 centimètres à 1 mètre de hauteur, et le corps des personnages n'est qu'une sorte de pilier rectangulaire, brut le plus souvent, parfois sillonné de lignes contrariées qui simulent les plis de la robe asiatique : la tête se présente de face, avec les yeux de profil, et le modelé sommaire témoigne d'une certaine adresse[1]. Est-ce l'œuvre d'un art amorrhéen primitif ou celle d'une école phénicienne? Les Tyriens poussèrent leur domination jusque-là, au temps de leur prospérité : le pays tourmenté et fertile, que les derniers contreforts du Liban hérissent de ramifications confuses, porte partout encore les traces de leur industrie infatigable, débris de maisons, conduites d'eau et rigoles, citernes, silos, meules et cuves éparses dans les champs, pressoirs pour l'huile et pour le vin. Les Phéniciens avaient le goût inné de l'agriculture : ils en raffinèrent très habilement la pratique, et firent d'elle une science véritable dont les nations de la Méditerranée leur empruntèrent plus tard les règles principales[2]. Nul peuple ne s'entendait mieux qu'eux à diriger les sources et à les canaliser au fil des pentes et dans la plaine; nul ne savait tirer d'un si mince territoire des moissons si abondantes de blé et d'orge, de raisin, d'olives, de fruits délicieux. D'Arad jusqu'à Tyr et au delà, la zone du littoral et la partie moyenne des vallées semblaient une traînée de verdure inégale, où les pièces de céréales se raccordaient aux vergers, aux jardins et aux bois. Tout ce coin du moinde se suffisait à lui-même, et n'avait nul besoin de s'adresser à ses voisins de l'intérieur ou d'envoyer ses enfants chercher fortune à l'étranger lointain : il ne lui fallait pour prospérer qu'un peu de travail et de paix.

Sa position le mettait le plus souvent à l'abri des attaques et des guerres qui désolaient le reste de la Syrie. Le Liban lui faisait, à l'est, sur presque toute sa longueur, un mur immense, parallèle à la côte et que deux fleuves enveloppent de leurs replis à ses extrémités, le Nahr el-Kébîr et le Litany; la forêt cachait entièrement les flancs et elle ajoutait une double circonvallation de futaies et de taillis à la barrière des rochers et des neiges. Quelques sentiers de chasseurs ou de bergers serpentaient par intervalles d'un versant à l'autre : vers le milieu, deux chemins, praticables en tout temps, assuraient les commu-

1. Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 138-140, où l'auteur incline à voir l'œuvre très ancienne des Phéniciens.

2. Le goût qu'ils avaient pour l'agriculture, et la perfection relative de leur outillage agricole sont prouvés par la grandeur même de ce qui en reste à la surface du sol : « Les Phéniciens construisaient un pressoir, une piscine, pour l'éternité » (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 633-635; cf. p. 321). Ils transmirent leur habileté à leur colonie de Carthage, et les Romains empruntèrent beaucoup de choses excellentes aux livres des Carthaginois sur la culture, principalement à ceux de Magon.

nications entre le littoral et l'arrière-plaine. Ils se détachaient de la route centrale vers Toubakhi, au sud de Qodshou, et ils desservaient d'abord le canton boisé du Magara[1], habité par des tribus pillardes que les Égyptiens appelèrent tantôt les gens de Lamnana, les Libanais[2], tantôt les Shaousou comme les Bédouins du désert[3]. Ils circulaient à l'ombre épaisse des chênes, des cèdres et des cyprès, dans une sorte de nuit infestée par des loups et par des hyènes, même par ces lions de forte encolure que l'Asie nourrissait alors, puis ils franchissaient la crête aux alentours d'un pic chenu, le Shaoua, qui est probablement notre Sannîn[4]. L'un gagnait au nord par le lac d'Yamounèh et par la gorge d'Akoura, puis il rejoignait Byblos le long de l'Adonis[5] ; l'autre inclinait au sud et accompagnait le Nahr el-Kelb jusqu'à la mer[6]. Vers l'embouchure, la falaise se dresse en travers et ne laisse entre ses rochers que l'espace indispensable à l'écoulement des eaux : on tailla très anciennement au-dessus du précipice un sentier en corniche, qui grimpait presque à pic au sommet du promontoire. Le commerce fréquentait volontiers ces voies plus directes : l'invasion s'y aventurait rarement, bien qu'elles l'eussent menée droit au cœur de la Phénicie. Elle y rencontrait en effet dès les premiers pas un pays accidenté, obscur, propre aux surprises et aux embuscades : arrivée au pied de la chaîne, elle s'engouffrait dans des défilés glissants, coupés d'escaliers presque inabordables aux chars et aux chevaux, resserrés au point

1. Le Magara est mentionné au *Papyrus Anastasi n° 1*, p. XIX, l. 2, où Chabas (*Voyage d'un Égyptien*, p. 126-127) l'a identifié avec la plaine de Macra que Strabon (XVI, II, § 17, p. 755) place dans la Syrie, vers l'Eleutheros. La même localité a été rapprochée par Chabas (*Études sur l'Antiquité Historique*, 2ᵉ éd., p. 216 n. 2) avec le Makhar-pît nommé dans une lettre d'un papyrus de Bologne (Lincke, *Correspondenzen aus der Zeit der Ramessiden*, pl. VII, l. 9), et par Lincke (*Beitrage zur Kenntniss der Altægyptischen Literatur*, p. 21-22) avec le Magrapout des listes de Thoutmosis III (Mariette, *les Listes Géographiques de Karnak*, p. 39, n. 94) ; contre cette identification, voir Max Müller, *Asien und Europa*, p. 713, note 2, et p. 394, note 1. Le contexte indique la région boisée qui s'étend sur les pentes orientales du Liban, à la hauteur de Tell Nébi-Mindoh et de Balbeck ; peut-être faut-il trouver comme un souvenir de ce terme dans le nom de Magoras, que la rivière de Béryte portait à l'époque gréco-romaine.

2. Le nom des Lamnana se trouve dans un tableau des campagnes de Séti Iᵉʳ (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXC, 2, et t. II, p. 87-88 ; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. XLVI), où Wilkinson reconnut le premier la mention du Liban (*Topography of Thebes and General View of Egypt*, p. 192, n. 3). Brugsch voulut voir en eux les Arméniens (*Geogr. Ins.*, t. II, p. 38-39), mais on en est revenu à l'identification de Wilkinson (Max Müller, *Asien und Europa*, p. 197 sqq.).

3. *Papyrus Anastasi n° 1*, p. XIX, l. 1-4 ; cf. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 111 sqq.

4. *Papyrus Anastasi n° 1*, p. XIX, l. 4 ; cf. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 128. Max Müller (*Asien und Europa*, p. 199 n. 2) a rapproché fort justement la forme égyptienne Shaoua du nom de Saoui qui, dans les inscriptions de Tiglathphalasar III (Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pileser's III*, p. 20-21, 78-79), sert à désigner un des sommets du Liban. D'après le sens général du contexte égyptien, le Shaoua ne peut guère être que le Sannîn de nos jours.

5. C'est la route indiquée par Renan (*Mission de Phénicie*, p. 305-309), la plus facile de celles qui traversent le Liban, mais la moins connue actuellement : les restes d'une inscription assyrienne gravée sur les rochers, près d'Aïn el-Asafîr, montrent qu'elle fut employée dès la haute antiquité, et Renan pense qu'elle servit aux armées qui venaient de la haute vallée de l'Oronte.

6. Cette route, qui court le long du Nahr el-Kelb, est probablement celle que suit l'Égyptien du *Papyrus Anastasi n° 1*, pl. XIX, l. 6 (cf. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 130 sqq.), pour passer des environs de Qodshou dans la vallée de l'Oronte à Byblos et à Béryte.

qu'une poignée d'hommes résolus y arrêterait longtemps de gros bataillons. Les conquérants préféraient assaillir les deux brèches qui s'ouvraient à chaque extrémité du front de défense, et les deux cités insulaires qui en flanquaient les approches, ceux qui venaient de l'Égypte Tyr, ceux de l'Euphrate Arad et Simyra. Le tempérament belliqueux des Aradiens les engageait à la résistance, et ne leur permettait pas de se soumettre sans lutte à l'ennemi, si redoutable qu'on le crût[1]. Quand la disproportion des forces s'accentuait au point qu'il y aurait eu folie pour eux à se risquer en rase campagne, leur île leur offrait un asile où rien ne pouvait les atteindre; l'incendie et le pillage de leurs domaines de terre ferme les contraignaient parfois à implorer le pardon, mais leur obéissance ne durait guère, et la moindre occasion leur devenait bonne de reprendre leur liberté. Toujours vaincus en raison de leur petit nombre, leurs revers ne les décourageaient jamais, et la Phénicie n'eut, pendant longtemps, d'histoire militaire que celle qu'ils lui firent. Les Tyriens se montraient en effet d'humeur plus accommodante, et l'on ne voit pas qu'ils aient déployé, au moins durant les premiers siècles, cette fougue d'hostilité opiniâtre et aveugle qui emportait les Aradiens[2] : ils réduisirent leur politique étrangère à une question de simple arithmétique, et ils en réglèrent constamment la conduite sur l'intérêt présent de leur industrie ou de leur commerce. A peine une courte expérience leur eut prouvé qu'un souverain comme Pharaon disposait de troupes auxquelles ils étaient incapables de tenir tête avec avantage, ils désarmèrent devant lui et ils ne cherchèrent plus qu'à tirer le profit le meilleur du vasselage auquel ils se condamnaient. L'obligation de payer tribut leur sembla moins une charge ou un sacrifice, qu'un moyen d'acheter le droit d'aller et de venir librement en Égypte, ou dans toutes les contrées où l'Égypte domi-

1. Thoutmosis III dut faire campagne contre Arad en l'an XXIX (*Annales*, l. 4-7), en l'an XXX (*Id.*, l. 7-9), et probablement deux fois encore dans les années suivantes. Sous Aménôthès III et IV on voit les habitants prendre part à toutes les intrigues dirigées contre l'Égypte (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, p. lix, lxxiii-lxxiv); ils sont les alliés des Khati contre Ramsès II, dans la campagne de l'an V (*Poème de Pentaouirit*, éd. E.-J. de Rougé, dans la *Revue Égyptologique*, t. III, p. 157, l. 6), et plus tard on les trouve mêlés à la plupart des guerres contre l'Assyrie.

2. Aucune campagne contre Tyr n'est mentionnée dans les annales égyptiennes : l'expédition de Thoutmosis III contre Senzaourou (*Inscription d'Amenemhabi*, l. 20) n'est pas dirigée contre *la double Tyr*, ainsi que l'a voulu Ebers (*das Grab und die Biographie des Feldhauptmanns Amenemheb*, dans la *Zeits. der D. Morgenl. Gesells.*, t. XXXI, p. 460), ou contre l'*autre Tyr*, si l'on prend l'interprétation que Lieblein (*Sur la Ville de Tyr*, dans les *Atti del IV Congresso*, p. 33) a donnée du nom sans s'y arrêter, mais contre une ville de la Cœlé-Syrie, mentionnée dans les dépêches d'El-Amarna avec l'orthographe Zimzar (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, p. lxvii-lxviii), la Sizara-Larissa de l'époque gréco-romaine (Étienne de Byzance, *s. v.* Σιζάρα), la Shaizar des chroniques arabes. En revanche les dépêches d'El-Amarna comprennent plusieurs pièces qui montrent la fidélité de Tyr et de ses gouverneurs au roi d'Égypte (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, p. lvi-lxii).

nait : le trafic auquel ils se livraient en sécurité leur remboursa plus qu'au centuple ce que leur suzerain exigeait d'eux. Les autres cités de la côte, Sidon, Béryte, Byblos[1], suivaient d'ordinaire cet exemple, soit calcul, soit caractère pacifique ou sentiment de leur impuissance, et cette résignation intelligente avec laquelle nous savons qu'ils acceptèrent la suprématie de l'empire africain, il est probable qu'ils en avaient déjà donné la preuve aux siècles antérieurs, sous les Babyloniens. Leurs chroniques témoignent qu'ils n'en agissaient pas ainsi par lâcheté ou par indolence, mais qu'ils n'hésitaient nullement à s'insurger et à lutter, lorsqu'ils jugeaient la fidélité au maître du dehors incompatible avec la bonne conduite de leurs affaires[2]. Ce n'était là toutefois que l'exception : en général, ils préféraient s'incliner devant le pouvoir du moment, et accepter, comme à bail, de sa tolérance, les quelques lieues de côtes dont ils avaient besoin au pied du Liban pour leurs entrepôts et pour leurs chantiers de constructions navales. Aussi bien le joug ne pesait jamais lourd sur leurs épaules; la mer leur restituait l'indépendance et la franchise d'allures que la petitesse de leur territoire les empêchait de garder sur le continent.

Ils ne se rappelaient plus eux-mêmes à quelle époque ils s'étaient jetés à la Méditerranée, ni pour quel motif. Les dieux leur avaient enseigné à naviguer, et, depuis les origines du monde, ils avaient pêché ou battu le large à la découverte des contrées nouvelles[3]. Ce n'était pas la pauvreté qui les chassait de chez eux et leur inspirait le goût des croisières lointaines. Ils produisaient assez de blé et de vin, d'huile et de fruits, pour fournir amplement aux nécessités et même au luxe de la vie : s'ils possédaient peu de bétail, l'abondance du poisson suppléait à la rareté de la viande et la compensait. Ce n'était pas non plus la fréquence des ports et leur commodité : les rades sont mal abritées pour la plupart et elles deviennent intenables dès que la brise souffle du nord, les plages n'offrent point de protection efficace contre le vent ou contre les lames, les havres manquent d'étendue ou de profondeur. La structure du

1. Lettres des princes de Béryte (Bezold-Budge, *The Tell el-Amarna Tablets*, p. [illegible]), de Byblos (Id., *ibid.*, p. [illegible]), qui montrent un zèle pour les intérêts de Pharaon. Sidon est plus remuante (Id., *ibid.*, p. xlvi-xlvii, lviii-lxii), mais paraît ne pas avoir poussé trop loin l'esprit de révolte; elle ne figure, non plus que Tyr, dans aucune des listes triomphales connues jusqu'à présent.

2. Cf., à l'époque assyro-chaldéenne, leur longue résistance aux entreprises de Salmanasar V, de Sargon, de Sennachérib, de Nabuchodorosor II.

3. D'après une des cosmogonies de Sanchoniathon, Khousôr, qu'on identifie avec Héphæstos, inventa le bateau de pêche et fut le premier des hommes et des dieux qui osa naviguer (Philon de Byblos, *fragm.*, 2, § 9, dans Muller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 566). Selon une autre légende, Melkarth montra aux Tyriens le moyen de fabriquer un radeau avec des branches de figuier (Nonnus, *Dionysiaques*, XL, 443 sqq.), tandis qu'ailleurs on attribue aux Cabires la construction des premiers vaisseaux (Philon de Byblos, *fragm.*, 2, § 11, dans Muller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 567; cf. Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. III, p. [illegible]).

pays a contribué plus que toute autre cause à faire d'eux une race de matelots. Les masses des collines qui séparent les bassins sont si compactes et d'un relief si tourmenté, que les communications en sont quelquefois dangereuses, toujours difficiles et infestées de bandits : le trafic prit la voie maritime pour éviter d'avoir à s'aventurer dans ces coupe-gorge, et elle lui réussit d'autant mieux que la pratique journalière de la pêche avait familiarisé les riverains avec tous les coins et recoins de la côte. Le calcaire des falaises, attaqué sans relâche par le flot, se délite et s'éboule, ne laissant derrière lui que des lignes d'écueils coupées ras au niveau de l'eau[1]. La vague y déferle avec une vigueur inquiétante, les grands caps anguleux et déchirés s'entourent de récifs où elle se brise avec fureur au moindre vent : il fallait de l'audace pour en affronter les abords, et une habileté réelle pour les doubler sans accident, avec les faibles bateaux dont les peuples de la haute antiquité disposaient. Le cabotage, amorcé d'Arad à Béryte, à Sidon, à Tyr, gagna le reste du littoral[2] : il s'exerçait activement sans doute dès le temps de la VIe dynastie égyptienne, quand les Pharaons ne craignaient déjà plus d'embarquer leurs troupes pour les transporter plus vite des embouchures du Nil aux cantons de la Syrie méridionale, et c'est par lui que l'étain et l'ambre du nord parvenaient jusqu'au fond de l'Égypte[3]. Il se trouvait, je pense, aux mains de ces Kefâtiou énigmatiques, dont le nom seul subsista plus tard : lorsque les Phéniciens classiques s'installèrent au Liban, ils n'eurent probablement qu'à recueillir l'héritage de leurs prédécesseurs et à suivre les routes que ceux-ci avaient frayées. Tout nous incline à croire qu'ils s'y engagèrent bientôt après leur arrivée, et que leur civilisation entière s'adapta promptement aux exigences de la vie maritime[4]. La population des villes se mêlait fort d'éléments étrangers, libres ou serviles, comme c'est le cas dans la plupart des ports. Les Égyptiens les confondirent tous sous le nom de Kefâtiou, les Chypriotes, les Asiatiques et les Européens, comme les Tyriens ou les Sidoniens de race propre. Le costume du Kafîti était presque le même que celui des gens de l'intérieur, le pagne avec ou sans robe longue; la coiffure empruntait au dehors des raffinements

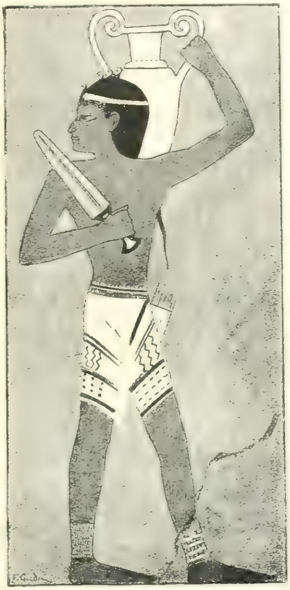
1. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 572-574, où sont décrits et expliqués les phénomènes d'érosion particuliers à la côte phénicienne.

2. Pour les motifs naturels qui ont décidé de la vocation maritime des peuples qui habitaient la côte phénicienne, voir principalement le résumé de Pietschmann, *Geschichte der Phönizier*, p. 26-34.

3. Cf. ce qui est dit de ce commerce au t. I, p. 392-394, de cette *Histoire*.

4. Les rapports entre la Phénicie et la Grèce étaient complètement établis dès le début des guerres égyptiennes (E. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 234-235, t. II, p. 129 sqq.), et l'on ne se trompe guère en les reportant aux siècles qui précédèrent le commencement du deuxième millénaire (Pietschmann, *Geschichte der Phönizier*, p. 250) : pour l'époque probable de l'immigration phénicienne, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 62, de cette *Histoire*.

particuliers, surtout des boucles montées qui se dressent en aigrette au front des hommes. Tout ce monde bariolé obéissait à une oligarchie de marchands ou d'armateurs, chez qui la fortune était héréditaire, et au-dessus de laquelle siégeait d'ordinaire un seul roi, représentant du dieu et maître absolu de la cité[1]. L'industrie ne différait guère de celle que nous rencontrons dans le reste de la Syrie, et l'on fabriquait à Tyr ou à Sidon les mêmes étoffes, les mêmes vases, les mêmes bijoux qu'à Hamath ou à Carchémis : elle subissait complètement l'influence babylonienne, et elle employait l'outillage entier des Chaldéens, leurs poids, leurs mesures, leur système d'échange. Elle ne fournissait pas d'ailleurs un fret suffisant, et pour charger les flottes qui partaient chaque année dans toutes les directions, on devait s'approvisionner régulièrement chez les nations voisines. Celles-ci s'habituèrent à déverser sur Tyr ou sur Sidon le surplus de leurs manufactures ou de leurs richesses naturelles. Les Phéniciens de leur côté s'enhardirent à lancer des caravanes vers les régions où la mer ne menait pas leurs caraques, même à ouvrir boutique dans les localités situées au gué des rivières ou aux défilés des montagnes[3]. On signalait leur présence à Lais vers les sources du Jourdain[4], à Thapsaque[5], à Nisibe[6] : c'étaient



UN KAFÎTI DU TOMBEAU DE RAKHMIRÎ[2].

1. Le peu qu'on sait de la constitution des cités phéniciennes avant l'époque grecque a été exposé tout au long par Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. I, p. 479-500, et résumé par Pietschmann, *Geschichte der Phönizier*, p. 237-238. A l'époque égyptienne, les souverains locaux ne prenaient pas le titre royal dans les pièces qu'ils adressaient au roi d'Égypte : ils se considéraient comme les gouverneurs de leur cité.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les calques coloriés de Prisse d'Avennes au Muséum d'Histoire naturelle*. Cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXC, CXCI, 1; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CLIX, 5; Virey, *le Tombeau de Rekhmarâ*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. V, pl. V et p. 33-34.

3. Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 128-147, 236-271, a montré très ingénieusement quelles étaient les conditions et les routes de ce commerce par terre avec les nations de l'Euphrate.

4. *Josué*, XIX, 47; *Juges*, XVIII, 7, 27-29. Cf. Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 159-162.

5. Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 164-165.

6. Philon de Byblos, *fragm.* 8, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 571; cf. Movers, *das Phönizische Alterthums*, t. II, p. 162-164.

comme autant de relais qu'ils avaient installés sur les grandes routes du monde. Ils se réunissaient partout en communautés, qui conservaient à distance les mœurs et les cultes de la patrie : ils amassaient dans leurs okels les denrées et les objets de toute sorte qu'ils achetaient sur place, puis ils les dirigeaient au moment voulu vers leurs entrepôts du Liban, d'où leurs vaisseaux les emportaient aux quatre vents de l'horizon.

Ils explorèrent à la longue la Méditerranée entière, et ils en sortirent; mais l'histoire de leurs capitaines a péri, et nous en sommes réduits aux conjectures pour tracer le tableau de leurs voyages. On raconta par la suite que les dieux, après les avoir instruits aux choses de la mer, leur avaient montré les voies du Couchant et leur avaient donné l'exemple de naviguer par delà les bouches mêmes de l'Océan[1]. El de Byblos quitta le premier la Syrie : il conquit la Grèce et l'Égypte, la Sicile et la Libye, civilisa les aborigènes, fonda des villes de droite et de gauche[2]. La Sidonienne Astarté vagua ensuite par la terre habitée, la tête parée des cornes d'un taureau[3]. Melkarth acheva de découvrir et de soumettre les pays qui avaient échappé aux entreprises de ses prédécesseurs. Mille traditions locales, recueillies sur tous les points de la Méditerranée, subsistèrent jusqu'aux temps romains, pour attester aux peuples de fortune récente l'intensité de la vieille colonisation cananéenne. C'était à Cypre le culte d'un roi de Byblos, Kinyras[4], le père d'Adonis[5]; c'était la fille d'un souverain de Sidon, Europe, enlevée par Zeus métamorphosé en taureau, puis transférée aux rivages de la Crète[6]; c'était Kadmos, dépêché à la recherche d'Europe, visitant Cypre, Rhodes, les Cyclades, avant de bâtir la Thèbes de Béotie, mourant enfin aux forêts d'Illyrie[7]. Où les Phéniciens avaient posé le pied, l'audace de leurs opérations laissa dans l'esprit des indigènes une

1. L'ensemble de ces traditions a été recueilli et discuté longuement, parfois sans critique suffisante, par Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 58-125.

2. Les conquêtes et les colonies d'El-Kronos sont mentionnées par Philon de Byblos (*fragm.* 2, § 24, 27, et *fragment* 7, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 569, 571); sur les traces indirectes qu'on en trouve dans la tradition grecque, cf., avec les précautions nécessaires, l'ouvrage de Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 59-64.

3. Les voyages d'Astarté étaient indiqués par Sanchoniathon de même que ceux d'El-Kronos (Philon de Byblos, *fragm.* 2, § 24, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 569); cf. Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 64-109.

4. Légendes de l'époque assez basse qui ont été rassemblées et qui sont exposées dans Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 109-125.

5. Sur le rôle que joue Kinyras à Paphos, cf. Engel, *Kypros*, t. I, p. 203-209, et t. II, p. 94-136; Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 226-227.

6. Höck, *Creta*, t. I, p. 83-104; Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 77-85. La tendance est aujourd'hui de considérer la légende d'Europe et de Kadmos comme presque entièrement occidentale (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. II, p. 148-153); sans examiner la question, qui n'est point de ma compétence, un fait subsiste malgré tout, le lien que les Grecs eux-mêmes ont établi entre les récits relatifs à Europe et la colonisation phénicienne.

7. Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 85-92, où les témoignages anciens sont réunis et

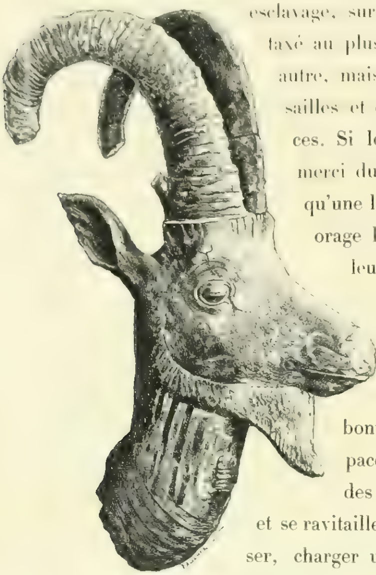
impression ineffaçable, et l'on n'oublia jamais ces hommes vigoureux et trapus, au teint mat, à la barbe noire, au langage fleuri et plein de promesses, qui apparaissaient par intervalles sur leurs grands vaisseaux rapides. Ils défilaient sournoisement en vue des côtes, s'aidant de la voile lorsque le vent soufflait favorable, ou tirant la rame sans se rebuter pendant des journées entières; le soir, ils stoppaient dans une anse, à l'abri d'un cap, et, quand le temps menaçait, ils halaient leur navire sur la grève jusqu'au lendemain. Ils n'hésitaient pas à s'aventurer au large s'il le fallait, et ils se guidaient sur la Petite Ourse[1] : ils franchissaient ainsi de vastes espaces, sans apercevoir aucune terre, et ils ramenaient des voyages jadis longs et coûteux à n'être que des traversées assez courtes. Étaient-ils plus marchands que pirates ou plus pirates que marchands? Ils n'en savaient trop rien eux-mêmes, et leur conduite vis-à-vis des bateaux qu'ils rencontraient en mer ou des tribus qu'ils fréquentaient se réglait sur les circonstances du moment[2]. Lorsqu'en abordant ils ne se sentaient point les plus forts, le marchand prévalait aussitôt et il imposait silence aux instincts du pirate. Ils débarquaient paisiblement, se conciliaient par de petits présents la bienveillance du chef et des nobles, puis ils étalaient leurs pacotilles, et ils se contentaient, au pis aller, du gain légitime que l'échange leur procurait. Ils n'étaient jamais pressés, séjournaient dans un endroit aussi longtemps qu'ils pensaient ne pas en avoir épuisé les ressources, s'entendaient merveilleusement à achalander la denrée qu'ils déballaient. Ils avaient des armes d'usage ou d'apparat pour les hommes, des haches, des glaives, des poignards damasquinés ou ciselés à poignée d'or ou d'ivoire, des bracelets, des colliers, des amulettes de toute sorte, des vases émaillés, des verroteries, des étoffes teintes en pourpre ou brodées de couleurs criardes. Quelquefois les indigènes, surexcités à la vue de ces belles choses, essayaient de s'en emparer par ruse ou par violence : ils assassinaient les hommes descendus à terre ou surprenaient l'équipage pendant la nuit. Le plus souvent c'étaient

interprétés avec l'exagération habituelle à l'auteur. Ici, comme pour l'histoire d'Europe, on peut ne voir dans le personnage et dans les aventures de Kadmos qu'un type et un ensemble de légendes helléniques d'origine : on est forcé pourtant de constater une fois encore que les Grecs rattachaient ces traditions à des souvenirs de colonisation phénicienne.

1. Les Grecs l'appelèrent pour cette raison Phœniké, l'étoile phénicienne (Hygin, *Astronom.*, II § 2); cf. chez Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. III, p. 185-186, les passages d'auteurs anciens relatifs à l'usage que les Phéniciens faisaient de l'étoile polaire pour se guider dans leurs navigations.

2. Les procédés de commerce des Phéniciens sont décrits d'une manière saisissante dans l'*Odyssée*, XV, 403-484, à l'endroit où Eumée raconte comment il fut enlevé par l'équipage d'un navire sidonien et vendu pour esclave; cf. le passage relatif aux excès des Grecs sur la côte du Delta, XIV, 262-265. Hérodote (I, I) rappelle que les Phéniciens ravirent Io, la fille d'Inachos, et la menèrent en Égypte avec ses compagnes; en revanche, ils avaient volé, pendant un de leurs voyages d'Égypte, des prêtresses thébaines qu'ils transportèrent l'une à Dodone, l'autre en Libye (II, LIV, LVI).

les Phéniciens qui abusaient de la bonne foi ou de la faiblesse de leurs hôtes : ils fondaient en traîtres sur la foule désarmée, au moment où le trafic battait son plein, ils dépouillaient et tuaient les vieillards, ils enchaînaient les jeunes gens, les femmes, les enfants, puis ils les emmenaient vendre en esclavage, sur les marchés où le bétail humain était taxé au plus haut prix. C'était un métier comme un autre, mais qui les exposait au danger de représailles et qui soulevait contre eux des haines féroces. Si loin de leur patrie, ils se trouvaient à la merci du moindre accident : qu'un mât se cassât, qu'une lame défonçât un pan du bordage, qu'un orage les obligeât à s'alléger d'une portion de leurs vivres ou de leur cargaison, ils ne rencontraient en aucun pays l'aide ou les ressources indispensables pour réparer le dommage, et c'en était fait d'eux presque à coup sûr. Ils sentirent de bonne heure la nécessité de se ménager d'espace en espace, sur les côtes qu'ils visitaient, des cités de refuge, où ils iraient se radouber et se ravitailler, compléter leurs équipages et les reposer, charger un fret nouveau, hiverner au besoin et attendre la bonne saison avant de se remettre en course. Ils préféraient les îles placées à portée du rivage, petites, mais munies d'un bon port ou d'une rade, l'équivalent de leurs cités natales, Arad ou Tyr, puis, à défaut d'îles, des péninsules réunies au continent par un isthme étroit, un rocher debout à l'extrémité d'un promontoire, qu'une garnison de quelques hommes protégeait contre toute attaque, et que les pilotes apercevaient de très loin : la plupart de leurs postes étaient si heureusement situés qu'ils ne tardèrent pas à devenir des villes importantes. Les naturels y affluaient de l'intérieur, s'alliaient aux nouveau-venus, leur fournissaient non seulement des objets de commerce, mais des soldats, des marins, des colons qui recrutaient leurs

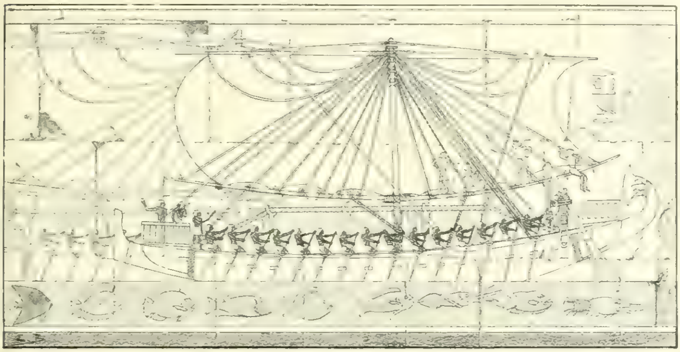


TÊTE DE GAZELLE SERVANT DE FIGURE À UNE GALÈRE ÉGYPTIENNE[1].

1 *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de M. de Mertens*; l'objet est conservé au Musée de Berlin (ERMAN, *Ausfuhrliches Verzeichniss*, n° 11 404, p. 232), et la photographie a été reproduite, dans le dessin ci-dessus, avec l'autorisation gracieuse du directeur.

effectifs : la Méditerranée s'enveloppa peu à peu d'une ceinture presque ininterrompue de comptoirs et de citadelles phéniciennes.

Aradiens ou Giblites, gens de Béryte, de Sidon et de Tyr, tous avaient leur marine et faisaient la course, dès avant la conquête égyptienne[1]. Aucun monument ne nous apprend de façon directe ce qu'étaient leurs vaisseaux, mais nous connaissons la structure des galères dont les Pharaons de la XVIII° dynastie composaient les escadres. L'architecture navale avait progressé depuis



UN VAISSEAU DE COURSE ÉGYPTIEN, DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DE LA XVIII° DYNASTIE[2]

les siècles memphites[3]. L'Égypte, du jour qu'elle avait aspiré au rang de grande puissance, avait dû se créer une armée de mer aussi bien outillée que l'armée de terre, et ses flottes représentaient ce que les meilleurs chantiers du monde construisaient alors de plus perfectionné : on ne risque guère de se tromper si l'on se figure les navires phéniciens comme ne différant des égyptiens que par de menus détails de coupe ou de gréement. Ils demeuraient encore étroits et longs et ils sortaient de l'eau aux deux extrémités. L'avant se taillait en façon de crémaillère, à laquelle on adaptait pendant la paix un ornement de bronze, tête de gazelle, de taureau ou de divinité, aux temps de guerre un éperon métallique tenu par plusieurs tours d'un gros cordage, et dont le tranchant surplombait de deux mètres le plan

1. Sur l'existence d'une marine à Byblos, cf. t. II, p. 172, de cette *Histoire*; ses vaisseaux et ceux de Simyra, de Béryte, de Sidon, sont mentionnés dans les textes d'El Amarna (Bezold-Budge, *The Tell el Amarna Tablets*, n° 13, pl. 30, l. 12-14, 17-20; n° 29, pl. 64-65, l. 61-68; n° 28, p. 61, l. 57-63).

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Beato.*

3. Sur la marine égyptienne à l'époque memphite, cf. ce qui est dit au t. I, p. 392, de cette *Histoire*; pour les vaisseaux de la reine Hatshopsitou, voir B. Graser, *das Seewesen der alten Ægypter*, dans Dümichen, *Resultate*, t. I, p. 1-27, et Maspero, *de quelques Navigations*, p. 11-17.

du tillac[1]. La poupe était décorée d'un aplustre, fixé par des attaches solides, mais replié en dedans et terminé par une fleur de lotus largement épanouie. La poupe et la proue se chargeaient d'une plate-forme bordée de balustrades en bois qui faisait office de château-gaillard, et pour qu'elles résistassent mieux aux coups de mer on les consolidait d'un bâti bizarre sans analogue dans les marines de l'antiquité classique : un câble énorme, frappé sur les liures de proue, s'enlève obliquement à deux mètres au-dessus du pont, passe par quatre mâtereaux à corne, puis vient s'amortir sur les liures de poupe. La coque mesurait vingt ou vingt-deux mètres de la pointe de l'éperon à la gorge de l'aplustre, mais elle ne semble pas avoir calé plus d'un mètre cinquante au plus creux; elle ne renfermait point de chambre, mais le lest, les armes, les provisions, les agrès de rechange[2]. La muraille était élevée d'environ cinquante centimètres. Les bancs de nage s'accotaient contre elle à tribord et à bâbord, et laissaient libre au centre un espace où loger la chaloupe, les ballots de marchandises, des soldats, des esclaves, des passagers supplémentaires[3]. Le gouvernail était double, comme autrefois, et le mât unique. Celui-ci comptait environ huit mètres de haut et il s'implantait perpendiculairement au centre de la coque[4] : des entrelacs de corde l'assujettissaient au pont, et la tête en était garnie de deux appareils superposés qui répondaient dans l'usage, le premier à la gabie, le second au calcet des mâts de galère[5]. Pas de haubans prenant leur point d'appui sur les bords, mais des étais, deux à l'avant, un à l'arrière. La voile unique se tendait entre deux vergues, longues d'environ dix-neuf ou vingt mètres, et formées de deux morceaux assemblés l'un à l'autre; seulement la vergue est droite, tandis que la contrevergue se recourbe aux extrémités. On hissait et l'on baissait la vergue

1. Pour se rendre compte de ce détail de construction, il suffit de comparer l'aspect que les navires dont la proue est garnie d'une figure et ceux dont la proue est nue présentent, dans les tableaux de la fête célébrée à Thèbes pour l'heureux retour de l'escadre (Mariette, *Déir el-Bahari*, pl. 11-12).

2. M. Graser pensait qu'il y avait sous le pont des cabines où l'équipage logeait, et il reconnaissait autant de hublots dans les seize marques oblongues qu'on distingue au flanc des navires à Déir el-Baharî (*das Seewesen der alten Ægypter*, p. 16); comme l'espace aurait manqué pour tant de chambres, j'avais pensé, de mon côté, que c'étaient des sabords de nage dont on se servait aux jours de bataille (*de quelques Navigations des Égyptiens*, p. 13 et notes 1, 8). J'ai reconnu, depuis, que ce sont les extrémités légèrement saillantes des baux qui soutenaient le pont.

3. Un des bas-reliefs nous montre une chaloupe à l'eau, lors du séjour de l'escadre en Pouanît (Mariette, *Déir el-Bahari*, pl. 6) : comme aucun des navires en marche ne la traîne à la remorque, il faut en conclure que, pendant le voyage, elle était remontée et rangée sur le pont.

4. Sur la façon dont le mât s'implantait et était tenu solidement, cf. Belger, *Deck, Ruderbänke und Mastbefestigung an ägyptischen Schiffsmodellen*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIII, p. 27-32.

5. La *gabie* était l'espèce de hune dans laquelle se tenait le matelot en vigie, le καρχήσιον des Grecs, le *calcese* des marins italiens. Le *calcet* est, à proprement parler, un bloc de bois de forme carrée pour contenir les rouets servant au passage de la drisse : l'appareil égyptien n'a point de rouets, et ne répond que pour l'usage, non pour la forme, au *calcet* des mâts de galère. Le détail en est donné de grande taille dans Dümichen, *die Flotte einer ägyptischen Königin*, pl. X.

par deux drisses qu'on amarrait à l'arrière, aux pieds des timoniers. Elle portait en place sur deux balancines qui descendent de la tête du mât et qui aboutissent environ à deux mètres et demi de la pointe : amenée, elle était soutenue de plus par six balancines auxiliaires échelonnées régulièrement, trois sur chaque demi-vergue. La contrevergue, serrée au mât par un nœud en huit, à deux mètres environ au-dessus du pont, était saisie par seize balancines qui jouaient dans le calcet, de même que celles de la vergue. L'équipage comprenait trente rameurs, quinze de chaque bande, quatre gabiers, deux timoniers, un pilote de proue, chargé de transmettre aux timoniers les indications nécessaires à la manœuvre du gouvernail, un capitaine et un chef de chiourme, ce qui, avec une dizaine de soldats, donne un total de cinquante hommes environ[1]. En bataille, comme les rameurs se seraient trouvés exposés sans abri aux projectiles, on exhaussait la muraille d'un mantelet sous lequel les avirons manœuvraient librement, mais qui garantissait les bustes et ne laissait que les têtes à découvert. Les soldats se répartissaient alors, deux d'entre eux sur le gaillard d'avant, un troisième juché au bout du mât dans une sorte de cage improvisée sur les barres fixes de la gabie : les autres se postaient sur le pont et sur le gaillard d'arrière, d'où ils essayaient, en attendant l'abordage, d'abattre à coups de flèches les archers et les matelots de la galère ennemie[2].

La première terre où les Phéniciens prirent pied fut cette île de Cypre, dont le profil se dessinait à l'occident, pendant les belles soirées de l'été, bas et sombre sur le ciel en feu[3]. Elle est longue d'environ soixante lieues, large de vingt, et s'enfonce comme un coin dans l'angle que la Syrie forme avec l'Asie Mineure : elle projette au nord-est une péninsule étroite, assez semblable à un doigt tendu vers le point de rencontre des deux côtes, au fond du golfe d'Issos. Une falaise calcaire de hauteur presque uniforme la définit sur la moitié au moins de la face septentrionale, coupée à peine de vallées courtes et creuses, qui débouchent pour la plupart dans des anses encaissées profondément : une population clairsemée de pêcheurs habitait ces parages, et de petites villes y végétaient dont nous ne possédons plus que

1. Je tire les éléments de ce calcul des tableaux où l'on voit les navires alternativement en marche et à l'arrêt (Mariette, *Deir el Bahari*, pl. 6); je connais des vaisseaux d'équipage moindre, par conséquent plus petits, je n'en connais pas encore qui soient plus grands ou montés par plus d'hommes.
2. Ces détails sont empruntés à la seule représentation de bataille navale que nous possédions jusqu'à présent, celle dont j'aurai à parler plus loin sous le règne de Ramsès III (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXXII; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXX-CXXXI).
3. Sur les noms divers de Cypre dans l'antiquité classique, cf. Engel, *Kypros*, t. I, p. 11-24.

les noms grecs ou grécisés, Karpasia, Aphrodision, Kérynia, Lapéthos. A peu près au centre, deux pics volcaniques, le Troodès et l'Olympe, se dressent en face l'un de l'autre, à plus de 2000 mètres, et la chaîne qu'ils dominent, celle de l'Aous, constitue l'armature propre de l'île. Ses contreforts descendent par pentes douces vers le midi, et ils s'épanouissent en coteaux pierreux, favorables à la culture de la vigne, ou en grandes plaines maritimes, bordées de lagunes saumâtres. La vallée qu'elle limite de son versant nord court d'une mer à l'autre, sans mouvements de terrain très prononcés : une traînée de hauteurs presque insensible la sépare, comme la Syrie, en deux bassins adossés, dont le plus considérable tourne son front vers la Phénicie. Le sol n'y est qu'un dépôt d'humus noir, aussi riche que celui de l'Égypte, et renouvelé chaque année par les crues du Pédiæos ou de ses affluents. Des forêts épaisses croissaient à l'intérieur et promettaient des ressources inépuisables à une puissance navale : encore sous les empereurs romains, les Cypriotes se vantaient de pouvoir bâtir et gréer un vaisseau, de la quille à la pointe des mâts, sans rien emprunter à l'étranger[1]. Le frêne, le sapin, le cyprès, le chêne, s'étageaient sur les flancs de l'Aous[2]; les cèdres y étaient plus robustes et plus élevés que ceux mêmes du Liban[3]. Du blé, de l'orge, des oliviers, des vignobles, des bois parfumés qu'on brûlait sur les autels, des plantes médicinales comme le pavot et le ladanum[4], le henneh dont les femmes se servaient pour se teindre en rouge orangé les lèvres, les paupières, la paume de la main, les ongles ou le bout des doigts[5], et partout à profusion des fleurs odorantes, qui saturent l'air de senteurs pénétrantes, les violettes au printemps et les anémones multicolores, puis les lis, l'hyacinthe, les crocus, les narcisses, les roses à demi sauvages : les Grecs l'intitulaient Cypre l'embaumée. Les mines contribuaient pour leur part à la renommée de richesse dont elle jouissait. On y rencontre encore de nos jours un peu de fer, de l'alun, de l'amiante, de l'agate, des pierres précieuses : jadis, aux environs de Tamassos, elles recélaient tant de cuivre, que les Romains s'habituèrent à désigner ce métal par l'épithète de

1. AMMIEN MARCELLIN, XIV, 8, 14, qui tirait ce renseignement de quelque ouvrage antérieur.

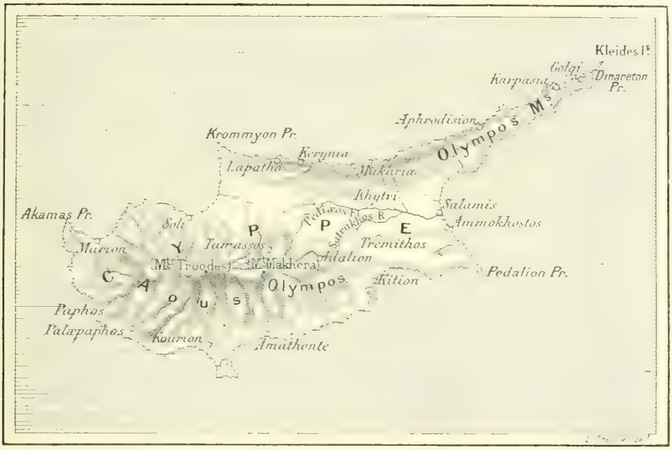
2. L'énumération des essences forestières connues par le témoignage des auteurs anciens se trouve tout au long dans l'ouvrage d'ENGEL, *Kypros*, t. I, p. 59, 62-63.

3. THÉOPHRASTE, *Hist. Plant.*, V, 8-9; sur le développement que les forêts avaient pris dans l'antiquité, voir le témoignage d'Ératosthènes dans STRABON, XIV, VI § 5, p. 684.

4. DIOSCORIDE, *H. Plant.*, I, 128; PLINE, *Hist. Nat.*, XII, 27.

5. Le henneh, *Lawsonia inermis* L., s'appelait en hébreu *kopher*, en grec κύπρος, et la fleur κύπρις comme la déesse de Cypre; cf. ENGEL, *Kypros*, t. I, p. 64-66. La plante fut introduite en Égypte vers le milieu du second empire thébain (LORET, *la Flore Pharaonique*, 2e éd., p. 80-81). Les anciens dérivaient le nom de l'île de celui de la plante (ÉTIENNE DE BYZANCE, *s. v.* Κύπρος; EUSTATHE, *Comm. ad Dionysium Periegeten*, v. 508-509, dans MULLER-DIDOT, *Geographi Græci Minores*, t. II, p. 312).

Cyprium, et le mot s'est glissé depuis lors dans toutes les langues de l'Europe[1]. On ne sait trop à quelle race il convient de rattacher les premiers habitants, à moins qu'on ne veuille voir en eux un rameau des Kefâtiou, qui hantèrent les côtes asiatiques de la Méditerranée dès une époque très reculée[2] : ils appelaient leur patrie Asi, au temps de la suprématie égyptienne, et ce nom nous invite à reconnaître en eux un peuple apparenté aux Égéens[3]. L'examen



des objets qu'on découvre dans leurs tombes les plus vieilles semble confirmer ce sentiment. Ce sont, pour la plupart, des armes et des outils en pierre, couteaux, hachettes, marteaux, têtes de flèche, et, mêlées à cet équipage grossier, vingt sortes de poteries difformes, façonnées à la main, rarement sur le tour, des cruches à la panse gauchie, des bols, surtout des manières de seaux pour le lait, munis d'un bec et de deux oreilles rudimentaires. La terre en est rouge ou noire ; le décor consiste en dessins géométriques incisés à la

1. Sur l'exploitation des mines de cuivre dans l'antiquité, cf. Engel, *Kypros*, t. I, p. 42-53.

2. Le nom de Kafit, Kafiti, a été appliqué à Cypre par Birch-Chabas, *Mémoire sur une Patère égyptienne du Musée du Louvre*, p. 23-28, 50-52. Birch veut voir dans la première syllabe de Κύπρος le terme *kef*, *kaf*, d'où *kafit*, et considère le nom de Σφῆκες donné aux Cypriotes comme une forme du même terme, cf. Brugsch, *G. Ins.*, t. II, p. 86-87, qui le rapproche du Kaphthor hébreu.

3. On chercha d'abord Asi, Asii, sur le continent asiatique, à Is sur l'Euphrate (Birch, *Observations on the Statistical Tablet of Karnak*, p. 46-47) ou en Palestine (Brugsch, *G. Ins.*, t. II, p. 51-52) : la découverte du décret de Canope a permis de l'identifier avec Cypre, et cette assimilation est admise généralement (Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 301 ; Ed. Meyer, *Geschichte Ægyptens*, p. 230 ; Max Müller, *Asien und Europa*, p. 336-337). On soutient encore la lecture Asebi ; sur le rapprochement possible d'Asi avec Ἀσία, cf. Maspero, dans la *Revue Critique*, 1886, t. II, p. 199. Max Müller a essayé de montrer qu'Asi et Alasia ne sont que les deux formes d'un même nom, et, par suite, qu'Alasia est Cypre comme Asi (*das Land Alaschya*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. X, p. 257-264).

surface. Le cuivre et le bronze, lorsqu'ils apparaissent, ne sont pas employés comme ornements ni comme pointes de flèche, mais on en fabrique des poignards à l'ordinaire. L'influence étrangère ne se trahit nulle part, et pourtant Cypre était entrée déjà en rapport avec les nations civilisées du continent[1]. La tradition chaldéenne voulait qu'elle eût été soumise, vers 3800, par Sargon d'Agadé[2]; sans insister sur la réalité de cette conquête, dont les effets durent en tout cas être fort éphémères, on a quelque raison de croire qu'elle subit de bonne heure l'influence des populations diverses qui vécurent tour à tour aux pieds du Liban. La légende attribue au roi Kinyras et aux Giblites les premiers établissements des Phéniciens dans la région méridionale, à Paphos, où le culte d'Adonis et d'Astarté prévalut toujours[3]. Les indigènes conservèrent leur langue, leurs mœurs, leurs chefs, leur indépendance, mais il leur fallut accepter, sur toute la côte et au voisinage des mines dans la montagne, la présence de colons ou de marchands, dont les comptoirs transformés bientôt en forteresses, Kition, Amathonte, Soli, Golgos, Tamassos, assurèrent aux cités de la Phénicie le monopole des trésors immenses que l'île renfermait[4].

Tyr et Sidon n'avaient aucune factorerie importante sur la portion du littoral cananéen qui se déroulait au sud du Carmel, et l'Égypte, même au temps des Pasteurs, n'aurait pas toléré qu'elles possédassent sur son territoire autre chose que des entrepôts soumis à la surveillance immédiate des autorités : les falaises de la Libye rebutèrent longtemps la constance de leurs capitaines et arrêtèrent leurs progrès au delà du Delta. Ils ne s'en rabattirent que d'une ardeur plus vive vers ces régions septentrionales, d'où leur venaient depuis des siècles les objets les plus précieux, le bronze, l'étain, l'ambre, le fer ouvré ou brut. Un peu au nord de l'Oronte, le rivage s'infléchit plein est et il ne quitte plus cette direction de longtemps : la Syrie cesse, l'Asie Mineure commence. Les Phéniciens la côtoyèrent, et peut-être doit-on leur attribuer la fondation de ces villes obscures qui gardèrent des noms d'apparence sémi-

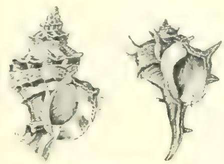
1. L'étude des origines cypriotes était comprise dans le plan original de cette *Histoire*, comme aussi celle des monuments qui nous restent des peuples épars sur les côtes asiatiques ou dans les îles de la mer Égée : je l'en ai retranchée, pour ne pas dépasser les limites des trois volumes qui me sont assignés, et je me suis borné à rappeler, en quelques mots très brefs, le résultat des recherches entreprises dans ces régions au cours de ces dernières années, surtout par Ohnefalsch-Richter.

2. Cf. ce qui est dit au sujet de cette conquête dans le tome I, p. 598, de cette *Histoire*.

3. L'ensemble des légendes relatives à la fondation de Paphos a été réuni par Engel, *Kypros*, t. I, p. 123, 168-173, t. II, p. 94 sqq., et par Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 226-227.

4. L'origine phénicienne est prouvée par les passages d'auteurs classiques rassemblés dans Engel, *Kypros*, t. I, p. 71-72, 103-105, 109-111, 121-124, qui ne l'admet que pour Paphos, Amathonte, Kition, et dans Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 221 sqq. La date de la colonisation est incertaine : donné ce que nous savons de l'état des marines dans les cités diverses, il me paraît difficile d'admettre que les côtes ne fussent pas déjà occupées en partie au temps des invasions égyptiennes.

tique jusqu'à l'époque romaine, Kibyra, Masoura, Rouskopous, Sylion, Mygdalé, Sidyma[1]. La grande île de Rhodes tomba tout entière entre leurs mains, et ses trois ports, Jalysos, Lindos, Camiros, leur fournirent une base d'opérations des mieux placées[2]. Deux voies se présentaient à eux par delà. Vers le sud-ouest, ils apercevaient la silhouette de Karpathos, et, loin derrière elle, les sommets de la chaîne crétoise. La Crète barre au midi l'entrée de la mer Égée, comme un petit continent qui se suffit à lui-même : elle contient des vallées plantureuses et des montagnes vêtues de forêts, des mines, des pêcheries. Les Phéniciens y prirent pied en bordure à Itanos, à Kairatos, à Arad[3], et ils gagnèrent la pointe de Cythère, où ils bâtirent, disait-on, un sanctuaire d'Astarté[4]. Si, partant de Rhodes, ils préféraient cingler directement au nord, ils se heurtaient bientôt aux groupes d'îles et de rochers épars entre l'Asie et l'Europe. C'étaient autant de postes, moins faciles à assaillir, plus commodes à défendre que ne l'auraient été des comptoirs de terre ferme : les Giblites occupèrent Mélos, les Sidoniens Oliaros et Théra[5], et l'on saisit la trace de leur séjour sur tous les points où il y avait quelque richesse naturelle, des métaux, du soufre, de l'alun, du blanc de foulon, de l'émeri, des plantes médicinales, des coquillages pour la teinture des étoffes[6]. La pourpre est sécrétée par plusieurs variétés de mollusques, très communs dans la Méditerranée orientale : ceux dont les artisans appréciaient le mieux les qualités étaient le *Murex trunculus* et le *Murex Brandaris*, et l'on en rencontre les détritus agglomérés par masses énormes au voisinage des villes phéniciennes. La matière colorante s'emmagasine près de la tête de l'animal. On cassait la coquille en cet endroit d'un coup de marteau, puis on recueillait avec soin le suc un peu jaunâtre qui



LE MUREX TRUNCULUS
ET LE MUREX BRANDARIS

1. Aucun témoignage direct ne leur attribue la fondation de ces villes, mais l'origine sémitique des noms est sûre pour la plupart d'entre elles. MOVERS, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 246-247.

2. Sur le cycle de légendes qui avaient conservé à Rhodes le souvenir des Phéniciens, cf. MOVERS, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 247-257; KENRICK, *Phœnicia*, p. 78-81; G. RAWLINSON, *History of Phœnicia*, p. 100-101, ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 230-231, et t. II, p. 145, 177.

3. MOVERS, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 270-272; KENRICK, *Phœnicia*, p. 81-84; ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 233, t. II, p. 145-146.

4. MOVERS, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 270-272; KENRICK, *Phœnicia*, p. 96-97; G. RAWLINSON, *History of Phœnicia*, p. 102; ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 233, et t. II, p. 145, 146.

5. MOVERS, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 266-269; KENRICK, *Phœnicia*, p. 94-96; G. RAWLINSON, *History of Phœnicia*, p. 102-104; ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 233, et t. II, p. 145. Thucydide (I, VIII) assure que « les Phéniciens et les Cariens avaient colonisé la plupart des îles de la mer Égée, Cyclades et Sporades ».

6. Le soufre, l'alun, le blanc de foulon à Mélos (DIOSCORIDE, *H. Pl.*, V, 123, 124, 180; DIODORE DE SICILE, V, 11; PLINE, *Hist. Nat.*, XXXV, 19, 50, 52). L'émeri σμύρις est mentionné dans les *Annales de*

suintait de la blessure, on le laissait macérer trois jours avec du sel, on faisait bouillir dans des vases de plomb et l'on réduisait à feu doux : on filtrait la liqueur au tamis, pour la débarrasser des résidus de chair qui y baignaient, et l'on trempait l'étoffe. La nuance la plus fréquente était un sang frais poussant au noir par réflexion : mais des manipulations graduées permettaient d'obtenir des tons rouges, violet sombre, améthyste[1]. Partout où les Phéniciens se sont risqués, on suit leur piste aux tas de coquillages qu'ils ont abandonnés sur le rivage ; les Cyclades et les côtes de la Grèce sont semées de ces débris. Les gisements d'or du Pangée excitèrent leur convoitise : ils fréquentèrent les îles voisines de la Thrace[2], puis ils se glissèrent dans la Propontide, par le canal sinueux de l'Hellespont, attirés peut-être vers les mines d'argent que les Asiatiques exploitaient aux montagnes de la Bithynie[3]. Au fond de ce bassin tranquille, un canal nouveau se creusait, plus semblable au lit d'un fleuve immense qu'à un détroit : ils le franchirent avec peine, sans cesse en danger d'être drossés à la côte par la violence du courant ou brisés contre les écueils qui semblaient se rapprocher pour les écraser, et ils débouchèrent dans une mer immense, aux flots orageux, dont les rives boisées s'enfuyaient à perte de vue vers l'Orient et vers l'Occident. Ils y achetèrent aux peuplades riveraines, qui elles-mêmes les recevaient des tribus de l'intérieur, tous ces produits de l'extrême nord dont la patrie semblait se dérober obstinément à leurs investigations, l'étain, le plomb, l'ambre, l'or du Caucase, le bronze, le fer. On ne sait jusqu'où ils s'avancèrent, car ils ne désignaient que d'un nom vague, *Iles de la Mer*[5], *Gens*



POIGNARD D'ÂHMOSIS[4].

Thoutmosis III (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 30 *a*, l. 15) sous la forme *asmouri*. Schweinfurth a signalé un lichen de Crète parmi les plantes recueillies à Déir el-Baharî (*Ueber Pflanzenreste aus altägyptischen Grabern*, dans les *Berichte der Deutschen Botanischen Gesellschaft*, 1884, p. 371, n° 45).

1. KENRICK, *Phœnicia*, p. 237-247. Les principaux passages classiques qui traitent de la pourpre sont ceux d'Aristote (*Hist. Animal.*, V, 13) et de Pline (*H. Nat.*, IX, 36-37), les premières expériences de Cole en Angleterre (*Observations on the Purple*, dans les *Philosophical Transactions of London*, t. XV, p. 1280), reprises et développées en France par Réaumur (*Découverte d'une nouvelle teinture de pourpre*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1711, p. 168-199), par Du Hamel (*Quelques Expériences sur la liqueur colorante que fournit la pourpre*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1736, p. 6-8, 49-63), confirmées par Deshayes (*Mollusques de la Méditerranée*, dans l'*Expédition scientifique de Morée*, t. III, p. 189-191), et plus récemment par Lacaze-Duthiers (*Mémoire sur la pourpre*, dans les *Annales des Sciences naturelles, Zoologie*, 4e série, t. XII, p. 1-92), ont permis de rétablir en son entier la technique des fabriques de pourpre.

2. Leur exploitation des mines de Thasos est attestée par Hérodote (VI, XLVII, II, XLIV, cf. PAUSANIAS, V, 25, 12) ; sur leurs établissements dans ces régions, voir MOVERS, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 273-286, et ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 233, t. II, p. 144.

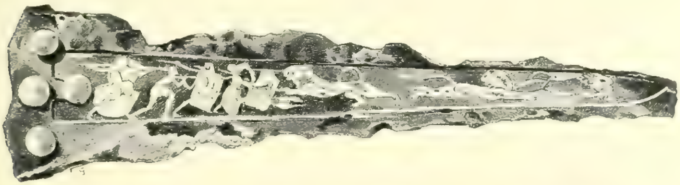
3. Pronektos, sur le golfe d'Ascanie, passait pour une colonie phénicienne (ETIENNE DE BYZANCE, *s. v. l.*).

4. *Dessin de Faucher-Gudin* ; cf. MARIETTE, *Notice des principaux monuments*, 1864, p. 222.

5. Ce sont les noms employés par les Égyptiens de la XIXe et de la XXe dynastie (E. DE ROUGÉ, *Extrait d'un Mémoire sur les Attaques dirigées contre l'Égypte*, p. 5, 19 sqq.).

de la Mer, les contrées et les peuples : c'était précaution calculée ou jalousie, afin de mieux dissimuler aux étrangers l'origine de leur fortune.

Ils n'avaient pas affaire à des barbares que peu de chose contentait[1] : ces Egéens, s'ils le cédaient encore aux grandes races de l'Orient, ils possédaient une civilisation originale et active, dont les restes ressortent de terre de vingt côtés à la fois, dans les Cyclades, dans le continent asiatique, dans la Grèce



UN DES POIGNARDS DÉCOUVERTS A MYCÈNES ET QUI MONTRENT L'IMITATION DU DÉCOR ÉGYPTIEN[2]

européenne, tombeaux, maisons, palais, ustensiles et parures, idoles et mobilier domestique ou funéraire. Il fallait pour satisfaire les princes fastueux qui régnaient aux Troies ou aux Mycènes primitives, non plus du clinquant ou des rebuts de pacotille, mais ce que l'Égypte et la Syrie fournissaient de meilleur, des étoffes de luxe, des meubles précieux, des armes solides et riches, des bijoux ou des vases d'un dessin curieux et raffiné, les mêmes qu'on employait à Memphis ou à Babylone chez les nobles ou chez les souverains. Et ils ne se bornaient pas à offrir en échange de ces trésors les produits bruts ou à peine travaillés de leurs domaines : ils avaient auprès d'eux des artisans dont les œuvres, pour être d'une réussite moins uniforme et d'une technique moins sûre que celle des Orientaux, témoignaient d'un esprit déjà fort éveillé et d'une habileté de main extraordinaire. Ils copièrent d'abord les pièces que les Phéniciens leur vendaient, puis ils s'en inspirèrent plus librement : tel poignard mycénien semble à plusieurs siècles d'intervalle procéder en droite ligne de celui qui appartint au Pharaon Âhmosis, mais on y remarque des éléments de décor nouveaux et des qualités d'expression supérieures. Les peuples du Nil et de l'Oronte, peut-être même ceux de l'Euphrate et du Tigre, conçurent un goût très vif pour cette orfèvrerie d'or, d'argent ou de bronze qui leur renvoyait leurs propres poncifs modifiés au delà de la Méditerranée, et, comme

1. Ici encore, j'ai dû retrancher les développements relatifs aux populations égéennes : je renvoie pour la connaissance de leur civilisation aux tableaux qu'en ont tracés Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 106 sqq., et Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. II, p. 55-182.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le fac-simile de* Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. VI, pl. XVIII.

nous imitons aujourd'hui encore des types d'ornementation en faveur chez des nations moins policées que nous, ils firent reproduire ces modèles exotiques par leurs potiers et par leurs ciseleurs. Les spéculateurs phéniciens, qui expédiaient aux parages de la Grèce des chargements entiers d'objets fabriqués dans leurs ateliers sous des influences diverses ou ramassés dans les bazars du vieux monde, rapportaient, en retour de fret, presque autant d'ouvrages achetés dans les villes de l'Occident, et qui se répandaient ensuite sur tous les marchés de l'Afrique et de l'Asie. Ils n'étaient pas les premiers qui eussent pratiqué ce métier avantageux de rouliers des mers, et, dès les siècles de l'empire memphite, les denrées des régions septentrionales étaient descendues, par l'intermédiaire des Haouinibou, jusqu'aux cités du Delta et de la Thébaide, mais ce commerce n'avait eu rien de continu, ni de régulier. Il se faisait par transmission de proche en proche, et les marins de la Syrie n'étaient que les derniers d'une longue chaîne d'intermédiaires : une guerre de tribu à tribu, une migration, le caprice d'un chef, suffisaient à rompre la communication et pouvaient suspendre le transit pour longtemps. Les Phéniciens voulurent se garantir contre ces risques, en allant tout chercher eux-mêmes aux pays d'origine lorsqu'ils le pouvaient, sinon aux ports les plus rapprochés des pays d'origine. Reparaissant chaque année sur les points où ils avaient installé leurs magasins, ils habituèrent les indigènes à préparer pour ces échéances les matières qu'ils savaient pouvoir troquer avec profit chez tel ou tel de leurs autres clients. Ils instituèrent ainsi, sur des routes fixes, comme un service de messageries maritimes, qui mit toutes les rives de la Méditerranée en rapports presque directs, et provoqua le mélange de l'Occident nouveau avec l'antique Orient.





La Dix-huitième Dynastie Thébaine

Thoutmosis 1er et son armée. - Hâtshopsitou et Thoutmosis 3 : l'organisation des provinces syriennes. Aménôthès 3 : les adorateurs d'Atonou.

La campagne de Thoutmosis 1er en Syrie. - L'organisation des armées égyptiennes : l'infanterie de ligne, les archers, le cheval et les gens de char. - La division et l'armement des troupes, les marches et le campement en pays ennemi : la bataille, les charges de la charrerie, le dénombrement et la distribution du butin. - La vice-royauté de Koush et la conquête des tribus éthiopiennes aux mœurs de l'Égypte.

Les premiers successeurs de Thoutmosis 1er : Ahmasi et Hâtshopsitou, Thoutmosis 2. - Le temple de Déir el-Bahari et les constructions de Karnak. - Les Échelles de l'Encens, l'expédition au Pouanit : l'échange avec les indigènes, le retour de l'escadre.

Thoutmosis 3 : son départ pour l'Asie, la bataille de Mageddo et la soumission de la Syrie méridionale. - De l'an 23 à l'an 28. - Conquête du

Lotanou et du Mitâni. - La campagne de l'an 33 et la prise de Qodshou en l'an 42. - Les tributs du Sud : le chant triomphal d'Amon.

Constitution de l'empire égyptien : les États vassaux et leurs rapports avec Pharaon, les Messagers du roi. - Les États alliés. - Cadeaux et mariages princiers ; condition des étrangères dans le harem royal. - Le commerce avec l'Asie, ses ressources, ses dangers ; la protection accordée aux industries nationales et les traités d'extradition.

Aménôthès 2, ses campagnes en Syrie et en Nubie. - Thoutmosis 4 ; son rêve à l'ombre du Sphinx et son mariage. - Aménôthès 3 et son règne pacifique. - Les grands travaux de construction. - Les temples de Nubie : Soleb et son sanctuaire d'Aménôthès 3, le Gebel Barkal, Éléphantine. - Les embellissements de Thèbes : le temple de Mout, les temples d'Amon à Louxor et à Karnak, le tombeau d'Aménôthès 3, la chapelle et les colosses de Memnon.

La grandeur croissante d'Amon et de ses prêtres : penchant d'Aménôthès 3 pour les dieux héliopolitains, son mariage avec Tîi. - Influence de Tîi sur Aménôthès 4 : la déchéance d'Amon et de Thèbes, Atonou et Khouitniatonou. - Physionomie nouvelle de Khouniaton, son caractère, son gouvernement, ses relations avec l'Asie : les tombeaux d'El-Amarna et l'art du temps. - Toutankhamon, Aï : le retour des Pharaons à Thèbes et la fin de la dix-huitième dynastie.





LE TEMPLE DE LOUXOR DANS SON ÉTAT ACTUEL, VU DE LA RIVE GAUCHE DU NIL[1]

CHAPITRE III

LA DIX-HUITIÈME DYNASTIE THÉBAINE

THOUTMOSIS Ier ET SON ARMÉE. — HÂTSHOPSÎTOU ET THOUTMOSIS III : L'ORGANISATION DES PROVINCES SYRIENNES. — AMENÔTHÈS III : LES ROIS ADORATEURS D'ATONOU.



On voudrait posséder le récit de la première expédition que Thoutmosis entreprit dans cette Asie, neuve encore pour ses Égyptiens; peut-être y saisirait-on, à travers la phraséologie emphatique des bulletins officiels, ou sous les phrases écourtées des biographies funéraires, un peu de l'impression qu'elle produisit sur l'esprit de ses vainqueurs. Sauf un très petit nombre de marchands et d'aventuriers, personne à Thèbes ou à Memphis ne connaissait d'elle que les notions éparses dans les romans à demi historiques de l'âge antérieur : quand on y pénétra enfin, tout dut y paraître paradoxal à des hommes dont la plupart n'avaient quitté leur patrie qu'afin de guerroyer en Éthiopie, ou de pousser une pointe rapide le long des côtes de la mer Rouge. Au lieu de l'étroite vallée, étirée entre ses deux chaînes monotones, et fécondée, presque à jour fixe, par le débordement

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Golénischeff.* La lettre ornée, qui est de Faucher-Gudin, représente la belle statue en granit rose d'Aménôthès II qui provient de Thèbes et qui est conservée au Musée de Turin; cf. ORCURTI, *Catalogo illustrato dei Monumenti Egizi*, t. I, p. 59, n. 3.

périodique de son Nil, ils voyaient de larges plaines irrégulières, fertiles sans inondation par le hasard des pluies ou par l'effet de rivières médiocres, des collines d'un galbe varié, chargées de vignes et de cultures, des montagnes contrariées, inégales, vêtues de forêts et sillonnées de torrents, coiffées souvent de neige au plus ardent de l'été, et, dans cette nature, où rien ne leur était familier, des nations d'allure et de mœurs disparates, des villes au profil crénelé, haut-dressées sur des tertres difficiles d'accès, une civilisation raffinée, très supérieure à celle qu'ils rencontraient en Afrique chez leurs ennemis ou chez leurs sujets. Thoutmosis atteignit du premier coup la limite que nul de ses successeurs ne dépassa pour longtemps, et il traça de Gaza à Mageddo, de Mageddo à Qodshou, de Qodshou à Carchémis, l'itinéraire que les généraux égyptiens suivirent désormais dans leur marche vers l'Euphrate. Nous ne savons pas quelle résistance on lui opposa sur sa route : en arrivant au Naharaîna, il se heurta à des troupes placées sous les ordres d'un chef unique, peut-être le roi de Mitâni, peut-être un des lieutenants du Cosséen de Babylone, qui avait réuni pour un effort commun la plupart des petits princes de la contrée septentrionale[1]. La victoire fut disputée chaudement, mais l'avantage finit par demeurer aux envahisseurs, et d'innombrables prisonniers tombèrent en leur pouvoir. Le vieil Âhmosi, fils d'Abîna, qui faisait ses dernières armes, et son cousin Âhmosi Pannekhabît se distinguèrent comme d'habitude : le premier s'empara d'un char, et l'amena devant Pharaon avec les trois soldats qui le montaient, pour recevoir une fois de plus le collier d'or[2]; le second tua vingt et un ennemis dont il rapporta les mains en trophée, prit un chariot, un piéton, et obtint en récompense un lot somptueux de bijoux, colliers, bracelets, lions ciselés, vases de choix, épées de prix[3]. Une stèle, érigée au bord de l'Euphrate, non loin de l'endroit où la bataille avait été livrée, marqua la frontière que le conquérant prétendait assigner à son empire[4]. Il rentra à Thèbes avec un butin immense, qui profita aux dieux comme aux hommes, car il en consacra une portion à l'embellissement du temple d'Amon, et dont la vue dissipa certainement les derniers préjugés que le peuple nourrissait contre les chevauchées au delà

1. Cf. pourtant ce qui est dit sur la faiblesse des rois cosséens, au t. II, p. 118-128, de cette *Histoire*; ce prince de Naharaîna doit avoir été plutot un des rois du Mitâni.

2. *Inscription d'Ahmasi-si-Abina*, l. 36-39; cf. Lepsius, *Denkm.*, III, 12; Chabas, *les Pasteurs en Égypte*, p. 22. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 234-235, 271.

3. Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, t. XIV, A, l. 8-9, B, l. 9-10; cf. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 78, l. 9-11.

4. *Annales de Thoutmosis III*, *l. 17-18*; cf. E. de Rougé, *Notice de quelques fragments de l'Inscription de Karnak*, p. 17-18, 24-26, où le fait a été noté pour la première fois.

de l'isthme. On vanta Thoutmosis d'avoir fait comme toucher du doigt la réalité de régions et de gens qui étaient restés jusqu'à lui des on-dit d'exilés ou de voyageurs plus ou moins véridiques ; on admira l'originalité de ce fleuve du Naharaîna, qui ne le cédait en rien au Nil pour le volume de ses eaux, et qui pourtant coulait à l'inverse, du nord au sud; même on se permit des jeux de mots sur la nécessité où ceux qui y navigueraient allaient se trouver, de lui appliquer à contresens les termes employés en Égypte pour la descente et pour la montée[1]. Cette première expédition servit de modèle à la plupart de celles que les Pharaons dirigèrent en Syrie : c'était toujours une sorte de charge à fond, lancée de Zalou vers le nord-est, et qui coupait le pays en diagonale, culbutant les armées régulières, lorsqu'elles se jetaient à la traverse, enlevant les villes qu'on pouvait brusquer et négligeant les autres, pillant, brûlant, tuant au hasard; nul arrêt, nul hivernage sur le terrain, mais un retour triomphal au bout de quatre ou cinq mois, sauf à recommencer l'année d'après, si quelque révolte éclatait parmi leurs vaincus[2].

L'instrument qu'ils employèrent était le plus perfectionné de tous ceux qu'on eût vus jusqu'alors. Les bandes égyptiennes, aguerries par leur lutte séculaire contre les Pasteurs, tenues en haleine, depuis le règne d'Âhmosis, par les incursions perpétuelles des barbares éthiopiens ou libyques, devaient avoir aisément raison des Syriens; non que ceux-ci manquassent de bravoure et de discipline, mais ils n'avaient pas un recrutement aussi large, et leur émiettement politique les empêchait de mettre sur pied des masses aussi profondes. L'organisation militaire ne s'était pas modifiée de manière sensible après les temps anciens : elle comportait toujours une milice, investie de fiefs, et obligée au service personnel envers le prince du nome ou envers le souverain[3], puis

1. Un passage de l'inscription de Tombos (Lepsius, *Denkm.*, III, 5 *a*, l. 13-14) définit l'Euphrate : *mou pifi qodnou khdoudi m khonti*. Or *khodou* signifie *aller au nord* et *khonti*, *aller au sud*, si bien que le mot à mot de la phrase donnerait pour l'Euphrate : « Cette eau où navigue *Celui qui va au nord* comme *quelqu'un qui va au sud* », c'est-à-dire où il faut employer les termes contraires à ceux dont on se servirait sur le Nil pour indiquer la descente et la montée. L'interprétation de ce petit rébus a été donnée par E. de Rougé (*Étude des monuments du Massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 41, n. 4; cf. Piehl, *Petites Études Égyptologiques*, p. 26, n. 58), à qui Brugsch l'a empruntée (*Geschichte Ægyptens*, p. 265, *die Ægyptische Völkertafel* dans les *Abhandlungen* du Congrès de Berlin, *Afrikanische Section*, p. 33-34, et *die Ægyptologie*, p. 260-261); elle a passé, de Brugsch, chez les autres égyptologues.

2. J'avais cru pouvoir conclure du récit des campagnes d'Aménôthès II que ce Pharaon hiverna une fois au moins en Syrie (*Histoire Ancienne des peuples de l'Orient*, 1875, p. 207; cf. Lieblein, *sur un nouvel argument chronologique tiré des récits datés des guerres pharaoniques en Syrie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. I, p. 101). Le texte ne comporte pas cette interprétation, et il faut, par conséquent, renoncer jusqu'à nouvel ordre à croire que les Pharaons passèrent jamais plus de quelques mois dans une même année sur territoire ennemi (Max Müller, *Asien und Europa*, p. 265, n. 4).

3. A ce moment, la partie active de ce contingent qui servait dans l'infanterie prenait le nom de *Ouâou*, comme collectif *aouîtou* (Maspero, *Notes au jour le jour*, § *3*, dans les *Proceedings*, 1890-1891, t. XIII, p. 303; Brugsch, *die Ægyptologie*, p. 233; Max Müller, *Asien und Europa*, p. 270, n. 2).

une force permanente[1] divisée en deux corps, l'un pour le Saïd, l'autre pour le Delta ; les éléments, cantonnés en partie dans les places frontières, groupés en partie autour du maître, à Thèbes ou dans celle de ses résidences qu'il préférait, étaient prêts à se réunir au premier signal pour entrer en campagne[2]. Le nombre des indigènes susceptibles d'être levés à l'occasion par *générations*[3], ou, comme nous disons, par classes, pouvait monter à plus d'une centaine de mille[4], mais on ne les appelait pas tous, loin de là, et il ne paraît pas que les armées actives aient jamais compté plus d'une trentaine de mille hommes à la fois : je ne sais même pas si, à l'ordinaire, elles dépassaient de beaucoup le chiffre de dix ou de quinze mille[5]. L'infanterie comprenait naturellement des troupes de ligne et des troupes légères. Les premières avaient la perruque brève à petites mèches étagées, ou une espèce de bonnet rembourré en guise de casque, et dont l'épaisseur amortissait les coups : aucune armure ne garantissait le buste, mais un pagne court s'enroulait autour des reins, et une sorte de tablier triangulaire, échancré parfois sur les côtés, et composé de lanières en cuir cousues, s'accrochait à la ceinture afin de protéger le ventre ou le haut des cuisses. On avait substitué au pavois gigantesque de la vieille époque thébaine[6] un bouclier de dimensions moins gênantes, cintré par le sommet et décoré souvent d'une bosse pleine en métal, que les habiles

1. Bouriant, *à Thèbes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 44, l. 25 ; Max Müller, *Erklärung des grossen Dekrets des Königs Har m-hebe*, dans la *Zeitschrift*, 1888, p. 82-84.

2. Pour l'organisation du service militaire en Égypte, voir ce qui est dit au t. I, p. 305-308, 452-453, de cette *Histoire*. Le recrutement est représenté dans plusieurs tombeaux thébains (Virey, *Tombeau de Pehsukher*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. V, p. 294-295 ; Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLVII, 1-3, 5-6, et t. I, p. 484-487, 831 ; Bouriant, *le Tombeau d'Harmhabi*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. V, p. 419-422).

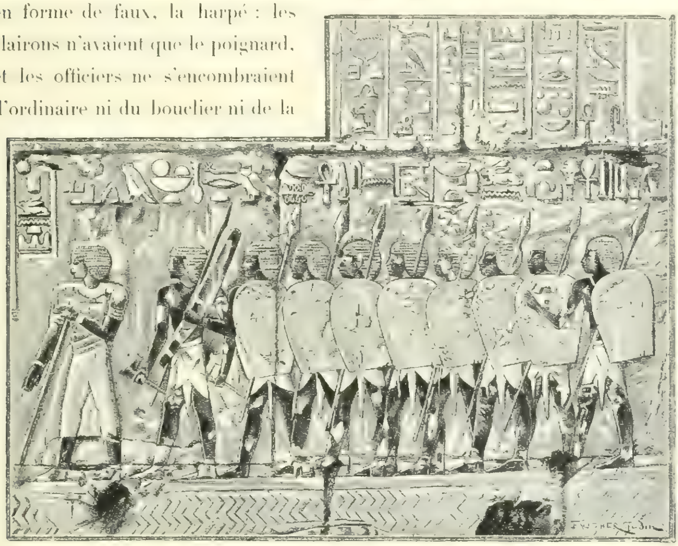
3. *Zamâou*. Pour le sens de ce mot, cf. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. I, p. 56, note 2. Les soldats de ces classes sont représentés à Déîr el-Baharî, accourant en armes au-devant des soldats qui reviennent du Pouanît (Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 11-12).

4. Les seuls chiffres connus sont ceux qu'Hérodote donne pour l'époque saïte (II, clxvi), et qui sont évidemment exagérés (Wiedemann, *Herodot's zweites Buch*, p. 577). Si l'on se reporte aux temps modernes, on verra que de 1830 à 1840 Méhémet-Ali avait près de 120 000 hommes en Syrie, en Égypte et au Soudan ; en 1841, son armée comptait encore 81 000 hommes, au moment où les traités lui imposèrent l'obligation, mal tenue d'ailleurs, de la réduire à 18 000. Je crois qu'en évaluant à 120 000 ou 130 000 soldats l'ensemble des forces dont les Pharaons de la XVIIIe dynastie, maîtres de toute la vallée du Nil et d'une partie de l'Asie, pouvaient disposer à la rigueur, mais qu'ils ne mirent jamais sur pied d'un seul coup, on ne se tiendra pas très éloigné de la vérité.

5. Nous ne possédons nul renseignement direct sur la composition des armées qui opéraient en Syrie : nous savons seulement qu'à la bataille de Qodshou, Ramsès II eut en face de lui 2 500 chars montés par trois hommes chacun, soit 7 500 hommes de charrerie, plus une troupe qui est évaluée au Ramesséum à 8 000, à Louxor à 9 000 hommes (Guieysse, *Textes historiques d'Ipsamboul*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VIII, p. 138), ce qui suppose probablement une vingtaine de mille hommes pour l'ensemble de l'armée syrienne. Il semble résulter du récit que l'armée égyptienne était moins nombreuse, et je l'évalue très dubitativement à 15 000 ou 18 000 hommes environ : or on la considérait comme une armée puissante, et celle des Hittites comme une troupe innombrable. Un passage du *Papyrus Anastasi n° 1*, pl. XIV, l. 1-XVI, l. 5, nous apprend la composition d'un corps dirigé par Ramsès II contre les tribus des environs de Qoçéir et du Val Rahanou, 5 000 hommes dont 620 Shardanes, 1 600 Qahak, 70 Mashaouasha, 880 Nègres (Chabas, *Voyage d'un Egyptien*, p. 49-72).

6. Ce genre de pavois est figuré, d'après des tombeaux de Siout, au t. I, p. 457, de cette *Histoire*.

essayaient de présenter toujours au choc des lances ou des javelines ennemies. Un esponton de 1 m. 60 environ, terminé par une large pointe en bronze ou en cuivre, quelquefois un fléau, une hache, un poignard ou un sabre recourbé en forme de faux, la harpé : les clairons n'avaient que le poignard, et les officiers ne s'encombraient d'ordinaire ni du bouclier ni de la



UN PELOTON DE PIQUIERS ÉGYPTIENS À DEIR EL-BAHARI[1].

pique, mais ils gardaient la hache et le poignard, parfois un arc[2]. L'infanterie légère consistait surtout en archers — *pidâtiou*, — les célèbres archers d'Égypte, dont les grands arcs et les flèches longues, décochées avec une adresse meurtrière, devinrent promptement célèbres dans tout l'Orient[3] : ils avaient emprunté aux Asiatiques, probablement aux Hyksôs, le carquois dont

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de* NAVILLE, *the Temple of Deir el-Bahari, its Plan, its Founders, and its first Explorers, Introductory Memoir*, pl. VIII.

2. Pour les premiers règnes de la XVIII[e] dynastie nous ne possédons guère, outre les soldats figurés ci-dessus, que les troupes représentées dans les tableaux des fêtes qui célébrèrent le retour de la flotte du Pouanît, sous Hâtshopsîtou (DÜMICHEN, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, pl. V, VI, VII, VIII, X, XIII, MARIETTE, *Deir el-Bahari*, pl. 4, 11-12, 15), on en revoit un certain nombre sur les monuments d'Amenôthès IV (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 92) et d'Harmhabi (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXII; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. XLIV *ter*; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 121 *b*, et pour le détail, WILKINSON, *Manners and Customs*, 2[nd] ed., t. I, p. 186 sqq.; ERMAN, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 714-723).

3. Ces *pidâtiou* sont mentionnés aux dépêches d'El-Amarna comme formant le fond des troupes qui tenaient garnison en Asie, dans les villes sujettes ou alliées des Égyptiens (WIEDEMANN, chez DELATTRE, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. XV, 1892-1893, p. 347-348; ERMAN, chez ZIMMERN, *die Keilschriftbriefe aus Jerusalem*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 250, n. 7; MAX MÜLLER, *zu den Keilschriftbriefen aus Jerusalem*, dans la

leurs ancêtres ne soupçonnaient point l'usage, et qu'ils portaient pendu au côté ou jeté en bandoulière sur le dos[1]. Piquiers et archers, ils étaient pour la plupart Égyptiens de race, et ils se répartissaient en régiments de densité inégale, qui recevaient à l'ordinaire le nom de quelque dieu, régiment de Râ ou de Phtah, d'Amon ou de Soutkhou[2] : on y versait, à côté des contingents féodaux commandés par leur seigneur ou par ses lieutenants, les gens du roi fournis par les domaines de la couronne. Des auxiliaires, racolés parmi les tribus du Sahara ou parmi les nègres du Haut-Nil, complétaient les effectifs[3]. On les recherchait assez peu au début, mais le nombre s'en accrut, à mesure que les guerres devinrent plus fréquentes et qu'elles exigèrent une dépense d'hommes plus continue. Les Pharaons se ménagèrent des réserves inépuisables chez ces races courageuses, actives, dures à la souffrance, infatigables, et que leur turbulence native empêchait seule de secouer le joug des Égyptiens. Ils encadrèrent fortement les éléments qu'ils leur empruntèrent, et ils en confièrent l'instruction à des officiers de choix : ceux-ci les assujettirent à une discipline rigoureuse, les assouplirent aux évolutions des troupes régulières et transformèrent leurs hordes désordonnées en bataillons d'attaque solides et brillants[4].

La vieille armée, celle qui avait conquis la Nubie pour les Papi et pour les

Zeitschrift für Assyriologie, t. VII, p. 64-65). L'idée que ces archers étaient des étrangers mercenaires pouvait paraître naturelle, quand on lisait leur nom collectif *shamiriti*, et qu'on le rapprochait du copte *shemmo*, qui signifie *étranger* (Brugsch, *Dictionnaire Hiéroglyphique*, p. 1391-1392, et *die Ægyptologie*, p. 240-243) : elle n'est plus admissible depuis que l'on connaît la véritable prononciation du mot — *pidîti*, — et les tableaux de Déîr el-Baharî, où les archers sont représentés, montrent qu'ils appartenaient au vieux fond de la race égyptienne, comme la grosse infanterie.

1. Les questions relatives à l'introduction du carquois dans les armées de l'Égypte ont été soulevées par Maspero, *Notes au jour le jour*, § 18, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1891-1892, t. XIV, p. 184-187.

2. Sur la division en bataillons et en régiments des armées égyptiennes, cf. Wilkinson, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. I, p. 193 sqq.; Erman, *Ægypten*, p. 716-717. L'armée de Ramsès II à la bataille de Qodshou comptait quatre corps, qui portaient les noms d'Amon, de Râ, de Phtah et de Soutkhou. D'autres corps moindres, désignés sous le nom de *sa*, *saou*, les φυλαί, les *tribus*, s'appelaient la *Tribu de Pharaon*, la *Tribu Beauté du disque solaire* (Mariette, *Catalogue général des monuments d'Abydos*, p. 385-386 nos 1062, 1063, p. 388-389 n° 1070, p. 391 n° 1076) : c'étaient, autant que j'en puis juger, des troupes levées sur les domaines du roi, d'après un système de recrutement régional, et unies par certains privilèges et par certains devoirs communs qui les constituaient en milices héréditaires, en *tribus*. Ces *tribus* militaires sont probablement ce que l'auteur du traité *de Iside* (§ 72, éd. Parthey, p. 126-127) appelle les γένη, les *races* en lesquelles Osiris divisa son armée, et qui arboraient chacune pour étendard un emblème divin, dont le culte resta commun à tous ceux qui en firent partie; cf. Brugsch, *die Ægyptologie*, p. 235-236.

3. Les recrues éthiopiennes sont représentées quelquefois, dans les tombeaux thébains de la XVIIIe dynastie, entre autres dans celui de Pahsoukhîr (Virey, *le Tombeau de Pehsukher*, dans les *Mémoires de la Mission Française du Caire*, t. V, p. 294-295).

4. Les armées de Hâtshopsîtou avaient déjà des auxiliaires libyens, dont quelques-uns sont figurés à Déîr el-Baharî (Dümichen, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, pl. VI, XI; Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 12). On en voit d'origine asiatique auprès d'Aménôthès IV (Lepsius, *Denkm.*, III, 92), mais on ne les rencontre sur les monuments de façon régulière qu'à partir du règne de Ramsès II; c'est alors que les Shardanes apparaissent pour la première fois parmi les gardes attachés à la personne du roi (E. de Rougé, *Extrait d'un Mémoire sur les attaques des peuples de la mer*, p. 23-25).

Ousirtasen, n'avait possédé jadis que ces trois variétés de fantassins : l'armée moderne s'était adjoint une troupe nouvelle, depuis l'invasion des Pasteurs, la charrerie, qui répondait à peu près à notre cavalerie comme emploi tactique et comme efficacité[1]. Le cheval, introduit en Égypte, s'y était acclimaté tant bien que mal[2]. Il n'y avait rien perdu de sa taille élevée; il gardait le front bombé, qui prêtait à sa tête un profil busqué doucement et comme moutonné,



UN PELOTON D'ARCHERS ÉGYPTIENS À DEÎR EL-BAHARI[3].

le cou effilé, la croupe mince et un peu étroite, la cuisse maigre, la jambe sèche, la queue fournie et longue. Le climat l'énervait, et ce n'était pas sans peine qu'on l'empêchait de dégénérer : il fallait sans cesse rajeunir l'espèce au moyen d'étalons et de juments qu'on se procurait en Syrie[4]. Les Pharaons entretenaient des haras dans leurs cités principales, et les seigneurs se piquaient à leur exemple de posséder des manades nombreuses. L'intendance des écuries, aux ordres des *Chefs des cavales*, devint avec le temps une des adminis-

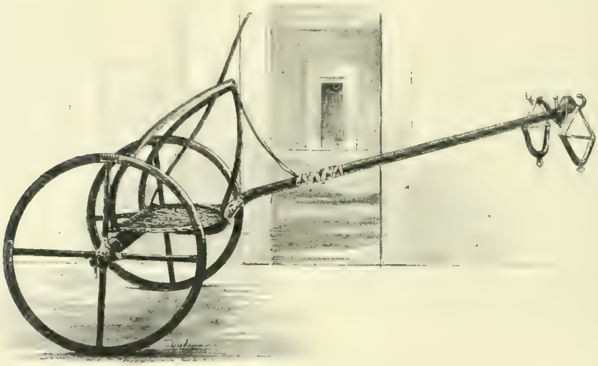
1. Le rôle des chars dans les armées égyptiennes a été étudié d'abord par Rosellini, *Monumenti Civili*, t. III, p. 232-271, puis par Wilkinson, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. I, p. 222-241, enfin par Texier de Ravisi, *Études sur les Chars de guerre égyptiens*, dans le *Congrès provincial des Orientalistes Français, tenu à Saint-Étienne*, t. II, p. 439-472.

2. Les caractères du cheval égyptien ont été définis par Prisse d'Avennes, *des Chevaux chez les Anciens Égyptiens* (dans Perron, *le Nâçéri, traduit de l'arabe d'Abou-Bekr-ibn-Bedr*, t. I, p. 128-135), par Sanson, *Traité de Zootechnie*, p. 48-50, et par Piétrement, *les Chevaux dans les temps préhistoriques et historiques*, p. 485-488. Sur l'époque de l'introduction du cheval en Égypte, cf. ce qui est dit au t. II, p. 51, de cette *Histoire*.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie*; cf. Dümichen, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, pl. VIII, X, et Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 11.

4. Les *Annales de Thoutmosis III* enregistrent fréquemment les cavales et les chevaux pris comme butin ou ramenés d'Asie en guise de tribut (32 juments à la l. 5, 188 à la l. 8, 26 à la l. 9, 260 à la l. 22, 180 à la l. 40); le nombre en serait beaucoup plus considérable si l'inscription n'était pas mutilée. On importait, outre les espèces ordinaires, des étalons vigoureux de la Syrie septentrionale, qu'on appelait, d'un nom sémitique, *Abiri*, les forts (*Papyrus Anastasi IV*, pl. XVII, l. 8-9; cf. *Recueil de Travaux*, t. II, p. 146, n. 3; Bondi, *dem Hebräisch-phönizischen Sprachzweige angehörige Lehnwörter in Hieroglyphischen und Hieratischen Texten*, p. 24-27). On voit représentée parfois, dans les tombeaux de la XVIII[e] dynastie, l'arrivée en Égypte des chevaux syriens (Bouriant, *le Tombeau d'Harmhabi*, pl. IV, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. V, p. 422).

trations les plus importantes de l'État[1]. Les chars étaient à l'origine de provenance étrangère comme les animaux[2], mais les ouvriers égyptiens avaient appris bientôt à les fabriquer plus élégants, sinon plus solides, que leurs modèles. La légèreté en était la qualité maîtresse : chaque homme devait pouvoir emporter le sien sur ses épaules, sans se fatiguer. Aussi n'admettait-on dans la



LE CHAR ÉGYPTIEN CONSERVÉ AU MUSÉE DE FLORENCE[3].

construction que du bois, chêne ou frêne, et du cuir : les métaux, or ou argent, fer ou bronze, n'y figuraient qu'en petite quantité, pour l'ornementation. Les roues avaient quelquefois quatre ou huit rais, le plus souvent six. L'essieu consistait en un seul ais d'acacia, épais et résistant. Deux pièces emmortaisées l'une sur l'autre dessinaient le cadre de la caisse, un demicercle ou une moitié d'ellipse fermée par une barre droite; on établissait sur

1. Sur les *Chefs de cavales* — *Mir sousimoutou* — et sur le rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie ramesside, cf. MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 39-41, et BRUGSCH, *die Ægyptologie*, p. 215, 238. Les haras sont indiqués dans le récit de la conquête de l'Égypte par l'Éthiopien Piônkhi, à Hermopolis (l. 64-66), à Athribis (l. 109-110), dans les villes situées à l'est et au centre du Delta (l. 111-119), à Sais (l. 138). Diodore de Sicile (I, 45) racontait que, de son temps, on montrait encore, depuis Memphis jusqu'à Thèbes, sur la rive occidentale du fleuve, les fondations de cent écuries pouvant contenir chacune deux cents chevaux. Sur l'administration de l'*ahou, ahît*, ou de l'écurie, cf. VIREY, *Étude sur un parchemin rapporté de Thèbes*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 485-490, où trop d'extension est attribué au mot lui-même.

2. Le fait est prouvé par la forme même des noms *markabouti*, qui est l'hébreu *markabôth*, et *agalati*, qui est l'hébreu *agalah*. Cf., pour tout ce qui a trait à ce sujet, CHABAS, *Étude sur l'Antiquité historique*, 2e éd., p. 421-457, et BONDI, *dem Hebräisch-phönizischen Sprachzweige angehörige Lehnwörter in Hieroglyphischen und Hieratischen Texten*, p. 38, 44-57, 116.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Petrie;* cf. ROSELLINI, *Monumenti Civili*, pl. CXXII, 1); l'original est aujourd'hui au musée de Florence (MIGLIARINI, *Indication succincte des monuments égyptiens au Musée de Florence*, 1859, p. 94-95, n° 2678). Rosellini considérait ce char comme étant d'origine scythique (*Monumenti Civili*, t. III, p. 263-269), et l'on admet encore parfois son opinion; c'est un char égyptien, mais construit à l'usage d'un mort, pour être déposé dans un tombeau, et sa destination funéraire explique la légèreté outrée de la construction et ses imperfections.

ce bâtis un plancher de sycomore ou un treillis élastique de lanières en cuir. Des panneaux s'implantaient dans le pourtour, pleins sur le front, évidés sur les côtés et flanqués chacun d'une main courante. Le timon, tout d'une venue, se coudait au cinquième environ de sa longueur. On emmanchait le



LE ROI CHARGEANT SUR SON CHAR[1]

gros bout au milieu même de l'essieu et l'on fixait la caisse sur cette manière de T gigantesque, l'arrière à plat sur l'axe, l'avant emboîté pour ainsi dire dans la courbe du timon : une double ligature en cuir assurait la solidité de l'ensemble. Un joug de charme, tordu en arc, s'attachait à l'extrémité libre et servait à atteler les chevaux[2]. Les Asiatiques s'installaient trois sur un même char : les Égyptiens n'y montèrent jamais que deux, le gendarme qui combattait — *sinni* — et l'écuyer — *qazana* — qui maniait le bouclier pendant l'action[3]. Ils disposaient d'un arsenal complet, lances et javelots, poignards, harpé en faucille, massue, hache : deux étuis d'arc s'accrochaient aux flancs, ainsi que deux amples

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie* : cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. LXIV, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LIV 1, LXVII. Le tableau est du temps de Ramsès II, il vient du temple de Beit-Oually en Nubie.

2. Les noms des parties du char égyptien sont énumérés dans des textes que nous ont conservés le *Papyrus Anastasi nº I*, pl. XVIII, l. 3 sqq., le *Papyrus Anastasi IV*, pl. XVI, l. 7 sqq., et le *Papyrus Koller*, pl. I, l. 1, II, l. 2, publié par Wiedemann, *Hieratische Texte aus den Museen zu Berlin und Paris*, pl. X-XI. Le plus curieux a été interprété par Erman, *Hymne sur le char du roi*, dans le *Congrès de St Étienne*, t. II, p. 430-438, et *Hieratische Ostraka*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 94-95.

3. Le rôle du *qazana* a été reconnu par E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques récemment publiés par M. Greene*, p. 26, ainsi que son origine sémitique ; celui du *sinni* par Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 41, d'où il est passé dans Brugsch, *Die Ægyptologie*, p. 215, 237. Le premier est le ἡνίοχος ou θεράπων des poèmes homériques, l'autre est le παραιβάτης.

carquois. Le char n'avait jamais qu'une stabilité fort médiocre et il se renversait au premier prétexte. Lors même qu'on le menait au pas, la moindre aspérité du terrain le secouait horriblement, mais quand il était lancé au galop, on ne s'y maintenait que par des prodiges d'équilibre : le gendarme enjambait alors l'avant de la rotonde, et, conservant le pied droit à l'intérieur, il calait le pied gauche sur le timon, afin de mieux résister aux cahots et de s'appuyer sur une base plus large[1]. La pratique exigeait donc une longue éducation : on la prenait dans des écoles d'instruction spéciales, où ceux qui se destinaient au métier entraient presque enfants. Une fois rompus à toutes les difficultés de la manœuvre, on leur allouait un char d'ordonnance et l'attelage réglementaire, dont ils répondaient vis-à-vis de Pharaon ou de ses généraux, puis ils s'en retournaient chez eux jusqu'au prochain appel[2]. Le gendarme avait le pas sur l'écuyer, et tous deux se considéraient comme supérieurs au fantassin : de fait, la charrerie était, comme chez nous la cavalerie, l'arme aristocratique où les princes de la famille royale s'engageaient, ainsi que les nobles ou leurs enfants[3]. On ne s'aventurait pas volontiers sur le dos même du cheval, et ce n'était guère qu'au milieu d'un combat, lorsque le char était brisé, que l'on se décidait à enfourcher l'une des bêtes pour se tirer de la mêlée[4]. Il semble pourtant qu'il y ait eu çà et là quelques cavaliers, qui faisaient fonction de courriers ou d'aides de camp : ils n'avaient ni selle, ni couverture, ni étriers, mais seulement des rênes afin de diriger leur monture, et leur assiette était moins stable encore que celle des charriers[5].

L'infanterie se divisait en pelotons de six à dix hommes, commandés par un officier et rangés autour d'une enseigne : celle-ci représentait un animal

1. Cf. les représentations du roi combattant dans Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. LXIV, et dans Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LIV 1, LXVII, dont l'une est reproduite au t. II, p. 217, de cette *Histoire*. C'est une pose fréquente dans la mêlée, lorsque le roi veut frapper de la javeline, de la massue ou de la harpé, l'ennemi placé à droite ou à gauche des chevaux : lorsqu'il tire de l'arc, il tient les deux pieds sur le plancher même du char.

2. *Papyrus Anastasi III*, pl. VI, l. 2-10 ; cf. Maspero, *du Genre épistolaire chez les Anciens Égyptiens*, p. 42-43, et Erman, *Ægypten und ägyptisches Leben*, p. 721-722.

3. Sur cette préséance des officiers de charrerie sur les officiers d'infanterie, cf. le traité de hiérarchie publié et commenté par Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 40-41 ; les fils de roi, ceux de Ramsès II et de Ramsès III par exemple, servaient souvent d'écuyer à leur père.

4. Dans la grande inscription où Minéphtah raconte sa victoire sur les *peuples de la mer*, Chabas avait cru reconnaître la mention d'*officiers qui étaient sur les chevaux du roi*, et qui se mirent à la poursuite des vaincus (*Études sur l'Antiquité historique*, 2e éd., p. 197, 433, n. 2); mais le texte dit au contraire que ce sont les charriers, *sinniou*, qui agirent de la sorte, non des gens montés sur le dos de leurs bêtes, des cavaliers (Mariette, *Karnak*, pl. 53, l. 38).

5. Un cavalier est figuré sur une hache en bronze découpé du Musée Britannique (Wilkinson, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. I, p. 278); plusieurs autres cavaliers sont représentés sur les tableaux de bataille, ainsi dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XIII, ou dans Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. CXX, t. III, p. 240 sqq., et *Monumenti Storici*, pl. XLVI, 2, LVII, LXXXVII, XCV, CVIII, CX, CXX, tant Égyptiens qu'Asiatiques. Cf. à ce sujet Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, 2e éd., p. 430-437, et Brugsch, *die Ægyptologie*, p. 237.

sacré, un emblème du roi ou de son double, une figure divine, posée au sommet d'une pique[1]; c'était comme l'idole du groupe, à laquelle on rendait un culte. Combien il fallait de ces pelotons afin de constituer les compagnies ou les bataillons, à quels insignes on distinguait les différents grades et comment la hiérarchie s'établissait entre eux, nous l'ignorons pour les fantassins et pour les charriers : on rencontre parfois des manipules de quarante ou de



FANTASSIN S'EXERÇANT À MONTER À CHEVAL, D'APRÈS UN BAS-RELIEF DU MUSÉE DE BOLOGNE[2].

cinquante unités, mais n'est-ce point le hasard, ou le dessinateur s'est-il astreint réellement à donner le nombre réglementaire? Les officiers inférieurs étaient équipés à peu près comme le troupier, au bouclier près qu'on ne leur voit pas, du moins dans les marches; les officiers supérieurs se reconnaissaient à l'ombrelle ou au chasse-mouches, qui leur conféraient le droit d'approcher de la personne royale[3]. Les exercices auxquels on soumettait tout ce monde différaient assez peu de ceux qui étaient en honneur dans les milices de l'Ancien Empire[4], la lutte corps à corps, le pugilat, le saut, la course libre ou par ligne en observant les distances, le maniement des piques, l'escrime, le

1. Plutarque, ou l'auteur du traité *de Iside*, § 72, éd. Parthey, p. 126, atteste que les compagnies et les régiments de l'armée égyptienne étaient analogues aux [illegible] et aux *τάξεις* des Grecs. Sur les étendards, cf. Diodore de Sicile, I, 86, Plutarque, *de Iside et Osiride*, § 72, et Parthey, p. 126-127, et les exemples réunis par Wilkinson, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. I, p. [illegible].

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Flinders Petrie.*

3. Wilkinson, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. I, p. 196-197, qui le premier remarqua ce fait. Le porte-ombrelle, *[illegible]*, était inférieur au porte-chasse-mouches [illegible], *[illegible]* (cf. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 41, et Brugsch, *Die Ægyptologie*, p. 236-237.

4. Voir la représentation d'une partie de ces exercices au t. I, p. 452-453, de cette *Histoire*.

tir à la cible : la danse de guerre n'était plus en vigueur dans les régiments égyptiens, et ne subsistait que chez les auxiliaires éthiopiens ou libyques. Au commencement de chaque campagne, les scribes des guerriers appelaient les classes désignées pour le service, et leur distribuaient les armes emmagasinées dans les arsenaux du roi[1]. La répartition des vivres avait lieu aussitôt après : les soldats se présentaient par escouades devant les directeurs des approvisionnements, un petit sac de toile à la main, et touchaient les rations allouées à chacun par le règlement[1]. Une fois arrivée au pays ennemi, l'armée s'avançait en ordre compact, les fantassins en colonne par quatre de front, les officiers en serre-file, les chars sur les flancs ou dans les intervalles des divisions[3]. Des enfants perdus lancés en avant éclairaient la marche, et des guérillas, poussées à droite ou à gauche de la route, ramassaient, dans les bourgades sans défense ou dans les champs, un butin considérable, le bétail, les grains et les boissons nécessaires à la subsistance[4]. Le train accompagnait le corps prin-



LA DANSE DE GUERRE DES TIMIHOU À DEIR EL-BAHARI[2]

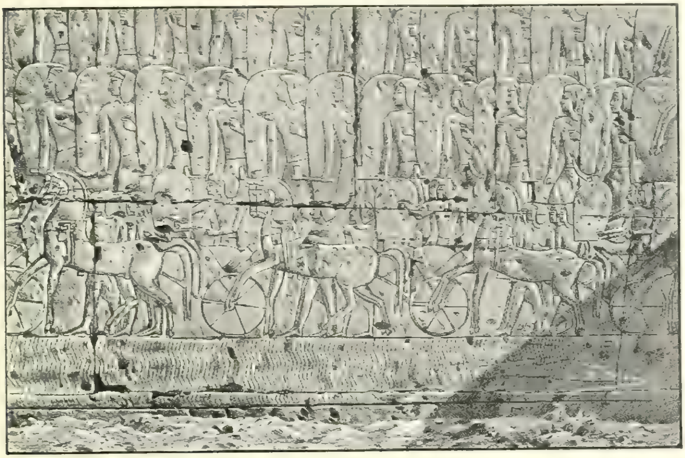
1. C'est ce qui résulte des tableaux de Médinét-Habou où l'on voit la distribution des armes faite par les scribes et par les autres employés des arsenaux royaux (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXVIII et t. I, p. 368; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXV, et t. V, p. 19-23). L'appel des classes était figuré dans les tombeaux de la XVIII[e] dynastie (Virey, *le Tombeau d'Aménemab et le tombeau de Pehsukher*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. V, p. 221, 228-231, 288-289) ainsi que la distribution des vivres de campagne. Les questions relatives à l'armée des dynasties thébaines ont été traitées au long par Rosellini, *Monumenti Civili*, t. III, p. 217-232.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie*; cf. Dümichen, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, pl. VI, XI, et Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 12.

3. Les marches de l'armée de Ramsès II sont figurées dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XXXIII; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXXXVII, XCVI-XCVII, CVII; Lepsius, III, 155; Mariette, *Itinéraire de la Haute-Egypte*, t. I, pl. 32. Celles de l'armée de Ramsès III ont été reproduites d'abord dans la *Description de l'Égypte*, Ant. t. II, pl. 10, puis par Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCVII, CCXVII, CCXIX, CCXXI; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXVI, CXXIX-CXXX, CXXXVII. La marche en colonne des archers et de la grosse infanterie sur quatre de front est illustrée par la découverte, faite à Méïr, des deux bandes de soldats insérées à la page 223 de ce volume. Ils sont du premier empire thébain, comme le montre l'absence de carquois au dos des archers, mais, à ce détail près, leur équipement est le même que ceux des fantassins de la XVIII[e] dynastie. La statuette de l'un des officiers qui les commandait est, dit-on, à Londres, entre les mains du capitaine Myers.

4. Voir les scènes figurées autour de Dapour, où les soldats de Ramsès II pillent le pays (Rosellini,

cipal, et l'alourdissait : il comprenait non seulement la manutention et le matériel de rechange, mais des ustensiles de cuisine, des couvertures, l'attirail entier du menuisier et du forgeron pour réparer les arcs et les lances, les poignards, les timons qui se brisaient ; le tout était entassé sur des charrettes à quatre roues, tirées par des ânes ou par des bœufs. Une queue de non-com-



UNE COLONNE DE TROUPES EN MARCHE, CHARS ET FANTASSINS[1].

battants se traînait à la suite, scribes, devins et prêtres, hérauts, musiciens, goujats, femmes de libre vie, qui étaient une cause sérieuse d'embarras pour les généraux et un danger perpétuel pour la discipline[2]. Chaque soir, on campait soit dans un village, soit le plus souvent dans une enceinte que l'on traçait pour la circonstance[3]. Elle était rectangulaire, deux fois aussi longue que large. Un fossé l'entourait dont les terres, rejetées à l'intérieur et accumulées, formaient un rempart qui atteignait presque la hauteur d'un homme :

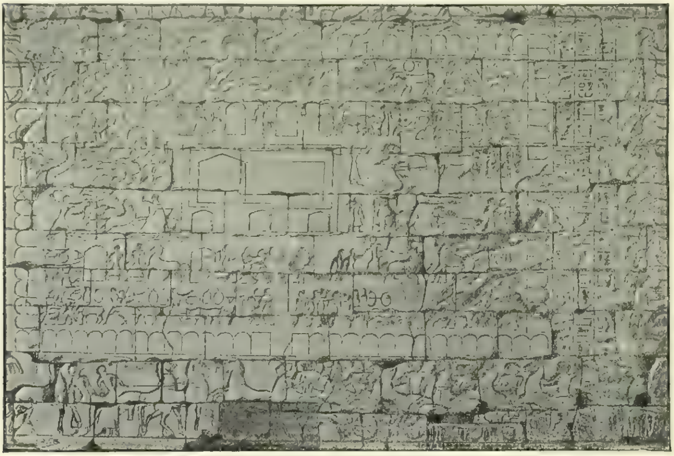
Monumenti Storici, pl. XCVIII ; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 166, MARIETTE, *Itinéraire de la Haute-Égypte*, t. II, pl. 59), et celles où les Shaousou se sauvent avec leurs troupeaux devant le roi lui-même (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XII ; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. LXXX ; de même, à Médinét-Habou, les troupes de Ramsès III pillent la campagne à côté d'une ville assiégée (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXXVIII).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey* ; cf. MARIETTE, *Voyage de la Haute-Égypte*, t. I, pl. 51. Le bas-relief, qui se trouve dans le temple de Ramsès II, à Abydos, représente la marche de l'un des corps d'armée égyptiens le jour de la bataille de Qodshou.

2. Toute cette description est empruntée aux tableaux de la vie des camps, telle qu'elle est figurée pour l'époque de Ramsès II à Louxor et au Ramesséum (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XVII *bis*, XXIX-XXX) ; une partie d'entre eux est reproduite au t. II, pages 222, 224, de cette *Histoire*.

3. Thoutmosis III campe successivement dans la ville de Gaza, aux villages de Jourza et de

des pavois, carrés à la base, arrondis au sommet, garnissaient la face extérieure comme d'un parement. Une seule porte s'ouvrait dans un des grands côtés, et une planche servait de pont pour entrer et sortir, près de laquelle deux détachements montaient la garde, le gourdin et l'épée nue à la main. Le logis royal se dressait à l'une des extrémités : c'était un pavillon immense, ceint de murs légers, et Pharaon y retrouvait le luxe de ses palais, même une

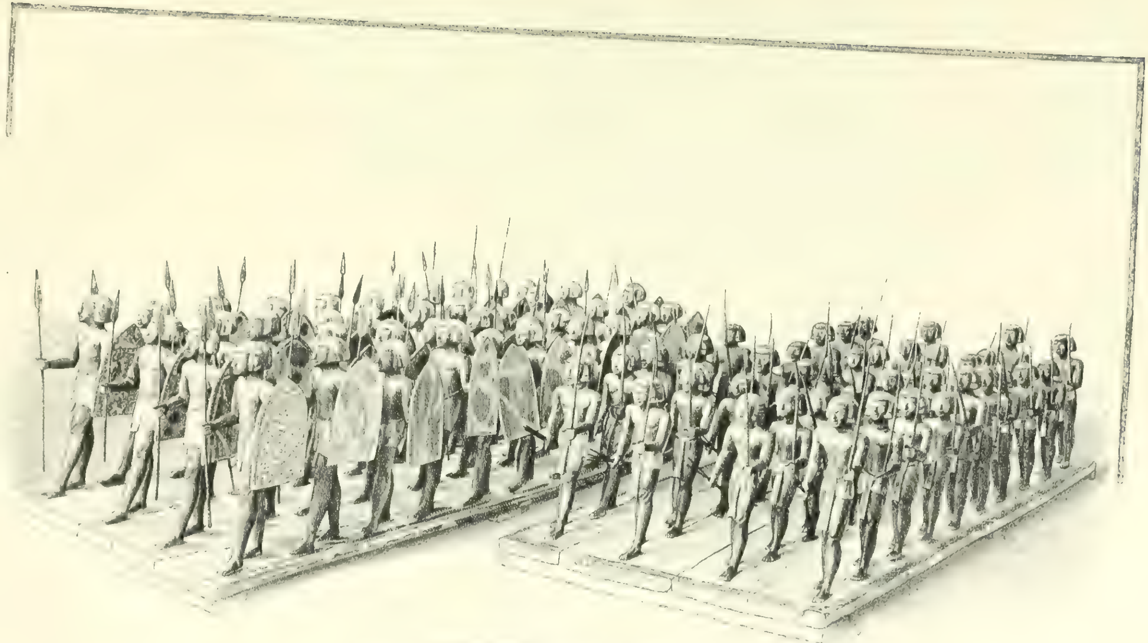


UN CAMP FORTIFIÉ ÉGYPTIEN, FORCÉ PAR L'ENNEMI[1].

chapelle volante, où il pouvait chaque matin verser l'eau et brûler l'encens à son père Amonrâ de Thèbes. Les princes du sang qui l'escortaient, les écuyers, les généraux, s'entassaient à proximité du maître; par derrière, en files pressées, les chevaux et les chars s'étendaient, les taureaux de trait, les ateliers, les magasins de l'intendance. Les soldats, habitués à vivre en plein air, n'élevaient ni tentes, ni huttes de branchages dans ces camps temporaires : ils vaquaient en public à leurs occupations, et les tableaux sculptés sur la

Jouhmâ, puis en plaine près de Mageddo (MASPERO, *Récit de la campagne contre Mageddo sous Thoutmos III*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 50, 51, 55).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Béato, prise en 1895.* C'est le camp de Ramsès II devant Qodshou : l'angle supérieur de l'enceinte et une partie du mur qui y confinent ont été renversés par les Khâti, dont les chars se précipitent par la brèche. Au centre, la tente royale, et, tout autour, les scènes de la vie des soldats. Ce tableau a été sculpté en partie sur un tableau antérieur, qui représentait un des épisodes de la bataille : les parties terminées en avaient été recouvertes d'un stuc, sur lequel on avait exécuté le sujet nouveau. Le stuc est tombé, et le roi, son char et quelques autres figures ont reparu, au grand dommage des personnages gravés par la suite.



DEUX COMPAGNIES D'INFANTERIE EN MARCHE.
Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Émile Brugsch Bey.

façade des pylônes thébains nous montrent par le menu ce qu'ils faisaient, en dehors des heures de corvées ou d'exercice. Ici l'un d'eux surveille la marmite en nettoyant son harnois. Un autre boit à même une chèvre de vin qu'un esclave l'aide à soutenir. Un troisième a démonté son char et y remplace une pièce fatiguée. D'autres affûtent leur poignard ou leur lance, d'autres rapetassent leur pagne ou leurs sandales, d'autres se gourment du poing ou du bâton. Les bagages sont empilés au hasard sur le sol, linge, armes, provi-



QUELQUES SCÈNES DE LA VIE DU SOLDAT DANS UN CAMP ÉGYPTIEN[1].

sions; les chevaux, les bœufs, les ânes mangent et ruminent à l'aise, çà et là un baudet jovial se roule et braye de joie[2].

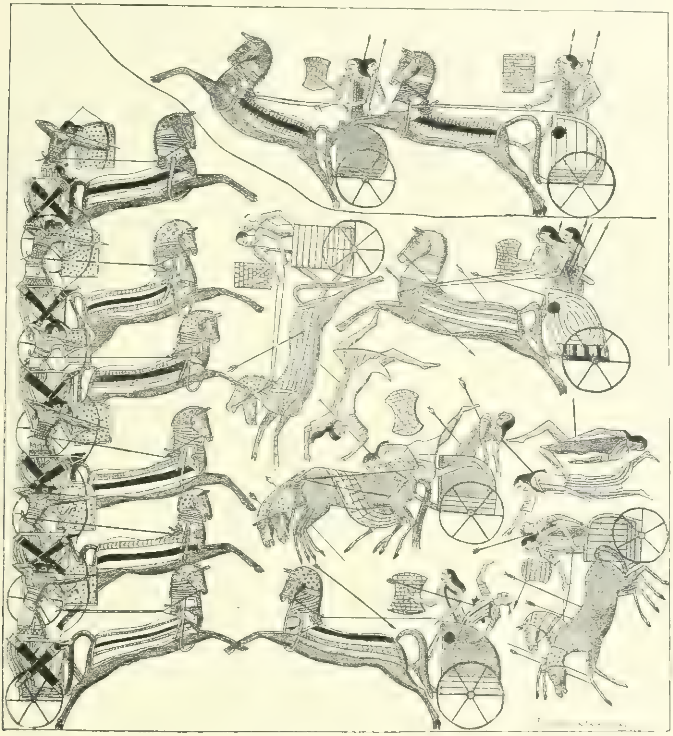
Les jours de bataille, l'habileté stratégique du commandant contribuait moins au succès que la bravoure et les muscles des soldats : on ne saisit nulle trace de manœuvre, au sens où nous entendons le mot, ni dans les récits, ni sur les bas-reliefs, mais les armées s'abordaient de front, et une mêlée plus ou moins sanglante décidait du résultat[3]. La grosse infanterie se postait au centre, la charrerie se massait aux ailes, les bandes légères se jetaient sur le front et entamaient l'action par des volées de flèches et de pierres, que

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Béato*; cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XXIX-XXX; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. LXXXVII, XCVIII-C, CVI-CVII; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 154-155. L'original du tableau se trouve au Ramesséum.

2. Il est question du camp de Thoutmosis III près d'Âlouna, à la veille de la bataille de Mageddo, et les termes employés par les soldats pour marquer leur vigilance sont ceux mêmes qu'on voit écrits, au-dessus de la garde du camp où Ramsès II repose, au Ramesséum et à Louxor (MASPERO, *Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 141).

3. WILKINSON, *Manners and Customs of the Ancient Egyptians*, 2nd ed., t. I, p. 217.

l'habileté des archers et des frondeurs rendait meurtrières : bientôt les piquiers couchaient les bois, et, fonçant droit devant eux, tombaient de leur poids sur la troupe opposée. Dans le même temps, les charriers s'ébranlaient au petit trot, puis ils accéléraient leur mouvement et se précipitaient à toute la vitesse de



UN CHOC DE CHARS ÉGYPTIENS ET ASIATIQUES[1].

leurs attelages, avec un roulement sourd et un aigre cliquetis de métal. Les Égyptiens, habitués par un apprentissage prolongé à évoluer d'ensemble, chargeaient avec méthode, comme s'ils eussent été encore à Thèbes sur le champ d'instruction : pour peu que le terrain s'y prêtât, aucun char ne dépassait

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le dessin de* CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XXVI, et ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CIII. C'est une des charges fournies par la charrerie égyptienne contre celle des Hittites, à la bataille de Qodshou.

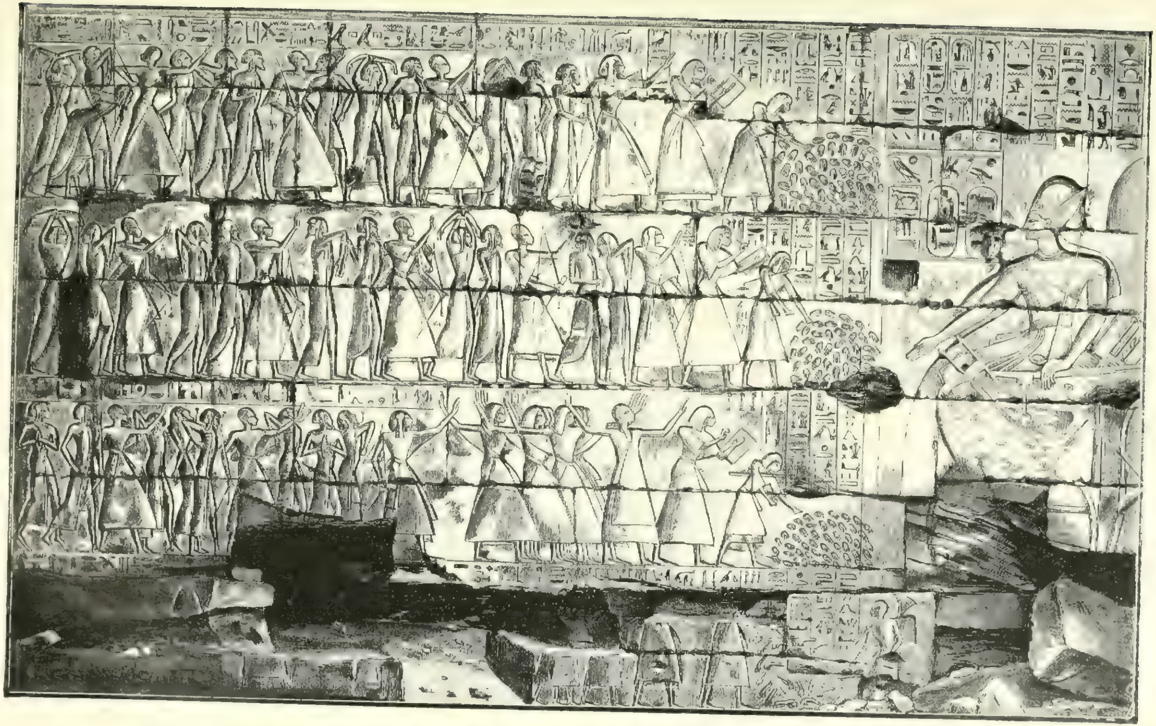
l'autre, et leurs lignes filaient sur le terrain sans flotter ni se tordre. Le gendarme avait les guides nouées autour de la taille, et, pesant sur elles à droite ou à gauche, mollissant la pression ou l'accentuant d'avant en arrière, il faisait virer, stopper, partir ses chevaux d'une simple flexion des reins : il courait, l'arc tendu, la corde ramenée au niveau de l'oreille, la flèche pointée et prête à siffler, tandis que l'écuyer, se cramponnant à la caisse d'une main, de l'autre avançait son bouclier pour abriter son camarade. Il semble que les Syriens fussent moins habiles : leurs arcs étaient d'ailleurs plus faibles que ceux de leurs adversaires, et ils commençaient à être atteints quelques instants avant de pouvoir atteindre. Les chevaux s'abattaient, les hommes s'affaissaient, les chars désemparés se rejetaient sur les voisins et les renversaient : la masse arrivait au choc décimée et demi vaincue. Il n'en fallait pas moins plusieurs charges pour la rompre et pour la disperser : la charrerie se retournait alors contre les piétons, et, brisant leurs rangs, les foulait aux sabots de ses étalons[1]. Pharaon payait de sa personne, mais comme l'éclat de son costume, l'uræus de son front, les hautes plumes qui décoraient ses bêtes, le signalaient aux coups, il ne laissait pas que de courir parfois les dangers les plus sérieux. Quelques heures suffisaient à l'ordinaire pour tout terminer. Aussitôt que l'ennemi avait lâché pied, les chars se ruaient à l'envi sur ses talons afin d'augmenter sa déroute, mais la poursuite ne durait jamais[2] : presque toujours il y avait dans le voisinage une place forte où ses débris étaient certains de trouver asile[3]. On s'attardait d'ailleurs à recueillir le butin et à dépouiller les morts. Les prisonniers survenaient par pelotons, les bras liés dans des postures étranges et compliquées[4], chacun sous la conduite de son vainqueur, puis les chars, les armes, les esclaves, les provisions ramassées dans la plaine ou dans le camp, puis d'autres trophées d'un genre inusité chez nous : ceux qu'il avait tués ou blessés mortellement, l'Égyptien ne leur tranchait point la

1. Toute cette description est formée de traits empruntés aux divers tableaux de bataille figurés sur les monuments de Ramses II (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. XVII *bis*, XXXIV; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXXVII-CX; Lepsius, *Denkm.*, III, 154-155) et de Ramsès III (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. CCXX-CCXX *bis*, CCXXVII, CCXXVIII; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXVII-CXXVIII, CXXXVI).

2. Un bon exemple, sous Minéphtah, s'en trouve dans Mariette, *Karnak*, pl. 53, l. 38.

3. Après la bataille de Mageddo, les débris de l'armée syrienne se réfugièrent dans la ville, où Thoutmosis III les assiégea (Maspero, *Récit de la campagne de Mageddo*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 142-143); de même, sous Ramsès II, les princes Hittites cherchèrent un asile dans Qodshou, après leur défaite (Lepsius, *Denkm.*, III, 164).

4. Arrivée des prisonniers après la bataille de Qodshou (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. XX; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXXXVII, XCIII-XCIV), et après les victoires de Ramsès III (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. CCVI, CCVII, CCXXIV; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXXI, CXXXII, CXXXV). Thoutmosis III reproche à ses soldats de s'être attardés à ramasser le butin, et d'avoir permis aux chefs ennemis de s'échapper (Maspero, *Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 142-143).



LE DÉNOMBREMENT DES MAINS ET DES PRISONNIERS AMENÉS AU ROI APRÈS LA BATAILLE.

Dessin de Faucher-Gudin, d'après des photographies d'Insinger et de Beato.

tête, mais il leur coupait la main droite ou le membre, et il l'apportait aux scribes royaux. Ces derniers enregistraient tout en conscience, et Pharaon ne dédaignait pas d'assister à l'opération[1]. Le butin n'appartenait pas à qui le consignait, mais on en faisait une masse commune à la discrétion du souverain : il en réservait une partie pour les dieux, surtout pour son père Amon de Thèbes qui lui avait accordé la victoire, il en gardait une autre pour lui, et il distribuait le surplus à son armée. Chacun recevait une récompense proportionnée à son rang et à ses exploits, des esclaves mâles ou femelles, des bracelets, des colliers, des armes, des vases, une quantité d'or au poids, tout ce qu'on appelait, d'un terme courant, l'or de la bravoure[2]. La même cérémonie se renouvelait après chaque affaire heureuse : de Pharaon au dernier des goujats, tous ceux qui avaient contribué au succès d'une campagne revenaient plus riches qu'ils n'étaient partis, et le profit que la guerre leur assurait compensait largement les frais qu'elle avait entraînés pour eux.

Le résultat de cette première expédition fut très sérieux; il ne semble pas que Thoutmosis Ier ait été contraint à passer l'isthme derechef pendant le reste de sa vie. La Syrie du nord ne s'astreignit pas longtemps au tribut, si même elle le paya après le départ des Égyptiens, mais la Syrie du sud, qui se sentait directement sous le poing du maître nouveau, accepta sa défaite : Gaza reçut une garnison, qui tint la porte de l'Asie ouverte aux invasions[3], et Pharaon, libre de ce côté, consacra ses loisirs à consolider sa domination sur l'Éthiopie. Les tribus du fleuve et du désert avaient oublié du jour au lendemain la rude leçon qu'il leur avait infligée : elles se révoltèrent, dès qu'elles ne virent plus de soldats sur leur territoire, et elles recommencèrent leurs incursions qu'il fallut réprimer presque chaque année. Thoutmosis Ier les alla relancer plusieurs fois chez elles, l'an II, l'an III[4], et il eut aisément raison

1. L'apport et l'enregistrement des mains sont figurés dans la *Description de l'Égypte*, Ant., t. II, pl. 12, puis dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XIX, CCXXIV, et dans Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. XCIV, CXXXII, CXXXV; celui des phallus, dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXXIV, et dans Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXXV. Il est question fréquemment des mains rapportées par les soldats dans les biographies des deux Âhmosi d'El-Kab et d'Amenemhabî; les phallus sont dénombrés dans les inscriptions de Minéphtah (Mariette, *Karnak*, pl. 54, l. 50 sqq.) et de Ramsès III (Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXXV).

2. Cf. la biographie des deux Âhmosi d'El-Kab, au t. II, p. 86-88, 90-91, 100, 106, de cette *Histoire*.

3. Le fait n'est indiqué explicitement nulle part sur les monuments : il résulte de la façon même dont Thoutmosis III raconte qu'il arriva pacifiquement à Gaza, au début de sa première campagne, et qu'il y célébra la fête anniversaire de son couronnement (Maspero, *le Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil*, t. II, p. 49-51). En revanche on voit, par le détail des listes (Mariette, *Karnak*, pl. 18, 19), que les montagnes et la plaine au delà de Gaza étaient en pleine révolte.

4. Inscription de l'an II, gravée sur les rochers de la cataracte de Tangour, publiée dans le *Graphic* du 10 janvier 1885, p. 43, interprétée par Birch, *Hieroglyphic Inscription near the Cataract of Tangur*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1884-1885, t. VII, p. 121. Elle est bien de Thoutmosis Ier et de l'an II. A la même expédition se rattache l'inscription de Tombos,

de leur résistance. Une inscription gravée à Tombos, sur le Nil, au centre des pays troublés, leur apprit en beau langage ce qu'il était et ce qu'il avait fait déjà depuis qu'il régnait. Partout où il s'était présenté, la harpé au poing, « cherchant un guerrier, il n'avait trouvé personne qui s'opposât à lui ; il avait pénétré dans des vallées inconnues aux ancêtres et que n'avaient jamais vues les porteurs du double diadème[1] ». Tout cela n'aurait pas produit d'effet, s'il n'avait joint l'acte aux paroles, et s'il n'avait pris des mesures efficaces pour refréner l'insolence des barbares. Tombos est située en face de Hannek, à l'entrée d'une série de rapides que l'on qualifie ordinairement de troisième cataracte. Le Nil y est barré par une digue formidable de granit, mais il s'y est creusé six couloirs sinueux, de largeur inégale, obstrués de grands blocs polis et d'îlots verdoyants. Pendant le plein de l'inondation, les rochers se recouvrent, les chutes s'effacent, à l'exception de la dernière, celle de Lokoli : des remous à peine sensibles marquent la place des écueils les plus dangereux, et, n'était la pente un peu plus prononcée ou le courant plus violent, on ne soupçonnerait guère l'existence d'un saut en cet endroit. A mesure que les eaux baissent, les chenaux se révèlent. A l'étiage, les trois de l'ouest se dessèchent presque entièrement et ne contiennent plus que des flaques sans profondeur; ceux de l'est ne se vident point, mais un seul demeure praticable à la navigation entre les îles de Tombos et d'Abadîn[2]. Thoutmosis bâtit là, sous l'invocation des dieux d'Héliopolis, une de ces citadelles en briques, dont l'enceinte rectangulaire défiait tous les efforts et toute la science militaire des chefs éthiopiens : un port y attenait, où les bateaux faisaient escale pour louer un pilote avant d'affronter la descente[3]. Les monarques de la XII[e] et de la XIII[e] dynastie avaient fortifié de la sorte les abords de Ouady-Halfah, et leurs ingénieurs avaient si bien choisi leurs sites, que la partie du Nil comprise au delà jusque vers Philæ en avait été soustraite du coup aux ravages des pirates nubiens. La garnison de Tombos protégea désormais et le coude énorme que le fleuve décrit à travers le désert de Mahas, et l'île d'Argo, et les confins de Dongolah. La route était longue entre Thèbes et cette frontière

publiée par Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 5, *a*, traduite par Piehl, *Petites Études Égyptologiques*, p. 1-28. Inscriptions de l'an III, de Sehel et d'Assouan, publiées par Wilbour, *Canalizing the Cataract*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 202, et par J. de Morgan, *de la Frontière de Nubie à Kom-Ombos*, p. 41, n° 186, et p. 85, n° 13, 19.

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 5 *a*, l. 11-13, et Piehl, *Petites Études Égyptologiques*, p. 4.

2. Gottberg, *des Cataractes du Nil*, p. 24-48 et pl. I; Chélu, *le Nil, le Soudan, l'Égypte*, p. 49-54.

3. La fondation de cette forteresse est indiquée d'une façon emphatique aux l. 10-11 de l'inscription de Tombos : « Les maîtres du Grand Château (les dieux d'Héliopolis) ont créé aux soldats du roi une forteresse, que les neuf peuples de Nubie réunis ne sauraient emporter, car, de même qu'une jeune panthère en face d'un bœuf qui s'affaisse, les âmes de Sa Majesté les ont aveuglés »

méridionale, et les communications s'établissaient lentement pendant les mois d'hiver, dès que le déclin des eaux dans leur lit rendait les voyages difficiles aux flottes égyptiennes. Le roi, d'ailleurs, obligé de concentrer le meilleur de son attention sur les affaires d'Asie, ne pouvait plus observer les mouvements des peuplades africaines avec autant de vigilance que ses prédécesseurs l'avaient fait, au temps où les armées ne s'étaient pas aventurées encore jusqu'aux rives de l'Euphrate. Thoutmosis érigea les contrées qui s'étendaient au sud d'Assouân en une vice-royauté, dont le titulaire fut investi de la dignité de *Fils royal de Koush*, comme s'il avait eu dans les veines le sang propre de Râ[1]. Le premier de ces personnages dont le nom est parvenu jusqu'à nous, Soura, était déjà en exercice lors de la campagne de l'an III[2]. Il appartenait, ce semble, à une famille thébaine, et, pendant plusieurs siècles, ses successeurs furent désignés parmi les nobles qui fréquentaient la cour. Leurs pouvoirs paraissent avoir été très considérables : ils commandaient les armées, ils construisaient ou réparaient les temples, ils distribuaient la justice, ils recevaient l'hommage des shéîkhs fidèles ou des révoltés qui se soumettaient[3]. La durée de leurs fonctions n'était point limitée par la loi, mais le prince l'abrégeait ou l'allongeait sans règle[4]. Sous la XIX[e] dynastie, l'usage prévalut de confier cette charge, la plus haute qu'il y eût dans l'État, à un fils du souverain, de préférence à l'héritier du trône. Quelquefois il n'en avait que le titre, et il demeurait auprès de son père, tandis qu'un homme sûr gouvernait pour lui : souvent, il administrait lui-même, et il faisait l'apprentissage de son métier de roi dans les régions du Haut-Nil. La guerre y était perpétuelle mais sans péril, une guerre de chicane et de surprises, où il se préparait aux grandes luttes de Syrie, où il acquérait le maniement des troupes mieux que

d'effroi (cf. Piehl, *petites Études hiéroglyphiques*, p. 3-4, 24-25). Des carrières considérables, où Cailliaud vit encore un colosse renversé, indiquent l'importance que l'établissement avait dans l'antiquité (Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. IV, p. 233-235); les ruines de la ville couvrent une assez grande étendue près du village actuel de Kermân (Lepsius, *Briefe aus Ægypten und Æthiopien*, p. 253-254).

1. La valeur de ce titre a été méconnue à l'origine de nos études. Champollion (*Lettres écrites d'Égypte*, 2[e] éd., p. 160) et Rosellini (*Monumenti Storici*, t. III, 1[re] partie, p. 259-260) le prenaient au pied de la lettre, et ils y voyaient des princes éthiopiens, vassaux ou ennemis de l'Égypte. Birch continue à les tenir pour des Éthiopiens chassés par leurs sujets, restaurés par les Pharaons comme vice-rois, tout en avouant qu'ils pourraient avoir été de la famille solaire (Arundale-Bonomi-Birch, *Gallery of Antiquities selected from the British Museum*, p. 94-95, 110).

2. Il est mentionné sur le graffito de Sehel comme *le fils royal Soura* (Wilbour, *Canalyzing the Cataract*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 202). Nahi, qui a été considéré comme le premier connu de ces personnages (Birch, *upon a historical Tablet of Ramses II*, p. 20; Brugsch, *Geog. Ins.*, t. I, p. 53, et *Geschichte Ægyptens*, p. 265) et qui était encore en fonction sous Thoutmosis III, a été nommé par Thoutmosis I[er] (Lepsius, *Denkm.*, III, 47 *c*, l. 6), mais après Soura.

3. Sous Thoutmosis III, le vice-roi Nahi restaura le temple de Semnéh (Lepsius, *Denkm.*, III, 47 *a*, *c*, 56 *a*); sous Toutankhamon, le vice-roi Houi reçut le tribut des princes éthiopiens et les présenta au souverain (Lepsius, *Denkm.*, III, 117-118).

4. Cf. la liste de ces princes sous Ramsès II, dans Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 468-469.

sur le champ de manœuvres. Une idée religieuse se mêlait d'ailleurs à ces préoccupations d'ordre politique. L'héritier présomptif était à son père ce qu'Horus avait été à Osiris, le successeur légitime ou même le vengeur, si quelque trahison lui imposait le devoir de la vengeance, et n'était-ce pas en Éthiopie qu'Horus avait remporté ses premiers succès contre Typhon? Débuter



UNE VILLE DE LA NUBIE ACTUELLE. — LE VIEUX DONGOLAH[1].

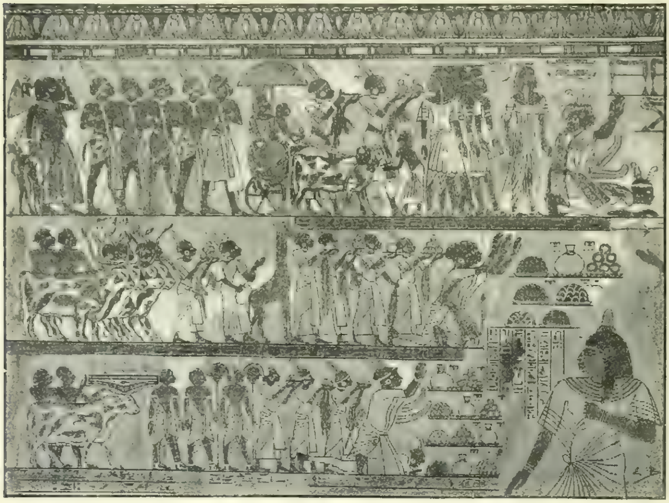
comme Horus, essayer ses armes sur les descendants des complices de Sît, c'était pour le maître futur affirmer dès le début la réalité de son extraction divine[2].

Ainsi qu'à l'avènement des dynasties thébaines, la vallée seule appartenait en propre aux Pharaons. Elle abritait dès maintenant une population égyptienne jusque vers la fourche des Nils : c'était une Égypte, mais plus pauvre, et dont les cités présentaient le même aspect misérable qu'on remarque aujourd'hui dans les villes de la Nubie. Les tribus échelonnées de droite et de gauche dans le désert, ou disséminées par delà le confluent sur les plaines du Sennar, se rattachaient aux vieilles races indigènes, et payaient chaque année, sous peine de razzia, des contributions considérables en métaux précieux, en ivoire,

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger, prise en 1881.*

2. E. de Rougé a remarqué le premier (*Extrait d'un Manuscrit Égyptien en écriture hiératique*, p. 14, dans la *Revue Archéologique*, 1re série, t. IX, 1852), qu'au *Papyrus d'Orbiney*, le titre de *Prince de Koush* était attribué à l'héritier présomptif du trône.

en bois, en produits naturels de leurs contrées[1]. On y distinguait encore les descendants des Mazaiou et des Ouaouaiou, qui avaient disputé le pays aux victorieux d'autrefois; le nom de ces derniers servait même à étiqueter, comme d'un terme commun, tout ce qui hantait les montagnes, entre le fleuve et la



L'ARRIVÉE D'UNE REINE D'ÉTHIOPIE QUI APPORTE LE TRIBUT AU VICE-ROI DE KOUSH[2]

mer Rouge[3], mais la conquête avait dépassé de beaucoup ces héros des batailles anciennes, et elle avait porté les Égyptiens au contact des nations, avec lesquelles ils n'avaient entretenu jadis que des rapports indirects de commerce. Les unes étaient blanches et s'approchaient par le type aux Abyssins ou aux Gallas de nos jours : elles avaient le même air fier et impérieux, les mêmes formes pleines et vigoureuses, et aussi la même ardeur à la bataille. La plupart

1. Le tribut des Ganbâtiou ou gens du midi et celui de Koush et des Ouaouîaou sont énumérés régulièrement aux *Annales de Thoutmosis III*, l. 15-17 pour l'an XXXI, l. 27-29 pour l'an XXXIII, l. 35-37 pour l'an XXXIV. La régularité avec laquelle il revient, sans indication de guerre, à la suite de chaque campagne de Syrie, montre qu'il s'agit là d'une opération usuelle et qu'on enregistrait comme allant de soi. Si l'inscription ne le donne point pour chaque année, c'est qu'elle ne traite des affaires d'Éthiopie qu'accessoirement, en appendice aux événements d'Asie : la redevance n'était pas moins annuelle, et le chiffre en variait selon les convenances locales.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Insinger*. Cf. Lepsius, *Denkm.*, III, 118.

3. Les *Annales de Thoutmosis III* citent le tribut de Pouanît pour les peuples de la côte, le tribut d'Ouaouaît pour les peuples de la montagne entre le Nil et la mer, le tribut de Koush pour les peuples du Sud ou Ganbâtiou (cf. pour ce terme Brugsch, *Dict. Hiéroglyphique*, p. 1513-1514, et *die altägyptische Völkertafel*, dans le Congrès de Berlin, *Afrikanische Sektion*, p. 37, 45).



TYPE DE FEMME GALLA.

des autres étaient de sang noir, et elles ressemblent sur les monuments aux nègres qui habitent actuellement le centre de l'Afrique : crâne allongé, front étroit et bombé, tempes creuses, nez court, plat, épaté, bouche fendue très large, lèvres épaisses, épaules robustes, torse fortement développé et faisant contraste avec le peu d'ampleur du bassin, jambes sèches presque sans mollet. La civilisation de l'Égypte les avait pénétrées, et leurs chefs ne différaient guère pour le costume des grands seigneurs qui escortaient Pharaon[1]. On les voit vêtus de la robe et du jupon blanc empesé, plissé, tuyauté : un goût naturel pour les couleurs éclatantes et pour le clinquant les entraînait, même alors, à s'affubler d'une écharpe rouge et jaune, passée en sautoir à travers leur poitrine, et dont les bouts, ramenés autour de la taille, leur descendaient en tablier sur les cuisses. Une fourrure de panthère au dos, une ou deux plumes d'autruche plantées au sommet ou assujetties de chaque côté de la tête par le lien qui serre la chevelure; leurs petites boucles et leurs mèches courtes, raidies de gomme, feutrées de graisse, leur faisaient une sorte de calotte ou d'auréole grotesque autour du crâne. Ils se surchargeaient avec délices de bagues, de bracelets, de boucles d'oreilles, de colliers, de longs fils de verroterie qui leur tombaient des bras, du col, de la ceinture, et s'entre-choquaient au moindre mouvement[2]. Ils reconnaissaient parfois une femme pour souveraine, et celle-ci s'habillait presque à la mode des dames égyptiennes; elle se montrait à ses sujets sur un chariot traîné de bœufs, qu'un parasol à franges abritait contre le soleil[3]. Les gens du commun s'en

1. Cf., outre les peuples éthiopiens figurés à la page 232, dans la vignette, les types de tributaires nègres qui sont représentés dans les tombeaux thébains de la XVIIIe dynastie, dans ceux de Rakhmiri (Virey, *le Tombeau de Rekhmara*, pl. VI, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. V, p. 34-36), d'Amounizohou (Virey, *Tombeau d'Am-n-t-eh*, dans les *Mémoires*, t. V, p. 347-348) et de Harmhabi (Bouriant, *Tombeau d'Harmhabi*, dans les *Mémoires*, t. V, p. 422-423 et pl. IV), par exemple.

2. Cf. pour ces fils de verroterie la vignette publiée par Bouriant, *le Tombeau d'Harmhabi*, dans les *Mémoires de la Mission Française du Caire*, t. V, pl. IV.

3. Telle la reine représentée sur la vignette de la page 232, plus tard, quand l'élément africain

allaient le buste nu, les reins ceints du pagne en étoffe ou d'une peau d'animal, la tête rase ou clairsemée de frisons gommés[1]. Les garçons et les filles demeuraient nus jusqu'à l'éclosion de la puberté; les femmes s'enveloppaient d'une robe ou d'une pièce de toile, et portaient leurs enfants à la hanche, ou dans un panier en sparterie appuyé sur leur dos, accroché à leur front par une bande de cuir[2]. Tous aimaient le chant, la danse, le bruit du tambour et des cymbales ; tous étaient industrieux, actifs, cultivaient avec soin les terres grasses de la plaine, s'adonnaient à l'élevage des bestiaux, particulièrement des bœufs, dont ils s'amusaient à façonner les cornes en forme de lyre, d'arc, de spirale fourchue à l'extrémité ou terminée par une petite figure humaine. Le métier de forgeron leur plaisait et celui d'orfèvre, comme à tous les noirs : ils travaillaient l'or et l'argent en anneaux, en chaînes, en vases contournés, et telles des pièces qu'ils fabriquaient étaient de véritables joujoux, analogues à ceux qui plus tard réjouissaient tant les Césars byzantins. Un surtout de table en or montrait des hommes et des singes, occupés à la cueillette des fruits dans un bois de palmiers-doums. Deux personnages conduisent chacun au licol une girafe apprivoisée ; d'autres sont agenouillés sur la lisière et agitent les mains pour implorer la pitié d'un ennemi qu'on n'aperçoit pas, tandis que des prisonniers nègres, vautrés à plat ventre, relèvent péniblement la tête et le buste. C'est une des scènes ordinaires de la vie du Haut-Nil, et le tableau fidèle de ce qui se passait chez bien des tribus, pendant les invasions subites du vice-roi de Koush ou de ses lieutenants[3].

Les ressources que Thoutmosis Ier tirait sans cesse de ces régions du Midi, jointes à celles qu'il avait recueillies au cours de sa campagne syrienne, lui permirent d'imprimer une impulsion vigoureuse aux travaux de construction. Le dieu de sa ville, Amonrâ, celui qui lui avait prodigué la victoire en tous lieux, réclamait par préciput la portion du butin la plus grosse : il l'eut, et son temple de Thèbes en reçut un accroissement considérable[4], mais nous ne

l'emporta sur l'égyptien, l'empire éthiopien fut gouverné par des reines, les Candaces des auteurs classiques (WIEDEMANN, *l'Éthiopie au temps de Tibère*, p. 10).

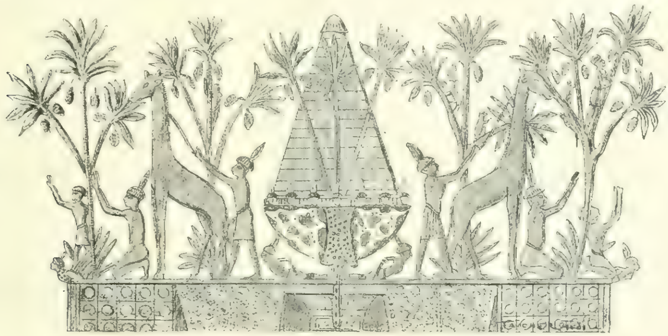
1. BOURIANT, *le Tombeau d'Harmhabi*, pl IV; SCHEIL, *Tombeau de Mâi*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. V, p. 551, où des variétés de ce genre de coiffure sont représentées.

2. Voir les processions de tributaires ou de captifs nègres dans CHAMPOLLION, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. XVI et XVI *bis*, XXXV, LXX, CLVIII, CLXXVI, 3; VIREY, *le Tombeau de Rekhmarâ*, pl. VIII, et dans BOURIANT, *le Tombeau d'Harmhabi*, pl. IV (*Mémoires de la Mission Française*, t. V).

3. Cf, la vignette de la page 235. Certaines de ces pièces montées en or ou en argent sont représentées à Béit el-Oually, au temps de Ramsès II (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. LXVIII-LXIX; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CXXIII; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 117).

4. Sur la part qui revient à Thoutmosis Ier dans la construction du temple de Karnak, cf. E. DE

pouvons apprécier avec exactitude ce qui revint aux autres cités, Kommméh[1], Éléphantine[2], Abydos[3], Memphis[4], où l'on trouve le nom du roi gravé sur quelques pierres éparses. Des désordres éclatèrent dans la Basse-Égypte, mais il les étouffa, et il acheva son existence au sein d'une paix profonde,



UN SURTOUT EN OR REPRÉSENTANT LES SCÈNES DE LA VIE ÉTHIOPIENNE[5].

sans souci que d'assurer la transmission régulière du pouvoir, et de contenir les ambitions qui s'agitaient autour de son héritage[6]. Sa position ne laissait pas que d'être singulière : maître en fait, comme la reine Âhmasi possédait par sa mère des droits supérieurs[7], les enfants qu'il avait d'elle prenaient le pas sur lui, et il aurait dû légalement leur céder le trône dès qu'ils furent en âge d'y monter. Ouazmosou, l'aîné des fils, ne vécut guère[8]. Le second, Amen-

Rougé, *Étude des monuments du Massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 41-48, et Mariette, *Karnak, Étude topographique et archéologique*, p. 27-30, 37.

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 59 *a*, où Thoutmosis II substitua ses cartouches à ceux de son père. C'est par erreur qu'on a attribué à Thoutmosis Ier le deuxième des petits spéos d'Ibrîm, décrit par Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, 2e éd., p. 129, et *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 83-84 : il est de Thoutmosis III, nommé Mankhopirkérî, avec une variante de son cartouche prénom.

2. Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 326, y a trouvé son nom écrit sur un bloc de grès.

3. Une stèle d'Abydos (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 31) parle des constructions que Thoutmosis Ier fit dans cette ville (E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques*, pl. XIX-XXII ; Brugsch, *Ueber das Verbum ânχ schwören*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 77, et *Geschichte Ægyptens*, p. 377-382) et Mariette (*Catalogue Général*, n° 1048, p. 376) l'attribuent par mégarde à Thoutmosis III.

4. Grébaut, *Inscription inédite du règne de Thotmès Ier*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 142.

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une peinture du tombeau de Houi* (Lepsius, *Denkm.*, III, 118).

6. Les expressions desquelles on a conclu que son règne avait été troublé par des révoltes intérieures (Lepsius, *Denkm.*, III, 18, l. 8-9 ; cf. E. de Rougé, *Étude des monuments du Massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 47) semblent se rapporter au temps qui suivit l'expédition de Syrie, et qui précéda l'association de la princesse Hâtshopsitou au trône.

7. Cf. ce qui a été dit déjà de cette reine et de ses droits au t. II, p. 104, de cette *Histoire*.

8. Ouazmosou est figuré au tombeau de Pahiri à El-Kab (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 651, 653 ; Lepsius, *Denkm.*, III, 10 *b*, 11 *b* ; E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Égypte*, pl. CCLXIX ; Tylor-Griffith, *the Tomb of Paheri*, pl. IV, VII, X), où M. Griffith (*op. l.*, p. 6-7) a cru reconnaître deux Ouazmosou différents : je pense, jusqu'à nouvel ordre, qu'il n'y en avait qu'un seul, fils de Thoutmosis Ier (Maspero, *les Momies royales de Deir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 630-632). Sa chapelle funéraire fut

mosou, atteignit au moins l'adolescence : il fut associé à la couronne dès l'an IV, et il exerça un commandement militaire dans le Delta[1], mais il mourut bientôt lui aussi, et Thoutmosis Ier n'eut plus, pour lui succéder, qu'un autre Thoutmosis, né d'une certaine Moutnofrît[2]. Celle-ci était sa demi-sœur de père, et elle occupait dans la famille un rang assez relevé pour que son mari pût la représenter costumée en reine : elle n'était pas de race assez fine par sa mère pour que son fils héritât en première ligne, et le « siège d'Horus » revenait cette fois encore à une femme, Hâtshopsîtou, la fille aînée d'Âhmasi. Hâtshopsîtou elle-même n'était pas toute de chair divine. Son aïeule maternelle, Sonisonbou, n'appartenait en rien à la maison royale, et le mélange de ce sang complètement humain troublait en elle la sainteté du sang solaire. Il fallait, selon la croyance égyptienne, qu'un miracle intervînt pour la laver de cette tache originelle[4], et que l'ancêtre dieu, s'incarnant dans le père terrestre au moment



PORTRAIT DE LA REINE ÂHMASI[3].

découverte à Thèbes par GRÉBAUT, *le Musée Égyptien*, pl. II, VII, cf. MASPERO, dans la *Revue Critique*, 1890, t. II, p. 410 sqq. ; elle est en très mauvais état.

1. Amenmosou est figuré à El-Kab, à côte de son frère Ouazmosou (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, t. I, p. 653 ; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 11 *b* ; E. et J. DE ROUGÉ, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Égypte*, pl. CCLXIX ; TAYLOR-GRIFFITH, *the Tomb of Paheri*, pl. X). Sur le fragment qui nous le montre, en l'an IV de son père, honoré du cartouche à Memphis et, par suite, associé au pouvoir royal, cf. GRÉBAUT, *Inscription inédite du règne de Thotmès Ier*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 142, et MASPERO, *les Momies royales de Déîr el-Baharî*, p. 631-632.

2. Moutnofrît avait été considérée comme la fille de Thoutmosis II par Mariette (*Karnak*, pl. 38 *b* 4, et *Texte*, p. 59-60) ; la statue reproduite à la page 237 a montré qu'elle était la femme de Thoutmosis Ier et la mère de Thoutmosis II (PIEHL, *Varia*, dans la *Zeitschrift*, 1887, p. 125 ; MASPERO, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. I, p. 633-634).

3. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Naville* (*the Temple of Deir el-Bahari*, pl. XI).

4. Cf., sur cette théorie, ce qui est dit plus haut au t. I, p. 258-259, et au tome II, p. 77-78, de cette *Histoire*. La même substitution divine nous est connue par deux autres souverains, Aménô-

de la conception, daignât infuser à sa postérité une vertu nouvelle. Les inscriptions dont elle décora sa chapelle racontent comment, cette nuit-là, Amon descendit près d'Âhmasi, dans un flot de parfums et de lumière : elle se soumit docile à ses caresses, et l'époux céleste lui prédit en s'éloignant la naissance prochaine d'une fille, en qui sa vaillance et sa force revivraient ici-bas. La suite de l'histoire se déroule en tableaux sous nos yeux. Les divinités protectrices des accouchées conduisent tendrement la reine à son lit de misère, et la résignation douloureuse empreinte sur son visage, la grâce languissante répandue sur toute sa personne, font de son portrait un morceau de sculpture accompli. Cependant l'enfant vient au monde parmi les cris de joie, les génies propices le nourrissent avec son double, l'élèvent : au temps prescrit, son père visible rassemble les grands en fête solennelle, et leur présente sa fille pour régner avec lui sur l'Égypte et sur le monde[1]. Hâtshopsîtou s'ingénie désormais à dissimuler son sexe par toutes sortes de moyens. Elle change la terminaison de son nom et s'appelle Hâtshopsîou, le premier des nobles, au lieu de Hâtshopsîtou, la première des favorites[3]. Elle est le roi Mâkerî, qui revêt dans les cérémonies publiques le costume d'un homme ; on l'aperçoit sur les monuments thébains le buste au vent, la gorge plate, les hanches minces, le pagne court, la coufiéh, le diadème ou le casque



LA REINE MOUTNOFRÎT AU MUSÉE DE GIZÉH[2].

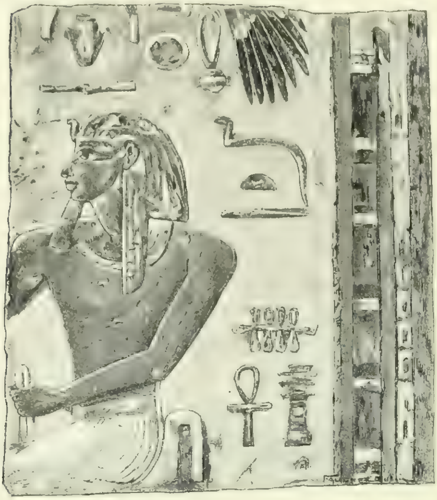
thès III, dont le père Thoutmosis IV était par la naissance dans une condition analogue à celle de Thoutmosis Iᵉʳ, et Ptolémée Césarion, dont le père, Jules César, n'appartenait pas à la race égyptienne.

1. Les sculptures ont été mises au jour par NAVILLE, *the Temple of Deir el Bahari, Introductory Memoir*, p. 15. L'association de Hâtshopsîtou à la couronne, indiquée par M. E. de Rougé (*Étude des monuments du Massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 46-48), a été mise hors de doute par les inscriptions que Naville a découvertes et commentées en 1895 (*trois Inscriptions de la reine Hatshepsou*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 91-99).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey*. Cf. GRÉBAUT, *le Musée Égyptien*, pl. X. La statue de Moutnofrît est conservée aujourd'hui au Musée de Gizéh (VIREY, *Notice des principaux Monuments*, p. 76-77, n° 231).

3. NAVILLE, *trois Inscriptions de la reine Hatshepsou*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 92-94, où ce fait important a été mis en lumière avec beaucoup de vigueur.

posé sur des cheveux ras, la barbe postiche au menton : elle ne se réserve plus de la femme que l'habitude de parler d'elle-même au féminin, et une épithète, insérée dans son cartouche, qui la déclare la fiancée d'Amon — *khnoumit Amaounou*[1]. Son père l'unit toute jeune à son frère Thoutmosis : celui-ci paraît avoir été moins âgé qu'elle, et c'est là sans doute ce qui explique le rôle effacé qu'il joua auprès de la souveraine. Lorsque Thoutmosis Ier mourut, comme l'étiquette exigeait qu'un mâle fût à la tête du gouvernement, ce fut cet adolescent qui le remplaça d'office, mais Hâtshopsîtou, si elle abandonna les apparences du pouvoir et la pompe extérieure à son mari[3], voulut avoir



LA REINE HÂTSHOPSÎTOU, HABILLÉE EN HOMME[2].

1. Cf., en dernier lieu, Naville, *the Temple of Deir el-Bahari, Introductory Memoir*, p. 15 sqq. On sait dans quel trouble cette façon de représenter la reine jeta les premiers égyptologues, et comment, pour expliquer les monuments de l'époque, Champollion se vit entraîné à supposer l'existence d'un régent Aménenthès, doublet mâle et mari de Hâtshopsîtou (Champollion, *Lettres écrites d'Egypte*, 2e éd., p. 293-298), dont il lisait le nom Amensé. Cette hypothèse, adoptée par Rosellini (*Monumenti Storici*, t. I, p. 220-230, et t. III, parte Ia. p. 129 sqq.) avec quelques modifications légères, fut repoussée par Birch. Celui-ci montra l'identité des deux personnages séparés par Champollion, et prouva qu'ils ne faisaient qu'une seule reine, l'Amensès de Manéthon; il la nomma Amoun-noum-he (Arundale-Bonomi-Birch, *Gallery of Antiquities selected from the British Museum*, p. 77-79), mais il fit d'elle une sœur d'Aménôthès Ier, associée au trône par ses frères Thoutmosis Ier et Thoutmosis II, régente au début du règne de Thoutmosis III. Hincks montra que Hâtshopsîtou était la fille de Thoutmosis Ier, la femme de Thoutmosis II, la sœur de Thoutmosis III (*on the Years and Cycles used by the Ancient Egyptians*, dans les Mémoires de l'Académie de Dublin, t. XVIII, 2e partie, p. 192 sqq., et *On the Defacement of Divine and Royal Names*, p. 3-5; cf. Birch, *on the Obelisk on the Atmeidan at Constantinople*, p. 4); c'est dans ces derniers temps seulement qu'on a reconnu sa filiation et sa place réelle dans la famille. Elle n'était pas la sœur, mais la tante de Thoutmosis III (Maspero, *Notes au jour le jour*, § *16*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892, t. XIV, p. 170-182). La reine, appelée d'abord Amoun-noum-het, en négligeant la dernière partie et en joignant le prénom royal au nom même, a été dite plus tard Ha-asou, Hatasou, et cette forme prévaut encore aujourd'hui chez quelques savants : la lecture réelle est Hâtshopsîtou, Hâtshepsîtou, puis Hâtshopsîou, Hâtshepsiou, ainsi que Naville l'a indiqué.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de* Naville, *the Temple of Deir el-Bahari*, pl. XIII; cf. la statue du Musée de Berlin (Erman, *ausführliches Verzeichniss*, p. 28, n° 2306).

3. Il résulte des termes mêmes dans lesquels Thoutmosis Ier associe sa fille à la couronne qu'elle n'était pas encore mariée à ce moment, et Naville pense qu'elle épousa son frère Thoutmosis II après la mort de son père (*the Temple of Deir el-Bahari, Introductory Memoir*, p. 16, et *Trois inscriptions*,



PORTRAIT DE LA REINE HÂTSHOPSITOU[2].

seule la direction des affaires. Les portraits qui nous sont conservés d'elle lui prêtent une figure fine, hautaine, énergique : l'ovale de la face est allongé, la joue un peu maigre, l'œil enfoncé assez creux sous l'arcade sourcilière, le front bas, la bouche mince et serrée aux coins. Elle gouverna d'une main si ferme que ni l'Égypte ni les vassaux étrangers ne tentèrent sérieusement de se soustraire à son autorité : une course, où l'on fit nombre de prisonniers, punit quelque mouvement des Shaousou dans la Syrie méridionale[1], et quant aux peuples de l'Éthiopie, les razzias ordinaires mirent bon ordre à leurs velléités de révolte. Lorsqu'on vint dire, en l'an II, à Thoutmosis II, que les barbares du Haut-Nil n'observaient plus les conditions que son père défunt leur avait imposées, il « entra en fureur comme une panthère », rassembla ses soldats et partit en guerre sans plus tarder. Sa présence à l'armée abattit les courages des rebelles, et c'en fut assez de quelques semaines pour briser toutes leurs résistances[3].

Les premiers rois de la dynastie avaient voulu reposer sur la rive gauche de Thèbes, à la lisière des sables et de la terre noire, près de l'endroit même où

dans le *Recueil*, t. XVIII, p. 102). Il me paraît plus probable que Thoutmosis I[er] la maria dès qu'elle eut été intronisée, pour éviter les troubles qui auraient pu surgir après sa mort dans la famille royale. L'inscription de Shutt-er-Ragel (EISENLOHR, *an Historical Monument*, dans les *Proceedings de la Société d'Archéologie Biblique*, 1880-1881, p. 101; FLINDERS PETRIE, *a Season in Egypt*, 1887, pl. XV, n° 476, et p. 15), qui a fourni à Mariette l'hypothèse d'un règne commun de Thoutmosis I[er] et de Thoutmosis II (*Deir el-Bahari, Texte*, p. 37), prouve que le personnage mentionné, un certain Penaîti, vivait sous ces deux Pharaons, nullement qu'ils régnèrent ensemble; il exerça les fonctions qu'il tenait d'eux sous leurs règnes successifs.

1. *Inscription d'Ahmosi Pannekhabit*, dans LEPSIUS, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XIV, A, l. 9-10; MASPERO, *Notes sur différents points de Grammaire et d'Histoire*, § XLIV, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 77-78, où il faut lire le prénom de Thoutmosis II au lieu de celui de Thoutmosis I[er] que l'imprimé porte par erreur.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de M. de Mertens*. C'est la tête de l'un des sphinx qui formaient une allée à Déir el-Baharî; elle a été rapportée par Lepsius, et elle est conservée aujourd'hui au Musée de Berlin (cf. ERMAN, *ausführliches Verzeichniss*, p. 79, n° 2301, et p. 83, n° 2279). Le visage a été restauré assez fortement, mais d'après les restes d'autres statues, où les portions ici détruites étaient en bon état.

3. Stèle de l'an II de Thoutmosis II, sur les rochers d'Assouân, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 16 *a*; J. DE MORGAN, *Catalogue des Monuments et Inscriptions*, t. I, p. 3-4. C'est probablement à cette expédition que se rapporte la liste de noms africains publiée par NAVILLE, *trois Inscriptions de la reine Hâtshepsou*, dans le *Recueil des Travaux*, t. XVIII, p. 81-92.

leurs prédécesseurs antiques avaient bâti des pyramides[1]. La place y manqua sans doute après Aménôthès, car Thoutmosis Ier dut émigrer vers le fond du ravin dont leurs monuments barraient l'entrée. La chaîne Libyque s'y creuse en une sorte d'entonnoir, et ses parois y tombaient presque à pic jusqu'à trente mètres environ du pied : là, une sorte de talus rocheux s'en dégageait et



LE CIRQUE DE DEÎR EL-BAHARÎ, TEL QU'IL ÉTAIT AVANT LES TRAVAUX DE NAVILLE[2].

les raccordait en pente douce avec le sol de la vallée. Les nobles et les reines du temps des Antouf et des Ousirtasen s'y étaient installés, mais leurs chapelles s'en allaient en ruines, et leurs hypogées étaient presque tous ensevelis sous les flots de sable que le vent du désert précipite sans cesse du sommet de la montagne[3]. Les architectes s'emparèrent de ce site désolé et y jetèrent les fondations d'un édifice unique au monde. Une avenue de sphinx, menant de la plaine à travers les tombeaux, puis une grande cour, limitée à l'ouest par un promenoir à deux rangs de colonnes. Au-dessus, et en retraite, une terrasse

1. Cf. ce qui est dit sur la nécropole où les Pharaons des dynasties antérieures étaient ensevelis, au t. I, p. 460-461, 528-530 et t. II, p. 76, de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1884, sur le rebord du plateau qui domine la vallée, le long du chemin qui mène aux Tombeaux des Rois.*

3. On y voit encore par exemple le tombeau des reines Nofriou et Toumou (Maspero, *les Inscriptions des Pyramides de Saqqarah*, p. 25, n. 1, et *Notes sur différents points de Grammaire et d'Histoire*, § XIII, dans la *Zeitschrift*, 1888, p. 77).



LE PORTIQUE SEPTENTRIONAL DE HÂTSHOPSÎTOU, À DÉÎR EL-BAHARÎ[1].

immense, parcourue en son milieu par un long escalier qui conduisait à l'étage supérieur, et bordée elle aussi, vers l'ouest, d'un portique à double rangée de piliers, sous lequel ouvraient deux chapelles ménagées dans l'épaisseur du talus ; le tout aboutissait, vers le nord, à une galerie soutenue par des colonnes protodoriques d'un effet admirable. Elle s'amorce à l'extrémité de la façade, puis se redresse et file parallèle à la montagne ; elle n'a jamais été terminée, mais ce qui existe est de proportions si exquises, que l'art grec n'a rien produit de plus fin, ni de plus gracieux. Enfin, adossée contre la falaise et taillée en partie dans la masse, une esplanade presque carrée, fermée sur le devant par un mur droit percé d'une seule porte, encadrée sur les côtés de deux bâtiments consacrés au culte journalier : le sanctuaire s'enfonce en plein roc, mais les chambres en ont été plaquées de calcaire blanc, voûtées quelques-unes, toutes décorées de bas-reliefs d'une élégance merveilleuse, les plus souples peut-être que l'on connaisse de cette époque[2]. Thoutmosis Ier eut à peine le temps d'ébaucher cette œuvre grandiose, mais sa momie y séjourna en pompe, jusqu'à l'heure où la misère du siècle et l'insécurité publique obligèrent les gardiens de

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie communiquée par Naville.*

2. L'histoire du temple a été reconstituée en partie par Mariette (*Deir el-Bahari, Documents topographiques, historiques et ethnographiques recueillis dans ce temple pendant les fouilles, Texte*, 1877, p. 1-14, 35-40) et complètement par Naville (*The Temple of Deir el Bahari, its Plan, its Founders and its first Explorers*, 1894, p. 1-12, 19-20), qui a déblayé les ruines en entier pour le compte de l'*Egypt Exploration Fund*, pendant les années 1892-1896. Mariette, frappé par l'aspect de l'édifice, crut y reconnaître une influence étrangère et supposa que la reine Hâtshopsîtou l'avait bâti à l'imitation de certains monuments que ses officiers auraient vus au Pouanît (*Deir el-Bahari*, p. 10-11) : c'est un édifice purement égyptien, appartenant à la catégorie des hemi-speos.

la nécropole à l'en tirer, puis à l'enfouir dans la cachette avec les autres membres de sa famille[1]. Il était assez âgé déjà lorsqu'il mourut, et il avait dépassé la cinquantaine : les incisives, usées et déformées par le pain impur dont les Égyptiens se nourrissaient, en font foi. Le corps est petit et décharné, mais témoigne d'une force peu commune; le crâne est glabre, la figure délicate, une expression très caractéristique de finesse et de ruse flotte encore sur la bouche[2]. Thoutmosis II continua les travaux, et vint promptement rejoindre son père[3]. Son cercueil nous le montre aimable et souriant, avec de beaux yeux doux et tristes qui



TÊTE DE LA MOMIE DE THOUTMOSIS Ier [4].

l'apparentent aux Pharaons de la XIIe dynastie; les statues confirment cette impression, et l'aspect de la momie ne la dément pas. Il ressemblait à Thoutmosis Ier, mais il avait les traits moins accentués et la physionomie plus molle; il

1. Ni E. de Rougé (*Étude des monuments du Massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne*, t. I, p. 48-49), ni Mariette (*Deir el-Bahari*, p. 35) ne veulent que le temple ait été fondé par Thoutmosis Ier, et Naville se range à leur avis (*the Temple of Deir el-Bahari*, p. 16-17). Il me paraît résulter de l'ensemble des textes nouveaux découverts par Naville, que Thoutmosis Ier commença les travaux; peut-être ne devaient-ils pas avoir, dans le plan primitif qu'il approuva, le développement considérable qu'ils prirent plus tard. Les indications éparses dans des documents d'époque Ramesside me font croire également que Déir el-Baharì ne fut pas la chapelle funéraire de tombeaux situés ailleurs et de site encore inconnu (MARIETTE, *Deir el-Bahari*, p. 2-3; NAVILLE, *the Temple of Deir el-Bahari*, p. 6-8), mais qu'il renfermait les tombeaux de Thoutmosis Ier, de Thoutmosis II, de la reine Hâtshopsîtou, et de nombreuses personnes de leur famille; on y voyait même, très probablement, celui de Thoutmosis III et de ses enfants.

2. Le cercueil de Thoutmosis Ier avait été usurpé par le roi-prêtre Pinozmou Ier, fils de Piônkhi (MASPERO, *les Momies royales*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 545), et la momie avait été perdue : je crois l'avoir retrouvée dans la momie no 5283, dont la tête présente des traits de ressemblance frappante avec celles de Thoutmosis II et III (ID., *ibid.*, p. 581-582), ainsi qu'on peut en juger en comparant la vignette de la page 242 à celles des pages 243 et 290.

3. La dernière date connue jusqu'à présent est de l'an II, sur la stèle d'Assouân (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 16 *a*). Erman (*Ægypten*, p. 71) et, d'après lui, Ed. Meyer (*Geschichte Ægyptens*, p. 232, 238) pensent que Hâtshopsîtou ne dut pas être étrangère à la mort prématurée de Thoutmosis II; les traces de maladie que la momie porte sur la peau me font croire que la reine est innocente du crime qui lui est attribué par les modernes (cf. WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte, Supplement*, p. 38).

4. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1881*; cf. MASPERO, *les Momies royales de Déir el Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 581-582.



LA TÊTE DE THOUTMOSIS II[5].

atteignait presque la trentaine, quand il succomba à une maladie dont l'embaumement n'a pas effacé les traces. La peau est rugueuse par plaques et mouchetée de stigmates, le haut du crâne dénudé; le torse, très réduit et comme diminué, ne donne pas l'idée de la vigueur musculaire[1]. Il ne laissait que des filles de son mariage avec sa sœur[2], mais un fils tout jeune, un Thoutmosis, qui était né d'une femme d'extraction commune, peut-être une simple servante, nommée Isis[3]. Hâtshopsîtou proclama cet enfant, dont la faiblesse et l'humble parentage ne lui portaient pas ombrage; elle le fiança à celle de ses filles qui survivait, Hâtshopsîtou la seconde[4], et, après avoir réglé de la sorte la question d'hérédité en ligne masculine, elle continua de commander seule, sous l'étiquette nominale de son neveu mineur, comme elle avait fait auparavant sous celle de son demi-frère.

Son règne fut prospère, soit qu'elle s'entendît réellement aux choses de l'administration et de la politique, soit qu'elle eût la main heureuse dans le choix de ses ministres. A l'intérieur, elle poussa très activement les constructions, non seulement à Déir el-Baharî, mais à Karnak et dans Thèbes entière, sous la direction de son intendant Sanmout[6]. Les plans avaient été conçus sous Thoutmosis Ier et l'exécution menée avec tant d'ardeur, qu'elle put se borner le plus

1. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Baharî*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 545-547, où la description du cadavre est donnée complète d'après l'examen du Dr Fouquet.

2. On connaît deux filles à la reine Hâtshopsîtou Ire, Nofrourî, qui mourut jeune (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXCIV, 1-3; Lepsius, *Denkm.*, III, 20 c, 25 c, 25 *bis n, q*), et Hâtshopsîtou II Mariri, qui épousa son dernier frère de père et cousin Thoutmosis III (Lepsius, *Denkm.*, III, 25 *bis q*, 38 *a-b*), et qui devint la mère d'Aménôthès II.

3. Le nom de la mère de Thoutmosis III nous a été révélé par le linceul de ce roi, trouvé avec sa momie dans la cachette de Déir el-Baharî (Maspero, *les Momies royales*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 547-548); l'absence de titres princiers, en montrant l'humble extraction de la dame Isis, a expliqué enfin ce qu'il y avait d'obscur dans l'histoire des relations de Hâtshopsîtou avec son neveu (Maspero, *Notes sur différents points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 132-133, et Naville, *the Temple of Deir el Bahari*, p. 14).

4. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXCV, 3.

5. *Dessin de Boudier, d'après la photographie d'Émile Brugsch Bey, prise en 1886.*

6. C'est le personnage représenté à la page 245 : nous possédons de lui, outre la statue du Musée de Berlin (Erman, *ausführliches Verzeichniss*, p. 86, n° 2296), une inscription gravée sur les rochers d'Assouân, et dans laquelle il s'attribue l'érection de deux obélisques, probablement ceux de Karnak (Lepsius, *Denkm.*, III, 25 *bis q*; J. de Morgan, *Catalogue des Monuments*, t. I, p. 41, n° 181 *bis*).

souvent à graver l'ornementation finale sur des murs presque achevés. Cela lui suffit, selon l'habitude égyptienne, pour qu'elle s'attribuât tout le mérite, et l'opinion qu'elle nourrissait d'elle-même à ce propos éclate naïvement dans ses inscriptions. Elle aimait à s'y représenter comme méditant ses actions longtemps à l'avance, et comme n'abordant jamais la moindre entreprise avant d'en avoir référé au dieu dont elle était la fille. « Voici ce que j'enseigne aux mortels qui viendront au cours des siècles, et dont le cœur se préoccupera de ce monument que j'ai fait à mon père, et qui parleront en s'exclamant, et qui le contempleront par la suite : Moi, alors que je siégeais au palais et que je me remémorais celui qui m'a créé, mon cœur m'a imposé de lui édifier deux obélisques de vermeil dont la pointe percerait le firmament, dans le portique auguste qui se trouve entre les deux grands pylônes du roi Thoutmosis Ier. Et mon cœur m'entraîne à adresser ces paroles aux humains qui verront mon monument après les années, et qui causeront de mes hauts faits : Gardez de dire : « Je ne sais, je ne sais pourquoi on « a réalisé cette résolution de modeler une montagne « entière en or ! » Ces deux obélisques, Ma Majesté les a fabriqués de vermeil à mon père Amon, afin que mon nom dure et subsiste en ce temple à toujours et à jamais; car on a taillé le bloc unique de granit, sans obstacle, sans opposition à ce que Ma Majesté voulait qu'on lui apportât, depuis le 1er du deuxième mois de Pirît de l'an V, jusqu'au 30 du quatrième mois de Shomou de l'an VI, ce qui fait sept mois à partir du moment où l'on attaqua la carrière[2]. » L'un des deux monolithes est encore debout au milieu des ruines de Karnak, et la pureté de ses lignes, le fini de ses hiéroglyphes, la beauté des figures qui le recouvrent, nous expliquent l'orgueil que la reine éprouvait à les admirer, son frère et lui. Le pyramidion était doré, si bien qu'« on les apercevait des deux rives du fleuve, » et



LE CERCUEIL DE THOUTMOSIS II[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1881.*

2. Prisse d'Avennes, *Monuments Égyptiens*, pl. XVIII, Ouest, l. 5-8, Nord, l. 1-2, 6-8; Lepsius, *Denkm.*, III, 24 *a*, l. 5-8, et *n*, l. 1-2, 6-8, et Lepage-Renouf, dans les *Records of the Past*, 1re sér., t. XII, p. 133-135. Ces deux obélisques avaient été taillés dans la carrière par les soins de Sanmout, ainsi qu'il résulte (cf. t. II, p. 243, note 6) du proscynème que ce personnage a laissé à Assouan (Lepsius, *Denkm.*, III, [illegible] *q*; [illegible] *des Monuments*, t. I, p. 41, n° 181 *bis*).

« que leur éclat inondait les deux terres d'Égypte » : le métal a disparu depuis longtemps[1]. Un peu plus tard, en l'an VII ou en l'an VIII, Amon eut un caprice plus difficile à satisfaire[2]. Un jour que Hâtshopsîtou s'était rendue au temple afin de prier, « ses supplications montèrent jusqu'au trône du Maître de Karnak, et l'on entendit un ordre dans le sanctuaire, un mandement du dieu lui-même, à l'effet d'explorer les voies qui mènent au Pouanît, de parcourir les chemins qui conduisent aux *Échelles de l'Encens*[3] ». Les aromes nécessaires au culte n'arrivaient aux prêtres thébains que par l'intermédiaire du commerce étranger : ils s'éventaient à traverser lentement l'Afrique, le contact de mains impures les souillait. D'ailleurs les marchands confondaient sous un seul nom, *ânîti*, des substances d'origine et de valeur très diverses, dont plusieurs pouvaient à peine être considérées comme des parfums ou passaient pour être peu agréables aux dieux. Une espèce leur plaisait sur toutes les autres, celle qui abonde aujourd'hui encore au pays des



LA STATUE DE SANMOUT[4].

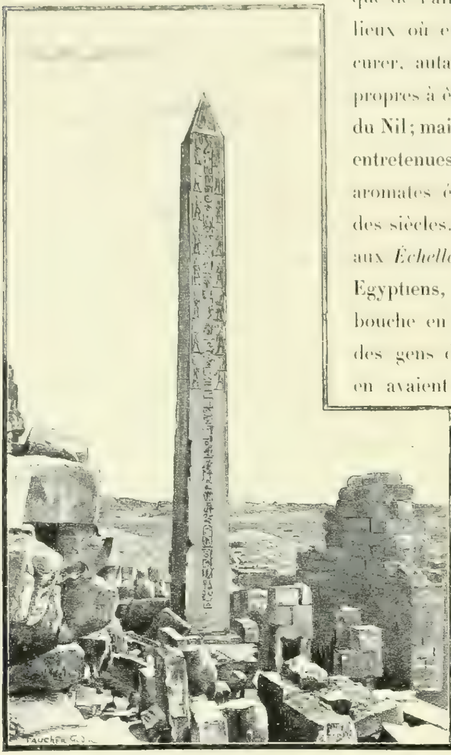
1. Prisse d'Avennes, *Monuments Égyptiens*, Sud, l. 6-7; Lepsius, *Denkm.*, III, 24, s, l. 6-7.

2. La date de l'expédition résulte de l'inscription reproduite incomplètement par Dümichen, *die Flotte einer ägyptischen Königin*, pl. XVIII, *a* 3 et p. 19, en son entier par Naville, *Trois Inscriptions de la reine Hatshepsou*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 103-106, et qui constate qu'en l'an IX les arbres à encens rapportés du Pouanît avaient été récemment plantés : le voyage dura probablement de l'an VII à l'an VIII. Les scènes découvertes par Mariette en 1858 ont été publiées d'abord par Dümichen, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, in-f°, 1868, et *Historische Inschriften*, t. II, pl. VIII-XXII, plus tard par Mariette, *Deir el-Bahari, Documents topographiques, historiques et ethnographiques recueillis dans ce temple*, in-f°, et *Texte*, in-4, 1877. Elles ont été étudiées par Dümichen et par Mariette dans le texte de leurs recueils de planches, puis plus spécialement par Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, 2e éd., p. 151-172, par Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 281-288, par Maspero, *de quelques Navigations des Égyptiens sur les côtes de la mer Érythrée*, p. 9-25, par Lieblein, *Handel und Schifffahrt auf dem Rothem Meere in alten Zeiten*, p. 25-37, par Krall, *Studien zur Geschichte des Alten Ægyptens, IV. Das Land Punt* (dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1890, t. CXXI), par Grimm, *die Pharaonen in Ostafrika*, p. 14-46, 131-160, enfin par Naville, *the Temple of Deir el-Bahari*, p. 21-25.

3. Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XX, l. 2-1; Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 10, l. 4-6. Le mot *Échelles* est la traduction du terme égyptien *Khâtiou*, employé dans le texte pour désigner les pays en terrasses où poussait l'encens : cf., avec un sens différent, nos *Échelles du Levant*.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de M. de Mertens*; l'original est au Musée de Berlin, où Lepsius l'a rapporté, cf. Erman, *ausführliches Verzeichniss*, p. 86, n° 2296. Sanmout est accroupi et il tient, serré entre ses bras et ses genoux, le jeune roi Thoutmosis III, dont la tête paraît sous son menton, coiffée de la tresse des enfants.

Somalis et que les *Sycomores de l'encens* sécrétaient[1]. C'était faire œuvre pie que de l'aller chercher directement aux lieux où elle croissait, et de s'y procurer, autant que possible, les plants propres à être acclimatés dans la vallée du Nil; mais les relations que l'on avait entretenues jadis avec les régions des aromates étaient interrompues depuis des siècles. « Personne ne montait plus aux *Échelles de l'Encens*, personne des Egyptiens, mais on en oyait parler de bouche en bouche, d'après les récits des gens d'autrefois, car les produits en avaient été convoyés aux rois du Delta tes pères, à l'un ou à l'autre, depuis le temps des ancêtres, les rois du Saïd qui ont existé auparavant[2]. » On se rappelait seulement que c'était une contrée située vers le sud ou vers l'orient lointain, d'où plusieurs dieux étaient descendus jadis en Égypte et d'où le soleil débouchait chaque matin[4].



L'OBÉLISQUE DE LA REINE HÂTSHOPSITOU À KARNAK[3].

Amon, dans son omniscience, se chargea de la décrire et d'en préciser le site : « Les *Échelles de l'Encens*, c'est un canton secret du Tonoutir, c'est en vérité un lieu de délices. Je l'ai créé et j'y mène Ta Majesté, avec Mout,

1. D'après l'aspect des arbres figurés sur le monument (cf. plus loin, au t. II, p. 253, de cette *Histoire*, la vignette qui en représente quelques-uns), il est certain que les Égyptiens sont allés chercher au Pouanit la *Boswellia thurifera* CART (LORET, *la Flore pharaonique*, 2e éd., p. 96); mais ils en rapportèrent certainement aussi les autres produits qu'ils confondaient sous le nom d'*Encens*.
2. DÜMICHEN, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XX, l. 10-12; MARIETTE, *Deir el-Bahari*, pl. 10, l. 10-12.
3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.*
4. Cf. ce qui est dit au t. I, p. 84-85, de cette *Histoire*, sur les dieux égyptiens qui sont venus du Pouanit, et p. 396-398, 433-434, 494-498, sur les rapports du Pouanit avec l'Égypte, sous l'empire Memphite et pendant la durée du premier empire Thébain.

Hâthor, Ourrît, la dame de Pouanît, Ouîrît-hikaou, la magicienne régente des dieux, pour qu'on y prenne des aromates à volonté, pour qu'on y charge les vaisseaux à pleine joie, d'arbres à encens vivants et de toutes les denrées de cette terre[1]. » Hâtshopsîtou choisit cinq galères solides, montées par des équipages éprouvés; elle y entassa les marchandises les plus capables de séduire des barbares, elle les mit sous les ordres d'un messager royal, puis elle les lança sur la mer Rouge en chasse vers l'encens[2].

Nous ne savons ni de quel port l'escadre partit, ni le nombre de semaines qu'elle employa à gagner le Pouanît, ni les incidents qui survinrent au cours de la traversée. Elle dépassa les parages explorés sous la XIIe dynastie, Saouakîn, Massaouah, les îles de la mer Rouge, s'aboucha aux Ilîm qui habitaient à l'occident du Bab el-Mandeb, franchit le détroit et toucha enfin au pays qui produit les parfums, à la côte des Somalis[3]. Là, entre la baie de Zéîlah et le Ras Hafoun, s'étendait la région Barbarique, visitée plus tard par les négociants de Myos Hormos et de Bérénice. Les premières stations que ceux-ci rencontraient derrière le cap Diré, Avalis, Malao, Moundos, Mosyllon, n'étaient que des rades foraines peu sûres[4]; mais au delà de Mosyllon, ils signalaient plusieurs Ouadys, dont le dernier, la rivière de l'Éléphant, situé entre le Ras el-Fîl et le cap Guardafui, paraît avoir été assez considérable pour que des navires d'un faible tirant d'eau pussent y pénétrer et même y évoluer

1. Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XX, l. 13-15; Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 10, l. 13-15. L'énumération des divinités de Pouanît se rencontre déjà dans les *Mémoires de Sinouhît*, l. 209-210; cf. Maspero, *le Papyrus de Berlin n° I*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne*, t. III, p. 160.

2. On a admis pendant longtemps que les cinq vaisseaux représentés étaient un échantillon d'une flotte plus nombreuse (Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 281) : la preuve qu'ils formaient l'escadre entière est donnée dans Maspero, *de quelques Navigations des Égyptiens*, p. 11, n. 1.

3. La partie du Pouanît où les Égyptiens abordèrent a été placée d'abord en Arabie par Brugsch (*Geogr. Ins.*, t. II, p. 14, et t. III, p. 63-64), puis transportée au pays des Somalis par Mariette (*les Listes géographiques des Pylônes de Karnak*, p. 60-66, et *Deir el-Bahari*, p. 26-35), dont l'opinion fut acceptée par la plupart des égyptologues (Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 281-282; Maspero, *de quelques Navigations des Égyptiens*, p. 5-6). Dümichen proposa, en s'appuyant sur un passage où il est question du Pouanît, « qui est sur les deux côtés de la mer » (Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 5, 2e reg.), d'appliquer le nom à la côte d'Arabie aussi bien qu'à celle d'Afrique, à l'Yémen et à l'Hadhramaut comme au pays des Somalis (*Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 119-122); cette manière de voir fut adoptée par Lieblein (*Handel und Schifffahrt auf dem Rothen Meere in alten Zeiten*, p. 52 sqq.), puis par Ed. Meyer, qui pense que les habitants furent les ancêtres des Sabéens (*Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 234). Krall s'est attaché, depuis lors, à raccourcir les distances, et il place le Pouanît de Hâtshopsîtou entre Saouakîn et Massaouah (*Studien zur Geschichte des Alten Ægyptens, IV. Das Land Punt*, p. 21-22). C'est en effet la partie de ce pays que l'on connaissait à la XIIe dynastie (cf. t. I, p. 495-496, de cette *Histoire*), au temps où l'on croyait que le Nil débouchait par là dans la mer Rouge, vers l'île du Roi des Serpents (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, § V, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 76-78), mais je crois, avec Mariette, que le Pouanît où abordèrent les Égyptiens de Hâtshopsîtou répond au pays des Somalis, et Naville partage cette façon de penser (*the Temple of Deir el-Bahari*, p. 21-22, et *Egypt Exploration Fund, Archæological Report, 1894-1895*, p. 34), à laquelle Brugsch avait renoncé dans les derniers temps de sa vie (Schweinfurth, *über seine Reise nach dem glücklichen Arabia*, p. 5 sqq., extrait des *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1889, n° 7).

4. Sur les rades de Malao, de Moundos et de Mosyllon, cf. les renseignements que fournit le *Périple de la mer Érythrée*, § 8, 9, 10, dans Müller-Didot, *Geographi Græci Minores*, t. I, p. 264-265.

à leur aise. C'était là, et là seulement, qu'à l'époque romaine on recueillait la meilleure qualité d'encens; c'est là probablement que les Égyptiens de Hâtshopsitou atterrirent. Ils remontèrent le fleuve jusqu'à l'endroit où le flux et le reflux ne se faisaient plus sentir, et ils mouillèrent en face d'un village épars sur la rive, au milieu des sycomores et des palmiers[1]. On y apercevait des cabanes arrondies et surmontées d'un toit conique, quelques-unes en un tissu serré d'osier, toutes sans ouverture que la porte; elles étaient juchées sur pilotis, de crainte des bêtes féroces ou de l'inondation, et l'on y accédait par une échelle mobile. Des bœufs ruminaient couchés sous les arbres. Les indigènes appartenaient à la race blanche, et les portraits que nous avons d'eux nous les montrent semblables en tout aux Égyptiens. Ils étaient grands, élancés, d'une couleur qui varie entre le rouge brique et le brun presque noir. La barbe se terminait en pointe; la chevelure était coupée court chez les uns, chez les autres s'étageait en petites mèches ou flottait en nattes minces. Le costume consistait, pour les hommes, en un simple pagne, pour les femmes, en une robe jaune, sans manches, serrée à la taille et qui tombait à mi-jambe. Le messager royal débarqua sous l'escorte de huit soldats et d'un officier, mais, afin de prouver qu'il nourrissait des intentions pacifiques, il étala sur un guéridon bas

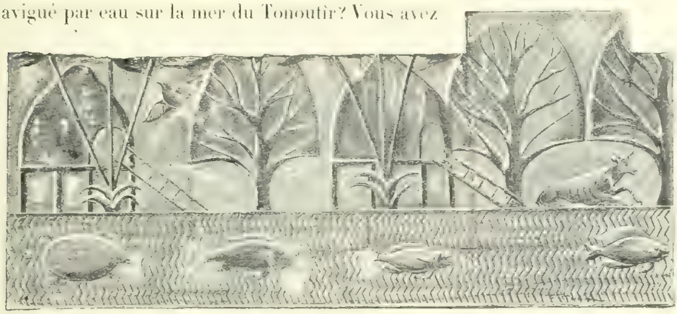


UN HABITANT DE POUANIT[2].

1. J'ai montré, par l'examen des représentations, que les Égyptiens avaient dû débarquer, non pas sur la côte même, comme on l'avait cru (DUMICHEN, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, p. 17-18; CHABAS, *Études sur l'Antiquité historique*, 2e éd., p. 152, 170; MARIETTE, *Deir el-Bahari, Texte*, p. 14; BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 281 sqq.), mais dans l'estuaire d'un fleuve (*de quelques Navigations des Égyptiens*, p. 20-21), et cette observation a paru décisive à la plupart des égyptologues (KRALL, *Studien zur Geschichte des Alten Ægyptens, IV, Das Land Punt*, p. 17; NAVILLE, *the Temple of Deir el-Bahari*, p. 22); des fragments nouveaux y ont d'ailleurs montré un hippopotame (NAVILLE, *Egypt Exploration Fund, Archæological Report, 1894-1895*, p. 34). J'en ai profité pour chercher le point d'arrivée des Égyptiens sur le plus important des cours d'eau que les marchands gréco-romains nous signalent comme étant accessibles à leurs navires (*le Périple de la mer Erythrée*, § 10, dans MULLER-DIDOT, *Geographi Græci Minores*, t. I, p. 265-266), celui qu'ils appelaient la *rivière de l'Éléphant*, près du Ras el-Fîl actuel.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Gayet*; cf. PETRIE, *Racial Types*, n° 105.

des cadeaux variés, cinq bracelets, deux colliers en or, un poignard muni de sa gaine et de sa courroie, une hache de bataille, onze fils de verroterie. La population, éblouie par l'éclat de tant d'objets précieux, accourut au-devant des nouveau-venus, shéikh en tête, et témoigna à leur aspect d'un étonnement bien naturel : « Comment, disaient-ils, avez-vous atteint cette contrée inconnue aux hommes? Êtes-vous descendus par les voies du ciel, ou bien avez-vous navigué par eau sur la mer du Tonoutîr? Vous avez



UN VILLAGE, SUR LE BORD DE LA RIVIÈRE, AUX ÉCHELLES DE L'ENCENS[1]

suivi la route du soleil, car le roi de la contrée d'Égypte on ne saurait se garer de lui, et nous vivons, nous aussi, du souffle qu'il nous donne[2] ». Le chef s'appelait Parihou, et on le distinguait de ses sujets au boumerang qu'il tenait à la main, à son poignard, à son collier de verre; sa jambe droite s'emboîtait dans une sorte de gaine, formée par des anneaux d'un métal jaune, probablement de l'or[3]. Sa femme Ati l'accompagnait, montée sur un âne, et mit pied à terre pour contempler les étrangers de plus près. Elle était douée du genre de beauté qui charme les populations de ces climats, un boursouflement graisseux, où les lignes du corps se perdent sous des amas de chairs tremblotantes; la fille, jeune encore, promettait d'égaler un jour, sinon de surpasser la mère[4].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie*; cf. Dümichen, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, pl. XV, et Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 5. Sur les maisons, cf. les fragments nouveaux découverts par Naville, *Egypt Exploration Fund, Archæological Report*, 1894-1895.

2. Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. VIII, X; Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 5.

3. Mariette comparait cette sorte d'armure au *dangabor* des tribus du Congo (*Deir el-Bahari*, p. 29), mais le *dangabor* se porte au bras. Livingstone vit une femme, « la sœur de Sébitouané, la plus grande dame de Seskété, qui portait à chaque jambe dix-huit anneaux d'airain massif de la grosseur du doigt, trois anneaux de cuivre au-dessous du genou.... Le poids de ces anneaux brillants la gêne pour marcher et lui fait mal aux chevilles, mais c'est la mode, et l'inconvénient disparaît. Quant à la souffrance, elle est diminuée par un petit chiffon qui entoure les anneaux inférieurs » (*Exploration du Zambèse*, trad. franç., p. 262).

4. C'est un double cas de stéatopygie, le plus ancien que l'on connaisse (Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, p. 154; Mariette, *Deir el-Bahari*, p. 30); on trouvera plusieurs faits analogues cités dans Speke, *les Sources du Nil*, p. 183, et dans Schweinfurth, *au Cœur de l'Afrique*, p. 282.

Les premiers compliments échangés, on aborda les affaires sérieuses. Les Égyptiens dressèrent une tente, sous laquelle ils emmagasinèrent la pacotille dont ils s'étaient munis, et, pour épargner à leurs hôtes des tentations trop vives, ils tracèrent un cordon de troupes tout autour. Les principales conditions du marché se réglèrent dans un banquet, où l'on initia somptueusement les barbares aux délicatesses de la cuisine égyptienne, aux pains, à la bière, au vin, à la viande, aux légumes préparés et assaisonnés avec soin[1]. Le paiement de chaque objet s'effectuait au moment précis de la livraison. Pendant plusieurs jours, ce fut un défilé continuel de gens et de baudets gris pliant sous le faix. Il y avait un peu de tout dans ce que les Égyptiens achetèrent, des dents d'éléphants, de l'or, de l'ébène, de la casse, de la myrrhe, des cynocéphales et des singes verts, des lévriers, des peaux de léopard, des bœufs de forte taille, des esclaves, même trente et un arbres à encens, déracinés avec leur motte et transplantés dans des couffes. L'arrimage fut long, difficile : quand la place manqua, et que les navires furent chargés autant qu'ils pouvaient l'être sans gêner la manœuvre, ils reprirent la mer au plus vite et ils rebroussèrent vers le nord[3].



LE PRINCE PARIHOU ET LA PRINCESSE DE POUANIT[2].

Ils touchèrent à des points nombreux de la côte, et ils se lièrent d'amitié avec les riverains : les Ilîm leur fournirent un complément de fret, dont ils s'accommodèrent tant bien que mal, toujours de l'or, de l'ivoire, des peaux, mais aussi des léopards et une girafe en vie, avec des plantes et des fruits inconnus sur les bords du Nil[4]. Ils reparurent enfin dans les ports de l'Égypte,

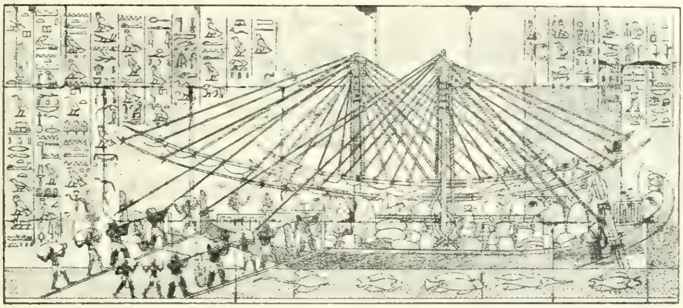
1. DÜMICHEN, *Historische Inschriften*, t. II, pl. X ; MARIETTE, *Deir el-Bahari*, pl. 5.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey* ; cf. MARIETTE, *Deir el-Bahari*, pl. 13, et *Voyage de la Haute-Égypte*, t. II, pl. 62.

3. DÜMICHEN, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, pl. II, XV, et *Historische Inschriften*, t. II, pl. VIII, IX, X, XIV, XV ; MARIETTE, *Deir el-Bahari*, pl. 5-6.

4. Sur le site des Ilîm, cf. MASPERO, *les Ilîms*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VIII, p. 84, et G. TOMKINS,

ramenant les chefs de plusieurs des tribus qu'ils avaient effleurées, « rapportant ce dont le pareil n'avait jamais été rapporté aux autres rois, en denrées du Pouanit, par la faveur suprême de ce dieu vénérable, Amonrâ, seigneur de Karnak[1] ». Ces chefs n'étaient probablement que des gens de bonne famille, confiés au commandant de l'escadre par les caciques locaux, afin de nouer des



L'EMBARQUEMENT DES SYCOMORES DE L'ENCENS A BORD DE L'ESCADRE ÉGYPTIENNE[2].

rapports de commerce ou d'amitié avec Pharaon ; la vanité nationale affecta de les considérer comme des vassaux qui venaient prêter l'hommage, et leurs cadeaux comme des tributs de sujétion. La reine célébra une fête solennelle en l'honneur des explorateurs : les milices thébaines sortirent au-devant d'eux, la flottille royale les escorta jusqu'au débarcadère du temple, où ils se formèrent en procession pour aller déposer leur butin aux pieds du dieu. Le bon peuple de Thèbes, réuni sur leur passage, vit défiler les otages barbares, les sycomores de l'encens, l'encens lui-même, les félins, la girafe, les bœufs, dont les mémoires du temps évaluent le nombre au millier et à la centaine avec toute l'exagération officielle[3]. Les arbres furent plantés à Déir el-Baharî

Remarks on M. Flinders Petrie's Collection of Ethnographic Types from the Monuments of Egypt, p. 21). Lieblein a pensé que leur pays fut exploré, non par les marins qui se rendirent au Pouanit, mais par une troupe différente qui prit la voie de terre (*Die Inschriften des Tempels von Deir el-Bahri*, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 127-132), et cette façon de voir a été acceptée par Ed. Meyer (*Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 236-237) : l'ensemble des textes prouve qu'il y eut une seule expédition, et que les explorateurs du Pouanit visitèrent également les Ilîm. Les chefs et leurs tributs sont représentés dans Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XIV, XVII, ainsi que dans Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 6-7. La girafe qu'ils donnèrent ne figure pas dans le fret chargé sur les vaisseaux au Pouanit ; la visite eut donc lieu au retour, et elle était probablement représentée dans les parties détruites de muraille, où Naville a retrouvé l'image d'une girafe errant en liberté au milieu des arbres (*Egypt Exploration Fund, Archæological Report, 1894-1895*, p. 35).

1. Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 6, 2e registre, l. 3-4.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Beato*. Cf. Dümichen, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, pl. II, et Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 6.

3. La représentation de la fête est reproduite, en partie dans Lepsius, *Denkm.*, III, 17 *a*, et

et l'on improvisa pour eux un jardin sacré : on creusa dans le roc des fosses carrées qu'on remplit de terre, et ils y végétèrent à force d'arrosage[1]. Les gros monceaux de résines fraîches devinrent l'objet de soins particuliers : Hâtshopsîtou « donna un boisseau en vermeil afin de jauger les amas de gommes, la première fois qu'on eut le bonheur de mesurer les aromates pour Amon, seigneur de Karnak, maître du ciel, et de lui présenter les merveilles que le Pouanît produit. Thot, le maître d'Hermopolis, nota les quantités par écrit ; Safkhitâboui en vérifia le compte. Sa Majesté elle-même en prépara, de ses propres mains, une essence embaumée pour tous ses membres : elle exhala l'odeur de la rosée divine, son parfum perça jusqu'au Pouanît, sa peau en fut comme pétrie d'or[2], et son visage en brilla à l'égal des étoiles, dans la grande salle de fête, en face de la Terre entière[3]. » Elle fit graver l'histoire entière sous les portiques qui limitaient la seconde terrasse de sa chapelle funéraire, à l'ouest : on y voit la petite escadre voguant à pleines voiles vers l'inconnu, son heureuse arrivée au terme du voyage, la rencontre des indigènes, les palabres emphatiques, le troc librement consenti, et, grâce à la minutie avec laquelle les moindres circonstances de l'action ont été détaillées, nous pouvons assister, comme sur place, aux opérations diverses dont se composait la vie maritime, non pas des Égyptiens seuls, mais des autres nations orientales. Les Phéniciens, lorsqu'ils s'aventuraient dans les eaux lointaines de la Méditerranée, c'est ainsi, à coup sûr, qu'ils armaient et qu'ils maniaient leurs navires. Les points de la côte asiatique ou grecque sur lesquels ils débarquaient, le décor n'en est pas le même que celui du Pouanît, mais ils se munissaient des mêmes objets d'échange, et, dans la pratique des négociations, ils n'en agissaient pas avec les tribus de l'Europe autrement que les Égyptiens avec les barbares de la mer Rouge[4]. Hâtshopsîtou régna encore huit années au moins, après cette expédition mémorable, et l'on rencontre les traces

complètement dans Dümichen, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, pl. IV-VIII, X-XIV, et *Historische Inschriften*, pl. XVII, XXI-XXII, ainsi que dans Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 7, 9, 11-12, 15.

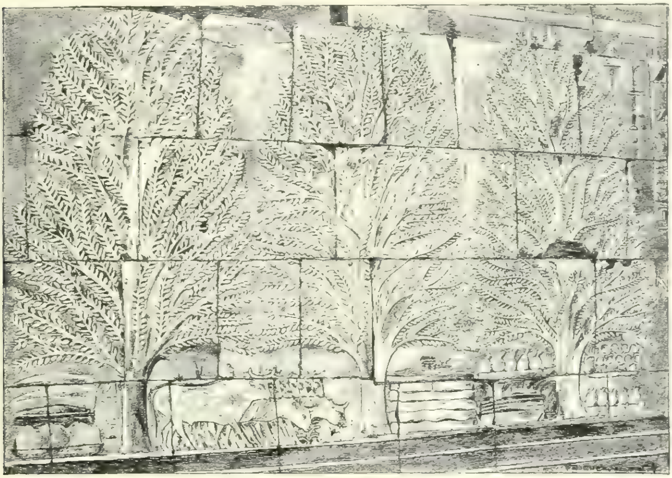
1. Naville a retrouvé ces fosses encore remplies de terre végétale, et, dans plusieurs d'entre elles, des racines qui ne laissent aucun doute sur leur destination (*Egypt Exploration Fund, Archæological Report*, *1894-1895*, p. 36-37). Une peinture représente sept des *sycomores à encens*, encore plantés dans leurs caisses et offerts par la reine à la Majesté « de ce dieu Amonrâ de Karnak » (Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XVIII, où le dessinateur n'a mis que cinq arbres par erreur, cf. Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 8); la vignette de la page 252 nous en montre d'autres déjà transplantés en pleine terre, dans le jardin du temple de Déir el-Baharî, et arrivés à une taille assez forte pour abriter sous leur ombrage les bœufs ramenés du Pouanît.

2. Il faut se rappeler, pour comprendre toute la force de l'image employée par la reine dans ce passage, que les artistes égyptiens peignaient les chairs des femmes en jaune clair; cf., sur ce point, ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 47, de cette *Histoire*.

3. Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XVIII, Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 7-8.

4. Cf. ce qui est dit au sujet du commerce phénicien, dans le t. II, p. 194-197, de cette *Histoire*.

de son activité partout sur les bords du Nil; elle s'intéressa même au Delta, et elle commença la réorganisation de cette partie du territoire, fort négligée par ses prédécesseurs. Les guerres entre les princes Thébains et les maîtres d'Avaris avaient duré plus d'un siècle, et, pendant ce temps, personne n'avait



QUELQUES-UNS DES ARBRES À ENCENS RAPPORTÉS DU POUANÎT À DEIR EL-BAHARI[1].

eu l'envie ou le loisir de veiller aux travaux publics qui étaient plus nécessaires là que partout ailleurs : les canaux s'étaient envasés, le marais et le désert avaient empiété sur les cultures, les villes s'étaient appauvries, et plus d'un canton n'était guère habité que par des nomades entre bergers et bandits. Hatshopsîtou songea à réparer ces ruines, ne fût-ce qu'afin de rendre plus faciles aux armées les chemins qu'elles devaient parcourir pour aller prendre à Zalou la direction de la Syrie[2]. Elle porta même son attention sur les mines du Sinai, dont l'exploitation royale avait cessé après la XII[e] dynastie : un officier

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Béato*, cf. NAVILLE, *the Temple of Deir el-Bahari, Introductory Memoir*, pl. IX.

2. Cela résulte d'un passage de la grande inscription de Stabl-Antar (GOLÉNISCHEFF, *Notice sur un texte hiéroglyphique de Stabl-Antar*, l. 35-39, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 2-3, et t. V, p. 20), qu'on interprète d'ordinaire comme prouvant que les rois Pasteurs se maintinrent en Égypte sous le règne de Thoutmosis III, et qu'ils furent chassés par sa tante et par lui (NAVILLE, *the Temple of Deir el-Bahari*, p. 26); il me paraît seulement que la reine s'y vante d'avoir réparé les monuments ruinés par les Pasteurs, du temps qu'ils séjournaient en Égypte, au pays d'Avaris. On n'a jusqu'à présent retrouvé sur les lieux aucune trace de ces restaurations. L'expédition au Pouanît étant mentionnée aux lignes 13-14, elles sont postérieures à l'an IX de Hatshopsîtou et de Thoutmosis III.

de sa maison, dépêché en l'an XVI à l'Ouady Magharah sur le site des établissements anciens, inspecta les vallées, examina les filons, restaura le temple de la déesse Hâthor, et ramena un convoi de ces pierres vertes ou bleues, qui plaisaient si fort aux Égyptiens[1].

Cependant, Thoutmosis III grandissait, et sa tante, sans abdiquer le pouvoir en sa faveur, l'associait aux actes extérieurs du gouvernement de façon plus fréquente[2]. Elle était bien forcée de lui concéder la préséance dans les cérémonies qu'un homme seul pouvait conduire selon le rite, la dédicace d'une porte de ville à Ombos, la fondation et le tracé d'un temple à Médinét-Habou[3] : le plus souvent, elle l'obligeait à s'effacer devant elle ou à ne se montrer qu'au second rang. Nous ignorons vers quel moment précis cette royauté en partie double cessa : elle florissait en l'an XVI, elle n'existait plus en l'an XXII[4]. La mort seule put arracher le sceptre aux mains qui le détenaient, et Thoutmosis rongea longtemps son frein avant d'être le maître réel[5]. Il avait vingt-cinq ans environ quand il le devint, et il se vengea aussitôt de la dure contrainte qu'il avait subie, en essayant de détruire jusqu'au souvenir de celle qu'il considérait comme une usurpatrice : il martela son image partout où il osa le faire sans encourir l'accusation de sacrilège, et il substitua à son nom celui de Thoutmosis Ier ou de Thoutmosis II[6]. Ce fut dès le premier jour un changement complet de politique au dehors comme au dedans. Hâtshopsîtou n'avait pas aimé la guerre. Elle n'avait, depuis son début, dirigé aucune campagne au delà de l'isthme, et, vers la fin de sa vie, elle avait perdu presque tout ce que son père avait gagné en Syrie ; les peuples de Kharou

1. Stèle de l'an XVI, dans l'Ouady Magharah (Laborde, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, pl. 8, n° 1; Lottin de Laval, *la Péninsule Arabique*, pl. IV; Lepsius, *Denkm.*, III, 23, n° 36). Sur le temple d'Hâthor dans l'Ouady Magharah, cf. ce qui est dit au t. I, p. 474-476, de cette *Histoire*.

2. Le récit de la jeunesse de Thoutmosis III, tel que Brugsch avait cru pouvoir l'établir d'après une inscription de ce souverain (Mariette, *Karnak*, pl. 16, l. 47-49), exil de l'enfant royal à Bouto, son long séjour dans les marais, son retour triomphal (*Geschichte Ægyptens*, p. 288-289, 365), doit être rejeté entièrement : Brugsch a pris pour de l'histoire réelle un passage poétique, où le roi s'identifie avec Horus, fils d'Isis, et entre dans son personnage au point de s'attribuer les aventures du dieu Maspero, dans la *Revue Critique*, 1880, t. I, p. 107, n. 1, et *Notes sur différents points de Grammaire et d'Histoire*, § XXVIII, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 133; Naville, *the Temple of Deir el-Bahari*, p. 27.

3. Dédicace de la porte d'Ombos par Thoutmosis III et par la reine, dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 231-232, et dans Rosellini, *Monumenti del Culto*, pl. XXVIII et p. 196-198; scènes de la dédicace du petit temple de Médinét-Habou, dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXCV, et dans Lepsius, *Denkm.*, III, 38 *a-b*.

4. Stèle du Sinai, gravée en l'an XVI de son règne commun avec Thoutmosis III (Laborde, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, pl. 8, n° 1; Lottin de Laval, *Voyage dans la Péninsule Arabique*, pl. IV; Lepsius, *Denkm.*, III, 28, n° 2), le premier monument où Thoutmosis III apparaisse seul maître est de l'an XXI (Lepsius, *Denkm.*, III, 30 *a*, l. 20).

5. Erman (*Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 72) et Ed. Meyer (*Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 238) ont pensé qu'elle fut renversée par Thoutmosis, mais sans insister sur cette conjecture.

6. Naville (*the Temple of Deir el-Bahari, Introductory Memoir*, p. 28) pense qu'il ne faut pas attribuer au seul Thoutmosis III la mutilation des monuments de Hâtshopsîtou, mais qu'Aménôthès III peut en être rendu responsable pour une bonne partie, ainsi qu'Aménôthès IV.

s'étaient affranchis[1], probablement à l'instigation du roi des Amorrhéens[2], et rien ne lui restait de la province d'Asie que Gaza, Sharouhana[3] et les villages



THOUTMOSIS III, D'APRÈS LA STATUE DU MUSÉE DE TURIN[4].

voisins. Le jeune roi partit avec son armée dans les derniers jours de l'an XXII. Il arriva le 3 du mois de Pakhons à Gaza, juste à temps pour y célébrer l'anni-

1. E. de Rougé (*Étude des Monuments du Massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne*, t. I, p. 50) avait pensé retrouver, dans un passage légèrement endommagé d'une des inscriptions relatives à l'expédition du Pouanît (Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. 14; Mariette, *Deir el-Bahari*, pl. 6), la mention d'un tribut des Lotanou (cf. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 289, Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 334); il n'y a, dans le texte cité, que l'indication annuelle d'une redevance payée annuellement par les chefs du Pouanît et des Ilîm (Lieblein, *Schifffahrt und Handel*, p. 30, Ed. Meyer, *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 232, n. 1).

2. C'est du moins ce qu'on peut conclure du récit de la campagne, où l'on voit le prince de Qodshou, ville du pays d'Amaourou, figurer à la tête de la coalition formée contre Thoutmosis III (Maspero, *le Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 51-52).

3. Cela résulte du début de l'inscription de Thoutmosis III : « Or, pendant la durée de ces années-là, le pays des Lotanou avait été en discorde, jusqu'à ce que d'autres temps vinrent, lorsque les gens qui étaient dans la ville de Sharouhana, à partir de la ville de Jourza, jusqu'aux régions lointaines de la terre, en arrivèrent à se révolter contre Sa Majesté » (Maspero, *Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 49-50).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Petrie*; cf. Orcurti, *Catalogo illustrato dei Monumenti Egizi*, t. I, p. 58, n° 2.

versaire de son couronnement, et pour inaugurer la vingt-quatrième année de son règne par des fêtes en l'honneur de son père Amon[1]. Elles duraient à l'ordinaire, et elles mettaient en branle les grands corps de l'État, mais le moment n'était pas propice aux cérémonies interminables : il quitta Gaza le surlendemain, 5 Pakhons. Il marcha d'abord lentement, sur la piste des caravanes, dépêchant à droite et à gauche des bandes de partisans qui rançonnèrent les cités de la Shéphélah, Migdol, Japou, Lotanou, Ono, et celles qui se trouvaient à portée, sur les premiers plans de la montagne ou dans les Ouadys d'accès facile, Saouka, Hadid, Harîlou[2]. Le 16, il n'était encore qu'à Jahmou, lorsqu'il reçut des informations qui le décidèrent à précipiter son mouvement. Le sire de Qodshou avait négocié une alliance avec les princes syriens jusqu'au Naharaîna, et il leur avait arraché des promesses d'appui : même il avait réuni déjà les contingents du Haut Oronte, du Litany, du Jourdain supérieur, et il les concentrait sous Mageddo, où il se proposait de barrer le passage aux envahisseurs. Thoutmosis convoqua ses principaux officiers, leur communiqua la nouvelle, leur demanda s'ils avaient un plan d'attaque. Trois routes s'ouvraient à lui. La plus directe abordait la position de front et franchissait le Carmel au col actuel d'Oum el-Fahm, mais elle présentait le grave inconvénient de circuler dans des régions couvertes, et de se resserrer à tel point, qu'elle obligeait l'armée à s'allonger outre mesure : la tête de la colonne déboucherait déjà en plaine et prendrait contact avec l'ennemi, tandis que l'arrière-garde marquerait encore le pas à l'entrée des défilés, vers le bourg d'Âlouna. Le second chemin obliquait légèrement vers l'est, traversait la montagne au delà de Doutîna, puis descendait en plaine vers Taânak : il offrait à peu près les mêmes désavantages que le premier. Le troisième allait rejoindre, au nord de Zafîti, la grande voie qui perce le massif de Naplouse, et tombait au pied du Tabor par Djenîn, un peu au nord de Mageddo : il menait au but moins droit que les autres, mais il était plus aisé d'accès, et les généraux en

1. Le récit de cette première campagne nous a été conservé sur une muraille voisine du sanctuaire de granit à Karnak, et les fragments en ont été analysés par Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 154-158, puis publiés complètement par Lepsius, *Denkm.*, III, 31 *b*-32. Il avait été rédigé par un des hauts fonctionnaires de Thoutmosis III, le scribe Zannouni (cf. Wiedemann, *Geschichte der achtzehnten Ægyptischen Dynastie*, p. 42 ; Maspero, *Rapport sur une Mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IV, p. 130) ; il a été traduit en entier par Birch, *the Annals of Thotmes the Third, as derived from the Hieroglyphical Inscriptions*, 1853, p. 3-15, par Osburn, *the Monumental History of Egypt*, t. II, p. 233-252, par Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 295-305, et par Maspero, *le Récit de la campagne contre Mageddo sous Thoutmos III*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 48-56, 139-150, analysé par E. de Rougé, *Notice de quelques fragments de l'Inscription de Karnak*, p. 27-28, et *Étude sur divers Monuments du règne de Thoutmès III*, p. 36-40, puis par Wiedemann, *Geschichte der achtzehnten Ægyptischen Dynastie*, p. 44-49, et *Ægyptische Geschichte*, p. 346-349.

2. Maspero, *Sur les noms de la liste de Thoutmos III qu'on peut rapporter à la Judée*, p. 21-22.

recommandèrent l'emploi. Le roi s'emporta presque jusqu'à taxer leur prudence de lâcheté : « Par ma vie! par l'amour que Râ a pour moi, par la faveur dont je jouis auprès de mon maître Amon, par l'éternelle jeunesse de ma narine en vie et puissance, Ma Majesté ira par cette sente d'Âlouna, et que celui d'entre vous qui le veut aille par les routes que vous venez de dire, que celui d'entre vous qui le veut suive Ma Majesté. Que dirait-on parmi les vils ennemis que Râ déteste : « Voilà-t-il pas Sa Majesté qui va par l'autre « route? Elle passe au large par peur de nous, » crieraient-ils. » Les conseillers n'eurent garde de plus insister : « Te protège ton père Amon de « Thèbes ! lui répondirent-ils, nous, nous suivrons Ta Majesté en tout lieu « où tu passeras, ainsi qu'il convient le serviteur suivre son maître. » Avis en fut donné aux soldats : Thoutmosis se plaça de sa personne à l'avant-garde, et l'armée s'avança en une seule file, cheval à cheval, piéton à piéton, par les halliers qui encombraient les abords méridionaux du Carmel[1].

Elle campa le 19 au soir près d'Âlouna, et elle s'enfonça le 20 au matin dans les gorges sauvages qui devaient la conduire à l'ennemi. Le roi avait pris ses dispositions pour le cas où les gens de la montagne l'attaqueraient pendant le trajet et tenteraient de couper la colonne en quelque endroit du défilé. Sa situation aurait pu devenir aisément critique, si les confédérés avaient profité de ce moment pour se jeter sur lui, et pour charger chaque troupe, à mesure qu'elle essaierait de se déployer dans la plaine : mais le prince de Qodshou ne bougea pas, soit qu'il fût mal informé des mouvements de l'adversaire, soit qu'il se crût certain d'avoir le dessus en rase campagne. Vers une heure de l'après-midi, les Égyptiens se trouvaient tous réunis de l'autre côté de la chaîne, à quelque distance au sud de Mageddo, sur la rive du torrent de Qina. Le camp dressé, Thoutmosis fit annoncer la bataille pour le lendemain : une délibération du conseil de guerre régla les positions que chaque corps devait occuper, puis les généraux retournèrent auprès de leurs soldats, veillèrent à ce que les vivres leur fussent distribués en abondance, organisèrent le

1. La position des villes mentionnées et des trois routes a été discutée par E. de Rougé (*Étude sur divers monuments de Thoutmès III*, p. 37-39), puis par F. de Saulcy (*Lettre à M. Chabas sur quelques points de la Géographie antique de la Syrie selon la Science Égyptienne*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne*, t. I, p. 120-127), qui fixa Jahmou à El-Khéiméh et montra que l'armée égyptienne avait dû passer par le défilé d'Oum el-Fahm. Cette opinion a été contredite sur certains points par Conder, qui identifia Âlouna, Ârouna, avec Arrabéh, puis avec Arranéh ; il pense que Thoutmosis déboucha sur Mageddo par le sud-est, et il place Mageddo à Medjeddah, près de Béisan (*Palestine before Joshua*, dans les *Quarterly Statements*, 1876, p. 90-91, et *Mageddo*, *Ibid.*, 1877, p. 13-20), tandis que Tomkins met Arouna au Wady el-Arrián (*the Karnak Tribute-Lists of Thotmes III*, dans les *Proceedings*, 1877, t. IX, p. 162-164, et *Transactions*, t. IX, p. 261-262). Max Müller me semble reporter Jahmou trop au nord, vers Djett (*Asien und Europa*, p. 157-160).

service des patrouilles. Les rondes se succédaient aux cris de « Bon courage, bon courage ! Vigilance, vigilance ! Surveillance en vie dans le camp ! » et le roi refusa de se coucher avant d'avoir reçu l'assurance que « le pays était calme, aussi l'host, au sud comme au nord ». Le lendemain, dès l'aube, l'armée entière s'ébranla. Elle marchait sur une seule ligne, l'aile droite appuyée au torrent, l'aile gauche étendue dans la plaine, et débordant vers le nord-ouest le site de Mageddo : Thoutmosis III se tenait au centre avec sa maison militaire, debout « sur son char d'électrum, et semblable en son armure à l'Horus qui brandit la pique, à Montou le dieu Thébain ». Les Syriens, qui ne s'attendaient pas à une attaque aussi matinale, furent saisis de panique, et se sauvèrent dans la direction de la ville, quittant là leurs chevaux et leurs chars, mais les habitants, craignant que les Égyptiens n'entrassent dans l'enceinte pêle-mêle avec les fuyards, avaient fermé leurs portes et refusèrent de les rouvrir. Quelques-uns jetèrent des cordes aux chefs de la coalition, et les hissèrent par-dessus les murailles : « et plût au ciel que les soldats de Sa Majesté ne se fussent pas oubliés à ramasser le butin qu'abandonnaient les vils ennemis ! Ils eussent pénétré dans Mageddo sur l'heure, car tandis que les gens de la garnison tiraient à eux le sire de Qodshou et leur propre prince, la crainte de Sa Majesté était dans leurs membres, et les bras leur faillaient en raison du carnage que l'uræus royale portait dans les rangs. » Les vainqueurs s'éparpillèrent à travers champs, recueillant les chars dorés et argentés des chefs, les armes éparses, les mains des cadavres, les prisonniers, puis ils se rallièrent, saluèrent le maître de leurs acclamations et défilèrent devant lui pour lui consigner le butin. Il leur reprocha de s'être laissé entraîner à l'ardeur de la poursuite : « Si vous aviez enlevé Mageddo, c'eût été une grande faveur que m'eût accordée Râ mon père, en ce jour ; car, tous les souverains du pays étant enfermés en elle, c'eût été comme s'emparer de mille villes que de saisir Mageddo. » L'art de forcer les citadelles avait réalisé peu de progrès depuis la XIIe dynastie : l'escalade échouant, on n'avait de ressource que le blocus, et les plus résolus des Pharaons reculaient d'habitude devant les lenteurs de pareille entreprise. Thoutmosis ne voulut pas cependant laisser perdre l'occasion d'en finir d'un seul coup, et il commença l'investissement selon les règles ; il installa ses hommes sous la tente, et, cheminant à l'abri d'immenses pavois soutenus sur des pieux, il creusa autour des remparts un fossé garni de palissades, puis il construisit vers l'orient un château-fort, qu'il appela *Manakhpirrî-tient-les-Asiatiques*. La famine eut prompte raison de cette popu-

lation démoralisée, et la reddition amena la soumission du pays entier. La plupart des cités situées entre le Jourdain et la mer, Shounem, Cana, Kinnerôtou, Hazor, Aksaphou, Laîs, Mérom, Akou, puis les villes du Haouran, Hamatou, Makéto, Astarôt, Ono-rapha, Damas même, reconnurent la suzeraineté de l'Égypte, et leurs seigneurs vinrent prêter hommage au camp[1]. Les pertes des Syriens ne dépassaient pas quatre-vingt-trois morts et quatre



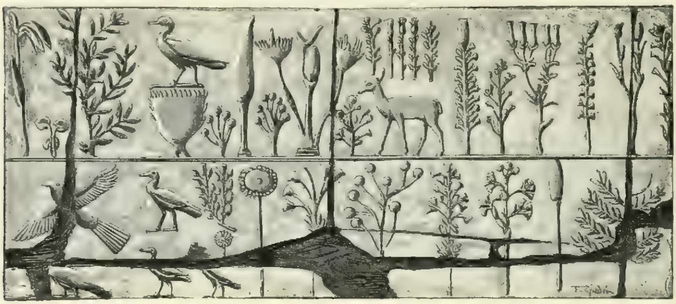
UN CAMPEMENT ÉGYPTIEN DEVANT UNE VILLE ASSIÉGÉE[2]

cent quarante prisonniers, tant leur déroute avait été leste, mais ils avaient abandonné un matériel considérable à la discrétion du vainqueur, sept cent vingt-quatre chars, deux mille quarante et une cavales, deux cents armures, cinq cent deux arcs, la tente du prince de Qodshou avec ses piliers en cyprès incrustés d'or, des bœufs, des vaches, des chèvres, plus de vingt mille moutons. Avant d'évacuer la plaine d'Esdraélon, le roi en dressa le cadastre et la mit en coupe réglée : il y récolta deux cent huit mille boisseaux de blé, déduction faite de ce que les soldats avaient gâté ou volé à la maraude. Le retour dut ressembler à l'exode d'une horde d'émigrants plus qu'au progrès d'une armée[3].

Thoutmosis grava une liste interminable des vaincus dans le temple qu'il édifiait à Karnak, et pour la première fois le bon peuple de Thèbes put épeler sur les monuments les noms de ses sujets syriens transcrits en hiéroglyphes. Cent dix-neuf s'y succédaient à la file, dont les uns représentaient de simples

1. Les noms de ces villes sont inscrits sur les pylônes de Karnak, qui ont été publiés par Mariette, *Karnak*, pl. 17-20; cf., pour les identifications, Maspero, *Sur les noms de la liste de Thoutmos III qu'on peut attribuer à la Galilée*, et Max Müller, *Asien und Europa*, p. 161-162, 191-196.
2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Beato*, tableau du siège de Dapour, sous Ramsès II.
3. Maspero, *le Récit de la campagne de Thoutmos III*, dans le *Recueil*, t. II, p. 48-56, 139-150.

bourgades, les autres des nations puissantes, puis bientôt le catalogue s'allongea. Le Pharaon, une fois lancé dans la guerre, ne s'arrêta plus : on compte, de l'année XXIII à la fin du règne, douze expéditions au moins qu'il conduisit en personne. Il avait conquis pour ses débuts la Syrie méridionale, le Kharou entier, jusqu'au voisinage du lac de Génésareth, et il avait brisé en une seule fois la suprématie Amorrhéenne : les trois campagnes suivantes consolidèrent la domination de l'Égypte dans les régions du Négeb qui s'étendaient au sud-ouest de la mer Morte, dans la Phénicie, qui accepta son sort avec une résignation prudente, chez ceux des princes de Lotanou qui occu-



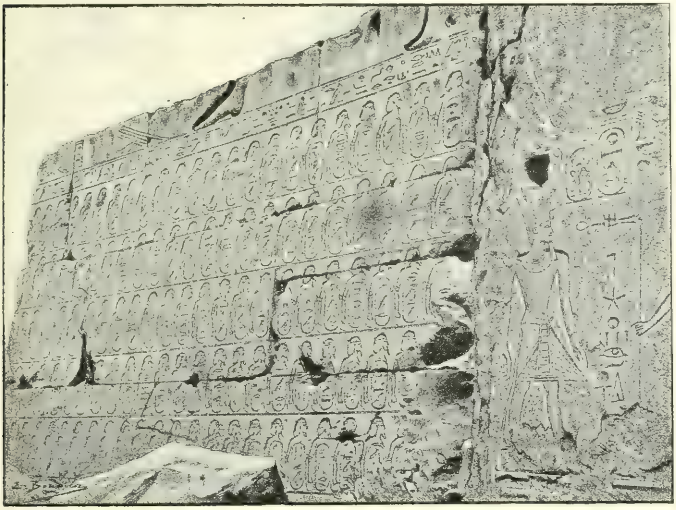
UNE PARTIE DES PLANTES ET DES ANIMAUX RAPPORTÉS DU POUÂNIT[1].

paient la partie septentrionale du bassin de l'Oronte[2]. Aucune d'elles ne semble avoir été signalée par un exploit comparable à la victoire de Mageddo, car la coalition ne survécut pas au coup qui l'avait frappée; mais Qodshou demeura longtemps encore le centre de la résistance, et ses défaites successives ne réussirent jamais qu'à désarmer momentanément sa haine contre l'Africain. Les tributs affluèrent à Memphis et à Thèbes pendant ces années d'activité glorieuse, et non seulement les lingots d'or et d'argent, les barres et les briques de cuivre ou de plomb, les blocs de lapis-lazuli, les vases précieux, mais les animaux utiles de toute sorte, chevaux ou bœufs, chèvres, moutons, et, comme sous Hâtshopsîtou, les herbes rares et les arbustes peu communs des contrées que les armées parcouraient. Les savants thébains et les prêtres

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie*; cf. MARIETTE, *Karnak*, pl. 31.

2. Nous connaissons l'existence de ces trois guerres par le témoignage indirect des *Annales* : celles-ci débutent l'an XXIX, avec la mention de la cinquième campagne (LEPSIUS, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XII, l. 1). La seule qui soit datée se rapporte à l'an XXV (MARIETTE, *Karnak*, pl. 31), et nous ne connaissons celle du Négeb que par l'*Inscription d'Amenemhabi*, l. 3-5; elle commença au Négeb de Juda, mais le roi poussa jusqu'au Naharaîna la même année.

avaient l'esprit curieux, et le roi, leur élève, ordonnait à ses généraux de ramasser à leur intention tout ce qui leur semblerait intéressant ou simplement inconnu : ils s'efforcèrent d'acclimater les espèces ou les variétés utiles, et, pour que le souvenir de ces tentatives ne pérît point, ils firent dessiner l'image des plantes et des bêtes étrangères dans une des chapelles qu'ils construisaient à leur dieu. On les y voit encore en théories sans fin, telles qu'elles



UNE PARTIE DES LISTES TRIOMPHALES DE THOUTMOSIS III SUR L'UN DES PYLÔNES DU TEMPLE A KARNAK[1].

furent apportées du Haut-Lotanou en l'an XXV, et l'on y distingue, à côté des genres particuliers aux régions de l'Euphrate, ceux qui appartiennent en propre aux montagnes et aux vallées de l'Afrique tropicale[2]. Ce retour offensif des Égyptiens, après leur défaillance pendant les derniers temps de la régence, déconcerta les cours asiatiques. Elles avaient pu se leurrer un instant de l'espoir que l'invasion de Thoutmosis Ier était le caprice d'un souverain hasardeux, après lequel l'esprit d'aventure s'éteindrait de lui-même, l'Égypte rentrerait dans son domaine traditionnel, pour n'en plus sortir, et l'histoire reprendrait son cours accoutumé entre l'Élam et Babylone, Car-

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Émile Brugsch Bey.*
2. MARIETTE, *Karnak*, pl. 28-31 ; une partie des figures n'a pas été reproduite par Mariette et est encore inédite. Les plantes n'ont été l'objet d'aucune étude sérieuse, non plus que les animaux ; on ne sait pas exactement quelles espèces proviennent de l'Asie, ni quelles de l'Afrique.

chémis et Qodshou, les barbares du Golfe Persique et ceux de la montagne iranienne. Et voici qu'un Thoutmosis nouveau surgissait dont la conduite marquait l'intention bien arrêtée d'établir et de conserver la souveraineté de l'Égypte au moins sur les dépendances occidentales de l'ancien empire Chaldéen, celles qui bordaient le cours moyen de l'Euphrate et les côtes de la Méditerranée. L'audace de ses marches, la valeur de ses soldats, la facilité avec laquelle il avait anéanti en quelques heures les forces rassemblées d'une moitié de la Syrie, ne permettaient guère de douter qu'il n'eût les qualités personnelles et les ressources matérielles pour exécuter les projets les plus ambitieux qu'il lui plairait concevoir. Babylone, toujours affaiblie par les dissensions de ses seigneurs cosséens, ne se sentait point de taille à lui disputer ce qu'elle retenait d'autorité sur les nations du Naharaîna ou de la Cœlé-Syrie; elle le bouda, protégée qu'elle était par l'éloignement, mais Assour s'empressa de nouer avec lui des relations pacifiques. Ses rois lui envoyèrent à plusieurs reprises des cadeaux proportionnés à leurs ressources, et naturellement il agréa leurs avances comme des témoignages indiscutables de vassalité volontaire : chaque fois qu'il reçut d'eux quelques livres de métal ou de lapis, il inscrivit avec fierté la mention de leur tribut aux Annales de son règne, et s'il leur expédia en échange les produits de sa terre d'Égypte, ce fut par quantités moindres, ainsi qu'on devait s'y attendre de la part d'un maître[1]. Parfois, avec le convoi, une princesse lui arrivait, escortée d'esclaves et de servantes, qu'il gardait dans son harem ou qu'il octroyait gracieusement à l'un de ses enfants, mais quand on lui demandait une de ses parentes même lointaines au nom d'un roi de l'Euphrate ou du Tigre, il refusait avec un dédain non équivoque : les filles du Soleil étaient de race trop noble pour se plier à des alliances pareilles, et c'eût été les humilier que de les marier dans une cour étrangère[2].

Des forteresses bâties aux points dominants, entre Gaza et Mageddo, assuraient la libre pratique de la route qui coupait le Kharou en diagonale[3] : Thoutmosis put désormais faire peser l'effort entier de ses armes sur la Cœlé-

1. Le *tribut d'Assour* est mentionné de la sorte en l'an XXIII et en l'an XXIV (Lepsius, *Denkm.*, III, 32, l. 32, 36) : les présents envoyés en retour par le Pharaon ne sont mentionnés dans aucun texte égyptien, mais il en est souvent question dans la correspondance d'El-Amarna (Bezold-Budge, *the Tell-Amarna Tablets in the British Museum*, p. xxx-xxxiii). Je rappelle ici que le nom de Ninive ne figure pas sur les monuments de l'Égypte, mais seulement celui de la ville de Nîi, où Champollion (*Grammaire Égyptienne*, p. 150) avait cru reconnaître à tort la capitale de l'Assyrie.

2. Cf. à ce sujet les plaintes du roi de Babylone, Kallimasin, à Aménôthès III (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, p. xxviii, xxix ; Tiele, *Western Asia according to the more recent Discoveries*, p. 12-14).

3. Ainsi le château mentionné plus haut près de Mageddo, et qui, après voir contribué au blocus de la ville, servit probablement à la maintenir dans l'obéissance; cf. t. II, p. 258, de cette *Histoire*.

Syrie et sur le Naharaîna[1]. Il campait, l'an XXVIII, au plateau qui sépare de l'Euphrate l'Afrîn et l'Oronte : il y dévasta le canton d'Ouânit[2], à l'ouest



QUELQUES-UNS DES OBJETS APPORTÉS EN TRIBUT PAR LES SYRIENS[3].

d'Alep, puis il franchit vers Carchémis « l'eau du Naharaîna » et il pénétra au cœur du Mitâni[4]. L'année d'après il reparut dans les mêmes parages : Tounipa, qui s'obstinait, fut enlevée, son roi et trois cent vingt-neuf de ses

1. Le récit des campagnes de Thoutmosis III nous a été conservé, fort endommagé, par les *Annales*, dont les fragments, découverts à différentes époques, ont été publiés par Young, *Hieroglyphics*, pl. XLI-XLII, par Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XII, et *Denkm.*, III, 30 *a*, 31 *a*, par Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé sur le résultat des fouilles entreprises par ordre du roi d'Égypte*, p. 17-21, et *Karnak*, pl. 13. Ils ont été traduits par Birch, *Observations on the Statistical Tablet of Karnak*, et *the Annals of Thotmes the Third as derived from the Hieroglyphic Inscriptions* et *Annals of Thotmes III*, dans les *Records of the Past*, 1re sér., t. II, p. 20-28, par Osburn, *the Monumental History of Egypt*, t. II, p. 254-288, par E. de Rougé, *Notice de quelques fragments de l'Inscription de Karnak contenant les Annales de Thotmes III, récemment découverts par M. Mariette*, et par Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 294-326. Les renseignements qu'ils fournissent sont complétés en partie par l'*Inscription d'Amenemhabi*, découverte, publiée et traduite par Ebers, *Thaten und Zeit Thotmes III, nach einer Inschrift im Grab des Amen-em-heb zu Abd el Qurnah*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 3-9, *das Grab und die Biographie des Feldhauptmanns Amen-em-heb* dans la *Zeitschrift der D. Morgenl. Gesellschaft*, t. XXX, p. 391-416, t. XXXI, p. 439 sqq. par Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, 3e sér., t. II, p. 279-306 et *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1873, p. 155 sqq.), par Birch, *Inscription of Amen-em-heb*, dans les *Records of the Past*, t. II, p. 57-64, enfin par Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 354-358. Les *Annales* ne sont que des extraits d'un récit officiel, faits pour le compte d'Amon et de son clergé.

2. Canton de l'Arbre Ouânou ; rapprocher de ce terme l'épithète *Shad Erini*, « montagne de l'arbre Erini », que les Assyriens donnaient à l'Amanos (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 101, 103).

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXCI *bis* et t. I, p. 843, et Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. LVII et LXII.

4. *Inscription d'Amenemhabi*, l. 6-9, où peut-être il faut distinguer deux campagnes.

nobles durent se rendre prisonniers. Thoutmosis les emmenait « le cœur joyeux », lorsqu'il s'avisa que le Zahi, situé pour la plus grande part en dehors des voies militaires, lui offrait une proie tentante et de riche butin : les caves étaient pleines de vin, les greniers regorgeaient de blé et d'orge, la moisson n'était pas rentrée et les arbres pliaient sous le poids de leurs fruits. Il pilla Senzaourou sur l'Oronte[1], puis il se déroba vers l'ouest par la trouée du Nahr el-Kébîr, et il envahit à l'improviste le territoire des Arad. Les villes lui échappèrent cette fois encore, mais il détruisit les récoltes, saccagea les vergers, s'empara des bestiaux, désola sans pitié la plaine maritime : l'abondance fut telle dans son camp, que les soldats ne cessèrent de s'enivrer et de se frotter d'huile tout le temps de leur séjour, comme ils pouvaient le faire en Égypte seulement aux fêtes les plus solennelles[2]. Ils revinrent l'an XXX, et leur bonheur ne se démentit point : l'opiniâtre Qodshou fut châtiée rudement, Simyra et les Arad qui avaient tenu bon jusqu'alors ouvrirent leurs portes, les seigneurs du Lotanou Haut versèrent leurs contributions sans retard, et livrèrent leurs fils ou leurs frères en otages[3]. L'an XXXI, la cité d'Anamout en Tikhisa, sur les bords du lac de Nisrana, succomba à son tour[4] : le roi n'eut qu'à se montrer pour toucher son dû, et, le 3 de Pakhons, anniversaire de son couronnement, les Lotanou lui renouvelèrent leur hommage en personne. Le retour fut une sorte de procession triomphale : les troupes trouvaient à chaque étape des logis préparés et des provisions, des pains et des gâteaux, des parfums, de l'huile, du vin, du miel, le tout en quantités si considérables qu'elles étaient obligées d'en abandonner la meilleure portion en s'en allant. Les scribes profitèrent de la tranquillité générale pour dresser en conscience le tableau des masses de blé, d'orge, de millet, de fruits, d'huiles variées que le Lotanou produisait, sans doute afin d'arriver à une répartition plus exacte de l'impôt. Bref, on apprécia les résultats de l'expédition de façon si avantageuse qu'on les consigna sur un cippe particulier consacré dans le palais à Thèbes[5]. Et les noms de villes ou de

1. Senzaourou a été considéré par Ebers, *Thaten und Zeit Totmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 4, comme étant *la double Tyr*. Brugsch a proposé d'y voir Tyr elle-même (*der Tag der Thronbesteigung des dritten Thutmes*, dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 144-145 ; cf. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 185, note 3). C'est, je crois, la Sizara des auteurs classiques, Shaïzar des Arabes.

2. Le récit de cette campagne est emprunté aux *Annales de Thoutmosis III*, *l. 1-7*, moins la mention de la ville de Sinzaourou, qui ne se trouve que dans l'*Inscription d'Amenemhabi*, *l. 11-13*.

3. *Annales de Thoutmosis III*, *l. 7-9*; *inscription d'Amenemhabi*, *l. 13-16*. Pour le sens du terme géographique *les Arad*, cf. ce qui est dit t. II, p. 171, note 3, de cette *Histoire*.

4. Le site du pays de Tikhisa est mal défini (Brugsch, *Geogr. Ins.*, t. I, p. 56, t. II, p. 45-46, Max Müller, *Asien und Europa*, p. 258-259). Il semble que le nom de Nisrana ait été appliqué au lac marécageux où le Kowéîk se jette, et peut-être se retrouve-t-il dans celui de Kin-nesrîn (Kan-nishraya dans Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 30) : en ce cas, le Tikhisa serait le pays voisin du lac, le canton de la Chalkis gréco-romaine, situé sur la droite de la route des armées.

5. *Annales de Thoutmosis III*, *l. 9-15*; cf. l'*Inscription d'Amenemhabi*, *l. 15-21*.

peuples changent de guerre en guerre, mais le gain ne diminue presque jamais. En l'an XXXIII, les royaumes situés à l'ouest de l'Euphrate étaient pacifiés, si bien que Thoutmosis put sans imprudence pousser sa pointe en Mésopotamie. Il y fit irruption par les gués de Carchémis, près de l'endroit où son aïeul Thoutmosis Ier avait affiché sa stèle, un demi-siècle auparavant : il en éleva une seconde à côté de celle-là, une troisième plus à l'est au point où il avait reculé la frontière de son empire. Le Mitâni, qui exerçait une sorte d'hégémonie sur le Naharaîna entier, était cette fois l'objectif de l'attaque. Trente-deux de ses villes tombèrent l'une après l'autre, on réduisit leurs rois en captivité et l'on rasa leurs murailles, sans rencontrer nulle part une résistance sérieuse; les bataillons ennemis se dispersaient au premier choc, et Pharaon « les poursuivait l'espace d'un mille, mais aucun d'entre eux n'osait regarder derrière soi, car ils ne songeaient qu'à la fuite et détalaient comme un troupeau de bouquetins ». Il s'avança certainement au Balikh, peut-être au Khabour ou au Kharmis, et le roi de Sangar, un vassal de l'Assyrie, lui envoya des cadeaux de lapis-lazuli, comme il approchait de la frontière. Quand il se fut retiré, un autre chef, que ses avant-gardes ne menaçaient point encore, le sire de Khâti la Grande, crut prudent d'imiter l'exemple des petits souverains de la plaine euphratéenne, et lui dépêcha des légats avec des présents de peu d'importance, pour lui témoigner son désir de vivre en bonne intelligence avec l'Égypte. Un peu plus loin, les habitants de Nii le prièrent d'accepter une troupe d'esclaves et deux cent soixante cavales : il séjourna chez eux le temps d'ériger une stèle commémorative de son triomphe, et d'exécuter une de ces chasses colossales où les monarques orientaux se complaisaient. Le pays abondait en éléphants. L'armée fit fonction de rabatteurs, et la cour tua cent vingt bêtes, dont les défenses furent adjointes au reste du butin; on comprend aisément, en voyant un chiffre pareil, comment la race finit par s'éteindre dans ces régions. Plus loin encore, les shéikhs des Lamnaniou descendirent à sa rencontre : c'étaient de pauvres hères, et ils n'avaient à donner que peu de chose, entre autres des oiseaux d'espèce inconnue et deux oies, dont Sa Majesté daigna se déclarer satisfaite[1].

1. La campagne de l'an XXXIII est mentionnée dans les *Annales de Thoutmosis III*, *l.* 17-27; l'épisode de la chasse aux éléphants ne se trouve raconté que dans l'*Inscription d'Amenemhabi*, *l. 22-23*; une allusion à la défaite des rois du Mitâni se trouve dans une inscription mutilée du tombeau de Manakhpirrisonbou (Virey, *le Tombeau de Ramenkhepersenb*, dans les *Mémoires de la Mission française*, t. V, p. 205). C'est probablement au retour de cette campagne que Thoutmosis fit graver la grande liste qui, renfermant un certain nombre de noms attribués à des places au delà de l'Euphrate (Tomkins, *on the Topography of Northern Syria*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. IX, p. 227-254; Max Müller, *Asien und Europa*, p. 281-292), doit nécessairement comprendre les cités du Mitâni (Mariette, *Karnak*, pl. 20-21). Pour le site de Nii et des Lamnaniou-Labnana, voir ce qui est dit plus haut, t. II, p. 142 note 6, et p. 189 de cette *Histoire*.

L'an XXXIV, le Zahi revit les Égyptiens. Les gens d'Anaougasa s'étant soulevés, deux de leurs villes furent forcées, une troisième demanda l'amân, les chefs du Rotanou se précipitèrent au-devant du maître avec leurs redevances usuelles, et comme l'on campait au pied du Liban, on se procura des bois de construction, poutres et planches, mâts et membrures de navires : des vaisseaux frétés chez les Kefâtiou et à Byblos convoyèrent ces matériaux au Delta[1]. C'était, à vrai dire, une sorte de promenade militaire. Il semblait que les Syriens s'habituassent à subir la présence des Africains, et qu'on pût compter désormais sur leur obéissance : nous ne savons quels événements ou quelles intrigues provoquèrent, en l'an XXXV, un mouvement subit parmi les riverains de l'Euphrate et de l'Oronte. Le roi de Mitâni rallia tous les contingents du Naharaîna sous ses étendards et il attendit le choc près d'Arouna. Thoutmosis paya très bravement de sa personne, et la victoire fut décidée en un clin d'œil; l'on ne trouva que dix captifs, cent quatre-vingts cavales et soixante chars à inscrire sur les listes du butin[2]. Anaougasa s'insurgea et succomba de nouveau en l'an XXXVIII; les Shaousou se révoltèrent en l'an XXXIX, les Lotanou ou quelques-unes de leurs tribus en l'an XLI[3]. La campagne de l'an XLII fut plus sérieuse. Des troubles avaient éclaté près d'Arad : Thoutmosis, au lieu d'enfiler la voie des caravanes comme à l'ordinaire, marcha le long de la côte à travers la Phénicie. Il détruisit Arka du Liban et les châteaux voisins, repaires de brigands perdus dans la montagne, puis il tourna vers le nord-est, prit Tounipa, et frappa les impositions d'habitude sur le Naharaîna. Au retour, le prince de Qodshou, confiant dans l'épaisseur de ses remparts, refusa de lui rendre hommage : une lutte furieuse s'engagea en avant des fossés, pendant laquelle les deux adversaires usèrent de toutes les ruses que la stratégie du temps autorisait. Un jour qu'on allait en venir aux mains, l'Amorrhéen lança une cavale en rut contre la charrerie royale : les étalons égyptiens s'enflammaient déjà et menaçaient de s'emporter hors des rangs, quand un officier de la garde, Amenemhabî, mit pied à terre, courut à la bête, l'éventra d'un coup d'épée, et lui coupa la queue, qu'il offrit au roi. Les assiégés furent obligés enfin de se renfermer dans la place, et ils comptaient y lasser la patience des assaillants, à l'abri de leurs murailles neuves; une troupe d'élite, conduite par le brave Amenemhabî qui

1. *Annales de Thoutmosis III*, *l. 29-35*; sur les bateaux de Byblos, cf. plus haut, p. 172, 197.
2. *Annales de Thoutmosis III*, *l. 37-41*.
3. *Annales de Thoutmosis III*, *l. 43-63*; les fragments conservés pour cette partie de l'inscription sont si maigres qu'il n'est guère possible de rétablir autre chose que la marche générale du récit.

avait tué la cavale, réussit à pratiquer la brèche et à s'introduire dans la ville[1]. Tant de campagnes victorieuses ne représentent pourtant qu'une partie, la plus importante il est vrai, des guerres entreprises afin de « fixer les frontières jusqu'aux extrémités du monde ». Il ne s'écoulait guère d'année que le vice-roi d'Éthiopie n'eût affaire à l'une ou à l'autre des tribus du Haut-Nil[2] : il n'y avait pas grand mérite à triompher d'elles, mais leurs dépouilles formaient un appoint considérable aux trésors de la Syrie, et les contributions de Koush ou des Ouaouaîou rentraient avec autant de régularité que les impôts assis sur les Égyptiens de race. Elles comprenaient l'or des mines et des rivières, les plumes, les bœufs aux cornes contournées, les girafes, les lions, les léopards, les esclaves de tout âge. Les contrées lointaines que Hâtshopsîtou avait explorées continuaient à payer par intervalles la dîme de leurs richesses : une escadre allait embarquer au Pouanît de pleines cargaisons d'encens[3], et tel chef des Ilîm s'estimait honoré qu'on agréât l'une de ses filles pour le harem du grand roi[4]. Les documents nous manquent au delà de l'an XLII, mais il est probable que les derniers temps du règne ne furent ni moins bien remplis, ni moins heureux que les premiers : peut-être Thoutmosis III, se sentant faiblir, confia-t-il la direction de ses armées à ses fils ou à ses généraux, peut-être voulut-il en conserver le commandement jusqu'à la fin de ses jours. Quand même la vieillesse arrivait et menaçait d'atténuer sa vigueur, son père Amon n'était-il pas toujours auprès de lui, pour le guider de ses conseils et pour le seconder dans les combats? « J'accorde, lui déclarait le dieu[5], que les rebelles tombent sous tes sandales et que tu écrases les récalcitrants, car je t'assigne par décret la terre en son long et en son large; les gens

1. *Annales de Thoutmosis III, l. 64-72*; presque aussi mutilé que le récit des campagnes précédentes. Le siège de Qodshou et les faits d'armes qui le rendirent mémorable entre tous ne nous sont connus jusqu'à ce jour que par l'*Inscription d'Amenemhabi, l. 25-32*; pour l'exploit d'Amenemhabi contre la cavale, cf. Borchardt, *zu Amen-em-heb Z. 25-27*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXI, p. 62-63.

2. Le tribut se partageait, ainsi que je l'ai déjà dit (cf. t. II, p. 232, note 2, de cette *Histoire*), en tribut de Koush et tribut de Ouaouait. Ils sont indiqués l'un et l'autre pour l'an XXXI (*Annales de Thoutmosis III, l. 15-16*), pour l'an XXXIII (*l. 27-28*), pour l'an XXXIV (*l. 35-36*), ainsi que pour les ans XXXVI, XXXVIII, XXXIX, XLI.

3. Expédition au pays de Pouanit en l'an XXXIII (*Annales de Thoutmosis III, l. 27*) et en l'an XXXVIII (l. 8-9 du fragment publié dans Lepsius, *Denkm*, III, 31 *a*).

4. *Annales de Thoutmosis III, l. 25*, en l'an XXXIV, le passage est mutilé, et Brugsch croit y reconnaître un fils, non une fille, du prince des Ilîm (*Geschichte Ægyptens*, p. 317).

5. La stèle qui porte ce texte a été découverte par Mariette, et publiée dans l'*Album photographique du Musée de Boulaq*, pl. 32, et dans *Karnak*, pl. 11, traduite et commentée par Birch, *on a Historical Tablet of the Reign of Thothmes III* (extrait de l'*Archæologia*, t. XXXVIII, p. 373 sqq.; cf. *Tablet of Thothmes III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. II, p. 29-34), puis par E. de Rougé, *Étude sur divers monuments du règne de Toutmès III*, p. 5-31, par Maspero, *du Genre Épistolaire*, p. 85-89, et *Guide du visiteur*, p. 72-84, par Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 352-356, par Wiedemann, *Geschichte der achtzehnten Ægyptischen Dynastie*, p. 74-76; quelques corrections intéressantes ont été apportées à ces traductions par Piehl, *Notes de Philologie Egyptienne*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XV, p. 259-264.

de l'Occident et ceux de l'Orient sont sous le lieu de ta face, et quand tu montes en tous les pays étrangers, le cœur joyeux, il n'est personne qui se jette à la rencontre de Ta Majesté, car c'est moi ton guide quand tu marches sur eux. Tu as traversé l'eau de la grande courbe du Naharaïna[1] dans ta force et dans ta puissance, et je t'ai ordonné de leur faire entendre tes rugissements qui pénètrent dans leurs antres, j'ai privé leurs narines du souffle de vie, j'ai donné que tes exploits s'enfonçassent en leurs cœurs, que mon uræus qui est sur ta tête[2] les brûlât, qu'elle ramenât prisonniers en longue chaîne les peuples de Qodi, qu'elle consumât de sa flamme ceux qui sont dans leurs marches[3], qu'elle tranchât les têtes des Asiatiques sans que pût s'échapper aucun de ceux qu'elle saisissait. Je donne que tes conquêtes embrassent toutes les terres, que l'uræus qui brille à mon front soit ta vassale, si bien qu'il n'y ait insurgé contre toi jusqu'au pourtour du ciel, mais que les peuples viennent, leurs tributs sur leurs dos, se courber devant Ta Majesté, selon mon ordre; j'ordonne que défaillent tous les agresseurs qui viendront en ton temps, le feu au cœur, les membres tremblants!

« I. — Je suis venu, je te donne d'écraser les grands du Zahi, je les jette sous tes pieds à travers leurs montagnes, — je donne qu'ils voient Ta Majesté telle qu'un maître de splendeur rayonnante quand tu brilles à leur face en ma forme !

« II. — Je suis venu, je te donne d'écraser ceux qui sont au pays d'Asie, de briser les têtes des peuples du Lotanou, — je donne qu'ils voient Ta Majesté, revêtue de ta parure, quand tu saisis tes armes, sur le char !

« III. — Je suis venu, je te donne d'écraser la terre d'Orient, d'envahir ceux qui sont dans les cantons du Tonoutìr, — je donne qu'ils voient Ta Majesté comme la comète qui fait pleuvoir l'ardeur de sa flamme et répand sa rosée.

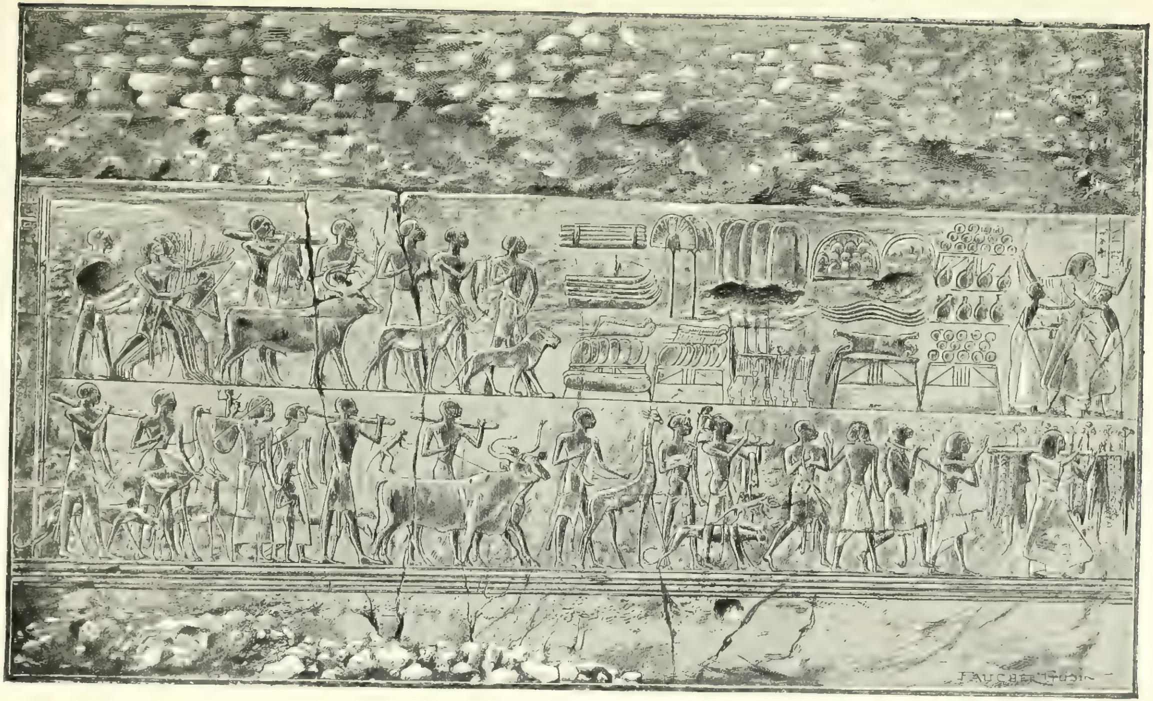
« IV. — Je suis venu, je te donne d'écraser la terre d'Occident, si bien que le Kafìti et Cypre soient sous ton épouvante, — je donne qu'ils voient Ta Majesté comme le taureau jeune, ferme de cœur, armé de cornes, auquel on ne résiste.

« V. — Je suis venu, je te donne d'écraser ceux qui sont dans leurs marches, si bien que les terres du Mitâni tremblent sous ta terreur, — je donne qu'ils

1. L'Euphrate, dans la grande courbe qu'il décrit à travers le Naharaïna, en sortant des montagnes de Cilicie; cf., au sujet de l'impression que ce fleuve produisit sur l'esprit des Égyptiens, ce qui est dit au t. II, p. 211, de cette *Histoire*.

2. Sur la nature et sur le tempérament enflammé de l'uræus qui ornait le front des rois, on peut voir ce qui est dit au t. I, p. 265, de cette *Histoire*.

3. Le sens est douteux. Le mot signifie *étangs, marais*, les cantons situés sur les derrières du territoire égyptien, et, par suite, les parties éloignées du monde, celles qui sont le plus proches de l'Océan qui enferme la terre et que l'on considérait comme inondées par les eaux stagnantes du Nil céleste, à la façon dont les extrémités de l'Égypte le sont par celles du Nil terrestre. Cf. MAX MÜLLER, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 281-283.



UNE PROCESSION DE NÈGRES APPORTANT LE TRIBUT DE KOUSH.

Dessin de Faucher-Gudin, d'après des photographies d'Insinger, prises à Beit Oually.

voient Ta Majesté comme le crocodile, maître des terreurs, au milieu de l'eau, que nul ne peut approcher.

« VI. — Je suis venu, je te donne d'écraser ceux qui sont dans les îles, si bien que les peuples qui vivent au milieu de la Très-Verte sont atteints par tes rugissements, — je donne qu'ils voient Ta Majesté comme un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime.

« VII. — Je suis venu, je te donne d'écraser les Tihonou, si bien que les îles des Outanâtiou sont au pouvoir de tes âmes, — je donne qu'ils voient Ta Majesté comme un lion fascinateur et que tu fasses d'eux des cadavres à travers leurs vallées [1].

« VIII. — Je suis venu, je te donne d'écraser les extrémités de la terre, si bien que tout le cercle qu'entoure l'Océan est serré dans ton poing, — je donne qu'ils voient Ta Majesté telle que l'épervier, maître de l'aile, qui aperçoit d'un coup d'œil ce qui lui plaît.

« IX. — Je suis venu, je te donne d'écraser les peuples qui sont dans leurs douars, si bien que tu réduis en captivité les Hiroushâitou [2], — je donne qu'ils voient Ta Majesté comme le chacal du midi, maître de vitesse, le coureur qui rôde par les deux terres.

« X. — Je suis venu, je te donne d'écraser les nomades, si bien que les Nubiens jusqu'au pays de Pidît sont dans ton poing, — je donne qu'ils voient Ta Majesté semblable à tes deux frères Horus et Sît, dont j'ai réuni les bras pour assurer ta puissance. »

Le morceau demeura célèbre : deux siècles plus tard, lorsque Séti Ier commanda l'éloge de ses victoires aux poètes de cour, ceux-ci, désespérant de mieux faire, empruntèrent à l'hymne de Thoutmosis III ses strophes les plus sonores, sans y rien changer que le nom du héros [3]. Ce n'est pas en effet, comme tant d'autres inscriptions triomphales, un simple exercice de rhétorique officielle, où la pauvreté de la matière se cache mal sous l'abondance des lieux communs, historiques ou mythologiques. L'Égypte dominait réellement le monde

1. Pour la traduction du dernier membre de phrase, cf. Piehl, *Varia*, § XXVI, dans la *Zeitschrift*, 1886, p. 19. Le nom du peuple associé aux Tihonou avait été lu d'abord Tanaou, et identifié aux Danaens de Grèce (E. de Rougé, *Étude sur divers Monuments du règne de Thoutmes III*, p. 29). Chabas préféra lire Outena (*Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 181-182), et Brugsch, Outhent (*Geschichte Ægyptens*, p. 355), plus correctement Outanâtiou, Outanâti, les gens d'Ouatanit. L'union de ce nom avec celui des Libyens nous oblige à chercher vers l'ouest le site du peuple : faut-il lui donner les îles de la mer Ionienne, ou même celles de la Méditerranée occidentale ?

2. Sur les *Hiroushâitou* et leurs douars, voir ce qui est dit au t. I, p. 350-353, de cette *Histoire*.

3. Le texte de Séti Ier est publié dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 96; cf. Maspero, *du Genre Épistolaire chez les Anciens Égyptiens*, p. 90, note 1. Wiedemann, *Geschichte der achtzehnten Ægyptischen Dynastie*, p. 74, note 3, a signalé dans Dümichen, *Historische Inschriften*, t. I, pl. XI-XII, l. 18, quelques expressions qui rappellent celles de notre texte.

par elle-même ou par ses vassaux, et, des monts d'Abyssinie à ceux de Cilicie, ses armées courbaient tous les peuples sous la menace de Pharaon.

Le vainqueur ne gardait d'ordinaire aucune parcelle de leur territoire. Il se contentait d'affecter le revenu de certains domaines au budget de ses dieux[1]; Amon de Karnak finit par posséder en Syrie sept villes qu'il tenait de la générosité des conquérants[2]. Des cités, comme Tounipa, demandèrent des statues de Thoutmosis auxquelles elles édifièrent un temple et instituèrent un culte : Amon et ses parèdres y étaient adorés à côté du représentant qu'ils s'étaient élu ici-bas[3]. C'était à la fois un signe de servitude et un témoignage de reconnaissance pour des services rendus ou pour des privilèges confirmés : les princes des régions voisines venaient renouveler là, chaque année, leurs serments d'allégeance, en apportant leurs redevances « à la face du roi[4] ». Somme toute, la condition de ces sujets aurait été douce, s'ils avaient su l'accepter sans arrière-pensée. Ils conservaient leurs lois, leurs dynasties, leurs frontières, ils payaient seulement une taxe proportionnée à leurs ressources, et des otages répondaient de leur obéissance. Thoutmosis prenait les fils ou les frères de leurs chefs, les internait à Thèbes, leur attribuait un train de maison convenable[5], et les plus jeunes y recevaient une éducation qui faisait d'eux des Égyptiens : dès qu'une succession s'ouvrait en Syrie ou en Éthiopie, il choisissait, parmi les membres de la famille qu'il avait en réserve, celui dont la fidélité paraissait le moins problématique, et il l'asseyait sur le trône[6]. Le procédé ne

1. Les sept villes qu'Amon possédait en Syrie sont mentionnées, au temps de Ramsès III, dans la liste des domaines et revenus du dieu (*le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 68 *a*, l. 1).

2. En l'an XXIII, au retour de sa première campagne, Thoutmosis III institue à son père Amonrâ de Karnak des offrandes garanties sur les revenus des trois villes Anaougasa, Inouâmou et Hournikarou (Lepsius, *Denkm.*, III, 30, l. 8-10; Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. XLII, l. 8-10).

3. Les statues de Thoutmosis III et des dieux de l'Égypte érigées à Tounipa sont mentionnées dans une lettre des habitants de cette ville au Pharaon Aménôthès III (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, n° 41, p. LXX-LXXI; cf. Halévy, *Notes Géographiques*, § 1, dans la *Revue Sémitique*, t. I, p. 379-382, et *Correspondance d'Aménophis III et d'Aménophis IV*, *ibid.*, t. II, p. 15-16; Delattre, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XV, p. 16-20). Plus tard Ramsès II, parlant des deux villes du pays de Khâti où étaient deux statues de Sa Majesté, désigne Tounipa comme étant l'une d'elles (Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. II, pl. LIV, 2, et *Geschichte Ægyptens*, p. 514).

4. C'est l'expression qui est employée, sous Ramsès III, au *Grand Papyrus Harris*, pl. IX, l. 1-3; cf. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 608-609, et Max Müller, *Asien und Europa*, p. 271.

5. Les titres divers des listes de Thoutmosis III nous montrent « les enfants des chefs syriens amenés prisonniers » dans la ville de Souhanou, à Thèbes (Mariette, *Karnak*, pl. 17), qui est indiquée ailleurs comme étant le dépôt, l'ergastule, du temple d'Amon (*Id.*, pl. 19). Max Müller a remarqué le premier la valeur historique de cette indication (*Asien und Europa*, p. 268), mais sans y insister suffisamment : le nom marque bien, comme il le dit, une grande prison, mais une prison du genre de celles où les princes de la famille des Sultans ottomans étaient enfermés par le souverain régnant, un palais, pourvu ordinairement de toutes les douceurs de la vie orientale.

6. *Annales de Thoutmosis III, l. 8.* Il y a, dans la correspondance d'El-Amarna, la lettre d'un petit roi syrien, Adadnirari, dont le père avait été intronisé de la sorte en Noukhassi, par Thoutmosis III (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, n° 30, p. 37; Winckler, *Verzeichniss der aus dem Funde von El-Amarna herrührenden Thontafeln*, dans la *Zeitschrift*, p. 52-53, où le prince en question est donné à tort comme étant un fils de Thoutmosis III; Boscawen, *some Letters to Amenophis III*

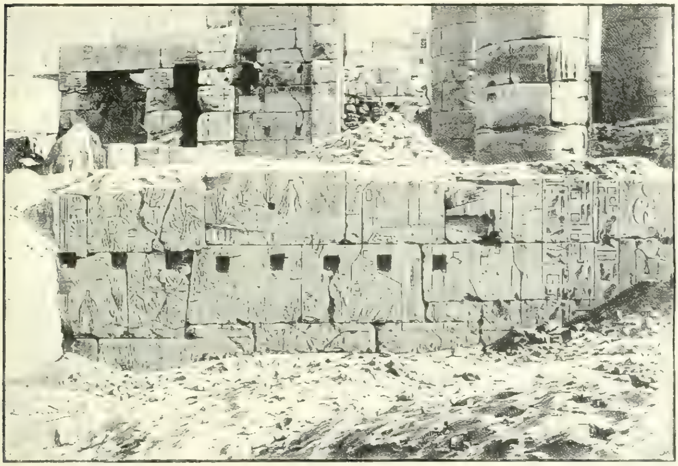
lui réussissait pas toujours, et ces princes, qu'on aurait cru mieux dressés à ne rien entreprendre contre l'homme auquel ils devaient leur grandeur, finissaient souvent par lui causer autant d'embarras que les autres. L'impression de la toute-puissance égyptienne, qu'on avait essayé de leur inculquer pendant leur exil, s'affaiblissait après qu'ils avaient séjourné quelque temps dans leur patrie, et elle cédait la place au sentiment de leur importance personnelle. Le cœur leur grevait bientôt d'avoir à confier leurs enfants au suzerain en guise de gages, et à verser dans son fisc une bonne part de leurs revenus. Ils trouvaient d'ailleurs, au fond de leurs cités et chez leurs proches, des ennemis de la domination étrangère qui les poussaient sourdement à la révolte, ou des compétiteurs qui profitaient de la mauvaise humeur populaire pour se présenter comme les champions de l'indépendance nationale; ils ne pouvaient contre-balancer les menées de ces adversaires qu'en se déclarant eux-mêmes hostiles au maître du dehors[1]. Le moment arrivait assez vite où, seul, un reste de crainte les contraignait encore à dissimuler leurs désirs de liberté; le moindre incident suffisait alors pour les rassurer du tout et pour les décider à jeter le masque, un échec ou le bruit d'un échec subi par les Égyptiens, la nouvelle d'un mouvement dans un des États voisins, le passage d'un émissaire chaldéen qui leur laissait espérer l'appui ou les subsides de Babylone, la venue inespérée d'une bande de mercenaires dont on pouvait louer les services[2]. Un soulèvement entraînait d'ordinaire les résultats les plus fâcheux. Le prince ou la ville faisait l'économie du tribut et ne dépendait plus de personne, pendant les quelques mois qu'on mettait à constater sa défection et à préparer le nécessaire afin d'en tirer vengeance, puis les Africains surve-

dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. V, p. 175-177; Delattre, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings*, 1892-1893, t. XV, p. 30-31). Cf. la lettre d'Iabitiri (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, n° 37, p. lxxvii-lxxviii, et Delattre, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings*, 1892-1893, t. XV, p. 503-505), où ce personnage rappelle qu'il a passé son enfance en Égypte.

1. Ainsi dans la correspondance d'El-Amarna, Zimrida, gouverneur de Sidon, signale à Aménôthès III les intrigues que les notables de la ville ont nouées contre la domination égyptienne (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, n° 90, p. 93; cf. Delattre, *quelques Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 317-318); cf. certaines lettres d'Azîrou (Winckler-Abel, *der Thontafelfund*, n° 36, p. 43). Ribaddou raconte, dans une de ces dépêches, que les notables de Byblos et les femmes de son harem le poussent à la révolte (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 16, p. xlix-l); plus tard, une lettre d'Ammounirâ au roi d'Égypte nous apprend que Ribaddou a été chassé de Byblos par son propre frère (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 27, p. lvi; cf. Delattre, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XV, p. 367-368).

2. Bournabouriash, roi de Babylone, parle d'agents syriens qui seraient venus demander appui à son père Kourigalzou, et auxquels celui-ci aurait conseillé la soumission (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 3, p. xxxi-xxxii; cf. Zimmern, *Briefe aus dem Funde von el-Amarna*, dans la *Zeitschrift fur Assyriologie*, t. V, p. 152-153, et Delattre, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 541). Dans une des lettres conservées au British Museum, Azîrou se défend d'avoir reçu un émissaire du roi des Khâti (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 35, p. 73, l. 47-50).

naient et commençaient avec méthode leur œuvre de répression. Ils détruisaient les moissons vertes ou mûres, ils coupaient les palmiers et les oliviers, ils arrachaient les vignes, s'appropriaient les troupeaux, démantelaient les forteresses, emmenaient les populations prisonnières[1] : le rebelle livrait son or, son argent, ses enfants, le mobilier de ses palais[2], et quand il avait acheté la paix à force de sacrifices, il se retrouvait vassal comme devant en face d'un



UNE VILLE DE SYRIE ET SA BANLIEUE, APRÈS LE PASSAGE D'UNE ARMÉE ÉGYPTIENNE[3].

trésor vide, de campagnes désolées et d'un peuple décimé. Quelques obstinés ne renonçaient pas malgré tout à leurs espérances, et, dès qu'ils avaient tant bien que mal réparé leurs ruines, ils reprenaient cette lutte disproportionnée, au risque d'attirer sur eux des désastres irrémédiables. La plupart se résignaient à l'inévitable après une seule épreuve, et remplissaient correctement leurs devoirs de feudataires : ils acquittaient la contribution fixée, fournissaient les vivres et les munitions aux soldats en transit sur leur territoire, signa-

1. Ainsi, dans les *Annales*, *l.* 4-5, le ravage du district d'Arad et du Zahi par Thoutmosis III, et ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 263-264, de cette *Histoire*. Nous avons encore les menaces que le *Messager* Khâni proféra contre le chef insubordonné d'un canton du Zahi, peut-être Azîrou (Winckler-Abel, *Der Thontafelfund von El Amarna*, n° 92, pl. 94 *a*, recto, l. 30-32, et Delattre, *Azirou*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 224).

2. Voir, dans les récits relatifs aux campagnes de Thoutmosis, les énumérations de butin, ainsi que la mention des enfants des chefs emmenés prisonniers en Égypte (*Annales*, *l.* 8).

3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Gayet*; c'est un bas-relief du temps de Ramsès II à Louxor, qui a été mis au jour dans les déblaiements exécutés en 1886.

laient aux ministres thébains les intrigues de leurs voisins[1]. Des années s'écoulaient avant qu'ils perdissent assez le souvenir de leur première mésaventure pour en risquer une seconde, et pour s'exposer à de nouveaux revers.

L'administration de ce vaste empire coûtait peu d'argent aux Égyptiens et leur demandait un nombre de fonctionnaires insignifiant[2]. Les garnisons qu'ils y entretenaient en temps calme vivaient sur le pays; c'étaient surtout des troupes légères, des archers, un reste de grosse infanterie, quelques détachements de charrerie sans importance et dispersés dans les forteresses principales[3]. Leurs chefs avaient pour instruction d'intervenir le moins possible dans les affaires locales, et de laisser les indigènes se disputer ou même batailler entre eux à loisir, tant que leurs discordes ne compromettaient pas la sécurité de Pharaon[4]. Celui-ci n'affichait pas en effet la prétention d'astreindre ses sujets étrangers à la paix perpétuelle les uns envers les autres. S'il ne leur reconnaissait pas dans la théorie le droit de guerre privée, il leur en tolérait l'exercice dans la pratique : peu lui importait que tel ou tel canton passât des mains de Ribaddou à celles d'Azîrou, et réciproquement, pourvu que Ribaddou se proclamât son humble esclave comme Azîrou[5]. Il ne songeait à réprimer leurs querelles incessantes que le jour où elles risquaient de tourner en insurrection contre lui : alors seulement il sortait de sa neutralité,

1. On lit dans les *Annales*, l. 12-14, 23-24, 34, à côté de l'énumération des tributs, la mention des approvisionnements que les chefs devaient préparer sur le passage de l'armée; cf. la lettre d'Akizzi dans Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 36, l. 10-15, et Boscawen, *the Tell el-Amarna Tablets*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. VI, p. 34. On trouve à El-Amarna des Lettres d'Azîrou dénonçant les intrigues des Khâti (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, n° 31-38, pl. 38-45; cf. Delattre, *Azirou*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 215 sqq.), de Ribaddou signalant les méfaits d'Abdashirti (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, n° 72, pl. 76, et Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 12, p. xliv-xlv; cf. Delattre, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings*, 1892-1893, t. XIV, p. 345-346, 349-352), et d'autres de même nature, qui montrent quelle surveillance les petits princes syriens exerçaient l'un sur l'autre.

2. Sous Thoutmosis III, nous avons entre autres *Mir* ou *Nasi sitou mihâtitou*, « Intendants des pays du Nord », le Thoutii qui devint plus tard un héros de roman (Déveria, *Œuvres*, t. I, p. 35 sqq.); cf. t. II, p. 277, de cette *Histoire*. Les personnages qui portaient ce titre tenaient un rang moyen dans la hiérarchie égyptienne (Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 9, 49). Sur l'administration des provinces syriennes, cf. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 273-275.

3. Les archers — *pidâtiou*, *pidâti*, *pidâte* — et la charrerie résidant en Syrie sont mentionnés souvent dans la correspondance d'El-Amarna. Steindorff a reconnu le terme *ouâou*, *aouitou*, qui désigne les fantassins de la classe militaire (cf. t. II, p. 213, note 4, de cette *Histoire*), dans le mot *oueou*, *ouiou* des lettres d'El-Amarna (Zimmern, *die Keilschriftbriefe aus Jerusalem*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 254, note 4).

4. Une moitié au moins de la correspondance découverte à El-Amarna a trait à des guerres privées entre les rois des villes et des pays soumis à la domination égyptienne, guerres d'Abdashirti et de son fils Azîrou contre les cités de la côte phénicienne (Delattre, *Azirou*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 215-234, et *Lettres de Tell el-Amarna*, *ibid.*, t. XV, 1892-1893, p. 345-373, 501-520), guerres d'Abdikhipa, roi de Jérusalem, contre les chefs des cités voisines (Zimmern, *die Keilschriftbriefe aus Jerusalem*, dans la *Zeitschrift fur Assyriologie*, t. VI, p. 245-263, et *Palestina um der Jahr 1400 v. Ch. nach neuen Quellen*, dans la *Zeitschrift des Palästina-Vereins*, t. XIII, p. 142 sqq.).

5. Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 13, p. xlvi-xlvii, 30-31, la lettre par laquelle Ribaddou dénonce Azîrou comme un rebelle, tandis que Azîrou proteste ailleurs de sa fidélité.

et, prenant parti pour celui-ci contre celui-là, il lui accordait du secours, dix, vingt, trente archers ou plus[1]. Sans doute la discipline de ces vétérans et leur bravoure individuelle exerçait une influence sur la tournure des événements, mais ils n'étaient après tout qu'une poignée d'hommes, et leur action immédiate dans le combat n'aurait presque jamais suffi à décider du résultat : si, malgré leur infériorité numérique, on attachait tant de prix à les avoir avec soi, c'est qu'on sentait derrière eux l'armée entière de Pharaon, et leur présence dans un camp garantissait le succès final. Le vaincu conservait d'ailleurs la faculté d'en appeler au souverain, et de gagner par lui des adoucissements au sort que son adversaire heureux lui ménageait : l'Égypte avait intérêt à tenir la balance le plus possible égale entre les divers États qui gravitaient autour d'elle, et quand elle empêchait tel ou tel d'écraser complètement ses rivaux, elle s'épargnait à elle-même les dangers dont l'aurait menacée bientôt celui de ses vassaux, à qui elle aurait permis de trop s'élargir aux dépens des autres. C'était donc, entre la cour thébaine, les contrées du midi et celles du nord, un échange perpétuel de lettres et de suppliques, où tous les roitelets d'Afrique et d'Asie, noirs et blancs, consignaient de façon ouverte ou détournée l'aveu de leurs ambitions ou de leurs craintes, imploraient une faveur ou un subside, dévoilaient les intrigues réelles ou supposées de leurs pairs, et, tout en exaltant leur propre loyauté, dénonçaient la perfidie du prochain et ses projets les plus secrets. Comme les peuples d'Éthiopie ne possédaient pas, ce semble, un alphabet particulier, la moitié de la correspondance qui les concernait se faisait en égyptien et sur papyrus ; en Syrie, où la civilisation babylonienne régnait encore malgré la conquête, on continuait à employer l'écriture cunéiforme et les tablettes d'argile séchée[2]. Il avait fallu créer au palais pour ce service des bureaux, dont les scribes s'entendaient au déchiffrement des caractères chaldéens. On s'était procuré afin de les y instruire des dictionnaires et des textes mythologiques faciles, qui leur apprenaient le

1. Abimilki Abisharri demande une fois dix hommes au roi d'Égypte pour défendre Tyr (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 30, recto, l. 14-16, p. 64), une autre fois vingt (Id., *ibid.*, n° 28, recto, l. 17-18, p. 59), la ville de Goula en réclame trente ou quarante pour se garder (Id., *ibid.*, n° 45, verso, l. 30-32, p. 93 ; cf. Halévy, *Correspondance d'Aménophis III et d'Aménophis IV*, dans la *Revue Sémitique*, t. II, p. 20). Delattre pense que ce sont là des formes de rhétorique répondant à une expression générale, comme nous disons *une poignée d'hommes* (*Lettres de Tell-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XV, p. 508) ; la variété même des chiffres indiqués dans les lettres me paraît être une preuve de leur réalité.

2. Une trouvaille faite par les fellahs, en 1887, à El-Amarna, dans les ruines du palais de Khouniaton (Petrie, *Tell el-Amarna*, p. 23-24), a ramené au jour une partie de la correspondance des souverains asiatiques, vassaux ou indépendants de l'Égypte, avec les officiers d'Aménôthès III et IV, et avec ces Pharaons eux-mêmes. On trouvera la bibliographie des principales publications qu'elle a suscitées dans Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, p. LXXXVII-XCII.

sens des mots et la construction des phrases[1]; une fois rompus au mécanisme du syllabaire, ils traduisaient les dépêches, les enregistraient en marquant au dos la date et le lieu de la provenance, transcrivaient au besoin la réponse[2]. Pharaon n'y exigeait pas d'ordinaire les titres interminables que ses inscriptions lui prodiguaient, mais le protocole écourté dont il s'y contente prouve que le principe de sa divinité n'était pas plus contesté chez les étrangers que chez les nationaux : ils saluaient en lui leur soleil, leur dieu devant qui ils se prosternaient sept et sept fois, eux ses esclaves, ses chiens et la poussière de ses pieds[3]. Les courriers auxquels on confiait les pièces et qui les délivraient en main propre étaient souvent de fort minces personnages, mais on avait pour les missions graves les *messagers du roi*, dont les fonctions s'accrurent de façon extraordinaire. Les uns se renfermaient dans un champ d'activité limité et se disaient *messagers du roi pour les régions du midi* ou *messagers du roi pour les régions du septentrion*, selon qu'ils avaient étudié les idiomes et les coutumes de l'Afrique ou de l'Asie; les autres s'estimaient capables de bien faire partout où on les manderait, et ils s'intitulaient hardiment les *messagers du roi pour toute contrée*[4]. On leur conférait alors des pouvoirs étendus, trancher les litiges pendants entre les cités dont ils inspectaient le territoire, lever le tribut, recevoir les cadeaux et les otages, même les princesses destinées au harem du Pharaon, concéder l'appui des troupes à qui le sollicitait pour des raisons équitables[5]. Leur tâche était toujours délicate, parfois périlleuse, et les exposait sans trêve à être détroussés par les brigands ou malmenés par quelque vassal insubor-

1. Delattre, *la Trouvaille de Tell el-Amarna*, p. 16-18; cf. Boscawen, *Syllabaries from Tel el-Amarna*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. VI, p. 120, et Sayce, dans Petrie, *Tell el-Amarna*, p. 34-36.

2. Plusieurs de ces enregistrements se lisent encore au dos de tablettes conservées à Berlin, à Londres, ou à Gizeh (Erman-Winckler, *Verzeichniss der aus dem Funde von El-Amarna herrührenden Thontafeln*, dans la *Zeitschrift*, 1889, t. XXVII, p. 62-64, et Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, pl. 5 *b*, 11, 19; Scheil, *Tablettes de Tell el-Amarna*, dans les *Mémoires de la Mission Française du Caire*, t. VI, p. 297-312).

3. On peut prendre pour exemples le protocole des lettres d'Abdashirti (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von el-Amarna*, n° 97, p. 99), ou d'Abimilki (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 30, p. lxv, à Pharaon (Delattre, *Lettres de Tell Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XV, p. 501-502, 505-508); parfois le protocole se développe et prend des allures de panégyrique, qui rappellent les protocoles égyptiens (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 29, p. 62, l. 4-15).

4. Sur les fonctions fiscales des *Messagers*, cf. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 38-39; leurs fonctions politiques sont mises en lumière par la correspondance d'El-Amarna.

5. Sous Aménôthès III et IV, la correspondance d'El-Amarna nous montre les messagers recevant le tribut (*Lettre d'Azîrou* dans Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 35, p. 73, l. 54-56), amenant une armée au secours d'un chef menacé (Id., *ibid.*, n° 28, p. 60, l. 38-47), menaçant de la colère royale des princes de loyauté douteuse (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, p. 95 *a-b*), apportant à un vassal fidèle les compliments et les honneurs du suzerain (*Lettre d'Abimilki*, dans Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 29, p. 62-63), chargés de remettre des esclaves en cadeau (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, p. 36, verso, l. 6-7), ou d'escorter une princesse au harem de Pharaon (Id., *ibid.*, p. 18 *a*, recto, l. 8-27).

donné, même à être mutilés ou assassinés en route[1]. Il leur fallait affronter d'un courage égal les forêts du Liban et du Taurus, les solitudes de la Mésopotamie, les marais de la Chaldée, les mers du Pouanît et de l'Asie Mineure : tel d'entre eux s'acheminait vers Assour et vers Babylone, tandis que l'autre s'embarquait à Sidon ou à Tyr et s'en allait visiter les îles de l'Archipel Égéen[2]. L'endurance de tous ces officiers, gouverneurs ou messagers, leur bravoure, leur dextérité, les ressources d'esprit qu'ils étaient obligés de développer pour se tirer des mauvais pas où le métier les jetait, leur attirèrent les sympathies de la foule[3]; plusieurs arrivèrent à la renommée et se métamorphosèrent en héros de roman. On contait encore, après plus de trois siècles, comment l'un d'eux, Thoutii, avait réduit et châtié Joppé, dont le chef refusait de venir à composition. Il avait feint de renoncer à l'allégiance de Thoutmosis III, et de s'évader d'Égypte, après avoir dérobé la grande canne magique de son seigneur, puis il avait invité le rebelle dans son camp, sous couleur de lui montrer ce talisman redoutable, et il l'avait tué après boire. Il avait ensuite encaqué cinq cents de ses soldats dans des jarres, transporté le tout à dos d'âne devant les murailles de la ville, contraint l'écuyer du mort à crier que les Égyptiens avaient été battus, que l'équipage au milieu duquel on le voyait contenait leurs dépouilles, et, parmi le butin, Thoutii lui-même. L'officier qui veillait à la porte se laissa tromper à ce discours : les baudets dans l'enceinte, les soldats sortirent de leurs pots, massacrèrent la garnison et restèrent maîtres de la place. C'est, au fond, l'histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs[4].

La frontière flottait sans cesse, et Thoutmosis III, comme Thoutmosis Ier, essaya vainement de la préciser sur le terrain, en érigeant des stèles le

1. Une lettre de Ribaddou, sous Aménôthès III, nous montre un messager royal bloqué dans Byblos par des révoltés (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 13, p. 30-31, l. 31 sqq.).

2. Nous connaissons, par la correspondance d'El-Amarna, plusieurs messagers qui se rendirent à Babylone et au Mitâni, Rasi (Winckler-Abel, *der Thontafelfund*, p. 1, l. 16-17), Mani (Id., *ibid.*, p. 18 a-b, Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, p. 18-21), Khamassi (Winckler-Abel, *der Thontafelfund*, p. 20, recto, l. 37). Le basilicogrammate Thoutii, qui gouverna les contrées du nord, dit avoir satisfait le cœur du roi dans *les Îles qui sont au milieu de la Mer* (Birch-Chabas, *Mémoire sur une Patère Égyptienne du Musée du Louvre*, p. 4, 18 sqq.). Ce n'est pas, comme on l'a dit, un simple titre, cf. W. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 369, note 1 ; mais les *messagers* pouvaient s'embarquer sur les vaisseaux phéniciens; ils avaient moins de chemin à parcourir, pour arriver à la mer Égée, que le *messager royal* de la reine Hâtshopsitou n'en fit avant d'atteindre le pays des Somalis et les *Échelles de l'Encens* (cf. t. II, p. 246 sqq., de cette *Histoire*).

3. Le héros du *Papyrus Anastasi n° 1*, que Chabas nous a fait connaître dans son *Voyage d'un Égyptien*, est probablement un type de *messager* du temps de Ramsès II; en tout cas, son itinéraire et ses aventures sont bien d'un *messager royal*, forcé de s'aventurer seul à travers la Syrie.

4. Le conte de Thoutii a été découvert et publié par Goodwin, *Translation of a Fragment of an Historical Narrative relating to the reign of Thotmes the Third*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 348 sqq., puis traduit et commenté par Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 49-72; cf. *les Contes populaires de l'Égypte antique*, 2e éd., p. 147-160, et Fl. Petrie, *Egyptian Tales*, 2nd Ser., p. 1-12. Le rapprochement avec l'histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs a été indiqué par Budge, *Egypt from the Earliest Times*, p. 203-204.

long de l'Euphrate, aux points où il avait la prétention qu'elle passât désormais[1]. Le Kharou et la Phénicie se sentaient complètement dans la main du vainqueur; la souveraineté devenait plus précaire à mesure qu'on montait vers le Taurus. Dès Qodshou, elle ne se perpétuait qu'au prix d'une surveillance constante; elle durait dans le Naharaîna le temps juste où le conquérant séjournait sur les lieux, au cours d'une campagne, et elle disparaissait d'elle-même, sitôt qu'il avait rebroussé chemin vers l'Afrique. L'Égypte possédait donc, au continent d'Asie, un noyau de territoires, soumis assez fortement à son influence pour qu'on les considérât comme des provinces effectives, puis, en plus de ce domaine immédiat, une zone d'influence décroissante, dont la largeur variait avec chaque règne, ou, dans un même règne, avec l'activité déployée par le souverain. Il en a été ainsi toutes les fois qu'elle a voulu implanter sa suprématie au delà de l'isthme : sous les Lagides comme sous les rois indigènes, les distances où son attraction s'exerça demeurèrent sensiblement égales, et l'expérience de l'histoire nous permet de les noter sur la carte avec une exactitude relative[2]. Les villes de la côte, que la mer met en communication directe avec les cités du Delta, la subissent plus docilement que celles de l'intérieur. Elle s'arrête parfois près de Béryte, aux berges du Lykos, parfois même un peu plus au nord entre Byblos et Arad, mais elle fléchit aussitôt qu'on s'éloigne de la Méditerranée, et la courbe qu'elle décrit traverse la Cœlé-Syrie en diagonale du nord-ouest au sud-est, jusqu'à la pointe de l'Hermon : Damas lui échappe le plus souvent, retranchée qu'elle est derrière l'Antiliban. Les maîtres de l'Égypte réussissent d'ordinaire à conserver sans peine la possession des contrées qui s'étendent au sud de cette ligne : un effort modéré y suffit, et ils peuvent le fournir plusieurs siècles durant, sans entamer les ressources de leur pays ni compromettre sa prospérité. Dès que l'un d'eux s'enhardit à s'écarter de ces limites, il doit bander outre mesure les ressorts du gouvernement pour se procurer les soldats et le matériel nécessaires à l'entreprise : chaque étape qu'il avance au delà exige une dépense d'énergie plus considérable, et il ne tarderait pas à s'épuiser s'il la prolongeait. A peine a-t-il atteint l'Euphrate et le Taurus, la force des choses le rappelle en arrière

1. Cf. la mention de ces stèles au t. II, p. 210, 265, de cette *Histoire*. Aucune de celles qui furent elevées en Naharaîna ne subsiste, mais nous en possédons quelques autres encore vers l'embouchure du Nahr el-Kelb, qui furent érigées du temps de Ramsès II (Lepsius, *Denkm.*, III, 197).

2. Le développement de la marine égyptienne permit aux Lagides d'exercer leur autorité sur les côtes de l'Asie Mineure et de la Thrace, mais cette extension de leur pouvoir au delà des limites indiquées ne fit que hâter l'épuisement du royaume (Droysen, *Geschichte der Epigonen*, 2e éd., t. II, p. 161-163) : cet exemple, comme celui de Méhémet-Ali, confirme donc la règle posée dans le texte.

et ne laisse subsister, entre lui et les nations vaincues récemment, que des liens de vassalité légère, bientôt dénoués et remplacés par des relations d'intérêt ou de courtoisie. Thoutmosis III dut se plier à cette sorte de loi fatale : passé le premier moment d'expansion, sa domination s'enferma, comme d'elle-même, dans les frontières qui semblent être de ce côté naturelles à un empire égyptien. Le Kharou et la Phénicie propre lui payèrent la dîme régulièrement; les cités de l'Amaourou et du Zahi, Damas, Qodshou, Hamath, même Tounipa, formèrent, sur le front de ces nations sujettes, une marche confuse, sans cesse agitée par les intrigues sourdes ou par les rébellions ouvertes des princes; les rois de l'Alasia, du Naharaîna, du Mitâni, conservèrent leur indépendance, malgré leurs échecs réitérés, et traitèrent avec le vainqueur de puissance à puissance[1]. Le ton des lettres qu'ils lui adressaient, les formules de politesse dont ils l'honoraient, le protocole spécial que la chancellerie égyptienne avait imaginé pour leur répondre, diffèrent entièrement de ce que nous lisons dans les dépêches qui proviennent des commandants de garnison ou des vassaux réels. Ce ne sont plus des esclaves ou des serviteurs qui parlent à un maître et qui attendent ses ordres, mais des égaux qui conversent avec leur égal en toute courtoisie, le frère d'Alasia ou de Mitâni avec son frère d'Égypte. Ils lui apprennent qu'ils se portent bien, puis, avant d'entrer en matière, ils lui expriment leurs souhaits pour lui, pour ses femmes, pour ses fils, pour les seigneurs de la cour, pour ses vaillants soldats, pour ses chevaux. Ils n'avaient garde d'oublier que leur correspondant pouvait d'un geste déchaîner contre eux un ouragan de chars et d'archers sans nombre, mais le respect qu'ils éprouvaient pour son pouvoir formidable ne les effrayait jamais au point de les coucher humiliés devant lui, la face dans la poussière.

Des questions de politique générale, incidents de frontière, intrigues secrètes, alliances personnelles, nécessitaient la plupart du temps cet échange de compliments diplomatiques. Les souverains de la Syrie septentrionale et de la Mésopotamie, qui se sentaient toujours sous le coup d'une guerre inopinée, ceux même de l'Assyrie et de la Chaldée que leur éloignement préservait des dangers d'une invasion directe, appelaient la défaite de l'Égypte de tous leurs vœux, et s'arrangeaient en attendant de manière à occuper si bien Pharaon chez lui qu'il ne trouvât point le loisir de les attaquer : s'ils ne se risquaient

1. Les différences de ton qu'il y a entre les lettres de ces rois et celles des autres princes, ainsi que les conséquences qu'il convient d'en tirer, ont été fort nettement définies par DELATTRE, *la Correspondance Asiatique d'Amenophis III et d'Amenophis IV*, dans la *Revue des Questions Historiques*, t. LIV, p. 354-361.

pas à encourager franchement des velléités de révolte chez ses sujets, du moins n'éprouvaient-ils aucun scrupule à soudoyer des émissaires qui chauffaient leurs rancunes en secret. Pharaon s'indignait de ces manœuvres, invoquait la foi jurée et les alliances d'autrefois : le roi mis en cause niait tout, désavouait tout, parlait de son amitié éprouvée, énumérait les circonstances où il avait refusé à un rebelle de lui venir en aide contre son frère bien-aimé[1]. Des présents accompagnaient d'ordinaire ces protestations d'innocence, et produisaient double effet : ils calmaient la colère de l'offensé, et ils suggéraient, avec une réponse polie, un envoi de présents plus considérable. L'étiquette voulait en effet dès lors, par tout l'Orient, que le cadeau d'un ami moins puissant ou moins riche imposât, à celui qui l'agréait, l'obligation de rendre davantage. Chacun, petit ou grand, devait mesurer ses libéralités sur l'opinion qu'il avait ou qu'on se forgeait de lui, et un personnage aussi opulent que le roi d'Égypte était astreint à témoigner d'une générosité presque sans bornes, de par les lois les plus élémentaires de la civilité courante : n'exploitait-il pas à sa fantaisie les mines de la Terre-Divine ou les placers du Nil supérieur, et « l'or n'était-il pas la poussière de son pays[2] » ? Il n'aurait pas demandé mieux que de se montrer fort large, mais les assauts réitérés qu'on livrait à sa bourse avaient fini par le contraindre à la parcimonie ; il se serait ruiné sans faute et l'Égypte par surcroît, s'il avait donné tout ce qu'on espérait de lui[3]. A moins de circonstances extraordinaires, ce qu'il restituait ne répondait guère à ce qu'on avait imaginé, deux ou trois livres du métal précieux où l'on s'était flatté de lui en extorquer vingt ou trente. Il faisait beau voir alors l'indignation des quémandeurs déçus, et leurs récriminations : « A partir du moment où mon père et le tien eurent noué des relations amicales, ils se comblèrent mutuellement de présents, et ils n'attendirent jamais une demande pour échanger de bons procédés[4] ; et maintenant mon frère m'envoie deux

1. Lettre d'Aménôthès III à Kallimasin de Babylone, où le roi d'Égypte se plaint des propos pernicieux que les messagers babyloniens ont tenus contre lui, et des intrigues qu'ils ont nouées en s'en retournant dans leur pays (BEZOLD-BUDGE, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 1, verso, p. 2-3, l. 66 sqq. ; et DELATTRE, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XV, p. 27-28) ; lettre de Bournabouriash à Aménôthès IV, où il se défend d'avoir jamais comploté contre le roi d'Égypte, et rappelle que son père Kourigalzou refusa d'encourager la rébellion d'un des peuples syriens soumis à Aménôthès III (BEZOLD-BUDGE, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 2, p. 6-7, l. 19-30).

2. Lettre de Doushratta, roi de Mitâni, au Pharaon Aménôthès IV (BEZOLD-BUDGE, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 28, p. 20-21, verso, l. 61-62).

3. DELATTRE, *Mariages princiers en Égypte*, dans la *Revue des Questions Historiques*, t. LI, p. 228 sqq., et *Correspondance Asiatique d'Aménophis III et d'Aménophis IV*, *Ibid.*, t. LIV, p. 360-361, 380-382.

4. Bournabouriash se plaint que les messagers du roi ne lui aient apporté une fois que deux mines d'or (BEZOLD-BUDGE, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 2, p. 6, l. 14), une autre fois vingt mines, encore le titre en était-il si bas qu'on en put extraire à peine cinq mines d'or pur (ID., *ibid.*, p. 8,

mines d'or en cadeau! Expédie-moi beaucoup d'or, autant que ton père, et même, car il le faut, plus que ton père[1] ». Les prétextes ne leur manquaient pas pour colorer leurs exigences d'un semblant de raison : celui-ci avait commencé à bâtir un temple ou un palais dans l'une de ses capitales[2], celui-là destinait la plus jolie de ses filles à Pharaon, et il laissait entendre que les subsides serviraient au moins en partie à compléter le trousseau de la fiancée[3]. Les princesses qu'on expédiait ainsi de Babylone ou du Mitâni à la cour de Thèbes, y recevaient un accueil plus honorable et un rang plus élevé que celles du Kharou et de la Phénicie; elles n'y étaient pas en effet des otages qu'on abandonnait au vainqueur pour en user selon son bon plaisir, mais des reines qu'on unissait à un allié en justes noces[4]. Elles y gardaient leur dignité de femme, leur fortune, leur train de vie particulier : l'une apportait à son prétendu de pleines caisses de bijoux, d'ustensiles, d'étoffes, dont la simple énumération couvrait les deux faces d'une grande tablette[5], l'autre arrivait escortée de plusieurs centaines d'esclaves ou de matrones attachées à sa personne[6]. Certaines ne renonçaient pas à leur nom originel[7], beaucoup assumaient un nom égyptien[8] et s'habituaient si bien aux costumes, aux mœurs, à la langue de leur patrie adoptive, qu'elles cessaient de correspondre

recto, l. 18-21; cf. Halévy, *la Correspondance d'Aménophis III et d'Aménophis IV*, dans la *Revue Sémitique*, t. I, p. 50-52).

1. Litt. : « et ils ne diront jamais bonne demande l'un à l'autre ». Le sens que je propose n'est pas certain, mais il me paraît être exigé par le contexte. La lettre à laquelle j'emprunte ce passage avait été adressée par Bournabouriash, roi de Babylone, à Aménôthès IV (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, n° 2, recto, p. 6, l. 7-13).

2. C'est le prétexte que Bournabouriash donne, dans la lettre que je viens de citer, l. 15-16.

3. Ce motif paraît être indiqué dans une lettre assez embarrassée, que Doushratta, roi de Mitâni, écrit au Pharaon Aménôthès III, au moment où il constitue la dot de sa fille (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, p. 18 *a-b*; cf. Delattre, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 552-553).

4. Voir, sur la condition de ces femmes, Delattre, *Mariages princiers en Égypte, quinze siècles avant l'Ère Chrétienne, d'après les lettres de Tell el-Amarna*, dans la *Revue des Questions Historiques*, t. LI, p. 222-235, et *la Correspondance Asiatique d'Aménophis III et d'Aménophis IV*, *ibid.*, t. LIV, p. 362-379. La fille du roi des Khâti, épouse de Ramsès II, est traitée sur les monuments avec tous les honneurs qu'on accordait aux princesses égyptiennes de race pure (Mariette, *Fragments relatifs aux fouilles de San*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 10, 13).

5. Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, p. 25-26, où l'on énumère les objets donnés en dot par Doushratta, roi de Mitâni, à sa sœur, lorsqu'il la maria au Pharaon Aménôthès IV.

6. Giloukhîpa, envoyée en Égypte pour épouser Aménôthès III, y amena une bande de trois cent dix-sept femmes à son service (Brugsch, *über ein merkwürdiges historisches Denkmal aus den Zeiten Königs Amenophis III*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 81-87; Birch, *Scarabæi of Amenophis III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. XII, p. 39-40). Elle était fille de Soutarna, roi de Mitâni, et se retrouve mentionnée plusieurs fois dans la correspondance d'El-Amarna (Erman, *Neues aus der Tafeln von El-Amarna*, dans la *Zeitschrift*, t. XXVIII, p. 112; Evetts, *Tatûm-hipa und Gilu-hipa*, p. 113; Winckler, *Satarna, König von Naharina in den el-Amarna Briefen*, *ibid.*, p. 114-115).

7. Ainsi Giloukhîpa, dont le nom est transcrit en égyptien Kilagipa; ainsi une autre princesse de Mitâni, nièce de la précédente, Tadoukhîpa, fille de Doushratta et femme d'Aménôthès IV (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 9, p. 22, l. 5-6).

8. La fille du prince des Khâti qui épousa Ramsès II en est un exemple : nous ne la connaissons que sous son nom égyptien de Mâitnofirourî (Lepsius, *Denkm.*, III, 196 *a*; Mariette, *Fragments et documents relatifs aux fouilles de Sân*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 10, 13). La femme de Ramsès III (Lepsius, *Königsbuch*, nos 490-491) ajoutait au nom égyptien d'Isis son nom d'origine Hommazarati.

avec leur pays natal et devenaient de vraies Africaines. Lorsqu'un ambassadeur les allait saluer après plusieurs années de la part de leur père ou de leur frère, il ne savait plus que penser d'elles et il n'osait pas se prononcer sur leur identité : seuls, les gens qui les avaient fréquentées de près, pendant leur enfance, étaient capables de les reconnaître encore[1]. Toutes adoptaient les dieux de leur mari[2], mais sans renier les leurs pour cela : de temps en temps, leurs parents leur déléguaient en pompe la statue d'une de leurs divinités nationales, Ishtar par exemple, qui séjournait quelques mois auprès d'elles avec ses prêtres[3]. Leurs enfants prenaient rang après ceux dont les mères appartenaient à la race solaire, mais rien n'empêchait qu'un mariage avec leurs frères ou sœurs de sang non mêlé les élevât jusqu'au trône. Les membres de leur famille demeurés en Asie n'étaient pas peu fiers d'avoir ainsi des liens d'affinité directe avec le souverain, et ils se faisaient rarement faute de lui rappeler dans leurs épîtres qu'ils étaient ou son beau-frère ou l'un de ses beaux-pères : leur vanité y trouvait son compte, et c'était pour eux un titre de plus à obtenir les faveurs qu'ils ne cessaient de requérir[4].

Elles avaient trait le plus souvent à quelqu'une de ces affaires contentieuses qui ne manquent jamais de naître entre deux États dont les sujets entretiennent des rapports réguliers. Les invasions et les guerres privées avaient pu ralentir ou interrompre un instant le mouvement des caravanes entre les contrées du Tigre et celles du Nil : dès que la paix se fut rétablie, même la paix boiteuse de ces âges lointains, il reprit plus intense et plus fructueux que jamais. Les bandes égyptiennes, pénétrant au delà de l'Euphrate, avaient importé avec elles et disséminé presque inconsciemment, tout le long du chemin, les mille produits de l'industrie africaine, peu répandus jusqu'alors, et renchéris par la difficulté des communications ou par l'âpreté des marchands au gain. Les Syriens avaient vu en masse pour la première fois certains de ces objets, dont seuls quelques rares spécimens leur arrivaient auparavant, armes,

1. C'est ce qui se présenta pour une fille de Kallimasin, roi de Babylone, mariée à Aménôthès III (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 1, p. 2-4, l. 26-52, et p. xxvi-xxvii ; cf. Delattre, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XV, p. 26-27 ; Halévy, *la Correspondance d'Aménophis III et d'Aménophis IV*, dans la *Revue Sémitique*, t. I, p. 51) : l'ambassadeur de son père ne la reconnut pas.

2. La fille du roi des Khâti, femme de Ramsès II, est représentée en adoration devant son mari divinisé et devant deux divinités égyptiennes (Lepsius, *Denkm.*, III, 196 *a*).

3. Doushratta, roi de Mitâni, envoyant une statue d'Ishtar à sa fille, femme d'Aménôthès III, rappelle que la même statue avait déjà fait le voyage d'Égypte sous son père Soutarna (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, n° 10, p. 24-25, l. 13-32 et p. xlii-xliii).

4. Doushratta de Mitâni ne manque jamais l'occasion d'appeler Aménôthès III, mari de sa sœur Giloukhîpa et de l'une de ses filles, *akhîia*, mon frère, et *hatani-ia*, mon gendre (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von el-Amarna*, p. 17, l. 1-3).



LES LOTANOU ET L'ORFÈVRERIE QU'ILS APPORTENT EN TRIBUT[1]

étoffes, outils de métal, meubles d'usage ou de luxe, ustensiles de ménage, et ils les avaient achetés à bon compte, soit des traitants qui accompagnaient l'armée, soit des soldats mêmes, toujours prêts, comme tous les soldats du monde, à se débarrasser de leurs effets, pour se procurer des plaisirs de plus entre deux batailles. D'autre part, les dépouilles, expédiées par convois entiers en Égypte après chaque campagne heureuse, s'y étaient distribuées en proportions inégales dans toutes les classes de la société, depuis le milicien du contingent féodal qui avait gagné une demi-douzaine de colliers ou de bracelets en récompense de sa bravoure, jusqu'au baron de lignée antique et à l'infant qui traînaient après eux des chargements énormes de butin : elles

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Insinger.* La scène reproduite ici revient très fréquemment dans la plupart des tombeaux thébains de la XVIIIe dynastie.

y avaient provoqué un engouement véritable pour tout ce qui venait de la Syrie, et, comme le pillage ne suffisait pas à satisfaire la demande croissante du consommateur, le commerce assez languissant qui avait subsisté de vieille date, s'anima, s'élargit, couvrit bientôt toutes les voies de terre ou d'eau entre Thèbes, Memphis et les cités asiatiques. Le catalogue serait long à dresser des marchandises que les vaisseaux phéniciens et les conducteurs de caravanes jetaient presque journellement dans les bazars du Nil[1], esclaves pour l'atelier et pour le harem[2], taureaux et étalons hittites, chevaux de Singar, bœufs d'Alasia[3], bêtes rares et curieuses comme les éléphants de Nii ou les ours isabelle du Liban[4], poissons salés ou fumés, oiseaux vivants de plumage multicolore[5], de l'orfèvrerie[6] et des pierres précieuses surtout du lapis-lazuli, des bois d'ornement ou de construction, du sapin, du cyprès, de l'if, du cèdre, du chêne[7], des instruments de musique[8], des casques, des cottes de cuir couvertes d'écailles en métal, des armes en bronze ou en fer[9],

1. Il a été dressé en partie par Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 342-345, par Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 681-682, par Bondi, *dem Hebraisch-Phonisischen Sprachzweige angehorige Lehnworter*, p. 24 sqq., par Max Muller, *Asien und Europa*, p. 305-309.

2. Les esclaves syriens sont mentionnés avec les Éthiopiens au *Papyrus Anastasi n° 1*, pl. XVI, l. 2-5; on trouve, dans la correspondance d'El-Amarna, la mention d'esclaves hittites, que Doushratta de Mitâni amène à Aménôthes III (Bezold-Budge, *the Tell el Amarna Tablets*, n° 9, p. 23, l. 36-38), et d'autres cadeaux du même genre, faits par le roi d'Alasia, à titre d'hommage gracieux.

3. *Papyrus Anastasi n° 1*, pl. XVII, l. 8-9; cf., pour les chevaux, t. II, p. 215, de cette *Histoire*.

4. L'éléphant et l'ours sont représentés au tombeau de Rakhmirî, parmi les tributs que les Syriens amènent en Égypte (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLXXVI, 1-2; Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. XXII, 3, 5; Virey, *le Tombeau de Rekhmara*, pl. VII, dans les *Mémoires de la Mission*, t. V; Hamy, *Études sur les peintures ethniques d'un tombeau thébain*, p. 14-16).

5. *Annales de Thoutmosis III*, *l. 24-25*; Mariette, *Karnak*, pl. 13, l. 24.

6. Les *Annales de Thoutmosis III* enregistrent, à chaque campagne, des importations de vases en or ou en argent, d'objets en lapis-lazuli et en cristal ou des blocs des mêmes matières (*Annales*, *l. 3, 5-6, 14-15, 22, 25-26, 31, 32-33, 35*); les tombes thébaines de l'époque nous montrent les vases et les blocs mêmes que les Syriens apportaient (Virey, *le Tombeau de Rekhmara*, pl. V, VII-VIII, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. V, *le Tombeau de Ramenkhepersenb*, *ibid.*, p. 202 sqq.). Les lettres d'El-Amarna mentionnent également les vases d'or ou les blocs de pierres précieuses envoyés, en cadeaux ou comme objets d'échange au Pharaon, par le roi de Babylone (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 2, p. 7, l. 36, n° 3, p. 9, l. 40-44), par celui du Mitâni (Id., *ibid.*, n° 9, p. 23, l. 41-45), par celui des Hittites (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, p. 14, l. 11-15), ou par d'autres princes. Le lapis-lazuli de Babel, qui provenait probablement de Perse, plut aux Égyptiens, à cause des paillettes qui en relèvent la teinte bleue : c'est peut-être l'*ouknou* des textes cunéiformes, longtemps rendu par *cristal* (Lyon, *on a lapis-lazuli Disc bearing a Cuneiform Inscription*, dans les *Proceedings of the American Oriental Society*, 1889, p. cxxiv-cxxvii; Steindorff, *der Uqnû-Stein = Lapis-Lazuli*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VII, p. 194-197).

7. Les bois de construction et d'ornementation sont mentionnés souvent dans les inscriptions de Thoutmosis III (*Annales*, *l. 26, 31-32, 34*); un tableau de Karnak représente Séti Ier faisant couper des bois de construction chez les peuples du Liban (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCXXXIX, et t. II, p. 87-88; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. XLVI, 1). Une lettre du roi d'Alasia parle de fournitures de bois, que plusieurs de ses sujets doivent faire au roi d'Égypte (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 5, p. 12, l. 27-29 et p. xxxv).

8. Un certain nombre de noms d'instruments de musique à cordes, et deux ou trois espèces de flûtes et de flageolets, portent en égyptien des noms transcrits d'un dialecte sémitique et qui prouvent leur importation (*Papyrus Anastasi n° IV*, pl. XII, l. 1 sqq.); des bois de harpe, décorés de têtes d'Astarté sculptées, figurent parmi les objets de provenance syrienne offerts au temple d'Amon Thébain (Prisse, *Histoire de l'Art Égyptien*, t. II, pl. 99; cf. la vignette de la p. 283, au t. II de cette *Histoire*).

9. On relève, dans les textes de cette époque, plusieurs noms d'armes empruntés à un dialecte sémitique, et importés en Égypte avec les objets mêmes qu'ils désignaient, le carquois (*Papyrus*



L'OURS ET L'ÉLÉPHANT AMENÉS EN ÉGYPTE, AU TOMBEAU DE RAKHMIRI[1]

des chars[2], des étoffes teintes ou brodées[3], des parfums[4], des gâteaux secs, de l'huile, des vins de Kharou, des liqueurs d'Alasia, de Khâti, de Sangar, de Naharaina, d'Amaourou, de la bière de Qodi[5]. La plupart de ces objets payaient, en arrivant à la frontière de terre ou de mer, des droits de douane

Anastasi n° 1, pl. XXV, l. 7; Dümichen, *Historische Inschriften*, t. I, pl. IV, l. 25), l'épée et les javelines dont se servaient les gens de char (*Papyrus Anastasi n° 1*, pl. XVII, l. 1). Les cuirasses et les cottes en cuir sont mentionnées dans les inscriptions de Thoutmosis III (*Annales, l. 11, 41*; Maspero, *le Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 47).

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie du calque exécuté par Prisse d'Avennes.*

2. Les chars plaqués d'or et d'argent figurent souvent dans le butin de Thoutmosis III (Maspero, *le Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 142, 143, 144, 146-147, 149-150); *Annales, l. 8-9, 10-11, 34-42*) : le *Papyrus Anastasi n° 1* renferme la description détaillée des chars syriens, *markabouti*, avec l'indication de quelques localités où l'on en préparait certaines parties, le pays d'Amaourou, celui d'Aoupa, la ville de Pahira (pl. XVI, l. 6 sqq.). La correspondance d'El-Amarna mentionne très fréquemment des chars envoyés au Pharaon par le roi de Babylone, soit comme cadeaux (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 2, p. 7, l. 37-38), soit pour être vendus en Égypte (Id., *ibid.*, n° 1, p. 5, l. 88-95), par le roi d'Alasia (Id., *ibid.*, n° 6, p. 14, l. 21-22), par le roi de Mitâni (Id., *ibid.*, n° 9, p. 23, l. 36-40).

3. Quelques étoffes de fil, de laine ou de crin sont mentionnées au *Papyrus Anastasi n° IV*, pl. XVII, l. 2 sqq., et ailleurs, comme venant de Syrie. Le goût des Égyptiens pour le linge blanc les empêcha toujours d'attacher grande importance aux étoffes colorées et brodées de l'Asie; on n'en voit nulle part, dans les représentations, qui puissent avoir cette origine, si ce n'est sur des meubles ou dans des barques d'apparat en guise de voiles.

4. Les huiles parfumées de Syrie sont mentionnées, d'une manière générale, dans le *Papyrus Anastasi n° 4*, pl. XV, l. 4-5, pl. XVI, l. 3; le roi d'Alasia parle d'essences qu'il envoie à Aménôthès III (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 6, p. 14-15, l. 25, 50-53), celui du Mitâni de bouteilles d'huile qu'il expédie à Giloukhipa (Id., *ibid.*, n° 9, p. 28, l. 44) et à Tîi (n° 11, p. 27, l. 56-58).

5. On trouve dans le *Papyrus Anastasi n° 1* une liste de gâteaux d'origine syrienne (pl. XVII, l. 5-6), l'indication des huiles de myrobalan du Naharaina, et des huiles diverses qui arrivaient

que les officiers de Pharaon prélevaient strictement sur eux : c'était sans doute à charge de revanche, et les souverains indépendants, ceux de Mitâni, d'Assour ou de Babylone, frappaient de la même façon toutes les provenances de l'Égypte[1]. Celle-ci en effet rendait plus qu'elle ne recevait, et beaucoup des matières qui entraient chez elle à l'état brut en ressortaient transformées par le travail indigène en bijoux, en vases, en armes de luxe, que le trafic des nations dispersait aux quatre coins de l'univers. Les marchands de Babylone ou d'Assour avaient peu à craindre, tant qu'ils cheminaient sur le domaine propre de leur maître ou sur celui de Pharaon, mais sitôt qu'ils s'engageaient dans la zone d'États turbulents qui séparait les grandes monarchies, ils s'exposaient à des dangers de tous les instants : ils avaient beau être pourvus de sauf-conduits, s'ils ne se précautionnaient pas de fortes escortes ou s'ils se gardaient mal, les Shaousou perdus au fond du Liban ou les shéîkhs besogneux du Kharou ne résistaient guère à la tentation de les détrousser au passage[2]. Les victimes se plaignaient à leur roi, et celui-ci ne balançait pas à se faire l'interprète de leurs doléances auprès du souverain de qui les pillards étaient censés dépendre. Il réclamait leur punition qu'on ne pouvait lui accorder toujours, faute de les connaître ou de les atteindre; mais il obtenait une indemnité qui compensait à peu près la perte subie. C'était un peu sentiment de justice, beaucoup question d'intérêt bien entendu : des refus multipliés auraient découragé les négociants, et, ralentissant les transactions, diminué les revenus que le royaume tirait de son commerce avec l'extérieur.

La question devenait plus délicate, lorsqu'il s'agissait des droits que possédaient les nationaux en résidence à l'étranger. Les gens du dehors trouvaient bon accueil en Égypte : ils y circulaient librement, ils s'y mariaient, ils y acquéraient des maisons et des terres, ils y célébraient leurs cultes au grand jour, ils y montaient aux honneurs, et plus d'un, parmi les officiers de la couronne dont nous voyons les tombeaux à Thèbes, était Syrien lui-même ou

dans les ports du Delta (pl. XV, l. 4-5), celle des vins de Syrie (pl. XVI, l. 1), du vin de palme ou des liqueurs diverses fabriquées dans l'Alasia, dans le Sangar, chez les Khâti, chez les Amorrhéens, chez les gens de Tikhisa (pl. XV, l. 2-4), celle enfin de la bière du Qodi (pl. XVI, l. 1, 4).

1. Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 84-85; cf. dans Maspero, *Études égyptiennes*, t. II, p. 47-50, et dans Brugsch, *die Ægyptologie*, p. 217, 255, la mention de la douane de mer.

2. Le scribe qui composa sous Ramsès II le *Voyage d'un Égyptien* parle, en plusieurs endroits, des tribus pillardes et des voleurs, qui infestaient les routes suivies par son héros (*Papyrus Anastasi n° 1*, pl. XX, l. 1-6, pl. XXIII, l. 6-7, pl. XXIV, l. 8, pl. XXV, l. 7 sqq.). La correspondance d'El-Amarna renferme une lettre du roi d'Alasia, où celui-ci se disculpe des mauvais traitements que des Égyptiens auraient subis, en traversant son territoire (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, p. 10, l. 7-22), et une autre où le roi de Babylone se plaint que des marchands chaldéens ont été dépouillés à Khinnatoun, en Galilée, par le prince d'Akou et ses complices : l'un d'eux a eu les pieds coupés, l'autre est prisonnier dans Akou, et Bournabouriash réclame d'Aménôthès IV la mort des coupables (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, p. 7, l. 8 sqq.).

né aux bords du Nil de parents syriens[1]. Ceux d'entre eux qui s'y établissaient sans esprit de retour jouissaient donc des avantages inhérents aux indigènes, mais ceux qui y séjournaient en voyageurs n'en bénéficiaient pas plus que s'ils eussent vécu encore dans leur propre patrie : on leur octroyait l'autorisation d'y posséder, d'y acheter, d'y vendre, mais non celle d'y transmettre leur avoir comme ils l'entendaient, et, s'ils y mouraient par hasard, leurs biens étaient dévolus en aubaine au souverain. Les héritiers restés au pays, que cette confiscation ruinait, priaient parfois leur roi d'intervenir en leur faveur afin d'obtenir restitution; si Pharaon renonçait alors à l'aubenage et rétrocédait les objets saisis ou leur équivalent, c'était à titre purement gracieux, et pour que les gouvernements étrangers en fissent autant, d'aventure, à l'égard des Égyptiens qui leur présenteraient semblable requête[2]. Je soupçonne d'ailleurs que les princes avaient un intérêt direct dans plus d'une entreprise commerciale, et qu'ils étaient les associés ou les commanditaires de leurs sujets, si bien que le dommage subi par l'un de ceux-ci retombait sur eux en dernier ressort. Ils s'étaient attribué en effet le privilège d'exploiter diverses industries lucratives, et d'en écouler les produits au dehors, soit par des hommes à eux qui leur devaient compte du tout, soit par le canal de marchands, chez lesquels ils entreposaient des quantités déterminées. Le roi de Babylone, profitant de la mode qui excitait les Égyptiens à rechercher l'orfèvrerie et la menuiserie chaldéennes, se faisait expédier de l'or en lingots par Pharaon et lui renvoyait des vases, des bijoux, des meubles, des chars lamés, qu'il fabriquait : il en fixait la valeur, et il s'adjugeait une commission notable pour avoir servi d'intermédiaire[3]. En Alasia, terre des métaux, le roi semble s'être réservé le monopole du bronze. Le brassait-il chez lui ou le recevait-il déjà préparé de régions plus lointaines? Il réclamait et conservait pour lui-même le prix de ce que Pharaon voulait bien lui en commander[4]. On com-

1. Lettre du roi d'Alasia (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 5, p. 13, l. 30-34), où il est question d'un marchand, mort en Égypte. Entre autres monuments qui prouvent la présence de Syriens auprès des Pharaons, on peut citer la stèle de Ben-Azana, de la ville de Zairabizana (cf. Sayce, *Correspondence between Palestine and Egypt*, dans les *Records of the Past*, 2d Ser., t. V, p. [illegible], note 1) surnommé Ramsès-empirî (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 50, et *Catalogue Général des Monuments d'Abydos*, n° 1136, p. 422-423); il était entouré d'étrangers, sémites comme lui.

2. Tous ces faits paraissent résulter de la lettre où le roi d'Alasia demande au Pharaon Aménôthès III la restitution des biens d'un de ses sujets, décédé en Égypte (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 5, p. 13, l. 30-34 et p. xxxv; cf. Boscawen, *the Tell el-Amarna Tablets*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. VI, p. 30-31); le ton du morceau indique qu'on demande une faveur, et que le souverain de l'Égypte avait le droit de garder l'héritage de l'étranger mort chez lui.

3. Lettre de Bournabouriash à Aménôthès IV (cf. Delattre, *la Correspondance Asiatique d'Aménophis III et d'Aménophis IV*, dans la *Revue des Questions Historiques*, t. LIV, p. 382-388).

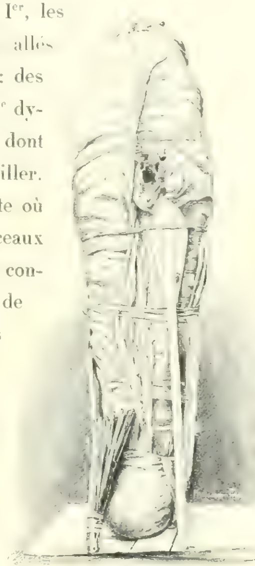
4. Lettre du roi d'Alasia au Pharaon Aménôthès III (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 5, p. 12, l. 10-22) où, tout en se défendant de vouloir faire à son royal frère autre chose qu'un présent, il lui propose un échange de bronze contre les produits de l'Égypte, surtout contre de l'or.

prend alors le soin avec lequel les souverains veillaient à ce que nul individu affilié aux corporations d'artisans ne pût sortir du royaume et s'installer dans un autre pays sans autorisation spéciale. L'émigrant qui ouvrait un atelier, et qui enseignait à ses compatriotes d'adoption les tours de main et les secrets professionnels de sa maîtrise, était à leurs yeux un malfaiteur des plus redoutables : le métier qu'il implantait dans un État rival privait le commerce national d'un client assuré, aussi la loi lui appliquait-elle les peines édictées contre les coupables de trahison. Elle confisquait son pécule, rasait sa maison, rendait sa famille entière, père et mère, femmes et enfants, responsable de son crime : quant à lui, si elle réussissait à l'attraper, c'était la mort ou tout au moins la mutilation, perte des yeux et des oreilles, ablation des pieds[1]. Tant de sévérité n'empêchait pas le cas de se présenter si fréquemment, qu'il avait motivé l'introduction d'une clause d'extradition spéciale dans les traités de paix ou d'alliance : les deux parties contractantes décidaient de ne pas concéder la franchise du séjour aux ouvriers habiles qui s'enfuiraient de chez l'une d'elles sur le territoire de l'autre, mais de les empoigner aussitôt et de se les remettre mutuellement, toutefois sous la condition expresse qu'ils n'encourraient aucun châtiment du fait de leur défection, ni eux, ni personne des leurs. Il serait curieux de savoir si tous les arrangements que les rois d'alors concluaient entre eux étaient consacrés, comme celui-là, par des instruments en bonne forme. Certaines phrases de leur correspondance semblent prouver qu'il en était ainsi, et que les rapports dont nous saisissons la trace résultaient, non pas simplement d'un état de fait auquel on jugeait inutile de donner une sanction diplomatique, mais de conventions passées les unes après une guerre, les autres sans lutte préalable, lorsque les deux États qui négociaient ne se touchaient par aucun point[2]. La conquête une fois menée à terme, l'Égypte en avait consolidé les effets par une série d'actes internationaux, qui avaient constaté officiellement la constitution de son empire, et qui l'avaient fait entrer dans le concert des puissances asiatiques.

1. *Traité de Ramsès II avec le roi des Khâti*, § XII-XVI, XX-XXI; cf. E. DE ROUGÉ, *Traité entre Ramsès II et le prince de Cheta*, dans EGGER, *Études sur les traités publics*, p. 248-251, et CHABAS, *Voyage d'un Égyptien*, p. 337-339.

2. Le traité de Ramsès II avec le roi des Khâti, le seul qui nous soit parvenu, était le renouvellement d'autres traités, passés successivement entre les pères et grands-pères des deux souverains contractants (§ VIII, cf. E. DE ROUGÉ, *Traité entre Ramsès II et le prince de Cheta*, p. 247, et CHABAS, *Voyage d'un Égyptien*, p. 336). C'est probablement à des traités de ce genre que font allusion des lettres d'El-Amarna, celle où Bournabouriash de Babylone dit que, depuis le temps de Karaîndash, il y a eu échange d'ambassadeurs et bonne amitié entre les souverains de la Chaldée et de l'Égypte (BEZOLD-BUDGE, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 3, p. 8, l. 8-10), puis celle où Doushratta de Mitâni rappelle à la reine Tii les négociations secrètes qui furent menées entre lui et Aménôthès III (BEZOLD-BUDGE, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 11, p. 26, l. 17-18).

Elle y occupait déjà son rang lorsque Thoutmosis III mourut, le dernier de Phaménoth, l'an LV de son règne[1]. Il fut enterré probablement à Déir el-Baharî, dans ce mausolée commun où, depuis Thoutmosis Ier, les personnages les plus illustres de la famille étaient allés se coucher tour à tour. Sa momie y fut mal gardée : des voleurs l'arrachèrent au cercueil, vers la fin de la XXe dynastie, la déshabillèrent, la dépouillèrent des bijoux dont on l'avait revêtue, la brisèrent dans leur hâte à la piller. Il fallut la refaire, avant de l'enfouir dans la cachette où elle s'est conservée jusqu'à nous, et, comme les morceaux ballottaient, les restaurateurs, afin de rendre un peu de consistance au paquet, le serrèrent entre quatre rames de bois mince, peintes en blanc et placées, trois dans l'épaisseur du maillot, une au dehors, sous les bandes qui tendaient le linceul. Heureusement la face, enduite de poix aux heures de l'embaumement, ne pâtit nullement de ces manipulations grossières : elle apparut intacte lorsqu'on la délivra de son masque protecteur. L'aspect en désappointe les admirateurs du conquérant. Les statues qui nous restent de lui, sans le représenter comme un type de beauté mâle, lui prêtaient des traits fins et spirituels : la comparaison avec le cadavre montre qu'elles ont idéalisé le modèle.



LA MOMIE DE THOUTMOSIS III[2]

Le front est trop bas, l'œil enfoncé, la mâchoire lourde, la bouche épaisse, les pommettes font une saillie exagérée, et l'ensemble rappelle la physionomie de Thoutmosis II, avec plus d'énergie : Thoutmosis III est un fellah de la vieille souche, courtaud, trapu, vulgaire de fibre et d'expression, mais ferme et vigoureux[3]. Aménôthès II, qui lui succéda, lui ressemblait beaucoup, si l'on

1. *Inscription d'Amenemhabi*, l. 25-27, cf. Ebers, *Thaten und Zeit Tutmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 7, et Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, IIIe série, t. I, p. 288, 302-304. M. Mahler (*Kœnig Thutmosis III*, dans la *Zeitschrift*, 1889, p. 97-105) a fixé très précisément l'avènement de Thoutmosis III au 20 mars 1503, et sa mort au 14 février 1449. J'ai dit au t. I, p. 209-210, de cette *Histoire* les raisons qui me paraissaient rendre difficile l'application des calculs astronomiques aux dates égyptiennes : il ne me paraît pas que les données fournies par Brugsch à M. Mahler comportent une rigueur aussi grande, et je fixerai les cinquante-quatre années de Thoutmosis IV d'une façon plus vague, entre 1550 et 1490 av. J.-C., tout en admettant, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, une erreur d'un demi-siècle plus ou moins sur les dates qui remontent aux temps du second empire thébain.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey*, prise en 1886; cf. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Baharî*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, pl. VI A.

3. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Baharî*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 547-548. Les débris rajustés permettent d'évaluer la taille à 1 m. 60 environ. La tête a été débarrassée, par les ordres de M. Grébaut, du masque de bitume qui la recouvrait.



TÊTE DE LA MOMIE DE THOUTMOSIS III[3].

s'en fie à ses portraits officiels. Il était né d'une princesse de sang pur, Hâtshopsîtou II, fille de la grande Hâtshopsîtou[1], et il héritait par conséquent des droits supérieurs à ceux de tous les Pharaons qui avaient régné depuis Aménôthès Ier. Peut-être son père l'avait-il associé au trône dès qu'il atteignit sa majorité[2], en tout cas, son avènement ne suscita aucune opposition appréciable à l'intérieur; les difficultés, s'il devait en rencontrer, ne pouvaient se produire qu'au dehors. C'est toujours un instant dangereux, dans la vie d'un empire récent encore, que celui où, le fondateur venant à manquer, les vaincus, mal habitués à leur condition de vassaux ou de sujets, se trouvent en présence d'un prince qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils connaissent mal. Le maître nouveau aura-t-il l'activité et le bonheur de l'ancien? saura-t-il utiliser les armées que l'autre maniait si subtilement et menait si droit à l'ennemi? pourra-t-il évaluer avec un tact aussi délicat le fardeau que chaque province est en état de tolérer sans se plaindre, et arrêter la charge au point juste où elle risquerait de trop s'aggraver? S'il ne marque pas, dès le premier jour, sa résolution de maintenir son patrimoine intact à tout prix, ou que ses officiers, ne se sentant plus dirigés d'une volonté aussi ferme, trahissent quelque indécision dans le commandement, les esprits s'échauffent et le changement de règne fournit bientôt le prétexte d'une révolte universelle. Celui d'Aménôthès II débuta par une sédition des Libyens qui habitaient l'Oasis Thébaine, sédition étouffée sans retard par l'Amenemhabî qui s'était si fort distingué sous Thoutmosis[4]. Peu après, des troubles éclatèrent

1. La filiation est prouvée par les tableaux conservés dans la tombe de son père nourricier, où on le voit représenté en compagnie de la *royale mère* Marîtrî Hâtshopsîtou (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLX, 2; Lepsius, *Denkm.*, III, 62 *b*, *c*; cf. pl. 64 *a*).

2. C'est ainsi que Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 375) explique sa présence sur certains bas-reliefs du temple d'Amada, à côté de Thoutmosis III (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. LV-LVII, LIX et t. I, p. 101-105; Lepsius, *Denkm.*, III, 65 *b*, *e*).

3. *Dessin de Boudier, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1890, et communiquée par M. Grébaut;* cf. la statue du roi au t. II, p. 255, de cette *Histoire*.

4. *Inscription d'Amenemhabî, l. 39-42.* Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 388) et Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 374) placent cette expédition du temps qu'Aménôthès II était ou prince héritier ou associé à son père; l'inscription d'Amenemhabî la met formellement après la mort de Thoutmosis III, et son témoignage l'emporte jusqu'à nouvel ordre sur toute autre considération.

sur différents points de la Syrie, dans la Galilée, au pays d'Amaourou, chez les peuples du Naharaîna : le roi ne leur laissa point le temps de dégénérer en guerre générale[1]. Il se porta de sa personne contre les mécontents, réduisit d'affilée la ville de Shamshiadouma, fondit sur les Lamnaniou, assaillit leur chef et le tua de sa main, leur enleva des prisonniers. Il franchit l'Oronte, le 26 Pachons de l'an II, et, apercevant au loin quelques cavaliers, se rua contre eux : c'était l'avant-garde des ennemis, qu'il culbuta d'un premier élan, puis il dissipa le corps principal et il ramassa dans la poursuite un butin considérable. Il atteignit enfin le Naharaîna, et n'y éprouva, somme toute, qu'une résistance



AMÉNÔTHÈS II, D'APRÈS LA STATUE DE TURIN[2].

assez molle. Nîi se rendit sans combat, le 10 d'Epiphi, et ses habitants, hommes et femmes, s'alignèrent sur les murailles, des brûle-parfums à la main, pour adorer le conquérant : Akaîti, où un parti nombreux avait persécuté les partisans de la domination égyptienne, rentra dans l'ordre, dès

1. Les campagnes d'Aménôthès II étaient racontées sur une stèle de granit, adossée au second pylône méridional de Karnak, et publiée par Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 185, par E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Égypte*, pl. CLXXV-CLXXVI, par Bouriant, *Notes de voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 160-161, et en partie par Wiedemann, *Texts of the Second Part of the XVIIIth Dynasty*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1888-1889, t. XI, p. 422-423. Elle a été traduite et commentée par Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 55-58, puis par Erman, *der Syrische Feldzug Amenophis II*, dans la *Zeitschrift*, 1887, t. XXIX, p. [illegible], qui a suggéré plusieurs corrections importantes au texte. La date de l'an II est presque certaine pour ce monument : elle résulte avec une grande évidence de la comparaison avec l'inscription d'Amada où Aménôthès II raconte qu'en l'an III il sacrifia les prisonniers qu'il avait faits au pays de Tikhisa.

2. *Dessin de Faucher-Gudin*; voir la statue entière en lettrine, au t. II, p. 209, de cette *Histoire*,

qu'on y apprit son approche. La célérité de ses marches et la vigueur de ses attaques, déconcertant l'hostilité des petits États vassaux, décidèrent sans doute les souverains de l'Alasia, du Mitâni[1], des Hittites, à continuer avec le fils les rapports de bon voisinage qu'ils avaient inaugurés avec le père[2]. Cette seule campagne de trois ou quatre mois affermit la paix au Nord pour longtemps, mais une agitation sourde se manifestait vers le Sud, chez les Barbares du Haut-Nil; Aménôthès la réprima[3], et il en prévint le retour par un acte de sévérité cruelle, dont les mœurs s'accommodaient à merveille. Il avait pris sept chefs au pays de Tikhisa, et il les avait ramenés en triomphe à Thèbes, enchaînés sur l'avant de sa barque. Il en sacrifia six lui-même, devant Amon, et il exposa leurs têtes et leurs mains sur la façade du temple de Karnak : le septième, expédié à Napata au début de l'an III, y subit un sort pareil, et les shéikhs de Koush y regardèrent désormais à deux fois avant de braver l'autorité de Pharaon[4].

Le règne dura trop peu, une dizaine d'années sans plus[5], et les rivalités, patentes ou secrètes, que la succession soulevait d'ordinaire entre les Infants, semblent en avoir attristé la fin. Aménôthès n'avait que des filles de son mariage avec une de ses sœurs de père et de mère, comme lui reine de plein droit; ceux de ses enfants mâles qui n'étaient pas morts en bas âge lui étaient nés de telle ou telle princesse secondaire ou de concubines, et c'était un sujet d'anxiété pour la plupart que de savoir celui d'entre tous auquel il léguerait le diadème avec la main de ses héritières Khouît et Moutemouaou. L'un d'eux, qui s'appelait Thoutmosis, et qui résidait au Mur-Blanc, avait l'habitude d'aller souvent dans le désert Libyen s'exercer au javelot, ou chasser sur

1. Aménôthès II mentionne les tributs du Mitâni sur l'une des colonnes qu'il décora à Karnak, dans la Salle des Caryatides, à coté des colonnes achevées par ses prédécesseurs (E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques*, pl. CLXXVII, l. 1; Piehl, *sur l'Origine des colonnes de la Salle des Caryatides du Grand Temple de Karnak*, dans les *Actes du Congrès de Leyden*, IVe partie, p. 213, 216).

2. Les cartouches tracés sur le piédestal du trône d'Aménôthès II, dans la tombe d'un de ses officiers, à Shéikh-Abd-el-Gournah, montrent, avec des gens de l'Oasis, des Libyens, des Koushites, les peuples des Kefâtiou, du Naharaîna, du Lotanou supérieur, c'est-à-dire le domaine entier de Thoutmosis III, et le peuple de Manous, probablement Mallos, dans la plaine Cilicienne (Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, p. 130; Max Müller, *Asien und Europa*, p. 340, 344-345; cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLX, 3, et t. I, p. 500; Lepsius, *Denkm.*, III, 63 *a*).

3. Débris d'une stèle d'Ibrîm, où Aménôthès II racontait la répression de cette révolte (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 85).

4. Inscription du temple d'Amada, publiée par Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 105-107, et plus complètement par Lepsius, *Denkm.*, III, 65 *a*, l. 16-20. Il y est dit que le roi accomplit ce sacrifice, en venant d'Asie, au retour de sa première expédition, et c'est pour ce motif que j'ai rattaché les faits ainsi racontés à ceux qui nous sont connus par la stèle de Karnak. Cf., pour l'interprétation des dernières lignes de l'Inscription d'Amada, Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 110-111, et *Geschichte Ægyptens*, p. 389-391; Chabas, *les Inscriptions des Mines d'or*, p. 19-21.

5. La dernière date qui en soit connue est celle de l'an V; elle nous a été conservée dans l'un des papyrus de la Bibliothèque Nationale, à Paris (Pleyte, *les Papyrus Rollin de la Bibliothèque Impériale*, pl. XV, p. 23-24).



LE GRAND SPHINX ET LA CHAPELLE DE THOUTMOSIS IV

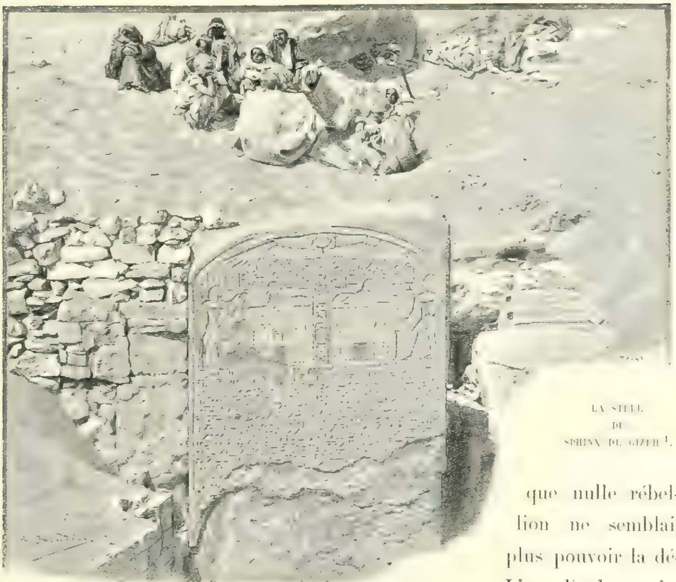
Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1887.

son char le lion et la gazelle : il se plaisait alors à garder l'incognito le plus strict, et deux serviteurs discrets l'accompagnaient seuls. Un jour que le hasard l'avait entraîné au voisinage de la Grande Pyramide, il s'abrita, pour faire sa sieste accoutumée, à l'ombre du Sphinx, l'image miraculeuse de Khopri le très puissant, le dieu vers qui tout ce qu'il y a d'hommes dans les maisons de Memphis et dans les villes du voisinage lèvent en adoration leurs mains chargées d'offrandes. La statue gigantesque était alors ensevelie plus d'à moitié, et sa tête seule émergeait du sol. Dès que l'Infant fut endormi, elle lui adressa la parole bien doucement, comme un père à son fils : « Regarde-moi, contemple-moi, ô mon fils Thoutmosis, car moi, ton père Harmakhis-Khopri-Toumou, je t'accorde la royauté dans les deux pays, dans la moitié du Midi et dans celle du Nord, et tu en porteras la couronne blanche et la couronne rouge sur le trône de Sibou, le souverain, possédant la terre en sa longueur et en sa largeur; l'œil étincelant du Maître de tout fera pleuvoir sur toi les biens de l'Égypte, les tributs énormes de toute contrée étrangère, une durée de vie comme élu du Soleil pendant quantité d'années, car ma face est à toi, mon cœur est à toi, nul autre que toi n'est à moi! Or, le sable de la montagne sur laquelle je suis m'assiège, et ce prix je te l'ai donné pour que tu me fasses ce que souhaite mon cœur, car je sais que tu es mon fils, mon défenseur; approche, me voici avec toi, je suis ton père bien-aimé. » Le prince comprit que le dieu lui promettait la royauté, à condition qu'il jurât de déblayer la statue. Il fut choisi en effet pour être l'époux des reines, et dès les jours qui suivirent son accession il tint la parole dite : il écarta le sable, il bâtit une chapelle entre les pattes et dressa contre la poitrine[1] une stèle de granit rose où il contait son aventure. Il passa non moins vite qu'Aménôthès et ses campagnes furent insignifiantes en Asie comme en Éthiopie[2] : aussi bien l'assiette de l'empire était si stable du Naharaîna au Kari[3],

1. Stele du Sphinx, découverte par Caviglia en 1818, publiée dans Young, *Hieroglyphics*, pl. 80, dans Perring-Vyze, *Operations carried on at the Pyramids of Gizeh*, t. III, pl. VI et p. 107 sqq., et dans Lepsius, *Denkm.*, III, 68; traduite par Brugsch, *der Traum Konigs Thutmes IV bei dem Sphinx* (dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 89-95) et *Geschichte Ægyptens*, p. 394-398, puis par Birch, *Dream of Thothmes IV*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. XII, p. 43-49, et par Mallet, *the Stele of Thothmes IV of the XVIIIth Dynasty*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. II, p. 45-56. On n'a pas reconnu en général la valeur qu'il convient d'accorder à ce texte, pour déterminer la position de Thoutmosis IV dans la famille d'Aménôthès II.

2. La dernière date connue de son règne est, jusqu'à présent, celle de l'an VII, sur les rochers de Konosso (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 164; Lepsius, *Denkm.*, III, 69 *a*), et sur une stèle du Sarbout el-Khadîm, dans le *Survey of Sinai, Text*, p. 188. Il est fait allusion à ses guerres contre les Éthiopiens dans une inscription d'Amada (Lepsius, *Denkm.*, III, 69 *f*), à ses campagnes contre les peuples du Nord et du Sud sur la stèle de Nofirhaît (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 47, et *Catalogue Général*, n° 1060, p. 384).

3. Les peuples du Naharaîna et de la Syrie du Nord sont représentés, lui apportant leurs tributs, dans une tombe de Shéikh-Abd-el-Gournah (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I,



LA STÈLE DU SPHINX DE GIZEH [1].

que nulle rébellion ne semblait plus pouvoir la déranger. L'une des deux princesses, Khouît, fille, sœur, épouse de roi, n'avait pas eu d'enfant mâle qui eût vécu, mais sa compagne Moutemouaou en possédait un au moins, du nom d'Aménôthès. Cette fois encore, la noblesse maternelle rachetait en celui-ci les défectuosités de l'origine paternelle : Amonrâ d'ailleurs était intervenu lui-même pour rajeunir le sang de sa descendance, ainsi que la tradition le voulait. Il s'était incarné à Thoutmosis IV et il avait engendré l'héritier des Pharaons[2] : comme les bas-reliefs de Déîr el-Baharî la reine Âhmasis, ceux de Louxor nous montrent Moutemouaou aux bras de l'amant divin, puis saluée par lui du titre

p. 499, 839-840, et pl. CLX, 1). L'inscription publiée par MARIETTE, *Karnak*, pl. 33, l. 4, parle de la première expédition de Thoutmosis IV au pays de [Naharai]na, et des dons qu'il prodigua au temple d'Amon à cette occasion.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1885.*

2. Les bas-reliefs relatifs à cette incarnation d'Amon sont publiés dans CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXCIX, 3, CCLXX, 1, CCCXXXIX-CCCXLI; ROSELLINI, *Monumenti Reali*, pl. XXXVIII-XLI; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 74 *c*, 75 *a-d*; GAYET, *le Temple de Louxor*, pl. LXII-LXVIII. On a voulu considérer Moutemouaou d'abord comme une Éthiopienne (WILKINSON, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. I, p. 42; BIRCH, *on a remarkable Object of the Reign of Amenophis III*, p. 3, et *History of Egypt*, p. 107; G. RAWLINSON, *History of Ancient Egypt*, t. II, p. 261), puis comme une Syrienne (JENSEN, *aus dem Briefe im Mitanni Sprache*), qui aurait changé de nom en arrivant à la cour de son mari (ERMAN, *Neues aus den Tafeln von El Amarna*, dans la *Zeitschrift*, t. XXVIII, p. 112, 113). La façon dont elle est traitée à Louxor, et dans tous les textes où elle figure, prouve non seulement qu'elle était Égyptienne de race, mais qu'elle était fille d'Aménôthès II, et née du mariage de ce prince avec l'une de ses sœurs qui était elle-même princesse héritière.

de mère, puis conduite vers son lit de douleur par les déesses qui assistent aux naissances, son fils Aménôthès remis aux mains des deux Nils, lui et son double, afin de recevoir la nourriture et l'éducation des enfants célestes. Elles lui profitèrent, car il demeura quarante ans au pouvoir, et son règne compte parmi les plus prospères que l'Égypte ait vus sous la domination des dynasties thébaines.



LA REINE MOUTEMOUAÏ [2].

La guerre y occupa fort peu de place. Aménôthès III entreprit au Sud les razzias ordinaires contre les Nègres et contre les tribus du Haut-Nil. En l'an V, la défection générale des shéikhs l'obligea à remonter dans le canton d'Abhaït, au voisinage de Semnéh, et il le dévasta à la tête des troupes que le prince de Koush, Marimosou, avait réunies; le châtiment fut exemplaire, le butin considérable, et le calme se rétablit pour longtemps [1]. Les rares expéditions qu'il mena au Naharaîna eurent moins pour effet d'ajouter des provinces nouvelles, que d'empêcher les anciennes de remuer avec trop de hardiesse. Les rois d'Alasia, des Khâti, du Mitâni, ceux de Sangar [3], d'Assour et de Babel ne se croyaient pas de taille à provoquer un voisin si fort [4]. Le souvenir des victoires de Thoutmosis III les hantait, et il leur aurait inspiré une réserve prudente vis-à-vis de son arrière-petit-fils, quand ils auraient eu les mains libres; mais ils étaient sans

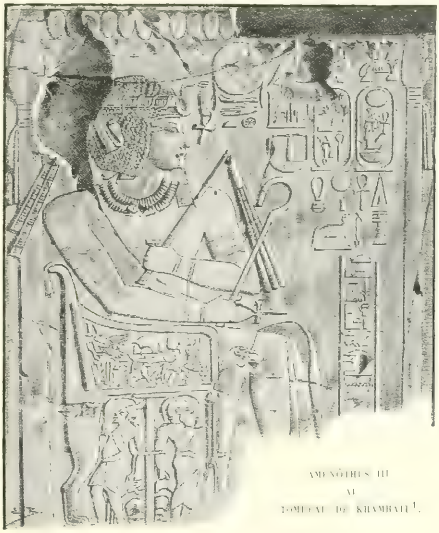
1. Stèles de l'an V, dans l'île de Konosso (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 164-165; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 82 *a*), et entre Assouan et Philæ (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 81 *g*); stèles d'Assouan (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 81 *h*) et de Semnéh (BIRCH, *on a remarkable Egyptian Object of the Reign of Amenophis III*, p. 5-6). La grande liste de noms de peuples africains, qui est gravée sur la base du colosse *A 18 du Louvre*, appartenait au Pharaon de la XIIe dynastie qui fit ériger la statue (cf. ce qui est dit à ce sujet, t. I, p. 491, de cette *Histoire*); Aménôthès III l'a usurpée, probablement parce que ses campagnes l'avaient conduit dans le pays où ces peuples vivaient. Le tribut des gens de l'Ouaouaït est mentionné au tombeau de Houi à Shéikh-Abd-el-Gournah (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 478).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Daniel Héron, prise en 1881, sur un des bas-reliefs du temple de Louxor.*

3. Aménôthès s'intitule, sur un scarabée, « celui qui fait prisonnier le pays de Sangar » (PETRIE, *Historical Scarabs*, pl. 40, n° 1266); aucun autre document ne nous apprend encore si c'est une hyperbole, ou s'il poussa réellement jusqu'en ce pays lointain.

4. Les listes du temps d'Aménôthès III contiennent encore la Phénicie, le Naharaîna, le Sangar, Qodshou, Tounipa, Patina, Karchémis, Assour, c'est-à-dire tous les peuples vassaux ou alliés dont il est question dans la correspondance d'El-Amarna (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 87 *d*-88, liste de Soleb). Certains épisodes de ces expéditions avaient été gravés sur la face extérieure du pylône que le roi construisit pour le temple d'Amon à Karnak; ils sont masqués aujourd'hui par le mur de fond de la Salle Hypostyle (MARIETTE, *Karnak, Texte*, p. 26). Le tribut des Lotanou était figuré au tombeau de Houi, à Shéikh-Abd-el-Gournah (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 479-480).

cesse occupés à se quereller entre eux, et ils recouraient alors à Pharaon afin de gagner son appui, ou, du moins, sa neutralité, et d'empêcher qu'il se liguât contre eux avec l'adversaire. Quelle que fût la nature de leurs sentiments intimes, ils n'affichaient d'autre désir que de continuer, au mieux de leurs intérêts, les relations commencées depuis un demi-siècle, et, comme le moyen le plus sûr d'y réussir était encore un bon mariage, ils demandaient pour eux une Égyptienne, ou ils offraient les princesses de leur famille aux caprices d'Aménôthès. Celui-ci refusa toujours d'accorder une femme du sang solaire aux plus puissants d'entre eux : son orgueil se révoltait contre l'idée qu'elle pût être reléguée, un jour,



AMÉNÔTHÈS III AU TOMBEAU DE KHAMHÂIT[1].

parmi les épouses secondaires ou parmi les concubines, mais il acceptait volontiers et il recherchait même les Syriennes et les Chaldéennes[2]. Kallimasin de Babylone lui livra d'abord sa sœur, puis, quand celle-ci fut vieille, sa fille Irtabi[3]. Soutarna de Mitâni avait sacrifié de même sa fille Giloukhîpa[4], et la plupart des rois du temps comptaient une ou deux parentes dans le harem de Thèbes. C'était d'ordinaire un appui, et ces alliances les garantissaient contre les compétitions de leurs frères ou de leurs cousins; quelquefois pourtant elles les exposaient à des dangers

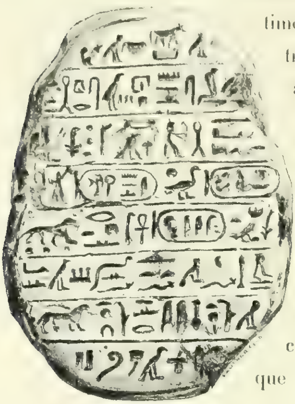
1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Daniel Héron prise en 1881.*

2. Lettre de Bournabouriash, à qui Aménôthès III refuse une princesse égyptienne (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, p. 3, l. 4-32), et Delattre, *Mariages princiers quinze siècles avant l'Ère chrétienne*, dans la *Revue des Questions Historiques*, janvier 1892, t. LI, p. 232-235.

3. Lettre d'Aménôthès III à Kallimasin, où il est question d'une sœur de celui-ci, mariée au roi d'Égypte, mais dont on n'a plus de nouvelles certaines à Babylone, et d'une fille demandée en mariage (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 1, p. 1-4, l. 10-66, 97); lettres de Kallimasin, qui consent à envoyer sa fille Irtabi au Pharaon (Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, p. 1, l. 7-8), et qui propose à Aménôthès IV n'importe laquelle il voudra des jeunes filles de sa maison (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 3, p. 9, l. 29-32).

4. Cf. au sujet des mariages avec les princesses de Mitâni les notes d'Erman, d'Evetts et de Winckler dans la *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, t. XXVIII, p. 112-115.

sérieux. Lorsque Soutarna mourut, son fils Doushratta le remplaça, mais un parti nombreux mit en avant un autre prince, Artassoumara, probablement né de la même mère que Giloukhîpa[1]; un roi hittite du nom de Pirkhi embrassa la cause du prétendant, la guerre civile éclata. Doushratta triompha, fit égorger son frère, mais il n'était pas sans inquiétude des suites que cette exécution pouvait avoir; que deviendrait-il, si Giloukhîpa déchaînait contre lui la colère du suzerain pour venger la victime? Il écrivit aussitôt une humble épître, remontra qu'il avait été provoqué, qu'il s'était trouvé acculé à la nécessité de frapper ou de périr lui-même, et il joignit à la tablette des présents pour le couple royal, des chevaux, des esclaves, des bijoux, du parfum[2]; Giloukhîpa ne lui garda pas rancune, et il ne fut pas inquiété. Les expéditions prétendues aux provinces syriennes devaient n'être souvent que des visites d'inspection, où les plaisirs, la chasse surtout, comptaient presque pour autant que la guerre et les affaires politiques. Aménôthès III prenait fort au sérieux ce devoir de sa charge qui l'obligeait à détruire les bêtes féroces, et il le remplissait avec plus de conscience que ses prédécesseurs. Il avait tué cent douze lions, rien que pendant les dix premières années de son règne; comme ce n'était pas celui de ses exploits qui lui inspirait le moins de fierté, il en perpétua le souvenir dans une inscription spéciale, qui fut gravée à profusion sur de gros scarabées d'un bel émail vert[4]. L'Égypte prospéra sous ce régime pacifique, et son roi, s'il ne s'efforça point de l'agrandir, n'épargna rien pour développer l'industrie et l'agriculture qui la faisaient riche, ni pour perfectionner l'organisation militaire qui lui avait rendu facile la conquête de



SCARABÉE DES CHASSES[3].

1. Le degré de parenté n'est pas exprimé explicitement, mais il est indiqué par les faits mêmes : on ne voit pas pourquoi Giloukhîpa aurait été amenée à prendre parti pour l'un de ses frères plutôt que pour l'autre, si Artassoumara ne lui avait tenu de plus près que Doushratta, c'est-à-dire ne lui avait pas été apparenté du côté maternel comme du paternel.

2. Lettre de Doushratta au Pharaon Aménôthès III, dans WINCKLER-ABEL, *der Thontafelfund von El-Amarna*, n° 9, p. 22-23, et DELATTRE, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XV, p. 118-122.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie publiée dans* MARIETTE, *Album photographique du Musée de Boulaq*, pl. 36, n° 532.

4. Les scarabées de ce type sont fort nombreux : on les trouvera dénombrés pour la plupart dans WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 381, note 6. Le texte en a été traduit par BIRCH, *Scarabæi of Amenophis III*, dans les *Records of the Past*, 1re Ser., t. XII, p. 40.



l'Orient. Un recensement opéré par les soins de son ministre Aménôthès, fils de Hâpi, assura la répartition plus exacte de l'impôt et le recrutement régulier de l'armée. Les razzias dirigées sur toutes les frontières produisirent de véritables tribus d'esclaves, dont l'arrivée opportune combla les vides que les guerres répétées avaient creusés dans le peuple des villes et des campagnes : l'agriculture en reçut une impulsion si vive que, vers le milieu du règne, le ministre Khâmhâît, présentant les receveurs des contributions à la cour, pouvait se vanter d'avoir amassé dans les greniers de l'État une quantité de blé supérieure à celles qu'on avait récoltées depuis trente ans[1]. Les douanes, installées aux embouchures du Nil, régularisaient le trafic qui circulait entre le Delta et l'Asie par navires indigènes et étrangers, tandis que des croisières, louvoyant le long des côtes, les protégeaient contre les courses des pirates. Les forteresses de l'isthme et celles de la marche Libyenne, restaurées ou rebâties, réfrénaient l'humeur turbulente des nomades. Des garnisons, échelonnées par espace à l'entrée des Ouadys qui conduisent au désert, tenaient en haleine les pillards répandus entre le Nil et la mer Rouge, entre la chaîne des Oasis et les régions inexplorées du Sahara[2]. L'Égypte n'était pas seulement le plus puissant des royaumes qu'il y eût au monde, elle en était le plus heureux, celui qui pouvait affecter le plus de bras et le plus de métal précieux à l'embellissement de ses villes et à la construction de ses monuments.

Les travaux publics avaient été menés rondement sous Thoutmosis III, et sous les Pharaons qui lui avaient succédé. Le goût de bâtir, contrarié d'abord par la nécessité de remettre l'ordre dans les finances, puis d'amortir les frais considérables qu'avaient exigés l'expulsion des Hyksôs et les premières guerres contre l'étranger, s'était donné libre carrière, dès que le butin des victoires syriennes commença d'affluer chaque année. Les trésors arrachés à l'ennemi fournirent l'argent, on se servit du gros des prisonniers pour recruter les équipes de manœuvres, et les temples, les palais, les citadelles s'élevèrent comme par enchantement d'un bout à l'autre de la vallée[3]. La Nubie, divisée

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 76 *b*, 77 *e*.

2. Tous ces renseignements sont empruntés à l'inscription de la statue d'Aménôthès, fils de Hâpi, qui a été découverte et publiée par Mariette, *Karnak*, pl. 36-37, cf. E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Egypte*, pl. XXIII-XXVIII. L'importance en a été signalée et le texte traduit par Brugsch, *noch einmal Amenhotep der Sohne des Hapu*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 96-101, et *Geschichte Ægyptens*, p. 403-406.

3. Pour cet emploi des prisonniers de guerre, cf., au t. II, p. 300, de cette *Histoire*, le tableau du tombeau de Rakhmiri, où la plupart des premiers égyptologues avaient cru reconnaître les Hébreux, condamnés par Pharaon à construire les cités de Ramsès et de Pithom dans le Delta (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. CLXV, 1-3, Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. XLVII, XLIX, 1, Lepsius, *Denkm.*, III, 40-41 ; Virey, *le Tombeau de Rekhmara*, pl. XIII, XIX, dans les *Mémoires de la Mission française*, t. V).

en nomes, n'était plus qu'un prolongement de la vieille Égypte féodale, au moins jusqu'au voisinage du Tacazzé, mais la religion y avait revêtu un caractère particulier. Comme la conquête y avait été l'œuvre presque exclusive des dynasties thébaines, c'étaient la trinité de Thèbes et ses parèdres immédiats qui y dominaient, Amon, Mout, Montou, puis, au Nord, en témoignage de l'antique colonisation éléphantite, le Khnoumou de la cataracte, auquel Didoun, le père des Nubiens indigènes, s'était associé[1] : le culte de Râ et celui d'Horus s'étaient insinués à la faveur de celui d'Amon, Osiris régnait sur les morts, et Phtah,



UNE BANDE DE PRISONNIERS SYRIENS FABRIQUANT LA BRIQUE POUR LE TEMPLE D'AMON[2].

Sokhît, Atoumou, tous les Memphites et tous les Héliopolitains, ne réclamaient que des points isolés du territoire. Pourtant un être de rang moins exalté l'y disputait partout aux maîtres célestes, Pharaon, que sa qualité de fils d'Amon prédestinait aux autels, tantôt comme troisième membre de la triade, ainsi qu'à Bohani, tantôt comme chef des Ennéades. Ousirtasen III avait eu ses chapelles à Semnéh, à Koumméh[3] : Thoutmosis III les restaura, les partagea avec lui, et son fils Aménôthès II s'y attribua également les insignes et les fonctions de la divinité. Aménôthès Ier était adoré au canton de Kari[4]. Aménôthès III, fondant la forteresse de Hâit-Khâmmâît[5] dans la banlieue d'un village nubien, à l'endroit qui s'appelle aujourd'hui Soleb, y érigea

1. Sur l'introduction du dieu Amon en Nubie, consulter l'article capital de LEPSIUS, *über die Widderköpfigen Götter Ammon und Khnoumis, in Beziehung auf die Ammons-Oase und die gehörnten Köpfe griechischer Münzen*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 14-22, et, sur la conquête éléphantite au temps des rois de Memphis, ce qui a été dit au t. I, p. 478, de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la chromolithographie de* LEPSIUS, *Denkm.*, III, 40.

3. Voir, pour le culte des rois de la XIIe dynastie, ce qui est dit au t. I, p. 479, de cette *Histoire*; et CRUM, *Stelæ from Wady Halfa*, dans les *Proceedings*, 1893-1894, t. XVI, p. 16-17.

4. BERGMANN, *Inschriftliche Denkmäler*, dans le *Recueil des Travaux*, t. IX, p. 50, cf., sur ce même sujet, ce qui est dit au t. II, p. 100, n. 3, de cette *Histoire*.

5. Le nom signifie littéralement La Ferté-Khâmmâît, et il est formé, ainsi que Lepsius l'avait reconnu dès le début, du nom d'épervier Khâmmâît, « Lever en déesse Mâit », qu'Aménôthès III avait pris à son avènement (*Briefe aus Egypten und Ethiopien*, p. 415).

un temple dont il fut lui-même le génie protecteur[1]. L'édifice atteignait de grandes dimensions, et ce qui en subsiste, colonnes ou débris de murs, est d'un art aussi achevé que les monuments les plus soignés de Thèbes. Il était précédé d'une avenue de béliers accroupis en guise de sphinx, et décoré de statues colossales représentant les animaux sacrés du district, le lion et l'épervier. Le souverain daigna présider en personne à la consécration dans un des voyages qu'il fit au sud de son empire, et les tableaux mutilés qu'on aperçoit sur la façade montrent encore l'ordre et le détail de la cérémonie dédicatoire. Il était arrivé devant le portail du centre, la couronne au front, en compagnie de la reine et de son ministre Aménôthès, fils de Hâpi, l'homme du temps qui connaissait le mieux la science mystérieuse des rites[2]; par douze fois il avait frappé le battant de sa massue en pierre blanche, puis quand l'accès de la première salle lui avait été ouvert, il avait répété la même opération au seuil du Saint des Saints avant d'y pénétrer et d'y introduire sa statue. Il l'avait installée sur l'estrade en bois peint et doré où l'on exposait les dieux aux jours de fête, il avait intronisé à côté d'elle les autres images qui devaient constituer désormais l'Ennéade locale, et il avait allumé le feu sacré devant elles. La reine, les prêtres, les nobles avaient alors défilé à travers les salles, un flambeau à la main, s'arrêtant par intervalles, exécutant des purifications, récitant des formules pour chasser les esprits mauvais et les influences pernicieuses; enfin, l'on était sorti en procession triomphale, et le



UN DES BÉLIERS D'AMÉNÔTHÈS III.[3]

1. LEPSIUS, *Denkm.*, III, 83-88. Lepsius avait déjà reconnu la nature de la divinité qu'on adorait dans le temple (*Briefe aus Ægypten und Æthiopien*, p. 259, 413); la statue divine « du roi, sa statue vivante sur terre », celle qui représentait le dieu du temple, s'y appelait « Nibmâouri, maître de Nubie » (LEPSIUS, *Denkm.*, III, pl. 87 *a-c*). Thoutmosis III avait déjà [illegible].

2. Sur Aménôthès, fils de Hâpi, cf. ce qui est dit plus haut au t. II, p. 298-299 de cette *Histoire*; on verra au chapitre suivant, à propos des récits égyptiens rendus [illegible], ce que la tradition avait fait de ce personnage.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de M. de Mertens.* L'original a été rapporté de Soleb par Lepsius et se trouve conservé aujourd'hui au Musée de Berlin (ERMAN, *ausführliches Verzeichniss*, 1894, p. 23-24, n° 7262).

cortège entier, de retour au palais, y avait achevé la journée dans les joies d'un banquet[1]. C'était notre Aménôthès lui-même qui occupait le premier rang dans l'édifice neuf, ou plutôt, un de ses portraits animé par un de ses doubles, car partout en Nubie où l'on rencontre un temple de roi, c'est l'idole du fondateur qui commande l'hommage des habitants et qui leur rend des oracles[2]. Toute la partie méridionale au delà de la seconde cataracte est ainsi remplie de son souvenir, et l'on est tenté, en voyant combien il y fut vénéré, de croire qu'il lui avait donné son organisation définitive. Sédéinga possédait une basilique médiocre dont la patronne était sa femme Tîi[3]. On a découvert au Gebel-Barkal les ruines d'un sanctuaire qu'il avait voué à l'Amon-Soleil; il paraît en effet avoir deviné le premier les avantages que le site présente, et avoir travaillé à transformer la bourgade barbare de Napata en une grande cité égyptienne. On y transporta plus tard quelques-uns des monuments dont il avait orné Soleb, entre autres des béliers et des lions d'une rare perfection. Ils sont couchés sur le flanc, les pattes croisées, le corps au repos, la tête droite, empreinte d'une expression calme et forte[4]. Sa trace s'efface à mesure qu'on descend le Nil, et celle de ses prédécesseurs s'accentue, à Sai[5], à Semnéh[6], à Ouady Halfah[7], à Amada[8], à Ibrîm[9], à Dakkéh[10]. Elle reparaît

1. Ainsi le petit temple de Sarrah, au nord d'Ouady Halfah, est consacré à « la statue vivante de Ramsès II sur la terre de Nubie », statue à qui Sa Majesté a donné le surnom d' « Ousirmâri Zosir-shâfi ». (Sayce, *Gleanings from the Land of Egypt*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 163.)

2. Les scènes et les légendes sont figurées dans Lepsius, *Denkm.*, III, 83 sqq.; elles ont été étudiées pour la première fois, et leur valeur pour l'histoire des religions a été reconnue par Lefébure, *Rites Égyptiens, Construction et protection des édifices*, p. 38-41.

3. Lepsius, *Denkm.*, III, 82 *e-i*; cf. *Briefe aus Ægypten und Æthiopien*, p. 257.

4. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. III, p. 216; Lepsius, *Denkm.*, I, 126, III, 89-90 *a-l*. Un des béliers a été enlevé par Lepsius au Gebel Barkal (*Briefe aus Ægypten*, p. 239-240) et se trouve aujourd'hui au Musée de Berlin, ainsi que la base d'un des éperviers (Erman, *ausführliches Verzeichniss*, 1894, nos 7262 et 1622, p. 23-24, 27). Prisse a montré (*Notice sur les Antiquités Égyptiennes du Musée Britannique*, p. 10-11) que ces deux monuments décoraient primitivement le temple de Soleb, et qu'ils ont été transportés plus tard à Napata, par un roi éthiopien qui grava son nom sur le socle de l'un d'eux (cf. Lepsius, *Briefe aus Ægypten und Æthiopien*, p. 415, et *Denkm.*, III, 89 *b*).

5. Construction de Thoutmosis III et d'Aménôthès II à Sai (Lepsius, *Briefe aus Ægypten und Æthiopien*, p. 257, et *Denkm.*, III, 57 *b-c*).

6. Construction de Thoutmosis III, à Semnéh et à Koumméh (Cailliaud, *Voyage à Méroé*, *Atlas*, t. II, pl. 27-29; Lepsius, *Denkm.*, III, 47-59 *a*, 64-66).

7. Constructions ou donations de Thoutmosis III à Ouady-Halfah (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 37; Lepsius, *Denkm.*, III, 16; Wiedemann, *Varia*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 6), d'Aménôthès II (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, t. I, p. 30), de Thoutmosis IV (Crum, *Stelæ from Wady-Halfah*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1893-1894, t. XVI, p. 17-19).

8. Constructions de Thoutmosis III à Amada (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. XLIV-XLV, XLVII-XLVIII et t. I, p. 96-107; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. XXXV-XXXVI; Lepsius, *Denkm.*, III, 45), achevées par Aménôthès II (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. XLV-XLIX et t. I, p. 100-107; Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, pe 1a, p. 191-199; Lepsius, *Denkm.*, III, 65) et par Thoutmosis IV (Champollion, *Monuments de l'Égypte*, t. I, p. 96-100).

9. Petites chapelles de Thoutmosis III à Ibrîm (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, t. I, p. 79-84; Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, pe 1a, p. 171), d'Aménôthès II (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. XXXIX, 1-2, et t. I, p. 84-86).

10. Débris au nom de Thoutmosis III à Dakkéh (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 364).

en pleine lumière autour de la cataracte et dans l'île d'Éléphantine, à laquelle il s'efforça de restituer son antique splendeur. Deux des édicules qu'il y dédia à Khnoumou, le seigneur du lieu, existaient encore au commencement de notre siècle. Le moins endommagé, celui du sud, ne comprenait qu'une seule chambre longue de douze mètres. Les murs de grès, couronnés de la corniche recourbée en gorge, reposaient sur un



UN DES LIONS DU GEBEL BARKAL[1].

soubassement creux, élevé de deux mètres et plus au-dessus du sol, entouré d'un parapet à hauteur d'appui. Un portique courait tout autour, qui se composait de sept piliers carrés sur chacun des côtés, de deux colonnes à chapiteaux lotiformes sur chacune des façades : un escalier de dix à douze marches, resserré entre deux murs de même taille que le soubassement, faisait saillie sur le front et prêtait accès à la cella. Les colonnes du palier étaient plus espacées que celles du revers, et leur large intervalle laissait entrevoir une porte décorée richement; une seconde porte ouvrait à l'extrémité sous le péristyle. On rencontrait partout sur les parois la silhouette à demi bestiale du bon Khnoumou, et celle de ses deux compagnes, les fées des eaux tumultueuses, Anoukît et Satît : l'agencement des personnages y était simple et large, le style souple, franc, léger, la couleur douce, et Thèbes elle-même ne pouvait rien proposer à l'admiration de ses visiteurs qui surpassât l'harmonie de l'ensemble. Ce n'était à vrai dire qu'une sorte d'oratoire dont on avait réglé les mesures sur les besoins d'une ville déchue, mais le dessin en était si bien conçu dans son exiguïté mignonne, qu'on ne saurait rien imaginer de plus fin et de plus gracieux[2].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des deux lions du Gebel Barkal au British Museum*. Les cartouches qu'on distingue sur la poitrine sont ceux du roi éthiopien Aukhkaloulabi Asaro-Miamon qui usurpa ces lions vers l'époque persane ; ceux d'Aménôthès III se lisent encore sur la base.

2. Aménôthès II éleva à Éléphantine de petits obélisques, dont l'un est aujourd'hui en Angleterre (PRISSE, *Collections d'Antiquités Égyptiennes au Caire*, p. 1-4). Les deux édicules d'Aménôthès III à Éléphantine existaient encore au commencement de notre siècle. Ils ont été décrits et dessinés par les savants français (JOMARD, *Description de l'île d'Éléphantine*, dans la *Description de l'Égypte*, t. I, p. 180-197, et *Antiquités*, t. I, pl. 35-38); ils furent détruits, de 1822 à 1825, et l'on en construisit

L'Égypte vieille et ses métropoles féodales, Ombos[1], Edfou[2], Nekhabît[3], Esnéh[4], Médamôt[5], Coptos[6], Dendérah[7], Abydos[8], Memphis[9], Héliopolis[10], profitèrent largement de la générosité des Pharaons. Elles avaient subsisté sur leurs seules ressources depuis la fin de la XIIe dynastie, et leurs monuments ou tombaient en ruines, ou ne suffisaient plus aux exigences de la population : l'or syrien et koushite leur fournit les moyens de tout réparer. Le Delta lui-même participa à ce renouveau, mais ses nomes, trop éprouvés par la lutte entre Thébains et Pasteurs, se reprirent à l'existence plus lentement que les autres. L'effort se concentra sur ceux d'entre eux qui touchaient à la frontière orientale, ou que les Pharaons traversaient dans leurs voyages d'Asie, le Bubastite[11], l'Athribite[12]; les autres demeurèrent engourdis dans leur torpeur sécu-

une caserne et des magasins à Syène (Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, 2e éd., p. 111, 171-172, 382, 456, et *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 215, 221; Gliddon, *an Appeal to the Antiquaries of Europe on the Destruction of the Monuments of Egypt*, p. 38-41).

1. Constructions de Thoutmosis III à Ombos (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 231-232, 247; Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, p^e 1^a, p. 180, et *Monumenti del Culto*, pl. XXVIII, et p. 196-199; Lepsius, *Denkm.*, III, 28; Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, § XLV, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 78-79).

2. La mention de travaux entrepris par Thoutmosis III, au temple d'Edfou, se trouve dans une inscription de l'époque ptolémaïque (Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Edfu*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 97-98); quelques pièces en subsistent encore, dans les ruines de la ville (Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, 2e éd., p. 202; Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, p^e 1^a, p. 181).

3. Constructions de Thoutmosis III et d'Aménôthès III à El-Kab (Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, 2e éd., p. 194, et *Monuments de l'Égypte*, t. I, p. 166, 265-266, 274; Lepsius, *Denkm.*, III, 80).

4. Une inscription d'époque romaine attribue à Thoutmosis III la reconstruction du grand temple d'Esnéh (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 728; Lepsius, *Denkm.*, VI, 77 *d*, 78 *a*). Quelques fragments en ont été retrouvés par Grébaut, dans le quai de la ville moderne.

5. Aménôthès II paraît avoir bâti le temple actuel (Champollion, *Monuments de l'Égypte*, t. I, p. 291; Bouriant, *Petits Monuments et Petits Textes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VII, p. 129).

6. Restes du temple de Thoutmosis III à Coptos, signalés par Wilkinson, *Modern Egypt and Thebes*, p. 411; cf. Petrie, *Catalogue of a Collection of Antiquities from the Temple of Coptos, discovered 1894*, p. 5, 9, 11. Un des piliers a été renversé par les chercheurs de trésors en 1883.

7. Reconstruction du temple d'Hâthor par Thoutmosis III, d'après une inscription publiée par Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Denderah*, pl. XIV, XVI et *Baugeschichte des Denderatempels*, p. 14 sqq.; Mariette, *Dendérah*, t. III, pl. 78. Quelques fragments pris dans la maçonnerie ptolémaïque portent le cartouche de Thoutmosis IV (Mariette, *Dendérah*, *Supplément*, pl. II, *a-b*).

8. Travaux de Thoutmosis Ier et de Thoutmosis III, dans les temples d'Osiris (E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Égypte*, pl. XIX-XXII; Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 31, et *Catalogue Général des Monuments d'Abydos*, n° 1, p. 6, n° 1048, p. 376).

9. Aménôthès II travailla certainement à Memphis, car il fit ouvrir une carrière nouvelle à Tourah, en l'an IV (Perring-Vyse, *Operations carried on at the Pyramids*, t. III, pl. de la p. 94); sur le déblaiement du sphinx de Gizéh par Thoutmosis IV, cf. ce qui est dit plus haut au t. II, p. 294, de cette *Histoire*. Aménôthès III exploita de même les carrières de calcaire (Perring-Vyse, *Operations*, t. III, p. 96-98; Lepsius, *Denkm.*, III, 71 *a-b*), et construisit à Saqqarah les premières chapelles du Sérapéum qui nous soient connues actuellement (Mariette, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin Archéologique de l'Athénæum Français*, 1855, p. 53).

10. Stèle de l'an XLVII, où Thoutmosis III raconte la construction d'un mur dans le temple de Râ (Lepsius, *Denkm.*, III, 29 *b*), et débris de bas-reliefs qui représentent ce prince (Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. X, 23 *a-b* et p. 20-21).

11. Débris d'un édifice d'Aménôthès II découverts par Naville, *Bubastis*, pl. XXXV, D, et p. 30-31; monuments d'Aménôthès III à Bubastis (Naville, *Bubastis*, pl. XIII, XXV B, XXXV E-H' et p. 31-34). C'est de là peut-être que proviennent les colonnes au nom d'Aménôthès II et de Thoutmosis IV transportées à Alexandrie aux temps romains et tout récemment données au Musée de Vienne en Autriche (E. de Bergmann, *Inschriftliche Denkmäler*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VII, p. 147-149).

12. Monuments d'Aménôthès III à Athribis, d'où provient le serpent du Musée de Gizéh (Mariette-Maspero, *Monuments divers*, pl. 63 *b* et p. 21).



[illegible] EN 1799[1].

laire[2], mais au delà de la mer Rouge, les mines étaient en plein exercice[3] et dans le désert libyque, les oasis, se mêlant au mouvement de la vie nationale, se garnissaient non sans peine d'édifices proportionnés à la modicité de leurs revenus[4]. Thèbes retira naturellement le plus gros profit de la conquête. Ses rois, devenus maîtres du monde, ne l'avaient pas abandonnée pour quelque cité plus illustre, comme les Pharaons de la XIIe et de la XIIIe dynastie avaient fait jadis : ils y conservaient leur résidence ordinaire et le siège de leur gouvernement, ils y revenaient célébrer leur triomphe après chacune de leurs campagnes, ils y expédiaient ce qu'ils s'étaient réservé des prisonniers et du butin. En une ou deux générations, elle s'élargit dans tous les sens, engloba les villages voisins, Ashìrou, le fief de Mout, et Apìt-rìsìt, la Thèbes

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la* Description de l'Égypte, *Ant.*, t. I, pl. 35. Une bonne restitution de l'ensemble, exécutée d'après les relevés de la *Description*, se trouve chez Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 402-403.

2. Mariette, *Deuxième Lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 13-14, et E. de Rougé, *Leçons professées au Collège de France*, février-mars 1869, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. II, p. 284-285, attribuent cette torpeur, au moins en ce qui concerne Tanis, à la répulsion que les Pharaons de race égyptienne devaient éprouver pour la capitale des Pasteurs, et pour les cantons où les envahisseurs s'étaient établis jadis en grand nombre.

3. Restauration du temple d'Hâthor, au Sarbout-el-Khâdim (cf. ce qui est dit de ce temple au t. I, p. 474-476, de cette *Histoire*) par Thoutmosis III, et stèles de l'an XXV, de l'an XXVI, de l'an XXVII de ce Pharaon, dans la même localité (Lottin de Laval, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, pl. II, 1-2, XV; Lepsius, *Denkm.*, III, 29 *a*; *Survey of Sinai*, t. III, pl. 14 et t. IV, p. 186-188). On y trouve également des stèles de l'an VII de Thoutmosis IV et de l'an XXXVI d'Aménôthès III (*Survey of Sinai*, t. IV, p. 188; Lepsius, *Denkm.*, III, 71 *c-d*).

4. Stèle de Thoutmosis II à El-Aïoûn dans la Petite Oasis, et débris d'édifices à El-Baouiti (Ascherson dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 120); ces fragments sont malheureusement demeurés inédits.

du Sud au confluent du Nil avec le principal des canaux qui arrosaient la plaine. Ces deux quartiers neufs ne renfermaient que des monuments indignes de leur fortune : Aménôthès III porta sur eux toute sa sollicitude. Il rebâtit de fond en comble le sanctuaire de Mout, agrandit le lac sacré, et accumula dans l'une des cours plusieurs centaines de statues en granit noir de Sokhît, la Memphite à tête de lionne qu'il identifiait avec sa déesse thébaine[1].



LA GRANDE COUR DU TEMPLE DE LOUXOR PENDANT L'INONDATION[2]

Elles s'y pressaient si dru les unes contre les autres qu'elles se touchaient par endroits, et qu'elles devaient présenter au spectateur comme le front d'un régiment rangé en bataille. Les Pharaons des familles suivantes ne virent bientôt plus là qu'un chantier de figures toutes prêtes où ils s'approvisionnèrent pour décorer les édifices qu'ils construisaient, non seulement à Thèbes, mais dans leurs cités royales. Il y en a une centaine encore, la plupart mutilées, sans pieds, sans bras, sans tête, les unes gisant dans la poussière ou inclinées par la faute du sol qui a manqué sous elles, un petit nombre saines et inébranlées. Aménôthès démolit à Louxor l'édicule dont les sou-

1. MARIETTE, *Karnak, Texte*, p. 4, 14-15. Ramsès II en mit un certain nombre dans le petit temple de Méshéikh (MASPERO, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. I, p. 219).
2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Béato, prise dans l'automne de 1893.*

verains de la XIIᵉ et de la XIIIᵉ dynastie s'étaient contentés[1], et il le remplaça par un des plus beaux temples qui nous soient restés des temps pharaoniques. Le naos se dressait au bord du Nil, les pieds dans l'eau, qu'il surplombait de toute la hauteur de ses corniches : un escalier, ménagé à la pointe sud, permettait aux prêtres et aux dévots de s'embarquer directement par les derrières. Le Saint des Saints n'était qu'une chambre, ouverte sur son



UNE PARTIE DE L'AVENUE DES BÉLIERS, ENTRE LES TEMPLES D'AMON ET DE MOUT[2].

grand axe, mais toujours plongée sous l'ombre et enfermée, comme en un coffre de pierre, dans une salle obscure qui l'isolait complètement du monde extérieur; il était flanqué de pièces étroites, à peine éclairées, et précédé d'un pronaos à quatre rangs de colonnes attenant à une vaste cour bordée de portiques. Aujourd'hui les murailles épaisses qui enveloppaient l'ensemble sont détruites presque au ras du sol, une moitié des plafonds se sont écroulés, l'air et la lumière pénètrent partout, l'eau jaillit dans les cours pendant les mois de l'inondation et les transforme en lacs paisibles, où les troupeaux

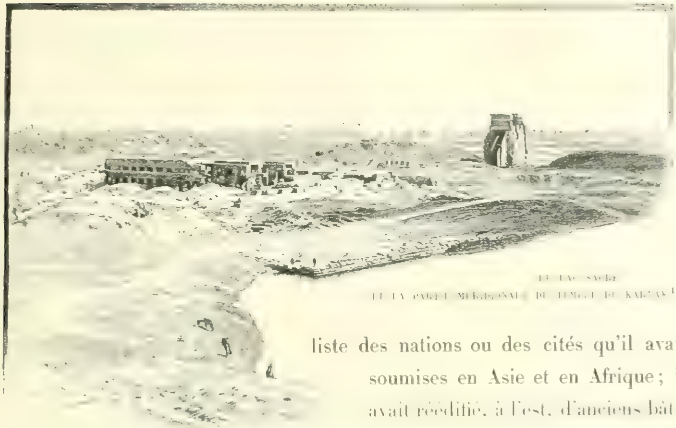
1. Cf. t. I, p. 508, [illegible] de cette *Histoire*. Amenothès III dit qu'il a restauré [illegible] GRÉBAUT, *Fouilles de Louxor*, dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*, 1889, t. X, [illegible]
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato, prise en* [illegible]



LES PYLÔNES DE THOUTMOSIS III ET DE HARMHABI À KARNAK[1].

du village viennent boire et se baigner en liesse vers le chaud du jour. Les tableaux les plus mystérieux étalent leurs secrets au soleil, et révèlent aux yeux des profanes les événements surnaturels qui préparèrent la naissance du roi. Une avenue de sphinx et de béliers accroupis se détachait vers le septentrion, et courait rejoindre les portes de la vieille Thèbes[2]. La plupart d'entre eux se cachent sous les masures du bourg moderne et sous les remblais de la route, quelques-uns pourtant sont visibles à leur poste, dépecés par les barbares, presque informes, conservant à peine les traces de l'inscription où notre Aménôthès se vantait de les avoir ciselés. Les processions qui se rendaient de Louxor à Karnak par cette voie triomphale pouvaient, ou bien arriver directement au parvis du temple d'Amon, ou bien, si elles inclinaient vers la droite après avoir dépassé le temple de Mout, déboucher sur la face méridionale, au voisinage des deux obélisques dorés dont la splendeur avait réjoui d'orgueil l'âme de la fameuse Hâtshopsîtou. Thoutmosis III n'avait rien épargné, lui non plus, pour assurer à la maison de son dieu les proportions qui convenaient au patron d'un empire immense. Non seulement il en avait terminé les portions que ses prédécesseurs avaient ébauchées bien juste; il avait disposé au sud dans la direction du quartier d'Ashîrou une enfilade de pylônes, à demi éboulés de nos jours, et sur lesquels il avait gravé une fois de plus la

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Béato.*
2. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 205.



LE LAC SACRÉ ET LA PARTIE MÉRIDIONALE DU TEMPLE DE KARNAK[1]

liste des nations ou des cités qu'il avait soumises en Asie et en Afrique ; il avait réédifié, à l'est, d'anciens bâtiments dont le plus vaste servait de station et de reposoir lors des processions, il avait clos le tout d'un rempart de pierre, puis il avait régularisé, au sud, et ceint d'une margelle l'étang sacré sur lequel on lançait les barques mystiques les nuits de fête[2]. Il avait rompu de la sorte la juste relation entre le corps des bâtiments et la façade, si bien que la muraille extérieure était devenue trop large pour le pylône d'entrée. Aménôthès III corrigea ce défaut. Il éleva en avant un quatrième pylône, plus haut, plus ample, plus digne de précéder le temple agrandi : des tableaux de bataille le recouvraient en partie et racontaient la gloire du souverain à tout venant[3].

Le progrès n'avait pas été moins rapide sur la rive gauche. Tant que Thèbes était demeurée une petite ville de province, ses cimetières n'avaient occupé qu'une aire assez restreinte, la plaine de sable et les tertres bas qui font face à Karnak, et par delà, le vallon de Déîr el-Baharî ; maintenant qu'elle avait plus que doublé d'étendue, il lui fallait pour ses morts un espace proportionnel au nombre de ses vivants. Les tombeaux des particuliers gagnèrent vers le sud et ils envahirent promptement les pentes de l'Assassif, la colline de Shéîkh-Abd-el-Gournah, le quartier de Gournét-Mourraî, tout ce que les gens

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Beato*. L'édifice qu'on aperçoit vers le centre de la vignette est le *Promenoir* construit par Thoutmosis III.

2. La part de Thoutmosis III et de ses successeurs dans la construction des temples de Karnak a été déterminée par E. de Rougé, *Étude des Monuments du Massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'Archéologie*, t. I, p. 40-45, 67-68, et par Mariette, *Karnak*, *Texte*, p. 3, 16, 27-37, 47, 51, 54, dont les conclusions n'ont été modifiées que légèrement par les recherches postérieures.

3. Mariette, *Karnak*, *Texte*, p. 8-9, 26-27. On aperçoit encore, par les brèches qui se sont produites dans le mur, au fond de la grande Salle Hypostyle construite par Séti Ier et par Ramsès II, quelques portions des bas-reliefs guerriers qui recouvraient la face extérieure du pylône.

du pays appelaient *le Front* de Thèbes[1]. A la lisière des terres cultivées, une ligne de chapelles et de mastabas couronnés de mansardes pointues abritait des princes et des princesses de la famille royale. Les Pharaons eux-mêmes reposaient, les uns isolés sous leurs pyramides en briques, les autres réunis par groupes dans un temple commun, comme les trois premiers Thoutmosis et Hâtshopsîtou à Déîr el-Baharî. Aménôthès II et Thoutmosis IV avaient encore réussi à se loger de façon convenable dans cette nécropole encombrée[2], mais le terrain allait y manquer bientôt, et d'ailleurs l'orgueil des souverains commençait à s'inquiéter de cette promiscuité forcée avec la foule des sujets : Aménôthès III chercha un site où il pût se carrer au large dans sa gloire, sans que le contact du vulgaire l'incommodât, et il le découvrit au fond de la vallée qui débouche derrière le village de Gournah. Il s'y creusa, à une heure de la berge, un hypogée superbe, entrecoupé de galeries, de salles, de puits profonds, et dont les parois peintes représentaient à ses yeux les régions que le soleil inspecte pendant les douze heures de sa course nocturne. Un sarcophage en granit rougeâtre reçut sa momie : des *Répondants* de dimensions extraordinaires et d'un travail admirable montaient la garde tout autour, afin de le dispenser des corvées aux champs d'Ialou[3]. La chapelle accoutumée ne se trouve pas dans le voisinage. Comme le chemin est difficile pour arriver au vallon funéraire, et qu'on ne pouvait condamner un sacerdoce entier à vivre dans la solitude, le roi se décida à séparer en deux l'ensemble de parties diverses dont un tombeau se composait depuis les siècles memphites : tandis qu'on reléguait, au loin dans la montagne, le caveau où la momie dormirait, et les couloirs qui y conduisent, on transféra dans la plaine, à l'extrémité méridionale des terrains concédés alors aux particuliers, les bâtiments nécessaires au culte des statues et au logement des prêtres[4]. Cette division accentua chez Aménôthès le caractère divin dont son origine solaire et sa naissance par l'opération d'Amonrâ l'avaient revêtu. La larve qu'il avait

1. MASPERO, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 112.

2. L'opinion assez généralement reçue veut que ces souverains de la XVIIIe dynastie aient reposé déjà dans les *Bibân el-Molouk*, mais l'examen que j'ai fait à plusieurs reprises de cette vallée ne me permet guère de croire qu'il en ait été ainsi. Les mentions éparses dans les fragments de papyrus conservés à Turin me semblent indiquer, au contraire, qu'Aménôthès II et Thoutmosis IV ont dû être enterrés au voisinage de l'Assassîf ou de Déir el-Baharî.

3. Plusieurs de ces *Répondants* ont été figurés dans la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, t. II, pl. 80-81 ; cf. PIERRET, *Catalogue de la Salle Historique de la Galerie Égyptienne du Musée du Louvre*, n° 12, p. 12, et pour des *Répondants* plus petits de matière diverse, *n°s 50-52*, p. 24.

4. Cette décomposition de la tombe royale en deux parties séparées, et la nature des temples qui s'élèvent à Thèbes sur la rive gauche du Nil, ont été signalées pour la première fois par MARIETTE, *Itinéraire des Invités*, p. 97 sqq. ; cf. le développement que cette théorie de Mariette a reçu par la suite dans PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 266-280.

animée sur cette terre, une fois remisée à distance et dérobée aux regards, les hommes s'habituèrent promptement à ne plus songer qu'au double intronisé dans l'ombre du sanctuaire; à le voir entouré des mêmes honneurs que les dieux de race non humaine, ils en vinrent à le considérer comme l'un d'eux. Le temple ne différait en rien, par la disposition, de ceux où l'on vénérait



LES DEUX COLOSSES DE MEMNON DANS LA PLAINE DE THÈBES[1].

Amon, Mout ou Montou, et il surpassait en ampleur et en magnificence la plupart des édifices consacrés aux patrons de la cité, dans les capitales des nomes[2]. Même il renfermait ce que l'on ne rencontrait nulle part chez les dieux du ciel, des statues colossales. Plusieurs d'entre elles sont détruites, et l'on en possède quelques misérables fragments, épars sur le sol : deux subsistent pourtant, qui se dressaient à droite et à gauche de la porte, la face tournée vers l'est. Elles sont taillées chacune dans un bloc en brèche rouge de Syène[3], et atteignent seize mètres de hauteur, mais celle du nord se brisa

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.* La *Statue vocale de Memnon* est celle des deux que l'on aperçoit à droite dans la vignette.

2. Les débris de ce temple ont été décrits et relevés par Jollois-Devilliers, *Description des Colosses de la plaine de Thèbes et des Ruines qui les environnent*, dans la *Description de l'Égypte*, t. II, p. 179-201; tout ce qu'on en a dit depuis procède presque exclusivement de leur description.

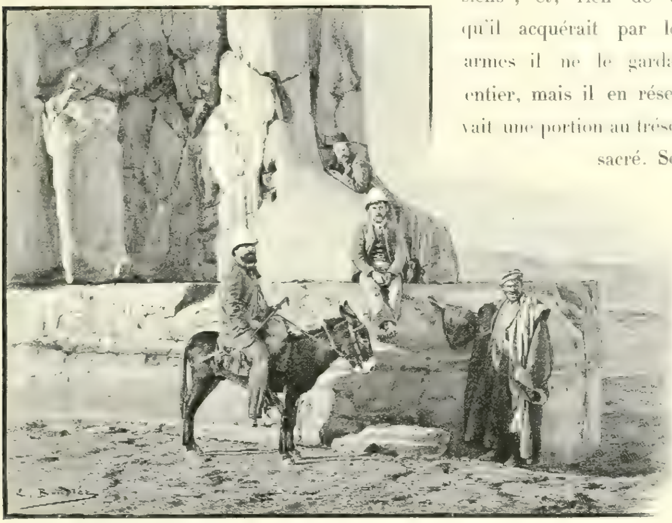
3. On affirme assez souvent qu'elles sont en granit rose : Jollois et Devilliers les définissent « une espèce de grès brèche, composé d'une masse de cailloux agatisés, liés entre eux par une pâte d'une dureté remarquable. Cette matière, très dense et d'une composition tout à fait hétérogène, offre à la sculpture des difficultés peut-être plus grandes que celles qu'offre le granit » (*Description des Colosses de la plaine de Thèbes*, dans la *Description de l'Égypte*, t. II, p. [illegible]).

pendant le tremblement de terre qui consomma la ruine de Thèbes, en l'an 27 avant J.-C. ; la partie supérieure se détacha d'un coup et s'écrasa sur le parvis, l'inférieure demeura en place. Bientôt après, le bruit se répandit que des sons, semblables à ceux qu'une corde de harpe ou de lyre produit en éclatant, s'échappaient du socle au lever du soleil : les voyageurs accoururent pour assister au miracle, et la légende s'empara du géant qui parlait ainsi. Les Égyptiens du voisinage eurent beau raconter qu'il représentait le Pharaon Aménôthès, les Grecs ne voulurent pas admettre leur témoignage, et ils y reconnurent aussitôt l'image de Memnon l'Ethiopien, le fils de Tithon et de l'Aurore, que leur Achille avait tué sous les murs de Troie : tous les matins, le héros saluait sa mère d'une voix harmonieuse et pure. Vers le milieu du II[e] siècle de notre ère, Hadrien entreprit le voyage de la Haute-Égypte, et il entendit la chanson merveilleuse; soixante ans plus tard, Septime Sévère restaura l'idole, au moyen d'une surcharge d'assises, qui simulèrent grossièrement un buste et une tête humaine. Sa piété n'eut pas les effets qu'il en espérait : Memnon se tut et son oracle tomba dans l'oubli. Aujourd'hui, le temple n'existe plus, et quelques lignes de fondations marquent seules le site où il s'éleva, mais les deux colosses restent debout à leur poste, dans l'état même où le César romain les avait laissés : la face en est toute meurtrie, les jambes et les figures de femme qui les flanquent sont comme couturées d'inscriptions grecques et latines, où les touristes anciens ont exprimé leur admiration. Bien qu'ils dominent de haut les champs de bersîm et les blés d'alentour, leur taille et leur masse ont été réglées sur des proportions si différentes de celles auxquelles notre œil est accoutumé, que nous ne les voyons pas au premier moment aussi énormes qu'ils sont : il faut nous tenir contre l'un d'eux et voir le peu qu'une bande entière de curieux paraît sur le piédestal pour en réaliser l'immensité[1].

L'énergie des descendants d'Âhmosis n'avait pas seulement conquis à Thèbes la suprématie sur les peuples de l'Égypte et du monde, elle avait valu aux dieux thébains la prééminence sur tous les autres dieux. Amon s'était enrichi plus que les rois eux-mêmes du butin ramassé au sud et au nord : chaque victoire lui apportait la dîme des dépouilles recueillies sur le champ de bataille, des tributs perçus sur les vassaux, des prisonniers emmenés en esclavage. Lorsque Thoutmosis III, après avoir réduit Mageddo, organisait

1. L'histoire de cette statue a été rétablie et racontée par LETRONNE, *la Statue vocale de Memnon, considérée dans ses rapports avec l'Égypte et la Grèce*, dans les *Œuvres choisies*, 1[re] série, t. I, p. 1-236. La bibliographie du sujet depuis Letronne se trouve presque complète dans WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 387, note 5, et *Supplement*, p. 44.

méthodiquement le pillage du pays d'alentour, c'était au profit d'Amonrâ qu'il faisait moissonner les champs et qu'il expédiait en Égypte les blés récoltés[1]; s'il rassemblait pendant ses courses des plantes utiles et des animaux rares, c'était afin d'en embellir les bois ou les jardins d'Amon aussi bien que les siens[2], et, rien de ce qu'il acquérait par les armes il ne le gardait entier, mais il en réservait une portion au trésor sacré. Ses



UNE COMPAGNIE DE TOURISTES AU PIED ET SUR LE SOCLE DE LA STATUE VOCALE DE MEMNON[3].

successeurs n'avaient pas agi autrement que lui, et, d'Aménôthès II à Thoutmosis IV, de Thoutmosis IV à Aménôthès III, le sacerdoce thébain n'avait cessé d'enfler son patrimoine[4]. Les Pharaons, obligés chaque jour de récompenser quelqu'un de leurs serviteurs, ne conservaient jamais longtemps le gain de leurs entreprises : l'or et l'argent, les terres, les pierreries, les esclaves leur échappaient des mains presque aussitôt qu'ils les avaient saisis, et leur fortune, recrutée presque à l'infini par la guerre, ne se développait pas en raison de la peine qu'ils se donnaient pour l'augmenter. Le dieu, au contraire, recevait tout à perpétuité, et il ne rendait jamais rien : il accumulait

1. Les dons de Thoutmosis III à son père Amon, au retour de sa première campagne, sont énumérés dans Lepsius, *Denkm.*, III, 30 *b*, et Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. XLIII-XLIV.

2. Cf. ce qui est dit au sujet des envois de plantes et d'animaux, t. II, p. 264, de cette *Histoire*.

3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Insinger prise en 1886.*

4. Inscriptions, très mutilées malheureusement, qui indiquaient les donations de Thoutmosis IV et d'Aménôthès III en faveur d'Amonrâ, dans Mariette, *Karnak*, *Texte*, p. 56-57 et pl. 33-35.

les métaux sur les métaux précieux, il joignait les vignobles aux prairies, les étangs poissonneux aux forêts de palmiers, les fermes et les villages aux fermes et aux villages qu'il possédait déjà, et chaque règne allongeait de plusieurs feuillets la liste de ses apanages[1]. Il avait ses paysans, ses gens de métier, ses pêcheurs, ses soldats, ses scribes : une hiérarchie savante de pères divins, de prêtres, de prophètes, commandait à tout ce monde et vaquait aux offices. Un grand prêtre unique, choisi par le souverain entre les prophètes, administrait ce domaine immense[2] : c'était comme une sorte d'État dans l'État, dont il était le chef irresponsable, et son ambition spirituelle avait crû en même temps que son autorité matérielle. A voir le Pharaon des hommes s'imposer aux hommages des maîtres de la terre, les prêtres avaient fini par se persuader qu'Amon avait droit à ceux des maîtres du ciel, et qu'il était l'être suprême auprès de qui les autres êtres ne comptaient plus : Amon, le seul dieu partout et toujours victorieux, leur parut être le seul dieu. Les rois ne pouvaient considérer sans déplaisir cette évolution rapide de la puissance sacerdotale, et, si pieux qu'ils fussent envers le patron de leur cité, le souci de leur propre autorité les engagea à chercher ailleurs quelque divinité dont l'influence pût contre-balancer en partie celle d'Amon. La seule qui le disputât aux Thébains, pour l'antiquité du culte et le rang qu'elle occupait dans l'estime publique, était le Soleil sire d'Héliopolis et chef de la première Ennéade. Thoutmosis IV lui avait dû la couronne, et il l'avait récompensé en déblayant le sphinx où l'esprit d'Harmakhis résidait[3] : Aménôthès III, tout fils d'Amon qu'il prétendait être, hérita de l'inclination que Thoutmosis avait montrée pour les religions héliopolitaines, mais sa faveur, au lieu de s'attacher à leurs formes les plus vénérées des théologiens, alla droit à l'une de celles que le peuple préférait, Atonou, le disque enflammé[4]. Peut-être fut-il guidé dans son choix par des raisons d'ordre privé. De même que ses prédécesseurs,

1. Nous ne possédons aucun des catalogues dressés à cette époque, mais le *Grand Papyrus Harris* nous a conservé la liste des biens d'Amon, sous Ramsès III ; cf. Erman, *Ægypten*, p. 405 sqq.

2. Devéria, *Monument biographique de Bakenchonsou*, p. 13, 16, et *Mémoires et fragments*, t. I, p. 286, 289 ; A. Baillet, *de l'Élection et de la durée des fonctions du Grand-prêtre d'Ammon à Thèbes* (Extrait de la *Revue Archéologique*, 1862, t. VIII).

3. Cf., sur les rapports du roi avec le dieu, ce qui est dit au t. II, p. 292-294, de cette *Histoire*.

4. Le culte du disque a été étudié pour la première fois par Nestor Lhôte, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 54-55 (cf. Lepsius, *über den ersten Ægyptischen Götterkreis*, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 1851, p. 196-202), et par Prisse d'Avennes, *Remarks on the Ancient Materials of the Propylæa at Karnak* (dans les *Transactions of the Society of Literature*, New Series, t. I, p. 76-92) ; les documents qui nous permettent d'en éclaircir la nature ont été examinés d'abord par Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 119-120 (cf. *Geschichte Ægyptens*, p. 426-428), par Bouriant, *à Thèbes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 53-55, et *Deux Jours de fouilles à Tell el-Amarna*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 1-22, par Ed. Meyer, *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 267-269, enfin par Breasted, *de Hymnis in Solem sub rege Amenophide IV conceptis*, 1895. Le nom du disque, Atonou,

on l'avait marié jeune à des femmes de sa famille, mais ces liens de raison et les alliances diplomatiques qu'il multiplia avec des étrangères ne lui avaient point suffi : il aima, dès le début de son règne, une fille qui n'était pas du sang des Pharaons, Tîi, née de Iouìa et de la dame Touìa[1]. La plupart de ses ancêtres avaient contracté jadis des liaisons de ce genre, mais les Égyptiennes de rang inférieur qu'ils avaient introduites dans leur harem y étaient demeurées reléguées au dernier plan, et, si les fils des concubines étaient montés sur le trône, c'avait été au défaut des héritiers de race plus pure : Aménôthès III épousa Tîi, lui donna pour douaire la ville de Zàlou en Basse-Égypte[3], et fit d'elle une reine, malgré la bassesse de son extraction. Elle s'occupa des affaires de l'État, prit le pas sur les princesses de la famille solaire, figura à côté de son mari dans les cérémonies publiques et sur les monuments : si, comme



SCARABÉE DU MARIAGE[2].

a été rapproché de celui d'Adonai, ou d'Adonis, et la forme du culte expliquée par une influence syrienne; cette idée trouve encore quelques partisans aujourd'hui (Bryant-Read, *an Inscription of Khuenaten*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XV, p. 206-207). D'autres savants ont pensé que la réforme de Khouniatonou avait été une tentative pour établir une religion monothéiste en Égypte (Tiele, *Geschichte der Religion im Altertum*, t. I, p. 84-92, Breasted, *de Hymnis in Solem*, p. [illegible]).

1. La reine Tîi a été l'objet de beaucoup d'hypothèses et de confusions, depuis une trentaine d'années. Les scarabées gravés sous Aménôthès III (Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. XLIV, 1, et t. III, 1ª parte, p. 260-268; cf. Birch, *Scarabæi of Amenophis III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., p. 39) disent formellement qu'elle était la fille de deux personnages, Iouìa et Touìa, dont les noms ne sont accompagnés d'aucun des signes qui caractérisent les noms étrangers; ils passaient pour Égyptiens aux yeux des contemporains. Hincks le premier paraît l'avoir considérée comme Syrienne; il rapproche le nom de son père de celui de Lévi et il attribue la révolution religieuse qui suivit à l'influence de son éducation étrangère. Depuis lors, cette idée n'a cessé de prédominer : on la trouve dans Mariette, *Aperçu de l'Histoire d'Égypte*, édit. de 1874, p. 70-71, dans Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 418, dans Lauth, *aus Ægyptens Vorzeit*, p. 268, Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 393-394, et Ed. Meyer, *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 260, préfèrent une origine libyenne à l'origine asiatique; dernièrement on a voulu reconnaître en Tîi l'une des princesses de Mitâni qui sont mentionnées dans la correspondance d'El-Amarna (Budge, *on Cuneiform Dispatches*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1887-1888, t. X, p. 555-556, Petrie, *Tell el-Amarna*, p. 40). J'ai montré, dès 1877, à l'École des Hautes Études, que Tîi était une Égyptienne de condition médiocre, probablement d'origine héliopolitaine, et indiqué sommairement les raisons dans Rayet, *les Monuments de l'Art Antique*, t. I, *Notice* 7, puis dans le *Rapport sur une Mission en Italie* (*Recueil de Travaux*, t. III, p. 127-128), enfin dans la *Revue Critique*, 1893, t. I, p. 422-423; elles ont été développées par Bouriant, *le Tombeau de Ramsès à Chéikh Abd-el-Kournah* (dans la *Revue Archéologique*, 1882, t. XLIII, p. 279 sqq.), et *à Thèbes* (dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 51-55), puis adoptées en partie par Ed. Meyer, *Geschichte der Alten Ægyptens*, p. 260 sqq.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie du Scarabée conservé à Gizéh et publié dans* Mariette, *Album du Musée de Boulaq*, pl. [illegible], n° [illegible].

3. Le scarabée du Vatican signalé par Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, 1ª p., p. 263-268, et

on a peut-être raison de le croire, elle était née près d'Héliopolis, on comprend qu'Aménôthès se soit laissé entraîner par elle à entourer d'honneurs singuliers l'une des divinités héliopolitaines. Il avait déjà édifié un sanctuaire d'Atonou à Memphis[1] : l'an X de son règne, il lui bâtit une chapelle à Thèbes même[2], au sud du dernier pylône de Thoutmosis III, et il lui constitua un apanage au détriment d'Amon.

Il avait plusieurs fils[3] : celui d'entre eux qui lui succéda, et qui s'appelait comme lui Aménôthès, est le plus paradoxal des souverains qui régnèrent sur l'Égypte pendant l'antiquité[4]. Il racheta l'infériorité dont l'origine plébéienne de sa mère Tîi[5] le frappait légalement, par un mariage avec une infante de sang moins mêlé, Nofrîtîti[6]. Tîi, accoutumée de longue date au maniement des

Mon. Reali, pl. XLIV, 2, parle d'un bassin creusé par le roi dans la ville de Zâlou, qui appartenait à Tîi; cf. Stern, *Hieroglyphisch-Koptisches*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 87, note 2. Birch, *Scarabæi of Amenophis III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. XII, 41, et Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 382, lisaient Zaroukha, le nom de la ville.

1. Mariette, *Monuments divers*, pl. 56 *b* et p. 18, où l'ensemble des représentations et surtout la présence du nom d'Amon montrent que la stèle appartient au règne d'Aménôthès III.

2. Ce temple paraît s'être élevé sur l'emplacement de l'édifice marqué S (E. de Rougé, *Etude sur les monuments du Massif de Karnak*, dans les *Melanges d'Archéologie Egyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 42-45; Mariette, *Karnak*, pl. I, A-D, et *Texte*, p. 11-12), qu'on attribue d'ordinaire à Aménôthès II et III. Les blocs au nom d'Aménôthès II sont des blocs remployés, comme la plupart de ceux qui portent les cartouches d'Aménôthès III : le temple d'Atonou, démoli par Harmhabî ou par l'un des Ramsès, fut rebâti avec les débris d'édifices antérieurs et consacré à Amon.

3. L'un d'eux, Thoutmosis, fut grand-prêtre de Phtah (Mariette, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin Archéologique de l'Athenæum Français*, 1855, p. 53), et nous possédons plusieurs monuments érigés par lui dans le temple de Memphis (Daressy, *Notes et Remarques*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, p. 174-175); un autre, Toutonkhamon, régna après lui (cf. t. II, p. 334-335, de cette *Histoire*). Nous lui connaissons plusieurs filles nées de Tîi, Sîtamon (Birch, *on a remarkable object of the Reign of Amenophis III*, p. 3; cf. Rosellini, *Monumenti Storici*, t. I, p. 240), Isis, Honîtmarhabî (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 86 *a-b*).

4. L'absence des cartouches d'Aménôthès IV et de ses successeurs sur la table d'Abydos empêcha Champollion et Rosellini de classer exactement ces souverains. Nestor Lhôte voulut reconnaître dans le premier d'entre eux, qu'il appelait *Bakhen-Bakhnan*, un roi des très anciennes dynasties, peut-être l'Hyksôs Apakhnan (*Lettres écrites d'Égypte*, p. 55-56, 66-67, 69-72), mais Lepsius (*Briefe aus Ægypten*, p. 100-101) et Hincks (*on the defacement of Egyptian Monuments*, p. 5-9) montrèrent qu'il fallait le placer entre Aménôthès III et Harmhabî, qu'il s'appela d'abord Aménôthès comme son père, mais qu'il prit plus tard un autre nom, Bakhnaten, qu'on lit aujourd'hui Khounaten, Khouniaton. L'aspect bizarre du personnage ne permit pas de décider, dès le début, si l'on avait affaire à un homme ou à une femme (Nestor Lhôte, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 58-59; Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, t. III, p. 88-89). Mariette, tout en le déclarant homme, pensait qu'il avait été peut-être fait prisonnier au Soudan et mutilé, ce qui aurait expliqué ses formes efféminées, presque semblables à celles d'un eunuque (*Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin Archéologique de l'Athénæum Français*, 1855, p. 57). Des tentatives récentes ont été faites pour prouver qu'Aménôthès IV et Khouniaton sont deux personnages distincts (Villiers-Stuart, *Nile Gleanings*, p. 299-301, et *Egypt after the War*, p. 373-391) ou que notre Khouniaton est une reine (Lefébure, *sur Différents Mots et Noms Égyptiens*, dans les *Proceedings*, 1890-1891, t. XIII, p. 479-483); elles n'ont pas eu de succès jusqu'à présent auprès des égyptologues.

5. La filiation d'Aménôthès IV et de Tîi a donné lieu à plus d'une controverse. Les textes égyptiens ne la définissent pas formellement, et le titre que Tîi porte (Lepsius, *Denkm.*, III, 101-102) a pu être considéré, par les uns, comme prouvant qu'Aménôthès IV était son fils (Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 419-420; Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 401, Ed. Meyer, *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 260), par les autres, qu'elle était la mère de la reine Nofrîtîti (Wiedemann, *Inscriptions of the Time of Amenophis IV*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1894-1895, t. XVIII, p. 156-157). Les lettres d'El-Amarna qui auraient pu trancher la question sont mutilées à l'endroit décisif (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 11, p. 26, l. 4); cependant, le prince que Doushratta, s'adressant à Tîi, appelle *mari-ka*, « ton fils », ne peut guère être qu'Aménôthès IV.

6. Nofrîtîti, la femme d'Aménôthès IV, a été, comme toutes les princesses de cette époque, soup-

affaires, exerça sur lui une influence plus forte encore que celle dont elle avait joui au temps de son époux : sans assumer officiellement le rang de régente, elle posséda la réalité du pouvoir pour quelques années au moins, et elle imprima une orientation immuable à la politique religieuse de son fils. Rien ne fut changé en apparence durant les premiers jours : Aménôthès voulut marquer ses préférences pour Héliopolis, en inscrivant dans son protocole le titre de prophète d'Harmakhis, qu'il portait peut-être avant son avènement[1], mais il continua de résider à Thèbes, comme son père, il sacrifia aux dieux thébains, il suivit tous les errements et toutes les pratiques accoutumées[2]. Il construisit un temple à son dieu, ou peut-être il élargit celui que son père avait érigé à Karnak : il ouvrit même des carrières nouvelles à Syène et à Silsilèh pour fournir le granit et le grès nécessaires à la décoration de ce monument[3]. Bientôt pourtant sa piété envers le Disque invincible s'exalta et lui rendit plus importune l'apparence de dévotion qu'il était contraint de s'imposer. Sans doute, rien ni personne ne l'empêchait de céder en toute liberté à son penchant naturel, et les grands ou les prêtres étaient trop bien dressés à l'obéissance pour s'aventurer à blâmer quoi que ce fût à ses actes, même lorsqu'il mettait la population entière en mouvement, d'Éléphantine à la mer, afin de préparer à l'intrus une demeure dont la magnificence éclipsât les splendeurs du grand temple. Quelques-uns autour de lui s'étaient convertis d'office à son culte de prédilection, mais ils formaient une minorité infime. Thèbes était depuis trop longtemps la chose d'Amon pour qu'il l'amenât à voir dans Atonou autre chose qu'un génie d'ordre inférieur. Chaque cité appartenait

connée d'origine syrienne : elle aurait changé de nom en arrivant en Égypte (LIEBLEIN, *sur Différents Mots et Noms Égyptiens*, dans les *Proceedings*, 1890-1891, t. XIII, p. 478; BRYANT-READ, *an Inscription of Khuenaten*, *Ibid.*, 1892-1893, t. XV, p. 206). La place qu'elle tient à côté de son mari est celle qui appartient aux reines légitimes, comme Nofrîtari, Ahmasis, Hâtshopsitou, et l'exemple de ces princesses nous apprend suffisamment sa condition réelle : elle était très probablement la fille d'une princesse de sang solaire, peut-être de l'une des sœurs d'Aménôthès III, et Aménôthès IV l'épousa pour se donner par elle les droits qui lui manquaient du côté de sa mère Tii.

1. LEPSIUS, *Denkm.*, III, 110 *i*, l. 2.

2. La tombe de Ramses, gouverneur de Thèbes et prêtre de Mâit, nous montre, dans une de ses parties, le roi fidèle encore à son nom d'Aménôthès, et rendant hommage au dieu Amon seigneur de Karnak (VILLIERS STUART, *Egypt after the War*, pl. 27, et p. 386-388; BOURIANT, *le Tombeau de Ramses à Cheikh Abd el-Gournah*, dans la *Revue Archéologique*, 1882, t. XLIII, p. 279 sqq.), tandis que partout ailleurs le culte d'Atonou prédomine. Les cartouches de la tombe de Pâri que Bouriant lit Âkhopìrourì (*Notes de voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, p. 70-71) et Scheil plus exactement Nafirkhopìrourì (*le Tombeau de Pâri*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. V, p. 588), me paraissent représenter une forme intermédiaire du protocole d'Aménôthès IV, et non pas le nom d'un Pharaon nouveau : l'inscription où ils se trouvent porte la date de l'an III.

3. LEPSIUS, *Denkm.*, III, 110 *i*. Cf. BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 424-425, où le sens du monument a été bien mise en relief : le roi s'y appelle encore Aménôthès. Les débris du temple, remployés par Harmhabì, ont été recueillis et commentés pour la première fois par PRISSE D'AVENNES, *Remarks on the Ancient Materials of the Propylæa of Karnak*, dans les *Transactions of the Royal Society of Literature*, New Series, t. I, p. 76-92, et *Monuments Égyptiens*, pl. XXI, puis par BOURIANT, *à Thèbes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 53 sqq.

à un dieu, auquel elle attribuait son origine, son développement, sa prospérité, et qu'elle ne pouvait abandonner sans renoncer à sa propre existence. Thèbes divorcée d'Amon n'eût plus été la vraie Thèbes, et Aménôthès le savait si bien qu'il n'essaya pas de lui faire renier son patron; l'instant où le séjour lui devint insupportable dans un milieu qu'il détestait, il se résolut à partir et à se créer une autre capitale. Le choix ne lui en eût pas présenté de difficultés, s'il avait pu se résoudre à repousser Atonou au second degré, et Memphis, Héracléopolis, Siout, Khmounou, toutes les villes de la vallée se seraient estimées heureuses de recueillir l'héritage de leur rivale; mais aucune d'elles n'aurait consenti à trahir ses convictions ni à dégrader son fondateur divin, Phtah, Harshafîtou, Anubis, Thot. A dieu promu nouvellement, il fallait cité neuve : Aménôthès jeta les yeux sur une belle plaine qui s'étendait à l'est du Nil, dans la partie orientale du nome Hermopolite, et il s'y installa avec toute sa cour, vers la quatrième ou la cinquième année de son règne[1]. Il y avait là plusieurs villages obscurs, sans traditions historiques ou religieuses, presque sans population : il choisit l'un d'eux, celui qui se nomme aujourd'hui El-Tell, et il y construisit un palais pour lui, un temple pour son dieu[2]. Le temple s'appelait de la même manière que celui de Râ dans Héliopolis, *Haît-Banbonou*, le Château de l'Obélisque[3]. Il occupait un espace immense, dont le sanctuaire ne couvrait que la moindre partie : des magasins en briques le flanquaient, et un gros mur enveloppait le tout. Les débris nous montrent qu'on l'avait bâti en calcaire blanc, très fin, mais presque nu : le loisir manqua de le décorer comme à l'ordinaire[4]. Le palais était précédé d'une porte colossale; il était en briques et il se composait de vastes salles,

1. La dernière date au nom d'Aménôthès est celle de l'an V sur un papyrus du Fayoum (PETRIE, *Illahun, Kahun and Gurob*, p. 50), et d'autre part on trouve à partir de l'an VI le nom de Khouniaton (PRISSE D'AVENNES, *Monuments Égyptiens*, pl. XII-XIV, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 110 *b*), à côté de monuments au cartouche d'Aménôthès (PETRIE, *Tell el-Amarna*, pl. XIII); on peut en conclure que la fondation de la ville remonte à l'an IV, ou à l'an V au plus tard, au moment où le prince, ayant renié le culte d'Amon, dut s'éloigner de Thèbes, pour célébrer librement le culte d'Atonou.

2. Pour la description de la plaine et des ruines d'El-Amarna, voir ce que disent JOMARD, *Description des Antiquités de l'Heptanomide*, dans la *Description de l'Égypte*, t. IV, p. 308-312, NESTOR LHÔTE, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 53-78, et, pour l'état actuel, VILLIERS-STUART, *Egypt after the War*, p. 434-444, et surtout PETRIE, *Tell el-Amarna*, p. 1-6. Le plan en est indiqué sommairement dans la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, t. IV, pl. 63, f° 6, puis dans LEPSIUS, *Denkm.*, I, 63-64, qui paraît avoir développé les indications de la *Description*, et dans PRISSE D'AVENNES, *Histoire de l'Art Egyptien*, qui se borne à reproduire les données de la *Description* et de Lepsius.

3. LEPSIUS, *Denkm.*, III, 97 *b*, où le roi parle des chambres qu'il a fait construire et décorer dans *Haît-Banbonou* de Pa-Atonou.

4. Les ruines du temple ont été explorées par PETRIE, *Tell el-Amarna*, p. 18-20, et le plan en est figuré à la planche XXXVII de l'ouvrage. Le jugement de Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 421), que la disposition des parties différait de celles qu'on rencontre dans les autres temples et se ressentait d'une influence étrangère, n'a pas été confirmé par les fouilles de M. Petrie : le peu qu'elles ont mis au jour est de style entièrement égyptien. Le temple est représenté au tombeau du grand prêtre Mariri (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 94-96; cf. ERMAN, *Ægypten*, p. 387-390).

entremêlées de cellules étroites où la domesticité s'accommodait de son mieux, de jardins que l'on avait plantés à la hâte d'arbustes rares et de sycomores, d'entrepôts où l'on entassait les provisions nécessaires à la famille. On déterre encore, parmi les décombres, les fragments du mobilier ou des ustensiles les plus grossiers qui avaient rempli chacune des chambres; les celliers surtout sont encombrés de tessons et de jarres fêlées dont la panse étale,



L Thuillier del[t]

écrite à l'encre, l'indication du règne et de l'année où le vin avait été fabriqué. Des autels en maçonnerie massive se carraient au milieu des cours, sur lesquels le souverain ou l'un de ses ministres amoncelaient les offrandes et brûlaient l'encens le matin, vers midi, le soir, aux trois moments décisifs de la vie d'Atonou[1]. Un petit nombre de colonnes en pierre peintes et dorées soutenaient les appartements principaux, ceux où le Pharaon donnait audience, mais partout les parois et les piliers était enduits d'un stuc crémeux ou d'un lait de chaux, sur lequel on avait tracé en couleurs des scènes de la vie privée. Le pavé était décoré comme les murs[2]. Dans une des salles qui paraissent avoir

1. C'est le même genre d'autel qui a été trouvé à Deir el-Bahari, par Naville, à peu près intact (*The Temple of Deir el-Bahari*, p. 10-12). On n'en connaissait aucun exemple jusqu'à présent dans les ruines des villes ou des temples, et l'on n'imaginait pas les dimensions auxquelles ils pouvaient atteindre.

2. Petrie, *Tell-el-Amarna*, p. 7-16, et les débris figurés dans les planches V-XII; le plan se trouve à la planche XXXVI de l'ouvrage.

dépendu du harem, l'image d'un bassin rectangulaire, peuplé de poissons et de lotus épanouis, s'aperçoit distincte encore; des fourrés de plantes d'eau et d'arbustes fleuris en garnissent la berge, parmi lesquels des oiseaux volent et des veaux paissent ou gambadent; des guéridons chargés de fruits s'alignaient à droite et à gauche, et une bande de prisonniers nègres et syriens, séparés par des arcs gigantesques, grimaçait sur les côtés courts. L'ensemble est d'une tonalité claire et gaie, les animaux sont dessinés avec une grande liberté d'allures et une facilité spirituelle[1]. Le Pharaon avait attiré près de lui plusieurs des artistes les meilleurs qu'il y eût alors à Thèbes, et à leur tête le chef de la corporation des sculpteurs, Baouki[2], puis d'autres vinrent probablement les rejoindre des ateliers provinciaux. Le travail ne leur manqua point : les courtisans et les employés des administrations royales, obligés à suivre le maître, durent se bâtir des maisons à côté de son palais, et une ville entière s'éleva en quelques années, sur un plan régulier, avec des rues droites et des places spacieuses, Khouîtatonou, l'*Horizon du disque*, divisée en deux quartiers, semée de vergers et de treilles ombreuses[3]. Les ouvriers y affluèrent bientôt, des fondeurs de métaux, des verriers, des tisserands, tous ceux qui exerçaient l'un des métiers indispensables au luxe d'une capitale. Le roi lui tailla un territoire au détriment de l'antique principauté du Lièvre, et contraignit Thot à faire les frais de la fortune d'Atonou; il fixa les limites au moyen de stèles échelonnées dans la montagne, de Gebel-Tounah à Deshaouît vers l'occident, de Shéîkh-Saîd à el-Haouata sur la rive orientale[4] : ce fut un nome improvisé, pour le parvenu divin.

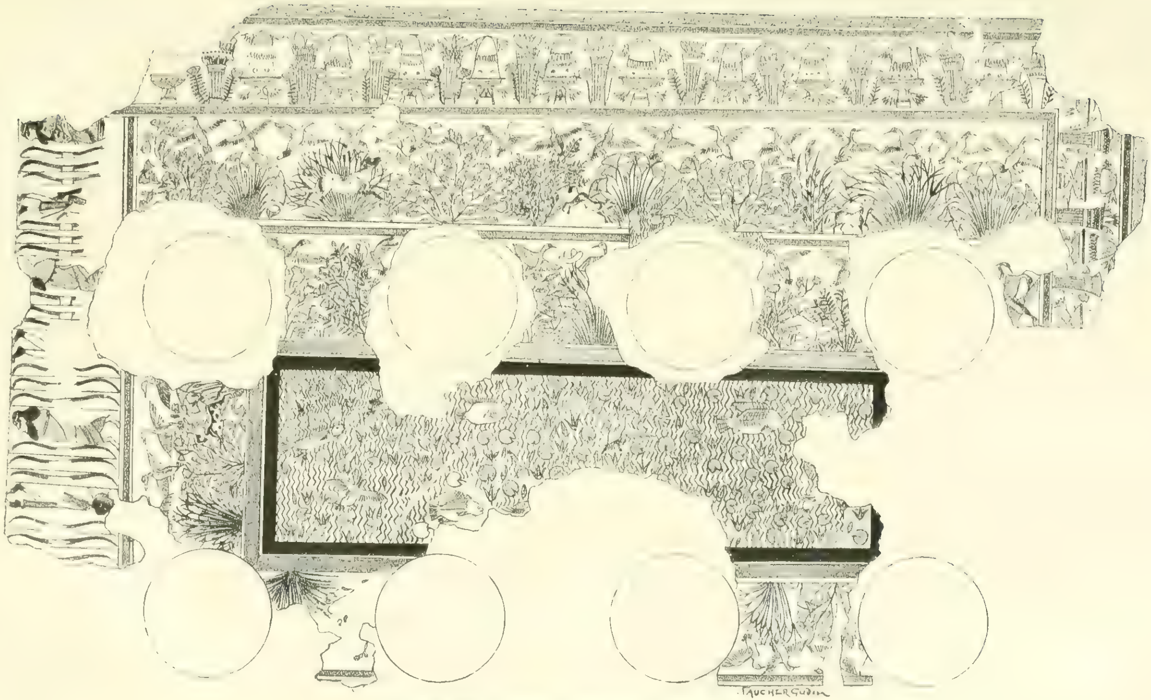
Atonou était une des formes du Soleil, la plus matérielle peut-être de toutes celles qu'on imaginait alors en Égypte. On le définissait « le dieu bon qui se réjouit de la vérité, le maître de la course solaire, le maître du disque, le maître du ciel, le maître de la terre, le disque vivant qui éclaire les deux terres, l'Harmakhis vivant qui se lève à l'horizon en son nom de Shou qui

1. La vignette de la page 321 ne peut donner qu'une idée de l'ensemble. Pour juger la finesse du détail et la richesse de l'effet obtenu, il faut se reporter aux planches où Petrie a reproduit en couleurs les scènes principales (*Tell el-Amarna*, pl. III-IV).

2. Baouki appartenait à une famille d'artistes, et son père Mani avait exercé, avant lui, la charge de Chef des sculpteurs (Mariette, *Monuments divers*, pl. 26 *u*). Le rôle de ces personnages a été défini pour la première fois par Brugsch, peut-être avec quelque exagération sur leur valeur artistique et sur l'originalité de leur talent (*Geschichte Ægyptens*, p. 421-423).

3. Nestor Lhôte, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 76-77, qui les considère comme deux villes distinctes.

4. Celles de ces stèles que nous connaissons jusqu'à présent sont au nombre de quatorze, et l'on trouvera l'emplacement des principales sur la carte du nome. Les premières ont été publiées par Prisse d'Avennes, *Monuments Égyptiens*, pl. XII-XIV, en partie d'après les copies de Nestor Lhôte; d'autres sont venues s'ajouter successivement à celles-là, par les soins de Lepsius, *Denkm.*, III, 91, 110 *a-b*, de Daressy, *Tombeaux et Stèles Limites de Hagi-Qandil*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 36-62, de Petrie, *Tell-el-Amarna*, p. 5-6. Il doit en rester un certain nombre à découvrir sur les deux rives.



LE PAVÉ PEINT DU PALAIS DE KHOUNIATONOU, À EL-AMARNA.

Dessin de Faucher-Gudin, d'après les lithographies de Flinders Petrie.

est disque, le vivificateur éternel[1]. » Son sacerdoce exerça les fonctions du sacerdoce héliopolitain, et son grand prêtre s'appela *Oïri-maou*, comme celui de Râ dans Aunou; c'était un certain Marirî, que le roi combla de ses faveurs, et qui fut quelque temps le premier dans l'État après lui[2]. Atonou revêtait soit la figure ordinaire d'Horus[3], soit celle d'un disque, mais d'un disque dont les rayons s'étirent vers la terre comme autant de bras, pour saisir les offrandes avec leurs petites mains et pour distribuer aux mortels les croix ansées, symboles de la vie. Les dieux participaient à ses bienfaits, ainsi que les hommes, tous excepté Amon. Il proscrivait celui-ci et ne le tolérait qu'à Thèbes, encore exigeait-il qu'on effaçât le nom partout où on le rencontrait, mais il respectait et Râ, et Horus, et Harmakhis, et tous ceux qui n'étaient pas Amon : il consentait à être leur roi et il aspirait à les dominer, non pas à les détruire[4]. Sa nature n'avait d'ailleurs rien de mystérieux, ni d'ambigu : il était le flambeau glorieux qui éclaire l'humanité, et qu'elle voit chaque jour s'allumer au ciel sans pâlir jamais ni jamais s'affaiblir. Tant qu'il se cache, « le monde reste dans les ténèbres ainsi que ces morts qui gisent en leurs caveaux, la tête emmaillotée, les narines bouchées, les yeux sans regard, et dont on peut voler tous les biens, même ce qu'ils ont sous leur tête, sans qu'ils le sachent; le lion sort de son repaire, le serpent rôde prêt à mordre, il fait noir comme dans un four, la terre se tait, tandis que celui qui crée tout repose en son horizon ». A peine a-t-il surgi, « l'Égypte entre en fête, on s'éveille, on se met sur pied; dès que tu as fait se dresser les hommes, Atonou, ils se lavent les membres, ils s'habillent, ils t'implorent les mains tendues, et la terre entière vaque à ses travaux, les animaux s'attaquent à leurs herbages, les arbres et les herbages foisonnent, les oiseaux volent en leurs fourrés d'eau les ailes droites en l'adoration de ton double, les bestiaux bondissent, tous les oiseaux qui étaient gîtés se secouent quand tu te lèves pour eux; les bateaux vont et viennent, car toute voie s'ouvre à ton apparition, les poissons du fleuve sautent devant toi dès que tes rayons descendent sur l'Océan. » Ce n'est pas sans raison que les êtres se réjouissent ainsi à son aspect; ils lui sont tous redevables de l'existence, car « il suscite le germe des

1. C'est le titre d'Atonou, considéré comme dieu-roi dans Lepsius, *Denkm.*, III, 105 *b*, 107 *d*, [illegible].

2. Une partie des bas-reliefs de son tombeau sont reproduits dans Lepsius, *Denkm.*, III, 97 *b-e*.

3. Bouriant, *à Thèbes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 53. C'est probablement cette forme d'Horus qu'avait, dans le temple de Thèbes, la statue appelée « l'image rouge d'Atonou dans Pa-atonou » (Bouriant, *le Tombeau de Ramsès à Cheikh-Abd el-Gournah*, p. 7).

4. Prisse d'Avennes (*Remarks on the Ancient Materials of the Propylæa at Karnak*, dans les *Transactions of the Society of Literature*, 2d Ser., t. I, p. 76-92) a recueilli à Karnak, sur les fragments du temple, le nom des divinités autres qu'Atonou adorées par Khouniatonou.

femmes, il produit la semence chez les hommes, et il donne la vie à l'enfant dans le sein de sa mère; il le calme et apaise ses pleurs, il l'alimente dans le sein maternel, prodiguant les souffles pour animer tout ce qu'il fabrique, et quand l'enfant s'échappe du sein maternel au jour de sa naissance, tu ouvres sa bouche à la parole et tu satisfais à ses besoins. Quand le poussin est dans l'œuf, un caquet dans une pierre, tu lui donnes l'air là dedans pour qu'il vive; quand tu as fait qu'il se soit développé dans l'œuf au point de pouvoir le crever, il en sort proclamant son existence par son babil, et il marche sur ses pattes dès qu'il en sort. » Atonou préside à l'univers et il y règle la condition des hommes, Égyptiens ou étrangers; le Nil jailli dans l'Hadès au loin vers le nord, il le déverse ici-bas, puis il le répand sur les champs pendant l'inondation, afin de nourrir ses créatures. Il régit les saisons, l'hiver, l'été; il a organisé le ciel lointain pour s'y manifester et pour contempler son œuvre de haut Dès qu'il s'y révèle, « les cités, les villes, les clans, les chemins, les fleuves, tous les yeux le contemplent en face, car il est le disque du jour sur la terre[1] ». Le sanctuaire où on l'invoque ne renferme que son ombre divine[2] : lui-même il ne quitta jamais le firmament. Son rite ne revêtit point les formes graves et tristes des cultes thébains : les chants y dominaient, les hymnes exécutés avec accompagnement de harpes ou de flûtes[3], les liturgies de pains, de gâteaux, de légumes, de fruits, de fleurs, plus rarement un de ces sacrifices sanglants où les autres divinités se délectaient. Le roi s'en improvisa le pontife suprême par-dessus la tête du grand prêtre. Il célébra les offices en personne, et on le vit debout sur l'autel, les bras déployés, présenter l'encens, et appeler les bénédictions d'en haut[4]. Comme plus tard le khalife Hakîm, il s'institua l'apôtre des doctrines nouvelles, et il les prêcha devant ses courtisans : on devait suivre son enseignement pour lui plaire et montrer qu'on en avait profité[5]. La renonciation aux religions traditionnelles de la maison solaire

1. Ces extraits sont empruntés au plus complet des hymnes d'El-Amarna. Il a été traduit par Bouriant, *Deux Jours de fouilles à Tell el-Amarna*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 2-7, puis par Breasted, *de Hymnis in Solem sub Rege Amenophide IV conceptis*, 1894.

2. Dans un des tombeaux d'El-Amarna on voit le roi qui mène sa mère Tii au temple d'Atonou, pour y voir *l'Ombre de Râ* (Lepsius, *Denkm.*, III, 101-102), et l'on a pensé, à bon droit, que *l'Ombre de Râ* était un des noms du temple (Bryant-Read, *an Inscription of Khuenaten*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XV, p. 208, 213-214). Je crois qu'on désignait aussi par cette expression la statue ou l'emblème du dieu, *l'ombre* du dieu s'attachait à la statue, de la même manière que le double, et le transformait en un corps animé.

3. Des chœurs de chanteurs et de musiciennes sont représentés dans Lepsius, *Denkm.*, III, 94, 96 *a*, 106 *a*; quelques-uns d'entre eux semblent être composés d'aveugles.

4. Nestor Lhôte, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 62-63. L'autel sur lequel le roi se tient debout est un de ces cubes en maçonnerie, dont Naville a découvert un si bel exemple dans le temple de Hâtshopsitou, à Deir el-Bahari (*The Temple of Deir el Bahari*, p. 10, 12).

5. Lepsius, *Denkm.*, III, 107 *a*, l. 10, où Toutou, le messager [illegible] d'El-Amarna, dit que,

entraîna le rejet des noms qui impliquaient une dévotion fervente au banni; d'Aménôthès, *celui à qui Amon s'unit*, le maître devint progressivement Khouniatonou, *la gloire du Disque*, et tous ceux des gens de sa famille ou de son entourage qui étaient placés sous le même vocable que lui imitèrent aussitôt son exemple. La proscription s'étendit à l'écriture, et tandis qu'on martelait le mot ou la figure d'Amon partout où l'on réussissait à l'atteindre, on évitait d'employer le vautour, emblème de Mout, pour exprimer l'idée de mère[1]. Le roi voulait ne rien entendre et ne rien voir autour de lui qui lui rappelât constamment le souvenir des dieux ou des dogmes de Thèbes. C'en était fait d'eux et de leurs prétentions à la primauté sur l'Égypte, si le règne se prolongeait aussi longtemps que la jeunesse du prince permettait de le supposer. Après avoir été presque le chef national en Afrique, pendant près de deux siècles, Amon s'abaissait d'un coup au rang secondaire où il avait végété avant l'expulsion des Hyksôs. Il cédait son sceptre de roi du ciel et de la terre non pas même à ceux de ses rivaux qui avaient eu jadis le premier rôle, mais à un personnage en sous-ordre, à une façon de demi-dieu, et il redevenait un simple génie local, cantonné dans le coin du Saïd où il était né. Encore ne lui laissait-on pas la jouissance intégrale de ce fief si restreint, et lui imposait-on d'y héberger l'ennemi qui le dépossédait : le temple d'Atonou se dressait à la porte de son temple, et sans quitter leurs parvis ses prêtres pouvaient écouter les mélopées que les infidèles entonnaient à l'heure des offices en l'honneur du Disque aux cent mains. Les donations royales se détournèrent d'eux, et l'or de Syrie ou d'Éthiopie cessa d'affluer dans leurs caisses; s'inclinèrent-ils sous l'insulte en étouffant leurs plaintes, ou soulevèrent-ils quelque protestation contre l'arrêt qui les rejetait dans l'obscurité et dans la gêne? S'ils marquèrent des velléités de résistance, elles durent être réprimées promptement, car nous n'en percevons plus la trace. Le gros de la population, clergé et laïques, accepta la déchéance avec docilité, et les nobles s'empressèrent

chaque matin, il s'instruisait auprès du roi « pour la grande amour qu'il portait à la doctrine royale ». Aî affirme de même (*Ibid.*, 107 *d*, l. 4) que son nom pénétra jusque dans le palais, par suite du zèle qu'il mettait « à écouter la doctrine » du roi. Ailleurs Khouniatonou parlant au grand prêtre Marirî l'appelle « mon domestique — *sotmou âshou* — qui écoute la doctrine » (Id., *ibid.*, 97). D'autres expressions de même nature se retrouvent dans plusieurs inscriptions des tombes d'El-Amarna, et ne laissent aucun doute sur l'esprit de prosélytisme qui animait le prince. Le khalife Hakîm est, de tous les personnages connus, celui qui me semble se rapprocher le plus de Khouniatonou, par le tempérament et par le rôle qu'il a joué : son règne paraît être, pour l'Égypte musulmane, comme la reproduction de ce que fut celui de Khouniatonou pour l'Égypte pharaonique.

1. Lepsius, *über den 1sten Ægyptischen Götterkreis*, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin, 1851, p. 198-199. On trouve pourtant, çà et là, quelques exemples, où le dessinateur ancien, par habitude ou de parti pris, a conservé le vautour, pour écrire le mot *maout*, « la mère », sans s'inquiéter de savoir s'il répondait au nom de la déesse.

d'adhérer à ce qui devenait la confession officielle du Seigneur roi[1]. Le sire même de Thèbes, un Ramsès, courba le front, et les bas-reliefs de son propre tombeau étalent à nos regards la preuve de son apostasie : au côté droit il ne connaît qu'Amon, mais au côté gauche il se déclare pour Atonou. Formules pieuses, noms divins, costume, physionomie et attitude des gens, tout varie, tout se contredit d'un jambage à l'autre de la porte, et, si l'on s'en fiait aux apparences, on croirait avoir sous les yeux l'œuvre de deux règnes et l'image de deux individus étrangers entre eux[2].



LE MASQUE DE KHOUNIATONOU[3].

La rupture fut si complète en effet entre le passé et le présent, que le souverain fut contraint de changer sinon son visage et son allure, au moins la manière de représenter son allure et son visage. Le nom et la personne de l'Égyptien se reliaient de façon si étroite,

1. Le caractère politique de cette réaction contre la puissance croissante des grands prêtres et de la ville d'Amon a été défini pour la première fois par Maspero en 1878, dans ses cours de l'École des Hautes Études, et indiqué sommairement dans O. Rayet, *les Monuments de l'Art antique*, t. I, *Aménôthès IV, statuette en stéatite jaune, musée du Louvre*, p. 3-4, et Bouriant, *à Thèbes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 53. L'idée a été développée par Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 261-274, et *Geschichte Ægyptens*, p. 260 sqq.; cf. Wiedemann, *Geschichte von Alt-Ægypten*, p. 97-104, et Tiele, *Geschichte der Religion im Altertum*, t. I, p. 89. Ed. Meyer et Tiele ont mêlé à l'idée politique une conception de monothéisme dont rien dans les faits connus ne me parait justifier suffisamment l'exactitude, pour le moment du moins.

2. Son tombeau a été retrouvé en 1878 par Villiers Stuart, *Nile Gleanings*, p. 297-302, et *Egypt after the War*, p. 369-392; cf. Bouriant, *le Tombeau de Ramsès à Chéikh-Abd-el-Gournah*, dans la *Revue archéologique*, 1882, t. II, et *à Thèbes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 55-56.

3. *Dessin de Faucher-Gudin d'après la photographie de* Petrie, *Tell el-Amarna*, pl. I, 10, et frontispice; cf. le dessin de Lepsius, *Denkm.*, III, 111, où la ressemblance avec la figure reproduite ci-contre est frappante. Petrie pense que le monument découvert par lui, et qui est en plâtre fin,

qu'on ne touchait pas à l'un sans toucher à l'autre[1] : Khouniatonou ne pouvait pas demeurer ce qu'Aménôthès avait été, et de fait, leurs portraits diffèrent tant, qu'on a douté par instants s'il fallait y reconnaître le même homme. Aménôthès se distingue à peine de son père : il a les traits réguliers et un peu lourds, le corps idéalisé, la tournure conventionnelle des Pharaons orthodoxes. Khouniatonou affecte une tête longue, étroite, terminée en pain de sucre, un front fuyant, un grand nez aquilin et pointu, une bouche mince, un menton énorme, saillant en avant, se rattachant à un cou maigre et prolixe ; peu d'épaules, peu de muscles, mais des seins si ronds, un abdomen si gonflé, des hanches si plantureuses sur des cuisses si fortes, qu'on dirait une femme. L'étiquette voulait que les serviteurs d'un roi et ceux qui prétendaient à sa faveur fussent figurés dans les bas-reliefs des temples ou des tombeaux identiques à lui de tout point par la face et par le maintien : la plupart des contemporains, après avoir semblé le décalque d'Aménôthès, en vinrent sans transition à paraître autant de



AMÉNÔTHÈS IV, D'APRÈS LA STATUETTE DU LOUVRE[2].

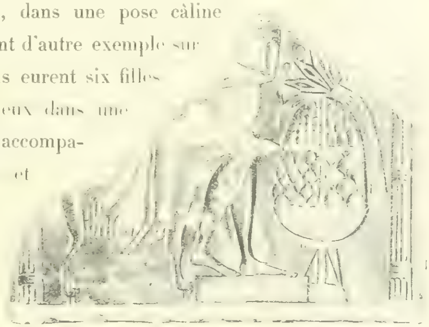
copies de Khouniatonou. Ce ne sont dans les tableaux d'El-Amarna que profils anguleux, crânes aigus, poitrines molles, tailles fluettes, ventres ballonnés. La silhouette générale prête aisément à la caricature, et les artistes en ont exagéré le détail, peut-être intentionnellement, au point de la rendre grotesque : le modèle n'avait pourtant rien de ridicule en lui-même, et plusieurs de ses statues lui prêtent une grâce alanguie, presque maladive, qui ne

est un moulage exécuté après décès, peut-être pour les sculpteurs chargés de tailler les *Répondant* du roi (*Tell el Amarna*, p. 17-18, 40).

1. Cf. à ce sujet ce qui est dit au t. I, p. 259-260, de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Faucher-Gudin*; cf. MASPERO, dans O. RAYET, *les Monuments de l'Art antique*, t. I. Le bas des jambes a été restauré par un sculpteur moderne.

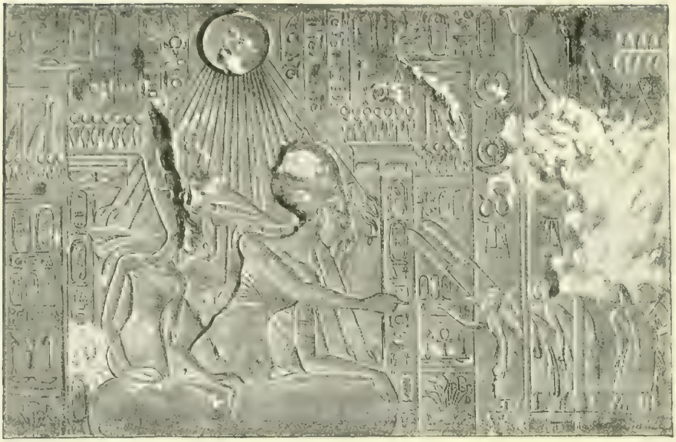
manque point de dignité. Il était bon et affectueux; il aimait à la passion sa femme, Nofrîtîti, et il l'associait aux actes de sa royauté. S'il sortait pour s'en aller au temple, elle le suivait sur un char[1]; s'il récompensait un de ses fidèles, elle se tenait debout auprès de lui et elle l'aidait à distribuer les colliers d'or[2]; elle priait avec lui le disque du Soleil[3], elle le servait dans l'intimité, aux heures où il entrait se délasser dans son harem du tracas des affaires[4], et leur union était si tendre, qu'une fois au moins on la voit assise sur les genoux de son mari, dans une pose câline dont nous ne connaissons point d'autre exemple sur les monuments de l'Égypte. Ils eurent six filles qu'ils élevèrent à vivre avec eux dans une intimité sans bornes : elles accompagnaient partout père et mère, et elles jouaient autour du trône tandis qu'ils accomplissaient les devoirs de leur charge[5]. La douceur et la gaieté du maître se reflétaient dans l'existence des sujets : toutes



[illegible][6]

les peintures que nous en avons ne sont que de processions, de cavalcades, de banquets, de divertissements. C'est le pontife Marirî à qui Pharaon prodigue l'or et les éloges : le peuple danse autour de lui, tandis qu'il reçoit le juste prix de son activité[7]. C'est Houîa qui revient de Syrie en l'an XII, et qui présente solennellement les tributs ramassés au cours de son inspection : le souverain, cahoté en son palanquin sur les épaules de ses officiers, va offrir des actions de grâces devant son dieu, au chant des hymnes et au vent des grands éventails[8]. C'est le père divin Aî, qui épouse la gouvernante de l'une des princesses : la ville entière se divertit et boit à gosier franc pendant la noce[9].

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 92-93.
2. Lepsius, *Denkm.*, III, 97 *e*, 103, 104.
3. Nestor Lhôte, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 59; Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art égyptien*; Lepsius, *Denkm.*, III, 91 *a*, 106 *b*, 110 *a b*.
4. Nestor Lhôte, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 66-67; Lepsius, *Denkm.*, III, 98 *b*.
5. Lepsius, *Denkm.*, III, 93, où les princesses, en char à la suite du roi et de la reine, se rendent au temple d'Atonou; *ibid.*, 103, 104 où elles assistent à la donation des [illegible].
6. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le dessin de Prisse*, [illegible]. Un tableau de Lepsius, *Denkm.*, III, 99 *b*, le montre [illegible].
7. Nestor Lhôte, *Lettres écrites d'Egypte*, p. 61-66; Lepsius, *Denkm.*, III, 91-94, 97.
8. Lepsius, *Denkm.*, III, 100 *b*. [illegible]
9. Lepsius, *Denkm.*, 103, 106 *a*.



KHOUNIATONOU ET SA FEMME RÉCOMPENSENT UN DES GRANDS OFFICIERS DE LA COUR[1].

Tant de fêtes répétées n'empêchaient point le souverain de veiller avec une patience jalouse sur la marche régulière de l'administration et de la politique extérieure. Les architectes ne chômaient guère, et, sans parler de l'entretien des édifices anciens, ils avaient fort à faire de construire pour le compte d'Atonou, à Memphis[2], à Héliopolis[3], à Hermopolis[4], à Hermonthis[5], au Fayoum[6], dans les villes principales de la vallée. L'état des provinces éthiopiennes demeurait très sensiblement ce qu'il avait été sous Aménôthès III[7]; Koush était pacifiée, aux razzias près que les tribus du désert se permettaient de temps en temps et que le vice-roi ne manquait jamais de châtier avec la rigueur légitime. En Asie, la défaveur subite d'Amon n'avait amené aucun refroidissement entre Thèbes et les cours alliées. Le vieil Aménôthès, vers la fin, avait demandé à Doushratta la main de Tadoukhîpa, sa fille, et le Mitanien, très

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger prise en 1882.*

2. C. NICHOLSON, *on some Remains of the Disk Worshippers discovered at Memphis*, dans les *Egyptiaca*, p. 115-134; MARIETTE, *Monuments Divers*, pl. 27 *c*.

3. MASPERO, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, § XVII, *c*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 116. Le plus grand nombre des fragments qui proviennent d'Héliopolis sont encastrés aujourd'hui dans la maçonnerie de la mosquée du khalife Hakim au Caire.

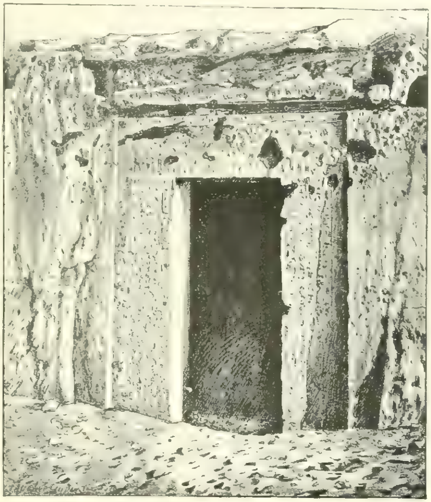
4. Autel en granit, provenant d'Ashmouneïn, et signalé par PRISSE D'AVENNES, *Lettre à M. Champollion-Figeac*, dans la *Revue Archéologique*, 1847, p. 730; j'ai vu, en 1882, dans le village même d'Ashmounéîn, quelques débris insignifiants qui semblaient porter les cartouches de Khouniatonou.

5. WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 400.

6. PETRIE, *Illahun, Kahun and Gurob*, p. 16, 20 et pl. XXIV, 10.

7. Le nom et la figure de Khouniatonou se rencontrent sur la porte du temple de Soleb (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 110 *k*), et il recevait, en l'an XII, les tributs de Koush, en même temps que ceux de la Syrie (ID., *ibid.*, pl. 100 *b*, l. 1-2).

flatté de ce choix, avait songé à s'en prévaloir dans l'intérêt de son trésor : il avait discuté le chiffre de la dot, réclamé beaucoup d'or, et, quand l'affaire avait été réglée à sa satisfaction, il avait expédié la princesse aux bords du Nil. Son époux prétendu était mort ou sur le point de mourir quand elle survint : Aménothès IV se substitua à lui et il hérita de la fiancée comme il avait hérité de la couronne[1]. Ses rapports n'étaient pas moins bons avec les autres princes : celui de Khâti l'avait complimenté à son avènement[2], celui d'Alasia lui avait écrit pour marquer son vif désir de voir la paix durer entre les deux États[3]. Bournabouriash de Babylone s'était, il est vrai, mis en tête de marier son fils à une Égyptienne, et, n'obtenant rien, il chicanait sur la valeur des présents qu'il avait reçus avec la notification du changement de règne; mais il résidait trop loin pour que sa mauvaise humeur tirât à conséquence, et l'on n'avait pas écouté ses réclamations[5]. En Cœlé-Syrie et en Phénicie, la situation demeurait la même. Les cités vassales s'agitaient sans cesse, autant que par le passé, mais pas plus. Azìrou, fils d'Abdashirti, chef du pays d'Amaourou, était déjà du vivant d'Aménôthès III le plus turbulent des vassaux[6] : il désolait les petits États de l'Oronte et du littoral aradien par ses incursions répétées et par ses intrigues. Il avait pris et pillé vingt villes, Simyra, Sini, Irqata, Qodshou, il



LA PORTE D'UN TOMBEAU, A TELL-AMARNA[4].

1. Mariage d'Aménôthès IV avec Tadoukhipa, fille de Doushratta : Bezold-Budge, *The Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, n° 11, p. 26, l. 4-5.

2. Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El Amarna*, n° 18, pl. 15 ; et Delattre, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 548-550.

3. Bezold-Budge, *The Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, n° 6, p. 14-15 et xxxvi.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger* ; c'est le tombeau de Toutou.

5. Bezold-Budge, *The Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, n° 2-4, pl. 6-11 et p. xxx-xxxvii.

6. Cf., sur ce personnage remuant, le mémoire du P. Delattre, *Azìrou*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 215-234, et *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings*, 1892-1893, t. XV, p. 16-20, 21-22, 345-373, 501-502, 508-510, 516-520.

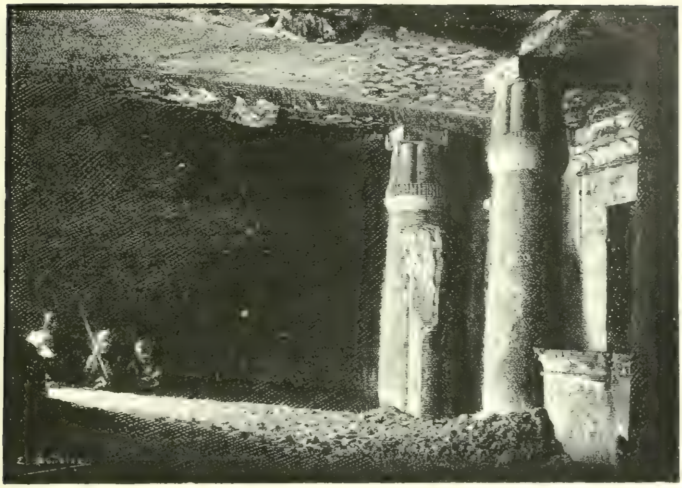
menaçait Byblos, Béryte et Sidon. On avait beau se plaindre de lui, il trouvait toujours le moyen de se disculper auprès des Messagers royaux. Khai, Doudou, Amenemaoupit l'avaient absous tour à tour; Pharaon lui-même, après l'avoir mandé en Égypte pour lui réclamer des explications sur sa conduite, s'était laissé séduire à ses belles paroles et l'avait congédié indemne. Beaucoup d'autres, moins habiles ou moins forts, essayaient de l'imiter, et, du midi au nord, la Syrie entière n'était qu'un vaste champ clos où l'on se querellait sans relâche, de peuple à peuple et de ville à ville, Tyr contre Sidon, Sidon contre Byblos, Jérusalem contre Lakish. Tous s'adressaient à Khouniatonou pour tâcher de l'intéresser à leur cause. Leurs dépêches lui arrivaient à la centaine, et l'on dirait à les lire aujourd'hui que la suprématie de l'Égypte était sur le point de disparaître : les ministres égyptiens ne s'en émouvaient guère, et ils continuaient à n'accorder leur appui matériel à l'un ou l'autre des rivaux que dans les cas, assez rares, où une abstention trop longue aurait provoqué une révolte ouverte en un coin de la contrée.

Khouniatonou mourut jeune, vers l'an XVIII de son règne[1]; il fut enterré dans la montagne, à l'est de la ville, au fond d'une gorge, où son tombeau est demeuré perdu jusqu'à nos jours. Bien qu'une de ses filles l'y eût précédé, rien n'y était prêt pour le recevoir : la chambre et les couloirs sont mal dégrossis, les salles de réception portent à peine un commencement de décoration[2]. Les autres hypogées se répartissent en deux groupes, que sépare le ravin réservé aux sépultures de la famille royale : les nobles avaient chacun le leur sur les versants de la colline, le peuple reposait plus bas, dans des puits, à la lisière de la plaine. L'excavation et les figures avaient été confiées à une compagnie d'entrepreneurs, qui les exécuta d'après deux ou trois plans toujours les mêmes, les uns plus grands, les autres plus petits[3]. La plupart des murs sont nus, ou contiennent peu d'inscriptions; ceux-là seuls ont été terminés dont le propriétaire devança Pharaon dans la mort. La façade est taillée dans le roc et ne comprend d'ordinaire qu'une porte, encadrée de plusieurs lignes d'hiéroglyphes sur les montants : on distingue vaguement au

1. La longueur du règne de Khouniatonou a été établie par Griffith, de façon à peu près certaine, d'après les dates tracées à l'encre sur la panse des jarres de vin ou de conserves alimentaires, trouvées dans les ruines du palais (Petrie, *Tell el-Amarna*, p. 32-34 et pl. XXII-XXV).

2. La tombe a été rencontrée, comme je le pensais, dans le ravin qui sépare le groupe des hypogées du nord de celui des hypogées du sud : les Arabes l'ont mise au jour en 1891, et Grébaut l'a fait déblayer entièrement (Daressy, *Tombeaux et Stèles-limites de Hagi-Qandil*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 62). Les scènes qui s'y trouvent ont trait à la mort et aux funérailles de la princesse Maqitatonou (Bouriant, *Notes de voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 121-127).

3. Nestor Lhôte, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 55 sqq.; Bouriant, *Deux Jours de fouilles à Tell el-Amarna*, dans les *Mémoires de la Mission française du Caire*, t. I, p. 8-9, 15-16, 21-22.



L'INTÉRIEUR D'UN TOMBEAU, À EL-AMARNA[1].

linteau les traces d'une adoration au Disque rayonnant, et les cartouches où les noms du roi et du dieu étaient enfermés. La chapelle consiste en une vaste pièce rectangulaire, au fond de laquelle s'ouvre le corridor incliné qui mène au cercueil : parfois des colonnes la soutiennent, dont les chapiteaux sont ornés de bouquets ou d'oies, pendues à l'abaque par les pattes et qui relèvent la tête[2]. Le dogme ne diffère pas en gros de celui qui prévalait dans le reste de l'Égypte[3] : le double de l'Osiris réside en la tombe, ou bien il s'envole vers le ciel et il s'embarque avec Atonou comme avec Râ. Il exige le même mobilier que le défunt des autres religions locales, des bijoux en pâte de verre, des amulettes, des *Répondants* qui accompliront pour lui les travaux des champs d'Ialou : ceux de Khouniatonou étaient, comme ceux d'Aménô-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Insinger*; c'est l'intérieur du tombeau de Toutou.
2. Cf. le dessin de la colonne ornée d'oies dans LEPSIUS, *Denkm.*, III, 106, *c*; PRISSE D'AVENNES, *Histoire de l'Art Égyptien*. Des fragments de colonnes analogues ont été découverts dans le palais du souverain, au milieu des ruines de la ville, par PETRIE, *Tell el Amarna*, pl. VII, XI, 6 et p. 8.
3. D'après BREASTED, *de Hymnis in Solem sub Amenophide IV conceptis*, p. 8, il en aurait différé essentiellement. La disposition très particulière qu'on remarque aux deux extrémités de la [illegible] pour le ciel, qui surmonte la grande scène du tombeau d'Âhmosis, montre que les idées sur les deux horizons et sur l'arbre divin qui s'y trouvait n'avaient pas changé (NESTOR LHÔTE, *Papiers inédits*, t. III, f. 286), les souhaits qu'on fait pour l'âme de Meriri, le grand prêtre d'Atonou (*Ibid.*, f. 284), ou pour celle du sculpteur Baoukou, sont identiques aux souhaits ordinaires (BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 422-425), et la formule des stèles funéraires ne diffère de celle des stèles courantes du même genre que par le nom du dieu (WIEDEMANN, *Inscriptions of the time of Amenophis IV*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. XVII, p. 153-156).

thès III, de véritables statuettes en granit d'une facture admirable[1]. Quiconque arrive au séjour divin y jouit de la fortune qu'il possédait ici-bas, et, pour s'en assurer l'héritage, il raconte ou il représente dans son hypogée les actions de sa carrière terrestre. Citoyen de Khouîtatonou, c'est nécessairement les mœurs de cette ville qu'il retrace, et cela suffit pour expliquer le caractère original des scènes qu'on aperçoit ébauchées autour de lui : ce ne sont plus les bâtisses ou les jardins de Thèbes conformes à la tradition, mais les palais de la cité naissante, leurs portiques, leurs pylônes, leurs cours plantées de sycomores, leurs trésors, leurs magasins de provisions. Le disque plane au-dessus et lance ses rayons prenants sur tous les objets; ses mains tendent la croix au nez des membres de la famille, elles caressent la reine et ses filles, elles palpent les pains d'offrandes et les gâteaux, elles s'insinuent jusque dans les salles des entrepôts pour y marauder et pour les bénir. Khouniatonou est présent presque partout, avec les femmes de son harem; ici il rend visite à l'un de ses officiers, là il se dirige vers le temple afin d'en inaugurer le sanctuaire. Son char circule paisiblement par les rues, suivi à distance du char des princesses; la police urbaine et les soldats de la garde, Égyptiens ou étrangers, courent en avant et lui frayent un chemin à travers la foule, le grand prêtre Marirî se tient à la porte et l'accueille, la cérémonie se clôt par une distribution de colliers ou d'anneaux d'or et le populaire trépigne de joie devant son souverain. Cependant les esclaves cuisinent le repas, les danseuses et les musiciens s'exercent dans leurs chambres pour la fête du soir, les gens de la maison dialoguent tout en mangeant. Le style et la technique ne diffèrent point de ce qu'on est habitué à rencontrer dans les nécropoles de l'époque précédente, et les artistes qui ont décoré ces monuments sortaient certainement des écoles thébaines. Leur dessin est souvent très fin et leur composition très libre; certains des bas-reliefs ont une perspective qui s'approche à la nôtre, et tous indiquent le mouvement des masses vivantes avec une justesse irréprochable. Il faudrait pourtant se garder de croire qu'ils auraient développé l'art de l'Égypte dans une direction nouvelle, si les événements qui survinrent n'avaient pas entraîné une réaction contre le culte d'Atonou et contre ses partisans. Les sépultures où ils ont travaillé ont beau trancher sur l'ensemble des tombeaux, l'originalité de leur aspect ne tient pas à un effort volontaire ou inconscient qu'ils auraient fait pour rompre avec la routine sécu-

1. Sur ces *Répondants* en granit, cf. PETRIE, *Tell el-Amarna*, p. 17-18. Sur d'autres du même temps, cf. WIEDEMANN, *on a Monument of the time of King Khu-n-Aten*, dans les *Proceedings*, t. VII, p. 200-203.

laire du métier, elle résulte uniquement de la physionomie bizarre du souverain dont ils copiaient les traits et de la nouveauté de plusieurs des sujets qu'ils traitèrent. Celui d'entre eux qui d'abord transcrivit au calame les idées mises en circulation par les prêtres d'Atonou, et qui dessina les premiers cartons, était évidemment un maître doué d'une puissance d'invention et d'une science incontestables; personne n'a mieux exprimé que lui la grâce de l'enfant, et les portraits qu'il esquissait des filles de Khouniatonou, nues et jouant à côté de leur mère, sont des modèles de délicatesse et d'élégance un peu sèche. Mais, les modèles une fois composés et achevés dans leurs moindres lignes, la réalisation en fut confiée à des praticiens de qualité médiocre, recrutés aux cités les plus voisines, Hermopolis et Siout, aussi bien qu'à Thèbes. Ces braves gens décalquèrent avec une patience louable, partie à partie, les poncifs qu'on leur confia, sauf à supprimer ou à rajouter des groupes et des personnages, selon la surface des panneaux qu'ils devaient couvrir ou le nombre des parents et des serviteurs que le maître désirait associer aux félicités de son existence au delà. Leur faire se ressent des écoles inférieures dans lesquelles ils avaient appris le métier, et la gaucherie qu'on y remarque rebuterait souvent, si l'intérêt des épisodes ne la rachetait aux yeux des savants.



DEUX DES FILLES DE KHOUNIATONOU[1].

Khouniatonou n'avait pas laissé de fils : deux de ses gendres le remplacèrent successivement, Sâakeri[2], qui avait épousé sa fille aînée Maritatonou, puis

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Petrie, Tell el Amarna*, pl. I, n° 12.
2. Le nom de ce roi, découvert par Prisse d'Avennes, *Monuments Égyptiens*, pl. [illegible], et mal copié par lui, a été rendu par Brugsch Saanecht, *Geschichte Ægyptens*, p. 433, et Ra-se-aa-ka par Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 403. Petrie en a donné la forme Saanekhtkeri Zosirkhopirou (*Tell el Amarna*, p. 29, et pl. XV, 102-104); je ne connais pas d'exemple à cette époque où le verbe *monkhou* s'écrive par le maillet seul, et je lis le nom *Sâakeri* par le signe *âa*, jusqu'à nouvel ordre.

Toutankhamon, le mari d'Ânkhnasaton. Le premier avait été appelé au trône par son beau-père[1] et l'avait partagé avec lui; il se montra zélé partisan du Disque et il continua de résider dans la capitale nouvelle, pendant les quelques années qu'il survécut[2]. Le second était un fils d'Aménôthès III, né probablement d'une concubine[3]. Il revint aux religions d'Amon, et sa femme ellemême, abjurant la doctrine paternelle, modifia son nom d'Ânkhnasaton en celui d'Ânkhnasamon. Il abandonna Khouitatonou[4] au bout de deux ou trois ans, et, lui parti, la ville déchut aussi vite qu'elle avait prospéré : le mouvement cessa dans ses rues, ses palais et ses temples se vidèrent, ses tombes demeurèrent imparfaites et inoccupées, son patron redevint ce qu'il avait été auparavant, un dieu d'aventure, relégué au troisième ou au quatrième plan du panthéon égyptien. Elle lutta quelque temps contre la ruine grâce aux industries diverses que son fondateur y avait implantées, et ses fabriques d'émail et de verre multicolores y retinrent les ouvriers[5]; puis ceux-ci émigrèrent à Thèbes ou dans la cité voisine d'Hermopolis, l'Horizon d'Atonou s'effaça de la liste des nomes, et il ne resta plus bientôt, de ce qui aurait pu être la métropole de l'empire égyptien, qu'un monceau de briques croulantes, avec deux ou trois villages de fellahs dispersés sur la rive orientale du Nil[6]. Thèbes, qui n'avait jamais perdu de son influence et de sa population, reprit son rang sans secousse. Si, par un reste de respect pour le passé, Toutankhamon continua la décora-

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 99 *a*, où sa femme et lui figurent à côté de Khouniatonou, avec le protocole et les attributs de la royauté. Petrie rattache à ce double règne les petits objets où le prénom Ankhkhoprouri du souverain est suivi de l'épithète *aimé d'Ouânirâ*, qui faisait partie du nom de Khouniatonou (*Tell el Amarna*, p. 42).

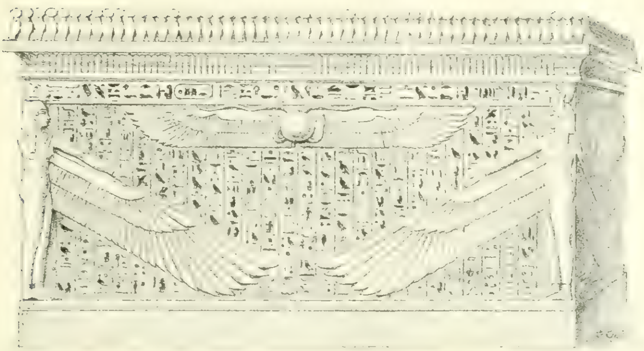
2. Petrie pense, sur le témoignage des listes de Manéthon qui attribuent douze années à Akenkhérès, la fille d'Horos (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 573-578), que Sâakeri fut roi douze ans, deux ou trois seulement sans son beau-père (*Tell el-Amarna*, p. 43-44) : le chiffre de deux ou trois ans me paraît être un maximum acceptable pour la durée de son règne, quelle que soit d'ailleurs la valeur qu'il convient d'accorder en cet endroit aux listes de Manéthon.

3. Cette filiation, qui était connue des premiers égyptologues (Wilkinson, *Extracts from several Hieroglyphic Subjects*, p. 11; Leemans, *Lettre à M. François Salvolini*, p. 68 sqq.; E. de Rougé, *Lettre à M. Alfred Maury*, dans la *Revue Archéologique*, 1847, p. 120-123; Mariette, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin Archéologique de l'Athénæum Français*, 1855, p. 53, 58), fut oubliée pendant une trentaine d'années; elle a été remise en lumière par Loret, *Toutankh-amen, fils d'Aménophis III*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 212 (cf. Lefébure, *sur différents Mots et Noms Égyptiens*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 478). La princesse Maritrî n'était pas sa mère ou sa grand'mère, comme l'ont dit Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 404) et Lefébure (*sur différents Mots et Noms Égyptiens*, p. 478) : elle était la mère d'un roi Nibkhopirrîrî qu'on ne sait où placer pour le moment (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 40 *n*).

4. Petrie, *Tell el-Amarna*, p. 43-44, d'après le nombre de petits objets qu'il a trouvés dans ses fouilles d'El-Amarna, croit pouvoir évaluer à six ans le séjour de Toutankhamon à Khouitatonou et à neuf ans la durée totale du règne.

5. On en verra des spécimens nombreux dans l'ouvrage de Petrie, *Tell el-Amarna*, pl. XIII-XX.

6. Petrie pense que les palais et les temples furent détruits systématiquement par Harmhabi et les débris employés par lui aux constructions qu'il éleva sur divers points de l'Égypte (*Tell el-Amarna*, p. 44). Il n'y a pas besoin d'avoir recours à cette hypothèse : la beauté du calcaire que Khouniatonou avait employé suffit à expliquer la disparition rapide des édifices abandonnés.



LE SARCOPHAGE DU PHARAON AÏ[1].

tion du temple d'Atonou à Karnak[2], il rétablit partout ailleurs le nom d'Amon et sa figure; un peu de stuc étalé aux endroits mutilés permit de restituer aux contours leur pureté première, et les raccords disparurent sous des couches de couleur. Le père divin Aï, dont Khouniatonou avait célébré l'union avec une de ses parentes, appelée Tii, comme la veuve d'Aménôthès III, hérita de Toutankhamon, et travailla non moins sagement à renouer la tradition un moment interrompue[3]. Il avait été l'un des adorateurs fidèles du Disque, et il s'était commandé dans la montagne d'El-Amarna jusqu'à deux chapelles

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le dessin de Prisse d'Avennes (Histoire de l'Art Égyptien*, t. II) et Lepsius, *Denkm.*, III, 113 *a-g*.

2. Quelques pierres à son nom qui en proviennent ont été signalées par Nestor L'Hôte, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 94-97, par Prisse d'Avennes, *Monuments Égyptiens*, pl. XI, 1, et par Lepsius, *Denkm.*, III, 119, *a-b*, cf. Piehl, *Lettre à M. A. Erman, sur une découverte concernant le second pylône de Karnak*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 41, dans les constructions des pylônes d'Harmhabi à Karnak, et même à Louxor, dans les bâtiments de Séti I et de Ramsès II.

3. Le nom de ce roi et le rang qu'il occupe dans la série des dynasties ont été l'objet de nombreuses discussions entre les premiers égyptologues. Champollion l'avait appelé Skhaï et placé avant la XVIIe dynastie (*Lettres écrites d'Egypte*, 2e éd., p. 247), en quoi il avait été suivi par Charles Lenormant (*Éclaircissements sur le cercueil du Roi Memphite Mycerinus*, p. 24), tandis que Rosellini (*Monumenti Storici*, t. I, p. 14) le nommait Nouter ou Terer, et Nestor L'Hôte (*Lettres écrites d'Égypte*, p. 95-96) Pinoutéréi afin de l'identifier au Binôthris de la IIe dynastie; pour Wilkinson (*Modern Egypt and Thebes*, 2e éd., t. II, p. 256), il était Bes, et Asa pour le Major Felix (*Note sopra le Dinastie dei Faraoni*, p. 18). Prisse le lut Schaî ou Scheraî, et lui rendit sa place véritable (*Recherches sur les légendes royales et l'époque du règne de Schai et Scherai*, dans la *Revue Archéologique*, t. II, p. 457-474) dans le même temps que Lepsius et Bunsen (*Ægyptens Stelle*, t. III, p. 88-89), tout en conservant la prononciation Bénéter, Bénéter-Imési, l'introduisaient parmi les derniers Pharaons de la XVIIIe dynastie. E. de Rougé, après avoir proposé la forme Achéréi (*Examen de l'ouvrage de M. le Chevalier de Bunsen*, II, p. 57-58), trouva enfin la lecture véritable, *le Père divin Aï* (*Notice des Monuments Égyptiens du Louvre*, 1849, p. 57). L'ordre dans lequel les trois souverains se succédèrent n'est pas entièrement certain. Celui que j'ai indiqué dans le texte est reconnu comme le plus vraisemblable par la plupart des historiens (Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 433-438; Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 403-406). Ed. Meyer (*Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 269-271) intervertit la séquence des deux derniers et fait régner Toutankhamon avant Aï, ce que les recherches de Petrie (*Tell el Amarna*, p. 42-44) ne permettent plus de considérer comme vraisemblable.

funéraires, dont les tableaux indiquaient une adhésion complète à la foi du maître d'alors : Pharaon, il n'en témoigna que plus de soumission aux dieux de Thèbes, et, afin de mieux marquer la sincérité de son retour aux idées d'autrefois, il choisit pour son hypogée royal un site voisin de celui où Aménôthès III reposait[1]. Son sarcophage s'y trouve encore aujourd'hui, ouvert et brisé, une grande cuve ciselée en granit rose; des figures de déesses, debout aux quatre angles, allongent sur les parois leurs mains garnies d'ailes, comme pour embrasser la momie du souverain[2]. Toutankhamon et Aî furent obéis dans l'Égypte entière, de Napata aux rives de la Méditerranée. Les peuples de Syrie ne se soulevèrent point contre eux, et leur payèrent les redevances accoutumées[3]; leurs règnes furent heureux, s'ils ne durèrent pas longtemps. Il semble pourtant qu'après eux le trouble se mit dans l'État : les listes de Manéthon enregistrent deux ou trois princes, Râthôtis, Khébrès, Akherrès, dont les inscriptions ne nous ont point gardé le souvenir[4]. Peut-être ne doit-on pas reconnaître en eux des personnages réels, mais simplement des héros de romans populaires, semblables à ceux que les chroniqueurs de l'époque saite et grecque avaient introduits en nombre dans l'histoire des dynasties antérieures[5]; peut-être n'ont-ils été que des prétendants éphémères, qui se culbutèrent l'un l'autre avant d'avoir réussi à se consolider sur le siège d'Horus. La dix-huitième dynastie sombra au milieu des querelles, sans que nous sachions les péripéties du naufrage ni le nom du dernier de ses souverains[6].

Un demi-siècle à peine sépare le moment où elle atteignit son apogée sous Aménôthès III de celui où elle disparut. Ce n'est jamais impunément qu'on essaye d'altérer quoi que ce soit à la construction ou au régime d'une machine aussi compliquée et aussi délicate que l'est un empire fondé sur la conquête. Les pièces une fois montées, dès qu'on les a mises en route et qu'elles

1. La première tombe paraît avoir été creusée avant le mariage, au temps où il n'avait pas encore d'ambitions bien définies; la seconde (n° 3 de Lepsius) avait été préparée pour lui et pour sa femme Tii. L'identité du Père divin Aî, d'El-Amarna, avec le Pharaon Aî enterré à Thèbes, a été indiquée par Lepsius (*Briefe aus Ægypten und Æthiopien*, p. 415), elle n'a été contestée que par Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 404-405), à ma connaissance.

2. La description du tombeau se trouve dans Nestor Lhôte, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 2-11.

3. Toutankhamon reçoit le tribut des Koushites comme ceux des Syriens (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, t. I, p. 477-480; Lepsius, *Denkm.*, III, 115-118); Aî est représenté à Shataoui, en Nubie, accompagné du prince de Koush, Paouîrou (Lepsius, *Denkm.*, III, 114, *c. h*).

4. Manéthon, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 573-578. Wiédemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 406-408) a réuni une demi-douzaine de noms royaux, qu'il place très hypothétiquement vers cette époque.

5. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 56-68, 121-138.

6. La liste des rois dont la XVIIIe dynastie se compose se rétablit de manière certaine, sauf l'ordre des trois derniers souverains successeurs de Khouniatonou. La voici sous sa forme authentique,

ont pris l'habitude de travailler d'accord à la vitesse convenable, il n'y faut plus toucher que pour remplacer celles qui s'usent ou qui se brisent par d'autres qui leur soient semblables de tout point; à vouloir en altérer le jeu pendant l'action, ou substituer une combinaison nouvelle, fût-elle plus ingénieuse, à l'une des dispositions du plan primitif, on risque de susciter des à-coups et de déterminer des ruptures, dans des parties d'engrenage où l'on ne prévoyait pas qu'il pût s'en produire. Le dévot Khouniatonou, en troquant cité pour cité et dieu pour dieu, pensait n'opérer qu'une transposition d'éléments égaux, indifférente à la sécurité générale; qu'Amon ou Atonou présidât aux destinées de son peuple, que Thèbes ou El-Amarna fût le point d'où partait l'impulsion qui mouvait les rouages, c'était là, s'imaginait-il, un fait d'agencement intérieur qui ne troublait en rien l'économie de l'ensemble. L'événement ne tarda pas à montrer qu'il se trompait dans ses calculs. Il est probable qu'aussitôt après la délivrance, les premiers princes de la dynastie auraient réussi à changer de religion et à transférer la capitale dans telle cité qui leur aurait plu, sans que le reste du royaume en ressentît la moindre incommodité. Il n'en était plus de même, après plusieurs siècles de résidence à Thèbes et de piété constante envers Amon; la dynastie s'était liée pendant ce temps de façon si indissoluble à la ville ou au dieu et le pays à la

telle que les monuments nous ont permis de la reconstituer, et sous sa forme grecque, telle qu'on la trouve dans les extraits de Manethon :

D'APRÈS LES MONUMENTS	D'APRÈS MANÉTHON
I. Âhmôsi I Nibpahitiri.	I. Amôsis.
II. Amenhotpou I Zosirkerî.	II. Khebrôs.
III. Thoutmôsi I Âkhpirkerî.	III. Aménôphthis.
IV. Thoutmôsi II Âkhpirniri.	IV. Amensis.
V. Thoutmôsi III Manakhpirrî.	V. Misaphris.
VI. Amenhotpou II Âkhpirouri.	VI. Misphragmouthôsis.
VII. Thoutmôsi IV Manakhpirourî.	VII. Thoutmôsis.
VIII. Amenhotpou III Nibmâourî.	VIII. Aménôphis.
IX. Amenhotpou IV / Khouniatonou — Nafirkhopirourî-ouânirî	IX. Hôros.
X. Sakerî Sozirkhopirou Ânkhkhopirourî.	X. Akherres I.
XI. Toutânkhamonou hiq-On-risit Nibkhopirourî	XI. Rathôs.
XII. Îtnoutir Aî noutir-hiq-Oisit Khopirkhopirourî-iri-Mait.	XII. Khebres.
	XIII. Akherres II.

La liste de Manéthon, telle que nous la possédons, est un extrait fort mal fait, où les rois officiels s'entremêlent aux reines légitimes et, du moins vers la fin, à des personnages d'authenticité douteuse. On ajoute parfois à la suite plusieurs noms de souverains, qui auraient régné entre Khouniatonou et Harmhabi (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 406-408), quelques-uns me paraissent appartenir à des dynasties antérieures, Teti à la VIe (cf. t. I, p. 416, note 3, de cette *Histoire*), Rahotpou à la XVIIe (cf. t. II, p. 77, de cette *Histoire*), plusieurs sont des héros de romans, Menephtah ou Merikhopirphtah (Maspero, *les Contes populaires*, 2e éd., p. xxxvi-xl), d'autres enfin des variantes aux cartouches de princes connus ou des sobriquets comme celui de Sesou, Sesoura qu'on appliquait à Ramsès II. M. Mahler a cru pouvoir fixer à quelques jours près la date des rois dont la liste se compose depuis Âhmosis Ier jusqu'à Aî. Je m'en tiens à l'approximation indiquée au t. II, p. 107, de cette *Histoire*, et je place la dynastie de 1600 à 1350, avec une erreur possible de cinquante ans plus ou moins.

dynastie, qu'à porter la main sur le dieu on détruisait la dynastie sans faute ; peut-être ruinait-on le pays à brève échéance, si l'on prolongeait l'expérience au delà de quelques années. Africains ou Asiatiques, tous ceux qui étaient en contact avec l'Égypte, ou auxquels elle transmettait sa direction, ne tardèrent pas à sentir qu'il y avait quelque organe faussé et que le système ne fonctionnait plus avec la même régularité qu'au temps de Thoutmosis III et d'Aménôthès II. Les successeurs de l'hérétique eurent l'esprit de percevoir promptement les premiers symptômes du détraquement et le bon sens de ne pas s'obstiner dans l'erreur de Khouniatonou, mais, si prompts qu'ils fussent à défaire son œuvre, ils ne purent en prévenir les conséquences fâcheuses : les premiers d'entre eux ne sauvèrent point leur dynastie, et leur postérité céda la place à une famille, que la haine d'Amon ou de ses prêtres ne poursuivait pas. Ceux qui vinrent ensuite, s'ils remirent l'Égypte sur pied par leur énergie et par leur adresse, ne lui rendirent ni sa fleur de santé première ni son bonheur insolent d'autrefois.





La réaction contre l'Égypte

La 19e Dynastie : Harmhabi. - L'Empire Hittite en Syrie et en Asie Mineure. - Séti Ier et Ramsès II.
Les peuples de la mer : Minéphtah et l'Exode d'Israël.

L'origine d'Harmhabi, sa jeunesse, son intronisation : le triomphe définitif d'Amon et de ses prêtres. - Harmhabi remet l'ordre dans l'administration : ses guerres contre l'Éthiopie et contre l'Asie. - Les Khâti, leur civilisation, leur religion, leur constitution politique et militaire l'extension de leur empire vers le Nord. - Les contrées et les peuples de l'Asie Mineure ; les voies du commerce entre l'Euphrate et la Mer Égée ; le traité conclu par Harmhabi avec Sapaloulou.

Ramsès Ier et ses origines incertaines. - Séti Ier et la campagne de l'an I contre la Syrie ; le rétablissement de l'Empire Égyptien. - L'exploitation des mines d'or de l'Etbaye ; les constructions de Séti Ier

en Nubie; à Karnak et à Louxor; à Abydos. - La Vallée des rois à Thèbes et le tombeau de Séti 1er.

Ramsès 2, son enfance; son association à la couronne; ses débuts en Éthiopie : il se bâtit une résidence dans le Delta. - La campagne de l'an 5 contre les Khâti : la surprise de Qodshou, la victoire de Ramsès 2 et la trêve avec Khâtousarou; le poème de Pentaouirit. - Le traité de l'an 21 avec les Khâti : la balance des pouvoirs en Syrie; le mariage de Ramsès 2 avec une princesse hittite; le trafic avec l'Asie. - Les travaux publics : les spéos d'Ibsamboul, Louxor, Karnak, le Ramesséum, les constructions du Delta. - La régence de Khâmoisit et de Minéphtah, la légende de Sésostris; le cercueil et la momie de Ramsès 2.

Minéphtah. - Le royaume Libyen et les Peuples de la Mer. - La première invasion Libyenne : la victoire des Égyptiens à Piriou, le triomphe de Minéphtah. - Séti 2, Amenmésès, Siphtah-Minéphtah. - Les prisonniers étrangers en Égypte : l'Exode des Hébreux et leur marche au Sinaï. - Un roman égyptien de l'Exode : Aménophis, fils de Paapis.





LA GRANDE SALLE HYPOSTYLE À KARNAK. VUE DE LA RIVE MÉRIDIONALE DU LAC SACRÉ[1].

CHAPITRE IV

LA REACTION CONTRE L'EGYPTE

LA XIX° DYNASTIE. : HARMHABI. — L'EMPIRE HITTITE EN SYRIE ET EN ASIE MINEURE : SÉTI I° ET RAMSÈS II. LES PEUPLES DE LA MER : MÎNEPHTAH ET L'EXODE D'ISRAËL.



AUCUN de ces Pharaons éphémères n'avait laissé de fils légitime ou illégitime, mais les princesses ne manquaient pas qui devaient, montant sur le trône, y appeler l'époux de leur choix et devenir la souche d'une dynastie nouvelle. L'homme que le hasard de leur alliance éleva ainsi descendait lui-même de Thoutmosis III et il s'appelait Harmhabî[2]. Sa mère Moutnozmît avait la qualité d'héritière, et c'est elle sans doute que représente une des plus belles statues du musée de Gizéh. Le corps en est mutilé, mais la tête charme par sa physionomie spirituelle et animée, par ses yeux presque à fleur de tête, par sa bouche fine, bien qu'un peu trop large : elle est taillée dans un calcaire compact, dont la teinte laiteuse adoucit la malignité

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Émile Brugsch Bey*. La lettrine, qui est de Faucher-Gudin, représente le groupe d'Amonrâ et d'Harmhabi au Musée de Turin (ORCURTI, *Catalogo illustrato dei Monumenti Egizii*, t. I, p. 59-60), d'après une photographie de Petrie.

2. Un fragment d'inscription de Karnak appelle Thoutmosis III « le père de ses pères » (WILKINSON,

du regard et du sourire[1]. Il se peut que Moutnozmît fût issue du mariage d'Aménôthès III avec une de ses sœurs : c'est d'elle en tout cas, et non de son arrière-grand-père, qu'Harmhabî dérivait ses droits incontestables à la royauté[2]. Il naquit probablement dans les dernières années d'Aménôthès, au moment où la faveur souveraine appartenait à la seule Tîi, mais plus tard, lorsqu'il se fut dégagé de l'obscurité, on voulut qu'Amon, le prédestinant à ceindre la couronne, eût daigné s'unir directement avec la princesse, ainsi qu'il faisait d'habitude lorsque sa race menaçait de s'abâtardir[3]. Il avait bercé le nouveau-né au sortir du sein maternel, et tandis qu'Harsiésis fortifiait les membres d'amulettes protecteurs, il répandait sur la peau la fraîcheur et l'éclat qui sont le partage des immortels. Nourrisson, les grands et les petits se prosternaient devant Harmhabî et lui prodiguaient leurs offrandes; garçonnet encore incapable de réfléchir, chacun à le voir reconnaissait l'allure et le teint d'un dieu, et l'Horus de Cynopolis le suivait pas à pas, sachant que les temps étaient proches. Amon en effet, après l'avoir signalé à l'attention des Égyptiens, désira presser la venue du jour où il lui conférerait le rang suprême, et il inclina vers lui le cœur de Pharaon. Aî le proclama son héritier dans la terre entière[4] : introduit en présence du maître, il n'excitait jamais le

Materia Hieroglyphica, P[t] II, pl. I; Lepsius, *Denkm.*, III, 119 *c*). Champollion l'appelle Hornemneb (*Lettres à M. le duc de Blacas*, t. I, p. 47-83), Rosellini Hòrhemhéb, Hòr-em-hbai (*Monumenti Storici*, t. I, p. 241, et t. III, P[e] 1[a], p. 275), et l'un et l'autre l'identifient à l'Hôros de Manéthon, d'où l'habitude de le désigner sous le nom d'Horus qui a longtemps prévalu chez les égyptologues. Dévéria le premier a montré qu'il répondait à l'Armais des listes Manéthoniennes (*le Papyrus judiciaire de Turin*, p. 68-81), et de fait, dans les textes bilingues de l'époque ptolémaïque, Armais est la transcription grecque du groupe Harmhabî (Brugsch, *Sammlung Demotisch-Griechischer Eigennamen ägyptischer Privatleute*, p. 17, n° 150).

1. Voir le cul-de-lampe à la fin du chapitre III (t. II, p. 338, de cette *Histoire*), dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey. C'est celle que Mariette appelait Taia, et qu'il prenait pour le portrait de Tîi. Des fouilles faites à Karnak ont rendu des débris du corps et m'ont porté à croire qu'elle représentait une femme de la famille d'Harmhabî (*Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 425, n° 617), probablement Moutnozmît.

2. Moutnozmît a été considérée d'abord comme la fille et le successeur d'Harmhabî (Champollion, *Lettres à M. le duc de Blacas*, t. I, p. 50-64; Rosellini, *Monumenti Storici*, t. I, p. 240-244, et t. III, P[e] 1[a], p. 290-292; Champollion-Figeac, *l'Égypte Ancienne*, p. 320-322) ou comme sa femme (Wilkinson, *Materia Hieroglyphica*, P[t] II, pl. I; Lepsius, *Königsbuch der Alten Ægypter*, pl. XXX, n° 411; Brugsch, *Histoire d'Egypte*, p. 125, et *Geschichte Ægyptens*, p. 421, 439, 441; Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 411; Ed. Meyer, *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 273). Birch a montré que les monuments ne confirmaient pas ces hypothèses, et il a conjecturé qu'elle était plutôt sa mère (*Inscription of Haremhebi on sa Statue at Turin*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 490-491) : c'est, jusqu'à nouvel ordre, la seule solution qui me paraisse convenir aux données du monument principal qui nous fait connaître son existence.

3. Tout ce qu'on sait de la jeunesse d'Harmhabî est contenu dans les textes d'un groupe conservé au Musée de Turin et signalé par Champollion (*Lettres à M. le duc de Blacas*, I, p. 48-64), publié enfin et traduit par Birch (*Inscription of Haremhebi on a Statue at Turin*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 486-495, et *Inscription of Haremhebi*, dans les *Records of the Past*, 1[st] ser., t. X, p. 29-36, puis par Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 440-444). Les premières lignes de l'inscription me paraissent contenir un récit d'union d'Amon avec la reine, analogue à ceux qu'on lit à Déir el-Baharî lors de la naissance de Hâtshopsîtou, à Louxor au sujet d'Aménôthès III (cf. t. II, p. 236-237, 295-296 de cette *Histoire*), et prouver par conséquent de manière certaine que notre Harmhabî avait pour mère une princesse héritière de plein droit.

4. Le souverain n'est pas nommé dans l'inscription. Ce ne peut pas être Aménôthès IV, car un

mécontentement, car il répondait à propos, et les paroles échappées de sa bouche ramenaient la sérénité, mais il était la sagesse incarnée et tous les desseins qu'il méditait semblaient avoir été conçus par Thot l'ibis. Il fut le lieutenant de confiance durant des années nombreuses : les nobles courbaient l'échine dès qu'il se montrait à la porte du palais, les chefs des barbares du midi et du nord, sitôt qu'ils l'approchaient, tendaient les bras et l'imploraient à l'égal d'un dieu[1]. Il vivait de préférence à Memphis, soit qu'il fût originaire de cette ville, soit qu'elle lui eût été assignée pour résidence : il s'y construisit un tombeau magnifique dont les bas-reliefs nous le montrent le sceptre au poing et l'uræus au front, déjà roi, au cartouche près qui n'enveloppe pas encore son nom[2]. Il était le puissant des puissants, le grand des grands, le général des généraux, le messager qui courait porter les ordres aux peuples d'Asie et d'Éthiopie, le compagnon indispensable au conseil ou sur le champ de bataille[3], lorsque l'Horus de Cynopolis se résolut à l'asseoir sur son trône éternel. Aî n'était plus là : Horus prit Harmhabî avec lui, l'escorta jusqu'à Thèbes au milieu de l'allégresse générale, le conduisit chez Amon pour que celui-ci lui accordât de régner. La réception eut lieu dans le temple de Louxor, qui était comme une chapelle de famille pour les descendants

personnage de l'importance d'Harmhabî, vivant à côté de ce roi, aurait un tombeau au moins commencé à El-Amarna. On pouvait hésiter entre Aî et Toutankhamon; mais l'inscription semble dire fort nettement qu'Harmhabî succéda directement au prince sous lequel il avait exercé de grands commandements pendant des années nombreuses, et cela nous oblige à choisir Aî, qui, selon toute vraisemblance, fut le dernier des rois dits *hérétiques*, comme nous l'avons vu au t. II, p. 334 sqq., de cette *Histoire*.

1. *Inscription de Turin*, l. 2-11; cf. Birch, *Inscription of Haremhebi on a Statue at Turin*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 492-493, et *Inscription of Haremhebi*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. X. p. 31-33, Brugsch *Geschichte Ægyptens*, p. 440-441. L'analyse que je donne ici suit le texte de très près et en conserve les principales expressions.

2. Cette partie de l'histoire n'est pas empruntée à l'inscription de Turin; elle résulte de l'étude d'un certain nombre de textes et de représentations, provenant toutes du tombeau d'Harmhabî à Saqqarah et dispersées aujourd'hui dans les Musées, à Gizéh (Mariette, *Monuments Divers*, pl. 74-75, et *Texte*, p. 25-26), à Leyden (Leemans, *Description raisonnée des Monuments Egyptiens*, p. 40-41, c. 1-3, et *Monuments du Musée d'Antiquités*, t. I, pl. 31-24), à Londres (Birch, *Guide to the Egyptian Galleries, Vest.*, nos 550-552, p. 36; cf. Sharpe, *Egyptian Inscriptions*, t. II, pl. 92), à Alexandrie (Wiedemann, *Texts of the second part of the XVIIIth Dynasty*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1888-1889, t. XI, p. 424). Birch le premier a rapporté ces monuments au Pharaon Harmhabî, mais en supposant que celui-ci avait été détrôné par Ramsès Ier, et avait vécu à Memphis dans une situation intermédiaire entre celle de prince et celle de simple particulier (*Inscription of Haremhebi on a Statue at Turin*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 491); cette opinion a été adoptée par Ed. Meyer (*die Stele des Horemheb*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 148-149), rejetée par Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 412-413, et *Supplément*, p. 48) et par moi (*Histoire Ancienne des Peuples de l'Orient*, 4e éd., p. 213, note 6). Tout bien examiné, je crois que l'Harmhabî du tombeau de Saqqarah et le Pharaon Harmhabî ne font qu'un : Harmhabî, déjà assez haut placé pour prendre l'uræus, pas assez pour avoir les cartouches, se serait fait construire un tombeau à Saqqarah, comme Aî et peut-être Ramsès Ier s'en étaient fait construire un à El-Amarna (cf. t. II, p. 335-336, de cette *Histoire*) : c'est aussi maintenant l'opinion qu'Ed. Meyer exprime dans sa *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 271-272.

3. Les fragments du tombeau conservés à Leyden (cf. Leemans, *Description raisonnée des Monuments Égyptiens*, p. 40), le montrent conduisant au Pharaon des Asiatiques et des Éthiopiens chargés de tributs; les expressions et les titres indiqués dans le texte de cette page sont empruntés aux fragments de Gizeh (Mariette-Maspero, *Monuments Divers*, pl. 74 et p. 25-26).

d'Aménôthès. Amon se réjouit de voir ce seigneur, l'héritier des deux mondes, Harmhabì; il le mena avec lui au palais royal, l'introduisit dans les appartements de sa fille auguste la reine Moutnozmit, puis, quand celle-ci, ayant reconnu son enfant, l'eut pressé sur son cœur, tous les dieux éclatèrent en acclamations et leurs cris montèrent jusqu'au ciel[1]. « Voici qu'Amon arrive et son fils devant lui, au palais, afin de poser le diadème sur sa tête et d'allonger la durée de sa vie! Nous donc installons-le dans sa charge, donnons-lui les insignes de Râ, prions Amon pour celui qu'il nous a amené comme notre protecteur; qu'il ait les fêtes de Râ et les années d'Horus en tant que roi, qu'il accomplisse son bon plaisir dans Thèbes, dans Héliopolis, dans Memphis, et qu'il augmente la vénération dont ces villes sont enveloppées. » Et aussitôt ils décidèrent que le Pharaon nouveau s'appellerait l'Horus taureau robuste, puissant en projets sages, le maître du Vautour et de l'uræus très merveilleux en Thèbes, l'Horus vainqueur qui se plaît à la Vérité et qui soutient les deux terres, le seigneur du midi et du nord Sozirkhopîrourî élu de Râ, le rejeton du Soleil Harmhabì Mîamoun, vivificateur. Le cortège revint ensuite au palais, le roi marchant en avant d'Amon; là, le dieu embrassa son fils, lui posa les diadèmes sur la tête et lui livra l'empire du monde, les peuples étrangers et ceux de l'Égypte, ainsi qu'il en avait la faculté comme souverain de l'univers[2].

C'est le thème ordinaire des récits d'avènement. Pharaon est le fils de dieu, choisi par son père entre tous ceux qui pourraient y avoir droit, afin d'occuper quelque temps le trône d'Horus : comme il n'est roi que par un décret d'en haut, il doit avouer publiquement sa dette de gratitude au même instant de saisir le pouvoir, et témoigner un respect sans limite pour celui qui l'a fait ce qu'il est. Ici pourtant le protocole recouvre autre chose que la formalité traditionnelle, et ses phrases banales empruntent une signification particulière aux circonstances. Insulté et proscrit par Khouniatonou, Amon n'avait été réhabilité qu'à moitié sous les successeurs immédiats de son ennemi. Ils

1. Une petite lacune ne permet pas de traduire exactement le texte en cet endroit (*Inscription de Turin*, l. 15-16). On y lit qu'Amon « se rendit au palais, mit le prince en avant de lui jusqu'au sanctuaire de sa fille (à lui Amon) la très auguste....; elle versa l'eau sur les mains, elle embrassa les beautés (du prince), elle se mit en avant de lui ». On voit que le nom de la fille d'Amon manque, et Birch a cru qu'il s'agissait d'une princesse terrestre épousée par Harmhabi (*Inscription of Haremhebi on a Statue at Turin*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 489-491), Moutnozmit, d'après Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 442-444). S'il n'est pas ici question d'une déesse qui prenait part aux cérémonies comme Amon, mais bien de Moutnozmit, il faut en conclure que celle-ci, héritière et reine de par la naissance, avait dû faire une cession de son propre droit par quelques rites, avant que son fils pût être couronné.

2. *Inscription de Turin*, l. 12-20; cf. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 441-443.

l'avaient réintégré dans ses privilèges et dans son culte, ils s'étaient réconciliés avec lui et déclarés ses fidèles, mais ç'avait été pour eux nécessité politique au moins autant que foi religieuse; ils avaient continué à tolérer sinon à favoriser la doctrine rivale, et le temple du Disque odieux déshonorait encore le sanctuaire de Karnak par son voisinage. Harmhabî au contraire était l'homme d'Amon, qu'Amon avait pétri dans l'œuf et qu'il avait dressé à



LE PREMIER PYLÔNE D'HARMHABÎ À KARNAK[1].

n'adorer que lui dès la naissance : son triomphe marquait la fin des mauvais jours et inaugurait une ère nouvelle, pendant laquelle Amon entendait bien dominer seul sur Thèbes et sur le monde. Le roi, dès le lendemain de son intronisation, montra une ardeur égale à celle des premiers Aménôthès pour les intérêts de son père divin : il renversa les obélisques d'Atonou et l'édifice qu'ils précédaient, puis, afin d'en effacer le souvenir à jamais, il noya les débris dans la maçonnerie des deux pylônes qu'il bâtit sur leur emplacement, au sud des portes de Thoutmosis III. Ils y restèrent cachés pendant des siècles, mais, en l'an 27 avant Jésus-Christ, un tremblement de terre formidable les ramena brusquement à la lumière : partout dans les ruines, au pied des portes en granit disloquées ou des colosses décapités, parmi les

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Beato prise en 188[illegible].*

amas de blocs échappés des massifs, on aperçoit des lambeaux d'oraisons au Disque, des scènes d'adoration, des cartouches d'Aménôthès IV, d'Aï, de Toutânkhamon[1]. Ce qu'Harmhabî avait commencé à Thèbes, il le continua avec non moins de zèle d'un bout à l'autre de la vallée. « Il restaura les sanctuaires depuis les marais d'Athou jusqu'en Nubie, il en refit les sculptures mieux qu'elles n'étaient jadis, sans parler des belles choses qu'il y accomplit, si bien que Râ se réjouit en les voyant. Ce qu'il y découvrit gâté d'auparavant, il le remit en place, érigeant pour une statue qui manquait cent statues de figure exacte en pierre de prix. Il inspecta les villes des dieux qui étaient ruinées en cette terre, et il les installa telles qu'elles avaient été au temps de la première Ennéade[2], et il leur alloua des biens et des offrandes pour chaque jour, ainsi qu'une vaisselle sacrée toute d'or et d'argent; il les peupla de prêtres, d'hommes du livre, de soldats bien choisis, et il leur assigna des champs, des bestiaux, tout l'appareil nécessaire à prier Râ chaque matin[3]. » A ces mesures inspirées par l'intérêt des vieilles divinités, il en joignit d'autres qui assuraient le bien-être des hommes et la marche régulière de l'administration. Les employés et les soldats égyptiens manifestaient dès lors un penchant fâcheux à pressurer le fellah, sans se préoccuper des mécomptes que leurs rapines préparaient au fisc. Une surveillance de tous les instants pouvait seule les refréner, et les Pharaons le mieux obéis, Thoutmosis et Aménôthès III eux-mêmes, avaient dû recourir fréquemment à la rigueur des lois pour empêcher qu'ils ne volassent de façon trop scandaleuse[4]. Les querelles religieuses des dernières années, affaiblissant l'autorité du pouvoir central, avaient fait la partie belle à ces oppresseurs. Les scribes et es collecteurs de taxes réquisitionnaient pour le service des contributions les barques des petites gens, chargées ou non, et une fois qu'ils les tenaient ils ne les lâchaient plus : le volé perdait sa cargaison, et il ne savait plus comment livrer aux magasins royaux les denrées diverses avec lesquelles il avait compté payer l'impôt. Dès que la cour arrivait en quelque endroit, les valets se répandaient aux alentours et confisquaient les herbages ou s'emparaient des esclaves, soi-disant pour l'usage du roi, en réalité pour leur propre bénéfice. Les soldats s'appropriaient toutes les peaux de bêtes, sans doute afin

1. Les debris en ont été recueillis surtout dans Nestor Lhôte, *Papiers inédits*, t. III, p. 80, 96-97, 101, 104-105, dans Prisse d'Avennes, *Monuments*, pl. X-XI, et dans Lepsius, *Denkm.*, III, 110 *c-g*, 119 *a-b*.

2. Pour le sens de cette expression, cf. ce qui est dit au t. I, p. 142, 159, de cette *Histoire*.

3. *Inscription de Turin*, l. 22-25; cf. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 443-444.

4. Harmhabi se réfère à des édits de Thoutmosis III (*Inscription d'Harmhabi*, l. 29); pour les mesures fiscales d'Aménôthès III, voir ce qui est dit au t. II, p. 299, de cette *Histoire*.

de s'en fabriquer des cuirasses ou des casques et d'en doubler leurs boucliers : quand le trésor réclamait du cuir, personne n'en trouvait plus nulle part. Et il n'y avait guère moyen d'en appeler à la justice : les chefs des villes et des bourgs, les prophètes, ceux qui auraient dû protéger le contribuable, recevaient de l'argent afin d'absoudre le criminel et ils condamnaient l'innocent trop pauvre pour les acheter. Harmhabî, qui cherchait sans cesse l'occasion d'écraser l'injustice et de punir le mensonge, se décida enfin à promulguer un édit des plus durs contre les magistrats et contre les officiers prévaricateurs : tous ceux d'entre eux qui seraient convaincus d'avoir manqué à leur devoir auraient le nez coupé et seraient exilés pour la vie à Zalou, sur la frontière orientale[1]. Ses ordres, exécutés en conscience, ne tardèrent pas à produire des effets salutaires, et comme il ne voulut jamais rien relâcher de leur sévérité, les exactions cessèrent à l'avantage des caisses de l'État. Le dernier de chaque mois il ouvrait à la foule les portes de son palais. Qui voulait déclinait son nom au



AMENOTHÈS IV,
FRAGMENT REMPLOYÉ PAR HARMHABÎ.[2]

commandant de la garde, puis il entrait dans la cour d'honneur, où des victuailles étaient servies en quantité, et il mangeait à sa faim en attendant son tour d'audience. Cependant le roi siégeait, en vue de tous, à la tribune d'où il jetait à ses fidèles les colliers et les bracelets d'or : il évoquait les réclamations l'une après l'autre, il écoutait chaque affaire, il énonçait son arrêt en quelques mots très brefs, et il congédiait ses sujets, heureux et fiers d'avoir été jugés par le souverain[3].

Les portraits d'Harmhabî donnent l'intuition d'un caractère tout ensemble énergique et doux. Le plus beau n'est qu'un fragment détaché d'une statue en granit noir, dont le ton lugubre inquiète le spectateur et le déroute au premier abord. La face, jeune encore, respire une mélancolie assez rare chez les

1. Cf. t. II, p. 22-23, de cette *Histoire*, ce qui est dit de Zalou et de sa population de forçats.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* Prisse d'Avennes, *Monuments égyptiens*, pl. XI, n. 2. C'est un des bas-reliefs du temple d'Atonou à Karnak, remployé par Harmhabî dans la construction de l'un de ses propres pylônes.

3. Tous ces détails sont empruntés à la stèle découverte en 1882 (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 134), publiée rapidement par Bouriant (*A Thèbes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 41 sqq.), puis traduite et commentée par Max Müller (*Erklärung des grossen Dekrets des Königs Har-m-hebe*, dans la *Zeitschrift*, 1888, p. 70-94). Le texte est si mutilé qu'il est impossible de le rendre mot pour mot dans toutes ses parties, mais le sens en est assez clair pour qu'on en puisse analyser le contenu de façon certaine.

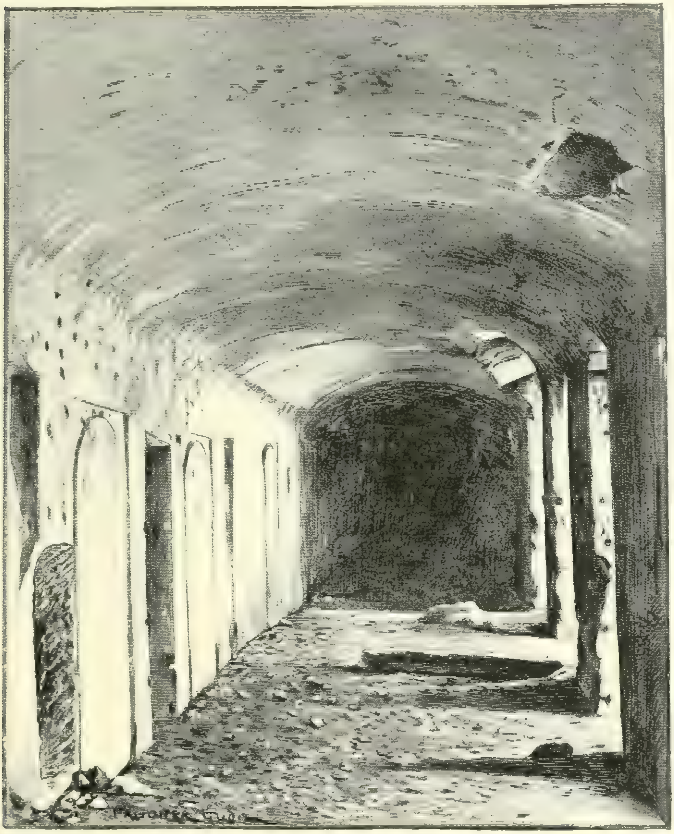
Pharaons de la grande époque : le nez est droit, mince, bien attaché au front, l'œil long, voilé de paupières un peu lourdes; les lèvres larges, charnues, contractées légèrement aux commissures, se découpent à arêtes vives, avec une vigueur singulière, et le menton ferme et fin est à peine alourdi par l'immense barbe postiche qui en descend. Chaque détail est traité avec autant de souplesse que si le sculpteur avait eu sous la main une pierre tendre, et non pas une matière à peu près inattaquable au ciseau : la sûreté de la touche est poussée si loin qu'on oublie la difficulté du travail pour ne plus songer qu'à la valeur de l'œuvre. L'expression rêveuse de sa physionomie n'empêcha pas Harmhabî de déployer au dehors la même activité qu'au dedans. Vers le sud, l'Égypte n'avait jamais renoncé à dominer sur la vallée entière, jusques aux plaines du Sennaar, mais, depuis Aménôthès III, aucun souverain n'avait, ce semble, daigné conduire de sa personne les expéditions dirigées contre les tribus du Haut-Nil : il voulut raviver l'usage qui imposait aux Pharaons l'obligation de faire leurs premières armes en Éthiopie, comme jadis Horus fils d'Isis, et il saisit le prétexte de quelques razzias pour mener lui-même un corps de troupes au cœur des pays nègres. C'était le moment où il venait de prescrire la construction des deux pylônes méridionaux à Karnak, et l'activité régnait dans les carrières de Silsiléh : il y avait creusé en plein grès, sur la rive gauche du Nil, une chapelle commémorative, qu'il dédia à son père Amonrâ de Thèbes, puis aux divinités locales Hâpi le Nil et Sobkou le patron d'Ombos.



HARMHABI [1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey.* Le monument a été reproduit dans Mariette, *Album photographique du Musée de Boulaq*, pl 34, dans Rayet, *Monuments de l'Art Antique*, t. I, puis dans Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 711, et dans Maspero, *Archéologie Egyptienne*, p. 222; Mariette avait pensé y reconnaître le portrait de Mînéphtah, fils et successeur de Ramsès II (*Notice des principaux Monuments*, 1876, p. 92, n° 22). En opérant des fouilles à Karnak au point où il avait été trouvé, j'ai mis au jour d'autres fragments desquels il semble résulter qu'il représente Harmhabî et non pas Mînéphtah (*Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 425, n° 610) : les traits sont très analogues à ceux de la statue de Turin.

Le sanctuaire s'enfonce assez avant dans la montagne, et les pièces obscures y sont décorées des scènes d'adoration usuelles, mais la galerie voûtée qui le



LA GALERIE VOÛTÉE DU SPEOS AU GEBEL SILSILEH[1]

précède étale sur sa paroi occidentale le triomphe du roi. On l'y voit qui reçoit d'Amon l'assurance d'une vie durable et heureuse, ou qui décoche ses flèches contre une tourbe d'ennemis en déroute : des Éthiopiens lèvent vers lui leurs mains suppliantes, des soldats défilent avec leurs prisonniers, au-dessus

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger.*

d'une porte, douze chefs militaires le promènent haut sur leurs épaules, tandis qu'un groupe de prêtres et de nobles le salue et l'encense[1]. Vers le même temps, des navires battaient la mer Rouge et leurs capitaines renouaient les communications officielles avec le Pouanît; les chefs des Somalis reparurent au palais comme sous Thoutmosis III[2]. C'étaient en réalité les guerres d'Amon qui recommençaient. Le dieu, négligé depuis un demi-siècle, avait plus que jamais besoin d'or et d'argent pour ses coffres, de maçons pour ses édifices, d'esclaves et de bestiaux pour ses fermes, d'essences parfumées et d'encens pour ses offices journaliers : ses ressources s'étaient épuisées peu à peu, et son trésor allait demeurer vide s'il n'employait ses moyens accoutumés de le remplir. Il lança Harmhabî contre les pays qui l'enrichissaient jadis, contre le sud en premier lieu, puis, après avoir décrété la victoire, il revendiqua naturellement la part la plus grosse des dépouilles, et il se retourna vers l'Asie. Les armées égyptiennes reprirent le chemin de la Cœlé-Syrie, et si elles y eurent la partie moins belle qu'aux bords du Nil, elles n'en finirent pas moins par y triompher. Elles dépaysèrent ceux de leurs adversaires qui leur avaient opposé la résistance la plus opiniâtre, elles rasèrent les cités rebelles ou elles les détruisirent par le feu : les populations, réfugiées dans la montagne et menacées d'y périr de faim, implorèrent une paix qui leur fut accordée aux conditions ordinaires de l'hommage et du tribut[3]. On ne sait pas exactement jusqu'où il pénétra : la liste des villes et des nations qu'il se vantait d'avoir soumises comprend, avec des noms inconnus, d'autres qui étaient déjà célèbres ou qui allaient le devenir, les Arad, Pibouhkou, le Khâti, peut-être l'Alasia[4]. Les Haoui-nîbou eux-mêmes ressentirent le contre-coup des événements, et plusieurs de leurs chefs, d'accord

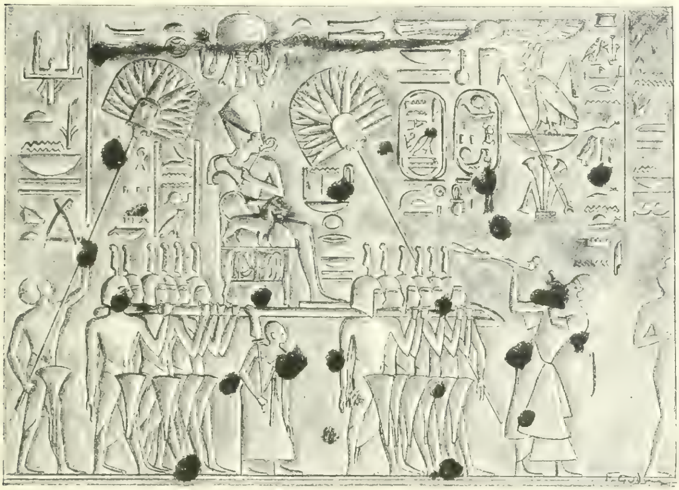
1. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. CX-CXIII, et t. I, p. 260-261; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. XLIV, 2-5, et t. III, P^e 1^a, p. 277-287; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 120-121. La valeur du monument a été complètement mise en lumière par CHAMPOLLION, *Lettres écrites d'Egypte*, 2e éd., p. 185-187. La série des peuples vaincus était représentée à Karnak sur la face interne de l'un des pylônes qu'Harmhabî avait bâtis (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, t. II, p. 177-178; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, t. III, P^e 1^a, p. 289); elle paraît avoir été usurpée par Ramsès II.

2. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, t. II, p. 179-180; BRUGSCH, *Recueil de Monuments*, t. II, pl. LVII, 3 et p. 69; MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 88, et *Texte*, p. 27; BOURIANT, *Lettre à M. Max Müller sur le mur de Horemheb à Karnak*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 43.

3. Ces détails sont empruntés à un fragment d'inscription conservé aujourd'hui au Musée de Vienne et publié par Wiedemann (*Texts of the Second Part of the XVIIIth Dynasty*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1886-1889, t. XI, p. 425), puis par Bergmann (*Ansiedlung Semitischer Nomaden in Ægypten*, dans la *Zeitschrift*, t. XXVII, p. 125-127); Bergmann pense, de même qu'Erman, reconnaître plutôt dans ce texte l'indication d'une immigration en Égypte d'une tribu de Monâtiou.

4. La liste des peuples septentrionaux, sujets plus ou moins réels d'Harmhabî, a été mise au jour en 1882 (MASPERO, *Histoire Ancienne des peuples de l'Orient*, 4e éd., p. 213, note 5); elle a été publiée par Bouriant (*Lettre à M. Max Müller sur le mur d'Horemheb à Karnak*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 41-44) et commentée sommairement par MAX MÜLLER (*Asien und Europa*, p. 292).

sans doute avec les Phéniciens, se présentèrent à Thèbes devant le trône du Pharaon[1]. L'Égypte conservait donc son ascendant, ou du moins elle paraissait le conserver dans ces régions où les rois de la XVIII[e] dynastie avaient dominé depuis les campagnes de Thoutmosis I[er], de Thoutmosis III et d'Aménôthès II. Son influence pourtant n'y prévalait plus aussi incontestée que jadis, non que ses soldats fussent moins vaillants, mais une puis-



LE TRIOMPHE D'HARMHABI AU GEBEL SILSILEH[2]

sance y avait surgi à côté d'elle, dont les armées étaient de force à affronter les siennes sur les champs de bataille et à leur arracher la victoire.

Au delà du Naharaîna, dans les replis profonds de l'Amanus et du Taurus, vivaient — depuis combien de siècles, nul ne le sait — les Khâti, tribus rudes et belliqueuses, apparentées non plus aux Sémites de la plaine syrienne, mais aux populations de langue et de race ambigues qui occupaient les bassins supérieurs de l'Halys et de l'Euphrate[3]. La conquête chaldéenne n'avait fait

1. Wiedemann, *Texts of the Second Part of the XVIII[th] Dynasty*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1888-1889, t. XI, p. 423-424; Bouriant, *Lettre à M. Max Müller sur le mur d'Horemheb à Karnak*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 42.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Daniel Héron.* La teinte noire des trous a été produite par la fumée des feux que les fellahs du voisinage allumaient jadis dans le speos.

3. Sur la vocalisation *Khâti* de ce nom, cf. ce qui est dit au t. II, p. 126, note 6, de cette *Histoire*. Halévy veut que les Khâti soient des Sémites, et il s'appuie pour le prouver sur les documents de l'époque assyrienne (*la Langue des Hittites d'après les textes assyriens*, dans les *Recherches*

que les effleurer : l'égyptienne les toucha à peine, et Thoutmosis III lui-même, après avoir franchi leurs frontières et saccagé plusieurs de leurs villes, ne les compta jamais sérieusement au nombre de ses sujets[1]. Leurs princes usaient de l'écriture cunéiforme à l'exemple de leurs voisins pour correspondre avec l'étranger ; ils avaient donc autour d'eux le cortège de scribes, d'interprètes, d'historiographes officiels qui accompagnait les souverains d'Assour et de Babylone[2]. Ils envoyaient de temps en temps à Pharaon quelque cadeau que celui-ci se plaisait à envisager comme un tribut[3], ou bien ils mariaient leurs filles à Thèbes et ils se montraient soucieux d'entretenir la bonne volonté de leur gendre : ils faisaient surtout le commerce avec lui, et ils le fournissaient de bestiaux, de chars, de ces beaux chevaux cappadociens dont la race demeura célèbre par sa vigueur jusqu'à l'époque hellénique[4] Ils étaient déjà en effet des personnages considérables; leur domaine s'étendait si loin que les contemporains de Thoutmosis III l'appelaient Khâti le Grand, et l'épithète de vil que la chancellerie pharaonique attachait à leur nom montre, par sa virulence même, l'impression qu'ils avaient produite sur

Bibliques, p. 270-288, et *deux Inscriptions Héthéennes de Zindjirli*, dans la *Revue Sémitique*, t. I, p. 242-258). Les Khâti, absorbés en Syrie par les Sémites, auxquels ils étaient mélangés, paraissent avoir été à l'origine des populations non sémitiques, comme l'ont voulu avec Sayce (*the Hamathite Inscriptions*. dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. V, p. 27-29, et *the Monuments of the Hittites*, *Ibid.*, t. VII, p. 251-252, 288-293) Fr. Lenormant (*les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 267 sqq.), Ed. Meyer (*Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 213, et *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 226), Lantsheere (*de la Race et de la Langue des Hittites*, dans le *Compte-rendu du Congrès des Catholiques*, 1891, V[e] section, p. 173 sqq.), Max Müller (*Asien und Europa*, p. 317 sqq.), Winckler (*Geschichte Israels*, t. I, p. 134-136), et la plupart des savants qui ont traité de la question.

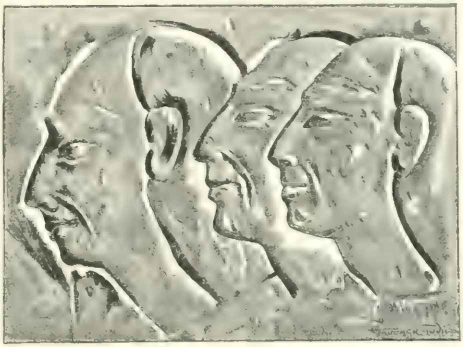
1. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 265, 278-279, de cette *Histoire*. Sur cet effacement des Khâti au temps de Thoutmosis III, cf. les observations présentées par E. DE ROUGÉ, *Leçons professées au Collège de France*, dans les *Mélanges d'Archéologie Egyptienne et Assyrienne*, t. II, p. 270-271; c'est le premier travail sérieux qui ait été fait sur la matière, celui d'après qui les notions relatives aux débuts de la puissance hittite sont passées dans les ouvrages plus récents.

2. Une lettre du roi des Khâti au Pharaon Aménothès IV est écrite en caractères cunéiformes et en langue sémitique (WINCKLER-ABEL, *der Thontafelfund von El-Amarna*, p. 17; cf. DELATTRE, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 548-550). On a pensé que d'autres documents, conçus en un idiome non sémitique et provenant du Mitâni et de l'Arzapi (WINCKLER-ABEL, *der Thontafelfund von El-Amarna*, pl. 9, 28-33; cf. les trois études de JENSEN, *Vorstudien zur Entzifferung des Mitanni*, de BRUNNOW, *die Mitani-Sprache*, et de SAYCE, *the Language of Mitanni*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. V, p. 166-274), cachent un dialecte de la langue des Khâti ou cette langue même. Un « écrivain des livres », attaché à la personne du roi des Khâti, Khâtousarou, est nommé parmi les morts relevés sur le champ de bataille à Qodshou (E. DE ROUGÉ, *le Poème de Pen-ta-our*, 1856, p. 9-10).

3. C'est ainsi probablement qu'il faut entendre la mention du tribut des Khâti dans les *Annales de Thoutmosis III*, l. 26, en l'an XXXIII, ainsi qu'en l'an XL (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 30 *a*, l. 7). Une des lettres d'El-Amarna annonce des cadeaux de ce genre (WINCKLER-ABEL, *der Thontafelfund von El-Amarna*, n° 18, pl. 15), que le roi de Khâti adresse au Pharaon Aménôthès IV pour célébrer son avènement, et le prier de conserver avec lui les bonnes relations traditionnelles dans leurs deux familles. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 329, de cette *Histoire*.

4. Les chevaux des Khâti sont désignés par l'épithète *abari*, forts, vigoureux, ainsi que les taureaux (*Papyrus Anastasi IV, pl. XVII, l. 8-9*; cf. BONDI, *dem Hebräisch-phönizischen Sprachzweige angehörige Lehnwörter*, p. 24-26). Le roi d'Alasia, offrant une spéculation avantageuse au Pharaon Aménôthès III, lui conseille de ne point faire d'affaires avec le roi des Khâti ni avec celui de Sangar (BEZOLD-BUDGE, *the Tell el-Amarna Tablets, n° 5*, p. 13, l. 20-21), et il donne ainsi la preuve que l'Égypte était en relations de commerce habituelles avec les Khâti.

l'esprit de leurs adversaires[1]. Leur type les distingue nettement des nations auxquelles ils confinaient vers le sud. Les dessinateurs les représentent brefs et épais de taille, mais vigoureux, bien membrus, larges d'épaules et d'encolure pendant la jeunesse, souvent obèses avec l'âge. Leur tête est longue, lourde, front déprimé, menton moyen, nez proéminent, sourcils et pommettes saillants, yeux petits, obliques, enfoncés sous l'arcade, bouche charnue encadrée à l'ordinaire entre deux sillons profonds, carnation d'un blanc jaunâtre ou rougeâtre plus claire que celle des Phéniciens ou des gens d'Amaourou[3]. Leur vêtement journalier consistait tantôt en une chemise à manches courtes, tantôt en une sorte de pagne, plus ou moins ample selon le rang de l'individu qui le portait, et retenu aux reins par une ceinture; ils y joignaient un manteau étroit, rouge ou bleu, garni de franges comme celui des Chaldéens, qui leur passait sur l'épaule gauche et sous l'aisselle droite, de manière à leur dégarnir une seule épaule. Ils se chaussaient de mocassins à semelle forte, recourbés sensiblement de la pointe[4], et ils s'enfermaient les



[illegible] TÊTES DE SOLDATS HITTITES[2].

1. *Annales de Thoutmosis III*, l. 26, et Lepsius, *Denkm.*, III, 30 *a*, l. 7. M. de Rougé se demandait si Khâti *le petit* n'était pas le nom des Hittites d'Hébron (*Leçons professées au Collège de France*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. II, p. 270). L'expression *Khâti le grand* a été rapprochée de celle de Khanirabbat, *Khani le grand*, qui, dans les textes assyriens, désignerait une partie de la Cappadoce, où se trouvait le canton de Miliddi, et cette assimilation a trouvé un défenseur ardent dans Max Müller, *Asien und Europa*, p. 320, et Niebuhr, *Studien und Bemerkungen zur Geschichte des Alten Orients*, p. 94-96. Jusqu'à nouvel ordre la lecture la plus probable du nom est non point Khani*rabbat*, mais Khani*galbat* (Jensen, *Vorstudien zur Entzifferung des Mitanni*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. V, p. 177, n. 1, et *Grundlagen für eine Entzifferung der Cilicischen Inschriften*, p. 4-5; Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 174, 259). Le nom de Khani-Galbat s'est peut-être conservé dans le nom de Djoulbat que les géographes arabes du moyen âge appliquent à un canton situé dans la petite Arménie (Halévy, *deux Inscriptions hétéennes de Zindjirli*, dans la *Revue Sémitique*, t. I, p. 244).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger.* Ce sont trois des soldats de l'armée hittite engagée à la bataille de Qodshou sous Ramsès II.

3. Sayce-Ménant, *les Hétéens, Histoire d'un Empire oublié*, p. 6, et Sayce, *the Races of the Old Testament*, p. 132-140; Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 279-286; Max Müller, *Asien und Europa*, p. 331. Des populations de type semblable subsistent aujourd'hui encore en Cœlé-Syrie (Conder, *Heth and Moab*, p. 16, 22) et en Anatolie (Wilson, *Recent Biblical Research in Palestine, Syria and Asia Minor*, dans les *Quarterly Statements* du *Palestine Exploration Fund*, 1884, p. 49).

4. Ce détail, qui ne laisse pas que d'avoir une assez grande importance, a été relevé pour la pre-

mains dans des gants qui leur montaient à mi-bras. Ils se rasaient la moustache et la barbe, mais ils épargnaient leur chevelure; ils la divisaient seulement en deux ou trois mèches qui leur retombaient sur le dos et sur la poitrine. Le roi coiffait comme insigne un haut bonnet pointu, qui rappelle d'assez loin la couronne blanche des Pharaons. Leur costume était dans son ensemble mieux étoffé et plus pesant que celui des Syriens ou des Égyptiens[1]. Les montagnes et les plateaux qu'ils habitaient présentent en effet des contrastes de chaleur et de froidure extraordinaires. Si les étés y brûlent tout, les hivers y sévissent d'une rigueur extrême et s'y traînent des mois durant : il faut s'y habiller et s'y botter avec soin, si l'on veut résister à la neige et aux vents glacés de décembre. Ce qu'étaient les villes et la vie privée du menu peuple et des grands, nous ne l'imaginons guère. Une partie au moins des paysans devaient s'abriter dans des villages à demi souterrains, semblables à ceux qu'on nous signale encore de ces côtés[2]; les citadins et les nobles avaient adopté la plupart des coutumes et des modes chaldéennes ou égyptiennes en usage chez les Sémites de Syrie. Leur religion vénérait une multitude de génies secondaires qui hantaient la tempête et les nues, la mer, les fleuves, les sources, les montagnes, les bois; au-dessus de cette foule, plusieurs souverains de la foudre ou de l'air, des dieux Soleil, des dieux Lune, dont le principal s'appelait Khâti et passait pour être le père de la nation[3]. On leur croyait à tous le caractère belliqueux et sauvage. Les Egyptiens se figuraient les uns sous l'espèce de Râ[4], les autres sous celle de Sît ou plutôt de Soutkhou, ce patron des Hyksôs qu'ils avaient identifié

mière fois par Sayce (cf. Wright, *the Empire of the Hittites*, 1st ed., p. xii-xiii). On le retrouve sur la plupart des monuments que les peuples d'Asie Mineure nous ont laissés (Perrot, *Mémoires d'Archéologie, d'Épigraphie et d'Histoire*, p. 52-53, et *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 562-564), et c'est un des indices les plus caractéristiques de l'origine septentrionale des Khâti (Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 299 sqq.; Max Müller, *Asien und Europa*, p. 327-328; et les doutes élevés à ce sujet par Jensen, *Grundlage für eine Entzifferung der cilicischen Inschriften*, p. 5-6). Les artistes égyptiens et les dessinateurs modernes l'ont négligé assez souvent, et la plupart d'entre eux ont représenté les Khâti sans chaussure.

1. Les renseignements sur le costume des Khâti ont été recueillis pour la première fois par Osburn, *Egypt, her Testimony to the Truth*, p. 130-132, puis complétés par Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 297-299, 303-305, par Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 562-564, et enfin par Max Müller, *Asien und Europa*, p. 324-330.

2. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 587.

3. Le peu qu'on sait de la religion des Khâti a été réuni par E. de Rougé, *Leçons professées au Collège de France*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. II, p. 274-275, 278-280, puis par Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 305-313, et par Wright, *the Empire of the Hittites*, 1st ed., p. 73-78; cf. Max Müller, *Europa und Asien*, p. 330-331. Le principal document qui nous la fasse connaître est le traité de Ramsès II avec Khâtousarou, dont les dernières clauses (l. 26-32, 36-37) invoquent les dieux de l'Égypte et ceux des Khâti; cf. le texte chez Bouriant, *Notes de Voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 157-160.

4. Les inscriptions ciliciennes d'époque gréco-romaine nous révèlent l'existence dans ces régions d'un dieu Ρω, Ῥως (Sachau, *Bemerkungen zu Cilicischen Eigennamen*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VII, p. 88-90) : ce dieu existait-il parmi les Khâti, et l'assonance a-t-elle suggéré aux

avec Sit : chaque ville possédait son héros tutélaire dont ils parlaient comme de son Soutkhou, Soutkhou de Paliqa, Soutkhou de Khissapa, de Sarsou, de Salpina. Les déesses devenaient de même à leurs yeux des Astartés, et ce seul fait suffit à nous suggérer qu'elles participaient du double tempérament de leurs sœurs phéniciennes ou chananéennes, chastes, guerrières et farouches par certains côtés de leur nature, lascives et pacifiques par certains autres. Tel dieu s'intitulait Maourou, tel Targou, Qaoui, Khépa[1]; Tishoubou était certainement le maître de l'orage et de l'atmosphère, le Ramman des Assyriens, Shaousbi répondait à Shala et à Ishtar, la reine de l'amour[3], mais nous ignorons le plus souvent ce qui se cachait sous chacun des noms divins, quelle figure on prêtait aux êtres qu'ils désignaient, de quels attributs ils étaient investis. La plupart d'entre eux étaient des hommes ou des femmes de taille gigantesque, parés comme les princes et les princesses d'ici-bas : ils brandissaient leurs armes ou les insignes de leur autorité, une fleur, une grappe de raisin, et ils recevaient les offrandes assis sur un siège devant un autel



UN ROI HITTITE[2].

Égyptiens l'existence d'un dieu Râ chez ce peuple, ou bien ont-ils traduit simplement dans leur langue le nom du dieu hittite qui représentait le Soleil?

1. Les noms de Maourou et de Qaoui sont déduits des noms Maourousarou et Qaouisarou, portés par des Khâti (E. de Rougé, *Leçons professées au Collège de France*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. II, p. 274-275) : Qaoui est probablement le héros éponyme des gens de Qoui, comme Khâti l'est de ceux de Khâti. Tarkou et Tisoubou me paraissent être contenus dans les noms de Targanounasa, Targazatas et de Tartisoubou (E. de Rougé, *l. l.*, p. 275); Tisoubou serait identique au Tèssoupas qui est mentionné dans la lettre de Doushratta écrite en mitânien (Sayce, *the Language of Mitanni*, dans la *Zeitschrift fur Assyriologie*, t. V, p. 269-270; cf. Jensen, *Vorstudien zur Entzifferung des Mitanni*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 59-60, 65-66, 68), et au Toushoupou d'une autre lettre du même (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 8, p. 18, 2, l. 15, 75; cf. Zimmern, *Briefe aus dem Funde in El-Amarna*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. V, p. 154-155, 162-163), et d'une dépêche de Tarkondaradoush (Abel-Winckler, *der Thontafelfund von El-Amarna*, n° 10, l. 22; cf. Boissier, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 421-422). Targou, Targa, Targanou, s'assimile au dieu Tarkhou, qui nous est connu par les noms propres de ces régions conservés dans les inscriptions assyriennes et dans les inscriptions grecques (Sayce, *the Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 284-286; Jensen, *Vorstudien zur Entzifferung des Mitanni*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 70; Sachau, *Bemerkungen zu Cilischen Eigennamen*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VII, p. 90-94). Sur le rapprochement qu'on peut faire de lui et du cosséen Tourgou (t. II, p. 115, de cette *Histoire*), cf. Hilprecht, *die Votiv-Inschrift eines nicht erkannten Kassitenkönigs*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VII, p. 316, n. 3. Khéba, Khépa, Khipa, serait une dénomination de Rammân (Boissier, *Notes sur les lettres de Tell el-Amarna*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VII, p. 348); on le retrouve dans les noms des princesses Tadoukhipa, Giloukhipa, Pououkhipa.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Lepsius, *Denkm.*, III, 196 *a*. C'est Khâtousarou, le roi des Khâti, qui fut contemporain de Ramsès II pendant plus de trente ans.

3. Le rapprochement de Toushoupou, Tèssoupas, Tisoubou avec Rammânou résulte d'une tablette

ou debout sur l'animal qui leur était consacré, un lion, un cerf, un bouquetin[1]. Les temples des villes ont disparu, mais il ne semble pas qu'ils aient été jamais ni bien vastes, ni bien magnifiques; le culte s'exerçait de préférence sur le sommet des montagnes, auprès des sources, au fond de grottes mystérieuses, où la divinité se révélait à ses prêtres et accueillait ses dévots plusieurs fois l'an, dans des fêtes solennelles[2].

L'organisation politique ne nous est guère mieux connue que la religion. Nous devinons pourtant qu'elle était féodale, et que chacun des clans avait son prince héréditaire, comme il avait ses dieux : l'ensemble obéissait à un roi commun, et il agissait avec plus ou moins d'efficacité, selon le tempérament et l'âge de ce souverain[3]. Les contingents particuliers, tant qu'is furent convoqués ou menés avec mollesse par un chef incapable de les fondre en une masse unique, ne pouvaient pas produire une impression sérieuse sur les vieux régiments égyptiens bien dirigés par des généraux vigoureux : ils contenaient néanmoins les éléments d'une armée excellente, supérieure pour la quantité et pour la qualité des soldats à toutes celles que la Syrie avait mises en ligne jusqu'alors. L'infanterie ne comptait qu'un nombre restreint d'archers ou de frondeurs. Elle ne portait à l'ordinaire ni bouclier, ni cuirasse, mais seulement un bonnet rembourré, orné d'une floche et servant de casque. Le gros en était armé de la demi-pique et de l'épée en couperet, ou plus souvent du glaive court à poignée grêle, à lame plate et de tranchant double, très large vers la base et très pointue; elle combattait en phalanges épaisses, dont le choc devait être rude à affronter, car elle se recrutait pour une part au moins parmi les montagnards du Taurus, robustes et âpres à la peine[4]. La charrerie comprenait la noblesse et l'élite des guerriers,

assyrienne publiée par Bezold (dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1886-1887, t. IX, p. 377, et *a Cuneiform List of gods*, 1888-1889, t. XI, pl. I, l. 18); il a permis à Sayce (*the Language of Mitanni*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. V, p. 269-270) et à Jensen (*Vorstudien*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 59-60) de déterminer la nature du dieu. Shaousbi (Abel-Winckler, *der Thontafelfund*, pl. 33, l. 98) a été identifiée avec Ishtar ou Shala par Jensen (*Vorstudien*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. V, p. 202, note 1, t. VI, p. 71).

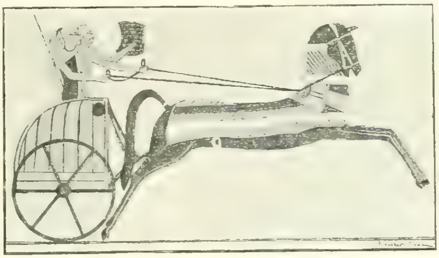
1. Voir des figures de ce genre, dont plusieurs seront reproduites plus tard, dans Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 525-526, 549-550, 767.

2. Les fêtes et les cités religieuses de l'époque grecque sont décrites par Strabon, XII, II, § 3, 6, 7, p. 535, 536, 537; elles étaient fort anciennes, et l'institution, sinon la manière de les célébrer, peut en remonter jusqu'à l'époque hittite (Ramsay-Hogarth, *Pre-hellenic Monuments of Cappadocia*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, p. 77 sqq.).

3. Le bulletin de la bataille de Qodshou sous Ramsès II nous montre le prince de Khâti, entouré de ses vassaux (cf. le passage inséré au t. II, p. 397-398, de cette *Histoire*). La preuve que le même état féodal existait, dès le temps de la XVIIIe dynastie, nous est fournie par la lettre où Doushrattâ, roi de Mitâni, raconte la révolte de son frère Artassoumara, au Pharaon Aménôthès IV (cf. t. II, p. 298, de cette *Histoire*), et parle des secours qu'un des chefs voisins, Pirkhi, et le Khâti entier accorda à ce personnage.

4. Les documents relatifs à l'armement des Khâti ont été réunis par Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 324-329.

mais elle possédait un matériel et une tactique assez différents de ceux des Égyptiens. Ses chariots pesaient plus, et la caisse, au lieu de s'évider, avait sur les côtés des panneaux pleins dont le rebord supérieur, tantôt se coupait presque en carré, tantôt se raccordait au plancher par une courbe disgracieuse. Elle était frappée sur le devant de deux disques en métal, et consolidée de lames en cuivre ou en bronze parfois dorées ou argentées; on n'y voyait point les étuis et les carquois qui ne manquent jamais aux chars égyptiens, car les soldats qui la montaient recouraient rarement à l'arc et aux flèches. Ils étaient trois, le cocher, l'écuyer, chargé de protéger ses compagnons au moyen d'un petit bouclier carré ou rond à double échancrure latérale, le gendarme enfin qui maniait l'épée et la lance. Les princes hittites que la fortune appareilla avec Thoutmosis III et avec Aménôthès II ne surent pas tirer un parti suffisant des forces latentes qui les entouraient; c'est probablement à la faiblesse de leur caractère ou à la turbulence de leurs barons qu'il convient d'attribuer le rôle effacé qu'ils jouèrent alors dans les révolutions du monde oriental. L'affermissement sur leur frontière méridionale d'un puissant empire militaire ne pouvait pourtant que leur déplaire; s'ils préférèrent ne pas s'engager contre lui dans de grandes guerres qui risquaient de leur être funestes, ils poursuivirent une politique d'incursions rapides et d'intrigues sourdes qui tournaient presque toujours à leur avantage, sans les compromettre par trop. Les généraux de Pharaon châtiaient l'une ou l'autre de leurs bandes[2], et les sculpteurs gravaient une fois de plus leurs noms sur un pylône de Thèbes parmi ceux des nations vaincues, mais ces accidents fâcheux pour leur vanité ne les arrêtaient guère. Ils avançaient malgré tout vers le sud, et les lettres des gouverneurs égyptiens signalaient leurs progrès d'année en année : ils trempaient dans tous



UN CHAR HITTITE A TROIS COMBATTANTS[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XXVI. C'est un des chars hittites qui prirent part à la bataille de Qodshou sous Ramsès II, cf. Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CIII, et la vignette insérée au t. II, p. 225, de cette *Histoire*.

2. Allusion à ces incursions des Khati dans les lettres d'Aziru (Winckler-Abel, *Der Thontafelfund von El Amarna*, p. 38, l. 21-29, 39, l. 20-27, 40, l. 37-40, 45, l. 27-32, 46, l. 1-26), dans celles d'Akizzi (Bezold-Budge, *The Tell el-Amarna Tablets*, n° 36, p. 7[illegible] et n° [illegible], p. 7[illegible], l. 9 sqq.

les complots qui se tramaient parmi les Syriens, et les personnages qui voulaient, comme Abdashirti et son fils Azîrou, se débarrasser de l'oppression étrangère, s'adressaient à eux afin d'obtenir des chariots et des hommes[1]. Déjà, sous Aménôthès III, ils avaient profité des discordes du Mitâni pour essayer d'y implanter leur suprématie; mais Doushratta avait battu l'un de leurs princes[2]. Repoussés de ce côté, ils s'étaient rejetés sur la partie du Naharaîna enfermée entre l'Euphrate et l'Oronte, et ils en avaient réduit les cités l'une après l'autre, malgré les appels désespérés qu'elles adressaient au roi thébain; dès Khouniatonou, ils travaillaient à s'annexer le pays de Noukhassi, Nîi, Tounipa, Zinzaourou, ils convoitaient la Phénicie septentrionale et ils menaçaient la Cœlé-Syrie[3]. Les embarras religieux de l'Égypte leur laissèrent le champ libre sous Toutankhamon et sous Aî; quand Harmhabî s'aventura à l'est de l'isthme, il les trouva installés définitivement entre la Méditerranée, le Liban et l'Euphrate. Le prince qui régnait alors sur eux, Sapaloulou, paraît avoir été le fondateur d'une dynastie nouvelle; il noua leurs forces en un faisceau solide, et il réussit presque à faire un seul État de toute la Syrie septentrionale[4]. Le Naharaîna entier lui était soumis; le Zahi, l'Alasia, l'Amaourou avaient passé de la suzeraineté de Pharaon sous la sienne; Carchémis, Tounipa, Nîi, Hamath, figuraient sur la liste de ses cités royales, et Qodshou défendait sa frontière au Midi. Ses progrès n'avaient pas été moins sensibles vers l'Orient. Le Mitâni, l'Arzapi, les principautés de l'Euphrate lui prêtaient hommage jusqu'au Balikh, peut-être jusqu'au Khabour[5]; au delà

1. Azîrou se défend dans une de ses lettres contre l'accusation d'avoir accueilli les messagers du roi des Khâti, quand il ne recevait pas ceux du roi d'Égypte (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 35, p. 73, l. 47-53). La complicité d'Azîrou et des Khâti est dénoncée dans une requête des habitants de Tounipa (Id., *ibid.*, n° 41, p. 84-85, l. 21-28). Dans une lettre mutilée publiée par Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 46, p. 95, un inconnu signale les négociations qu'un petit prince syrien avait entamées avec le roi des Khâti.

2. Cf. ce qui est dit de la lutte entre Doushratta et le Khâti au t. II, p. 298, de cette *Histoire*.

3. Lettre d'Akîzzi où ce personnage, après avoir raconté les malheurs causés par une invasion des Khâti, réclame des secours pour lui et pour les rois de Noukhassi, de Nii, de Zizaourou (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 37, p. 78, l. 40 sqq.). Lettre des habitants de Tounipa où ceux-ci demandent l'envoi d'une armée égyptienne qui les protège contre Azîrou et contre les Khâti (Id., *ibid*, n° 41, p. 84-85, l. 21-28).

4. Sapaloulou porte le même nom que nous rencontrerons plus tard au pays de Patin sous le règne de Salmanasar III, Sapaloulmé (*Monolithe*, col. I, l. 41-42). Il ne nous est connu que par un passage du Traité avec les Khâti, qui le place sur la même ligne que Ramsès Ier (*l. 3*; cf. t. II, p. 401, de cette *Histoire*) : c'est à lui probablement que Harmhabî eut affaire pendant ses campagnes de Syrie (Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 322, 332). Les limites de son empire vers le sud sont indiquées en gros par ce que nous savons des guerres de Séti Ier contre les Khâti : ce prince fut obligé de prendre Qodshou et de soumettre le peuple des Libanais (cf. t II, p. 371, de cette *Histoire*).

5. Le texte du poème de Pentaouîrit (éd. J. de Rougé, dans la *Revue Egyptologique*, t. III, p. 151, 159-161) mentionne, parmi les pays confédérés aux Khâti, le Naharaîna tout entier, c'est-à-dire les pays à l'est et à l'ouest de l'Euphrate, y compris le Mitâni et les principautés nommées dans la correspondance d'El-Amarna, plus quelques cantons dont le site exact n'est point connu, mais qu'on peut placer au nord du Taurus sans trop risquer de se tromper; cf. t. II, p. 389, de cette *Histoire*.

l'Assyrie et la Chaldée lui barraient la route. De ce côté comme de l'autre la fortune le heurtait aux États les plus redoutables du monde asiatique.

Disposait-il de ressources assez considérables pour triompher d'eux ou simplement pour leur tenir tête? Oui, si chacun, se fiant à sa propre vertu, l'attaquait isolément, les Amorrhéens, les gens du Zahi, de l'Alasia, du Naharaîna, unis aux levées des tribus hittites, le mettaient en état de résister, même de l'emporter de haute main dans la lutte finale. Mais une alliance était toujours possible entre Assour ou Babylone et Thèbes. Elle avait existé, au moins sous Thoutmosis IV et sous Aménôthès III[1], tiède il est vrai et d'effet médiocre, car les deux parties n'avaient alors aucun ennemi contre lequel un intérêt ou un danger commun les obligeât à coordonner leur action; l'accroissement rapide du royaume naissant, l'esprit inquiet de ses peuples, ses empiètements sur le domaine où elles étaient habituées à primer seules, n'allaient-ils pas transformer en pacte offensif les conventions plutôt commerciales que militaires dont elles s'étaient contentées jusqu'alors? Si elles se décidaient à marcher de concert, Sapaloulou et ses successeurs, obligés à se défendre sur les deux fronts à la fois, posséderaient-ils chez eux de quoi repousser ce double assaut? Comme nous les connaissons surtout par le témoignage des inscriptions hiéroglyphiques, nous nous sentons enclins à ne considérer en eux que les maîtres de la Syrie septentrionale, et à mesurer leur puissance par la surface du territoire qu'ils occupaient au sud du Taurus, sur les deux rives de l'Euphrate moyen. Ce n'était là pourtant qu'une moitié peut-être de leur empire; le reste se perdait à l'ouest et au nord, par delà les montagnes, dans cette Asie Mineure où la tradition égyptienne des vieux temps avait confondu jadis vingt nations sous l'épithète vague de Haouinibou[2]. La langue officielle s'y tenait encore comme à un terme commode et compris de tous, mais les navigations des Phéniciens, les courses des *Messagers royaux*, probablement aussi les voyages des marchands du Delta, avaient, depuis plus d'un siècle et demi, enseigné aux scribes à distinguer quelque peu entre les nations qu'ils y englobaient. On y rencontrait des Loukou[3], des

1. Voir ce qui est dit à propos de ces alliances au t. II, p. 288, 296-297, de cette *Histoire*.

2. Cf. les passages relatifs aux Haouinibou dans le t. I, p. 391-393, de cette *Histoire*.

3. Les Loukou, Louka, sont mentionnés déjà, sous la forme Loukki, dans la correspondance d'El-Amarna (Abel-Winckler, *der Thontafelfund von El-Amarna*, n° 11, p. 10, l. 10-22; cf. Delattre, *Lettres de Tell-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XIV, p. 129-131), comme pirates ou voleurs de grands chemins. L'identité de ce peuple avec les Lyciens a été indiquée pour la première fois par E. de Rougé, *Extrait d'un mémoire sur les attaques*, p. 4. Elle a été combattue par Brugsch, qui préfère reconnaître en eux les Ligyes (*Geschichte Ægyptens*, p. 578), par Unger (*Manetho*, p. 218), par Halévy (*Études Berbères*, 1re partie, *Essai d'Épigraphie Libyque*, p. 171-175), par Wiedemann (*die ältesten Beziehungen zwischen Aegypten und Griechenland*, p. 9-11),

Danaouna[1], des Shardanes[2], d'autres encore, qui s'échelonnaient sur le premier plan du rivage : ce qu'il y avait au second, derrière ce rideau de tribus côtières, on ne trouvait guère l'occasion de s'en informer avec exactitude. Aussi bien l'Asie Mineure se partage en deux régions de nature et de population tellement distinctes qu'on dirait presque deux terres étrangères l'une à l'autre[3]. C'est au centre un plateau compact, ondulé, incliné en pente douce vers la mer Noire, une sorte de trapèze convexe, bien défini au nord par les Alpes du Pont, au sud par les chaînes tourmentées du Taurus. Une ligne de collines peu élevées le borde irrégulièrement à l'ouest, de l'Olympe de Mysie au Taurus de Pisidie; il s'appuie vers l'est aux fragments de sierras inégales auxquelles on applique le nom peu justifié d'Antitaurus. Un immense cône de volcan, l'Argée, dominait à 4000 mètres l'isthme épais qui rattachait ce massif aux contrées de l'Euphrate : il est éteint aujourd'hui, mais il conservait alors un reste d'activité languissante, et des flammes[4] jaillissaient par intervalles au-dessous des forêts saintes qui ombrageaient ses penchants. Quelques-unes seulement des rivières qui naissent dans l'espace ainsi délimité ont réussi à percer les obstacles qui les séparaient de la mer, et

et *Ægyptische Geschichte*, p. 475), par Ed. Meyer (*Geschichte des Altertums*, t. I, p. 278, 312, et *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 281 ; je la tiens pour bien établie, ainsi que Max Muller (*Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 354-399.

1. Les Danaouna sont mentionnés comme les Loukou dans la correspondance d'El-Amarna (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 30, p. 65, l. 52-55 et p. LXI; cf. Delattre, *Lettres d'El-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1892-1893, t. XIV, p. 6-7, 8). Ils ont été rapprochés des Danaens par E. de Rougé (*Étude sur divers Monuments du règne de Thoutmès III*, p. 29; cf. Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 413, *les Antiquités de la Troade*, t. I, p. 73, 76, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 46-48), des Dauniens d'Italie par Chabas (*Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 292, et *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 38-40), des Libyens qui habitaient la Tænia du lac Maréotis par Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 578). La terminaison en *-aouna*, *-ôna*, de ce mot paraît être la terminaison en -άων (cf. pour une explication possible de ce suffixe, Jensen, *Vorstudien zur Entzifferung des Mitanni*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 68-69) des noms asianiques tels que Lykaôn à côté de Lykos, Kataôn à côté de Kètis et de Kat-patouka; la forme du nom Danaos nous aurait été conservée dans la légende hellénique, tandis que Danaôn n'existerait plus que sur les monuments orientaux. Les Danaouna venaient « de leurs îles », c'est-à-dire des côtes de l'Asie Mineure ou de la Grèce, sans qu'il faille trop prendre ce terme au pied de la lettre : les Égyptiens désignaient volontiers par le mot d'*îles* toutes les terres lointaines situées au nord, par delà la Méditerranée.

2. Les Shardanes ont été rapprochés des Sardes et de l'île de Sardaigne par E. de Rougé (*Extrait d'un mémoire sur les Attaques dirigées contre l'Egypte par les peuples de la Méditerranée*, p. 19-25) et par Chabas (*Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., 186-187, 224, 298-308, 317-321, et *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 35-38), des Khartanoi de Libye par Unger (*Chronologie de Manetho*, p. 218) et par Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 578-579). Max Müller (*Asien und Europa*, p. 371-379) a repris l'hypothèse de Rougé et de Chabas, et il voit en eux des bandes venues de l'île italienne. Je suis persuadé, aujourd'hui comme il y a vingt-cinq ans, que les Shardanes sont des Asiatiques, la tribu méonienne qui a donné son nom à Sardes (*Revue Critique*, 1873, t. I, p. 84-86, 1878, t. I, p. 320, 1880, t. I, p. 109-110; cf. Fr. Lenormant, *les Antiquités de la Troade*, I, p. 73, 75; Brugsch, *Troie et l'Égypte*, dans Schliemann, *Troie*, trad. Egger, p. 983).

3. Ici encore, le manque d'espace m'a obligé à restreindre le plan que j'avais conçu primitivement; je n'en ai gardé dans cet ouvrage que la description sommaire de l'Asie Mineure, et l'indication des faits les plus indispensables à l'intelligence de l'histoire de l'Égypte et de la Syrie. Cf., pour la partie géographique, Élisée Reclus, *Géographie Universelle*, t. IX, p. 461 sqq.

4. Strabon, l. XIV, II § 7, p. 538.


THRACE
Mt Pangée
Thasos
Samothrace
Imbros
Lemnos
Hellespont
Dardani
Propontide
Olympe Mt
Masou
Mt Dindymos
Lesbos
Chio
Samos
Shardanes
ASIA
Tmolos Mt
Messogis Mt
Cares
Shagalasha
Lycaoniens
Lyciens
Rhodes
Karpathos
Mélos
Théra
Cythère
Crète
Gnosos
L. Tatta
Mt Argée
Antitauros
Tauros
Chalybes
Comana
Halys
Iris
Girgashi
Tigre
Mitâni
Carchemis
Kharranou
Khalabou (Alep)
Zarôbou
NAHARAÏNA
Euphrate
Khabour
Thapsaque
Oronte
Amanos Mt
Mallos
Agaloushâ
ASI
Kitti, Kittion
Amathonte
Gabala
Paltos
Arad
Simyra
Sansaourou, Sixara
Hamatou, Hamath
Bahr el Qadès
Qodshou
Anti Liban
Byblos
Bérout
Sidon
Sarepta
Damaskou, Damas
Hermon Mt
Amourou
OUAZÎT-OÎRÎT
(MER MÉDITERRANÉE)
L. Thuillier del.

elles s'écoulent, le Pyrame et le Saros vers la Méditerranée, l'Iris, l'Halys et le Sangarios vers le Pont-Euxin. Les autres s'engouffrent dans des bas-fonds où elles alimentent des étangs, des marais, des lacs aux contours indécis; le plus vaste, le Tatta, est salé et varie en superficie selon les saisons. Somme toute, le plateau n'est qu'un dernier prolongement des terres hautes de l'Asie centrale; il en a la végétation, la faune et le climat, les températures extrêmes, l'aridité, l'aspect mélancolique et pauvre. Les régions maritimes ne lui ressemblaient en rien. L'occidentale, celle qui abute à l'Archipel Égéen, est sillonnée de vallées creuses, ouvertes sur le large, arrosées par des fleuves travailleurs dont les alluvions ne cessent de gagner aux dépens de la mer, le Caique, l'Hermos, le Caystre, le Méandre. Le littoral se découpe en dentelures profondes; il est flanqué de belles îles, Lesbos, Chios, Samos, Cos, Rhodes, la plupart assez rapprochées du continent pour en défendre les abords et pour en surveiller les débouchés, assez distantes pour demeurer à l'abri des irruptions soudaines qui pouvaient s'y produire. Les Cyclades se déploient en seconde et en troisième ligne, semées à l'aventure entre l'Asie et l'Europe, comme des blocs échappés aux piles d'un pont rompu; la route est aisée de l'une à l'autre, et la mer unit les continents grâce à elles plus qu'elle ne les divise. Deux groupes de sommets mal reliés au plateau enserrent ce versant égéen : au nord, l'Ida nuageux et boisé, riche en métaux, riche en troupeaux; au sud, les bastions volcaniques de la Lycie, où la tradition logeait la Chimère au souffle de feu. Une côte rocheuse et d'un rythme capricieux courait à l'ouest de la Lycie, à peu près parallèle au Taurus, rompue d'espace en espace par l'embouchure des torrents qui se précipitent à pic de la montagne; vers l'extrémité orientale, presque à l'angle déterminé par la rencontre de la Cilicie et de la Syrie, les efforts combinés du Pyramos et du Saros avaient créé une plaine d'alluvions, que les géographes classiques qualifiaient de Cilicie Plane, par opposition aux cantons rugueux de l'intérieur, la Cilicie Trachée.

Les peuples qui habitaient cette péninsule s'apparentaient aux races les plus disparates. Au sud et au sud-est quelques Sémites, les Solymes mystérieux, et surtout les Phéniciens éparpillés dans leurs comptoirs[1]. Au nord-est, outre les Khâti répandus dans les vallées de l'Antitaurus, entre l'Euphrate et le mont Argée, des tribus alliées aux Khâti[2], déjà peut-être les Tabal,

1. Cf., à propos des comptoirs phéniciens, ce qui est dit au t. II, p. 202-203, de cette *Histoire*.

2. Un certain nombre de ces tribus ou de leurs villes figurent dans la liste qui est insérée au traité de Ramsès II avec les Khâti (l. 26-30; cf. BOURIANT, *Notes de Voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XII, p. 157-160, et MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 334-335).

les Moushkou, et, vers les parages du Pont-Euxin, ces ouvriers de métaux qu'il faut bien appeler les Chalybes avec les Grecs, faute de soupçonner leur nom[1]. On n'imagine guère ce qu'il y avait dès lors au centre et au nord-ouest, mais le Bosphore et l'Hellespont n'ont jamais été une frontière ethnographique : les continents entre lesquels ils roulent leurs flots ne semblent, en cet endroit, que les rives d'un même bassin, les deux versants d'une seule vallée dont le fond aurait été enseveli sous les eaux. Les barbares des Balkhans avaient forcé le passage sur plusieurs points. On rencontrait déjà des Dardanes autour de l'Ida comme aux bords de l'Axios; les Kébrènes de Macédoine avaient colonisé un district de la Troade auprès d'Ilion, et la grande nation des Mysiens était issue, ainsi qu'eux, des populations européennes de l'Hèbre ou du Strymon. La légende racontait que le héros Dardanos avait d'abord fondé une ville de Dardania sous les auspices du Zeus Idéen; puis, une partie de ses enfants descendit le cours du Scamandre et se retrancha sur une colline escarpée dont le sommet commande au loin la plaine et la mer[2]. La plus ancienne Ilion fut un village abandonné en plus d'une occasion au cours des âges, rebâti et transformé avant le xve siècle en une citadelle de premier rang, capitale d'un royaume prospère et belliqueux. Les débris accumulés sur l'emplacement prouvent l'existence d'une civilisation originale, analogue à celle que les îles de l'Archipel possédaient avant l'arrivée des navigateurs phéniciens[3]. Là aussi, le silex, l'os, le bois, la terre pétrie et cuite faisaient au début presque tous les frais du mobilier et de l'outillage; puis les métaux s'introduisirent et l'usage s'en développa à l'exclusion progressive des autres matières. Ces vieux Troyens employèrent le cuivre, rarement un bronze où l'étain entra en quantité trop faible pour que l'alliage prît la consistance voulue, plus rarement le fer et le plomb. Ils manièrent non sans habileté l'argent, le vermeil, l'or surtout; les amulettes, les coupes, les colliers, les bijoux découverts dans leurs tombeaux ou dans les ruines de leurs maisons sont parfois d'un galbe assez gracieux. Ils façonnèrent leurs poteries à la main, sans les peindre ni les vernir, et ils les lustrèrent souvent au moyen d'un polissoir en pierre[4]. Des gens d'origine indécise, mais par-

1. Ed. Meyer, *Geschichte des Königsreichs Pontos*, p. 11-12, et G. de Cara, *Gli Hetei Pelasgi*, t. I, p. [illegible] sqq., où sont réunis la plupart des documents que nous possédons sur ces peuples.
2. Sur toutes les légendes relatives aux premières populations troyennes, cf. la monographie d'Ed. Meyer, *Geschichte von Troas*, p. 9 sqq.
3. Cf. le peu qui est dit à ce sujet, au t. II, p. 201-202, de cette *Histoire*.
4. Pour ce qui a rapport à cette première civilisation, consulter, à défaut des ouvrages de Schliemann, *Ilios*, *Troja*, où les renseignements sont disséminés, le résumé de Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. VI, p. [illegible]-258, ou d'Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. II, p. 121-127.

venus au même point d'organisation, les Méoniens, les Lélèges, les Cares, vivaient au sud de Troie et des Mysiens. Les Méoniens étaient maîtres dans les grasses vallées de l'Hermos, du Caystre et du Méandre. Ils se scindaient en plusieurs branches, les Lydiens, les Tyrsènes, les Torrhèbes, les Shardanes, mais leurs traditions les plus antiques parlaient avec amour d'un État florissant qu'ils auraient constitué jadis aux flancs du mont Sipyle, entre la vallée de l'Hermos et le golfe de Smyrne. On lui prêtait Magnésie pour capitale, la plus vieille des villes, la résidence de Tantale qui fut le père de Niobé et des Pélopides. Les Lélèges surgissent sur tous les points à la fois, mêlés aux souvenirs lointains de la Grèce et de l'Asie. La plupart des châteaux de la côte troyenne, Antandros, Gargara, leur avaient appartenu, la Pédasos du Satnioeis se vantait d'être une de leurs colonies, et plusieurs Pédases fort distantes l'une de l'autre permettaient de mesurer l'aire de leurs migrations[1]. On montrait en Carie, au temps de Strabon, des tombes à moitié détruites et des oppida abandonnés que les indigènes traitaient de Lélégia, — demeure des Lélèges[2]. Les Cares dominaient dans l'angle méridional de la péninsule et sur les îles de la mer Égée; les Lyciens succédaient aux Cares du côté de l'orient et se confondaient quelquefois avec eux. Un de leurs clans les plus nombreux, les Trémiles, ne s'écarta guère de la péninsule montagneuse qui fut plus spécialement la Lycie aux yeux des Grecs; d'autres fusèrent dans l'intérieur jusqu'à proximité de l'Halys. Un district de la Troade au sud de l'Ida s'appela Lycie : il y avait une Lycaonie à cheval sur le Taurus moyen, une Lycie en Attique, des Lyciens en Crète. Ces trois nations, les Lyciens, les Cares, les Lélèges, s'enchevêtrèrent si bien dès l'origine, qu'on ne s'enhardit plus à tracer la ligne de démarcation entre elles : on se voit souvent obligé d'appliquer à toutes ce qui n'est affirmé que d'une seule.

Jusqu'où la puissance hittite pénétra aux premières années de son expansion, nous n'avons plus guère le moyen de l'apprendre. Il paraît bien qu'elle engloba au sud-est la plaine de Cilicie et la région accidentée qui y confine, le Qodi : le prince du Qodi était sinon le vassal, au moins le compère de celui des Khâti, et il marchait de concert avec lui dans la paix comme

1. D'après le scoliaste de Nicandre (*Ther.*, v. 804), le mot *Pédasos* aurait signifié *montagne*, probablement dans le langage des Lélèges. On connaît jusqu'à présent quatre Pédases, Pédasos ou Pédasa : la première en Messénie (Strabon, VIII, iv § 3, p. 551), qui plus tard prit le nom de Méthone; la seconde en Troade, sur les rives du Satniocis (Strabon, XIII, i § 7, p. 584); la troisième dans le voisinage de Cyzique (Agathoclès, § 4, dans Muller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 289); la quatrième enfin en Carie.

2. Sur les Lélèges, consulter l'ouvrage un peu confus de Dummler, *die Leleger*, où sont réunis les textes d'époque classique relatifs à ce peuple.

dans la guerre[1]. Elle embrassait également le haut bassin du Pyramos et de ses affluents, ainsi que les cantons situés entre l'Euphrate et l'Halys, mais là encore sa frontière demeure flottante et se soustrait à nos recherches. Il est peu probable qu'elle se prolongeât beaucoup vers l'ouest et vers le nord-ouest, dans la direction de la mer Egée. Les forêts et les escarpements de la Lycaonie, les steppes désolées du plateau central ont toujours opposé une barrière difficile à surmonter aux invasions venues de l'Orient : si les Khâti les abordèrent de front ou les tournèrent à cette époque, ce furent, à n'en point douter, des reconnaissances ou des razzias menées en hâte, mais non pas des entreprises d'agrandissement méthodique[2]. Ils durent s'attaquer de préférence aux vallées minières du Thermodon et de l'Iris, dont la possession leur aurait assuré des revenus inépuisables. L'extraction et la mise en œuvre des métaux y avaient en effet attiré de temps immémorial les marchands des contrées voisines ou lointaines, du sud d'abord pour la Syrie, pour la Chaldée, pour l'Égypte, de l'ouest ensuite au profit des populations égéennes. Les tronçons de route qui, partant de l'Archipel et de l'Euphrate, venaient aboutir là, s'y soudèrent naturellement et se changèrent en une voie continue, sur laquelle les caravanes ou les armées circulèrent désormais. Partie des champs de la Méonie, elle remontait la vallée de l'Hermos d'ouest en est, puis elle escaladait les gradins du plateau central, et, se redressant de proche en proche vers le nord-est, elle filait aux gués de l'Halys : elle franchissait le fleuve deux fois, la première aux deux tiers environ de son cours, la seconde à petite distance de la source, puis elle s'infléchissait brusquement sur le Taurus et elle ralliait, en Mélitène, les sentiers qui conduisent dans le bassin du Haut Tigre, à Nisibe, à Sangara, au vieil Assour, plus bas, au delà de la montagne et sous les murs de Carchémis, ceux qui s'en vont au Nil ou dans les cités riveraines du golfe Persique[3]. D'autres chemins existaient,

1. Le pays de Qidi, Qadi, Qodi, a été rapproché par Chabas de la Galilée (*Voyage d'un Égyptien*, p. 108-109), et Brugsch avait adopté cette idée (*Geschichte Ægyptens*, p. 549); Max Müller (*Asien und Europa*, p. 242-248) l'a identifié avec la Phénicie. Je considère le nom comme ayant servi à désigner la côte et la plaine cilicienne, depuis l'embouchure de l'Oronte, et les pays qui conservèrent à l'époque gréco-romaine les noms de Kêtis et de Kataonie (Maspero, *de Carchemis Oppidi Situ*, carte n° 2; cf. Sayce, *the Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 283, 289; F. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 72 sqq., Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 277.

2. L'idée d'un empire hittite qui se serait étendu sur l'Asie Mineure presque entière a été mise en avant par Sayce, *the Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 268-293; cf. Sayce-Ménant, *les Héthéens, Histoire d'un Empire oublié*, p. 75 sqq.; Wright, *the Empire of the Hittites*, 1re éd., p. 45-64. L'existence en a été contestée par Hirschfeld (*die Felsenreliefs in Kleinasien und das Volk der Hittiter*, p. 7-8, 45 sqq.), défendue par Ramsay (*the Historical Geography of Asia Minor*, p. 38-39, et *the Cities and Bishoprics of Phrygia*, t. I, p. XIII-XV) et par Radet (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 24 sqq.).

3. L'existence très ancienne de cette route, qui coïncide en partie avec la route royale des Perses

plus courts à ne considérer que le nombre des lieues, de l'Hermos en Pisidie ou en Lycaonie, à travers la steppe centrale et les Portes Ciliciennes, jusqu'au rendez-vous de Carchémis, mais ils se traînaient par des régions pauvres, sans industrie, presque sans agriculture, inhospitalières aux hommes et aux sommiers : celui-là seul en affrontait les hasards qui se proposait de trafiquer spécialement avec l'un des peuples qu'ils desservaient[1]. Les Khâti, du temps qu'ils s'enfermaient encore dans le Taurus, avaient donc tenu déjà entre leurs mains la section la plus importante de l'unique voie terrestre qui établissait des rapports réguliers entre les vieux royaumes de l'Orient et les États naissants du monde égéen : quiconque voulait pousser outre leur devait acquitter des droits de péage. La conquête du Naharaîna, en leur confirmant la possession d'une section nouvelle, remit presque à leur discrétion le trafic de la Chaldée avec l'Égypte. Depuis Thoutmosis III, les caravanes qui s'en chargeaient accomplissaient le plus fort de leur trajet sur des territoires qui dépendaient de Babylone, d'Assour ou de Memphis et qui leur offraient une sécurité relative : l'effroi de Pharaon les protégeait, même lorsqu'elles étaient sorties de ses domaines, et il leur évitait des avanies trop flagrantes de la part des princes qui se disaient ses frères ou qui étaient ses vassaux[2]. Mais aujourd'hui elles rencontraient, de Qodshou aux rives du Khabour, un souverain libre de tout engagement, et qui ne tolérait aucune ingérence étrangère sur son territoire. Dès que la guerre éclatait avec les Khâti, l'Égypte ne conservait plus pour communiquer avec les cités du Bas-Euphrate que les Ouadys du désert d'Arabie, toujours périlleux et impraticables à de gros convois[3]; c'était la ruine presque certaine de son commerce chaldéen, par suite un ralentissement de production pour celles de ses industries qui alimentaient ce commerce, par suite encore une diminution notable de recettes dont le fisc souffrait. La paix conclue, les affaires reprenaient leur train, sous réserve des droits ordinaires; l'Égypte, qui les avait auparavant perçus à son profit, en subissait maintenant la charge, et le tribut

Achéménides, a été prouvée par Kiepert, *über die Persische Königsstrasse durch Vorderasien nach Herodotos*, dans les *Monatsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin, 1857, p. 123-140, et par Ramsay, *the Historical Geography of Asia Minor*, p. 27-35, où sont expliquées les irrégularités du tracé; cf. Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 23-32, et Ramsay-Hogarth, *Prehellenic Monuments of Cappadocia*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 92-94, où des corrections importantes ont été apportées aux idées reçues précédemment.

1. Sur ces routes secondaires, voir Ramsay, *the Historical Geography of Asia Minor*, p. 35-43, et Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 33-35, où les auteurs, tout en démontrant que l'usage général de ces voies méridionales n'est pas antérieur au temps des Séleucides, admettent néanmoins qu'elles existaient aux siècles qui précédèrent la conquête macédonienne.

2. Cf. ce qui est dit à propos de ce trafic au t. II, p. 286, de cette *Histoire*.

3. Sur ces routes de l'Arabie du Nord, cf. ce qui est dit au t. I, p. 613-614, de cette *Histoire*.

indirect qu'elle acquittait de la sorte à ses rivaux leur fournissait des armes pour la combattre, au cas où elle aurait essayé de s'en affranchir. Tous les peuples demi-sauvages de la péninsule asianique avaient le tempérament aventureux et batailleur. Ils s'en allaient volontiers sous la conduite d'un chef de race noble ou de vaillante renommée, tantôt par mer sur des bateaux légers qui les jetaient inopinément au premier point venu de la côte syrienne, tantôt par terre en bandes de piétons et de charriers. Souvent, ils réussissaient à s'en retourner chez eux sains et saufs avec leur butin, souvent aussi ils tombaient dans quelque embuscade : on se gardait alors de les tuer ou de les vendre comme esclaves, mais leur vainqueur les incorporait dans l'armée, et de ses prisonniers ils devenaient ses soldats. Le roi des Khâti se pourvoyait d'eux sans difficulté, car son empire touchait à l'ouest et au nord avec certains de leurs pays d'origine, et il en avait souvent des corps entiers, Mysiens[1], Lyciens, gens d'Aougarît[2], d'Ilion[3], de Pédasos[4] : le revenu des provinces enlevées à l'Égypte et le produit des douanes lui fournissaient amplement l'argent pour les recruter[5].

Tout cela faisait une puissance si respectable qu'Harmhabî, après l'avoir

1. Les Maousou ont été rapprochés des Mysiens par E. de Rougé (*Extrait d'un mémoire sur les Attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Méditerranée*, p. 4); ce rapprochement, adopté par Chabas (*Études sur l'Antiquité historique*, 2e éd., p. 185), a été contesté par Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 578-579), par Ed. Meyer (*Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 278, et *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 281) et par Max Müller (*Asien und Europa*, p. 355), sans motif suffisant.

2. Le pays d'Aougarît, Ougarit, est mentionné à plusieurs reprises dans la correspondance d'El-Amarna (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Letters*, n° 7, p. 3, l. 39, n° 30, p. 65, l. 55-57, cf. Delattre, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 24, 27, 29, et 1892-1893, t. XV, p. 506-508). Son nom a été rapproché à tort de celui de la Carie (Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 73); il est placé par Max Müller (*Asien und Europa*, p. 262-269) en plein Naharaîna, à l'est de l'Oronte, entre Khalybôn et Apamée, par confusion avec Akaîti, nommée dans la campagne d'Aménothès II (cf. ce qui est dit de cette ville au t. II, p. 291-292, de cette *Histoire*). Le site m'en est incertain, mais la façon dont il est nommé dans les lettres d'El-Amarna à côté de Gouzoun et de Khanigalbat, me porte à le placer au delà du versant nord du Taurus, peut-être aux bords de l'Halys ou du Haut Euphrate.

3. Le nom de ce peuple avait été lu *Eiouna* par Champollion, qui le rapprocha de celui des Ioniens (*Grammaire Hiéroglyphique*, p. 151, et *Dictionnaire*, p. 66; cf. Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, p. 426); la lecture et le rapprochement ont été adoptés par Lenormant (*les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 353) et par Max Müller (*Asien und Europa*, p. 369-371). Chabas hésite entre Eiouna et Maiouna, l'Ionie et la Méonie (*Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 185), et Brugsch lit Malounna (*Geschichte Ægyptens*, p. 491). La lecture Iriouna, Iliouna, me paraît seule être possible (*les Ilim*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VIII, p. 84), ainsi que le rapprochement avec Ilion.

4. E. de Rougé avait pensé que Pidasa renfermait une interversion de signes pour Pisada, la Pisidie (*Cours professés au Collège de France*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. II, p. 267), et cette opinion a été reprise par Max Müller (*Asien und Europa*, p. 355). La façon dont ce nom est associé à celui des Dardanes, des Mysiens, d'Ilion, m'a fait admettre qu'il répond à la Pédasos du Satnioeis, près de Troie (Maspero, *de Carchemis oppidi situ*, p. 57-58).

5. Sur le premier moment, E. de Rougé et les égyptologues qui l'ont suivi ont pensé que les troupes désignées dans les textes égyptiens comme Lyciens, Mysiens, Dardaniens, représentaient les armées nationales de ces peuples, commandées chacune par le roi, et accourues du fond de l'Asie Mineure pour secourir leur allié, le roi de Khâti. Je pense aujourd'hui que ce sont des bandes d'aventuriers, composées de soldats appartenant à ces peuples, et qui venaient se mettre au service des monarchies civilisées, comme plus tard les Cariens, les Ioniens et les Grecs des cités diverses : les personnages que les inscriptions désignent comme étant leurs princes ne sont pas les rois de la nation, mais les chefs de guerre auxquels chaque bande obéissait.

tâtée, jugea prudent de ne pas s'engager à fond contre elle. Il conclut avec Sapaloulou un traité de paix et d'amitié, qui, laissant les deux États maîtres du territoire qu'ils détenaient chacun à ce moment, consacrait en droit la grandeur du Khâti et l'amoindrissement de l'Égypte[1]. La Syrie demeura divisée en deux fractions presque égales, de Byblos aux sources du Jourdain et à la Damascène : au nord les anciens tributaires de l'Égypte devenus vassaux des Khâti, au sud les provinces sur lesquelles Pharaon avait exercé dès l'origine une autorité plus effective et qu'il occupait très solidement, la Phénicie et le pays de Canaan[2]. Ce ne pouvait être qu'un arrangement provisoire : si la cour de Thèbes ne renonçait pas à l'espoir de ressaisir un jour ce qui lui échappait des conquêtes de Thoutmosis III, le même instinct qui avait entraîné les Khâti à déborder vers le sud les poussait encore à refouler les Africains dans leur vallée et à réunir la Syrie entière en un royaume unique. La paix dura tant qu'Harmhabî vécut. Mourut-il sans héritier mâle? fut-il renversé par une intrigue de cour? Nous ne savons rien des événements qui s'accomplirent durant ses dernières années[3]. Ramsès, qui lui succéda, ou n'appartenait pas à la famille royale, ou n'y touchait qu'à peine[4]. Il était vieux déjà lorsqu'il monta sur le trône, et peut-être devons-nous l'identifier avec l'un ou l'autre des Ramsès qui florissaient auprès des derniers Pharaons de la

1. Il n'est pas certain que le Pharaon avec lequel Sapaloulou traita fut Harmhabî, et l'on pourrait supposer à la rigueur que ce prince eut affaire à Ramsès I[er] (Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 456-457) : cette dernière hypothèse est rendue peu probable par l'extrême brièveté du règne de celui-ci. Je crois, ainsi que Max Müller semble le supposer (*Asien und Europa*, p. 392, note 1), que le passage du *Traité de Ramsès II avec le prince de Khâti* (*l.* 5-7) qui parle d'un traité conclu avec Sapaloulou, vise l'époque du prédécesseur de Ramsès I[er], Harmhabî.

2. C'est ce qui résulte de la situation des deux royaumes, telle qu'elle est indiquée par le récit de la campagne de l'an I de Séti I[er]. Le roi, après avoir battu les nomades du désert arabique, passa sans combat au pays d'Amaourou et aux régions du Liban (cf. t. II, p. 371, de cette *Histoire*), ce qui implique la soumission du Kharou. Max Müller, le premier, a vu clair dans cette partie de l'histoire des conquêtes égyptiennes (*Asien und Europa*, p. 275-276); il me semble seulement avoir restreint un peu trop le domaine d'Harmhabî en lui assignant le Carmel pour limite. La liste des peuples du Nord soumis à Harmhabî ou prétendus tels avait été tracée sur le premier pylône de ce souverain, à Karnak, et sur les murs attenants; les restes en ont été publiés par Bouriant, *Lettre à M. Max Müller sur le mur d'Horemheb à Karnak*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 41-43. On y lit, entre autres, les noms de Khâti et d'Arad.

3. Un ostracon du British Museum (Birch, *Inscriptions in the Hieratic and Demotic Characters*, pl. XIV, n° 5624) semble indiquer, après l'an VII d'Harmhabî, l'an XXI de son règne (Brugsch, *die Gruppe mân*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 122-124, et *Geschichte Ægyptens*, p. 447-448; cf. Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 411); on peut se demander si la date de l'an XXI n'appartient pas au règne de l'un des successeurs de Harmhabî, Séti I[er] ou Ramsès II par exemple.

4. Les efforts qu'on a faits pour rattacher Ramsès I[er] à une famille d'origine sémitique, peut-être même aux Pasteurs (E. de Rougé, *Lettre à M. Guigniaut*, dans la *Revue Archéologique*, 2[e] série, t. IX, p. 132; Mariette, *deuxième Lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 2; *la Stèle de l'an 400*, p. 5; Chabas, *les Ramsès sont-ils de la race des Pasteurs? Études sur la Stèle de l'an 400*, dans la *Zeitschrift*, 1865, p. 29-38) n'ont pas abouti : tout prouve que la famille des Ramsès était et se considérait comme étant d'origine égyptienne. Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 456) et Ed. Meyer (*Geschichte Ægyptens*, p. 274) inclinent à reconnaître en Ramsès I[er] un frère puîné d'Harmhabî; c'est une hypothèse que rien ne dément, mais que rien non plus ne justifie jusqu'à présent (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 413).

XVIIIe dynastie, celui qui gouverna Thèbes sous Khouniatonou[1], ou même celui qui ébaucha et ne finit point son tombeau dans la colline d'El-Amarna, parmi les serviteurs du Disque. Il avait été investi de fonctions éminentes auprès d'Harmhabî[2], et il avait obtenu pour son fils Séti la main de Touîa, à qui l'on accordait le plus de titres à la couronne[3]. Il régna six ou sept années seulement, encore se donna-t-il Séti pour associé dès la deuxième[4]. Une courte promenade militaire en Éthiopie, peut-être une pointe en Syrie, quelques fondations de monuments en Nubie, à Bohani près de Ouady-Halfah, ou à Thèbes dans le temple d'Amon[5] : il agit peu, trop âgé qu'il était pour rien entreprendre de sérieux, mais son avènement n'en marque pas moins une date importante dans l'histoire de l'Égypte. Bien qu'Harmhabî ne se rattachât que d'assez loin à la lignée des Ahmessides, ses affinités avec eux étaient telles, qu'on hésita et qu'on hésite encore sur la place à lui attribuer dans la série pharaonique : tandis que les uns voient en lui le dernier de la XVIIIe dynastie, d'autres préfèrent le ranger en tête de la XIXe. Aucun doute n'est possible avec notre Ramsès; il est bien, lui, le chef d'une famille nouvelle. Les vieux noms populaires de Thoutmosis et d'Aménôthès disparaissent des listes royales et d'autres s'y inscrivent qui n'y avaient iamais figuré, ceux de Séti et de Minéphtah, celui de Ramsès surtout. Les



RAMSÈS Ier[6].

1. Cf. ce qui est dit de ce Ramsès, gouverneur de Thèbes, au t. II, p. 324-325, de cette *Histoire*.

2. Bouriant, *Deux jours de fouilles à Tell el Amarna*, dans les *Mémoires de la Mission française*, t. I, p. 9-11 Ce Ramsès d'El-Amarna est peut-être le même que celui de Thèbes : il aurait suivi son maître dans la capitale nouvelle, et il s'y serait fait creuser un tombeau qu'il aurait abandonné plus tard, à la mort de Khouniatonou, pour revenir à Thèbes avec Toutankhamon et Aï.

3. Maspero, *Essai sur l'inscription d'Abydos*, p. 68-70, et *Revue Critique*, 1870, t. II, p. 35. La preuve que le mariage fut célébré sous Harmhabî et, par suite, que notre Ramsès avait une position considérable sous ce prince, est fournie par le fait que Ramsès II, fils de Touîa, figure déjà parmi les combattants en l'an I de Séti, pendant la guerre de ce prince contre les Tihonou (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXCVII, 2); même en admettant qu'il eût alors dix ans (cf. t. II, p. 386, de cette *Histoire*), il faut reconnaître que sa naissance tombe avant l'accession de son grand-père au trône. Une statue de Touîa est au Vatican et a été publiée par Lepsius, *Notice sur deux statues égyptiennes*, dans les *Annales de l'Institut de Correspondance Archéologique*, t. IV, p. 5-11, et pl. XL; d'autres ont été découvertes à Sân (Mariette, *Notice sur les principaux Monuments du Musée de Boulaq*, 1864, p. 267, et *Fragments et Documents relatifs aux Fouilles de Sân*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 14-15; Petrie, *Tanis*, t. I, pl. II, n° 11, et t. II, p. 17).

4. *Stèle C. 57 du Louvre*, publiée dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. I, 2; cf. Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. XLV, 1.

5. Il commença la grande salle hypostyle de Karnak (Mariette, *Karnak*, p. 21-22, 24, 25, 38). E. de Rougé pense que le plan en fut conçu dès la XVIIIe dynastie (*Mélanges d'Archéologie*, t. I, p. 66).

6. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'esquisse de* Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. V, n° 17.

princes qui les portaient se montrèrent les dignes successeurs de ceux qui avaient exalté si fort la puissance de l'Égypte : ils surent comme eux triompher sur les champs de bataille, et comme eux ils consacrèrent le plus clair de leur butin à l'érection de monuments innombrables. Dès que Séti eut célébré les funérailles de son père, il mit son armée sur pied et partit en guerre.

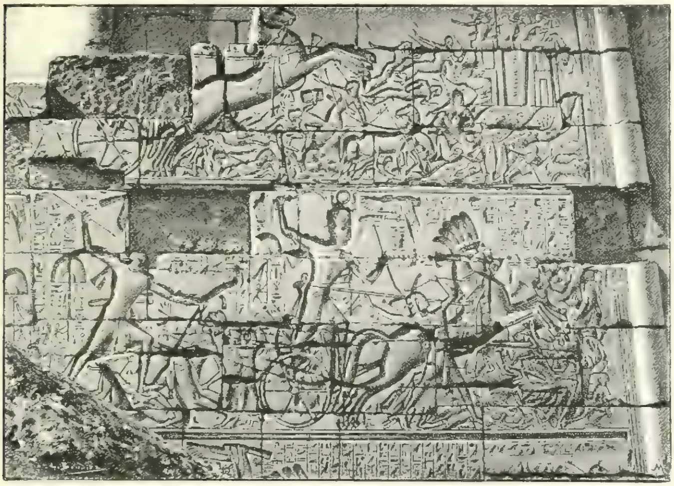
La Syrie méridionale se trouvait, ce semble, en pleine révolte. « On était venu dire à Sa Majesté : « Les vils Shaousou ont tramé la rébellion, les « chefs de leurs clans, assemblés en une seule place et qui sont aux parages « de Kharou, ont été atteints d'aveuglement et d'esprit de violence; chacun « d'eux égorge son voisin[1] ». Quelques tribus s'entêtaient dans leur fidélité; il fallait les secourir, si l'on voulait éviter qu'elles succombassent aux attaques réitérées des autres. Séti franchit la frontière à Zalou, mais au lieu de filer le long du littoral, il piqua droit à l'orient afin de frapper les Shaousou au cœur même du désert. La route circulait par des ouadys spacieux, assez bien pourvus d'eau, où le nombre des étapes se réglait nécessairement sur l'écartement des sources. Elle était fréquentée d'ancienne date, et une profusion de forteresses ou de tours isolées en assurait le parcours, la Maison du Lion, — *ta aît pa maou*, — près de la mare du même nom, le Migdol des sources de Houzîna, le château d'Ouazît, la Tour du Brave, le Migdol de Séti aux étangs d'Absakaba[2]. Les Bédouins, déconcertés par la brusquerie du mouvement, n'opposèrent pas une résistance sérieuse. Leurs troupeaux furent enlevés, leurs arbres abattus, leurs moissons détruites, leurs places se rendirent à discrétion : de station en station, le vainqueur atteignit bientôt Rabbîti, puis Pakanâna[3]. Celle-ci était assise dans une position superbe,

1. Les tableaux de cette campagne et les inscriptions qui les expliquent ont été gravés par Séti Ier sur le mur nord de la grande salle hypostyle de Karnak, à l'extérieur. Ils ont été recueillis et publiés par Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCLXXXIX-CCCII, et t. II, p. 86-112, puis par Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. XLVI-LI, et par Lepsius, *Denkmäler*, III, 126-130. Ils ont été analysés et étudiés par Brugsch, *Reiseberichte aus Ægypten*, p. 149-157, et *Geschichte Ægyptens*, p. 458-469, puis par Lauth, *über Sethosis' Triumphzug*, dans les Comptes rendus des Séances de l'Académie des Sciences de Munich, 1889, t. I, p. 319-355, et par Lushington, *the Victories of Seti I recorded in the Great Temple at Karnak*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 509-534; enfin une édition soignée et une traduction des textes en ont été données par Guieysse, *Inscription Historique de Séti Ier* dans le *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 52-77.

2. Brugsch a essayé de déterminer la route parcourue par Séti Ier, et il s'est laissé entraîner à la repousser jusqu'au sud de la mer Morte (*Dictionnaire Géographique*, p. 590-597, et *Geschichte Ægyptens*, p. 459-460). Il me paraît, comme à Tomkins (*the Fortress of Canaan*, dans le *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statements*, 1884, p. 59-60), que l'itinéraire suivi par l'armée égyptienne coïncide en grande partie avec la route explorée par Holland (*a Journey on foot through Arabia Petræa*, dans les *Quart. Stat.*, 1879, p. 70-72; cf. Wilson, *Notes to accompany a Map of the late Rev. F. W. Holland's Journey*, dans les *Quart. Stat.*, 1884, p. 4-15).

3. L'emplacement de Pa-Kanâna a été fixé d'une manière fort heureuse à El-Kenân ou Kharbét-Kanâan, au sud d'Hébron, par Conder (*the Fortress of Canaan*, dans les *Quart. Statements*, 1883, p. 175-176; cf. Tomkins, *the Fortress of Canaan*, dans les *Quart. Statements*, 1884, p. 57-61). Brugsch avait déjà considéré ce nom comme servant à désigner le pays de Canaan (*Geographische Inschriften*, t. I,

auprès d'un petit lac, sur le versant d'une colline escarpée, et elle défendait l'accès du val d'Hébron : elle céda dès le premier assaut, et sa chute livra aux Égyptiens l'un des cantons les plus riches qu'il y eût dans les régions méridionales du Kharou. Ce résultat acquis, Séti rallia le chemin des caravanes sur sa gauche, au delà de Gaza, puis il remonta à toute bride vers la frontière hittite. Elle était probablement dégarnie de troupes et le roi occupé



LE RETOUR DU MUR NORD DE LA SALLE HYPOSTYLE À KARNAK, OÙ SÉTI Ier FIT REPRÉSENTER DES ÉPISODES DE SA PREMIÈRE CAMPAGNE[1].

sur un autre point de son empire. Séti pilla l'Amaourou, s'empara d'Ianouâmou et de Qodshou par un coup de main heureux, obliqua vers la Méditerranée, força les Libanais à lui couper du bois dans leurs montagnes, pour les travaux de construction qu'il méditait au temple d'Amon Thébain; il revint par la côte, et il reçut au passage l'hommage de la Phénicie. Sa rentrée en Égypte fut célébrée par des fêtes solennelles. Les prêtres, les princes, les nobles du Midi et du Nord se précipitèrent à sa rencontre au pont de Zalou et ils l'accueillirent au bruit de leurs hymnes, lui et les troupeaux de captifs

p. 59, 261, t. II, p. 51), cf. Lauth, *Ueber Sethosis' Triumphzug*, p. 337-338; mais Chabas avait combattu cette opinion à bon droit (*Voyage d'un Égyptien*, p. 112-113). Max Müller l'a reprise, il comprend qu'il s'agit ici de la première ville que Séti Ier rencontra au pays de Canaan au sud-ouest de Raphia, et dont le nom n'aurait pas été indiqué par le graveur égyptien (*Asien und Europa*, p. 149, 205-206). Il me paraît que ce nom est Pakanana, et que la ville s'appelle de même que le pays.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Émile Brugsch Bey.*

qu'il ramenait dans Karnak à son père Amon[1]. Leur joie était naturelle, car le peuple d'Égypte n'avait pas assisté à triomphe pareil depuis des années : il crut que le siècle profitable de Thoutmosis III allait renaître, et que les richesses du Naharaïna afflueraient désormais à Thèbes comme par le passé. Son illusion ne dura guère, et cette première victoire n'eut point de lendemain : le roi des Khâti, Maourousarou, puis son fils Maoutallou tinrent tête à leur adversaire si résolument que celui-ci se résigna à traiter. L'alliance nouvelle fut conclue aux conditions de l'ancienne, et les limites entre les États restèrent ce qu'elles étaient sous Harmhabî, preuve que les rivaux n'avaient remporté aucun avantage décisif l'un ou l'autre[2]. La campagne ne restaura donc point la suprématie de l'Égypte, ainsi qu'on avait pu l'espérer un moment; elle consolida seulement son autorité sur les provinces que les Khâti ne lui avaient pas soustraites. La Phénicie Sidonienne et Tyrienne avait trop d'intérêts commerciaux aux bords du Nil pour songer à rompre sa chaîne légère : l'indépendance ou la soumission à un autre suzerain aurait risqué de la ruiner. Le Kharou et les Bédouins, vaincus partout où ils avaient osé affronter le choc, se sentaient plus que jamais incapables de secouer le joug égyptien. Les choses retombèrent comme d'elles-mêmes en l'état où elles étaient jadis. Les princes locaux se replongèrent dans leurs intrigues et dans leurs luttes brouillonnes, entremêlées d'appels à la justice du maître ou à sa bienveillance. Les *Messagers royaux* reparurent avec leurs escortes d'archers et de chars pour réclamer les présents, lever les impôts, imposer la paix aux vassaux querelleurs, révoquer au besoin les chefs insubordonnés et leur substituer des gouverneurs d'une loyauté éprouvée; l'administration de l'empire se reconstitua sur le même modèle qu'un siècle auparavant[3]. Cependant les peuples de Koush n'avaient point bougé alors que la guerre sévissait au nord, et à l'ouest les Tihonou essuyèrent un échec sanglant qui les réduisit à l'impuissance pendant des années[4]. Les bandes de pirates, Shardanes ou autres, qui infestaient le Delta, furent pourchassées à outrance, et ce qu'on leur prit d'hommes

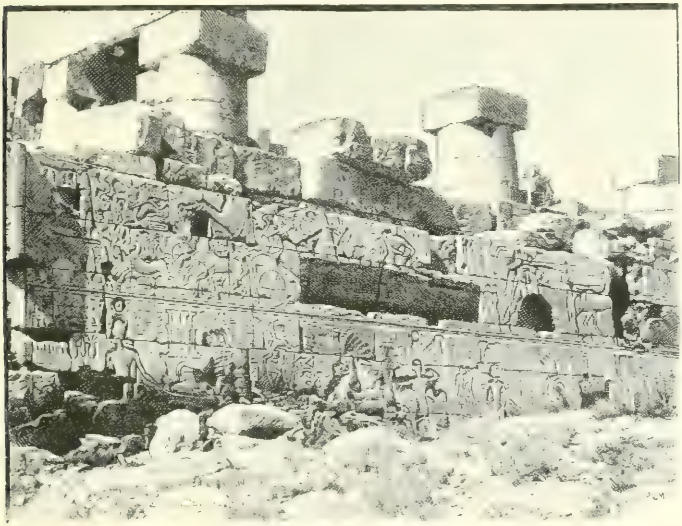
1. Une partie de ce tableau, celle qui nous montre le pont jeté à Zalou sur le canal, est reproduite au t. II, p. 123, de cette *Histoire*.

2. *Traité de Ramsès II avec le prince de Khâti*, *l.* 5-7. Le nom est écrit *Maoutanrou*, mais la combinaison *nr* des textes égyptiens répond le plus souvent à un *r* ou à un *l* fortement prononcé. Il a été rapproché justement du nom porté par un roi de Koummoukh sous Sargon d'Assyrie, Moutallou (Sayce, *the Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 290; cf. Jensen, *Grundlagen für eine Entzifferung der cilicischen Inschriften*, p. 7-8).

3. Pour ces limites, cf. ce que dit Max Müller, *Asien und Europa*, p. 200, 276. L'organisation des provinces est indiquée brièvement au t. II, p. 271-277, de cette *Histoire*.

4. Cette guerre est représentée à Karnak, et Ramsès II y figure parmi les enfants de Séti Ier (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXCVII, 2, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LIV; cf. Brugsch, *Recueil de Monuments Égyptiens*, t. I, pl. XLVII, *d*).

incorporé dans la garde royale[1]. Séti paraît n'avoir eu qu'un goût médiocre pour le métier des armes. Il était énergique à l'occasion, et il savait conduire ses soldats : il le montra amplement par son expédition de l'an I, mais, la preuve fournie, il se renferma dans la défensive et il n'en sortit plus. Il fut par choix « le chacal qui rôde autour du pays pour le garder », plutôt que « le



SÉTI Ier VAINQUEUR DES LIBYENS ET DES ASIATIQUES À KARNAK[2].

lion fascinateur en maraude sur les chemins cachés des contrées étrangères[3] », et l'Égypte jouit d'une sécurité profonde sous sa vigilance de tous les instants.

Il perdait, par une politique aussi pacifique, ces butins insolents et ces relais perpétuels de captifs, qui avaient aidé ses prédécesseurs à bâtir les temples et à vivre en grand luxe, sans écraser leurs sujets d'impôts : il n'en fut que plus ardent à rechercher tout ce qui pouvait développer la richesse intérieure. Les colonies ouvrières du Sinai n'avaient jamais chômé depuis la

1. C'est ce qui résulte, comme E. de Rougé l'a vu (*Extrait d'un Mémoire sur les attaques dirigées par les peuples de la mer*, p. 23-24), des passages où, dès l'an V, Ramsès II se vante de posséder des Shardanes prisonniers dans sa garde. Rougé a eu peut-être le tort de prêter à ces attaques de pirates les allures d'une guerre d'invasion.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey.*

3. Les expressions sont empruntées aux inscriptions mêmes de Séti Ier (Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. XLV, *c*, l. 11-12, et XLVI *d*, l. 1-2, et Guieysse, *la Campagne de Séti Ier*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 70, 71, 72).

reprise des travaux sous Hâtshopsîtou et sous Thoutmosis III, mais la production s'y était ralentie pendant la crise des souverains hérétiques[1] : il y manda des inspecteurs et il essaya d'y réveiller l'activité d'autrefois, sans trop de succès, à ce qu'il semble[2]. Continua-t-il les voyages au Pouanît, dont Harmhabî venait de renouveler la tradition[3]? Il concentra du moins son attention sur les régions qui confinent à la mer Rouge et sur les mines d'or qu'elles renferment. Celles de l'Etbaye, exploitées dès avant la XII[e] dynastie, ne rendaient plus autant que par le passé, non qu'elles fussent épuisées, loin de là, mais l'eau manquait dans le voisinage et sur les routes qui y conduisaient :



UNE STATION FORTIFIÉE
SUR LA ROUTE DU NIL À LA MER ROUGE[4].

on savait qu'elles recélaient des trésors, mais on ne se risquait plus à les aborder, par la crainte trop justifiée de succomber à la soif. Séti y dépêcha des ingénieurs qui explorèrent les ouadys, nettoyèrent les citernes anciennes ou en creusèrent d'autres, établirent d'espace en espace des stations destinées à ravitailler les marchands et les convois miniers. Ce sont en général des enceintes carrées ou rectangulaires, construites en pierres sèches, et capables de résister à un assaut longuement : quelques huttes à l'intérieur, une porte étroite en gros blocs massifs, un ou deux réservoirs où emmagasiner les pluies et capter les sources voisines. Quelquefois une chapelle s'élève à côté, consacrée aux divinités du désert ou à leurs parèdres, Mînou de Coptos, Horus, Mout, Isis. L'une de celles que Séti fonda existe encore, vers le bourg moderne de Radésiéh, à l'entrée d'une des vallées qui sillonnent le pays de l'or. Elle s'adosse à une paroi de rochers ravalée grossièrement et elle s'y

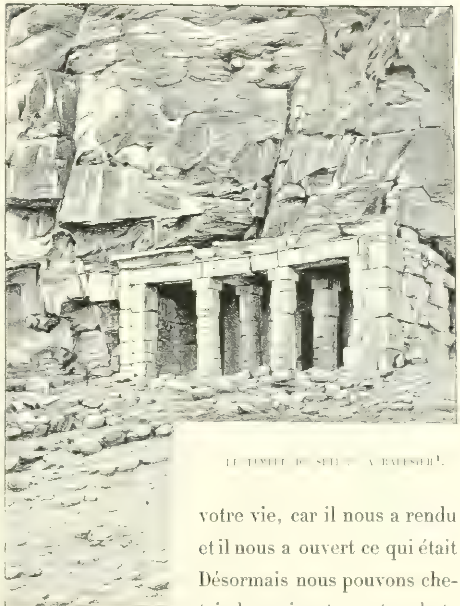
1. Cf., pour la reprise des travaux, ce qui est dit au t. II, p. 253-254, de cette *Histoire*.

2. Inscriptions au Sarbout el-Khadem, l'une de l'an VII, dans LOTTIN DE LAVAL, *Voyage dans la Péninsule Arabique du Sinai*, pl. IV, 6, XIII, 1; cf. *Survey of Sinai*, pl. IV.

3. Cf. ce qui est dit à propos de ces voyages au Pouanît, t. II, p. 349-350, de cette *Histoire*.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de M. de Bock*; on verra les plans d'un certain nombre de ces fortins chez CAILLIAUD, *Voyage à l'Oasis de Thèbes*, pl. II-VII, et p. 3-10, surtout chez GOLÉNISCHEFF, *Excursion à Bérénice*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 79, 80, 82, 83, 85. Cf., pour d'autres forts analogues, les observations de DU BOIS-AYMÉ, *Mémoire sur la ville de Qoçéyr et sur ses environs*, dans la *Description de l'Egypte*, t. XI, p. 398.

enfoncé en partie : un portique appuyé de quatre colonnes, deux chambres obscures couvertes de scènes d'adoration, une inscription prolixe où le souverain raconte comment l'idée lui vint d'inspecter les chemins du désert en l'an IX de son règne; il acheva son œuvre en l'honneur d'Amonrâ, de Phtah Memphite et d'Harmakhis, et les voyageurs ne trouvèrent pas assez d'actions de grâces et de vœux pour lui exprimer leur reconnaissance. « Ils répétaient de bouche en bouche : « Lui donne « Amon une existence « sans fin et qu'il aug- « mente pour lui la du- « rée de l'éternité ! O « vous, dieux des fon- « taines, attribuez-lui votre vie, car il nous a rendu « les voies accessibles et il nous a ouvert ce qui était « fermé devant nous. Désormais nous pouvons che- « miner en paix et atteindre vivants notre but;



LE TEMPLE DE SÉTI Ier À RADESIEH[1].

« maintenant que les sentiers difficiles sont ouverts et que la route est deve- « nue bonne, on peut amener l'or, comme notre seigneur et maître nous l'a « ordonné[2]. » Des plans dressés sur papyrus reproduisaient la configuration du district, les gisements du métal précieux, le site des campements. L'un d'eux nous est parvenu, ses terrains peints en rouge vif, ses montagnes d'ocre sombre, ses chemins semés de traces de pas pour en montrer la direction, ses

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Golénischeff*. Cf. la vue du temple et son plan dans CAILLIAUD, *Voyage à l'oasis de Thèbes*, pl. II, le plan du temple dans LEPSIUS, *Denkm.*, I, 101.

2. Les inscriptions du temple de Radesieh ont été publiées par LEPSIUS, *Denkm.*, III, 139-141, puis plus correctement par GOLÉNISCHEFF, *Excursion à Bérénice*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 77-78, pl. I-II. Elles ont été commentées et traduites par CHABAS, *une Inscription historique du règne de Séti Ier*, et *les Inscriptions des Mines d'or*, p. 5-6, par LAUTH, *die zweiälteste Landkarte*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Munich, 1871, t. II, p. 204-210, par BIRCH, *Inscriptions of the gold Mines at Rhedesieh and Kubân*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 69-75, par BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 475-477, et en dernier lieu par SCHIAPARELLI, *la Catena Orientale dell'Egitto*, p. 82-85.

légendes qui nous apprennent les noms locaux ; on sait par là qu'il représente le mont de Boukhni avec un château et une stèle de Séti. L'ensemble est gauche, naïf, d'une minutie un peu puérile et qui prête à rire ; il y aurait pourtant de l'injustice à s'en moquer, c'est la plus vieille carte du monde[1].

L'or qu'on tira de ces parages, celui qui arrivait d'Éthiopie, et mieux encore



FRAGMENT DE LA CARTE DES MINES D'OR[2].

le rendement de l'impôt ou des douanes suppléèrent à l'insuffisance des butins de façon d'autant plus opportune que, si le souverain ne partageait pas l'ardeur militaire de Thoutmosis III, il avait hérité de lui la passion des constructions coûteuses. Il ne négligea point la Nubie, mais il consolida plusieurs des monuments où la XVIIIe dynastie avait travaillé, Kalabshéh[3],

1. Elle a été publiée par Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XXII (cf. Birch, *upon a historical Tablet of Ramses II*, p. 26), par Chabas, *les Inscriptions des Mines d'or*, p. 30-32 et pl. II, enfin par Lauth, *die älteste Landkarte nubischer Goldminen*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1870, t. II, p. 337-372. Les fragments d'une seconde carte se trouvent dans Lieblein-Chabas, *deux Papyrus hiératiques*, p. 41-43, et pl. V, et dans Lauth, *die zweitälteste Landkarte nebst Gräberplänen*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1871, t. I, p. 190-238.

2. *Fac-similé par Faucher-Gudin du calque colorié publié par* Chabas, *les Inscriptions des Mines d'Or*, pl. II.

3. Gau, *Antiquités de la Nubie*, pl. 13 *f*.

Dakkéh[1], Amada[2] : il fonda même à Sésébi un temple dont trois colonnes sont debout encore[3]. Le galbe en est peu gracieux et la décoration médiocre, car l'art dégénérait vite dans ces provinces écartées de l'empire : il ne se maintenait fécond et vigoureux qu'au voisinage du souverain, dans Abydos, dans Memphis, à Thèbes surtout. Déjà Ramsès, soucieux d'effacer la trace des misères que la tentative des rois hérétiques y avait accumulées naguères, avait



LES TROIS COLONNES ENCORE DEBOUT DU TEMPLE DE SÉSÉBI[4].

projeté d'établir à Karnak,. en avant du pylône d'Aménôthès III, une salle énorme, où les cérémonies du culte d'Amon pourraient se déployer et la masse des prêtres et des fidèles évoluer à l'aise les jours de fête. Séti réalisa ce qui avait été pour son père un rêve grandiose[5]. On voudrait savoir qui fut l'architecte assez confiant en son génie pour oser concevoir et mener à bonne fin cette entreprise presque surhumaine : son nom prendrait aussitôt une place

1. LEPSIUS, *Briefe aus Ægypten und Æthiopien*, p. 115.

2. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XLV, 5 et t. I, p. 101; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, t. III, P. 1, p. 311.

3. LEPSIUS, *Briefe aus Ægypten und Æthiopien*, p. 256. Au temps de Lepsius, il y avait encore quatre colonnes debout : Insinger n'en a plus que trois.

4. *Dessin de Boudier, d'après la photographie d'Insinger, prise en 1881, pendant l'un des derniers voyages qui purent être accomplis avant l'invasion mahdiste.*

5. Pour la construction et la décoration de la grande salle hypostyle, cf. les études de MARIETTE, *Karnak, Texte*, p. 23-27. Elle a été déblayée et les colonnes en ont été consolidées pendant l'hiver de 1895-1896, au moins dans les parties où les travaux de restauration peuvent s'exécuter sans compromettre par trop la solidité de l'ensemble.

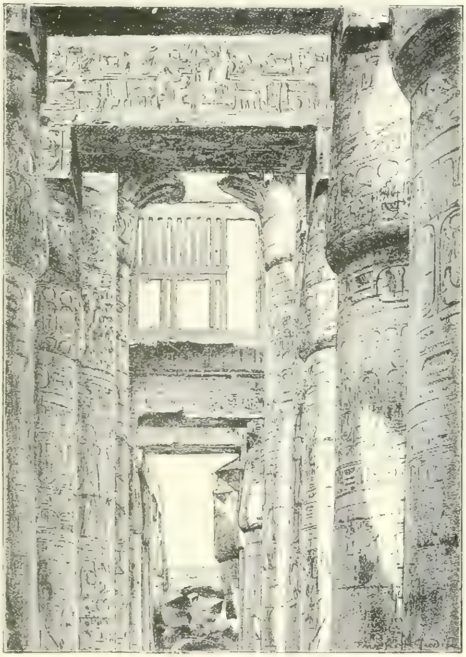
dans l'admiration universelle auprès de ceux des maîtres les mieux inspirés que l'on connaisse, car personne en Grèce ni dans l'Italie ne nous a légué aucune œuvre qui surpasse la sienne ou qui produise, par des moyens aussi simples, une telle impression de hardiesse et d'immensité. Nul langage ne somme assez plein pour en évoquer l'idée devant ceux qui ne l'ont point vue de leurs yeux : on doit se borner à la chiffrer, faute de pouvoir la décrire. Elle mesure cinquante mètres de long sur cent de large. Au milieu, une rangée de douze colonnes à chapiteau en forme de cloche retournée, les plus hautes qu'on ait enfermées jamais à l'intérieur d'une basilique; dans les bas-côtés, cent vingt-deux colonnes à chapiteau lotiforme disposées en quinconce sur neuf files. Le plafond de la travée centrale court à vingt-trois mètres au-dessus du sol, et la corniche des deux tours le domine d'environ vingt mètres. Le tout s'éclairait, comme à regret, par les combles du vaisseau central, où des claires-voies en pierre laissaient filtrer l'air et les rayons du soleil. La clarté se tamisait et s'atténuait à mesure qu'elle s'enfonçait entre les rangs de colonnes : au fond de la salle, un crépuscule douteux régnait, traversé à peine par les minces filets de jour qui tombaient des soupiraux ménagés çà et là dans le plafond[2]. La salle s'ouvre maintenant toute large, et la lumière qui s'y épanche à flots trahit sans pitié les mutilations



UNE TRAVÉE DANS L'UN DES BAS-CÔTÉS DE LA SALLE HYPOSTYLE À KARNAK[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.* Cf. une vue générale de la Salle Hypostyle en tête du présent chapitre, au t. II, p. 541, de cette *Histoire*.

dont elle a été victime au cours des âges, mais l'effet pour être moins mystérieux n'en est pas moins écrasant : c'est le seul monument où le premier coup d'œil dépasse l'attente du spectateur au lieu de la désappointer. Il est grand et l'on sent qu'il l'est, et si fort qu'on se tourmente la mémoire pour y trouver quelque chose qui en approche, on ne se rappelle rien qu'on se hasarde à déclarer aussi grand. Séti songea-t-il un moment à lui donner un pendant dans la Thèbes du Sud? Aménôthès III n'avait pas achevé son temple de Louxor : le sanctuaire et les portions attenantes étaient appropriés au culte, mais la cour manquait encore du pylône accoutumé, et un mur de moyenne épaisseur interdisait seul aux regards profanes la vue des arcanes qui s'y accomplissaient. Séti se décida à prolonger l'édifice vers le nord. Il ne toucha pas à cette façon d'écran, dont ses prédécesseurs s'étaient contentés; il traça, en avant de la porte dont elle était percée, une avenue de colonnes géantes, non moins fière d'allure que celle de Karnak, et qui devait servir de travée centrale à une salle hypostyle de dimensions aussi colossales. L'argent ou le temps lui firent-ils défaut lorsqu'il voulut pousser l'exécution de son plan? Il mourut que les nefs latérales n'étaient pas commencées encore[2]. Il eut plus



LES CLAIRES-VOIES DE LA TRAVÉE CENTRALE, DANS LA SALLE HYPOSTYLE DE KARNAK[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Béato*; au fond, à droite, on distingue la colonne que le poids de son architrave retient à demi renversée depuis plusieurs siècles.

2. Sur cette colonnade de Louxor, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 378; pour la construction du temple, voir ce qui est dit au t. II, p. 306-308, de cette *Histoire*.

de succès dans Abydos. On ne sait par quelle aventure il avait contracté une affection véritable pour cette ville : sa famille y possédait-elle quelque fief? désira-t-il seulement témoigner au dieu qu'on y adorait l'estime particulière dans laquelle il le tenait, et lui faire oublier par ses hommages qu'il portait le nom de Sît le maudit? Il choisit un terrain favorable, au sud, sur le penchant d'une sorte de dune qui borde le canal, et il y découpa dans le sable

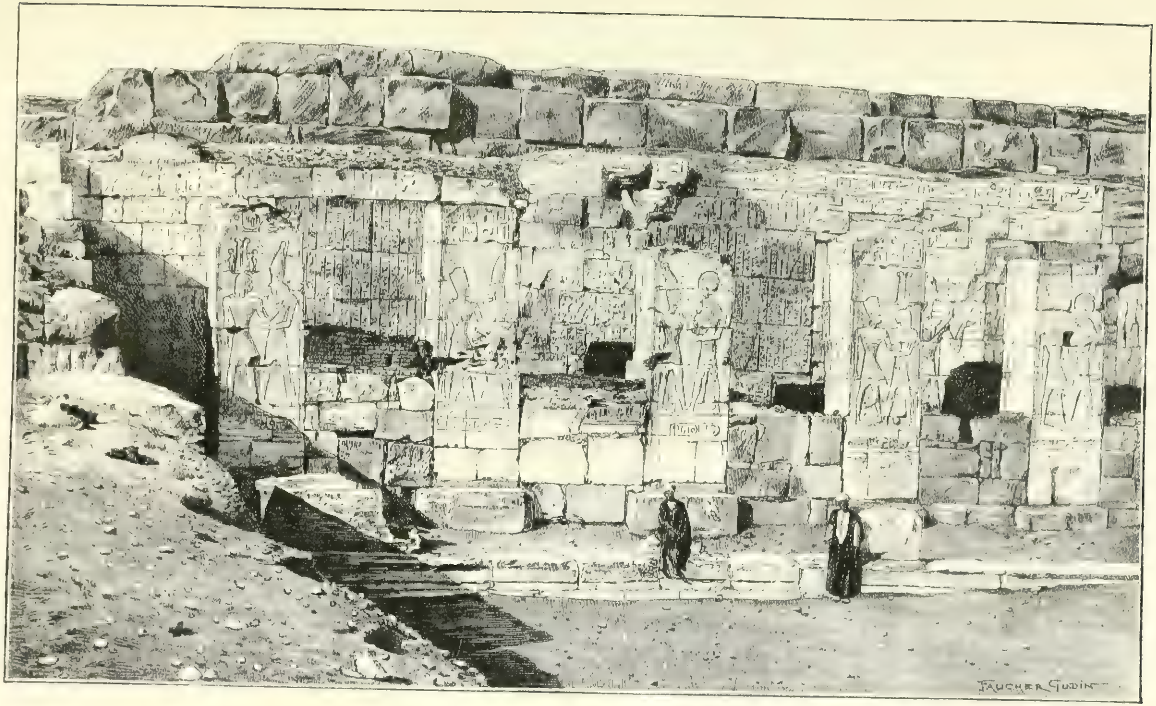


UNE DES TRAVÉES DE LA SALLE HYPOSTYLE DU TEMPLE DE SÉTI Ier, DANS ABYDOS[1].

durci l'aire d'un édifice de structure originale[2]. Deux pylônes le précédaient, dont les ruines se perdent aujourd'hui sous les maisons d'Harabat el-Madfounéh. Une cour de superficie médiocre se déploie du second à la façade, entre deux murs à demi défoncés, puis on traverse un portique à piliers carrés et deux salles à colonnes d'un module élégant, et l'on aboutit à huit chapelles ordonnées sur une seule ligne, par devant deux pièces adossées à la colline, afin d'y loger le seigneur Osiris : dans les temples ordinaires le Saint des Saints est enveloppé par les pièces secondaires, il se cache ici derrière elles. On a prodigué partout un calcaire blanc de Tourah d'un grain admirable, paré de

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Béato.*

2. Pour le temple de Séti Ier à Abydos, voir les études de MARIETTE, *Abydos*, t. I, p. 6 sqq ; cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art*, t. I, p. 391-396, et MASPERO, *Archéologie Egyptienne*, p. 83-84.



LA FAÇADE DU TEMPLE DE SETI I[er], DANS ABYDOS.

Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.

bas-reliefs ciselés finement, les plus beaux peut-être qui subsistent dans la vieille Égypte. Les maîtres qui les ont sculptés et peints appartenaient à l'école thébaine, et leur dessin présente l'analogie la plus frappante avec celui des monuments dédiés par Aménôthès III, mais leur ciseau s'y révèle plus souple et plus libre : on y saisit l'influence des artistes qui composèrent le modèle des scènes d'El-Amarna. Ils ont prêté le profil du roi aux dieux et aux déesses, un profil pur et doux, au nez aquilin, aux lèvres fermes, aux yeux en amande, au sourire mélancolique. Le décor achevé, Séti jugea la maison un peu étroite pour l'hôte auquel il la destinait, et il lui accola, le long de la muraille méridionale, une aile nouvelle qu'il n'eut pas la chance de finir : plusieurs parties y ont leur vêtement de tableaux religieux, ailleurs les sujets ont été seulement esquissés à l'encre noire avec des corrections à la sanguine, ailleurs enfin les murailles sont nues et l'on y lit les inscriptions dévotes, griffonnées vingt siècles plus tard par les moines qui aménagèrent les chambres en couvent. Un couloir y mène de la seconde salle à colonnes du plan primitif, et une liste de soixante-quinze noms royaux s'étale sur l'une des parois, les principaux ancêtres du souverain jusqu'à Mîni. L'ensemble forme une chapelle funéraire dont l'usage ne saurait soulever un doute pour qui a pratiqué les religions de l'Égypte. Abydos était le lieu où les morts se rendaient par force avant d'émigrer dans l'autre monde. C'était là, aux bouches de la *Fente*, qu'ils recevaient les provisions et les offrandes de leurs parents ou de leurs amis demeurés sur terre : à mesure qu'ils affluaient de tous les points de l'horizon, ils s'assemblaient auprès du tombeau d'Osiris et ils s'y délassaient jusqu'à l'heure d'embarquer sur le bateau du Soleil[1]. Séti ne voulut point que son âme s'y confondît dans la foule des âmes sujettes, et son temple est comme un pied à terre qu'il lui prépara vers l'entrée de l'Hadès : après y avoir séjourné quelque peu le lendemain des funérailles, elle pouvait y revenir chaque fois que bon lui semblait, certaine de s'y procurer toujours l'encens et la nourriture dont elle avait besoin.

Thèbes possédait le tombeau authentique. La chapelle en était à Gournah, un peu au nord du groupe de pyramides où les Pharaons de la XI[e] dynastie reposaient avec ceux de la XIII[e] et de la XVII[e]. Ramsès l'avait commencée, Séti la continua, et il la consacra au culte de son père comme au sien propre. Le pylône en a disparu presque entier, mais la façade est à peu près intacte avec ses colonnes en bouton de lotus, et plusieurs des appartements qui précé-

1. Cf. ce qui est dit à propos de *la Fente* au t. I, p. 196-198, 232, de cette *Histoire*.

daient le sanctuaire. L'ornementation y est aussi soignée que celle d'Abydos et la facture aussi délicate; on dirait, par endroits, que les mêmes mains ont travaillé aux deux monuments[1]. La syringe est reléguée assez loin en pleine montagne, mais non dans le ravin où dormaient déjà Aménôthès III, Aï, peut-être Toutankhamon, peut-être Harmhabî[2]. Il y avait alors, derrière le cirque



LE TEMPLE DE GOURNAH[3].

de Déïr el-Baharî, une sorte de bassin clos, sans autres communications avec la plaine que des sentiers dangereux, suspendus en corniche au-dessus du temple des trois premiers Thoutmosis. Il se partage en deux branches, dont l'une se dirige au sud-est, tandis que l'autre s'étire vers le sud-ouest et se fractionne en rameaux secondaires. A l'orient un pic nu jaillit, dont la silhouette rappelle celle de la pyramide à degrés de Saqqarah, avec des proportions colossales. Nul endroit n'était mieux approprié à servir de cimetière pour une famille de rois : la difficulté d'y pénétrer, ou d'y promener le lourd appareil et les cortèges sans fin des funérailles pharaoniques, empêcha cependant qu'on y creusât des hypogées pendant l'Ancien et le Moyen

1. Le temple de Gournah est décrit dans CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 296-315, 692-708, et PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art*, t. I, p. 396-401. Les inscriptions qui le désignent comme étant la chapelle funéraire de Ramsès Ier et de Séti Ier sont réunies dans CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLI, 2-3, et t. I, p. 296, 306-307, 704-707.

2. Il y a en effet, au voisinage d'Aï et d'Aménôthès III, trois autres hypogées dont deux au moins ont été décorés de peintures, complètement détruites aujourd'hui, et ont pu servir de tombeaux à Toutankhamon et à Harmhabî; les premiers égyptologues ont cru qu'ils avaient été creusés par les souverains du commencement de la XVIIIe dynastie (CHAMPOLLION, *Lettres écrites d'Égypte*, 2e éd., p. 237; WILKINSON, *Topography of Thebes and General View of Egypt*, p. 122-123).

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Béato.*

Empire. Vers le début de la XIX[e] dynastie, les ingénieurs, en quête d'emplacements favorables, remarquèrent enfin qu'il était séparé de l'ouady qui débouche au nord de Gournah par un seuil de cinq cents coudées à peine. Ce n'était pas de quoi effrayer des mineurs aussi habiles que les Égyptiens : ils descendirent dans la roche vive une tranchée profonde de cinquante à soixante coudées, au bout de laquelle un boyau étranglé accède au vallon[1]. Est-ce sous le règne d'Harmhabî, est-ce sous celui de Ramsès I[er] qu'ils accomplirent ce labeur de géant? Ramsès est le plus ancien des Pharaons dont on ait signalé la présence en cet endroit. Sa tombe est simple, presque grossière, un corridor de fuite médiocre, un caveau, un sarcophage en pierre brute[2]. Celle de Séti, au contraire, est un palais véritable, qui s'enfonce à cent mètres dans les flancs du rocher. On y entre par une porte haute et large, qui ouvre sur un escalier de vingt-sept marches : une galerie inclinée, d'autres escaliers, coupés de paliers en pente douce, une salle hypostyle, et à l'extrémité une pièce voûtée, le tout bariolé de scènes mystérieuses ou tapissé d'inscriptions. Ce n'est là pourtant qu'un premier étage, une enfilade d'antichambres où le mort hébergeait ses hôtes, mais où il n'habitait pas lui-même. Un couloir et des degrés, dissimulés sous une dalle vers la gauche de la salle, mènent au caveau réel, celui qui abrita la momie et le mobilier funéraire. A mesure qu'on y avance à la lueur des torches, on entrevoit sur les murs une profusion de tableaux ou de formules, les voyages de l'âme à travers les douze heures de la nuit, ses épreuves, son jugement, sa réception parmi les mânes, son apothéose, gravée sur la roche avec la même perfection que les bas-reliefs de Gournah et d'Abydos l'ont été sur le calcaire choisi de Tourah. Une galerie amorcée à la dernière pièce chemine encore quelques mètres, puis elle s'arrête brusquement : les architectes avaient projeté le percement d'un troisième étage, lorsque la mort du maître les obligea d'interrompre leur tâche[3]. Le sarcophage consiste en un bloc d'albâtre évidé, poli, entaillé de figures et d'hiéroglyphes avec autant de minutie qu'une pierre fine[4]. Il

1. Les savants français ont reconnu dès le commencement de notre siècle que le passage en question avait été percé à main d'homme (Costaz, *Description des Tombeaux des Rois*, dans la *Description de l'Egypte*, t. III, p. 189-190). J'attribue l'exécution de ce travail à Ramsès I[er], Harmhabî me paraissant avoir été enseveli dans la vallée de l'est, au voisinage d'Aménôthès III.

2. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 424-426 ; des calques des peintures principales ont été exposés pendant longtemps dans le Musée Égyptien du Louvre.

3. Le tombeau fut découvert en 1818 par Belzoni, *Operations and Discoveries within the Pyramids*, puis décrit et copié en grande partie par Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 426-440, 758-802, et par Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, P[e] 1[a], p. 447-448, complètement par Lefébure, *les Hypogées Royaux de Thèbes, I[re] partie : le tombeau de Séti I[er]*, dans les *Mémoires de la Mission Française du Caire*, t. II.

4. Le sarcophage a été rapporté à Londres, et a été publié par Sharpe-Bonomi, *the Alabaster Sarco-*

contenait un cercueil en bois de galbe humain, peint en blanc, aux traits avivés de noir, aux yeux d'émail sertis dans une monture de bronze. La momie est celle d'un homme de taille svelte, déjà vieux, mais bien conservé; un enduit de poix et d'étoffe cachait la figure et, lorsqu'on l'eut enlevé au ciseau, démasqua la plus belle tête de roi. Jamais l'art de l'embaumeur ne fut poussé aussi loin : on dirait, à voir l'expression du visage, que Séti Ier vient de rendre le dernier soupir depuis quelques heures à peine. La mort a pincé les narines et rétracté les lèvres, la pression des bandelettes a légèrement infléchi la pointe du nez, et le natron a noirci la peau, mais un sourire calme et doux flotte encore sur la bouche, et les paupières entr'ouvertes laissent apercevoir sous leurs cils baissés une ligne luisante et d'apparence humide, le reflet des yeux de faïence blanche qu'on enchâssa dans l'orbite au jour de l'ensevelissement[2].



UN DES PILIERS DU TOMBEAU DE SÉTI Ier[1].

Séti avait eu de sa femme Touïa plusieurs enfants, dont l'aîné était adulte au début du règne, et avait accompagné son père pendant la campagne de Syrie[3]. Ce prince mourut peu après son retour, et ses droits à la couronne

phagus of Oimenephtah; cf. PIERRET, *Étude sur le Sarcophage de Séti Ier*, dans la *Revue Archéologique*, 1870, t. XXI, p. 284 sqq.; et LEFÉBURE, *the Book of Hades*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. X, p. 79-134, et t. XII, p. 1-35.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Insinger, prise en 1887.*

2. MASPERO, *les Momies Royales de Déir el-Baharî*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 553-556, et, au frontispice de ce volume, la planche qui reproduit la tête de la momie de Séti Ier.

3. Sur ce personnage, dont le nom est mutilé, cf. WIEDEMANN, *on a forgotten Prince*, dans les *Proceedings de la Société d'Archéologie Biblique*, 1889-1890, t. XII, p. 258-261, et *Remarques et Notes*

dévolurent au cadet, qui s'appelait Ramsès, ainsi que son aïeul. Ramsès était encore très jeune[1], mais Séti n'en dut pas moins introniser en pompe ce fils qui jouissait de titres supérieurs aux siens. « Dès le temps que j'étais dans l'œuf, écrivait-il par la suite, les grands avaient flairé le sol devant moi; quand je montai au rang d'aîné et d'héritier sur le trône de Sibou, je traitai les affaires, j'ordonnai en généralissime des fantassins et des charriers. Mon père s'étant présenté au peuple, alors que j'étais un tout petit garçon entre ses bras, me dit : « Je le procurerai couronner roi, pour le voir dans « toute sa splendeur cependant que je suis sur cette terre! » Les nobles de la cour s'étant avancés afin de me placer le pschent sur la tête : « Posez-lui le « diadème au front! » dit-il[2]. A mesure que Ramsès grandit, Séti se plut à lui conférer par degrés les attributs principaux du pouvoir; « tandis qu'il était encore sur cette terre, réglant tout en ce pays, défendant ses frontières, et veillant au bien des habitants, il s'écria : « Qu'il règne! » à cause de l'amour qu'il avait pour moi. » Il lui élut des femmes, belles « à l'égal de celles de son palais[3] », et il le maria à celles de ses sœurs qui étaient héritières comme lui, Nofritari II Mîmout et Isîtnofrît[4] : Ramsès avait ses entrées au conseil dès l'âge de dix ans, il commandait les armées, et il administrait la justice, sous la direction de son père et de ses vizirs[5]. Séti en effet, tout en utilisant sa jeunesse et son activité, ne s'effaça point devant lui; s'il l'autorisa à se parer des insignes du rang suprême, les cartouches, le pschent, le casque bombé, les sceptres variés, il entendit demeurer jusqu'au dernier jour le chef officiel de l'État, et il data de ses années à lui seul les événements de ce principat en partie double[6]. Ramsès repoussa les incursions des

dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 121-122, ainsi que LIEBLEIN, *le Nom du frère de Ramsès II*, dans les *Proceedings*, t. XII, p. 146-149.

1. L'histoire de la jeunesse et de l'avènement de Ramsès II nous est connue par le récit qu'il en a fait lui-même, dans le temple de Séti Ier, à Abydos, et qui est publié chez MARIETTE, *Abydos*, t. I, pl. 5-9; elle a été étudiée et l'inscription traduite par MASPERO, *Essai sur l'Inscription dédicatoire du Temple d'Abydos et la jeunesse de Sesostris*, 1867, puis par LAUTH, *der grosse Sesostristext aus Abydos*, dans la *Zeitschrift der D. Morgenl. Gesellschafft*, t. XXIX, p. 456 sqq., et par BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 479-490, qui adopta la plupart du temps les idées de ses devanciers (*Geschichte Ægyptens*, p. 469-471). Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 418-420) a corrigé quelques exagérations des historiens précédents, mais le gros du récit est confirmé par le témoignage de l'Inscription de Koubân (l. 16-17; cf. CHABAS, *les Inscriptions des Mines d'or*, p. 24-25), surtout en ce qui concerne l'extrême jeunesse de Ramsès au moment de son association à la couronne.

2. *La Grande Inscription dédicatoire d'Abydos*, l. 44-46, où le passage est légèrement mutilé.

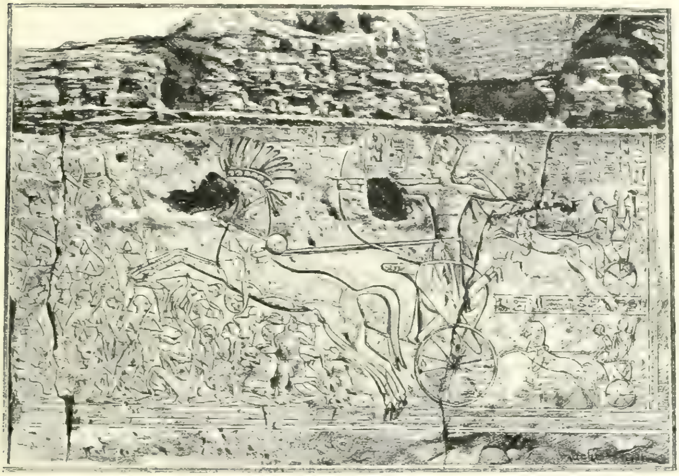
3. *La Grande Inscription d'Abydos*, l. 47-48.

4. Les témoignages relatifs à ces deux princesses, et les monuments qui nous sont restés d'elles, ont été réunis de façon presque complète par WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 463-464.

5. *Inscription de Koubân*, *l. 16-17*, discours des conseillers royaux à Ramsès lui-même.

6. C'est à tort que Brugsch a fait partir les années de Ramsès II du moment de son association au trône (*Geschichte Ægyptens*, p. 471); la grande inscription d'Abydos, que lui-même a traduite, date de l'an I de Ramsès II les faits qui suivirent immédiatement la mort de Séti Ier (l. 22, 26, 72; cf. MASPERO, *la Grande Inscription d'Abydos et la jeunesse de Sesostris*, p. 14, 17, 48).

Tihonou[1], et il massacra celles de leurs hordes qui s'étaient aventurées sur le territoire égyptien[2]. Il exerça les fonctions de vice-roi d'Éthiopie, et il châtia à plusieurs reprises les Nègres pillards. On le voit à Beit-Oually et à Ibsamboul, qui les charge à fond sur son char : ils ont beau fuir en masses



RAMSÈS II MET LES NÈGRES EN FUITE[3].

confuses, leur agilité ne les sauve point de la captivité ou de la destruction[4]. Il se trouvait en Éthiopie lorsque la mort de Séti le rappela à Thèbes[5]. Il y courut aussitôt, célébra les funérailles avec la pompe requise, puis, après la fête d'Amon, il partit afin d'aller faire reconnaître son autorité dans le nord. Il s'arrêta dans Abydos, prit les dispositions nécessaires pour achever à la hâte la décoration des salles principales du reposoir construit par son

1. Mariette, *Abydos*, t. II, p. 13, 15.
2. Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXIX-LXX.
3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger prise à Beit-Oually*. Cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. LXXI-LXXII et t. I, p. 146; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXXIV-LXXV; Arundale-Bonomi-Birch, *Gallery of Antiquities*, pl. 38, fig. 150.
4. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XII-XVI et t. I, p. 63-64; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXIV, LXX-LXXV.
5. Maspero, *Essai sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos*, p. 78-79. On ne sait combien de temps Séti régna; la dernière date est de l'an IX à Radesieh (Lepsius, *Denkm.*, III, 140 *b*, l. 1) et à Assouan (Lepsius, *Denkm.*, III, 141 *c*), et celle de l'an XXVII qu'on lui attribua quelquefois (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 421, corrigé au *Supplement*; Spiegelberg, *Rechnungen aus der Zeit Seti's I, Text*, p. 67) appartient à l'un des derniers Ramsès. J'avais cru d'abord que le règne avait été long, conformément au témoignage des listes manéthoniennes (*Revue Critique*, 1870, t. II, p. 41), mais la présence de Ramsès II, déjà grand, dans la campagne de l'an I, nous force à en restreindre la durée à une quinzaine d'années, vingt au plus, peut-être douze ou quinze seulement.

père, choisit un emplacement à une centaine de mètres au nord-ouest, et s'y bâtit un Memnonium semblable; il donna à ces deux mausolées des champs et des prés dans le nome thinite, leur institua des collèges de prêtres et de prophètes, leur assura des revenus, leur concéda des fiefs considérables d'un bout à l'autre de la vallée[1]. Le Delta attirait dès lors son attention. L'importance toujours plus décisive que les provinces syriennes acquéraient pour l'Égypte, l'accroissement de la monarchie hittite, les mouvements des peuples méditerranéens avaient déjà forcé les derniers princes de la dynastie précédente à résider plus souvent près de Memphis que n'avaient fait Aménôthès I ou Thoutmosis III : Aménôthès III avait travaillé à restaurer certaines des cités délaissées depuis l'expulsion des Pasteurs, et Bubaste, Athribis, Tanis peut-être, avaient commencé à s'animer d'une vie nouvelle par ses soins[2]. Les Pharaons se sentaient en effet bien éloignés à Thèbes des champs de bataille de l'Asie : la distance leur rendait difficile de surveiller les intrigues qui se nouaient entre leurs vassaux du Kharou et les seigneurs du Naharaïna, et telle révolte qu'ils auraient prévenue ou étouffée comme en se jouant, s'ils en avaient reçu l'avis après quelques jours, avait le temps de s'affermir ou de se propager, durant le trajet que les courriers étaient contraints de fournir des frontières à la capitale et de la capitale aux frontières. Ramsès II comprit l'intérêt qu'il avait à posséder près de l'isthme une ville où il pût séjourner tout à son aise; il éleva du côté de Zalou, dans un site fertile et sain, un château auquel il donna son nom[3], et que les poètes du temps se sont évertués à nous décrire en termes enthousiastes. « Il s'étend, disent-ils, entre le Zahi et l'Égypte, — et il est rempli de provisions et de victuailles. — Il ressemble à Hermonthis, — il est solide comme Memphis, — et le soleil se lève — et se couche en lui, — si bien que les hommes quittent leurs villages et s'installent sur son territoire[4]. » — « Les riverains de la mer lui apportent en hommage des congres et des poissons, — et lui payent le tribut de leurs marais. — Les habitants se mettent en vêtements de fête, chaque jour, — de l'huile parfumée sur leur tête et des perruques neuves; —

1. *Inscription dédicatoire du temple d'Abydos*, l. 69-75, 84-89; cf. Maspero, *Essai sur l'inscription dédicatoire d'Abydos et la jeunesse de Sésostris*, p. 47-49, 53-57.

2. Cf. ce qui est dit à propos de cette renaissance du Delta, au t. II, p. 304-305, de cette *Histoire*.

3. Une allusion à la fondation de cette résidence se rencontre dans une inscription d'Ibsamboul, datée de l'an XXXV (l. 16-18; cf. Naville, *le Décret de Phtah Totunen*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 124).

4. *Papyrus Anastasi II*, pl. I, l. 2-5, *Papyrus Anastasi IV*, pl. VI, l. 2-4; cf. Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, 2e série, p. 151, et *Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 277, Maspero, *du Genre Épistolaire chez les Anciens Égyptiens de l'époque Pharaonique*, p. 102. Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 242.

ils se tiennent à leur porte, leurs mains chargées de bouquets, — de rameaux verts du village de Pihâthor, — de guirlandes de Pahouron, — le jour que le Pharaon fait son entrée. — La joie règne alors et gagne, sans que rien l'arrête, — ô Ousirmarisotpouniri, toi qui es Montou dans les deux pays, — Ramsès Miamoun, le dieu[1]. » Ce fut comme un poste avancé, d'où il épia ce qui se tramait contre lui aux bords de l'Oronte ou sur les côtes de la Méditerranée.

Rien ne semblait y menacer la tranquillité du monde. Les vassaux asiatiques n'avaient point bougé lorsqu'ils apprirent le changement de règne, et Maoutallou observa de son mieux à l'égard du fils les conditions du traité qu'il avait signé avec le père. Deux tournées entreprises au delà de l'isthme s'achevèrent presque sans combat, en l'an II et en l'an IV : Ramsès réprima en courant les brigandages des Shaousous, et, parvenu au Nahr el-Kelb, qui marquait alors la frontière septentrionale de son empire, il y grava au tournant de la route, sur les rochers qui surplombent l'embouchure, des stèles triomphales où il racontait ses succès[2]. Une révolution éclata chez les Khâti vers la fin de l'an IV, qui rompit les relations entre les deux États et déchaîna la guerre à l'improviste; un fils puîné de Maourousarou, Khâtousarou, assassina son frère et se fit roi en son lieu[3]. Les Égyptiens avaient-ils pris parti contre lui? crut-il habile de jeter ses sujets dans une aventure pour détourner leur attention de son crime? Il convoqua ses vassaux syriens et l'arrière-ban de ses mercenaires : le Naharaîna entier, Khaloupou, Carchémis, Arad, des bandes de Dardaniens, de Mysiens, de Troyens, de gens de Pédasos et de Girgasha[4], des Lyciens, toutes les nations lui fournirent leur contingent

1. *Papyrus Anastasi III*, pl. III, l. 1-9; cf. Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, 2e série, p. 132-134, Maspero, *du Genre Épistolaire*, p. 105-106, Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 548.

2. Les stèles ont été publiées par Lepsius, *Denkm.*, III, 197 *a, c*, et sont toutes en fort mauvais état; la dernière n'a plus de date lisible, et Lepsius hésite sur la question de savoir si la première porte la date de l'an II ou celle de l'an X (*Briefe aus Ægypten und Æthiopien*, p. 403).

3. *Traité de Ramsès II avec le prince de Khâti*, l. 7-8, où le rédacteur se borne à dire, par euphémisme discret, que Maoutallou succomba *à son destin*. Le nom du roi des Khâti se retrouve plus tard sous la forme Khatousharou, dans celui d'un roi battu par Tiglathphalazar Ier au pays de Koummoukh, nom qu'on a lu le plus souvent Khatoukhi (Winckler, *Geschichte Israels*, t. I, p. 135, n. 2).

4. Le nom de ce peuple est écrit Karkisha, Kalkisha ou Kashkisha (*Papyrus Raifet*, l. 6, et *Papyrus Sallier III*, pl. I, l. 10, et Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. II, pl. LIII, Naville, *Bubastis*, pl. XXXVI), par un de ces échanges entre *sh* et *r-l*, qui sont fréquents en assyro-chaldéen; les deux orthographes semblent prouver que les rédacteurs des inscriptions relatives à cette guerre ont eu à leur disposition une liste des alliés de Khâtousarou écrite en caractères cunéiformes (cf. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 355). Si l'on pouvait voir en ce peuple, non pas les Ciliciens, comme le préfère Max Müller (*ibid.*, p. 352-355), mais les Kashki, Kashkou, des textes assyriens, les ancêtres des Colchidiens de l'époque classique, la terminaison en *isha* du mot égyptien serait cette flexion en *-ash*, *-oush*, des langues est-asianiques, qu'on trouve dans tant de noms de peuples, Adaoush, Saradaoush, Ammaoush. Rougé (*Extrait d'un mémoire sur les attaques des peuples de la mer*, p. 4) et Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 492) les identifiaient aux Gergéséens de la Bible; Brugsch, adoptant l'orthographe Kashki, avait cru retrouver leur souvenir en Casiotis (*Geograp. Insch.*, t. II, p. 25, n. 2); il fit d'eux plus tard les gens de Gergis en Troade (Schliemann, *Ilios*, trad. Egger, p. 979). Ramsay reconnaît en eux la Kiskisos de Cilicie (*The Cities and Bishoprics of Phrygia*, p. XIII, n. 2).

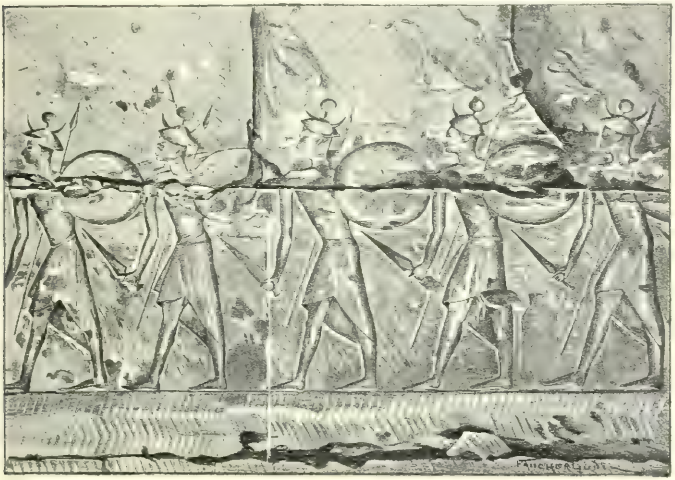
des rivages les plus lointains de la mer aux montagnes de la Cilicie. Ramsès, informé par les généraux et par les gouverneurs des places frontières, résolut de devancer l'attaque. Il rassembla une armée presque aussi disparate que celle de son ennemi par les éléments dont elle se composait : elle renfermait, à côté des Égyptiens de race pure, divisés en quatre corps sous l'invocation d'Amon, de Phtah, d'Harmakhis et de Soutkhou, des auxiliaires éthiopiens, des Libyens, des Mazaïou, des Shardanes[1]. Lorsqu'elle fut au complet, il franchit le canal de Zalou, le 9 Payni de l'an V, traversa Canaan, se porta sans ralentir dans la vallée du Litany, puis dans celle de l'Oronte[2]. Il campa quelques jours durant à Shabtouna, au sud-ouest de Qodshou[3], en plein pays amorrhéen, étudiant le terrain et tâchant de discerner la position des ennemis, sur laquelle il ne possédait que des indices assez vagues. Khâtousarou se tenait immobile dans les vallées boisées qui descendent du Liban ; parfaitement renseigné par ses espions, il n'attendait qu'une occasion pour se démasquer, et comme elle tardait à venir, il la fit naître par une ruse familière aux généraux de ce temps. Un jour que Ramsès, toujours inquiet de ne rien apercevoir, s'était avancé au sud de Shabtouna, il interrogea deux Bédouins : « Nos frères, lui dirent-ils, qui sont les chefs des tribus réunies

1. Le récit de la campagne ne mentionne que les Shardanes ; mais on voit par une énumération du *Papyrus Anastasi I, pl. VIII, l. 2*, que l'armée de Ramsès II comprenait, en temps ordinaire, à côté des Shardanes, des Mashaouasha, des Kahaka, et d'autres mercenaires libyens ou noirs (Chabas, *Voyage d'un Egyptien*, p. 51-72).

2. Le récit de ces événements nous a été conservé par deux documents de caractère différent : 1° ce que E. de Rougé appelait le *Bulletin de la campagne* (Robiou, *Sésostris d'après les nouveaux documents*, dans la *Revue Contemporaine*, 2e série, 1868, t. LXV, p. 483-488) ; 2° le poème de Pentaouîrit sur la bataille de Qodshou. Je suis ici les données du Bulletin et des tableaux qui l'accompagnent. Le texte en existe à Ibsamboul (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XXVII-XXIX, et t. I, p. 64-65 ; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. C-CII ; Lepsius, *Denkm.*, III, 187), à Louxor (Brugsch, *Recueil de monuments*, t. II, pl. LII, 1), au Ramesseum (Lepsius, *Denkm.*, III, 153 ; Sharpe, *Egyptian Inscriptions*, 2nd Ser., pl. 52) ; il a été analysé par Charles et François Lenormant (*des Livres chez les Egyptiens*, p. 28-38), traduit par Chabas (*Traduction et Analyse de l'inscription hiéroglyphique d'Ibsamboul*, dans la *Revue Archéologique*, 1859, t. XV, p. 573-588, 701-730), reconstitué critiquement, d'après les diverses copies, et traduit par Guieysse (*Textes historiques d'Ipsamboul*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VIII, p. 126-132). Les tableaux et leurs légendes ont été recueillis, ceux d'Ibsamboul par Champollion (*Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. X-XXXVII) et par Rosellini (*Monumenti Storici*, pl. LXXXVII-CIII) ; ceux du Ramesseum par Champollion (pl. CCCXXII-CCCXXXI), Rosellini (pl. CVIII-CX) et Lepsius (*Denkm.*, III, 153-155, 157-161, 164-166) ; ceux de Louxor par Rosellini (pl. CIV-CVII) ; ceux de Karnak par Champollion (*Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, t. II, p. 119-125). L'ensemble a été étudié par E. de Rougé (Robiou, *Sésostris d'après les nouveaux documents*, dans la *Revue Contemporaine*, 2e série, 1868, t. LXV, p. 482-493), par Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 493-500), par Pleyte (*de Veldslag van Ramses tegen de Cheta*, Leyden, 1878), par Tomkins (*on the Campaign of Ramses the Second in his Vth year against Kadesh on the Orontes*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 390-406, et dans les *Proceedings* de la même Société, 1881-1882, t. IV, p. 6-9), enfin par Guieysse (*Textes historiques d'Ipsamboul*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VIII, p. 120-143).

3. Shabtouna a été placé sur le Nahr es-Sebta, à l'emplacement occupé aujourd'hui par le Kalaat el-Hosn (Blanche, *Note sur le Kalaat el-Hossen*, dans le *Bulletin de l'Institut Egyptien*, 1re série, 1874, t. XIII, p. 115-116, 128-143), hypothèse que Mariette approuvait ; c'est plutôt un bourg situé dans la plaine, au sud du Bahr el-Kades, à peu de distance au sud-ouest du Tell Néby-Mindoh qui représente Qodshou, à proximité des forêts qui couvraient alors les penchants du Liban, et qui, descendant jusqu'au fond de la vallée, devaient masquer aux Égyptiens la position des Khâti.

sous le vil prince de Khâti, nous envoient mander à Sa Majesté : Nous souhaitons servir Pharaon. Nous quittons le vil prince des Khâti ; il est auprès de Khaloupou, au nord de la cité de Tounipa, où il a rétrogradé rapidement par crainte de Pharaon[1]. » Le rapport ne manquait pas de vraisemblance : l'éloignement — Khaloupou était à la distance de quarante lieues au moins — expliquait pourquoi les détachements lancés en reconnaissance ne rencontraient personne.



LA GARDE SHARDANE DE RAMSÈS II[2].

traient personne. Les Égyptiens, avertis, pouvaient ou bien mettre le siège devant Qodshou et le traîner en longueur jusqu'à ce que les Hittites se décidassent à la secourir, ou passer outre et pousser vers l'Euphrate afin d'aller y chercher la bataille qu'on ne s'empressait pas de leur offrir : ils s'arrêtèrent à ce second parti. Ramsès dépêcha en avant les légions d'Amon, de Phrâ, de Phtah, de Soutkhou, qui constituaient le gros de ses troupes, et il se prépara à les suivre avec les chars de sa maison militaire. Au moment même qu'il disloquait ainsi ses forces, les Hittites, que des traîtres lui dépeignaient comme fort éloignés, se massaient en secret au nord-est de Qodshou, prêts à fondre sur lui pendant la marche de flanc qu'il allait exécuter presque sous leurs

1. Guieysse, *Textes historiques d'Ipsamboul*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VIII, p. 127, l. 3-9, et p. 131.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger, prise au temple de Ramsès II dans Abydos*; cf. Mariette, *Voyage de la Haute Égypte*, t. I, p. 51.

yeux. Leurs effectifs étaient considérables, et le jour de la bataille ils mirent en ligne au moins dix-huit ou vingt mille soldats d'élite[1] : outre une infanterie bien disciplinée, ils comptaient de deux mille cinq cents à trois mille chars, montés chacun par trois hommes selon la coutume asiatique[2].

Le camp égyptien n'était pas levé tout à fait, lorsque les éclaireurs amenèrent deux espions dont ils s'étaient emparés, des Asiatiques à la longue



LES DEUX ESPIONS HITTITES BÂTONNÉS PAR LES SOLDATS ÉGYPTIENS[3].

robe bleue, nouée en diagonale en travers de la poitrine, d'une épaule sous l'autre. Le roi, qui siégeait sur son trône en expédiant les derniers ordres, les fit bâtonner jusqu'à ce que la douleur leur arrachât des aveux véridiques : ils confessèrent enfin qu'on les avait dépêchés pour surveiller le départ, et ils déclarèrent que l'ennemi était embusqué derrière la ville. Ramsès convoqua son conseil d'urgence et lui exposa la situation, non sans gourmander ses généraux d'avoir organisé si mal le service des informations; ceux-ci s'excusèrent de leur mieux et rejetèrent la faute sur les gouverneurs de province qui n'avaient su rien voir. Le roi coupa court à ces récriminations

1. Un corps d'armée est estimé 9 000 hommes à Louxor et 8 000 au Ramesséum (Guieysse, *Textes historiques d'Ipsamboul*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VIII, p. 138); les trois mille chars étaient montés par 9 000 hommes (Id., *ibid.*, p. 136). En évaluant à quatre ou cinq mille le reste des soldats engagés, on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité, et l'on obtiendra le chiffre assez modeste que j'ai indiqué dans le texte, contrairement à l'opinion courante à ce sujet chez les historiens. Pour l'effectif de l'armée égyptienne, cf. ce qui est dit au t. II, p. 212, de cette *Histoire*.

2. Les mercenaires sont compris dans ce nombre, comme le prouvent les énumérations des chefs Lyciens, Dardaniens, Pédasiens, etc., qui commandaient les chars pendant les charges contre Ramsès II (E. et J. de Rougé, *le Poème de Pentaour*, dans la *Revue Égyptologique*, t. IV, p. 128-130).

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le tableau du temple d'Ibsamboul*, cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. X; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXXXVII, CII; Lepsius, *Denkm.*, III, 153.

au moins inutiles, lança des exprès à la recherche des corps en route depuis le matin[1], appela aux armes ce qui lui restait de gens sous la main. La délibération durait encore, quand on apprit que les Hittites paraissaient. Leur premier choc fut si rude qu'ils renversèrent tout un pan du mur et qu'ils pénè-



LE CAMP ÉGYPTIEN ET LE CONSEIL DE GUERRE, LE MATIN DE LA BATAILLE DE QODSHOU[2].

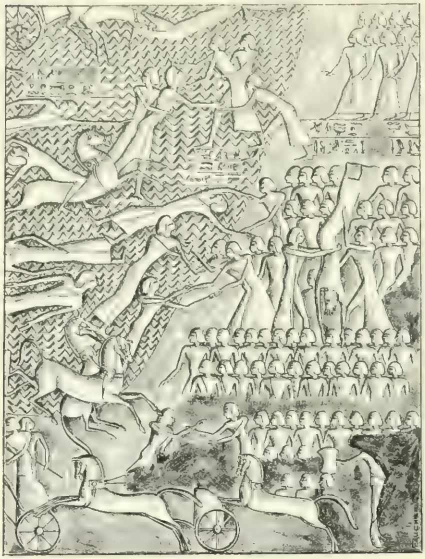
trèrent dans l'enceinte. Ramsès les chargea à la tête de sa maison. Huit fois il aborda la charrerie qui menaçait de le cerner, et huit fois il en rompit les lignes : un moment, il se trouva seul avec son écuyer Manna au milieu d'un groupe acharné à sa perte, et il ne se dégagea qu'à force de bravoure et de sang-froid. Le lion apprivoisé qui l'accompagnait dans ses expéditions faisait rage à côté de lui et terrassa plus d'un Asiatique de ses griffes ou de sa dent[3]. Les soldats, excités par l'exemple, tinrent tête sans faiblir pen-

1. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, pl. XVIII, et p. 66; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. XCV, où l'on voit le messager courant à cheval à travers la plaine.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Beato, prise sur la face ouest du Ramesseum.* Cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XXVII-XXIX, CCCXXVII *bis*, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 160, et pour le même tableau à LOUXOR, ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CVI.

3. Le lion est représenté et nommé dans les tableaux de la bataille, à Ibsamboul (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XV, XXV, ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. LXXXVII), à Derr (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 183 *b*, 184 *a*), à Louxor, où on le voit dans le camp, la veille de la bataille, les deux pattes de devant liées, et menacé par son gardien (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCXVII; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CVII).

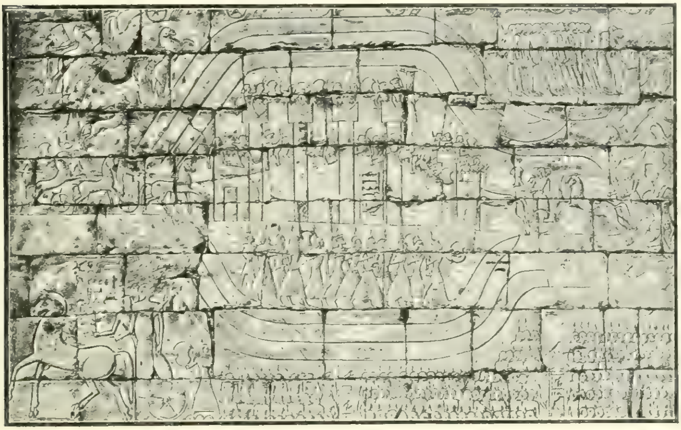
dant les lentes heures de l'après-midi : vers le soir enfin, la légion de Phrâ et celle de Soutkhou, rebroussées à la hâte, entrèrent en ligne. Un gros de Khâti, cerné dans la partie du camp qu'il avait enlevée le matin, fut tué ou pris jusqu'au dernier homme; Khâtousarou, déconcerté par ce retour soudain, battit en retraite, et la nuit suspendit la lutte. Elle recommença plus furieuse le lendemain, dès l'aube, et elle se termina par la déroute des confédérés. L'écuyer du prince, Garbatousa, le général de son infanterie et celui de ses chars, Khaloupsarou, l'écrivain des livres, avaient succombé pendant l'action. Les charriers, acculés à l'Oronte, s'y précipitèrent afin de le franchir à gué, et perdirent beaucoup de monde. Mazraîma, le frère du prince de Khâti, atterrit à l'autre rive sain et sauf, mais le chef de Tonisa se noya, et celui de Khaloupou fut retiré à moitié mort : il fallut le renverser la tête en bas pour qu'il dégorgeât l'eau qui l'étouffait et ralliât ses esprits. Khâtousarou lui-même risquait de périr, lorsque les troupes enfermées dans Qodshou et les habitants sortirent en masse : les Égyptiens s'arrêtèrent intimidés, et les fuyards purent se réfugier dans la ville. N'avait-elle point de provisions pour tant de bouches inattendues, ou le désastre avait-il brisé si fort les courages, que la résistance parût inutile? Dès le lendemain, Khâtousarou envoya proposer une trêve ou la paix au vainqueur. Les Egyptiens avaient probablement souffert autant pour le moins que leurs adversaires et ils n'envisageaient pas l'éventualité d'un siège sans quelque émoi : Ramsès accepta les offres



LES FUYARDS RECUEILLIS PAR LA GARNISON DE QODSHOU[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato*; cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCXXIX, ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CX, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 164.

qu'on lui faisait et il regagna l'Égypte. La renommée de ses exploits l'y avait précédé, et lui-même n'était pas peu fier de l'énergie qu'il avait déployée le premier jour. Ses prédécesseurs s'étaient montrés en tout temps généraux experts et braves soldats; mais aucun d'eux n'avait supporté seul ou peu s'en faut tout le poids d'une bataille. Il combla de récompenses son écuyer Manna, qui ne l'avait pas abandonné à l'heure du danger. Il prodigua aux bons chevaux qui l'avaient traîné, *Force-en-Thébaïde* et *Nourit satisfaite*, des pro-



LA GARNISON DE QODSHOU SORT AU SECOURS DU PRINCE DE KHATI.[1]

vendes abondantes et des harnais somptueux[2]. Il voulut qu'on retraçât sur les pylônes ou sur les murs des temples les épisodes caractéristiques de la campagne, le châtiment des espions, la surprise du camp, ses charges répétées, l'arrivée de ses vétérans, la fuite des Syriens, la reddition de Qodshou. Un poème en strophes rythmées accompagne partout ces tableaux de sa gloire, à Louxor, au Ramesséum, dans le Memnonium d'Abydos, à Ibsamboul au cœur de la Nubie. L'auteur avait assisté au combat, ou il en avait recueilli la description de la bouche même du souverain, mais son œuvre n'a rien de la froi-

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Bénédite*; cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCXXIV, et ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CIV.

2. *Papyrus Sallier III*, pl. 8, l. 7-8. Une bague en or du Louvre porte en relief sur son chaton deux petits chevaux qui sont probablement *Force-en-Thébaïde* et *Nourit satisfaite* (E. DE ROUGÉ, *Notice des principaux Monuments*, 1855, p. 63; PIERRET, *Catalogue de la Salle Historique de la Galerie Égyptienne*, p. 116, nº 486); elle a été publiée par MASPERO, *l'Archéologie Égyptienne*, p. 313, et elle est insérée, en guise de cul-de-lampe, à la fin de ce chapitre, t. II, p. 450, de cette *Histoire*.

deur officielle; un souffle puissant la traverse d'un bout à l'autre et la vivifie encore à plus de trente siècles d'intervalle[1].

Il insiste peu sur les préliminaires et il ne donne libre carrière à son enthousiasme qu'au moment où son héros, demeuré presque seul, s'avance à la vue de ceux qui le suivaient. Pharaon fut entouré par deux mille cinq cents chars, coupé dans sa retraite par tous les guerriers du pervers Khâti et par les nations nombreuses qui l'escortaient, par les gens d'Arad, de Mysie, de Pédase : chacun de leurs chars portait trois hommes et ils étaient tous réunis comme en un bloc. « Aucun prince n'était avec moi, aucun chef de guerre, aucun officier des archers ni gendarme des chars. Mes piétons m'ont déserté, mes charriers ont fui devant eux, et pas un n'a fait ferme pour les combattre avec moi ! » Lors Sa Majesté dit : « Qui donc es-tu, mon père Amon? Un père qui oublie son fils? Or ai-je fait quelque projet à ton insu? Ai-je pas marché et me suis-je pas arrêté à ta parole? Lorsqu'il ne viole pas tes ordres, il est bien grand le seigneur de l'Égypte, et il renverse les barbares sur sa route ! Que sont donc ces Asiatiques pour ton cœur? Amon humiliera ceux-là qui ignorent le dieu; or t'ai-je pas consacré des offrandes innombrables? Remplissant ta demeure sainte de mes prisonniers, je te bâtis un temple pour des millions d'années, je te prodigue tous mes biens pour tes magasins, je t'offre le monde entier pour enrichir tes domaines.... Certes, un sort misérable soit réservé à qui se bute contre tes desseins, mais heureux soit à qui t'apprécie ce qu'il fait pour toi d'un cœur plein d'amour. Je t'invoque, ô mon père Amon! Me voici au milieu de peuples si nombreux, qu'on ne sait

1. L'auteur en est inconnu : Pentaour, ou plutôt Pentaouîrît, à qui E. de Rougé avait attribué le poème (*le Poème de Pen-ta-our*, p. 6-7, 30), n'est que le copiste de l'exemplaire que nous en possédons sur papyrus (Erman, *Neuaegyptische Grammatik*, p. 6-7). Le poème de Qodshou fut découvert à Aix en Provence par Champollion (*Lettres écrites d'Égypte*, 2e éd., p. 21), qui en fit rapidement l'analyse, éditée plus tard par Salvolini (*Campagne de Ramsès-le-Grand contre les Schéta*, Paris, 1835); le manuscrit, acquis par le *British Museum*, fut publié en fac-similé dans les *Select Papyri*, t. I, pl. XXIV-XXXIV, avec une notice de Birch (*Ibid.*, texte, p. 3-4). Le poème fut traduit, tel qu'il se trouvait dans le papyrus, par E. de Rougé (*le Poème de Pen-ta-our*, 1856), et c'est de cette œuvre magistrale que dérivent les analyses ou les traductions de Goodwin (*on the Hieratic Papyri*, dans les *Cambridge Essays*, 1858, p. 239-243), de Brugsch (*Histoire d'Égypte*, p. 140-145, et *Geschichte Ægyptens*, p. 501-513), de Lushington (*the Third Sallier Papyrus, the War of Rameses II with the Khita, of Pentaûr*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. II, p. 65-78). Un fragment nouveau, découvert chez M. Raifet et donné par lui au Louvre, fournit à E. de Rougé l'occasion de corriger son ancienne traduction (*le Poème de Pentaour, nouvelle traduction*, dans le *Recueil de Travaux*, t. I, p. 1-9), tout en préparant une édition critique du texte, où devaient trouver place les fragments recueillis à Karnak (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 124; Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. II, pl. XXIX-XXXII; Mariette, *Karnak*, pl. 48-51; E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques*, pl. CCVI-CCXXXI), à Louxor (Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. XL-XLII; E. et J. de Rougé, *Inscriptions recueillies en Égypte*, pl. CCXXXII-CCXLVIII), au temple d'Abydos (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 4-5). Les deux versions principales du poème avaient été reconstituées par E. de Rougé, dans ses cours au Collège de France, de 1868 à 1870; une partie seulement de ce travail a paru, par les soins de J. de Rougé (*le Poème de Pentaour*, dans la *Revue Égyptologique*, t. III, p. 149-161, t. IV, p. 89-94, 124-131, t. V, p. 15-23, 157-164, t. VI, p. 36-42, 81-89, 105-112, t. VII, p. 21-28).

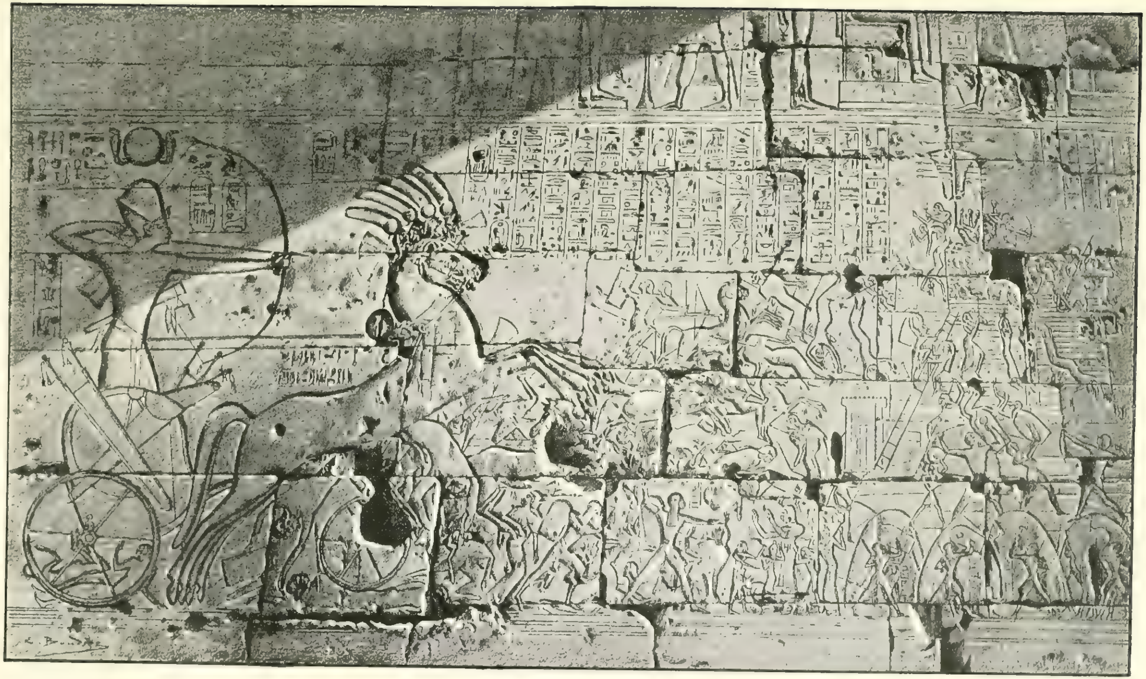
qui sont les nations conjurées contre moi, et je suis seul de ma personne, aucun autre avec moi. Mes nombreux soldats m'ont déserté, aucun de mes charriers n'a regardé vers moi, quand je les appelais, pas un d'eux n'a écouté ma voix, quand je leur criais. Mais je trouve qu'Amon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille charriers, qu'une myriade de frères ou de jeunes fils, réunis tous ensemble, car le nombre des hommes n'y fait rien, mais Amon l'emporte sur eux. Chaque fois que j'ai accompli ces choses, Amon, par le conseil de ta bouche, comme je ne transgresse pas tes ordres, voici que je t'ai rendu gloire jusqu'aux extrémités de la terre[1]. » Une invocation aussi calme au milieu de la mêlée paraîtrait déplacée sur les lèvres d'un homme ordinaire, mais Pharaon est un dieu, fils de dieu, et ses actes ou ses discours ne doivent pas être mesurés selon les règles de la commune humanité. La pensée divine s'est emparée de lui à l'heure du danger, et tandis que son corps continue à se battre, son esprit s'est envolé sans secousse au pied du trône d'Amon. Il contemple le maître du ciel face à face, il lui redit les bienfaits dont il l'a comblé, et il le somme d'intervenir sur un ton impérieux où perce le sentiment de sa propre divinité. Le secours ne se fait pas attendre. « Tandis que la voix roule dans Hermonthis, Amon surgit à mon injonction, il me tend la main, et je pousse un cri de joie, quand il me hèle par derrière : « Face et face avec toi, face et face avec toi, Ramsès « Mîamoun, je suis avec toi! C'est moi, ton père! ma main est avec toi et « je vaux mieux pour toi que des centaines de mille. Moi le fort qui aime la « vaillance, j'ai reconnu un cœur courageux et mon cœur est satisfait; ma « volonté va s'accomplir! » Je suis comme Montou, de la droite je darde, de la gauche je saisis les ennemis. Je suis comme Baal en son heure, devant eux; j'ai rencontré deux mille cinq cents chars, et, dès que je suis au milieu d'eux, ils se renversent devant mes cavales. Pas un de ces gens-là n'a trouvé sa main pour combattre, le cœur manque dans leurs poitrines, la peur énerve leurs membres; ils ne savent plus lancer leurs traits et ils n'ont plus de force pour tenir leur lance. Je les précipite dans les eaux comme y choit le crocodile; ils sont prostrés face en bas, l'un sur l'autre, et je tue au milieu d'eux, car je n'ai pas voulu qu'un seul regardât derrière lui, ni qu'un autre se retournât : celui qui tombe ne se relève pas[2]. » L'effet produit par cette subite

1. *Papyrus Sallier III*, pl. I, l. 8-pl. III, l. 5, et E. de Rougé, *le Poème de Pentaour*, dans la *Revue Égyptologique*, t. IV, p. 128-131, t. V, p. 15-23, [illegible].
2. *Papyrus Sallier III*, pl. III, l. 5-pl. IV, l. 2, et E. de Rougé, *le Poème de Pentaour*, dans la *Revue Égyptologique*, t. V, p. 158-163.

irruption du dieu est déjà puissant sur le lecteur moderne, enclin par éducation à la considérer comme un artifice littéraire; il devait être irrésistible sur l'Égyptien élevé au respect illimité d'Amonrâ. Le prince des Khâti, frappé à l'instant qu'il croyait son triomphe certain, « recule de terreur. Il lance alors des chefs nombreux suivis de leurs chars et de leurs gens exercés à toutes les armes, le chef d'Arad, celui de Lycie, le chef d'Ilion, celui des Lyciens, celui des Dardaniens, le chef de Carchémis, celui des Girgashi, celui de Khaloupou; ces alliés des Khâti, réunis ensemble, formaient trois mille chars. » Leur effort échoua, « je me ruai sur eux pareil à Montou, ma main les dévora dans l'espace d'un instant, je taillai et je tuai au milieu d'eux. Ils se disaient l'un à l'autre : Ce n'est pas un homme qui est parmi nous, c'est Soutkhou le grand guerrier, c'est Baal incarné! Ce ne sont pas les actions d'un homme qu'il accomplit : seul, tout seul, il repousse des centaines de mille, sans chefs ni soldats. Hâtons-nous, fuyons devant lui, cherchons notre vie et respirons encore l'haleine! » Lorsque son armée arrive enfin vers le soir, elle trouve la défaite des ennemis consommée, et, pleine de honte comme d'admiration, elle courbe le front sous les reproches de son roi : « Que dira la terre entière, lorsqu'elle apprendra que vous m'avez laissé seul et sans un second? que pas un prince, pas un charrier, pas un capitaine d'archers n'a joint sa main à la mienne? J'ai combattu, j'ai repoussé des millions de peuples à moi seul. *Victoire à Thèbes* et *Nourît satisfaite* étaient mes grands chevaux, c'est eux que j'ai rencontrés sous ma main quand j'étais seul au milieu des ennemis frémissants. Je leur ferai prendre moi-même leur nourriture, devant moi, chaque jour, quand je serai dans mon palais, car je les ai rencontrés quand j'étais au milieu des ennemis, avec le prince Manna mon écuyer, et avec les officiers de ma maison qui m'accompagnaient et qui sont mes témoins pour le combat; voilà ceux que j'ai rencontrés. Je suis revenu après une lutte victorieuse et j'ai frappé de mon glaive les multitudes assemblées[1]. »

L'épreuve était rude pour les Khâti : le premier moment passé, ils s'enhardirent et ils reprirent la campagne. Une seule défaite n'avait pas épuisé leurs ressources, et ils comblèrent rapidement les vides qu'elle avait creusés dans leurs rangs. Les plaines du Naharaïna et les montagnes de la Cilicie leur suppléèrent des chars et des piétons en place de ceux qu'ils avaient perdus, des bandes de mercenaires descendirent pour eux des plateaux de l'Asie Mineure;

1. *Papyrus Sallier III*, pl. VIII, l. 6 sqq.; E. de Rougé, *le Poème de Pentaour*, dans la *Revue Égyptologique*, t. VII, p. 27-28.



LA PRISE DE DAPOUR EN GALILÉE

Dessin de Boudier, d'après une photographie de Beato.

lorsque Ramsès II reparut en Syrie, il se heurta à une armée toute fraîche Khâtousarou, instruit par l'expérience, ne hasarda plus de bataille générale; il se contenta de disputer pied à pied la vallée du haut Litany et du haut Oronte. Entre-temps, ses émissaires, répandus par la Phénicie et le Kharou, y prêchaient la rébellion, souvent avec succès. En l'an VIII, la Galilée se souleva, et il fallut en réduire les villes l'une après l'autre, Galapout sur la montagne de Bit-Aniti, Mérom, Shalama, Dapour, Anamaim[1]. Dapour surtout donna fort à faire. Elle couronnait une colline escarpée dont sa double enceinte épousait les contours, et elle servait d'appui à une troupe assez nombreuse, qu'on dut écraser en rase campagne avant d'entreprendre le blocus. Elle céda enfin, après une série d'escarmouches, et elle fut emportée à l'escalade : quatre des princes conduisirent l'assaut. En l'an XI, la révolte éclata aux portes de l'Égypte, dans la Shéphélah, et le roi se mit à la tête des troupes destinées à l'étouffer. Ascalon, où les paysans et leurs familles avaient cru trouver un refuge assuré, lui ouvrit ses portes, et sa chute entraîna la soumission des autres[2]. C'était la première fois, ce semble, depuis les débuts de la conquête, que les peuples de ces régions en appelaient à la fortune des armes, et l'on se demande, sans soupçonner encore la réponse, quelle influence les décida à démentir ainsi leur fidélité séculaire. Leur défection ramenait presque l'Égypte à ses frontières naturelles : dès qu'elle fut réprimée, la guerre recommença plus opiniâtre en Cœlé-Syrie, une année même, elle gagna le Naharaïna et fit rage autour de Tounipa, comme au temps de Thoutmosis III. « Pharaon rassembla ses fantassins et ses chars, et il ordonna à ses fantassins et à ses chars d'attaquer les Khâti pervers qui étaient au voisinage de Tounipa, et il revêtit son armure et monta sur son chariot, et il engagea la bataille contre la ville des Khâti pervers à la tête de ses fantassins et de ses chars, couvert de son armure »; la forteresse ne succomba qu'au deuxième choc[3].

1. Une partie de cette guerre est représentée à Karnak, et les tableaux qui en restent ont été reproduits plus ou moins complètement par Burton (*Excerpta hieroglyphica*, pl. XVI), par Cailliaud (*Voyage à Méroé*, Atlas, t. II, pl. 73), par Champollion (*Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCXXXI et t. II, p. 880-881), par Lepsius (*Denkm.*, III, 156) et par Mariette (*Itinéraire de la Haute Égypte*, t. II, pl. 59 et p. 221). Brugsch a identifié Bît-Aniti avec la Beth-Anath de Nephtali, et Shalama avec Shalem, près de Bethshéan (*Geschichte Ægyptens*, p. 515); Max Müller préfère pour ce dernier nom Selamis-Seliméh, au S.-O. de Hazor (*Asien und Europa*, p. 220). Il place le Dapour mentionné ici au voisinage de Qodshou (*Ibid.*, p. 221-222); je crois qu'il s'agit du Dapour-Thabor de Galilée (cf. t. II, p. 128, de cette *Histoire*). Le site d'Anamaîm est inconnu, mais il faut le chercher en Galilée; la liste des villes prises, aujourd'hui très mutilée, comprenait vingt-quatre noms, ce qui prouve l'importance du soulèvement.

2. Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, t. II, p. 194-195, Lepsius, *Denkm.*, III, 145 *c*.

3. Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, t. I, p. 888; Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. II, pl. LIV, 2, et *Texte*, p. 65-66, *Geschichte Ægyptens*, p. 514; cf. Guieysse, *Textes historiques d'Ipsamboul*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, p. 143.

Ramsès poussa plus loin sa fortune, et à ne consulter que le témoignage des listes triomphales affichées sur les murs du temple de Karnak, les rives de l'Euphrate, Carchémis, le Mitâni, Singar, Assour, Mannous se virent une fois de plus à la merci des bataillons égyptiens[1]. Ces victoires, pour brillantes qu'on les suppose, ne furent pas décisives; si vraiment les princes d'Assour et de Singar envoyèrent des cadeaux à l'occasion de l'une d'elles, les Hittites ne se tinrent pas pour battus, et ils ne se résignèrent à traiter qu'après quinze campagnes. L'an XXI enfin, le 21 du mois de Tybi, comme Pharaon, en résidence dans sa bonne ville d'Anakhitou, rentrait du temple où il était allé prier son père Amon-Râ, Harmakhis d'Héliopolis, Phtah, Soutkhou le vaillant, fils de Nouit, un des *messagers* qui faisaient pour lui fonction de lieutenant en Asie, Ramsès, arriva au palais et lui présenta Tartisoubou, chargé de lui proposer la paix au nom de Khâtousarou[2]. Tartisoubou portait à la main une tablette d'argent, sur laquelle son maître avait fait écrire les conditions qui lui paraissaient justes et équitables. Un court préambule rappelait les alliances conclues entre les ancêtres des deux parties, puis une déclaration d'amitié suivait et l'obligation réciproque d'éviter à l'avenir toute cause d'hostilité. Et non seulement la trêve serait éternelle entre les peuples, mais ils se devraient aide et support mutuel à la première réquisition. « Si quelque ennemi marche contre les pays soumis au grand roi d'Égypte, et qu'il mande au grand prince des Khâti : « Viens, amène-moi des « forces contre eux », le grand prince des Khâti fera comme il lui aura été dit par le grand roi d'Égypte, le grand prince des Khâti détruira ses ennemis. Que si le grand prince des Khâti préfère ne pas venir lui-même, il enverra ses archers et ses charriers au grand roi d'Égypte pour détruire ses ennemis[3]. » Une clause identique assure en retour l'appui de Ramsès à Khâtousarou, son frère, puis deux articles conçus dans des termes identiques pré-

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 145 *a*, 176, Mariette, *Karnak*, pl. 38 *f*, *Abydos*, t. II, p. 15, où ces noms sont mentionnés sur les listes diverses des conquêtes de Ramsès II.

2. Le traité de Ramsès II avec le prince des Khâti avait été gravé à Karnak (Burton, *Excerpta Hieroglyphica*, pl. XVII, Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 195-204, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXVI, Lepsius, *Denkm.*, III, 146, Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. XXVIII, Bouriant, *Notes de Voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 153-160) et au Ramesséum (Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, t. II, p. 585-586, Bouriant, *Notes de Voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, p. 67-70) : il a été traduit en partie par Rosellini (*Monumenti Storici*, t. III, P. 2a, p. 268-282), par Brugsch (*Reiseberichte aus Ægypten*, p. 117-121, et *Histoire d'Egypte*, p. 146-148), puis complètement par E. de Rougé (dans Egger, *Etude sur les traités publics*, p. 243-252, cf. *Revue Archéologique*, 2e série, t. XIII, p. 268 sqq.), par Chabas (*le Voyage d'un Egyptien*, p. 322-340), par Goodwin (*Treaty of Peace between Rameses II and the Hittites*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. IV, p. 25-32), par Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 518-525) et par Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 438-440).

3. *Traité de Ramsès avec le prince des Khâti*, l. 25.

voient le cas où des villes ou des gens dépendant de l'un des souverains renonceraient à son allégeance et se remettraient aux mains de l'autre : les Égyptiens s'engageaient comme les Hittites à ne pas les accueillir, ou du moins à ne pas les garder, mais à les restituer sur-le-champ à leur seigneur légitime. Le tout était placé sous la garantie des dieux de l'Égypte et de ceux de Khâti, énumérés longuement : « quiconque n'en observera pas les stipulations, que mille dieux de Khâti et mille dieux de l'Égypte frappent sa maison, sa terre, ses serviteurs. Mais celui qui observera les stipulations incisées sur la tablette d'argent, qu'il appartienne au peuple hittite ou qu'il appartienne au peuple égyptien, comme il ne les aura pas négligées, mille dieux de Khâti et mille dieux d'Égypte lui donneront la santé et lui accorderont de vivre à lui, aux gens de sa maison, ainsi qu'à sa terre et à ses serviteurs[1]. » L'acte se terminait par une description de la plaque d'argent sur laquelle on l'avait gravé. C'était un fac-similé en métal de ces galettes d'argile où les Chaldéens inscrivaient leurs contrats. Les formules y occupaient le haut de leurs lignes pressées en caractères cunéiformes, puis on voyait au milieu, dans une bande demeurée libre à cet usage, l'empreinte de deux cachets, celui du prince des Khâti et celui de sa femme Pououkhipa. Khâtousarou se tenait debout aux bras de Soutkhou, et on lisait autour de cette double image une légende qui signifiait « Sceau de Soutkhou, le souverain du ciel ». Pououkhipa était, elle aussi, serrée contre la poitrine d'un dieu, celui de sa ville natale d'Aranna dans le Qazaouadana, et la légende expliquait que c'était le sceau du Soleil de la ville d'Aranna, le régent de la terre[2]. Le texte continuait au-dessous et il débordait probablement sur l'autre face[3]. La rédaction primitive s'arrêtait après l'indication des empreintes, mais on y avait joint pour contenter Pharaon des articles destinés à protéger le commerce et l'industrie des alliés, à prévenir l'émigration de leurs artisans, à rendre l'action de la justice contre eux à la fois plus certaine et moins brutale. Tout criminel qui essayerait de se soustraire aux lois de sa patrie, et qui se réfugierait au pays voisin, serait expulsé sans délai et consigné aux officiers de son maître ; tout fugitif non criminel, tout sujet enlevé et détenu par force, tout ouvrier habile qui s'évaderait de l'un des

1. *Traité de Ramsès II avec le prince des Khâti*, l. 32-34.

2. Le texte de ces dernières lignes a été rétabli, d'après les débris de l'exemplaire affiché au Ramesséum, par Bouriant, *Notes de voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, p. 68-70 ; cf. C. de Cara, *Rock-Carvings at Jasili-Kaia*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. XIII, 1890-1891, p. 196-198.

3. Le monument reproduit au t. I, p. 690-691, de cette *Histoire*, et qui représente l'enfer chaldéen, fournit un exemple de plaque en métal analogue à celle sur laquelle le traité était écrit ; une tablette d'argile disposée ainsi qu'il est dit dans le texte est figurée au t. I, p. 733, de cette *Histoire*.

territoires pour s'installer sur l'autre à demeure, serait reconduit à la frontière, sans que son incartade pût l'exposer à une condamnation judiciaire. « Celui qui aura été ainsi rendu, que sa faute ne soit pas élevée contre lui, qu'on ne le frappe ni en sa maison, ni en sa femme, ni en ses enfants, qu'on ne l'égorge point, qu'on ne le frappe ni dans ses yeux, ni dans sa bouche, ni dans ses pieds, que nulle accusation criminelle ne soit suscitée contre lui[1]. »

Égalité et réciprocité parfaite entre les souverains, alliance offensive et défensive, extradition des criminels et des transfuges, telles étaient les conditions principales de ce traité, le plus ancien dont la minute nous soit parvenue. L'original en avait été rédigé en écriture chaldéenne par les scribes de Khâtousarou, probablement sur le modèle des conventions passées autrefois entre les Pharaons et les cours asiatiques[2], puis la chancellerie égyptienne y avait ajouté les quelques clauses relatives au pardon des émigrants livrés par l'un ou l'autre des contractants : lorsque Tartisoubou parut dans la cité de Ramsès, l'acceptation n'était plus qu'une affaire de forme et la paix régnait virtuellement. Elle ne conférait pas au vainqueur les avantages auxquels il semblait que ses succès lui donnassent droit : elle consacrait au contraire, par un instrument officiel, l'abandon définitif des contrées sur lesquelles Thoutmosis III et ses successeurs immédiats avaient exercé jadis leur suzeraineté effective, le Mitâni, le Naharaîna, l'Alasia, l'Amaourou. Seize années de victoires laissaient les choses au point même où elles étaient restées depuis l'expédition d'Harmhabî, et Ramsès ne sauvait, après comme avant, que celles des provinces d'Asie sur lesquelles l'attraction de l'Égypte agit de façon directe, la côte phénicienne proprement dite, le Kharou, la Pérée d'au delà le Jourdain, les oasis du désert d'Arabie, la péninsule du Sinai[3]. Ce résultat de tant d'efforts, si peu satisfaisant qu'on soit tenté de le juger de prime abord, était pourtant très heureux, lorsqu'on y regarde de plus près. Depuis un demi-siècle au moins que le royaume hittite s'était développé et affermi sous l'impulsion de Sapaloulou, tout lui avait réussi comme à gré : la campagne de Séti avait opposé une barrière momen-

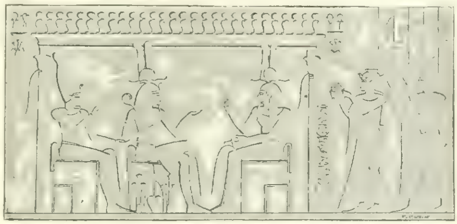
1. *Traité de Ramsès II*, l. 31-32. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 277-288, de cette *Histoire*.

2. Cf. sur l'existence de traités analogues conclus, au temps de la XVIII[e] dynastie, entre les cours asiatiques et l'Égypte, ce qui est dit au t. II, p. 288.

3. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 222-224, 276. Le *Papyrus Anastasi I*, pl. XVIII, l. 8, parle d'une localité appelée *Zarou de Sésostris*, au voisinage d'Alep (Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 99-100), dans une partie de la Syrie qui n'était pas territoire égyptien : la frontière de ce côté devait passer entre Arad et Byblos sur la côte, entre Qodshou et Hazor du Mérom à l'intérieur. La domination au delà du Jourdain semble être prouvée par le monument découvert, il y a quelques années, dans le Haourân, et connu sous le nom de *Pierre de Job* chez les Bedouins du voisinage (*Zeitschrift des Palästina Vereins*, t. XIV, p. 142 sqq., et Erman, *der Hiobstein*, *ibid.*, t. XIV, p. 210-211).

tanée à son expansion, mais elle n'avait pas produit une impression assez vive pour décourager ses ambitions, et l'espoir lui demeurait d'achever quelque jour la conquête de la Syrie jusqu'à l'isthme. L'échec de Qodshou, l'avortement des révoltes fomentées en Galilée et dans la Shéphélah, l'opiniâtreté avec laquelle Ramsès avait ramené ses colonnes à l'assaut d'année en année, la présence des ennemis à Tounipa, aux bords de l'Euphrate, dans les cantons qui formaient maintenant le centre du royaume, tous les incidents de la lutte convainquirent Khâtousarou de son impuissance à s'étendre vers cette direction aux dépens des Egyptiens; nous ignorons d'ailleurs ce qui l'occupait sur ses autres frontières et s'il n'était pas empêché dans le même temps par un conflit avec l'Assyrie ou par l'irruption des tribus du Pont-Euxin. L'alliance de Pharaon, pourvu qu'elle fût de bonne foi et qu'elle durât, couvrait ses derrières et lui permettait de reporter le plus clair de ses forces au nord ou à l'est, en cas d'attaque contre l'un de ces points : la sécurité qu'elle lui procurait valait donc qu'il demandât la paix, quand même les Égyptiens verraient dans sa démarche une marque de lassitude et un aveu d'infériorité. Ramsès n'y manqua pas, et il afficha en belle place à Karnak et au Ramesséum une copie du traité qui flattait son orgueil, mais la résistance indomptable à laquelle il se heurtait lui avait suggéré des réflexions analogues à celles de Khâtousarou, et il en était venu à estimer que son intérêt bien entendu lui commandait de ne pas rebuter à la légère la bonne volonté des Khâti. L'Égypte avait en Afrique des voisins gênants mais non dangereux : les Timihou, les Tihonou, les Mashaouasha, les Nègres de Koush et du Pouanît pouvaient la harceler sans cesse et troubler son repos, ils étaient incapables de détruire sa suprématie. La côte du Delta était exposée, il est vrai, aux pirateries des nations du Nord; mais ce n'était là, jusqu'à présent, qu'un mal local, facile à circonscrire sinon à guérir entièrement. Il n'y avait de péril que sur le front asiatique, par le fait des empires anciennement constitués comme la Chaldée, ou par celui des hordes qui, débouchant à intervalles irréguliers des profondeurs du Nord, et, piquant droit devant elle, menaceraient de s'introduire dans le Delta par un coup de fortune à l'exemple des Pasteurs. Le royaume hittite s'intercalait en guise de tampon entre la vallée du Nil et les autres peuples barbares ou civilisés : il se dressait tout armé sur le chemin des invasions, et il les endiguerait désormais ou il ne les laisserait passer que rompues ou amorties par un premier obstacle. Les souverains observèrent loyalement la paix qu'ils s'étaient jurée; même, en l'an XXXIV, le mariage de Ramsès avec la fille aînée de

Khâtousarou resserra leur intimité. Le Pharaon ne fut pas peu fier de cette union, et il se plut à raconter la façon dont elle s'était réalisée sans qu'il y songeât. C'est dans un rescrit qui s'étale en Nubie, sur la façade du rocher d'Ibsamboul : il débute par y exalter, sur le mode héroïque, sa vigueur, ses exploits, l'effroi que ses victoires avaient inspiré au monde entier, l'empressement des roitelets syriens à se plier aux moindres de ses exigences. Le prince de Khâti ne manquait jamais à lui envoyer des présents somptueux en toute occasion; à la fin pourtant, ne sachant plus qu'imaginer afin de lui être agréable, il s'adressa aux grands de sa cour, leur remontra comment jadis leur patrie avait été ruinée par la guerre, comment leur maître Soutkhou avait sévi contre elle, et comment ils avaient été délivrés de leurs maux par la clémence du Soleil de l'Égypte : « Prenons donc de nos biens, ajoutait-il, et mettant ma fille aînée à leur tête rendons-nous aux domaines du Dieu grand, pour que le roi Sésostris nous reconnaisse. » Il fit comme il l'avait dit, et le cortège partit avec de l'or, de l'argent, des chevaux de prix, tout un train de soldats, de bestiaux et de provisions pour les nourrir. Lorsqu'il atteignit les marches du Kharou, le gouverneur écrivit soudain à Sa Majesté : « Voici que le prince de Khâti amène sa fille aînée avec nombre de présents de toute sorte; et voici que cette princesse et le chef du pays de Khâti, après avoir franchi beaucoup de montagnes et fait un voyage pénible depuis des parages lointains, arrivent aux frontières de Sa Majesté. Qu'on nous enseigne comment il convient d'agir à leur égard. » Le roi était alors dans sa résidence de Ramsès. Lorsqu'il apprit la nouvelle, il en manifesta officiellement une joie sans bornes, car c'était chose inouïe dans les annales qu'un prince aussi puissant se dérangeât lui-même pour marier sa fille à un allié. Il dépêcha donc ses nobles et son armée afin de le recevoir, mais il ne laissa pas que d'en concevoir de l'inquiétude au fond de son cœur et il en conféra, selon l'usage, avec son patron le dieu Soutkhou :



KHÂTOUSAROU, PRINCE DE KHÂTI, ET SA FILLE[1]

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la planche de* Lepsius, *Denkm.*, III, 196 *a*. La triade adorée par Khâtousarou et par sa fille comprend Ramsès II, assis entre Amonrâ et Phtah-Totounen.

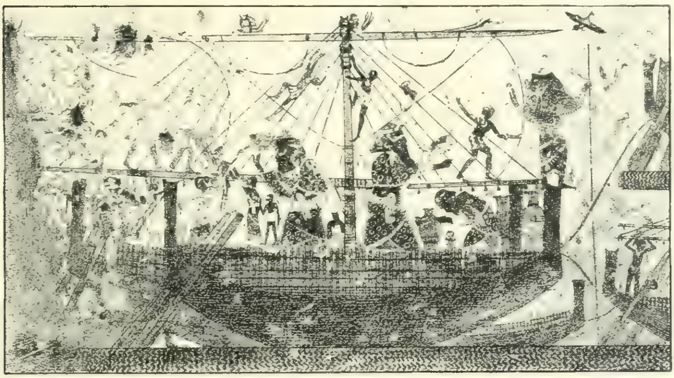
« Qu'est-ce que c'est que ces gens qui viennent en message au pays de Zahi ces jours-ci? » L'oracle le rassura sur leurs intentions et aussitôt il s'empressa pour leur préparer grand chère. Le cortège fit une entrée triomphale dans la cité : la princesse s'avançait en tête, et les troupes égyptiennes qu'on avait détachées à sa rencontre l'escortaient, mêlées aux fantassins et aux charriers du pays de Khâti, choisis parmi l'élite de l'armée active comme parmi la milice. On leur offrit une fête solennelle, pendant laquelle ils mangèrent et ils burent à discrétion; puis le mariage fut célébré devant les barons égyptiens et les princes de la terre entière[1]. Ramsès ne voulut pas reléguer si noble princesse dans la foule des concubines vulgaires : il lui octroya le titre de reine comme à une fille du sang solaire, et il lui imposa, avec le cartouche, le nom nouveau d'Ouìrimaounofirouri, — *Celle qui voit les beautés du Soleil*. Elle figura désormais dans les cérémonies et sur les monuments, à la place que les femmes de souche égyptienne occupaient seules d'ordinaire, et ces honneurs inusités compensèrent peut-être à ses yeux la disproportion d'âge qui la faisait toute jeune l'épouse d'un vieillard plus que sexagénaire[2]. La familiarité devint si tendre entre les cours, que le Pharaon invita son beau-père à le visiter dans ses États. « Le grand prince de Khâti manda au prince de Qodi : « Prépare-toi que nous allions en Égypte. La parole du roi s'est manifestée, obéissons à Sésostris. Il donne les haleines de vie à ceux qui l'aiment, aussi toute terre l'aime et Khâti ne forme plus qu'un avec lui. » Ils furent accueillis en pompe dans Ramsèsânakhîtou, peut-être à Thèbes. Ce ne fut pas sans une joie tempérée d'étonnement que l'Égypte vit son ennemi le plus acharné devenir son allié le plus fidèle, « et les hommes de Qimît n'avoir plus qu'un seul cœur avec les chefs des Khâti, ce qui n'était pas arrivé depuis les âges de Râ[3] ».

1. Le fait du mariage nous était connu par le décret de Phtah-Totounen à Ibsamboul de l'an XXXV (l. 25, cf. Naville, *le Décret de Ptah-Totunen*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie, t. VII, p. 126). Le récit que j'en fais est emprunté à la stèle d'Ibsamboul, publiée imparfaitement dans les *Denkm.*, III, 196 *a*. Les dernières lignes, que Lepsius avait négligées, ont été copiées par Bouriant (*Notes de voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 164-166); elles sont si mutilées que j'ai dû me borner à les paraphraser. La stèle de la princesse de Bakhtan nous a conservé la version romanesque de ce mariage, telle qu'on la connaissait vers l'époque saite. Le roi des Khâti aurait profité de la tournée que le Pharaon faisait en Asie, pour lui envoyer des cadeaux par une ambassade, en tête de laquelle il mit sa fille aînée : la princesse plut à Ramsès, qui l'épousa (l. 4-6; cf. E. de Rougé, *Étude sur une stèle égyptienne appartenant à la Bibliothèque Impériale*, p. 35-54).

2. Cette princesse est mentionnée sur les monuments de Tanis (Mariette, *Fragments et Documents relatifs aux fouilles de Sân*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 13, E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques copiées en Égypte*, pl. LXXIV; Petrie, *Tanis*, t. I, pl. V, 36 b, et p. 24), ainsi qu'à Ibsamboul (Lepsius, *Denkm.*, III, 196 *a*).

3. *Papyrus Anastasi II*, pl. II, l. 1-5, et *Papyrus Anastasi IV*, pl. VI, l. 7-9. Le lien entre ce document et la visite de l'an XXXIV a été signalé par Maspero, *du Genre épistolaire*, p. 102; cf. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 2ᵉ sér., p. 151-152, Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 707

Le demi-siècle qui suivit la conclusion de l'alliance fut une époque de prospérité pour le monde. La Syrie respira et se remit au commerce sous la garantie combinée des deux puissances qui se partageaient son territoire ; non seulement les caravanes, mais les voyageurs isolés, purent la parcourir du nord au sud et de l'ouest à l'est, sans autres risques que les guides infidèles ou les voleurs de grand route. Ce devint une sorte de lieu commun dans les écoles thébaines que de décrire les tournées d'un soldat ou d'un fonctionnaire, et nous possédons encore un de ces récits fictifs où le scribe mène son héros de



BATEAUX PHÉNICIENS ABORDANT À THÈBES[1]

Qodshou par-dessus le Liban aux cités phéniciennes, à Byblos, à Béryte, à Sidon, à Tyr, « dont les poissons sont plus nombreux que les grains de sable », puis à travers la Galilée et la forêt de chênes, à Joppé, dans les monts de la mer Morte, sur la route maritime de Raphia à Péluse[2]. Les galères égyptiennes affluaient dans les ports de la Phénicie, les phéniciennes dans ceux de l'Égypte. Elles tiraient si peu d'eau, qu'elles n'avaient point de peine à remonter le fleuve[3], et les peintures d'un tombeau nous les montrent au moment qu'elles arrivaient à Thèbes. La coque ressemble à celle des bateaux du Nil, mais les façons de l'avant et de l'arrière en sont relevées presque

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie publiée par Daressy dans la Revue Archéologique.*
2. C'est le *Papyrus Anastasi I*, publié dans les *Select Papyri*, t. I, pl. XXXV-LXII, utilisé par Hincks et par Birch dans plusieurs de leurs premières œuvres, traduit complètement par Chabas-Goodwin, *le Voyage d'un Égyptien*, 1866, puis par Brugsch, *le Voyage d'un Égyptien*, dans la *Revue Critique*, 1867, t. I, p. 97-105, 145-154, et *Geschichte Ægyptens*, p. 544-561 ; cf. Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 508-513.
3. *La grande inscription dédicatoire d'Abydos*, l. 57-58.

droit, et l'extrémité s'évase en une sorte de petite plate-forme, sur laquelle le pilote s'installait, par un de ces miracles d'équilibre dont les Orientaux sont coutumiers. Le bordage s'exhausse d'une claire-voie, qui permettait d'emmagasiner les marchandises sur le pont et de les arrimer en sûreté contre le roulis[1]. Les voyages au Pouanît reprirent plus fréquents, à la recherche de l'encens et des métaux précieux. L'exploitation des mines d'Akiti avait été l'objet de travaux considérables au commencement du règne. Les mesures combinées par Seti pour rendre praticables en tout temps les sentes qui y conduisaient n'avaient pas produit les bénéfices qu'on en espérait[2]; dès l'an III, les intendants du Sud en étaient réduits à déclarer que les chefs de convois n'y pouvaient plus utiliser aucune des citernes équarries et maçonnées à grands frais. « La moitié d'entre eux meurent de soif avec leurs ânes, car ils n'ont pas le moyen d'emporter assez d'outres d'eau pour suffire à l'aller et au retour. » Les amis et les officiers appelés en conseil ne doutèrent pas un seul moment que le roi ne fût prêt à compléter l'œuvre que son père n'avait su qu'ébaucher : « Si tu dis à l'eau : « Viens sur la montagne », les eaux célestes jailliront tôt à l'appel de ta bouche, car tu es Râ incarné, Khopri créé en réalité, tu es l'image vivante de ton père Toumou l'héliopolitain. » — « Si tu dis toi-même, à ton père le Nil, père des dieux », ajouta le vice-roi d'Éthiopie : « Monte l'eau jusque sur la montagne », il fera tout ce que tu auras dit, ainsi qu'il en a été pour tous ceux de tes projets qui se sont accomplis en notre présence, et dont on n'avait jamais entendu le pareil, même dans les chants des poètes. » Les citernes et les puits furent établis dans des conditions telles, que le transport de l'or se trouva assuré pour longtemps[3]. La guerre contre les Khâti n'avait pas suspendu les constructions et les travaux d'utilité publique; la paix engagea le souverain à s'y consacrer tout entier. Il approfondit le canal de Zalou[4]; il répara les murailles

1. Daressy, *une Flottille phénicienne d'après une peinture égyptienne*, dans la *Revue Archéologique*, 1896, t. XXVII, p. 286-292.

2. Cf. ce qui est dit au sujet des travaux de Seti Iᵉʳ, dans le t. II, p. 373-376, de cette *Histoire*.

3. Stèle de Koubân, découverte et publiée par Prisse d'Avennes, *Monuments de l'Égypte*, pl. XXI, traduite et commentée par Birch, *upon an historical Tablet of Ramses II*, dans l'*Archæologia*, t. XXXIV, p. 357-399 (cf. *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 76-80), par Chabas, *les Inscriptions des mines d'or*, p. 13-39, par Lauth, *die zweiälteste Landkarte nebst Gräberplänen*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Munich, 1871, t. I, p. 198-204, par Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 531-537, par Virey, *the Stele of Kuban*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. V, p. 1-16, et *Notes sur quelques passages de la Stèle de Kouban*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, p. 96-99, enfin par Schiaparelli, *la Catena Orientale dell' Egitto*, p. 86-88. Cf. Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 617-619.

4. Les auteurs classiques disent qu'il voulut établir la communication entre le Nil et la mer Rouge (Aristote, *Météorol.*, I, XIV, Strabon, I, I, § 31, p. 38, XVII, I, § 25, p. 804; Pline, *Hist. Nat.*, VI, 29,

et les postes fortifiés qui couvraient la frontière du côté de la péninsule sinaïtique[1], il fonda ou il agrandit des citadelles le long du Nil aux points que les incursions des nomades menaçaient le plus. Il fut le roi maçon par excellence, et l'on peut affirmer sans crainte de se tromper qu'il n'y a peut-être pas un édifice sur les ruines duquel on ne lise son nom, de la seconde cataracte aux



LES AVANCÉES DU SPÉOS DE GERF-HOSSEÏN[2].

embouchures du Nil. En Nubie, où le désert serrait le fleuve de près, il se plut à enfoncer dans la roche vive les monuments qu'il ne pouvait élever au plein soleil, faute de terrain. L'idée du temple-caverne avait dû s'imposer de bonne heure aux Égyptiens ; ils réservaient la maison de leurs morts dans la montagne, pourquoi n'y auraient-ils pas ménagé la maison de leurs dieux? Pourtant les spéos les plus vieux ne remontent guère qu'au temps de la XVIII[e] dynastie, près de Béni-Hassan, à Déïr el-Baharî, à El-Kab, au Gebel Silsiléh[3]. Toutes

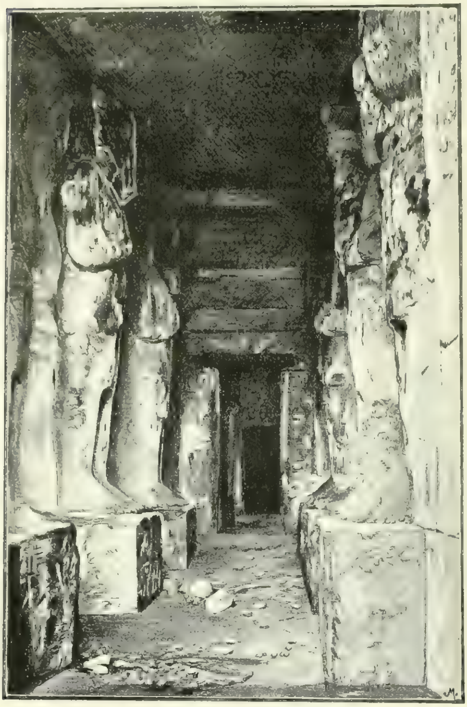
Strab., tous affirment que ce canal de Sésostris ne fut jamais achevé, ainsi qu'il arriva plus tard à celui de Néchao (Hérodote, II, clviii).

1. Sur cette ligne de fortifications, cf. ce qui est dit au t. I, p. 351-352, 469, et au t. II, p. 122, de cette *Histoire*. Certains écrivains de l'époque classique en attribuaient la fondation à notre Ramsès II, et en parlaient comme du *Mur de Sésostris* (Diodore de Sicile, I, 57).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie prise par Insinger en 1881.*

3. Sur les spéos de Déïr el-Baharî et du Gebel Silsiléh, voir ce qui est dit au t. II, p. 240-242, 348-350, de cette *Histoire* : le Spéos-Artémidos, à Béni-Hassan, date de la reine Hâtshopsitou, mais il a été remanié par Séti I[er] (Golénischeff, *Notice sur un texte hiéroglyphique du Stabl Antar*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 1-3) ; celui d'El-Kab remonte à Aménôthès III.

les variétés que le plan usuel des temples isolés présente dans ses combinaisons, Ramsès les appliqua aux souterrains, plus ou moins modifiées par la nature de la couche où il les creusait. Où l'espace le permit, il n'en fit entrer qu'une partie dans la colline; il construisit les avancées à l'air libre, avec des blocs rapportés, et le spéos complet devint une moitié de grotte, un hémispéos de facture changeante. C'est ainsi que ses architectes lui ménagèrent une cour et un pylône à Béit-Oually[1], un hypostyle, une cour rectangulaire, un pylône à Gerf-Hosséin[2], et de plus, à Ouadi es-Sébouah, une avenue de sphinx, en avant de laquelle deux statues montaient la garde, les yeux sur le fleuve[3]. Le



LES CARIATIDES DE GERF-HOSSÉIN[4]

pylône de Gerf-Hosséin a été démoli, et quelques traces de fondations percent seules la glèbe çà et là, pour montrer où il s'élevait, mais une portion des portiques dont la cour s'entourait subsiste encore, avec ses architraves massives

1. La description du temple de Béit-Oually est donnée dans Gau, *Monuments de la Nubie*, pl. 12, 14-16, dans Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, 2e éd., p. 159-160, et *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 145-150, et pl. LXI, 1, LXII-LXXIV, XCII, 4, dans Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXV-LXXV, pour les scènes de bataille, et Arundale-Bonomi-Birch, *the Gallery of Antiquities*, pl. 38, et p. 92-102, ainsi que Lepsius, *Denkm.*, III, 176-177.

2. Gau, *Monuments de la Nubie*, pl. 28-32; Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 129-137 et pl. LVII, 3; Lepsius, *Denkm.*, III, 178, *a-e*; Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art Égyptien, Texte*, s. 379-380.

3. Gau, *Monuments de la Nubie*, pl. 45-47; Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 107-109 et pl. L, 1, CXII *bis* 1, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXXVIII, Lepsius, *Denkm.*, III, 179-182.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger et de Daniel Heron, prise en 1881.*

et ses statues appliquées aux piliers. Le corps même du sanctuaire comportait une antichambre appuyée sur deux colonnes, et flanquée de deux réduits oblongs, puis le Saint des Saints, une niche étroite, au plafond bas, étouffée entre deux chapelles latérales. Une salle presque carrée rejoignait ces cellules



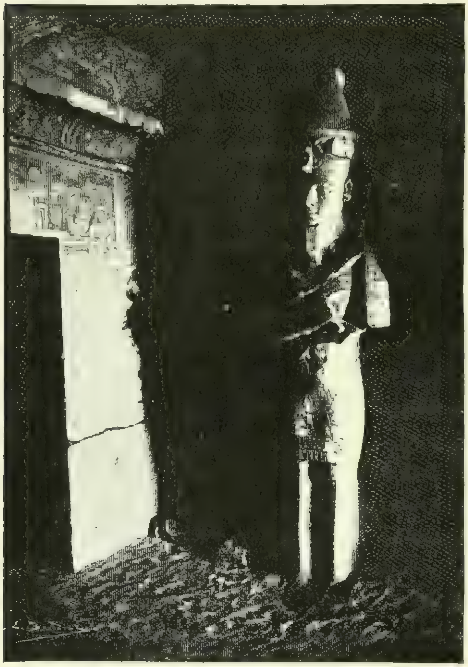
LES DEUX COLOSSES D'IBSAMBOUL QUI SONT AU SUD DE LA PORTE[1]

mystérieuses aux propylées à ciel ouvert, un vestibule bordé de cariatides osiriennes. Elles veillent droites et fermes sur les abords du tabernacle, et leur face à moitié noyée dans l'ombre est encore empreinte d'une expression si sévère, que les Nubiens presque sauvages des villages voisins les croient hantées de génies implacables. Elles s'agitent pendant les heures de la nuit et le feu de leurs yeux détruit ou affole l'indiscret qui se hasarde à les épier.

D'autres rois avaient précédé Ramsès dans ces localités, et leur mémoire devait s'y associer à la sienne éternellement : il voulut avoir un site qui n'appartînt qu'à lui, et il transforma la falaise d'Ibsamboul en un monument de sa gloire. Elle saille dans le Nil en grand cap arrondi, et la face est semée d'immenses stèles triomphales où les matelots et les soldats qui descendaient

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger et de Daniel Héron, prise en 1884.*

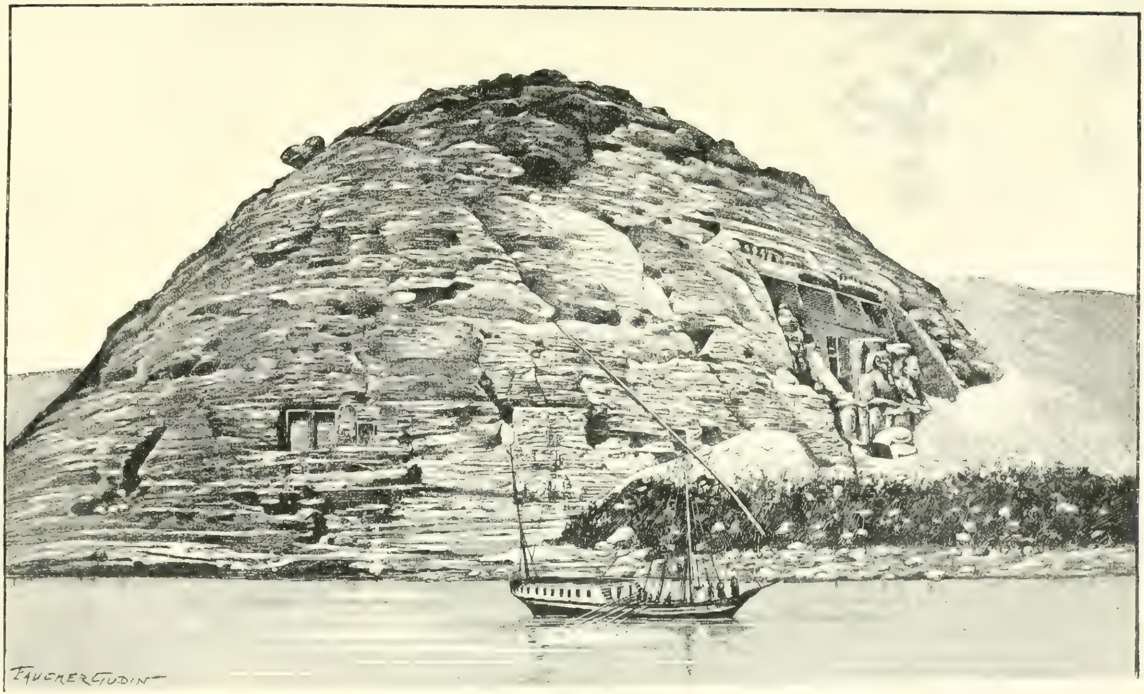
ou remontaient le courant pouvaient épeler comme au vol l'éloge emphatique du souverain et de ses exploits[1]. Une plage de quelques mètres lui fait au nord une lisière mince d'herbes sèches et noueuses, où les touristes accostent pendant les mois de l'hiver. Un peu avant l'endroit où elle cesse, vers la pointe,



AU FOND DU SPÉOS D'IBSAMBOUL[2].

et presque les pieds dans l'eau, quatre colosses siègent adossés à un talus régulier, qui simule un pylône : une bande d'hiéroglyphes se déroule au-dessus d'eux, puis la corniche habituelle, puis, au-dessus encore, une file de cynocéphales accroupis les mains aux genoux, le museau droit, et par delà ce couronnement d'images divines, la pente abrupte et nue. L'un des géants est brisé, et son buste détaché par quelque secousse terrible a glissé à terre : les autres haussent la tête à 20 mètres au-dessus du sol, et leur regard semble fouiller par delà le fleuve les ouadys qui mènent aux mines d'or. Le pschent leur surcharge le front, les deux bords de la coufiéh leur encadrent les joues : des traits nobles, purs, sérieux, un nez busqué, une lèvre inférieure saillante, un menton fort et un peu lourd, c'est Ramsès tel qu'on le vit après la paix avec les Khâti, dans la vigueur de son âge et la plénitude de sa puissance. La porte, béante au centre de la façade, leur atteint

1. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 77-79 et pl. VII, 4, IX, 1-2, X, XXXVIII; Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, Pe 2e, p. 177-190. On distingue la forme générale de ces stèles au milieu de la vignette qui représente la falaise d'Ibsamboul, t. II, p. 413, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Insinger et de Daniel Héron, prise en 1881.*



LA FALAISE D'IBSAMBOUL

Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.

à peu près au coude : par-dessus le linteau, un dieu Râ à corps humain, à bec d'épervier, se tient debout, face à la rivière, et deux images du roi vues de profil lui offrent de droite et de gauche une figure de la Vérité. La première salle, longue de 40 mètres, large de 18, remplace la cour entourée de portiques qui suit ordinairement le pylône; huit Osiris, les reins appuyés contre autant de piliers carrés, paraissent y porter la montagne. Leur silhouette accroche au passage la lumière qui filtre par la baie, et ils s'animent le matin d'une vie intense, lorsque le soleil à son lever les éveille de ses feux rouges; on dirait qu'ils sourient au jour naissant, dans le moment juste que les rayons viennent caresser leurs lèvres. Une halle hypostyle, presque carrée, qui isole le sanctuaire, le sanctuaire lui-même entre deux pièces moindres : huit cryptes, ménagées à un niveau plus bas que celui de l'excavation principale, se répartissent de manière inégale à droite et à gauche du péristyle. Le souterrain entier mesure 55 mètres, du seuil au fond du Saint des Saints[2]. Les murs en sont revêtues de bas-reliefs où Pharaon a retracé au vif les combats qu'il livra vers les quatre coins de son empire, ici les razzias dirigées contre les Nègres, ailleurs la guerre avec les Khâti, plus loin la rencontre de quelque horde libyenne. Un tableau surtout frappe dans cette galerie de victoires. Ramsès, entraîné par l'ardeur de son courage, s'est attaqué à deux chefs Timihou : l'un est déjà renversé à terre et il le foule aux pieds, l'autre, après avoir déchargé son arc en vain, va périr sous les coups du vainqueur. Ses genoux se dérobent

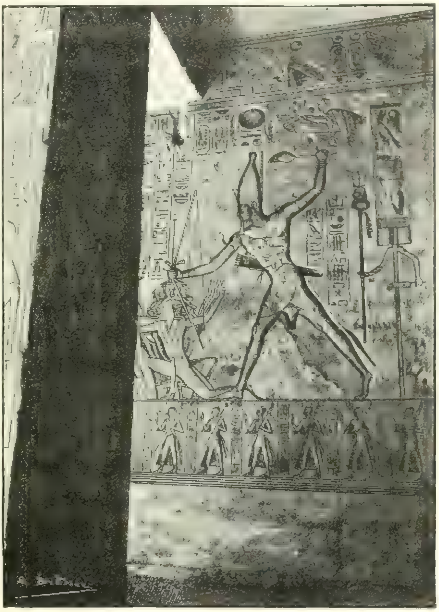


RAMSÈS II PERCE UN CHEF LIBYEN DE SA LANCE[1].

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. de Bock*; cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XVII; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXXXIII, où les couleurs sont reproduites telles qu'on les voyait encore dans la première moitié de notre siècle.

2. Gau, *Monuments de la Nubie*, pl. 55, 57-61; Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 56-77; Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, P^e 2^a, p. 85-165; Lepsius, *Denkm.*, III, 185-191; cf. Dümichen, *der Ægyptische Felsentempel von Abu Simbel*, 1869.

sous lui, sa tête se renverse en arrière, alourdie et les traits contractés par les angoisses de la mort : le Pharaon l'a saisi et lui tire le bras de la main gauche, tandis que de la main droite il pointe la lance contre la mamelle et pousse au cœur le coup mortel. D'ordinaire ce genre de scènes est d'une élégance froide, qui touche médiocrement le spectateur et lui laisse toute la liberté d'esprit nécessaire pour s'intéresser au fait historique lui-même plus qu'au talent de l'artiste. Qu'on examine la meilleure parmi celles qui sont gravées sur les autres parois du spéos : Ramsès y brandit très convenablement sa guisarme au-dessus du groupe des prisonniers, et le morceau qu'il forme avec eux nous fournit un bon exemple de sculpture officielle, correct, mais



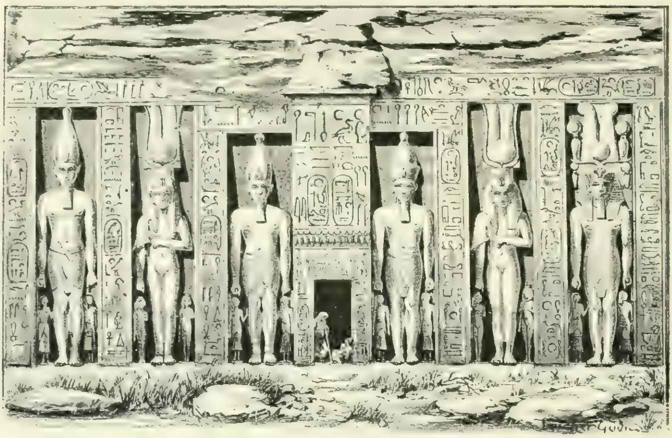
RAMSÈS II FRAPPE UN GROUPE DE PRISONNIERS[1]

compassé dans la pose et vide d'intérêt. Ici au contraire le dessin a une telle énergie qu'il enlève l'imagination jusqu'au temps et jusqu'au théâtre de ces batailles lointaines; le crépuscule aidant, sous lequel on l'entrevoit, il semble que ce ne soit plus un tableau qu'on ait devant les yeux, mais l'action même ainsi qu'elle se passa il y a trois mille ans. Un petit spéos, situé à quelque cent pas au nord, est décoré de colosses debout, de taille plus modeste, dont quatre représentent Ramsès et deux sa femme Isit Nofritari[2]. Le péristyle y manque ainsi que les cryptes, et les chapelles sont reléguées aux deux extré-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Insinger, prise en* 188[illegible]. Cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XI, et Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. LXXIX.

2. Gau, *Monuments de la Nubie*, pl. [illegible]; Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. [illegible], et pl. XIX-XXXVII *bis*; Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, P. 2, p. [illegible]-170; Lepsius, *Denkm.*, III, 192-193.

mités du couloir transversal, au lieu de se développer parallèles au sanctuaire; en revanche, l'hypostyle repose sur six piliers aux chapiteaux Hathoriens de proportions assez harmonieuses. Une troisième grotte de dimensions insignifiantes servait de chambre de débarras aux deux premières[1]. Un flot inépuisable et lent de sable jaune s'écoule sur elles du sommet de la falaise, et les envahit chaque année. Dès qu'on cesse de le surveiller, il s'épanche dans les



LA FAÇADE DU PETIT SPEOS D'HATHOR, A IBSAMBOUL[2].

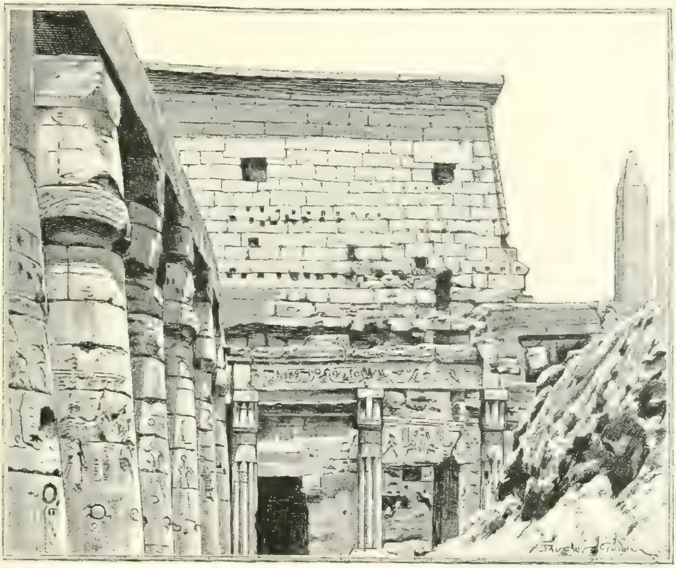
pièces, il baigne le pied des colosses, puis il leur étreint le genou, la poitrine, le cou : il les recouvrait tout entiers au commencement de notre siècle[2]. Quoi qu'on fasse pour l'écarter, il s'obstine et il revient sans cesse, et quelques étés lui suffisent pour reconquérir le terrain qu'il avait perdu : le désert, impuissant à détruire l'œuvre du conquérant, s'efforce de la soustraire pour jamais à l'admiration de la postérité.

Séti avait beaucoup travaillé à Thèbes, mais la brièveté de son règne l'avait empêché d'y rien terminer. On n'y apercevait partout, à Louxor, à Karnak, sur la rive gauche du Nil, que cellas mal closes, portiques inachevés, colonnes arrêtées à moitié de leur hauteur, salles imparfaites dont les murs étaient blancs ou portaient l'esquisse aux encres noire et rouge de leurs

1. Elle a été découverte en 1873, et publiée par Mlle A. B. Edwards, *a Thousand Miles up the Nile*, p. 476-480.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les relevés de* Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. IX, 1, *et de* Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art Égyptien*, t. II, et *Texte*, p. 412.

bas-reliefs futurs, statues épannelées à peine ou attendant le poli final[1]. Ramsès assuma la tâche au point où son père l'avait abandonnée. A Louxor, l'espace avait manqué pour donner à la salle hypostyle le développement que le devis primitif exigeait, et la grande colonnade demeurait comme en l'air.



LA CHAPELLE DE THOUTMOSIS III ET L'UN DES PYLÔNES DE RAMSÈS II, À LOUXOR[2].

Le Nil avait dévoré dans un de ses caprices le terrain sur lequel les architectes comptaient afin d'asseoir les nefs latérales; ils durent dévier l'axe vers l'est, sitôt qu'ils voulurent ajouter à ce qui existait déjà la cour d'honneur et le pylône sans lequel aucun temple n'était réputé parfait. Ils rencontrèrent sur leur route un charmant petit édicule en granit rose, que Thoutmosis III avait restauré ou fondé, au temps où la ville était une municipalité indépendante, et commençait seulement à pousser ses faubourgs vers les dernières maisons de Karnak. Ils évitèrent d'y rien changer, mais ils prirent leurs

1. C'est la description que Ramsès fait de l'état où il trouva le Memnonium d'Abydos (*Grande Inscription d'Abydos*, l. 32-35). L'examen des inscriptions, conservées dans les temples thébains où Séti Ier avait travaillé, montre qu'elle s'applique exactement à l'aspect que certaines portions de Gournah, de Louxor et de Karnak devaient présenter à l'avènement de Ramsès II.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato, prise en 1886.*

dispositions de manière à l'enchâsser dans le plan définitif. Il se dresse encore aujourd'hui à l'angle nord-ouest de la cour, et l'élégance un peu grêle de ses colonnettes tranche de manière assez heureuse sur la lourdeur du massif auquel il s'appuie. Une partie du portique se dissimule sous l'appareil en briques de la mosquée d'Abou'l Haggag; celle qu'on a dégagée au cours des fouilles montre dans chaque entrecolonnement un colosse de notre Ramsès. C'est presque un lieu commun chez nous de déclarer que la sculpture dégénéra alors et qu'elle tomba dans une décadence irrémédiable. Rien n'est moins vrai que cette sorte d'axiome. Sans doute on en connaît beaucoup, parmi les statues ou les bas-reliefs de cette époque, dont la laideur et la rudesse confondent l'imagination; mais ils proviennent pour la plupart des cités provinciales, où les ateliers avaient été médiocres en tout temps, et où les artistes ne recevaient pas assez de commandes pour suppléer par la pratique aux défauts de leur éducation. Thèbes n'en a fourni qu'un très petit nombre dont la technique soit détestable, et quand nous n'aurions pour juger son école que le monument de Louxor, il suffirait à nous prouver que les sculpteurs de Ramsès II ne le cédaient en rien à ceux d'Harmhabî ou de Séti Ier. L'adresse à tailler le granit ou le grès dur n'a point faibli, non plus que l'entente des lignes, l'exactitude du mouvement, l'art d'imprimer à la démarche et aux traits quelque chose de la majesté surhumaine que le peuple d'Égypte prêtait à ses souverains. Si les statues du portique ne sont point des merveilles, elles ont du moins des parties fort recommandables, d'un style large et d'un bel effet décoratif[1]. Huit autres Ramsès, assis ou debout, s'alignent au pied de la façade, et, flanquant la porte, deux obélisques jaillissaient, dont l'un est en exil à Paris, depuis plus d'un demi-siècle[2]. Le tout constitue un ensemble des plus mal équilibrés, auquel rien ne correspond de ce qu'on trouve ailleurs en Égypte. La moitié septentrionale n'y touche pas la moitié méridionale, mais on dirait deux édifices étrangers à l'origine, ou les deux fragments d'un seul édifice qu'un accident aurait séparés, et qu'on aurait essayé de relier l'un à l'autre, au moyen d'un raccord de colonnes courant entre deux murs. A Karnak, la maçonnerie de la salle hypostyle était debout et planée, mais les murs restaient à peu près nus, ainsi que la plupart des fûts et la surface des archi-

1. On voit trois de ces colosses, dont un est assis, sur la vignette de la page 419; un autre se trouve reproduit en plus grand dans Maspero, *Archéologie Égyptienne*, p. 223, fig. 196.

2. La colonnade et le petit temple de Thoutmosis III étaient cachés sous les maisons du village; ils n'ont été mis au jour que dans les opérations du déblaiement de 1884 à 1886. Le transport de l'obélisque à Paris a suscité toute une littérature, dont on trouvera la bibliographie dans Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 448, n. 5.

traves. Il étendit sur tous la riche parure de tableaux sculptés et peints qui les habille, puis il orna le pylône, et il inscrivit sur le mur extérieur du sud la liste des cités qu'il avait conquises[1]. Le temple d'Amon prit dès lors l'aspect qu'il garda pendant des siècles. Les Ramessides et leurs successeurs y



LA COLONNADE DE SÉTI Ier ET TROIS DES COLOSSES DE RAMSÈS II, À LOUXOR[2].

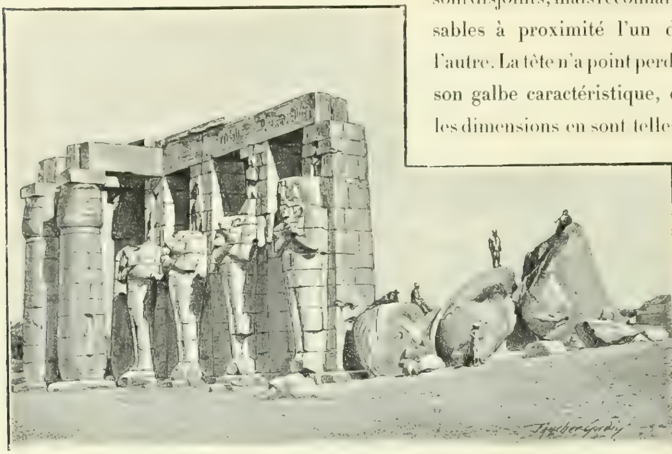
accumulèrent du mobilier, ils y réparèrent des salles ou des piliers endommagés par accident, ils intercalèrent leurs cartouches ou leurs inscriptions dans les espaces vides; ils ne se hasardèrent pas à modifier l'ordonnance, et il fallut les Éthiopiens et les Grecs pour concevoir, devant l'hypostyle et le pylône de la XIXe dynastie, la possibilité d'un hypostyle et d'un pylône plus vastes. Ramsès acheva la chapelle funéraire de Séti à Gournah, sur la rive gauche[3], puis il songea à lui-même et il se prépara la basilique destinée au culte de son double, ce Ramesséum dont les ruines majestueuses subsistent à

1. Mariette, *Karnak*, *Texte*, p. 21, 23-25, 40-41. La liste des cités conquises se trouve dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 119-123, dans Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, Pe 2a, p. 239-268, et dans Lepsius, *Denkm.*, III, 146, *d*.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.*

3. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 296; Rosellini, *Monumenti Storici*, t. III, Pe 2a, p. 282-283. Cf. ce qui est dit de cette chapelle au t. II, p. 382-383, de cette *Histoire*.

peu de distance au nord des Aménôthès géants. Le voisinage stimula-t-il son émulation? Il s'y érigea une statue plus géante encore. Le tremblement de terre qui brisa Memnon la rua bas, et les fragments en jonchent le sol à la place où ils se sont écroulés depuis dix-neuf siècles; il y en a tant, qu'on se croirait au milieu d'une carrière de granit[1]. La poitrine, les bras, les cuisses sont disjoints, mais reconnaissables à proximité l'un de l'autre. La tête n'a point perdu son galbe caractéristique, et les dimensions en sont telles,



LES DÉBRIS DU COLOSSE DE RAMSÈS II AU RAMESSEUM[2].

qu'un homme peut se coucher à demi dans le creux de l'oreille, comme il ferait sur un divan. Derrière la cour que le monstre dominait, une seconde cour était ménagée, que bordait un rang d'Osiris adossés chacun à un pilier carré. Le dieu est emprisonné dans la gaine étroite qui accuse le dessin général des jambes et du ventre; les mains sortent du maillot et croisent le fléau et le crochet, la tête sourit et porte avec aisance l'énorme bonnet dont elle est surmontée. Le sanctuaire et ses dépendances ont péri, mais d'immenses bâtiments en briques dessinent autour des ruines comme une enceinte de magasins. Les prêtres du *Double* y logeaient avec leurs femmes et leurs esclaves, et ils y entreposaient les revenus de leurs domaines, les viandes, les légumes, les

1. C'est l'expression même dont se servent JOLLOIS-DEVILLIERS, *Description du tombeau d'Osymandyas, désigné par quelques voyageurs sous la dénomination de Palais de Memnon*, dans la *Description de l'Égypte*, t. II, p. 243. L'oreille mesure 1 m. 05 de longueur; l'ensemble atteignait 17 m. 50 de hauteur depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds; le poids total peut être évalué à plus d'un million de kilogrammes (ID., *ibid.*, p. 246).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Béato.*

grains, les oiseaux séchés ou confits dans la graisse, les vins qu'on leur expédiait de tous les vignobles de l'Égypte. Et ce ne sont là que les principaux édifices de ce Ramsès à Thèbes, pendant les soixante-sept années de sa domination ; je n'en finirais plus si je devais rien qu'énumérer les monuments nouveaux qu'il sema dans la nécropole ou dans les quartiers vivants, ceux qu'il



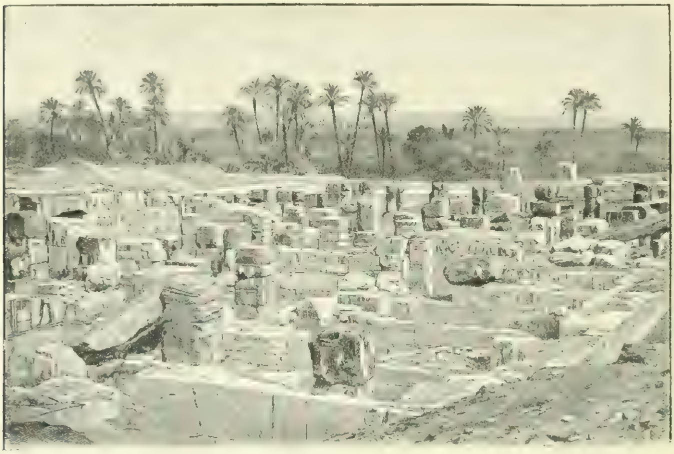
LE RAMESSÉUM [1].

remania, ceux qu'il se borna à rajuster ou à marquer de ses cartouches. Ses titres y surchargent souvent ceux du fondateur authentique, et les usurpations dont il s'y est rendu coupable sont si nombreuses, qu'on pourrait l'accuser à bon droit d'avoir cherché à supprimer la mémoire de ses devanciers, et à se réserver pour lui seul ce qui était l'œuver de la royauté entière. Il semblerait qu'à ses yeux la gloire de l'Egypte commençât avec lui, au plus avec son père, et qu'on n'eût jamais entendu parler de guerres victorieuses avant celles qu'il soutint contre les Libyens et contre les Khâti.

C'est surtout la bataille de Qodshou qu'il s'est plu à retracer avec ses épisodes, la bastonnade des espions, l'assaut du camp, les charges de chars, la déroute des Syriens; le poème de Pentaouîrît fournit aux tableaux un texte digne des actions représentées. On l'aperçoit partout en Nubie et dans le Sâîd, à Ibsamboul, à Béît-Oually, à Derr, à Louxor, à Karnak, au Ramesséum, et les mêmes scènes de batailles entremêlées des mêmes légendes reparaissent dans ce Memnonium, dont les murailles à demi détruites cou-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Beato*, les blocs qu'on aperçoit au centre, sur le premier plan, appartiennent aux débris du colosse de Ramsès II.

ronnent la nécropole d'Abydos[1]. La fondation en avait été décidée dès les premiers jours du règne, et les ouvriers qui avaient travaillé à celui de Séti I[er] en couvrirent les murailles de bas-reliefs admirables. Ramsès avait prétendu posséder lui aussi son pied-à-terre auprès de la Fente; il associa à ses privi-

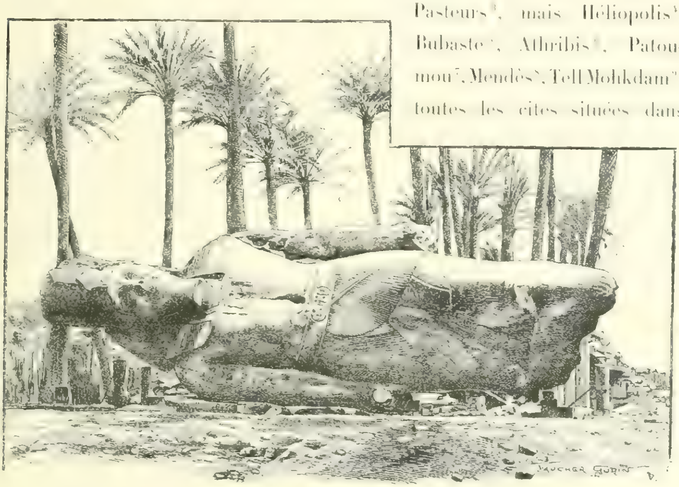


LES RUINES DU MEMNONIUM DE RAMSÈS II A ABYDOS[2]

lèges tous ceux des Pharaons desquels il s'imaginait descendre, et la même liste de leurs noms se retrouve chez lui qu'on avait gravée déjà dans la chapelle de son père[3]. Au delà d'Abydos, des débris informes indiquent seuls le site de ses constructions. Il avait élargi le temple de Harshafîtou et celui d'Osiris à Héracléopolis, et ses ouvriers avaient exploité les villes royales de la IV[e] et de la XII[e] dynastie pour aller plus vite en besogne : la pyramide d'Ousirtasen II et celle de Snofroui à Meîdoum y perdirent le meilleur de leur revêtement[4]. Il acheva le mausolée et dédia la statue que Séti s'était ébauchée à Memphis[5], puis il combla la ville de ses propres œuvres : chambres de granit et de grès à l'est du Lac Sacré[6], portes monumentales

1. Mariette, *Abydos*, t. II, p. 8-12 et pl. 4-5.
2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey.*
3. C'est la liste conservée aujourd'hui au British Museum; cf. ce qui est dit de ces deux *Tables d'Abydos* au t. I, p. 226, note 1, de cette *Histoire*.
4. Naville, *Ahnas el-Medineh*, p. 2, 9-11 et pl. I c, II c, V-VI; cf. Petrie, *Medum*, p. 5, 9, et *Illahun, Kahun and Gurob*, p. 22.
5. *La Grande Inscription d'Abydos*, l. 22.
6. Déblayé et publié en partie par Mariette (*Monuments divers*, pl. 31; cf. Brugsch, *an den Herausgeber*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 2), en partie par M. de Morgan. C'est probablement le temple

au sud[1], et, devant l'une d'elles, un beau colosse de granit[2]. Il gisait naguère encore au fond d'un trou parmi les palmiers, et l'inondation le noyait chaque année : on l'a exhaussé de manière à le sauver des eaux. Ramsès ne put ramener la vie dans tous les cantons qui avaient été dévastés jadis par les Pasteurs[3], mais Héliopolis[4], Bubaste[5], Athribis[6], Patoumou[7], Mendès[8], Tell Mokhdam[9], toutes les cités situées dans



LE COLOSSE DE RAMSÈS II À MITRAHINEH[10].

l'angle oriental du Delta forment comme un musée dont chaque pièce rappelle son activité. Il les colonisa de ses prisonniers, il les remit à neuf, il s'ingénia

mentionné dans la *Grande Inscription d'Ibsamboul*, l. 31-36 (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XXXVIII, ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CIII, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 194), traduite par NAVILLE, *le Décret de Phtah Totunen en faveur de Ramsès II*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 117-138, et BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 537-540.

1. C'est probablement celles dont parle Hérodote (II, CVII, CX), lorsqu'il dit que Sésostris avait construit un propylone dans le temple d'Hephaistos, cf. WIEDEMANN, *Herodots zweites Buch*, p. 418, 426-427.

2. C'est l'*Abou-l-hol* des Arabes, redressé en 1888 par le soin du major BAGNOLD, *Account of the Manner in which two colossal Statues of Ramses II at Memphis were raised*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1887-1888, t. X, p. 452-463.

3. Cf. à ce sujet BRUGSCH, *die Ægyptologie*, p. 289-290, où les faits allégués sont certains, mais où l'auteur me paraît aller trop loin, en admettant une domination étrangère qui aurait empêché Ramsès II d'être maître en cette partie du pays.

4. Débris du temple de Râ portant son cartouche, chez MASPERO, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 111, et chez GRIFFITH, *the Antiquities of Tell el-Yahûdiyeh*, p. 64-66. L'*aiguille de Cléopâtre*, transportée à Alexandrie par un Ptolémée, avait été érigée à Héliopolis par Ramsès; elle est probablement l'un des quatre obélisques que le Sésostris de la tradition avait dressés dans cette ville, selon PLINE, *H. Nat.*, XXXVI, VIII, 14.

5. NAVILLE, *Bubastis*, p. 9, 11, 13, 14, 16-19, 34-51 et pl. XVII, XXI, XXXVI-XXXVIII.

6. BRUGSCH, *Recueil de Monuments Égyptiens*, t. I, pl. X, 1-2.

7. NAVILLE, *the Store-City of Pithom*, p. 1-4, 11-13 et pl. III-V, et MASPERO, *sur Deux Monuments nouveaux du règne de Ramsès II*, dans la *Revue Archéologique*, 2e série, t. XXXIV, p. 319-324.

8. NAVILLE, *Ahnas el Medineh*, p. 18. — 9. NAVILLE, *Ahnas el Medineh*, p. 31 et pl. IV c, 1-2.

10. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie rapportée par Benedite.*

à secouer la torpeur où elles s'engourdissaient depuis la conquête d'Âhmosis, il fit de Tanis une troisième capitale, comparable à Memphis et à Thèbes[1]. Elle n'était avant lui qu'une ruine presque déserte : il la déblaya, il y ramena la population, il releva le temple et il y ajouta des ailes qui en triplèrent l'etendue, il y intronisa, à côté des dieux locaux, une triade où Amonrà et Soutkhou siégeaient en compagnie de son double divinisé. Son nom y encombre les murailles, les stèles renversées, les obélisques couchés dans la poussière, les images de ses prédécesseurs qu'il usurpa. Un géant de grès statuaire, assis comme celui du Ramesséum, s'échappait de la cour maîtresse et semblait planer haut par-dessus le tumulte des constructions[2].

On ne sait combien il compta de femmes dans son harem : une des listes que nous possédons de ses enfants énumère cent onze fils, encore est-elle mutilée vers la fin, et nous connaissons cinquante-neuf de ses filles[3]. La plupart étaient issus de simples concubines ou de princesses étrangères, et n'occupaient qu'un rang secondaire auprès de lui ; mais il avait eu de ses deux sœurs, Nofrîtari Marîtmout et Isîtnofrît, une demi-douzaine au moins de fils et de filles qui pouvaient aspirer au trône. La mort lui en ravit plusieurs longtemps avant que la succession s'ouvrît, Amenhikhopshouf, Amenhiounamif, Ramsès, qui s'étaient illustrés pendant la guerre contre les Khâti[4] ; il annula les droits que plusieurs de ses filles avaient sur la couronne en les épousant, Bîtanîti, Marîtamon, Nibîttaoui[5]. Vers l'an XXX, comme il touchait à la soixantaine, il songea à se procurer un associé, et son choix s'arrêta sur l'aîné des fils survivants de la reine Isîtnofrît, qui s'appelait Khâmoîsît[6]. Ce prince était né avant l'avènement de son père, et il avait combattu bravement sous les murs de Qodshou et d'Ascalon[7]. Il avait été investi fort jeune encore des

1. Mariette, *Lettres à M. le Vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, dans la *Revue Archéologique*, 2e série, 1860, t. IV, p. 97-111, 207-215, et *Fragments et Documents relatifs aux fouilles de San*, dans le *Recueil de Travaux*, t. X, p. 1-20. Les résultats des fouilles de l'*Egypt Exploration Fund* sont consignés dans Petrie, *Tanis I-II*, 1885-1888.

2. Petrie, *Tanis*, I, p. 13-14, 22-24. Les débris du colosse ont été employés comme matériaux à l'époque gréco-romaine et dispersés dans la maçonnerie d'un mur d'enceinte.

3. La liste d'Abydos nomme trente-trois de ses fils et trente-deux de ses filles (Mariette, *Abydos*, t. I, pl. 4, et p. 10), celle d'Ouady-Seboua cent onze de ses fils et cinquante et une de ses filles (Lepsius, *Denkm.*, III, 179 *b-d*) ; elles sont mutilées l'une et l'autre. La plupart des autres listes ne donnent qu'un choix parmi les enfants vivants à l'époque où elles furent rédigées, à Derr (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XL ; Lepsius, *Denkm.*, III, 183 *b*-184 *a*), au Ramesséum et à Ibsamboul (Lepsius, *Denkm.*, III, 168, 186).

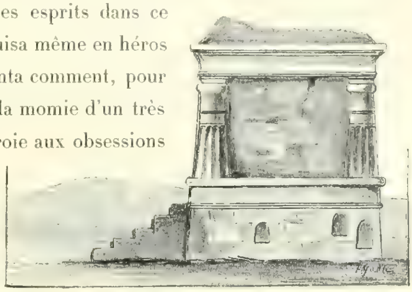
4. Le peu qu'on sait de ces personnages a été réuni par Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 464.

5. Sur ces princesses, cf. les renseignements recueillis par Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 466-467. Le mariage de Ramsès II avec ses filles a été signalé par E. de Rougé, au Collège de France.

6. Wiedemann a rassemblé les documents que nous possédons sur Khâmoîsît, fils de Ramsès II, dans son *Ægyptische Geschichte*, p. 464-466.

7. Lepsius, *Denkm.*, III, 145 *c*, 156 ; cf., pour le siège de ces villes, ce qui est dit plus haut au t. II, p. 319-400, de cette *Histoire*.

fonctions de grand pontife auprès du Phtah Memphite, ce qui lui garantissait l'usufruit du fief religieux le plus vaste qu'il y eût après celui d'Amon Thébain. On vantait sa compétence aux questions abstruses de la théologie, on admirait sa science magique, et on lui attribua plus tard la rédaction de divers grimoires utiles pour conjurer les esprits dans ce monde et dans l'autre[1] : on le déguisa même en héros de roman fantastique, et l'on raconta comment, pour avoir dérobé les livres de Thot à la momie d'un très vieux enchanteur, il fut livré en proie aux obsessions amoureuses d'une sorte de goule lascive et meurtrière[2]. Ramsès se débarrassa sur lui du soin de régner, mais sans lui conférer les titres ni les insignes de la royauté. Khâmoîsît paraît s'être préoccupé avant tout d'assurer l'observance scrupuleuse des lois divines. Il célébra les fêtes de la crue du Nil à Silsilis[4]; il présida aux panégyries commémoratives de la divinisation de son père[5], et aux funérailles de l'Apis qui trépassa en l'an XXX[6]. Jusqu'à lui, chacun des taureaux sacrés avait eu sa tombe isolée dans le quartier de la nécropole memphite que les Grecs surnommèrent le Sérapéion; c'était un édicule exhaussé sur un socle carré, surmonté d'un toit pyramidal, et qui contenait une seule pièce basse. Khâmoîsît substitua un hypogée commun aux sépultures individuelles. Il perça dans la roche vive une galerie longue d'environ 100 mètres, sur les côtés de laquelle on aménagea une chambre neuve pour chaque Apis qui mourait : dès qu'on



LA CHAPELLE DE L'APIS D'AMENÔTHÈS III[3].

1. Un des ouvrages dont on lui attribuait la composition se trouve dans le *Papyrus 3248 du Louvre*, où il a été signalé par DEVÉRIA, *Catalogue des Manuscrits Égyptiens qui sont conservés au Musée du Louvre*, p. 107; cf. REVILLOUT, *le Roman de Setna*, dans la *Revue Archéologique*, 2ᵉ série, t. XXXVII, p. 337-338, et PLEYTE, *Chapitres supplémentaires du Livre des Morts*, p. 67-69.

2. C'est le roman de Satni-Khâmoîsît, découvert par MARIETTE, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, pl. 29-32, traduit pour la première fois par BRUGSCH, *le Roman démotique de Setnau*, dans la *Revue Archéologique*, 2ᵉ série, t. XVI, p. 161-179; cf. une traduction et la bibliographie du sujet, MASPERO, *les Contes populaires de l'ancienne Égypte*, 2ᵉ éd., p. 161-208.

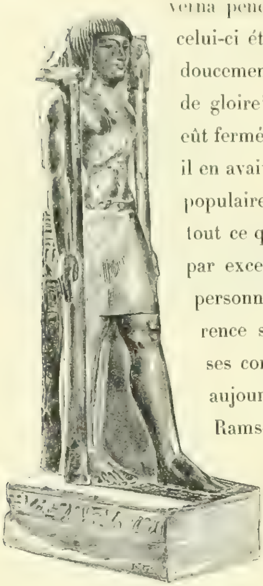
3. *Dessin de Faucher-Gudin d'après le croquis de* MARIETTE, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin Archéologique de l'Athénæum Français*, 1855, p. 47.

4. Fêtes de l'an XXX, de l'an XXXIV, de l'an XXXVII, de l'an XL au Gebel Silsileh (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXV-CXVI; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 175 f; BRUGSCH, *Recueil de Monuments Égyptiens*, t. II, pl. LXXXIII, 1-2).

5. Fêtes des ans XXX, XXXIV et XXXIX à Begéh (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte*, t. I, p. 162; BRUGSCH, *Recueil de Monuments*, t. II, pl. LXXXIII, 2), de l'an XXXIV et de l'an XL à Sehel (BRUGSCH, *Recueil*, t. II, pl. LXXXII, 5; MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 71, nᵒˢ 32-33).

6. MARIETTE, *Choix de Monuments et de dessins du Sérapéum de Memphis*, p. 8-9, et *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin Archéologique*, 1855, p. 66-68; cf. BRUGSCH, *Recueil de Monuments Égyptiens*, t. I, pl. VIII, nᵒ 1, et p. 15-16.

y avait logé la momie, les maçons muraient l'entrée[1]. Sa régence dura près d'un quart de siècle, puis il succomba à la tâche, et il fut remplacé en LV par son frère cadet Mînéphtah, né comme lui d'Isîtnofrît[2]. Mînéphtah gouverna pendant douze années pour le compte de son père : celui-ci était centenaire, ou peu s'en faut, lorsqu'il s'éteignit doucement à Thèbes, en LXVII, plein de jours et rassasié de gloire[3]. La légende s'empara de lui, presque avant qu'il eût fermé les yeux. Il avait remporté des succès éclatants et il en avait exposé le tableau en vingt endroits : l'imagination populaire crut tout ce qu'il avait dit de lui-même, y joignit tout ce qu'elle savait des autres, et elle fit de lui le Pharaon par excellence, celui qui absorba en sa propre personne la personne de tous les Pharaons. Elle le connut de préférence sous le sobriquet de Sésousou, Sésoustourî, que ses contemporains lui avaient appliqué, et les modernes aujourd'hui encore l'appellent plus souvent Sésostris que Ramsès Mîamoun[5]. Elle l'envoya d'abord en Éthiopie, et elle lui prêta une flotte de quatre cents vaisseaux qui soumit le littoral de la mer Érythrée jusqu'à l'Indus; on montrait plus tard plusieurs des stèles qu'il avait érigées au pays de la cannelle. Il aurait ensuite levé une armée puissante, conquis la Syrie, la Médie, la Perse, la Bactriane, l'Inde jusqu'à l'Océan; revenant par les déserts de la Scythie, il aurait touché au Tanais et oublié, sur les rivages de la Palus Méotis, un certain nombre de ses soldats, dont les descendants peuplèrent la Colchide. On dit



STATUE DE KHÂMOÎSÎT[4].

1. MARIETTE, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin Archéologique de l'Athénæum Français*, 1855, p. 47-48; cf. *le Sérapéum de Memphis*, éd. MASPERO, p. 138-146. Khâmoîsît ne fut pas enterré dans la chambre d'un Apis, comme Mariette l'avait pensé (*Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, 1855, p. 66-68, 86; cf. BRUGSCH, *Histoire d'Égypte*, p. 166-167; WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 465-466); sur les indications de Vassalli, nous avons retrouvé les débris de son tombeau à Kafr el-Batran, près de la grande pyramide de Gizéh.

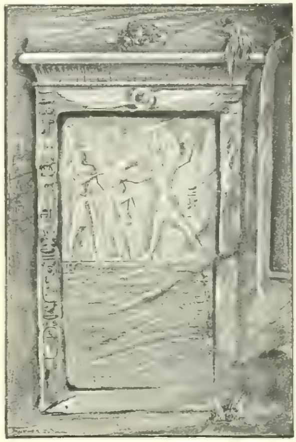
2. Mînéphtah était, par ordre de naissance, le treizième des enfants mâles de Ramsès II (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 168, *a-b*).

3. Un passage d'une stèle de Ramsès IV lui attribue formellement soixante-sept ans de règne (MARIETTE, *Abydos*, t. II, pl. 34-35; cf. PIERRET, *Étude sur une Stèle de Ramsès IV*, dans la *Revue Archéologique*, 2e série, t. XIX, p. 273). J'ai recueilli à Coptos une stèle de l'an LXVI (BOURIANT, *Petits Monuments et petits Textes*, § 77, dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 100).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la statue du Musée Britannique.*

5. Ce sobriquet, que l'on rencontre à Médinét-Habou (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 208 *c*) et dans le *Papyrus Anastasi I*, pl. XII, l. 3, pl. XVIII, l. 8, pl. XXVII, l. 3, a été rapporté par E. de Rougé (*Athénæum Français*, 1854, p. 1128) à Ramsès II; les variantes Sésou, Sésousou, Sesoustourî, expliquent les formes diverses de Sesôsis, Sesoôsis, Sesostris (MASPERO, *Nouveau Fragment d'un commen-*

même qu'il s'aventura en Europe, mais que le défaut de vivres et la rigueur du climat l'empêchèrent de dépasser la Thrace. Il rentra en Égypte au bout de neuf ans, consacrant partout sur son chemin des statues ou des stèles en guise de trophées[1]. Hérodote affirmait avoir aperçu plusieurs de ces monuments dans ses voyages de Syrie et d'Ionie. Les uns sont vraiment de facture égyptienne et appartiennent à notre Ramsès : on les rencontre près de Tyr et sur les bords du Nahr el-Kelb[2], où ils marquent la frontière que l'empire atteignait sous son règne. Les autres ont un faux air d'Égypte, mais ils sont de vrai l'œuvre des peuples asiatiques chez lesquels on les a retrouvés ; ainsi les deux figures qu'Hérodote signalait déjà[3], et qu'on a découvertes à Ninfi, entre Sardes et Smyrne. La chaussure en est recourbée à la pointe, la coiffure ressemble plus au bonnet haut des peuples d'Asie Mineure, qu'à la double couronne, la jupe est striée de droite à gauche au lieu de l'être de haut en bas ; l'inscription enfin est conçue dans un alphabet asianique et n'a rien d'égyptien.



STÈLE DU NAHR EL-KELB[4].

Ramsès II avait été dans sa jeunesse l'un des plus beaux hommes qu'on pût voir, élancé, fin de la taille, large des épaules, bras ronds et forts, jambes nerveuses, portant haut la tête, un visage ovale, une bouche ferme et souriante, un nez mince et busqué, des yeux bien ouverts[5]. La vieillesse et la

taire sur le livre II d'Hérodote, dans l'*Annuaire de l'Association des Études Grecques*, t. X, p. 191-193. Wiedemann y reconnaît un roi encore non classé de la XVIIIe dynastie (*Ægyptische Geschichte*, p. 407-408 ; cf. *Herodot's zweites Buch*, p. 403-404).

1. Hérodote, II, cii-cvii ; Diodore de Sicile, I, 53-57. Cf. sur cette légende de Sésostris les renseignements réunis par Wiedemann, *Herodot's zweites Buch*, p. 404 sqq.

2. Sur les stèles-frontières du Nahr el-Kelb, voir ce qui est dit au t. II, p. 278, de cette *Histoire* ; la stèle d'Adloun, près Tyr, a été signalée par Renan (*Mission de Phénicie*, p. 661-662), dont le témoignage est récusé par F. de Saulcy (*Voyage en Terre Sainte*, 1865, t. II, p. 282).

3. Hérodote, II, cl. La première des deux figures avait été découverte par Charles Texier, *Asie Mineure*, t. II, p. 304, et pl. 132, la seconde le fut par Humann (*Archæologische Zeitung*, Nouvelle Série, t. VIII, p. 50). Sayce a le premier reconnu la nature de l'inscription qui accompagne l'une d'elles (*the Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VIII, p. 265-268 ; cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 742-759).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie.* C'est la stèle de Ramsès II, cf. Lepsius, *Denkm.*, III, 197 *c*.

5. Ainsi la statue en granit noir de Turin (Orcurti, *Catalogo illustrato dei Monumenti Egizii del R. Museo di Torino*, t. I, p. 60-61, n° 6), dont la tête est reproduite au t. II, p. 340, de cette *Histoire*.

mort, en le décharnant, ne réussirent pas à le défigurer. Son cercueil n'est pas celui dans lequel ses enfants le scellèrent, le jour des funérailles; c'est une gaine de rechange, que l'un des Ramessides substitua à la première, et dont la face ne rappelle que de fort loin les traits du conquérant. La momie est maigre, atténuée, légère, les os faibles et fragiles, les muscles atrophiés, comme il convient à un centenaire, mais grande encore et parfaitement symétrique[1]. La tête est allongée, peu volumineuse par rapport au corps, le sommet du crâne dénudé; les cheveux, rares sur les tempes, s'épaississent à la nuque et forment de véritables



LE BAS-RELIEF DE NINFI[2].

mèches, lisses et raides, d'un blanc teinté en jaune clair par les parfums de la dernière toilette. Le front est bas, l'arcade sourcilière saillante, le sourcil épais, l'œil petit et rapproché du nez, la tempe creuse, la pommette proéminente, l'oreille ourlée finement, écartée de la tête, percée comme celle d'une femme pour accrocher des pendants au lobe, la mâchoire puissante, le menton carré. La bouche, fendue largement, se borde de lèvres charnues; elle renferme une pâte noirâtre, sous laquelle on entrevoit quelques dents très usées et friables, mais saines et bien soignées. La moustache et la barbe, claires et rasées de près pendant la vie, avaient crû au cours de la

1. Même après le tassement des vertèbres et la rétraction produite par la momification, le cadavre de Ramsès II mesure encore 1 m. 72 (Maspero, *les Momies royales de Deir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française du Caire*, t. I, p. 556-563).
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie.*

dernière maladie ou après le décès; les poils, chenus comme ceux de la chevelure et des sourcils, mais rudes et hérissés, ont une longueur de deux ou trois millimètres. La peau est d'un jaune terreux, plaquée de noir. En somme, le masque de la momie donne très suffisamment l'idée de ce qu'était le masque du roi vivant : une expression peu intelligente, peut-être légèrement bestiale, mais de la fierté, de l'obstination et un air de majesté souveraine qui perce encore sous l'appareil lugubre de l'embaumement[2]. La disparition du vieux héros ne changea pas grand-chose à l'état de l'Égypte : Minéphtah posséda désormais comme Pharaon le pouvoir qu'il avait exercé comme régent jusqu'alors. Il n'était plus jeune à l'heure de son avènement. Né au plus tard vers le début du règne de Ramsès II, il avait soixante ans, peut-être soixante-dix : un vieillard succédait à un autre vieillard dans un moment où l'Égypte aurait eu le plus besoin d'un chef actif et vigoureux. Le danger cette fois ne venait pas d'Asie : les rapports continuèrent pacifiques entre Pharaon et ses sujets de Kharou[3], et, pendant une famine qui désola la



LE CERCUEIL DE RAMSÈS II[1]



RAMSÈS II[2].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise en 1881. On distingue, sous les cartouches, les lignes des procès-verbaux d'inspection écrits pendant la XXIe dynastie.*

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Brugsch-Bey, prise au moment où la momie fut découverte en juin 1886*, et Maspero, *les Momies royales de Déir el-Baharî*, dans les *Mémoires de la Mission Française du Caire*, t. I, pl. XIV-XVI.

3. Un document conservé au *Papyrus Anastasi III*, pl. XVI *verso*, nous montre combien étaient réguliers les rapports avec la Syrie. C'est le journal d'un douanier ou d'un scribe, établi dans un des postes de la frontière, et qui note au jour le jour les lettres, les messagers, les officiers ou les troupes qui passent du 15 au 25 Pachons, de l'an III (Chabas, *Recherches pour l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 95-97; Lauth, *Ægyptische Texte aus der Zeit des Pharao Menophtah*, dans la *Zeitschrift der D. Morgenl. Gesellsch.*, t. XXXI, p. 652 sqq.; Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 579-581; Erman, *Tagebuch eines Grenzbeamten*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 29-32, et *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 709).

Syrie, il envoya du blé à ses alliés Khâti[1]. Mais les peuples situés au nord et à l'est, en Libye ou dans les îles de la Méditerranée, se trouvaient depuis quelque temps déjà dans un état aigu d'agitation qui ne présageait rien de bon pour les empires du vieux monde. Les Timihou, tributaires les uns depuis la XII[e] dynastie, les autres depuis les premiers règnes de la XVIII[e], avaient été toujours des voisins plus incommodes que dangereux. Il avait fallu d'intervalle en intervalle expédier contre eux des corps de troupes légères, qui, se glissant le long de la côte, ou cheminant par les voies des caravanes, allaient les relancer au fond de leurs repaires, abattaient leurs palmiers, ramassaient leurs troupeaux et posaient des garnisons dans les oasis principales, même à Syouah. Depuis un siècle pourtant, il semble que des populations plus énergiques et plus denses fussent entrées en scène : un courant d'invasion échappé de l'ouest, des régions de l'Atlas et peut-être de l'Europe, charriait vers le Nil les tribus éparses à travers le Soudan. Les nouveau-venus étaient-ils apparentés à la race qui a planté de ses dolmens les plateaux du Maghreb[2]? Un certain nombre de clans berbères[3], qui étaient demeurés au second plan et qui n'avaient entretenu que des rapports irréguliers avec l'Égypte, les Labou, les Mashaouasha, furent poussés au premier rang et se ruèrent sur elle[4]. C'étaient des hommes de stature élevée, au grand corps blanc, au poil blond, aux yeux bleus, et dont l'apparence trahit en tout l'origine septentrionale. Ils aimaient à se dessiner des tatouages variés sur la peau, ainsi que nos Touaregs et nos Kabyles, et quelques-uns, sinon tous, pratiquaient la circoncision comme une partie des Égyptiens et des Sémites[5]. Une boucle enroulée leur descendait sur la poitrine, le reste de leur chevelure se divisait en petites mèches frisées : deux plumes flottaient sur la tête de leurs chefs et de leurs soldats les plus braves. Un pagne, une peau de fauve jetée sur le dos, un manteau ou plutôt une couverture de laine ou de toile teinte, frangée, brodée à l'aiguille de raies multicolores et d'ornements variés : elle

1. *Inscription triomphale de Ménéphtah*, *l.* 24; cf. MARIETTE, *Karnak*, pl. 53.

2. DEVÉRIA, *la Race supposée proto-celtique est-elle figurée sur les monuments égyptiens?* dans la *Revue Archéologique*, 2[e] série, t. IX, p. 38-43.

3. La nationalité de ces tribus nous est prouvée par les noms de leurs chefs, qui rappellent exactement ceux des Numides, Massyla, Massinissa, Massiva (CHABAS, *Études sur l'antiquité historique*, 2[e] éd., p. 236-237); cf. sur les noms libyens qui nous sont conservés dans les inscriptions égyptiennes, ce que dit HALÉVY, *Études Berbères*, *I: Essai d'épigraphie Libyque*, p. 167-170.

4. Les Labou, Laoubou, Lobou, sont mentionnés pour la première fois sous le règne de Ramsès II (*Papyrus Anastasi II*, *pl.* III, *l.* 2, cf. CHABAS, *Études sur l'Antiquité historique*, 2[e] éd., p. 184); ce sont les Libyens des géographes classiques (BRUGSCH, *Géogr. Ins.*, t. II, p. 79-80). Les Mashaouasha répondent certainement aux Maxyes d'Hérodote (III, CXCI); ils fournissaient déjà des mercenaires aux armées de Ramsès II (*Papyrus Anastasi I*, *pl. XVII*, *l.* 4).

5. MAX MÜLLER, *Notes on the Peoples of the Sea of Merenphtah*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1887-1888, t. X, p. 147-154, 287-289.

s'attachait sur l'épaule gauche et ne fermait point par devant, mais laissait toute liberté à la marche[1]. L'armement était celui des Égyptiens, la lance et le casse-tête, le poignard de fer ou de cuivre, le boumérang, l'arc et la flèche, la fronde; ils employaient le cheval et le char[2]. Leur bravoure en faisait des ennemis redoutables, malgré leur ignorance de la tactique et leur indiscipline : enrégimentés et bien conduits par des généraux expérimentés, ils devinrent plus tard les meilleurs auxiliaires de l'Égypte. Les Labou étaient, dès cette époque, la plus remuante de leurs tribus, et ses chefs se targuaient sur les autres d'une hégémonie véritable[4].



UN LIBYEN[3].

Ils avaient eu facilement raison des peuples qui habitaient alors le désert et que l'Égypte avait affaiblis par des défaites réitérées. Au moment où Mînéphtah monta sur le trône, leur roi Mâraîou, fils de Didi[5], commandait un territoire

1. Pour l'habillement des Libyens, cf. les représentations des tombes royales (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCL, 1-2, CCLXXIII, 1; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CLVI, CLVIII, CLIX, CLX, 4, CLIX, 5, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 126, 204) et le bas-relief reproduit plus haut au t. II, p. 414, de cette *Histoire*, où l'on voit Ramsès II perçant de sa lance un chef des Timihou.

2. CHABAS, *Etudes sur l'Antiquité historique*, 2ᵉ éd., p. 243-244.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie*, cf. ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CLIX, CLX, 4.

4. C'est ce qui résulte des guerres de Minéphtah et de Ramsès III, où les Labou et leurs rois prennent le commandement des armées confédérées contre l'Égypte (*Inscription triomphale de Minéphtah, l. 4, 13, 37, etc.*; *Inscription de Ramsès III*, dans ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CXXXII, l. 47-48; cf. DÜMICHEN, *Historische Inschriften*, pl. XLVII).

5. Le nom a été lu d'abord Marmaiu, fils de Didi, par E. de Rougé (*Extrait d'un mémoire sur les attaques*, p. 6, 7; cf. CHABAS, *Etudes sur l'Antiquité historique*, 2ᵉ éd., p. 189), d'après la copie publiée par Brugsch (*Geog. Inschriften*, t. II, pl. XXV, l. 5). Dümichen (*Hist. Inschriften*, t. I, pl. II, l. 13) avait lu Maraiu-Badidi, faisant un seul nom de ces deux mots, et Goodwin avait rapproché Badidi, Batita, de Battos, qui, en libyen (HÉRODOTE, IV, CLV), signifie *roi* (*On the name of a King of the Rabu-Libyans*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 39); Badidi-Batita serait un Battos auquel il faudrait donner le numéro I, et qui aurait vécu longtemps avant les Battos de Cyrène, dont Hérodote nous a conservé l'histoire semi-légendaire. Le nom doit se lire Mâraîou, fils de Didi (BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 569, WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 474); Halévy a pensé retrouver Mâraîou et Didi dans les incriptions libyques qu'il a déchiffrées (*Etudes Berbères, I, Essai d'épigraphie Libyque*, p. 168).

immense entre le Fayoum et les Syrtes : les Timihou, les Kahaka, les Mashaouasha lui obéissaient comme les Labou. C'était en Afrique la même péripétie qu'un siècle auparavant dans le Naharaîna, lorsque Sapaloulou avait fondé l'empire hittite : un royaume grandissait, où nul État n'avait existé qui fût capable de balancer la fortune de l'Égypte. Le danger était sérieux : tandis que les Khâti, séparés du Nil par toute l'épaisseur du Kharou, ne menaçaient directement aucune des cités égyptiennes, les Libyens, maîtres du désert, touchaient le Delta et pouvaient fondre en quelques jours sur tel point de la vallée qu'il leur plairait choisir. Minéphtah allait donc essuyer l'assaut des Occidentaux comme son père jadis celui des Orientaux, et, si étrange que le fait pût lui paraître, il retrouvait dans les rangs de ces ennemis nouveaux une partie des adversaires qui avaient combattu sous les murs de Qodshou, soixante années auparavant. Les Shardanes, les Lyciens et les autres, écartés des côtes du Delta et des ports phéniciens par la police sévère que les Égyptiens exerçaient dans leurs eaux, avaient reflué sur le littoral de la Libye et ils y avaient reçu bon accueil. S'y étaient-ils arrêtés en quelques endroits et y avaient-ils laissé ces colonies dont parlent les traditions grecques d'âge récent[1]? Ils y pratiquaient assurément le métier de mercenaires, et beaucoup de leurs bandes s'y louaient aux princes indigènes, tandis que d'autres servaient auprès du roi des Khâti ou de Pharaon. Mâraîou traînait avec lui des Achéens, des Shardanes, des Toursha, des Shagalasha[2], des Lyciens en nombre considérable, lorsqu'il décida de commencer la lutte[3]. Ce n'était pas une de ces guerres banales où l'on se bornait à demander un tribut aux vaincus ou à leur arracher une province : il rêvait de transporter son peuple entier dans la vallée et de l'y enraciner, ainsi que les Hyksôs avaient fait autrefois[4]. Il se mit en marche vers la fin de l'an IV ou dans les premiers jours de l'an V, avec l'élite de ses troupes, « le premier choix de tous les soldats et de tous les héros dans chaque pays ». L'annonce de leur approche terrifia les Égyptiens. La paix dont ils avaient joui depuis cinquante ans avait refroidi leur ardeur belli-

1. Cf., sur ces traditions, THRIGE, *Res Cyrenensium, a primordiis inde Civitatis usque ad ætatem quâ in provinciæ formam a Romanis est redacta*, p. 64-79.

2. Les Shakalasha, Shagalasha, rapprochés des Siciliens par E. de Rougé (*Extrait d'un mémoire*, p. 24-25; cf. LAUTH, *Homer und Ægypten*, p. 13-14, 17, et CHABAS, *Études sur l'Antiquité historique*, 2e éd., p. 292, *Recherches pour l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 35-39), sont un peuple d'Asie Mineure, dont la position approximative nous est probablement indiquée par le site qu'occupait la ville de Sagalassos, nommée d'après eux (MASPERO, dans la *Revue Critique*, 1880, t. I, p. 109-110).

3. L'*Inscription de Minéphtah* (l. 13-14) distingue les Libyens de Mâraîou des *peuples de la Mer*.

4. *Inscription triomphale de Minéphtah, l. 22-23*. Cette guerre avait été racontée dans une inscription aujourd'hui perdue, et que Minéphtah avait gravée à Memphis dans le temple de Phtah. Une copie s'en trouve à Karnak, dont les débris, signalés par Champollion (*Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 193), ont été relevés par Lepsius (*Denkm.*, III, 199 *a*) et par Brugsch (*Geographische*

queuse, et rouillé presque tous les ressorts de leur organisation militaire. L'armée permanente avait fondu, les milices d'archers et de charriers n'étaient plus encadrées de façon effective, les forteresses, mal entretenues, ne couvraient plus assez la frontière : l'oasis de Farafrah et celle des lacs de Natron succombèrent sous la première attaque, et les cantons orientaux du Delta tombèrent au pouvoir de l'étranger avant d'avoir pu songer à la défense. Memphis, qui sentait le péril imminent, éclata en murmures contre l'incurie des souverains qui avaient négligé ses remparts et amoindri sa garnison. Par bonheur la Syrie ne bougea point : les Khâti, reconnaissants de l'aide que Mînéphtah leur avait prêtée pendant la famine, lui payèrent en cette occasion le service rendu, et leur fidélité lui permit de dégarnir les provinces asiatiques. Il put prendre en toute sécurité les mesures les plus urgentes pour placer à l'abri d'un coup de main « Héliopolis, la ville de Toumou, pour armer Memphis, la citadelle de Phtah-Tonen, et pour remédier à ce qui était en désordre; il fortifia Pibalîsît, aux environs du canal Shakana, sur une dérivation du canal héliopolitain », et il concentra rapidement ses forces derrière ces lignes improvisées[1]. Cependant Mâraîou avançait : dans les premiers mois de l'été, il franchit le bras Canopique du Nil et il alla camper non loin de la ville de Piriou. Quand le roi l'apprit, « il devint furieux contre eux comme un lion fascinateur; il réunit ses officiers et leur dit : « Je vais « vous faire entendre la parole de votre maître, et vous faire savoir ceci : « Je suis le pasteur souverain qui vous pais, je passe mes jours à chercher ce « qui vous est utile; je suis votre père, y a-t-il un père parmi vous qui fasse « comme moi vivre ses enfants? Vous tremblez comme des oies, vous ne « savez pas ce qu'il est bon de faire, personne ne répond à l'ennemi, et « notre terre désolée est abandonnée aux incursions de toutes les nations. « Les barbares harcèlent la frontière, des révoltés la violent chaque jour,

Inschriften, t. II, pl. XXXV), complètement par Dümichen (*Historische Inschriften*, t. I, pl. II-VI), par Mariette (*Karnak*, pl. 52-55), et par E. de Rougé (*Inscriptions recueillies en Égypte*, pl. CLXXIX-CXCVIII); elle a été analysée ou traduite par E. de Rougé (*Extrait d'un mémoire sur les attaques*, p. 6-15), par Lauth (*Ægyptische Texte aus der Zeit des Pharao Menephtah*, dans la *Zeitschrift d. D. Morg. Gesell.*, 1867, t. XXI, p. 652-699), par Birch (*The Invasion of Egypt by the Greeks under the XIXth Dynasty, in the Reign of Menephtah*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. IV, p. 37-48), par Chabas (*Études sur l'antiquité historique*, 2e éd., p. 191-201, et *Recherches sur l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 84-92), enfin par Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 567-577). On en a des extraits sur une colonne de Memphis (Maspero, *Notes sur différents points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 118), qui porte la date de l'an V, le 3 Épiphi, et sur une stèle d'Athribis (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 65-67).

1. Sur ces localités, cf. Brugsch, *Dictionnaire Géographique*, p. 76-77, 197, 797, puis Naville, *Goshen and the Shrine of Saft el-Henneh*, p. 19, 26, et *the Mound of the Jews and the City of Onias*, p. 22-23. Chabas voulait identifier Pibalîsît à Bubastis (*Études sur l'Antiquité historique*, p. 201-203, *Recherches pour l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 94); je crois, avec Brugsch, que c'est Belbéis.

« tout le monde la pille, les ennemis dévastent nos ports, ils pénètrent dans « les champs de l'Égypte; y a-t-il un bras de fleuve, ils font halte, ils demeurent des jours, des mois;.... ils arrivent nombreux comme des reptiles, sans « qu'on puisse les rebrousser en arrière, ces misérables qui aiment la mort et « qui détestent la vie, dont le cœur voudrait consommer notre ruine! Les voilà « qui arrivent avec leur chef, ils passent leur temps sur la terre à combattre « pour rassasier leur panse chaque jour, et c'est pourquoi ils viennent au pays « d'Égypte chercher leur subsistance, et leur intention est de s'y installer; la « mienne est de les prendre comme des poissons sur leur ventre. Leur chef « est un chien, un pauvre hère, un fou; il ne se rassiéra plus en sa place[1]. » Il annonça que, le 14 Épiphi, il conduirait les troupes lui-même à l'ennemi.

C'étaient de nobles paroles, mais on pouvait se demander quelle figure ce roi plus que sexagénaire ferait sur un char au milieu de la mêlée, et s'il aurait la vigueur nécessaire pour mener une charge à fond; d'autre part son absence en une conjoncture aussi critique risquait fort de démoraliser les soldats et de compromettre l'issue de la partie. Un songe arrangea tout[2]. Une nuit que Mînéphtah reposait, il vit un Phtah gigantesque se dresser devant lui et lui défendre d'avancer : « Reste », lui cria le dieu, et lui tendant la khopesh recourbée : « Éloigne de toi le découragement ! » Sa Majesté lui dit : « Mais alors que dois-je faire? » Et Phtah lui répondit : « Dépêche ton infan- « terie, et envoie à l'avant des charriers en nombre sur les confins du territoire « de Piriou[3]. » Il obéit et ne bougea pas. Cependant, Mâraîou avait fixé l'attaque au 1er Épiphi, dès le lever de l'aurore : elle n'eut lieu que le 3. « Les archers de Sa Majesté firent rage parmi les barbares six heures durant : on les passa au tranchant du glaive. » Mâraîou, voyant le carnage, « eut peur, son cœur défaillit, il se mit à courir de toute la vitesse de ses pieds pour sauver sa vie, si bien que son arc et ses flèches demeurèrent par derrière dans sa précipitation, ainsi que tout ce qu'il avait sur lui ». Son trésor, ses armures, sa femme, le bétail qu'il traînait pour son usage, devinrent la proie du vainqueur; « il arracha les plumes de sa coiffure et il s'enfuit avec ceux des misérables Libyens qui s'étaient dérobés à la boucherie, mais les sergents qui montaient les attelages de Sa Majesté s'attachèrent à leurs pas » et en massacrèrent le

1. *Inscription triomphale de Minephtah*, l. 16-19, 21-24; cf. Mariette, *Karnak*, pl. 52-53.

2. *Inscription triomphale de Minephtah*, l. 28-30, cf. Mariette, *Karnak*, pl. 53. Ed. Meyer pense qu'il n'y a là qu'une des figures de rhétorique ordinaires, et que le dieu est censé prendre la parole pour encourager le roi à se bien battre (*Geschichte Ægyptens*, p. 307, note 2).

3. Le nom, lu Pa-ari par E. de Rougé (*Extrait d'un Mémoire sur les attaques*, p. 7, 8), Paali par Lauth (*Homer und Ægypten*, p. 15), a été transcrit Pa-ari-shop par Brugsch et identifié avec Proso-

plus grand nombre. Il réussit pourtant à se perdre dans la nuit et à regagner son territoire, sans eau, sans vivres, presque sans escorte. Le vainqueur rallia ses cantonnements, chargé de butin, et poussant devant lui des ânes qui portaient les trophées sanglants de la victoire, les phallus et les mains coupés aux cadavres. Six généraux et 6 359 soldats libyens gisaient sur le champ de bataille, avec 222 Shagalasha, 742 Toursha, quelques centaines de Shardanes et d'Achéens : plusieurs milliers de prisonniers défilèrent devant le Pharaon et furent distribués par lui entre ceux des soldats qui s'étaient distingués le plus[1]. Ces chiffres montrent combien était grave le danger auquel l'Égypte venait d'échapper : l'annonce de la victoire la remplit d'un enthousiasme d'autant plus sincère que l'effroi avait été plus vif. Les fellahs, ivres de joie, s'interpellaient l'un l'autre : « Viens, et promenons-nous bien loin sur la route, car il n'y a plus de crainte au cœur des hommes! » Et voici qu'on déserte les postes fortifiés, on ouvre les citadelles, les courriers se rangent au pied des murs et attendent à l'ombre que la garde s'éveille après la sieste pour leur livrer l'entrée. Les soldats de la police sommeillent sur leur ronde accoutumée, et les gens des marais recommencent à paître leurs bestiaux, sans peur des razzias, car il n'y a plus maraudeur qui franchisse la rivière; on n'entend plus les sentinelles hurler dans la nuit : « Halte, toi qui viens, toi qui viens sous un nom qui n'est pas le tien! Au large! » et les hommes ne se crient plus le lendemain matin : « On a volé tel et tel », mais les villes reprennent leur train journalier, et celui qui laboure dans l'espoir de la moisson, il se nourrira lui-même de ce qu'il aura récolté[2] ». Le retour de Memphis à Thèbes fut une promenade triomphale. « Il est très fort, Binrî Minéphtah », chantaient les poètes de cour, « très sages sont ses projets, — ses paroles ont une action bienfaisante comme celles de Thot, — tout ce qu'il fait s'accomplit jusqu'au bout. — Lorsqu'il est comme un guide à la tête des armées, — sa voix pénètre les murailles. — Très amis de qui a courbé son échine — devant Mîamoun, — ses soldats vaillants épargnent celui qui s'est humilié — devant son courage et devant sa force; — ils tombent sur les Libyens, — ils consument le Syrien; — les Shardanes que tu as ramenés de

pris dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 98. L'orthographe du texte d'Athribis (*verso*, l. 9) montre qu'il faut bien lire *Piri, Piriou, Piriou* (Max Müller, *Asien und Europa*, p. 357, n. 3); peut-être ce nom est-il identique à celui d'Iaron qui est mentionné aux Pyramides (*Mérinrî*, l. 182, *Pepi II*, l. [illegible]).

1. Les nombres sont mutilés en partie dans l'*Inscription triomphale*, l. 50-61; ils ne concordent point partout avec ceux de l'inscription d'Athribis (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, § XXXV, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 65-67).

2. *Inscription triomphale de l'Amenophium*, dans Petrie, *Egypt and Israel* (*Contemporary Review*, n° 366, p. 622); j'ai donné la paraphrase du texte égyptien d'après la traduction anglaise de Griffith.



STATUE DE MÎNEPHTAH[2]

ton glaive, — font prisonnières leurs propres tribus. — Très heureux ton retour à Thèbes, — victorieux! On traîne ton char à bras, — les chefs vaincus marchent à reculons devant toi, — tandis que tu les conduis à ton père vénérable, — Amon, mari de sa mère[1]. » Et l'on se plaisait à évoquer en face de l'Égypte en liesse Mâraîou hué par les siens et contraint à se cacher d'eux. « Il n'est plus qu'un homme abattu et il passe en proverbe chez les Labou, et ses barons se répètent : « Rien de pareil ne nous était arrivé « depuis le temps de Râ ». Les vieillards disent chacun à ses enfants : « Malheur aux Labou! c'en est fait d'eux! Nul ne peut plus circuler en paix à travers le pays, mais la faculté de sortir de chez nous nous a été ravie en un seul jour, et les Tihonou ont été desséchés en une seule année, Soutkhou s'est détourné de leur chef, et il dévaste leurs douars; il n'est plus que de se cacher et l'on ne se sent en sûreté que dans un château. » Le bruit de la victoire se propagea par l'Asie et y découragea les velléités de révolte qui commençaient à s'y manifester. « Les chefs y font leurs salamalecs, et nul ne hausse la tête parmi les nomades, depuis que les Libyens sont écrasés; Khâti est en paix, Canaan est prisonnier en tout ce qu'il a de mauvais, l'Ascalonien est emmené, Gézer est entraîné en captivité, Ianouâmîm est anéanti, Israîlou est rasé et n'a plus de graine, Kharou est comme une veuve de la Terre d'Égypte[3]. » Mînéphtah aurait dû suivre la chance jusqu'au bout : il n'y songea point, et son inertie donna à Mâraîou le temps de respirer. Peut-être l'effort avait-il épuisé ses ressources, peut-être la vieillesse l'empêcha-

1. *Papyrus Anastasi II*, pl. IV, l. 4, pl. V, l. 4; traduit par Maspero (*du Genre Épistolaire*, p. 82-83), par Chabas (*Recherches pour l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 93-94). Le texte a été rapporté à Mînéphtah par E. de Rougé (*Extrait d'un mémoire sur les attaques*, p. 31); cf. une pièce d'un tour plus général, au *Papyrus Anastasi III*, pl. VI, l. 11-pl. VII, l. 105 (cf. Maspero, *du Genre Épistolaire*, p. 77-78; Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, 2e éd., p. 219-220).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Devéria*; la statue est à Gizéh.

3. Ce passage est emprunté à la stèle découverte par Petrie en 1896 sur l'emplacement de l'Aménophium de Thèbes; cf. Flinders Petrie, dans *The Contemporary Review*, n° 365, p. 622. La mention d'Israîlou rappelle aussitôt à l'esprit les noms des localités Youshaph-îlou, Iakob-îlou, qu'on trouve sur les listes de Thoutmosis III (Mariette, *Karnak*, pl. 17, 18, 20, n°s 78, 102) et qu'on a rapprochés des noms de Jacob et de Joseph (Groff, *Lettre à M. Révillout sur le nom de Jacob et de Joseph en Égypte*, et *une Question de priorité*, dans la *Revue Égyptologique*, t. IV, p. 95-101, 146-151, et *Diverses Études*, p. 5-8, Ed. Meyer, dans la *Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft*, 1886, p. 1-16).



LES CHAPELLES DE RAMSÈS II ET DE MÎNEPHTAH À SILSILÉH[1]

t-elle de pousser son succès; il se contenta d'échelonner des corps d'observation sur la frontière et de fortifier quelques positions nouvelles à l'orient du Delta. Le royaume libyen demeura dans la situation où le Hittite s'était trouvé après la campagne de Séti I[er] : son élan fut enrayé pour l'instant, mais il subsista intact sur la frontière égyptienne et il attendit son heure.

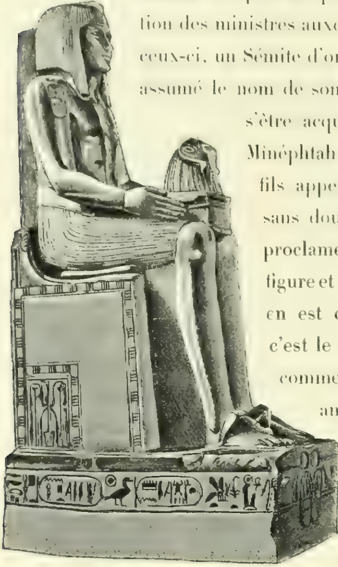
Mînéphtah régna longtemps après cette date mémorable de l'an V[2], et le nombre de ses monuments prouve que ce fut en paix : on voit qu'il travailla aux mêmes lieux que son père, à Tanis comme à Thèbes, en Nubie comme dans le Delta[3]. Il exploita les carrières de grès pour fournir aux constructions, et il continua l'usage de célébrer les fêtes solennelles du Nil à Silsiléh : l'une au moins des stèles qu'il dédia à leur occasion est une véritable chapelle, décorée d'architraves et de colonnes, dont les voyageurs modernes admirent

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.*

2. La dernière date connue de son règne appartient à l'an VIII (*Papyrus de Bologne n° 1094*, et Erman, *Korrespondenzen aus der Zeit der Ramessiden*, p. 2, 39). Les listes de Manéthon lui donnent de vingt à quarante ans (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 574, 576, 578, 581). Brugsch lui prête trente-quatre ans, de 1300 à 1266 (*Geschichte Ægyptens*, p. 566, 581), ce qui est exagéré évidemment, mais on peut lui attribuer une vingtaine d'années, plus ou moins, sans risquer de commettre une erreur trop forte.

3. Monuments de Minéphtah à Tanis, Petrie, *Tanis*, I, p. 5, 6, 7, 8, 11, 15, et pl. III, IV, II, p. 11, 19-20, 28, 29, pl. VIII; dans la Nubie, Lepsius, *Briefe aus Ægypten und Æthiopien*, p. 115.

l'ordonnance et l'aspect pittoresque. La fin de sa vie fut tourmentée par les menées des princes qui aspiraient à la couronne et par l'ambition des ministres auxquels il dut déléguer son autorité : l'un de ceux-ci, un Sémite d'origine, Ben-Azana, de Zor-bisana, qui avait assumé le nom de son premier patron, Ramsésoupirnirî, paraît s'être acquitté pour lui des fonctions de régent[1]. Minéphtah eut, croit-on, pour successeur un de ses fils appelé Séti comme son bisaïeul[2]. Séti II était sans doute d'un certain âge au moment qu'il fut proclamé; ses portraits lui prêtent pourtant la figure et les traits d'un jeune homme[3]. L'expression en est douce, fine, fière, un peu mélancolique : c'est le type de Séti I[er] et de Ramsès II, affaibli et comme attristé. Une inscription de sa deuxième année lui attribue des victoires en Asie[4], mais d'autres documents indiquent vers le même moment des désordres analogues à ceux qui avaient assombri les derniers jours de son père. Un certain Aiari, qui était grand prêtre de Phtah, usurpa des titres qui appartenaient d'ordinaire au Pharaon ou à son aîné, héritier dans la maison de Sibou, et prince héréditaire des deux terres[6]. Séti mourut sans avoir eu le temps d'achever



STATUE DE SÉTI II[5].

1. C'est ce que Mariette conclut très vraisemblablement des titres que ce personnage reçoit sur une stèle d'Abydos (*Notice des principaux Monuments*, 1864, p. 156; cf. *Abydos*, t. II, pl. 50, et *Catalogue général des Monuments d'Abydos*, n° 1136, p. 422).

2. E. de Rougé intercalait Amenmésès et Siphtah entre Minéphtah et Séti II (*Étude sur une stèle de la Bibliothèque Impériale*, p. 185-188), et j'avais jusqu'à présent suivi son exemple (*Histoire Ancienne*, 5e édit., p. 258-259); j'en reviens à faire de Séti II le successeur de Minéphtah, comme Chabas (*Recherches pour l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 114-120), Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 585), Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 481), Ed. Meyer (*Geschichte des alten Ægyptens*, p. 308), l'ont fait depuis lors. La succession, telle qu'on la donne aujourd'hui, ne me paraît pas être établie de façon indiscutable : la solution adoptée en général me semble seulement devoir être préférée à celle qu'E. de Rougé avait proposée et que j'ai défendue dans mes ouvrages précédents.

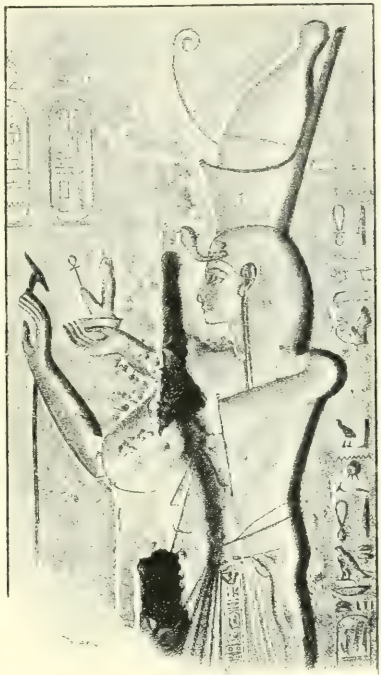
3. La dernière date connue de son règne est cette même date de l'an II (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 258) qui se trouve à Silsilis; Chabas pense pourtant qu'il dut rester assez longtemps sur le trône (*Recherches pour l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 125).

4. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 78; Lepsius, *Denkm.*, III, 204 *a*. Les expressions que ce document emploie ne sont plus guère à cette époque qu'une variante d'un protocole commun à tous les rois. Le chant triomphal en l'honneur de Séti II, que le *Papyrus Anastasi IV*, pl. V, l. 6-12, nous a conservé, est la copie du chant triomphal en l'honneur de Minéphtah (cf. t. II, p. 436, note 1 de cette *Histoire*), qu'on lit au *Papyrus Anastasi III*, pl. VI, l. 11, pl. VII, l. 10; cf. Maspero, *du Genre épistolaire chez les Anciens Égyptiens*, p. 81.

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie.* L'original est au British Museum; cf. Arundale-Bonomi-Birch, *Gallery of Egyptian Antiquities*, pl. 43.

6. E. de Rougé, *Notice des monuments*, 3e éd., p. 37-38, d'après la statue A 71 du Louvre.

son tombeau[1]. Laissait-il une postérité légitime? On rencontre après lui deux souverains qui ne se rattachaient pas à sa postérité directe, mais qui étaient probablement les petits-fils de l'Amenmésès et du Siphtah qu'on rencontre parmi les enfants de Ramsès II[3]. Le premier était, lui aussi, un Amenmésès et garda plusieurs années durant l'autorité sur l'Égypte entière et sur ses possessions du dehors[4]. Le second, Siphtah Minéphtah, monta « sur le siège de son père », grâce au dévouement de son vizir Baï[5], et surtout grâce à son mariage avec une princesse Taousirît[6].



SÉTI II[2].

1. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 459-462, 807-808; Lefébure, *les Hypogées royaux de Thèbes*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. II, 2e livr.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Émile Brugsch-Bey, prise au Bab el-Molouk, dans le tombeau du souverain.*

3. Maspero, *Lettre à M. Gustave d'Eichthal*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1873, p. 41-45. Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 484) combat cette hypothèse.

4. On trouve des graffiti de lui à la seconde cataracte (Sayce, *Gleanings from the Land of Egypt*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 162-163). Certaines expressions avaient fait croire à E. de Rougé (*Étude sur une stèle de la Bibliothèque Impériale*, p. 186-187) qu'il était, ainsi que Siphtah, originaire de Khibît dans le nome Aphroditopolite (cf. Eisenlohr, *on the Political Condition of Egypt*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 377-378; Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 484). C'est, comme l'a vu Chabas (*Recherches sur l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 132-133; cf. Ed. Meyer, *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 308, n. 3), une allusion au mythe d'Horus, analogue à celle que j'ai signalée plus haut (t. II, p. 254, n. 2, de cette *Histoire*) à propos de Thoutmosis III, et qu'on rencontre de préférence chez les rois que leur naissance n'avait pas désignés dès l'enfance pour monter sur le trône.

5. Baï a laissé deux inscriptions, à Silsilis (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXX, 4; Lepsius, *Denkm.*, III, 202 *a*; cf. la traduction du texte dans Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 587-588) et à Sehel (Lepsius, *Denkm.*, III, 204 *b*; Mariette, *Monuments divers*, pl. 71, n° 44), et les titres qu'il s'attribue dans l'une comme dans l'autre montrent quel était le rang qu'il occupait à la cour thébaine, sous le règne de Siphtah-Minéphtah. Son rôle a été défini par E. de Rougé (*Étude sur une stèle de la Bibliothèque Impériale*, p. 186-187); cf. Chabas, *Recherches pour l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 127-129, qui pense que Baï fit prévaloir les droits de son candidat à la couronne des Pharaons contre ceux qu'Amenmésès pouvait avoir.

6. Le tombeau de cette reine, qui lui fut probablement commun avec son mari, a été décrit par Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 448-459, 806-808; sur les usurpations dont il fut l'objet, cf. Eisenlohr, *on the Political Condition of Egypt*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 375-378, *aus einem Briefe an Dr Ludwig Stern*, dans la *Zeit-*

Il s'y maintint six années au moins[1], fit une expédition en Éthiopie, reçut en audience à Thèbes les messagers de tous les peuples étrangers[2] : il conservait les apparences de la domination universelle si résolument, qu'à en croire le témoignage de ses inscriptions il aurait été l'égal des plus puissants parmi les Thébains, ses prédécesseurs.

Et pourtant l'Égypte marchait à sa perte d'un pas rapide; dès qu'il ne fut plus là, elle tomba en pleine dissolution[3]. Les prétendants à la couronne ne manquèrent pas sans doute, mais aucun d'eux ne réussit à se débarrasser de ses rivaux, et l'anarchie sévit complète d'un bout à l'autre de la vallée. « La terre de Qîmît s'en allait à la dérive, et les gens qui se trouvaient en elle n'avaient plus de suzerain, et cela pendant des années nombreuses jusqu'à ce que d'autres temps vinrent, car la terre de Qîmît était aux mains des princes commandant les nomes et ils se tuaient tous entre eux, grands et petits. D'autres temps vinrent ensuite, pendant des années de néant où Arisou, un Syrien[4], fut chef parmi eux, et le pays entier paya le tribut devant lui; un chacun complotait avec le prochain pour piller le bien d'autrui, et comme il en était des dieux ainsi que des hommes, il n'y avait plus d'offrandes faites dans les temples[5]. » C'était, à vrai dire, la revanche de la féodalité contre Pharaon. Les barons, matés par Âhmosis et par Aménôthès I[er], ravalés par les successeurs de ces souverains à la condition de simples officiers royaux, avaient profité du relâchement général pour recouvrer le plus possible de leurs anciens privilèges. Depuis un demi-siècle et plus, la fortune ne leur avait dispensé pour maîtres que des princes âgés, peu capables de

schrift, 1885, p. 55, et *Nachträgliche Bemerkung*, ibid., 1886, p. 40-41, qui croit distinguer le cartouche de Séti II dans les endroits où Lefebure reconnait avec Champollion celui de Nakhtousit (*Remarques sur différentes questions historiques*, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 121-123).

1. Graffiti des ans I, III et VI, à Ouady-Halfah, dans Sayce, *Gleanings from the Land of Egypt*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 161-163.

2. Bas-relief de Silsilis, dans Lepsius, *Denkm.*, III, 201 *d*; cf. Chabas, *Recherches pour l'histoire de l'Égypte sous la XIX[e] dynastie*, p. 130-131.

3. Le peu que nous connaissons de cette période d'anarchie nous a été révélé par le *Grand Papyrus Harris*, pl. 76, l. 2-10; cf. Eisenlohr-Birch, *the Annals of Ramses III*, dans les *Records of the Past*, 1[st] Ser., t. VIII, p. 46-47. Les renseignements qu'il nous fournit ont été mis en œuvre pour la première fois par Eisenlohr, *der Grosse Papyrus Harris*, p. 13-26 (cf. *On the political Condition of Egypt before the Reign of Ramses III*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 355-384), et par Chabas, *Recherches pour l'histoire de la XIX[e] dynastie*, p. 6-23, 135-137.

4. Le nom de ce personnage, qui avait été méconnu par Eisenlohr (*der Grosse Papyrus Harris*, p. 3), a été déchiffré par Chabas (*Recherches pour l'histoire de l'Égypte sous la XIX[e] dynastie*, p. 17); Lauth (*Siphthas und Amenmeses*, p. 63) et après lui Krall (*Manetho und Diodor*, p. 41-43) ont voulu le lire Két, Kétèsh, pour le rapprocher du Kétès de Diodore de Sicile (I, 62). On peut y reconnaître une forme du nom d'Arisi qu'on rencontre dans la Bible (*Esther*, *IX*, *9*), ou de l'Arîsh qu'on trouve dans les inscriptions phéniciennes, surtout dans les inscriptions puniques (Nöldeke, *Phönizische Inschrift*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 403-404).

5. *Le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 75, l. 2-6; cf. Chabas, *Recherches pour l'histoire de l'Égypte sous la XIX[e] dynastie*, p. 6-23, Eisenlohr-Birch, *the Annals of Ramses III*, dans les *Records of the Past*, 1[st] Ser., t. VIII, p. 46, et Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 589.

vigilance et de fermeté continues : l'invasion des peuples de la mer, les compétitions des infants, les intrigues des ministres avaient brisé progressivement tous les liens qui les tenaient esclaves, et ils avaient reconquis en une génération la liberté d'allure dont ils avaient été privés pendant des siècles. Ç'a été de toute antiquité la destinée de l'Égypte : l'unité n'y subsiste que par un effort perpétuel, et elle se rompt dès que la volonté qui l'imposait s'affaiblit. Ici pourtant l'abaissement de la royauté et la turbulence des seigneurs se compliquaient d'un péril nouveau. Depuis trois cents ans que les conquérants thébains importaient des milliers et des milliers de prisonniers après chaque campagne victorieuse, le nombre des étrangers s'était accru de façon exagérée autour d'eux. La plupart de ces gens mouraient sans enfants ou leur postérité s'assimilait aux Égyptiens de vieille race : sur plusieurs points toutefois ils s'étaient accumulés en masse telle, qu'ils avaient gardé



AMENMÉSES[1]

le souvenir de leur origine, leurs religions, leurs mœurs, le désir de quitter la terre d'exil et de rentrer dans leur patrie d'autrefois. On les observait de près, et ils ne bougeaient pas; mais, au moindre défaut de surveillance, des révoltes éclataient, surtout parmi ceux qui exploitaient les carrières. La tradition d'époque grecque avait recueilli quelques romans dont l'action se passait parmi eux; elle racontait que des Babyloniens, ramenés par Sésostris, se soulevèrent, manque de pouvoir endurer plus longtemps les fatigues auxquelles on les condamnait. Ils s'emparèrent d'une position qui domine le fleuve presque vis-à-vis de Memphis, et ils y résistèrent d'un courage si opiniâtre qu'il fallut leur concéder le canton qu'ils occupaient : ils y bâtirent une ville qu'ils appelèrent Babylone, et une légende analogue attribuait à des captifs troyens la fondation de la bourgade voisine de Troiou[2]. Les barbares dispersés au

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. IX, n° 35.

2. Diodore de Sicile, I, 56. Le nom de Babylone vient probablement du terme *Babounou, Baboumou, Babunou*, qui sert à désigner, sous la forme *Hât Babounou*, un quartier d'Héliopolis ou plutôt un bourg voisin de cette ville (Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 194-196). Troia est, comme nous l'avons vu (cf. t. I, p. 383, n. 2, de cette *Histoire*), la ville antique de Troiou, aujourd'hui Tourah, célèbre par ses carrières de calcaire fin. Les récits recueillis par les historiens que Diodore avait consultés sont des arrangements d'époque saite, destinés à expliquer aux Grecs la présence sur territoire égyptien de noms rappelant ceux de la Babylone de Chaldée et de la Troie homérique.

Delta, Hebreux et déchets des Hyksôs[1], avaient eu la vie pénible depuis l'avènement des Ramessides. La réorganisation des cités détruites pendant les guerres de la délivrance avait restreint l'étendue du territoire sur lequel elles pouvaient paître leurs troupeaux. Ramsès II les traita en serfs du fisc[2], et les Hebreux ne tardèrent pas à regretter sous lui le temps des souverains « qui connaissaient Joseph ». « Les Égyptiens instituèrent sur le peuple des prévôts de corvées, afin de dompter le peuple en le surchargeant, et le peuple bâtit des arsenaux à Pharaon, savoir Pithom et Ramsès. Mais plus on l'opprimait, plus il se multipliait et il se propageait en toute abondance; c'est pourquoi on avait peur des enfants d'Israel[3]. » Une version accessoire du même récit ajoute des détails précis sur leur condition : « les Egyptiens les obligèrent à façonner l'argile et la brique et à pratiquer toute sorte d'ouvrage qui se fait aux champs[4] ». Les malheureux n'attendaient qu'une occasion pour se dérober à la cruauté de leurs persécuteurs.

Leurs traditions nationales rapportaient que le roi, mécontent de les voir s'accroître hors de toute mesure malgré la proscription, enjoignit aux matrones de supprimer les enfants mâles qui naîtraient désormais parmi eux[2]. Une femme de la race de Lévi, après avoir gardé le sien trois mois durant, l'abandonna sur le Nil dans un berceau d'osier, à l'endroit où la fille du souverain avait accoutumé de se baigner. La princesse, apercevant la petite victime, eut pitié d'elle; elle l'adopta, l'appela Moise, le sauvé des eaux, l'instruisit dans toute la science de l'Egypte. Moise avait quarante ans déjà, lorsqu'un jour il rencontra un contremaître indigène qui battait un Hébreu; la colère s'empara de lui, il tua le brutal et s'alla cacher au Sinai. Les Madianites lui offrirent un asile, le prêtre Jéthro lui accorda une de ses filles, et, après quarante années d'exil, Dieu, lui apparaissant dans un buisson ardent, lui intima l'ordre de délivrer son peuple. Le vieux Pharaon était mort; il se rendit avec son frère Aharon à la cour du Pharaon nouveau, et il lui réclama

1. Cf. ce qui est dit au sujet de ces peuples dans le t. II, p. 88-89, de cette *Histoire*.

2. Une conjecture très ancienne identifie avec Ramsès II le Pharaon qui n'avait pas connu Joseph (*Exode, I, 8*). Les fouilles récentes, en montrant que les grands travaux ne commencèrent à l'orient du Delta que sous ce prince, ou sous Séti Ier au plus tôt, confirment l'exactitude de cette tradition d'une manière générale : je l'ai donc admise en partie, et j'ai placé l'Exode après la mort de Ramsès II. D'autres savants le reportent plus haut, et Lieblein avait proposé, dès 1863, de le placer sous le règne d'Aménôthès III (*Ægyptische Chronologie*, p. 116-125).

3. *Exode, I, 11-12*. Les fouilles de Naville ont mis au jour, près de Tell el-Maskhoutah, les ruines de l'une ou l'autre des villes que les Hébreux de l'époque alexandrine identifiaient avec les cités construites par leurs ancêtres en Égypte : celle-ci serait une Pitoumou, par conséquent la Pithom de ce passage, et en même temps la Soukkoth dont il est question dans l'*Exode, XII, 37, XIII, 20*, et qui fut la première station des Bné-Israel après qu'ils eurent quitté Ramsès (NAVILLE, *the Store-City of Pithom and the Route of the Exodus*, p. 1-13).

4. *Exode, I, 13-14*.

pour les Hébreux l'autorisation de sacrifier au désert d'Arabie. Il ne l'obtint, comme on sait, qu'après avoir déchaîné dix plaies sur la vallée et frappé les premier-nés de la nation[1]. Les émigrants partirent de Ramsès; poursuivis par un corps de troupes, la mer Rouge s'ouvrit pour les laisser passer à pied sec, puis, se refermant, elle engloutit les Égyptiens sans qu'un seul d'entre eux surnageât. Alors Moïse et les siens entonnèrent ce cantique à Jahvéh et dirent : « Ma force et mon chant, c'est Jahvéh, — et il a été mon sauveur. — C'est lui qui est mon dieu, et je le glorifie, — le Dieu de mes pères, et je l'exalte. — L'Éternel est un guerrier vaillant, — et son nom est Jahvéh. — Les chariots de Pharaon et son armée, il les jeta dans la mer, — et l'élite de ses capitaines a été noyée dans la mer aux algues. — Le flot les recouvrit, — et ils s'engouffrèrent au fond comme des pierres.... — L'ennemi disait : — « Je poursuivrai, j'atteindrai, — je partagerai le butin, et mon âme « s'assouvira d'eux; — je tirerai mon épée, — et ma main les exterminera. » — Tu as soufflé de ton haleine, — et la mer les a recouverts — et ils se sont abîmés comme le plomb dans les eaux puissantes[2]. » Un fait ressort incontestable de ces récits : les Hébreux ou, tout au moins, ceux d'entre eux qui habitaient le Delta, s'évadèrent un beau jour et se réfugièrent aux solitudes d'Arabie[3]. L'opinion la plus accréditée place leur exode sous le règne de Minéphtah[4], et le témoignage d'une inscription triomphale semble la confirmer, où le souverain raconte que des gens d'Israïlou sont anéantis et n'ont plus de graine[5].

1. *Exode*, II-XIII. Ici, comme plus haut, à propos d'Abraham et de Joseph, je me borne à résumer très brièvement le récit biblique, sans entrer dans le détail des origines : je renvoie pour les analyses du texte aux différents manuels publiés surtout en Allemagne.

2. *Exode*, XV, 1-10.

3. Chabas avait proposé d'identifier avec les Hébreux les Âpouriou qui sont mentionnés à plusieurs reprises dans un certain nombre de textes égyptiens de l'époque des Ramessides (*Mélanges Egyptologiques*, 1re série, p. 42-54, et 2e série, p. 108-164, et *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte aux temps de l'Exode*, p. 99 sqq.). Son opinion, adoptée sans hésitation par E. de Rougé (*Moïse et les Hébreux*, dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, 1re série, t. I, p. 170, 173) et par Lauth (*der Hohepriester und Oberbaumeister Bokenchons*, p. 25-27, *Moses der Hebräer*, p. 1-2), fut contestée par Eisenlohr (*on the Political Condition of Egypt*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 355-357), puis par Maspero et par Brugsch lui-même (*Eine neue Ramses-stadt*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 71), qui pourtant l'avait d'abord défendue (*la Sortie des Hébreux d'Égypte et les Monuments Égyptiens*, 1874, p. 8-10, 41). Retenue par Ebers (*Ægypten und die Bücher Moses*, p. 316 sqq., et *Durch Gosen zum Sinai*, p. 494), par Goodwin (*Translation of a Fragment of an Historical Narrative relating to the Reign of Tothmes III*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 341), elle est rejetée aujourd'hui par la majeure partie des égyptologues, Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 491-492), Erman (*Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 631-632, 714-715, 721), Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 582-583, *Dictionnaire géographique*, p. 113 sqq., et avec plus de réserve dans *die Ægyptologie*, p. 38), Ed. Meyer (*Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 288-289, et *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 297, n. 2).

4. E. de Rougé, *Examen critique de l'ouvrage de M. le chevalier de Bunsen*, II, p. 74, et *Moïse et les Monuments Égyptiens*, dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, 6e série, t. I, p. 165-173; Chabas, *Recherches pour l'histoire de l'Égypte sous la XIXe dynastie*, p. 153 sqq.; Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 581-584; Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 139 sqq., pour ne citer qu'un petit nombre de noms.

5. Cf. le passage de l'inscription cité plus haut, au t. II, p. 436, de cette *Histoire*.

Le contexte indique assez nettement que ces Israîlou si mal traités étaient alors au sud de la Syrie, peut-être au voisinage d'Ascalon et de Gézer. Si donc c'est bien l'Israel biblique qui se révèle pour la première fois sur un monument égyptien, on pourra supposer qu'il venait à peine de quitter la terre de servage et de commencer ses courses errantes. Bien que les peuples de la mer et les Libyens n'eussent pas pénétré jusqu'à ses campements au territoire de Goshen, il aurait profité du désarroi où leur attaque jeta ses maîtres et de la concentration autour de Memphis des soldats cantonnés à l'orient du Delta pour rompre son ban et pour se sauver au delà de la frontière. Si, au contraire, on préfère reconnaître dans les Israîlou un clan oublié aux monts de Canaan, alors que le gros de la race avait émigré sur les rives du Nil[1], on n'aura pas besoin de chercher longtemps après Minèphtah pour assigner à l'Exode une date qui lui convienne. Les années qui suivirent le règne de Séti II présentent les conditions favorables à une entreprise aussi hasardeuse : décomposition de la monarchie, discordes des barons, révoltes des prisonniers, suprématie d'un Sémite sur les autres chefs[2]. On comprend aisément qu'au milieu du désordre universel, une tribu d'étrangers, lasse de son sort, se soit échappée de ses cantonnements, et qu'elle se soit dirigée vers l'Asie sans être énergiquement combattue par le Pharaon; celui-ci se sentait trop accablé de soucis plus pressants pour prêter attention à la disparition d'une bande d'esclaves.

La mer Rouge franchie, elle marcha quelque temps au nord-est, sur la route ordinaire qui mène en Syrie, puis elle tourna au sud et gagna le Sinai. C'était le moment où les nations de l'Asie s'ébranlaient; pousser droit vers Canaan par les chemins frayés, c'eût été s'exposer à rencontrer leurs hordes en mouvement ou à se heurter contre les troupes égyptiennes qui garnissaient encore les places fortes de la Shéphélah : les fugitifs devaient s'écarter des grandes voies militaires, s'ils voulaient éviter le choc meurtrier des barbares ou la poursuite de Pharaon. Le désert leur offrait l'asile le plus approprié aux habitudes nomades de leur race : ils s'y précipitèrent d'instinct et ils y séjournèrent à l'aventure, l'espace de plusieurs générations[3]. Les traditions recueillies dans

1. C'est l'opinion à laquelle M. Petrie s'arrête, après mûre réflexion, dans l'article où il a publié l'*Inscription triomphale* de Minephtah, *Egypt and Israel*, dans le *Contemporary Review*, n° 365, p. 625-627. Spiegelberg et Erman ne se prononcent pas (Spiegelberg, *die erste Erwähnung Israels in einem ægyptischen Text*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1896, XXV, p. 593-597).

2. J'ai développé les raisons qui m'ont porté à reculer l'Exode jusqu'à cette époque dans une *Lettre à M. Gustave d'Eichthal sur les conditions de l'histoire d'Égypte, qui peuvent servir à expliquer l'histoire du peuple hébreu*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1873, p. 54-57. Elles n'ont été acceptées que de Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 493.

3. Cette explication de la marche des Hébreux est suspecte à la plupart des historiens : elle s'impose, si l'on admet la réalité du séjour en Égypte et de l'Exode.

leurs livres sacrés décrivaient longuement leurs haltes et leurs marches, les souffrances inouïes qu'ils endurèrent, les miracles éclatants que Dieu accomplit en leur faveur[1]. Moïse les conduisait à travers toutes ces épreuves, toujours harassé par leurs murmures et par leurs séditions, toujours prêt à les tirer des mauvais pas où leur peu de foi les jetait à chaque instant. Il leur avait enseigné, dès le début, la manière de corriger l'amertume des eaux saumâtres en y infusant le bois d'un certain arbre[2]. Puis, comme ils regrettaient « les marmites à viande de l'Égypte et tout ce qu'ils y mangeaient à satiété », il avait imploré l'Éternel, et l'Éternel lui avait promis de faire pleuvoir le pain et la chair. « Et vers le soir, des cailles arrivèrent et couvrirent le camp, et, « le lendemain au matin, il y eut une couche de brouillard autour du camp, « et quand le brouillard se leva, voici, sur la surface du désert, quelque chose « de menu, de grenu, quelque chose de menu comme le givre qui est sur le « sol. Et les Enfants d'Israel le virent et ils se dirent l'un à l'autre : « Qu'est-ce « que cela? » Car ils ne savaient ce que c'était. Et Moïse leur dit : « C'est « le pain que l'Éternel vous donne à manger[3]. » Et la maison d'Israel appela « le nom de cela « manne » : et c'était comme de la semence de coriandre, blanc, « et cela avait le goût d'une galette au miel[4]. Et les enfants d'Israel man- « gèrent de la manne quarante ans, jusqu'à ce qu'ils entrèrent dans un pays « habité : ils mangèrent la manne jusqu'à leur arrivée à l'extrémité du pays « de Canaan[5]. » Plus loin, à Raphidîm, l'eau manqua : Moïse frappa les rochers de l'Horeb, et une source jaillit[6]. Cependant les Amalécites leur barraient le passage, et l'on pouvait se demander quelle contenance un ramas d'esclaves inaccoutumés à la guerre tiendrait devant eux. Josué se mit à leur tête, « et Moïse, Aharon et Hour montèrent au sommet de la colline. « Et il arrivait, aussi longtemps que Moïse gardait sa main levée, Israel avait

1. Les itinéraires du peuple hébreu à travers le désert ne renferment qu'un très petit nombre de noms fictifs. Ils ont été presque tous réellement en usage, et ils représentent soit les stations où les caravanes de marchands s'arrêtaient, soit les localités où les Bédouins séjournaient régulièrement avec leurs troupeaux. La plupart d'entre eux ont disparu aujourd'hui, mais il en reste assez sur place pour donner une idée générale de la marche que l'on prêtait à la colonne principale des émigrants (Reuss, *l'Histoire Sainte et la Loi*, t. II, p. 273, n. 4, pour expliquer *Nombres, XXXIII*).

2. *Exode*, XV, 23-25, station de Mara, les eaux Amères, que la tradition moderne identifie avec l'Aïn Howarah. Sur un procédé analogue, qui serait en usage chez les Bédouins de ces régions, pour rendre les eaux potables, cf. F. de Lesseps, *l'Isthme de Suez*, p. 10.

3. *Exode*, XVI, 13-15.

4. *Exode*, XVI, 31. Dès l'antiquité on a identifié la manne qui tombait du ciel pour nourrir les Hébreux avec la *mann-es-sama*, le « don du ciel », des Arabes, qui exsude en petites quantités des feuilles du tamarisque sous la piqûre des insectes ; on discute pourtant sur la question de savoir s'il ne faut pas y reconnaître de préférence une autre espèce de manne végétale.

5. *Exode*, XVI, 35.

6. *Exode*, XVII, 1-7. On s'accorde pour identifier Raphidîm avec l'Ouady Feïran, le bourg de Pharan des géographes gréco-romains (Ebers, *durch Gosen zum Sinai*, p. 189 sqq.).

« le dessus; et quand il la laissait retomber, Amalek avait le dessus. Et « comme les mains de Moise devenaient pesantes, ils prirent une pierre, et la « mirent sous lui, et il s'assit dessus; et Aharon et Hour soutenaient ses mains, « l'un deçà, l'autre delà, et ses mains tinrent fermes jusqu'au coucher du soleil « Et Josué abattit Amalek et son peuple au tranchant de l'épée[1]. » Trois mois après la sortie d'Égypte, on campait au pied du Sinai quand l'Éternel appela Moise de la montagne. « Tu diras ainsi à la Maison de Jacob et tu l'annon-« ceras aux Enfants d'Israel : « Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte, et « comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle pour vous amener à moi. « Et maintenant, si vous voulez écouter attentivement ma voix et garder mon « pacte, vous m'appartiendrez en propre d'entre tous les peuples, car toute « la terre est à moi, et vous me serez un royaume de prêtres et une nation « sainte. » Le peuple jura de se conformer aux ordres d'en haut, et l'Éternel reprit : « Voici je viendrai à toi dans l'obscurité d'une nuée, afin que le « peuple entende quand je parlerai avec toi, et qu'aussi ils te croient désor-« mais. » Et le troisième jour, quand le matin fut venu, il y eut des tonnerres « et des éclairs sur la montagne, et une nuée épaisse, et un son de trompette « très fort, et tout le peuple qui était dans le camp trembla. Et Moise fit sortir « le peuple hors du camp à la rencontre de Dieu, et ils se placèrent au pied de « la montagne. Et toute la montagne de Sinai fumait, parce que l'Éternel y « était descendu dans le feu, et sa fumée montait comme la fumée d'une four-« naise, et toute la montagne tremblait fort. Et comme le son de la trompette « se renforçait de plus en plus, Moise parla et Dieu lui répondit dans le ton-« nerre. » C'était la loi suprême, le pacte de l'Alliance que l'Éternel daignait promulguer lui-même à la face des siens. Elle était gravée sur deux tables de pierre, et elle contenait, en dix maximes concises, les commandements que le créateur de l'Univers imposait au peuple de son choix :

« I. Je suis Jahvéh, ton dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte.
II. Tu n'auras point d'autres dieux en face de moi.
III. Tu n'emploieras point le nom de Jahvéh en mal.
IV. Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier.
V. Honore ton père et ta mère.
VI. Tu ne tueras point.
VII. Tu ne commettras point d'adultère.
VIII. Tu ne voleras point.

1. *Exode*, XVII, 8-13.

IX. Tu ne rendras contre ton prochain aucun faux témoignage.

X. Tu ne convoiteras point[1]. »

« Cependant tout le peuple percevait les tonnerres et les éclairs, et le son de « la trompette, et la montagne fumante, et le peuple voyait cela et il tremblait « et il se tenait à distance. Et ils dirent à Moïse : « Toi, parle avec nous, et « nous t'écouterons, mais que Dieu ne parle point avec nous, de peur que « nous ne mourions[2]. » L'Éternel dicta ses ordonnances à Moïse, pièce à pièce, selon que l'occasion s'en présentait, un jour les rites du sacrifice, le détail des vêtements sacerdotaux, la consécration des prêtres, la composition de l'huile et des parfums destinés à l'autel, plus tard l'observance des trois fêtes annuelles et les dispositions relatives au repos absolu du septième jour, la distinction des animaux purs et impurs, le régime des liqueurs, les relevailles des accouchées, les unions légitimes et les rapports illicites entre les sexes[3]. Le peuple attendait de semaine en semaine que Jahvéh eût achevé de lui révéler son œuvre, et l'impatience qu'il ressentit de ces délais l'entraîna plus d'une fois à violer la loi nouvelle : une fois même que Moïse avait trop tardé à reparaître, il se crut abandonné du ciel, et il obligea le pontife Aharon à fabriquer un veau d'or, devant lequel il brûla l'holocauste. Son séjour au pied de la montagne se prolongea onze mois, au bout desquels il reprit ses lentes promenades à la recherche de la Terre Promise, guidé le jour par une nuée, la nuit par une colonne de feu qui brillait devant lui. Tel est en gros le récit des Livres Saints.

Israel ne formait pas encore un peuple au moment qu'il sortit d'Égypte[4]. C'était une horde confuse, fuyant avec ses troupeaux, pauvre, mal armée, incapable d'affronter le choc d'une troupe régulière. Elle toucha le Sinaï au passage, erra quelque temps parmi les solitudes de l'Arabie Pétrée, en quête d'un canton inoccupé où planter ses tentes, et finit par s'arrêter vers les confins de l'Idumée, dans la région montueuse qui enveloppe Kadesh-Barnéa[5].

1. Le Décalogue nous est parvenu en deux recensions, dans l'*Exode*, XX, 2-17, et dans le *Deutéronome*, V, 6-18.

2. *Exode*, XIX, 5-6, 9, 16-19, XX, 18-19.

3. Cette législation et l'histoire des circonstances qui motivèrent la promulgation des parties dont elle se compose sont contenues dans quatre des livres de l'Hexateuque, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*. On trouvera, dans l'un quelconque des nombreux manuels publiés en Allemagne, l'analyse de ces livres et les opinions courantes sur l'âge des documents qu'il renferme. Je ne retiendrai, ici et par la suite, des discussions auxquelles ils ont donné lieu que les résultats qu'on en peut déduire pour une histoire générale.

4. La reconstitution rapide d'une histoire de l'Exode a été tentée par WELLHAUSEN, *Abriss der Geschichte Israel's und Juda's*, dans les *Skizzen und Vorarbeiten*, t. I, p. 6-14, et d'une façon beaucoup plus conservatrice par RENAN, *Histoire du peuple d'Israel*, t. I, p. 165-210.

5. Le site de Kadesh-Barnéa paraît avoir été fixé à Aïn Gadis d'une manière certaine par [illegible]

Kadesh jouissait d'une antique réputation de sainteté parmi les Bédouins d'alentour : elle possédait une source merveilleuse, la Source du Jugement, à laquelle on venait rendre un culte et demander le jugement de Dieu[1]. Le pays est pauvre, sec, brûlant, mais on y rencontre des puits qui ne tarissent jamais, des Ouadys favorables à la culture du blé et à l'élève des bestiaux. C'était une fortune pour un clan que de posséder un territoire où l'eau ne manquait pas, et l'un des rares fragments qui nous soient restés des refrains qu'Israel psalmodiait en ce temps nous apporte un écho affaibli des transports de joie qui accueillaient la découverte d'une fontaine nouvelle : « Sourds, ô fontaine ! Chantez la fontaine, creusée par les chefs, — déterrée par les nobles du peuple, — avec leurs sceptres, avec leurs bâtons[2] ». Les émigrants s'emparèrent du territoire après quelques escarmouches heureuses, et ils s'y installèrent sans être plus troublés ni par leurs voisins ni par leurs anciens maîtres. Ceux-ci, absorbés dans leurs discordes civiles ou dans leurs guerres contre l'étranger, ne tardèrent pas à oublier leurs transfuges, et pendant des siècles ils ne s'inquiétèrent pas de savoir ce que ces pauvres hères étaient devenus ; plus tard seulement, sous les Ptolémées, quand ils apprirent ce que la Bible racontait du peuple de Dieu, ils cherchèrent à retrouver dans leurs propres annales la trace authentique de son séjour et de son départ. Une version nouvelle de l'exode se produisit, dans laquelle la tradition hébraique s'alliait assez maladroitement aux données de quelque roman moitié historique, dont Aménôthès III était le héros. Son ministre Aménôthès, fils de Hâpou, avait laissé des souvenirs ineffaçables dans l'esprit des Thébains ; non seulement il avait érigé les colosses de l'Aménophium, mais il avait construit une chapelle, celle de Déîr el-Médinéh, qu'on rebâtit sous les Macédoniens, et où l'on vénéra sa mémoire aussi longtemps qu'il y eut une religion égyptienne[3]. On lui attribuait des connaissances profondes en magie, de même qu'au prince Khâmoîsît, fils de Ramsès II[4] : il avait rédigé des

Hull, *a Visit to Ain Qadis, the supposed Site of Kadesh Barnea*, dans les *Quarterly Statement* du *Palestine Exploration Fund*, 1881, p. 208-212.

1. La *Genèse*, XIV, 7, mentionne cette « *Source du Jugement*, En-Mishpat, — qui est Kadesh ». Saint Jérôme, *Onomasticon*, s. v. *Puteus Judicis*, distingue pourtant En-Mishpat de Kadesh-Barnea, et la place au lieu qu'il appelle Béerdan, dans la vallée de Gérar.

2. *Nombres*, XXI, 17-18. Le contexte assure que cette chanson fut récitée à Beer, au delà de l'Arnon, dans le pays de Moab. On a reconnu depuis longtemps qu'elle avait une portée plus générale, et qu'elle s'appliquait à un fait survenu pendant le séjour au désert.

3. Sur Aménôthès, fils d'Hapou, cf. ce qui est dit au t. II, p. 299, 301, de cette *Histoire*. Sur le culte que reçut Aménôthès au temple de Déir el-Médinéh, cf. Erman, *Amenophis, Sohn des Paapis*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 147-148. La stèle de fondation est conservée au British Museum et a été traduite par Birch (cf. Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, 2e série, p. 314-343).

4. Cf., au sujet du prince Khâmoîsît, fils de Ramsès II et régent de l'Égypte, pendant une partie du règne de son père, et de sa science magique, ce qui est dit au t. II, p. 424-425, de cette *Histoire*.

grimoires dont plusieurs conservaient la vogue plus de mille ans après sa mort[1], et tout ce qu'on savait de lui le prédestinait à jouer un rôle prépondérant dans quelqu'un de ces contes à demi fantastiques dont le peuple d'Égypte était si friand. Le Pharaon qui le favorisait avait eu, disait-on, la fantaisie de contempler les dieux à l'exemple d'Horus, un de ses ancêtres[2]. Le fils de Paapis lui confia qu'il n'y réussirait pas avant d'avoir expulsé les lépreux et les impurs qui souillaient le pays; sur quoi, il rassembla tous ceux qui étaient affligés de vices corporels et il les enferma dans les carrières de Tourah au nombre de quatre-vingt mille. Il y avait des prêtres parmi eux : les dieux s'irritèrent du mauvais traitement dont leurs serviteurs étaient l'objet, et le voyant, craignant leur colère, prédit que certaines gens surgiraient bientôt, qui, s'alliant aux Impurs, domineraient l'Égypte avec eux pendant treize années. Il se tua, et cependant le roi eut pitié des proscrits : il leur concéda, pour y vivre comme ils l'entendraient, la ville d'Avaris, déserte depuis le temps d'Ahmosis. Ils s'y constituèrent en corps de nation sous la conduite d'un prêtre héliopolitain, Osarsyph ou Moïse, qui leur donna des lois, les enrégimenta et lia partie avec les descendants des Pasteurs à Jérusalem. Aménophis, surpris par la révolte, se rappela les paroles d'Aménôthès, et se sauva en Éthiopie. Les Pasteurs unis aux Impurs brûlèrent les villes, pillèrent les temples, brisèrent les statues des dieux; ils obligèrent les pontifes à égorger eux-mêmes les animaux sacrés, à les dépecer, à les faire cuire, et ils les mangèrent par dérision dans des repas solennels. Aménophis revint d'Éthiopie au bout de treize ans, avec son fils Ramsès, battit les ennemis et les refoula en Syrie : les survivants formèrent plus tard la nation juive[3].

Ce n'est là qu'un roman où très peu d'histoire se mêle à beaucoup de

1. L'un de ses livres, qui est mentionné dans plusieurs textes [illegible], nous a été conservé dans le *Papyrus n° 3248 du Louvre*, cf. Maspero, *Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre*, p. [illegible].

2. Manéthon, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 578-581, et les récits analogues d'auteurs alexandrins chez Th. Reinach, *Textes d'auteurs Grecs et Romains relatifs au Judaïsme*, p. [illegible]. Les principaux traits sont empruntés à la persécution d'Okhos, dont le souvenir était récent en Égypte au temps de Manéthon.

3. Voici la liste des Pharaons depuis Aï, autant du moins qu'il est possible de la dresser :

Zosirkhopirourîsotpounrî Harmhabî Miamoun.	Baniri Miamoun Minephtah Hotpouhimâît.
Manpahitirî Ramsîsou I.	Ousirkhopirourî Miamoun Sêti II Minephtah.
Manmâtrî Sêti I Miamoun.	Manmirî Sotpounirî Amenmesis Hakouasît.
Ousirmâtrî Ramsîsou II Miamoun.	Khouniri Sotpounirî Siphtah Minephtah.

Harmhàbì se rattachait lui-même à la XVIII[e] dynastie, car il a modelé la forme de ses cartouches sur celle que les Pharaons Ahmessides avaient adoptée pour les leurs : la XIX[e] dynastie ne commence très probablement qu'avec Ramsès I[er], mais la marche des événements m'a obligé de séparer Harmhabì de ses devanciers. La longueur des règnes étant inconnue, on ne peut déterminer la durée totale de la dynastie; on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité en l'évaluant à cent trente ans à peu près, de 1350 à 1220 environ.

fables : les scribes et le peuple savaient que l'Égypte avait failli périr vers le temps que les Hébreux avaient quitté les rives du Nil, mais ils ignoraient le détail des faits, la date précise, le nom du souverain. Une vague assonance leur suggéra l'idée d'assimiler le prince que les conteurs appelaient Ménéphthès ou Aménéphthès avec Aménôthès-Aménophis III ; ils prêtèrent au Pharaon de la XIXe dynastie le ministre qui avait servi celui de la XVIIIe, et ils métamorphosèrent les Hébreux en Lépreux associés aux Pasteurs. Il résulta de ces bigarrures un récit satisfaisant pour les amis du merveilleux, et qui remplaçait avec avantage la vérité oubliée depuis longtemps. De même que les Égyptiens de l'âge grec, nous n'entrevoyons qu'à travers un brouillard ce qui se passa après la mort de Mînéphtah et de Séti II. Nous constatons seulement que les princes des nomes vécurent dans une guerre perpétuelle, et que l'étranger domina comme au siècle d'Apôphis : c'en était fait de l'empire, si un sauveur ne se fût levé promptement. La lignée directe de Ramsès II était éteinte, mais les fils innombrables qui lui étaient nés de ses innombrables concubines avaient laissé une postérité, dont quelques membres au moins devaient posséder l'habileté et l'énergie nécessaires, sinon pour empêcher la chute, du moins pour la ralentir et pour redonner à Thèbes des jours de gloire et de prospérité. L'Égypte était partie près de cinq siècles auparavant à la conquête du monde, et d'abord la fortune lui avait souri : Thoutmosis Ier, Thoutmosis III, les Aménôthès, avaient promené ses armées des rives de l'Euphrate à celles du Haut-Nil, sans que nulle puissance pût briser leur élan. Bientôt pourtant des peuples nouveaux s'étaient dressés devant elle, et les Khâti en Asie, les Libyens au Soudan, l'avaient forcée à modérer ses ambitions : ni les triomphes de Ramsès II, ni la victoire de Mînéphtah, ne lui avaient rendu ce que ces rivaux lui avaient enlevé au delà de ses frontières naturelles. Maintenant son territoire même était menacé et il s'agissait pour elle, non plus de régenter des peuples en plus ou moins grand nombre, mais de se maintenir intacte et libre : son existence était en jeu.





La fin de l'Empire Thébain

Ramsès 3. - La cité Thébaine sous les Ramessides : ses mœurs, sa population.

La prédominance d'Amon et de ses grands prêtres.

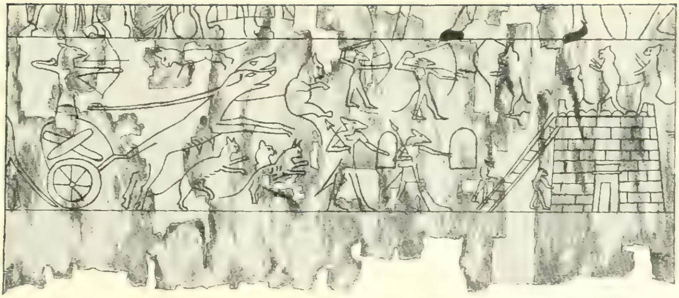
Nakhtousit et Ramsès 3 : l'affaiblissement de l'esprit militaire en Égypte; Ramsès réorganise l'armée et la flotte. - La seconde invasion Libyenne. - Les peuples asianiques, Poulasati, Zakkala, Tyrsènes : leur irruption en Syrie et leur défaite. - La campagne de l'an 11 et la fin du royaume de Libye : les croisières sur la Mer Rouge. - Les constructions de Médinét-Habou : la conspiration de Pentaouirit. - La momie de Ramsès 3.

Les fils et les successeurs immédiats de Ramsès 3. - Thèbes et la population égyptienne : la transformation du peuple et des seigneurs; la féodalité de militaire devient religieuse. - La richesse en métaux précieux, l'orfèvrerie, le mobilier, le costume. - L'éducation littéraire et l'influence des idiomes sémitiques sur l'Égyptien : les contes fantastiques, le roman historique, la fable, la caricature et la satire, les recueils de maximes et le dialogue moral, la poésie amoureuse.

La nécropole thébaine : les momies. — Le convoi d'un Thébain riche : le défilé des offrandes et du mobilier funéraire, la traversée du Nil, le tombeau, l'adieu au mort, le sacrifice, les cercueils, le repas du mort, le chant du Harpiste. — La fosse commune. — La population vivante des nécropoles, dessinateurs, sculpteurs, peintres. — Les bas-reliefs des temples et des tombeaux, les statuettes en bois, la fonte des métaux, le bronze. — Les religions de la nécropole : l'immoralité et les désordres du peuple, les grèves d'ouvriers.

Amon et son dogme : sa royauté sur les vivants et sur les morts, la destinée des âmes selon le dogme d'Amon. — Khonsou et son temple : le temple d'Amon à Karnak, ses revenus, son sacerdoce. — L'influence croissante des grands prêtres d'Amon sous les fils de Ramsès 3 : Ramsèsnakhiti, Aménôthès, la violation des sépultures royales. — Hrihor et les derniers Ramsès, Smendès et l'avènement de la 21e dynastie : la division de l'Égypte en deux États. Les rois-prêtres d'Amon maîtres de Thèbes sous la suzeraineté des Pharaons Tanites : la fin de l'empire Thébain.



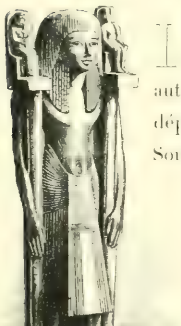


LA BATAILLE ENTRE LES RATS ET LES CHATS, PARODIE DES GUERRES ÉGYPTIENNES[1].

CHAPITRE V

LA FIN DE L'EMPIRE THÉBAIN

RAMSÈS III. — LA CITÉ THÉBAINE SOUS LES RAMESSIDES : SES MŒURS, SA POPULATION. LA PRÉDOMINANCE D'AMON ET DE SES GRANDS PRÊTRES.



La vieille race thébaine la sauva cette fois encore. Un descendant de Séti Ier ou de Ramsès II, Nakhtousit, rallia autour de lui les forces des nomes méridionaux et parvint à déposséder le Syrien Arisou, non sans peine. « Il fut comme Soutkhou lorsqu'il sévit, pourvoyant aux besoins du pays entier qui tombait en faiblesse, tuant les rebelles qui étaient au Delta, purifiant le grand trône d'Égypte ; il fut régent des deux terres à la place de Toumou, s'appliquant à réorganiser ce qui avait été bouleversé, si bien que chacun revit autant de frères dans ceux qui avaient été séparés de lui comme par un mur depuis si longtemps, réconfortant les temples par des donations pieuses, si bien qu'on put célébrer aux cycles divins leur culte traditionnel[2]. » Il avait beaucoup à peiner avant de rendre à sa patrie la paix et la richesse dont elle avait

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le fac-similé de* Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XXIII E. La lettrine, que Faucher-Gudin a exécutée d'après une photographie de Lanzone, représente un fonctionnaire de la nécropole thébaine, Panbouï, *domestique de la Place Vraie*, dont la statuette en bois est conservée au Musée de Turin (Maspero, *Rapport sur une mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 176, n° XXXI, et t. III, p. 111-112).

2. *Le Grand Papyrus Harris*, pl. 75, l. 8-10 ; cf. Eisenlohr, *On the political Condition of Egypt*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 366-367 ; Chabas, *Recherches pour servir à l'Histoire de la XIXe Dynastie*, p. 23-27 ; Lushington-Birch, *the Annals of Rameses III*, dans les

joui sous le long règne de Sésostris. Se sentait-il, lui aussi, trop âgé pour s'atteler seul à la besogne, ou voulut-il aller au devant des compétitions qui pourraient s'élever, s'il disparaissait subitement? Il associa à la couronne, non plus comme Pharaon de plein droit, ainsi qu'avaient fait les Amenemhâît et les Ousirtasen, mais comme prince revêtu de pouvoirs extraordinaires à l'exemple des Thoutmosis et des Séti, l'aîné de ses fils qui portait le nom de Ramsès. Celui-ci rappelait avec orgueil, vers la fin de sa vie, que son père « l'avait promu à la dignité d'héritier présomptif sur le trône de Sibou », et qu'on avait dès lors acclamé en lui « le chef suprême de Qimît pour l'administration de la Terre entière réunie tout ensemble[1] ». C'était une dynastie nouvelle qui surgissait des ruines de l'ancienne, la dernière de celles qui surent maintenir la primauté de l'Égypte sur le monde oriental.

Combien de temps se prolongea ce règne en partie double? Nakhtousît, trop occupé contre les ennemis du dedans, n'eut guère le loisir de réparer ou de construire des monuments[2]; lorsqu'il mourut, on dut lui chercher une tombe prête, et l'on choisit celle de l'usurpateur Siphtah et de la reine Taousirît afin d'y déposer sa momie[3]. On l'oublia très vite, car il restait peu de traces de ses services, et plus tard on le retrancha du canon officiel des souverains, quand d'autres, qui l'avaient moins mérité que lui, Siphtah-Mînéphtah et Amenmésès, y rentraient honorablement[4]; la mémoire de son fils absorba la sienne, et l'on commença sans lui la série des rois légitimes de la XXe dynastie. Ramsès III prit modèle sur son homonyme, le grand Ramsès II, et il s'efforça de l'égaler en tout. L'esprit d'imitation l'entraîna peut-être à des actes légèrement puérils, comme lorsqu'il copia mot pour mot certaines inscriptions

Records of the Past, 1st Ser., t. VIII, p. 46-47. Le lien exact qui rattachait Nakhtousît à Ramsès II n'est pas connu; il était probablement le petit-fils ou l'arrière-petit-fils de ce souverain, mais Ed. Meyer pense qu'il était peut-être le fils de Séti II (*Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 310). Le nom doit se lire soit Nakhîtsît, avec le singulier du premier élément dont il se compose, soit Nakhîtousît, Nakhtousît, avec le pluriel, comme dans le nom analogue du roi de la XXXe dynastie, Nactonabo.

1. *Le Grand Papyrus Harris*, pl. 75, l. 10-76, l. 1; le seul monument certain que nous possédions jusqu'à présent du double règne est une grande stèle qu'on voit gravée sur le rocher derrière Médinét-Habou (Lepsius, *Denkm.*, III, 206 *d*).

2. Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 490) lui attribue la construction d'une des portes du temple de Mout à Karnak : n'y aurait-il pas eu, dans ses notes, une confusion entre le prénom de notre souverain et celui de Séti II, qui a décoré en effet une des portes de ce temple (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 263). Nakhtousît aurait travaillé aussi au temple de Phtah à Memphis (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 490). Son cartouche s'est rencontré sur une statue dédiée originairement par un Pharaon de la XIIe dynastie, et découverte à Tell-Nebesheh (Petrie, *Tanis II, Tell-Nebesheh*, p. 11, 29, 31, pl. X, 6 *b*).

3. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 448-459, 606-608; cf. Lefébure, *les Hypogées royaux de Thèbes*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. II, 1re partie, p. 123-145 et pl. 66-68. Pour les questions d'attribution, cf. les renseignements bibliographiques qui sont indiqués au tome II, p. 439, n. 5, de cette *Histoire*.

4. Maspero, *Lettre à M. Gustave d'Eichthal sur les circonstances de l'Histoire d'Egypte*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1873, p. 51-53.

triomphales en n'y changeant que la date et les cartouches[1], qu'il s'attribua le prénom d'Ousirmârî ou qu'il distribua entre ses enfants mâles les noms et les dignités des fils de Sésostris ; on revit à sa cour un Khâmoîsit grand prêtre de Phtah à Memphis, et un Marîtoumou souverain pontife de Râ dans Héliopolis[2]. Du moins cette ambition de ressembler à son aïeul lui inspira-t-elle le goût des actions nobles et la vertu nécessaire à les accomplir. Il rétablit d'abord quelque ordre dans l'administration, « restaura le vrai, étouffa le mensonge, purifia les temples de tout crime[3] », et imposa son autorité non seulement à la vallée entière, mais à ce qui persistait encore des provinces asiatiques. Les troubles des dernières années avaient affaibli le prestige d'Amonrâ, et sa suprématie aurait été fort compromise, si quelqu'un s'était rencontré en Syrie qui possédât l'énergie suffisante à profiter des événements. Mais les Khâti étaient déchus singulièrement depuis Khâtousarou, et leur puissance ne se soutenait que par habitude : ils avaient besoin de calme autant et plus que leurs anciens rivaux, car les mêmes discordes qui avaient désolé les règnes de Séti II et de ses successeurs avaient peut-être tourmenté la vie de leurs rois. Ils n'avaient tenté aucun effort sérieux pour étendre leur domination sur l'une ou l'autre de ces contrées que leurs pères avaient convoitées, et, de leur côté, les peuples du Kharou et de la Phénicie, livrés à leurs seules ressources, n'osaient rien entreprendre contre les armées de Pharaon. Le joug était assez léger qui pesait sur eux, et il ne leur supprimait rien de leur liberté intérieure : ils se gouvernaient à leur guise, ils changeaient de chef ou de prince, ils bataillaient comme par le passé, sans que les troupes d'occupation ou les messagers royaux



NAKHTOUSÎT.

1. Ainsi le grand décret de Phtah-Totounen, gravé par Ramsès II en l'an XXXV, sur les rochers d'Ibsamboul (cf. à ce sujet ce qui est dit au t. II, p. 406, n. 1, de cette *Histoire*), et que Ramsès III transcrivit à Médinét-Habou, en l'an XII (Dümichen, *Historische Inschriften*, t. I, pl. VII-X, E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques copiées en Égypte*, pl. CXXXI-CXXXVIII, cf. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 538-540, et Ed. Naville, *le Décret de Phtah Totunen en faveur de Ramsès II et de Ramsès III*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 119-138).

2. Erman, *der Sohn Ramses III*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 60-61, dont les conclusions ont été acceptées par la plus grande partie des égyptologues récents.

3. Stèle historique brisée à l'époque romaine et dont les fragments sont encastrés aujourd'hui dans le quai d'Éléphantine (E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques copiées en Égypte*, pl. CCLVIII, l. 5-7; cf. J. de Morgan, *de la Frontière de Nubie à Kom Ombos*, p. 114).

tissent mine d'intervenir le plus souvent. Ils avaient probablement cessé de payer le tribut ou ils l'avaient acquitté sans régularité pendant les années d'anarchie qui avaient suivi la mort de Siphtah, mais ils ne s'étaient ni coalisés, ni mis en révolte, et lorsque Ramsès III monta sur le trône, ils lui épargnèrent la peine de les reconquérir : il n'eut qu'à réclamer l'allégeance pour qu'on la lui prêtât sur-le-champ, jusqu'au voisinage de Qodshou, et jusqu'aux rives du Nahr el-Kelb[1]. L'empire, qui semblait s'être disloqué au milieu des guerres civiles, et qui se serait affaissé sans secousse si elles avaient continué quelques années de plus, se reconstitua comme de lui-même, le jour où un prince énergique en ressaisit la direction et rapprocha les morceaux qui tendaient à s'en détacher[2].

Un seul État se sentit désappointé par sa renaissance, le royaume de Libye. Il n'avait cessé de croitre encore depuis les jours de Minéphtah, et ses hordes s'étaient grossies par l'adjonction des tribus aux mœurs étranges qui flottaient éparses dans l'infini du Sahara : les Mashaouasha y conservaient l'ascendant qu'ils avaient gagné par le nombre et par la vaillance, mais les autres gardaient chacune leur rang à côté d'eux, et c'était moins un État unitaire qu'une fédération de peuples qui menaçait l'Egypte à l'ouest, Sabati, Kaiakasha, Shaïou, Hasa, Bikana, Qahaka[3]. Elle avait à sa tête les enfants du Mâraïou qui avait conduit la première invasion, Didi, Mashaknou, Mâraïou, puis deux princes des clans secondaires, Zamarou et Zaoutmarou[4]. Leurs forces combinées étaient revenues à l'assaut pendant les années d'anarchie, et elles avaient soumis l'une après l'autre toutes les cités occidentales du Delta, du voisinage de Memphis à la ville de Qarbîna : la branche canopique du Nil formait maintenant la limite officielle de leur domaine, et ils la franchissaient souvent pour dévaster les cantons du centre[5]. Nakhtousiti n'avait pas eu le

1. Max Müller, *Egypten und Europa*, p. 276, a eu le mérite d'indiquer, contrairement à l'opinion générale, que Ramsès III n'avait pas eu à reconquérir les provinces asiatiques.

2. Le cadre général du règne nous est fourni par le discours de Ramsès III lui-même au *Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 76-79, et Eisenlohr, *der Grosse Papyrus Harris*, p. 27-38, et surtout Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 6-74.

3. Cette énumération nous est fournie par le sommaire des campagnes de Ramsès III dans le *Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 77, l. 2-3, cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, p. 54-56; et Eisenlohr-Birch, *the Annals of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 48. Les Sabati de ce texte sont probablement identiques au peuple des Sapoudiou, Spoudi, Asbytæ, mentionnés sur l'un des pylônes de Médinét-Habou.

4. Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XLVII, l. 47. La parenté n'est indiquée nulle part, mais elle résulte des noms de Didi et de Mâraïou, répétés dans les deux séries d'inscriptions.

5. *Le Grand Papyrus Harris*, pl. 77, l. 1-2. La ville de Qarbîna a été identifiée avec la Canope des Grecs, puis avec la localité moderne de Korbani, par Brugsch, *Dictionnaire Géographique*, p. 854, 856, 1340-1342, et le district de Gaoutou, qui en était voisin, avec le territoire de la ville moderne d'Edkô (*Dictionnaire Géographique*, p. 819-823, 1340-1343). Spiegelberg (*das Geschäftsjournal eines Ægyptischen Beamten*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 160) met en doute l'identification de Qarbou, Qarbina avec Canope. Révillout (*Quelques Textes traduits à mes cours*, p. xix, note 2) préfère mettre Qarbîna en rapport avec l'Héracléopolis Parva de la Basse-Égypte.

loisir de les débusquer et Ramsès n'osa pas se mesurer avec eux aussitôt après son avènement. Les institutions militaires de l'Égypte avaient achevé de se détraquer après Minéphtah, et la classe qui en assurait le fonctionnement sortait des troubles plus amoindrie qu'avant la première invasion libyenne. Les pertes qu'elle avait subies depuis le début des conquêtes n'avaient pas été compensées de façon adéquate par l'accession d'éléments nouveaux, et l'appât du butin ne suffisait plus à y attirer l'élite du pays. On trouvait encore des fellahs pour combler les rangs, mais les bourgeois ou les nobles, accoutumés au bien-être et à la richesse, ne se présentaient plus en nombre et dédaignaient le métier d'officier. C'était devenu un lieu commun dans les écoles d'opposer la profession du scribe à celle du fantassin ou du charrier, et de railler les inconvénients de la milice comme on en avait jadis exalté la gloire et les profits. On montrait le futur capitaine traîné tout enfant à la caserne, « la tresse sur l'oreille. — On le bat et ses flancs sont crevassés de plaies, — on le bat et ses deux sourcils sont couturés de plaies, — on le bat et sa tête est cassée d'un mauvais coup; — on l'étend par terre » à la moindre faute, « on tape sur lui comme sur un papyrus, — et il est cassé par le bâton ». Son éducation terminée, on l'expédie au loin, en Syrie ou en Éthiopie, et ce sont d'autres misères. « Ses vivres et son eau sont sur son cou comme le faix d'un âne, — et traitent son cou et sa nuque comme ceux d'un âne, — si bien que les jointures de son échine sont rompues. — Il boit de l'eau pourrie, — en montant une garde perpétuelle. » Ses fatigues ont vite raison de sa vigueur et de sa santé : « Arrive-t-il à l'ennemi, — il n'est plus qu'un oiseau qui tremble. — Revient-il en Égypte, — il n'est plus qu'un vieux bois rongé par le ver. — Il est malade et doit se coucher, et on l'emmène sur un âne, — tandis que des filous lui volent son linge, — et que ses esclaves se sauvent[1]. » Le charrier n'est pas plus épargné. Sans doute, il a un moment de gloriole et de vanité satisfaite, lorsqu'on lui assigne un char neuf et ses deux chevaux d'ordonnance ou qu'il parade au galop devant ses parents et les gens de son village, mais, une fois enrégimenté, il est plus malheureux peut-être que le piéton. « Il se laisse choir à terre parmi les épines : — un scorpion le blesse au pied, et son talon est percé par la piqûre. — Quand on passe la revue de ses effets, — sa

1. *Papyrus Anastasi III*, pl. V, l. 5-pl. VI, l. 2, et *Papyrus Anastasi IV*, pl. IX, l. 4-pl. X, l. 1, cf. E. de Rougé, *Discours d'ouverture*, p. 34-35; Maspero, *du Genre Épistolaire chez les Anciens Égyptiens*, p. 41-42; Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 722. Pour une autre pièce de tendances analogues, cf. Erman, *Hieratische Ostraka*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 96-97.

misère est à son comble. » Dès qu'on a constaté le mauvais état de son fourniment ou la disparition d'une pièce, « on l'allonge sur le sol — et on l'assomme de cent coups de bâton[1] ». L'affaiblissement de l'esprit guerrier chez toutes les classes de la société avait entraîné des modifications graves dans l'organisation de la flotte et de l'armée. L'élément indigène n'y remplissait plus la presque totalité des bataillons ou des équipages ainsi qu'au début de la XVIIIe dynastie : il fournissait encore ces redoutables compagnies d'archers, la terreur des Africains ou des Asiatiques, et la meilleure partie sinon la totalité des troupes de char, mais la grosse infanterie se composait presque exclusivement déjà de mercenaires, surtout de Shardanes et de Qahaka. Ramsès rebâtit la flotte, qui, dans un pays comme l'Égypte, est toujours une création artificielle, prompte à dépérir, dès qu'une volonté ferme et persistante cesse de pourvoir à ses besoins. L'architecture navale avait accompli des progrès considérables, depuis quelques siècles, peut-être sous l'impulsion des Phéniciens, et les vaisseaux qui sortaient des chantiers différaient sensiblement de ceux de la reine Hâtshopsîtou[2]. Les lignes générales de la coque demeuraient identiques, mais les façons de l'avant et de l'arrière étaient plus fines, plus basses sur l'eau, et la proue se terminait par une tête de lion en métal qui lui servait d'éperon. Une muraille en planches courait entre les deux gaillards et protégeait les rameurs pendant la bataille; leurs têtes seules dépassaient, exposées aux coups. Le mât enfin n'avait plus qu'une vergue courbe, et l'on hissait la voile au lieu de la descendre comme on faisait jadis[3]. Une moitié des équipages consistait en prisonniers libyens, marqués au fer rouge ainsi que des bestiaux afin d'empêcher la désertion[4], et le reste venait peut-être de la côte syrienne ou asianique, aussi bien que de l'Égypte. Afin de remettre les troupes de terre sur un bon pied, Ramsès remania le système des classes qui lui prêtait la faculté d'astreindre tous les Égyptiens de race pure au service personnel, puis il soudoya en Libye, en Phénicie, en Asie Mineure, où il put, des bandes qu'il répartit par régiments réguliers, d'après

1. *Papyrus Anastasi III*, pl. VI, l. 10; cf. Maspero, *du Genre Épistolaire chez les anciens Égyptiens de l'époque pharaonique*, p. 42-43, et Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 721-722.

2. Voir la description et la figure des navires que la reine Hâtshopsîtou avait lancés sur la Mer Rouge, au t. II, p. 197-199, de cette *Histoire*.

3. Ces faits résultent de l'examen des vaisseaux égyptiens figurés à Medinét-Habou. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXXII; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXXI, et t. IV, p. 36-37; Mariette, *Voyage de la Haute Égypte*, t. II, pl. 55. Le tableau qui les représentait est reproduit un peu plus loin, au t. II, p. 469, de cette *Histoire*.

4. *Le Grand Papyrus Harris*, pl. 77, l. 5-6; cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'Histoire de la XIXe Dynastie*, p. 52, 56, Eisenlohr-Birch, *the Annals of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1re Ser., t. VIII, p. 48-49, et pour la marque au fer rouge, Brugsch, *Abu*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 35-38.

leur origine ou leur outillement[1]. En campagne, les archers tenaient la tête de la colonne, prêts à accueillir de leurs flèches l'ennemi qui se présenterait; les lanciers égyptiens, les Shardanes et les Tyrsènes suivaient avec leurs lances courtes et leurs lourdes épées de cuivre, puis un corps de vétérans armés de massues pesantes fermait la marche[2]. En bataille ces troupes diverses formaient trois lignes d'infanterie disposées l'une derrière l'autre, les brigades légères sur le front pour engager le combat, les joueurs d'épée et les lanciers qui devaient porter ou recevoir les premiers chocs corps à corps, les massiers en réserve prêts à se précipiter aux points menacés, ou dans l'attente du moment critique où leur intervention déciderait de la victoire : comme au temps de Thoutmosis III et de Ramsès II, la charrerie couvrait les deux ailes.

Bien en prit à Ramsès d'avoir recruté largement son armée dès les premiers jours de son règne, et d'avoir présidé lui-même avec soin à l'instruction et à l'équipement; lorsque les Libyens confédérés l'assaillirent, vers l'an V, il avait en mains de quoi les repousser victorieusement[3]. « Didi, Mashaknou, Màraîou, ainsi que Zamarou et Zaoutmarou, les avaient excités fort à violer l'Égypte et à y promener la flamme devant eux jusqu'à l'extrémité[4]. » — « Leurs guerriers se confiaient en leurs conseils, et ils avaient le cœur plein : « Nous nous enivrerons! » et leurs princes disaient dans leur sein : « Nous « nous ferons un cœur plein de violences! » Mais leurs desseins furent renversés, faussés, rompus contre le cœur du dieu, et la prière de leur chef, que leur bouche répétait, ne fut pas agréée par le dieu[5]. » Ils rencontrèrent les Égyptiens au lieu dit *Ramsisou-Khasfi-Timihou*, « Ramsès repousse les

1. *Le Grand Papyrus Harris*, pl. 76, l. 5-6. Chabas (*Recherches pour servir à l'Histoire de la XIXe Dynastie*, p. 25-30) pense qu'il s'agit ici de la réorganisation civile de l'Égypte et de l'institution des castes, et Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. [illegible], le mot *Zamaou*, qu'il traduit par *famille, caste*, signifie les *générations*, les *classes* de la population soumises au régime militaire, ainsi qu'il a été dit au t. II, p. 212, n. 5, de cette *Histoire* (cf. Maspero, *Rapport sur une Mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IV, p. 150-151, et *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. I, p. 56, note 2; Brugsch, *Die Ægyptologie*, p. [illegible]).

2. C'est l'ordre de marche représenté pendant la campagne de Syrie (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXVII, CCXXI; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXVI, CXXIX, CXXX), tel qu'il résulte des dispositions observées sur les tableaux de Médinét-Habou.

3. Les deux campagnes Lybiennes sont confondues au sommaire du *Grand Papyrus Harris*, pl. 76, l. 11-77, l. 67; cf. Eisenlohr-Birch, *the Annals of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 48-49. Le départ entre ce qui appartient à chacune d'elles a été fait par Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, 1re éd., p. 230-251, et *Recherches pour servir à l'Histoire de la XIXe dynastie*, p. 52-56. Les textes de Médinét-Habou relatifs à la campagne de l'an V ont été publiés par Burton (*Excerpta Hieroglyphica*, pl. XLIII-XLV), par Champollion (*Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCV-CCVIII), par Rosellini (*Monumenti Storici*, pl. CXXX-CXXXII, CXXXV-CXXXVII, CXXXIX-CXLI), par Dümichen (*Historische Inschriften*, t. II, pl. XLVI *a*); ils ont été traduits au début par Rosellini (*Monumenti Storici*, t. IV, p. 85-91), puis par Chabas (*Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 227-233). Les tableaux qui représentaient certains épisodes sont en partie inédits; ils ont été mis au jour pendant le déblaiement opéré par M. Daressy à Médinét-Habou.

4. Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XLVI *a*, l. 17-18.

5. Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XLVI *a*, l. 27-28.

Timihou[1] », et leur élan se brisa contre la vaillance habilement conduite des Égyptiens : « ils s'ébrouèrent comme des chèvres surprises par un taureau qui frappe du pied, qui fonce la corne en avant et qui ébranle les montagnes, chargeant qui le harcèle[2] ». Ils s'enfuirent au loin, hurlant d'effroi, et une partie d'entre eux se perdit dans les canaux, en essayant d'échapper au vainqueur : « C'est, disaient-ils, le bris de nos échines qui nous menace au pays « d'Égypte, et son maître détruit nos âmes à toujours et à jamais. Malheur « à eux! car ils ont vu leurs danses changées en carnages, Sokhît est après « eux, l'effroi pèse sur eux. Nous n'allons plus sur des chemins où l'on « puisse marcher, mais nous courons à travers les champs, tous les champs! « Et leurs soldats n'ont pas même eu besoin de se mesurer avec nous dans « la mêlée! Pharaon seul a été la destruction pour nous, un feu contre nous « toutes les fois qu'il l'a voulu, et dès que nous approchions, la flamme nous « happait, et nulle eau ne pouvait nous éteindre[3]. » Le succès fut brillant : le vainqueur enregistra 12 535 ennemis morts[4], et beaucoup d'autres se rendirent à sa discrétion. Il les embrigada et les distribua en colonies militaires le long de la vallée[5]. Elles s'y installèrent avec cette fidélité résignée qu'on remarque chez tous les vaincus à cette époque lointaine. La défaite était un jugement de Dieu duquel nul ne croyait avoir le droit d'appeler : lorsque le sort avait prononcé, il ne restait aux condamnés qu'à s'y soumettre en toute humilité, et à s'accommoder du maître auquel le décret d'en haut les avait livrés. Les prisonniers devenaient du jour au lendemain les soldats les plus dévoués du prince contre lequel ils se battaient naguère avec acharnement, et on les retournait contre leurs propres tribus sans craindre qu'ils fissent défection pendant la lutte. On les caserna à Thèbes et dans les provinces, autour des seigneurs féodaux ou des gouverneurs de Pharaon, et l'on voulut qu'ils gardassent leurs mœurs rudes et leurs esprits belliqueux : mariés soit à des fellahines, soit à des femmes de même extraction qu'eux, renforcés par intervalles de prisonniers nouveaux ou de volontaires, ils finirent par constituer, surtout dans les cités du Delta et de l'Égypte moyenne où on les

1. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 597 : tableaux inédits de Medinét Habou.
2. Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XLVI *a*, l. 32.
3. Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XLVI *a*, l. 42-45.
4. Le nombre des morts est calculé d'après celui des mains et des phallus rapportés par les soldats après la victoire, et dont les tas sont représentés à Medinet-Habou (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXXIV; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXXV; cf. la vignette qui reproduit cette scène au t. II, p. 227, de cette *Histoire*).
5. *Le Grand Papyrus Harris*, pl. 77, l. 5-6; cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, p. 52, 56, et Eisenlohr-Birch, *The Annals of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 49.

avait cantonnés en nombre plus grand, une population à demi étrangère, vouée par origine et par destination au métier des armes, une sorte de caste guerrière, différente des milices d'autrefois et qu'on désigna longtemps sous son nom national de Mashaouasha. Les souverains de la XII[e] dynastie avaient déjà importé de la sorte les Mazaiou de Nubie, et ils les avaient utilisés comme gendarmes[1]; Ramsès III se résolut à acclimater les Libyens. Sa victoire ne produisit pas immédiatement tous les effets qu'on pourrait croire, si l'on prenait au pied de la lettre le récit qu'il en fait : la mémoire des exploits de Ramsès II le hantait, et il aurait souhaité qu'on lui attribuât la gloire d'avoir infligé la défaite à lui seul, comme jadis son aïeul à Qodshou[2]. Il battit certainement les rois de la Libye, il arrêta leur invasion, disons même qu'il leur arracha les cantons qu'ils avaient occupés sur la rive gauche de la branche canopique, depuis Maréa jusqu'aux Lacs de Natron, mais il ne les détruisit pas, et leur empire lui demeura presque aussi redoutable après qu'avant la bataille. Il avait conquis un répit à la pointe de l'épée : il n'avait pas encore délivré l'Égypte du péril libyen.

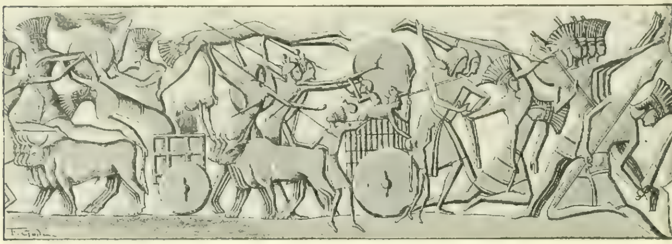


UN DES CHEFS LIBYENS VAINCUS PAR RAMSÈS III[3].

Peut-être aurait-il été tenté de suivre son succès et de passer de la défensive à l'offensive, si les affaires d'Asie n'avaient pas juste à ce moment exigé tous ses soins. La poussée des masses européennes, s'exerçant du nord au sud et de l'ouest à l'est sur les aborigènes du Balkhan, y avait déterminé un double courant d'invasion, vers ce qui fut plus tard la Grèce propre à travers les régions de l'Olympe et du Pinde, vers le centre de l'Asie Mineure par-dessus le Bosphore et la Propontide. Les nations qui avaient habité ces contrées jusqu'alors, déracinées du sol et projetées en avant sous la pression qu'elles subissaient, s'étaient acheminées vers l'orient et vers le sud par toutes les voies qui s'ouvraient devant elles. Ce fut probablement l'irruption des Phrygiens sur les hauts plateaux qui occasionna le départ en masse d'une

1. Cf. ce qui est dit des Mazaiou et de leurs fonctions, au t. I, p. 306, note 3, de cette *Histoire*.
2. Cette prétention est frappante surtout à la ligne 11 du texte cité plus haut, p. 460 de cette *Histoire*, où les Libyens s'écrient que les soldats égyptiens « n'ont pas même combattu contre eux dans la mêlée, le Pharaon a été la destruction pour eux ». Cf. t. II, p. 396-398, de cette *Histoire*.
3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCI, 5, CCII, 1, CCXXXIII, 2, CCXXXIV, 2, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. VII, n° 27, et Lepsius, *Denkm.*, III, 209, 209.

portion au moins d'entre elles[1], les Poulasati, les Zakkala, les Shagalasha, les Danaouna, les Ouashasha, dont les unes étaient déjà descendues en Syrie, sur les champs de bataille, tandis que les autres ne s'étaient jamais mesurées encore avec les Égyptiens. Le gros des émigrants prit les routes de terre et dut marcher à faible distance de la mer, depuis la Pamphylie jusqu'aux confins du Naharaina. Leurs familles les accompagnaient, cahotées sans merci sur des charrettes carrées, aux roues pleines, tirées chacune par quatre bœufs :



LES CHARIOTS DES POULASATI ET DE LEURS CONFÉDÉRÉS[2]

la caisse en est bâtie soit de planches équarries grossièrement, soit d'un clayonnage d'osier ou d'un grillage de bois; l'essieu rond tient en place au moyen d'une simple cheville. Les enfants allaient nus, et portaient pour la plupart les cheveux relevés en une touffe au sommet du crâne; les femmes se paraient d'un bonnet plaquant à la tête, et s'enveloppaient dans une grande chemise bleue ou rouge, serrée au corps[3]. Les hommes s'ajustaient de façon diverse selon le clan auquel ils appartenaient. Les Poulasati avaient le premier rang sans contredit; à la fois matelots et soldats, il faut saluer en eux l'une des principales parmi les tribus que les Grecs de l'époque classique confondirent sous le nom vague de Cares, et qui infestaient, en même temps

1. Cette idée paraît avoir été indiquée pour la première fois par Maspero, dans la *Revue Critique*, 1877, t. I, p. 320. Max Müller (*Asien und Europa*, p. 359) pense que l'invasion fut déterminée par la famine pendant laquelle Mînéphtah avait fourni du blé aux Khâti (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 431, 433, de cette *Histoire*). Il a été déjà question des Shagalasha et des Danaouna au t. II, p. 360, n. 1, et p. 432, n. 2, de cette *Histoire*; je ferai remarquer seulement que, pour le second nom, les textes de Ramsès III donnent parfois la forme simple Danaou (Greene, *Fouilles à Thèbes*, pl. II, l. 18) au lieu de la forme développée Danaouna.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXX, et Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXVIII.

3. Ces détails sont empruntés aux tableaux de bataille de Médinét-Habou (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXX-CCXX *bis*; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXVIII); ils ont été réunis et étudiés pour la première fois de manière complète par Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, 2e éd., p. 286, 294-296, puis discutés et combinés à nouveau par Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 364-367.

que les rivages de l'Asie Mineure, ceux de la Grèce et les îles de la mer Égée[1]. La Crète était dès lors le siège d'un empire maritime dont les chefs, sans cesse en expédition, écumaient les mers et harcelaient les États policés de la Méditerranée Orientale. Leurs pirateries les avaient enrichis, le contact avec les négociants de la Syrie ou de l'Egypte leur avait inspiré le goût relatif du luxe et avait produit chez eux un raffinement d'esprit, dont on ne découvre pas la trace dans les restes de leur civilisation, antérieurement à cette époque. On a signalé sur leurs monuments des inscriptions conçues d'après un système dont les éléments, en partie rappellent certains caractères égyptiens, en partie présentent un aspect original et sont d'invention égéenne. On y distingue à côté l'un de l'autre des fleurs, des oiseaux, des poissons, des quadrupèdes de plusieurs espèces, des membres humains, des bateaux, des objets de ménage[3]. Le peu qu'on sait de cette écriture



POULASATI[2]

incline à la dériver de la même souche que celles qu'on rencontre dans plusieurs endroits de l'Asie Mineure et de la Syrie septentrionale. Il semble qu'au centre de la péninsule — sous quelle influence et à quelle époque, on l'ignore, — un syllabaire se développa jadis, dont les variétés, propagées de proche en proche, d'un côté se répandirent chez les Khâti, chez les Ciliciens, chez les nations qui étaient en contact avec l'Assyrie et l'Egypte, de l'autre

1. Les Poulasati ont été rapprochés des Philistins par Champollion, dans son *Dictionnaire Hiéroglyphique*, puis par les premiers égyptologues anglais, Osburn, *Egypt, her Testimony to the Truth*, p. 107, 137, 141, Hincks, *on the Number, Names and Power*, p. 47, qui pensaient y voir les habitants de la Shephelah, et Brugsch, *Geogr. Ins.*, t. II, p. 84-86, et *Histoire d'Égypte*, p. 187. E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques récemment publiés par M. Greene*, p. 1; Chabas le premier voulut y reconnaître les Pélasges (*Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 284-291, et *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, p. 99-101). Unger (*Manetho*, p. 218) et Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 592) préférèrent pour eux une origine libyenne, mais le dernier revint par la suite à l'hypothèse Pélasgique et Philistine (*Troie et l'Egypte*, dans Schliemann, *Troie*, p. 780-781). Ce sont bien certainement les Philistins, mais en pleine migration, et non encore fixés sur les côtes de la Palestine (Maspero, dans la *Revue Critique*, 1873, t. II, p. 84-85, et dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 1875; et Fr. Lenormant, *les Antiquités de la Troade*, p. 75-77; Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 319-321, et *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 316; Max Müller, *Asien und Europa*, p. 368, 387-390. Sur la ressemblance que leur type présenterait avec celui de certains habitants actuels des environs de Gaza, cf. les observations rapportées par Hyacinthe Husson, *la Légende de Samson et les mythes solaires*, dans la *Revue Archéologique*, 2e série, t. XI, p. 345-346.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Béato*; cf. Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CLXI, 2; Mariette, *Voyage de la Haute Égypte*, t. II, pl. 52; Prisse, *Recueil d'Égypte*, t. 182.

3. Evans, qui a découvert ces inscriptions, les a publiées et étudiées le premier. Je renvoie pour l'ensemble de ce sujet à ce qu'il dit dans son livre sur les *Cretan Cryptographs and Præphenician*

pénétrèrent chez les Troyens, dans les Cyclades, en Crète, en Grèce[1]. On distinguait les Poulasati de loin à leur heaume de feutre assujetti sous le menton par deux courroies et garni d'un diadème de plumes. Leur buste disparaissait sous des bandes d'étoffe épaisse ou de cuir, un pagne simple leur battait les genoux, leurs pieds étaient nus ou chaussés de sandales courtes. Ils employaient un bouclier rond à double poignée, et ils avaient la forte épée en cuivre des races septentrionales, retenue par un baudrier sur le côté gauche de la poitrine, deux poignards, deux javelines. Ils lançaient leurs javelines en courant à courte distance, puis ils tiraient l'épée ou les poignards au clair et ils se ruaient sur l'ennemi; ils avaient parmi eux quelques chars du type hittite, montés par deux gendarmes et par un cocher[2]. Les Tyrsènes étaient les plus nombreux, ce semble, après les Poulasati, puis les Zakkala. On estime que ceux-ci sont une branche des Pélasges Sicules que la tradition grecque nous montre épars vers ce temps dans les Cyclades et sur les bords de l'Hellespont[3]; ils avaient le casque entouré de plumes comme les Poulasati. Les Tyrsènes coiffaient un beau béret bien empanaché[4], mais les Shagalasha préféraient le bonnet de laine ample et long, retombant sur le cou, que les marins de l'Archipel affectionnent encore; pour le reste, ils s'équipaient à peu près de la même manière que leurs alliés. Les autres membres de la confédération, Shardanes, Danaouna, Ouashasha, comptaient chacun des contingents peu considérables, et ne fournissaient qu'un appoint médiocre au total[5]. La flotte filait le long de la côte, et réglait sa vitesse sur celle

Script, 1895, ainsi qu'aux observations de Salomon Reinach dans ses *Chroniques d'Orient*, surtout n XXIX, p. 61-67, du tirage à part, et dans sa *Crète Mycénienne*, extrait de l'*Anthropologie*, V° année, p. 407-415.

1. Voir les conclusions d'après lesquelles Ramsay (*the Cities and Bishoprics of Phrygia*, p. XVI) tend à placer l'origine des écritures dites Hittites en Asie Mineure. Ici encore, je suis obligé, faute de place, à retrancher l'exposé des motifs qui me portent à faire dériver le système d'écriture crétois des régions centrales de l'Asie Mineure.

2. Ces détails sont empruntés aux bas-reliefs de Médinét-Habou (*Description de l'Égypte*, A., t. II, pl. 8, n° 7; CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXX-CCXX *bis*, CCXXXI-CCXXXII; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CXXVII; cf. CHABAS, *Recherches sur l'Antiquité Historique*, 2° éd., p. 286, 294-296, et MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 361-367).

3. Les Zakkara, Zakkala, ont été identifiés avec les Teucriens par Lauth (*Homer und Ægypten*, p. 81), Chabas (*Recherches sur l'Antiquité Historique*, 2° éd., p. 286-288, et *Études pour servir à l'Histoire de l'Égypte sous la XIX° Dynastie*, p. 47-49) et par Fr. Lenormant (*Antiquités de la Troade*, p. 37-39), avec les Zygritæ de Libye par Unger (*Manetho*, p. 218) et par Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 592) qui, plus tard, revint à l'hypothèse Teucrienne (*Troie et l'Égypte*, dans SCHLIEMANN, *Troie*, trad. EGGER, p. 980-981); Max Müller (*Asien und Europa*, p. 362-363, 386) les tient pour une nation asiatique de souche probablement lycienne. L'identification avec les Pélasges-Sicules de la mer Égée a été proposée par Maspero (dans la *Revue Critique*, 1880, t. I, p. 110).

4. Leur portrait est à moitié détruit dans le bas-relief de Médinét-Habou qui représente les chefs prisonniers (cf. la vignette reproduite au t. II, p. 471, de cette *Histoire*), mais Max Müller a pu rétablir leur coiffure de manière presque certaine (*Asien und Europa*, p. 380-381).

5. Chabas a reconnu obstinément dans les Ouashasha les Opici, Obsci, Osques de l'histoire romaine (*Étude sur l'Antiquité Historique*, 2° éd., p. 292-294, et *Recherches pour servir à l'Histoire d'Égypte sous la XX° Dynastie*, p. 38-39), et Brugsch, les Ossetes du Caucase (*Geschichte Ægyptens*,

de la horde. On y discernait à coup sûr les escadres de deux peuples, celle des Poulasati et celle des Zakkala. Les navires ressemblaient beaucoup à ceux des Égyptiens, sauf qu'ils n'avaient point d'éperon. Les lignes de l'avant et de l'arrière s'y relevaient droit, à la façon d'un cou d'oie ou de cygne ; deux châteaux dominaient le pont, et un parapet courant sur le plat du bordage garantissait le corps des rameurs. Le mât unique était muni d'une vergue courbe, et se terminait par une hune où quelque vigie se juchait pendant la bataille ; la vergue supérieure ne s'amenait pas, mais les gabiers manœuvraient la voile de la même manière que les Égyptiens. Les analogies qu'on remarque entre cette flotte et celle de Ramsès s'expliquent sans peine[2]. Les Égéens, à force d'examiner les galères phéniciennes qui croisaient chaque année dans leurs eaux, s'étaient instruits à l'art des constructions navales. Ils avaient copié les lignes, imité le gréement, appris la manœuvre de vogue ou de combat ; ils pouvaient maintenant opposer aux vieux navigateurs de l'Orient une marine outillée presque aussi bien que la leur et conduite par des capitaines presque aussi expérimentés.



UN CHEF DES SHAGALASHA[1]

Ces peuples avaient pris le branle vers le temps que Ramsès repoussait le choc des Libyens ; « les îles avaient frémi, et elles avaient vomi leurs nations d'un seul coup[3] ». Ç'avait été un de ces entraînements irrésistibles, tel que

p. 392), mais il en revint plus tard à les considérer comme un peuple d'Asie Mineure parent des Shardanes (*Troie et l'Égypte*, dans Schliemann, *Troie*, trad. Egger, p. 986). La forme du mot trahit un nom d'origine asiatique, Ouasasos, Ouassos, qui nous reporte vers la Carie ou vers la Lycie (Maspero, dans la *Revue Critique*, 1878, t. I, p. 320, et Max Müller, *Asien und Europa*, p. 362-365, 379).

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de* Petrie, *Racial Types*, n° 160, cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCIII, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXLIII, n° 11, Lepsius, *Denkm.*, III, 209 *b* 5 ; le type est emprunté à la scène figurée au t. II, p. 471, de cette *Histoire*. D'après Chabas et Max Müller (*Asien und Europa*, p. 129), il représenterait un Shasou.

2. *Description de l'Égypte*, Ant., II, pl. 12 ; Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCIII, 2, CCXXII ; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXXI. Cf. au t. II, p. 469, de cette *Histoire* le tableau où est représentée la bataille entre la flotte égyptienne et les navires des *Peuples de la Mer*.

3. Greene, *Fouilles à Thèbes*, pl. II, l. 16. L'inscription de Médinét-Habou où il est parlé de cette campagne a été publiée par Greene, *Fouilles à Thèbes*, pl. I-III ; elle a été étudiée et analysée pour la première fois par E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques récemment publiés par M. Greene*, p. 5-11, traduite par Chabas, *Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 246-253, et par

celui qui avait rué les Pasteurs sur l'Égypte, tel que celui qui emporta plus tard les Cimmériens et les Scythes au sac de l'Asie Mineure : « nul pays n'avait tenu devant leurs bras, ni Khâti, ni Qodi, Carchémis, les Arad, l'Alasia, mais ils les anéantirent ». L'ancien royaume de Sapaloulou et de Khâtousarou, déjà fort chancelant, s'écroula sous le choc et se résolut en ses éléments primitifs. Les barbares, incapables de forcer les villes et trop impatients pour les réduire par un blocus prolongé, se répandirent dans la vallée de l'Oronte, brûlant et dévastant les campagnes; arrivés sur les frontières de l'empire, au pays d'Amaourou, ils y firent halte, et ils construisirent un camp retranché où ils enfermèrent leurs femmes et emmagasinèrent leur butin[1]. Leurs bandes, après avoir ravagé la Bekâa, finirent par s'attaquer aux sujets même de Pharaon : les chefs songèrent à une invasion de l'Afrique. Ramsès, informé de leurs desseins par les lettres de ses officiers et de ses vassaux, résolut d'en prévenir l'accomplissement. Il concentra ses troupes indigènes et mercenaires, assista lui-même à l'armement et à l'approvisionnement des milices, puis il franchit la frontière vers Zalou en l'an VIII[2], et il s'avança à marches forcées au-devant de l'ennemi. Il le rencontra quelque part dans la Syrie méridionale, sur la lisière de la Shéphélah[3], et la victoire lui fut disputée chaudement. Il triompha pourtant, et il enleva, avec les trésors des confédérés, une partie des chariots qui emmenaient leurs familles. Les survi-

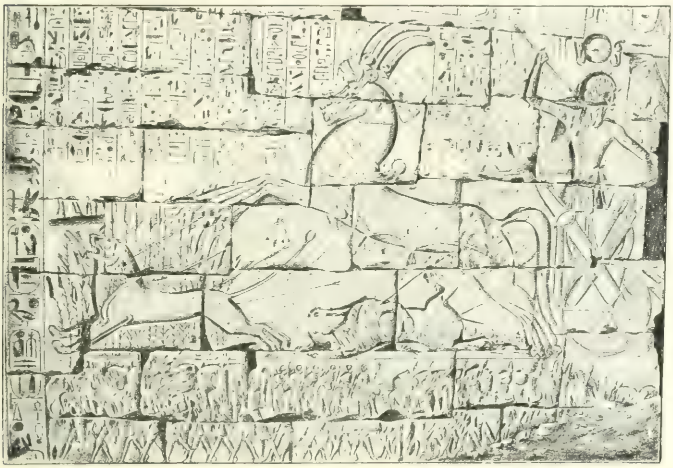
Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 598-600. On rencontre des renseignements sur cette guerre dans le *Grand Papyrus Harris* (éd. Birch, pl. 76, l. 6-9, et Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Egypte sous la XIXe dynastie*, p. 30-50), dans l'inscription de Medinet Habou qui raconte la campagne de l'an V (Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XLVI *a*, l. 51-59, l. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques*, pl. CXLV, l. 51, CXLVI, l. 59; cf. Chabas, *Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 255-256), et dans d'autres textes plus courts qui proviennent du même temple (Dümichen, *Hist. Ins.*, t. II, pl. XLVII *a*; cf. Chabas, *Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., 256-257). La suite des faits est illustrée dans une série de tableaux dont la valeur a été établie dès le début par Champollion (*Lettres écrites d'Egypte*, 2e éd., p. 354-358), puis bien mise en relief par Rosellini (*Monumenti Storici*, t. IV, p. 28-50); ils ont été publiés en tout ou en partie dans la *Description de l'Egypte, Ant.*, t. II, pl. 9, n° 1, 10-12, puis par Champollion, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. CCXVIII-CCXXIV, par Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXV-CXXXIII, et par Mariette, *Voyage de la Haute-Egypte*, t. II, pl. 54-55.

1. Greene, *Fouilles à Thèbes*, pl. 2, l. 16-17. E. de Rougé (*Notice de quelques textes hiéroglyphiques*, p. 7 sqq.) avait cru d'abord qu'il s'agissait d'une victoire de Ramsès III sur les Khâti et sur les autres peuples de la Syrie; Chabas (*Etudes sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 258-268) a le premier rétabli la nature des événements racontés dans cette inscription.

2. Champollion avait cru lire l'an IX (*Lettres écrites d'Egypte*, 2e éd., p. 329); le texte porte réellement la date de l'an VIII (Chabas, *Etudes sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 246).

3. Aucun site n'est indiqué pour ces rencontres. E. de Rougé plaçait le théâtre de la guerre en Syrie (*Notice de quelques textes hiéroglyphiques*, p. 16-17), et son opinion prévaut dans Brugsch (*Geogr. Ins.*, t. II, p. 85, *Histoire d'Egypte*, p. 187-188, *Geschichte Ægyptens*, p. 592). Chabas le ramena aux embouchures du Nil, vers Péluse (*Etudes sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 268-283), et son autorité l'a emporté dans ces derniers temps. Les observations de Max Müller (*Asien und Europa*, p. 177-178) m'ont ramené à l'opinion des premiers Égyptologues; je crois seulement que Max Müller s'écarte trop loin vers le nord, en indiquant l'embouchure du Nahr el-Kebîr pour le lieu possible de la bataille navale. Il me semble que le fait d'avoir installé les Zakkala prisonniers à Dor, et les Poulasati dans la Shéphélah, nous oblige à chercher le théâtre de la guerre vers ces régions, au voisinage des localités que j'indique dans la suite du texte.

vants se retirèrent en hâte vers le nord-ouest, dans la direction de la mer, afin de s'appuyer à leur marine, et le roi les suivit pas à pas, se mesurant avec les lions en chemin, à l'exemple des conquérants de la XVIIIe dynastie[1] : il en tua trois en une seule battue aux bords de quelque fleuve, parmi les grandes herbes. Il rejoignit son escadre, vers Joppé probablement, et piqua droit aux barbares. Ils campaient sur une plage basse et unie, au fond d'une baie assez



L'ARMÉE DE RAMSÈS III EN MARCHE ET LA CHASSE AU LION[2]

spacieuse pour offrir à leurs matelots un champ d'évolutions commode, peut-être à l'embouchure du Bélos, dans le voisinage de Magadîl. Le roi poussa leurs piétons à l'eau, tandis que ses amiraux abordaient la flotte des Poulasati et des Zakkala. Une partie des galées égéennes capota ou coula au choc des éperons, et les équipages, qui essayaient de rallier la terre à la nage, furent criblés de flèches par Ramsès et par ses fils, à la tête des archers de la garde; ils périrent dans les flots ou ils ne leur échappèrent que par la pitié du vainqueur[3].

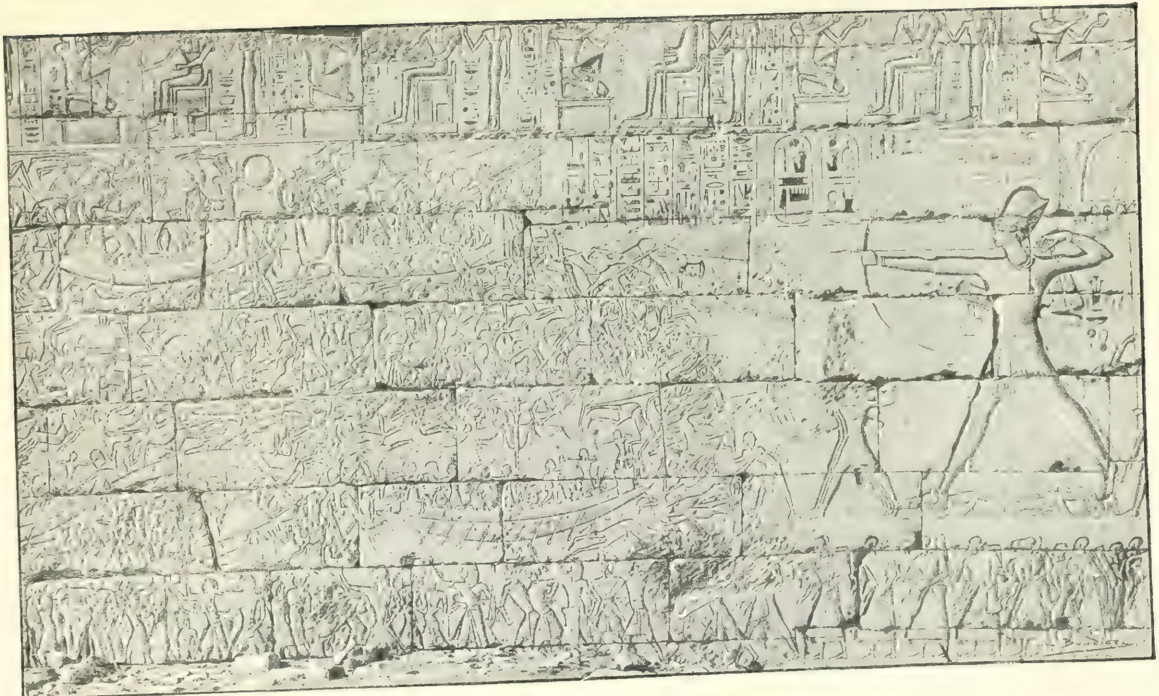
1. *Description de l'Égypte*, *Ant.*, t. II, pl. 9, n° 1, CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXXI, ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CXXIX, MARIETTE, *Voyage de la Haute Égypte*, t. II, pl. 54.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato*; cf. *Description de l'Égypte*, *Ant.*, t. II, pl. 9, n° 1, CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXXI, ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CXXIX, MARIETTE, *Voyage de la Haute Égypte*, t. II, pl. 54.

3. Tableau de Médinet-Habou dans la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, t. II, pl. 12, CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXXII, ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CXXXI, MARIETTE, *Voyage de la Haute Égypte*, t. II, pl. [illegible]; il est reproduit au t. II, p. 469, de cette *Histoire*.

« J'avais, dit-il, fortifié ma frontière au Zahi; j'avais préparé devant ces gens mes généraux, mes gouverneurs de provinces, les princes vassaux, l'élite de mes soldats. Les bouches du fleuve semblaient une muraille puissante de galéasses, de vaisseaux, de barques de toute sorte, garnis de la proue à la poupe de vaillants bras armés. Les piétons, la fleur de l'Égypte, paraissaient des lions rugissants sur la montagne; les charriers élus parmi les plus rapides des héros n'avaient pour chefs que des officiers sûrs d'eux-mêmes; les chevaux frémissaient de tous leurs membres et brûlaient de fouler aux pieds les nations. Moi, j'étais comme Montou le belliqueux : je me dressai devant eux et ils virent l'effort de mes mains. Moi, le roi Ramsès, j'ai agi comme un héros qui connaît sa vaillance et qui étend son bras sur son peuple au jour de la mêlée. Ceux qui ont violé ma frontière ne moissonneront plus ce monde, le temps de leur âme est mesuré à jamais. Les miens étaient rassemblés en face d'eux sur la Très Verte, un feu dévorant venait au-devant d'eux vis-à-vis des embouchures, l'anéantissement les enveloppa. Ceux qui étaient sur le rivage, je les couchai au bord de la mer, massacrés, ainsi que des charniers; je chavirai leurs vaisseaux, et leurs richesses churent à l'eau[1]. » Tout ce qui ne succomba point fut ramassé comme d'un coup de filet. Une croisière rapide de la flotte montra le pavillon égyptien aux gens du littoral, jusqu'aux parages de l'Oronte et du Saros[2]. De son côté, l'armée de terre, courant sur les talons des vaincus, traversa la Cœlé-Syrie, et s'en alla du premier élan aux plaines de l'Euphrate. Un siècle s'était écoulé depuis qu'un Pharaon n'y avait promené ses étendards, et le pays dut sembler aussi neuf aux bandes de Ramsès III que jadis à celles de Thoutmosis. Les Khâti y dominaient encore, et, tout affaiblis qu'ils fussent par les ravages de l'invasion barbare, ils ne laissèrent pas que d'opposer une certaine résistance à leur vieil ennemi. La plupart de leurs citadelles fermèrent leurs portes, et Ramsès, qui ne se souciait pas de perdre son temps, ne s'obstina pas devant elles : il traita leur territoire avec la rigueur accoutumée, dévasta les villages ouverts, gâta les récoltes, abattit les arbres fruitiers, rasa les forêts. Il réussit pourtant à forcer plusieurs villes d'affilée, celle d'Alaza entre autres, dont il représenta la destruction aux tableaux de ses victoires[3]. Le butin fut considérable et vint à

1. GREENE, *Fouilles à Thèbes*, pl. II, l. 19-24; cf. E. DE ROUGÉ, *Notice de quelques textes*, p. 7-9, CHABAS, *Études sur l'Antiquité*, 2e éd., p. 246-253; BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 598-599.
2. BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 602-605, où la plupart des identifications, adoptées par FR. LENORMANT, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 50, 91, 259-261, ne peuvent être maintenues.
3. Tableaux du Mur Nord à Médinet-Habou; cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 369-370, et pl. CCXXVII-CCXXVIII; ROSELLINI, *Monumenti Storici*, t. IV, p. 58-60.



LA DÉFAITE DES PEUPLES DE LA MER A MAGADIL.

Dessin de Boudier, d'après les photographies de Beato.

propos pour récompenser les soldats ou pour suffire aux frais des constructions, mais à peine le dernier bataillon eut-il repassé l'isthme, le Lotanou entier reprit possession de lui-même, et la domination égyptienne ne subsista que sur les provinces traditionnelles du Kharou et de la Phénicie. Le prince des Khâti figure parmi les chefs prisonniers que le roi amenait devant son père Amon; Carchémis, Tounipa, Khalabou, Katna, Paboukhou, Arad, le Mitâni, Mannous, Asi, vingt autres noms célèbres alors reparurent sur la liste des nations soumises, comme si l'empire de Thoutmosis III et d'Aménôthès II renaissait[1]. Ramsès ne se trompa point à son succès. Il agréa les hommages qui lui arrivaient spontanément, mais il n'entreprit aucune expédition d'importance pour les provoquer ou pour les contraindre : la suprématie restreinte dont son modèle Ramsès II avait dû se contenter suffit à son ambition.

L'Égypte respira à l'annonce de la victoire; elle fut désormais « comme une couche sans angoisse ». — « Que la femme sorte maintenant à son gré, s'écriait le souverain en racontant la campagne, sa parure sur elle et dirigeant ses pas vers le lieu qui lui plaira[2]! » Et pour affermir mieux encore la sécurité publique, il fit de ses prisonniers asiatiques ce qu'il avait fait de ses prisonniers africains, un boulevard de sa puissance contre les barbares et la sauvegarde de sa frontière. La guerre avait décimé sans doute les populations de la Syrie méridionale : il installa sur la côte ce qui subsistait des vaincus, les Philistins dans la Shéphélah, les Zakkala sur la lisière de la grande chênaie, du Carmel à Dor[3]. Des tours de garde les surveillaient et leur offraient en même temps un point de ralliement, en cas de révoltes indigènes ou d'attaques étrangères : l'une d'elles, le migdol de Ramsès III, s'élevait non loin du lieu où la bataille décisive avait été livrée, à l'endroit où l'on avait réparti le butin[4]. Ce fut comme une barrière vivante qui se dressa entre la vallée du Nil et les périls de l'Asie : on ne tarda pas à en constater l'utilité. Les Libyens, sauvés de

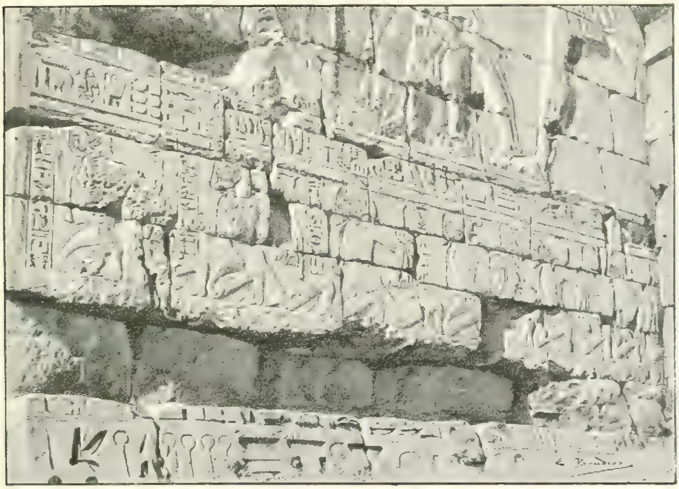
1. Listes des peuples vaincus, gravées à Medinét-Habou, publiées par Dümichen, *Historische Inschriften*, t. I, pl. XI-XVII; cf. Birch, *the Annals of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VI, p. 17-20, où la liste principale est transcrite et traduite ainsi que l'inscription qui l'accompagne. La figure du prince de Khâti figure parmi celles des princes amenés prisonniers devant Amon Thébain (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCIV et t. I, p. 720, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXLIII, 7); elle est reproduite au t. II, p. 474, de cette *Histoire*.

2. E. et J. de Rougé, *Inscriptions Hiéroglyphiques copiées en Égypte*, pl. CXLVII, l. 75; Chabas, *Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 255.

3. C'est l'endroit où l'on trouve désormais les Philistins en contact avec les Hébreux (cf. ce qui est dit à ce sujet au dernier chapitre du t. II de cette *Histoire*) : à la fin de la XXIe dynastie égyptienne, un scribe constate que Dor est une ville des Zakkala (Golénischeff, *Extrait d'une lettre*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 88; cf. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 388-389).

4. Le scribe emploie ici une orthographe inusitée, Magadil-Ramsisou (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCXXV; Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXXIII). Je pense qu'il faut reconnaître, dans ce lieu voisin de la bataille, la Césarée de l'époque romaine, qui commença par s'appeler Πύργος Στράτωνος, « la Tour de Straton », et qui fut par conséquent un migdol.

la ruine par la diversion qui s'était produite en leur faveur du côté de l'orient, avaient repris courage et rassemblé des hordes nouvelles : ils revinrent à la charge en l'an XI, sous la conduite de Kapour, prince des Mashaouasha[1]. « Leur âme s'était dit pour la seconde fois qu'ils achèveraient leur vie dans



LES CHEFS PRISONNIERS DE RAMSÈS III, À MÉDINET-HABOU[2].

les nomes de l'Égypte, qu'ils en laboureraient les vallées et les plaines comme leur propre territoire. » L'événement ne répondit pas à leur attente. « La mort fondit sur eux dedans l'Égypte, car ils étaient accourus de leurs pieds à la fournaise qui consume la corruption, sous le feu de la vaillance du roi qui sévit ainsi que Baal du haut des cieux. Tous ses membres sont investis de force victorieuse; de sa droite, il empoigne les multitudes, sa gauche s'étend sur ceux qui sont devant lui, comme une nuée de flèches dirigée contre eux

1. La seconde campagne contre les Libyens nous est connue par des inscriptions de l'an XI à Médinet-Habou, publiées par Dümichen, *Historische Inschriften*, t. I, pl. XIII-XXVII, et par E. et J. de Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques copiées en Égypte*, pl. CXXI-CXXV, traduites en partie par Chabas, *Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 237-243. C'est à cette campagne probablement que se rapportent les tableaux de Médinet-Habou publiés dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCV-CCVIII, et dans Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXXXVI-CXXXVIII.

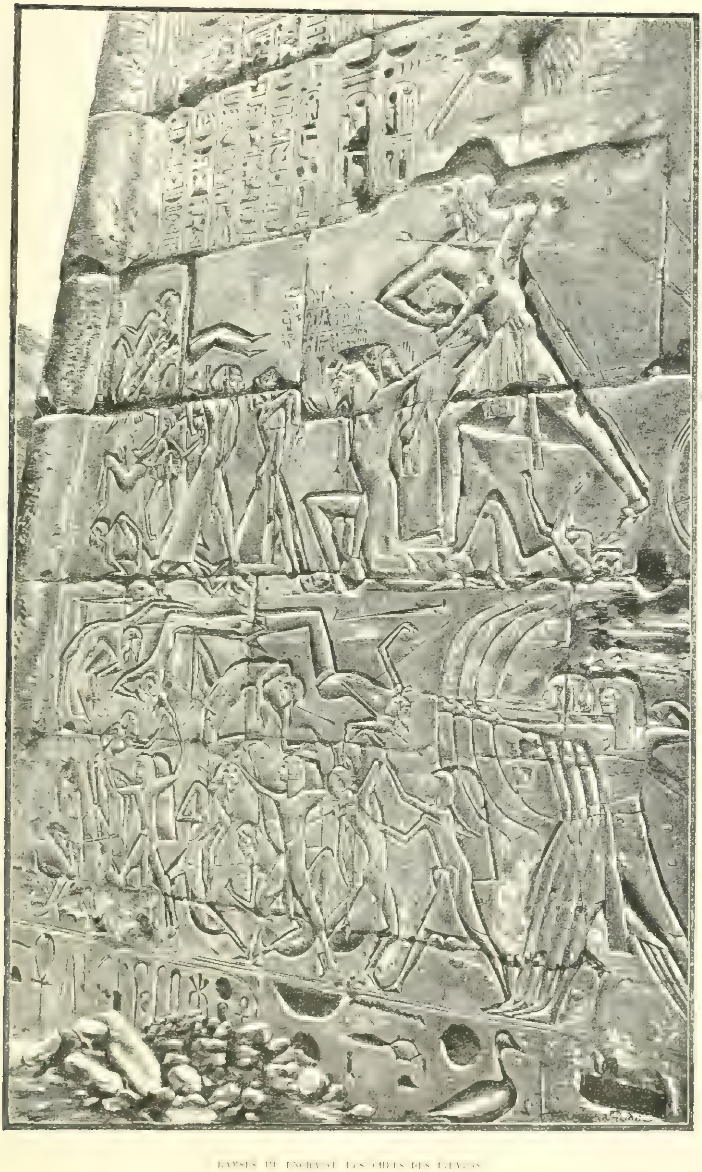
2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Beato*, cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCIII, et t. I, p. 720-721, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXLIII, Lepsius, *Denkm.*, III, 209 *b*; Mariette, *Voyage de la Haute-Égypte*, t. II, pl. 51. Le premier prisonnier à gauche est le prince des Khâti (cf. la vignette du t. II, p. 470, de cette *Histoire*), le second est le prince d'Amâourou, le troisième le prince des Zakkala, le quatrième le prince des Shardanes, le cinquième celui des Shakalasha (cf. la vignette au t. II, p. 465, de cette *Histoire*), le sixième celui des Toursha.

pour les détruire, et son glaive tranche à l'égal de Montou. Kapour, qui était venu afin d'exiger l'hommage, aveuglé de peur, jeta ses armes bas, et son armée fit de même, il lança au ciel un cri suppliant, et son fils » Mashashalou « suspendit son pied et sa main, car voici que surgit auprès de lui le dieu qui connaît ce qu'il a dans le sein : Sa Majesté s'écroula sur leur tête comme une montagne de granit et les écrasa, la terre se mêla à leur sang comme si c'eût été de l'eau... ; leur armée fut massacrée, massacrés leurs soldats », près d'une forteresse sise à la lisière du désert et qu'on appela *le Bourg d'Ousirmari-Mîamon*. On s'empara d'eux, « on les frappa, les bras liés, pareils à des oies entassées au fond d'une barque, sous les pieds de Sa Majesté[1] », on pourchassa les fuyards l'épée dans les reins, du *Bourg d'Ousirmari-Miamon* au *Château des Sables*, sur un espace d'environ cinquante kilomètres[2]. Deux mille soixante-quinze Libyens restèrent sur le carreau ce jour-là, deux mille cinquante-deux périrent en d'autres rencontres, deux mille trente-deux furent faits prisonniers entre hommes et femmes[3] : c'étaient des pertes presque irréparables pour des peuples forcément assez peu nombreux, et, si l'on y ajoute celles qu'ils avaient subies six ans auparavant, on comprend qu'ils se soient sentis découragés et n'aient plus affronté le sort des armes. Leur puissance s'affaissa et s'évanouit aussi vite qu'elle s'était manifestée ; la cohésion relative qu'une demi-douzaine de chefs ambitieux lui avaient prêtée un moment ne persista pas après leurs échecs répétés, et le rudiment d'empire qui avait épouvanté le royaume des Pharaons se résolut en ses éléments primordiaux, les tribus éparses à travers le désert. Ils furent refoulés au delà de la chaîne Libyque ; des forteresses barrèrent les routes qu'ils avaient suivies, et ils renoncèrent aux expéditions par masses, pour ne plus revenir qu'en brigands dans ces plaines fécondes du Delta, où ils avaient campé un moment. Des contre-razzias organisées par les milices locales ou par les mercenaires qui tenaient

1. Dümichen, *Hist. Ins.*, t. I, pl. XV, l. 23-31, E. et J. de Rougé, *Inscriptions Hiéroglyphiques copiées en Égypte*, pl. CXXIV, l. 27 — CXXVI, l. 31 ; cf. Chabas, *Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 238-239. Le nom du fils de Kapour, Mashashalou, Masésyla, qui manque dans cette inscription, est fourni par l'inscription parallèle de Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XX-XXI, l. 11.

2. Texte de Médinét-Habou publié dans Brugsch, *die Ægyptologie*, p. 472. La distance de huit *atourou*, ou huit schœnes, indiquée là, équivaut à environ 50 kilomètres selon I. Lévy, *l'Atour et le Schène*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 171. *Le Bourg d'Ousirmari-Miamon* était « sur la montagne de la Corne du monde », ce qui me porte à croire qu'il faut en chercher l'emplacement vers la lisière du désert Libyque. Le nom royal qui entre dans la composition ayant pu varier à chaque règne, il est vraisemblable que nous possédons une mention antérieure de cette place forte dans un passage mutilé de la Stèle d'Athribis (l. 8-9), qui se rapporte aux campagnes de Minéphtah (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 66) ; elle devait commander une des routes les plus fréquentées parmi celles qui conduisaient à l'Oasis d'Amon.

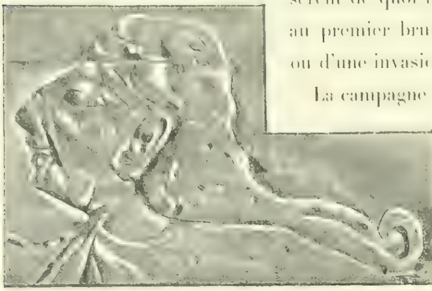
3. Dümichen, *Historische Inschriften*, t. I, pl. XXVII, l. *a-p* ; cf. Chabas, *Études sur l'Antiquité Historique*, 2e éd., p. 242-243.



RAMSÈS III ENCHAÎNE LES CHEFS DES LIBYENS

D'après une photographie de Béato.

garnison dans les villes principales de l'Égypte, au voisinage de Memphis, à Hermopolis, à Thinis[1], les punirent aisément lorsqu'ils devinrent trop audacieux : leurs tribus ne furent plus désormais pour l'Égypte qu'une sorte de réserve où les Pharaons levèrent chaque année des troupes de soldats et puisèrent de quoi remplir les cadres de l'armée, au premier bruit d'une révolte à l'intérieur ou d'une invasion asiatique.



LE PRINCE DES KHATI[2].

La campagne de l'an XI mit fin aux grandes guerres de Ramsès III; il ne dirigea plus au dehors que des expéditions sans importance, contre les Bédouins du Séîr pour réprimer leurs brigandages[3], ou contre les Éthiopiens[4], puis il s'appliqua à resserrer les relations commerciales et industrielles avec les pays de production et les marchés de l'Asie ou de l'Afrique. Il renforça les garnisons du Sinai et il encouragea l'exploitation des mines traditionnelles[5]. Il envoya une colonie de carriers et de fondeurs au pays d'Àtika, afin d'y chercher les filons de cuivre dont on lui affirmait l'existence[6]. Il lança une flotte sur la mer Rouge, et il l'expédia aux pays des Aromates[7]. « Les capitaines des matelots y étaient avec des chefs de corvée et des comptables pour

1. Le *Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 57, l. 10, pl. 58, l. 6 (cf. Eisenlohr-Birch, *the Annals of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 24-25), parle des fortifications élevées aux villes d'Anhouri-Shou, soit Thinis, et de Thot, soit Hermopolis, pour repousser les tribus des Tihonou qui harcelaient sans cesse la frontière.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie prise à Médinét Habou*. cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCIII, et t. I, p. 720-721, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXLIII, Lepsius, *Denkm.*, III, 209 *b*, Mariette, *Voyage de la Haute-Égypte*, t. II, pl. 51.

3. *Le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 76, l. 9-10; cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte sous la XIXe dynastie*, p. 50-51, et Eisenlohr-Birch, *the Annals of Ramses III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 48. Les Sâirou du texte égyptien ont été identifiés aux Bédouins du Séîr par Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 593; cf. Max Müller, *Asien und Europa nacht altægyptischen Denkmälern*, p. 135-136, 240.

4. Listes des peuples du midi dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 10-11; Lepsius, *Denkm.*, III, 207, t. I, p. 725-726, *d-e*; Dümichen, *Hist. Ins.*, t. I, pl. XIII, XVI-XVII.

5. *Le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 78, l. 6-8; cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 66-68, et Birch, dans le *Survey of the Peninsula of Sinai*, Texte.

6. *Le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 78, l. 1-5; cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, p. 63-66, et Eisenlohr-Birch, *the Annals of Ramses III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 50. C'est le Gebel-Ataka de nos jours, ainsi qu'Ebers l'a indiqué (Max Müller, *Asien und Europa*, p. 39). Tout ce canton est mal exploré, mais on sait qu'il renferme des travaux de mines et des carrières, dont quelques-unes furent exploitées jusque sous les Sultans Mamelouks.

7. *Le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 77, l. 7-78, l. 1 : cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Egypte sous la XIXe dynastie*, p. 59-63, et Eisenlohr-Birch, *the Annals of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 48-50.

approvisionner « les gens des Terres Divines » des produits innombrables de l'Égypte : il y en avait de toute sorte par dizaines de mille. Cinglant sur la vaste mer de Qodi, ils arrivèrent au Pouânît, sans aucun mal, et ils y procurèrent le chargement de leurs galéasses et de leurs vaisseaux en produits du Tonoutir, de toutes les merveilles inconnues de cette contrée, et en quantités considérables de parfums du Pouânît, qu'ils embarquèrent par dizaines de mille sans nombre. Les fils des princes du Tonoutir vinrent eux-mêmes en Qîmit avec leurs tributs; ils atteignirent sains et saufs le canton de Coptos et ils y abordèrent en paix avec leurs richesses. » C'était vers Saou et Touaou que les marchands et les officiers royaux atterrissaient, comme jadis au temps de la XIIe ou de la XVIIIe dynastie. On y organisait des caravanes de baudets et d'esclaves, qui coupaient au plus court à travers la montagne, par le Val de Rahanou, et qui transportaient les denrées précieuses à Coptos; là, des barques les chargeaient de nouveau et les répandaient dans la vallée. Les travaux publics, interrompus depuis Mînéphtah, recommencèrent avec fureur. Les vaincus fournissaient les ouvriers; les mines, les voyages à la côte des Somalis, le tribut des vassaux rendaient l'argent nécessaire. La Syrie ne fut pas oubliée dans cette reprise d'activité pacifique. La ruine des Khâti y assurait la domination égyptienne et permettait d'y espérer une longue tranquillité. On construisit un temple au moins, à Pakanâna, où les princes du Kharou devaient se réunir pour adorer Pharaon et pour payer chacun leur quote-part des redevances communes[1]; on s'en remit aux Poulasati de garder la route des caravanes, on édifia un vaste réservoir, près d'Âîna, pour l'irrigation du pays voisin[2]. Le Delta absorba le plus clair des subsides : il avait tant souffert des courses libyennes, que la plupart des cités y étaient retombées dans la condition lamentable où elles se trouvaient après l'expulsion des Pasteurs. Héliopolis[3], Bubaste[4], Thmuis[5], Amou[6], Tanis[7] conservent encore quelques débris

1. Ce temple est mentionné au *Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. [illegible] *The Annals of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1re Ser., t. VI, p. [illegible], et [illegible] *Asien und Europa*, p. 204-206, [illegible] Pakanâna [illegible] *Voyage d'un Égyptien*, p. [illegible].

2. *Le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 77, l. 6-7, [illegible] *The Annals of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1re Ser., t. VIII, p. [illegible] *Geschichte Ægyptens*, p. [illegible] *Dictionnaire Géographique*, p. 117-120 [illegible] *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, p. [illegible] *Papyrus* [illegible] pl. XVIII, [illegible] *Voyage d'un Égyptien*, p. 388), sur la route qui conduit d'Égypte en Syrie.

3. WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 506; GRIFFITH, *the Antiquities of Tell el-Yahûdiyeh*, pl. XXI, 8.

4. NAVILLE, *Bubastis*, pl. XXXVIII [illegible]

5. MARIETTE, *Monuments divers*, p. [illegible]

6. PETRIE, *Tanis II*, [illegible]

7. PETRIE, *Tanis II*, pl. VII, n°s 142-144 et p. 29.

des édifices que Ramsès y éleva; il fonda même, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui Tell el-Yahoudiyéh, une basilique en calcaire, en granit et en albâtre, d'un type unique jusqu'à ce jour. Les murs et les colonnes n'en étaient pas ornés de sculptures entaillées dans la pierre, mais la décoration entière, scènes et inscriptions, consistait en morceaux de terre émaillée incrustés dans du ciment : le corps des bêtes et des personnages, le dessin des hiéroglyphes,



LES COLOSSES OSIRIENS DE LA PREMIÈRE COUR À MÉDINET-HABOU [1].

formaient une immense mosaïque polychrome, d'une patine chaude et luisante, d'un relief très léger. Le peu qui en subsiste est d'une grande pureté de trait et d'une délicatesse de tons extraordinaire : il a fallu toute la science des peintres et toute l'adresse technique des céramistes égyptiens pour composer des tableaux bien équilibrés, francs de ligne et de couleur, avec ces milliers de rosaces, de carrés, d'étoiles, de bouts de pâte teintés diversement [2]. Les difficultés à vaincre étaient si réelles que, ce tour de force accompli, on

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.*

2. Le temple était connu au commencement du siècle, et le Louvre en possède des fragments qui proviennent de la collection Salt; redécouvert en 1870, quelques pièces en furent transportées à Boulaq par les soins de Mariette (Brugsch, *an den Herausgeber*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 87-88; E. Brugsch, *On et Onion*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VIII, p. 1-9; Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 109, 241). Le reste a été détruit par les fellahs à l'instigation des amateurs éclairés du Caire, et les débris en sont répartis entre diverses collections privées (Hayter Lewis, *Tel el-Yahoudah — the Mound of the Jew —*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 177-192). Naville, *the Mound of the Jew and the City of Onia*, p. 5-12, l'a explorée en dernier lieu. On a attribué la décoration à une influence chaldéenne; c'est une œuvre purement égyptienne de style et de technique (Maspero, *Archéologie Égyptienne*, p. 257-259).



LE PREMIER PYLÔNE DU TEMPLE DE MÉDINET-HABOU, FAÇADE SUR LA PREMIÈRE COUR.

Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.

ne le renouvela plus : tout ce qu'on voit des œuvres de notre Ramsès à Memphis[1], près d'Abydos[2], à Karnak[3], rentre dans les données ordinaires de l'architecture pharaonique. Il voulut pourtant donner aux parties extérieures du Memnonium qu'il consacra à son culte près de Médinét-Habou les proportions et l'apparence d'un migdol asiatique, sans doute en souvenir de sa campagne syrienne : la chapelle même est un temple du modèle courant avec ses pylônes gigantesques, ses cours dont les piliers sont flanqués de colosses osiriens, sa salle hypostyle, ses cellules mystérieuses où l'on enfouissait les dépouilles des peuples de la mer et des cités asiatiques[4]. La tombe se cache loin de là, dans le Biban-el-Molouk : on y aperçoit peintes sur les murs les mêmes images qu'aux hypogées de Séti I[er] ou de Ramsès II, et de plus, dans une série de petites pièces supplémentaires, les armes du souverain, ses étendards, son trésor, sa cuisine, la préparation des offrandes qu'on lui doit[5]. Le sarcophage, ciselé dans un bloc énorme de granit, a été transporté en Europe au début de notre siècle, et la France et l'Angleterre en ont acheté les morceaux : le couvercle est à Cambridge[6], la cuve au Musée du Louvre[7].

Ce furent des années de tranquillité profonde. Le prince voulait que l'ordre régnât absolu et que justice fût départie à tous strictement. Plus d'exactions, plus d'iniquités criantes : quiconque opprimait le peuple, officier de cour ou seigneur féodal, était destitué sur-le-champ et remplacé par un administrateur de vertu éprouvée[8]. Aussi Ramsès se vante-t-il, sur le mode idyllique, d'avoir planté des arbres en tout lieu et des berceaux, sous lesquels les hommes allaient s'asseoir à l'ombre et au frais; les femmes se promenaient d'un pas assuré où il leur agréait, sans que personne osât les insulter sur le chemin.

1. Débris de constructions et de statues trouvés à Memphis, et dont les légendes sont publiées dans Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. IV, 2, 4.

2. Mariette, *Abydos*, t. I, p. 4-5, 10.

3. Pour la part que Ramsès III prit à la construction des édifices de Karnak, cf. Mariette, *Karnak*, p. 16, 18, 21, 26, 30-31; le temple qu'il édifia en avant du pylône de Ramsès II est décrit dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 10-16.

4. Cf. à ce sujet ce qui est dit au t. II, p. 128-129, de cette *Histoire*. La description s'en trouve dans Jomard, *Description de Thèbes* dans la *Description de l'Égypte*, t. II, p. 58-66, dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 336-344, 719-724, et *Lettres écrites d'Egypte*, 2[e] éd., p. 332-336, dans Rosellini, *Monumenti Storici*, t. IV, p. 8 sqq., dans Brugsch, *Reiseberichte aus Ægyptens*, p. 301-310, dans Dümichen, *Geschichte des Alten Ægyptens*, p. 110-113.

5. Le tombeau de Ramsès III est décrit dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 404-424, 744-751; un autre avait été commencé pour lui, dont les travaux furent promptement suspendus (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 441-442).

6. Birch, *Remarks upon the Cover of the Granite Sarcophagus of Rameses III, in the Fitzwilliam Museum*, 1876.

7. E. de Rougé, *Notice des principaux monuments*, 1872, p. 173-186.

8. *Le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 59, l. 11, pl. 60, l. 1; passage relevé déjà par Brugsch, *die Ægyptologie*, p. 288-290, qui veut y voir une allusion à la présence des étrangers. Il s'agit seulement d'un officier royal, d'un comte (*zaïti*), qui opprimait la province d'Athribis à lui confiée, et qui fut destitué impitoyablement par le souverain.

Les mercenaires shardanes ou libyens demeuraient enfermés dans les châteaux où ils tenaient garnison, et ils obéissaient à une discipline rigoureuse, si bien que personne ne souffrait de la présence de ces barbares en armes au cœur de l'Égypte. « J'ai, continue le maître, relevé chaque misérable de son malheur, je lui ai accordé la vie, je l'ai sauvé du puissant qui l'écrasait, et j'ai garanti le repos à chacun dans sa ville [1]. » Les traits du tableau sont forcés, mais l'ensemble en est vrai. L'Égypte recouvra la paix et la prospérité dont elle avait été sevrée un demi-siècle au moins, depuis la mort de Minéphtah; le roi fut moins heureux que son peuple, et les intrigues de cour lui gâtèrent les derniers jours de sa vie. Un de ses fils, dont nous ignorons le nom, mais que les documents officiels désignent sous le sobriquet de Pentaouîrît, conspira contre lui [2]. Il avait pour mère une femme de rang secondaire, Tîi, qui entreprit de lui gagner la couronne au détriment des enfants de la reine Isît. Un vaste complot s'ourdit auquel s'affilièrent des scribes, des officiers de la garde, des prêtres, des employés de haut grade, indigènes ou étrangers. On essaya d'abord de moyens surnaturels, et le directeur des troupeaux, un certain Panhouibaounou, fort entendu aux choses de la magie, promit d'envoûter Pharaon, pourvu qu'on lui prêtât des grimoires qu'il ne possédait point. On les lui découvrit à la bibliothèque royale; il s'introduisit de nuit dans le harem, et il y fabriqua des figures en cire, dont les unes devaient exciter la haine des femmes contre leur époux, les autres s'acharner après celui-ci et le faire périr de langueur. Un faux frère trahit plusieurs des conjurés; soumis à la torture, ils en désignèrent d'autres, qui dénoncèrent à leur tour Pentaouîrît et ses complices. Tous ensemble, ils comparurent devant une commission de douze membres instituée exprès : six femmes et une quarantaine d'hommes furent condamnés et exécutés. On réserva la peine extrême du code égyptien pour Pentaouîrît et pour les plus coupables : « ils moururent eux-mêmes », et le sens de cette expression nous a été révélé, je crois, par l'aspect d'une des

1. *Le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 78, l. 8, 79, l. 1, et Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 68-73.

2. Les documents relatifs à cette affaire sont un grand Papyrus de Turin, mutilé du commencement, et deux fragments de papyrus, le *Papyrus Lee* et le *Papyrus Rollin*, dont le second est conservé à la Bibliothèque Nationale. Le grand Papyrus a été publié, traduit et commenté par Devéria, *le Papyrus Judiciaire de Turin et les Papyrus Lee et Rollin*, 1868, à qui nous devons d'avoir mis au clair toute cette affaire. Les deux autres fragments, dont le premier est donné dans Sharpe, *Egyptian Inscriptions*, 2nd Ser., pl. LXXXVII-LXXXVIII, ont été étudiés par Chabas, *le Papyrus Magique Harris*, p. 169-275, et *Mélanges Égyptologiques*, 1re sér., p. 1[illegible], puis par Devéria, *le Papyrus Judiciaire de Turin et les Papyrus Lee et Rollin*, p. 123-137. Les trois documents ont été retraduits, après Déveria et Chabas, en anglais par Le Page Renouf, *Abstract of Criminal Proceedings in a Case of Conspiracy*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. [illegible], et en allemand par Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 609-617.

momies déterrées à Déir el-Bahari[1]. Le cercueil qui la renfermait était fort simple, peint en blanc, sans inscription; le cadavre n'avait pas été vidé, selon l'habitude, mais on l'avait enduit tel quel d'une couche épaisse de natron appliquée à même la peau et assujettie par les bandelettes. Il fait vraiment peur à regarder; les mains et les pieds sont serrés par de fortes ligatures et se crispent comme sous l'impression d'une douleur atroce; le ventre se creuse, l'estomac saille en boule, la poitrine se contracte, la tête se renverse en arrière avec une grimace épouvantable, les lèvres rétractées dénudent les dents, et la bouche s'ouvre comme pour un dernier cri. La conviction presque s'impose que l'homme fut revêtu vivant du maillot. Est-ce Pentaouîrit? est-ce un autre prince coupable autant que lui et condamné comme lui à ce supplice infernal[2]? Pour prévenir le retour de ces trames perverses, le Pharaon se résolut à partager le pouvoir avec celui de ses fils qui avait le plus de droits à l'héritage. L'an XXXII[3], il convoqua les chefs militaires et civils, les commandants des troupes étrangères, les Shardanes, les prêtres, les grands de la cour, et il leur présenta solennellement, selon l'usage, son successeur désigné qui s'appelait Ramsès. Il lui posa la double couronne sur le front et il l'assit sur le trône d'Horus à côté de lui. Ce lui fut une occasion de rappeler les exploits qu'il avait accomplis, ses triomphes sur les Libyens et sur les peuples de la mer, les richesses qu'il avait prodiguées aux dieux, puis il exhorta les présents à reporter sur l'enfant la fidélité qu'ils avaient observée toujours envers le père, et à servir le nouveau souverain aussi vaillamment qu'ils l'avaient servi lui-même[5].



LA MOMIE DE RAMSÈS III[4].

1. Cf. la traduction donnée en premier lieu par Devéria, *le Papyrus Judiciaire de Turin*, p. 105, et celles de Lepage-Renouf, *Abstract of Criminal Proceedings in a case of Conspiracy*, dans les *Records of the Past*, 1re Ser., t. VIII, p. 56, et d'Erman, *Beiträge zur Kenntniss des Ægyptischen Gerichtsverfahrens*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 77, note 1, p. 78, et *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 207-208, qui concluent à une condamnation au suicide juridique : on laissait au coupable le choix de son genre de mort, pour éviter à la famille la honte d'une exécution publique. On pourrait admettre une condamnation à une mort *personnelle*, qui n'admettrait pas la substitution d'un tiers consentant à subir la peine prononcée moyennant indemnité à la famille du remplaçant : par malheur, aucun autre texte ne nous permet de prouver que cette coutume existât en Égypte.

2. Maspero, *les Momies Royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 563-566, et pl. XVIII.

3. La date de l'an XXXII est fournie pour cet événement par le *Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 1, l. 1; elle est confirmée par la double date d'un papyrus qu'a publié Maspero, *le Papyrus Mallet*, dans le *Recueil de Travaux*, t. I, p. 53-54.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey*; cf. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, pl. XVII.

5. *Le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 79, l. 4-12; cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'his-*

Le règne à deux dura quatre années seulement[1] ; Ramsès III ne comptait pas beaucoup plus de soixante ans lorsqu'il mourut. Il était encore vigoureux et bien musclé, mais obèse et pesant : la graisse qui le gonflait a fondu, sous l'influence du natron, au cours des opérations nécessaires à l'embaumer, et la peau, distendue à outrance pendant la vie, s'est amassée derrière la nuque, sous le menton, aux hanches, aux articulations des jambes et des bras, en plis énormes imbriqués l'un sur l'autre. Le crâne et les joues, rasés de près, n'offrent aucune trace de cheveux ni de barbe. Le front, sans être ni très spacieux, ni très haut, est mieux proportionné que celui de Ramsès II ; l'arcade sourcilière est moins forte, le nez moins arqué, les pommettes sont moins osseuses, le menton et la mâchoire moins accentués. Les yeux étaient peut-être plus gros, mais on n'ose rien affirmer à cet égard : les paupières avaient été arrachées et les cavités vidées, puis bourrées de chiffons. L'oreille ne s'écarte pas autant du crâne, mais elle a été percée pour qu'on y accrochât des pendants. La bouche, assez ample à l'origine, s'est exagérée pendant la momification par la maladresse de l'un des opérateurs qui l'a déchirée aux commissures. Les lèvres minces laissent apercevoir des dents blanches et bien rangées : la première molaire de droite s'est brisée à moitié ou s'est usée plus vite que les autres[2]. Bref, Ramsès III semble une copie un peu floue de son ancêtre glorieux ; la physionomie accuse plus de finesse et, somme toute, plus d'intelligence, mais elle est moins souple, la taille est moins droite, les épaules sont moins larges, la vigueur était moindre. Comme la personne, ainsi le règne : il est par volonté et de parti pris l'imitation de celui de Ramsès II, avec des ressources en hommes et en argent trop faibles pour qu'il égalât le modèle. Si Ramsès III ne devint pas l'un des plus puissants parmi les héros de l'Égypte thébaine, ce ne fut point faute d'énergie ou d'habileté, mais la faiblesse du siècle où il naquit l'empêcha de donner la mesure pleine de son génie. Son œuvre telle quelle n'en reste pas moins glorieuse. Il avait reçu l'Égypte appauvrie, envahie à l'ouest, menacée vers l'est par un flot de barbares, sans armée, sans navires, sans trésor : quinze ans lui suffirent à la débarrasser des voisins incommodes qui la serraient, à lui

toire de l'Égypte, p. 73-75, et Eisenlohr-Birch, *the Annals of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 51-52.

1. C'est ce qui résulte du document édité par Maspero, *le Papyrus Mallet*, dans le *Recueil de Travaux*, t. I, p. 53-54 ; le terme de quatre années est confirmé par ce fait, que le brouillon d'un panégyrique, destiné à célébrer l'avènement de Ramsès IV, porte la date de l'an IV (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 116-117).

2. Pour la momie de Ramsès III, cf. Maspero, *les Momies royales de Deir el-Bahari*, dans les *Mémoires* de la Mission Française du Caire, t. I, p. 563-566.

refaire des régiments et des escadres, à raffermir sa domination; il la réorganisa avec tant de bonheur, qu'elle subsista plusieurs siècles dans une paix profonde, grâce aux institutions et au prestige qu'il lui avait rendus. Son associé Ramsès IV ne lui survécut guère, puis une série de Ramsès obscurs défila nonchalamment sur le trône, dont l'ordre n'a pas été déterminé encore avec une certitude entière. On admet le plus souvent qu'après Ramsès IV, un Ramsès V, frère de Ramsès III, usurpa la couronne au détriment de ses neveux; ceux-ci auraient recouvré l'avantage presque aussitôt, et se seraient succédé rapidement, Ramsès VI, Ramsès VII, Ramsès VIII, Maritoumou[1]. D'autres, au contraire, croient pouvoir montrer que Ramsès V était le fils de Ramsès IV, et que le prince Ramsès dont on fait ordinairement un Ramsès VI n'a jamais régné; toutefois son fils, celui qu'on traite de Ramsès VII et qu'on affirme avoir été l'un des enfants de Ramsès III, se serait substitué à Ramsès V et serait devenu la souche des derniers Ramessides[2]. Aucun de ceux-ci ne commanda longtemps et ne laissa un nom illustre : on dirait qu'ils se bornèrent à jouir en paix des richesses que leur aïeul avait accumulées[3]. Ramsès IV voulut profiter des relations fructueuses qui venaient de recommencer avec le Pouanît, et il fonda dans la montagne de Bakhni un temple et une station consacrés à Isis, pour faciliter la traversée du désert entre Coptos et Qoçéîr : plus de huit mille hommes partirent par les soins du grand prêtre d'Amon, Nakhtouramsès[4]. C'est la seule entreprise d'utilité publique qu'on puisse attribuer à l'un de ces princes. Leurs statues et leurs portraits nous les montrent épais, trapus, sans grâce, avec des yeux saillants, des lèvres charnues, un nez épaté et vulgaire, une face ronde et d'expression insignifiante : ils gravèrent leurs cartouches çà et là sur les parties nues de Karnak ou de Médinét-Habou, et ils rajoutèrent quelques pierres aux édifices de Memphis, d'Abydos et d'Héliopolis. Tout ce qu'ils avaient d'activité et d'argent, ils le

1. La série des Ramsès a été établie d'abord par Champollion le Jeune (cf. Champollion-Figeac, *l'Égypte Ancienne*, p. 355-356) et par Rosellini (*Monumenti Storici*, t. II, p. 59, et t. IV, p. 135-136). Bunsen (*Ægyptens Stellung*, t. III, p. 119-120) et Lepsius (*das Königsbuch*, pl. XXXVIII-XLI) la fixèrent à treize rois, E. de Rougé à quinze ou seize (*Étude sur une Stèle de la Bibliothèque Impériale*, p. 184, 193-194); le nombre en a été ramené à douze par Maspero (*les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 662), et rabaissé encore par Sethe (*Untersuchungen zur Geschichte und Alterthumskunde Ægyptens*, p. 59-64). Erman pense que Ramsès IX et Ramsès X ont pu être également les enfants de Ramsès III (*die Söhne Ramses III*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 60-61); il se refuse par contre à admettre que le roi Maritoumou ait été le fils de ce souverain, comme Brugsch le veut (*Geschichte Ægyptens*, p. 625).

2. C'est la thèse qu'a soutenue fort habilement K. Sethe, *Untersuchungen zur Geschichte und Alterthumskunde Ægyptens*, p. 59-64. Les monuments de ces Ramsès sont si rares et si ambigus, que je ne vois pas encore quelle est la solution définitive des problèmes qu'ils soulèvent.

3. Pour la durée de leurs règnes, qui tiennent dans la vie de deux grands prêtres, cf. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 663-666.

4. Lepsius, *Denkm.*, III, 219 *e*; cf. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 620-623.

dépensèrent à se creuser des hypogées magnifiques. On les visite encore aux Biban el-Molouk, et il n'y a voyageur qui n'en admire l'étendue ou la décoration. Leurs chapelles funéraires, le temps manqua pour les construire, et ils y suppléèrent en demandant l'hospitalité à leur père : on leur célébra le culte à Médinét-Habou[1]. Le dernier d'entre eux céda le sceptre à un Ramsès nouveau aussi éphémère; puis un Ramsès X et un Ramsès XI renouèrent la tradition des règnes durables. Nulle expédition au dehors, contre le Kharou et contre la Libye, mais leur influence se maintenait par routine sur ces contrées affaiblies : de temps en temps, une ambassade étrangère arrivait à Thèbes et leur apportait des présents, qu'ils enregistraient en toute vanité comme autant de tributs[2]. S'il est vrai que les peuples sont heureux qui n'ont point d'histoire, l'Égypte dut être plus heureuse sous ces faibles descendants de Ramsès, qu'elle n'avait jamais été sous ses Pharaons les plus victorieux.



UN RAMSÈS DE LA XXe DYNASTIE[3].

Thèbes demeura leur résidence préférée : c'est devant son dieu qu'on les couronnait, dans ses palais qu'ils consumaient le meilleur de leurs ans, dans sa vallée funèbre qu'ils allaient se reposer du pouvoir et de la vie. La cité médiocre qu'elle était au début de la XVIIIe dynastie, avait débordé sur la plaine depuis longtemps, et elle s'était

1. Leurs tombeaux sont décrits par Champollion, celui de Ramsès IV dans les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 473-476, 813-821 (cf. Lefébure, *les Hypogées royaux de Thèbes*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, 2e-3e fasc.), celui de Ramsès V dans Champollion, *Monuments*, t. II, p. 490-688 (cf. Lefébure, *les Hypogées*, t. III, 2e fasc.), celui de Ramsès VI dans Champollion, *Monuments*, t. II, p. 490-688 (cf. Lefébure, *les Hypogées*, t. III, 1er fasc., pl. 48-80), celui de Ramsès VII dans Champollion, *Monuments*, t. I, p. 442-446, 803-806 (cf. Lefébure, p. 1-8). Le Musée de Turin possède un plan sur papyrus que Champollion tenait pour celui du tombeau de Ramsès III (Champollion-Figeac, *l'Égypte Ancienne*, p. 348), mais que Lepsius a restitué très judicieusement à Ramsès IV (*Grundplan des Grabes Ramses IV*, dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences de Berlin, 1867; cf. Chabas *Mélanges Égyptologiques*, IIIe sér., t. II, p. 175-202).

2. Ainsi, sous Ramsès IV, l'indication d'un tribut des Lotanou (Lepsius, *Denkm.*, III, 223 *c*, l. 6).

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Emile Brugsch-Bey*; cf. Naville, *Bubastis*, pl. XVI, XXXVIII K. C'est le Ramsès VI de la série adoptée le plus communément.

transformée en une ville immense, aux monuments somptueux, à la population bariolée. Elle avait englobé la plupart des villages voisins, celui d'Ashîrou[1], celui de Madit, même l'Apit du Midi que nous nommons aujourd'hui Louqsor, mais leurs murailles subsistaient; elles se dressaient immuables au milieu des constructions modernes, comme un souvenir des âges héroïques où la fortune des princes thébains tremblait encore dans la balance, où la guerre contre les barons voisins et contre le roi légitime menaçait d'éclater à chaque instant[2]. Les Apîtou conservaient les leurs qui contenaient bien juste le grand sanctuaire d'Amon, la Nsîttaouî; Ashîrou abritait le temple de Mout derrière les siennes, et Apît-rîsit se serrait contre l'édifice consacré par Aménôthès III à son père divin. Des faubourgs s'étendaient entre les enceintes, plus ou moins prospères, plus ou moins denses, sillonnés par les avenues de sphinx qui reliaient l'un à l'autre les trois gros bourgs principaux dont la cité souveraine se composait[3]. C'était partout le même assemblage de huttes grises et basses, interrompu d'espace en espace par quelque mare limoneuse où les bêtes s'abreuvaient et les femmes puisaient l'eau, des rues entières bordées de maisons hautes, des places irrégulières, des bazars, des jardins, des cours, des palais de piètre apparence qui tournaient au dehors des faces borgnes et muettes, mais qui réservaient pour l'intérieur les raffinements du luxe et le confort de la richesse[4]. La population ne dépassait guère une centaine de mille âmes[5], encore fallait-il inclure dans le nombre qui sait combien d'étrangers que le commerce ou l'esclavage y retenaient. La présence du Pharaon attirait quantité de provinciaux qui, venus pour chercher fortune, ne s'en allaient plus; ils implantaient dans la capitale de l'Égypte du midi les types de l'Égypte du Centre et du Nord, ceux de la Nubie, ceux

1. Sur ces agrandissements de Thèbes, cf. ce qui est dit au t. II, p. 305-306, de cette *Histoire*. Le village d'Ashirou était situé au sud du temple de Karnak, auprès du temple de Mout (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 262; Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 73-75). Ses ruines s'étendent autour des débris cotés X dans le plan de Mariette (*Karnak*, pl. B; cf. Brugsch-Révillout, *Données géographiques et topographiques sur Thèbes*, dans la *Revue Égyptologique*, t. I, p. 180), et renferment les Sokhît d'Aménothès III; cf. t. II, p. 306, de cette *Histoire*.

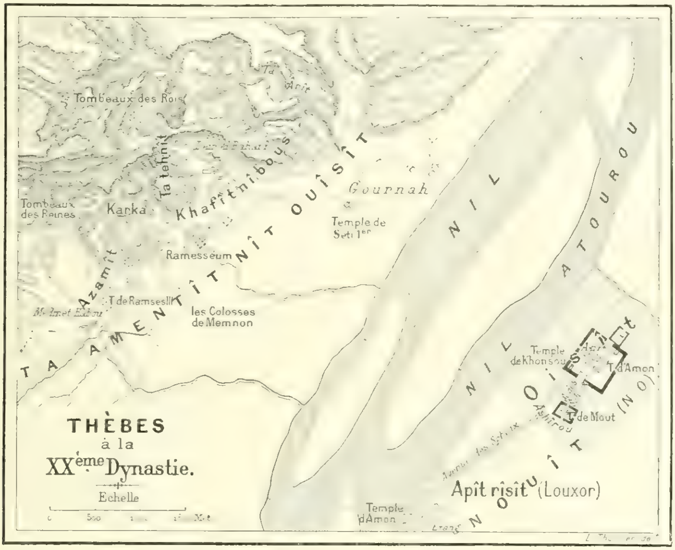
2. Ce sont ces murs que l'on considère généralement comme marquant l'enceinte sacrée des temples : l'examen des ruines de Thèbes nous montre que, sous la XX[e] et sous la XXI[e] dynastie, beaucoup de maisons en briques s'y appuyaient intérieurement et extérieurement, si bien qu'ils devaient être à demi perdus dans les constructions, comme les vieilles enceintes de Paris le sont aujourd'hui.

3. Cf., sur l'époque où ces allées furent tracées, ce qui est dit au t. II, p. 308-309, de cette *Histoire*.

4. Les seules recherches qui aient été faites dans ces ruines, à ma connaissance, sont décrites dans Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. I, p. 184-190.

5. Letronne, après avoir montré que nous ne possédons aucun document ancien qui nous apprenne de façon authentique ce qu'était la population, l'évalue à 200 000 habitants (*Œuvres choisies*, éd. Fagnan, 1[re] partie, t. I, p. 126-136). Le chiffre que j'indique, et qui me paraît être plutôt exagéré, résulte d'une comparaison, établie sommairement, entre la superficie de Thèbes antique et celle des cités provinciales modernes, telles que Siout, Girgéh et Qénéh, dont la population nous est connue par des recensements authentiques, depuis le commencement ou le milieu de notre siècle.

des Oasis, et sans cesse amalgamés aux vieux Thébains, ils y produisaient des familles hybrides, où toutes les variétés des races égyptiennes se confondaient de façon bizarre. Sur vingt officiers ou sur autant de fonctionnaires, dix peut-être étaient des Syriens[1] et des Berbères d'acclimatation récente ou



des descendants de Berbères et de Syriens, et dans la bourgeoisie des noms comme Pakharî, Palamnanî, Pinahsî, Palasiaî, le-Syrien, le-Libanais, le-Nègre, l'Alasien, gardaient la tradition d'une origine étrangère[2]. Le même mélange se retrouvait dans les autres villes, et Memphis, Bubaste, Tanis, Siout devaient présenter un chaos aussi déconcertant que Thèbes[3]. Il y avait à Memphis de

1. Cf., au t. II, p. 458, de cette *Histoire*, le personnage Ben Azana de la ville de Zor-Bisana, et p. 490, le Syrien Arisou qui devint un moment roi en Égypte.

2. Sur quarante-trois individus compromis dans la conjuration magique contre Ramsès III (cf. ce qui en est dit au t. II, p. 479-480, de cette *Histoire*), et dont les noms ont été analysés par Devéria (*le Papyrus Judiciaire de Turin et les Papyrus Lee et Rollin*, p. 158-162), neuf sont étrangers, surtout sémites, et reconnus comme tels par les Égyptiens eux-mêmes, Adiram (p. 150), Balmahara (p. 141), Garapousa (p. 144), le Libyen Iounini (p. 144, 157-158), peut-être Paiarisalama, le Jérusalémite (p. 144, 158-159), Nanaiou peut-être le Ninivite (p. 146-147), Pelouka le Lycien (p. 152-153), Qadendena (p. 156), Ouarana ou Ouaramon (p. 160-161). Pour Khatouaa, Pakhiri, cf. Max Müller, *Asien und Europa*, p. 250, sur Pakharou, cf. Wiedemann, *Stela at Freiburg in Baden*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 31-32, Lieblein, *Dictionnaire des noms propres*, n° 888, p. 286. Sur le nombre et le rôle des étrangers en Égypte, cf. ce que disent Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 197 sqq., et Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Altertum*, p. 156-157, 683-684.

3. L'examen des stèles d'Abydos, publiées par Mariette dans son *Catalogue général*, montre quelle puissance l'élément étranger avait dans cette ville, dès le milieu de la XVIII[e] dynastie.

véritables colonies de marchands phéniciens, cananéens, amorrhéens, assez prospères pour bâtir des temples à leurs dieux nationaux, assez influentes pour gagner à leurs religions des Égyptiens de race pure : elles adoraient Bâal, Anîti, Baal-Zaphouna, Astarté, à côté de Phtah, de Nofirtoumou, de Sokhît[1], et ce que nous constatons à Memphis, nous le soupçonnons à Tanis et à Bubaste. Les étrangers étaient plus clairsemés dans les campagnes, sauf aux endroits où les mercenaires tenaient garnison, mais les esclaves soudanaises ou hittites ramenées par les soldats de la milice avaient introduit chez les fellahs une quantité notable de sang éthiopien ou asiatique[2]. Il suffit d'entrer dans un de nos musées, et d'y comparer les statues des temps memphites à celles de la seconde époque thébaine, pour remarquer des différences sensibles d'aspect entre les deux. Certains personnages de la cour ramesside sont de vrais Sémites, malgré les noms égyptiens dont ils s'affublent, et ils auraient semblé des barbares aux contemporains de Khéops ou d'Ousirtasen. Beaucoup étalent sur leur visage les traits exagérés, brouillés, associés, de deux ou trois des peuples qui se partageaient alors le monde oriental. L'examen des momies produit la même impression de métissage, lorsqu'on s'y livre sans parti pris, et il dénote plus clairement encore la complexité des ingrédients nouveaux que l'histoire politique des derniers siècles avait jetés sur les rives du Nil. Tous avaient été absorbés et comme digérés par le pays, et les générations qui résultaient de ce croisement continuel donnaient assez exactement l'illusion des générations d'autrefois, par le costume, par les mœurs, par le langage, par la religion, par tout ce qui est extérieur, mais le fond chez elles répondait de moins en moins à l'apparence, à mesure que l'immigration s'accroissait volontaire ou forcée. Elles avaient dépouillé peu à peu leur caractère d'avant la conquête : les qualités et les défauts importés du dehors contrebalançaient si bien leurs qualités et leurs défauts innés, que tout s'effaçait et s'annulait en elles. Elles tendaient de plus en plus à devenir ce qu'on les voit maintenant, une masse atone, inerte, sans énergie individuelle, douée de patience, de gaieté, d'âpreté au travail, de bonhomie, mais peu capable de

1. Ces dieux, mentionnés dans le préambule d'une lettre écrite au verso du *Papyrus Sallier n° IV*, *pl. I, l. 6*, ont été signalés par Goodwin (*Notes*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 14); il résulte de la façon dont ils sont introduits qu'ils avaient leurs chapelles à Memphis, comme les dieux égyptiens qui les accompagnent. Pour les autres divinités sémitiques, dont le culte fut pratiqué en Égypte, cf. le t. II, p. 154-159, de cette *Histoire*. Un *lieu-dit* de Memphis s'appelait « le terrain dit *le Terrain des Khatiou* » dans une inscription de l'an III d'Aï (Daressy, *Notes et remarques*, § CXIII, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVI, p. 123), et montre les Hittites à côté des Cananéens.

2. On trouve la mention d'étrangers établis aux champs, dans plusieurs documents administratifs; ainsi il est question, au *Grand Papyrus de Bologne*, de la fuite d'un esclave syrien, cultivateur à Hermopolis (Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, IIIe sér., t. I, p. 232-233).

se gouverner par elle-même et toujours obligée de courber la tête devant des maîtres venus de loin, qui l'oppriment ou l'exploitent sans merci.

Les hautes classes ne s'étaient pas moins modifiées que la bourgeoisie. La noblesse féodale, qui avait chassé les Pasteurs et avancé les frontières de l'empire à l'Euphrate, s'était affaiblie par son effort même et elle avait péri presque entière. Tant que l'Égypte s'était enfermée dans les limites de sa vallée, la puissance de Pharaon n'avait pas été tellement hors de proportion avec celle de ses feudataires, qu'elle leur interdît tout espoir de maintenir leurs privilèges intacts à côté des siens, au besoin contre lui. La conquête de l'Asie, en les assujettissant à combattre eux-mêmes ou à dépêcher leurs troupes au loin, les habitua à l'obéissance passive ainsi que leurs soldats : une discipline stricte était la condition première du succès, au milieu de nations hostiles, à de telles distances de la patrie, et le respect sans bornes qu'ils devaient aux ordres du général leur inspira une soumission irréfléchie à la volonté du souverain. Leur bravoure leur valait de l'argent, des esclaves, des colliers ou des bracelets d'honneur, des places dans la hiérarchie. Le roi ne négligeait d'ailleurs aucun moyen de s'assurer leur dévouement. Il les mariait à ses sœurs, à ses filles, à ses cousines, à toutes les princesses que la pureté de leur origine ne lui faisait pas une loi d'épouser lui-même. Il élisait dans leur harem les nourrices qu'il destinait à ses fils, et ce choix établissait entre eux et lui cette parenté du lait aussi respectée pour le moins que la parenté du sang, chez les Égyptiens comme chez la plupart des peuples orientaux. Il n'était pas nécessaire que l'allaitement fût durable ou même réel pour nouer le lien : la femme approchait l'enfant de sa mamelle pendant quelques instants, et ce simulacre suffisait à faire d'elle la nourrice, la *monâit* effective. La fiction était poussée si loin en pareille matière, qu'on l'appliquait même aux adolescents et aux hommes dans la fleur de l'âge : lorsqu'une Égyptienne adoptait un adulte, la coutume ordonnait qu'elle fît le geste de lui présenter le sein, et il était son fils du moment qu'elle avait accompli pour lui ce semblant d'occupation maternelle. Une cérémonie analogue permettait aux hommes de contracter la qualité de nourricier — *monâi*, ou même de nourrice — *monâit*, de même que leurs femmes; ils glissaient, ce semble, le bout du doigt entre les lèvres de l'enfant[1]. L'affinité constituée, leur fidélité ne se

1. Sur ce genre d'adoption, cf. Maspero, *Notes au jour le jour*, § 25, dans les *Proceedings*, 1891-1892, t. XIV, p. 308-312, puis Wiedemann, *die Milchverwandtschaft im alten Ægypten*, dans *Am Ur Quelle*, 1892, t. III, p. 259-267. La légende en donnait des exemples : Isis, par exemple, avait nourri l'enfant de Malkandre, roi de Byblos, en lui mettant le bout de son doigt dans la bouche.

démentait plus : ils ne considéraient pas leur fonction auprès du suzerain terminée lorsqu'ils s'étaient acquittés de leurs corvées obligatoires, mais ils se complaisaient à le servir au palais comme ils l'avaient servi dans les camps. Ils se groupèrent auprès de lui, à Memphis, à Ramsès, partout où les nécessités du gouvernement l'appelaient ; ils eurent leurs palais à Thèbes, et, quand ils moururent, ils voulurent avoir leurs tombeaux à Thèbes auprès du sien[1]. Plusieurs maisons s'éteignirent, d'autres se résorbèrent par mariage dans la famille régnante : les fiefs, concédés à des parents ou à des favoris de Pharaon, continuèrent d'exister comme par le passé, mais la vieille féodalité ombrageuse et turbulente se changea en une noblesse de cour, qui fréquentait chez le souverain plus souvent qu'elle ne vivait sur ses terres, et dont l'autorité diminua au profit de l'omnipotence royale. A Thèbes même, il n'y a rien d'étonnant si le comte n'était guère qu'un gouverneur, héréditaire ou non : comment en pouvait-il être autrement dans la capitale de l'empire[2]? Mais on constate pareil amoindrissement partout dans les provinces : la levée des soldats, la rentrée des impôts, la plupart des opérations qui touchent à l'administration civile ou militaire devinrent de plus en plus l'affaire de l'État et furent transférées des employés du seigneur à ceux de la couronne. Les rares barons qui résidaient encore, dépossédés ainsi de la plupart de leurs prérogatives, trouvèrent pourtant comme une compensation dans les choses de la religion. Ils avaient été de tout temps les chefs nés des cultes locaux, et leur protocole avait renfermé, à côté des titres qui attestaient leur mainmise sur le temporel des nomes, ceux qui leur attribuaient la suprématie spirituelle. Ce caractère sacré de leur personne prit le dessus à mesure que leur valeur politique s'atténuait, et l'on vit les rejetons des vieilles souches guerrières ou les représentants des lignées nouvelles, à Thinis, à Akhmîm[3], dans le nome de Bâalou[4],

1. L'hypogée d'un prince de Toboui, la petite Aphroditopolis, a été découvert à Thèbes par Maspero, *le Tombeau de Montouhikhopshouf*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. V, p. 435 sqq. ; ceux de deux princes de Thinis ont été signalés dans la même nécropole, et décrits sommairement par Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 525, n° 34, puis l'un d'eux publié par Virey, *le Tombeau de Khem, prince de Thini, dans la Nécropole de Thèbes*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. V, p. 362 sqq.; ces deux derniers sont de l'époque de Thoutmosis III. J'ai relevé, dans des tombeaux inédits de Thèbes, la mention de plusieurs princes d'El-Kab, qui jouèrent un rôle assez important auprès des Pharaons, jusqu'aux débuts de la XX[e] dynastie.

2. Rakhmirî et son fils Manakhpirsonbou furent l'un et l'autre *comtes* de Thèbes sous Thoutmosis III (Virey, *le Tombeau de Rekhmara*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. V, p. 1-3, et *le Tombeau de Ramenkhepersenb*, p. 197 sqq.), mais rien ne prouve qu'il n'y ait pas eu entre eux quelque autre personnage investi des mêmes fonctions et appartenant à une famille différente.

3. Tel est Anhourimôsou, grand prêtre d'Anhouri-Shou et prince de Thinis sous Minéphtah (Mariette-Maspero, *Monuments divers*, p. 26-27 et pl. 78). Le caractère sacerdotal domine presque exclusivement dans les tombeaux des princes d'Akhmîm, contemporains de Khouniatonou et de ses successeurs, dont on a des stèles à Paris et à Berlin : le peu qui en subsistait encore en 1884-1885 est inédit.

4. Griffith, *the Inscriptions of Siût and Dêr-Rifeh*, pl. 18-19, où le côté religieux l'emporte sur le côté militaire, du moins dans le tombeau du prince Nana.

à Hiéracônpolis[1], à El-Kab[2], partout où des monuments nous renseignent sur leur condition, donner le pas à leurs devoirs sacerdotaux sur leurs autres devoirs. La métamorphose était déjà presque complète, sous la XIX[e] et sous la XX[e] dynastie, de la féodalité militaire en une sorte de féodalité religieuse : elle répondait d'ailleurs à une tendance plus générale, qui poussait les Pharaons à accentuer leur rôle de grands prêtres, et à répartir entre leurs fils les pontificats des principales divinités. Sans doute cette prédominance de l'esprit dévot n'empêchait personne de faire le coup de lance pendant la guerre, lorsque les difficulés du moment en imposaient l'obligation[3]; mais si elle n'amortissait pas la vaillance individuelle, elle émoussait le goût pour les armes et pour les aventures qui avait jadis animé le baronnage. Sacrifier, prier, célébrer les rites selon les formes voulues, rendre aux dieux l'hommage qu'ils exigeaient comme ils l'exigeaient, c'était tâche si minutieuse et si complexe que les seigneurs et les Pharaons d'autrefois avaient dû la confier aux hommes spéciaux qui en faisaient métier[4] : maintenant qu'ils l'assumaient pour eux-mêmes, elle accapara tant de leur intelligence et de leur temps qu'ils furent contraints de déléguer à d'autres hommes spéciaux une portion toujours plus notable de leurs fonctions civiles ou guerrières. Tandis que le roi et ses pairs s'occupaient benoitement de culte et de théologie, des généraux de carrière les débarrassaient du souci de mener leurs armées. Comme ces personnages étaient le plus souvent des condottieri éthiopiens, européens, asiatiques, libyens, le pouvoir militaire et par lui l'influence maîtresse dans l'État passa promptement aux mains des barbares : une sorte d'aristocratie soudarde, Shardane et Mashaouasha, vouée rien qu'aux armes, poussa et crût peu à peu aux côtés de l'aristocratie indigène, vouée de préférence au sacerdoce[5].

La richesse était presque incalculable parmi les barons, surtout chez ceux qui appartenaient aux familles sacerdotales. Les tributs et les dépouilles de

1. Horimòsou, prince de Hiéracônpolis sous Thoutmosis III, est surtout premier prophète de l'Horus local (Bouriant, *les Tombeaux d'Hiéracônpolis*, dans les *Études Archéologiques, Historiques et Linguistiques dédiées à M. le Dr Leemans*, p. 39-40).

2. Les princes d'El-Kab de l'époque de la XIX[e] et de la XX[e] dynastie sont avant tout grands prêtres de Nekhabit, ainsi qu'il résulte de l'étude de leurs tombeaux. Ces derniers ont été peu visités, éloignés qu'ils sont de l'hypogée de Pihiri et relégués dans une vallée où l'on ne va guère.

3. Les fils de Ramsès II, Khâmoïsit et Maritoumou, se battaient bravement malgré leurs titres de grand prêtre de Phtah à Memphis et de grand prêtre de Râ à Héliopolis; cf. sur Khâmoisit ce qui est dit au t. II, p. 424-425, de cette *Histoire*, et sur Maritoumou, Erman, *Ausführliches Verzeichniss der Ægyptischen Altertümer*, 1894, p. 92, n° 7347. On verra plus tard que les grands prêtres d'Amon, Hrihor, Piònkhi, Paìnozmou, prenaient le titre de général en chef.

4. Cf. ce qui est dit à propos de ces *hommes au rouleau* au t. I, p. 124-127, de cette *Histoire*.

5. On la trouvera développée entièrement sous la XXI[e] et sous la XXII[e] dynastie; mais elle commença à se former après que Ramsès III eut cantonné les Shardanes et les Qahaka dans certaines villes, où ils tinrent garnison; cf., à ce sujet, ce qui est dit au t. II, p. 472-474, 479, de cette *Histoire*.

l'Asie et de l'Afrique, une fois entrés dans la vallée, n'en ressortaient guère : ils se déversaient sur la population en filets de plus en plus minces à mesure que l'on descendait l'échelle sociale. Les chefs de troupes, les gens de l'entourage royal, le fisc du palais et celui des temples en absorbaient le principal, mais des bribes en arrivaient jusqu'aux simples soldats et jusqu'à leurs parents des campagnes ou des villes[1]. Comme l'infiltration se continua pendant quatre siècles et plus, on ne peut songer sans stupéfaction aux quantités d'or et de métaux qui durent pénétrer aux bords du Nil sous vingt formes diverses[2] : chaque expédition en apportait des relais nouveaux, et l'on se demande où les vaincus réussissaient à s'en procurer dans l'intervalle de deux défaites, sans que la source où ils puisaient paraisse s'être tarie jamais ou seulement appauvrie. Le système des transactions se ressentit de cet afflux, et, bien que le troc demeurât toujours le principe fondamental du commerce intérieur, les manières de l'entendre et de l'opérer se modifièrent de façon appréciable. On commença à tailler des anneaux et des plaquettes d'un poids de *tabonou* déterminé par avance, et, au lieu d'échanger les denrées contre des denrées d'une autre espèce dont on avait besoin, on s'habitua à les acheter contre ces *tabonou* en or, en argent ou en cuivre : même on cota, dans les factures particulières ou dans les reçus officiels, en face des substances ou des objets fabriqués qu'on acceptait en paiement, leur valeur en métal pesé[3]. Cette pratique, trop restreinte encore, laissait disponibles des masses énormes, que l'on gardait en lingots ou en briques, sauf à les débiter en anneaux si cela était nécessaire, ou à les façonner en bijoux et en vases somptueux[4]. L'aisance générale accrut la passion pour l'orfèvrerie, et l'usage des bracelets, des col-

1. Voir, au t. II, p. 86-87, 88, de cette *Histoire*, l'indication des quantités de butin que reçurent les deux Âhmosis d'El-Kab, alors officiers secondaires; une fois, p. 90-91, il est question d'une distribution faite à tout un équipage de navire, qui s'était distingué par une action d'éclat.

2. Les quantités d'or en lingots ou en anneaux, dont les chiffres nous ont été conservés dans les *Annales de Thoutmosis III*, équivalent en gros au poids de 1 100 kilogrammes ou de 3 500 000 francs de notre monnaie, ce qui est loin de représenter la puissance réelle du métal conquis sur l'ennemi : d'ailleurs une bonne partie de l'inscription a disparu, et l'on peut dire, sans trop risquer de se tromper, que les quantités enregistrées dans les parties perdues étaient égales au moins à celles dont la mention nous est parvenue. En évaluant à 2 000 kilogrammes ce que Thoutmosis III avait ainsi reçu ou rapporté, de l'an XXIII à l'an XLII de son règne, on restera certainement en deçà plutôt qu'au delà de la vraisemblance. Mais ces chiffres eux-mêmes ne tiennent compte ni des vases, ni des statues, ni des objets mobiliers ou des armes plaquées d'or. L'argent arrivait en masses moins considérables, mais de grande valeur encore, et il en était de même du cuivre et du plomb.

3. Les faits qui justifient cette manière de voir ont été observés et réunis, pour la première fois, par CHABAS, *Recherches sur les poids, mesures et monnaies des Anciens Égyptiens*, p. 15-46; on trouve dans ce mémoire la traduction d'un registre de la XXe ou de la XXIe dynastie (MARIETTE, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. II, pl. III-IV), qui donne le prix de la viande de boucherie en argent et en or. Depuis lors, de nouveaux exemples ont été rassemblés par Spiegelberg, qui a réussi à dresser une sorte de tarif très élémentaire, pour l'époque de la XVIIIe-XXe dynastie (*Rechnungen aus der Zeit Setis I. Text*, p. 87-93).

4. C'est ainsi que l'on voit, dans les tableaux, des sacs ou des tas de poudre d'or, des lingots en

liers, des chaînes, se vulgarisa dans des milieux où il avait été rare auparavant[1]. On ne vit plus scribe ou marchand si pauvre qui ne voulût avoir son sceau en or, en argent, en cuivre doré. Le chaton parfois était immobile, parfois virait autour d'un pivot; les gens de condition moins humble y incrustaient une pierre avec une devise ou un emblème, un scorpion, un épervier, un lion, un cynocéphale. Les chaînes étaient pour l'Égyptienne ce que la bague était pour son mari, l'ornement par excellence. On en connaît en argent qui dépassent un mètre cinquante de long, d'autres, au contraire, qui mesurent à peine cinq ou six centimètres. Il y en a en or de tous les modules, à tresse double ou triple, à gros anneaux, à petits anneaux, celles-c épaisses et lourdes, celles-là légères et aussi flexibles que le plus grêle jaseron de Venise. La moindre paysanne possédait la sienne, comme les dames nobles, mais il fallait qu'une femme se sentît bien pauvre pour que son écrin ne contînt rien d'autre. La parure de la reine Âhhotpou montre à quel degré de perfection les ouvriers égyptiens atteignaient vers le temps même de l'expulsion des Hyksôs : non seulement ils s'étaient transmis intactes les traditions des bons orfèvres de la XIIe dynastie, mais ils avaient perfectionné certains détails de la technique et ils avaient appris à marier plus savamment les sujets et les tonalités[2]. Rien ne le prouve mieux que les pectoraux du Louvre, ceux que le prince Khâmoïsît et le seigneur Psarou déposèrent dans la tombe d'Apis sous Ramsès II[3]. Les plus communs simulent en petit une façade de temple, encadrée d'un tore ou d'un bandeau plat, surmontée d'une corniche recourbée. Dans l'un d'eux, qui était sans doute un cadeau du roi lui-même, le cartouche-prénom Ousirmarî rallie autour de lui les éléments du tableau qui remplit le cadre. Un épervier à tête de bélier, emblème d'Amonrâ, le soutient et l'enlève; plus bas une grosse uræus et un vautour allongent leurs ailes à droite et à gauche de l'épervier et du cartouche, dans une même idée de protection divine : deux *didou* symbolisent la durée et comblent aux angles les vides de la composition. Les figures sont cernées

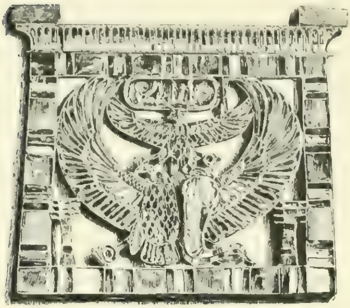
forme de briques, des anneaux et des vases représentés côte à côte, cf., pour n'en citer qu'un exemple, les tableaux du *Trésor* à Médinet-Habou (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 364-367; Dümichen, *Historische Inschriften*, t. I, pl. XXX-XXXIV, et *Resultate*, t. I, pl. XXXVIII-XXXIX et p. 22-23), qui ont rappelé la légende de Rampsinite à la plupart des égyptologues.

1. Cf., sur l'orfèvrerie égyptienne de ces époques, Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 831-839, et Maspero, *Archéologie Égyptienne*, p. 302-314.

2. Les bijoux de la reine Âhhotpou Ire sont représentés en partie au t. II, p. 2, 3, 97, 108, de cette *Histoire*; cf. au t. I, p. 518, ce qui est dit des bijoux de la XIIe dynastie.

3. Ces bijoux, découverts par Mariette pendant les fouilles du Sérapéum, ont été publiés par lui dans *le Sérapéum de Memphis*, 1863, pl. 9, 12, 20; cf. Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art Égyptien*, t. II, et *Texte*, p. 440-441; puis Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 831-833, et Maspero, *les Bijoux égyptiens du Louvre*, dans *la Nature*, t. XLV, p. 230-234.

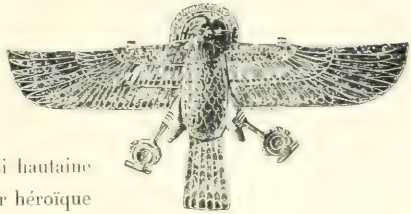
par des cloisons d'or incrustées de pâtes teintées ou de menus morceaux de pierre polis. L'ensemble est élégant, sobre, harmonieux ; les trois motifs principaux se développent de haut en bas, selon une progression des plus ingénieuses. Le cartouche brille juste sous la corniche, avec ses ors mats, l'épervier se déploie et dessine sous lui une première bande de tons chatoyants dont les lignes ondulées légèrement corrigent la raideur du cartouche ; l'uræus et le vautour, comme envolés sur une même paire d'ailes, étreignent l'épervier et le cartouche d'un demi-cercle d'émaux, où les nuances passent du rouge et du vert au bleu sombre, avec une franchise et une entente de la couleur qui font honneur au goût de l'ouvrier. Ce n'est point sa faute si l'aspect général laisse l'impression de la lourdeur, mais la coupe que la tradition religieuse imposait au bijou est si rigide, que nul artifice ne saurait en corriger l'effet au delà d'un certain point. Le type en procède des mêmes conceptions d'où l'architecture et la sculpture sont issues : il est monumental, et il semble avoir été inventé le plus souvent au gré d'êtres gigantesques. Les dimensions, trop puissantes lorsqu'il s'agit d'un homme ou d'une femme ordinaires, se retrouvent en valeur au cou et sur la poitrine des colosses : l'immensité des corps de pierre auxquels elles s'adaptent les allège alors et semble les ramener à leurs proportions naturelles. Aussi les artistes du second Empire thébain se sont-ils débarrassés autant qu'ils l'ont pu de la cage carrée où l'oiseau divin s'enfermait. L'un des pectoraux du Louvre offre simplement l'épervier aux ailes infléchies[2], l'autre n'a plus qu'un épervier à tête de bélier et aux ailes droites ; c'est, chez les deux, le même éclat et la même pureté de lignes, mais le motif, débarrassé du cadre émaillé où il étouffait, a pris quelque chose de plus gracieux et de mieux approprié à l'humanité. La tête du bélier dépasse d'ailleurs par la beauté du travail tout ce que l'on connaît de meilleur dans les musées



PECTORAL DE RAMSÈS II[1].

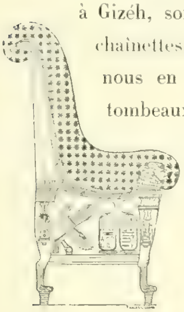
1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le bijou conservé au musée du Louvre* ; cf. Pierret, *Catalogue de la Salle Historique de la Galerie Egyptienne*, p. 124, n° 521, et Mariette, *le Serapéum de Memphis*, 1863, pl. 9.

2. C'est le pectoral reproduit en cul-de-lampe au bas du sommaire de ce chapitre, t. II, p. 452, de cette *Histoire* ; cf. Pierret, *Catalogue de la Salle Historique de la Galerie Egyptienne*, p. 127, n° 534, et Mariette, *le Serapeum de Memphis*, 1863, pl. 20.



L'ÉPERVIER À TÊTE DE BÉLIER DU LOUVRE[1].

de l'Europe et de l'Égypte. Elle est en un or très fin, mais la matière n'est pas ce qu'elle a de plus remarquable : le vieux ciseleur a su la modeler avec autant de largeur, et il lui a prêté une expression aussi hautaine que s'il l'avait détaillée à la grandeur héroïque dans un bloc de granit ou de calcaire. Ce n'est plus de l'art industriel : c'est de l'art sans épithète. D'autres pièces n'en approchent pas, malgré le soin de l'exécution et la cherté des substances employées : ainsi, les boucles d'oreille de Ramsès XII, à Gizéh, sont un assemblage prétentieux de disques, de filigranes, de chaînettes, de perles, d'uræus pendantes[2]. Nous sommes obligés de nous en fier aux sculptures des temples et aux peintures des tombeaux pour juger de ce qu'était la vaisselle qu'on entassait sur les dressoirs des palais : l'or seul et l'argent dans lequel les surtouts, les cratères, les coupes plates, les amphores étaient ciselés, représentait, rien qu'au poids, des sommes trop fortes pour échapper à la cupidité des générations besogneuses qui naquirent après l'époque thébaine[3]. Les motifs étrangers s'y unissent aux indigènes, mais sans jamais y usurper une prédominance choquante. Quand même c'est un dieu phénicien ou un prisonnier asiatique que l'artiste choisit pour modèle, il ne se borne pas à le copier servilement : il le traduit, il l'interprète, et il en fait une œuvre égyptienne.



FAUTEUIL ORNÉ[4].

Le mobilier était à l'avenant : lits et fauteuils en bois rares, rehaussés d'ivoire ou d'os, sculptés, dorés, peints de tons clairs et vifs, recouverts de matelas et de coussins aux étoffes multicolores, importées d'Asie ou fabriquées aux bords du Nil sur des patrons chaldéens[5]; les gens de fortune médiocre

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le bijou du Louvre*; cf. Pierret, *Catalogue de la Salle Historique de la Galerie Égyptienne*, p. 127, n° 535, et Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, 1863, pl. 12.
2. Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 40 *a-b*, et *Catalogue Général*, p. 527-529, n° 1470.
3. Cf., au t. II, p. 255, 263, de cette *Histoire*, plusieurs spécimens de cette vaisselle figurée et des surtouts en métal précieux; les plus beaux exemples en ont été recueillis par Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art Égyptien*, t. II, et *Texte*, p. 430-433, 435-438.
4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des sujets du tombeau de Ramsès III*; cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCLVIII, Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. XCI.
5. Sur le mobilier égyptien de la XIX[e] et de la XX[e] dynastie, cf. Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art Égyptien*, t. II, et *Texte*, p. 438-439, Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 841-844, Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 259-263, Maspero, *Archéologie Égyptienne*, p. 264-270, et surtout Wilkinson, *Manners and Customs*, 2[nd] ed., t. I, p. 408-421, t. II, p. 195-201.

se contentaient seuls des meubles un peu frustes de l'ancien temps. Il semble bien que la maison thébaine fût d'une ordonnance plus riche que la memphite, mais on y observait les mêmes dispositions d'ensemble, et elle renfermait, à côté des pavillons d'habitation pour les maîtres, le même nombre de chambrettes destinées aux esclaves, de greniers, de magasins, d'écuries, d'étables[1]; le décor de la vie s'était altéré, le fond demeurait immuable. Le costume avait moins de simplicité, les robes et les jupons se surchargeaient de gaufrures, de broderies, de rayures, les perruques se gonflaient, s'allongeaient, s'élevaient en structures chanceuses de frisures et de nattes[2]. L'usage du char avait passé dans la routine journalière, et la domesticité, si nombreuse déjà, s'était augmentée d'un personnel nouveau de cochers, de palefreniers, de séices, qui couraient devant le maître pour frayer la route à ses chevaux par les rues populeuses des cités[3]. Comme l'existence matérielle, l'intellectuelle s'était modifiée, et sans s'écarter beaucoup de la direction vers laquelle les savants et les écrivains de l'âge memphite l'avaient orientée, elle était devenue plus variée, plus complexe, plus exigeante, plus ardue d'accès et de maîtrise. Elle avait ses classiques, qu'on apprenait par cœur ou dont on enseignait les doctrines dans les écoles. C'étaient de belles œuvres, car si les uns croyaient les comprendre et les goûter, d'autres ne les entendaient plus et se plaignaient de leur obscurité amèrement[5]. Les modernes, ou bien les imitaient en conscience et s'ingéniaient à exprimer les idées récentes avec les formules consacrées par l'admiration des âges, ou bien s'efforçaient d'improviser des tournures neuves



PERRUQUE ÉGYPTIENNE[4]

1. On s'en convaincra en comparant le plan d'une ville de la XII[e] dynastie, figuré, d'après les relevés de Petrie, au t. I, p. 315, de cette *Histoire*, avec les plans des maisons de la XVIII[e] dynastie qui ont été notés par le même PETRIE, *Tell el-Amarna*, pl. XXXVIII-XLII.

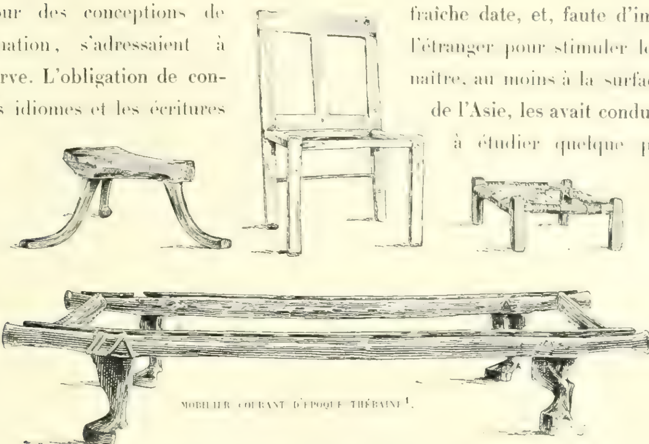
2. Pour le costume de cette époque, cf. WILKINSON, *Manners and Customs*, 2[nd] ed., t. II, p. 322-339, et surtout ERMAN, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Altherthum*, p. 287-310. On en verra des spécimens dans les diverses vignettes de cette *Histoire*, t. I, p. 180, 185, 188, 189, 194, t. II, p. 96, 227, 269, 328, et plus loin, p. 501, 510-517, 519, 520, 522, 531-533.

3. Les tableaux d'El-Amarna nous montrent le roi, la reine et les princesses se promenant sur leurs chars, avec leur escorte de soldats et de coureurs (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 92-93). On voit souvent, dans les peintures des tombeaux, le char et le cocher d'un haut personnage qui l'attendent, tandis qu'il inspecte un champ ou un atelier, ou qu'il va recevoir une récompense au palais (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXLIV, n° 1, et t. I, p. 263; ROSELLINI, *Monumenti Civili*, pl. CXVI, n° 5, et p. 238 sqq.; LEPSIUS, *Denkm.*, III, 104-105, 108).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de M. de Mertens*; cf. ERMAN, *ausführliches Verzeichniss der Ægyptischen Altertümer*, n° 6911, p. 89.

5. Cf. au *Papyrus Anastasi*, *n° I*, *pl. X*, *l. 9*, *pl. XI*, *l. 8*, le passage où un scribe, contemporain de Ramsès II, avoue que peu de personnes peuvent comprendre les vieux écrits attribués au prince Didifhorou, fils de Mykérinos, et dont un au moins, le chapitre LXIV du *Livre des Morts*, est parvenu jusqu'à nous (CHABAS, *Voyage d'un Égyptien*, p. 43-46).

pour des conceptions de fraîche date, et, faute d'imagination, s'adressaient à l'étranger pour stimuler leur verve. L'obligation de connaître, au moins à la surface, les idiomes et les écritures de l'Asie, les avait conduits à étudier quelque peu



MOBILIER COURANT D'ÉPOQUE THÉBAINE[1].

les littératures de la Phénicie ou de la Chaldée[2]. Ils leur avaient emprunté des conjurations magiques[3], des recettes de médecin[4], des légendes dévotes où les divinités de la Syrie telles qu'Astarté jouent le premier rôle[5]. Ils s'y étaient surtout approvisionnés de mots et de locutions qu'ils semaient à profusion dans leurs discours et dans leurs écrits. Ils trouvaient honnête de ne plus appeler une porte *ro* mais *tirâ*, de ne plus s'accompagner sur une harpe *bonît* mais sur le *kinnôr*, de faire le *shalâm* en saluant le souverain au lieu de lui crier los, *aaou*. Ils sémitisaient à outrance, et l'on se scandalisait de leur affectation d'autant moins, que la présence des captifs et les mariages avec des Cananéennes familiarisaient une partie de la population dès l'enfance aux sons et aux images des langues qu'ils pillaient sans vergogne[6]. Cet artifice, s'il répandit quelque apparence d'originalité

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après des photographies d'objets conservés aux musées de Berlin et de Gizeh.*

2. Cf. ce qui est dit sur ce sujet au t. II, p. 167, de cette *Histoire*. Plusieurs morceaux littéraires ou religieux découverts à El Amarna servaient aux études des scribes égyptiens qui se préparaient au métier de drogman; cf., à ce sujet, ce qui est dit au t. II, p. 275-276, de cette *Histoire*.

3. *Papyrus Magique Harris*, éd. Chabas, pl. C, l. 1-5; la formule conservée sur cette page parait être une transcription en caractères hiéroglyphiques d'une conjuration en caractères cunéiformes.

4. *Papyrus Ebers*, pl. LXIII, l. 8 sqq., où le compilateur a inséré, parmi d'autres formules, une recette, d'ailleurs assez insignifiante, qui lui avait été fournie par un *Asiatique de Byblos*.

5. Birch, *Varia*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 119-120, d'après des fragments conservés alors dans la collection de Tyssen Amherst.

6. La manie sémitisante des scribes thébains a été signalée par Maspero, *du Genre Épistolaire chez les Anciens Égyptiens*, p. 8-10, puis par Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 682-684. Une partie des mots qu'ils avaient ainsi introduits dans la langue ont été recueillis et étudiés par Erman, *Semitische Lehnwörter im Ægyptischen*, dans la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XLVI, p. 618-644, et par Bondi, *dem Hebräisch-phönizischen Sprachzweige angehörige Lehnwörter in Hieroglyphischen und Hieratischen Texten*, 1886. On ne paraît pas avoir remarqué que plusieurs d'entre eux trahissent une origine araméenne, dès la XVIIIe dynastie.

sur leurs écrits, ne changea rien à leurs procédés de composition : leur idéal poétique resta ce qu'il avait été pour leurs ancêtres, et aujourd'hui que la mélopée de la phrase et la tournure d'esprit propre à chaque génération nous échappent, nous éprouvons souvent de la peine à discerner les qualités qui leur valurent la vogue auprès des contemporains. La bibliothèque d'un lettré, sous ces derniers Ramessides, à supposer qu'elle fût complète, contenait pêle-mêle, avec les livres de piété que nul ne devait ignorer s'il souhaitait le salut de son âme[1], des recueils d'hymnes, des romans, des chants de victoire ou d'amour, des traités de morale ou de philosophie, des collections de lettres et de pièces administratives, comme celle d'un Égyptien de l'époque memphite[2], seulement la langue en était plus molle et moins concise, l'allure plus dégagée, l'inspiration plus longue et mieux balancée. Les grandes odes à la divinité qu'on lit sur les papyrus thébains décèlent, mieux peut-être que la poésie profane, ce que le génie égyptien avait gagné en ampleur et en richesse de forme, sans presque rien ajouter aux réserves d'idées sur lesquelles il vivait depuis son enfance. Telle d'entre elles, qui est dédiée au Soleil souverain Harmakhis, au lieu de s'en tenir, comme jadis, à l'énumération des actes du Disque et de ses vertus, s'enhardit à en retracer la carrière journalière et le triomphe final, dans les mêmes termes que s'il s'agissait des campagnes victorieuses ou de l'apothéose d'un Pharaon[3]. Elle le saisit à son réveil, vers le moment qu'il s'arrache aux étreintes de la nuit. Debout dans la cabine du bateau sacré, « le beau bateau des millions d'années », enveloppé dans les replis du serpent Mihni, il glisse en silence sur le flux éternel des eaux célestes, guidé et défendu par ces bataillons de génies secondaires dont les peintures nous révèlent les figures bizarres. « Le ciel est en allégresse, la terre est en joie, les dieux et les hommes sont en fête, afin de rendre gloire à Phrâ-Harmakhis, lorsqu'ils le voient se lever dans sa barque et qu'il a renversé ses ennemis à son heure! » Ils l'accompagnent d'heure en heure, ils combattent avec lui le bon combat contre Apopi, ils l'acclament après chaque blessure qu'il inflige

1. On trouve, dans les rubriques de plusieurs livres religieux, celui de l'Hadès par exemple (Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. II, p. 54-57, etc.), des promesses de salut et de prospérité pour l'âme de celui qui les aura appris, « étant encore sur terre ». Une formule de sens identique reparaît à la fin de plusieurs chapitres importants du *Livre des Morts* (Guieysse, *Rituel Funéraire Egyptien, Chapitre 64e*, p. 58-59).

2. Cf. ce qui est dit au t. I, p. 398-401, de cette *Histoire*. La composition des bibliothèques est indiquée par la nature même des collections de papyrus découvertes de temps en temps par les Arabes et vendues aux traitants européens, Collection Sallier, Collections Anastasi, Collection Harris; elles ont été acquises pour la plupart par le British Museum ou par le Musée de Leyde, et elles ont été publiées en partie dans les *Select Papyri* du premier, ou dans les *Monuments Egyptiens* du second.

3. L'hymne à Harmakhis est conservé au Musée de Berlin et publié dans Lepsius, *Denkm.*, VI, 115-117 *a*; il a été traduit par Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. II, p. 454-

au monstre, ils ne l'abandonnent point quand l'Occident l'engloutit dans ses ténèbres[1]. On dirait par instants, à la précision des images et à l'abondance des détails, une page du poème de Pentaouirît, ou l'une des inscriptions dans lesquelles Ramsès III célébrait la défaite des hordes asiatiques et libyennes.

Les Égyptiens aimaient qu'on leur contât des histoires : c'étaient de préférence des aventures merveilleuses où leur curiosité s'intéressait, des bêtes parlantes, des dieux déguisés, des revenants, de la magie[1]. Un roi qui se désolait de n'avoir point d'héritier, ne l'a pas plus tôt obtenu de la faveur du ciel que les Sept Hâthor, régentes du sort, troublent son contentement par leurs prédictions : l'enfant mourra d'un serpent, d'un chien ou d'un crocodile[2]. On essaye de le prémunir contre la fatalité en l'enfermant dans une tour, mais, dès qu'il est majeur, il se procure un chien, s'en va chassant au monde, épouse la fille du Sire de Naharaîna : son destin l'attaque une première fois sous forme de serpent, et la princesse tue le serpent, une seconde fois sous forme de crocodile, et le chien tue le crocodile, puis, comme il faut que les oracles s'accomplissent, dépêche son maître sans y penser[3]. Ou bien ce sont deux frères, Anoupou et Bitiou, qui vivaient en paix au fond d'une ferme, jusqu'au jour où la femme de l'aîné s'éprend du cadet et s'offre à lui ; soudain qu'il refuse, elle se plaint au mari qu'il lui ait fait violence, et il n'aurait pas à se louer de sa vertu si ses bestiaux ne l'avertissaient du danger, et si Phrâ-Harmakhis ne l'entourait d'une eau pleine de crocodiles au moment critique. Il se mutile pour prouver son innocence, puis il annonce que désormais il mènera une existence mystérieuse loin des hommes : il se retirera au Val de l'Acacia, posera son cœur sur la plus haute fleur de l'arbre, et qui voudra

4-7, et *Histoire Ancienne des Peuples de l'Orient*, 4e éd., p. 280-284. Un hymne à Phtah de même style, également déposé à Berlin (Lepsius, *Denkm.*, VI, 118-121), a été interprété par Pierret, *Études Égyptologiques*, p. 1-19. Enfin l'hymne à Amon des Papyrus de Boulaq (Mariette, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. II, pl. 11-13) a été traduit en français par Grébaut, *Hymne à Amon-Râ des Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, 1876 (1re seule partie), en allemand par Stern, *ein Hymnus auf Amon-Ra*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 74-81, 125-127, en anglais par Goodwin, *Translation of an Egyptian Hymn to Amon*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. II, p. 250-263, et *Hymn to Amen Ra*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. II, p. 127-136.

1. Les restes de la littérature romanesque des Égyptiens ont été recueillis et traduits en français par Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2e éd., 1889, puis rendus en anglais par Flinders Petrie, *Egyptian Tales*, I-II, 1895.

2. Sur le rôle de fées marraines, que les Sept Hathor jouent en Égypte, cf. Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2e éd., p. lxv-lxvii ; pour les moyens, sinon d'éviter, du moins de retarder l'exécution des arrêts du destin, cf. ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 212-213, de cette *Histoire*.

3. Le *Conte du Prince prédestiné* a été découvert au *Papyrus Harris n° 500* du British Museum et publié par Goodwin, *Translation of a Fragment of an Egyptian Fabulous Tale, the Doomed Prince*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 349-356 (cf. les *Records of the Past*, 1st Ser., t. II, p. 153-160), puis traduit et commenté par Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 1-47, et complété par Ebers, *das alte Ægyptische Märchen vom verwunschenen Prinzen, nacherzählt und zu Ende geführt*, dans les *Westermann's Monatshefte*, oct. 1881, p. 96-103, cf. Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2e éd., p. 223-234, et Petrie, *Egyptian Tales*, 2d Ser., p. 13-35.

le lui voler aura affaire à lui. Cependant les dieux en promenade ici-bas s'apitoient sur son isolement; ils pétrissent à son intention une femme si belle, que le Nil s'amourache d'elle et lui vole une boucle de cheveux qu'il charrie en Égypte. Pharaon recueille la boucle, s'enivre de l'odeur qu'elle exhale, mande ses gens à la découverte, épouse la créature, apprend d'elle sa condition et son origine, fait couper l'Acacia : dès que la fleur a touché la poussière, Bitiou s'affaisse et meurt. Aussitôt des prodiges annoncent le désastre à l'aîné : le vin se trouble, la bière dépose, il saisit ses souliers, son bâton, et part à la quête du cœur. Il le trouve au bout de sept ans, le ravive dans un vase d'eau, le verse dans la bouche du cadavre, qui se ranime. Bitiou désormais ne songe plus qu'à se venger; il se métamorphose en bœuf Apis, et, conduit à la cour, il reproche à la reine le crime qu'elle a commis contre lui. La reine exige qu'on l'égorge; deux gouttes de sang jaillissent devant le palais et produisent en une seule nuit deux perséas splendides, qui renouvellent l'accusation à voix haute. La reine les abat, mais un copeau lui saute dans la bouche et bientôt elle accouche d'un enfant qui n'est autre que son mari réincarné. Quand il succède au Pharaon, il assemble son conseil, révèle sa condition, et punit du dernier supplice celle qui fut sa femme d'abord, sa mère ensuite[1]. Le héros se meut au milieu de ces incidents sans paraître les considérer comme étranges, et de fait ils n'avaient rien qui heurtât les probabilités de la vie courante. On connaissait dans chaque ville des sorciers qui savaient se transfigurer en bêtes, ou ressusciter les morts[2] : les complices de Pentaouîrît n'avaient-ils pas recouru à des pratiques d'envoûtement afin de pénétrer dans le palais royal et d'en finir avec Ramsès III[3]? Les contes de la fantaisie la plus extravagante ne différaient de la réalité que pour accumuler en une douzaine de pages plus de miracles qu'on n'était accoutumé à en voir pendant des années : la multiplicité des prodiges donnait à la narration son coloris d'invraisemblance romanesque, et non pas les prodiges mêmes[4]. Seule la qualité des personnages sort de l'ordinaire : ce sont des fils de roi, des princes syriens, des Pharaons, quelquefois un Pharaon vague et sans individualité, qu'on

1. Le *Papyrus d'Orbiney*, qui contient le *Conte des deux Frères* (*Select Papyri*, t. II, pl. IX-XIX), a été découvert et interprété par E. de Rougé, *Notice sur un monument égyptien en écriture hiératique*, dans l'*Athenæum Français*, 1852, et dans la *Revue Archéologique*, 1re sér., t. VIII, p. 30 sqq. Il a été traduit ou analysé depuis lors par une dizaine d'égyptologues, et l'on en trouvera la traduction avec une bibliographie dans Maspero, *les Contes populaires de l'Egypte Ancienne*, 2e éd., p. 1-32, ainsi que dans Petrie, *Egyptian Tales*, 2nd Ser., p. 36-86.

2. Cf. au t. I, p. 269-270, 282, de cette *Histoire*, les résurrections qu'opère le magicien Didi.

3. Cf. ce qui est dit, au sujet de cette conjuration, dans le t. II, p. 479, de cette *Histoire*.

4. Sur cette façon d'apprécier le merveilleux des contes égyptiens, cf. Maspero, *les Contes populaires de l'Egypte Ancienne*, 2e éd., p. LVII sqq., et Petrie, *Egyptian Tales*, 2nd Ser., p. V-VI.

désigne par un titre, *Pîrouîâoui*, *Prouîti*[1], le plus souvent un Pharaon déterminé choisi parmi les plus illustres[2]. On supposait qu'un jour Khéops, s'ennuyant dans son palais, avait réuni ses fils pour leur demander de lui dire quelque chose qu'il ignorât : ils lui avaient décrit l'un après l'autre les prodiges accomplis par des magiciens illustres sous Kanibrî, sous Snofroui, puis Mykérinos lui avait affirmé qu'un certain Didi florissait encore non loin de Méîdoum, capable d'en remontrer à tous les enchanteurs d'autrefois[3]. La plupart des souverains avaient ainsi leur cycle de légendes plus ou moins bizarres, Sésostris, Aménôthès III, Thoutmosis III, Amenemhâît Ier, Khîti, Sahourî, Ousirkaf, Kakiou[4]. Les lettrés arrangeaient ces romans, les jongleurs les récitaient, le peuple s'en repaissait comme d'histoires véridiques, et par la suite les chroniqueurs partagèrent son erreur : ils les introduisirent dans les Annales, et ils suppléèrent les lacunes de la tradition authentique par les renseignements singuliers qu'ils leur empruntèrent[5]. Souvent le récit affectait des allures plus prestes et tournait à l'apologue. On imaginait déjà que les membres s'étaient ligués contre la tête et qu'ils lui avaient disputé la suprématie pardevant le jury : les parties avaient plaidé leur cause tour à tour, et l'arrêt avait été promulgué selon les formes[6]. Les animaux tenaient leur rôle dans cette comédie universelle. On leur attribuait les passions ou les ridicules de l'humanité, et le conteur faisait discourir le lion, le rat, le chacal, pour tirer de leurs propos de brèves leçons de morale pratique : La Fontaine eut sur les bords du Nil des devanciers dont il ne soupçonnait guère l'existence[7].

1. Pour la valeur de ces deux titres, cf. ce qui est dit au t. I, p. 263-264, de cette *Histoire*.

2. Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2e éd., p. XXXV sqq.

3. C'est le *Conte du roi Khoufoui et des Magiciens*, découvert et publié par Erman, *ein neuer Papyrus des Berliner Museums*, dans la *National Zeitung* de Berlin n° du 14 mai 1886, puis *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 498-502, et enfin *die Märchen des Papyrus Westcar*, I-II, 1890, et Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2e éd., p. 51-86, et F. Petrie, *Egyptian Tales*, 1st Ser., p. 9-40.

4. Sésostris-Ramsès II apparaît dans le *Conte de Satni-Khâmois* (Maspero, *les Contes populaires*, 2e éd., p. 195 sqq.), Aménôthès III dans le *Conte des Impurs* (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 448-449, de cette *Histoire*). Thoutmosis III dans le *Conte de Thoutti* (cf. t. II, p. 277, de cette *Histoire*), Amenemhâît Ier, avec son fils Ousirtasen Ier, dans les *Mémoires de Sinouhît* (cf. t. I, p. 471-473, de cette *Histoire*), Khîti dans le *Papyrus n° 1 de Saint-Pétersbourg*, encore inédit (cf. t. I, p. 448, de cette *Histoire*); enfin la naissance de Sahourî, d'Ousirkaf et de Kakiou est racontée dans le *Conte du roi Khoufoui et des Magiciens* (cf. t. I, p. 387-389, de cette *Histoire*).

5. Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2e éd., p. XXXV-XL, et *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 56-64, 121-138. J'aurai l'occasion de revenir plus longuement sur cette matière, dans le troisième volume de cette *Histoire*.

6. Cette version de la *Fable des Membres et de l'Estomac* a été découverte sur une tablette d'écolier conservée au Musée de Turin, et publiée par Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 260-264.

7. Le premier parmi les égyptologues qui ait revendiqué pour l'Égypte l'origine d'une partie de nos fables est Zündel, *Esope était-il Juif ou Égyptien?* dans la *Revue Archéologique*, 2e sér., t. III, p. 354-369; cf. Lauth, *über die symbolische Schrift der Alten Ægypter*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Munich, 1868, t. I, p. 357-358. La *Fable du Lion et du Rat* a été découverte dans un Papyrus démotique de Leyde (I 384, p. XVIII, l. 11-34, cf. Leemans, *Monuments Égyptiens*, t. I, pl. CCXXIII), par Lauth, *über die Thierfabel in Ægypten*, dans les *Sitzungsberichte*

Et de même que chez nous Granville illustrait La Fontaine, en Égypte le dessinateur apportait l'aide de son calame au fabuliste, et accusait par des croquis enlevés lestement l'intention maligne que le langage ne mettait pas assez en relief[1]. Où l'un avait indiqué en trois mots comment le chacal et le chat avaient eu l'habileté d'imposer leurs services aux bêtes qu'ils voulaient dévorer à l'aise, l'autre montrait le chacal et le chat dans l'attirail du paysan, le bissac au dos, le bâton à l'épaule, derrière une harde de gazelles ou une bande de belles oies grasses : on sentait tout de suite combien les pauvrettes



LE CHAT ET LE CHACAL S'EN VONT AUX CHAMPS AVEC LEURS TROUPEAUX[2].

étaient en sûreté. Le bœuf amenait au tribunal de son maître un chat qui l'avait dupé, et son intelligence notoire nous encourage à imaginer qu'il finissait par être puni lui-même, pour le méfait dont l'autre s'était rendu coupable : la mine confite et sournoise du minet, la tête d'âne et l'allure importante du juge, sa canne et son costume de haut et puissant seigneur précisaient le récit, et rappelaient aussitôt ce qu'on voyait chaque jour à l'audience du comte de Thèbes. Ailleurs un âne, un lion, un crocodile, un singe préludent à

de l'Académie des Sciences de Munich, 1868, t. II, p. 50-51, puis retraduite en français et en allemand par Brugsch, *la Fable du Lion et de la Souris d'après un manuscrit démotique*, dans la *Revue Archéologique*, 2ᵉ sér., 1878, et *Æsopische Fabeln in einem Ægyptischen Papyrus*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 47-50, et Brugsch, *Erklärung*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 87, et Lauth, *an die Redaktion*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 92-93). Le même papyrus renferme d'autres fables, intercalées dans un dialogue où le chacal et la chatte jouent le rôle d'interlocuteur : le sens général en a été indiqué par Lauth, *über die Thierfabel in Ægypten*, p. 49-51, et la traduction de parties considérables en a été donnée par Revillout, *Entretiens philosophiques d'une chatte éthiopienne et d'un petit chacal koufi*, dans la *Revue Egyptologique*, t. I, p. 153-159, t. IV, p. 82-88.

1. Le premier qui ait songé à rapprocher les caricatures égyptiennes de la fable est Lauth, *die Thierfabel in Ægypten*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Munich, 1868, t. II, p. 45-49 : son opinion n'a pas été remarquée suffisamment jusqu'à ce jour. Les caricatures sont conservées sur deux papyrus, l'un du British Museum, l'autre de Turin, qui ont été publiés par Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XXIII, et par des ostraca dont un seul, celui de l'ancienne collection Abbott, aujourd'hui à New-York, a été reproduit par Prisse d'Avennes, *Notice sur le Musée du Kaire* (Extrait de la *Revue Archéologique*, 1846), p. 17, et par Maspero, *l'Archéologie Egyptienne*, p. 164-165. Elles ont été étudiées par Déveria dans Champfleury, *Histoire de la Caricature Antique*, 2ᵉ éd., p. 20-28, et par Ollivier-Beauregard, *la Caricature Égyptienne, historique, politique et morale*, 1894, où l'interprétation outre le sens et la valeur des documents, à force d'ingéniosité.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XXIII.



LE CHAT DEVANT L'ÂNE, SON JUGE[1]

un concert de musique instrumentale et vocale. Un lion et une gazelle jouent aux échecs. Une chatte du monde, coiffée d'une fleur, s'est prise de querelle avec une oie : on en est venu aux pattes, et la volatile malheureuse, qui ne se croit pas de force à lutter, culbute d'effroi. Les dessinateurs, une fois lancés, ne s'étaient plus arrêtés et ils avaient poussé aussi loin que possible dans la satire : la royauté elle-même n'avait pas échappé à leurs atteintes. Tandis que les littérateurs se moquaient des soldats, en vers et en prose[2], les caricaturistes parodiaient les combats et les scènes triomphales, qui s'étalaient sur la face des pylônes à la louange des Ramsès ou des Thoutmosis. Le Pharaon de tous les rats, juché sur un char traîné par des chiens, charge à fond une armée de chats : il les crible de ses traits, dans l'attitude héroïque d'un conquérant, les foule aux pieds de son attelage, et devant lui ses légions attaquent un fort défendu par des matous, du même entrain dont les bataillons égyptiens montaient à l'assaut des citadelles syriennes[4]. C'était une morale en images, qui n'empêchait point les écrivains de s'abandonner à leur inspiration et de



UN CONCERT D'ANIMAUX MÉLOMANES[3]

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XXIII.
2. Cf. les fragments de lettres que j'ai cités à ce propos au t. II, p. [illegible], de cette *Histoire*.
3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XXIII.
4. C'est la scène qui sert d'en-tête au présent chapitre, cf. t. II, p. [illegible], de cette *Histoire*.

rédiger de gros manuels, ainsi qu'au temps de Kaqimni ou de Phtahhotpou[1]. L'un de leurs livres, où le vieil Ani consigna ses Instructions pour son fils Khonshotpou, est conçu en forme de dialogue, et défile le chapelet ordinaire de lieux communs sur la vertu, sur la tempérance, sur la piété, sur le respect dû par les enfants à leurs parents ou par les humbles aux puissants de ce monde[2]. Le langage en est ingénieux, pittoresque, parfois éloquent : il jette toujours une lumière vive sur des recoins obscurs de la vie égyptienne où le témoignage des monuments ne nous permet pas de pénétrer. « Garde-toi de la femme qui sort sans qu'on le sache en sa ville, ne la suis pas elle ou sa pareille, ne t'expose pas à savoir ce qu'il en coûte à l'homme qui affronte un Océan dont on ne connaît point le tour[3]. La femme qui a son mari au loin t'envoie des billets et t'appelle à elle chaque jour, sitôt qu'elle n'a pas de témoins : si elle vient à t'empêtrer dans son filet, c'est un crime qui entraîne la peine de mort, dès qu'on l'apprend, quand même elle ne l'aurait pas consommé jusqu'au bout, car les hommes commettent toute sorte de forfaits rien que pour ce seul appât[4]. » — « Ne te montre point querelleur dans les brasseries, de peur qu'on ne dénonce ensuite des paroles qui sont issues de ta bouche et que tu n'as plus conscience d'avoir prononcées. Tu chois, les membres rompus, et personne ne te tend la main, mais tes compagnons de beuverie sont là qui disent : « Au large l'ivrogne! » On vient te querir pour traiter affaire avec toi, et l'on te trouve vautré à terre comme un petit enfant[5]. » Ani s'émeut en parlant de ce que tout homme doit à sa mère : « Lorsqu'elle t'a porté comme on doit porter, elle s'est donné en toi un lourd fardeau sans pouvoir s'en décharger sur moi. Quand tu naquis, après tes mois révolus, elle s'est assujettie au joug vraiment, son sein a été dans ta bouche trois années; bien que l'horreur de tes ordures allât croissant, elle n'a point dégoûté son cœur

1. Cf. ce qui est dit de ces personnages au t. I, p. 399-401, de cette *Histoire*.

2. Ce papyrus, qui est conservé aujourd'hui au Musée de Gizéh, a été découvert et publié par Mariette, *les Papyrus Egyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, pl. 15-23. Il a été traduit en entier par E. de Rougé, *Étude sur le papyrus du Musée de Boulaq*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1872, t. VII, p. 340-351, et par Chabas, *l'Égyptologie*, t. I-II, en partie par Brugsch, *altägyptische Lebensregeln in einem hieratischen Papyrus des Vice-Königlichen Museums zu Bulaq*, dans *Zeitschrift*, 1872, p. 49-58, et, après tous ces savants, paraphrasé longuement, sans résultats nouveaux, par Amélineau, *la Morale Égyptienne, quinze siècles avant notre ère, Étude sur le Papyrus de Boulaq n° 4*; les fragments que j'en donne ici ont été insérés déjà dans le *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 192-194.

3. J'ai dû commenter la phrase plus que la traduire, afin de la rendre intelligible. Le texte dit de façon très brève : « Ne connais point l'homme qui affronte une eau d'Océan, point n'est connu son contour. » *Connaître l'homme*, c'est ici *connaître l'état de l'homme* qui fait une action.

4. *Le Papyrus moral de Boulaq*, p. II, l. 13-17; cf. Mariette, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, pl. 16, Chabas, *l'Égyptologie*, t. I, p. 55-87.

5. *Le Papyrus moral de Boulaq*, p. III, l. 6-11; cf. Mariette, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, pl. 17, Chabas, *l'Égyptologie*, t. I, p. 101-109.

jusqu'à dire : « Qu'est-ce que je fais là? » Lorsque tu te rendais à l'école, pour t'instruire aux écritures, elle était après toi chaque jour avec les pains et la bière de ta maison. Maintenant te voilà homme fait, tu as pris une femme, tu t'es monté un ménage, aie toujours l'œil sur les douleurs de ton enfantement, et sur tous les soins d'éducation quant ils sont que ta mère t'a prodigués, afin qu'elle ne s'indigne pas contre toi et qu'elle ne lève pas ses mains vers le dieu, car il écouterait sa plainte[1]! » Tout le livre ne se maintient pas à cette hauteur de sentiment, et l'on y lit plus d'une maxime qui semble un proverbe populaire : « Qui hait la paresse vient sans qu'on l'appelle », — « Sans se presser pour arriver, le bon marcheur arrive[2] », — « Le bœuf qui marche en tête du troupeau et qui mène les autres aux champs n'est lui-même qu'un animal comme eux[3]. » Vers la fin, le fils Khonshotpou, un peu las d'essuyer une averse aussi continue de sagesse, interrompt son père brutalement : « Ne rabâche pas tes mérites, j'en ai assez de ce que tu fais[4]. » Ani se résigne alors à conserver pour lui ce qui lui restait à dire, et une parabole finale nous explique le motif de sa résignation : « Voici la semblance de celui qui connaît la force de son bras. Le nourrisson qui est dans les bras de sa mère, il n'a cure que de téter; dès qu'il a trouvé sa bouche, il crie : « Qu'on me donne du pain[5]! »

On ne se figure pas volontiers un Égyptien amoureux et débitant des madrigaux à sa maîtresse[6] : le moyen d'imaginer que ces blocs de chair durcie et noire, qui encombrent nos musées, ont été des hommes ou des femmes aimables et aimés en leur temps? Le sentiment qu'ils nourrissaient l'un pour l'autre n'avait pas les timidités ni les délicatesses de notre amour : il cou-

1. *Le Papyrus moral de Boulaq*, p. VI, l. 17, p. VII, l. 3, cf. MARIETTE, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, pl. 20, E. DE ROUGÉ, *Étude sur le Papyrus du Musée de Boulaq*, p. 8, CHABAS, *l'Égyptologie*, t. II, p. 42-54.

2. *Le Papyrus moral de Boulaq*, p. VII, l. 14, cf. MARIETTE, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, pl. 21, E. DE ROUGÉ, *Étude sur le Papyrus du Musée de Boulaq*, p. 9, CHABAS, *l'Égyptologie*, t. II, p. 80-81.

3. *Le Papyrus moral de Boulaq*, p. VIII, l. 3, cf. MARIETTE, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, pl. 22, CHABAS, *l'Égyptologie*, p. 99-101.

4. *Le Papyrus moral de Boulaq*, p. IX, l. 7-12, cf. MARIETTE, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, pl. 23, CHABAS, *l'Égyptologie*, t. II, p. 196-202.

5. *Le Papyrus moral de Boulaq*, p. IX, l. 12-17, cf. MARIETTE, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, pl. 23, E. DE ROUGÉ, *Étude sur le Papyrus du Musée de Boulaq*, p. 11-12, CHABAS, *l'Égyptologie*, t. II, p. 202-211.

6. Les débris de la littérature amoureuse ont été réunis, traduits et commentés par MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 217-259. Ils nous ont été conservés par deux papyrus dont le premier se trouve à Turin (PLEYTE-ROSSI, *les Papyrus hiératiques de Turin*, pl. LXXIX-LXXXII, cf. CHABAS, *l'Apologue du Jardin des Fleurs*, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1874, p. 117-124, et *Records of the Past*, 1st Ser., t. VI, p. 153 sqq.; MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 217-230), le second au British Museum (GOODWIN, *on four Songs contained in an Egyptian Papyrus in the British Museum*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 380-388; MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 230-260; ERMAN, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 518-521). Le premier semble être une sorte de dialogue, où les arbres d'un jardin vantaient tour à tour la beauté d'une femme, et s'entretenaient des scènes d'amour qui se passaient à leur ombre.

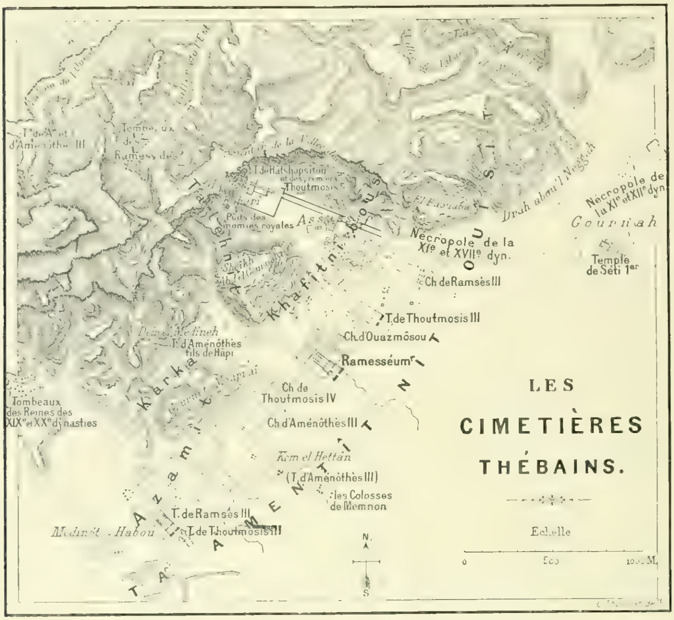
rait vite au but, et le langage dans lequel il s'exprimait est parfois d'une rectitude trop brutale pour notre goût[1]. Les mœurs et les habitudes de la vie journalière émoussaient, par force chez les plus prudes, ces sentiments de pudeur raffinée auxquels notre civilisation nous a habitués. Les enfants ne portaient point d'habits ou ils n'en portaient guère jusqu'au jour de la puberté : hommes et femmes, la mode leur laissait le buste plus ou moins découvert, ou elle les parait d'étoffes transparentes qui les voilaient peu. A la ville, les servantes qui s'empressaient autour du mari ou de ses hôtes n'avaient pour vêtement qu'une étroite ceinture ajustée à la hanche ; à la campagne, les paysans se dépouillaient de leur pagne, et les femmes se troussaient court pendant le travail. La religion et les cérémonies du culte concentraient l'attention des fidèles sur des états expressifs de la divinité, et l'écriture même multipliait les images obscènes sous leurs yeux. La vierge qu'un poursuivant sollicitait ne rêvait donc pas aux douceurs vagues d'une union idéale comme la jeune fille moderne : l'image nette de l'abandon final surgissait devant elle, et elle savait d'avance quelles extrémités son consentement autorisait. Son bien-aimé, séparé d'elle par la prudence des parents, lui écrit que le chagrin le mine : « Je veux, dit-il, me coucher dans ma chambre, — car je suis malade par ta faute, — et les voisins viennent me rendre visite. — Ah! si ma sœur venait avec eux, — elle en remontrerait aux médecins, — car elle connaît mon mal[2]! » Tout en gémissant, il l'évoque par la pensée et son esprit ne quitte pas les lieux qu'elle habite : « La villa de ma sœur, — (un étang est devant la maison), — l'huis s'en ouvre soudain, — et ma sœur sort fort en colère. — Ah! que ne suis-je le gardien de la porte, — afin qu'elle me donnât des ordres! — j'entendrais du moins sa voix, quand même elle est irritée, — et moi comme un petit garçon, plein d'effroi devant elle[3]! » Cependant la jeune fille soupire vainement après « son frère, l'aimé de son cœur », et tout ce qui la charmait auparavant lui devient indifférent. « Je suis allée préparer mon piège à main, ma cage et mon abri pour l'affût — car tous les oiseaux du Pouânît se posent sur l'Égypte, enduits de parfums ; — celui qui vole en tête s'appâte à mon ver, apportant les odeurs du Pouânît, — ses griffes pleines d'encens. — Mais mon cœur est après toi et désire que nous les prenions ensemble, — moi avec toi,

1. Cf. à ce sujet Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2e éd., p. LIV-LV.
2. *Papyrus Harris n° 500*, pl. X, l. 9-10 ; cf. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 238-239 ; Erman, *Ægypten*, p. 520. Pour le sens que les mots *frère* et *sœur* prennent en pareil cas, cf. ce qui a été dit plus haut, au t. I, p. 50-51, de cette *Histoire*.
3. *Papyrus Harris n° 500*, pl. X, l. 10-13 ; cf. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 239 ; Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 520.

seule, et que tu puisses entendre le cri triste de mon oiseau parfumé, — toi près de moi, avec moi, je préparerai mon piège, — ô mon bel ami, toi qui vas vers le champ du bien-aimé![1] » Celui-ci pourtant tarde à paraître, le jour s'enfuit, le soir tombe : « Le cri de l'oie résonne — qui se prend au ver d'appât, — mais ton amour m'écarte loin d'elle et je ne puis m'en délivrer; — j'enlèverai mon filet, et que dirai-je à ma mère, — quand je serai revenue vers elle? — Tous les jours je rentre chargée de butin, — mais aujourd'hui je n'ai pu dresser mon piège, — car ton amour me tient prisonnière! » — « L'oie s'envole, s'abat, — elle a salué les greniers de son cri; — la foule des oiseaux croise sur le fleuve, mais je les néglige et je ne songe qu'à mon amour seul, — car mon cœur est lié à ton cœur — et je ne puis m'arracher à tes beautés[2]. » Sa mère l'a grondée probablement, mais elle ne s'en soucie guère, et, retirée dans son coin de la chambre, elle ne se lasse pas de songer à son frère et de le réclamer éperdument : « O mon bel ami! je souhaite être avec toi comme ta femme — et que, ton bras sur mon bras, tu te promènes à ton gré, — car alors je dirai à mon cœur qui est dans ton sein mes supplications. — Si mon grand frère ne vient pas, cette nuit, — je suis comme ceux qui reposent dans la tombe — car toi n'es-tu pas la santé et la vie, — celui qui transmet les joies de ta santé à mon cœur qui te cherche?[3] » Les heures s'écoulent et il n'arrive pas, et déjà « la voix de la tourterelle parle, — elle dit : « Voici l'aube, las! que vais-je « devenir[4]? » — Toi, tu es l'oiseau, tu m'appelles, — et je trouve mon frère dans sa chambre, — et mon cœur s'est réjoui de le voir! — Je ne m'éloignerai plus, ma main restera dans ta main, — et quand je me promènerai, je m'en irai avec toi dans les lieux les plus beaux, — heureuse puisqu'il fait de moi la première des femmes — et qu'il ne brise point mon cœur[5]. » Il faudrait tout citer, mais le texte est mutilé et nous ne réussissons pas à en combler les lacunes. C'était pourtant l'une des œuvres de l'esprit égyptien qu'il nous eût été facile de savourer d'un bout à l'autre, sans effort et presque sans commentaire. La passion y parle un langage si sincère et si simple, qu'elle en a

1. *Papyrus Harris n° 500*, pl. XII, l. 2-7; cf. MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 243-244, ERMAN, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 518-519.
2. *Papyrus Harris n° 500*, pl. XII, l. 7-11; cf. MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 244-246, ERMAN, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 519.
3. *Papyrus Harris n° 500*, pl. XIII, l. 3-6, et MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 247-248, ERMAN, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 519. L'expression que je traduis *ta femme*, au premier vers, est *nibît pirou*, « maîtresse de maison », expliquée au t. I, p. 51, note 5, de cette *Histoire*.
4. Littéralement : « Où est mon chemin? »
5. *Papyrus Harris n° 500*, pl. XIII, l. 6-8, cf. MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 248-249, et ERMAN, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 519. Pour les rapports que ce recueil de chants amoureux peut présenter avec le *Cantique des Cantiques* hébraïque, attribué au roi Salomon, cf. MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 258-259.

rejeté d'instinct tous les ornements de rhétorique, et tous les moyens de coloris artificiel qui appartiennent en propre au temps et au pays : elle a traduit humainement un sentiment universel, et il suffit de mettre sous les

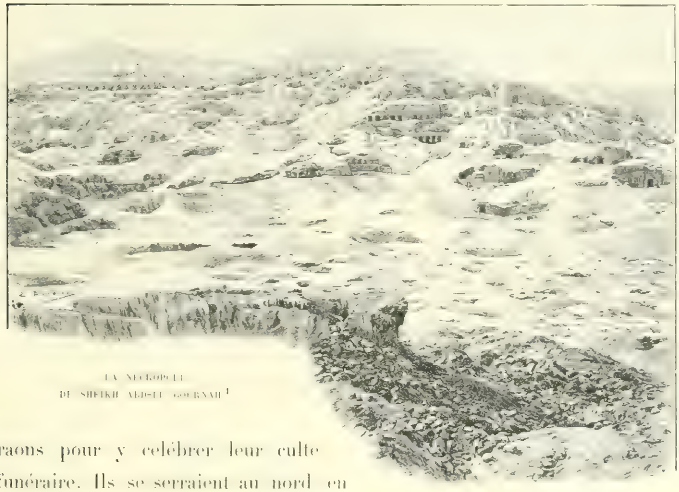


groupes hiéroglyphiques les mots français qui leur correspondent, pour qu'un Français en saisisse aussitôt la violence et l'intensité. On dirait de ces chansons populaires que nous recueillons aujourd'hui dans nos provinces, avant que nos paysans aient achevé de les oublier : la naïveté de certaines expressions, la hardiesse de certaines images, la gaucherie et la brièveté un peu fruste de certains développements, leur communiquent un charme sauvage qui manque aux morceaux les plus parfaits de nos poètes amoureux.

En face de la Thèbes des vivants, Khafîtnîbous, la Thèbes des morts, avait crû de façon démesurée[1]. Elle n'avait cessé de gagner dans la direction du

1. Voir, au t. II, p. 509-512, de cette *Histoire*, ce qui est dit des cimetières de Thèbes tels qu'ils existaient sous la XVIIIe dynastie. La valeur exacte du nom Khafîtnîbous, « En face de son maître », — le maître étant ici l'Amon de Karnak, — a été découverte par Brugsch, *Ueber den Stadtnamen Khefti her nebs*, dans la *Zeitschrift*, 1863, p. 38-40. Il désignait, au propre, la partie primitive de la nécropole, Gournah, l'Assassif et Drah-abou'l-Neggah, mais il s'étendit aussi à la nécropole entière.

sud-ouest, depuis les temps héroïques de la XVIII[e] dynastie, et toutes les hauteurs, tous les replis du terrain, avaient été envahis par les hypogées de proche en proche. C'était aujourd'hui une ville véritable, ou plutôt une chaîne de villages, groupés chacun autour d'un des édifices construits par les Pha-



LA NÉCROPOLE
DE SHEIKH ABD-EL-GOURNAH[1]

raons pour y célébrer leur culte funéraire. Ils se serraient au nord en face de Karnak, à Drah-abou'l-Neggah autour des pyramides des premiers souverains thébains, à Gournah autour du mausolée de Ramsès I[er] et de Séti I[er], à Shéikh-Abd-el-Gournah, auprès de l'Aménophium et de la basilique de Ramsès II, Pamonkaniqîmît[2]. A mesure qu'on s'écartait vers le sud, la presse diminuait, les tombes et les monuments s'espaçaient davantage; le Migdol de Ramsès III simulait un faubourg isolé, celui d'Azamit, à Médinét-Habou[3]; la chapelle d'Isis, qu'Aménôthès, fils d'Hapou, avait fondée, ralliait autour d'elle les huttes du hameau de Karka[4], et, fort loin, dans une gorge sauvage, les reines de la lignée Ramesside dormaient leur dernier sommeil à l'extrême limite de

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Beato.*

2. Cf. ce qui est dit au t. II de cette *Histoire*, aux p. 382-383, 419, sur Gournah, aux p. 510-512 sur l'Aménophium, aux p. 419-421 sur le Ramesseum. Le nom du Ramesseum se trouve dans les ostraca de WIEDEMANN, *ein Fund Thebanischer Ostraka*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 34.

3. Le nom a été transcrit en grec avec l'article masculin Pasmis, puis en copte Djêmé, Djêmi (BRUGSCH, *Geogr. Ins.*, t. I, p. 185-186, et *Dictionnaire Géographique*, p. 988-991; et GOODWIN, *Topographical Notes from Coptic Papyri*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 74), où l'identification du nom copte et du nom hiéroglyphique a été faite pour la première fois à ma connaissance.

4. Le village de Karka, ou Kaka, a été identifié par Brugsch avec le hameau de Deir el-Médineh (*der Tempel von Der el-Medineh*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 127); le fondateur du temple n'est autre que l'Aménôthès, ministre sous Aménôthès III (cf. t. II, p. 299, 301, 448-449, de cette *Histoire*).

la cité. Chacun des temples avait son mur de briques sèches qui l'enveloppait entier[1], et l'ensemble des bâtisses entassées dans l'enceinte constituait le *khirou*, le réduit de l'un des Pharaons thébains, ce que la chancellerie du temps désignait d'un terme officiel le *Khirou auguste des millions d'années*[2]. Une sorte de donjon se cachait dans un des coins, où l'on gardait le trésor et les archives et dont on usait comme de prison au besoin[3], puis c'étaient les entrepôts, les étables, les habitations des prêtres et des employés. Quelquefois les magasins s'alignaient sur un plan régulier que l'architecte avait rattaché à celui du temple. Leurs ruines forment sur les derrières et sur les bas-côtés du Ramesséum deux rangées de voûtes, qui s'étendent du pied des collines à la lisière des terres cultivées; des niches en pierre couronnaient la plate-forme, où les gardiens s'abritaient[4]. Les dernières maisons de chaque village se mêlaient aux premières tombes. Une population spéciale s'y accumulait, dont celle qui grouille autour des cimetières de nos grandes villes ne peut donner qu'une faible idée. La mort exigeait en effet plus de serviteurs que chez nous, à commencer par ceux qui travaillaient à la préparation des momies. Quelques ateliers d'embaumeurs ont été découverts par intervalles, à Shéîkh-Abd-el-Gournah ou à Déîr el-Baharî, mais nous n'en connaissons pas la disposition, non plus que la nature exacte du matériel qu'ils utilisaient[5]. Il leur fallait une surface considérable, car leurs manipulations duraient de soixante à quatre-vingts jours à l'ordinaire : si l'on suppose que quinze ou vingt personnes mourussent à Thèbes dans les vingt-quatre heures, c'était au bas mot douze ou quinze cents cadavres à différents degrés de saturation qu'ils devaient loger à la fois[6]. Chacun de leurs hôtes occupait d'ailleurs une demi-douzaine au moins d'ouvriers pour le laver, l'inciser, le macérer, le sécher, l'empa-

1. Cf. une de ces enceintes à Gournah et une autre à Medinét-Habou (Jollois-Devilliers, *Description des ruines de Gournah* et *Description des édifices et de l'hippodrome de Medinet-Abou*, dans la *Description de l'Égypte*, t. II, p. 349-350, et t. III, p. 42-43).

2. Birch, *le Papyrus Abbott*, dans la *Revue Archéologique*, 1859, t. XVI, p. 263-264; Chabas-Lieblein, *deux Papyrus hiératiques du Musée de Turin*, p. 12 sqq., et *Mélanges Égyptologiques*, IIIe sér., t. I, p. 53, note 3, enfin Maspero, *une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 59 sqq.

3. C'est le *khatmou*, le donjon, mentionné à plusieurs reprises dans les documents qui se rapportent à la nécropole (Pleyte-Rossi, *les Papyrus hiératiques de Turin*, pl. XLII, l. 7, XLVIII, l. 23, etc.).

4. Jollois-Devilliers, *Description du tombeau d'Osymandyas*, dans la *Description de l'Égypte*, t. II, p. 268-270, et *Ant.*, t. II, pl. 24, *ordonnée 2*. La découverte de nombreux ostraca dans les ruines de ces chambres voûtées a montré qu'elles servaient en partie de celliers (Wiedemann, *ein Fund Thebanischer Ostraca*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 33-35; cf. t. II, p. 419-421, de cette *Histoire*).

5. Les embaumements égyptiens ont été étudiés dans notre siècle par Rouyer, *Notice sur les embaumements des anciens Égyptiens*, dans la *Description de l'Égypte*, t. VI, p. 461-487, et surtout par Pettigrew, *History of Egyptian Mummies*, in-4, 1834. Cf., pour l'ensemble des questions relatives aux sépultures, le livre de Budge, *the Mummy, Chapters on Egyptian Funereal Archæology*, 1893.

6. J'ai pris le chiffre de quinze à vingt décès par jour, en me reportant à ce qu'était la mortalité au Caire dans les années de l'occupation française. Elle a été établie par R. Desgenettes, *Tables nécrologiques du Kaire pendant les années VII, VIII et IX (1798, 1799, 1800, 1801)*, dans la *Description*



UNE TÊTE DE MOMIE THÉBAINE[3].

queter, lui appliquer les amulettes aux endroits canoniques et avec les prières réglementaires. On lui collait sur la poitrine, à la naissance du cou, un scarabée de pierre ou de terre verdâtre, dont l'inscription défend au cœur « qui lui vient de sa mère, à son cœur de quand il était sur terre », de se lever et de témoigner contre lui devant le tribunal d'Osiris[1]. On lui enfilait aux doigts des bagues en or ou en émail, et ce sont autant de talismans pour lui procurer la voix juste[2]. Le corps n'est guère plus qu'un squelette habillé d'une peau jaunâtre, dont le parchemin accuse le détail anatomique. En revanche, la tête conserve toujours la netteté de ses contours, lorsque l'opération a été conduite avec soin. Les joues se sont creusées légèrement, les lèvres se sont amincies, les ailes du nez sont devenues plus fines et plus tirées que pendant la vie, mais l'ensemble du visage ne s'est altéré nullement[4]. On ajustait sur la face un masque de poix qui la préserve, puis une pièce de linon, puis un réseau de bandes gommées qui en double presque le volume[5]. On garnissait les membres

de l'Égypte, t. XVI, p. 229-266, mais seulement par à peu près, car on a dû cacher aux autorités beaucoup de décès, surtout parmi les femmes : j'en ai donc majoré les totaux et j'ai cru pouvoir déduire par comparaison la moyenne journalière des morts à Thèbes. Je suis arrivé à des résultats identiques, en opérant sur des documents, où le mouvement de la population est indiqué, pour des temps antérieurs aux démolitions d'Ismaïl-Pacha, qui ont changé les conditions hygiéniques de la ville : pour l'année qui court du 1er août 1858 au 31 juillet 1859 (Schnepp, *Considérations sur le mouvement de la population en Égypte*, dans les *Mémoires de l'Institut Égyptien*, t. I, p. 544), pour celle qui court du 24 mai 1865 au 16 mai 1866 (Charles Edmond, *l'Égypte à l'Exposition universelle de 1867*, in-8, Paris, 1867), pour les deux années qui courent du 2 avril 1869 au 21 mars 1870 et du 2 avril 1870 au 21 mars 1871 (*Statistique de l'Égypte*, t. II, p. 94, t. III, p. 116).

1. Pour les manipulations et les prières, cf. le *Livre de l'Embaumement*, dans Maspero, *Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre*, p. 14-104 ; pour les scarabées, cf. Birch, *on Formules relating to the heart*, dans la *Zeitschrift*, 1866, p. 89-92, et 1867, p. 16-17, 54-56 ; cf. Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 228-230, et Budge, *the Mummy, Chapters on Egyptian Funereal Archæology*, p. 234-240.

2. Sur l'*anneau de Voix Juste*, cf. Maspero, *Mémoire sur quelques papyrus du Louvre*, p. 33-35. On remplaçait le plus souvent l'anneau d'or par des anneaux en terre émaillée bleue ou verte.

3. *Dessin de Boudier, d'après la photographie d'Émile Brugsch* ; cf. Maspero, *les Momies royales*, dans les *Mémoires* de la Mission du Caire, t. I, pl. XVIII B. C'est la tête du scribe Nibsoni.

4. Cf. les têtes de Séti Ier (planche I du t. II de cette *Histoire*) et de Ramsès II (t. II, p. 429), même celles des trois Thoutmosis (t. II, p. 242, 243, 290, de cette *Histoire*). Ce sont, il est vrai, des momies royales, mais les momies des particuliers n'étaient pas moins bien conservées, et Jomard avait déjà constaté le contraste qui existe entre l'aspect de la tête et celui du corps (*Description des Hypogées de la ville de Thèbes*, dans la *Description de l'Égypte*, t. III, p. 77-84).

5. C'était le cas pour la momie d'Âhmosis, de Thoutmosis III, de Ramsès III et de Séti Ier (Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. I, p. 535, 555, 565) ; celles de Ramsès II et des deux premiers Thoutmosis ne portaient point de masque.



FABRICATION, PEINTURE ET MISE EN PLACE DES CARTONNAGES DE MOMIE[1].

et le tronc d'une première couche d'étoffe souple, moelleuse, chaude au toucher. Des morceaux de natron à demi pulvérisés s'intercalent çà et là comme des relais de matière antiseptique; des paquets logés dans l'interstice des jambes, entre les bras et la hanche, au creux de l'estomac, renferment le cœur, la rate, les fragments de la cervelle desséchée, des cheveux, des rognures de barbe ou d'ongles. Les cheveux possédaient dès lors une vertu souveraine en magie : à les brûler avec certaines incantations, on acquérait une puissance presque illimitée sur la personne à laquelle ils avaient appartenu. Les praticiens ensevelissaient sous le maillot les portions de poil qu'ils avaient dû couper, afin de les soustraire aux entreprises perverses des sorciers[2]. On superposait parfois à ce premier vêtement un papyrus déroulé, ou une longue toile sur laquelle un scribe avait transcrit un choix, texte et vignettes, parmi les chapitres essentiels du *Livre de sortir pendant le jour*; le rouleau qui contenait l'ouvrage complet trouvait place alors entre les jambes[3]. Quelques tours de bandelettes, puis une seconde pièce d'étoffe, des bandelettes nouvelles, un dernier linceul en canevas grossier, une toile rouge, cousue dans le dos, fixée par des bandes espacées parallèlement de la tête aux pieds. Le fils du mort ou de la morte et un *homme au rouleau* assistaient à ces apprêts lugubres; ils récitaient sur chaque morceau une prière qui en définissait la nature et en garantissait la durée[4]. Tout Égyptien était censé connaître, pour les avoir apprises pendant sa vie, les formules qui lui restituaient l'usage de ses membres ou qui

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. CXXVI, 4-5.

2. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. I, p. 274; toute cette description est faite d'après les momies royales de Deir el-Bahari, et d'après une vingtaine de momies thébaines de la XXe ou de la XXIe dynastie, qui ont été découvertes de 1881 à 1886.

3. A Deir el-Bahari, on a trouvé des papyrus déroulés, sur les momies de Pinozmou et de Zodphtahaoufònkhou par exemple (Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, t. I, p. 572, 573-574), des toiles écrites sur celles de Thoutmosis III et de la princesse Maritamon. (*Ibid.*, p. 539, 548.)

4. C'est ce qui résulte de nombreuses rubriques insérées au *Livre des Morts* (Lepsius, *Todtenbuch*, I, l. 22-24, XV, l. 47-49, XVIII, l. 39-40, LXX, l. 3, LXXII, l. 9-11, CXXXV, l. 4, CXXXVI, l. 14-15, CXLIV, l. 31-35, CLXI, l. 4-7, CLXII, l. 12-13).



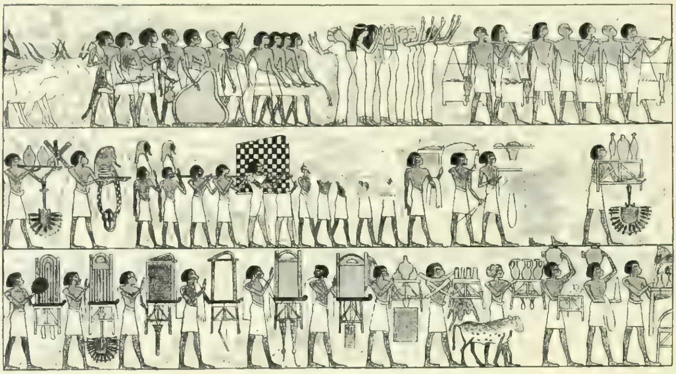
EMMAILLOTEMENT DE LA MOMIE, SOUS LA DIRECTION DE L'HOMME AU CHACAL[1]

l'armaient contre les dangers d'au-delà ; on les lui répétait pourtant pour plus de sûreté pendant la toilette suprême, et le fils ou le maître des cérémonies lui murmurait à voix basse les plus mystérieuses, celles que nulle oreille vivante ne pouvait entendre sans crime[2]. L'emmaillotement achevé, le défunt connaissait la valeur de son équipement et il jouissait de toutes les prérogatives des *Mânes instruits* et *munis* : momie et double, il se sentait prêt pour la tombe.

Les enterrements n'étaient pas, comme chez nous, de ces processions muettes où la douleur se trahit à peine par quelques larmes furtives : il leur fallait du bruit, des sanglots, des gestes désordonnés[3]. Non seulement on louait des pleureuses à gages qui s'arrachaient les cheveux, chantaient des complaintes et simulaient par métier l'extrême du désespoir, mais les parents et les amis ne craignaient pas de se donner en spectacle, ni de troubler l'indifférence des passants par l'intempérance de leur deuil. Tantôt l'un, tantôt l'autre élevait la voix et prononçait quelque brève parole appropriée à la circonstance : « A l'Occident, demeure d'Osiris, à l'Occident, toi qui fus le meilleur des hommes et qui détestas toujours la duplicité[4]. » Et les pleureuses répondaient en chœur : « O chef[5], comme tu vas à l'Occident les dieux eux-mêmes se lamentent[6]. » Le cortège partait de la maison mortuaire au matin et se dirigeait lentement vers le Nil, parmi les clameurs. Un peloton d'esclaves et de vassaux ouvrait la marche. Les premiers s'avançaient des gâteaux et des fleurs aux mains, des

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. CXXVI, 2-3.
2. Voir ce qui est dit des *Mânes équipés* et des *Mânes instruits* au t. I, p. 183 de cette *Histoire*.
3. Les enterrements à Thèbes ont été étudiés, depuis Wilkinson, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. III, p. 427-492, par Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 81-194, et *Lectures Historiques*, p. 140-160, puis par Budge, *The Mummy, Chapters on Egyptian Funeral Archæology*, p. 153 sqq.
4. Formule empruntée à la scène de l'enterrement au tombeau de [illegible] : Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLXXVII-CLXXVIII et t. I, p. [illegible] ; Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. CXXVIII-CXXIX.
5. Le *Chef* est un des noms d'Osiris : Maspero, *Mémoire sur quelques papyrus du Louvre*, p. 11-12, et *Études Égyptiennes*, t. I, p. 172, n. 2, 179, n. 1, qui s'applique ici tout naturellement au mort devenu un Osiris, par la vertu de l'embaumement, et t. I, p. 178 sqq. de cette *Histoire*.
6. Légende prise au tombeau de Rokhmiri à Memphis : Mariette, *Monuments divers*, pl. 60.

jarres pleines d'eau, des bouteilles de liqueur, des fioles à parfum, puis les boîtes peintes destinées à recevoir les provisions et les figurines des *Répondants*. La seconde escouade transportait le mobilier usuel dont le mort avait besoin afin de monter sa maison, coffrets à linge, pliants, fauteuils, lits de parade, parfois même un char léger avec son joug et ses carquois ; un écuyer

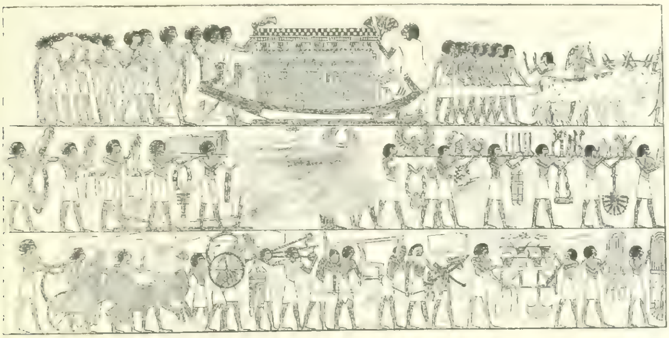


LE CONVOI D'HARMHABÎ[1].

conduisait alors les deux chevaux, que le maître avait préférés naguère, et qui rentraient aux écuries après l'avoir accompagné jusqu'à la porte de l'hypogée. Les effets personnels défilaient ensuite à la charge d'un troisième détachement, plus nombreux à lui seul que les deux autres ensemble : d'abord les burettes pour les libations, puis les caisses à canopes, les canopes eux-mêmes, et sur des plateaux carrés le masque de la momie mi-partie or et bleu, des armes, des sceptres, des bâtons de commandement, des colliers, des scarabées, des vautours debout les ailes ployées en cercle et qu'on s'appliquait sur la poitrine aux jours de fête, des chaînes, des *Répondants*, l'épervier à tête humaine, emblème de l'âme. Beaucoup de ces objets étaient en bois plaqué d'or, d'autres n'étaient que dorés, d'autres étaient en or massif, au risque d'exciter les convoitises du peuple accouru. Des offrandes suivaient, un groupe bruyant de pleureuses, un esclave, qui, d'instant en instant, répandait quelques gouttes de lait par terre comme pour abattre la poussière, un maître des

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le dessin en couleur de* Wilkinson, *Manners and Customs*, 2[d] ed., t. III, pl. LXVI ; cf. Bouriant, *le Tombeau d'Harmhabi*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. V, pl. V. Ce dessin se raccorde sur la gauche au côté droit de la vignette suivante.

cérémonies qui, la peau de panthère à l'épaule, aspergeait la foule d'eau parfumée, et derrière lui le catafalque. Il avait, selon la coutume, la figure d'une barque en chantier sur un traîneau, tirée par un double attelage de bœufs et de fellahs, la barque d'Osiris avec son habitacle et ses deux gardiennes, Isis et Nephthys. Les côtés de l'habitacle étaient clos d'ordinaire par des panneaux



LE CONVOI D'HARMHABI[1].

en bois mobiles, décorés de scènes et d'inscriptions, plus rarement par des rideaux d'étoffe brodée ou de cuir souple. Ceux-ci étaient d'un travail riche et curieux; les hiéroglyphes et les figures en étaient découpés au couteau et doublés avec des pièces de cuir coloré qui prêtaient à l'ensemble l'aspect d'une mosaïque éclatante[2]. On substituait souvent à la barque un naos en bois peint, dressé sur un traîneau lui aussi, et qu'on laissait dans la tombe avec les cercueils, une fois que la cérémonie était terminée[3]. La femme et les enfants l'entouraient au hasard, par devant, par derrière, sur les ailes, puis les amis, le bâton à la main, en long manteau de lin[4]. Le bouvier piquant

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le dessin en couleur de* Wilkinson, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. III, pl. LXVI, et Bouriant, *Tombeau de Harmhabi*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. V, pl. V. Cette vignette se raccorde sur la droite au côté gauche de la précédente.

2. Une de ces couvertures a été découverte dans la cachette de Deir el-Baharî; elle avait appartenu à la princesse Isimkhobiou et elle se trouve aujourd'hui au Musée de Gizéh (Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 327-328, n° 5221). Elle a été reproduite sans couleurs par Maspero, *les Momies royales de Déir el-Baharî*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 584-589, et l'*Archéologie Égyptienne*, p. 283-284, avec couleurs dans Villiers Stuart, *The Funeral Tent of an Egyptian Queen*, 1882, et *Egypt after the War*, pl. I-I a-2, puis dans Émile Brugsch, *la Tente Funéraire de la Princesse Isimkheb*, pl. III-VII.

3. J'ai trouvé, dans le tombeau de Sennozmou (Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. I, p. 227-229), deux de ces traîneaux en forme de naos, qui sont aujourd'hui au Musée de Gizéh (Toda, *Son Notem en Tebas, Inventario y Textos de un Sepulcro Egipcio de la XXe Dinastia*, p. 22, 23-24; Virey, *Notice des principaux monuments exposés au Musée de Gizéh*, n° 1254, 1259, p. 320-321).

4. Toute cette description est empruntée aux tableaux où est représenté l'enterrement d'un certain Harmhabi, qui mourut à Thèbes sous Thoutmosis IV. Ils ont été reproduits en entier par Wilkinson,

ses bêtes leur criait : « A l'Occident, taureaux qui halez le catafalque, à l'Occident! Votre maitre vient derrière vous! » — « A l'Occident, répétaient les amis; il ne fleurit plus l'homme excellent qui tant aima la vérité et détesta le mensonge[1]! » La plainte ne se recommandait ni par l'originalité de la pensée, ni par la vivacité du sentiment. La douleur s'y exhalait en phrases de commande toujours les mêmes : l'habitude conduisait bien vite chaque individu à se composer un répertoire d'exclamations et de condoléances assez monotones. Le souhait « A l'Occident ! » en faisait le fond : on y introduisait quelques épithètes nouvelles à chaque reprise, et tout était dit. Les parents les plus proches trouvaient pourtant des accents sincères et des prosopopées touchantes pour varier la banalité du thème obligé. Aux cris inarticulés, aux appels, aux formules, ils mêlaient l'éloge de la personne et de ses vertus, des allusions à ses goûts et à ses actes, la mention des charges qu'elle avait remplies ou des honneurs qu'elle avait obtenus, des réflexions sur les coups du sort et sur l'incertitude de la vie humaine, refrain mélancolique que chaque génération entonnait sur la génération précédente, en attendant que la génération suivante l'entonnât sur elle à son tour[3].



LA BARQUE QUI PORTE LA MOMIE[2].

Arrivé aux bords du Nil, le convoi s'embarquait[4]. Les porteurs d'offrandes, les amis, les esclaves gagnaient des chalands de louage, dont la cabine, tapissée

qui s'en est servi pour le détail du chapitre qu'il a consacré aux funérailles (*Manners and Customs*, 2[d] ed., t. III, pl. LXVI, et p. 444-446), puis par Bouriant (*Tombeau de Harmhabi*, pl. V, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. V, p. 431).

1. Ces légendes sont empruntées au tombeau de Raï (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLXXVII-CLXXVIII et t. I, p. 544-545; ROSELLINI, *Monumenti Civili*, pl. CXXVIII-CXXIX).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les peintures du tombeau de Nofirhotpou à Thèbes*; cf. WILKINSON, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. III, pl. LXVII; CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLXXIII, 2; ROSELLINI, *Monumenti Civili*, pl. CXXXI, 2; DÜMICHEN, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, pl. XXX.

3. MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 81-82, 117-118.

4. La description de cette seconde partie des funérailles est empruntée au tombeau d'Harmhabi (WILKINSON, *Manners and Customs*, 2[d] ed., t. III, pl. LXVI, et BOURIANT, *Tombeau de Harmhabi*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. V, pl. V), mais surtout à celui de Nofirhotpou (WILKINSON, *Manners and Customs*, 2[d] ed., t. III, pl. LXVII, CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLXXII, CLXXIII, CLXXVII, et t. I, p. 547-548, ROSELLINI, *Monumenti Civili*, pl. CXXX-CXXXI; DÜMICHEN, *die Flotte einer Ægyptischen Königin*, pl. XXX).

à l'extérieur de couvertures bariolées en étoffe brodée ou en cuir tailladé, semblait un socle monumental : ils s'y entassaient debout, la face tournée vers



LES BARQUES QUI PORTENT LES PLEUREUSES ET LES GENS DE LA FAMILLE[1].

la nef funéraire. Celle-ci prétendait ressembler à la Noshemît, l'esquif mysté-



LES BARQUES QUI PORTENT LES AMIS ET LE MOBILIER FUNÉRAIRE[2].

rieux d'Abydos qui servit jadis aux obsèques d'Osiris. Elle était fine, légère, élancée, décorée aux extrémités de fleurs de lotus en métal, qui se recour-

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les peintures du tombeau de Nofirhotpou à Thèbes*; cf. Wilkinson, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. III, pl. LXVII; Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLXXIII, 3; Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. CXXX, 1-2; Dümichen, *die Flotte*, pl. XXX.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les peintures du tombeau de Nofirhotpou à Thèbes*; cf. Wilkinson, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. III, pl. LXVII; Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLXXII, 2; Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. CXXX, 1; Dümichen, *die Flotte*, pl. XXX.

baient gracieusement comme pliées sous leur propre poids. Un naos se dressait au milieu, égayé de bouquets et de palmes vertes. Les femmes de la famille s'accroupissaient en gémissant sur les côtés, deux prêtresses déguisées en Isis et en Nephthys s'installaient debout à l'arrière afin de protéger le corps : le bateau des pleureuses prenait cette sorte d'arche funèbre à la remorque, et la flottille entière poussait au large. C'était le moment solennel, celui où le mort, s'arrachant à sa ville d'ici-bas, partait de vrai pour les contrées sans retour. La multitude assemblée sur la berge le saluait de ses derniers souhaits : « Puisses-tu aborder en paix à l'Occident de Thèbes! — En paix, en paix vers Abydos, descends en paix vers Abydos, vers la mer de l'Ouest[1] ! » La



UN COIN DE LA NÉCROPOLE THÉBAINE[2].

traversée du Nil avait une importance particulière pour l'avenir des âmes : elle symbolisait leur pèlerinage vers Abydos, à la *Bouche de la Fente* qui leur prêtait accès dans l'autre monde, et c'est pourquoi le nom d'Abydos s'unissait alors à celui de Thèbes dans les clameurs de la foule[3]. La voix des amis leur répondait plus dolente : « A l'Occident, à l'Occident, la terre des justes! La place que tu aimais gémit et se désole! » Et les pleureuses : « En paix, en paix, à l'Occident, ô louable, va en paix! S'il plaît au dieu, quand le jour de l'Éternité luira, nous te verrons, car voici que tu vas vers la terre qui mêle les hommes! » La veuve ajoutait sa note au concert de lamentations : « O mon frère, ô mon époux, ô mon aimé, reste, demeure en ta place, ne t'écarte pas du lieu terrestre où tu es! Hélas, tu t'en vas vers le bac, afin de franchir la rivière! O matelots, ne vous pressez pas, laissez-le : vous, vous reviendrez à vos maisons, mais lui s'en va au pays d'Éternité! O barque osirienne, pourquoi es-tu venue me dérober celui qui m'abandonne![4] » Les matelots se montraient

1. Wilkinson, *Manners and Customs*, 2d ed., t. III, pl. LXVI, et Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 835.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une stèle du Musée de Gizeh*; cf. Mariette, *Notice des principaux Monuments*, 1864, p. 137, et *Album photographique du Musée de Boulaq*, pl. 14, Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, pl. 106-107, et Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 307. Une autre représentation de style analogue a été signalée au Musée de Turin par Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, pl. des pages 106-107.

3. La signification de la traversée du Nil et le sens mystique du voyage vers Abydos ont été signalés en premier lieu par Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 118 sqq.

4. Wilkinson, *Manners and Customs*, 2nd ed., t. III, pl. LXVII; cf. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 134-139.

sourds à ces appels, et la momie poursuivait sans ralentir l'étape décisive de son voyage mystérieux. La plupart des tombes, celles qui couvraient la plaine et les premiers renflements de la colline, dérivaient de ces pyramides en briques montées sur des mastabas, si communes pendant les premières dynasties thébaines[1], seulement les proportions relatives des parties s'étaient modifiées : le mastaba, qui était jadis un soubassement insignifiant, avait recouvré sa hauteur primitive, tandis que la pyramide s'était contractée et réduite aux dimensions d'un simple pyramidion. La chapelle était ménagée dans la masse,



L'ADIEU À LA MOMIE [illegible][2].

et le caveau s'enfonçait plus ou moins bas au-dessous. Les tombeaux qui s'étageaient sur les flancs de la montagne étaient des hypogées semblables à ceux de Bershéh et de Béni-Hassan[3]. Comme de juste, les chefs des familles riches ou nobles n'avaient pas attendu jusqu'au dernier jour pour se préparer une sépulture digne de leur rang ou de leur fortune. Ils tenaient à honneur « d'avoir parfait leur maison qui est dans la Vallée funéraire, lorsque le matin de cacher leur corps venait[4] ». On y accédait par des pentes trop raides pour que les bœufs pussent les gravir : les amis, ou des esclaves qui les représentaient, chargeaient alors le catafalque sur leurs épaules, et le hissaient là-haut en chancelant sous le faix. On plantait aussitôt la momie debout sur un monceau de sable, le dos à la muraille, la face aux assistants, comme le maître d'une villa neuve que ses amis ont voulu accompagner jusqu'à la porte pour l'honorer et qui se retourne sur le seuil, afin de se congédier d'eux au mo-

1. Cf. ce qui est dit de ces pyramides en briques au t. I, p. [illegible], de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les peintures d'un tombeau thébain*, cf. Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. CXXXII.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet dans Maspero, *Archéologie Égyptienne*, p. 141-142. La chapelle de l'Apis d'Aménôthès III, figurée au t. II, p. 425, de cette *Histoire*, est un bon modèle de ce genre de tombeau, demi-mastaba, demi-pyramide.

4. Mariette, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, pl. XVII, l. 13-14.

ment d'entrer. Un sacrifice, une offrande, une prière, une nouvelle explosion de douleur : les pleureuses redoublaient de hurlements, et se roulaient sur le sol, les parentes ornaient la momie de fleurs, la pressaient sur leur sein nu, lui caressaient la poitrine et les genoux. « Je suis ta sœur, ô grand, ne me délaisse pas ! Ton dessein est-ce vraiment que je m'éloigne de toi ! Si je m'en vais, te voilà seul, et y a-t-il quelqu'un qui soit avec toi, à ta suite ? O toi qui aimais à plaisanter avec moi, tu te tais donc, tu ne parles pas ! » Puis les pleureuses repartaient en chœur : « Plaintes, plaintes ! Faites, faites, faites, faites les lamentations sans cesse, aussi haut que vous le pouvez. O voyageur excellent, qui chemines vers la terre d'Éternité, tu nous as été arraché ! O toi qui avais tant de monde autour de toi, te voici dans la terre qui impose l'isolement ! Toi qui aimais à ouvrir tes jambes pour marcher, enchaîné, lié, emmailloté ! Toi qui avais beaucoup de fines étoffes, couché dans le linge d'hier[1] ! » Indifférent au milieu du tumulte, le prêtre offrait l'encens et la libation avec la phrase consacrée : « A ton double, Osiris Nofirhotpou, dont la voix est juste auprès du dieu grand ! » C'était comme un signal de départ, et, soudain qu'il l'avait donné, la momie disparaissait dans la tombe aux bras de deux hommes ; la nuit de l'autre monde l'avait saisie pour ne plus la lâcher.

La chapelle se composait ordinairement de deux pièces : l'une plus large que longue courait parallèle à la façade, l'autre plus longue que large s'élevait perpendiculaire à celle-ci, en face de la porte d'entrée[2]. L'illustration s'y inspire toujours des idées qui prévalaient au temps des dynasties memphites, mais on y voyait, outre les tableaux accoutumés de labour, de chasse et de sacrifice, des scènes empruntées à la carrière du mort et la peinture minutieuse des cérémonies relatives aux funérailles. Des inscriptions détaillées confirmaient les renseignements que ces biographies en action fournissaient : chaque individu s'efforçait ainsi de justifier, devant les juges osiriens, du rang qui lui avait été dévolu ici-bas, et d'obtenir le poste qu'il croyait lui être dû dans les Champs d'Ialou. La stèle s'étalait au fond de la seconde chambre : on l'encastrait souvent dans une niche, dont le pourtour simulait les ornements traditionnels d'une porte cintrée, ou bien on la remplaçait par

1. Nénie de Maritri au tombeau de Nofirhotpou, dans Wilkinson, *Manners and Customs*, 2[d] ed., t. III, pl. LXVII ; cf. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 139-143, où le texte égyptien a été rétabli, autant qu'on peut le faire avec les éléments très imparfaits dont nous disposons.

2. Voir les variétés de ce plan en T ou en croix dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 487, 494, 496, 499, 505, 519, 526, 527, 529, 532, 535, 537, 538, 546, 558, 569. Deux excellentes études sur la disposition et l'état de ces tombeaux ont été publiées par Jomard, *Description des hypogées de la ville de Thèbes*, dans la *Description de l'Égypte*, t. III, p. 34 sqq., et par A. Rhind, *Thebes, its Tombs and their Tenants*, p. 38-61, 77-123.

un groupe de statues, isolées ou sculptées à même le rocher et qui, figurant le maître, ses femmes, ses enfants, équivalaient aux supports de double, enfouis autrefois dans le serdab. L'*Ouverture de la bouche* s'accomplissait devant elle, le jour de l'enterrement, au moment où le défunt, parvenu enfin au terme de sa course terrestre, était introduit dans son domicile nouveau et en prenait possession pour l'éternité[1] : elle avait pour objet, nous le savons, d'annuler les effets de l'embaumement et de rétablir le jeu méthodique des organes que la mort avait suspendu[2]. L'*homme au rouleau* et ses aides, les prêtres qui jouaient le rôle des *Enfants d'Horus*, érigeaient la momie une dernière fois sur son tas de sable, au milieu de la chapelle, et ils célébraient à



LA NICHE DU TOMBEAU DE MENNA[3].

son bénéfice le mystère divin qu'Horus avait inventé pour Osiris. Ils la purifiaient par l'eau ordinaire et par l'eau rouge, par l'Encens du Midi et par l'Alun du Nord, ainsi qu'on fait les statues des dieux au commencement du sacrifice; puis ils se livraient sur elle aux manœuvres qui l'éveillaient de son sommeil, ils la déliaient de son linceul, ils lui ramenaient son ombre échappée au moment de l'agonie[4], ils lui restituaient la jouissance de ses jambes et de ses

1. Cf., sur l'idée qui présidait à cette cérémonie, ce qui est dit au t. I, p. 179-180, de cette *Histoire*. Les textes et les tableaux relatifs à l'*Ouverture de la Bouche* ont été publiés par Schiaparelli, *il Libro dei Funerali dei Antichi Egiziani*, et longuement commentés par lui, cf. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. I, p. 205-324. La description sommaire que je donne dans le texte des opérations qu'elle comportait, suit exactement l'ordre observé au tombeau de Séti Ier (E. Lefébure, *les Hypogées royaux de Thèbes*, I. *Le tombeau de Séti Ier*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. II, 3e partie, pl. I-XIII).

2. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. I, p. 292-316.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Insinger, prise à Thèbes en 1881.*

4. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. I, p. 300.

bras. Aussitôt les bouchers sacrés égorgeaient le taureau du Midi et le dépeçaient, le prêtre empoignait la cuisse sanglante et la haussait vers les lèvres du masque, comme pour l'inviter à manger, mais les lèvres demeuraient closes et refusaient leur office : il les touchait alors avec plusieurs instruments à manche de bois et à lame de fer qui étaient censés les desceller. L'*ouverture* pratiquée, le double était libre, et les peintures, abandonnant la momie, ne connaissaient plus que lui ; elles le montraient « sous l'aspect qu'il avait en cette terre », vêtu de l'habit civil et dans l'exercice de ses fonctions naturelles[1]. Le cadavre n'est plus qu'une larve, bonne à garder puisqu'elle garantit la survivance, mais qu'on peut reléguer sans crainte dans la cellule nue et basse où elle reposera jusqu'à la consommation des siècles, s'il plaît les dieux la préserver des voleurs et des archéologues. Au temps du premier empire thébain, les cercueils avaient été des caisses rectangulaires en bois, taillées sur le modèle des cuves en calcaire ou en granit, et couvertes d'oraisons empruntées aux écrits canoniques, surtout au *Livre des Morts*[4] ; ils se transformèrent, pendant le second, en gaines auxquelles on s'efforçait de donner autant que possible l'apparence que le sujet avait eue de son vivant. Il était couché sur ce qui restait de lui, et



COUVERCLE DE CERCUEIL[2].



COUVERCLE DE CERCUEIL[3].

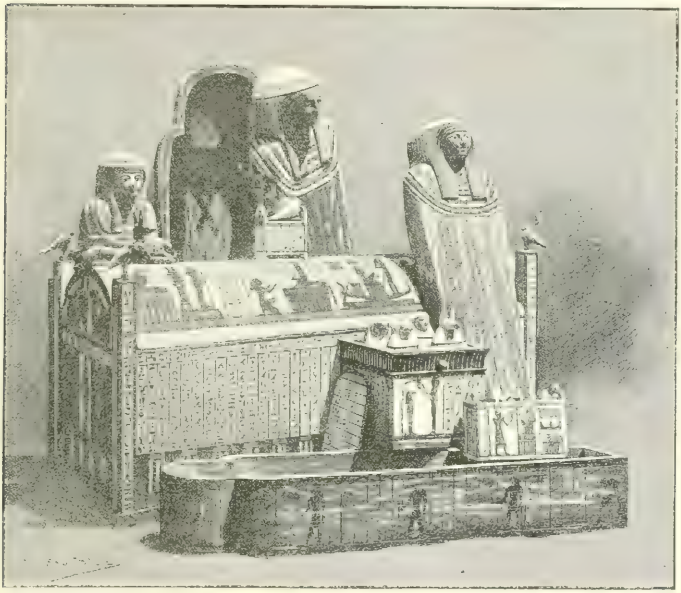
1. Cf. la vignette de la page 517, où, dans la partie gauche du registre, en avant de la tombe, le mort est représenté sous la forme d'une momie, tandis que, dans la partie droite, passe la porte du tombeau, il est représenté sous la forme de double vivant, dans son costume et avec ses allures de tous les jours.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de M. de Mertens* ; c'est le cercueil de Iamakit, provenant de la tombe de Sonbozmou, découvert à Thèbes en 1886, et vendu plus tard au Musée de Berlin (Erman, *Ausführliches Verzeichniss*, p. 144, n° 10859).

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de M. de Mertens* ; le cercueil a été découvert en 1886, à Mealah près de Gebelein (Erman, *Ausführliches Verzeichniss*, p. 143, n° 8516).

4. La description de cercueils de ce type, thébains ou memphites, appartenant à la XII[e] dynastie, est donnée chez Lepsius, *Älteste Texte des Todtenbuchs*, p. 21-24, pl. 1-43, et chez Maspero, *Trois Années de fouilles*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. I, p. 210-237.

son image en ronde bosse servait de couvercle à la bière. La face s'encadrait dans la perruque d'apparat, la casaque de batiste blanche emprisonnait à demi le buste, le jupon voilait les jambes de ses plis, les pieds étaient chaussés de



CERCUEIL D'UNE MOMIE DE LA XXe À LA XXIe DYNASTIE[1].

sandales, les bras s'allongeaient ou se repliaient sur la poitrine, les mains serraient des objets divers, la croix ansée, la boucle de ceinture, le *didou*, un bouquet ou une guirlande de fleurs. Souvent, au contraire, les lignes ne dessinent qu'un contour sommaire de figure humaine du col aux talons. Les pieds et les jambes sont accolés, les saillies du genou, les rondeurs du mollet, de la cuisse et du ventre se modèlent vaguement dans le bois. Vers la fin de la XVIIIe dynastie, la mode imposa aux gens riches l'obligation de deux cercueils emboîtés l'un dans l'autre et peints en blanc ou en noir. A partir de la XXe, on les enduisit d'un vernis jaunâtre, et l'on y multiplia les inscriptions ou les emblèmes mystiques, au point de faire de chacun d'eux comme un résumé de la tombe, assez exact pour suppléer la tombe même et pour suffire

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Mariette, *Album photographique du Musée de Boulaq*, pl. 15.

66

aux besoins du maître[1]. Plus tard enfin, sous la XXIe et sous la XXIIe, on enferma le double ou triple cercueil dans un sarcophage rectangulaire en bois épais, surmonté d'un couvercle cintré, décoré de tableaux, sanctifié de prières : quatre éperviers, perchés sur les montants, veillaient aux quatre

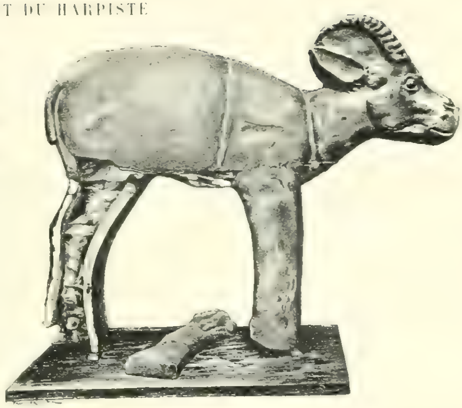


LE REPAS FUNÉRAIRE, LE CONCERT ET LES DANSES[2].

points cardinaux et défendaient le cadavre, tout en assurant à l'âme la circulation dans les quatre maisons dont le monde se composait. Les ouvriers, après avoir emménagé leur homme dans son caveau, empilaient sur le sol les canopes, les coffrets, les provisions, les meubles, le lit, les tabourets, les chaises; les *Répondants* étaient là avec leurs boîtes à compartiments, et parfois on déposait à côté d'eux la momie d'un animal favori, un singe, un chien d'espèce rare, une gazelle familière, dont le cercueil épousait les formes et procurait

1. Le premier qui ait établi sommairement les principaux caractères des sarcophages en bois et des cercueils de la seconde époque thébaine est MARIETTE, *Notice des principaux Monuments*, 1864, p. 37-40, où pourtant l'usage des cercueils à vernis jaune est reculé trop tard jusque dans la XXIIe dynastie; on en a trouvé depuis lors qui appartiennent incontestablement à la XXe. Cf. le résultat des recherches postérieures dans MASPERO, *Archéologie Égyptienne*, p. 273-276.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un fragment conservé au British Museum* (cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCLXXVII *ter*, ROSELLINI, *Monumenti Civili*, XCIX, 1). La scène du repas funéraire et des danses qui l'accompagnent est figurée souvent dans les hypogées thébains, cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CLXXXVII, ROSELLINI, *Monumenti Civili*, pl. LXXVIII-LXXIX, XCVI, XCVIII-XCIX, VIREY, *le Tombeau de Rekhmarâ*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. V, pl. XLI-XLIII, BOURIANT, *Tombeau de Harmhabi*, dans les *Mémoires* de la Mission, pl. II, SCHEIL, *Tombeau de Rât'eserkasenb*, dans les *Mémoires*, t. V, pl. II, II^a-III.



LE CERCUEIL DE LA GAZELLE FAVORITE D'ISIMKHEBIOU[1].

tant bien que mal l'illusion de l'animal vivant. On brisait, ou du moins on endommageait quelque peu les objets principaux pour les tuer et que leur double, partant avec le double humain, pût l'accompagner et lui rendre les services accoutumés pendant toute la durée de son existence posthume ; un charme prononcé sur eux les enchaînait à sa personne de façon indissoluble et les contraignait d'obéir à ses volontés. Le prêtre marmotait une dernière prière, les maçons muraient la porte. Cependant, le festin funéraire avait commencé avec ses chants et avec ses danses. Les almées apostrophaient les assistants et les exhortaient à profiter de l'heure présente : « Faites un jour heureux ! Quand vous entrerez dans vos syringes, vous y reposerez éternellement tout le long de chaque jour[2] ! »

Aussitôt après le repas, il fallait partir et rompre le dernier lien qui rattachait les morts à notre monde[3]. Le harpiste sacré préludait et entamait l'hymne d'adieu : « O momies instruites[4], neuvaine des dieux du cercueil, qui écoutez l'éloge de ce défunt et qui exaltez journellement les vertus de cette momie instruite, qui est comme un dieu vivant éternellement, dominant dans l'Amentit, vous aussi qui vous produirez dans la mémoire de la postérité, vous tous qui viendrez lire ces chants qu'on grave dans les syringes selon les rites, répétez : « La grandeur de dessus terre, qu'est-ce? l'anéantissement du tombeau, pourquoi? » — C'est se former à l'image de la terre d'Éternité, le pays juste sans querelles et qui a horreur des violences, celui où nul n'attaque

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Émile Brugsch Bey, prise en 1881*, et Maspero, *les Momies royales de Deir el-Baharî*, dans les *Mémoires* de la Mission française du Caire, pl. XXI b.

2. Rosellini, *Monumenti Civili*, pl. XCVI, 4. L'original, reproduit par Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, pl. XII, est conservé au Musée du Louvre.

3. Le harpiste est représenté souvent dans cette fonction suprême, et, sans parler du harpiste de Bruce, qui est reproduit au t. II, p. 525, de cette *Histoire*, on voit la scène dans Rosellini, *Monumenti Civili*, XCV, n° 3-4, XCVI, n° 1, dans Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XL-XL *a*, dans Bénédite, *Tombeau de Neferhotpou*, aux *Mémoires* de la Mission Française, t. V, pl. II et p. 504-510, 529-531. Dans le tombeau de Nofirhotpou et dans plusieurs autres, les filles ou les parentes du mort se joignent au harpiste ou le remplacent : c'est alors qu'elles appartenaient à une famille sacerdotale, et qu'elles remplissaient les fonctions de *Chanteuses* au service d'Amon ou d'un autre dieu.

4. *Momies instruites* est une expression analogue à celle de *Mânes Instruits*, que j'ai eu l'occasion d'expliquer plusieurs fois, au t. I, p. 183, et au t. II, p. 510-511, de cette *Histoire*.

son prochain et où personne ne se rebelle de nos générations qui reposent en lui, depuis le temps où votre race a existé pour la première fois, jusqu'au moment où elle est devenue multitude de multitudes suivant toutes la même voie; car au lieu de demeurer sur cette terre d'Égypte, il n'y en a pas un qui n'en soit sorti, et tous, quant ils sont ici-bas, du moment qu'ils s'éveillent à la vie, on leur dit : « Va, prospère sain et sauf, afin d'arriver à la tombe, un « chef parmi les bienheureux et songeant toujours en ton cœur au jour qu'il « faut se coucher sur le lit funéraire[1]! » Le vieux chant d'Antouf, modifié au cours des siècles, était encore celui qui rendait avec le plus de force la pensée mélancolique des amis assemblés pour l'hommage suprême. « L'immobilité du Chef[2], c'est elle, en vérité, qui est le meilleur destin! Les corps ne se produisent que pour passer depuis le temps du dieu, et les générations jeunes viennent en leur place : Râ se lève au matin, Toumou se couche au Pays du Soir, les mâles engendrent, les femelles conçoivent, tous les nez goûtent l'air au matin de leur naissance jusqu'au jour où ils vont en leur place! Fais donc un jour heureux, ô homme! — Qu'il y ait toujours des parfums et des essences pour ta narine, des guirlandes et des lotus pour les épaules et pour la gorge de ta sœur chérie[3] qui siège près de toi! Qu'il y ait du chant et de la musique devant toi, et, négligeant tous les maux, ne songe plus qu'aux plaisirs jusqu'à ce jour où il faut aborder à la terre de Marîtsakro, la déesse Silencieuse, sans que cesse pour cela de battre le cœur du fils qui t'aime! Fais un heureux jour, ô homme! — J'ai entendu conter ce qui est arrivé aux ancêtres : leurs murs sont détruits, leur place n'est plus, ils sont comme qui n'existe plus depuis le temps du Dieu! Les murs de ta tombe à toi sont fermes, tu as planté des arbres au bord de ton étang, ton âme reste sous eux et boit de leur eau; suis ton bon plaisir aussi longtemps que tu es sur terre, et donne du pain à qui est sans domaine, afin de gagner une bonne renommée à tout jamais. Regarde les dieux qui ont été auparavant : leur viande d'offrandes tombe en lambeaux comme si elle avait été déchirée par une panthère, leurs pains sont souillés de poussière, leurs statues ne sont plus debout dans le temple de Râ, leurs gens mendient! Fais donc un jour heureux! » Ceux qui t'ont précédé

1. Dümichen, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XL *a*, l. 9-15, dont le texte a été revu et corrigé par Bénédite, *le Tombeau de Neferhotpou*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. V, pl. II, l. 9-15 et p. 505-507; et, pour la traduction, Maspero, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 164-167.

2. C'est Osiris que le chanteur désigne sous le titre de *Chef*, ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire déjà, au t. II, p. 511, note 5, de cette *Histoire*.

3. Sur le sens de ce mot *sœur*, cf. l'emploi qui en est fait dans les chants d'amour du *Papyrus Harris n° 500*, t. II, p. 504-505, de cette *Histoire*. Les mariages entre frères et sœurs, de règle en Égypte (cf. ce qui est dit au t. I, p. 50-51, de cette *Histoire*), le rendent des plus naturels.

« ont eu leur heure de joie, — et ils ont réservé la tristesse (qui abrège les instants pour le jour où les cœurs sont détruits! — Songe donc toujours à ce jour où l'on te conduira au pays qui mêle les hommes : personne n'y emporta



L'UN DES HARPISTES DU TOMBEAU DE RAMSÈS III.[1]

jamais ses biens avec soi, et nul n'en peut revenir[2]! » La terre pourtant ne mêlait pas les hommes aussi impartialement que le poète voulait bien le dire. Les petites gens n'y avaient droit qu'à la fosse commune, au milieu d'un des quartiers funéraires les plus riches de Thèbes, celui de l'Assassif[3]. Des tranchées toujours béantes y attendaient leur proie : les rites expédiés en hâte, les fossoyeurs dissimulaient les momies de la journée sous un peu de sable, et le sable nous les rend intactes, parfois isolées, parfois associées par deux et

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Insinger prise en 1886*. Cf., entre autres ouvrages où le tableau est reproduit, *la Description de l'Égypte*, Ant., t. II, pl. 91, CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCLXI, et ROSELLINI, *Monumenti Civili*, pl. XCVII.

2. DÜMICHEN, *Historische Inschriften*, t. II, pl. XL; STERN, *das Lied des Harfners*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 58-63, 72-73, et *the Song of the Harper*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VI, p. 127-130; MASPERO, *Études Égyptiennes*, t. I, p. 172-177; BÉNÉDITE, *Tombeau de Neferhotpou*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. V, pl. IV, p. 529 sqq.

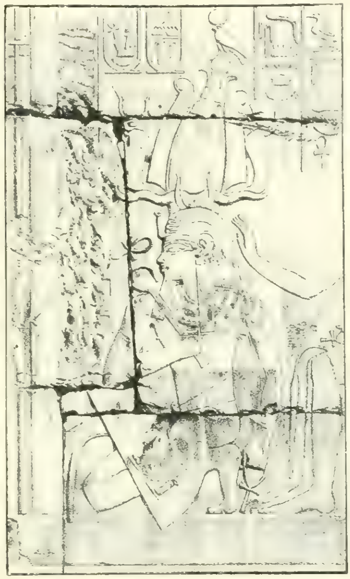
3. Il n'y a vraiment qu'une seule description complète d'un cimetière de pauvres, celle que nous a donnée A. RHIND, *Thebes, its Tombs and their Tenants*, p. 124-139. Mariette avait fait faire par Gabet et par Vassalli, de 1859 à 1862, à l'Assassif, près de l'endroit où Rhind avait travaillé, des fouilles importantes, dont le produit est conservé au Musée de Gizéh, mais dont les procès-verbaux sont demeurés inédits dans ses papiers : Vassalli m'a dit avoir trouvé les momies entassées parfois sur soixante et plus de profondeur, sans parvenir à atteindre le bas de la pile. Des sondages hâtifs que j'ai opérés en 1882 et 1884 m'ont paru confirmer les découvertes de Rhind et de Vassalli.

par trois, sans qu'on ait cherché à les disposer en couches régulières[1]. Quelques-unes n'ont que leurs bandages de toile rude et gisent à même le sol, d'autres sont comme bardées de branches de palmier liées côte à côte, en guise de bourriche[2]. Les moins misérables possèdent une boite en bois mal dégrossie, moins large aux pieds qu'à la tête, sans inscription ni peinture[3]. Beaucoup sont enfermées dans des cercueils d'occasion qu'on a négligé d'ajuster à leur taille, ou dans une bière mal jointe, fabriquée avec les fragments de deux ou trois bières anciennes. Aucune d'entre elles n'avait de mobilier, mais les outils de son métier, des souliers en cuir mince, des sandales en carton ou en roseaux tressés, des bagues en terre cuite ou en bronze, des bracelets ou des colliers consistant en un seul fil de perles bleues, des figurines de divinités, des yeux mystiques, des scarabées, surtout des cordes liées au cou, aux bras, aux jambes, à la taille, et destinées, comme tous les nœuds mystiques, à combattre les influences malignes[4].

La population entière subsistait de la mort à tous ses degrés, en haut les collèges sacerdotaux des chapelles royales[5], puis les congrégations auxquelles le soin des tombes était confié dans les quartiers divers, et dont la plus influente desservait la vieille nécropole royale, *Isît-mâît*, la Place Vraie[6]. Elle entretenait les monuments des rois et des particuliers, elle les nettoyait, elle visitait la chambre funéraire, elle constatait l'état des occupants et au besoin elle les réparait, elle les pourvoyait aux jours voulus des offrandes stipulées par la coutume ou par les clauses du contrat passé entre les autorités religieuses et la famille. Le titre de ses affiliés proclamait l'humilité de leur condition vis-à-vis des ancêtres divinisés à la solde desquels ils vivaient : ils s'appelaient les *domestiques de la Place Vraie*, et leurs chefs les *supérieurs de Domestiques*, mais ils étaient en réalité d'assez gros personnages, riches, instruits, considérés dans leur section de la ville. Ils professaient une dévotion spéciale pour Aménôthès Ier et pour sa mère Nofrîtari que quatre ou cinq siècles

1. Rhind, *Thebes, its Tombs and their Tenants*, p. 125-126.
2. Passalacqua, *Catalogue raisonné et historique des Antiquités decouvertes en Egypte*, p. 204.
3. Rhind, *Thebes, its Tombs and their Tenants*, p. 126.
4. Rhind, *Thebes, its Tombs and their Tenants*, p. 128-131.
5. On trouve sur beaucoup de monuments les noms de personnages appartenant à ces sacerdoces, prêtres d'Ahmosis Ier (Maspero, *Rapport sur une Mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 109), de Thoutmosis Ier, de Thoutmosis II, d'Aménôthès II, de Séti Ier (Id., *ibid.*, p. 112-114).
6. Les personnages attachés à la *Place Vraie* avaient été longtemps considérés comme des magistrats, et la *Place Vraie* comme un tribunal : leur rôle véritable a été découvert indépendamment par Brugsch (*Dictionnaire géographique*, p. 1276-1278) et par Maspero (*Rapport sur une Mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 159-166). Le catalogue de ceux d'entre eux qui étaient connus en 1882 se trouve dans le *Rapport sur une Mission en Italie* (*Recueil de Travaux*, t. II, p. 166-169, et t. III, p. 103-104), ainsi que des remarques sur leur costume (*Ibid.*, t. III, p. 111-112).

d'hommages continus avaient transformés en patrons de Khafitnibous[1], mais ils ne négligeaient pas les autres souverains : ils ne savaient plus toujours, à vrai dire, ce qu'avaient été certains des nobles débris sur lesquels ils veillaient, et il leur arrivait parfois de changer une de leurs princesses et de leurs reines en un roi ou en un prince royal[2]. Tout un personnel d'ordre secondaire gravitait autour d'eux, des briquetiers, des maçons, des manœuvres, des magiciens, des exorcistes, des scribes qui griffonnaient des formules pieuses pour le petit peuple ou copiaient des *Livres de sortir au jour* pour les momies, des tisserands, des menuisiers, des orfèvres. Les sculpteurs et les peintres étaient groupés en guildes[3] : beaucoup d'entre eux passaient leurs journées dans les grottes qu'ils décoraient, mais les autres avaient sur terre leurs ateliers qui devaient ressembler assez à ceux de nos marbriers du Père-Lachaise. Ils tenaient à la disposition de leurs pratiques besogneuses un choix de statues et de stèles toutes prêtes,



AMÉNÔTHÈS III, A LOUXOR[4].

proscynèmes à Osiris, à Anubis, aux dieux et aux déesses de Thèbes, isolés ou associés. Le nom du défunt manquait et l'énumération des personnes de sa famille; on l'ajoutait aussitôt après l'achat, dans les espaces réservés à cette intention[5]. Ces artisans devaient le meilleur de leur revenu à ces épitaphes, et la plupart ne songeaient qu'à en vendre le plus possible; certains

1. MASPERO, *Rapport sur une Mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 165-166; cf. ce qui est dit de ce culte des deux souverains au t. II, p. 98-100, de cette *Histoire*.

2. Ainsi la reine Ahhotpou I, que le *domestique* Anhourkhaou savait être une femme (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 2 *d*), est transformée en un roi Ahhotpou au tombeau de Kharoukhâ (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 2 *a*); cf., à ce sujet, les observations de MASPERO, *les Momies royales de Déir el-Baharî*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. I, p. 616-620.

3. C'est ce qui résulte des inscriptions qui donnent des titres divers à des sculpteurs, à des dessinateurs, ou à des manœuvres, mais il ne m'a pas été possible encore d'établir la hiérarchie de ces personnages (*Rapport sur une Mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 107-108).

4. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Gayet, prise en 1882.*

5. Je m'étais efforcé de réunir au Musée de Boulaq un nombre considérable de ces statues et de ces stèles inachevées, provenant des ateliers de la nécropole (MASPERO, *Guide du Visiteur*, p. 308-310).

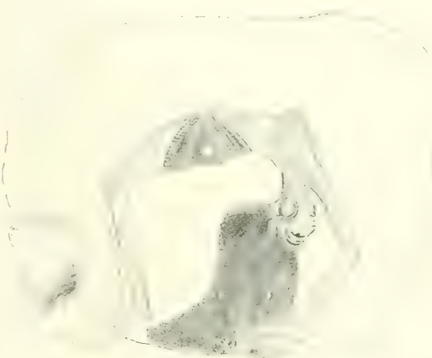
d'entre eux s'essayaient pourtant aux morceaux de haut style. La sculpture avait brillé d'un vif éclat sous les Thoutmosis et sous les Ramsès, et elle avait porté la facture du bas-relief à un degré de perfection inconnu auparavant. On le verra bien si l'on compare les tableaux des vieux mastabas, ceux de Ti ou de Phtahhotpou, avec les parties les plus belles des temples de Gournah, d'Abydos, de Karnak, de Déîr el-Baharî, avec les scènes des hypogées de Séti I[er] et de Ramsès II ou des tombes privées comme celle de Houi. Le modelé en est ferme et fin, d'une virtuosité de ciseau et d'une élégance de contour qu'on n'a jamais surpassées : l'Aménôthès III de Louqsor ou le Khâmhâït de Shéikh Abd-el-Gournah pourraient être proposés en modèle dans nos écoles, comme types accomplis de ce que les Égyptiens avaient produit de meilleur en ce genre. Le dessin était plus souple qu'autrefois, le mouvement plus franc, l'agencement plus réfléchi, la perspective moins folle. On sent que l'artiste fouillait son œuvre avec amour. Il multipliait les essais, les études d'après nature, et, comme le papyrus coûtait cher, il lançait ses esquisses ou notait ses impressions sur les éclats de calcaire plat dont les ateliers étaient pleins. Rien n'égale alors la hardiesse de sa pensée ou la liberté de son exécution, qu'il veuille montrer l'allure majestueuse d'un roi ou l'agilité d'une baladine. La baladine, on doit l'aller chercher dans une vitrine du Musée de Turin. Elle est nue, au caleçon près qui lui moule les reins, et elle se renverse en arrière d'un élan si naturel, qu'on s'attend presque à la voir tourner sur elle-même et retomber



KHAMHAÏT[1].

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de M. de Mertens, prise sur le bas-relief rapporté à Berlin par Lepsius*, cf. LEMAN, *ausführliches Verzeichniss*, p. 105, n. 2065.

debout les talons joints. Les figures inachevées du tombeau de Séti I[er] témoignent de la sûreté avec laquelle on arrivait à mettre les personnages en place. Un seul trait enveloppe la tête depuis la nuque jusqu'à la naissance du cou, un seul définit le ressaut et la chute des épaules. Deux autres ondulent à propos et cernent la silhouette, du creux de l'aisselle à la pointe des pieds, deux arrêtent les jambes, deux les bras[1]. Les pièces du costume et les bijoux, d'abord tracés rapidement, devaient être repris ensuite à la sculpture et ciselés avec minutie : on peut compter presque les tresses de la chevelure, les plis de la robe, les émaux de la ceinture ou des bracelets.

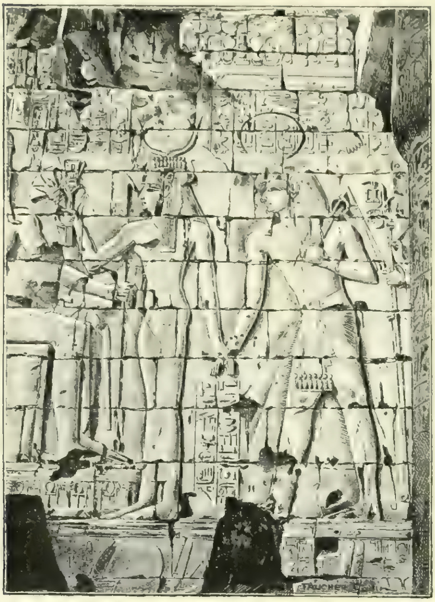


ESQUISSE DE DANSEUSE[2].

Lorsque le dessinateur avait posé son tableau d'après le croquis qu'il en avait fait ou qu'on l'avait chargé d'agrandir, le chef d'atelier redressait au rouge ce qui lui semblait être défectueux çà et là, et le sculpteur s'attachait à interpréter en conscience les lignes qu'ils avaient jetées ainsi sur la muraille. S'il venait à se tromper en quelque point, il corrigeait l'erreur autant que possible : il empâtait les parties à retoucher de stuc ou d'un ciment très dur, puis il les entaillait à nouveau. Aujourd'hui l'enduit est tombé et les traces du premier ciseau sont redevenues visibles presque partout : Séti I[er] a deux profils dans un des bas-reliefs de la salle hypostyle, à Karnak, l'un marqué à peine, l'autre levé en plein sur la surface de la pierre. L'instinct du pittoresque s'était éveillé, et les maîtres ne se faisaient plus faute d'accuser les motifs d'architecture, les reliefs du terrain, les plantes exotiques, tous les accessoires qu'on négligeait autrefois ou qu'on s'était contenté d'indiquer. La nécessité de couvrir les surfaces immenses des pylônes les avait accoutumés à combiner les plans divers de la même action d'une façon plus intime que leurs prédécesseurs n'avaient voulu le faire. Pharaon y joue toujours le rôle éminent, mais au lieu de choisir parmi ses exploits un épisode décisif, le plus

1. L'une d'elles est reproduite plus haut, au t. II, p. 385, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Petrie, prise sur un ostracon du Musée de Turin.*

propre à mettre sa vaillance en lumière, on préférait juxtaposer tous les moments successifs de ses campagnes : ainsi les peintres des premières écoles italiennes déroulaient à la file, et dans le même milieu, les incidents d'une même histoire. Le détail de ces compositions gigantesques nous paraît parfois enfantin et la relation entre les parties diverses y est souvent difficile à déterminer : l'ensemble vit et, mutilé qu'il est, il donne encore l'impression précise de ce qu'était le tumulte d'une bataille dans ces temps reculés de nous[1].



BAS-RELIEF CORRIGÉ DE SETI Ier [2].

La statuaire ne l'avait pendant longtemps cédé en rien au bas-relief. Les sculpteurs avaient dû souvent attribuer une taille énorme aux statues de leurs rois, pour qu'elles ne fussent pas écrasées par la masse des édifices auxquels elles s'adossaient, mais l'obligation d'agrandir outre mesure la figure humaine n'avait pas affaibli en eux cette science des proportions et cette habileté de ciseau qu'on admire chez le scribe accroupi ou chez les princes de Méïdoum ; elle leur avait appris seulement à démêler si bien les lignes principales et à calculer si habilement le volume des membres ou leurs mesures, qu'ils ont tiré du granit ou du grès des géants de 16 ou de 20 mètres[3], avec autant de sécurité et de justesse que s'il se fût agi de statues commandées à l'échelle

1. MASPERO, *l'Archéologie Égyptienne*, p. 179-181 ; cf., à titre d'exemples, les scènes détachées des tableaux qui représentaient la bataille de Qodshou, au t. II, p. 392, 393, 394, 395, de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les photographies d'Insinger et de Daniel Heron, prises en 1881.* L'original du bas-relief se trouve sur la paroi ouest de la grande Salle hypostyle à Karnak; cf. MARIETTE, *Voyage de la Haute-Égypte*, t. II, pl. 43.

3. Voir, plus haut, ce qui est dit des colosses d'Aménôthès III dans la plaine de Thèbes, en avant de l'Aménophium (t. II, p. 311-313, de cette *Histoire*), et de ceux de Ramsès II au Ramesséum (t. II, p. 420), à Ibsamboul (t. II, p. 411-412) et à Tanis (t. II, p. 424).

accoutumée. Les colosses d'Ibsamboul et ceux de Thèbes sont là pour prouver quels maîtres incomparables les Thébains étaient, dans cet art difficile d'imaginer et de réaliser des types surhumains. La décadence n'avait commencé que sous Ramsès III[1], mais elle avait marché vite, et les statues des Ramessides ou valent peu ou ne valent rien. Le galbe en est mauvais, la technique rude, l'expression banale et insignifiante ; on y devine la main du praticien machinal qui possède encore la routine de son métier, mais qui ne sait plus renouveler les formules de l'école ou s'en affranchir. Il faut quitter les ateliers royaux et s'adresser à ceux de la nécropole, pour trouver des statues en demi-grandeur d'une facture intelligente, et que nous serions tentés d'accorder à la XVIII[e] dynastie, si les inscriptions ne nous engageaient à en abaisser la date de deux ou trois siècles. Tel ce scribe agenouillé de Turin qui embrasse un autel surmonté d'une grosse tête de bélier : la délicatesse des traits et leur expression de douceur spirituelle rachètent amplement l'incorrection du buste et des jambes. Les morceaux de ce genre n'abondent pas et la raison de leur rareté est facile à déduire. Cette foule de prêtres, de soldats, d'ouvriers, de petits bourgeois dont le gros de la plèbe thébaine se composait, elle avait beaucoup de prétentions au luxe et peu de richesse : ses tombeaux regorgent d'objets contrefaits, véritables trompe-l'œil, destinés à suggérer l'illusion de l'opulence, et elle substituait volontiers par économie des figurines en bois



SCRIBE AGENOUILLÉ DE TURIN[2].



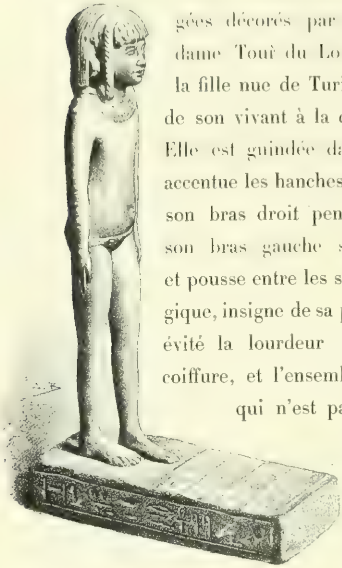
LA DAME TOUI[3].

1. Voir au t. II, p. 418, de cette *Histoire*, ce qu'il faut penser de la théorie ordinaire qui fait commencer la décadence de la sculpture égyptienne sous Ramsès II.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Petrie*. Le scribe porte sur l'épaule droite, peut-être en tatouage, l'image humaine du dieu Amonrâ, dont il tenait l'emblème animal.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie prise au Musée du Louvre*. cf. Bénédite, *la Statuette de la dame Toui*, dans les *Monuments et Mémoires*, t. II, pl. II-IV.

aux statues de calcaire ou de grès qui devaient soutenir le double. Les marbriers funéraires avaient acquis une maîtrise incontestable dans cet art des demi-fortunes, et l'on rencontre des morceaux d'un charme pénétrant dans le fatras d'œuvres médiocres qui encombre les hypogées décorés par eux. Ainsi la dame Naï et la dame Touï du Louvre, la dame Nehaï de Berlin, la fille nue de Turin[1]. La dame Touï appartenait de son vivant à la classe des Chanteuses d'Amon. Elle est guindée dans un peignoir étroit qui lui accentue les hanches et la gorge sans brutalité : son bras droit pend libre le long du corps, son bras gauche se replie sur la poitrine et pousse entre les seins l'espèce de fouet magique, insigne de sa profession. L'artiste n'a pas évité la lourdeur dans l'agencement de la coiffure, et l'ensemble est traité avec un soin qui n'est pas exempt de sécheresse : à force de racler et de polir son bois, il a fini par amollir les contours et par leur enlever tout piquant. La dame Nehaï est plus leste et mieux dégagée dans sa robe adhésive et dans le manteau qui lui drape l'épaule droite; elle file d'un pas alerte et d'un air résolu qui contraste avec la démarche compassée de sa rivale Touï. La fillette est d'un travail plus lâché, mais a-t-on jamais exprimé mieux la grâce indécise et fluette de l'Égyptienne enfant, vers huit ou dix ans? Telles sont encore aujourd'hui les jeunes Nubiennes de la cataracte, avant que l'éclosion de la puberté les oblige à se vêtir; c'est leur poitrine maigre, leur hanche grêle, leur cuisse sèche, leur port à la fois innocent et mutin. D'autres statuettes représentent des matrones habillées d'une chemise collante et coiffées



FILLETTE DU MUSÉE DE TURIN[2].



LA DAME NEHAÏ[3].

1. La statuette de la dame Naï a été reproduite par Maspero dans O. Rayet, *les Monuments de l'Art antique*, t. I, et dans *l'Archéologie Égyptienne*, p. 263.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Petrie* ; cf. Maspero, *la Dame Toui*, dans *la Nature*, 23e année, t. II, p. 213, fig. 2.

3. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de M. de Mertens*; cf. Erman, *ausführliches Verzeichniss*, p. 120, n. 8041. Les yeux, qui étaient incrustés, comme c'est souvent le cas, ont disparu.

serré, ou nues sans l'ombre d'une robe ou d'un voile quelconque. Celle de Turin est très fière de ses grosses boucles d'oreille, et fait saillir gravement l'une d'elles afin de la montrer ou de s'assurer que le bijou lui va bien : la tête est carrée, l'épaule menue, la poitrine malingre, le mouvement du bras raide et maladroit, mais les yeux sont si joyeusement ouverts, le sourire est si content, qu'on lui pardonne ces défauts de bon cœur. Les hommes ne manquent pas à ce musée de miniatures, anciens soldats, employés, gardiens de temples, prêtres qui se prélassent orgueilleusement dans leur peau de panthère. Trois personnages de Gizéh étaient contemporains, ou peu s'en faut, de la fillette de Turin. Ils ont endossé l'habit d'apparat, et ce n'est que justice, car l'un d'eux, Hori, surnommé Râ, jouissait de la faveur du roi et devait, par conséquent, remplir quelque charge à la cour. Ils s'avancent droit d'un rythme calme et ferme, le buste bien effacé, la tête haute; l'expression de leur physionomie est maligne et rusée[1]. Un officier, qui a pris sa retraite au Louvre, est en costume demi-civil, perruque légère, sarrau collant à manches courtes, pagne bridant sur la hanche, descendant à peine jusqu'à mi-cuisse et renforcé par devant d'une pièce d'étoffe bouffante, gaufrée dans le sens de la longueur[4]. Un confrère qu'il a au Musée de Berlin n'a point lâché son bâton de commandement; il avait mis son jupon rayé, ses bracelets et son gorgerin en or. Un prêtre du Louvre tient à deux mains devant lui l'enseigne d'Amonrâ, une tête



UN MILITAIRE[2].



STATUETTE DU MUSÉE DE TURIN[3].

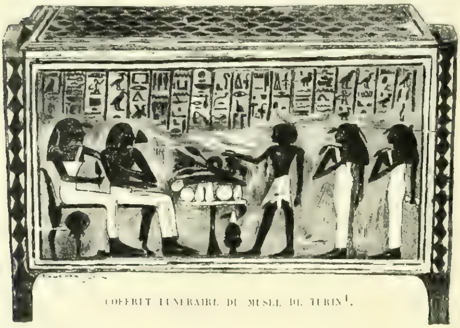
1. MASPERO, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, n° 3274-3276, p. 106-107, et *Archéologie Égyptienne*, p. 261-262; PHILIPPE VIREY, *Notice des principaux monuments exposés au Musée de Gizéh*, n° 878-881, p. 195-196.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de M. de Mertens*; cf. ERMAN, *ausführliches Verzeichniss*, p. 120, n° 4667. D'autres figurines du même genre, qui appartiennent au Musée du Louvre, ont été publiées par MASPERO dans O. RAYET, *les Monuments de l'Art antique*, et dans *l'Archéologie Égyptienne*, p. 261-263.

3. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Petrie*, cf. MASPERO, *la Dame Toui*, dans *la Nature*, 23e année, t. II, p. 213, fig. 3.

4. Il est reproduit en héliogravure, dans O. RAYET, *les Monuments de l'Art antique*, t. I.

de bélier surmontée du disque solaire et emmanchée au bout d'une hampe solide. Un autre, qui est relégué à Turin, nous apparaît comme intercalé entre deux longs bâtons couronnés chacun d'une idole, et tout dans son attitude trahit la satisfaction intime qu'il éprouve à se présumer si beau et si important. Les Égyptiens avaient l'esprit observateur et l'humeur volontiers satirique : je ne jurerais point qu'en imprimant à leurs œuvres ce caractère de vanité naïve, les sculpteurs n'aient pas cédé à la tentation de s'égayer discrètement au détriment du modèle qui posait pour son portrait.


COFFRET FUNÉRAIRE DU MUSÉE DE TURIN[1].

Les fondeurs et les graveurs sur métaux occupaient à côté d'eux une position assez relevée. On avait depuis longtemps appliqué le bronze aux usages funéraires, et l'on en coulait les *répondants*[2], les amulettes, les images de dieux ou de particuliers. Beaucoup de ces figures mignonnes font de charmants morceaux de vitrine et se recommandent par la pureté du modelé ou par l'éclat de la patine ; la plupart n'étaient que des objets de commerce journalier, fabriqués à la centaine sur les mêmes modèles, et peut-être jetés dans les mêmes moules pendant des siècles, pour l'édification des dévots et des pèlerins. On ne doit donc pas s'étonner s'ils manquent d'originalité : ils ne se distinguent non plus les uns des autres que les milliers de statuettes coloriées, dont nos marchands de sainteté garnissent leurs étalages[3]. Çà et là pourtant, on y découvre dans le tas quelques pièces qui portent un cachet d'individualité très prononcé. C'est un pur chef-d'œuvre que cette statuette de la dame Takoushît, qui orne aujourd'hui le Musée d'Athènes[4]. Takoushît est debout, le pied en avant, le bras droit ballant, le gauche replié et ramené contre la poitrine. Elle est parée d'une robe

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie.*

2. Les *répondants* en bronze sont assez rares, et la plupart de ceux qu'on rencontre chez les marchands sont faux. Le Musée de Gizéh en possède pourtant deux au moins qui sont d'une authenticité indiscutable (MASPERO, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, n[os] 1594 et 1601, p. 133, 134) ; ils appartiennent l'un et l'autre à la XX[e] dynastie.

3. MASPERO, *Archéologie Égyptienne*, p. 294-295.

4. MASPERO, *Statuette Égyptienne de bronze incrusté d'argent de la collection di Demetrio*, dans la *Gazette Archéologique*, 1883, p. 185-1891 et pl. 33-34 ; cf. *Archéologie Égyptienne*, p. 292-293.

courte, brodée de scènes religieuses, et elle a des anneaux de prix aux chevilles et aux poignets : la perruque à mèches carrées, étagées régulièrement, lui emboîte la tête. Le détail des étoffes et des bijoux est dessiné en creux au trait sur l'épiderme du bronze, et relevé d'un fil d'argent. La face est un portrait et semble indiquer une femme d'âge mûr; le corps représente, selon la tradition des écoles égyptiennes, un corps de jeune fille, élancé, ferme, souple. L'alliage contient de l'or et il a des reflets doux et chauds qui se marient de la manière la plus heureuse avec les lignes blanches de la broderie. Les menuisiers tenaient après les bronziers une place considérable dans la nécropole, et la plupart des meubles qu'ils exécutaient pour les momies de haut rang étaient des merveilles de peinture ou d'ajustage. Les uns



NAOS DU MUSÉE DE TURIN[1].

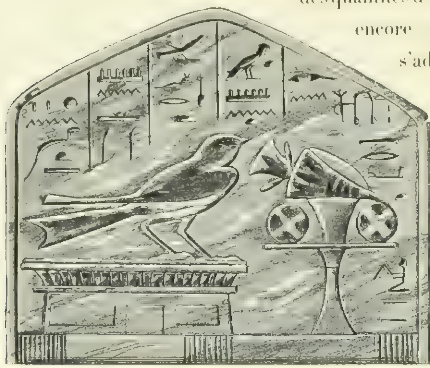
étaient destinés au culte, comme ces naos montés sur traîneaux où l'on enfermait l'image du dieu qu'on priait pour l'âme du défunt; les autres servaient aux besoins du ménage, mais on y voyait, sur les parois, des tableaux religieux ou funéraires, offrandes à un couple de parents morts, sacrifices à une déesse ou à un dieu, scènes de la vie osirienne. Les lits consistaient, comme ceux des vivants, en un châssis rectangulaire, dressé sur quatre pieds égaux, assez rarement incliné en pente très douce. On supposait que deux lions de bonne volonté avaient étiré leur corps pour former les côtés longs, le mufle au chevet, la queue recourbée au-dessus des pieds du dormeur[2] : plusieurs de ces têtes sont d'une facture si noble et si expressive, qu'elles supportent la comparaison avec celles des lions en granit qu'Aménôthès III consacra dans son temple de Soleb[3]. Les autres métiers n'avaient que la valeur du nombre

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Lanzone*; cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 360.

2. Sur les lits funéraires, cf. ce qui est dit dans Maspero, *Archéologie Égyptienne*, p. 277-280.

3. Cf. les deux têtes de lion de la vente Hoffmann, *Antiquités Égyptiennes*, p. 80, n° 280-281 et pl. XXIV-XXV; elles appartenaient à un lit funéraire, et non pas à un trône, comme l'auteur du *Catalogue* l'affirme.

dans la communauté. Le contingent le plus considérable était fourni par les maçons, par les tailleurs de pierre, par les simples manœuvres[1], par des corps d'état dont nous aurions peine à nous imaginer l'importance, si les documents contemporains ne nous l'attestaient, les pêcheurs, les chasseurs, les blanchisseurs, les bûcherons, les jardiniers, les porteurs d'eau[2]. Sans parler des libations répétées qu'on versait aux dieux et aux défunts, les chantiers absorbaient des quantités d'eau considérables. Aujourd'hui encore chaque escouade d'ouvriers s'adjoint au moins deux ou trois hommes chargés d'aller chercher à boire pour le reste; même, dans certains endroits brûlés et éloignés de la rivière, tels que la Vallée des Rois, la corvée des outres exige au moins autant de bras que celle des pioches. Il faut ajouter à tout ce monde la tourbe infime des enterrements riches, les baladins, les pleureuses, les danseuses, les musiciennes. La plupart des corporations féminines avaient des mœurs infâmes, et la prostitution s'y tenait comme enrégimentée au service du dieu[4].



LA DÉESSE HIRONDELLE DE LA NÉCROPOLE THÉBAINE[3].

L'instruction manquait à ces pauvres gens, et leur religion était médiocre. Ils vénéraient les dieux officiels, Amon, Mout, Isis, Hâthor, et les souverains tels qu'Aménôthès Ier et Nofrîtari, mais ils avaient leur Panthéon particulier où les animaux dominaient, l'oie d'Amon et son bélier Pa-rahaninofir, le bon

1. Chabas-Lieblein, *deux Papyrus Hiératiques du Musée de Turin*, p. 12-14, et Maspero, *une Enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XXe dynastie*, p. 66 sqq.

2. Sur les pêcheurs de la nécropole, cf. Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XXXVII, l. 19-23, l'ostracon Cailliaud, qui contient un reçu délivré à des pêcheurs, fut trouvé près de Shéikh-Abd-el-Gournah, et s'applique par conséquent aux pêcheurs de la nécropole (Dévéria, *Œuvres*, t. I, p. 129-142). Il est question des porteurs d'eau du *Khirou* dans les registres hiératiques de Turin (Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XXXV, l. 2, XXXVI, l. 11, XXXVII, l. 5, 12; Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, IIIe série, t. II, p. 16), ainsi que des blanchisseurs (Id., *ibid.*, pl. XXXV, l. 16, XXXVI, l. 12, 17), des bûcherons (Id., *ibid.*, pl. XXXVI, l. 13), des jardiniers et des vignerons (Id., *ibid.*, pl. XXXVI, l. 14, XXXVII, l. 15-17, XXXVIII, l. 13).

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Lanzone*; cf. Lanzone, *Dizionario de Mitologia Egizia*, pl. CXVIII.

4. L'héroïne du *Papyrus érotique de Turin* porte le titre de *Chanteuse d'Amon* (Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, p. 203 sqq.), et les vignettes montrent quelle était sa profession de façon si expressive qu'on ne perd aucun détail de ses faits et gestes : sur le double caractère des *Chanteuses* en général, cf. ce que dit Maspero, *la Dame Toui*, dans *la Nature*, 23e année, t. II, p. 213.



La dame Takoushit

joueur de corne, l'hippopotame, la chatte, le poussin, l'hirondelle, les reptiles surtout[1]. Une grosse vipère personnifiait la mort, la reine de l'Occident, et on la désignait sous le sobriquet de Maritsakro, l'amie du silence. On lui attribuait trois têtes diverses sur un seul corps ou une seule tête de femme[2]. Elle logeait dans la montagne vis-à-vis de Karnak, ce qui lui avait valu, comme à la nécropole même, les deux épithètes de Khafitnîbous, et de Ta-tahnît, — La Cime[3]. Sa chapelle était située au pied de la colline de Shéikh-Abd-el-Gournah, mais ses serpents sacrés rampaient et viraient par la nécropole, accomplissant des miracles et guérissant les maladies les plus dangereuses. Les fidèles leur dédiaient souvent, en guise d'ex-voto, des stèles ou des éclats de pierre à peine dégrossis, dont les inscriptions témoignent d'une reconnaissance ardente. « Écoutez : Moi, du temps que j'étais sur terre, j'étais un *Domestique de la Place Vraie*, Nofirâbou, un ignorant insensé qui ne distinguait pas le bien du mal, et je péchais contre La Cime. Elle me châtia, je fus dans sa main nuit et jour, je restai dolent sur mon lit comme la femme en gésine, et j'implorai de l'air, mais il n'arrivait pas à moi, car j'étais traqué par La Cime d'Occident, la vaillante entre tous les dieux et toutes les déesses de la ville; aussi dirai-je à tout ce qu'il y a de misérables pécheurs parmi les gens de la nécropole : « Faites



LA DÉESSE MARITSAKRO[4].

1. Le culte du bélier d'Amon, celui de l'oie, de l'hirondelle et de la chatte, celui du serpent, ont été indiqués surtout d'après des monuments du Musée de Turin, par Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. II, p. [illegible]-401, 411-414; et Wiedemann, *le Culte des animaux en Égypte*, dans le *Muséon*, t. VIII, p. 90-104, et *Zu dem Thierkult der Alten Ægypter*, dans les *Mélanges Charles de Harlez*, p. 372-380. Une stèle montrant la chatte et l'oie en présence a été figurée au t. I, p. 87, de cette *Histoire*. Sur le culte des hippopotames dans la nécropole, cf. la petite stèle publiée par Maspero, *Rapport sur une Mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IV, p. 151, et par Lanzone, *Dizionario di Mitologia Egizia*, pl. CCCLXXX.

2. Sur le culte de Maritsakro, cf. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie*, t. II, p. 402-410.

3. Pour le premier de ces noms, cf. t. II, p. 506, de cette *Histoire*. L'abondance des monuments de Maritsakro qu'on a découverts à Shéikh-Abd-el-Gournah me porte à croire que son sanctuaire était situé au voisinage du temple d'Ouazmosou (Maspero, dans la *Revue critique*, 1890, t. II, p. 412-414), mais il y avait en haut de la colline un autre sanctuaire qui justifiait le nom de Ta-tahnît (Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. II, p. 408-410).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Lanzone*; cf. Lanzone, *Dizionario di Mitologia Egizia*, pl. CXXV. La stèle à laquelle j'emprunte cette figure est au Musée de Turin.

« attention à La Cime, car il y a un lion dans La Cime, et elle frappe comme « frappe un Lion fascinateur, et elle poursuit qui pèche contre elle! » J'invoquai donc ma maîtresse, et je sentis qu'elle accourait à moi comme une douce brise, elle se posa sur moi, et cela me fit reconnaître sa main, et elle revint à moi apaisée, et elle me délivra de souffrir, car c'est ma vie que La Cime d'Occident, quand elle est apaisée, et on doit l'invoquer[1] ! » Les pécheurs abondaient en effet dans cette population ignorante et superstitieuse, mais les comtes de Thèbes ne s'en fiaient pas aux seules divinités locales du soin de les réprimer ou de les empêcher d'agir mal : des commissaires, aidés d'un détachement de Mazaîou, les guidaient dans la voie droite, autant que la chose était possible[2]. Ils avaient fort à faire, et chaque journée leur laissait son contingent de délits, dont ils devaient pourchasser et châtier les auteurs[3]. Nsisouamon venait les aviser que l'ouvrier Nakhtoummaout et consorts s'étaient glissés dans sa maison et lui avaient dérobé trois grands pains, huit gâteaux, de la menue pâtisserie : ils avaient avalé une cruche de bière et répandu par pure malice de l'huile qu'ils ne pouvaient emporter[4]. Panibi avait rencontré la femme d'un camarade seule auprès d'un tombeau écarté et il l'avait violée malgré ses cris; le galant n'en était pas d'ailleurs à son coup d'essai, et plusieurs jeunes filles avaient été victimes de sa brutalité, qui n'avaient jamais osé se plaindre de lui jusqu'alors, telle était la terreur qu'il inspirait à tout le voisinage[5]. Les crimes contre les sépultures avaient toujours été fréquents : tous ces pauvres hères savaient quelle quantité d'or et de joyaux on enfouissait avec les morts, et ces trésors, disséminés autour d'eux à quelques pieds sous terre, leur étaient une tentation perpétuelle à laquelle ils succombaient[6]. Les uns ne voulaient pas avoir de complices, d'autres s'associaient en nombre, et, achetant fort cher la connivence de la gen-

1. Stele n° 102 de Turin publiée par Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans le *Recueil de Travaux*, t. I, p. 109-110, et Lanzone, *Dizionario di Mitologia Egizia*, pl. CXXV. C'est à ce monument qu'appartient la figure de la déesse reproduite t. II, p. 537, de cette *Histoire*.

2. Le rôle des Mazaîou dans la nécropole a été défini pour la première fois par Birch, *le Papyrus Abbott*, dans la *Revue Archéologique*, 1re série, t. XVI, p. 261; cf. Chabas-Lieblein, *deux Papyrus hiératiques du Musée de Turin*, p. 16.

3. Une description sommaire des délits qui se commettaient dans la nécropole et des grèves qui l'agitaient a été donnée par Spiegelberg, *Arbeiter und Arbeiterbewegung im Pharaonenreich*, 1895.

4. *Ostracon n° 5637 du British Museum*, publié par Birch, *Inscriptions in the Hieratic and Demotic Characters*, pl. XV, interprété par Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, IIIe série, t. I, p. 212-216; cf. Spiegelberg, *Arbeiter und Arbeiterbewegung im Pharaonenreich*, p. 11.

5. *Papyrus Salt n° 124, pl. I, l. 19, pl. II, l. 1-4*, dans Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, IIIe série, t. I, p. 180-181, et dans Spiegelberg, *Arbeiter und Arbeiterbewegung im Pharaonenreich*, p. 11-15; cf. pour d'autres crimes de même nature, Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, IIIe série, t. II, p. 38-39.

6. Voir au *Papyrus Abott, pl. III, l. 17-18, pl. IV, l. 1-4*, la mention des tombes particulières violées par une bande de voleurs (Maspero, *une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 22-24, Chabas, *Mélanges Egyptologiques*, IIIe série, t. I, p. 73-74); nous aurons l'occasion de constater plus loin que les hypogées royaux eux-mêmes n'échappaient pas à la rapacité des voleurs.

darmerie, ils se livraient impudemment à leurs opérations contre les tombes récentes ou anciennes[1]. Non contents d'en extraire le mobilier, qu'ils revendaient aux entrepreneurs de pompes funèbres, ils démaillotaient et fracassaient les corps pour voler les bijoux, puis ils rajustaient les débris et ils en fabriquaient des momies fausses, si artistement agencées qu'on ne les distingue plus des vraies par l'extérieur : il faut dévider les premiers tours de bandelettes avant d'apercevoir la fraude[2]. De temps en temps quelqu'un d'entre eux se laissait prendre ou dénonçait ses camarades, pour se venger d'une injustice commise à son égard dans le partage du butin : les Mazaïou empoignaient les coupables, et la justice entrait en branle. Les terrains situés sur la rive gauche du Nil relevaient partie du roi, partie d'Amon, et il était bien rare que les infractions commises à la loi sur un point de la nécropole n'intéressassent qu'une seule des deux juridictions[3]. La commission d'enquête nommée à l'effet de constater les dégâts comprenait donc dans beaucoup de cas le grand prêtre ou ses délégués au même titre que les officiers du Pharaon[4]. Elle vérifiait l'état des lieux, interrogeait les témoins et les coupables, leur infligeait la question si c'était nécessaire : quand elle avait élucidé les faits, le tribunal des notables condamnait au pal une demi-douzaine de pauvres diables et en faisait fouetter une vingtaine d'autres[5]. Deux ou trois mois plus tard, l'impression produite par cet acte de vigueur s'effaçait, et les déprédations repartaient de plus belle.

La médiocrité des salaires produisait, presque à jour fixe, des mécontentements et des troubles qui tournaient à l'émeute. Peut-être les rations qu'on allouait à l'ouvrier dès le début de chaque mois auraient-elles suffi pour toute la famille, mais, l'imprévoyance habituelle à l'Égyptien y aidant, elles étaient dévorées longtemps avant le terme, et la gêne arrivait vite[6].

1. Sur la corruption et sur la complicité des scribes, des prêtres, des gardiens, cf. ce que dit Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, IIIe série, t. I, p. 196-201, et t. II, p. 34-43 ; on rencontre plusieurs de ces personnages dans la liste de voleurs copiée au verso du *Papyrus Abbott*, des scribes (l. 1, 7, 11, 26, 27, 40, 41), des prêtres (l. 8, 12, 18, 33, 35), même un prophète (l. 15, 38). D'autres exemples sont cités par Spiegelberg, *Arbeiter und Arbeiterbewegung im Pharaonenreich*, p. 24, et surtout *Translation of Hieratic Papyri Mayor A-B*, où l'on retrouve une bonne proportion de prêtres, de scribes et de gardiens, parmi les gens poursuivis pour avoir violé des sépultures.

2. Jomard avait déjà constaté l'existence de ces momies refaites ou fausses d'hommes et d'animaux (*Description des Hypogées de la ville de Thèbes*, dans la *Description de l'Égypte*, t. III, p. 84, 86, 94-95) ; il y en avait plusieurs parmi les princes et les princesses de la XVIIIe dynastie découverts à Déir el-Bahari (Maspero, *les Momies Royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 538, 539-540, 541-542, 544, 547-548).

3. Maspero, *Une Enquête judiciaire à Thèbes sous la XXe dynastie*, p. 69.

4. Pour toute cette organisation de la police judiciaire et des tribunaux à Thèbes, je ne puis que renvoyer à l'ouvrage déjà cité de Spiegelberg, *Studien und Materialien zum Rechtswesen des Pharaonenreiches*, 1892.

5. C'est du moins ainsi que j'interprète une locution assez fréquente qui signifie littéralement *être mis sur le bois* : Spiegelberg n'y voit qu'une façon de donner la torture (*Studien und Materialien zum Rechtswesen des Pharaonenreiches*, p. 76-78, 125, note 329).

6. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. I, p. 342-344, de cette *Histoire*. Des tableaux rapides de ces

Les hommes, démoralisés par leur abstinence involontaire, ne tardaient pas à en référer au contremaître : « Nous crevons la faim, et il y a dix-huit jours encore jusqu'au mois prochain[1]. » Celui-ci ne se montrait jamais avare de bonnes paroles, mais comme ses discours n'étaient que rarement accompagnés d'effet, ils ne l'écoutaient pas ; ils suspendaient le travail, abandonnaient l'atelier en bandes tumultueuses, couraient tout hurlant tenir convent sur une place publique, auprès du monument le plus proche, à la porte du temple de Thoutmosis III[2], derrière la chapelle de Minéphtah[3], au parvis de Séti I[er][4]. Leurs chefs les poursuivaient ; les commissaires de police du quartier, les Mazaîou, les scribes, se mêlaient à eux, parlementaient avec ceux des meneurs qu'ils connaissaient. Eux, d'abord, ne voulaient rien écouter : « Nous ne reviendrons pas, criaient-ils aux pacificateurs, déclarez-le à vos supérieurs qui sont assemblés là-bas. » On était bien forcé d'avouer à part soi que leurs plaintes étaient fondées, et l'employé qui plus tard rendait compte de l'affaire à qui de droit en convenait lui-même : « Nous allâmes pour les entendre et ils nous dirent des paroles vraies[5]. » Le plus souvent leurs mutineries n'avaient d'autre conséquence qu'un chômage prolongé : les distributions du mois nouveau leur redonnaient le courage de se remettre à la tâche. Certaines administrations espéraient éviter le retour de ces scènes pénibles en modifiant le mode et la date des payements. Ils les échelonnaient de quinze en quinze jours, voire de huit en huit[6]. Le résultat ne variait guère : l'ouvrier, soldé plus fréquemment, n'en devenait pas plus sage pour cela, et les heures de travail perdues ne diminuaient point. L'homme aurait peut-être enduré tout, s'il avait été seul à la peine, mais il avait presque toujours une femme, une sœur, des enfants qui pleuraient la faim, et les magasins des temples ou de l'État étaient là sous sa main, remplis à regorger de dourah, d'orge et de froment[7]. La tentation devait être aiguë d'en rompre la porte et d'y puiser soi-même autant de grain qu'il

désordres ont été donnés par Maspero, *la Vie populaire à Thèbes*, conférence faite au cercle Saint-Simon, et dont le résumé a été publié dans le *Bulletin du Cercle Historique*, 1883, p. 68-71, *Lectures Historiques*, p. 34-38, et par Spiegelberg, *Arbeiter und Arbeiterbewegung im Pharaonenreich*, p. 17-23.

1. Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XLII, l. 2.

2. Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XLII, l. 2-3, peut-être la chapelle d'Ouazmôsou, peut-être l'espace libre qui s'étendait en avant du temple de Déîr el-Baharî.

3. Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XLVI, l. 15 ; cf. Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, III[e] série, t. II, p. 55. Le site de cette chapelle est inconnu ; peut-être les ruines au voisinage du Kom el-Hettân.

4. Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XLVIII, l. 117 ; cf. Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, III[e] série, t. II, p. 56-57. Peut-être est-ce le parvis du temple de Gournah.

5. L'émeute dont je donne ici le récit est racontée tout au long dans Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XLIV, l. 11-17 ; cf. Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, III[e] série, t. II, p. 49-51.

6. Chabas-Lieblein, *deux Papyrus hiératiques du Musée de Turin*, p. 25, 38 et pl. IV, l. 2.

7. Ainsi Khonsou excite ses camarades à piller les magasins du port (Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XLV, l. 6, XLVI, l. 2 ; cf. Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, III[e] série, t. II, p. 53-54).

fallait pour le présent. Les plus résolus partaient en bande, franchissaient les deux ou trois enceintes derrière lesquelles les greniers s'abritaient, mais, une fois là, le cœur leur manquait et ils se bornaient à expédier un orateur éloquent au gardien-chef, afin d'exposer leur très humble requête. « Nous venons pressés par la faim, pressés par la soif, n'ayant plus d'étoffe, n'ayant plus d'huile, n'ayant plus de poissons, n'ayant plus de légumes. Envoyez à Pharaon, notre maître, envoyez au roi, notre seigneur, pour qu'on nous fournisse le moyen de vivre[1]. » Si l'un d'eux, moins patient, s'emportait, laissait échapper un juron qui l'exposait à la peine capitale : « Par Amon ! par le souverain, dont la colère est la mort ! » s'il demandait à être conduit devant un magistrat pour y réitérer sa plainte, les autres s'entremettaient en sa faveur, priaient qu'on ne lui appliquât pas le châtiment prévu par la loi contre le blasphème ; le scribe, brave homme, fermait les oreilles[2], et, s'il le pouvait, leur accordait un commencement de satisfaction, prélevait sur l'excédent des mois écoulés de quoi les contenter pendant quelques jours, leur délivrait un supplément de solde au nom de Pharaon[3]. Ils avaient crié bien haut : « Ne nous sera-t-il servi de grains, en sus de ce qui nous est distribué, sinon nous ne bougeons d'ici ? » Voici donc le dernier du mois, l'on comparut tous ensemble par-devant les magistrats, et ils dirent : « Qu'on mande le scribe comptable Khâmoïsît ! » Il fut amené devant les notables de la ville et ils lui dirent : « Vois les grains que tu as reçus et en donne aux gens de la nécropole ! » On fit donc venir Pmontouniboïsît et l'on nous donna des rations de blé chaque jour ! » La disette n'avait pas pour motif nécessaire l'imprévoyance de la foule : les administrateurs de tout rang n'éprouvaient aucun scrupule à détourner, chacun selon son grade, une partie des fonds réservés aux traitements de leurs subordonnés, et ceux-ci ne touchaient souvent que des acomptes sur leur dû. Les prévaricateurs se tiraient le plus souvent d'affaire soit en empoignant une demi-douzaine de braillards, soit en sacrifiant quelque peu de leurs gains illégitimes, avant que le bruit de l'émeute eût pénétré en haut lieu : il leur arrivait pourtant de temps à autre, quand les plaintes devenaient trop vives et trop fréquentes, d'être destitués, cités en justice, condamnés. Ce qui se passait à Thèbes se répétait plus ou moins

1. Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XLIII, l. 1-5.
2. Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XLIII, l. 6-7, et Chabas, *Hebraeo-Aegyptiaca*, dans les *Transactions de la Société d'Archéologie Biblique*, t. I, p. 177-182, et *Mélanges Égyptologiques*, 3e sér., t. I, p. 47-48.
3. Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, pl. XLVI, l. 14-17, et Chabas, *Mélanges Égyptologiques*, 3e sér., t. II, p. 52, 54-55, et Chabas-Lieblein, *Deux Papyrus hiératiques du Musée de Turin*, p. 38.

dans toutes les autres cités. La corruption, l'iniquité, le vol, avaient sévi journellement parmi les employés de temps immémorial, seulement les rois énergiques avaient su ou réprimer ces abus complètement ou les réduire à leur expression la plus simple[1] : ils reparaissaient dès qu'on relâchait la surveillance, et l'impudeur avec laquelle ils s'étalaient dans la nécropole sous les successeurs de Ramsès III n'est pas une des preuves les moins convaincantes de l'état de décadence où Thèbes était tombée dès le milieu de la XXe dynastie.

Amon seul restait fort et prospère au milieu de la faiblesse générale. Depuis sa victoire sur les rois hérétiques, personne n'avait plus contesté sa suprématie, et les Ramessides courbaient dévotement le front devant lui ou devant ses ministres[2]. Il était désormais incorporé à Râ de façon définitive, et son autorité s'étendait non seulement sur l'Égypte entière, mais sur toutes les contrées où les armes de l'Égypte avaient pénétré; de même que Pharaon demeurait le plus grand des rois, le dieu de Pharaon demeurait sans opposition le plus grand des dieux. Il était le chef des deux Ennéades, l'Héliopolitaine et l'Hermopolitaine, et il avait conçu pour celle-ci une affection particulière : le caractère vague de ses huit entités secondaires y faisait en effet ressortir l'activité de la personne principale et, par suite, la primauté d'Amon identifié à cette personne. On pouvait plus aisément attribuer à Amon l'œuvre entière de la création, si l'on éliminait en sa faveur le Shou, le Sibou, l'Osiris, le Sit, que la théologie d'Héliopolis groupait autour du démiurge, et les hymnes que l'on chantait pendant ses fêtes solennelles n'hésitaient pas à lui faire honneur de tous les actes que les prêtres d'autrefois répartissaient sur les membres de la Neuvaine. « Il a fabriqué le sol, l'argent, l'or, — le lapis vrai à son bon plaisir[3]. — Il a ouvré les herbages pour les bestiaux, les plantes dont les humains s'alimentent. — Il a fait vivants les poissons dans le fleuve, — les oiseaux qui règnent dans les airs, — donnant l'air à ceux qui sont dans un œuf. — Il anime les insectes, — il fait vivants les oiselets, les reptiles et les moucherons de même qu'eux. — Il assure des provisions au rat dans son trou, — sustente l'oiseau sur la branche. — Sois béni pour tout

1. Cf., au t. II, p. 346-347, de cette *Histoire*, ce qui est dit des mesures prises par Harmhabi pour arrêter les prévarications des employés et les déprédations des soldats.

2. Pour l'importance qu'Amon avait prise sous la XVIIIe dynastie, voir le passage du t. II, p. 312 sqq., de cette *Histoire*; sur le triomphe d'Amon et de ses prêtres, cf. t. II, p. 344-346.

3. Mariette, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. II, pl. XI, p. 8, l. 6-7; cf. Grébaut, *l'Hymne à Ammon-Râ des Papyrus de Boulaq*, p. 22. Outre la traduction française de Grébaut, on a pour cet hymne les traductions anglaises de Goodwin, *Translation of an Egyptian Hymn to Amon*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. II, p. 250-263, et *Hymn to Amen Ra*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., p. 127-136, et la traduction allemande par L. Stern, *ein Hymnus auf Ammon-Rā*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 74-81, 125-127.

cela, Un solitaire, multiple de mains[1]. » Les « hommes jaillissent de ses deux yeux[2] », et ils s'essoufflent aussitôt à l'acclamer, les Égyptiens et les Libyens, les Nègres et les Asiatiques : « Salut à toi ! disent-ils tous, — Louange à toi, parce que tu séjournes parmi nous ! — Prosternations devant toi, parce que tu nous crées ! » — Tu es béni de tout animal, — tu as des adorateurs en toute région, — au plus haut des cieux, dans toute la largeur de la terre, — au profond des mers. — Les dieux s'inclinent devant ta Majesté, — exaltant les âmes qui les forment, — se réjouissant à la rencontre de qui les a engendrés, — ils te disent : « Va en paix, — père des pères de tous les dieux, — qui as suspendu le ciel, aplani la terre ; — créateur des êtres, formateur des choses, — roi souverain, chef des dieux, — nous adorons tes âmes, parce que tu nous as faits ; — nous te prodiguons des offrandes, — parce que tu nous as donné naissance, — nous te comblons de bénédictions, parce que tu résides parmi nous[3]. » Ce sont les idées qui prédominaient dans les hymnes d'Atonou[4], ce sont encore celles qu'on retrouve dans les prières adressées à Phtah, au Nil, à Shou, au Soleil d'Héliopolis, vers la même époque[5]. Partout en Égypte la notion du dieu unique, seigneur et artisan des choses, s'affermissait de plus en plus, non pas chez le menu peuple qui s'obstinait à vénérer ses génies et ses bêtes, mais chez les membres de la famille régnante, chez les nobles, chez les prêtres, chez les gens instruits. Ils confessaient que le Soleil avait fini par absorber les natures diverses qui se manifestaient dans les divinités féodales : celles-ci avaient toutes renoncé à leurs caractères primitifs pour devenir des formes du Soleil, Amon comme les autres, et la tendance vers l'unité s'accentuait au profit du Soleil, mais du Soleil marié à l'Amon thébain,

1. MARIETTE, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. II, pl. XI, p. 6, l. 3-7 ; cf. GRÉBAUT, *l'Hymne à Ammon-Râ des Papyrus de Boulaq*, p. 17-18.

2. MARIETTE, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. II, pl. XI, p. 6, l. 3 ; cf. sur ce procédé de création par les larmes émanées du dieu, ce qui est dit au t. I, p. 156, de cette *Histoire*.

3. MARIETTE, *les Papyrus Egyptiens du Musée de Boulaq*, t. II, pl. XI, p. 7, l. 2, p. 8, l. 1, cf. GRÉBAUT, *l'Hymne à Ammon-Râ des Papyrus de Boulaq*, p. 18-20. Cf. un autre hymne d'un ton plus mystique, dans le temple d'Amon à l'Oasis thébaine ; il a été publié et traduit en allemand par BRUGSCH, *Reise an der Grossen Oase El Khargeh*, pl. VII, p. 27-48, en anglais par BIRCH, *Inscription of Darius at the Temple of Khargeh*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. V, p. 293-302 ; cette dernière traduction a été reproduite dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 135-144.

4. Cf. des fragments de ces compositions au t. II, p. 322-323, de cette *Histoire*. Breasted (*de Hymnis in Solem sub Amenophide IV conceptis*, p. 9) a montré l'influence décisive que ces hymnes d'Aménôthès IV ont exercée sur le développement des idées solaires contenues dans les hymnes à Amon rédigés ou réédités sous la XX[e] dynastie.

5. L'hymne à Phtah est conservé dans le *Papyrus n° VII de Berlin* (LEPSIUS, *Denkm.*, VI, pl. 118-121), il a été interprété par PIERRET, *Études Égyptologiques*, t. I, p. 1-19. Sur les hymnes au Nil, cf. ce qui est dit au t. I, p. 39-43, de cette *Histoire* ; le *Papyrus de Berlin n° V* (LEPSIUS, *Denkm.*, VI, 115-117) contient un grand hymne à Râ-Harmakhis, qui a été traduit par MASPERO, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. II, p. 454-457 (cf. *Histoire Ancienne*, 4[e] éd., p. 280-284), et par LUSHINGTON, *Hymn to Ra Harmachis*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VIII, p. 129-134.

Amonrâ. L'omnipotence de ce dieu unique n'excluait pas pourtant à leurs yeux l'existence de ses parèdres; ils pensaient toutefois que les êtres auxquels les générations antiques avaient accordé une indépendance complète à l'égard de leurs rivaux, n'étaient eux-mêmes que les émanations d'un être suprême. Si leur vanité locale s'acharnait, il est vrai, à conserver pour cet Un le terme en usage dans la cité, Phtah à Memphis, Anhouri-Shou à Thinis, Khnoumou aux environs de la première cataracte, ils avouaient volontiers que ces vocables étaient les masques différents d'un seul visage. Phtah, Hâpi, Khnoumou, Râ, tous les dieux rentraient l'un dans l'autre et ne formaient plus qu'un dieu, unique d'essence, multiple de noms, puissant en raison de l'importance des cités où on l'adorait; Amon, seigneur de la capitale et patron de la dynastie, avait plus de partisans, jouissait de plus de considération, bref, se sentait plus près d'être le seul dieu de l'Égypte entière, que ses frères moins riches en fidèles.

Il ne s'était pas à l'origine arrogé sur les morts l'empire qu'il exerçait sur les vivants : il avait délégué ses fonctions funèbres à une déesse, la Marîtsakro, pour laquelle les misérables habitants de la rive gauche témoignaient d'une dévotion si tenace[1]. C'était une Isis, c'était une Hâthor hospitalière dont les sujets s'accommodaient dans l'autre monde de la survivance nébuleuse et triste départie aux doubles désincarnés; puis les doctrines osiriennes et les solaires s'étaient superposées à cette mythologie locale, et, dès la XIe dynastie, la noblesse thébaine avait adopté, avec les rituels usités aux temps memphites, les dogmes héliopolitains relatifs aux pérégrinations de l'âme en Occident, à son introduction dans la barque solaire, à ses haltes dans les champs d'Ialou[2]. Les hypogées de la XVIIIe dynastie démontrent que les Thébains n'imaginaient pas alors leur seconde vie autrement que les habitants des cités plus vieilles : ils admettaient pour elle le même mélange inconscient d'idées contradictoires, où chacun élisait à son gré ce qui lui plaisait le mieux, le repos dans une tombe bien approvisionnée, la résidence auprès d'Osiris au milieu d'un paradis calme et doux, les voyages autour du monde avec Râ. La fusion de Râ et d'Amon, et la prédominance des idées solaires qui en résulta, poussèrent les théologiens à examiner de plus près ces notions disparates, et à en éliminer tout ce qui leur parut être en désaccord avec les conceptions

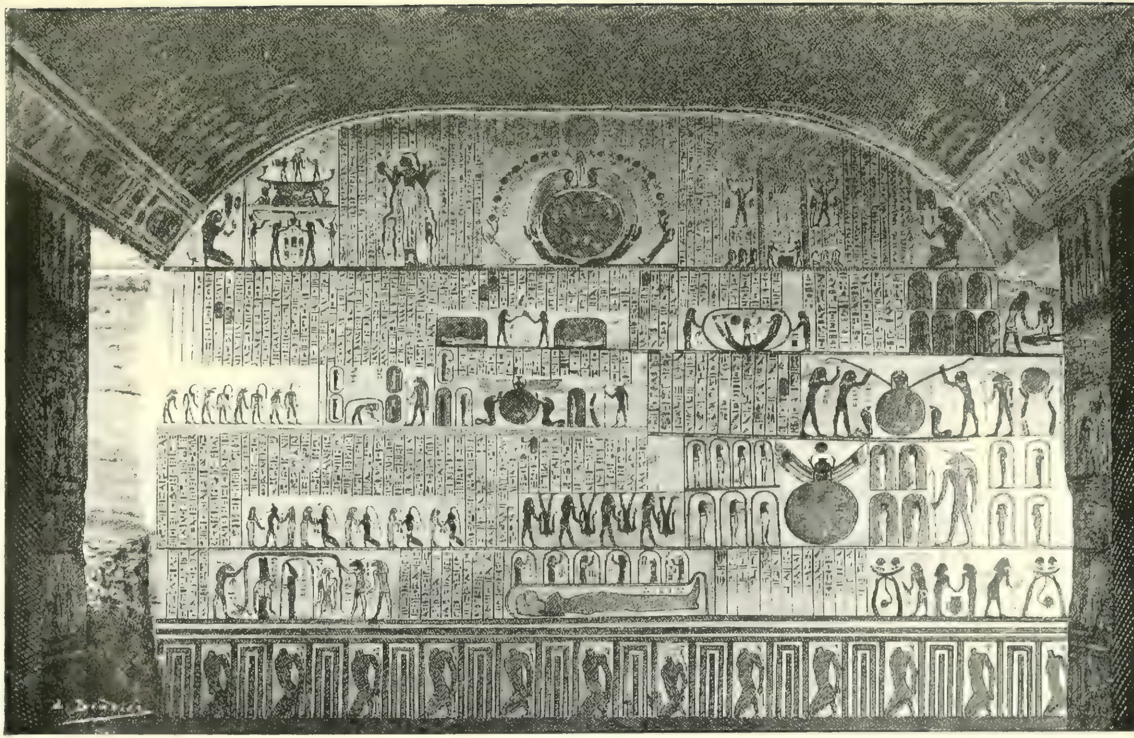
1. Cf. ce qui est dit de cette déesse et de son culte au t. II, p. 537-538, de cette *Histoire*.

2. Les textes des Pyramides se retrouvent pour la plupart aux tombeaux de la reine Nofirou (Maspero, *la Pyramide du roi Ounas*, dans le *Recueil*, t. III, p. 201-216) et de Harhôtpou (Maspero, *trois Années de fouilles*, dans les *Mémoires de la Mission*, t. I, p. 137 sqq., 225-231, 236); ceux du *Livre des Morts* se rencontrent sur les cercueils thébains de même époque (Lepsius, *Ælteste Texte*, et Maspero, *trois Années de fouilles*, dans les *Mémoires de la Mission*, t. I, p. 155-172, 177-180, 210-224).

nouvelles. Le véritable fidèle d'Amonrâ, désireux d'entretenir des rapports constants avec son dieu, là-bas comme ici, ne pouvait se figurer un destin meilleur pour son âme que de sortir en pleine lumière pendant le jour, et de chercher un refuge pendant la nuit sur la barque même qui emportait son maître à travers les ténèbres concrètes de l'Hadès. Il travailla donc à rassembler en recueils les formules qui lui permettaient d'atteindre à la félicité suprême, et de connaître ce qui se cachait dans cette moitié obscure du monde où le soleil séjournait d'un jour à l'autre, les génies bienveillants pour s'y concilier des amis et des auxiliaires, les monstres pour les éviter ou pour les combattre avec succès. Le plus répandu de ces livres comprenait une description géographique de l'au-delà tel qu'on se le dépeignait à Thèbes vers la fin des Ramessides, un routier où chaque section de la contrée dolente était dessinée avec ses portes, ses édifices, sa population[1]. Les théologiens ne s'étaient pas mis en frais d'invention pour le composer. Ils s'étaient inspirés de ce principe que le soleil, après s'être couché exactement à l'ouest de Thèbes, se lève non moins exactement à l'est de cette ville, et ils avaient rangé dans l'hémisphère noir toutes les régions de l'univers qui se trouvent au nord des points où il disparaît et apparaît tour à tour. La première des étapes qu'il fournissait après s'être éclipsé derrière l'horizon, coïncidait au temps du crépuscule : il y cheminait encore à ciel ouvert, diminuant ses feux à mesure qu'il montait vers le nord, et il n'entrait réellement dans l'empire souterrain qu'au large d'Abydos, vers le point où la *Bouche de la Fente* lui amenait les âmes. Sitôt qu'il les avait recueillies, il s'engouffrait sous le tunnel qui perce la montagne, et les cités qu'il y rencontrait tout d'abord entre Abydos et le Fayoum étaient des fiefs osiriens; il les côtoyait l'espace de deux heures, recevant l'hommage des habitants et, déposant ceux des mânes qu'une piété spéciale pour l'Osiris d'Abydos et pour ses alliés, Horus et Anubis,

1. Le texte monumental de ce livre se trouve gravé dans un certain nombre de tombeaux des rois thébains; il a été copié en partie par CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 7-8 sqq., en totalité par LEFÉBURE, *les Hypogées royaux de Thèbes*, où les chapitres en sont distribués à travers l'ouvrage selon la place qu'ils occupent sur les murs des tombes. Plusieurs textes sur papyrus en ont été publiés, notamment par LANZONE, *le Domicile des Esprits*, 1879, par MARIETTE, *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, pl. 40-44, et par PLEYTE, *les Monuments de Leyde*, IIIe partie, T. 71. Il a été rendu pour la première fois par BIRCH, *the Papyrus of Neskhem*, in-8, 1863, en anglais, puis en français par DEVÉRIA, *Catalogue des Manuscrits Égyptiens du Musée du Louvre*, p. 15-48 (cf. PIERRET, *Recueil d'inscriptions inédites du Musée du Louvre*, t. I, p. 103-148), et par MASPERO, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. II, p. 30-147. Une édition non illustrée, qui se rencontre rarement dans les Papyrus, a été éditée et traduite par JÉQUIER, *le Livre de savoir ce qu'il y a de l'Hadès*, 1893, in-8. L'étude des idées qui présidèrent à la composition a été faite par MASPERO, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. II, p. 1-181. On verra dans ce même article l'indication d'autres livres plus rares et plus mystérieux, mais conçus d'après la même donnée, et qu'on voit sur les murs des hypogées royaux; c'est à l'un de ces derniers que sont empruntées les scènes représentées dans la vignette reproduite au t. II, p. 547, de cette *Histoire*.

prédestinait à s'y établir. Au delà d'Héracléopolis, il s'engageait sur le domaine des dieux memphites, la *terre de Sokaris*, et c'était peut-être l'instant le plus périlleux de sa campagne. Les féaux de Phtah s'entassaient dans des grottes, réunies par un labyrinthe de couloirs étouffés où les plus habiles avaient peine à démêler leur route : la nef lumineuse, plutôt que de s'aventurer dans ces catacombes, passait au-dessus par des voies mystérieuses. Son équipage n'apercevait pas le souverain dont elle traversait le royaume, et celui-ci ne la voyait pas davantage : il entendait seulement la voix des matelots divins, et il leur répondait du fond de l'ombre. Cette fuite à l'aveugle se prolongeait deux heures, au bout desquelles la navigation reprenait plus facile parmi les nomes soumis à l'autorité des Osiris du Delta : quatre heures d'affilée, la nef cinglait du canton où dorment les quatre corps principaux du dieu à celui où ses quatre âmes veillent, et elle éclairait les huit cercles réservés aux hommes et aux rois qui servirent le dieu de Mendès. A partir de la dixième heure, elle inclinait franchement au sud, elle parcourait l'Aougarît où les Héliopolitains reléguaient les âmes des impies dans les flammes et dans les eaux de l'abîme, puis elle quittait la caverne et elle surgissait à l'est, parmi les rougeurs de l'aurore. Les morts ordinaires s'arrêtaient chacun dans celle des douze heures qui appartenait aux dieux de son choix propre ou de sa ville. Ils n'y souffraient aucun tourment positif, mais ils y languissaient sous les ténèbres dans une sorte de torpeur douloureuse, d'où l'approche de la barque était seule capable de les tirer : ils l'acclamaient lorsqu'elle pénétrait chez eux, ils s'animaient l'intervalle qu'elle les illuminait, et, l'heure écoulée, ils gémissaient à mesure que la clarté s'éteignait avec elle. Les âmes vouées au soleil se soustrayaient à cette existence morne : elles l'escortaient dans sa croisière nocturne et, tout réduit qu'il fût à l'état de chair et de cadavre, il les pilotait saines et sauves jusqu'aux premières lueurs du jour prochain. Au matin, lorsque la barque s'échappait de la montagne, entre les deux arbres qui flanquaient la porte de l'Orient, elles avaient le choix parmi plusieurs carrières, pour la durée du jour qui s'annonçait. Elles pouvaient s'associer à leur dieu ressuscité pendant sa course à travers les heures de lumière, l'aider à combattre Apophis et ses complices, puis se replonger le soir dans l'Hadès sans l'avoir abandonné une seule minute. Elles pouvaient aussi se séparer de lui et redescendre dans le monde des vivants, s'installer où bon leur semblait, mais de préférence regagner le tombeau où leur corps les attendait et y jouir de la fortune qu'elles y avaient accumulée : elles se pro-



UN DES LIVRES MYSTÉRIEUX D'AMON, AU TOMBEAU DE RAMSÈS V

Dessin de Boudier, d'après la photographie de Golénischeff.

menaient dans leur jardin, elles s'asseyaient sous les arbres qu'elles avaient plantés, elles prenaient le frais au bord du bassin qu'elles s'étaient creusé, elles y respiraient les douces brises du nord après la chaleur de midi, puis, le soir, elles ralliaient leur Abydos, et elles s'y rembarquaient avec le dieu, afin de passer sous sa protection les veilles anxieuses de la nuit. C'était pour elles une façon de bonheur éclectique, où la plupart des éléments se trouvaient combinés, qui avaient constitué la vie d'outre-tombe dès les âges primitifs de l'Égypte.

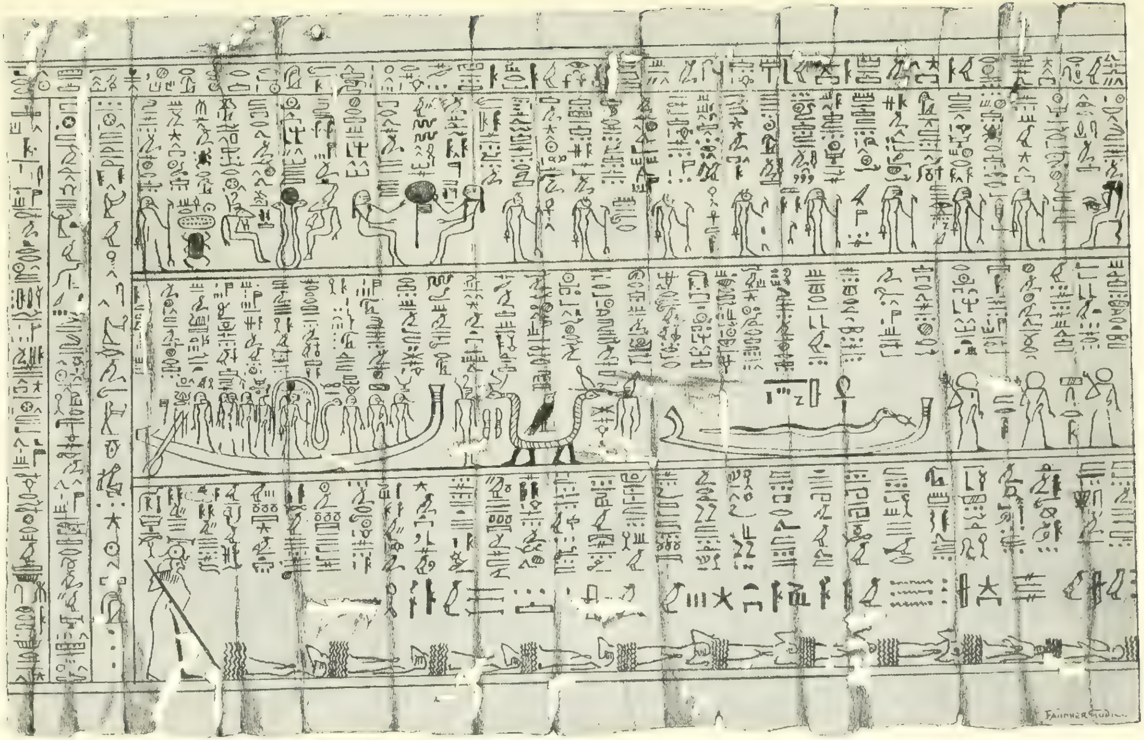


L'ENTRÉE D'UN TOMBEAU ROYAL [1].

Les Pharaons s'étaient enrôlés d'instinct parmi les adeptes les plus fervents de cette doctrine complexe. Leur parenté avec le Soleil leur faisait un devoir de l'adopter, et peut-être commença-t-elle par être un des privilèges de leur condition : Râ les invita à son bord parce qu'ils étaient ses enfants, puis il étendit cette faveur à ceux qu'ils jugèrent dignes de figurer sur les rôles de son équipage, au milieu des anciens rois de la Haute et de la Basse Égypte [2]. L'idée qu'ils se firent ainsi de l'autre monde, et de la vie que les initiés y menaient, réagit peu à peu sur la conception qu'ils avaient du tombeau et du décor qui lui convient. Ils s'habituèrent à considérer les portes de la pyramide, ses couloirs, ses chambres, comme une image sommaire des portes, des couloirs et des chambres de l'Hadès même :

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.* C'est le tombeau de Ramsès IV.

2. C'est ce qui paraît résulter de la vignette insérée au chapitre XVII du *Livre des Morts* (Lepsius, *das Todtenbuch*, pl. VII), et les variantes rassemblées par Naville, *das Thebanische Todtenbuch*, t. I, où l'on voit les rois de la Haute et de la Basse Égypte conduisant la barque divine et le mort avec eux.



UNE DES HEURES DE LA NUIT, LA DIXIÈME

Dessin de Faucher-Gudin, d'après le fac-similé de Lanzone.

lorsque la pyramide ne fut plus de mode pour eux, et qu'ils l'eurent remplacée par un hypogée dans l'une ou l'autre des ramifications du Bab el-Molouk, le plan qu'ils préférèrent imita fidèlement celui dont les Memphites et les premiers Thébains avaient usé, et ils se ménagèrent, sous la montagne naturelle, les mêmes dispositions qui avaient prévalu sous les tumulus artificiels. La répartition des syringes à travers le vallon ne fut déterminée par aucune considération d'ordre hiérarchique ni de succession au trône[1]; chacun de ceux qui régnèrent après Ramsès Ier attaqua le rocher au point où il espérait rencontrer une veine de pierre favorable à ses desseins, et avec un si faible souci de ses prédécesseurs, que les ouvriers, après avoir amorcé une galerie, durent renoncer plus d'une fois à la pousser loin ; ils furent contraints de vider les lieux ou de changer l'orientation des fouilles pour éviter d'entamer un hypogée voisin[2]. Les devis de l'architecte n'étaient d'ordinaire qu'un simple projet qu'on modifiait à volonté et qu'on ne se piquait pas de réaliser fidèlement : les mesures actuelles du tombeau de Ramsès IV sont en désaccord perpétuel avec les cotes et l'agencement de l'épure qu'un papyrus nous en a conservée[3]. Rien pourtant n'est moins compliqué que la distribution générale : une porte rectangulaire, surmontée parfois d'un disque jaune, le soleil, devant lequel le souverain est agenouillé, les mains levées en signe d'adoration, un couloir en pente douce coupé dans deux ou trois cas de paliers et de marches, et qui aboutit à une première salle plus ou moins spacieuse, au fond de laquelle s'ouvre un second corridor qui descend vers une ou plusieurs pièces dont la dernière renfermait le cercueil. Les hypogées les plus vieux présentent quelques variantes notables, celui de Séti Ier et celui de Ramsès III par exemple[4] : à partir de Ramsès IV, on ne remarque de différences entre eux que celles qui résultent du degré d'achèvement des peintures ou du développement des couloirs. Le moins considérable s'arrête à seize mètres, aucun ne dépasse de beaucoup la longueur de cent vingt mètres. Les ruses que les constructeurs des pyramides avaient combinées pour dépister les recherches des malfaiteurs[5], ser-

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, 2e éd., p. 223-224.

2. Costaz, *Description des Tombeaux des Rois*, dans la *Description de l'Égypte*, t. III, p. 195, Wilkinson, *Topography of Thebes and General View of Egypt*, p. 109, et p. 122.

3. Le Papyrus est conservé aujourd'hui au Musée de Turin. Il a été publié par Lepsius, *Grundplan des Grabes König Ramses IV in einem Turiner Papyrus*, 1867, qui y reconnut le premier un plan du tombeau de Ramsès IV, et qui nota les différences avec les dispositions du tombeau réel.

4. Cf., pour le tombeau de Séti Ier, ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 384-385, et, pour le tombeau de Ramsès III, ce qui est dit au t. II, p. 478, de cette *Histoire*.

5. Cf., à propos des dispositions adoptées à cet effet par les architectes des grandes Pyramides, ce qui est dit au t. I, p. 367 sqq., de cette *Histoire*; le récit de la découverte du tombeau de Séti Ier est dans Belzoni, *Narrative of the Operations and Recent Discoveries in Egypt*, p. 237 sqq.

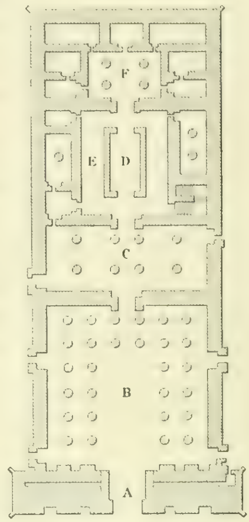
vaient aux ingénieurs thébains, faux puits, murailles peintes et sculptées, bâties en travers des couloirs, escaliers dissimulés sous une dalle dans le coin d'une chambre. La décoration s'inspirait comme jadis des besoins de l'âme royale, seulement les Thébains s'appliquaient à lui rendre sensible aux yeux par le dessin ce que les Memphites se contentaient de confier par l'écriture à son intelligence, et ils lui accordaient de voir ce que ses ancêtres n'avaient pu que lire sur les parois de leur tombe. Où les textes gravés dans le caveau d'Ounas affirmaient qu'Ounas, incarné au Soleil, navigue sur les eaux d'en haut ou se glisse dans les Champs Elysées en tant qu'Osiris, les scènes ciselées ou peintes à l'intérieur des catacombes thébaines montrent les Ramsès au poste du dieu dans la barque solaire et dans les Champs d'Ialou. Où les murs d'Ounas ne portent que les prières récitées sur la momie pour lui ouvrir la bouche, lui restituer l'usage des membres, l'habiller, la parfumer, la nourrir, on aperçoit, sur ceux de Séti Ier ou de Ramsès IV, la momie Séti ou la momie Ramsès et les statues du double entre les mains de prêtres qui leur ouvrent la bouche, les habillent, les parfument, leur offrent les mets du repas funèbre. Les plafonds étoilés des pyramides reproduisaient l'apparence du ciel, mais sans indiquer le nom des étoiles : sur les plafonds de quelques syringes Ramessides, les constellations sont tracées chacune avec son image, des tables astronomiques constatent l'état du ciel de quinze jours en quinze jours, et l'âme n'avait qu'à lever les yeux pour savoir vers quelle région du firmament sa course dans la barque solaire la mènerait chaque nuit. Au début, chez Séti Ier et chez Ramsès II, l'exécution décèle un soin et une habileté de main merveilleux : figures et hiéroglyphes, tout y est l'œuvre d'artistes émérites. Le travail est déjà fort inférieur chez Ramsès III, et la plupart des tableaux sont enluminés de façon assez sommaire ; les jaunes crus y abondent, les bleus et les rouges rappellent les tons que les enfants choisissent pour leurs premiers barbouillages. La médiocrité augmente encore chez les Ramsès suivants : le dessin s'amollit, les couleurs crient de plus en plus, et les fresques récentes ne semblent plus que la caricature lamentable des anciennes[1]. Les gens de cour et tous ceux qui étaient affiliés au culte d'Amonrâ, prêtres, prophètes, chanteuses, fonctionnaires de la nécropole, professaient sur l'autre vie les mêmes opinions que le souverain, et ils poussaient leur foi en la puissance du Soleil jusqu'à s'amalgamer avec lui après la mort et à substituer le titre de Râ au titre d'Osiris[2] ; ils n'osaient

1. MASPERO, *L'Archéologie égyptienne*, p. [illegible].
2. Sur ce titre de Râ substitué à celui d'Osiris, et sur les monuments [illegible]

point pourtant ou ils ne pouvaient pas introduire dans leurs caveaux tout ce qu'on trouve dans ceux du Bab el-Molouk. Ils se contentaient de transcrire en abrégé sur leurs cercueils, et de confier à la momie de leurs coreligionnaires, avec le *Livre des Morts*, un exemplaire du *Livre de savoir ce qu'il y a dans l'Hadès* ou de tel autre écrit mystique dont les doctrines leur agréaient. Des scribes hâtifs et peu consciencieux leur vendaient des exemplaires, souvent mal copiés, presque toujours incomplets, où ils avaient gribouillé au hasard les épisodes de la course solaire et les vignettes explicatives. Les dieux n'y sont que des bonshommes risibles, les légendes y sont criblées de fautes et se déchiffrent à peine, il faut souvent un certain effort pour y reconnaître les mêmes sujets ou les mêmes prières qui remplissent les tombes royales. Amon devenu le dieu suprême, au moins pour cette classe d'initiés, ne devint pas pourtant le dieu unique et solitaire : il ne répudia point sa famille originelle, ou, s'il y toucha, ce fut pour en régulariser la situation et pour y affermir la personnalité des divinités qui la composaient. La déesse qu'on lui associait était d'abord demeurée stérile, malgré le nom de mère, Maout, Mout, sous lequel on l'invoquait, et il avait dû adopter Montou, le dieu d'Hermonthis, afin de parfaire sa triade ; mais Montou, jadis suzerain de la plaine thébaine et d'Amon lui-même, était de trop bonne maison pour se résigner au rôle effacé du dieu-fils. Les prêtres se rabattirent sur un génie d'ordre inférieur, jusqu'alors relégué dans un coin du ciel, Khonsou : comment en vinrent-ils à l'identifier avec la Lune, par



KHONSOU [1].



TEMPLE DE KHONSOU [2].

cf. MASPERO, *Rapport sur une Mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 104-106, et *Mélanges de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. II, p. 26-27.

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une des statuettes en bronze de Gizéh*; cf. MARIETTE, *Album photographique du Musée de Boulaq*, pl. 4.

2. *Plan de Thuillier* : A est le pylône, B la cour, C la salle hypostyle, E le couloir qui isole le sanctuaire, D le sanctuaire, F l'opisthodome avec ses chambres de débarras.

suite avec Osiris et avec Thot, on ne saurait le deviner encore[1], mais l'assimilation était consommée sous la XIX[e] dynastie. Khonsou, ennobli par leur entremise, prit rang parmi les favoris du peuple et des nobles : il suppléa



LE TEMPLE DE KHONSOU A KARNAK[2].

d'abord Montou, puis il le supplanta au troisième degré de la triade. Dès le temps de Sésostris, la théologie thébaine n'avouait plus que lui seul aux côtés d'Amonrâ et de Mout, la mère divine.

Il fallait à ce parvenu un hôtel digne pour la grandeur et pour la magnificence du poste où la piété de son peuple l'avait élevé. Ramsès III lui choisit un emplacement convenable, au sud de la salle hypostyle, presque à l'angle du mur d'enceinte, et il y jeta les fondations d'un temple que ses successeurs mirent un siècle à terminer[3]. Les proportions n'en sont pas irréprochables, la sculpture y manque de finesse, la peinture en paraît rude, et la maçonnerie y a été si négligée qu'on a dû la revêtir par endroits d'un enduit de stuc afin d'y pouvoir sculpter la décoration; toutefois l'ordonnance en est si noble

1. Peut-être y a-t-il à l'origine de cette assimilation quelque étymologie dérivant Khonsou du verbe *khonsou*, naviguer : Khonsou aurait été alors celui qui parcourt le ciel en barque, le dieu Lune (Brugsch, *Religion und Mythologie der alten Ægypter*, p. 117-118; cf. le t. I, p. 307, de cette *Histoire*).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Beato.*

3. La preuve que le temple fut fondé par Ramsès III nous est fournie par les inscriptions des chambres du fond et du sanctuaire, cf. Lepsius, *Denkm.*, III, 207 *b*.

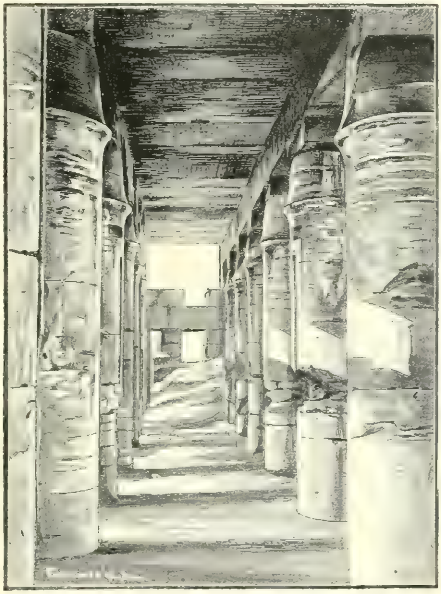
qu'on peut le prendre pour le type du temple à l'époque thébaine, de préférence à des monuments plus majestueux ou plus élégants. Il se résout à l'analyse en deux parties séparées par un mur épais. Au centre de la plus petite, le Saint des Saints se cache, ouvert aux deux extrémités, mais isolé du reste par un couloir large de 3 mètres. A droite et à gauche, des cabinets sombres, par derrière, une halle à quatre colonnes où débouchent sept petites pièces : c'est la résidence même du dieu et de ses parèdres. Elle communiquait avec l'extérieur par deux portes, percées dans le mur méridional, et qui donnaient sur une salle hypostyle plus large que longue, divisée en trois nefs. Celle du centre repose sur quatre colonnes campaniformes de 7 mètres de haut, tandis que les latérales renferment chacune deux colonnes lotiformes de 5 m. 50 : le plafond de la travée médiale est donc supérieur de 1 m. 50 à celui des bas-côtés. On en profita pour régler l'éclairage : l'intervalle entre les deux terrasses fut garni, comme au temple d'Amon, de claires-voies en pierre qui laissaient filtrer la lumière. La cour était carrée, bordée d'un portique à deux rangs de colonnes d'un assez bel effet. On y accédait par quatre poternes latérales et par un portail béant entre deux tours quadrangulaires. Ce pylône mesure 32 mètres de long, 10 de large, 18 de haut. Il ne contient aucune chambre, mais un escalier étroit, qui monte droit au couronnement de la porte et de là au sommet des tours. Quatre longues cavités



LA COUR DU TEMPLE DE KHONSOU[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.*

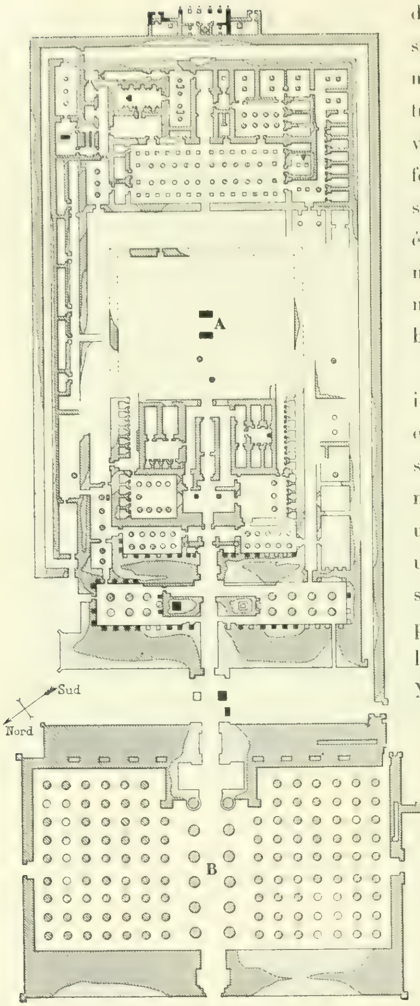
prismatiques rayent la façade jusqu'à six mètres environ du sol, correspondant à autant de trous carrés qui traversent l'épaisseur de la bâtisse. On y ajustait jadis des mâts en bois, composés de poutres entées l'une sur l'autre, consolidés d'espace en espace au moyen d'agrafes et saisis par des charpentes engagées dans les trous carrés ; des banderoles de couleurs diverses flottaient à la pointe[1]. Tel était le temple de Khonsou, tels sont dans leurs lignes principales la plupart des grands monuments thébains, Louxor, Gournah, le Ramesséum et Médinét-Habou. Même ruinés à demi, l'aspect en a quelque chose d'étouffé et d'inquiétant. Comme les dieux aimaient à s'envelopper de mystère, le plan est conçu de manière à ménager presque insensiblement la transition entre le soleil aveuglant du dehors et l'obscurité de leur retraite. A

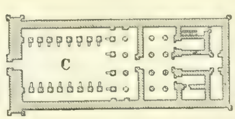


LES COLONNES DU PROMENOIR DE THOUTMOSIS III[2].

l'entrée, on rencontre encore de vastes espaces où l'air et la lumière se jouent librement. La salle hypostyle est noyée déjà dans un demi-jour discret, le sanctuaire se perd plus qu'à moitié sous un vague crépuscule, et au bout, dans les dernières salles, la nuit règne presque complète. L'effet de lointain que cette dégradation successive produit était augmenté par des artifices de construction. Toutes les parties ne vont pas de plain-pied, mais le dallage s'exhausse à mesure qu'on approche du fond, et il faut enjamber quelques marches pour passer d'un plan à l'autre. La différence de niveau n'est que

1. Pour l'analyse des parties dont le temple de Khonsou se compose, cf. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 334-364, 391, 393-395, 609, 612, 618-619, et Maspero, *Archéologie Égyptienne*, p. 69-73.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger et de Daniel Héron.*





KARNAK
SOVS LES RAMESSIDES.

Echelle
0 10 20 30 40 50 Mètres

de 1 m. 60 au temple de Khonsou, mais elle se combine avec un mouvement de descente de la toiture, qui est accentué avec plus de vigueur. Du pylône au mur du fond, la hauteur décroît progressivement : le péristyle est plus élevé que l'hypostyle, celui-ci domine le sanctuaire, la salle à colonnes et les dernières chambres s'abaissent de plus en plus vers le sol[1].

Karnak échappait à ces règles : il avait subi tant de remaniements et d'augmentations au cours des siècles, qu'il formait un amas de monuments plus qu'un monument unique. On eût dit dès lors comme une sorte de musée, où tous les siècles de l'histoire et toutes les périodes de l'art avaient empreint leur marque indélébile, depuis la XII[e] dynastie[2]. Tout ce que l'architecture connaissait alors de ressources y avait été utilisé pour varier la disposition et l'apparence des parties. Les piliers à seize pans y figurent à côté des piliers rectangulaires, les colonnes lotiformes à côté des campaniformes,

1. C'est *la loi de décroissance des hauteurs* de PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art*, t. I, p. 365-366.

2. A du plan désigne le temple de la XII[e] dynastie (cf. t. I, p. 506-507, de cette *Histoire*); B est la grande salle hypostyle de Séti I[er] et de Ramsès II (t. II, p. 478, note 3); C, le temple de Ramsès III.

et l'on avait même essayé de créer des types nouveaux. L'architecte qui bâtit, derrière le sanctuaire, ce qu'on appelle aujourd'hui le promenoir de Thoutmosis III, s'avisa d'intervertir la colonne campaniforme, membre à membre : la campane est renversée, et la portion amincie du fût s'emmanche dans le socle, tandis que la plus large se soude à l'évasement du chapiteau[1]. Cet arrangement disgracieux n'eut pas de succès, et l'on n'en trouve pas trace ailleurs ; mais d'autres artistes mieux inspirés imaginèrent vers le même moment d'appliquer les fleurs symboliques des moitiés de l'Égypte à la décoration des soutiens ; deux piliers subsistent encore en avant du sanctuaire dont la face porte en relief le bouquet de lotus épanouis chez



LES DEUX STÈLES-PILIERS DE KARNAK[2].

l'un, et chez l'autre le bouquet de papyrus[3]. Il y avait toujours quelque réparation qui pressait dans un édifice constitué de tant d'édifices disparates, un mur miné par les eaux qu'il s'agissait de consolider, un pylône éventré dont il fallait panser la plaie, une colonnade chancelante à étayer, des colosses endommagés par la chute d'une corniche; la corvée de rapiéçage n'était pas finie dans un endroit, qu'elle commençait dans l'autre. Amon avait besoin de

1. Jollois-Devilliers, *Description du palais, des propylées, des avenues de sphinx, des temples et de diverses autres ruines de Karnak*, dans la *Description de l'Égypte*, t. II, p. 474, et t. III, pl. 30, nº 4; Lepsius, *sur l'Origine des colonnes-piliers en Égypte*, p. 29; Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 548, et Maspero, *Archéologie Égyptienne*, p. 56-57.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Beato.*

3. Sur ces piliers, qu'on appelle ordinairement des piliers-stèles, cf. Jollois-Devilliers, *Description du palais, des propylées, des avenues de sphinx, des temples et de diverses autres ruines de Karnak*, dans la *Description de l'Égypte*, t. III, p. 461-462, et t. III, pl. 30, nº 7; Lepsius, *sur l'Origine des colonnes-piliers en Égypte*, p. 27-28; Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art Égyptien*, p. 359-360, et Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. I, p. 548.

revenus énormes, rien que pour subvenir à l'entretien courant : il se serait ruiné promptement, si la guerre n'avait pas continué à lui fournir pendant des siècles des ressources égales et supérieures à ses besoins. Les dieux avaient souffert beaucoup des troubles qui avaient éclaté après Séti II, et ce n'avait pas été trop de toute la générosité de Ramsès III pour compenser les pertes qu'ils avaient éprouvées pendant l'anarchie d'Arisou[1]. Les butins conquis sur les Libyens, sur les peuples de la Mer, sur les Hittites avaient afflué dans les trésors sacrés, la bonne administration du souverain avait fait le reste, et vers l'avènement de Ramsès IV, les temples étaient plus prospères que jamais[2]. Ils possédaient à eux tous 169 villes, dont neuf en Syrie et en Éthiopie, 113 433 esclaves des deux sexes, 493 386 têtes de bétail, 1 071 780 aroures de terrain, 514 vignobles et vergers, 88 barques et navires de mer, 336 grammes d'or en lingots et d'objets en or, 2 993 964 grammes d'argent, des quantités de cuivre et de pierres précieuses, et des centaines de magasins où ils entassaient le produit de leurs domaines, blé, huile, vin, miel, viandes conservées. Deux chiffres suffiront à montrer ce qu'étaient ces approvisionnements en nature : les oies vivantes y montaient au nombre de 680 714, les poissons séchés ou fumés, à celui de 494 800[3]. Amon s'était adjugé la part du lion dans ce total immense : il en détenait à lui seul les trois quarts et plus, 86 486 esclaves, 421 362 têtes de bétail, 898 168 aroures de terre à blé, 433 vignobles et vergers, 56 villes d'Égypte[4]. Les neuf villes étrangères lui appartenaient toutes, et l'une d'elles contenait le temple où les Syriens l'adoraient chaque fois qu'ils venaient payer leur tribut aux représentants du roi[5] : n'était-ce pas lui le protecteur des Pharaons conquérants, celui qui leur avait prodigué les victoires à l'exclusion de tous les dieux féodaux? Aussi son patrimoine dépassait-il de beaucoup celui des autres : il était cinq fois au moins plus considérable que celui de Râ l'Héliopolitain, dix fois plus que celui de Phtah le Memphite[6], et pourtant Râ et Phtah avaient compté jadis, aux

1. Cf. ce qui est dit du Syrien Arisou au t. II, p. 440, 453, de cette *Histoire*.

2. Les donations de Ramsès III, ou plutôt l'ensemble des donations faites aux dieux par les prédécesseurs du Pharaon, confirmées et augmentées par lui, sont énumérées tout au long dans *le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 10-66. La mise en œuvre de ces renseignements a été opérée pour la première fois par Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 415-410, et d'après lui par Brugsch, *die Ægyptologie*, p. 271-274.

3. Le résumé de ces donations occupe sept grandes planches au *Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 67-74 ; cf. Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 406-408, et Brugsch, *die Ægyptologie*, p. 274.

4. *Le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 11, l. 4-11 ; cf. Eisenlohr-Birch, *Annals of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VI, p. 36, Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 409.

5. *Le Grand Papyrus Harris*, éd. Birch, pl. 9, l. 1-3 ; cf. Eisenlohr-Birch, *Annales of Rameses III*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VI, p. 33-34, et t. II, p. 475, de cette *Histoire*.

6. Cf. le tableau comparatif qu'Erman en a dressé, d'après les données du *Grand Papyrus Harris*, dans son *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 410.

premiers temps de l'histoire, parmi les divinités les plus opulentes de l'Égypte. On comprend quelle force d'attraction un être aussi largement doté des biens de ce monde devait exercer sur les esprits, dans un siècle où les luttes entre les royaumes entraînaient les mêmes conséquences pour les immortels que pour les mortels, et où la défaite d'une nation prouvait l'infériorité de ses patrons. Le dieu le plus riche était nécessairement le plus victorieux, celui devant qui tous les autres avaient plié et auquel ils avaient été contraints de se livrer en servage, eux et leurs sujets.

Un dieu si redoutable n'avait plus que peu de chemin à parcourir pour arriver à la condition de dieu national, et de fait Amonrâ était bien réellement, à l'époque des Ramessides, le premier des dieux de l'Égypte[1], celui qui la représentait le mieux aux yeux des peuples étrangers. Ses prêtres participaient de son prestige, et leur influence dans l'État avait progressé du même pas que sa puissance. Leur supérieur ne portait pas de ces titres qui distinguaient les chefs des sacerdoces de renommée antique, comme ceux de Memphis ou d'Héliopolis : il s'appelait assez humblement le premier prophète d'Amon[2]. Il avait été à la nomination du souverain pendant des générations, mais on le choisissait parmi les membres des familles attachées héréditairement ou non au temple de Karnak, et qui avaient franchi tous les échelons de la hiérarchie sacerdotale. Ceux qui prétendaient aux honneurs se faisaient d'abord admettre Pères divins : c'était un premier degré d'initiation auquel beaucoup s'arrêtaient, mais les plus ambitieux ou les plus heureux s'avançaient par consécrations successives à la dignité de troisième, puis de second prophète, avant d'atteindre au rang suprême[3]. Les Pharaons de la XIXe dynastie dirigeaient avec un soin jaloux les promotions qui se faisaient dans le temple de Thèbes, et ils n'élisaient jamais que des hommes dévoués à leurs intérêts, tels que

1. A partir de la XVIIIe dynastie au moins, son premier prophète avait le pas sur les grands prêtres d'Héliopolis et de Memphis, comme le prouve la place qu'il occupe au *Papyrus Hood* dans la hiérarchie égyptienne ; cf. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 53-55, et Brugsch, *die Ægyptologie*, p. 217-218.

2. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 53-55, où le fait est signalé et où les conséquences qu'il comporte ont été déduites pour la première fois.

3. Ce que nous savons de ces questions nous a été révélé surtout par les inscriptions de la statue de Baoukounikhonsou à Munich, publiées et commentées par Devéria, *Monument biographique de Bakenkhonsou, grand prêtre d'Ammon et architecte principal de Thèbes, contemporain de Moïse*, dans les *Mémoires de l'Institut Egyptien*, t. I, p. 701-754 (cf. *Mémoires et Fragments*, t. I, p. 275-324), et par Lauth, *der Hohepriester und Oberbaumeister Bokenchons, ein Zeitgenosse Mosis*, dans la *Zeitschrift der Morgenl. Gesellschaft*, t. XVII. Brugsch avait cru d'abord que le personnage ainsi choisi était soumis à des réélections fréquentes (*Recueil de Monuments*, t. I, p. 39) : son opinion a été réfutée par A. Baillet, *de l'Election et de la durée des fonctions du Grand-Prêtre d'Ammon, à Thèbes*, dans la *Revue Archéologique*, 1863, t. VII ; cf. Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthum*, p. 397 sqq., et Brugsch, *die Ægyptologie*, p. 275-278. Le *cursus honorum* de Rama nous montre qu'il fut également troisième, puis second prophète d'Amon, avant d'arriver au grand pontificat sous le règne de Minéphtah.

Baoukounikhonsou et Ounnofri sous Ramsès II[1]. Baoukounikhonsou se signala par ses talents d'administrateur : s'il ne dessina pas les plans de la Salle hypostyle, il semble bien en avoir surveillé l'exécution et le décor. Il avait achevé le grand pylône, érigé les obélisques et les portiques, construit la bari du dieu, et son activité avait même débordé sur la rive gauche du Nil : il avait contribué à y terminer la chapelle de Gournah et le Ramesséum. Ramsès II avait su jusqu'au bout maintenir dans l'ordre les pontifes qui avaient remplacé Baoukounikhonsou, mais ses successeurs n'avaient pas eu la main aussi ferme. Déjà, sous Mînéphthah et sous Séti II, les premiers prophètes Raî et Ramâ s'arrogeaient le droit de bâtir à Karnak pour leur propre compte, et de graver sur les murailles de longues inscriptions où leur panégyrique primait l'éloge du souverain : ils aspiraient même à l'hégémonie religieuse et ils se déclaraient les *Chefs de tous les prophètes des dieux du Midi et du Nord*[2]. On ignore ce qui en fut d'eux pendant l'usurpation d'Arisou, mais Nakhtouramsès, fils de Miribastît, qui occupait leur siège dès le règne de Ramsès III, reprit leurs projets ambitieux sitôt que l'état de l'Égypte l'y encouragea. Le roi, si pieux qu'il fût, ne se sentait pas d'humeur à céder la moindre parcelle de son autorité, même au délégué terrestre du patron qu'il respectait par-dessus tous les dieux; ses fils se montrèrent plus accommodants, et Nakhtouramsès manœuvra si bien auprès d'eux qu'il réussit à leur arracher la réversion de la grand-prêtrise sur son fils Aménôthès. Le sacerdoce, d'électif qu'il avait été, devint du coup héréditaire dans la famille[3]. Les rois conservèrent, il est vrai, le privilège de confirmer le titulaire nouveau, et celui-ci n'était considéré comme dûment qualifié qu'après avoir reçu de lui l'investiture[4]. En fait, ils perdirent la faculté de désigner celui qui leur plaisait le mieux parmi les enfants du défunt; ils durent introniser l'aîné des survivants, et légaliser son avènement par leur approbation, quand même ils eussent préféré un autre que lui. Une dynastie de grands prêtres vassaux s'établit dans Thèbes à côté de la dynastie suzeraine des Pharaons.

Elle y exerça bientôt la réalité du pouvoir. Nakhtouramsès et Aménôthès

1. Ounnofri nous est connu par un monument du Musée de Naples qu'a publié Vassalli, *di alcuni Monumenti del Museo Egizio di Napoli*, p. 25-26 et pl. IV *b*; cf. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 541.

2. Lepsius, *Denkm.*, III, 200 *a*, 237 *c*; Stern, *ein Hymnus auf Amon-Râ*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 74-76; et Maspero, *les Momies Royales de Deir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 666-667.

3. Cf. sur Nakhtouramsès et sur Âménôthès ce que dit Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans *les Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 667-671.

4. Le fait est prouvé par la stèle Maunier, conservée aujourd'hui dans les galeries du Louvre; il y est raconté comment le grand prêtre Manakhpirrî reçut l'investiture du roi Tanite (Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. XXII, p. 39-40, et *Reise nach der Grossen Oase El-Khargeh*, pl. XXII, p. 85-88).

vécurent longtemps, de Ramsès III jusqu'à Ramsès X pour le moins ; ils virent neuf Pharaons disparaître sous leurs yeux, et la durée presque surnaturelle de leur pontificat ne contribua pas peu à rehausser le prestige sans pareil dont ils jouissaient déjà dans toute l'Égypte. Amon semblait prendre plaisir à perpetuer la vie de ses représentants au delà des limites ordinaires, quand il abrégeait celle des souverains temporels[1]. Lorsque les longs règnes recommencèrent enfin, l'autorité d'Aménôthès était si forte, que nulle volonté humaine ne pouvait plus l'ébranler : les derniers Ramessides ne furent que des rois fainéants à ses ordres et à ceux de ses successeurs. Non seulement ils ne conduisirent aucune expédition au dehors de la vallée, mais ils négligèrent le Delta, Memphis, l'Éthiopie, et le peu d'activité que leurs monuments nous révèlent, ils le déployèrent dans Thèbes au service d'Amon et de Khonsou. Je ne sais si la dépendance manifeste et l'inertie dans laquelle ils languirent doivent être attribuées entièrement à la faiblesse naturelle de leur caractère : peut-être n'auraient-ils pas demandé mieux que d'agir et de batailler, mais ils n'en avaient plus les moyens. Ce n'est pas impunément qu'on verse la fortune d'un pays dans les caisses d'un temple, et qu'on immobilise ses forces entre les mains d'un pontife[2]. Les rois guerriers avaient eu la dépouille des nations syriennes, et leurs butins avaient suffi toujours à combler les vides que leur générosité envers les dieux creusait dans leur budget. Les fils de Ramsès III, renonçant à la guerre, tarirent la source la plus abondante de leur fortune, et ils durent entamer les ressources ordinaires du fisc pour ne pas interrompre les donations habituelles en faveur du clergé. Ceux qui vinrent après eux ne trouvèrent plus qu'un trésor presque à sec, et l'argent leur fit défaut si jamais ils songèrent à entreprendre les campagnes et les constructions d'autrefois. Amon ne pâtit pas trop de leur appauvrissement, car ses biens couvraient l'Égypte, mais il restreignit ses dépenses, et il consacra à l'entretien du personnel tout l'or qu'il avait employé auparavant à l'agrandissement de sa maison. Les travaux publics furent suspendus presque partout, faute de ressources pour payer les ouvriers, les liens de l'administration se relâchèrent, le désordre s'accrut dans les cités, sans que la police se sentît capable d'y remédier. Rien n'est plus propre à montrer l'état d'abaissement où l'Égypte était descendue sous l'influence combinée

1. Cf. pour la reconstitution de la double série des Ramessides et des grands prêtres, MASPERO, *les Momies royales de Deir el Baharî*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. I, p. 662 sqq.

2. ED. MEYER, *Geschichte Ægyptens*, p. 322 sqq., où l'influence que l'accroissement exagéré de la mainmorte religieuse exerça sur l'Égypte est dépeinte avec beaucoup de force.

du sacerdoce et des Ramessides que les crimes et les pillages dont les cimetières thébains furent alors le théâtre journalier. Les voleurs ne se bornaient plus à dévaliser les simples particuliers : ils s'en prenaient maintenant aux tombes royales, et leurs déprédations se poursuivaient pendant des années avant qu'on les aperçût. Sous Ramsès IX, une enquête menée par Aménòthès démontra que l'hypogée de Sovkoumsaouf I[er] et de sa femme, la reine Noubkhâs, avait été violé, que ceux d'Aménòthès I[er] et d'Antouf IV avaient été attaqués à la sape, qu'une douzaine d'autres rois étaient en péril de ceux qui reposaient dans le cimetière de Drah abou'l-Neggah[1]. La répression fut cruelle, mais elle n'enraya pas le mal : les brigands recommencèrent bientôt de plus belle, et le règne entier des trois derniers Ramsès ne fut qu'une lutte contre



RAMSÈS IX[2].

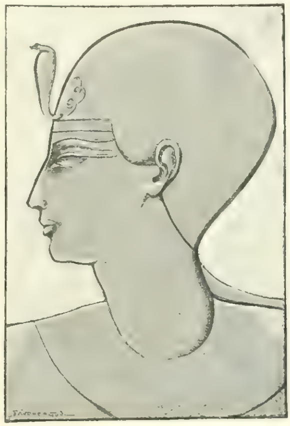
eux où la police n'eut pas toujours le dessus. Des inspections réitérées préservèrent la vallée de Biban el-Molouk[3], mais partout ailleurs les mesures de défense échouèrent, et la nécropole fut mise au pillage, bien qu'Aménôthès, puis Hrihor, déployassent toute la vigueur dont ils étaient capables. Il est probable que Hrihor succéda directement à Aménôthès, et son accession au

1. La pièce principale de ce procès est le *Papyrus Abbott*, acquis et publié par le British Museum (*Select Papyri*, t. II, pl. I-VIII), analysé et étudié pour la première fois par Birch (BIRCH-CHABAS, *le Papyrus Abbott*, dans la *Revue Archéologique*, 1[re] sér., t. XVI, p. 257-262), traduit simultanément en français par Maspero (*une Enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XX[e] dynastie*, extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, *Savants étrangers*, t. III, p. 99 sqq.) et par Chabas (*Mélanges Egyptologiques*, III[e] sér., t. I, p. 1-172), en allemand par Lauth (*Papyrus Abbott*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Munich, 1871, t. I, p. 707-755), par Erman (en partie seulement dans les *Beiträge zur Kenntniss des Ægyptischen Gerichstverfahrens*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 81-83, 148-152, puis *Ægypten und Ægyptisches Leben*, p. 190-193). D'autres papyrus se rapportent aux mêmes faits ou à des faits analogues, les Papyrus Salt et Amhurst édités par Chabas (*Mélanges Égyptologiques*, III[e] sér., t. I, p. 173-201, et t. II, p. 1-26; cf. ERMAN, *Beitrage zur Kenntniss des Ægyptischen Gerichtsverfahren*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 152-153), et les papyrus de Liverpool, dont nous ne possédons encore que des notices éparses dans les écrits de Goodwin (*Notes on unpublished Papyri*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 39-40, et *Notes on the Mayor Papyri*, dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 61-65), et surtout dans ceux de Spiegelberg (*Studien und Materialien zum Rechtswesen des Pharaonenreiches*, 1892, et *Translation of Hieratic Papyri Mayor A-B*).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LEPSIUS, *Denkm.*, III, 300, n° 74; cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. CCLXIX, 3-4, et ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. VIII, 37, et XVIII, 14.

3. Des graffiti, témoins de ces inspections, ont été tracés sur les murs de plusieurs tombes royales par les gens qui les exécutaient. D'autres subsistent sur plusieurs des cercueils trouvés à Déir el-Bahari, sur ceux de Séti I[er] et de Ramsès II par exemple; cf. MASPERO, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 563, 567 : les plus anciens remontent au pontificat de Hrihor, d'autres appartiennent à la XXI[e] dynastie.

pontificat marqua un nouveau progrès dans la situation de sa famille. Comme sa femme Nozmît était de sang royal, il s'attribua des qualités et des fonctions que son père et son grand-père n'avaient pas possédées[1]. Il devint *Fils royal* de l'Éthiopie, commandant en chef des troupes nationales et étrangères ; il décora des monuments en son nom, et on l'y figura à côté de Ramsès XII : bref, il eut tout du Pharaon, sauf la couronne et le protocole. Un siècle au plus après l'abdication de Ramsès III, il y avait deux maîtres à Thèbes et en Égypte : l'un de nom qui représentait l'ancienne ligne et qui régnait, l'autre de fait qui incarnait Amon et qui gouvernait[2].



HRIHOR[3].

Que se passa-t-il lorsque le Ramsès qui traînait alors sur le trône alla rejoindre ses pères? Les listes enregistraient après lui l'avènement d'une dynastie nouvelle, originaire de Tanis, et dont le chef s'appelait Nsbindidi, Smendès[4], mais les monuments thébains nous enseignent vers le même temps que Hrihor ceignit le diadème dans les régions méridionales. Il adopta bravement pour prénom son titre même de *Premier Prophète d'Amon*, et son pouvoir s'étendit sur l'Éthiopie où il était déjà vice-roi, ainsi que sur les nomes dont le domaine des grands prêtres se composait. Ses ancêtres avaient annexé progressivement au temporel d'Amon, par mariage ou par héritage, les biens des seigneurs de Nekhabît, de Coptos, d'Akhmîm, d'Abydos, d'une demi-douzaine de familles

1. Sur la reine Nozmît et sur la position qu'elle occupe parmi les membres de la famille sacerdotale, cf. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 648-650, 677-678 ; la momie et le cercueil sont décrits aux p. 569-570 du même ouvrage.

2. E. de Rougé, *Étude sur une Stèle Égyptienne appartenant à la Bibliothèque Impériale*, p. 197-198, et Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 75-77, et *les Momies Royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. I, p. 651-653, 671-672.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCLXXXI. 4. Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. X, n° 40, Lepsius, *Denkm.*, III, 300, n° 75.

4. Plusieurs systèmes divers ont été proposés, pour concilier le témoignage des monuments avec celui de Manéthon, par Lepsius, *über die XXII Ægyptische Königsdynastie*, p. 1, et *Königsbuch*, pl. XLII-XLIII, n° 531-566, puis en 1882, *die XXI manethonische Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 103-117, 151-159, par E. de Rougé, *Étude sur une Stèle Égyptienne appartenant à la Bibliothèque Impériale*, p. 184, 193-205, par Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 210-218, 221-222, par Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 528-542 ; on en verra l'exposé et la critique chez Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 640 sqq. Quelques-unes des solutions présentées dans ce dernier ouvrage ont dû être modifiées depuis lors.

princières dégénérées par la force des choses en familles sacerdotales; l'extinction des Ramsès de la branche aînée leur procura Thèbes même et les terres qui constituaient l'apanage de la couronne dans tous les cantons du Midi. Ils possédèrent ainsi, de façon ou d'autre, le pays presque entier, d'Éléphantine à Siout, exclusivement : ils détenaient de plus, on ne sait par quel accident, la forteresse de Khobit au delà de Siout, et son territoire formait une marche enclavée au milieu de baronnies indépendantes[1]. Le chef de la dynastie Tanite hérita le reste de l'Égypte entre Siout et la Méditerranée, la moitié de Phtah le Memphite et de Râ l'Héliopolitain contre celle d'Amon. D'où sortait-il au juste? on l'ignore, mais on constate que les contemporains le rangeaient au-dessus de son rival. Le comput officiel fut calculé toujours selon ses années, et les actes principaux du gouvernement s'accomplirent en son nom jusque dans la Thébaide[2]; des inondations répétées ayant ruiné une partie du temple de Karnak, c'est par ses ordres et sous ses auspices que l'on mit les corvées en mouvement et que l'on procéda aux réparations les plus indispensables[3]. Il n'aurait pu imposer sa suzeraineté à un personnage aussi riche et aussi bien né que l'était Hrihor, s'il n'avait eu des droits à la couronne devant lesquels même les vicaires d'Amon étaient obligés de s'incliner : on a lieu de croire en effet qu'il descendait de Ramsès II. La race de ce prince avait dû se diviser en plusieurs branches, celle qui venait de s'éteindre sans laisser d'autres héritiers que Hrihor, et d'autres qui s'étaient perpétuées au Delta, et y avaient jeté des racines nombreuses. La plupart avaient fini par se perdre dans la masse de la population, et leurs membres étaient descendus presque à la condition de simples particuliers : ils n'en conservaient pas moins la notion très nette de leur origine, et ils ajoutaient avec orgueil à leur nom la qualification de royal fils de Ramsès. C'étaient des Ramessides abâtardis, auxquels leur ancêtre glo-

1. L'étendue de la principauté de Thèbes sous les grands prêtres a été déterminée, au moyen des titres sacerdotaux des princesses thébaines, par Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 712-718.

2. J'ai montré que les années de règne mentionnées dans les inscriptions des grands prêtres et des rois de la famille sacerdotale doivent être attribuées aux rois de Tanis leurs suzerains (Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 723 sqq.). Hrihor seul paraissait faire exception, parce qu'on lui attribuait les dates inscrites au nom du roi Siamon : M. Daressy l'a fait rentrer dans la règle, en montrant que ce Siamon est un souverain tanite différent de Hrihor et postérieur aux derniers Ramessides d'au moins deux ou trois générations (*Contribution à l'étude de la XXI*e *Dynastie Égyptienne*, p. 8).

3. Le nom réel Nsbindidi et le premier monument du Smendès manéthonien ont été découverts dans les carrières de Dababièh, en face de Gébéléin, par Daressy, *les Carrières de Gébéléin et le roi Smendès*, dans le *Recueil de Travaux*, t. X, p. 133-138; cf. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 675-677, et *a Stele of King Smendes*, dans les *Records of the Past*, 2nd ser., t. V, p. 17-24.

rieux n'avait rien légué de son énergie[1]. Celui d'entre eux dont on a trouvé la momie à Déir el-Bahari, Zodphtahaoufônkhi, est grand et robuste, mais ses traits n'ont rien du type à la fois fier et affiné de Séti Ier ou de Ramsès II : ils sont lourds, laids, d'expression vulgaire et banale. Une des branches, plus largement dotée ou plus habile que les autres, s'était implantée à Tanis où Sésostris avait résidé longtemps, comme on sait : Smendès la fit monter sur le trône. La popularité dont le vieux conquérant jouissait encore dans cette ville qu'il avait rebâtie de fond en comble, et dans ce Delta qu'il avait rappelé à la vie, servit sans doute son descendant lointain, lorsque, le dernier des Thébains ayant disparu, les Tanites réclamèrent la succession. Y eut-il guerre déclarée entre les deux compétiteurs? un accord intervint-il avant l'ouverture des hostilités? Il faut bien croire que, réduits à ne compter que sur une moitié de l'Egypte, aucun d'eux ne se sentit assez fort pour triompher sûrement, et qu'ils se résignèrent au partage amiable faute de pouvoir s'emparer du tout. Il est à peu près certain que Smendès avait pour lui les droits les plus évidents et surtout l'armée la moins faible : sinon, Hrihor aurait-il consenti à s'effacer devant lui et à lui céder la première place?



ZODPHTAHAOUFÔNKHI, FILS ROYAL DE RAMSÈS[2].

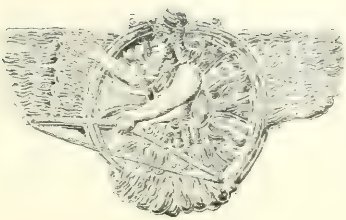
L'unité de l'Egypte semblait être sauve, puisqu'il conservait la suzeraineté : de vrai, elle n'existait plus, et la fiction des deux royaumes devenait une réalité, pour la première fois depuis les siècles antérieurs à l'histoire. Il y eut désormais deux Égyptes, régies par une constitution différente, et orientées chacune vers un des points opposés de l'horizon. L'Égypte thébaine fut avant tout une communauté théocratique, où le roi se confondit avec le prêtre. Séparée de l'Asie par toute l'épaisseur du Delta, elle se retourna vers l'Éthiopie, comme jadis sous les Pharaons de la VIe ou de la XIIe dynastie; elle s'enfonça de plus en plus dans son isolement, et elle se transforma en un Etat exclusivement africain, soustrait par l'éloignement à l'influence des

1. Sur ces personnages et sur les diverses hypothèses auxquelles ils ont donné lieu de la part de Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 661, Haigh, *Remesses Messes, Hor-s Hor-em-heb*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 153 sqq., Lauth, *aus Ægyptens Vorzeit*, p. 408, et Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. I, p. 718-723.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie d'Insinger*, cf. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française du Caire*, t. I, p. 572-574.

civilisations nouvelles qui se développèrent sur les côtes de la Méditerranée. L'Égypte du Nord au contraire ne perdit jamais le contact avec les Européens et les Asiatiques ; elle s'intéressa à leurs destinées, elle leur emprunta, autant qu'il était en elle, ce qu'ils découvraient d'utile et de beau, elle entra, quand le temps fut venu, dans le concert des puissances méditerranéennes. La lutte se poursuivit presque sans trêve entre ces deux tronçons d'empire, ouverte ou sourde selon les saisons, et elle aboutit plusieurs fois au rétablissement de l'unité. Tantôt l'Éthiopie s'annexa l'Égypte, et tantôt l'Égypte remit la main sur une portion de l'Éthiopie, mais ce ne fut jamais pour longtemps, et les morceaux rajustés péniblement se détachèrent toujours après quelques années. Une maison ainsi divisée contre elle-même ne pouvait plus exercer une autorité durable sur des provinces qu'elle avait eu de la peine à garder alors qu'elle était en pleine possession de toutes ses forces : l'Asie fut désormais pour ses souverains un objet de souvenirs pénibles ou d'ambitions malheureuses, plus que de soumission présente. L'ombre des anciens triomphes les hanta, et ils auraient voulu la chasser qu'à défaut des hommes les pierres même ne l'auraient point permis. Où qu'ils levassent les yeux dans leurs villes, leur regard se heurtait à quelque tableau de l'Asie et de ses peuples ; ils épelaient les noms de ses cités sur les murailles de leurs temples, ils y voyaient représentés ses princes et ses armées, ils y lisaient le récit de ses défaites et l'énumération de ses tributs. Le sentiment de leur faiblesse les empêchait le plus souvent de passer du regret à l'action : sitôt que l'un d'eux se croyait les reins assez solides pour tenter l'aventure, la Syrie l'attirait irrésistiblement et il s'y précipitait au risque d'y rencontrer la défaite.





Les débuts de l'Assyrie

La Phénicie et les peuples du Nord après Ramsès 3.
Le premier empire assyrien : Tiglatphalasar 1.
Les Araméens et les Khâti.

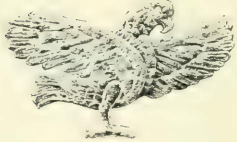
L'influence de l'Egypte sur les civilisations syriennes persiste après Ramsès 3. - Les mythes égyptiens en Phénicie : Osiris et Isis à Byblos, Horus, Thot et les origines de l'alphabet égyptien. - Les tombeaux d'Arad et le Kabr-Hiram : les motifs égyptiens dans la verrerie et dans l'orfèvrerie phéniciennes. - Le commerce avec l'Egypte, le recul de la colonisation phénicienne dans la Mer Egée et les Achéens à Cypre ; les voyages dans la Méditerranée Occidentale.

La Syrie du Nord : la décadence des Hittites et le progrès constant des tribus araméennes. - La faiblesse de Babylone sous les Cosséens, et ses rapports avec l'Egypte : Assouroubalit, Rammânnirâri 1 et les premières conquêtes assyriennes. - L'Assyrie, son climat, ses provinces, ses cités : le dieu Assour et son Ishtar. - Les guerres contre la Chaldée : Salmanasar 1, Toukoultininip 1 et la prise de Babylone. - Belkoudourousour et les derniers Cosséens.

La dynastie de Pashé : Naboukodorosor I, ses démêlés avec l'Élam, sa défaite par Assourrishishi. - La légende du premier empire assyrien, Ninos et Sémiramis. - Les Assyriens et leur constitution politique : les limmou, le roi et sa divinité, ses chasses, ses guerres. - L'armée assyrienne : l'infanterie et la charrerie, le passage des rivières, la marche en plaine et en montagne. - Les camps, les batailles, la guerre de siège ; la cruauté envers les vaincus, les destructions de villes et les déplacements de populations, l'instabilité des conquêtes assyriennes.

Tiglatphalasar I : sa campagne contre les Moushkou, sa conquête du Kourkhi et des régions du Zab. - Les petits royaumes asianiques et leur civilisation : l'art et l'écriture des anciens États Hittites. - Tiglatphalasar I au Naïri et en Syrie : sa stèle triomphale au Sebbénéh-Sou. - Ses constructions, ses chasses, sa conquête de Babylone. Mardouknadinakhé et la fin de la dynastie de Pashé.

Assourbelkala et Samsirammân 3 : la décadence de l'Assyrie. - La Syrie sans maître étranger : les Khâti sont incapables de lui donner l'unité.





LA SOURCE PRINCIPALE DU TIGRE[1].

CHAPITRE VI

LES DÉBUTS DE L'ASSYRIE

LA PHÉNICIE ET LES PEUPLES DU NORD APRÈS RAMSÈS III.
LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN : TIGLATPHALASAR I . — LES ARAMÉENS ET LES KHÂTI.



La domination de l'Égypte ne s'évanouit pas sans laisser des traces profondes sur les mœurs et sur la constitution des pays où elle s'était exercée si longtemps. Tandis que les nobles et les bourgeois de Thèbes affectaient d'adorer les Astartés ou les Baal et d'agrémenter leur langage écrit ou parlé de termes empruntés aux idiomes sémitiques[2], les Syriens n'étaient pas demeurés en reste vis-à-vis de leurs vainqueurs; ils avaient étudié curieusement leurs arts majeurs, leur industrie, leurs cultes, et ils leur avaient emprunté pour le moins autant d'idées et de choses qu'ils leur en avaient prêté. Le vieux fond babylonien de leur civilisation n'en subit pas de modifications trop sensibles, mais il se recouvrit comme d'un vernis africain

1. *Dessin de Boudier, d'après* Chesney, *The Expedition for the Survey of the Rivers Euphrates and Tigris*, t. II, p. 267. La lettrine est de Faucher-Gudin, d'après un bas-relief de Koyoundjik, conservé aujourd'hui au Musée Britannique, cf. Layard, *The Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 11, 20.

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 29[illegible], 296, de cette *Histoire*.

dont les couches s'étendirent sur lui plus épaisses ou plus minces selon les endroits[1]. La Phénicie se montra plus que toute autre disposée à le recevoir et à le garder. Ses marchands, installés à demeure dans la plupart des grandes principautés du Nil, s'y imbuaient des coutumes et des religions locales[2], puis, de retour dans leur patrie après des années, ils y transportaient les habitudes étrangères qu'ils avaient contractées et ils les propageaient autour d'eux. Il leur fallait la même vaisselle qu'ils avaient eue là-bas, le même mobilier, les mêmes bijoux, et les dieux n'échappèrent pas à cette rage d'imitation qui tourmentait les hommes; ils crurent se reconnaître parmi les divinités indigènes du Saïd ou du Delta. Les Baalat n'avaient au début aucun trait de caractère qui les assimilât aux Isis et aux Hâthor : elles étaient farouches, guerrières, libertines et elles pleuraient leur amant où les autres pleuraient leur époux[3]. Cette communauté de larmes rapprocha pourtant les Phéniciennes des Égyptiennes, et produisit un amalgame bizarre de leurs personnes et de leurs mythes : la dame de Byblos devint une Isis ou une Hâthor[5], et elle voulut jouer son rôle dans le drame osirien. Sa ville avait-elle noué avec Bouto et Mendès des rapports plus étroits que ceux des cités méridionales, ou bien ses théologiens crurent-ils deviner une identité primitive entre leurs dogmes et ceux des Égyptiens? C'est chez eux, en tout cas, que l'on a signalé les emprunts les plus complets et les plus nombreux, mais aussi les plus anciens. Ils imaginèrent que le cercueil d'Osiris jeté à la mer par Typhon avait atterri quelque part dans la banlieue, au pied d'un tamarisque : l'arbre, crois-



L'ARBRE QUI POUSSE SUR LE TOMBEAU D'OSIRIS[4].

1. La plupart des idées exposées dans cette partie du chapitre reposent sur des déductions tirées de faits constatés aux époques postérieures, plutôt que sur des faits contemporains dûment observés. Sur le mélange du style égyptien et de l'assyrien dans l'art de la Phénicie, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 121-122, 123 sqq., 241 sqq., 403 sqq., etc.; les plus anciens monuments où il se reconnaît le montrent si complet, qu'on peut, sans témérité, en faire remonter les commencements plusieurs siècles plus tôt, c'est-à-dire vers l'époque où l'Égypte dominait encore sur la Syrie, à la XIXe et même à la XVIIIe dynastie.

2. Sur les sanctuaires d'Astarté et des autres divinités phéniciennes, et par suite sur les colonies étrangères que leur établissement suppose dans les cités égyptiennes, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 485-486, de cette *Histoire*.

3. Voir sur la Baalat de Byblos ce qui est dit plus haut au t. II, p. 174 sqq., de cette *Histoire*.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Prisse d'Avennes, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XXX; cf. Devéria, *Œuvres et Fragments*, t. I, p. 123-126.

5. L'assimilation était fort ancienne, puisque les Égyptiens des dynasties thébaines admettaient déjà que la Baalat était l'Hâthor de Byblos; cf. t. II, p. 174, n. 6, de cette *Histoire*.

sant rapidement, l'avait absorbé peu à peu et caché tout entier dans son tronc. Le roi Malkandre l'abattit pour en étayer le toit de son palais : un parfum merveilleux, s'en exhalant, remplit les salles, et bientôt il ne fut plus question que du prodige aux alentours. Isis, qui courait le monde à la recherche de son mari, en entendit parler et comprit du premier coup ce qu'il signifiait : elle s'assit pleurante et déguenillée près de la source où les femmes de Byblos allaient puiser l'eau soir et matin, et elle refusa de répondre aux questions dont on l'accablait, mais lorsque les servantes de la reine Astarté[1] survinrent à leur tour, elle les accueillit de son sourire le plus aimable, leur tressa les cheveux et leur communiqua l'odeur de myrrhe dont elle-même était imprégnée. Leur maîtresse demanda à voir l'étrangère qui les avait accommodées, la retint à son service et lui confia le soin de son fils nouveau-né. Isis s'attacha à l'enfant, le fit sien à la mode égyptienne en lui insinuant son doigt dans la bouche[2]; elle le passait au feu pendant la nuit, pour consumer lentement ce qu'il avait de périssable dans les chairs, puis elle se métamorphosait en hirondelle et elle voletait autour de la colonne miraculeuse en poussant des cris plaintifs. Astarté la surprit une fois qu'elle le baignait dans la flamme, et rompit le charme d'immortalité par ses hurlements d'effroi. Isis ne réussit à la rassurer qu'en lui révélant son nom et le motif de sa présence. Elle ouvrit le tronc mystérieux, puis elle l'oignit d'essences, l'enveloppa de linges précieux et le remit aux prêtres de Byblos, qui le déposèrent respectueusement dans leur temple : elle embarqua ensuite le cercueil et le ramena en Égypte à travers mainte aventure[3]. Une autre tradition prétendait pourtant qu'Osiris n'était jamais rentré dans son pays : il avait été enseveli à Byblos, et c'était vraiment en son honneur qu'on célébrait les fêtes attribuées par le vulgaire au jeune Adonis. Un fait merveilleux semblait prêter créance à cette opinion. Chaque année, une tête lancée à la mer d'un point inconnu du Delta roulait six jours durant le long de la côte syrienne, ballottée par les vents et par le flot : le septième elle arrivait à Byblos, où le

1. Astarté est le nom que la reine portait dans la version phénicienne ; la contre-partie égyptienne du même récit lui substituait celui de Nemanous ou celui de Saôsis, c'est-à-dire deux formes principales d'Hâthor, l'hermopolitaine Nahmâoûit et l'héliopolitaine Iousasit (cf. t. I, p. 104, de cette *Histoire* ; [illegible] οἱ μὲν Ἀστάρτην, οἱ δὲ Σάωσιν, οἱ δὲ Νεμανοῦν, ὅπερ ἂν Ἕλληνες Ἀθηναΐδα προσείποιεν, *de Iside et Osiride*, § 15, édit. Parthey, p. 26). Il semble résulter de la présence de ces noms, qu'il y avait, en Égypte, au moins deux versions des aventures phéniciennes d'Isis, l'une d'origine héliopolitaine, l'autre purement hermopolitaine.

2. Sur ce détail de la légende que l'auteur du *de Iside* (§ 16, éd. Parthey, p. 26) ne paraît pas avoir compris, cf. ce qui est dit au t. II, p. 487-488, de cette *Histoire*; Isis, en insinuant son doigt dans la bouche de l'enfant, accomplissait un des rites ordinaires de l'adoption.

3. Toute cette histoire remplit les chapitres XV-XVII du *de Iside et Osiride* (éd. Parthey, p. 25-29); cf., avec les réserves de coutume, Movers, *die Phönizier*, p. 235-238.



HORUS PHÉNICIEN[4].

sacerdoce la recueillait et la montrait solennellement au peuple[1]. Le détail de ces histoires diverses n'est pas toujours fort ancien, mais la donnée première nous reporte certainement à l'âge où Byblos acceptait la souveraineté des dynasties thébaines et entretenait avec les riverains du Nil des relations journalières de commerce ou de politique[2]. Elle proclama qu'Horus était un grand dieu[3]; El-Kronos s'allia avec Osiris ainsi qu'Adonis, Isis et les Baalat se mêlèrent à force de se rencontrer, et les peuples échangèrent leurs divinités d'aussi grand cœur qu'ils avaient troqué les produits de leur sol ou de leur industrie.

Thot l'ibis est, après Osiris, le plus considérable de ceux qui émigrèrent en Asie[5]. Il touchait de trop près au cycle osirien pour que les Phéniciens fussent d'humeur à le laisser de côté lorsqu'ils adoptaient ses camarades. On ne sait à laquelle de leurs divinités il se superposa, dont le nom sonnait comme le sien et se pliait à l'assimilation sans trop de peine : on voit seulement qu'il conserva dans sa patrie nouvelle toute la puissance de sa voix et toute la subtilité de son esprit. Il y occupa le même poste de

1. *De Deâ Syriâ*, § 7. A la basse époque romaine, c'étaient des lettres annonçant la résurrection d'Adonis-Osiris, que les femmes d'Alexandrie jetaient à la mer, et que le courant emportait jusqu'à Byblos. A ce sujet, cf. les commentaires de Cyrille d'Alexandrie et de Procope de Gaza sur le chapitre XVIII d'Isaïe.

2. Il faut noter en effet que Philon nous donne la divinité à nom égyptien Taautos comme ayant un rôle dans l'histoire primitive de la Phénicie et comme ayant rédigé les écrits mystiques mis en ordre par Sankhoniathon à une époque très ancienne (*Fragm. 1*, § 4, dans Muller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 563-564).

3. C'est ce qu'affirme déjà un des noms inscrits sur les tablettes d'El-Amarna, comme étant celui d'un gouverneur de Byblos sous Aménôthès IV. Ce nom a été lu Rabimour (Delattre, *Azirou*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 219-220), Anrabimour ou Ilrabimour (Halévy, *la Correspondance d'Aménophis III et Aménophis IV*, dans le *Journal Asiatique*, 1891, t. XVIII, p. 171-172), puis enfin Hourabihour, Hourabimour (Sayce, *Patriarchal Palestine*, p. 131) : le sens en est soit *Mourou est le grand dieu*, soit *Hor est le grand dieu*. Mourou serait le même dieu qu'on trouve dans le nom d'un roi des Khâti, Maourousarou, *Maourou est roi* (cf. t. II, p. 355, n. 1, de cette *Histoire*). Sur un cylindre araméen du Musée Britannique, qui représente un dieu vêtu à l'assyrienne combattant deux griffons, on lit la légende *Horkhou*, Harmakhis (M. de Vogüé, *Mélanges d'Archéologie Orientale*, p. 127 et pl. VI, nº 24).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'intaille publiée dans* Cesnola, *Cyprus*, p. 310, 372 ; cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 644. Les figures de l'Horus et du Thot phéniciens que j'ai reproduites aux pages 572-573 m'ont été indiquées par mon confrère et ami Clermont-Ganneau.

5. C'est le Taautos de Sankhoniathon : Τάαυτος, ὃς εὗρε τὴν τῶν πρώτων στοιχείων γραφήν, ὃν Αἰγύπτιοι μὲν Θωύθ, Ἀλεξανδρεῖς δὲ Θώθ, Ἕλληνες δὲ Ἑρμῆν ἐκάλεσαν (Philon de Byblos, *fragm. 1*, § 14, dans Muller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 567, cf. *Fragm. 1*, § 4, p. 564, *Fragm. 5*, p. 570, *Fragm. 9*, p. 571-573) ; El l'avait imposé pour roi aux Égyptiens, après avoir conquis le monde (Philon de Byblos, *Fragm. 2*, § 27, dans Muller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 579). Les principaux passages d'auteurs anciens relatifs à ce dieu ont été recueillis et commentés dans Movers, *die Phönizier*, p. 500-502, cf. p. 89-92.

scribe et d'enchanteur qu'il avait rempli à Thèbes, à Memphis, à Thinis, auprès du souverain de chaque Ennéade héliopolitaine. Il se fit le conseiller ordinaire d'El-Kronos à Byblos, de la même manière qu'il avait été celui d'Osiris et d'Horus, il composa pour lui des charmes et des formules qui redoublaient l'ardeur belliqueuse de ses partisans, il régla la figure et les insignes de son maître et des personnages qui l'entouraient : on le considéra enfin comme le créateur des lettres[1]. De fait, le moment où il se naturalisa phénicien coïncide à peu près avec l'une des révolutions les plus profondes que l'art d'écrire ait subies au cours des âges, la substitution d'une tachygraphie simple et rapide aux systèmes compliqués et



THOT PHÉNICIEN[2]

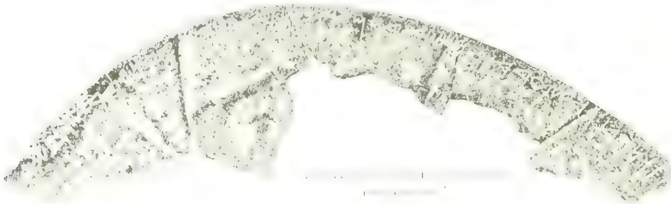
lents, dont les États les plus vieux du monde se contentaient depuis leurs débuts. Tyr, Sidon, Byblos, Arad avaient pratiqué jusqu'alors le plus embrouillé d'entre eux : comme la plupart des nations policées de l'Asie occidentale, elles avaient rédigé leur correspondance diplomatique ou commerciale en caractères cunéiformes, sur tablettes d'argile. Leurs rois avaient procédé à la babylonienne pour adresser aux Aménôthès l'expression de leurs désirs ou de leur dévouement, et voici qu'après quatre cents ans et plus[3] où nous ne connaissons aucun de leurs monuments, nous retrouvons brusquement leur postérité en possession d'une notation commode et brève, qui ne souffre plus ni idéogrammes, ni déterminatifs, ni polyphonie, ni syllabisme, ni rien du mécanisme pesant que les savants d'Égypte ou de Chaldée manœuvraient avec tant de virtuosité. Les articulations de la langue, analysées en leurs éléments constitutifs, y répondent chacune à un signe unique, toujours le même, en tout vingt-deux petits signes au lieu des centaines ou des milliers qu'on exigeait auparavant. C'est un alphabet, le premier en date, mais si ingénieux et si souple, que la plupart des peuples anciens ou modernes

1. Le rôle de conseiller que Thot prend à côté du dieu de Byblos était indiqué tout au long dans les écrits attribués à Sankhoniathon (Philon de Byblos, *Fragm.* 2, § 11, 15, 25-27, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 567, 568).

2. Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'intaille publiée par M. de Vogüé, *Mélanges d'Archéologie Orientale*, pl. I, n° 1, p. 106-108.

3. L'inscription de la coupe de bronze dédiée à Baal Liban et reproduite au t. II, p. 574, de cette *Histoire*, remonte probablement au temps de Hirom Ier, soit au xe siècle (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, pl. IV, p. 22-26); les raisons pour lesquelles Winckler (*Geschichte Israels*, t. I, p. 120) place ce monument sous Hirom II n'ont point paru convaincantes jusqu'à présent. En plaçant l'introduction de l'alphabet entre Aménôthès IV au xve siècle et Hirom Ier au xe, et en prenant le terme moyen, soit l'avènement de la XXIe dynastie, vers 1100, comme date possible de l'invention ou de l'adoption, on ne doit pas se tromper de beaucoup dans un sens ou dans l'autre.

ont pu l'approprier à leurs besoins, les Grecs et les Européens de la Méditerranée occidentale, les Sémites de toute nuance, les Persans, les Hindous. Il a dû naître entre la fin de la XVIIIe dynastie et le commencement de la XXIe, et la suprématie des Pharaons sur la Phénicie contemporaine encouragea plus d'un moderne à supposer qu'il se développa sous une influence égyptienne[1].



Les uns affirment qu'il dérive directement des hiéroglyphes, les autres pensent qu'il en descend par l'intermédiaire de quelque variété d'écriture cursive, et ils assignent un prototype hiératique à chacune des lettres qu'il contient. Ils ont dressé, à l'appui de leur hypothèse, des tableaux dont la vue seule rend compte mieux qu'une définition verbale des ressemblances qui paraissent la justifier ou des différences dont on se prévaut pour l'attaquer. Peut-être les analogies y ressortiraient-elles plus évidentes et plus nombreuses, si nous avions des inscriptions remontant aux temps les plus voisins de l'invention[2] ;

1. [illegible]

2. [illegible]

dans l'état actuel, les divergences s'y manifestent assez sensibles, pour que certains savants aient tenté d'en chercher le prototype ailleurs, à Babylone[1],



en Asie Mineure[2], en Crète même, dans ces hiéroglyphes barbares dont on attribue l'usage aux habitants primitifs de l'île[3]. Il est malaisé de discerner le

mets avec d'autres que et sont un seul signe différencié pour marquer les deux sons du *zain* et du *sade*; de fait le hiéroglyphique est l'équivalent de au moins sous les Thébains, et il répond, comme ce dernier, au *zain* et au *sadé* des idiomes sémitiques. Le et le me paraissent être le même caractère, sans que je puisse dire si vient de ou de . J'ai pris de préférence les signes égyptiens dans des manuscrits hiératiques de la XIX[e] dynastie, ce qui est le temps vers lequel on peut placer les commencements de l'écriture phénicienne. L'alphabet grec n'est là que pour indiquer la valeur des signes égyptiens et phéniciens.

1. Cette thèse a été développée par DEECKE, *der Ursprung des altsemitischen Alphabets aus der neuassyrischen Keilschrift*, dans la *Zeit. der D. Morgenl. Gesellschaft*, 1877, p. 102-116, puis par PETERS, *the Babylonian Origin of the Phœnician Alphabet*, dans les Proceedings de la Société d'Archéologie Biblique, t. VI, 1882-1884, et par HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 50-55.

2. ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I[er], p. 238, le dérive du syllabaire hittite.

3. Le rapprochement a été proposé par A. EVANS, *Cretan Pictographs and præ-Phenician Script*, p. 92-103, et dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. XIV, p. 361-372, et accepté par S. REINACH, *Chro*

vrai dans ce conflit de théories contradictoires; deux points seulement demeurent incontestables, la presque unanimité avec laquelle les écrivains classiques font honneur du premier alphabet aux Phéniciens, l'origine phénicienne de l'alphabet grec et par suite de l'alphabet latin dont nous nous servons aujourd'hui[1].



RASHOUF SUR SON LION[4]

A entrer d'une pièce dans la religion des Phéniciens, les étrangers ne se contentèrent pas d'y obtenir une place éminente chez les prêtres et parmi le peuple, ils y usurpèrent une telle influence sur les divinités de souche indigène, qu'ils leur persuadèrent de se travestir presque de pied en cap à l'égyptienne. On connait à la plupart d'entre elles les insignes et les emblèmes usités dans les temples pharaoniques, les sceptres à tête d'animal, le pschent, les bonnets excentriques, la croix ansée, le disque solaire, le scarabée ailé[2]. La dame de Byblos planta les cornes de vache sur sa chevelure, du jour qu'elle s'identifia avec Hâthor[3]. Le Baal de la banlieue aradienne, un Rashouf probablement, demeura debout sur son lion afin de courir les hauts lieux, et le lion comme la montagne appartiennent encore à la tradition chaldéenne dans le monument qui nous a conservé son image, mais il est lui-même habillé du pagne à retroussis rayé et gaufré, paré du collier large et des bracelets, coiffé de la mitre blanche avec la double plume et l'uræus[5] : il brandit la harpé des conquérants, et il s'apprête à tuer un lion qu'il a empoigné

nique d'Orient, n° *XXX*, p. 64-65. Il s'appuie sur une tradition crétoise, qui nous a été conservée incidemment dans Diodore de Sicile : φασὶ τοὺς Φοίνικας οὐκ ἐξ ἀρχῆς εὑρεῖν ἀλλὰ τοὺς τύπους τῶν γραμμάτων μεταθεῖναι μόνον (V, 74).

1. Pour les témoignages des écrivains anciens à ce sujet, cf. Fr. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien*, t. I, p. 82-83, et Ph. Berger, *Histoire de l'Écriture dans l'Antiquité*, p. 115, 120. Un certain nombre d'auteurs anciens et modernes, dont le dernier est jusqu'à présent Winckler (*Geschichte Israels*, t. I, p. 124-126), ont repoussé délibérément les prétentions phéniciennes à l'invention de l'alphabet.

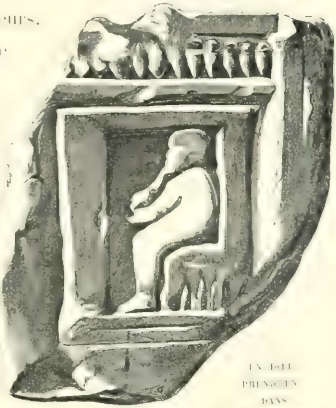
2. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 130, n° 75, 407-408, 410 sqq.

3. Elle est représentée en Hâthor sur la stèle de Iéhavmelek, roi de Byblos à l'époque persane (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, pl. 1 et p. 2); cf. le bronze de l'ancienne collection Péretié qui a été reproduit dans Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 77, n° 26, et le fragment de bas-relief d'époque saïte publié dans Renan, *Mission de Phénicie*, p. 179-180, et *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 2.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie publiée par* Clermont-Ganneau, *Mission en Palestine et en Phénicie, Cinquième Rapport*, pl. VI A et p. 129; cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 413.

5. Ce monument, qui appartenait à la collection Péretié, a été trouvé près d'Amrith au lieu dit

par la queue, à l'imitation des Pharaons chasseurs, Aménôthès Iᵉʳ ou Thoutmosis III. Le disque lunaire qui lui flotte au-dessus de la tête et qui le caractérise a la forme phénicienne, mais le soleil ailé d'Héliopolis ou de Thèbes plane au-dessus du disque[1]. Et le matériel du culte ne s'était pas altéré moins que la personne des êtres auxquels il était consacré; les autels avaient pris la tournure égyptienne, et les tabernacles étaient devenus des naos couronnés d'une gorge concave ou d'une frise d'uræus[3]. La mode africaine avait pénétré jusque chez les morts de qualité, et l'agencement des sépultures s'en était ressenti dans plus d'un endroit[4]. Une des choses qui devaient, alors comme aujourd'hui, étonner le plus sûrement les voyageurs qui arrivaient en Égypte, c'est l'appareil monu-



UN DIEU PHÉNICIEN DANS SON NAOS ÉGYPTIEN[2].



AMÉNÔTHÈS Iᵉʳ SAISIT LE LION[5].

Nahr-Abrek (CLERMONT-GANNEAU, *Mission en Palestine et en Phénicie entreprise en 1881, Cinquième Rapport*, p. 128), le costume et le geste ressemblent tellement au costume et au geste du Rashouf représenté sur les monuments égyptiens (cf. t. II, p. 156, 158, de cette *Histoire*), que je n'hésite pas à y reconnaître ce dieu. On le rapprochera du personnage figuré sur la petite stèle égyptienne publiée par GRIFFITH, *The God Set of Ramesses II and an Egypto-Syrian Deity*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1893-1894, t. XVI, p. 69, dont la coiffure à la banderole flottante, est un serpent, de notre dieu phénicien.

1. Le symbole phénicien reproduit le croissant visible, embrassant la lumière cendrée des parties obscurcies du disque (CLERMONT-GANNEAU, *Mission en Palestine et en Phénicie, Cinquième Rapport*, p. 128, note 1), de même que le symbole réservé en Égypte aux dieux lunaires.

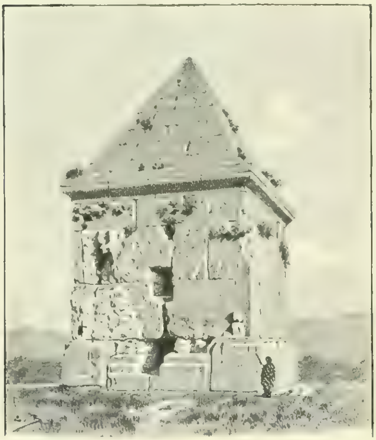
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'ouvrage de* RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 564.

3. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 69 et pl. IX, où est reproduit l'un des naos d'Amrit; la frise d'uræus qui le surmonte aurait valu à la localité son nom moderne de Aïn el-Hayyât, *Fontaine des Serpents*. Cf. les débris analogues que Renan a indiqués à Rouad (ID., *ibid.*, p. 29), à Sidon (ID., *ibid.*, p. 509), à Tyr (ID., *ibid.*, p. 564).

4. Sur l'aspect égyptien que présente la nécropole d'Adloun, cf. ce qui est dit au t. II, p. 166, note 5, de cette *Histoire*. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 421 sqq., insiste sur les ressemblances que la taricheutique phénicienne présentait avec l'égyptienne.

5. *Dessin de Faucher-Gudin*; cf. ROSELLINI, *Monumenti Storici*, t. III, 1ʳᵉ partie, p. 110 et pl. II E. Le monument était conservé au Musée du Louvre; cf. une autre stèle de la même série, au t. II, p. 101, de cette *Histoire*. On trouve des figures analogues de dieux ou de rois tenant le lion par la

mental dont les indigènes se plaisaient à entourer la mort. Les pyramides qui attiraient leurs yeux dès qu'ils atteignaient la pointe du Delta, si souvent qu'ils en eussent entendu parler, elles dépassaient toujours l'idée qu'ils s'en étaient forgée, et ils avaient peine à concevoir qu'on eût amassé tant de pierres pour cacher un seul cadavre. Aux pieds de ces monstres, comme une meute endormie auprès du maître, les mastabas des dynasties primitives se pressaient, à demi ensevelis sous les sables, mais visibles encore et fréquentés à certains jours par les descendants de la famille ou par les prêtres voués à leur entretien. Les chapelles des générations récentes et des contemporains se déployaient ainsi qu'un écran en avant des tombes anciennes, mélange des deux types archaïques, où le mastaba plus ou moins étriqué s'encapuchonnait d'un pyramidion plus ou moins aigu[2]. La plupart d'entre elles n'existent plus aujourd'hui, et une seule nous est parvenue intacte, celle qu'Aménôthès III érigea dans le Sérapéum de Memphis, en l'honneur d'un Apis mort sous son règne. Les Phéniciens en visite dans la vallée emportèrent avec eux le souvenir de ce genre de sépulture, lorsqu'ils s'en retournèrent dans leurs cités natales, et ils le proposèrent comme modèle à leurs architectes. Un des cimetières d'Arad en contient un magnifique spécimen, une véritable tour carrée, haute de onze mètres[3]. Ce sont d'abord six assises horizontales en blocs de cinq mètres, à joints verticaux, non cimentés,



UN MASTABA PHÉNICIEN D'ARAD[1].

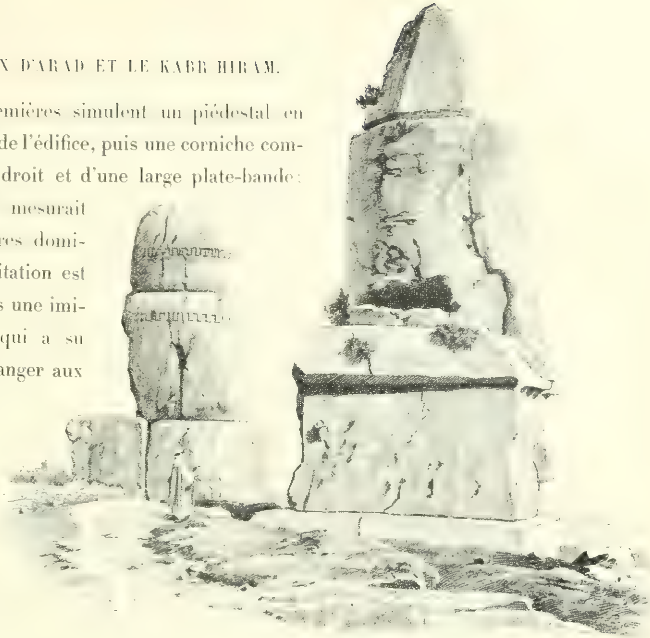
quene, sur divers monuments des dynasties thébaines, ainsi que sur le petit vase en bois n° 292 de la Collection HOFFMANN, *Antiquités Égyptiennes*, p. 84-85.

1. *Dessin de Boudier d'après la restauration de Thobois, dans* RENAN, *Mission de Phénicie*, pl. XVI. Les entailles pratiquées au soubassement paraissent être les traces d'un escalier laissé inachevé, et qui correspondrait à l'escalier de la chapelle égyptienne reproduite plus haut, p. 425. La pyramide terminale n'existe plus aujourd'hui, mais les débris en sont épars au pied du monument, et ils ont permis à M. Thobois d'opérer à coup sûr la reconstitution du type original.

2. Ce genre de tombeaux est décrit au t. II, p. 517, de cette *Histoire*; la chapelle d'Aménôthès III, le seul specimen qui en subsistât il y a quelques années, a été reproduit à la page 425.

3. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 80-90, et PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 23-24, 145, 155-156. Pietschmann (*Geschichte der Phönizier*, p. 196, note 2) doute que le monument soit antérieur à l'époque grecque, et de fait la corniche n'est pas celle que l'on rencontre ordinaire-

dont les deux premières simulent un piédestal en saillie sur le reste de l'édifice, puis une corniche composée d'un talon droit et d'une large plate-bande : une pyramide qui mesurait près de neuf mètres dominait le tout. L'imitation est incontestable, mais une imitation raisonnée, qui a su adapter le plan étranger aux conditions du pays. Le sol sur lequel les fondations s'appuient n'est qu'un mélange de terre et de sable imprégnés d'eau : si l'on avait relégué les caveaux sous la maçonnerie, ainsi qu'on faisait en Égypte, les infiltrations les auraient envahis bientôt et le cadavre s'y serait gâté. On les a donc ménagés dans la masse, où les Égyptiens mettaient la chapelle, et on les a superposés; un premier étage pouvait abriter trois corps, un second douze, pour lesquels autant de niches avaient été réservées. Ailleurs, dans la même nécropole, l'architecte s'est inspiré de la Chaldée à l'exclusion de l'Égypte : il a préféré la tour ronde à la tour carrée, la coupole au pyramidion, il a remplacé la corniche droite par une rangée de créneaux aux merlons découpés, et c'est au plus s'il a laissé la physionomie égyptienne aux quatre lions qui semblent soutenir sur leur dos la structure entière[2]. Arad est en effet la cité de Phénicie la plus voisine des royaumes euphratéens, celle qui recevait la première le choc de leurs armes et la propagande de



DEUX DES TOMBEAUX D'ARAD[1].

ment en Égypte aux siècles thébains; de toute manière, la ressemblance très caractérisée qu'il présente avec les mastabas thébains montre qu'il se rattache tout directement au type égyptien qui prévalait aux XVIIIe-XXe dynasties.

1. *Dessin de Boudier, d'après l'aquarelle de Thobois, reproduite dans* Renan, *Mission de Phénicie*, pl. XI.

2. Les fellahs du voisinage appellent ces deux monuments les Meghazil ou les *Fuseaux*. Ils ont été décrits et relevés avec un détail minutieux par Renan, *Mission de Phénicie*, p. 70-80 et pl. XI-XIII, et Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 149-155.

leurs modes ou de leurs idées : plus au sud, dans la région tyrienne, la présence des éléments babyloniens est moins apparente, et c'est au mastaba mixte d'époque thébaine que correspondent le Kabr Hiram et les édicules d'aspect analogue où les nobles aimaient reposer[1]. Le soubassement rectangulaire subsiste, mais la chapelle et sa pyramide ne sont plus qu'un sarcophage fermé de son couvercle en dos d'âne : le tout est inachevé, et négligé



LE KABR HIRAM PRÈS DE TYR[2].

dans l'exécution, mais d'une belle simplicité de lignes et d'une justesse de proportions qui sent son Égypte.

Le même esprit d'imitation qu'on observe ainsi en religion et en architecture se manifestait non moins efficace dans les arts mineurs, l'orfèvrerie, la sculpture sur ivoire, la gravure sur pierre fine, la verrerie. Les galbes, les poncifs, les colorations de l'Égypte en chassèrent à la longue ceux de la Chaldée ou les repoussèrent au second plan. Les verroteries aux mille nuances que les ateliers du Saïd débitaient par millions, fournissaient aux Phéniciens un fret inestimable : ils apprirent à les teinter et à les mouler chez eux, et ils s'assimilèrent si bien les procédés de fabrication, que l'antiquité classique leur en attribua sou-

1. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 597-606, et pl. XLVII. Cf. F. de Saulcy, *Voyage en Terre Sainte*, 1865, p. 278-279, et Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 165-167.

2. *Dessin de Boudier, d'après le croquis de Thobois, qui a été publié dans* Renan, *Mission de Phénicie*, pl. XLVII.

vent l'idée première[1]. Leurs graveurs, tout en continuant à tailler des cônes ou des cylindres de style babylonien, s'approprièrent le type du scarabée, et ils en tirèrent des chatons de bagues, des pendants de colliers, des pièces de bracelets, moitié parure moitié amulette. L'usage pourtant ne s'en répandit pas dans le peuple au point qu'on dût recourir à des matières communes, telles que la frite sableuse ou le calcaire émaillé : les scarabées d'origine phénicienne sont d'ordinaire des bijoux de riche, découpés et polis dans l'agate, dans l'onyx, dans l'hématite, dans le lapis-lazuli, dans l'une ou l'autre des gemmes à la mode[3]. Les orfèvres se refusèrent à copier servilement les coupes d'argent ou d'or qu'on leur expédiait du Delta : ils s'inspirèrent plutôt des principes qui y présidaient à l'ornementation, et ils s'emparèrent des scènes qu'ils y voyaient tracées, pour les grouper à leur guise et pour y intercaler des éléments de provenance étrangère[4]. La valeur intrinsèque du métal a provoqué la destruction de leurs œuvres, et je n'en distingue aucune, parmi celles qu'ils nous ont léguées, qu'on puisse reculer aux siècles de la conquête pharaonique. C'est aux Thébains pourtant qu'ils empruntèrent une bonne part de leurs sujets, les lotus, les papyrus, la vache debout dans un fourré et qui se retourne pour caresser son veau, les barques divines, le roi qui menace de son arme le groupe de vaincus renversés devant lui. Un double l'accompagnait souvent sur les pièces originales, impassible et armé de la bannière au nom d'Horus; l'artiste asiatique a modifié cette figure qui ne



LE MOTIF ÉGYPTIEN DE LA VACHE SUR UNE COUPE PHÉNICIENNE[2].

1. La pratique de l'art du verrier était poussée si loin chez les Phéniciens, que plusieurs auteurs anciens leur attribuèrent l'invention du verre (PLINE, *H. Nat.*, V, § 17; et XXXVI, § 190). Sur les verreries phéniciennes, cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 733 sqq., et sur la présence dans les tombes de la Grèce primitive de nombreux objets en verre, les uns de fabrication orientale, les autres de fabrication locale, cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. VI, p. 482, 556-557, 745-746, 850, 943-947.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* GRIFI, *Monumenti di Cere antica*, pl. X, 1. Le monument paraît devoir se placer aux environs de l'époque saïte, plutôt qu'au temps de la dynastie tanite.

3. On trouvera une notice détaillée sur les cylindres et sur les scarabées phéniciens, chez PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 629 sqq.

4. Sur l'orfèvrerie phénicienne et sur les influences diverses qu'elle a subies avant l'époque grecque, cf. ce qui est dit dans PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 751 sqq.

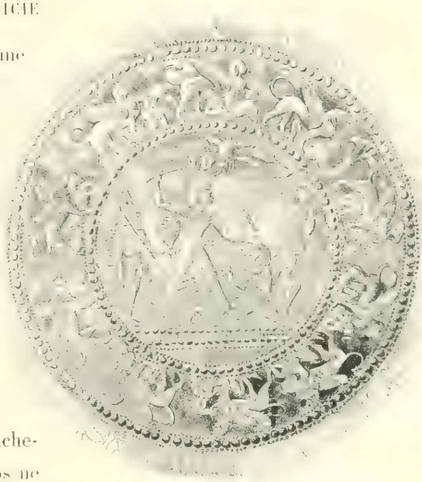
répondait pas à ses conceptions de la nature humaine, et il l'a transformée en un génie protecteur qui contemple les exploits de son favori et qui ramasse les cadavres des victimes abattues par lui. Ces motifs une fois introduits dans la routine des orfèvres s'y perpétuèrent presque intacts et fournirent une longue carrière sur les marchés de l'Orient et de l'Occident; comment se seraient-ils altérés au delà d'un certain point, quand le pays qui les utilisait était en commerce à tous les instants avec celui qui les avait imaginés et reconnaissait volontairement sa suprématie? L'Égypte des Ramessides était alors, nous l'avons vu, l'État qui possédait l'industrie le plus développée en tout genre, celui dont la population absorbait ou expédiait à l'étranger la quantité la plus considérable de matières premières et d'objets manufacturés : c'était tout profit pour un petit peuple que de lui servir d'intermédiaire avec les nations du dehors, et rien qu'à lui procurer le bronze, par exemple, ou l'étain nécessaire à préparer le bronze, on pouvait réaliser des gains énormes[1]. Les gens de Tyr et de Sidon avaient veillé toujours à ne pas mécontenter des clients si riches; tant que les officiers de Pharaon avaient gouverné la Syrie, ils s'étaient montrés des vassaux sinon complètement fidèles, moins turbulents que leurs voisins d'Arad et de Qodshou. Lorsque la faiblesse ou l'impuissance des successeurs de Ramsès III les dégreva de l'obligation d'un tribut, ils adoptèrent, à l'égard de leurs anciens maîtres, une attitude de déférence qui leur valut la libre pratique dans les ports du Delta, sans plus d'entraves que par le passé. Ils y continuèrent le trafic qu'ils avaient inauguré au temps de leur dépendance, et leurs vaisseaux remontèrent en toute sécurité jusqu'à Memphis et même plus haut, tandis que les galères égyptiennes cabotaient comme auparavant sur les côtes de la Syrie[2]. Un rapport officiel, adressé à Hrihor par un des ministres d'Amon thébain, nous montre et la façon dont on conduisait ces traversées et les périls auxquels elles exposaient leur homme. Hrihor, encore grand prêtre, eut besoin de poutres pour on ne sait quel travail, peut-être pour réparer les baris sacrées. Il manda le personnage en question et il lui ordonna de s'en aller par mer à Byblos, auprès du roi Zikarbâl[3], afin d'y acheter des cèdres du Liban. Le messager partit de Tanis, fila le long du Kharou

1. J'ai parlé déjà de cette fourniture du cuivre ou du bronze, au t. II, p. 287, de cette *Histoire*, à propos du pays d'Alasia et de ses rapports avec l'Égypte pendant la XVIII[e] dynastie.

2. Plusieurs documents égyptiens de la XX[e] dynastie font allusion à ces vaisseaux égyptiens ou étrangers qui naviguaient alors sur la Très-Verte (Pleyte-Rossi, *les Papyrus de Turin*, pl. LXXXVIII, l. 9-10, et pl. LXXXVX, l. 1-2); cf. un tableau représentant l'arrivée des vaisseaux phéniciens à Thèbes, au t. II, p. 407-408, de cette *Histoire*.

3. Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 395. C'est le nom même que la tradition classique prêtait au premier mari de Didon, la fondatrice de Carthage, Sicharbas, Sichæus, Acerbas (Schröder, *die Phönizische Sprache*, p. 90, 100, 198).

et fit escale à Dor, qui était alors une ville des Zakkala[1] : tandis qu'il s'y ravitaillait, un des matelots déserta emportant la caisse. Le prince local Badîlou[2] compatit d'abord à sa mésaventure et l'aida à traquer le voleur, puis il se ravisa, on ignore pourquoi, et il le jeta en prison : le malheureux dut envoyer un serviteur en Égypte chercher des fonds nouveaux, qui lui permirent de se libérer et d'achever sa mission. Le séjour à Byblos ne provoqua aucun incident notable : on coupa le bois, on l'embarqua, on mit à la voile, mais un vent contraire drossa le vaisseau contre la côte d'Alasia, où la reine Khatiba accueillit gracieusement l'équipage[4]. C'est presque partout, on le voit, la même bienveillance instinctive ou préméditée pour le représentant du pontife thébain : à le maltraiter, on aurait condamné aux représailles les Phéniciens qui vivaient sur le territoire de l'Égypte.



LE DIEU ET SON DOUBLE DANS UNE COUPE PHÉNICIENNE[3].

Il fallait s'en garder d'autant plus que la perversité du siècle rendait périlleuse et parfois impossible la continuation du roulage maritime sur les mers sillonnées par les bandits égéens ou asianiques. Le littoral syrien n'avait pas dû souffrir moins que l'africain, pendant les soixante ou quatre-vingts années qui suivirent la mort de Ramsès II ; les marins du nord l'y avaient

1. Sur l'établissement des Zakkala le long de la côte cananéenne, au voisinage de Dor et du Carmel, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 470, de cette *Histoire*.

2. Le nom Badilou paraît être une de ces formes apocopées *Badilou*, *Boudilou*, *Bodilou*, pour *Abdilou*, « le Serviteur d'Ilou », qui sont si fréquentes dans l'onomastique phénicienne, Bodeshmoun, Bodashtoreth Βωδάστωρ, Bodmelkarth Βομίλκας, Βοδμέλκαρθ (Maspero, *Sur un Nom Asiatique*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 120). Cf. une forme analogue dans le nom d'un roi d'Arvad, Boudibâlou, Bodbaal, qui vivait sous Assourbanabal (Teloni, *Varia*, dans la *Zeitschrift für Keilforschung*, t. II, p. 302-303), et peut-être aussi dans celui du roi d'Assyrie Boudilou, Bodilou, dont il sera question au t. II, p. 596, de cette *Histoire*.

3. *Dessin de Faucher-Gudin d'après le croquis de* Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. XI. La valeur que ce groupe a prise dans la mythologie phénicienne, et les dérivés possibles qu'on peut lui reconnaître dans l'art et dans la tradition helléniques, ont été étudiés spécialement par Clermont-Ganneau, *Mythologie Iconographique*, p. 8-9, et par Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 96-97, 772-774, 787-789, 802.

4. Le document qui nous raconte ces événements a été découvert par Golénischeff en 1891. Le texte en est inédit, mais on en possède deux analyses fort brèves, l'une dans Golénischeff, *Extrait d'une lettre sur ses dernières découvertes*, inséré au *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 88, l'autre dans Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 388-389, 395-396.

butiné à maintes reprises, Achéens ou Tyrsènes, Lyciens ou Shardanes, et l'invasion qui termina cette période troublée ne l'épargna pas plus que le Naharaïna, le Khâti ou le pays des Amorrhéens. Les flottes qui portaient les Philistins, les Zakkala et leurs alliés l'avaient dévasté tout du long avant de venir se briser contre celles de Ramsès III vers Magadil, au sud du Carmel. Arad avait plié sous la violence de l'assaut ainsi que le Zahi, et si les autres cités étaient sorties indemnes de l'épreuve, Byblos, Béryte, Sidon, Tyr, leur banlieue n'avait pas échappé aux ravages[1]. Le calme s'était rétabli après la double victoire des Égyptiens, et le trafic méditerranéen avait repris ses conditions normales, mais seulement dans les parages où l'ascendant de Pharaon et la crainte de ses armes se faisaient sentir; au delà on ne rencontrait de nouveau qu'escarmouches incessantes, pirateries, migrations de barbares, désordres de toute espèce parmi lesquels des étrangers affrontaient mille chances de mort ou de servitude. Et la zone des eaux presque tranquilles se restreignait de plus en plus, à mesure que le souvenir des défaites éprouvées s'affaiblissait chez les vaincus. Cypre n'y était pas comprise, mais les Égéens, que la crainte écartait des régions placées sous l'action de l'Égypte, y affluaient d'un mouvement vigoureux et ininterrompu. Les Achéens s'y étaient installés de bonne heure, vers le temps qu'une partie de leurs bandes fréquentait la Libye et s'y louait aux rois ennemis de Pharaon : ils y avaient occupé progressivement une moitié de la côte septentrionale, la moins riche, mais la plus voisine de la Cilicie et la plus facile à tenir contre les entreprises de leurs rivaux[2]. Le désastre de Piriou les découragea sans doute d'aller chercher fortune en Afrique[3] : ils n'y revinrent plus désormais, et le courant d'émigration, qui avait incliné un moment vers le sud, dévia décidément vers l'est, où la grande île leur offrait un champ d'aventures plus profitable et moins bien défendu. Jusqu'à quelle profondeur réussirent-ils à s'introduire dans les forêts et dans les plaines de l'intérieur? Les indigènes répudièrent sous leur influence les coutumes et le matériel qui leur avaient suffi auparavant : ils acquirent le goût des poteries ornées grossièrement selon le style mycénien, des bijoux, des épées en bronze qu'ils voyaient aux mains des

1. Voir pour les faits relatifs à cette invasion ce qui est dit t. II, p. 465-468, de cette *Histoire*.

2. Pour les pages qui suivent, comme pour toutes les parties de cet ouvrage qui traitaient des questions relatives aux premiers temps de la Grèce ou de l'Asie Mineure, je rappelle que la nécessité de condenser en trois volumes un ouvrage écrit primitivement en cinq m'oblige à retrancher tout le détail : je me borne à indiquer les faits indispensables à l'intelligence de l'histoire d'Orient, sans en discuter la valeur, ni en dresser la bibliographie, ainsi que je le fais ailleurs.

3. Cf. sur la part que les Achéens prirent à la guerre des Libyens contre Minéphtah, ce qui est dit très brièvement plus haut, au t. II, p. 432-435, de cette *Histoire*.

envahisseurs. Les Phéniciens durent renforcer leurs postes primitifs ou en fonder d'autres, pour lutter contre les intrus, Karpasia, Kerynia, Lapathos, sur le rivage même des Achéens, Tamassos auprès des mines de cuivre, et cette ville neuve, Qart-hadashât, qui n'est peut-être qu'un dédoublement de l'antique Cition[1]. Ils réussirent de la sorte à coloniser les portions qui faisaient face à leurs cités, tandis que le reste tombait peu à peu entre les mains des aventuriers helléniques ou continuait d'obéir à ce qui subsistait des populations autochtones. Cypre leur servit désormais d'avancée contre les attaques des nations occidentales, et ce leur fut longtemps une bonne fortune que d'avoir su s'y fortifier; mais qu'en advint-il de leurs possessions d'outre-Cypre? Ils en gardèrent plusieurs sur la côte méridionale de l'Asie Mineure, et Rhodes leur demeura fidèle ainsi que Thasos, d'où ils surveillèrent les extrémités opposées de l'Archipel[2], mais les comptoirs ou les ports d'asile qu'ils pouvaient avoir encore dans les autres îles ou sur le continent, ils en furent expulsés par les mouvements des Peuples de la Mer et par le développement des États de civilisation mycénienne. Ils n'en persistèrent pas moins à fréquenter les mêmes parages qu'autrefois pour s'y adonner aux mêmes pratiques de commerce et de violence dont ils étaient coutumiers. Ils circulèrent comme par le passé d'escale en escale, déballant leurs cargaisons sur les marchés, saccageant les hameaux et les fermes, emmenant en captivité les femmes et les enfants qu'ils attiraient à leur bord ou qu'ils apercevaient sans défense sur des grèves solitaires, mais le tout à plus grand risque qu'auparavant et avec moins de succès. Les riverains avaient des vaisseaux bien équipés, d'un type analogue à celui des navires philistins ou zakkala, et ils partaient en chasse au moindre soupçon, ou, retournant contre les étrangers leurs procédés brutaux, ils les attendaient embusqués au coin d'un cap et les détroussaient prestement. La piraterie était dans l'Archipel un des accidents ordinaires de la vie, et il n'y en avait aucun parmi les insulaires qui ne s'y appliquât à son heure, lorsque l'occasion l'en sollicitait, sauf à réintégrer ses honnêtes occupations de chaque jour, le coup fait. Quelques princes paraissaient par intervalles, sur un point ou sur un autre, à qui cet

1. Elle est mentionnée dans l'inscription de Baal-Liban (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 22-26) et dans les inscriptions assyriennes du VIIe siècle (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 292-294).

2. C'est du moins ce qui paraît résulter, pour Rhodes, des traditions qui attribuaient l'expulsion définitive des Phéniciens à une invasion dorienne venue d'Argos; cf. Thucydide, VIII, 57, Ῥόδιοι Ἀργεῖοι γένος. On trouvera les récits plus ou moins légendaires de ce qui se passa lors de la conquête hellénique, dans les fragments d'Ergias et de Polyzelos (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 405, 406, 481).

état de choses semblait insupportable et qui travaillaient à y remédier dans la mesure de leurs moyens; ils voguaient sus aux corsaires ou aux traitants de toute origine, ils les relançaient dans leurs retraites les plus sûres et ils faisaient avec énergie la police des eaux sur lesquelles leur pavillon flottait. La tradition n'oublia jamais l'empire crétois que Minos avait constitué et qui couvrait de sa protection une partie de la Grèce continentale.

Ce n'eût été sans doute que demi-mal pour les Phéniciens, s'ils avaient eu à redouter seulement les rapines des riverains ou la surveillance soupçonneuse des rois de mer, mais le progrès de l'art et des industries locales les exposait au danger plus sérieux d'une concurrence indigène, organisée à demeure et assez habile pour produire, en qualité et en quantité suffisantes, la plupart des objets dont ils avaient eu jadis le monopole. On fabriquait sur le continent et dans les Cyclades des vases, des idoles, des intailles, des bijoux, des armes, des étoffes qui plaisaient autant que les pièces similaires de provenance orientale, et qui probablement coûtaient moins cher : les Tyriens et les Sidoniens trouvaient encore à placer les pièces d'une technique très savante ou d'un goût très délicat, telles que les coupes en or et en argent ciselées ou décorées de figures au trait, mais ils n'écoulaient plus à aussi bon compte le commun de leurs marchandises[1]. Il leur fallut chercher des populations plus naïves, et des pays où les pacotilles dont le monde égéen commençait à se lasser n'eussent rien perdu de leur attrait encore. On ne sait trop à quelle époque ils s'aventurèrent dans les régions vagues de l'Hespérie, ni par quelle voie ils y entrèrent la première fois. On imagine volontiers qu'ils poussèrent de Crète à Cythère, de Cythère aux îles Ioniennes et à la pointe de Calabre, par delà le détroit d'Otrante, puis qu'ils gagnèrent de proche en proche les rivages de la Sicile[2]. Le bruit de leurs découvertes se répandit-il assez rapidement en Orient pour y susciter les convoitises et l'émulation de leurs rivaux? Les Peuples de la Mer, dégoûtés de l'Afrique et de la Syrie par des échecs réitérés, et pliant plus que jamais sous la pression continue des tribus qui débouchaient du nord, se rejetèrent vers l'Occident par la même voie que

1. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. II, p. 368-370, où sont résumées brièvement les données connues sur la matière; pour le détail, voir Helbig, *l'Épopée homérique*, trad. Trawinski, p. 23-24, 27 sqq., etc.

2. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 235, 337-348, et t. II, p. 99, 689-690, pense que l'extension du commerce phénicien dans la Méditerranée occidentale remonte aux temps de la XVIIIe dynastie, soit, au plus tard, dans le xve siècle avant notre ère. Sans insister plus qu'il ne faut sur ce point, je crois, comme lui, qu'on doit jusqu'à nouvel ordre reporter la colonisation à l'âge qui suivit les derniers mouvements des Peuples de la Mer et la diminution du commerce phénicien dans l'Archipel de Grèce : les voyages d'exploration ont commencé plus tôt, mais l'établissement des colonies n'est pas antérieur à cette époque.

les Phéniciens : leurs traditions, recueillies plus tard par les historiens grecs, racontaient, avec des détails fabuleux, les causes et les vicissitudes diverses de leurs déplacements. Dédale s'était enfui de Crète en Sicile, et Minos, surgissant derrière lui, avait conquis le meilleur de l'île avec ses Étéocrétois[1]. Jolaos avait mené des bandes pélasgiques en Libye d'abord, puis en Sardaigne[2]. Il arriva même qu'aux jours d'Atys, fils de Manès, une famine épouvantable sévit par toute la terre de Lydie : le roi, incapable de nourrir ses sujets, les recensa exactement, et confia au sort le soin de décider laquelle des deux moitiés s'expatrierait sous les ordres de son fils Tyrsénos. Ceux que le hasard avait désignés se rassemblèrent à Smyrne, construisirent des navires, y chargèrent tout ce qui pouvait leur être utile et partirent en quête d'une contrée hospitalière; ils errèrent longtemps avant de débarquer chez les Ombriens et d'y bâtir des villes où ils prospérèrent désormais sous le nom de Tyrséniens, en l'honneur du Tyrsénos qui les avait guidés[3]. Les restes des nations qui avaient assailli l'Égypte, et dont plusieurs clans avaient été internés par Ramsès III dans la Shéphélah, de Gaza au Carmel, filèrent donc par relais successifs, de l'Asie Mineure et de la mer Égée aux plages de l'Italie et des grandes îles, les Toursha dans ce qui fut plus tard l'Étrurie, les Shardanes dans la Sardaigne, les Zakkala en Sicile, et avec eux quelques Poulasati, dont la mémoire se perpétua sur le versant septentrional de l'Etna[4]. La fortune des migrations remit donc les Phéniciens en contact perpétuel avec une partie au moins de leurs ennemis traditionnels, et l'hostilité que ceux-ci leur témoignèrent dans leurs quartiers d'Occident ne contribua pas médiocrement à les détourner de l'Italie propre ou des régions occupées par les Ligures entre

1. Cf., sur l'ensemble des traditions relatives à une colonisation crétoise de la Sicile, ce qui est dit dans Hoeck, *Kreta*, t. II, p. 372-391, et dans Holm, *Geschichte Siciliens*, t. I, p. 90-91.

2. Sur les traditions relatives aux premiers habitants de la Sardaigne, cf., avec les restrictions de rigueur, Movers, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 562 sqq.

3. Hérodote, I, xciv, d'où dérivent directement ou indirectement tous les renseignements que les autres écrivains classiques nous fournissent à ce sujet. La plupart des historiens modernes rejettent cette tradition. Je ne vois pour mon compte aucune raison sérieuse de ne pas l'admettre, au moins en l'état de nos connaissances. Les Étrusques de l'époque historique résultaient de la fusion de plusieurs éléments divers, et rien n'empêche que l'un des peuples qui les composaient, celui des Toursha, soit venu d'Asie par mer, comme le dit Hérodote; bien entendu, le fond seul de la tradition me paraît vraisemblable, et le détail peut avoir été ajouté après coup, soit par les Lydiens eux-mêmes, soit par les historiens grecs qui recueillirent les traditions lydiennes.

4. Cette opinion a été émise par Maspero dans la *Revue Critique*, 1873, t. I, p. 84-86, 1878, t. I, p. 320, 1880, t. I, p. 109-110; pour les opinions contraires qui font venir d'Italie ou de Sicile même les bandes mentionnées sur les monuments de l'Égypte, cf. ce qui est dit au t. II, p. 360, note 2, 364, 432, note 2, de cette *Histoire*. Les Poulasati de Sicile ne sont connus que par un passage d'Appien : Μετὰ δὲ τοῦτο τὴν Παλαιστηνῶν γῆν ἔκειρε (*Guerres civiles*, V, cxvii), où Cluvier et la plupart des éditeurs après lui ont voulu corriger τὴν Ἀβακαινῶν γῆν. Movers, le premier, rapprocha ces Palestins de Sicile des Philistins de Syrie, et y reconnut les débris d'une colonisation d'origine crétoise (*das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 318-319), en quoi il fut suivi avec plus de circonspection par Holm (*Geschichte Siciliens*, t. I, p. 91, 376).

l'Arno et l'Èbre. Ils effleurèrent déjà peut-être la Sardaigne et la Corse, mais la plupart de leurs vaisseaux se reportèrent vers le sud, touchèrent Malte, Gaulos, les îlots épars entre la Sicile et les Syrtes, fouillèrent le littoral de l'Afrique, et ils finirent par atteindre, d'étape en étape, le détroit de Gibraltar et les parages méridionaux de l'Espagne[1]. Aucune trace ne subsiste de leurs reconnaissances ni de leurs premiers établissements dans le bassin occidental de la Méditerranée, et les villes dont on leur attribuait la fondation, à bon droit le plus souvent, datent d'une époque moins éloignée de nous; mais toute colonisation durable est précédée d'une période d'explorations et d'essais qui, parfois, s'achève en quelques années, parfois se prolonge pendant plusieurs siècles. Je ne crois pas être trop hardi en supposant que les enfants perdus et peut-être les escadres régulières de Tyr et de Sidon s'étaient déjà élancés dans l'Océan, et que les cités du Liban avaient noué des relations avec les caciques demi-barbares de la Bétique, aux débuts du XIIᵉ siècle avant notre ère, vers le temps où la puissance thébaine achevait de s'évanouir entre les mains inertes des pontifes d'Amon et des Pharaons Tanites.

Les Phéniciens étaient préoccupés si fort par le souci de leur négoce, qu'ils n'aspirèrent pas à rien réclamer de l'héritage auquel l'Égypte renonçait. Leur population suffisait bien juste à leur fournir les équipages de leur flotte, et ils étaient contraints souvent de recourir à des alliés ou à des mercenaires, des Lélèges ou des Cares, lorsqu'ils voulaient monter leurs vaisseaux ou laisser garnison dans leurs comptoirs[2]; qu'eût-ce été s'il leur avait fallu rassembler des armées capables de vaincre et de refréner les princes de l'Oronte ou du Naharaïna? Ils abandonnèrent donc le champ libre aux gens de l'intérieur, Amorrhéens ou Khâti, et à leurs ambitions. La puissance hittite ne s'était jamais relevée du coup terrible que l'invasion asianique lui avait porté[3]. Les fiefs qui s'étaient agglomérés un moment sous la suzeraineté de Sapaloulou et de ses successeurs s'étaient disjoints par la violence du choc; ils formèrent désormais plusieurs groupes hostiles l'un à l'autre. Tout le plateau entre l'Amanus et l'Euphrate était couvert de villes opulentes, dont le site n'est plus indiqué aujourd'hui que par des bourgs misérables et par des buttes de ruines accumulées. Des débris arabes et byzantins en couronnent souvent le sommet, mais, à mesure qu'on remue les couches profondes, les décombres des édifices

1. J'aurai à revenir brièvement, au chapitre VII du présent volume, sur la colonisation phénicienne en Espagne, et plus spécialement sur la fondation de Cadix.

2. Cf., avec les restrictions nécessaires, MOVERS, *das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 17-21.

3. Voir ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 466, 468-470, 475, de cette *Histoire*.



AZAZ, L'UN DES TUMULUS DE L'ANCIENNE PLAINE HITTITE[1].

construits à l'époque grecque ou persane, puis aux temps plus anciens, se montrent parfois en abondance : l'histoire de la Syrie est là ensevelie, et elle n'attend qu'un explorateur patient et riche pour émerger de la poussière[2]. Les Khâti proprement dits se maintenaient au sud du Taurus, dans le bassin du Sadjour, mais ils se divisaient en petits États, dont le plus important, celui qui possédait Carchémis, exerçait sur le reste une hégémonie véritable : ses chefs avaient seuls le droit de s'intituler rois des Khâti[3]. Le Patinou, qui leur confinait vers l'ouest, s'allongeait jusqu'à la Méditerranée, par-dessus les plaines du Naharaîna et par delà l'Oronte; il avait absorbé, ce semble, les provinces de l'ancien Alasia[4]. Des Araméens dominaient au sud du Patinou, entre les deux Libans, dans les districts d'Hamath et de Soba[5]. Les vallées

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Barthélemy, prise en 1895.*

2. Les fouilles de Zindjirli ont prouvé ce qu'on est en droit d'attendre de ces tumulus pour l'histoire de la contrée, cf. le récit et l'indication des premiers résultats dans F. VON LUSCHAN, *Ausgrabungen in Sendschirli*, 1893.

3. Sur la localisation des Khâti au sud du Taurus, et sur le sens restreint que leur nom avait pris, cf. SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 225-236, FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 269-273, FR. LENORMANT, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 267, note 2, DELATTRE, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 34-36.

4. L'extension du Patinou a été déterminée par Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 214-221), et FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 274, et DELATTRE, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 45-50.

5. Les Araméens sont mentionnés par Téglatphalasar I[er] entre le Balikh, l'Euphrate et le Sadjour (SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 226, note, DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 257-259, DELATTRE, *l'Asie occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 37).

de l'Amanus et les versants méridionaux du Taurus recélaient une demi-douzaine de principautés mal définies, le Samalla sur le Kara-Sou[1], le Gourgoum autour de Marqasi[2], le Qoui[3] et le Khilakkou[4] dans la Cilicie classique, le Kashkou[5] et le Koummoukh[6] au nord et au nord-est des Khâti dans un coude de l'Euphrate. A l'est de Carchémis, le vieux Mitâni, si vivace au temps des derniers Aménôthès, était mort, et l'on ne gardait plus qu'un souvenir indéterminé de sa prouesse. Il avait sombré probablement dans la tourmente qui balaya l'empire Hittite, mais son nom se rencontre inscrit une fois encore parmi ceux des vassaux de l'Égypte, aux listes triomphales de Ramsès III[7]; ses tribus principales avaient déjà peut-être émigré en partie vers les régions où les géographes grecs signalent plus tard les Matiènes, sur l'Halys et dans les environs du lac d'Ourmiah[8]. Des royaumes araméens lui avaient succédé à cheval sur l'Euphrate du Chalus au Balikh, dont le plus vaste fut par la suite celui de Bit-Adini[9] : l'antique Harrân leur appartenait et leurs marches

1. Le pays de Samalla, en égyptien Samaloua (MARIETTE, *Karnak*, pl. 2, n° 314; cf. TOMKINS, *on the Topography of Northern Syria*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. IX, p. 251), s'étendait autour du tell de Zindjirli, au pied de l'Amanos, dans le val de Marash des historiens arabes (SACHAU, *zur historischen Geographie von Nordsyrien*, p. 2, 7).

2. Le nom a été lu Gamgoumou, Gaougoum (WALDEMAR SCHMIDT, *Assyriens og Ægyptens Gamle Historie*, p. 735, qui le localise vers Zeugma sur l'Euphrate) et rapproché par Tomkins (*Notes on the Geography of Northern Syria*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 3, 44) du terme égyptien *Aougama*, qu'il lit *Gagama* dans les listes de Thoutmosis III (MARIETTE, *Karnak*, pl. 21, n° 315). L'inscription araméenne tracée sur la statue du roi Panammou a montré qu'il fallait lire Gourgoumou, et Sachau a identifié ce nom nouveau avec celui de Djourjoum, que le canton de l'Amanus situé entre Baias et le lac d'Antioche portait encore à l'époque byzantine (*zur historischen Geographie von Nordsyrien*, p. 2-17); le Gourgoum antique s'étendait plus loin vers le nord, autour de la ville de Marqasi, que Tomkins (*Notes on the Geography of Northern Syria*, p. 3, 44) et Sachau (*zur historischen Geographie*, p. 6-7) ont identifiée avec Marash.

3. Le site du pays de Qoui a été déterminé par Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, 238-242); c'était la plaine de Cilicie, depuis l'Amanus jusqu'aux monts de la Kètis, y compris la grande ville de Tarse. Fr. Lenormant a signalé deux mentions de ce pays aux livres hébreux (*I Rois*, *X*, *28*, et *II Chroniques*, *I*, *16*), du temps de Salomon (*les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 9, n. 2) Le nom du pays, transformé en nom de dieu éponyme (cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 355, note 1, de cette *Histoire*), se retrouve dans le nom d'homme Qaouîsarou, « Qaouî est roi » (FR. LENORMANT, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 79, 273, n. 6).

4. Khilakkou, dont le nom se retrouve peut-être dans l'égyptien Khalakka (MASPERO, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 58), est la Cilicie montagneuse des géographes classiques (DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 245).

5. Le pays de Kashkou, qu'on a rapproché de l'orthographe Kashkisha que le nom de Karkisha prend dans un texte égyptien (cf. t. II, p. 389, n. 4, de cette *Histoire*), était encore une dépendance du pays de Khâti, au temps de Tiglatphalasar Ier (*Annales II*, *l. 101*). On le trouvait au voisinage de l'Ouroumou, dont la capitale paraît avoir été Ouroum, l'Ourima de Ptolémée (V, xv, § 14), vers le coude de l'Euphrate entre Souméisat et Biredjik : il s'étendait dans la Commagène d'époque classique, confinant à la Mélitène et aux Tabal (DELATTRE, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 64-65, et *Encore un mot sur la Géographie Assyrienne*, p. 27-31.

6. Le Koummoukh était à cheval sur les deux rives de l'Euphrate et du haut Tigre (DELATTRE, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 41-43); il se réduisit peu à peu à n'être plus que la Commagène des géographes classiques (SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 127-155, 181-213).

7. DÜMICHEN, *Historische Inschriften*, t. I, pl. 11, où Ramsès III s'est borné peut-être à le copier des listes de Thoutmosis III ; cf. t. II, p. 470, de cette *Histoire*.

8. THÉODORE REINACH, *un Peuple oublié, les Matiènes*, dans la *Revue des Études Grecques*, 1894, p. 217-318.

9. Le canton de Bit-Adini occupait surtout le pays situé entre l'Euphrate et le Balikh (SCHRADER,

allaient toucher celles d'Hamath et du Patinou sur l'Oronte. C'était, comme on voit, un émiettement complet, et la décomposition n'avait pas opéré des ravages moindres parmi les contrées situées au nord du Taurus, dans la direction de la mer Noire. Du grand Khâti que Thoutmosis III avait connu, nulle trace apparente : ou les clans dont il se composait avaient émigré vers le sud, ou ceux qui n'avaient point quitté leurs montagnes d'origine s'étaient engagés dans des combinaisons nouvelles au point d'en oublier jusqu'à leur nom. Le Milidou, le Tabal, le Moushkou, s'échelonnaient d'Orient en Occident sur les bords du Tokhma-sou[1], et derrière eux d'autres cités de moindre envergure se disputaient les bassins du Haut Saros et de l'Halys moyen. Elles étaient peuplées de soldats pauvres et vigoureux, que les richesses entassées dans les châteaux de la Syrie attiraient ainsi qu'elles avaient fait les Khâti plusieurs siècles auparavant. Les révolutions devaient être fréquentes dans ces régions, mais on les soupçonne plus qu'on n'en constate la réalité. Vers l'an 1170, les Moushkou se ruèrent sur le Koummoukh, et le subjuguèrent, puis, poussant leur avantage, ils enlevèrent aux Assyriens les deux cantons d'Alzi et de Pouroukouzzi que ceux-ci détenaient non loin des sources du Tigre ou du Balikh[2]. Un peu plus tard, des Kashkou, mêlés à des Araméens, entamèrent le Shoubarti, alors sujet de l'Assyrie, et en usurpèrent une portion[3]. La plupart de leurs incursions n'aboutissaient à aucun résultat durable : elles n'amenèrent jamais la création d'un royaume analogue à celui des Khâti, capable par sa masse d'opposer une résistance sérieuse aux tentatives d'un conquérant venu du Midi. Somme toute, si la répartition des races avait changé dans la Syrie septentrionale, le morcellement n'y était pas moindre qu'au temps des guerres égyptiennes; le premier ennemi qui surgirait sur l'une ou l'autre des frontières était donc certain de vaincre, et, s'il insistait, de soumettre autant de territoire

Keilinschriften und Geschichtsforschung, p. 199-200), mais il comprenait aussi quelques cantons syriens entre l'Euphrate et l'Apre (Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 263-264; Delattre, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 14, 18 sqq.).

1. Sur ces peuples, voir, après les études de Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 155-162) et de Fr. Lenormant (*les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 181-248), les observations de Delattre (*l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 64-68, et *Encore un mot sur la Geographie Assyrienne*, p. 27-36), qui les a placés sur la carte mieux qu'on n'avait fait avant lui.

2. *Annales de Tiglatphalasar Ier, col. I, l. 62-70*, éd. Lotz, p. 16-17; le roi place leur invasion cinquante ans avant la première année de son règne. Ed. Meyer (*Geschichte des Altherthums*, t. I, p. 318-319, et *Geschichte Egyptens*, p. 312) avait cru reconnaître là un fait connexe à l'invasion des Peuples de la Mer, qui se produisit sous Ramsès III, sinon cette invasion même (cf. Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 171-172). Il me paraît que l'expédition des Moushkou est un fait purement local, et qu'elle n'a rien de commun avec le bouleversement général que la marche des armées asianiques détermina (cf. au t. II, p. 461 sqq., de cette *Histoire*). Pour le site d'Alzou, cf. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van decyphered and translated*, dans le *J. R. As. Soc.*, t. XIV, p. 398-399; le Pouroukouzzi devait se trouver dans le voisinage de l'Alzi, à l'ouest de Diarbékir.

3. *Annales de Tiglatphalasar Ier, col. II, l. 100 — col. III, l. 2.*

qu'il en voudrait. Les Pharaons avaient réintégré leur Afrique, et leur rôle était fini pour longtemps, mais les cités du Tigre ou du Bas Euphrate, Ninive ou Babylone, étaient là prêtes à descendre dans la lice, sitôt qu'elles se sentiraient assez robustes pour renouer la tradition des conquêtes lointaines.

Les successeurs d'Agoumkakrimè n'avaient pas réussi mieux que lui à replacer Babylone au premier rang; leur faiblesse, leurs discordes, l'insolence et les séditions de leurs milices cosséennes, le retour presque périodique des généraux thébains sur l'Euphrate, parfois même sur le Balikh ou sur le Khabour, tout semblait conspirer à l'enfoncer davantage dans l'impuissance où elle croupissait depuis la fin de la dynastie d'Ourouazagga[1]. L'Élam la coudoyait à l'est, l'Assyrie au nord, et leurs rois, non seulement la harcelaient d'une malignité extrême, mais, alliés à ses maîtres par des mariages fréquents, ils ne négligeaient aucune occasion de se mêler aux affaires intérieures de la famille et du pays; ils épousaient la cause d'un prétendant en révolte, ils assumaient la tutelle de leurs parentes devenues veuves et des enfants mineurs qu'elles pouvaient avoir, à l'occasion ils s'asseyaient sur le trône de Bel ou ils y appelaient une de leurs créatures. L'Assyrie surtout se montrait acharnée après elle. Il y avait vingt-cinq lieues au plus de sa capitale à Babylone, vingt-cinq lieues d'alluvions monotones et plates, où l'on ne rencontrait aucun mouvement de terrain qui fournît un semblant de frontière naturelle. La ligne de démarcation s'appuyait d'ordinaire, entre l'Euphrate et le Tigre, à l'un des canaux qui sillonnent l'isthme de Mésopotamie, par delà le Tigre, à l'une des rivières qui dévalent du plateau iranien, le Zab supérieur, le Radanou, le Tournat, ou à l'un des bras en lesquels elles se ramifient au débouché des montagnes. Chacun des deux États réclamait pour soi la limite la plus lointaine et s'ingéniait à l'obtenir ou à la garder par tous les moyens à sa disposition. La guerre sévissait à l'état presque chronique sur cette marche étroite, guerre de partisans ou guerre d'armées, interrompue d'espace en espace par un traité laborieux qui prétendait tout régler, mais ne réglait rien, et qui laissait les deux parties mécontentes de leur lot, jalouses de celui d'autrui. Les avantages concédés n'étaient jamais assez décisifs pour que le vainqueur y gagnât la faculté d'écraser le vaincu et de reconstituer à son profit le domaine de Hammourabi; néanmoins, les pertes se chiffraient assez haut pour paralyser leurs forces et pour empêcher chacun d'eux de s'agrandir par ailleurs. Lorsque les Égyptiens s'emparèrent du Naharaina, Assour et Babel adoptèrent dès l'abord une attitude

1. Cf., à ce sujet, ce qui est dit au t. II, p. 115-120, de cette *Histoire*.

différente à leur égard. L'Assyrie, qui ne nourrissait aucune prétention séculaire à la domination sur les provinces riveraines de la Méditerranée, ne se sentit nullement blessée par leur présence et ne songea qu'à s'assurer de leur alliance ou de leur neutralité. Le prince encore inconnu qui la gouvernait à cette époque s'empressa de complimenter Thoutmosis III sur sa victoire de Mageddo, et lui expédia des cadeaux que le conquérant considéra comme un tribut, quelques vases précieux, des esclaves, du lapis-lazuli, des chars, des chevaux[1]. Babylone n'avait pas pris son parti aussi vite des événements qui s'accomplissaient : ce fut seulement pendant les dernières années de Thoutmosis que son roi, Karaïndash, serré de près par l'Assyrien Assourbelnishishou, se décida à traiter avec les intrus[2]. Sans doute, l'Égypte était trop loin pour qu'une intervention directe fût à redouter de ses maîtres ; mais elle pouvait payer des subsides à des ennemis plus rapprochés, interdire l'accès de ses provinces aux caravanes, ruiner par là une moitié du commerce chaldéen[3]. Les relations, une fois entamées, devinrent bientôt assez régulières pour rendre un échange constant d'ambassades et de lettres nécessaire entre l'Euphrate et le Nil. A parler vrai, la cour ne put jamais s'habituer à l'idée que la Syrie fût perdue pour elle. Tout en affectant d'aviser Pharaon des complots qui s'y tramaient contre lui[4], elle continua d'y soudoyer des agents secrets qui s'en allaient de cité en cité, attisant partout le mécontentement contre les étrangers, parlant du grand roi cosséen et de ses armées, provoquant des révoltes par des promesses d'appui qui ne se réalisaient jamais. Assour, de qui la reconstitution d'un empire babylonien aurait mis l'existence en danger, ne se privait guère de dénoncer ces intrigues en haut lieu : il prévenait les messagers royaux ou les gouverneurs, et ne manquait jamais d'opposer sa fran-

1. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, t. II, p. 262, de cette *Histoire*.

2. Il n'y a pas de témoignage direct qui appuie cette hypothèse, mais elle peut se défendre par diverses considérations assez fortes. Aucun tribut de Babylone n'est mentionné dans les *Annales de Thoutmosis III* : il faut placer le commencement des rapports entre l'Égypte et la Chaldée après les années dont elles nous ont conservé l'histoire. D'autre part, Bournabouriash II, dans une lettre qu'il écrit à Aménôthès III, cite Karaïndash comme le premier de *ses pères* qui eût noué des relations avec *les pères* du Pharaon (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, n° 3, p. 28, l. 8-10, et p. XXXI), ce qui oblige à faire commencer les échanges de cadeaux au delà d'Aménôthès III : comme les règnes d'Aménôthès II et de Thoutmosis IV furent assez courts (cf. t. II, p. 289-295, de cette *Histoire*), il est probable que les relations débutèrent dans les dernières années de Thoutmosis III.

3. Cf. t. II, p. 279 sqq., de cette *Histoire*. Bournabouriash II avait pris soin de prémunir Aménôthès IV contre ce que les Assyriens pouvaient dire de lui, et il le détournait de s'allier avec eux (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, n° 2, p. 7, l. 31 sqq., et Zimmern, *Briefe aus dem Funde in El-Amarna*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. V, p. 152-153 ; Delattre, *Correspondance d'Aménophis III*, dans la *Revue des Questions Historiques*, t. LIV, p. 381).

4. C'est ce que fit Kourigalzou I[er], d'après une lettre adressée par son fils Bournabouriash à Aménôthès IV (Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 2, p. 7, l. 19 sqq., et Zimmern, *Briefe aus dem Funde in El-Amarna*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. V, p. 152-153, et Delattre, *Lettres de Tell el-Amarna*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1890-1891, t. XIII, p. 2-3).

chise et sa droiture à la duplicité de sa rivale[1]. Cette situation dura plus d'un demi-siècle, pendant lequel les deux cours se disputèrent à l'envi les bonnes grâces de Pharaon, échangèrent des cadeaux avec lui et des souhaits de joyeux avènement, implorèrent ses dons en or brut ou travaillé, lui offrirent les plus jolies femmes de leur famille pour son harem. Le fils encore anonyme de Karaïndash avait octroyé une de ses filles au jeune Aménôthès III : le souverain qui suivit, Kallimasin, lui sacrifia successivement deux des siennes[2]. L'aigreur et la haine perçaient parfois involontairement sous le vernis des formules polies et des protestations dévouées, lorsque le quémandeur ne recevait pour prix de ses avances que des objets de valeur moindre tels qu'un seigneur en distribuait à ses vassaux, ou lorsqu'on refusait de lui accorder une princesse de sang solaire, voire une Égyptienne de simple race féodale : une épître ironique ou hautaine venait alors de Thèbes le rappeler au sentiment de son infériorité.

Et de fait, les Cosséens paraissent avoir été d'assez tristes sires, malgré la variété et l'emphase des titres dont ils continuaient à s'affubler. Ils avaient d'ordinaire la vie courte, et l'on sait que trois ou quatre d'entre eux au moins, Kallimasin, Bournabouriash Ier, Kourigalzou Ier, passèrent sur le trône durant les quarante années qu'Aménôthès III présida aux destinées de l'Égypte et de l'Asie[3]. Peut-être faut-il attribuer leur succession rapide à des révo-

1. Cf. la lettre d'Assourouballit, roi d'Assyrie, au Pharaon Aménôthès IV, chez Winckler-Abel, *der Thontafelfund von El-Amarna*, n° 9, p. 8.

2. Voir, par exemple, la correspondance échangée entre Kallimasin et Aménôthès III (Abel-Winckler, *der Thontafelfund von El-Amarna*, n° 1, pl. 1, et Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, n° 1, p. 2-5, et p. xxv-xxvi), et les lettres de Bournabouriash à Aménôthès IV (Abel-Winckler, *der Thontatelfund von El-Amarna*, n° 3, p. 3, et Bezold-Budge, *the Tell el-Amarna Tablets in the British Museum*, n° 3, p. 8-9, et p. xxxi-xxxii).

3. Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. 120. L'exemplaire que nous possédons du Canon Royal de Babylone est mutilé en cet endroit (Pinches, *the Babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Transactions*, 1883-1884, t. VI, p. 195-196, et pl. I, col. II ; cf. Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, t. I, pl. 60), et les documents originaux ne suffisent pas pour combler entièrement la lacune. Un certain nombre de noms manquent après Agoumkakrimé (cf. au t. II, p. 119, n. 1, de cette *Histoire*, la liste des sept premiers rois de la dynastie cosséenne), deux ou trois peut-être, et avec des règnes très courts, si vraiment, comme je le pense, Agoumkakrimé et Karaïndash ont été contemporains l'un et l'autre des premiers Thoutmosis. L'ordre des noms qui nous sont parvenus n'est pas encore bien établi pour tous : Hilprecht (*the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, p. 37-38, et *Assyriaca*, t. I, p. 85-99) et Winckler (*Altorientalische Forschungen*, p. 109-139) ne sont pas d'accord à ce sujet (cf. Tiele, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. X, p. 105-112). Voici l'arrangement qui me paraît présenter le moins d'invraisemblance pour le moment :

Karaïndash	Karakhardash
. . . . .	Kadashmankharbé I
Kallimasin	Nazibougash
Bournabouriash I	Kourigalzou II
Kourigalzou I	Nazimarouttash
Bournabouriash II	Kadashmantourgou

C'est, à quelques détails près, la classification adoptée par Winckler (*Altorientalische Forschungen*, p. 133), et celle de Hilprecht (*Assyriaca*, t. I, p. 99) n'en diffère que par l'intercalation de Koudourtourgou et de Shagaraktibouriash entre Bournabouriash II et Karakhardash.

lutions intérieures ou à des troubles de harem : les Chaldéens de vieille souche ne leur obéissaient qu'en rechignant, et, si l'on en juge l'assonance du nom, l'un au moins des souverains éphémères, Kallimasin, aurait été un Sémite qu'un hasard heureux enchâssa au milieu de la lignée cosséenne[1]. De rares inscriptions estampées sur des briques, un petit nombre de lettres ou de pièces d'intérêt privé, quelques menus objets de provenance diverse nous enseignent avec leur protocole le site des édifices auxquels ils avaient travaillé : Karaîndash avait restauré le temple de Nana à Ourouk[2], Bournabouriash et Kourigalzou celui de Shamash à Larsam[3], Kourigalzou encore celui de Sin à Ourou[4]. Nous connaissons certaines de leurs actions par les fragments d'une sorte de factum, où un scribe ninivite de l'époque d'Assourbanabal avait compilé ou condensé, souvent sans ombre de critique[5], les renseignements épars dans les chroniques babyloniennes sur leurs guerres avec l'Assyrie et avec l'Élam, sur leurs traités, sur leurs mariages et sur leurs querelles de famille[6]. Nous y apprenons que Bournabouriash Ier renouvela avec Bouzourassour les conventions conclues par Karaîndash avec Assourbelnishishou[7]. La bonne intelligence se perpétua, ce semble, sous Kourigalzou Ier et sous Assournadînakhé,

1. C'est l'opinion de Robert W. Rogers, *Outlines of the History of Early Babylonia*, p. 55, et je l'adopte jusqu'à nouvel ordre. Je dois remarquer néanmoins que Kallimasin peut être né d'un roi cosséen et d'une concubine babylonienne, ce qui expliquerait la forme de son nom, sans l'exclure lui-même de la lignée royale.

2. Brique du British Museum dans Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 36, n° 3; cf. G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 68, et Winckler, *Inschriften von Babylonischen Kassiten-Königen*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. LII, 1er p., p. 152-153.

3. Brique de Senkereh, dans Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 4, n° XIII, cf. G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions*, t. I, p. 68, et Winckler, *Inschriften von babylonischen Kassiten-Königen*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 152-153. Nabonaïd constatait que Bournabouriash avait exécuté cette restauration sept cents ans après Hammourabi (Bezold, *two Inscriptions of Nabonidus*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1888-1889, t. XI, p. 93-94, 98-99, et Peiser, *Inschriften Nabonid's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e p., p. 88-91).

4. Brique de Moughéir au British Museum, dans Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 4, n° XIV, 2-3, cf. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 70, et Winckler, *Inschriften von babylonischen Kassiten-Königen*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, Ire p., p. 155-156. Sur les travaux de Kourigalzou dans Agadé, voir l'inscription du cylindre de Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 69, col. II, l. 32-36; cf. Peiser, *Inschriften Nabonid's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e part., p. 84-85.

5. C'est ce qu'on appelle communément l'*Histoire Synchronique*, dont les principaux débris ont été découverts et publiés par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. II, pl. 65, n° 1, et t. III, pl. 3, n° 3, puis traduits par Sayce, *Synchronous History of Assyria and Babylonia*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. II, p. 119-145 (cf. *Records of the Past*, 1st Ser., t. III, p. 29-36, et 2nd Ser., t. IV, p. 24-35), puis par Peiser-Winckler, *die sogenannte synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 194-203. C'est une compilation souvent maladroite, dans laquelle Winckler a constaté l'existence de fautes grossières (*Altorientalische Forschungen*, p. 114-138, 122-123).

6. Une de ces chroniques babyloniennes a été retrouvée et les fragments en ont été traduits par Pinches, *an early Tablet of the Babylonian Chronicle*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. V, p. 106-114, puis par Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. 115-116, 122-124, qui a très habilement comblé une partie des lacunes.

7. *Histoire Synchronique*, col. I, l. 5-7.

le fils de Bouzourassour[1] : si Kourigalzou éleva ou répara à l'un des gués du Narmalka la forteresse qu'on nomma longtemps d'après lui Dour-Kourigalzou[2], ce fut probablement mesure de sagesse et de précaution plutôt que nécessité présente. Les relations se refroidirent dès que Bournabouriash II et Assourouballit eurent remplacé Kourigalzou et Assournadinakhé[3] ; on hésita pourtant à en appeler aux armes, et bientôt les fiançailles de Karakhardash, fils de Bournabouriash II, avec une fille d'Assourouballit, Mouballitatserouâ, remirent les choses au point où elles étaient auparavant. L'intimité se resserra encore, lorsque Kadashmankharbé se fut substitué à son père Karakhardash : les milices cosséennes en prirent de l'ombrage, car elles se mutinèrent, massacrèrent Kadashmankharbé et proclamèrent un homme d'origine obscure, Nazibougash. Assourouballit se rangea sans balancer du côté des siens ; il franchit la frontière, tua Nazibougash, rendit le pouvoir à l'enfant mineur de sa fille, Kourigalzou II, le cadet[4]. Celui-ci ne rencontra au début aucune difficulté sérieuse, du moins de la part de ses cousins d'Assyrie, Belnirari Ier, puis Boudîlou[5]. Vers la fin, pourtant des révoltes éclatèrent contre lui, et il dut peiner longuement avant de ramener au devoir Babylone, Sippara, les Pays de la Mer. Tandis qu'il se débattait au plus fort de ses embarras, l'Élam estima le moment propice à lui voler quelque lambeau de province, et le roi Khourbatila lui assigna rendez-vous auprès de Dour-Doungi avec son armée. Il accepta le défi, remporta une victoire éclatante, fit son adversaire prisonnier, ne le relâcha qu'en échange d'un canton au delà du Tigre ; il entra même dans Suse et il y reconquit, entre autres trophées des guerres passées, une tablette en agate de Doungi que le vieux Koutournakhounta avait ravie au temple de Nipour, près de mille ans auparavant[6]. Ce

1. Assournadinakhé Ier est mentionné dans une tablette d'El-Amarna comme étant le père d'Assourouballit (WINCKLER-ABEL, *der Thontafelfund von El-Amarna*, n° 9, p. 8, l. 19-25).

2. C'est aujourd'hui Akerkouf, comme le prouve la présence du nom de Kourigalzou sur les briques (RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 4, XIV, n° 1 ; cf. WINCKLER, *Inschriften von babylonischen Kassiten-Königen*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 1re p., p. 154-155), mais peut-être faut-il rapporter à Kourigalzou II ce que je dis ici de Kourigalzou Ier. Pour les mentions de Dour-Kourigalzou, cf. les documents réunis par FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 207-208.

3. C'est ce qui semble résulter de la façon dont Bournabouriash parle des Assyriens dans la correspondance avec Aménôthès IV (BEZOLD-BUDGE, *the Tell el-Amarna Tablets*, n° 2, p. 7, l. 30-35) ; cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 279 sqq., 593, note 1, de cette *Histoire*.

4. *Histoire Sychronique*, col. I, l. 8-17, où les erreurs du scribe assyrien ont pu être corrigées par la Chronique de PINCHES, *an Early Tablet of the Babylonian Chronicle*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. V, p. 107-108 ; cf. WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, p. 115-116. Pour la succession des rois babyloniens à cette époque, cf. LEHMANN, *Inschrift Kurigalzu's II*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. V, p. 417-419, et WINCKLER, *Kurigalzu sihru*, ibid., t. VI, p. 454-457.

5. L'*Histoire Synchronique* place par erreur sous Belnirâri les faits qui s'accomplirent sous Rammânnirâri (WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, p. 115-116). La succession de Bouzourassour, Assourouballît, Belnirarî, Boudîlou, a été établie par les briques de Kalah-Shergât (FR. LENORMANT, *Inscriptions cunéiformes inédites*, dans la *Revue Archéologique*, 1869, t. XIX, p. 360-367).

6. HILPRECHT, *the Babylonian Expedition*, t. I, p. 31 ; cf. t. II, p. 37, n. 3, de cette *Histoire*.

triomphe lui valut des compliments de la plupart de ses voisins, mais Rammânnirari II, qui avait succédé à Boudilou, en conçut probablement quelque jalousie ou quelque inquiétude. Il assaillit les Cosséens, les culbuta à Sougagi, sur les berges de la Salsallât; ils perdirent beaucoup de monde, et Kourigalzou n'acheta la paix qu'au prix d'une bande de territoire tout le long de la frontière nord-ouest, depuis les marches du pays de Shoubari vers les sources du Khabour jusqu'aux environs de Babylone même[1]. C'était la Mésopotamie presque entière qui changeait de maître à ce coup, et la malchance ne s'arrêta pas là. Nazimarouttash, qui essaya d'effacer le désastre de son père, essuya deux défaites sanglantes, à Kar-Ishtar, puis près d'Akarsallou[2], et le traité qu'il signa fut plus funeste que le précédent : toute la portion du domaine babylonien la plus voisine de Ninive échut aux Assyriens, de Pilaski sur la rive droite du Tigre au canton de Louloumé dans les montagnes du Zagros[3]. Il semble que les tribus cosséennes restées au pays d'origine profitèrent de ces événements déplorables pour rompre avec leurs compatriotes établis dans les villes de la plaine; on ne les rencontre plus désormais que guerroyant à leur propre compte et menant la vie indépendante. La postérité de Gandish, dépouillée au nord, répudiée à l'est, menacée au sud par les nations du golfe Persique, ne recouvra jamais l'ascendant au dehors, mais son autorité s'en alla déclinant de jour en jour pendant le siècle qu'elle survécut à ces événements. Sa ruine entraîna la décadence des cités sur lesquelles elle régnait : la suprématie que Babel avait exercée depuis mille ans aux contrées de l'Euphrate et du Tigre glissa de ses mains à celles des rois d'Assour.

C'était pourtant un assez pauvre petit pays que cet Assour, si on le compare à ses rivaux. Il occupait, sur le Tigre moyen, à peu près l'espace compris entre le 35e et le 37e degré de latitude[4]. Il s'appuyait vers l'est aux rangées de

1. *Histoire Synchronique*, col. I, l. 18-23, où les faits sont attribués à Belnirâri Ier; cf. Sayce, *the Synchronous History*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. IV, p. 28, et Peiser-Winckler, *die sogenannte synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 196-197. Pour le Shoubari, Shoubarti, et des territoires cédés par les Babyloniens, cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 463, 500, Jensen, *Vorstudien zur Entzifferung des Mitanni*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 59. Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. [illegible], et *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 173, 331, distingue entre Shoubari et le Shoubarti qui serait un canton près de la Mélitène, le long du Tokhma-sou.

2. Les noms de Nazimarouttash et de ses successeurs Kadashmankharbe, Bibeiashou, Kadashmanbouriash, ont été lus par Hilprecht, *die Votiv-Inschrift eines nicht erkannten Kassitenkönigs*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VII, p. 305-318; cf. *Assyriaca*, t. I, p. 85-99.

3. *Histoire Synchronique*, col. I, l. 24-31 ; cf. Sayce, *the Synchronous History*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. IV, p. 28-29, et Peiser-Winckler, *die sogenannte synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 196-197. Pour le tracé de la frontière, cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens*, p. 436-437, puis Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. [illegible].

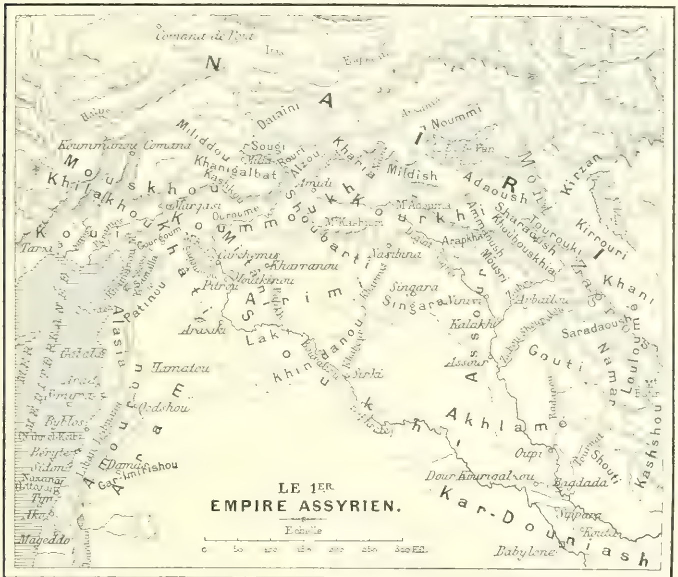
4. Ce sont à peu près les limites dans lesquelles le témoignage des monuments nous oblige à enfermer la première Assyrie. G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2nd ed., t. I, p. 180, Hommel,

collines et de montagnes, Djebel Djouàr, Djebel Gara, Zerguizavàn-dagh, Baravàn-dagh, qui étirent parallèlement au Zagros leurs échines de calcaire arrondies, monotones, ravinées par la descente des eaux, dénuées de végétation forestière. Le Masios le délimitait vers le septentrion de ses derniers contreforts, puis à l'orient une ligne indécise abaissée vaguement du Masios aux coteaux de Sindjar et des coteaux de Sindjar à la rencontre de la plaine chaldéenne; la frontière épousait au midi les contours du plateau et la traînée des falaises basses sur lesquelles le golfe Persique venait briser ses flots aux temps antérieurs à l'histoire, puis elle suivait à gauche du Tigre le cours de l'un des affluents, le Zab inférieur ou le Radanou. Le territoire ainsi défini était compact et sain, sans contrastes extrêmes de climat ni d'aspect, de caractère et de fécondité variable, selon qu'on passait d'une rive à l'autre. La partie orientale était arrosée de façon constante par une multitude de ruisseaux, de torrents et de rivières, nés sur les premiers plans du massif iranien ou dans les chaînes secondaires qui le flanquent. Les lits se creusent si bas dans l'alluvion, qu'il faut le plus souvent monter sur la berge même avant d'apercevoir les eaux qui coulent, rapides et silencieuses; au printemps seulement ou pendant les semaines initiales de l'été, elles se gonflent par l'effet des pluies et des neiges fondues, et elles se répandent sur les terres voisines. Dès qu'elles se retirent, la verdure pointe de toute part avec une intensité incroyable, et quelques jours suffisent à jeter sur les prés et sur les champs des tapis immenses d'herbe épaisse et parfumée. Bientôt, à dire vrai, le soleil les attaque, et, sitôt qu'il a épuisé leurs réserves d'humidité, il les brûle en moins de temps encore qu'il n'en avait employé à les fleurir; les blés même courent le risque de se dessécher et de périr avant d'avoir atteint leur maturité. Afin de remédier au mal, les Assyriens avaient dessiné un réseau de fossés et de canaux, dont les traces sont visibles encore en plus d'un endroit; des batteries de shadoufs alignées sur les revers rendaient l'irrigation facile en toute saison[1]. Les cantons qu'on pouvait abreuver à leur soif témoignaient d'une ferti-

Geschichte Babyloniens und Assyriens, p. 436-437, 479, Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 252; à partir de l'époque persane, le nom a été appliqué à tout le cours du Tigre jusqu'aux montagnes (Hérodote, I, cvi, cxcii, III, xcii, cf. Pline, *Hist. Nat.*, VII, 26, Strabon, XVI, I § 1, p. 725, qui appelle plus spécialement Atouria le district de Ninive). L'orthographe ancienne du nom est Aoushàr (II Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. II, pl. 46, 2 *c, d*, et t. III, pl. 2, n° X, t. IV, pl. 18, 32 *b*), que nous rencontrerons plus bas, au t. II, p. 602, appliquée au dieu et à la ville.

1. Cf., sur l'irrigation par le moyen des shadoufs, ce qui est dit au t. I, p. 764, de cette *Histoire*; la vignette reproduite en cet endroit est prise à un monument assyrien. Le tracé d'un canal assyrien et les travaux d'art qu'on exécutait pour l'établir ont été décrits par F. Jones, *Topography of Nineveh*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XV, p. 310-311; les inscriptions mentionnent souvent l'ouverture de canaux neufs ou le curage des canaux anciens (*Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 135, et *Inscription des chasses*, col. II, l. 20-24).

lité qui fut proverbiale chez les anciens[1]; ils produisaient presque autant de céréales que la Babylonie même, du froment, de l'orge, du millet, du sésame. On y voyait peu d'oliviers, et les dattes y étaient de qualité médiocre; au moins à l'époque grecque on en abandonnait la récolte aux porcs et aux animaux



L. Thuillier, del[t].

domestiques pour les engraisser[2]. Les vergers contenaient la pistache, la pomme, la grenade, l'abricot, la vigne, l'amande, la figue, et, en plus de ces essences communes à la Syrie ou à l'Égypte, des cédrats d'un arome exquis auxquels on prêtait des vertus merveilleuses contre les poisons[3]. Les arbres n'abondaient point, sauf vers le haut des vallées, où ils finissaient par former des bois, saules et peupliers au bord des rivières, sycomores, hêtres, tilleuls, platanes, plusieurs espèces de sapins et de chênes, entre autres un chêne nain sur les branches duquel on ramasse la manne[4]. C'est une substance sucrée,

1. Hérodote, I, cxciii; Denys le Périégète, v. 992-1000, et le commentaire d'Eustathe sur ce passage dans Müller-Didot, *Geographi Græci minores*, t. II, p. 167-168 et p. 388-389; Strabon, XVI, i, § 14, p. 742.

2. Pline, *Hist. Nat.*, XIII, 4.

3. Pline, *Hist. Nat.*, XII, 3. Pour l'histoire de cette espèce qui était connue en Égypte au temps de Thoutmosis III, cf. V. Loret, *le Cédratier dans l'Antiquité*, dans les *Annales de la Société Botanique de Lyon*, 1891, t. XVII.

4. Sur la manne et les préparations dont elle est l'objet, cf. Olivier, *Voyage dans l'Empire Othoman*.

qui se dépose en menus grumeaux, surtout dans les années pluvieuses, par les jours de brouillard. Fraiche, le goût en est agréable et on la mange sans inconvénient, mais comme elle se gâte vite, les femmes la dissolvent dans l'eau bouillante pour l'exportation, et la réduisent en une pâte douceâtre, dont chacun a éprouvé plus ou moins les vertus purgatives. La nature du pays change sitôt qu'on a franchi le Tigre. Les pentes du Masios sont sillonnées encore de ruisseaux, qui alimentent le Khabour et son principal affluent, le Kharmis[1]; les bois n'y étaient point rares, les vallons y souriaient ombreux et verts. Mais les plaines qui s'étendent vers le sud reposent, comme celles de l'Euphrate, sur un fond de gypse dont les efflorescences communiquent aux eaux une saveur salée, et stérilisent la glèbe. Les actions volcaniques s'y font sentir à mesure qu'on descend dans la steppe; de grands blocs de basalte percent la surface, et, vers l'embouchure du Kharmis, un cône d'éruption, le Tell-Kôkab, dresse brusquement à cent mètres sa masse composée de laves, de cendres et de scories. La sierra de Sindjar, dont il arrête l'expansion à l'occident, est un long banc de calcaire blanc et tendre, soulevé d'un seul coup dans l'une des dernières convulsions géologiques qui secouèrent la contrée : on dirait un mur abrupt par endroits, et par endroits étayé de terrasses dont les étages en retraite semblent les marches d'un escalier gigantesque. La tête en est souvent boisée, les flancs en sont égayés de vignobles et de champs qui prospèrent aussi loin que les ruisseaux durent; dès qu'ils cessent, le plateau reprend son aspect morne et fuit en ondulant à l'horizon, désert et nu, sauf aux points où le Thartar, la seule rivière qui le traverse sans jamais se tarir, lui infiltre parcimonieusement quelque peu de sa fraîcheur[2].

Les villes se répartissaient de manière inégale dans ce pays inégalement favorisé de la nature. La plupart étaient réunies sur la rive gauche, dans les cantons les plus heureux et les plus propres à nourrir la population la plus dense. Elles y étaient vivaces et très rapprochées l'une de l'autre, au moins pendant les siècles de l'hégémonie assyrienne[3], mais trois d'entre elles éclip-

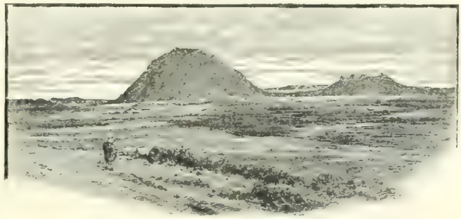
t. II, p. 359-360, CHESNEY, *the Expedition for the Survey of the rivers Euphrates and Tigris*, t. I, p. 123-124.

1. Le Kharmis est le Mygdonios des géographes grecs, le Hirmâs des Arabes, soit que ce dernier nom dérive de Kharmish (G. RAWLINSON, *the Five Great Monarchies*, t. II, p. 87, n. 2; SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 141, n. 2, 532; HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 577, n. 2), soit qu'il lui soit étranger et ne présente qu'une assonance fortuite avec lui (NÖLDEKE, dans la *Zeitschrift d. Deut. Morgenl. Ges.*, t. XXXIII, p. 328).

2. Pour les pays à l'ouest du Tigre, cf. LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 199 sqq., où l'auteur décrit son voyage jusqu'au Khabour et son retour à Koyoundjik.

3. On lit, par exemple, dans l'inscription de Bavian (H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 14) une longue énumération de villages et de villes situés presque dans la banlieue de Ninive, sur les rives du Khôser (POGNON, *l'Inscription de Bavian*, p. 8-9, 116-119).

sèrent leurs rivales de bonne heure par leur importance politique ou religieuse, Kalakh et Ninâ sur le Tigre même, Arbaîlou au delà du Zab supérieur, dans la plaine accidentée qui rejoint à l'est les premières croupes du Zagros[1]. On ne voyait au contraire sur la rive droite qu'une douzaine de cités et de bourgs, épars aux endroits arrosés suffisamment pour être propres à la culture, Assour aux bords même du fleuve, Singara près des sources du Tharthar, Nazibina vers celles du Kharmis, au pied du Masios[3]. Elles n'étaient pas toutes rassemblées sous un seul sceptre, dans le temps que Thoutmosis III parut en Syrie, mais les inscriptions égyptiennes mentionnent, à côté d'Assour, Singara[4] et le haut bassin du Zab, l'Arapkha[5]. L'Assyrie réclamait déjà pourtant la suprématie sur ce coin d'Asie, et les autres chefs, s'ils n'étaient pas de simples vicaires relevant d'elle, ne pouvaient entrer en compétition avec elle pour la richesse et l'étendue de leur territoire : son maître possédait en pleine souveraineté les cités reines, Assour et Arbèles, Kalakh et Ninive. Assour couvrait une aire assez vaste, et le tracé rectangulaire de son enceinte se profile encore sur le terrain en lignes de petits monticules serriés. Elle renfermait un tertre, que les ingénieurs avaient transformé, par des remblais de briques, en une plateforme à peu près carrée, surmontée d'un palais, d'un temple et d'une ziggourât, comme à l'ordinaire : un mur en pierre de taille l'encadrait, dont les créneaux ont subsisté jusqu'à nos jours[6]. C'était la « maison de la montagne



LE CÔNE VOLCANIQUE DE KÔKAB[2].

1. Le nom d'Arbèles est écrit de façon à paraître signifier « la ville des quatre dieux », *arbâ-ilou*; cf. l'orthographe analogue *Arabkha*, « ville des quatre poissons », que les Assyriens prêtent au nom du pays d'Arrapakhitis (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 124-125, 256).

2. Dessin de Boudier, d'après la vignette de Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 274.

3. Sur Singara et sur ses ruines, cf. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 211-212; sur Nazibina-Nisibis et sur ses ruines, cf. G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 39, 109-110.

4. Le royaume de Singara est mentionné dans les listes égyptiennes de Thoutmosis III (Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 279). Schrader n'en admettait l'existence qu'avec doute (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 173-175, note), mais un de ses rois est cité dans une lettre du roi d'Alasia à Aménôthès IV (Bezold-Budge, *the Tell el Amarna Tablets*, n° 5, p. 13, l. 49, et p. xxxv, n. 2); d'après Niebuhr (*Studien und Bemerkungen zur Geschichte des Alten Orients*, p. 91 sqq.), l'État dont Singara fut la capitale aurait été identique, du moins pour un temps, au Mitâni des textes égyptiens (cf. ce qui est dit du Mitâni au t. II, p. 146, n. 2, de cette *Histoire*).

5. L'Arapakha des monuments égyptiens a été identifié avec l'Arrapakhitis des Grecs par Brugsch (*Geographische Inschriften*, t. II, p. 52, 56).

6. Layard, *Nineveh and its Remains*, t. I, p. [illegible], et t. II, p. 48-61; Ainsworth, *Journal of the Geogra-*

terrestre », *Ekharsagkourkourra*[1], le sanctuaire auquel les plus vieux souverains avaient travaillé à l'envi, ceux même qui n'étaient que Vicaires et qui dépendaient de Babylone, Samsirammân Ier et Irishoum[2]. Il était dédié à ce doublet d'Anou, qui avait conduit les armées d'en haut dans la lutte contre Tiâmat, sous le nom d'Anshar : Anshar, resserré en Aoushar, Ashshour, s'était dit d'abord de la ville, puis il s'appliqua au pays entier[3]. C'était un être de lumière dont l'emblème ordinaire représente un homme armé, coiffé de la tiare, enfoncé à mi-corps dans le disque empenné : planant sans cesse au-dessus du monde, il perçait les ennemis de son peuple de ses flèches étincelantes, et il abritait les rois ses serviteurs sous l'ombre de ses ailes[4]. Leurs guerres étaient ses guerres à lui, et il chargeait avec eux dans la mêlée, au premier rang de leurs soldats[5] : vainqueur, il s'adjugeait le meilleur du butin, en métaux précieux, en objets ramassés sur le champ de bataille, en esclaves, en métairies de production variée et de rapport excellent. Les dieux des vaincus lui devaient l'hommage comme les princes. Le souverain emmenait leurs statues prisonnières et les enfermait dans son sanctuaire; parfois il gravait son nom sur leur corps, et il les renvoyait à leurs temples, où leur

phical Society, t. XI, p. 50) donne à la principale butte de Kalah-Sherghât une circonférence de 4685 yards, ce qui en fait une des ruines les plus considérables du pays.

1. Sur la *montagne terrestre*, cf. ce qui est dit au t. I, p. 543-544, de cette *Histoire*. Le nom de ce temple se rencontre pour la première fois dans l'inscription de Rammânnirâri Ier, découverte par G. Smith (H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 45, verso, l. 28).

2. Briques du British Museum provenant de Kalah-Sherghât, au nom de Samsirammân (H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 6, n° I-II) et d'Irishoum (H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 6, n° 2; cf. Schrader, *älteste Assyrische Inschriften*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 2-3).

3. Un autre nom de la ville aux temps postérieurs était Palbèki, « la ville du vieil empire », « l'ancienne capitale », ou bien Shaourou (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 254-255). Beaucoup d'assyriologues estiment que le nom d'Ashour, écrit anciennement Aoushâr, signifierait « la plaine au bord de l'eau », *a* + *oushâr*; il aurait été donné à la ville avant d'avoir été appliqué au pays et au dieu (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 252-254, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 280, 479). D'autres au contraire pensent, de façon plus vraisemblable, que le dieu a prêté son nom à la ville et au pays (Schrader, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 35-37); ils insistent sur le jeu de mots fort ancien qui, en Assyrie même, attribuait le sens de *dieu bon* au mot Ashour (Oppert, *Grande Inscription du palais de Khorsabad*, dans le *Journal Asiatique*, 1865, t. VI, p. 327). Jensen affirma le premier qu'Ashour était le dieu Anshar du récit de la création (*Ueber einige Sumero-Akkadische und Babylonisch-Assyrische Götternamen*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. I, p. 1-7, et *die Kosmologie*, p. 275). Cf. contre cette opinion Schrader, *Bemerkungen zu Dr Jensen « Ueber einige Sumero-Akkadische und Babylonisch-Assyrische Götternamen »*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. I, p. 209-217; Schrader avait pourtant entrevu le même rapprochement dans *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 36. L'opinion de Jensen a été adoptée par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 492, n. 2), par Sayce (*the Religion of the Ancient Babylonians*, p. 125-126) et par Tiele (*Geschichte der Religion im Altertum*, t. I, p. 186).

4. Voir la figure d'Assour, dessinée par Faucher-Gudin, comme en-tête du présent chapitre, au t. II, p. 567, de cette *Histoire*; cf. Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 21. J'ai employé, pour caractériser le dieu, les termes mêmes des inscriptions *poulkhou adirou milam Ashour*, « la crainte que répand la splendeur d'Assour » (*Inscription de Tiglatphalasar Ier*, col. II, l. 38), *namrisi Ashour* (*Annales d'Assourbanabal, Cylindre de Rassam*, col. I, l. 84), « l'éclat redoutable d'Assour ».

5. Ainsi, dans un des tableaux qui représentent l'assaut d'une ville, on voit une petite figure du dieu lancer des flèches contre les ennemis (Layard, *Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 19). Les inscriptions constatent de même que les peuples « s'effrayent et quittent leurs villes *devant les armes d'Assour* le puissant » (*Annales de Samsirammân*, col. III, l. 28-30).

vue entretenait le souvenir de sa toute-puissance toujours vivant parmi leurs adorateurs[1]. Il avait pour femme la déesse qui avait prêté à Ninive son nom de Ninâ[2], et que l'on qualifiait de dame divine, Bélit, comme la compagne du Bel chaldéen, une Ishtar, chaste et guerrière, qui menait les régiments au choc aussi résolument que son père[3]. Ils faisaient à eux deux une famille abstraite, sans histoire, sans mythe défini, sans théologie compliquée : on ne connaissait point de parents à cet Assour, on ne lui érigeait point de statue, on ne le mêlait point à la foule des autres divinités, mais il était leur sei-



L'ISHTAR GUERRIÈRE AMENANT DES PRISONNIERS A UN ROI VAINQUEUR[4].

1. Ainsi les statues des dieux prises sur les Arabes au temps d'Asarhaddon (*Prismes A et C*, col. III, l. 7-12). Tiglatphalasar Ier avait emmené et placé dans le temple de Beltis, d'Ishtar, d'Anou et de Ramman vingt-cinq statues de dieux conquises sur les gens de Kourkhi et du Koummoukh (*Annales*, col. IV, l. 32-39); il mentionne d'autres divinités étrangères qui avaient subi le même outrage dans les *Annales*, col. II, l. 31, col. III, l. 106, col. IV, l. 23, col. VI, l. 8-10.

2. L'idéogramme du nom de Ninâ la déesse sert à écrire le nom de Ninive la ville (Oppert, *sur quelques-unes des Inscriptions cunéiformes nouvellement découvertes en Chaldée*, dans les *Actes du Congrès de Leyden, Section Sémitique*, t. II, p. 628). Le nom lui-même a été interprété par Schrader « station, habitation » (*die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 102) d'après les langues sémitiques, puis par Fr. Delitzsch « repos du dieu » (cf. Hommel, *die Semitischen Völker und Sprache*, t. I, p. 382, 492-493, et *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 280), traduction que Delitzsch lui-même a répudiée plus tard (*Wo lag das Paradies?* p. 260). Il est probable que la ville, colonie chaldéenne comme Assour, a tiré son nom de la déesse à laquelle elle fut consacrée, et dont le temple existait déjà sous le vicaire Samsirammân (G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 247-249).

3. Bélit est appelée par Tiglatphalasar Ier « la grande épouse bien-aimée d'Assour » (*Annales*, col. IV, l. 34-35; cf. *K, 100*, l. 5, dans Sayce, *the Religion of the Ancient Babylonians*, p. 128, note), mais Bélit, « la dame », n'est ici qu'une épithète accordée à Ishtar (Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 108-109). Sur l'Ishtar chaldéenne, voir ce qui est dit au t. I, p. 658, 670, 672, 693 sqq., de cette *Histoire* : l'Ishtar assyrienne, Ishtar d'Assour (*Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. IV, l. 36, col. VI, l. 86-87), Ishtar de Ninive (*Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 91-92) ou bien, surtout à partir de l'époque des Sargonides, Ishtar d'Arbèles, est presque toujours l'Ishtar farouche et belliqueuse, la « dame du combat, qui ordonne les batailles » (*Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. I, l. 13-14), « que son cœur incite à la lutte et à la mêlée » (*Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 38), la déesse qui marche devant le roi l'arc et l'épée en main (*Annales d'Assourbanabal, Cylindre B*, col. V, l. 52-76). Sayce pense que l'union d'Ishtar et d'Assour est d'une époque tardive (*the Religion of the Ancient Babylonians*, p. 123, 126-127, 271 sqq.).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'estampage rapporté par M. de Morgan*, cf. J. de Morgan,

gneur, leur « roi sans pareil », et, afin d'afficher par un témoignage éclatant sa suzeraineté sur elles, on inscrivait son nom en tête de leurs listes, avant celui des triades constituées par les prêtres de la Chaldée, avant celui même d'Anou, de Bel et d'Ea[1]. La cité qui l'avait adoré la première garda longtemps la prépondérance sur les autres, malgré tous les inconvénients qui l'affligeaient. Bâtie juste à la lisière du désert mésopotamien, elle recevait de plein fouet les vents secs et brûlants qui soufflent à travers la steppe : la chaleur y rendait le séjour insupportable, après les débuts du printemps. Elle avait d'ailleurs son fleuve à dos, et elle s'offrait aux attaques des généraux babyloniens, sans rempart ni fossé naturel qui ralentît leur marche : sa frontière ne la couvrait pas, mais il fallait qu'elle-même couvrît sa frontière. Ninive au contraire était comme retranchée derrière le Tigre et le Zab, à l'abri d'un coup de main ; les brises du nord et de l'est y prévalent pendant l'été, et la fraîcheur des nuits y compense l'ardeur des jours. Les vicaires et les rois prirent l'habitude d'y venir passer les mois les plus mauvais, au pied du temple de Ninâ, l'Ishtar assyrienne, mais ils n'osèrent de longtemps y fixer leur résidence. Assour demeura pour eux la capitale officielle de l'empire et le sanctuaire par excellence. Ils y concentraient leurs trésors, leurs archives, les bureaux de leurs administrations, les cadres de leurs armées : c'est d'elle qu'ils partaient pour leurs expéditions contre les Cosséens de Babylone ou contre les montagnards du Tigre, et c'est dans son temple qu'ils consacraient la dîme du butin au retour d'une campagne heureuse[2].

La lutte contre la Chaldée était en vérité le souci majeur de leur existence, mais elle n'immobilisait pas leurs ressources entières, et elle leur laissait des répits, dont ils profitèrent pour élargir leur domaine vers le nord et vers l'est. On ne sait pas lequel d'entre eux réunit à la couronne les plus proches des cantons en lesquels le bassin du Tigre supérieur se divisait : dès que leur nom apparaît dans l'histoire, on les trouve soumis et résignés à la condition de provinces, et leurs villes principales, gouvernées par des officiers assyriens, de

Mission scientifique en Perse, t. II, p. 109. C'est le monument d'Anoubanini, roi de Louloumé, qui est mentionné au t. II, p. 606, de cette *Histoire*.

1. Sur le caractère monarchique du dieu Assour, cf. SAYCE, *The Religion of the Ancient Babylonians*, p. 122-129, où il est comparé au Iahvéh d'Israël, DELITZSCH-MUERDTER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 106-108, et TIELE, *Geschichte der Religion im Altertum*, t. I, p. 185-188.

2. Ce que nous savons sur l'histoire locale de Ninive au cours de ces anciennes époques nous a été appris surtout par G. SMITH, *Assyrian Discoveries*, p. 242-252. La plupart des savants admettent aujourd'hui que la ville de Ninâ, mentionnée par Goudéa et par les vicaires de Telloh, est un quartier ou un bourg voisin de Lagash (cf. t. I, p. 603, note 5, de cette *Histoire*), et n'a rien de commun avec Ninive, au contraire de ce que Hommel avait cru pouvoir établir (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 280, 327-328, 489-490, où le nom de la déesse est lu Ghanna, et celui de la ville Ghanna-ki).



UN VILLAGE DANS LA MONTAGNE AUX ANCIENS PAYS ASSYRIENS.[1]

même que Singara et Nisibe. Assouroubaliit, vainqueur des Cosséens, avait su imposer son autorité aux hordes turbulentes des Shoubari, voisines du Masios, entre le Khabour et le Balikh, peut-être jusqu'à l'Euphrate : du moins on le considéra plus tard comme le fondateur réel de la puissance assyrienne dans ces parages[2]. Belnirâri avait dirigé ses efforts vers un autre point et conquis les royaumes étagés sur les versants du plateau d'Iran aux sources des deux Zab, du Radanou et du Tournât[3]. C'était, comme la Susiane, un pays découpé en vallées parallèles, sillonné par des chainons de calcaire tourmenté, arrosé par les tributaires du Tigre et par leurs affluents, où les villes murées abondaient, où les villages, perchés sur des cimes escarpées et entourés de ravins profonds, se défendaient par leur assiette seule, sans qu'il fût

1. *Dessin de Boudier, d'après un dessin du père Durand, communiqué par le père Scheil.*

2. Il est appelé, dans une inscription de son arrière-petit-fils Rammânnirâri Ier, « le roi puissant... qui asservit les forces du vaste pays de Shoubari et qui élargit le territoire et les limites » d'Assour (II Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 44, recto, l. 32-34 ; Scheil, *Inscription de Rammânnirâri Ier*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 139, l. 23-24, et J. Jastrow, *the two Copies of Rammânnirâri's Inscription*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. X, p. 35-48, et Pognon, *Inscription de Mérou-nérar Ier, roi d'Assyrie*, p. 12, 19, 78-79, Peiser, *die Steinplatteninschrift Rammân-nirâri's I*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 6-7, Oppert, *Adadnirar roi d'Ellassar*, Extrait des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1893, p. 9, 15). Sur le pays de Shoubari, Shoubartou, cf. ce qui est dit plus haut au t. II, p. 596, note 3, de cette *Histoire*.

3. L'inscription de Rammânnirâri Ier l'intitulait le prince « qui anéantit l'armée des Cosséens, celui dont la main énerva les ennemis, et qui élargit le territoire et les limites » (*Recto*, l. 24-27). On entend d'ordinaire, par les Cosséens mentionnés dans ce passage, les rois cosséens de Babylone (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 499-500), et non pas les tribus de la montagne.

presque besoin de les fortifier. Il était couvert partie de pâturages et de forêts, partie de plaines cultivées en blé : quelques passes y donnaient accès du côté de l'orient et permettaient aux caravanes ou aux armées de monter vers les régions comprises entre la mer Caspienne et la mer Érythrée. Les tribus qui l'habitaient avaient été gagnées de bonne heure à la civilisation chaldéenne, et elles avaient adopté l'écriture cunéiforme : ceux de leurs monuments qui subsistent ressemblent aux bas-reliefs et aux inscriptions de l'Assyrie[1]. Leur site n'est pas toujours facile à porter sur la carte : les Gouti occupaient le cours supérieur du Tournât et du Radanou au voisinage des Kashshou[2], le Louloumé prospérait aux alentours du Batîr, au nord des défilés de Zohab[3], le Namar séparait le Louloumé de l'Élam, moitié dans la plaine, moitié dans la montagne[4], et l'Arapkha chevauchait le grand Zab. Boudîlou châtia les Tourouki et les Nigimkhi, les princes des Gouti et de Shouti, ceux des Akhlamé et des Iaouri[5]. Les chefs du Louloumé avaient longtemps résisté aux assauts de leurs voisins, et l'un d'eux, Anoubanini, avait gravé non loin du village de Séripoul, sur un des rochers qui surplombent la route, un bas-relief destiné à célébrer ses victoires : on l'y voit armé de toutes pièces, le turban au front, et le pied posé sur le ventre d'un ennemi renversé, tandis que l'Ishtar d'Arbèles lui amène une longue théorie de captifs nus et liés pour le sacri-

1. Pinches a publié une inscription d'un roi du Khani, nommé Toukoultimir, fils d'Houshaba, conçue en chaldéo-assyrien et provenant du temple de Shamash, à Sippara, où le personnage lui-même l'avait dédiée (*Babylonian Art illustrated by M. A. Rassam's latest Discoveries*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VIII, p. 351-353). Winckler en a donné une autre d'un roi des Gouti (*eine neu-veröffentlichte Inschrift eines unbekannten Königs*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 406), qui est également en langue sémitique et en caractères cunéiformes.

2. Le nom est écrit tantôt Qouti, tantôt Gouti, ce qui a décidé Pognon à y distinguer selon les orthographes deux peuples différents (*Inscription de Mérou-nérar Ier, roi d'Assyrie*, p. 78, note 1): le site du peuple doit être cherché originairement à l'est du petit Zab, dans le bassin supérieur de l'Adhem et du Diyaléh (Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 233-234). Oppert propose de reconnaître dans ces Gouti « les ancêtres des Goths qui, quinze cents ans plus tard, se seront avancés jusqu'à la Russie de nos jours ; nous trouvons, ajoute-t-il, dans ce passage et dans d'autres, dont quelques-uns remontent jusqu'au troisième millénium avant notre ère chrétienne, la plus ancienne mention des peuples germaniques » (*Adad-nirar, roi d'Ellassar*, p. 18).

3. Les peuples de Louloumé-Loulloubi avaient été signalés comme vivant à l'est du petit Zab par Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 270-271) ; le site exact en a été déterminé, ainsi que la position du mont Padîr-Batîr auquel ils s'appuient, par le P. Scheil (*les deux Stèles de Zohâb*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 104-105).

4. Sur la situation du Namar, cf. les observations de Boscawen, *the Horses of Namar*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. VI, p. 139-140.

5. *Inscription de Rammânnirâri I*, recto, l. 14-22. Sur les Gouti, cf. ce qui est dit plus haut, à la note 2 de cette page même ; les Shoutou, Shouti, sans cesse unis aux Gouti, paraissent être les habitants des premiers versants montagneux qui séparent le bassin du Tigre des régions de l'Élam, au sud du Tournât (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 234-235). Les Akhlamé sont voisins des Shouti et des Gouti ; ils vivaient partie dans la steppe mésopotamienne, partie au voisinage du Tournât (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 432). Le site des Iaouri est inconnu ; les Tourouki et les Nigimkhi, ces derniers appelés Nisikhkhi par Oppert, *Adad-nirar, roi d'Ellassar*, p. 9, 13, et Nigimti par Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 158, sont probablement quelque part à l'est du grand Zab : de même qu'Oppert reconnaît des Goths dans les Gouti, Hommel voit dans les Tourouki des Turcs de date fort ancienne (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 501).

fice[1]. Rammânnirâri, fils de Boudilou, triompha de la résistance du Louloumé; il consolida la suzeraineté, que son prédécesseur avait inaugurée sur les Gouti, sur les Cosséens, sur les Shoubari, et il employa son butin à embellir le temple d'Assour[2]. Il eut l'occasion de séjourner dans les régions du Haut-Tigre, en bataillant contre les Shoubari, car on a retrouvé près de Diarbékîr, dans les ruines de l'ancienne Amidi, un beau sabre de bronze qui lui appartenait, et qui provient probablement de quelque temple où il le dédia[3].



LE SABRE DE RAMMÂNNIRÂRI I[6].

La fortune lui accorda pour successeur l'un des souverains les plus fermes qu'ait connus cet âge héroïque de l'Assyrie, Shalmânouâsharîd[4], le Salmanasar I[er] de nos histoires. Son règne ne fut qu'une guerre contre tous les peuples qui s'agitaient à la lisière de son royaume, guerre heureuse le plus souvent, et dont l'issue doubla en quelques années l'étendue de sa domination[5]. Ses coups les plus redoutables, il les dirigea de préférence contre les Araméens du Masios, dont les tribus nombreuses s'avançaient d'un côté jusqu'au delà du Tigre, de l'autre jusqu'au

1. Morgan-Scheil, *les deux Stèles de Zohâb*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 100-107; cf. Heuzey, *Sculpture rupestre de Cheikh-khân relevée par le Capitaine Léon Berger*, dans la *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale*, t. II, p. 115-120.

2. *Inscription de Rammânnirâri I[er]*, recto, l. 3-5, et Pognon, *Inscription de Merounérar I[er], roi d'Assyrie*, p. 8, 19, Peiser, *die Steinplatteninschrift Rammânnirâr'is I*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 4-5, Oppert, *Adad-nirar, roi d'Ellassar*, p. 9, 12, 18. Le document qui nous a conservé le souvenir de ces faits rappelle la restauration de deux des portes du temple d'Assour (*recto*, l. 35-36, *verso*, l. 1-8).

3. Boscawen, *Notes on an ancient Assyrian Bronze Sword bearing a Cuneiform Inscription*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. IV, p. 347-348.

4. Shalmânou-âsharid, Shoulmânou-âsharid, signifie « le dieu Shoulmânou (Shalmânou) est prince », ainsi que Pinches l'a montré le premier (*the Babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1882-1884, t. VI, p. 198; cf. Schrader, *der Assyrische Königsname Salmanassar*, dans la *Zeitschrift für Keilforschung*, t. II, p. 197-204).

5. Le détail de ces campagnes nous a été conservé en partie par l'inscription tout mutilée de l'obélisque d'Assournazirabal, publiée dans H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 28, et t. III, pl. 4, n° 1. C'était une compilation extraite des Annales de l'Assyrie pour célébrer les hauts faits des ancêtres du souverain. Les événements racontés dans la troisième colonne (Pinches, *Guide to the Kouyundjik Gallery*, p. 122) avaient été attribués d'abord au règne de Tiglatphalasar I (G. Smith, *on Fragments of an Inscription giving part of the Chronology from which the Canon of Berosus was copied*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 366-367); Fr. Delitzsch s'aperçut le premier qu'on pouvait les rapporter au règne de notre Salmanasar (*die Sprache der Kossæer*, p. 10, note 9), et son opinion est admise aujourd'hui par la plupart des assyriologues qui se sont occupés de la question (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 437-438, 505-508; Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. 110, 127, 129, 137; Hilprecht, *the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, p. 32-33.

6. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis publié dans les Transactions de la Société d'Archéologie Biblique*, t. IV, planche en face de la page 347.

delà du Balikh et peut-être de l'Euphrate[1]. Il enleva leurs villes l'une après l'autre et il en rasa les citadelles, il mit leurs campagnes à feu et à sang, puis il se retourna contre plusieurs des nations qui avaient épousé leur cause, contre les gens de Kirkhou et contre ceux de Rouri, contre le Kharrân[2], contre le Mouzri dans la marche qui divise les bassins des deux grands fleuves[3]; une fois même, il traversa l'Euphrate et il se risqua au pays de Khanigalbat que ses ancêtres n'avaient jamais effleuré[4]. Une révolte des cités éparses dans le district de Dour-Kourigalzou l'en rappela : il la réprima, malgré l'aide que le souverain de Babylone Kadashmânbouriash concéda aux rebelles[5], et il eut raison facilement des princes de Louloumé[6]. Et ce ne furent point des razzias d'un jour, entreprises sans souci du lendemain, par pur esprit de rapine ou d'aventure : il voulut enraciner à jamais l'autorité d'Assour sur les régions qu'il annexait, et il installa en bon lieu des colonies militaires, dont la plupart subsistèrent fort longtemps après sa mort[7]. Il semble avoir porté aux affaires intérieures le même esprit de hardiesse et

1. L'identité des Arami, Armaya, Aroumi, Arimi, avec les Araméens, admise par les premiers assyriologues, Rawlinson, Oppert, Hincks, Talbot (cf. en dernier lieu Norris, *Assyrian Dictionary*, t. I, p. 52, et Finzi, *Ricerche per lo Studio dell' Antichità Assira*, p. 206-212), est encore acceptée de tous aujourd'hui (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 257-258, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 507, Winckler, *Geschichte Israels*, t. I, p. 136).

2. Le peuple du pays de Kilkhi, Kirkhi, les Kourkhi, occupait les régions situées depuis le Tigre, à Diarbékir, jusqu'aux monts qui dominent le lac d'Ouroumiah (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 145-147, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 522). Le site du Rouri est inconnu, mais on voit qu'il touchait aux Araméens d'une part et qu'il était au voisinage de Toushkhân (*Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 2-8). Kharran est la Harrân du Balikh, dont il a été question au t. II, p. 26-27, de cette *Histoire*.

3. Le nom de Mouzri revient souvent, et dans diverses positions, au milieu des pays mentionnés par les conquérants assyriens (Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 52, 109; Fr. Lenormant, *sur une prétendue mention de l'Égypte dans un texte assyrien*, dans la *Zeitschrift*, 1870, p. 21-24, 71-72, Schrader, *das Baktrische Kamel und das östliche Land Musri der Keilinschriften*, dans la *Zeits. der Deut. Morgenl. Ges.*, t. XXIV, p. 436 sqq., et *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 246-282) : la fréquence s'en explique aisément si, comme le pense Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 530, note 2), on y reconnait un terme purement assyrien, servant à désigner les confins militaires, les marches du royaume aux différentes époques de l'histoire. Le Mouzri dont il est question ici est la marche située au voisinage de la Cilicie (Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 201), probablement la Sophène et la Goumathène des géographes d'époque classique : Winckler me paraît s'en faire une idée exagérée lorsqu'il l'étend sur toute la Syrie du Nord, dès le temps de Salmanasar I[er] (*Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 172).

4. Khanigalbat est le nom du canton où s'élevait Milid (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 151 sqq., 530-531) ; sur le rapprochement qui a été fait de ce nom, transcrit Khani-*rab*bat et traduit « Khani-le-Grand », avec celui des Khâti, cf. ce que j'ai eu déjà l'occasion de dire au t. II, p. 353, n. 1, de cette *Histoire*.

5. J'interprète ce passage d'après la traduction de G. Smith (*On fragments of an Inscription giving part of the Chronology from which the Canon of Berosus was copied*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. III, p. 366-367) qui paraît avoir connu le texte moins mutilé qu'il ne l'est aujourd'hui (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 437, note 2).

6. Cette campagne contre les peuples du Louloumé nous est connue par l'inscription fragmentée que G. Smith découvrit à Kalah-Shergât (*Assyrian Discoveries*, p. 248-249 ; cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 504-507).

7. Plus de cinq siècles après le temps de Salmanasar I[er], Assournazirabal faisait mention, dans ses *Annales* (col. I, l. 102-103, col. II, l. 7-8), d'une de ces colonies, établie au pays de Diarbékir, à Khabziloukha (ou Khabzidipkha), près de la ville de Damdamoua, vers les sources du Sebbéneh-sou (Schrader, *die Keilinschriften am Eingange der Quellgrotte des Sebbeneh-Su*, p. 20-24).

la même énergie. Le souverain jouait toujours gros jeu, qui se décidait à déplacer le siège de son gouvernement : il s'exposait à irriter, non seulement les hommes, mais le dieu qui présidait aux destinées de l'État, et sa couronne ou sa vie n'était plus en sûreté s'il échouait dans sa tentative. Salmanasar n'hésita pas, dès qu'il eut reconnu les inconvénients que le site d'Assour présentait. Il embellit la ville, il en restaura les temples, il lui laissa ses privilèges et ses titres, mais il émigra avec sa cour au bourg de Kalakh, où ses descendants résidèrent pendant plusieurs siècles. Son fils Toukoultininip s'empara de Babylone, et, le premier de sa race, il put se proclamer roi de Soumir et d'Akkad. Les Cosséens souffraient encore de la défaite que Rammânnirâri leur avait infligée. Quatre de leurs princes avaient succédé rapidement à Nazimarouttash, Kadashmantourgou, Kadashmanbouriash qui eut à lutter contre Salmanasar, un Isamméti dont le nom est mutilé, enfin Shagaraktibouriash : Bibéiashou, fils de ce dernier, commandait au moment où Toukoultininip monta sur le trône. La guerre s'alluma entre les deux cours, mais elle traîna sans avantage bien marqué d'un côté ou de l'autre : un traité, semblable à ceux qui avaient été signés depuis deux ou trois siècles, suspendit le conflit une fois de plus[1]. Il n'aurait peut-être point recommencé de sitôt, si une catastrophe imprévue n'avait livré Babylone presque sans défense à la merci de sa rivale. Les Élamites n'avaient jamais cessé de revendiquer par tous les moyens imaginables la suprématie que leurs ancêtres avaient exercée avant Hammourabi dans la Mésopotamie entière ; ils s'acharnaient sur Kardouniash d'une ardeur pareille à celle des Assyriens, probable-

1. Le passage de l'*Histoire Synchronique* (col. II, l. 1-2), republié par Winckler (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 122, 3e recto, l. 9-10), contient la fin d'un nom mutilé de roi babylonien ...*ashou*, qui, laissé d'abord indécis par Winckler (*Untersuchungen*, p. 32), a été restitué Bibéiashou par Hilprecht d'après les monuments découverts à Nipour (*the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, p. 11, et *Assyriaca*, t. I, p. 85 sqq.), ce qui a été admis depuis lors par Winckler (*Altorientalische Forschungen*, p. 109-110, 123). Winckler de son côté a rétabli le passage dans l'hypothèse que le nom du roi d'Assyrie engagé contre Bibéiashou était celui de Toukoultininip, puis, combinant ce fragment avec celui de la *Chronique de Pinches* où il est question de la prise de Babylone, il en a conclu que Bibéiashou était le roi détrôné par Toukoultininip (*Altorientalische Forschungen*, p. 123-127, 137). L'examen des dates, telles qu'elles nous sont connues jusqu'à présent par divers documents, me paraît rendre cet arrangement inadmissible. La *Chronique de Pinches* nous apprend en effet que Toukoultininip régna *sept* années sur Babylone, puis que les Chaldéens se révoltèrent et nommèrent roi Rammânshoumousour (*col. III*, l. 7-9). Or le Canon babylonien nous fournit pour cette époque les règnes suivants : Bibéiashou *8 ans*, Belnadinshoumou *1 an et 6 mois*, Kadashmankharbé II *1 an et 6 mois*, Rammânnadinshoumou *6 ans*, Rammânshoumousour *30 ans*, soit *neuf ans*, entre la fin du règne de Bibéiashou et le commencement de celui de Rammânshoumousour, au lieu des *sept années* que la *Chronique de Pinches* nous fournit pour la durée du règne de Toukoultininip à Babylone. Si l'on compte, ainsi que l'exigent les seuls documents connus, sept années du début de Rammânshoumousour jusqu'au moment de la prise de Babylone, on est obligé d'admettre que cet événement tomba dans le règne de Kadashmankharbé II, et, par suite, que le passage de l'*Histoire Synchronique* où il est question de Bibéiashou doit s'interpréter, comme j'ai fait dans le texte, par l'hypothèse d'une guerre antérieure à celle où Babylone succomba, et qui fut suivie d'un traité, entre ce prince et le roi d'Assyrie.

ment avec les mêmes alternatives de succès et de revers. Leur roi Kidinkhoutroutash assaillit à l'improviste Belnadînshoumou, fils de Bibéiashou, se montra sous les murs de Nipour, força les portes de Dourîlou et d'Étimgarkalamma : Belnadînshoumou s'évanouit dans la bagarre après avoir régné dix-huit mois. Toukoultininip ne laissa pas à son successeur Kadashmankharbé II le temps de réparer le désastre : il l'attaqua à son tour, lui enleva Babylone haut la main, et massacra une partie de la population. Il pilla les palais et les temples, il tira du sanctuaire la statue de Mardouk et il l'emporta en Assyrie avec les insignes du pouvoir suprême, il préposa des gouverneurs à lui dans les villes, puis il rentra dans Kalakh chargé de butin : il emmenait en captivité plusieurs des membres de la famille royale, et, parmi eux, Rammânshoumousour, l'héritier légitime de Bibéiashou.

Cette première conquête de la Chaldée ne produisit que des résultats éphémères. La chute de Babylone n'avait pas entraîné la soumission du pays entier, mais les cités du sud, réfractaires à l'ingérence étrangère, étaient demeurées fidèles à Kadashmankharbé : celui-ci étant mort quelques mois seulement après sa défaite, elles acclamèrent un certain Rammânshoumnadin, qui avait échappé à la prison, on ne sait comment. Rammânshoumnadîn se montra plus habile que ses prédécesseurs : lorsque Kidinkhoutroutash, croyant sans doute ne rencontrer aucune résistance sérieuse, vint chercher sa part des dépouilles, il le battit près d'Ishin, l'expulsa des cantons que les Élamites avaient occupés récemment, rétablit si bien les affaires de ce côté qu'il put concentrer toute son attention sur ce qui se passait dans le Nord. Le contrecoup de sa victoire ne tarda pas à s'y faire sentir : les seigneurs d'Akkad et de Kardouniash refusèrent l'allégeance aux gouverneurs assyriens, les chassèrent des postes dont ils s'étaient emparés, et Babylone recouvra son indépendance après sept ans de servage. Toukoultininip paya cher son insuccès : son fils Assournazirabal I[er] et les principaux officiers ourdirent une conspiration contre lui, ils le déposèrent, ils l'enfermèrent dans le palais fortifié qu'il s'était construit à quelque distance de Kalahh, Kar-Toukoultininip, et ils l'y assassinèrent bientôt après. Rammânshoumnadîn disparut vers le même temps, et l'on doit penser que les désastres des dernières années avaient presque anéanti la dynastie cosséenne, car on choisit pour le suppléer le fils d'un des rois antérieurs, Rammhânsoumousour, qui était captif en Assyrie. Les monuments ne nous apprennent rien d'assuré sur les troubles qui agitèrent alors les deux royaumes : on croit deviner pourtant que l'Assyrie fut en proie

aux guerres civiles et que les fils de Toukoultininip se disputèrent le trône. Toukoultiassourbél, qui prévalut au bout de six ans, remit Rammânshoumousour en liberté, probablement pour acheter l'appui des Chaldéens, mais il ne réussit pas à reporter son pays au rang où Salmanasar et Toukoultininip l'avaient haussé[1]. L'histoire d'Assyrie est pleine de contrastes violents et de péripéties extrêmes plus que celle d'aucune nation dans l'Orient le plus antique. Chaque fois que l'effort persévérant de quatre ou cinq générations l'a élevée au comble de ses ambitions, un prince malhabile ou simplement malheureux survient qui perd en quelques années tout le terrain gagné au prix d'un labeur si rude : les peuples annexés regimbent, les voisins reprennent courage et rentrent en possession des provinces auxquelles ils avaient renoncé, l'empire se démembre et se restreint aux vieux cantons assyriens. Tandis que Ninive baissait dans l'un des plateaux de la balance, Babylone remontait dans l'autre : elle devint bientôt si forte que Rammânshoumousour put affecter un ton de supériorité dans ses rapports avec les descendants de Toukoultiassourbél, Assournirâri Ier et Nabodaïnâni, qui partagèrent un moment le pouvoir[2]. Ce temps de misère et d'humiliation ne se prolongea guère. Belkoudourousour, que nous voyons sur le trône peu après Assournirâri et son associé, recommença à guerroyer contre les Cosséens, et il les tint d'abord en respect; s'il fut tué dans la bataille suprême, du moins Rammânshoumousour périt avec lui, et les deux États se trouvèrent du même coup sans maître. Milishikhou succéda à Rammânshoumousour, Ninipabalésharra à Belkoudourousour : l'invasion malheureuse de l'Assyrie et la retraite des Chaldéens amenèrent enfin la conclusion d'une paix qui, tout en accusant la supé-

1. L'autorité unique pour tous ces événements est la *Chronique de Pinches*, col. III, l. 3-23. J'ai admis pour les classer, outre l'hypothèse proposée au t. II, p. 609, note 1, de cette *Histoire*, la conjecture de Hommel, exposée dans Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. 138-139. Le scribe aurait divisé en deux séries les faits qui s'accomplirent pendant ces années. Il raconta d'abord ceux qui concernaient les relations de Babylone avec l'Assyrie (l. 3-13), puis il aborda ceux qui se passèrent dans le même temps entre Babylone et l'Élam (l. 14-20). Je les ai rétablis dans leur ordre réel. C. Niebuhr considère le nom de Toukoultiassourbel comme étant celui du *limmou* assyrien sous lequel les événements de la sixième année auraient eu lieu ; l'auteur babylonien, peu au courant des usages de l'Assyrie, aurait mal compris le texte où ce personnage était mentionné et l'aurait pris pour un roi (*Studien und Bemerkungen zur Geschichte des Alten Orients*, p. 83-87). Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. 269, n. 1, admet la conjecture de Niebuhr.

2. Nous ne connaissons ces deux rois que grâce à la copie, exécutée à l'époque d'Assourbanabal, d'une lettre qui leur fut adressée par Rammânshoumousour, et dont les fragments sont publiés dans Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 4, n° 5. On les a placés tour à tour au début de l'histoire d'Assyrie, avant Assourbelnishishou (Menant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 21 ; Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 102-103, 156-157, 330-331), ou après Tiglatphalasar Ier, vers le XIe ou Xe siècle, même vers le VIIIe avant notre ère (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. [illegible], 422, n. 1, 639, n. 1, 645-646, Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 166, 177). On a reconnu depuis lors que le Rammânshoumousour qui leur écrit est le successeur de Toukoultininip Ier en Chaldée (Bezold, *Kurzgefasster Ueberblick*, p. 20, Sayce, *Records of the Past*, 2^d Ser., t. II, p. 207, t. V, p. 111, note 2, Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. 124-125, 136, 137).

riorité incontestable de Milishikhou, constata, de façon non moins évidente, l'indépendance de son adversaire[1]. Mardoukabaliddina Ier remplaça Milishikhou, Zamâmashoumiddin suivit Mardoukabaliddina : Assourdân Ier, fils de Ninipabalèsharra, rompit la trêve, puis il ramassa des villes de Zabân, d'Irrîa, d'Akarsallou, et il les garda. L'avantage était mince, car il s'agissait de cantons situés entre les deux Zab, où l'Assyrie avait primé longtemps et qu'elle avait perdus depuis Toukoultininip : il brisa du moins la mauvaise chance qui semblait s'acharner après elle et il lui prépara les voies à des victoires plus considérables[2]. Ce fut la dernière guerre des Cosséens, la dernière du moins dont la chronique ait enregistré le souvenir : Belnadînshoumou II gouverna encore trois ans après Zamâmashoumiddin, mais quand il descendit dans la tombe, ce ne fut pas un homme de sa famille que les prêtres invitèrent à saisir la main de Mardouk, et sa dynastie s'éteignit avec lui. Elle avait compté trente-six princes, et commandé pendant cinq cent soixante-seize ans et six mois[3]. Elle avait connu ses jours de gloire, durant lesquels elle avait paru presque prête à conquérir l'Asie; mais ses forces l'avaient toujours trahie avant qu'elle touchât au but, et l'effet de ses victoires l'avait épuisé au bout de deux ou trois générations. Elle avait triomphé de l'Élam, et l'Élam demeurait menaçant sur la droite. Elle avait triomphé d'Assour, et Assour, après l'avoir refoulée hors des régions du haut Tigre, tendait à lui barrer les routes de la Méditerranée par ses colonies du Masios : s'il réussissait dans cette entreprise, quel espoir resterait-il à ceux qui régneraient désormais dans Babylone de reconstituer l'empire traditionnel du vieux Sargon et de Hammourabi?

La dynastie nouvelle sortait d'un bourg de Pashé qu'on ne sait où inscrire

1. *Histoire Synchronique*, col. II, l. 3-5; cf. Sayce, *the Synchronous History of Assyria and Babylonia*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. IV, p. 29, et Peiser-Winckler, *die sogenannte synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 196-197, et Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. 134-135, dont j'ai suivi l'interprétation.

2. *Histoire Synchronique*, col. II, l. 9-12; cf. Peiser-Winckler, *die sogenannte Synchronistische Geschichte*, p. 196-197.

3. Voici les derniers rois de cette dynastie, d'après le Canon découvert et publié par Pinches (*the Babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1883-1884, t. VI, p. 196; cf. Fr. Delitzsch, *Assyrische Miscellen*, dans les *Berichte* de l'Academie des Sciences de Saxe, 1893, p. 186, et Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, t. I, p. 60).

Kadashmanbouriash	2 ans	Rammânnadînshoumou	6 ans
Isammi[ ]u	6 ans	Rammânshoumousour	30 ans
Shagarakhtibouriash	13 ans	Milishikhou	15 ans
Bibeïashou	8 ans	Mardoukabaliddina I.	13 ans
Belnadînshoumou Ier	1 an 6 mois	Zamâmashoumiddin	1 an
Kadashmankharbé II	1 an 6 mois	Belnadînshoumou II.	3 ans

Hilprecht (*the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, p. 37-38) et Winckler (*Altorientalische Forschungen*, p. 133) rétablissent cette fin de liste d'une façon identique. Pour le commencement, voir les tableaux partiels qui ont été donnés au t. II, p. 119 et 594, de cette *Histoire*. Belnadinshoumou II dut mourir vers 1150, à vingt ans près.

sur la carte[1]. Elle était d'origine babylonienne, et ses membres affectèrent d'énumérer en tête de leur protocole les formules qui pouvaient indiquer leur extraction de la manière la plus claire : ils se proclamèrent les rejetons de Babylone, ses vicaires et ses maîtres suprêmes[2]. Nous ignorons qui furent les deux premiers d'entre eux : le troisième, Naboukodorosor, se révèle à nous comme l'un des personnages les plus remarquables qui vécurent dans cet âge troublé[3]. Jamais peut-être la Chaldée n'avait été plus misérable, ni assiégée d'ennemis plus remuants. Les Élamites venaient de lui arracher le Namar, dont les chevaux leur étaient précieux pour recruter leur charrerie[4], et ce succès leur avait ouvert toutes les provinces situées sur la rive gauche du Tigre[5]. Ils avaient même franchi le fleuve, pillé Babylone, emporté chez eux la statue de Bel et celle d'une déesse Éria, patronne de Khoussi[6] : « Mardouk irrité se

1. Le nom de *dynastie de Pashé* nous a été conservé par le Canon Royal (Pinches, *the Babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1883-1884, t. VI, p. 196). Sayce pense, d'après un passage de la liste publiée dans Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. II, pl. 53, l. 13 *a*, que Pashé est un des noms d'Ishin (*the Dynastic Tablets and Chronicles of the Babylonians*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. I, p. 17).

2. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 451.

3. Les noms des huit premiers rois ont disparu dans le seul exemplaire que nous possédions du Canon Royal (Pinches, *the Babylonian Kings of the Second Period*, p. 196). La place de Naboukodorosor Ier dans la série a donc été l'objet de discussions très vives. Plusieurs assyriologues inclinèrent dès le début à le placer au premier ou au second rang, les uns plutôt au premier (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 448, 451; M. Jastrow, *a Cylinder of Marduktabikzirim*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 317-318), soit plutôt au second (Oppert, *la Non-identité de Phul et de Tiglathphalasar prouvée par les textes cunéiformes*, dans la *Revue d'Assyriologie*, t. I, p. 169-170); Delitzsch le mit au cinquième rang (Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., *Tabelle*), et Winckler, sans se prononcer exactement sur la position à lui donner, le rejeta vers le milieu de la dynastie (*Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 28-29, et *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 94). Hilprecht, reprenant la question, donna des raisons de le considérer comme le fondateur de la dynastie (*the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, p. 39-44, et *Assyriaca*, t. I, p. 20-32), et ses conclusions ont été adoptées par Oppert (*la Fondation consacrée à la déesse Ninâ*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VII, p. 361-366); elles ont été combattues par Tiele (*Zeitschrift für Assyriologie*, t. X, p. 107-110) qui rejette le roi au quatrième ou cinquième poste, et par Winckler qui lui assigne le troisième ou le quatrième (*Altorientalische Forschungen*, p. 130-131, 138, 266-268; cf. Rogers, *Outlines of the History of Early Babylonia*, p. 64). Si séduisante que soit l'idée de Hilprecht, il sera difficile de l'accepter tant que les assyriologues qui ont vu la tablette originale (Pinches, *the Babylonian Kings of the second Period*, p. 196; Schrader, *die Keilinschriftliche Babylonische Königsliste*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin, 1887, t. XXXI; Bezold, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 317, note 1; Fr. Delitzsch, *Assyrische Miscellen*, dans les *Berichte* de l'Académie des Sciences de Leipzig, 1893, p. 186; Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, t. I, p. 60) s'accorderont à déclarer que le nom du premier roi commençait par le signe de Mardouk, mais non par celui de Nébo, qu'on devrait trouver là, si ce prince était vraiment notre Naboukodorosor.

4. Sur la race de chevaux en question, cf. ce que dit Boscawen, *the Horses of Namar*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. VI, p. 139-140.

5. Ces faits résultent des événements racontés dans la *Donation de Rittimardouk*, publiée dans H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. 55-57, traduite et commentée par Hilprecht, *Freibrief Nebukadnezar's I*, 1883, par Pinches Budge, *on an Edict of Nebuchadnezzar I, about B. C. 1150*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1883-1884, t. VI, p. 144-170, et par Peiser, *Inschriften Nabukadnezar's I*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e part., p. 164-171.

6. Tout cela semble bien résulter des faits indiqués dans la *Donation à Shamouâ et à Shamai*, publiée par Alden-Smith, *Assyrian Letters IV*, pl. VIII-IX, traduite et commentée par Meissner, *ein Freibrief Nebukadnezar's II*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 259-267, puis par Peiser, *Inschriften Nebukadnezar's I*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 1re part., p. 172-173. Meissner avait attribué ce document à Naboukodorosor II : Winckler l'a restitué à Naboukodorosor Ier (*aus einem Briefe an C. Bezold*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 403-404).

tenait loin du pays d'Accad », les princes ne pouvaient plus « saisir ses mains » à leur avènement, et ils régnaient sans investiture faute d'avoir accompli le rite exigé par la loi religieuse[1]. Naboukodorosor surgit « dans Babylone, — rugissant ainsi qu'un lion, ainsi que Rammân hurlant, — et ses nobles choisis comme des lions hurlaient avec lui. — A Mardouk, seigneur de Babylone, arriva sa prière : — « Combien de temps pour moi les sou- « pirs et les gémissements? — Combien de temps pour mon pays les pleurs « et le deuil? — Combien de temps pour mes contrées les cris de douleur « et les larmes? — Jusques à quand, seigneur de Babylone, aux régions « hostiles résideras-tu? — Apaise-toi en ton cœur et Babylone rends-la « joyeuse, — et vers l'Éshaggil que tu aimes tourne ta face. » Mardouk entendit la plainte de son serviteur : il lui répondit avec bonté et lui promit sa coopération[2]. Le Namar, uni à la Chaldée pendant des siècles, ne s'habituait pas à ses conquérants. La meilleure partie des terres y appartenait à une féodalité sémitique et cosséenne, dont les chefs consentaient le service militaire et des prestations au suzerain, mais se considéraient comme exempts de toute autre charge envers lui. Les rois de Suse refusèrent de respecter ses privilèges; ils la soumirent à la capitation, frappèrent ses domaines des impôts ordinaires, logèrent des garnisons dans ses villes ou dans ses châteaux, et l'obligèrent à nourrir à ses frais les troupes qui garantissaient son obéissance à leur volonté[3]. Plusieurs nobles quittèrent tout plutôt que de se plier à cette tyrannie, et se réfugièrent chez Naboukodorosor; d'autres entamèrent avec lui des négociations secrètes et s'engagèrent à l'appuyer s'il s'armait pour les délivrer[4]. Il eut foi en leur parole et il envahit le Namar sans déclaration préalable, au mois de Tammouz, en plein été, dans une saison où les Élamites ne pensaient pas qu'il pût seulement songer à entrer en campagne. La chaleur était intense, l'eau manquait et l'armée souffrit terriblement de la soif, pendant son raid de 170 kilomètres à travers une contrée brûlée. L'un des mécontents, Rittimardouk, sire de Bîtkarziabkou, l'avait rejointe avec ce qu'il avait ras-

1. Sur cette cérémonie, cf. ce qui est dit au t. II, p. 24, de cette *Histoire*. La *Donation à Shamouâ et à Shamai*, l. 11-12, nous apprend que Naboukodorosor « saisit les mains de Bel », dès qu'il eut reconquis la statue; cf. Winckler, *aus einem Briefe an C. Bezold*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 403-404, et t. II, p. 615, de cette *Histoire*.

2. A. Boissier, *Nebukadnezar Ier*, dans la *Revue Sémitique*, t. II, p. 76-78. La tablette *K 3426*, qui nous a conservé le texte de Boissier, est une copie exécutée au temps d'Assourbanabal.

3. Shamouâ et Shamaî « s'étaient enfuis de la sorte vers Kardouniash, devant le roi d'Élam » (*Donation à Shamouâ et à Shamai*, l. 1-6); il semble que Rittimardouk avait noué des négociations secrètes avec Naboukodorosor, bien que cela ne soit dit expressément en aucun endroit du texte.

4. *Donation à Rittimardouk*, col. I, l. 45-60, et col. II, l. 1-5, où sont énumérées les immunités concédées à la noblesse par les rois de Babylone qui avaient possédé le Namar; il fallait qu'elles eussent été supprimées par l'Élamite, puisque Naboukodorosor dut les rétablir.

semblé d'hommes, et tous ensemble ils atteignirent enfin l'Oulaï. Le souverain de l'Élam, pris au dépourvu, n'avait pas essayé de contrarier cette marche impétueuse, mais il avait rassemblé ses vassaux, et il attendait le choc sur les bords de la rivière, en avant de Suse. Dès que « le feu » du combat « se fut allumé entre les adversaires, la face du Soleil s'assombrit, la tempête éclata, l'ouragan fit rage et, dans cet ouragan de la mêlée, chacun des charriers n'aperçut plus son voisin ». Naboukodorosor, coupé des siens, allait être rendu ou tué, lorsque Rittimardouk se précipita à son secours et le tira d'affaire. Les Chaldéens finirent par avoir le dessus[1]. Les Élamites renoncèrent à leurs prétentions sur le Namar, et restituèrent les statues divines : Naboukodorosor « saisit aussitôt les mains de Bel » et légitima par là son élévation au trône[2]. Plusieurs expéditions dirigées contre les peuples de Louloumé et contre les Cosséens rétablirent sa suprématie dans les régions du nord-est, et une pointe poussée le long de l'Euphrate déblaya les voies de la Syrie[3]. Il récompensa généreusement ceux qui l'avaient accompagné dans son aventure d'Élam. Après avoir promulgué des règlements qui assurèrent la pureté de la race chevaline pour laquelle le Namar était célèbre[4], il réintégra dans leur apanage Shamouâ et Shamaî, son fils, héritiers d'une famille sacerdotale de la province, puis il leur concéda des domaines près d'Oupi, vers les embouchures du Tournat. Il confirma Rittimardouk dans la possession de tous ses biens, le réinvestit des franchises dont le roi d'Élam l'avait dépouillé. Désormais la seigneurie de Bitkarziabkou et les terres qui mouvaient d'elle ne durent plus ni la dîme des grains, des bœufs et des moutons, ni la fourniture des chevaux et des juments pour le fisc, ni le libre passage des troupes en temps de paix ; la juridiction royale s'arrêta aux limites du fief, et la juridiction seigneuriale resta seule en vigueur sur les hommes et sur les choses. Des préfets chaldéens commandèrent dans le Namar, à Khalmân[5], au pied du

1. *Donation de Rittimardouk*, col. I, l. 12-43. On considère le plus souvent comme symbolique la description de la bataille telle qu'elle est donnée dans ce document, et je l'ai prise en ce sens, pour ne pas m'écarter de la tradition courante. Si l'on se rappelle que le texte insiste sur la sécheresse et sur la durée de la saison, on est tenté de croire, avec Pinches et Budge (*On an Edict of Nebuchadnezzar I*, dans les *Proceedings*, 1883-1884, t. VII, p. 145), que les termes en doivent être pris au pied de la lettre. L'affaire, commencée au milieu de la poussière, se serait achevée au milieu d'un orage soudain et d'une pluie si drue que les combattants en furent aveuglés. Le roi se serait égaré dans ce désordre ; c'est alors qu'il aurait failli être pris et que Rittimardouk, survenant à l'improviste, l'aurait délivré des ennemis qui l'entouraient.

2. *Donation à Shamouâ et à Shamaî*, l. 7-14, et p. 613, note 1, de cette *Histoire*.

3. *Donation à Rittimardouk*, col. I, l. 9-10 ; cf., sur ce passage du texte chaldéen, les observations de Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 451-452.

4. Boscawen, *The Horses of Namar*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. VI, p. 139-140.

5. Le préfet chaldéen de Namar et celui de Khalmân sont mentionnés dans la *Donation à Rittimardouk*, col. I, l. 52, 55, et col. II, l. 10, 22-23, 28.

Zagros, et Naboukodorosor ne trouva plus debout devant lui que le roi d'Assour.

Le long règne d'Assourdân en Assyrie semble n'avoir été signalé par aucun événement d'importance, ni en bien ni en mal : s'il gagna plusieurs villes au sud-est sur les Babyloniens, il en perdit plusieurs autres au nord-ouest par le fait des Moushkou [1], et le dommage qu'il éprouva de ce côté balança sans contredit les avantages qu'il avait obtenus du côté opposé. Son fils Moutakkilnouskou vécut dans la paix d'Assour [2], mais son petit-fils Assourrîshishi fut un souverain puissant, le dompteur de vingt contrées, la terreur de tous les rebelles; il dispersa les bandes des Akhlamé et brisa leurs forces, puis Ninip, le champion des dieux, lui accorda d'écraser les Louloumé et les Gouti dans leurs vallées et sur leurs montagnes couvertes de forêts [3]. Il remonta ainsi jusqu'aux frontières de l'Élam [4], et ses empiétements sur des territoires auxquels Babylone prétendait suscitèrent contre lui l'animosité des Chaldéens; Naboukodorosor se mit en mesure de lui en disputer la propriété. Les premières rencontres ne furent point favorables aux Assyriens : ils se replièrent en désordre, mais le vainqueur s'attarda devant une de leurs forteresses, et, l'hiver venu sans qu'il l'eût forcée, il brûla ses machines, incendia son camp et rentra chez lui. L'année d'après, un mouvement rapide le porta jusque sous les murs d'Assour, puis Assourîshishî accourut à la rescousse, battit son adversaire à plates coutures [5], lui prit quarante chars et le ramena toujours fuyant au delà de la frontière. La guerre s'éteignit d'elle-même sans que nulle convention en marquât le terme : chacun gardait les positions traditionnelles et s'attribuait la

1. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 510, a montré, par un calcul très simple, qu'Assourdan devait être le roi sous lequel les Moushkou avaient opéré, dans le bassin du Tigre supérieur et du haut Balikh, l'invasion mentionnée aux *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. I, l. 62-69; cf. ce qui est dit à ce sujet, au t. II, p. 591, de cette *Histoire*. Les mêmes *Annales*, col. VII, l. 49-54, sont notre autorité pour affirmer qu'Assourdân demeura longtemps sur le trône, mais la durée exacte de son règne n'est pas connue.

2. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. VII, l. 45-48. On ne possède de Moutakkilnouskou lui-même qu'une seule inscription, où il déclare avoir bâti un palais dans la cité d'Assour (G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 142, 251).

3. *Inscription votive d'Assourrishishi*, l. 6-7; cf. H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 3, n° 6, et Schrader, *Inschrift Aschur-risch-ischi's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 12-13.

4. Smith avait découvert des fragments d'Annales publiés par la suite dans H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 4, nos 1-5, et qu'il attribua à Assourrîshishî (*Assyrian Discoveries*, p. 232); son opinion a été adoptée par Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 511-513; cf. *Assyriological Notes*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1893-1894, t. XVI, p. 211. Les plus longs racontent, comme nous le verrons plus tard, une campagne en Élam. Lotz les a rendus à Tiglatphalasar Ier (*die Inschriften Tiglathpilezers I*, p. 193-194), et la plupart des assyriologues font de même aujourd'hui (Winckler, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, t. I, p. 26-29; Meissner, *der Elamitische Feldzug Tiglatpileser's I*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 101-104).

5. *Histoire Synchronique, col. II, l. 1-13*, de la tablette principale; cf. Peiser-Winckler, *die sogenannte synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 198-199, et Sayce, *the Synchronous History of Assyria and Babylonia*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. IV, p. 30.

suprématie sur les tribus qui habitaient les bassins du Tournât et du Radanou. Les mêmes noms reparaissent de ligne en ligne, dans ces Annales mutilées, et les mêmes énumérations emphatiques de peuples humiliés ou punis pour leurs rébellions. Ninivites et Babyloniens, tous ces rois de la plaine piétinaient sur place depuis des siècles sans aboutir à aucun résultat décisif, et le récit détaillé de leurs campagnes serait aussi fastidieux à lire que celui des luttes avec les Latins ou les Sabins qui encombrent les pages initiales de l'histoire romaine. La postérité se désintéressa d'eux fort tôt, et, déçue par ce qu'Assour avait réalisé plus tard, à l'apogée de sa splendeur, elle imagina des antécédents grandioses à l'empire formidable des dernières dynasties. Elle raconta qu'à l'aube des temps, un chef nommé Ninos avait assujetti successivement la Babylonie, la Médie, l'Arménie, et toutes les provinces comprises entre l'Inde et la Méditerranée. Il se construisit sur les berges du Tigre une capitale en forme de parallélogramme, dont les côtés longs mesuraient cent cinquante stades et les plus courts quatre-vingt-dix; l'enceinte totale atteignait quatre cent quatre-vingts stades de pourtour. Outre les Assyriens qui constituaient la portion la plus importante de la population, il attira nombre d'étrangers dans sa Ninive, si bien qu'elle devint en quelques années la cité la plus florissante du monde entier. Une attaque des nations de l'Oxus interrompit les travaux : Ninos la refoula et reconduisit les barbares en Bactriane, puis il mit le siège devant Bactres, et il découvrit dans la tente d'un de ses généraux une femme d'origine mystérieuse, Sémiramis. On la disait fille d'un simple mortel et d'une déesse, la Derkétô d'Ascalon. Exposée sitôt après sa naissance, elle avait été recueillie par le berger Simas, puis Oannès, le gouverneur de la Syrie, l'avait aimée pour sa beauté. Ninos, émerveillé de la bravoure qu'elle déploya en plusieurs occasions, l'enleva, fit d'elle son épouse préférée, fut tué par elle : une fois reine, elle fonda Babylone sur un plan mieux entendu encore que celui de Ninive. Elle donna trois cent soixante stades de long à la muraille, la flanqua de deux cent cinquante grosses tours et attribua au chemin de ronde une largeur telle, que six chars y couraient de front. Elle endigua l'Euphrate, le borda de quais sur un parcours de cent soixante stades, réunit les deux rives par un pont : le temple de Bel se dressait au milieu de l'enceinte. Le gros œuvre s'achevait à peine que des désordres éclatèrent en Médie : elle les réprima et entreprit de visiter toutes les provinces, afin de prévenir des mouvements semblables par sa présence. Elle perçait les montagnes partout où elle allait, elle fendait et dépeçait les rochers, elle pratiquait



LA DÉESSE COLOMBE[1]

de larges routes, elle imposait son joug aux tribus insoumises, et elle élevait des tumulus pour tombeaux à ceux de ses satrapes qui succombaient sous les coups de l'ennemi. Elle bâtit Ecbatane en Médie, Semiramocarta en Arménie sur le lac de Van, Tarse en Cilicie, puis, arrivée aux confins de la Syrie, elle franchit l'isthme, conquit l'Égypte et l'Éthiopie. La renommée des richesses de l'Inde la rappela des rives du Nil à celles de l'Euphrate, mais là sa fortune l'abandonna : elle fut battue par le roi Stratobatès et rentra dans ses États pour n'en plus sortir. Elle avait érigé des stèles triomphales aux limites de la terre habitable, en pleine Scythie, non loin de l'Iaxarte, et Alexandre de Macédoine y lut longtemps après l'éloge qu'elle y avait gravé d'elle-même. « La nature, disait-elle, m'avait prêté le corps d'une femme, mais mes actes m'ont égalée aux plus grands des hommes. J'ai régi le domaine de Ninos qui touche vers l'est au fleuve Hinaman, vers le sud aux contrées de l'Encens et de la Myrrhe, vers le nord aux Saces et aux Sogdiens. Aucun Assyrien n'avait aperçu la mer avant moi : j'ai vu quatre Océans où personne n'avait abordé jamais, tant ils étaient éloignés. J'ai contraint les rivières à couler où je voulais, et je n'ai voulu qu'aux lieux où cela était utile : j'ai alors fécondé le sol stérile en l'irriguant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables, j'ai frayé des chaussées avec le fer à travers des rochers impraticables, j'ai ouvert à mes chariots des voies que les animaux sauvages n'avaient eux-mêmes jamais foulées. Et parmi ce labeur, j'ai trouvé du loisir encore pour mes plaisirs et pour mes amis. » Le jour où elle apprit que son fils Ninyas conspirait sa mort, elle lui céda la couronne afin de lui épargner un crime et elle se métamorphosa en colombe : à ce trait on reconnaît la déesse. Ninos et Sémiramis appartiennent au mythe, et leurs hauts faits doivent être relégués, comme ceux d'Ishtar et de Gilgamès, au rang des fables dont l'épopée babylonienne avait animé les temps antérieurs à l'histoire[2].

1. *Dessin de Boudier, d'après le croquis publié dans* LONGPÉRIER, *Œuvres*, t. I, p. 276, édit. SCHLUMBERGER, cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 584.

2. La légende de Ninos et de Sémiramis est racontée d'après DIODORE DE SICILE, II, 1-20, qui a reproduit souvent mot pour mot le récit de Ctésias (*Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, éd. MÜLLER-DIDOT, p. 12-33). Sur les rapports de Sémiramis avec la légende babylonienne, cf. l'ouvrage vieilli de FR. LENORMANT, *la Légende de Sémiramis*, 1872; il faudrait le compléter aujourd'hui par ce que nous savons des aventures d'Ishtar avec Gilgamès et avec d'autres héros chaldéens (cf. ce qui est dit à ce propos au t. I, p. 580-582, de cette *Histoire*).

La réalité fut, on le sait, moins brillante et moins démesurée que ce rêve de l'imagination populaire. On aurait tort pourtant de la dédaigner et de se rebuter à la monotonie des faits ou à l'insignifiance des personnages qu'elle met en scène. C'est à force de battre et de rebattre tous ses voisins sans se lasser un seul jour, que Rome forgea les armes dont elle conquit le monde; qui négligerait par ennui d'étudier ses débuts, risquerait de ne rien comprendre à la désinvolture avec laquelle la ville qui avait usé des siècles à réduire sa banlieue péniblement renversa ensuite tous les États riverains de la Méditerranée. Assour, par ses chicanes sans fin contre la Chaldée et contre les montagnards du Zagros, se préparait inconsciemment aux campagnes foudroyantes qui lui assujettirent l'une après l'autre les nations de l'Orient civilisé. Il ne parvint qu'au prix de fatigues inouïes à souder de façon solide les cantons qui le composaient, et à constituer de ses morceaux un territoire compact, assez étendu pour contenir une population nombreuse, assez fertile pour se suffire à lui seul et pour supporter plusieurs années sans fléchir les charges de la guerre, assez riche en hommes et en chevaux pour fournir les éléments d'une bonne armée sans trop appauvrir l'agriculture ou l'industrie. La race procédait du vieux fond sémitique, un peu brute encore et presque exempte de ces alliages multiples qui avaient altéré la pureté du sang à Babylone. Les monuments nous la montrent semblable, par bien des points, à celles qu'on rencontre aujourd'hui sur les collines du Sindjar ou dans les vallées à l'est de Mossoul[2], haute, droite, large d'épaules et de reins, ample de bras, plantée sur des jambes robustes et sur des pieds solides. Ils outrent peut-être la saillie des muscles sur les membres nus, mais l'exagération même du modelé prouve quelle était la vigueur du modèle : le type est plus pesant et plus rustique que celui des Égyptiens, il suppose plus de force et plus de résistance, partant une supériorité incontestable au jeu de la guerre. La tête est plutôt petite,



UN ASSYRIEN[1]

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le bas-relief peint qui est figuré dans* Layard, *Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 92.

2. Sur ces Chaldéens modernes et sur leur type actuel, cf. le témoignage d'un des premiers voyageurs qui les ait connus dans notre siècle, A. Rich, *Residence in Kurdistan*, t. I, p. 278.

le front bas, plat, le sourcil épais, l'œil grand coupé en amande sous des paupières lourdes, le nez aquilin renflé du bout, garni de narines bien évasées et d'un contour arrêté sèchement; la bouche est bordée de lèvres charnues, le menton est osseux, une barbe et une chevelure rudes, crêpelées, d'un ton noir, encadrent le visage et descendent en masses frisotantes sur la nuque et sur la poitrine. La physionomie présente rarement cette expression aimable ou souriante qu'on observe sur les statues de l'époque thébaine comme sur celles de l'empire memphite, et de fait l'Assyrien ne se piquait pas de douceur ou ne se sentait point pénétré d'affection pour le prochain, ainsi que l'Égyptien prétendait l'être; il se montrait obstiné, hautain, impitoyable aux autres et à lui-même, colère et batailleur autant que son cousin de Chaldée, mais moins turbulent que lui et plus capable de discipline stricte. Aussi bien, qu'il naquît de fellahs dans une cabane d'un village misérable ou de nobles au fond d'un palais, il naissait soldat, et son éducation entière tendait à développer en lui les qualités indispensables au soldat, la sobriété, la patience, l'énergie, l'obéissance aveugle : il était encadré dans une armée toujours en alerte, dont le chef était le dieu Assour, et sous Assour, le roi vicaire et fondé de pouvoirs du dieu. Sa vie d'ailleurs était enserrée dans le même réseau légal que celle du Babylonien, et la conduite régulière en exigeait les mêmes actes sur tablettes d'argile; la rédaction des contrats, les formalités du mariage ou de l'adoption, la condition des hommes libres ou celle des esclaves, les rites de la mort et des funérailles, ou restaient identiques à ce qu'ils avaient été au début dans les cités du Bas-Euphrate, ou ne s'en distinguaient encore que par des nuances peu importantes[1]. L'administration des villes et celle du royaume levaient les mêmes impôts, usaient des mêmes routines, employaient les mêmes magistrats et s'échelonnaient dans la même hiérarchie, sauf en un point : la première place après le roi y appartenait à un militaire, le *tartanou* qui veillait au recrutement des troupes et les commandait en temps de guerre, ou qui dirigeait l'état-major si le souverain daignait paraître sur le théâtre de l'action[2]. Les plus influents de ces fonctionnaires joignaient successivement à leurs qualités un titre de nature particulière, qui faisait d'eux, pour un an, le personnage le plus en vue du pays : ils devenaient *limmou*, et, pendant le temps qu'ils le demeuraient, on inscrivait leur nom sur toutes les pièces officielles.

1. Cf. sur tous ces points ce qui est dit au t. I, p. 748 sqq., de cette *Histoire*.

2. On a pu déterminer le rang que le *tartanou* détenait à la cour par la place qu'il occupe dans la série des *limmou* éponymes : il y figure régulièrement après le roi, ainsi qu'on l'a observé de longue date (G. Smith, *the Assyrian Eponym Canon*, p. 24-26; cf. Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 495-496).

Les Chaldéens avaient inventé de désigner les années de chaque règne par la mention d'un événement qu'elles avaient vu s'accomplir ; les Assyriens leur donnèrent le nom des *limmou*[1]. Le roi était *limmou* de droit l'année qui sui-



LA CHASSE AU LION[2].

vait celle de son avènement, puis le *tartan* après lui, puis les ministres et les gouverneurs des provinces ou des villes, dans un ordre à peu près constant pour la même époque. Les noms des *limmou*, consignés dans les archives et réunis en tables, comme plus tard ceux des archontes en Grèce ou des consuls romains, fournirent aux annalistes un cadre de chronologie rigide où tous les détails de l'histoire vinrent se classer avec certitude[3].

1. Sur la façon de nommer les années des rois chaldéens, cf. ce qui est dit au t. I, p. 730-731, de cette *Histoire*. Selon Delitzsch, le terme *limou*, *limmou*, désignerait (*Assyrisches Handwörterbuch*, p. 379, *s. v. l.*), au début, une période quelconque, puis plus spécialement l'année pendant laquelle le magistrat remplit sa charge ; selon la plupart des autres assyriologues, il s'appliquerait au magistrat lui-même en tant qu'archonte éponyme.

2. *Dessin de Boudier, d'après un des bas-reliefs conservés au British Museum*, cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 31.

3. La première liste des *limmou* fut découverte par H. Rawlinson (*the Athenæum*, 1862, p. 724, cf. OPPERT *les Inscriptions assyriennes des Sargonides et les Fastes de Ninive*, p. 4-7, 15-18). On trouvera les originaux cunéiformes dans H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. II, pl. 68-69, t. III, pl. 1, et dans FR. DELITZSCH, *Assyrische Lesestucke*, 2e éd., p. 87-94 ; la traduction de l'ensemble, tel qu'il était connu il y a vingt ans, a été donnée par G. SMITH, *the Assyrian Eponym Canon*, p. 29-71, et en dernier lieu par SCHRADER, *die Assyrische Eponymenliste*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 204-215, et t. III, 2e part., p. 142-147. Les parties conservées vont, sans interruption, de l'an 893 à l'an 666 av. J.-C. Pour les époques antérieures et postérieures à ces dates, on possède des noms épars et qu'on ne sait encore comment classer dans les listes : le plus ancien des *limmou* connus jusqu'à présent vivait sous Rammânnirâri Ier et s'appelait Moukhourilâni (PEISER, *die Steinplatteninschrift Rammân-nirâri's I*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 8-9). Le canon nous est arrivé en trois

Le roi ne se départait point du caractère sacerdotal dont les souverains de la Chaldée avaient été investis dès le début, mais le contact avec les Égyptiens avait modifié la conception qu'on se faisait de sa personne. On ne se contentait plus de voir en lui un homme supérieur aux autres hommes; on s'habituait à percevoir en lui quelque chose de la nature divine, et on l'identifiait parfois, non pas avec le maître suprême, Assour, que sa condition exaltait trop au-dessus de l'humanité, mais avec l'un des démiurges du second rang, Shamash, le Soleil, celui-là même dont les Pharaons prétendaient être la chair et l'image tangible ici-bas. On s'enhardissait donc à le qualifier de Soleil lorsqu'on s'adressait à lui, et il s'appelait ainsi lui-même dans ses propres inscriptions[2]. Jadis il avait été promu à la divinité après sa mort, il pouvait maintenant y aspirer de son vivant[3]. Les Chaldéens en agissaient de même, et l'autorité royale se trouvait rehaussée chez les uns ou chez les autres comme d'un reflet de l'omnipo-



LE LION PERCÉ D'UNE FLÈCHE[1].

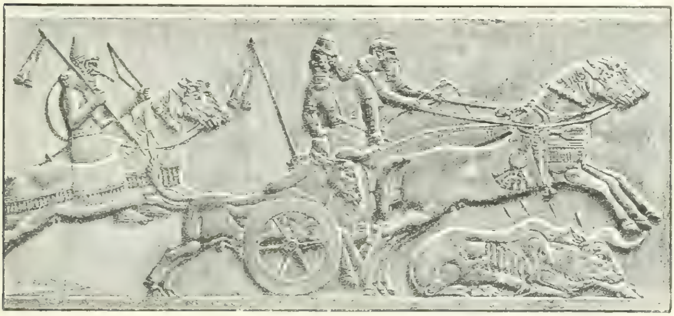
versions différentes. Dans la plus importante, les noms des éponymes sont inscrits à la file sans titres ni mentions d'événements; dans les autres, ils sont accompagnés des titres de chaque personnage et de l'indication des faits importants accomplis dans l'année.

1. *Dessin de Boudier, d'après un des bas-reliefs du British Museum*, et LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 10.

2. Naboukodorosor I de Babylone s'attribue à lui-même la qualification de *Shamash mati shou*, le « Soleil de son pays » (*Donation de Rittimardouk*, col. I, l. 5), et Hilprecht voit avec raison une influence égyptienne dans cette façon de s'exprimer (*the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, p. 42); plus tard, Assournazirabal, roi d'Assyrie, s'intitule, de manière analogue, *Shamshou kishshat nishi*, le « Soleil de l'ensemble des hommes » (*Annales*, col. I, l. 10; cf. PEISER, *Inschriften Aschur-násir-abal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 54-55). Tiele pense pourtant que ces expressions ne répondent pas à une idée d'incarnation réelle du dieu comme en Égypte, mais qu'elles peuvent n'être que des figures de rhétorique (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 492).

3. Sur l'apothéose des rois chaldéens après décès, cf. SCHEIL, *le Culte de Gudéa*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 64-74, où les preuves sont données du culte de Goudéa et de Doungi.

tence céleste. A cela près, l'existence des cours ne différait guère de ce qu'elle était auparavant : elle comportait à Ninive, non moins qu'à Babylone, des harems remplis de princesses étrangères emmenées en otage après une défaite ou librement obtenues de leurs parents, le commandement des troupes et les dangers du champ de bataille pendant la guerre, pendant la paix une profusion de cérémonies religieuses et de devoirs administratifs ou judiciaires qui lais-



[illegible][1]

saient peu de liberté au souverain assez consciencieux pour vouloir s'en acquitter[2]. Comme plaisir principal, la chasse aux animaux sauvages : la plupart des princes qui régnèrent sur Assour auraient pu se vanter, à meilleur escient qu'Aménôthès III, d'avoir tué les lions par centaines[3]. Ils marchaient contre les fauves comme en expédition, avec une petite armée de charriers et de piétons, et souvent ils demeuraient absents plusieurs jours, aussi longtemps que des affaires urgentes ne réclamaient point leur présence au palais. Ils levaient la bête à l'aide de gros chiens[4], et ils la poursuivaient par la plaine et par les vallons jusqu'à ce qu'ils la serrassent d'assez près pour la toucher de leurs flèches : si les blessures n'étaient pas graves et qu'elle revînt sur eux, ils l'achevaient avec la pique sans mettre pied à terre. Quelquefois pourtant, ils

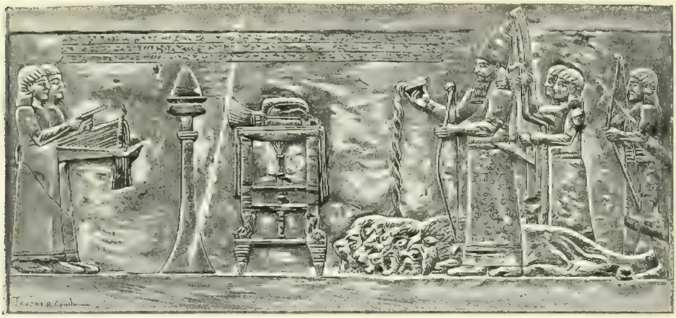
1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie du British Museum*, et Layard, *The Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 11.

2. Sur la vie [illegible] de cette *Histoire*.

3. Cf. ce qui est dit des chasses au lion d'Aménôthès III dans le t. II, p. [illegible] de cette *Histoire*. Les faits relatifs aux chasses des rois d'Assyrie ont été réunis dans G. Rawlinson, *The Five Great Monarchies*, 2d ed., t. I, p. [illegible].

4. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, pl. [illegible], où l'espèce des chiens est des mieux caractérisée, et Houghton, *On the Mammalia of the Assyrian Sculptures*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. V, p. 52-62.

l'allaient débûcher dans des endroits où les chevaux n'auraient pas pénétré aisément; c'était alors un duel corps à corps. Elle se dressait sur ses jambes de derrière, pour en finir avec son adversaire d'un travers de patte, mais elle retombait presque toujours, férue en plein cœur par la lance ou par le glaive[1]. Cette façon de procéder exigeait un sang-froid et une sûreté de main impertur-



LA LIBATION SUR LES LIONS, AU RETOUR DE LA CHASSE[2].

bables; aussi les Assyriens s'y préparaient dès l'adolescence, et ils n'affrontaient ce tête-à-tête intimidant qu'après un entraînement assez long. A voir les lions souvent et de si près, ils avaient fini par les connaître non moins bien que les Égyptiens, et leurs sculpteurs les représentaient avec un sens de la réalité et avec une virtuosité de ciseau, que les modernes ont égalés rarement. Mais, tandis qu'à Thèbes on se plaisait à figurer la bête au repos, en Assour on préférait la montrer aux allures et dans les attitudes diverses qu'elle développe pendant la lutte, rasée avant de bondir, détendue dans son élan et chargeant d'un saut, droite, les reins cambrés, les mâchoires béantes, les griffes au vent pour mordre ou pour souffleter l'ennemi, se cabrant sous la blessure ou se roulant à terre dans les affres de l'agonie. Une flèche a percé la tête du mâle, et, brisant l'os frontal au-dessus du sourcil gauche, la pointe en est ressortie obliquement à droite entre les dents; il s'enlève du contre-coup sur l'arrière-train, tordant l'échine et fouettant l'air, la tête renversée comme pour se débarrasser du trait qui le brûle. Cependant, non loin de lui, la femelle est

1. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 11, et PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, pl. 50, 50 bis, 51, 52 bis, 55, 57, 62; cf. HOUGHTON, *on the Mammalia of the Assyrian Sculptures*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. V, p. 322-326.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de* HOMMEL, *zwei Jagdinschriften Assurbani-*

couchée sur le dos, le corps raidi, le cou inerte, la bouche flasque, les jambes molles dans l'abandon de la mort[1]. L'urus, le *rimou*, était peut-être plus terrible que les félins par la furie irrésistible de son attaque. On évitait de le combattre à pied, sauf le cas de nécessité absolue : les robes flottantes que les princes et les gens de race noble ne quittaient jamais, même pour se livrer à des passe-temps aussi périlleux, ne s'accommodaient point aisément des voltes et des feintes indispensables à se garer du choc, et ceux qu'il aurait surpris descendus de leur char auraient risqué gros d'être encornés ou piétinés sans merci. On le poursuivait donc à toutes flèches, et l'on s'efforçait de le tenir à distance. S'il réussissait à gagner l'assaillant de vitesse, celui-ci essayait de l'empoigner par la corne au moment qu'il fonçait le front bas, et de lui plonger sa dague dans la nuque : lorsque la lame était bien dirigée, elle divisait la moelle épinière à la jonction du cou avec l'épaule, et le monstre s'affaissait en bloc, comme foudroyé[3]. C'était une victoire réelle dont il fallait remercier les dieux, et chaque journée se terminait par un sacrifice en l'honneur d'Assour et d'Ishtar, les maîtres de la mêlée. On rangeait le gibier, urus ou lions, sur une ligne devant l'autel, et le roi, escorté de ses chasse-mouches ou de ses porte-ombrelle, se plaçait à côté, l'arc dans la main gauche. Tandis que les musiciens entonnaient l'hymne d'actions de grâces en s'accompagnant sur la harpe, il saisissait la coupe pleine du vin sacramentel, il l'effleurait des lèvres, puis il la vidait en partie sur le front des victimes. Une mention détaillée dans les Annales, parfois une inscription ou un bas-relief, conservait à la postérité le souvenir de chaque exploit[4]. La chasse était encore un service



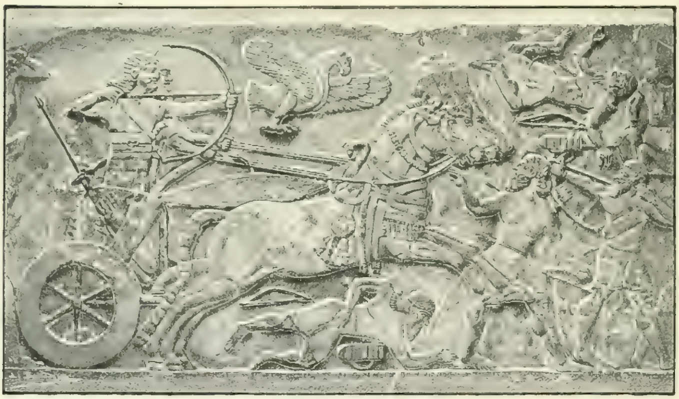
DEUX ARCHERS ASSYRIENS[2].

pals, cf. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, pl. 57. La libation sur l'urus est représentée de même dans LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 12.

1. Cf. la vignette qui représente un lion vomissant le sang, au t. I, p. 558, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Faucher-Gudin*, cf. la lettrine du chapitre VI au t. II, p. 469, de cette *Histoire*.
3. Cf., sur le *rimou*, ce qui a été dit plus haut, au t. I, p. 559-560, de cette *Histoire*.
4. *Annales de Téglatphalasar Ier*, col. VI, l. 55-84, où le roi énumère le nombre de ses victimes.

rendu aux populations rurales, et les rois la considéraient comme l'un des devoirs de leur office, au même titre que la guerre contre les nations voisines, condamnées par la volonté d'Assour à la défaite ou à la ruine.

L'armée chargée d'exécuter ces arrêts n'avait pas encore la cohésion ni l'effi-



UN CHAR DE GUERRE ASSYRIEN CHARGEANT L'ENNEMI[1].

cacité auxquelles elle atteignit par la suite; elle n'en était pas moins déjà l'une des plus redoutables qu'il y eût au monde, et les Égyptiens eux-mêmes, malgré l'expérience qu'ils avaient acquise de l'art militaire, n'en pouvaient amener aucune en ligne qui fût d'aussi fière mine que celle-là, ni surtout aussi solide. On ne sait comment elle se recrutait, mais le gros consistait en bandes indigènes auxquelles on adjoignait des auxiliaires étrangers par quantités variables selon les époques[2]. Un noyau permanent de troupes était caserné dans la capitale sous le tartan, dans les villes principales aux ordres des gouverneurs[3]. Les contingents qui venaient s'y encadrer, au premier bruit de guerre,

4 urus, 10 éléphants mâles, 120 lions tués à pied en combat corps à corps, 800 lions tués à coups de flèches du haut de son char; et *Obélisque brisé*, col. I, l. 1-12 (Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 54-57, 196-197); *Annales d'Assournazirabal*, dans Layard, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 43, l. 12-24, où le roi se vante d'avoir abattu 30 éléphants, 250 urus, 370 lions.

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Mansell, prise au British Museum.*

2. Tout ce qui a rapport aux choses de la guerre a été étudié en détail par G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2d ed., t. I, p. 406-484, et Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 501-503, Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 115-116, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 219-220. Nous ne possédons encore aucun bas-relief qui nous représente les armées de Tiglatphalasar Ier. Toute la description qui suit est empruntée aux monuments d'Assournazirabal et de Salmanasar II, contrôlés, autant que possible, par le témoignage des inscriptions de Tiglatphalasar; l'armement de l'infanterie et de la charrerie devait être très sensiblement le même aux deux époques.

3. Le fait résulte des récits consignés sur l'*Obélisque de Salmanasar*, par exemple, où le roi, après

étaient-ils levés parmi des miliciens à fief, comme aux bords du Nil, ou l'ensemble de la population devait-il le service personnel, avec le droit pour chaque homme de recevoir une paye journalière pendant le temps qu'il demeurait sous les drapeaux? Les nobles et les feudataires convoquaient leurs gens qu'ils commandaient eux-mêmes ou un de leurs officiers pour eux[1]. Tout ce monde était assoupli méthodiquement à la pratique du métier par des exercices analogues à ceux auxquels Pharaon soumettait les siens, mais plus rudes et mieux appropriés au faix sans cesse aggravé du fourniment. L'art du forgeron avait réalisé en effet des progrès tels, depuis le siècle de Thoutmosis III ou de Ramsès II, que l'armement des corps et la nature du matériel dont ils usaient s'en trouvaient tout changés; tandis que l'Égyptien de jadis courait au combat presque nu, sans défense qu'un bonnet rembourré, un bouclier léger et un tablier de cuir, l'Assyrien des âges nouveaux n'y marchait que bardé de métal[3]. Les piquiers et les archers dont l'infanterie de ligne se composait coiffaient un casque en cuivre ou en fer à timbre conique et flanqué de deux pièces articulées pour les oreilles; ils revêtaient un hoqueton de cuir recouvert de lames ou d'écailles imbriquées qui défendait le buste et la naissance des bras, un pagne piqué et matelassé qui tombait au jarret, des pantalons collants, des cothurnes à forte



UN PIQUIER[2].



HARNACHEMENT DES CHEVAUX[4].

avait convoqué ses chars et ses soldats à Kalakh, met à leur tête Daïnassou, le tartan, « le maître de ses troupes nombreuses » (l. 136-139, et l. 141-142, 175-176).

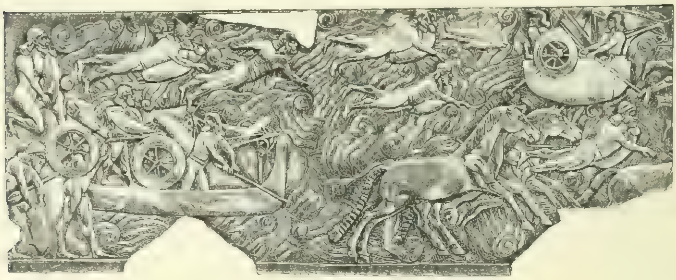
1. La convocation des fantassins et des chars est indiquée souvent au début de chaque campagne (*Obélisque de Salmanasar II*, l. 22-23, 141, 156-157). La *Donation de Bittimardouk* nous fait connaître un grand feudataire qui amène son contingent au roi de Chaldée (cf. t. II, p. 614-615, de cette *Histoire*), et ce qui se passait chez les Babyloniens avait lieu également en Assyrie. Parfois le roi avait besoin de tous ces contingents, et alors on disait qu'il « convoquait le pays » (*Obélisque de Salmanasar II*, l. 91). Les auxiliaires sont mentionnés, par exemple, dans les *Annales d'Assournazirabal, col. III, l. 58-77*, où le roi rallie tour à tour, sur son passage, les troupes de Bît-Bakhiani, d'Azalli, de Bît-Adini, de Gargamish, du Patinou.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, t. I, p. 438.

3. Pour l'armement des armées des Thoutmosis et des Ramsès, cf. ce qui est dit au t. II, p. 211-214, 218-220, de cette *Histoire*; pour celui des armées assyriennes, cf. l'étude très consciencieuse qu'en a faite G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2[d] éd., p. 428-462.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, t. I, p. 350.

semelle lacés sur le devant. Les piquiers avaient la lance de six pieds, le coutelas ou l'épée courte passée à la ceinture, un immense bouclier parfois rond et convexe, parfois cintré au sommet et coupé en carré par le bas; les archers ne s'embarrassaient point d'un écu, mais ils joignaient le poignard ou le casse-tête à l'arc ou au carquois. L'infanterie légère comportait également des piquiers et des archers, munis d'un casque à cimier courbe et d'une rondache en osier, puis des frondeurs et des massiers, ainsi que des hommes armés de la hache à deux tranchants. Les chars étaient plus lourds et plus



TRAVERSÉE D'UN FLEUVE EN BATEAU OU SUR DES OUTRES[1].

vastes que ceux de l'Egypte. Ils avaient des roues hautes, massives, pourvues de huit rais, et la caisse s'appuyait directement sur l'essieu; les panneaux en étaient pleins, quelquefois plaqués de métal repoussé ou ciselé, le plus souvent peints et décorés d'incrustations en or, en argent, en ivoire, en pierres de prix. Le joug, long et pesant, se terminait à la pointe par un ornement en bois ou en métal sculpté, fleur, rosace, mufle de lion, tête de cheval. Il s'implantait dans l'essieu sous le plancher, mais, comme il devait fatiguer beaucoup à la traction, on ne se contentait pas de l'y fixer par des lanières de cuir ainsi qu'en Égypte, on reliait l'extrémité à l'avant de la caisse par une traverse de bois, taillée en fuseau et habillée d'une étoffe brodée, qui le consolidait et l'empêchait de se détacher en pleine carrière. On y attelait deux chevaux, et on leur accouplait sur la droite un troisième qui pouvait suppléer l'un de ses camarades en cas d'accident ou de blessure. Les harnais étaient assez simples; on y ajoutait quelquefois un caparaçon en un feutre épais, dont les parties étaient fixées au moyen d'aiguillettes, et qui emboîtait le haut du crâne, le cou, le dos, la poitrine. Les chars étaient montés par

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 15-16.

deux hommes comme ceux des Égyptiens, ou par trois comme ceux des Khâti : un cocher qui dirige l'attelage sur la gauche, puis un gendarme et un écuyer qui abrite les autres sous son pavois; quelquefois un second écuyer assistait le premier et le char avait comme une garnison de quatre hommes.



CONSTRUCTION D'UN PONT POUR LE PASSAGE DE LA CHARRERIE[1]

L'équipement ressemblait à celui de l'infanterie : le jaque d'écailles, l'arc, la lance ou le javelot[2]. Cette petite troupe arborait un étendard autour duquel elle se ralliait pendant la lutte, une hampe de moyenne grandeur dressée en avant de la caisse entre le sergent d'armes et le cocher : on distingue à l'extrémité supérieure un disque étayé sur deux têtes de taureaux, ou frappé de deux taureaux complets et d'une figure en pied d'Assour décochant ses flèches[3]. Comme dans la plupart des Etats contemporains, la charrerie était l'arme noble par excellence, celle où les princes et les grands seigneurs aimaient à servir, et dont le poids décidait le plus souvent du gain des batailles : on lui assignait le poste d'honneur, et le roi ou le général en chef se réservait le droit d'en conduire les charges. Le nombre de ses unités commençait pourtant à diminuer[4]

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs des portes de bronze de Balawât.*

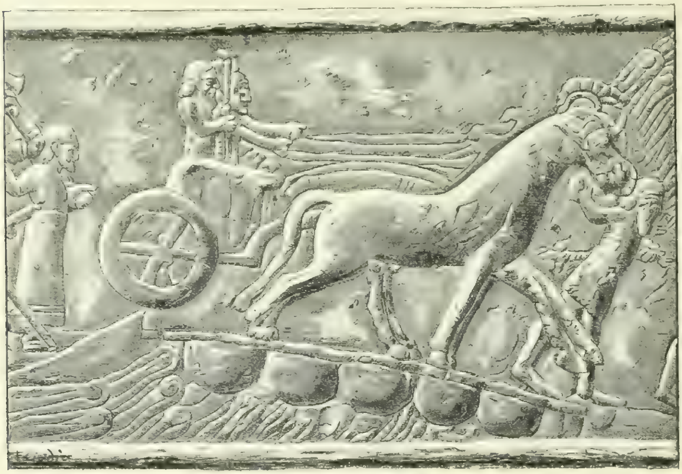
2. G. RAWLINSON, *The Five Great Monarchies*, 2nd éd., t. I, p. 406-422, où les détails de construction et d'armement du chariot sont rapportés et discutés en détail.

3. LAYARD, *The Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 14, 27, et le fleuron au titre du présent volume.

4. Une fois, par exemple, on voit Tiglatphalasar Ier se mettre en campagne dans une contrée montagneuse avec 30 chars seulement (*Annales*, col. II, l. 63-69).

et leur importance tactique à s'affaiblir; l'infanterie augmentait au contraire en quantité, et, maniée par ses chefs plus habilement qu'on n'avait fait jusqu'alors, elle tendait à devenir la reine des guerres assyriennes.

Elle paraît avoir été aussi mobile que l'égyptienne, malgré la pesanteur de ses harnois. Le théâtre sur lequel elle agissait présentait pourtant des



LE CHAR DU ROI TRAVERSE LE PONT[1]

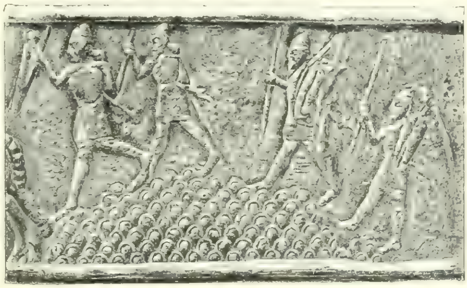
difficultés autrement sérieuses que celui sur lequel les Pharaons avaient accoutumé de manœuvrer. Ce n'étaient pas, comme en Syrie, des plaines fertiles et sans reliefs heurtés, sillonnées par des ouadys d'un débit faible ou presque nul pendant le meilleur de l'année, mais des marais, des déserts rocailleux et secs, des fleuves puissants, capricieux, capables d'entraver une opération plusieurs jours par leurs crues subites et de ruiner ainsi le succès d'une campagne[2], des torrents furieux et glacés, des montagnes revêches dont les cimes s'affilaient « aiguës comme des poignards » et dont les passes pouvaient être défendues contre une division entière par une poignée de gens résolus[3]. Des manches d'enfants perdus, archers, frondeurs, piquiers, éclai-

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs des portes de bronze de Balawât.*

2. Sennachérib est obligé d'interrompre sa marche contre l'Élam faute de pouvoir franchir les torrents grossis par la pluie (*Prisme de Taylor*, col. IV, l. 74-79); pareille mésaventure faillit arriver à Assourbanabal, sur les rives de l'Ididi (*Annales*, col. V, l. 95-103).

3. Les monarques assyriens s'étendent avec complaisance sur les difficultés de terrain qu'ils avaient à surmonter : cf., par exemple, ce que dit Tiglatphalasar Ier dans ses *Annales*, col. II, l. 6-10, 69-77, col. III, l. 11-29, 41-60, col. IV, l. 13-17, 53-70.

raient les devants, puis la grosse infanterie s'avançait par colonnes et les chars au milieu desquels le roi et sa maison marchaient; les bagages, le train, les prisonniers, traînaient à l'arrière avec leurs escortes[1]. Une rivière se présentait-elle sans gué ni pont d'aucune sorte, les fantassins se tiraient aisément d'affaire. Chacun d'eux était muni d'une outre de dimension convenable qu'il gonflait à la vigueur de ses poumons. Quand elle était en bon point, il liait l'orifice, et il s'abandonnait tel quel au fil de l'eau, la serrant dans ses bras; moitié flottant, moitié nageant, un régiment avait bientôt fait d'atteindre l'autre bord. La charrerie exigeait plus de précautions et un matériel moins primitif. Si le lit n'était pas trop large ni le courant trop furieux, on lui construisait une passerelle ou plutôt une digue provisoire avec de grosses pierres ou des manières de gabions bourrés d'argile, sur lesquelles on étalait un tablier de branchages et de terre, suffisant pour un seul char : les chevaux ne s'y aventuraient qu'au pas et conduits par la bride[3]. Lorsque l'autre rive était fort éloignée et le courant assez rageur pour qu'on se défiât de ce procédé sommaire, on essayait de se procurer des bateaux dans le voisinage; on y embarquait les chars et les hommes, et les chevaux suivaient à la nage, tenus en main par les écuyers ou attachés au bordage par leur longe[4]. S'il s'agissait de traverser une contrée montagneuse entrecoupée de ravins et de forêts, impraticable en temps ordinaire à une troupe nombreuse, la tâche incombait aux avant-gardes d'abattre avec la hache ce qu'il fallait d'arbres pour frayer un chemin, et au besoin de pratiquer à la pioche des sentes ou des ébauches d'escaliers analogues à celles qu'on voit dans le



L'INFANTERIE ASSYRIENNE TRAVERSANT LES MONTAGNES[2]

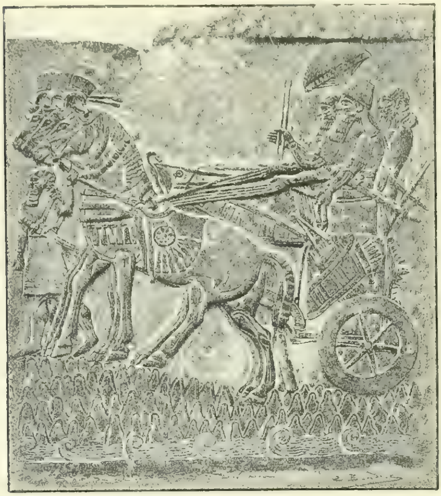
1. Assourbanabal raconte, par exemple, qu'il joignit à son escorte une tribu qui s'était rendue prisonnière (*Cylindre de Rassam*, col. VII, l. 77-81).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs des portes de bronze de Balawat.*

3. Les ponts volants, *titourrati*, sont mentionnés déjà du temps de Tiglatphalasar Ier (*Annales*, col. IV, l. 69-70, et Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 113); ceux qui sont représentés dans les deux vignettes des pages 629-630 appartiennent à l'époque de Salmanasar III.

4. C'est ainsi que Tiglatphalasar Ier franchit l'Euphrate pour aller attaquer Carchemis (*Annales*, col. V, l. 57-58).

Liban, sur la côte phénicienne[1]. Les bataillons défilaient en colonnes minces, parfois même soldat à soldat, le long de ces voies éphémères, l'œil au guet et le corps en alerte, dans l'appréhension perpétuelle d'un ennemi tapi sous les fourrés. Encore les piétons pouvaient-ils ne songer chacun qu'à soi et rendre autant de coups qu'ils en attrapaient ; les charriers, empêtrés de leurs véhicules et de leurs bêtes, avaient mauvais jeu se tirer d'aventure sains et saufs. Le cocher descendait et prenait la tête des chevaux, au moment même qu'on s'engageait sous le couvert, et l'écuyer puis le gendarme se hâtaient bientôt d'imiter son exemple afin de soulager l'attelage ou de pousser à la roue. Le roi persistait après que tout son monde avait démonté, par souci de sa dignité



LE ROI FRANCHIT LA MONTAGNE SUR SON CHAR[2].

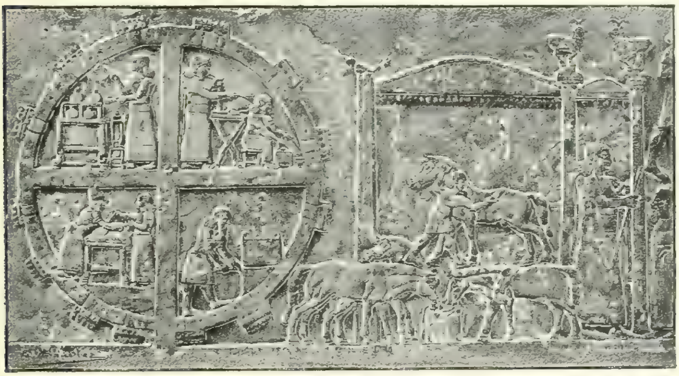
plutôt que par nonchalance, car, malgré l'attention infinie avec laquelle on guidait son attelage, les cahots le secouaient sans merci sur ce terrain raboteux ; il finissait souvent par en avoir assez, et l'on racontait alors, dans ses annales, qu'il avait escaladé les monts à pied comme un simple mortel[3]. On faisait halte chaque soir dans les villages pour vivre et loger aux dépens de l'habitant, ou l'on s'installait à défaut dans quelque site qu'on entourait à la hâte d'un mur en terre. Dès qu'on prévoyait un séjour un peu prolongé dans un endroit, on bâtissait une enceinte régulière, non point carrée ou rectan-

1. Cf. les *Échelles tyriennes* au t. II, p. 159, de cette *Histoire*. Tiglatphalasar Ier parle à plusieurs reprises, et non sans un orgueil réel, de ces chemins qu'il se traça avec des haches de bronze à travers les forêts et les montagnes (*Annales*, col. II, l. 7-10, col. IV, l. 66-67).

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Mansell, prise au British Museum.*

3. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. II, l. 69-77, col. III, l. 45-47, col. VI, l. 51-52. Le même fait se retrouve dans tous les récits d'expéditions, mais on lui attache plus d'importance à mesure qu'on approche des derniers temps de l'empire ninivite, et que les rois deviennent moins durs à la peine : Sennachérib le rapporte à plusieurs reprises, avec une certaine commisération pour les fatigues qu'il avait subies, mais avec une ferveur d'admiration réelle pour sa propre endurance (*Prisme de Taylor*, col. I, 66-69, col. III, l. 71-82).

gulaire comme celles où les Égyptiens s'enfermaient, mais ronde ou ovale[1]. Elle était en briques sèches et tourrelée ainsi qu'une cité d'antique origine, et de fait, plusieurs de ces camps retranchés survécurent à l'occasion qui les avait produits, et devinrent de petites villes fortes ou des châteaux, du haut desquels une garnison permanente surveillait le pays. L'intérieur était divisé en quartiers par deux voies principales qui s'intersectaient à angle droit.



UN CAMP ASSYRIEN[2].

Le logis royal semblait un véritable palais portatif, aux murs de feutre ou de toile bise, environné d'édifices plus légers pour les gens de la cour et pour les équipages; les piliers d'angle étaient plaqués et soutenaient des figures en métal de bouquetins ou d'autres animaux. Les tentes du vulgaire étaient coniques et s'appuyaient à l'intérieur sur un pieu branchu. On y trouvait le mobilier ordinaire d'une maison de paysan, lit et chevet, table à pieds de gazelle, tabourets, pliants; la vaisselle et les provisions s'accrochaient aux fourches du poteau. Les monuments, assez sobres d'habitude pour tout ce qui concerne les petits et les humbles, reproduisent pourtant avec une prédilection marquée les scènes les plus fréquentes de la vie au camp. Elles montrent le soldat préparant sa couche, broyant le grain ou nettoyant la carcasse d'un mouton qu'il vient d'égorger, décantant son vin : la marmite bout sous l'œil vigilant d'un camarade ou d'une femme, et, groupés par deux

1. L'ovale tourne presque au carré, sur les bas-reliefs des portes de bronze du palais de Salmanasar II, à Balawat, mais le carré a ses angles arrondis.

2. *Dessin de Boudier, d'après* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 30, et t. I, pl. 63, 77, et t. II, 24, 36, 50, où l'on voit d'ordinaire la scène du sacrifice devant les deux étendards royaux.

ou par trois, ceux qui ne sont pas de corvée boivent ou mangent en devisant. Des devins et des prêtres accompagnaient l'armée, mais sans emmener leurs idoles avec eux : les dieux n'avaient en guerre d'autres emblèmes que les deux enseignes royales, celle qui représentait Assour en maître des régions, campé sur un seul taureau et bandant son arc, et celle qui le figurait en roi d'Assyrie, debout sur les deux taureaux[1]. Un autel fumait



UNE VILLE FORTIFIÉE[2]

devant le char sur lequel elles étaient plantées; matin et soir le prince et les chefs y entassaient des offrandes et y récitaient des prières pour le salut de l'armée.

La tactique n'avait réalisé que des progrès médiocres depuis les Égyptiens[3]. Les généraux partaient de Ninive ou d'Assour à l'improviste, pour essayer de surprendre l'adversaire, et ils réussissaient souvent à pénétrer au cœur même de son pays avant qu'il eût mobilisé ou concentré ses forces : ils l'écrasaient en détail, dévastaient ses champs, saccageaient ses vergers, et, marchant toute une nuit[4], ils surgissaient devant l'une ou l'autre de ses villes de façon si soudaine que le temps lui manquait d'organiser la défense. La plupart de leurs campagnes n'étaient donc que des courses effrénées à travers

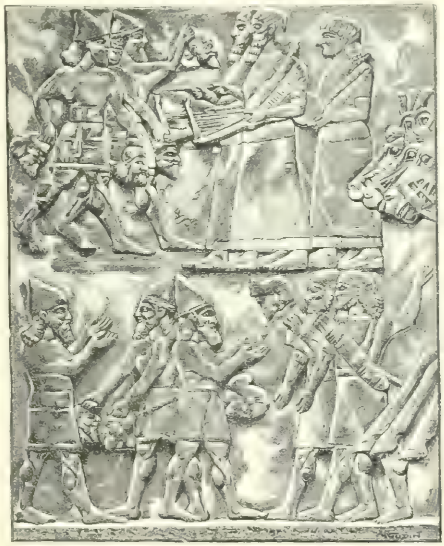
1. Il est assez vraisemblable que chacun de ces étendards répondait à l'une des dignités du souverain, le premier lui appartenant en tant qu'il était *shar kishshâti*, « roi des régions », l'autre l'accompagnait en tant qu'il était *shar Ashshour*, « roi d'Assyrie » (BILLERBECK-JEREMIAS, *der Untergang Ninevehs*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 167).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Mansell, prise au British Museum.* La population prisonnière sort de la ville avec le bétail sous la conduite des soldats assyriens; cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 639-640, de cette *Histoire*.

3. Sur la tactique égyptienne, cf. ce qui est dit au t. II, p. 220-228, de cette *Histoire*, pour l'époque de Thoutmosis III, aux p. 458-459 pour celle de Ramsès III.

4. Assournazirabal mentionne plusieurs marches de nuit qui le portèrent de la sorte au cœur du pays ennemi (*Annales*, col. II, l. 48-49, 53-55).

les plaines et par-dessus les montagnes, sans sièges en règle ni batailles rangées. Si pourtant l'ennemi affrontait le choc et qu'ils dussent l'aborder en ligne, les troupes légères ébauchaient l'action à coups de flèches ou de pierres, puis les chars et la grosse infanterie donnaient, front contre front : une réserve de vétérans attendait le moment propice autour du commandant, et, quand elle croyait l'avoir saisi, elle se ruait en masse dans la mêlée pour décider du succès à la vigueur de ses bras[1]. La poursuite ne s'égarait jamais très loin, car il fallait recueillir les dépouilles, achever les blessés, ramasser les trophées. Ceux des prisonniers que l'on jugeait utile ou politique d'épargner étaient parqués dans un coin sous la garde de quelques sentinelles. Les autres étaient condamnés à mesure qu'on



L'APPORT DES TÊTES APRÈS LA BATAILLE[2].

les amenait et leur exécution avait lieu sans délai : on les agenouillait, le dos au bourreau, le front penché, les mains appuyées sur une pierre plate ou sur un billot de bois, et on les assommait à la massue. Les scribes, debout devant leurs tentes, enregistraient les têtes coupées : chaque soldat apportait les siennes et les jetait au tas, puis il dictait son nom, indiquait sa compagnie, et se retirait, égayé par l'espoir d'une récompense proportionnée au nombre de ses

1. Cf. plus haut, t. II, p. 614-615, de cette *Histoire*, le récit de la bataille où Nabouchodorosor Ier vainquit les Élamites. Téglatphalasar Ier mentionne une bataille rangée contre des Mouskhou au nombre de 20000 (*Annales*, col. I, l. 62-82) et une autre contre Kilitéshoub, roi de Koummoukh (col. II, l. 16-28), dans sa première campagne. Dans une des campagnes suivantes, il vainquit les gens de Saraoush (col. III, l. 80-84) et ceux de Mourattash (col. III, l. 102-103), puis 6000 Sougi (col. IV, l. 9-21) ; plus tard, il défit vingt-trois rois du Naïri coalisés et leur prit 120 chars (col. IV, l. 71-96) et 20000 gens de Koumanou (col. V, l. 86-96). Les autres guerres sont plutôt des raids, au cours desquels il ne rencontra que des partis incapables de lui tenir tête.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LAYARD, *The Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 22, et t. II, pl. 19, 29, 37, 45. On trouvera au t. II, p. 227, de cette *Histoire*, la vignette qui représente la scène correspondante en Égypte, l'apport des phallus et des mains coupés aux cadavres ennemis, d'après un des bas-reliefs consacrés aux victoires de Ramsès III à Médinet-Habou.

victimes[1]. Quand le prince se trouvait avec l'armée, il présidait lui-même à la réception, et il distribuait les primes allouées aux plus braves; absent, il exigeait qu'on lui envoyât les têtes des chefs pour les exposer à la vue du peuple aux portes de sa capitale. Les sièges étaient des entreprises ardues et



LE ROI FAIT LE COUP DE FLÈCHE CONTRE UNE VILLE ASSIÉGÉE[3].

de longue haleine. Lorsque les villes s'élevaient en plaine, le site en était d'ordinaire choisi de telle sorte que des canaux ou des bras de rivière en couvraient deux ou trois côtés : un seul front restait sans défenses naturelles, qu'on s'ingéniait à protéger au moyen d'enceintes doubles ou triples[2]. L'aspect en était assez semblable à celui des cités syriennes, murs pleins à la base, hauts de 10 à 12 mètres environ pour défier l'escalade, tours espacées à portée de flèche et d'où les archers inquiétaient efficacement les approches conduites contre un point intermédiaire de la courtine, hourdis qu'on sortait au début des hostilités, portes massives doublées de peaux vertes et de métal de façon à braver le feu et la hache[4]. Ces places si bien cuirassées succombaient parfois presque sans résistance; les habitants, descendus en rase campagne, afin de disputer leurs récoltes aux Assyriens, se débandaient, et, tandis qu'ils se réfugiaient en désordre derrière leurs remparts, les vainqueurs y pénétraient pêle-mêle avec eux[5]. Faute d'un hasard bienheureux, on essayait d'abord de brusquer les choses et

1. Les détails de la réception des têtes ne nous sont connus que par des représentations d'époque postérieure; l'une d'elles est reproduite dans la vignette de la page 635. Les allusions répandues dans les *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. I, l. 81-82, col. VI, l. 4-6, montre que l'usage était en pleine vigueur sous les premiers conquérants assyriens.

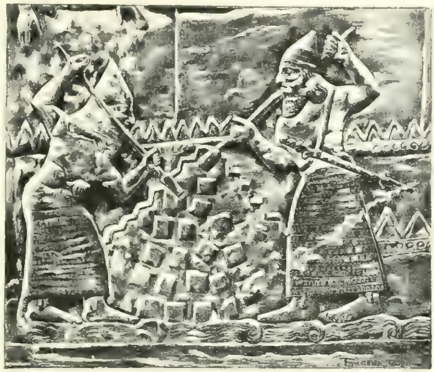
2. La ville de Téla avait trois enceintes (*Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 113-114), celle de Shingisha quatre (*Id.*, col. II, l. 98-99), celle de Pitoura en avait deux (*Id.*, col. II, l. 104-105).

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 17; des scènes d'assaut sont figurées dans le même ouvrage, au t. I, pl. 29, 63, 68, et t. II, pl. 31.

4. Sur le système de fortification des villes du Tigre et de l'Euphrate, cf. M. DIEULAFOY, *l'Acropole de Suse*, p. 140 sqq., 171 sqq., et BILLERBECK-JEREMIAS, *der Untergang Nineveh's*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 153-166.

5. Ainsi la ville de Marouttash dans les *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. III, l. 102-105.

d'intimider la garnison par un assaut sommaire qui la décidât à déposer les armes[1]. Les archers et les frondeurs s'avançaient par paires à la distance réglementaire, l'un tirant posément, l'autre abritant son camarade derrière un pavois recourbé du sommet. Le roi lui-même ne dédaignait pas d'abandonner son char et d'aller faire le coup de flèche au premier rang. Tandis qu'il liait ainsi partie avec l'adversaire, quelques hommes résolus se précipitaient sur l'huis et travaillaient à le défoncer ou à l'enflammer avec des torches; d'autres s'affublaient d'un casque épais et d'une cotte matelassée qui les rendaient presque invulnérables aux traits ou aux galets de fronde, ou bien ils fabriquaient des mantelets semblables aux pavois des archers, et, les accotant au parement, ils minaient le pied du mur avec des leviers ou avec des pics; d'autres, enfin, se jetaient dans les faubourgs, et, passant jusqu'aux maisons les plus voisines de l'enceinte, s'efforçaient de se hisser du toit sur la courtine. Si aucun de ces moyens ne réussissait, et que le temps ne pressât point, on se résignait à agir selon les formes, et le blocus commençait par la désolation méthodique de la banlieue : on incendiait les villages épars par la plaine, on arrachait les vignes, on abattait les arbres de toute espèce. Les Assyriens menaient leurs guerres avec une rigueur que les mœurs égyptiennes n'avaient jamais tolérée. Leurs rois ne se contentaient pas, comme les Pharaons, d'emprisonner ou d'envoyer à la mort les fauteurs principaux d'une révolte, mais leur colère s'appesantissait sur le peuple entier. Tant qu'une ville résistait encore, ceux de ses habitants qu'on saisissait les armes à la main subissaient les supplices les plus cruels, on les hachait en morceaux, ou bien on les empalait vivants par le creux de



LES SAPEURS ASSYRIENS[2].

1. Assournazirabal brusqua ainsi en deux jours la ville de Pitoura, qui pourtant possédait deux enceintes très fortes (*Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 104-107).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 19; pour d'autres scènes de sape, cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 20, 29, 66, et t. II, pl. 43.

l'estomac, puis on plantait les pieux en terre, sur le front de bandière, afin que les assiégés ne perdissent aucun des détails de l'agonie : si peu que la lutte se prolongeât, les pals finissaient par former comme une haie sanglante entre les deux armées[1]. Ce spectacle lamentable avait du moins pour effet d'énerver les courages et d'accélérer le dénouement : la place rendue, on la rasait parfois[2] et l'on semait du sel sur les décombres[3], puis on procédait au



UNE VILLE PRISE A L'ESCALADE[4]

massacre des survivants ou à leur déportation en masse[5]. Faisait-on grâce de la vie et de l'exil au gros de la population, les nobles et les riches payaient pour ceux à qui l'on avait pardonné : on les précipitait du haut des tours, on leur coupait le nez et les oreilles, on leur tranchait les mains et les pieds, on les brûlait à petit feu avec leurs enfants, on les écorchait vifs, on les décapitait, on amoncelait leurs têtes en colonne. Et les souverains ne se montraient pas peu fiers de l'ingéniosité avec laquelle ils variaient les manifestations de leur vengeance : ils insistaient très complaisamment sur le récit de leurs cruautés. « Je construisis un pilier à la porte de la cité, disait l'un d'eux, puis j'enlevai la peau de tous les notables et j'en recouvris le

1. Voir pour ces lignes d'ennemis empalés les représentations de sièges dans l'ouvrage de LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 21.

2. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. II, l. 34-35, col. III, l. 87-89, col. IV, l. 2-4, col. V, l. 2-4, 95-99, col. VI, l. 27-30.

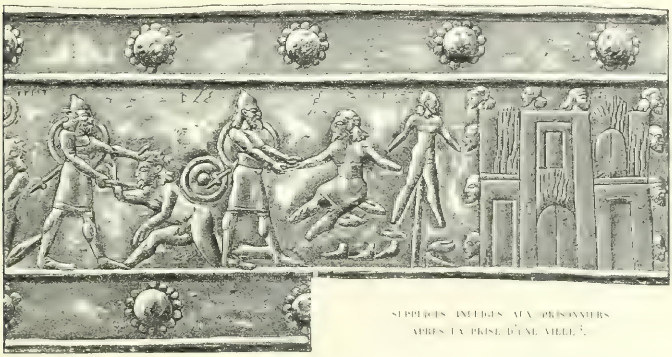
3. C'est du moins ce qui semble résulter d'un passage des *Annales de Tiglathphalazar Ier*, col. VI, l. 13-14, où Peiser voit dans l'idéogramme *Zipa*, non sans hésitation, le nom du sel gemme.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs de la porte de bronze de Balawât*. Les deux soldats qui représentent l'armée des Assyriens portent leur pavois devant eux ; les flammes jaillissent par-dessus la ligne des remparts et montrent que les vainqueurs ont brûlé la ville.

5. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. III, l. 62-68, 84-86, col. IV, l. 2-3, col. V, l. 1-2, 59-63.

pilier; j'accrochai des cadavres au pilier même, j'en empalai d'autres sur le sommet du pilier, je rangeai les derniers sur des pals autour du pilier[1]. »

Deux ou trois exécutions de ce genre suffisaient le plus souvent pour démoraliser l'ennemi. Les débris du peuple accouraient : terrifiés devant la majesté d'Assour et comme aveuglés par l'éclat de sa face, ils s'affaissaient aux genoux du vainqueur et lui embrassaient les pieds[2]. La paix qu'ils ache-



SUPPLICES INFLIGÉS AUX PRISONNIERS APRÈS LA PRISE D'UNE VILLE[3].

taient au prix de leur liberté ne leur laissait guère que la vie sauve et ceux de leurs biens qu'on ne pouvait détacher du sol. Les scribes fondaient alors sur la proie que les soldats avaient forcée et ils dressaient l'inventaire détaillé des personnes et des choses : tout ce qui valait la peine d'être emmené ou charrié était enregistré sur-le-champ et prenait le chemin de l'Assyrie. Le trésor du prince partait le premier, son argent, son or, le cuivre et le plomb qu'il renfermait, les chaudrons, les plats et les coupes d'airain, les femmes du palais, les filles, le mobilier et les étoffes, les chevaux et les chars, les serviteurs et les servantes[4]. Les dieux perdaient leur fortune comme les rois, et les

1. *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 89-91, et Peiser, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 66-67; on relève d'autres exemples de cruautés analogues dans les mêmes *Annales*, col. II, l. 107-111, col. III, l. 107-109, 111-113, etc. Les inscriptions de Tiglatphalasar I[er] mentionnent peu de ces exécutions en masse, et ne font que rarement allusion à la mise en scène barbare qui les accompagnait; le conquérant parle pourtant des monceaux de têtes qu'il accumula près des villes de Koummoukh (*Annales*, col. I, l. 81-82).

2. Ce sont les expressions mêmes des textes assyriens : « La terreur de ma force les culbuta, ils craignirent le combat et ils embrassèrent mes pieds » (*Annales de Tiglatphalasar I*[er], col. III, l. 4-6), ou « l'éclat d'Assour, mon seigneur, les renversa » (*Id.*, col. IX, l. 73-74). Cette dernière image s'explique par la présence au-dessus du roi de la figure ailée d'Assour qui dirige la bataille; cf. le sujet reproduit en tête du sommaire au t. II, p. 567, de cette *Histoire*.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs des portes de bronze de Balawât*. La ville est en flammes sur la droite, et les murs portent chacun deux rangées de têtes superposées.

4. *Annales de Tiglatphalasar I*[er], col. II, l. 25-33, 44-53, col. III, l. 106, col. IV, l. 6; *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 83-88, col. II, l. 66-68, 119-125, col. III, l. 21-23, 72-76, etc.

petites gens n'étaient pas mieux traités. On incorporait l'élite des guerriers aux régiments assyriens, et elle y comblait les vides que la guerre avait creusés dans les rangs[1]; les paysans et les habitants des villes étaient vendus comme esclaves, ou ils s'en allaient avec leurs familles cultiver le domaine du roi dans un village d'Assyrie[2]. Les monuments nous montrent souvent l'exode de ces malheureux. Ils cheminaient sous la surveillance de deux ou trois fantassins, les hommes chargés d'un sac à provisions qui ne les gênait guère, les femmes portant leurs enfants sur le bras ou sur l'épaule; des troupeaux de vaches, de chèvres et de moutons les accompagnaient, et des chariots attelés de mulets ou de bœufs traînaient leur bagage. La foule des non-combattants s'écoulait en colonnes irrégulières, sans entraves ni chaînes; les anciens soldats et les adolescents en état de faire campagne étaient liés d'ordinaire, et on leur emboîtait parfois le cou dans un carcan de bois. Beaucoup périssaient en route, de misère ou de fatigue; arrivés au terme de leur voyage, les survivants recevaient une maison ou un lopin de terre, et leurs descendants s'amalgamaient à la masse des indigènes. On les remplaçait dans leurs villes par des Assyriens de race, et ces colonies étaient de grande utilité aux souverains pour maintenir dans l'obéissance les pays soumis récemment[4]. La condition de ceux-ci ressemblait beaucoup à celle des anciens vassaux de l'Égypte en Phénicie ou dans la Syrie méridionale. On leur laissait leurs rites nationaux, leurs constitutions,



UN CONVOI DE PRISONNIERS ET DE BESTIAUX APRÈS LA PRISE D'UNE VILLE[3].

1. Tiglatphalasar Ier incorpora de la sorte les 120 chars des Kashki et des Ouroumi dans la charrerie assyrienne (*Annales*, col. III, l. 7-9).

2. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. I, l. 84-88 (où le nombre des déportés est évalué à 6000), col. III, l. 7-10.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 35; cf. la représentation d'autres convois de prisonniers dans le même ouvrage de Layard, t. I, pl. 58, 60, 74, et t. II, pl. 26, 29, 30, 31, 34, 37, 42.

4. Cf. ce qui est dit de ces colonies d'Assyriens au t. II, p. 608-609, 666-668, de cette *Histoire*

leurs rois[1] : même lorsque l'un de ceux-ci avait été empalé ou décapité après une rébellion, on ne lui donnait point pour successeur un personnage étranger à la famille, mais on choisissait parmi ses fils ou parmi ses parents celui que l'âge ou le degré d'affinité appelait à régner, et on l'intronisait sur les débris fumants encore. Il devait humilier ses dieux devant Assour, payer un tribut annuel[2], prêter aide et secours aux commandants des garnisons



CONVOI DE PRISONNIERS OÙ LES UNS SONT LIÉS ET D'AUTRES ONT LE CARCAN AU COU[3].

voisines, joindre son armée aux troupes royales en cas de besoin[4], consigner ses fils ou ses frères en otage[5], livrer ses filles et ses sœurs, les filles et les sœurs de ses nobles, pour le service domestique ou pour le lit du vainqueur[6]. Il se résignait le plus souvent à son sort pendant les temps qui suivaient la défaite ; ne lui fallait-il pas rassembler et réorganiser ses sujets, les replacer dans leurs cités, rebâtir les murailles, replanter les vergers, remettre les champs en culture? Quelques années de paix et de tranquillité relative, durant lesquelles il ne songeait qu'à se faire oublier, ramenaient la prospérité

1. Cf. ce qui est dit de la condition des rois ou des peuples soumis aux Pharaons, au t. II, p. 271 sqq., de cette *Histoire*. Pour les rois et pour les peuples que les Assyriens recevaient à merci sous l'obligation du tribut, voir les *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. II, l. 53-55, 89-99, col. III, l. 76, 89-91, col. IV, l. 27-31, col. V, l. 8-21, 26-29, 37-41, 78-81.

2. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. II, l. 83-84, 90-96, col. III, l. 76, 92-95, col. IV, l. 29-31, col. V, l. 19-20, 39-41, 80-81.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs des portes de bronze de Balawât.*

4. *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 69, 77.

5. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. II, l. 47-48, col. V, l. 17-18, *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 100-101, col. II, l. 11-12.

6. *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 124-125, col. III, l. 76.

sur son territoire; les familles se multipliaient avec une rapidité prodigieuse, et des générations nouvelles surgissaient sous les anciennes, qui, n'ayant rien vu des désastres d'autrefois, n'aspiraient qu'à recouvrer leur indépendance. D'ailleurs la défaite n'était pas toujours aussi sanglante, ni la désolation aussi terrible que nous sommes tentés de le penser au témoignage des inscriptions. Les souverains de Ninive racontaient volontiers qu'un pays était perdu et ses tribus anéanties, quand ils y avaient séjourné dix ou quinze jours, brûlé une demi-douzaine de bourgs fortifiés, ramassé deux ou trois mille prisonniers[1]. Si nous en croyions aveuglément tout ce qu'ils disent de leurs exploits au Naîri ou dans le Taurus, il faudrait nous persuader qu'en moins d'un demi-siècle les bassins du Haut-Tigre et de l'Euphrate moyen s'étaient transformés presque en désert : chaque fois pourtant qu'un de leurs récits nous y conduit, nous y trouvons quantité de cités grouillantes et d'États vigoureux, dont les généraux taillent rude besogne aux envahisseurs. C'est qu'en fait, la plupart de leurs expéditions n'étaient que des razzias passagères. L'ennemi, déconcerté par un assaut soudain, se réfugiait dans les bois ou sur les montagnes, avec ses dieux qu'il préservait ainsi de la captivité et avec une portion de ses trésors ou de ses bestiaux[2]; l'orage calmé, il redescendait en plaine et il y reprenait ses travaux habituels. Les victoires des Assyriens produisaient rarement les conséquences décisives qu'on prétend : elles laissaient presque toujours assez de forces aux vaincus pour qu'ils pussent recommencer la lutte dans un délai très bref, et la suprématie qu'elles valaient aux souverains était des plus précaires. Une sédition l'ébranlait, une défaite risquait de la ruiner entièrement et de restreindre l'empire aux limites de l'Assyrie propre.

Toukoultiabalésharra, que nous nommons Tiglatphalasar[3], est le premier de ces grands batailleurs dont la figure se dessine à nos yeux avec la netteté de la vie. Il chasse le lion et les bêtes sauvages dans l'intervalle de deux escarmouches, il comble ses dieux de bienfaits et il leur dédie des temples avec le butin de l'étranger, mais la paix n'est pour lui qu'un intermède.

1. Ainsi Tiglatphalasar I[er] conquiert le Koummoukh entier dans la première année de son règne, brûle, détruit, dépeuple les villes et massacre « le reste du Koummoukh » qui s'était réfugié dans les montagnes (*Annales*, col. I, l. 89, col. II, l. 16, 56-58), après quoi, dans sa seconde campagne, il pille de nouveau les campagnes, brûle, détruit, dépeuple les villes et massacre encore une fois le reste de leurs gens, qui s'était réfugié dans les montagnes (*Annales*, col. III, l. 11-35). Il affirme les mêmes choses de la plupart des pays ou des peuples qu'il vainquit, mais on les voit reparaître dans la lice, plus tenaces que jamais, pendant les années qui suivent leur destruction prétendue.

2. *Annales de Tiglatphalasar I[er]*, col. II, l. 39-42, col. III, l. 16-25, 72-75.

3. Tiglatphalasar est une des transcriptions que les Septante ont donnée de la version hébraïque du nom : il signifie : « L'enfant d'Ésharra est mon appui », et par « l'enfant d'Ésharra » les Assyriens entendaient l'enfant de Ninib, comme les Chaldéens (Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 1-3).

Il dirige toutes les expéditions en personne, sans souci de la fatigue ni du danger, et, mal délassé encore d'une campagne laborieuse, il prépare le plan d'une campagne nouvelle pour l'année qui s'annonce : il ne règne que pour la guerre[1]. Son père Assourîshishî lui avait légué, avec un royaume prospère, une armée solide, qu'il utilisa sans retard. Depuis cinquante ans que les Moushkou, débouchant des gorges du Taurus, avaient envahi l'Alzi et le Pouroukouzzi[2], non seulement les contrées qui bordent la rive gauche de l'Euphrate n'existaient plus pour l'Assyrie, mais le Koummoukh entier s'était soustrait à son allégeance et ne lui payait plus de redevances. Tiglatphalasar quitta Assour quelques semaines après son avènement, traversa rapidement la Mésopotamie orientale par la voie ordinaire de Singar et de Nisib, gravit vers Mardîn la chaîne du Kashiari et fondit au cœur même du Koummoukh, où vingt mille Moushkou l'attendaient de pied ferme sous le commandement de cinq rois. Il les culbuta du premier choc, et les poursuivit chaudement par monts et par vaux, pillant les champs, accumulant les têtes des prisonniers autour des villes comme des murs de circonvallation : les survivants déposèrent enfin les armes au nombre de six mille et furent expédiés en Assyrie[3]. Cependant les contingents du Koummoukh avaient été séparés des Moushkou dans la déroute; ils avaient cherché un refuge par delà l'Euphrate, auprès de la forteresse de Shirisha, et ils s'y imaginaient au sûr derrière un rideau de forêts et de hauteurs. Le roi se fraya un chemin à coups de hache pour ses fantassins et pour ses chars, força la place en se jouant, massacra les défenseurs, puis il se retourna contre les gens de Kourkhi[4] qui arrivaient à la res-

1. Nous possédons deux documents différents pour l'étude du règne de Tiglatphalasar : 1° Les Annales des cinq premières années, conservées en quatre exemplaires et publiées dans Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 9-16, puis dans Winckler, *Sammlung von Keilschrifttexten*, I, p. 1-25, traduites en 1857 par quatre assyriologues, sous le titre *Inscription of Tiglath Pileser I, King of Assyria, B. C. 1150, as translated by Sir H. Rawlinson, Fox Talbot, Dr Hincks and Dr Oppert*, puis en 1865 par le seul Oppert, *Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie, d'après les monuments*, p. 44-59, transcrite, traduite et commentée par Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 12-188, enfin transcrite et traduite par Winckler, *Inschriften Tiglath Pileser's I*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 14-47. 2° Les Annales des dix premières années, attribuées d'abord à Assourîshishî (cf. t. II, p. 616, note 4, de cette *Histoire*), publiées par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 5, nos 1-5, puis par Winckler, *Sammlung von Keilschrifttexten*, I, p. 26-27, analysées par Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 193-194, et plus complètement par Meissner, *der Elamitische Feldzug Tiglathpileser's I*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 101-104.

2. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, t. II, p. 591, 616, de cette *Histoire*.

3. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. I, l. 62-88; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 16-19. Le roi, partant d'Assour, a suivi nécessairement la route Sindjar-Nisib-Mardîn-Diarbékir, qui, appropriée plus tard par les Romains, est encore en usage aujourd'hui. Comme il ne poussa pas, cette année-là, jusqu'aux cantons d'Alzi et de Pouroukouzzi, il dut s'arrêter au débouché des montagnes, et battre les alliés dans la plaine du Kourou-tchaï, en avant de Diarbékir, à proximité du Tigre.

4. Le pays de Kourkhi paraît avoir couvert, dès cette époque, les cantons situés du Sebbénéh-Sou aux monts Djoudî, soit une partie de la Sophène, de l'Anzanène et de la Gordyène des auteurs classiques (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 145-147, note, 188-189); pour la lecture Kourti de ce nom, cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 522, note 3, 524.

cousse et les noya dans la Nâmi : les flots roulèrent leurs cadavres jusqu'au Tigre. Le prince Kilitéshoub, fils de Kalitéshoub-Saroupi[1], avait été fait prisonnier durant l'action : Tiglatphalasar l'envoya rejoindre les Moushkou en captivité, lui, ses femmes, ses enfants, son trésor, ses dieux[2], puis il revint sur ses pas, passa sur la rive droite du Tigre et s'attaqua au château d'Ourrakhinas qui couronne la cime du Panâri. Le peuple, démoralisé par la mauvaise fortune de ses voisins, saisit ses idoles et s'éparpilla dans les halliers comme une volée d'oiseaux. Le chef, Shaditéshoub, fils de Khâtousharou[3], sortit à la rencontre de l'Assyrien, et se prosterna à ses genoux. Il lui consigna comme otages ses fils et les mâles de sa famille, puis il lui remit ce qu'il avait d'or et de cuivre, cent vingt esclaves, tout son gros et tout son petit bétail; on lui accorda de conserver sa principauté sous la suzeraineté de l'Assyrie, et ceux de ses alliés qui l'imitèrent obtinrent l'amân comme lui. Le roi consacra la dîme de leurs dépouilles à son maître Assour et à Rammân[4]; mais, avant de regagner sa capitale, il se décida soudain à pousser une reconnaissance dans les régions confuses qui le divisaient du lac de Van. C'était alors bien plus encore qu'aujourd'hui un fouillis de bois et de chaînes emmêlées, au milieu desquelles le Tigre Oriental et ses affluents précipitaient leurs eaux torrentueuses en longs détours. Comme aucune armée n'aurait pu s'y mouvoir aussi prestement qu'il le fallait pour surprendre les villages fortifiés et les clans épars dans les vallées ou sur les pentes, Tiglatphalasar choisit une petite troupe, trente chars et de l'infanterie légère, puis il s'enfonça sous les couverts; aux abords de l'Arouma, il dut renoncer à traîner sa charrerie plus loin, et il continua d'avancer avec les piétons seulement. Le Mildîsh, effaré par

1. Les noms de ces princes avaient été lus Kiliantérous, Kaliantérous, et, plus bas, Shadiantérous. Fr. Lenormant les avait rapprochés des noms finissant par *-andros* des idiomes asianiques, *Maiandros*, *Scamandros*; il reconnaissait de même le premier élément du nom lydien *Sadyattes* dans Shadiantérous, et il restituait *Sadiandros* (*les Antiquités de la Troade et l'Histoire primitive des Contrées grecques*, I, p. 65-66, et *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 76; cf. Sayce, *the Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 291). Brünnow a montré qu'on doit y reconnaître, pour second élément, le nom du dieu Téshoub, Tèssoupas, Tisoubou, Téshoupou (cf. t. II, p. 355, note 1, de cette *Histoire*) et lire Kilitéshoub, Kalitéshoub, Shaditéshoub (Jensen, *Grundlagen fur eine Entzifferung der Hatischen oder Cilicischen Inschriften*, p. 165).

2. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. I, l. 89-94, col. II, l. 1-35; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 18-21. D'après ce qui a été dit à la page 664 note 3, les vaincus ont dû traverser le Tigre en avant de Diarbékîr, et se réfugier au delà de Mayafarrikìn, si bien que Shirisha peut être cherchée entre le Silvan-dagh et l'Ak-dagh, dans le bassin du Batman-tchaï, qui serait la Nâmi.

3. Le nom du père de ce personnage a toujours été lu Khâtoukhi; c'est une forme du nom de Khâtousarou, que portait un roi des Hittites au temps de Ramsès II. Cf. t. II, p. 589, note 3, de cette *Histoire*.

4. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. II, l. 36-62; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 20-23. Le site d'Ourrakhinas — Winckler lit le nom Ourartinas (*Inschriften Tiglath Pilesers I*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 20-21) — est très incertain : la ville se trouvait dans un territoire qui pouvait appartenir aussi bien au Koummoukh qu'au Kourkhi, et la mention du Tigre traversé semble indiquer qu'elle s'élevait sur la rive droite de ce fleuve, probablement dans le massif de Tour-Abdîn.

cette brusque apparition, lui offrit une proie aisée : il dissipa les milices qu'on lui opposait à la hâte, incendia quelques bourgs, saisit des paysans et leurs troupeaux, exigea pour prix de la paix les otages et les contributions accoutumées[1]. Il avait réduit dans cette première campagne la moitié septentrionale et orientale du Koummoukh, celle qui s'étendait au nord du Tigre : il se rabattit dans la suivante sur les portions adossées à l'Euphrate et aux contreforts occidentaux du Kashiari. L'Alzi et le Pouroukouzzi avaient été déconcertés par ses victoires et s'abandonnèrent à lui sans lutte préalable[2]. Plus au sud, les Kashkou et les Ouroumi, qui avaient jadis émigré du Khâti au nombre de quatre mille, et contraint les cités du Shoubarti à rompre leurs liens avec les rois ninivites, ne résistèrent pas davantage : ils mirent bas les armes, ils se livrèrent à discrétion avec les biens de la horde et ses cent vingt chars de guerre, et ils s'en allèrent docilement coloniser un coin de l'Assyrie[3]. D'autres cantons ne se montrèrent pas de composition si facile, mais les habitants se retranchèrent dans leurs vallées les plus sauvages, et il fallut les y aller relancer sans ménagement : somme toute, ils finirent par céder et par s'engager au tribut annuel. L'empire recouvrait donc de ce côté les limites qu'il avait atteintes un moment sous Salmanasar Ier, mais qu'il avait perdues, au temps où les événements de Chaldée absorbaient son attention et neutralisaient ses forces[4].

La troisième campagne acheva la pacification des marches qui fermaient le bassin du Tigre au nord et à l'est. Les Kourkhi ne se considéraient pas comme domptés par leur échec au Nâmi ; plusieurs de leurs clans remuaient dans le Kharia, sur les sommets qui dominent l'Arzania, et leur agitation menaçait de gagner ceux de leurs frères qui s'étaient soumis. « Mon maître Assour m'ordonna d'affronter leurs sierras altières dont nul roi n'avait visité le site. Je convoquai mes chariots et mes fantassins, et je filai entre l'Idni et l'Aïa, par un terrain difficile, à travers des montagnes sourcilleuses dont la cime était comme la pointe d'un poignard et qui n'étaient pas favorables au

1. *Annales de Teglatphalasar Ier*, col. II, l. 63-84, et Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 22-25. Le Mildish de notre inscription est identique au pays du mont Ounildish, mentionné par Sargon d'Assyrie (*Grande Inscription*, l. 37). Hommel me paraît le placer trop au nord : si, comme il le dit (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 523, n° 2), les troupes avaient touché à l'Arzania et au lac de Van, je pense que Teglatphalasar n'aurait pas manqué de mentionner le fait.

2. *Annales de Teglatphalasar Ier*, col. II, l. 89-96, et Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 24-25.

3. *Annales de Teglatphalasar Ier*, col. II, l. 96-102, col. III, l. 1-6, et Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 24-27. Sur cette invasion des Kashkou et des Ouroumi dans le pays de Shoubarti, voir ce qui est dit, un peu plus haut, au t. II, p. 591, de cette *Histoire*.

4. *Annales de Teglatphalasar Ier*, col. III, l. 7-31, et Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 26-29.

progrès de mes chars; je laissai donc mes chars en réserve et je grimpai sur ces monts ardus. La communauté des Kourkhi assembla ses troupes nombreuses, et, pour me donner bataille, elles se retranchèrent sur l'Azoubtagish; aux pentes de la montagne, terrain malaisé, je luttai avec elles et je les vainquis. » Cette leçon leur coûta vingt-cinq villes qui furent brûlées aux pieds de l'Aîa, du Shouîra, de l'Idni, du Shizou, du Silgou, de l'Arzanabiou[1]. La crainte d'un sort pareil décida leurs voisins d'Adaoush à implorer une trêve, qui leur fut concédée[2], puis les gens de Saraoush et d'Ammaoush, qui « de toute antiquité n'avaient su ce que c'était qu'obéir », furent taillés en pièces et leurs débris incorporés à l'empire, ainsi que ceux des Isoua et des Daria, qui habitaient le Khoatras[3]. Au delà, sur les rives du petit Zab et sur les confins du Louloumé, les principautés de Mouraddash et de Saradaoush lui refusèrent leur foi : il rompit leurs lignes en vue de Mouraddash et il entra pêle-mêle dans la place avec les fuyards, vers la quatrième heure du même jour. Le succès fut si prompt et si complet qu'il en reporta l'honneur sur Rammân, et qu'il entassa dans le temple de ce dieu à Assour tout ce que le trésor ennemi contenait de cuivre ouvré ou brut[4]. Une sédition le ramena aussitôt après vers les sources du Tigre, chez les Kourkhi. L'une de leurs tribus, celle des Sougi, qui n'avait pas souffert encore, avait concentré autour de ses étendards les contingents d'une demi-douzaine de cités, et tous ensemble ils s'étaient postés sur le mont Khirikhâ au nombre de six mille. Il les écrasa, et il leur enleva vingt-cinq statues de leurs dieux qu'il dépêcha en Assyrie pour les distribuer entre les sanctuaires de Bélît à Assour, d'Anou, de Rammân, d'Ishtar[4]. L'hiver l'obligea à suspendre les opérations. Lorsqu'il les entama au début de sa troisième année, le Koummoukh et le Kourkhi étaient si calmes qu'il put songer sans imprudence à pousser ses

1. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. III, l. 39-69; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 28-31. Sur le site du Kharia, cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 524; il faut le chercher probablement entre les sources du Tigre et celle du Batman-tchaï.

2. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. III, l. 70-76; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpilesers I*, p. 30-31. D'après le contexte, l'Adaoush devait se trouver entre le Kharia et le Saraoush, soit entre le Batman-tchaï et le Bohtân-tchaï, au voisinage du Mildish.

3. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. III, l. 77-106, col. IV, l. 1-6; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpilezer's I*, p. 30-35. Tiglatphalasar étant contraint de passer au mont Arouma (cf. t. II, p. 644, de cette *Histoire*) pour se rendre à l'Ammaoush et au Saraoush, ces deux pays ne doivent pas se trouver loin du Mildish, non plus que l'Isoua et le Daria : l'Isoua est mentionné en effet comme voisin de l'Anzitène, dans une inscription de Salmanasar II, ce qui nous oblige à le placer quelque part vers les sources du Batman-tchaï (Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, dans le *J. R. As. Soc.*, t. XIV, p. 398). La position de Mouraddash et de Saradaoush est indiquée sommairement par la mention du Zab inférieur et du Louloumé; le nom de Saradaoush s'est peut-être conservé dans celui de Sourtash, que porte la vallée où coule un des torrents qui rejoignent le Zab inférieur.

4. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. IV, l. 7-39; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 34-37. Sur le site des Sougi, cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 525.

entreprises plus loin vers le nord, dans ce qu'on appelait alors le Naïri, les régions du haut Euphrate depuis l'Halys jusqu'au lac de Van. Il coupa donc la plaine de Diarbékir en diagonale; il se jeta dans les bois à corps perdu, il escalada seize chaînes de montagnes l'une après l'autre, par des sentiers impraticables, puis il traversa l'Euphrate sur des ponts improvisés;



ASPECT GÉNÉRAL DES RUINES A EUYUK[1].

c'était la première fois à notre connaissance qu'un monarque assyrien s'aventurait au cœur des contrées qui avaient constitué jadis l'empire des Hittites.

Il y trouva des nations belliqueuses et rudes, enrichies par l'exploitation des mines, groupées autour de sanctuaires dont les ruines jonchent encore le sol et sollicitent l'explorateur. Il faut se figurer leurs forteresses comme semblables pour la plupart à cette cité des Ptériens qui prospéra si longtemps dans le coude de l'Halys[2] : un tertre, surhaussé d'une dizaine de mètres environ au-dessus de la plaine, ainsi que la motte sur laquelle les temples chaldéens se dressaient, une ou plusieurs murailles de briques cuites, et dans l'enceinte, parmi les pâtés de maisons bâtis grossièrement, des temples ou des palais en

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie*, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 661.

2. Sur la cité des Ptériens, aujourd'hui Euyuk, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 656-686. Les restes du palais d'Euyuk sont très probablement postérieurs au règne de Tiglatphalasar, et ils peuvent appartenir au Xe ou IXe siècle avant notre ère; ils doivent pourtant donner à peu près l'idée de ce qu'étaient les villes de la région cappadocienne, au temps des premières invasions assyriennes.

gros blocs irréguliers. Deux sphinx colossaux veillaient à la porte de l'édifice principal qu'on ait découvert à Ptéria, et leur présence prouve, à n'en pas douter, combien l'influence égyptienne était prépondérante à si forte distance de l'Égypte. Ce ne sont pas les sphinx vulgaires à tête d'homme et à corps de lion, allongés sur leur socle les pattes en avant; ils sont debout, comme les taureaux assyriens, et, si nous en jugeons les tresses hathoriennes dont leur figure s'encadre, on a voulu incarner en eux des déesses protectrices et non des dieux[2]. Un emblème remarquable est frappé sur la face latérale du montant où ils sont engagés, l'aigle à deux têtes dont le prototype n'est point rare en Basse-Chaldée à Telloh, dès le temps des rois et des vicaires de Lagash[3]. La cour ou la salle à laquelle la porte donnait accès avait été décorée de bas-reliefs, où l'imitation de l'art babylonien éclate flagrante; ici le roi enfoui dans ses longs habits flottants prie devant un autel, là une procession de personnages suit un troupeau de béliers qu'un prêtre achemine au sacrifice, plus loin deux individus en pagne court montent, en esquissant les gestes de l'adoration, une échelle qui aboutit à quelque endroit indéterminé, tandis qu'un troisième s'applique des deux mains et de la bouche à l'on ne sait quelle pratique mystérieuse, ailleurs des prêtresses et des prêtres défilent gra-



LE SPHINX DE DROITE À EUYUK[1]

1 *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie.* C'est le sphinx qu'on aperçoit à droite, sur la vignette de la page 647, le sphinx de gauche est reproduit dans Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 665.

2 Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 667-668.

3. Cf., pour l'emblème chaldéen de l'aigle à deux têtes, la vignette reproduite ailleurs, au t. I, p. 603-604, de cette *Histoire*.

vement en cadençant leur marche sur le rythme d'une danse sacrée[1], et dans un coin une figure de femme assise, probablement une déesse, lève d'une main une fleur, peut-être un lotus épanoui, et de l'autre porte une tasse pleine à ses lèvres. Le costume est en général celui que la mode chaldéenne avait imposé à l'Asie antérieure, la robe lourde tombant droit du cou au



DEUX DES BLOCS CHARGÉS DE BAS-RELIEFS AU PALAIS D'EUYUK[2].

talon ou serrée à la taille par une ceinture, mais on n'y remarque d'autre chaussure que les souliers à pointe recourbée dont les Hittites se servaient déjà, et les femmes coiffent le haut bonnet pointu. La composition de l'ensemble est rude, le dessin incorrect, et la technique rappelle plutôt le relief plat des sculpteurs memphites ou thébains que la ronde bosse des artistes du Bas-Euphrate. Les dalles de pierre historiée ne formaient qu'un soubassement; elles habillaient le bas de murs en briques aujourd'hui écroulés, et dont la partie supérieure était enduite d'un crépi simple[3]. Çà et là quelques inscriptions étalent le nom d'un personnage célèbre en sa génération, ses titres, sa parenté, peut-être l'indication du dieu auquel il avait consacré son œuvre. Les caractères ne sont pas d'ordinaire creusés dans la pierre, mais ils se découpent en saillie sur la surface, et si plusieurs d'entre eux ressemblent

1. Perrot, *Exploration archéologique de la Galatie*, pl. LXI, LXIII, LXIV, et *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 670, 675, 679.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie*, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 672-673.
3. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 666.



SCÈNE MYSTIQUE À EUYUK[1].

aux hiéroglyphes de l'Égypte, la plupart en diffèrent entièrement d'aspect et de coupe. On y discerne à l'analyse un mélange de silhouettes humaines ou animales, de figures géométriques, d'objets usuels qui chacun répondaient probablement à une lettre ou une syllabe, mais qu'on ne déchiffre pas encore avec certitude. Le système se rattache à cet ensemble d'écritures asianiques, dont les spécimens abondent partout dans ce coin du monde, depuis la Crète jusqu'aux rives de l'Euphrate et de l'Oronte[2]. On incline à penser que les Khâti l'avaient adopté déjà au moment de leur floraison, et qu'ils le propagèrent dans la Syrie du Nord. Il ne se substitua pas au syllabaire cunéiforme dans les usages courants de la vie, auxquels sa gaucherie et sa complexité se prêtaient malaisément; on le réserva pour les monuments royaux ou religieux, où ses combinaisons encadrent les personnages et les tableaux de façon assez convenable. Il n'a jamais pourtant la tournure élégante des inscriptions égyptiennes, ni leur ordonnance harmonieuse, mais les signes s'y accouplent en dépit de leurs proportions réciproques, et ils s'agencent mal dans les lignes : c'est en vérité une écriture



UNE DÉESSE ASIANIQUE[3].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie*; cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 671.
2. Sur les inscriptions crétoises, cf. ce qui est dit au t. II, p. 463, de cette *Histoire*.
3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie*, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 678.

mal dégrossie et voisine encore de ses origines[1]. Les ruines des maisons rendent au mètre cube des débris d'outils, des poteries lourdes de galbe et d'ornement, des statuettes d'animaux et d'hommes en terre cuite ou en bronze, le matériel d'une civilisation sans élégance. La vaisselle et le mobilier de luxe, quand il y en avait, n'étaient pas de fabrication indigène : on les impor-



L'INSCRIPTION ASIANIQUE DE KOLITOLU YAÏLA[2].

tait le plus fréquemment de la Syrie ou de la Phénicie, peut-être de l'Égypte, de la Chaldée ou des cités éparses sur les bords de la mer Égée, et l'influence occidentale s'y heurtait aux traditions de l'Orient. Tous les peuples qui séjournèrent entre l'Halys et l'Oronte s'imprégnèrent de cette civilisation à des degrés divers, et leurs monuments, pour être moins nombreux de beaucoup que ceux

1. Sayce, qui essaya de la déchiffrer le premier, fut frappé de certaines ressemblances que ses éléments lui présentaient avec des signes du syllabaire cypriote (*The Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VIII, p. 253 sqq.); Conder crut distinguer au contraire des analogies avec les hiéroglyphes (*Hamath Inscriptions*, dans le *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statements*, 1883, p. 133-134, 189-192). Depuis ces premiers essais, beaucoup de tentatives ont été faites pour arriver à l'intelligence des textes conçus selon ce système : Halévy s'éleva contre l'habitude qu'on avait de les appeler Hittites, et proposa le nom d'Anatoliens (*Introduction au déchiffrement des inscriptions pseudo-hittites ou anatoliennes*, dans la *Revue sémitique*, t. I, p. 55-62, 126-137). Jensen, poursuivant l'idée d'Halévy, a proposé d'y reconnaître l'écriture et la langue des tribus ciliciennes (*Grundlagen für eine Entzifferung der Hatischen oder Cilicischen Inschriften*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Ges.*, t. XLVIII). Les tablettes cappadociennes étudiées par Fr. Delitzsch, *Beiträge zur Entzifferung und Erklärung der Kappadokischen Keilschrifttafeln* dans les *Abhandlungen* de l'Académie des Sciences de Saxe, Cl. de philologie et d'histoire, t. XIV, n° IV, p. 207-276), appartiennent probablement aux époques voisines de Tiglatphalasar I[er]; Jensen pense pourtant qu'il faut en reporter la rédaction aux temps primitifs de l'histoire d'Assyrie, avant le xx[e] siècle (*die Kappadokischen Keilschrifttäfelchen*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. X, p. 79-81).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Hogarth*; cf. Ramsay-Hogarth, *Pre-hellenic Monuments of Cappadocia*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, pl. v.

des Pharaons ou des monarques ninivites, n'en témoignent pas moins d'une puissance réelle. On en a signalé l'existence en vingt endroits, dans les gorges du Taurus ou dans les plaines de la Cappadoce, des bas-reliefs, des stèles, des sceaux, des intailles, dont plusieurs remontent peut-être aux temps qui avoisinent la première conquête assyrienne; c'est, par exemple, sur les rochers



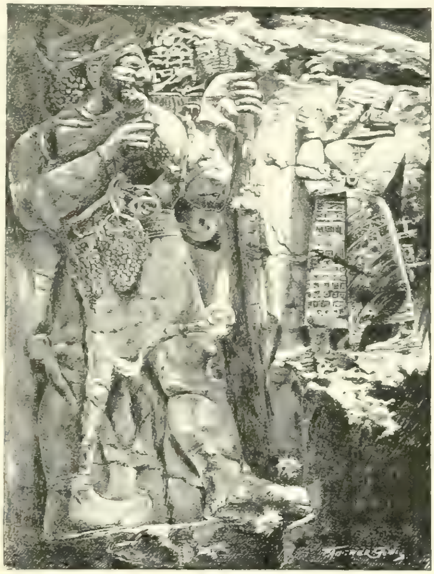
DOUBLE SCÈNE D'OFFRANDES À FRAKHTIN[1].

d'Ibrîz, un roi en méditation dévote devant un géant jovial, dont les mains sont chargées d'épis et de grappes; c'est, auprès de Frakhtin, une double scène de sacrifice. Le relief d'Ibrîz est, parmi ces reliques d'un monde oublié, celle peut-être qui laisse l'impression la plus favorable sur l'esprit du spectateur. La scène est conçue très naivement et les deux acteurs s'y groupent de façon assez maladroite; chacun d'eux offre pourtant des qualités de style et d'exécution remarquables, lorsqu'on l'examine à part. Le roi a fière tournure malgré ses bras mal reliés au buste, sa grosse tête et ses yeux ronds. Le dieu ne se tient pas tout à fait d'aplomb sur ses jambes, mais il a grand air et le sculpteur lui a prêté une mine à la fois vigoureuse et bon enfant, qui fait songer à l'Hercule Grec de certaines légendes.

Tiglatphalasar fut attiré probablement vers l'Asie Mineure par des considérations d'intérêt mercantile autant que par l'appât du butin ou par la vanité. Ce lui eût été un gain incomparable s'il avait pu, sinon s'emparer des mines mêmes, au moins se rapprocher d'elles suffisamment pour en acca-

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Hogarth*; cf. RAMSAY-HOGARTH, *Pre-hellenic Monuments of Cappadocia*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, pl. VI. On remarquera que les deux autels affectent la forme d'une figure féminine sans tête, mais drapée dans la robe assyrienne.

parer le produit total, et pour mettre la main par la même occasion sur la voie maîtresse du commerce avec les marchés de l'Occident[1]. Il en tenait déjà l'une des extrémités, celle qui aboutissait en Assour par Amid, Nisibe, Singar et par la vallée du haut Tigre; il souhaitait maintenant saisir le long ruban qui se déroule entre les gués de l'Euphrate à Malatiyéh et le passage de l'Halys. Les événements qui venaient de s'accomplir dans le Koummoukh et dans le Naïri avaient donné l'éveil aux souverains multiples de la région. Leurs attaches ne s'étaient pas rompues complètement à la chute de l'empire hittite, mais un sentiment de solidarité assez vif subsistait entre eux malgré leurs querelles



LE BAS-RELIEF D'IBRIZ[2].

perpétuelles, et ils constituaient une sorte de confédération fort lâche, dont les membres ne manquaient pas à se secourir mutuellement, lorsqu'ils étaient menacés par un ennemi commun[3]. Soudain que l'annonce d'une invasion assyrienne se répandit parmi eux, ils imposèrent silence à leurs rancunes particulières, et ils se coalisèrent pour lui barrer le passage avec toutes leurs forces. Vingt-trois roitelets du Naïri[4] assaillirent Tiglatphalasar par le flanc droit, à peine eut-il paru au delà de l'Euphrate, tandis que soixante autres chefs de même taille se portèrent ensemble sur son front. Il triompha du premier ban

1. Cf. ce qui est dit au sujet de cette route du commerce, t. II, p. [illegible], de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Hogarth*, cf. RAMSAY-HOGARTH, *Pre-hellenic Monuments of Cappadocia*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, pl. [illegible], n° 3.
3. Ces faits résultent de l'examen même des passages qui sont relatifs à ces peuples dans les *Annales de Tiglatphalasar Ier*. J'ai suivi l'interprétation que donne de la marche des événements DELATTRE, *Encore un Mot sur la Géographie Assyrienne*, p. [illegible].
4. Le texte des Annales de l'An X donne *trente* au lieu de *vingt-trois* (WINCKLER, *Inschriften Tiglat-Pileser's I*, p. 28, l. 10); cinq ou six années de recul avaient suffi à grossir les chiffres.

des confédérés non sans peine : il porta le carnage dans leurs rangs, « tel l'ouragan de Rammân », et il s'empara de cent vingt chars pendant la déroute[1]. Les soixante, dont les domaines s'étendaient jusqu'à la mer Supérieure[2], se découragèrent au bruit de ce désastre ; ils désarmèrent de leur plein gré, ou ils ne résistèrent que faiblement. Il prit les uns et les offrit enchaînés à Shamash, puis il exigea leur foi de vassaux, les contraignit à lui donner leurs enfants en otages, les taxa tous en bloc à douze cents étalons et à deux mille taureaux, après quoi il les renvoya chacun dans sa ville. Il retint pour orner son triomphe le seul d'entre eux qui l'avait attendu de pied ferme, Sini de Dayani ; encore lui rendit-il la liberté après l'avoir emmené captif en Assour et l'avoir obligé à s'agenouiller devant les dieux de l'Assyrie[3]. Il se rabattit sur le Khanigalbat avant de rentrer dans son empire, et il se présenta devant Milidia : comme la ville ne se défendait point, il l'épargna et il se contenta de la frapper d'une contribution légère[4]. Ce fut une reconnaissance plutôt qu'une conquête, mais elle suffit à le convaincre du peu de chance qu'il avait d'établir son autorité à demeure dans le pays. Les nations asianiques pliaient un moment sous la charge : dès que leur vainqueur était parti, celles qui lui avaient juré une fidélité éternelle ne songeaient plus qu'à trahir leurs serments. Les plus voisines des territoires soumis d'ancienne date conservaient par force un certain respect pour le pouvoir qu'ils sentaient redoutable à leurs côtés. Les plus lointaines, rassurées par la distance, retombaient dans leur train d'avant la guerre ; à moins qu'une campagne nouvelle ne vînt promptement leur prouver que le suzerain n'entendait pas laisser leur désobéissance impunie, ils oubliaient vite leur condition de feudataire et les devoirs auxquels elle les astreignait.

1. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. IV, l. 43-96 ; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 36-41.

2. Le site de la *mer Supérieure* a prêté matière à longues discussions. Les uns tiennent pour la mer Caspienne (Menant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 34) ou pour le Pont-Euxin (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 331), d'autres pour le lac de Van (Schrader, *die Namen der Meere in den Assyrischen Inschriften*, p. 181 sqq., Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 162-163), d'autres enfin pour la Méditerranée et plus précisément pour le golfe d'Issus entre la Syrie et la Cilicie (G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, t. II, p. 66, Delattre, *Esquisse de Géographie assyrienne*, p. 10-19 ; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 528-529). Aujourd'hui plusieurs reviennent à l'idée qu'il s'agit, ici du moins, de la mer Noire (Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 614 ; Delattre, *Encore un Mot sur la Géographie Assyrienne*, p. 3-15).

3. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. IV, l. 96-101, col. V, l. 1-32, cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 39-43. Le Dayani, qui est mentionné dans les Annales de Salmanasar II (*Inscription de Kourkh*, col. II, l. 46-47), a été placé sur les bords du Mourad-sou par Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforchung*, p. 154), et plus spécialement au voisinage de Melasgerd par Sayce (*the Cuneiform Inscriptions of Van*, dans le *J. R. As. Soc.*, t. XIV, p. 399) ; Delattre a montré que c'était le dernier vers l'ouest des vingt-trois royaumes vaincus par Tiglatphalasar Ier (*Encore un Mot sur la Géographie Assyrienne*, p. 11-12), et qu'il était par conséquent enfermé dans la boucle comprise entre le Mourad-sou et l'Euphrate proprement dit.

4. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. IV, l. 33-41 ; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 42-43.

Trois années de lutte sans merci avec des montagnards opiniâtres et belliqueux, si elles n'avaient pas fatigué le prince, avaient éprouvé l'armée; il fallait accorder un repos mérité aux survivants de tant de combats, il fallait surtout boucher les brèches que la mort avait pratiquées parmi eux et refondre les corps d'infanterie et de charrerie qui avaient pâti le plus. La quatrième année du règne fut employée presque entière à ce travail de réorganisation : on n'y signale qu'un raid de quelques semaines, à travers les steppes de la Mésopotamie, contre les Akhlamé et contre les autres nomades araméens. Les Assyriens coururent en un jour des frontières du Soukhi aux gués de Carchémis, tuant ce qui résistait, saccageant les villages, faisant main basse sur le bétail et sur les esclaves. Les fugitifs se sauvèrent au delà de l'Euphrate, n'imaginant pas qu'on osât les relancer en plein Khâti. Tiglatphalasar franchit pourtant le fleuve sur des radeaux supportés par des outres, et mit les cantons du mont Bishri à feu et à sang[1] : six bourgades murées lui ouvrirent leurs portes sans coup férir, puis il s'esquiva lourd de butin, avant que les rois des cités limitrophes fussent revenus de leur émoi[2]. Cette entreprise ne fut pour lui qu'un intermède léger entre deux parties sérieuses : dès l'an V, il reparut aux provinces du haut Euphrate, afin d'en consommer la conquête. Il s'acharna d'abord sur le Mousri qui confinait au territoire de Milid, et il le dévasta méthodiquement. Des bandes de Koumani le troublaient dans son œuvre : il les battit, il en enferma les restes dans la forteresse d'Arini au pied du mont Aisa, et il les contraignit à lui baiser le pied. Sa victoire ne décontenança pas l'hostilité de leurs congénères. Le gros des Koumani, dont les forces demeuraient intactes, se fortifia sur le mont Tala, au nombre de vingt mille; il enleva les hauteurs d'assaut, et il pourchassa les fuyards l'épée dans les reins jusqu'à la chaîne de Kharousa en face du Mousri, où l'oppidum de Khounousa leur offrit l'asile de ses trois enceintes en briques. Il ne s'en effraya point, mais il les brisa l'une après l'autre, les démolit, rasa les maisons et les temples, sema du sel sur les ruines; il édifia ensuite en guise de

1. Le pays de Bishri était situé, comme l'indique le texte des *Annales*, au voisinage même de Carchémis : le nom s'en est conservé dans celui de Tell Bashar que portent des ruines et un village moderne aux bords du Sadjour (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 268, Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 226, note 1, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 332). Le Djebel Bishri moderne (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 463, note 4) est trop au sud pour répondre aux données de l'inscription de Tiglatphalasar.

2. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. V, l. 44-63; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 44-45. Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 463-464) a reporté sur cette campagne les renseignements fournis par l'*Histoire Synchronique*, col. III, l. 14-24 (cf. Peiser-Winckler, *die sogenannte Synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 198-199), et qui se rapportent à une seconde expédition entreprise dans ces régions l'année probablement qui précéda la prise de Babylone (cf. t. II, p. 656-658, de cette *Histoire*).

trophée une chapelle de briques et il y dédia ce que l'on appelait un éclair de cuivre, une image de l'engin que Rammân, le dieu de la foudre, brandissait contre les impies. Une inscription gravée sur l'objet racontait la destruction de Khounousa et menaçait de toutes les malédictions célestes quiconque, Assyrien ou étranger, essayerait de la reconstruire. Cet exemple terrifia les Koumani : leur capitale Kibshouna reçut ses troupes dès qu'il l'en somma. Il la détruisit de fond en comble, mais il accorda la vie sauve aux habitants, sous la condition usuelle du tribut; seulement il choisit parmi eux les trois cents familles qui avaient affiché l'hostilité la plus tenace et il les exila en Assyrie[1]. La première partie du règne s'acheva sur ce triomphe : Tiglatphalasar avait subjugué en cinq ans quarante-deux peuples et leurs princes, depuis les rives du Zab inférieur jusqu'aux plaines de Khâti et aux grèves des mers de l'Ouest[2]. Il revit plus d'une fois encore ces régions occidentales et septentrionales où il avait remporté ses premiers succès. La battue qu'il avait exécutée autour de Carchémis lui avait appris à connaître la richesse extrême du plateau syrien : une seule razzia y était plus profitable que dix campagnes heureuses sur le Zab ou dans le Naïri. Il y ramena ses bataillons, mais non plus pour quelques jours seulement; il le parcourut dans toute sa largeur, puis il remonta la vallée de l'Oronte, s'engagea dans le Liban, et déboucha sur les côtes de la Méditerranée à la hauteur d'Arad. C'était la première fois depuis des siècles qu'un chef venu de l'Orient s'enfonçait aussi avant dans l'Ouest : il fallait rebrousser aux âges presque fabuleux de Sargon d'Agadé ou d'Hammourabi[3], pour découvrir dans la longue série des dynasties euphratéennes un souverain qui eût planté ses étendards sur les berges de la Mer du Soleil Couchant[4]. Tiglatphalasar s'embarqua, cingla au large et tua un

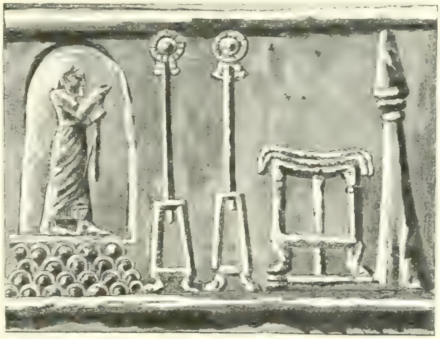
1. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. V, l. 67-100, col. VI, l. 1-38; cf. LOTZ, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 44-51. Le pays du Koumani, Kammanou, est bien le territoire de Comana en Cataonie (DELATTRE, *l'Asie occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 65-66, et *Encore un Mot sur la Géographie Assyrienne*, p. 31-33), non pas la Comana pontique ou la Khammanene des bords de l'Halys (SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 153). Delattre pense que Tiglatphalasar y pénétra par le haut Djihoun et place en conséquence les noms de villes et de montagnes, le mont Hamouni au Djaour-dagh, le Kharousa au Shorsh-dagh, le Tala au Kermès-dagh (*Encore un Mot sur la Géographie Assyrienne*, p. 45-46), mais il paraît difficile que le roi, prenant ce chemin, n'eût pas mentionné la ville de Marqasi-Marash, qui se trouvait au pied même du Djaour-dagh et lui barrait le passage. Il est plus probable que les Assyriens, partant de la Méliténe qu'ils venaient de soumettre, auront suivi la route qui longe le versant nord du Taurus par Albistan : la scène de la lutte aurait été peut-être en ce cas le canton montagneux de Zéitoûn.

2. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. VI, l. 39-48; cf. LOTZ, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 50-51.

3. Sur les campagnes de Sargon aux bords de la Méditerranée et sur sa conquête de Cypre, voir ce qui est dit au t. I, p. 598, de cette *Histoire*; pour la présence d'Hammourabi et de ses successeurs en Syrie et en Phénicie, cf. ce qui est dit au t. II, p. 47-50.

4. C'est le nom que les Assyriens donnaient à la Méditerranée; cf. SCHRADER, *die Namen der Meere in den Assyrischen Inschriften*, p. 171 sqq.

marsouin, mais nous ignorons quelles batailles il livra et comment les villes phéniciennes l'accueillirent[1]. Il poussa, croit-on, jusqu'au Nahr el-Kelb, et la vue des inscriptions en hiéroglyphes que Ramsès y avait taillées trois siècles auparavant[2] éveilla son émulation. Les conquérants assyriens quittaient rarement une localité sans y laisser en quelque endroit le souvenir ineffaçable de leur séjour : un sculpteur planait un pan de rocher à la hâte et il y façonnait une image du roi, qu'une formule commémorative accompagnait d'ordinaire. On dressait un autel devant elle, on y célébrait le sacrifice, et, si le monument s'élevait vers la source d'un fleuve ou aux bords d'une mer, les soldats lançaient à l'eau les morceaux de la victime, afin de se concilier la bienveillance des dieux humides. On attribue à Tiglatphalasar l'une des stèles assyriennes à demi effacées qui avoisinent les égyptiennes[4]. C'est peut-être au retour de cette campagne, qu'il installa des colonies à Pitrou sur la rive droite de l'Euphrate, et à Moutkînou sur la rive gauche, afin d'observer Carchémis et de surveiller les plus importants des gués qui relient la Mésopotamie aux plaines de l'Aprié et l'Oronte[5]. Le bruit de l'événement gagna promptement le Delta, et le souverain qui trônait alors à Tanis apprit qu'un pouvoir nouveau venait de se manifester en Syrie, dont l'astre promettait d'éclipser le sien. La nouvelle aurait jadis suscité la guerre entre les deux États, mais le temps n'était



LE SACRIFICE DEVANT LA STÈLE ROYALE[3].

1. Nous ne connaissons cette campagne que par la mention qui en est faite dans l'Obélisque brisé, col. I, l. 1-5; cf. H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 28, Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 196-197, et Peiser, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 122-125.

2. Cf. ce qui est dit des stèles de Ramsès II au Nahr el-Kelb, au t. II, p. [illegible], [illegible], de cette *Histoire*.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs des portes en bronze de Balawat.*

4. Boscawen (*The Monuments and Inscriptions on the Rock at Nahr el-Kelb*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VI, p. 336-337) pense qu'on peut attribuer à Tiglatphalasar Ier l'une des plus vieilles stèles assyriennes du Nahr el-Kelb; aucun fait précis n'a jusqu'à présent confirmé cette hypothèse, qui n'est pas moins très vraisemblable.

5. Nous ne connaissons l'existence de ces colonies que par un passage de Salmanasar II (*Monolithe de Karkh*, col. I, l. 35-38, dans Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 7); sur les gués de l'Euphrate, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 145-146, de cette *Histoire*.

plus où Pharaon s'estimait toujours prêt à repousser par le sabre le moindre empiétement des étrangers sur ses provinces asiatiques. L'Égypte ne vivait plus que sur le renom de son antique prouesse, et elle n'exerçait qu'une influence d'habitude au nord de l'isthme[1] : le Tanite se résigna à opposer bon visage contre mauvaise fortune, et il envoya un cadeau de bêtes rares



LES MORCEAUX DU SACRIFICE JETÉS A L'EAU[2].

et de crocodiles au vainqueur[3], par l'un des bateaux qui faisaient le cabotage le long de la côte syrienne[4]. Assour avait jadis salué l'arrivée de Thoutmosis III sur l'Euphrate avec des présents que le Thébain considéra comme des tributs : Pharaon finissait par où Assour avait commencé. Tiglatphalasar accepta de grand cœur cet hommage imprévu, mais la turbulence innée des peuples septentrionaux l'empêcha de s'avancer bien loin en Phénicie et vers le pays de Canaan. Le Naîri l'occupa encore à deux reprises au moins : la dernière fois, il fit halte auprès des sources de la Soubnat. La rivière s'échappe déjà forte d'une grotte profonde, où les anciens croyaient deviner la présence d'un dieu : le conquérant y prodigua les offrandes sacramentelles, puis il grava un bas-relief à l'entrée en l'honneur de ses victoires. Il y est représenté debout, la tiare au front, le bras droit étendu en signe d'adoration, le gauche

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 483, 564-565, 582-583, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs des portes en bronze de Balawât.*
3. *Inscription de l'Obélisque brisé*, col. I, l. 29-30; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 197.
4. Cf. le récit du voyage entrepris par ordre de Hrihor, au t. II, p. 582-583, de cette *Histoire*, qui montre comment ces cadeaux ont pu arriver aux mains des Assyriens sans trop d'intermédiaires.

replié contre le flanc et tenant un casse-tête à la main. La légende accolée à cette image dit éloquemment dans sa brièveté, qu' « avec l'aide d'Assour, de Shamash et de Rammân, les dieux grands, mes maîtres, moi, Tiglat phalasar, roi d'Assyrie, fils d'Assourîshishî, roi d'Assyrie, fils de Moutakkilnouskou, roi d'Assyrie, vainqueur depuis la grande mer Méditerranée jusqu'à la grande mer du Naïri, je suis allé pour la troisième fois au Naïri[1] ».



LA STÈLE DE SEBBENEH-SOU[4].

Les dieux qui avaient tant favorisé le souverain reçurent la plus grosse part des profits qu'il réalisa pendant ses guerres. La plupart des temples d'Assour, fondés dans un âge où elle n'était que la capitale d'une principauté vassale de Babylone, ou s'effondraient de vétusté, ou juraient par leurs proportions mesquines avec l'ampleur de sa fortune récente. Il agrandit ou restaura ceux d'Ishtar, de Martou, de Bel l'ancien[2], puis il rebâtit de fond en comble celui d'Anou et de Rammân, que le vicaire Samsirammân, fils d'Ismidagan, avait édifié sept cent un ans auparavant[3]. C'était le sanctuaire principal de la cité, celui où le maître des dieux, Assour, résidait sous son vocable d'Anou[5]. On creusa le sol jusqu'à la roche vive et l'on établit dans la fouille un patin gigantesque de cinquante lits de briques superposés, puis on érigea pardessus deux ziggourât qui touchaient le ciel, on les revêtit de faïences dont le reflet semblait l'éclat du soleil levant, et on les inaugura au milieu de fêtes

1. Inscription découverte par Taylor en 1862 et publiée par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 4, n° VI, traduite en premier lieu par Schrader, *die Keilinschriften am Eingange der Quellgrotte des Sebeneh-Su*, p. 1-8, 27; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 190-191, et Winckler, *Inschriften Tiglath Pileser's I*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 48-49.

2. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. VI, l. 85-93; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 54-55. *Bel l'ancien*, ou peut-être, *le maître antique*, paraît être un des noms d'Anou (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 518, n. 2), qui naturellement est ici identique à Assour.

3. Cf. le peu qu'on sait de ce premier Samsirammân au t. II, p. 112, n. 2, de cette *Histoire*.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de J. Taylor*, dans G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, t. II, p. 79. Un estampage de cette stèle, publié dans Schrader, *die Inschriften am Eingange der Quellgrotte des Sebbeneh-Su*, montre au-dessus du bras l'inscription traduite plus haut.

5. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. VII, l. 71-114; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 60-65. C'est le grand temple dont les ruines subsistent aujourd'hui encore (cf. ce qui est dit au t. II, p. 601, de cette *Histoire*).

superbes. On refit de même sur un plan plus vaste l'oratoire personnel de Rammân et son trésor, qui dataient du même Samsirammân que le temple d'Anou[1]. Tous ces travaux se continuaient activement, tandis que la guerre sévissait sur la frontière, et Tiglatphalasar n'en perdait jamais l'exécution de vue, si préoccupé qu'il fût par le souci de ses adversaires, mais il recueillait



TRANSPORT PAR EAU DES MATÉRIAUX DESTINÉS À UNE CONSTRUCTION[2]

partout où il allait les matériaux propres à en augmenter la splendeur. Il tirait ainsi du Naîri les roches dures et les marbres que ses sculpteurs réclamaient, ou les poutres de cèdre et de cyprès nécessaires à ses charpentiers. Les montagnes du Sindjar et du Zab fournissaient à ses architectes la pierre d'usage ordinaire, ces dalles de revêtement en gypse bleuté sur lesquelles on retraçait ses exploits : les blocs tout équarris descendaient en radeau ou en bateau les rivières qui se jettent dans le Tigre, et ils arrivaient presque jusqu'à pied d'œuvre par ces voies d'eau. Les rois d'Assyrie avaient toujours eu, comme les Pharaons, la passion des arbres rares et des animaux étranges[3] : sitôt qu'ils pénétraient dans un pays, ils s'informaient des curiosités naturelles qu'il

1. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. VIII, l. 1-16 ; cf. LOTZ, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 64-65. Le British Museum possède des briques au nom de Tiglatphalasar Ier qui proviennent de ce temple, ainsi que le prouve l'inscription tracée sur le plat (RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 6, n° V, cf. MÉNANT, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 33, LOTZ, *Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 190-191, 192). Pour le sens de trésor qui est attribué ici au terme *bît-khamri*, cf. les observations de FEUCHTWANG, *Lexikalisches zur Prisma-Inschrift Tiglath-Pileser's I*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. V, p. 94.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs des portes en bronze de Balawât.*

3. Cf. à ce sujet ce qui est dit de ce goût des Pharaons au t. I, p. 260-261, 265, de cette *Histoire*.

renfermait, et ils expédiaient chez eux ce qu'ils en pouvaient se procurer. Le cortège triomphal qui les accompagnait lorsqu'ils rentraient après chacune de leurs campagnes ne comprenait pas seulement les prisonniers et les dépouilles utiles; les curiosités du terroir y figuraient aussi, les bêtes de forme et d'allure inusitée, rhinocéros ou crocodiles[1], et si quelque singe



LES ANIMAUX RARES AMENÉS EN TROPHÉE PAR LE ROI[2].

d'espèce peu connue leur était dévolu au sac d'une ville, on le voyait défiler par la foule, en laisse ou sur les épaules de son gardien La moindre de leurs guerres contre les hommes se doublait, pour ainsi dire, d'une chasse continue. Tiglatphalasar, « au service de Ninib, avait tué quatre grands urus mâles, dans le désert de Mitâni et près du bourg d'Arazìki en face des contrées de Khâti[3]; il les avait tués avec son arc puissant, son poignard de fer, sa lance aiguë, et il avait rapporté leurs peaux et leurs cornes en sa cité d'Assour. Il avait abattu dix robustes éléphants mâles, au territoire de Harrân et sur les

1. Il est question d'un crocodile envoyé en présent par le roi d'Égypte dans l'*Inscription de l'Obélisque brisé* col. I, l. 29; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 198-199, et ce qui est dit au t. II, p. 658, de cette *Histoire*. L'animal est appelé *namsoukha*, ce qui est l'égyptien *msouhou* avec l'article pluriel *na*, et l'origine du mot a été indiquée par Fox Talbot dans le *J. As. Soc.*, t. XIX, p. 138.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le moulage du Louvre*. L'original est au British Museum, dans la scène reproduite; Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 54, c'est le fameux *Obélisque noir* de Salmanasar II dont il sera question au t. III de cette *Histoire*.

3. La ville d'Araziki a été identifiée avec l'Éragiza (Éraziga) de Ptolémée (V, 15, 14) par Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 228, et par Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 270; toutefois l'Éraziga de Ptolémée était sur la rive droite de l'Euphrate, tandis que le texte de Tiglatphalasar semble placer Araziki sur la rive gauche.

berges du Khabour, et il en avait saisi quatre vivants : il ramena les peaux et les défenses, ainsi que les éléphants vivants, en sa cité d'Assour. » Il massacra enfin, toujours au service de Ninib, cent vingt lions qu'il affronta à pied, mais il en dépêcha huit cents à coups de flèches du haut de son char[1], tout cela en cinq années seulement ; à quels nombres faudrait-il monter, si nous avions le tableau des chasses pour le règne complet ! Le récit nous manque malheureusement de ce qu'il accomplit dans les temps postérieurs : on y devine plusieurs expéditions au Naïri[2], et une tablette à demi brisée nous renseigne un peu sur les démêlés avec l'Élam en l'an X[3]. On voit qu'il batailla contre toute une série de places fortes dont les noms suggèrent par endroits comme une assonance cosséenne, Madkiou, Soudroun, Oubroukhoundou, Sakama, Shouria, Khirishtou, Andaria.



LES SINGES RAMENÉS EN TRIBUT[4].

1. *Annales de Tiglatphalasar Ier*, col. VI, l. 58-81 ; cf. Lotz, *die Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 52-53. Le récit des chasses inséré dans les *Annales* est complété par celui qu'on lit à la première colonne de l'*Obelisque brisé* (H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 28 ; cf. Lotz, *Inschriften Tiglathpileser's I*, p. 196-199, et Peiser, *Inschriften Aschur-násir-abal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 122-127). Le monument est de l'époque d'Assournazirabal, mais la première colonne renfermait l'extrait d'un récit de chasses anonyme, que la comparaison des chiffres et des noms a permis d'attribuer à Tiglatphalasar Ier (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 531-534, Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 160) ; quelques assyriologues l'ont pourtant laissé à Assournazirabal (Oppert, *Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 135).

2. L'inscription du Sebbénéh-Sou (cf. plus haut, t. II, p. 659, de cette *Histoire*) a été érigée lors de la troisième expédition au Naïri, et les *Annales* n'en racontent qu'une seule (cf. t. II, p. 655, de cette *Histoire*) ; les deux autres sont donc postérieures à l'an V du règne.

3. H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 5, n° 4 ; Winckler, *die Inschriften Tiglath-Pileser's I*, p. 29. Les débris de ce texte ont été traduits par Hommel, qui en attribue la rédaction à Assourrishishi (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 511-512) ; pour leur attribution aux campagnes de Tiglatphalasar Ier, cf. Meissner, *der elamitische Feldzug Tiglatpileser's I*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 101-104, et ce qui est dit au t. II, p. 616, note 4, et 643, note 1, de cette *Histoire*.

4. *Dessin de Boudier, d'après le bas-relief de* Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 40.

Ses progrès dans cette direction devaient irriter la susceptibilité des Chaldéens, et de fait le conflit ne tarda pas à éclater. Un premier choc dans le bassin du Zab inférieur, au canton d'Arzoukhina, laissa le résultat indécis entre les deux armées, mais la fortune se déclara en faveur des Assyriens l'année d'après. Dourkourigalzou, les deux Sippar, Babylone, Oupi, ouvrirent leurs portes; Akarsallou, les Àkhlamé, le Soukhi entier jusqu'à Rapiki firent leur soumission [1]. Mardouknadînakhé régnait alors en Chaldée, un souverain belliqueux et brave comme son ancêtre Naboukodorosor I[er] : il paraît avoir faibli d'abord sous le coup qui l'atteignait et accepté la suzeraineté de son rival. Celui-ci s'attribua le titre de seigneur des quatre maisons du monde, et le bassin entier de l'Euphrate et du Tigre ne forma qu'un empire unique. Ce fut pour quelques années seulement : Mardouknadînakhé reprit courage, et, bien soutenu par les nobles chaldéens, il expulsa les intrus de Soumir et d'Akkad. Les Assyriens ne cédèrent pas sans lutte, mais la chance tourna, ils furent battus et le vainqueur infligea aux dieux de l'Assyrie l'humiliation qu'ils avaient infligée si souvent à ceux des autres peuples : il tira d'Èkallati les statues de Rammân et de Shala, les emporta à Babylone, et les emprisonna triomphalement dans le temple de Bel. Elles y restèrent captives pendant quatre cent dix-huit ans [3].



MARDOUKNADÎNAKHÉ [2].

1. *Histoire Synchronique*, col. II, l. 14-24, et Peiser-Winckler, *die sogenannte Synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 198-199, et Sayce, *the Synchronous History of Assyria and Babylonia*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. IV, p. 30-31.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'héliogravure publiée par* Fr. Lenormant, *la Langue primitive de la Chaldée*, pl. I, p. 382. L'original est au British Museum. C'est une de ces bornes qu'on établissait au coin d'un champ pour en déterminer la limite légale : le texte en a été traduit par Oppert-Menant, *les Documents juridiques*, p. 81 sqq.

3. Nous ne connaissons ce fait que par l'inscription de Bavian, où Sennachérib se vante d'avoir rapporté ces statues en Assyrie, après qu'elles étaient restées quatre cent dix-huit ans aux mains de l'ennemi (H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. XIV, l. 48-50; cf. Pognon, *l'Inscription de Bavian*, p. 18-19, 89-90). J'ai suivi l'opinion la plus commune (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 161-163, 531), qui place la défaite de Tiglatphalasar après la prise de Babylone; d'autres pensent qu'elle précéda le triomphe définitif des Assyriens (Delitzsch-Murdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2[e] éd., p. 155-156; Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 97). Il est peu vraisemblable que, si la perte des statues eût précédé le triomphe définitif, les Assyriens vainqueurs eussent laissé leurs dieux prisonniers dans un temple de Babylone, et ne les eussent pas ramenés sur-le-champ à Ekallati.

Tiglatphalasar s'éteignit peu de temps après ce désastre, vers l'an 1100[1], et deux de ses fils le remplacèrent sur le trône. Assourbelkala, le premier[2], manqua ou de l'énergie ou des forces suffisantes à reprendre l'offensive, et il dut assister passif aux révolutions qui déchiraient Babylone. Mardouknadinakhé avait eu pour successeur son fils Mardoukshapikzirîm[3], puis celui-ci fut renversé par le peuple, et un homme de basse extraction, Rammânabaliddin, se fit roi après lui. Assourbelkala non seulement continua avec l'usurpateur les relations excellentes qu'il avait nouées avec le souverain légitime, mais il lui demanda sa fille en mariage, et la riche dot qu'elle lui apporta ne contribua pas peu à confirmer ses dispositions pacifiques[4]. Il paraît d'ailleurs avoir conservé presque en leur entier les portions de la Mésopotamie et du Koummoukh que son père avait conquises; peut-être même pénétra-t-il au delà de l'Euphrate[5]. Son frère Samsirammân III n'a pas laissé plus que lui de trace distincte dans l'histoire[6] : il décora les temples que ses prédécesseurs avaient bâtis[7], et là se borna le plus sûr de son activité. Nous ne savons rien des rois qui le suivirent, pas même les noms, mais un siècle et demi environ après Tiglatphalasar, nous voyons brusquement un certain Assourirba[8] traverser la

1. La mort de Tiglatphalasar dut survenir peu après la perte de Babylone : or les données de l'inscription de Bavian nous permettent de fixer la prise d'Ekallati par les Chaldeens vers les années 1108-1106 (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 462, 531; Delitzsch-Mürdter, 2e éd., *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 158). En faisant régner Tiglatphalasar six ou huit ans après sa défaite on ne se trompera pas de beaucoup.

2. Je suis le classement adopté le plus généralement (Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 156, 165; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 535). Il se pourrait pourtant qu'il fallût renverser l'ordre des souverains (Sayce, *Synchronous History of Assyria and Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. II, p. 132, n. 2; Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 156; Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 180).

3. Le nom du roi babylonien a été lu Mardoukshapikzirat (G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 74), Mardoukshapikkoullat (Sayce, *Synchronous History of Assyria and Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. II, p. 133; Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 98, 180), Mardoukshapikzirmâti (Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 155, 156, 165; Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 156); la lecture Mardoukshapikzirîm est de Hilprecht (*the Babylonian Expedition*, t. I, p. 44, n. 4; cf. Rogers, *Outlines of the History of Early Babylonia*, p. 66).

4. *Histoire Synchronique*, col. II, l. 25-37; cf. Peiser-Winckler, *die sogenannte Synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 198-199, et Sayce, *the Synchronous History of Assyria and Babylonia*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. IV, p. 31.

5. Le fait paraît résulter d'un passage de l'inscription publiée par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 6, n° VI, où il invoque les dieux de Martou; c'est du moins le sens que lui prêtent Sayce, *Synchronous History of Assyria and Babylonia*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. II, p. 132, n. 2, et Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 536. Boscawen suppose que l'une des inscriptions assyriennes fort mutilées du Nahr el-Kelb peut appartenir à ce prince, mais les faits qu'il allègue sont trop vagues encore pour qu'on puisse adopter son hypothèse en toute sécurité (*the Monuments and Inscriptions at the Nahr el-Kelb*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 338).

6. La preuve qu'il était le frère d'Assourbelkala nous est fournie par le protocole de ses inscriptions votives (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 3, nos 9, 11) où il se nomme fils de Tiglatphalasar, petit-fils d'Assourrishishi, arrière-petit-fils de Moutakkilnouskou.

7. Il restaura le palais et le temple d'Ishtar à Ninive (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 3, nos 9, 11; cf. G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 252, et Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 537).

8. Sur cette période, cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 538-540, qui a rassem-

Syrie du nord et pousser jusqu'à la Méditerranée à l'exemple de son grand ancêtre : il grava sur les rochers de l'Amanus, en face de la mer, une inscription triomphale où il racontait ses hauts faits[1]. Ce n'est qu'un éclair au milieu de la nuit qui nous cache son histoire, et le témoignage d'un de ses descendants nous prouve que la fortune trahit bientôt ce vainqueur : les Araméens lui ravirent les forteresses de Pitrou et de Moutkînou, qui commandaient les deux rives de l'Euphrate auprès de Carchémis[2]. Le mouvement de décadence ne ralentit pas après lui; l'Assyrie dépérit lentement jusqu'à la fin du x[e] siècle, et elle ne fut sauvée d'une ruine totale que par la décadence simultanée de la puissance chaldéenne. Ni Rammânabaliddîn ni les autres ne surent profiter de sa faiblesse : leurs discordes ou leur inertie amenèrent bientôt leur chute. La dynastie de Pashé disparut vers le milieu du x[e] siècle[3], et une famille originaire des Contrées de la Mer recueillit son héritage : elle avait régné cent trente-deux années environ et elle avait compté onze rois[4].

blé et commenté ce qui nous reste de documents avec le plus grand soin. Le roi Assourirba (Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens*, p. 157, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 539, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 181-332) a été appelé Assournazour (Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, t. II, p. 49, 81 n. 12), Assourrabamar (G. Smith, *Egyptian Campaigns of Esarhaddon and Assurbanipal*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 118, Fr. Lenormant, *Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 233), Assourrabbouri (Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 167, 177-178).

1. Nous connaissons ce fait par la mention que Salmanasar II fait de la stèle de son prédécesseur (*Inscription de Balawat*, col. II, l. 3-4, et *Inscription du Monolithe de Kurkh*, col. II, l. 5 sqq.; cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 540).

2. Cf. sur l'occupation de ces deux villes ce qui a été dit au t. II, p. 657, de cette *Histoire*.

3. La liste de ces premières dynasties assyriennes peut se reconstruire à peu près comme il suit à partir de Samsirammân I[er] (cf., sur les origines plus lointaines, le t. II, p. 112, de cette *Histoire*) :

Samsirammân I	Rammânnirâri I	Ninipalêkalla (Ninipalesharra)
Igourkapkapou	Salmanasar I	Assourdân I
Samsirammân II	Toukoultininip I	Moutakkilnouskou
. . . . .	Assournazirpal I	Assourishishi
Assourbelnishishou	Toukoultiassourbel	Tiglatphalasar I
Bouzourassour	. . . .	Assourbelkala
Assourouballit	Assournirâri I et Nabodaiân	Samsirammân III
Belnirâri	. . . .	. . . . .
Poudîlou	Belkoudourousour	Assourirba

4. Il est difficile de rétablir la liste exacte de cette dynastie, et la restauration de Hilprecht (*the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, p. 44) renferme encore beaucoup de points douteux (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 613, note 3, de cette *Histoire*). La voici, sous la forme très imparfaite et très douteuse qu'on peut lui prêter actuellement :

I Mardouk[ ]. . . . . 17 ans	VII Mardoukshâpikzîrîm. . . . .
II . . . . 6 ans	VIII Rammânabaliddin. . . . . 22 ans
III Naboukoudourousour I . . . . 13 ans	IX Mardoukbel[ ]. . . . . . . 1 an 6 mois
IV	X Mardoukzir[ ] . . . . . . 13 ans
V Belnadînabal	XI Naboushoum[ ] . . . . 9 ans
VI Mardouknadînakhé.	

Le chiffre que le Canon Royal donne pour le total de la dynastie est de 72 ans 6 mois. Peiser a montré qu'il est erroné et il a proposé de le corriger en 132 ans 6 mois (*Zur Babylonische Chronologie*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 268-269), ce que la plupart des assyriologues ont accepté (Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 329, et *Altorientalische Forschungen*, p. 131; Hilprecht, *the Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. I, p. 43).

Les causes de cette dépression dont Babylone souffrait à intervalles presque réguliers, comme si elle eût éprouvé les accès d'une maladie périodique? On a bientôt fait de découvrir la principale, lorsqu'on étudie de près la nature du pays et les conditions matérielles de son existence. La Chaldée n'était ni assez vaste ni assez populeuse pour offrir une base solide à l'ambition de ses princes. Comme on y pouvait compter presque autant de soldats que d'hommes en état de manier les armes, les souverains n'étaient jamais en peine d'y lever, du jour au lendemain, ce qu'il leur fallait de troupes afin de repousser une invasion ou d'aller frapper à distance un coup rapide, mais mal leur en prenait s'ils s'avisaient de concevoir des projets de longue haleine. Les combats étaient meurtriers en cet âge de luttes corps à corps, les marches à travers bois et montagnes ne laissaient pas que de coûter grand monde, et trois ou quatre campagnes consécutives contre des ennemis qui tenaient ferme débilitaient une armée de manière inquiétante. On trouvait encore des recrues pour réparer les premières pertes, mais elles ne tardaient pas à se faire rares si l'on ne mollissait pas l'effort après les victoires du début, et elles s'épuisaient entièrement lorsqu'on le forçait au delà d'un certain terme : le règne commencé le plus brillamment s'achevait dans l'impuissance, faute pour le prince d'avoir su ménager ses réserves, et les générations qui suivaient, obligées de se restreindre à une défensive prudente, végétaient dans une sorte d'anémie, jusqu'au jour où le mouvement des naissances avait relevé la proportion des mâles à un chiffre tel qu'il en sortit les éléments d'une armée neuve. Lorsque Naboukodorosor assaillit Assourrîshishî, il était faible encore de tout le sang versé dans ses démêlés avec l'Élam, et il ne put conduire son attaque avec la vigueur qui lui avait valu le dessus sur les bords de l'Oulaî : il n'arracha que des avantages précaires la première année et il succomba la seconde. Mardouknadînakhé se ressentait des pertes de ses prédécesseurs, quand Tiglatphalasar le provoqua : il réussit à avoir raison d'un rival éprouvé lui-même par des succès achetés chèrement, mais son propre triomphe acheva de l'accabler et il légua un royaume exsangue à ses descendants. Le motif qui explique la décadence de Babylone rend un compte aussi juste des éclipses que l'Assyrie subissait après chacun des éclats de son esprit belliqueux. Elle portait elle aussi la peine d'une ambition disproportionnée à ses ressources. Les hauts faits de Salmanasar et de Toukoultininip avaient eu pour conséquence logique une prostration complète sous Toukoultiassourbel et sous Assournîrarî : elle payait maintenant d'un affaissement non

moins lamentable la gloire d'Assourishishi et de Tiglatphalasar. Les rois qui s'avouaient ce que leur domination aurait de chanceux, tant qu'elle ne reposerait pas sur un fonds de recrutement plus large, s'ingéniaient à pourvoir de diverses manières aux insuffisances de leur effectif. Tandis qu'ils installaient des Assyriens dans les villes le mieux situées des pays soumis, ils importaient en Assyrie des bandes de prisonniers choisis parmi les plus énergiques de leurs adversaires, et ils les parquaient sur leurs terres aux bords du Tigre et des Zab : nous ignorons ce que Rammânirâri et Salmanasar avaient fait, mais c'est par milliers que Tiglatphalasar avait implanté chez lui les Moushkou, les Ouroumééns, les gens du Koummoukh ou du Naîri, et son exemple fut imité de tous ses successeurs dont nous connaissons quelque peu l'histoire. On aurait pu redouter qu'un flux pareil d'étrangers frémissants de leur défaite introduisît chez eux un levain de mécontentement ou de rébellion; loin de là, ils acceptaient leur exil comme un arrêt des dieux que les dieux seuls avaient le droit d'annuler, et ils cherchaient à mériter un adoucissement de leur sort par une obéissance absolue au maître. Leurs arrière-neveux, nés au milieu des Assyriens, devenaient Assyriens eux-mêmes, et quand ils ne dépouillaient pas du tout le souvenir de leur origine, ils en arrivaient à s'identifier si bien avec leurs compatriotes d'adoption, qu'ils n'en pouvaient plus être distingués. Les Assyriens expédiés dans les provinces récentes n'étaient pas sans y courir des risques sérieux. Leurs voisins les absorbaient parfois, au lieu qu'ils les absorbassent, et c'était autant de force perdue pour la métropole; de toute façon, un délai assez long s'écoulait forcément avant qu'ils se fussent assimilé les tribus parmi lesquelles ils vivaient. Le jour finirait pourtant par poindre où, l'œuvre de pénétration réciproque étant accomplie, l'Assyrie, ayant plus que doublé sa surface et ses ressources, serait capable d'endurer jusqu'au bout les fatigues de la conquête. Elle souffrait, en attendant, de la pénurie de soldats que ses victoires avaient déterminée chez elle, et c'était grand bonheur que son antagoniste séculaire fût elle-même hors de position d'en profiter.

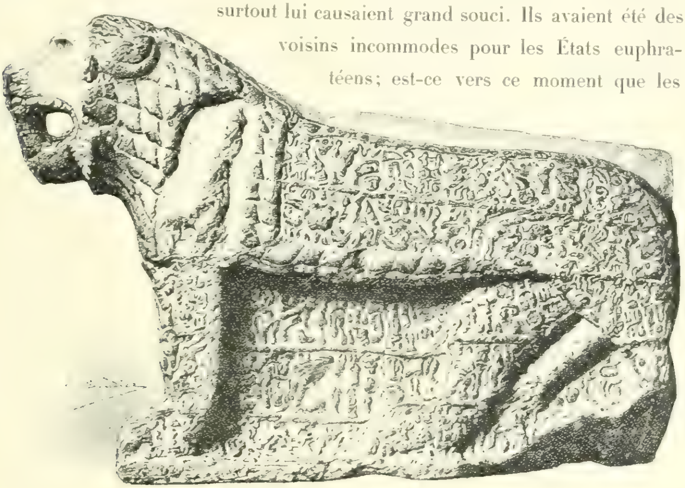
Le premier flot de l'invasion assyrienne avait effleuré la Syrie à peine : il s'était étalé légèrement sur les régions du nord, puis il était descendu pour ne plus remonter, et les peuples avaient repris aussitôt le cours de leur vie accoutumée. Leur condition ne changea pas durant les siècles suivants : ils persévérèrent dans leur routine de querelles et d'intrigues, d'alliances et de batailles incessantes, sans que nul d'entre eux gagnât un avantage accentué

sur ses voisins. Les Hittites possédaient encore la partie septentrionale : Carchémis leur servait de capitale, et plus d'une ville autour d'elle conservait leurs coutumes, leur idiome, leurs arts, leur culture, florissante comme par le passé. La tradition grecque parlait vaguement d'une sorte d'empire cilicien qui aurait assujetti les provinces orientales et centrales de l'Asie-Mineure, vers le xe siècle avant notre ère[1]. Avait-elle un fondement sérieux, et devons-nous admettre sur sa foi qu'il y eût alors, dans ce coin du monde un royaume analogue à celui de Sapaloulou? L'Assyrie se recueillait, la Chaldée s'enfermait dans son impuissance, l'Égypte sommeillait sur les berges de son fleuve, la scène demeurait vide en l'absence des premiers rôles : c'était le moment pour les acteurs secondaires d'y entrer et d'y jouer un personnage à leur taille. La conquête cilicienne, si vraiment il faut l'enregistrer à cette date, eut ses coudées franches une centaine d'années après la défaite d'Assourirba. Le délai était trop bref pour qu'elle jetât des racines profondes dans le pays. Ses chefs et ses soldats étaient d'ailleurs proches parents des Hittites syriens; ils parlaient un dialecte de leur langue, sinon cette langue même, et ils avaient des mœurs analogues, avec moins de raffinement peut-être, comme c'est le cas souvent chez les gens de la montagne par rapport aux gens de la plaine. On est tenté de supposer qu'une partie des monuments découverts au sud du Taurus fut leur œuvre ou date au moins de leur temps. C'est, à Sindjirlì, les restes d'un palais dont le soubassement est décoré de tableaux analogues à ceux de Ptéria[2], processions d'animaux les uns réels, les autres fantastiques, personnages armés de lances ou tirant de l'arc, processions de prêtres ou de fonctionnaires. C'est à Marash un grand lion de pierre, debout, la tête menaçante, les lèvres froncées et découvrant les dents : une légende en longues lignes de caractères asianiques lui sillonne le corps, à l'imitation de celles qui habillent les taureaux des palais assyriens. La civilisation des Khâti reçut de ces Ciliciens un renfort dont elle avait besoin pour se retremper, car

1. Solin racontait, en s'appuyant indirectement sur le témoignage d'Hécatée de Milet, qu'anciennement la Cilicie s'étendait non seulement sur ce qui fut plus tard la Cataonie, la Commagène et la Syrie, mais que son empire embrassait la Lydie, la Médie, l'Arménie, la Pamphylie et la Cappadoce : les conquêtes des rois assyriens en auraient réduit beaucoup l'étendue (*Polyhistor*, ed. Mommsen, p. 179, c. 38, § 1 sqq.). Mordtmann avait déjà appliqué cette donnée à l'interprétation des monuments asianiques, et il les considérait en conséquence comme appartenant à cet empire cilicien (*le Sceau de Tarkoumdimmi, roi de Tarsous*, dans Grote, *Munzstudien*, III, p. 130-131); son hypothèse, reprise par Lehmann (*Wochenschrift für classische Philologie*, 1893, n° 22), a été développée par Jensen dans ses *Grundlagen für eine Entzifferung der Hatischen oder Cilicischen Inschriften*, p. 17-19. Je pense que la tradition recueillie par Hécatée s'appliquait à la fois au royaume de Sapaloulou et à celui des rois de cette seconde époque.

2. Sur ce palais, qui est probablement postérieur au xe siècle, cf. ce que disent Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 533-534. J'aurai occasion de parler plus au long de Sindjirli dans le tome III de cette *Histoire*.

les peuples de langue sémitique qu'elle avait opprimés depuis des siècles l'assiégeaient maintenant de toutes parts sur ce territoire où elle avait régné jadis, et faisaient effort pour la refouler dans ses montagnes. Les Araméens surtout lui causaient grand souci. Ils avaient été des voisins incommodes pour les États euphratéens; est-ce vers ce moment que les



LE LION DE MARASH[1]

Poukoudou, les Routou, les Gamboulou, et vingt autres de leurs tribus, fameuses par la suite, se glissèrent sur la frontière de l'Élam, entre Dourilou et la côte? Celles qui constituèrent bientôt le peuple des Kaldi[2] grondaient autour d'Éridou, d'Ourou, de Larsa, et déjà peut-être elles asseyaient leur suprématie sur Babylone : on peut se demander en effet si ces princes du Pays de la Mer qui héritèrent des souverains de Pashé, ne sont pas des Kaldi Araméens[3]. Dans le même temps qu'ils se consolidaient au sud-est, le gros de la nation continuait de s'élever vers le nord et rejoignait ses avant-gardes dans la région moyenne de l'Euphrate, du Tigre au Khabour, du Khabour au Balikh et à l'Aprié. Ils avaient déjà eu souvent maille à partir avec la plupart

1. *Dessiné par Boudier, d'après une photographie du moulage* [illegible] *de 1889*, et [illegible], *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. [illegible].

2. J'aurai occasion d'insister dans le troisième volume sur ce que l'on sait de l'origine des Kaldi, je me contente pour le moment de renvoyer à Delattre, *les Chaldéens jusqu'à la formation de l'empire de Nabuchodonosor*, 2e éd., p. 3-4, qui constate l'existence d'un pays de Chaldée sous Assournazirabal dans la première moitié du IXe siècle avant J.-C. En reportant à la fin du XIe ou au commencement du Xe siècle la constitution de cet état, on ne fait que proposer une date minimum.

3. C'est l'hypothèse que Winckler propose (*Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 59-60, et *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 177-180).

des conquérants assyriens, de Rammânnirâri jusqu'à Tiglatphalasar; la déchéance de l'Assyrie et de la Chaldée leur laissa le champ libre, et ils s'en prévalurent. La Mésopotamie leur appartint bientôt tout entière, le plateau qui va de Carchémis à l'Amanos tomba en partie entre leurs mains, leur action redoubla d'intensité dans le bassin de l'Oronte, et leurs avant-postes, se heurtant contre les Amorrhéens aux sources du Litany, tendirent à repousser de plus en plus vers le sud ce qui subsistait des races qui s'étaient mesurées si vaillamment avec les bandes égyptiennes. C'était un élément presque neuf qui éliminait peu à peu de ce champ de bataille les éléments vieillis par des siècles de lutte, et tandis que cette substitution s'accomplissait dans la Syrie du nord et du centre, une révolution du même genre opérait une transformation non moins surprenante dans la Syrie méridionale. Là aussi des peuples moins usés venaient se superposer successivement aux nations sur lesquelles les Thoutmosis et les Ramsès avaient exercé leur empire. Les Hébreux par l'est, les Philistins et leurs alliés par le sud-ouest, abordaient la conquête du Kharou et de ses cités. Leurs forces étaient inégales, leur tempérament indécis encore, leur système politique mal développé, mais ils apportaient des qualités de jeunesse et des énergies qui, bien dirigées, pouvaient assurer à celui qui s'aviserait le premier d'en tirer parti, avec l'hégémonie sur leurs rivaux, la force nécessaire à réunir le pays entier en un royaume unique.





Les Hébreux, les Philistins, Damas

Les Israélites au pays de Canaan : les Juges.
Les Philistins et le royaume Hébreu : Saul, David, Salomon, le schisme des tribus. - La 21e dynastie égyptienne : Sheshonq. - Damas.

Les Hébreux au désert : les familles, les clans, les tribus. - Les Amorrhéens et les Hébreux sur la rive gauche du Jourdain. - La conquête de Canaan et la réaction des indigènes contre les Hébreux : les Juges, Ahoud, Déborah. - Jéroubbaal-Gédéon et la royauté Manassite ; Abimélek, Jephté.

Les Philistins : leur organisation politique, leur armée, leur flotte. - Juda, Dan et la légende de Samson. - Benjamin à la frontière philistine : Eli et l'arche d'alliance. - La domination des Philistins sur Israel ; Samuel, Saul, la royauté Benjaminite. - David, sa retraite au désert de Juda et son séjour à Ziklag. - La bataille du Gelboé et la mort de Saul : La lutte entre Ishbaal et David. - David seul roi et la défaite définitive des Philistins. - Jérusalem capitale et le transfert de l'arche. -

Guerres contre les peuples de l'Est. - La révolte d'Absalon : le couronnement de Salomon.

Le gouvernement de Salomon et ses constructions. - La colonisation phénicienne en Espagne : Hirôm Ier et les agrandissements de Tyr. - Les voyages d'Ophir et de Tarsis. - Le palais de Jérusalem, le temple et sa dédicace : le sacerdoce et les prophètes. - La mort de Salomon : le schisme des dix tribus et la division du royaume hébreu.

La 21e dynastie Égyptienne : les grands-prêtres thébains et les Pharaons Tanites. - Les mercenaires Libyens et leur prédominance dans l'État : les origines de la 22e dynastie Bubastite. - Sheshonq Ier roi et son fils Aoupouti grand-prêtre d'Amon ; la cachette de Déir el-Bahari. - L'expédition de Sheshonq contre Jérusalem.

Les deux royaumes hébreux : stabilité de Juda sous les descendants de Salomon, et instabilité des dynasties dans Israel, Asa et Baësha. - Le royaume de Damas et ses origines : Rézon, Tabrimmon, Benhadad Ier. - Omri et la fondation de Samarie : Akhab et l'alliance tyrienne. - Les successeurs de Hirôm Ier à Tyr : Ithobaal Ier. - Le prophétisme, la lutte contre l'idolâtrie phénicienne, la légende d'Élie. - Les guerres d'Israel et de Damas jusqu'au jour de l'intervention assyrienne.



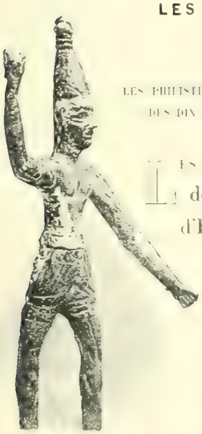


NAPLOUSE, L'ANCIENNE SICHEM[1].

CHAPITRE VII

LES HÉBREUX, LES PHILISTINS, DAMAS

LES ISRAÉLITES AU PAYS DE CANAAN : LES JUGES.
LES PHILISTINS ET LE ROYAUME HÉBREU : SAÜL, DAVID, SALOMON, LE SCHISME
DES DIX TRIBUS ; LA XXIᵉ DYNASTIE ÉGYPTIENNE : SHESHONQ. — DAMAS.



Les Hébreux fugitifs avaient rencontré autour de Kadesh Barnéa des Bédouins de types divers, Kénites et Iérahmélites, gens d'Édom ou de Madian, avec lesquels ils s'étaient associés et querellés tour à tour, selon les hasards de leur vie pastorale : ils s'aguerrirent à leurs escarmouches, se multiplièrent, prirent conscience de leur force, et, au bout de deux ou trois générations, ils commencèrent à former une nation respectable. Le tissu en était assez lâche; il consistait en un nombre indéterminé de clans, qui se composaient eux-mêmes d'un nombre indéterminé de

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie publiée par le Duc de Luynes, Voyage d'exploration à la mer Morte*, pl. 22. La lettrine représente une divinité phénicienne armée en guerre, et qui équivaut probablement au dieu Sît des Égyptiens; elle a été exécutée par Faucher-Gudin, d'après une des statuettes en bronze qui sont conservées au Musée du Louvre.

familles[1]. Chacune des familles avait son chef et n'obéissait qu'à lui seul; les chefs, convoqués en conseil des anciens, jugeaient à l'occasion les crimes ou réglaient les différends qui s'élevaient entre leurs dépendants[2]. Les clans s'aggloméraient à leur tour en tribus[3], d'après les affinités qu'ils se sentaient les uns pour les autres, ou que le contact journalier sur un même territoire suscitait entre eux, mais les liens qui les rattachaient demeuraient encore des plus frêles. Il fallait une circonstance extraordinaire, un projet de migration vers des pâturages inaccoutumés, une expédition contre des voisins turbulents, la menace d'une invasion étrangère, pour que la tribu entière entrât en action : elle élisait alors un prince, un *nasi*, dont les pouvoirs duraient le temps de mener l'entreprise à bien et cessaient avec l'état de choses d'où ils étaient sortis[4]. Les clans et les tribus se désignaient par le nom d'un aïeul duquel ils croyaient procéder, et qui était souvent un dieu pour qui ils avaient conçu une dévotion spéciale : tel se réclamait de la Fortune et il s'appelait Gad comme cette divinité, d'autres préféraient pour emblème ou pour fétiche une hyène ou un chien, et ils se disaient Siméon ou Kaleb[5]. Gad, Siméon, Kaleb étaient chacun l'ancêtre des familles qui se rangeaient sous leur invocation, et les héros éponymes de toutes les tribus passaient pour avoir été des frères issus d'un seul homme, placés sous la protection d'un seul dieu. Le dieu était ce Jahvéh avec lequel Abraham avait conclu jadis un pacte solennel[6]. Il siégeait sur le Sinaî ou sur le Séîr, et il s'y révélait dans l'orage[7] : le tonnerre était sa voix, le vent son souffle, la lumière son vêtement. Irrité,

1. Le clan s'appelait *mishpâkhâh* (*Lévitique*, XXV, *10*, *Nombres*, *III*, *30*, *35*, *Josué*, *XIII*, *15*); sur la façon dont il pouvait se constituer, cf. les remarques de STADE, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 396 sqq.

2. Les *anciens* portaient le nom de *zékên*, au pluriel *zékênîm* (*Exode*, *III*, *18*, *XXIV*, *14*, *Deutéronome*, *XXXI*, *28*).

3. On se sert pour désigner la tribu de deux mots signifiant *bâton*, *rameau*; le premier est *mattéh* (*Nombres*, *I*, *49*, *X*, *16*, *XXXIV*, *13* sqq., *XXXVI*, *3*), le second *shabet* (*Exode*, *XXIV*, *4*, *XXVIII*, *21*, *Nombres*, *XXXVI*, *3*, *Josué*, *IV*, *5*, *Juges*, *XVIII*, *1*).

4. Le terme de *nasi*, appliqué d'abord aux chefs des tribus (*Exode*, *XXXIV*, *31*, *Lévitique*, *IV*, *22*, *Nombres*, *II*, *3*), devient, après la captivité, le titre des chefs d'Israel à qui la domination de l'étranger ne permet pas de se faire appeler *rois* (*Esdras*, *I*, *8*).

5. Cf., sur ce procédé de l'onomastique, ROBERTSON SMITH, *on Animal Worship and Animal Tribes amongst the Arabs and in the Old Testament*, dans le *Journal of Philology*, t. IX, p. 75 sqq. On voit le parti qu'on en peut tirer pour l'histoire des clans et des tribus d'Israel, dans STADE, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 403-409. Sur Gad, cf. ce qui est dit au t. II, p. 157-158, de cette *Histoire*; Shiméôn dérive d'un mot qui désigne tantôt l'hyène, tantôt un croisé du chien et de l'hyène, dans la lexicographie arabe (ROBERTSON SMITH, *on Animal Worship*, p. 80). En ce qui concerne Kaleb, Renan préfère une interprétation différente : ce serait la forme écourtée de *Kalbel* (cf. *Kalbêlîm*, dans le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 70-71, n° 49, et p. 72-73, n° 52), et « *Chien d'El* est une expression énergique pour rendre l'attachement fidèle d'une tribu au dieu qu'elle s'était donné » (*Histoire du peuple d'Israel*, t. I, p. 105-106, 243-244).

6. Sur le pacte conclu par Jahvéh avec Abraham, cf. ce qui est dit au t. I, p. 66-67, de cette *Histoire*.

7. Cf. la description saisissante des phénomènes qui accompagnent la manifestation de Jahvéh, pour l'époque des Juges, dans le *Cantique de Déborah* (*Juges*, *V*, *4-5*), et, pour celle des rois, dans l'épisode d'Élie (*I Rois*, *XIX*, *11-13*).

il bouchait les canaux du ciel et il empêchait la pluie de s'écouler; apaisé, il lui ordonnait de tomber à point et de féconder les champs[1]. Comme les divinités de la Syrie, il avait le caractère jaloux, farouche, sans pitié de qui l'offensait : on l'adorait en des statues de bête, peut-être d'homme[2], que son esprit animait afin de prédire l'avenir, et on lui érigeait aux endroits qu'il honorait de ses apparitions des dolmens, des menhirs, des stèles semblables à celles des divinités cananéennes[3]. L'ancêtre commun était ce Jacob qui, luttant jadis avec son créateur, en avait dérivé le sobriquet d'Israel; on divisait théoriquement le peuple en autant de tribus qu'il avait engendré de fils, mais le nombre de douze auquel on s'arrêta ne répond guère à ce que nous savons jusqu'à présent de l'histoire de ces Enfants d'Israel[4]. Quelques-unes d'entre elles n'eurent jamais d'existence politique, celle de Lévi par exemple[5], ou elles se fondirent de bonne heure avec leurs congénères, comme Rouben avec Gad[6]; plusieurs n'atteignirent leur croissance normale que dans la suite des temps, Éphraïm, Manassé, Benjamin, Juda. Les chroniqueurs essayèrent de combinaisons multiples pour ne pas rester en deçà du chiffre fatidique ou pour ne point le dépasser. Tantôt ils inclurent Lévi dans la liste, et alors Joseph ne compta que pour un[7]; tantôt ils rayèrent Lévi ou Siméon, et alors ils remplacèrent Joseph par ses deux fils Éphraïm et Manassé[8]. Les tribus étaient d'ailleurs de taille fort inégale : Éphraïm, Manassé, Gad, comprenaient beaucoup de gents puissantes et riches; Dan, au contraire, en réunissait si peu qu'on le qualifiait parfois de clan.

Le système flottait encore pendant le séjour au désert. Joseph et Juda, qui

1. Cf. pour ce caractère de Jahvéh l'épisode *I Rois*, *XVII-XVIII*, où est décrite la lutte pour la pluie entre Élie et les prophètes de Baal.

2. La plus fréquente des formes bestiales est celle du taureau ou du veau (*Exode*, *XXXII*, *Deutéronome*, *IX*, *21*), et pour l'époque royale *I Rois*, *XII*, *28-30*, *II Rois*, *X*, *29*), on signale aussi celle du serpent (*II Rois*, *XVIII*, *4*). On ne sait quelle figure avait l'image de Mikah l'Éphraïmite (*Juges*, *XVIII*, *14*, *17-18*, *20*, *30-31*), ni celle de Jéroubbaal, à Ophrah (*Juges*, *VIII*, *27*), ni celle d'Akhimélek, à Nob (*I Samuel*, *XXI*, *9*).

3. Cf., sur les pierres qui marquaient le site des théophanies de Jahvéh, ce qui est dit au t. II, p. 66, 68-69, 162-164, de cette *Histoire*.

4. Sur Jacob-Israel, sur ses douze fils et sur la division en douze tribus de leurs descendants, cf. ce qui a été déjà dit au t. II, p. 68-70, de cette *Histoire*.

5. Lévi avait été brisé de bonne heure à la suite d'événements, dont deux versions combinées se retrouvent dans la *Genèse*, *XXXIV* : il aurait vengé, de concert avec Siméon, le viol de sa sœur Dinah par le massacre des Sichémites, et cet acte de sauvagerie aurait amené la dispersion presque complète à laquelle il est fait allusion dans la *Bénédiction de Jacob* (*Genèse*, *XLIX*, *5-7*). Cf., à ce sujet, Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 152-154.

6. Au IXe siècle, Mésha de Moab ne parle pas des Roubénites et ne connaît que des Gadites dans le territoire qui leur avait appartenu. La tradition attribuait ses malheurs de la tribu au crime que le chef avait commis en séduisant Bilha, la concubine de son père (*Genèse*, *XLIX*, *3-4*, cf. *XXXV*, *22*).

7. Ainsi dans la *Bénédiction de Jacob* (*Genèse*, *XLIX*, *5-7*, *22-26*) et dans l'énumération de la famille du patriarche au moment de sa descente en Égypte (*Genèse*, *XLVI*, *9-26*).

8. *Nombres*, *I 20* sqq., où les gens de Lévi sont énumérés hors cadre, et *Deutéronome*, *XXXIII* *6-25*, où Siméon n'est pas compris parmi les tribus que Moïse bénit avant de mourir.

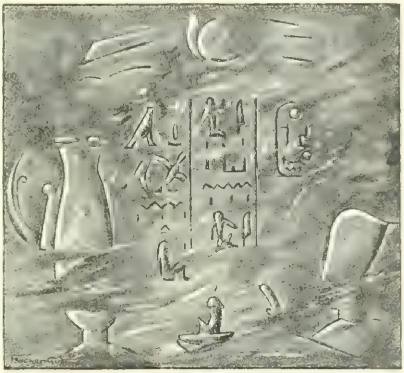
jouèrent les premiers rôles par la suite, jouissaient alors d'une considération médiocre ; en revanche, Rouben exerçait une sorte de droit d'aînesse sur les autres[1]. Le domaine qu'ils occupaient à eux tous devint bientôt insuffisant à les nourrir : ils cherchèrent à l'échanger contre un territoire plus vaste, et le voisinage les attira d'abord vers les cantons méridionaux de Canaan. Pharaon n'était plus là pour leur barrer le chemin par l'effroi de ses armes. Il avait rappelé ses troupes en Afrique, et c'est à peine s'il gardait la haute main sur la Shéphélah par le fait de ses colons Zakkala et Philistins : ils n'avaient donc rien à redouter de lui, pourvu qu'ils respectassent Gaza ou Ascalon. Ils tentèrent de se glisser aux cantons qui environnent Hébron, en appuyant vers la mer Morte, et une tradition assurait qu'avant de se lancer dans cette aventure ils envoyèrent des espions reconnaître la contrée[2]. La population s'en était modifiée depuis qu'ils avaient quitté Goshen. Les Amorrhéens, ébranlés par le choc des hordes asianiques, harcelés constamment par les Araméens, avaient évacué les positions qu'ils avaient sur l'Oronte et sur le Litany : ils étaient descendus vers le sud en refoulant les Cananéens, et leur déplacement s'était accéléré à mesure que la résistance opposée à leurs masses mollissait sous les successeurs de Ramsès III et se réduisait à néant. Ils avaient submergé les alentours du lac de Génésareth, les monts au sud du Tabor, le bassin moyen du Jourdain, et, s'écoulant à travers les plateaux ondulés qui s'étendent à l'est du fleuve, ils en avaient assailli les cités. Ce pays n'avait pas reçu souvent la visite des bandes égyptiennes, et pourtant ses habitants avaient subi l'influence de l'Égypte plus fort que beaucoup d'autres : tandis qu'à l'ouest et au nord on n'employait que l'écriture cunéiforme, certains d'entre eux avaient essayé d'adapter le syllabaire hiéroglyphique à l'expression de leur langue. Le seul de leurs monuments que le hasard nous ait conservé, un bas-relief taillé d'un ciseau malhabile dans un bloc de basalte noir, représente une de leurs déesses, l'Astarté aux deux cornes, et un roi en adoration devant elle : le souverain est Ramsès II, et les légendes qui accompagnent les figures cachent une formule pieuse ou un nom emprunté à quelqu'un des dialectes locaux[3]. Les Amorrhéens triom-

1. On tire cette conclusion du rôle de premier-né que les généalogies lui assignent parmi les enfants de Jacob. Stade incline à croire au contraire que cette place d'honneur lui fut accordée à cause de son insignifiance, pour éviter les compétitions entre les tribus les plus puissantes, telles qu'Éphraïm et Juda (*Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 151-152).

2. *Nombres*, XIII.

3. C'est la *Pierre de Job* découverte par Schumacher (*Zeitschrift des Palästina-Vereins*, 1888 (t. XIV, p. 142 sqq.; cf. Erman, *der Hiobstein*, *ibid.*, t. XV, p. 205-211). L'inscription semble donner le nom d'une déesse Agana-Zaphon, dont la seconde partie rappellerait le nom de Baal-Zéphôn.

phèrent, sans qu'on sache comment, mais bientôt après leur victoire nous voyons le territoire qu'ils avaient envahi partagé en deux royaumes : au nord, celui de Bashan qui comprenait, avec le Haourân, les steppes arrosées par l'Yarmouk, au sud celui de Hesbon, de qui relevaient les districts situés sur le Jabbok et l'Arnon, à l'est de la mer Morte[1]. Leur progrès paraît ne pas avoir été moins rapide entre le Jourdain et la Méditerranée. Ils y avaient assujetti une partie des petits États cananéens, lié des relations amicales avec les autres, et pénétré peu à peu jusqu'à la lisière du Sinaî : on les trouvait établis en souverains au milieu des collines de Sichem, autour d'Hébron, aux confins de la Shéphélah et du Négeb[3].



L'ASTARTÉ AMORRHÉENNE[2].

Quand les clans hébreux se risquèrent à remonter vers le nord en droite ligne, ils se heurtèrent à leurs avant-gardes, et ils essuyèrent une défaite sanglante sous les murs de Horma[4]. Cet échec ne les découragea point : puisque la voie directe se fermait devant eux, ils se rejetèrent vers la droite, ils contournèrent la mer Morte par le sud, puis par l'est, et ils parvinrent aux frontières de Galaad[5]. Là encore les Amorrhéens se dressaient en face d'eux, mais moins denses et retranchés moins solidement dans leurs forteresses que leurs cousins du Négeb : les bandes d'Israel détruisirent les deux

1. L'extension de la puissance amorrhéenne dans cette direction est prouvée par les témoignages relatifs aux royaumes de Sihon et de Og (*Deutéronome, I, 4, II, 24-37, III, 1-17*). Sur tout ce mouvement des Amorrhéens, cf. ce que dit WINCKLER, *Geschichte Israels*, t. I, p. 51-54.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les estampages et les croquis publiés dans la Zeitschrift des Palästina-Vereins*, t. XV, p. 206-207 ; cf. ce qui en est dit au t. II, p. 105, note 3, de cette *Histoire*.

3. Pour leur présence au Négeb et dans la Montagne de Juda, cf. *Nombres, XIII, 30, Deutéronome, I, 7, 19-36, Josué, X, 5-6, 12, XI, 3*, pour leur présence dans la Shéphélah, cf. *Juges, I, 34-36*.

4. Voir le long récit des *Nombres, XIII-XIV*, qui se termine par la mention de la défaite des Hébreux à Horma, et cf. *Deutéronome, I, 19-46*.

5. L'itinéraire indiqué dans les *Nombres, XX, 22-29, XXXI, XXXIII, 37-49*, et répété au *Deutéronome, II*, conduit les Israélites jusqu'à Éziôngaber, de manière à leur faire éviter les Madianites et les Moabites. On a expliqué le bon accueil qu'ils reçurent alors dans les régions situées à l'orient de la mer Morte, soit par une alliance contractée avec Moab et Ammon contre l'ennemi commun, les Amorrhéens (WELLHAUSEN, *Abriss der Geschichte Israels und Judas*, dans les *Skizzen und Vorarbeiten*, t. I, p. 7, et avec plus de réserve, RENAN, *Histoire du peuple d'Israel*, t. I, p. 211 sqq.), soit par le fait qu'Ammon et Moab n'habitaient pas encore ces parages : on n'y rencontrait alors que des Édomites et des Madianites en lutte les uns contre les autres (WINCKLER, *Geschichte Israels*, t. I, p. 46-51, 203-205).



LA VALLÉE DU JABBOK, PRÈS DU CONFLUENT AVEC LE JOURDAIN[1].

royaumes de Hesbon et de Bashan[2]. Gad s'adjugea presque tout l'espace entre le Jabbok et l'Yarmouk, au voisinage des vieux sanctuaires indigènes auxquels le souvenir de Jacob est demeuré attaché, Pnîel, Makhanaîm, Soukkôt[3]. Rouben s'installa auprès de lui, et ils vécurent là, isolés du reste de la famille. Ils ne prirent désormais qu'une part médiocre à ses deuils ou à ses joies : lorsqu'on leur adressait une demande de secours, « Galaad se tenait coi au delà du Jourdain », et « sur les ruisseaux de Rouben grands étaient les palabres », mais sans effet[4]. Ce n'était pas égoïsme de leur part, mais ils

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie n° 336 du Palestine Exploration Fund.*

2. Guerre contre Sihon, roi de Hesbon (*Nombres, XXI, 21-31, Deutéronome, II, 26-37*), et contre Og, roi de Bashan (*Nombres, XXI, 32-35, Deutéronome, III, 1-13*). Ed. Meyer pense que l'épisode de Sihon a été placé par erreur au temps de la conquête (*der Krieg gegen Sichen und die zugehörigen Abschnitte*, dans la *Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft*, 1885, p. 36-52, et *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 391-392, 402) : Sihon serait le roi de Moab, père de Mésha, sur lequel Omri d'Israel prit Hesbon au début du IXe siècle (cf. STADE, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 116-118, 521-522). Kuenen a réfuté cette hypothèse (*Hist. Kritik Onderzoek*, 2e édit., t. I, § 13, n. 13), et son opinion est acceptée aujourd'hui par la plupart des historiens.

3. Voir ce qui est dit de ces vieux sanctuaires, au t. II, p. 68-69, 163, de cette *Histoire*. Sur Gad et Rouben, cf. STADE, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 148-152; Gad ne posséda les districts compris entre le Jabbok et l'Arnon qu'au début de l'époque royale, jusqu'au temps de Jéhu ou environ, ainsi qu'il résulte des données de l'inscription de Mésa.

4. Ce sont les expressions mêmes qu'emploie l'auteur du *Cantique de Deborah* dans les *Juges*, *V*, *15-16*; cf. t. II, p. 687-688, de cette *Histoire*.



UN DES TERTRES DANS [illegible], L'AN[illegible] JÉRICHO[1].

avaient assez à faire de se défendre eux-mêmes contre les Araméens, contre les Bédouins, contre Moab, contre Ammon. Gad, toujours menacé, lutta sans se décourager pendant des siècles, mais Rouben s'usa et déchut vite[2] : il ne fut bientôt plus qu'un nom et un souvenir parmi ses frères.

Ceux-là pourvus, le gros d'Israel ne songea plus qu'à franchir le Jourdain et à se loger, du mieux qu'il put, au milieu des Cananéens. La tradition parlait de son entrée en possession comme d'une campagne méthodique, qu'il entreprit sur l'ordre et sous la protection visible de Jahvéh[3]. Moise l'avait guidé d'Égypte à Kadesh, de Kadesh au pays de Galaad ; il aperçut la Terre Promise du haut du mont Nébo, et il n'y pénétra point, mais après sa mort Josué, fils de Noun, passa le fleuve à pied sec, non loin de l'embouchure, et vint assiéger Jéricho. Les murailles croulèrent d'elles-mêmes au fracas des trompettes d'airain[4], et la chute de la place entraîna celle de ses voisines, Aî, Béthel,

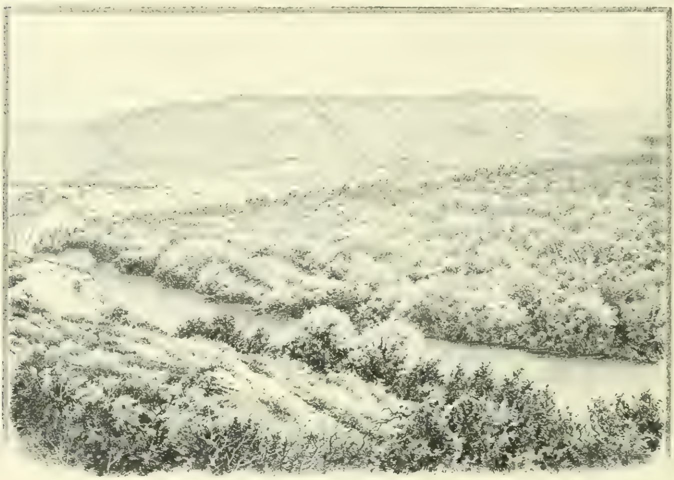
1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie rapportée par Lortet.*

2. On trouve encore le souvenir des razzias de Rouben contre les Bédouins du désert syrien dans *I Chroniques*, V, *10, 18-22* ; l'authenticité en est contestée assez inutilement par Stade, *Geschichte*, t. I, p. 152, note 1.

3. L'histoire de la conquête est racontée dans le livre de *Josué*. Ici, pas plus que dans les autres passages qui se rapportent au peuple d'Israel, je n'essaierai d'entrer dans le détail des études critiques entreprises sur le texte hébreu, ni de dresser la bibliographie du sujet : je me bornerai à prendre les résultats acquis par le travail continu de plusieurs générations, et à les exposer, tout en m'excusant de ne pas pouvoir, faute de place, rendre à chacun la part qui lui revient dans ce travail de sélection et de reconstitution historique.

4. *Josué*, *I-VI*.

Sichem. Sichem servit aussitôt de point de ralliement aux vainqueurs : Josué y fixa sa résidence, et il bâtit au sommet de l'Ébal un autel de pierre sur lequel il grava les titres principaux de la Loi divine[1]. L'intrusion violente d'un élément nouveau inquiéta les adorateurs des faux dieux, ainsi qu'il était naturel ; ils firent trêve à leurs discordes et ils s'armèrent tous contre lui. Les



LE JOURDAIN AU VOISINAGE DE JÉRICHO[2].

Cananéens se coalisèrent au sud, à l'instigation d'Adonizédeq, roi de Jébus, mais ils furent dispersés non loin de Gibéon et leurs chefs égorgés ou mutilés[3]. Les Amorrhéens du nord, rassemblés autour de Jabîn, roi d'Hazor, ne réussirent pas mieux : ils éprouvèrent une défaite aux Eaux de Mérom, Hazor fut brûlée, la Galilée mise à feu et à sang[4]. Le terrain une fois déblayé par ces opérations, Josué institua le partage des dépouilles et il livra aux tribus le lot que le sort avait assigné à chacune d'elles[5]. Tel est, dans ses grandes lignes, le récit des chroniqueurs hébreux : à l'examiner de près, il semble bien

1. *Josué, VII-VIII*. L'Ébal est aujourd'hui le Djebel Souléimiyeh.
2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie rapportée par* Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 451.
3. *Josué, X*. La même guerre est racontée dans des conditions différentes au livre des *Juges, I, 1-9*, où le roi s'appelle Adonibézek; cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 702-703, de cette *Histoire*.
4. *Josué, XI*. Comme un autre Jabîn reparait dans l'histoire de Déborah (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 686, de cette *Histoire*), on a pensé qu'il y avait dans la tradition actuelle dédoublement d'un seul et même personnage, seulement les uns veulent que le Jabin de *Josué, XI*, ait été transféré au temps des *Juges*, tandis que les autres préfèrent admettre que le Jabîn de Déborah a été reporté à la conquête (Renan, *Histoire du peuple d'Israel*, t. I, p. 307, n° 4).
5. Le lot de chaque tribu est indiqué dans *Josué, XIII-XXI*.

qu'Israel n'agit pas avec autant d'ensemble et de vigueur qu'ils se le figurèrent. Le peuple ne conquit point son patrimoine en une fois : il s'y glissa, groupe à groupe, clan par clan, partie aux gués de Jéricho[1], partie plus au nord, vers le cours moyen du Jourdain, à la hauteur de Sichem[2]. Les émigrants, transportés sur la rive occidentale, y choquèrent contre des populations plus civilisées qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, et bien équipées pour une défensive vigoureuse : les villes murées qui avaient bravé les vétérans de Pharaon n'avaient pas grand'chose à craindre des hordes d'Israélites indisciplinés qui rôdèrent autour d'elles. Il n'y eut, à proprement parler, ni guerres, ni batailles rangées, mais une série de razzias, d'escarmouches, d'incursions où mainte citadelle succomba misérablement. Plusieurs d'entre elles, harassées par les alertes continuelles, préférèrent composer avec les agresseurs et leur céder ou leur vendre des lambeaux de leur territoire; d'autres leur ouvrirent leurs portes de bonne grâce et s'allièrent à eux par des mariages. Juda et ce qui subsistait de Siméon et de Lévi s'enfoncèrent dans le sud. Lévi ne comptait plus qu'un petit nombre de familles et n'eut pas d'établissements particuliers, mais Juda s'empara à peu près du massif montagneux qui sépare la Shéphélah des côtes occidentales de la mer Morte, et Siméon se campa à côté de lui sur la limite du désert, autour des puits de Béershéba[4]. Les descendants de Rachel et de sa servante jetèrent leur dévolu sur les régions du centre, mais la maison de Joseph s'y attribua le domaine le meilleur pour ses branches d'Éphraïm et de Manassé. Éphraïm eut quelques-uns des plus vieux sanctuaires cananéens, Ramah, Béthel, Shiloh,



UN DES PUITS DE BEERSHÉBA[3].

1. Renan, *Histoire du peuple d'Israel*, t. I, p. 237-239, pense encore que le passage principal eut lieu en face de Jéricho, selon la tradition consignée dans *Josué*, *II*, *III*.

2. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 157-159, (Carl Niebuhr, *Geschichte des Ebräischen Zeitalters*, t. I, p. 329 sqq.) croit retrouver le lieu exact au gué d'Admah, près de Soukkôt.

3. *Dessin de Boudier, d'après la photographie rapportée par* Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 335.

4. Ainsi que Wellhausen l'a fait observer (Art. *Israel* dans l'*Encyclopédie Britannique*, p. 400[b]), le sort de Lévi ne saurait être séparé de celui de Siméon, et, les restes de Siméon s'alliant à Juda, ceux de Lévi devaient partager la fortune de Juda. Si l'on ne trouve plus trace de son action en cette circonstance, c'est que les documents qui la signalaient ont disparu naturellement au temps où l'on ne voyait plus en lui qu'une tribu sacerdotale.

et c'est à Shiloh qu'il déposa le coffre en bois de Jahvéh, l'Arche d'Alliance qui assurait la victoire à son possesseur. Manassé se rangea au nord d'Éphraïm sur les collines et dans les gorges du Carmel; Benjamin couronna les hauteurs qui surplombent les bas-fonds de Jéricho[1]. Quatre des tribus secondaires, Issakar, Asher, Nephtali et Zabulon, s'aventurèrent dans les parages de Sidon et de Tyr, en arrière du littoral phénicien, mais les Cananéens et les Amorrhéens les empêchèrent de se répandre en plaine et les bloquèrent dans la montagne : toutes les forteresses qui commandaient les passes du Carmel ou du Tabor restèrent libres, Mageddo, Taânak, Ibléam, Jezréel[2], Endor, Bethshéan, et elles s'alignèrent comme une barrière infranchissable entre les Hébreux de Galilée et leurs frères d'Éphraïm. Les Danites promenèrent longtemps leurs tentes à la recherche d'un patrimoine. Ils essayèrent de s'intercaler à la pointe septentrionale de Juda, entre Aïalon et Joppé, en prolongement d'Éphraïm et de Benjamin, mais les Amorrhéens les chicanèrent si rudement qu'ils durent s'y contenter d'une demi-douzaine de postes d'une tenure précaire à Zora, à Shaalbîn, à Eshtaol[3]. Les nations étrangères de la Shéphélah et les cités cananéennes sauvegardèrent presque toutes leur autonomie : les Israélites n'avaient aucune chance contre elles, partout où leurs princes trouvaient l'espace pour déployer leur grosse infanterie ou manœuvrer leurs chars bardés de fer. Faute d'avoir su comment les réduire, ils demeurèrent coupés en trois tronçons d'importance inégale, et que rien ne raccordait : au centre, Joseph, Benjamin et Dan, au sud Juda, Lévi et Siméon, au nord Issakar, Asher, Nephtali, Zabulon.

Les années qui suivirent l'occupation furent comme l'âge héroïque des Hébreux. Les Livres Saints convenaient que les nœuds qui attachaient les douze tribus s'étaient déliés promptement : l'obéissance à Dieu et la reconnaissance envers lui s'étaient attiédies, à mesure que le souvenir de Moïse et de Josué s'éteignait chez les générations naissantes. Les vainqueurs « habitaient au milieu des Cananéens, des Hétéens et des Amorrhéens, et des Phé-

1. Sur les établissements des enfants de Rachel et sur la formation progressive des tribus en lesquelles ils se partagèrent, cf. WELLHAUSEN, *Abriss der Geschichte Israels und Juda's*, dans les *Skizzen und Vorarbeiten*, t. I, p. 14-15. STADE, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 160-165. RENAN, *Histoire des peuples d'Israel*, t. I, p. 258-261. Nöldeke pense que la constitution de Manassé remonte seulement au temps de Jéroubbaal et d'Abîmélek (dans SCHENKEL, *Bibel-Lexicon*, t. VI, p. 104 sqq.).

2. On trouvera réunis dans STADE, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 168-173, les documents que nous possédons sur les tribus de la Galilée. Jezréel n'est pas mentionnée explicitement parmi les villes demeurées indépendantes, il est probable pourtant qu'elle fit longtemps partie du groupe des forteresses autonomes (BUDDE, *die Bücher Richter und Samuelis*, p. 45-47).

3. Sur Dan et sur ses destinées, cf. STADE, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 165-168.

réziens, et des Héviens et des Jébusiens. Et ils prirent leurs filles pour femmes et ils donnèrent leurs propres filles à leurs fils, et ils servirent leurs dieux. Et les enfants d'Israel firent ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et ils oublièrent l'Éternel, leur dieu, et ils adorèrent les Baals et les Ashérahs[1]. » La foi religieuse rompue, l'unité politique se serait résolue d'elle-même. Les guerres éclatèrent de tribu à tribu, les plus robustes laissèrent les infidèles opprimer les plus débiles, et se montrèrent eux-mêmes impuissants à sauver leur indépendance. Malgré tous leurs milliers d'hommes en état de porter les armes, ils échurent en proie à qui voulut d'eux : les Amorrhéens, les Ammonites, les Moabites, les Philistins, les asservirent tour à tour et leur rendirent avec usure les maux que Josué avait infligés aux Cananéens. « Partout où ils sortaient, la main de l'Éternel était contre eux en mal, comme l'Éternel le leur avait dit et juré, et ils étaient dans une angoisse extrême. Alors l'Éternel suscitait des Juges qui les délivraient de la main de leur spoliateur. Mais, même leurs Juges, ils ne les écoutèrent pas, car ils se prostituèrent après d'autres dieux et ils se prosternèrent devant eux; ils se détournèrent vite du chemin où leurs pères avaient marché écoutant les commandements de l'Éternel, mais eux n'agirent pas ainsi. Or, quand l'Éternel leur suscitait des Juges, l'Éternel était aussi avec le Juge, de sorte qu'il les délivrait de leurs ennemis pendant tous les jours du Juge, car l'Éternel avait pitié à cause de leurs gémissements devant ceux



LA PALESTINE
au temps des Juges

1. Livre des Juges, III, 5-7.

qui les opprimaient et qui les accablaient. Et il arrivait, quand le Juge venait à mourir, ils retournaient à se corrompre plus que leurs pères, marchant après d'autres dieux pour les servir et pour se prosterner devant eux : ils ne rabattaient rien de leurs méfaits ni de leur entêtement[1]. » L'histoire de cette époque ne présente nullement le caractère de précision et d'unité que les chroniqueurs pensèrent y discerner. Israel, transplanté dans sa patrie d'élection, n'y renonça point dès l'abord à sa vie nomade. Il persévéra dans les usages et dans les préjugés qu'il avait hérités de ses pères, et il affecta longtemps, à l'égard des paysans dont il dévastait les champs, le mépris que le Bédouin de nos jours, libre de ses allures, droit en selle et la lance au poing ou le fusil au dos, ressent pour le fellah enchaîné au sol et courbé pacifiquement sur le sillon. Les clans continuèrent impatients de toute autorité réglée, les tribus s'isolèrent dans une anarchie qui favorisa les représailles des indigènes, et leurs entreprises contre les intrus : seulement lorsque le péril étranger les pressait par trop, ceux d'entre eux sur lesquels il pesait le plus lourd s'unissaient pour un effort commun, et se ralliaient momentanément autour du chef qui surgissait. Beaucoup de leurs libérateurs ont dû ne gagner qu'une gloire éphémère et se sont évanouis dans l'oubli, avec les deux ou trois générations qui les connurent : ceux dont la mémoire ne s'effaça pas devinrent pour la postérité les Juges d'Israel[2]. Ces Juges n'étaient pas des magistrats revêtus de pouvoirs officiels et acclamés par toute une nation, les présidents d'une république régulièrement organisée, élus directement par le dieu national ou par ses hommes sous son inspiration : ils n'étaient que des chefs locaux, des héros de canton, illustres chacun dans son cercle habituel, mais dédaignés souvent à faible distance. Plusieurs n'ont laissé qu'un nom, Shamgar, Ibzan, Thola, Élon, Abdon, et peut-être quelques-uns d'entre eux ne sont-ils que des êtres de raison, ce Jaïr qui personnifie un clan de Galaad, et cet Othnïel qui incarne une des familles kénites associées aux Enfants d'Israel[3]. D'autres arrivent jusqu'à nous avec un cortège de récits populaires et de légendes, parmi lesquels on ne devine pas toujours la part qui revient à la

1. *Juges*, II, 15-19.

2. Le nom de *Juges* qui a été adopté pour désigner ces personnages est assez mal choisi, parce qu'il suggère l'idée d'une magistrature civile régulièrement organisée. Le mot *shophet*, le même que nous rencontrons à l'époque classique sous la forme de *suffète*, a bien ce sens, mais il désigne surtout un homme revêtu d'un commandement absolu, régulier ou non : on le traduirait mieux *chef*, *prince*, *capitaine*.

3. Sur ces petits Juges et sur leur personnalité, cf. d'une manière générale Nöldeke, *Untersuchungen zur Kritik des Alten Testaments*, p. 181 sqq. Thola est nommé ailleurs comme étant l'un des clans d'Issakar (*Genèse*, *XLVI*, *13*, *Nombres*, *XXVI*, *23*), Élon comme étant l'un des clans de Zabulon (*Genèse*, *XLVI*, *14*, *Nombres*, *XXVI*, *26*).

réalité. Il ne peut pas être question pour eux d'une histoire ininterrompue[1] : quelques épisodes seulement ressortent et s'échelonnent sur près de deux siècles, qui nous permettent de soupçonner au passage les progrès d'Israel, et sa transformation d'un ramas de hordes à demi barbares en une nation sédentaire mûre pour la royauté.



GUERRIER MOABITE[4]

Le premier d'entre eux n'intéresse qu'une fraction, la moindre, des tribus du centre[2]. La destruction des royaumes amorrhéens d'Hesbôn et de Bashan n'avait pas moins profité aux cousins d'Israel, Ammon et Moab, qu'à Israel lui-même. Les Moabites s'étaient précipités à la suite des Hébreux sur les pays qui touchaient à la mer Morte ; ils étaient montés des rives de l'Arnon à celles du Jabbok, et maintenant ils ne se contentaient plus de courir sus à Rouben et à Gad. C'étaient des Bédouins belliqueux, bien armés, bien conduits : ils s'emparèrent de Jéricho, et leur roi Églon rançonna avec succès la montagne entière d'Éphraïm[3] ; qui voulait éviter d'être pillé, il devait se racheter au prix d'un tribut annuel. Ahoud le Gaucher cacha sous ses vêtements un glaive affilé et se joignit aux députés de Benjamin qui allaient porter la redevance au maître[5]. L'argent consigné, ils reprirent tous ensemble le che-

1. Renan, *Histoire du peuple d'Israel*, t. I, p. 302, pense pourtant que les Juges « formaient une chaîne à peu près continue ; il ne leur manqua que la succession de père en fils pour constituer une véritable dynastie ». La chronologie du *Livre des Juges* semble comporter plus de quatre siècles, d'Othniel à Samson, mais elle ne repose que sur des données artificielles ; il ne paraît pas qu'on puisse évaluer la durée de ces premiers temps hébraïques à plus d'un siècle et demi, de 1200 à 1050 environ.

2. L'épisode d'Othniel et de Koushan aux deux plumes, par lequel l'histoire de ce temps débute dans le texte actuel (*Juges, III, 8-11*), repose, de l'aveu général, sur une tradition sans valeur.

3. Le texte actuel (*Juges, III, 13-15*) semble insinuer qu'après avoir pris la *Ville des Palmes*, c'est-à-dire Jéricho (*Deutéronome*, XXXIV, 3, *II Chroniques*, XXVIII, 15), Églon y avait établi sa résidence, ce qui rend le récit incompréhensible au point de vue géographique. Pour tout remettre au point, il suffit d'admettre qu'au verset 15 le nom de la capitale d'Églon a disparu (Budde, *die Bücher Richter und Samuelis*, p. 99).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'original rapporté par F. de Saulcy, et déposé au Musée du Louvre*, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 445.

5. Sauf l'extension à tout Israel des maux particuliers aux clans d'Éphraïm (*Juges, III, 12-15*), et une clausule tendancieuse (*III, 27-30*), le corps même de l'épisode d'Ahoud (*III, 15-26*) ne présente rien qui ne soit historiquement vraisemblable.

min de leurs villes, mais quand ils furent arrivés au cromlech de Gilgal[1], hors l'atteinte des ennemis, Ahoud rebroussa, et, se présentant au palais dans l'attitude d'un prophète : « J'ai pour toi, dit-il, une parole secrète, ô roi! » Églon répond : « Silence! » et il ordonne à ses serviteurs de le laisser seul avec l'inspiré dans le pavillon où il se tenait au frais. Ahoud s'écria donc : « J'ai un message de dieu pour toi! » et comme l'autre se levait pour l'écouter, « il étendit sa main gauche, dégagea l'épée de dessus son flanc droit et la lui plongea dans le ventre; même la garde pénétra après la lame, et la graisse se referma sur la lame, et il ne put pas arracher l'épée de la plaie, mais la pointe en ressortit entre les jambes ». Il tira le verrou, s'échappa par les derrières; peu après, « les serviteurs vinrent et virent, voici les portes étaient closes à la barre et ils se répétèrent : « Sans doute notre Seigneur repose dans le pavillon au frais! » Lorsqu'ils se décidèrent à entrer, Ahoud avait dépassé déjà le cromlech et se trouvait en sûreté. Il rassembla les clans de Benjamin, occupa les gués du Jourdain, massacra les bandes moabites éparses dans la plaine de Jéricho, et ferma aux envahisseurs les voies par lesquelles ils assaillaient la montagne d'Éphraïm. Presque vers le même temps, les tribus de la Galilée échappaient à un danger plus grand encore[2]. Les Amorrhéens les harcelaient, et la tradition les représentait comme opprimées soit par Sisera de Haroshét-ha-Goyîm, soit par un second Jabîn, qui pouvait mobiliser neuf cents chars de fer[3]. La prophétesse Déborah, d'Issakar, envoya enfin a Barak de Kadesh l'ordre de convoquer ses gens et ceux de Zabulon au nom de Jahvéh[4] : elle lui amena elle-même au pied du Tabor les contingents d'Issakar, d'Éphraïm, de Makîr, et le tout aurait formé quarante mille hommes. Sisera[5],

1. Cf. ce qui est dit au t. II, p. 163, n. 2, de cette *Histoire*. Le cromlech de Gilgal se composait de douze pierres; il aurait été érigé par Josué, en souvenir du passage du Jourdain (*Josué*, *IV*, *19-24*).

2. Le texte actuel affirme qu'après les hauts faits d'Ahoud, le pays fut en repos pour quatre-vingts ans (*Juges*, *III*, *30*). C'est un de ces chiffres ronds qui n'ont aucune valeur dans l'espèce.

3. On pense que deux versions se sont fondues dans le récit actuel, l'une où le premier rôle appartenait à Sisera, l'autre où on le donnait à Jabîn (Cornill, *Einleitung in das Alte Testament*, 2e édit., p. 94 sqq.). Pour l'identité de ce Jabîn II avec le Jabîn de Josué, cf. ce qui est dit au t. II, p. 680, de cette *Histoire*. L'épisode de Déborah-Barak (*Juges*, *IV-V*) comprend un récit en prose (ch. IV) et le cantique qu'on attribue à Déborah (ch. V) par une interprétation erronée des versets 7 *b* et 12 (Budde, *die Bücher Richter und Samuelis*, p. 101 sqq.). L'authenticité du *Cantique* n'a été contestée que par Maurice Vernes (*les Débuts de la nation juive*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. VII, p. 332-338); le récit en prose dérive de lui (Wellhausen-Bleek, *Einleitung ins Alte Testament*, 4e édit., p. 487 sqq.), et les différences qu'on y remarque proviennent en partie d'une intelligence insuffisante du texte poétique, en partie d'une tradition indépendante (Budde *die Bücher Richter und Samuelis*, p. 68-71, 105-107; cf. Wildeboer-Risch, *die Litteratur des Alten Testaments nach der Zeitfolge ihrer Entstehung*, p. 30-31).

4. Le récit en prose (*Juges IV*, *5*) a confondu la prophétesse Déborah, femme de Lapidôth, avec Déborah, nourrice de Rachel, qui fut enterrée près de Béthel, sous le *Chêne des pleurs* (*Genèse*, *XXXV*, *8*), et il la fait siéger en conséquence entre Rama et Béthel, dans la montagne d'Éphraïm.

5. Dans le récit en prose (*Juges*, *IV*, *2*, *7*), on a fait de Sisera le général de Jabin : au cas où l'on admettrait la légitimité de cette combinaison, la position attribuée à Sisera n'a rien d'incompatible



TELL-DJELJOUL, SITE DE L'ANCIENNE GILGAL[1]

qui commandait les Cananéens, attaqua cette armée entre Taânak et Mageddo, dans cette plaine du Kishon qui avait servi de champ de bataille pendant les guerres égyptiennes[2]. Il semble que des pluies abondantes gonflèrent les ruisseaux et empêchèrent les chars d'évoluer avec leur efficacité accoutumée : les Amorrhéens furent enfoncés et Sisera se sauva vers Hazor avec leurs débris. Les gens de Méroz favorisèrent sa retraite, mais une Kénite, Jael, la femme de Héber, l'assassina traîtreusement d'un coup de maillet tandis qu'il buvait[3]. On fit de cet exploit un chant qu'on mit plus tard dans la bouche de Déborah et de Barak : « Quand les chefs se lèvent en Israel, quand le peuple accourt, — bénissez Jahvéh! — écoutez, rois; princes, prêtez l'oreille : — je veux, je veux chanter à Jahvéh, — je célébrerai Jahvéh, le dieu d'Israel[4]. » Le peuple souffre, mais Déborah et Barak sont là, et le poète énumère les tribus qui participèrent à la lutte comme

avec la dignité royale qu'on lui prête par ailleurs. Haroshet ha Goyim a été identifié avec le village actuel d'El Harethiyeh, sur la rive droite du Kishon.

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie rapportée par* Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 456.

2. Cf., sur le site de Mageddo et sur la victoire que Thoutmosis III y remporta, ce qui est dit au t. II, p. 134-136, 256-259, de cette *Histoire*.

3. Méroz est aujourd'hui Marous, entre le lac de Houléh et Safed. J'ai adopté la version du *Cantique* (*Juges*, V, 24-27), d'après le récit en prose (IV, 17-22), Jael aurait tué Sisera tandis qu'il était endormi : elle prit un des piquets de la tente et le lui enfonça dans la tempe.

4. *Juges*, V, 2-3. La traduction est en partie celle de Renan, *Histoire du peuple d'Israel*, t. I, p. 312-316.

celles qui restèrent sourdes à leur appel. « Alors une poignée d'hommes descendit, ses héros rangés en ligne, — le peuple de Jahvéh descendit, ses braves rangés en ligne. — Voici d'abord ceux d'Éphraïm, qui descendent dans la vallée, — de Mâkir descendent les chèvetaines, — et de Zabulon les chefs porteurs de sceptres, — descend d'Issakar le peuple de Déborah ; — Nephtali avec Barak, — dans la plaine se précipite sur ses pas[1]. — Aux ruisseaux de Rouben — il y eut de grandes délibérations. — Pourquoi es-tu resté au milieu de tes parcs, — à écouter la flûte des troupeaux? — Aux ruisseaux de Rouben on tint de grands conseils. — Galaad est bien tranquille au delà du Jourdain. — Et Dan?.... pourquoi reste-t-il à ses navires? — Asher, lui, repose en ses ports de mer. — Zabulon est un peuple qui offre son âme à la mort, — Nephtali habite de hautes plaines. — Les rois sont venus, ils ont combattu, — alors ils ont combattu les rois de Canaan, à Taânak, aux eaux de Mageddo ; — l'argent qu'ils y ont pris n'est pas lourd ! — Du haut du ciel, les étoiles combattirent ; — de leurs orbites, elles combattirent contre Sisera — En avant, mon âme, hardiment ! — Alors les sabots des chevaux martelèrent le sol, — au galop, au galop des braves ! — Le torrent de Kishon les a entraînés, — c'est un torrent meurtrier, le torrent de Kishon ! » Sisera fuit, et le chanteur s'attache à ses talons, comme s'il craignait encore de le voir se soustraire à la vengeance. Il maudit en courant les gens de Méroz, « qui ne sont pas venus au secours de Jahvéh », il salue Jael, la libératrice, et, tandis que le meurtre s'accomplit, il décrit avec une joie féroce les convulsions de la victime. Et cependant qu'elle expire, les siens attendent avec confiance le messager qui leur apportera les nouvelles de son triomphe : « par la fenêtre on regarde, on crie — (c'est la mère de Sisera) par le treillis — : « Pourquoi son char hésite-t-il à « venir? — Pourquoi ce retard aux pas de ses coursiers? » — Les plus avisées de ses femmes lui répondent, — et elle-même se renvoie ses propres paroles : « — C'est qu'ils ont gagné, qu'ils partagent le butin : — Une esclave, deux « esclaves par tête d'homme ! — Un lot d'étoffes teintes à Sisera ! — Un lot « d'étoffes teintes ! une broderie !... — Une étoffe peinte, deux broderies « pour le cou de la reine ! » — Ainsi périssent tous tes ennemis, Jahvéh, — « et que ceux qui t'aiment soient comme le soleil quand il sort en sa force[2]. »

C'était la première fois à notre connaissance que plusieurs tribus d'Israel

1. Le texte actuel du *Cantique* (*Juges*, V, *14*) renferme une mention de Benjamin qu'on s'accorde à considérer comme une interpolation. Il donne au v. 15 la leçon fautive « *Issakar* avec Barak ». Issakar ayant déjà été mentionné avec Deborah, il faut rétablir *Zabulon* dans le texte.

2. *Juges*, V, *13-21*, *28-31*.

se coalisaient pour une action commune depuis leur séjour au désert de Kadesh-Barnéa, et le succès aurait dû les encourager à persévérer, mais le besoin d'isolement et d'indépendance était trop vivace parmi elles pour que l'union persistât. Manassé, gêné dans son expansion par les communautés cananéennes, était allé chercher fortune sur la rive orientale du Jourdain, non pas



LE MONT THABOR[1].

dans le pays de Galaad à côté de Gad, mais au nord de l'Yarmouk et sur ses affluents septentrionaux, dans les vastes espaces qui s'appuient aux monts du Haourân. Les clans de Mâkîr et de Jaîr émigrèrent successivement à l'est du lac de Génésareth, celui de Nobakh courut jusqu'à Kanatha et y marqua la limite extrême d'Israel : ils ne s'organisèrent pas en tribu, mais ils se souvinrent de la filiation qui les rattachait à Manassé, et ils restèrent ses enfants au delà du fleuve comme ils l'avaient été en deçà[2]. La prospérité même de

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de M. Charles Alluaud, de Limoges.*

2. La tradition actuelle établit Manassé au delà du Jourdain, vers le même temps que Gad et Rouben auraient obtenu la concession du pays de Galaad (*Nombres*, XXXII, 33, 39-42; XXXIV, 14-15; *Deutéronome, III, 13-15; Josué, XIII, 8, 29-32, XXII*). Les traditions antérieures plaçaient l'événement pendant les années qui suivirent la conquête de Canaan par Josué (Budde, *Die Bücher Richter und Samuel*, p. 32-39, 87-88). L'origine manassite n'est pas certaine pour tous les clans qui constituèrent la demi-tribu : c'est ainsi que l'un d'eux au moins, celui de Jaïr, passait pour être à demi judéen (*I Chroniques, II, 21-24*).

Joseph et la hardiesse de ses entreprises devaient lui attirer la jalousie et les insultes des peuples auxquels il confinait. Les Madianites traversaient presque chaque année les régions qu'il avait colonisées récemment; parvenus vers les embouchures de l'Yarmouk, ils franchissaient le Jourdain dans la saison des semailles, et ils inondaient les campagnes du Tabor, détruisant la moisson naissante, razziant les villages, poussant à travers monts et vallées des pointes hardies qui les entraînaient parfois jusqu'à Gaza[1]. C'était sur leurs foulées une terreur perpétuelle : personne n'osait battre le blé ou l'orge en plein vent, ni mener paître les troupeaux loin des maisons, à moins d'absolue nécessité, mais on abandonnait tout à la moindre alerte, et l'on se réfugiait dans des cavernes d'accès difficile ou sur des sommets fortifiés[2]. Pendant une de ces incursions, deux de leurs shéikhs rencontrèrent, au voisinage du Tabor, des personnages de belle prestance, qu'ils massacrèrent sans y songer autrement[3] : c'étaient des gens d'Ophrah[4], les frères d'un certain Jéroubbaal qui dirigeait le clan puissant d'Abièzer[5]. Jéroubbaal convoqua le ban et l'arrière-ban des siens au son de la trompette, choisit trois cents hommes parmi les plus robustes, puis il fondit à l'improviste sur les pillards, les mit en déroute dans la plaine de Jezréel et les reconduisit au delà du Jourdain. Comme il approchait, mourant de faim, le château de Soukkôt, il demanda des vivres pour lui et pour les siens. La peur du Bédouin était si vive que les habitants refusèrent de l'aider en rien, et ceux de Pnìel, auxquels il s'adressa un peu plus loin, ne l'écoutèrent pas davantage : il ne s'attarda pas à les contraindre, mais il jura de leur infliger une punition

1. *Juges*, *VI*, *2-6*; le trait relatif au blé qu'on n'osait plus battre sur l'aire résulte du passage *VI*, *11*, où il est dit que Gédéon battait son blé dans le pressoir, pour le sauver des Madianites.

2. L'histoire de l'oppression madianite (*Juges*, *VI-VIII*) nous est connue aujourd'hui par les fragments d'au moins deux rédactions différentes : la seconde, qui est aussi la plus courte (*Juges*, *VIII*, *4-21*), passe pour représenter la tradition la plus ancienne. Le double nom que le héros porte a suggéré l'hypothèse de deux personnages différents, Gédéon, juge de Manassé Occidental, et Jéroubbaal, juge de Manassé Oriental, qui se seraient fondus dans le Gédéon-Jéroubbaal que nous connaissons (C. Niebuhr, *Studien und Bemerkungen zur Geschichte des Alten Orients*, p. 1-29).

3. Ce début de l'histoire, qui manque actuellement, se rétablit sans peine d'après les données de *Juges*, *VIII*, *18-19*.

4. Le site de l'Ophrah d'Abièzer n'est pas certain. L'ensemble du récit montre qu'il faut le chercher au voisinage de Sichem.

5. La qualité de Gédéon-Jéroubbaal comme chef du clan d'Abièzer ressort clairement de l'ensemble des faits; si, dans le premier récit, on le représente comme un homme d'humble origine (*Juges*, *VI*, *15-16*), c'est pour mieux mettre en lumière la toute-puissance de Jahvéh, qui choisit ses instruments parmi les plus faibles du peuple. Le nom de Jéroubbaal (*I Samuel*, *XII*, *11*; *II Samuel*, *XI*, *21*, où le nom est transformé en Jéroubbesheth, comme Ishbaal et Méribbaal en Ishbosheth et Méphibosheth), où Baal ne représente pas le dieu cananéen, mais le titre de Seigneur appliqué à Jahvéh, blessa le sentiment des écrivains de Jérusalem et leur suggéra l'explication incorrecte *Baal combatte contre lui*, puis l'épisode destiné à rendre compte de cette explication : le nom réel paraît être *Jeroub-baal*, *Seigneur, combats pour lui* (Kuenen, *de Godsdienst van Israel*, t. I, p. 408). Renan lit Yarébaal, d'après la forme Jérobaal de la Vulgate, et traduit *Celui qui craint Baal* (*Histoire du peuple d'Israel*, t. I, p. 319); Gédéon signifie *Celui qui renverse* dans la bataille.

exemplaire à son retour. Cependant les sheikhs continuaient de se retirer par le chemin de ceux qui habitent dans les tentes, à l'est de Nobakh et de Jogbeha : il les rejoignit près de Karkôr et s'empara d'eux. Il châtia cruellement les deux villes qui l'avaient repoussé, et, sa dette acquittée envers elles, il interrogea ses prisonniers : « Comment étaient-ils ceux que vous avez tués au Tabor? » — « Comme toi, tels ils étaient : ils avaient chacun la figure d'un fils de roi. » — « C'étaient mes frères, les fils de ma mère. Vive Jahvéh, si vous les aviez épargnés, je ne vous occirais pas! » Et il dit à Jéther, son premier-né : « Lève-toi et les dépêche! « Mais le garçon ne dégainait pas son épée, parce qu'il avait crainte, car il était tout jeune. » En vrais Bédouins qu'ils étaient, leur orgueil se révolta contre la pensée que leur vainqueur déléguait dédaigneusement à un enfant l'honneur d'égorger des chefs éprouvés : « Lève-toi toi-même, crièrent-ils à Jéroubbaal, et frappe-nous, car tel l'homme, telle sa force. » La première royauté hébraique sortit de cette victoire. Les Madianites, enrichis par leurs déprédations et par le gain qu'ils se procuraient à escorter les caravanes, possédaient des quantités d'or considérables, et ils les dépensaient à leur parure : leurs princes revêtaient des manteaux de pourpre, leurs guerriers se surchargeaient de colliers, de bracelets, de bagues, de pendants d'oreille, et les chameaux n'étaient pas décorés moins bravement que les maitres. Le butin fut si abondant qu'il excita, selon une tradition, la jalousie des Éphraimites : « Quel tort nous as-tu fait de ne pas nous avoir invités lorsque tu partis en guerre contre Madian[1]? » Le gros des dépouilles, dix-sept cents sicles d'or et plus, s'il faut en croire un des récits qui circulaient à ce propos, n'en demeura pas moins entre les mains de Jéroubbaal, et cette opulence contribua sans doute à augmenter son prestige : les Hébreux du centre qu'il venait de sauver lui offrirent la couronne pour lui et pour ses descendants. Ils avaient modifié profondément leur genre de vie depuis qu'ils s'étaient enracinés dans la montagne : ils avaient délaissé la tente pour la maison, et ils s'adonnaient à la culture, comme leurs voisins ou comme leurs vassaux de race cananéenne. Ce changement de régime, en créant chez eux une aisance inusitée, avait développé des besoins qui leur révélèrent l'insuffisance de l'organisation sociale et des formes de gouvernement dont ils s'étaient contentés. Une horde de nomades perd peu à la défaite et à l'exil : dès qu'un accident l'oblige à évacuer ses pacages habituels, elle a besoin de quelques jours, parfois de quelques

1. *Juges*, VIII, 1-3.

heures à peine, pour plier bagage et pour s'ébranler, sans douleur et presque sans regret, à la recherche de campements moins inhospitaliers. Mais le paysan, les fermes et les granges qu'il s'est construites, les guérets qu'il a défrichés et qu'il façonne d'un labeur opiniâtre, les vignobles et les bois d'oliviers qui lui prodiguent le vin et l'huile, tout ce dont il subsiste et qui subsiste par lui, l'enchaîne étroitement au sol et l'expose en sa richesse à des blessures aussi douloureuses que celles qu'il reçoit dans sa chair : il veut des lois pour lui garantir son bien pendant la paix, une armée pour le défendre en cas de guerre, un souverain pour faire observer les lois et pour manier l'armée. Une tradition affirme que Jéroubbaal refusa la royauté[1], mais tout conspire à prouver qu'il l'accepta. Il ne fut qu'un roitelet particulier à Manassé, à certaines fractions d'Éphraïm et à quelques villes d'outre-Jourdain, Soukkôt et Pnîel : la cité cananéenne de Sichem lui prêtait hommage. Il eut du moins ce qui caractérise en Orient le rang suprême, un harem bien garni et un dieu qui lui appartînt à lui seul[2]. Il fabriqua du butin madianite une image en bois lamée d'or, un éphod qu'il dressa à Ophrah; il dédia également un autel de pierre à Jahvéh-du-Salut, sous un térébinthe sacré qu'on vénérait à la ronde[3]. Image et autel, ce sanctuaire acquit rapidement bonne renommée : plusieurs siècles après la fondation, les pèlerins accouraient encore de fort loin y consulter l'oracle.

Jéroubbaal engendra, dit-on, soixante-dix enfants de ses femmes israélites, et d'une Cananéenne qu'il avait épousée à Sichem, un fils unique, Abîmélek[4]. La succession aurait dû échoir à l'un des premiers, mais avant qu'ils se fussent accordés sur lequel, Abîmélek se rendit « vers les frères de sa mère, et vers le père de sa mère, et il leur parla ainsi qu'à toute la famille de sa mère, disant : « Dites, je vous prie, aux oreilles de tous les gens de Sichem : « Qu'est-ce qui vous vaut le mieux, avoir pour chefs soixante-dix indi-

1. Le refus qu'on lui prête dans la rédaction actuelle du *Livre des Juges*, *VIII*, *22-23*, trahit, comme le feront par la suite les déclarations de Samuel contre la royauté, l'influence du temps où les idées prophétiques prédominaient. Le début du chapitre IX, où Abîmélek parle de la succession de son père comme d'une succession royale, semble bien prouver qu'une rédaction anterieure racontait comment Gédéon devint roi et se bâtit un sanctuaire dans Ophrah, sa capitale.

2. *Juges*, *VIII*, *27*, *31*. Saul eut de même sa chapelle et son chapelain (cf. t. II, p. 713, de cette *Histoire*), comme aussi David (cf. p. 717) et Salomon (cf. p. 750 sqq.).

3. La rédaction actuelle du *Livre des Juges* sépare l'autel et l'éphod : elle place l'érection de l'autel au moment de la vocation de Gédéon (*VI*, *11-31*) et celle de l'image après la victoire (*VIII*, *24-27*). Le sanctuaire d'Ophrah existait déjà peut-être avant Jéroubbaal, et il est possible que la tradition locale, voulant rattacher la construction au héros du clan, ait marqué ainsi l'antériorité de l'autel sur l'éphod. Les récits relatifs à l'apparition de l'ange et à la destruction de l'idole de Baal ont pour objet d'atténuer l'étonnement et le scandale que durent causer plus tard l'établissement d'un sanctuaire et d'une image divine par l'un des héros de la vieille histoire israélite.

4. *Juges*, *VIII*, *30-31*.

« [illegible] vidus, tous fils de Jéroubbaal, ou n'en avoir qu'un seul ? Et souvenez-vous « que je suis, moi, votre os et votre chair. » Ils goûtèrent l'avis, et ils commencèrent à discourir de droite et de gauche par les rues. La vanité des habitants s'exalta à l'idée de voir régner un des leurs ; « leur cœur s'inclina vers Abîmélek, car, dirent-ils, il est notre frère ». Ils empruntèrent au trésor de Baal-Bérîth, le Seigneur du Pacte[1], une petite somme d'argent, soixante-dix sicles, avec laquelle leur favori embaucha le plus possible de gens sans aveu ; il « tua sur une même pierre ses frères, les fils de Jéroubbaal, soixante-dix hommes, puis, le massacre terminé, tous ceux de Sichem s'assemblèrent et tous ceux de Millo[2], et ils l'instituèrent roi sous le Chêne du Monument, qui est à Sichem[3] ». Il résida à Ophrah, dans le harem et près du sanctuaire de son père : il gouvernait de là les districts qui avaient composé dès le début le petit État Manassite, exigeant une contribution des bourgades vassales, et touchant probablement des droits de péage sur les caravanes qui cheminaient par son territoire. Cela dura trois ans, puis les bourgeois de Sichem qui s'étaient montrés si fiers d'avoir « un de leurs frères » pour souverain, s'impatientèrent d'avoir à lui payer une redevance, comme s'ils ne lui avaient rien été. La présence parmi eux d'un certain Zéboul, le lieutenant du maître et son représentant, les empêcha d'abord de se révolter, mais ils retombèrent bientôt dans leurs habitudes de pillards invétérés, et ils rançonnèrent les voyageurs, ceux même qui avaient le sauf-conduit du roi. Ce n'était pas seulement un outrage pour celui-ci, mais un coup terrible à son fisc : les marchands, ne se sentant plus garantis par sa parole, se détourneraient et débourseraient ailleurs les sommes qu'ils avaient versées jusqu'alors entre ses mains. Il dissimula pourtant afin de ne pas être contraint à une action prématurée, car la place était forte, et un échec aurait ruiné son prestige ; les Sichémites évitèrent de leur côté la rupture ouverte dont ils redoutaient les

1. Cf. sur le Baal-Bérîth, le *Baal du Pacte*, ce qui a été dit plus haut au t. II, p. [illegible], de cette *Histoire*.

2. Le mot de Millo est un terme générique qui sert à désigner la ville haute, le donjon, de la cité : il y avait un Millo dans toutes les villes importantes, ainsi à Jérusalem.

3. Le *Chêne du Monument* est un chêne sacré, abritant un cippe, peut-être l'arbre sous lequel Jacob cacha les dieux de sa maison (*Genèse*, XXXV, 4), ou celui sous lequel Josué érigea le cippe commémoratif de l'établissement de la Loi (*Josué*, XXIV, 26). Ici, le texte actuel du *Livre des Juges* (*IX, 6-21*) intercale un épisode singulier. Le plus jeune des fils de Gédéon, Jôtham, aurait échappé au massacre de ses frères. En apprenant l'élection d'Abîmélek, il serait monté sur le mont Garizîm, et il aurait débité aux Sichémites la fable des arbres qui veulent se choisir un roi et auxquels la ronce propose ses offices ; il en aurait indiqué l'application à la situation présente, puis il aurait disparu. Le morceau est très vieux, mais il est conçu dans le même esprit que les discours de Samuel contre la royauté (*I Samuel, VIII, 10-18*) et il a dû être intercalé dans le texte au temps où les idées prophétiques ont prévalu ; il appartient probablement à la même rédaction qui faisait crédit à Jéroubbaal d'avoir refusé la royauté (cf. ce qui est dit au t. II, p. 692, note 1, de cette *Histoire*).

conséquences. Un condottiere de sang israélite, Gaal, fils de Jôbaal[1], arriva sur ces entrefaites ainsi que sa bande ; il s'aboucha avec eux, et il s'insinua si avant dans leur confiance, qu'ils n'hésitèrent pas à célébrer la fête des Vendanges sous sa protection[2]. Cette fois, leur joie était gâtée par la présence de l'officier chargé de prélever la dîme, et Gaal ne se privait point d'attiser leur colère par ses propos ironiques : « Qui est Abimélek, et qui le fils de Jéroubbaal que nous devions le servir? N'est-il pas un enfant de Sichem et Zéboul son lieutenant ? Ils devraient se faire les serviteurs des hommes de Khamor, le père de Sichem, mais nous pourquoi serions-nous son serviteur à lui ? Ah ! si l'on me livrait ce peuple dans la main, comme je chasserais Abimelek, et comme je dirais à Abimélek : « Augmente ton armée, et sors « contre nous ! » Zéboul avertit aussitôt son maître, et l'invita à venir s'embusquer la nuit même dans les environs ; « le matin tu t'éveilleras de bonne heure, au lever du soleil, et tu marcheras sur la ville, et voici, Gaal et le peuple qui est avec lui sortiront contre toi et tu le traiteras comme bon te semblera ». Il en fut ce qu'il avait pensé. Les Sichémites se répandirent dans la campagne afin de vaquer à la cueillette des grappes, et Gaal posta ses routiers hors des portes pour surveiller les alentours. Comme il promenait sa vue sur les hauteurs, il crut discerner un mouvement inusité dans le feuillage, et il dit à Zéboul qui se tenait près de lui : « Voici du monde qui dévale des sommets. — C'est, lui répondit l'autre, l'ombre des montagnes que tu prends pour des hommes. » Un instant après il regarda dans une autre direction : « Voici du monde qui descend du nombril de la terre et une troupe qui vient du Térébinthe des Sorciers. » Zéboul, jugeant que l'affaire se dessinait bien, jeta le masque, et raillant l'aventurier : « Où est ta bouche maintenant, toi qui disais : « Qui est Abimélek que nous devions le servir ? » N'est-ce pas là le « peuple que tu méprisais ? Sors donc maintenant, et mesure-toi avec lui. » Le Manassite eut facilement raison de son adversaire, mais il arrêta la poursuite aux portes et se replia sur le bourg prochain d'Arouma[3]. Il comptait que les habitants, ne s'étant pas mêlés à la bagarre, croiraient sa colère apaisée

1. Le nom Iôbaal, « Jahvéh est maître », a été remplacé dans le texte massorétique par Ébed « Serviteur, esclave ». Le dernier rédacteur a été effrayé là comme ailleurs (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 690, note 5, de cette *Histoire*) par le mot Baal, et, le prenant pour le nom du dieu étranger, ce qui lui donnait la formule sacrilège « Jahvéh est Baal », il l'a remplacé par un terme de mépris : les Septante ont conservé le nom primitif, sous la transcription Ἰωβήλ, et leur témoignage montre qu'au IIIe siècle av. J.-C., le texte hébreu n'avait pas encore été modifié ou altéré sur ce point.

2. Cf., au sujet de cette fête, ce qui est dit au t. II, p. 162, de cette *Histoire*.

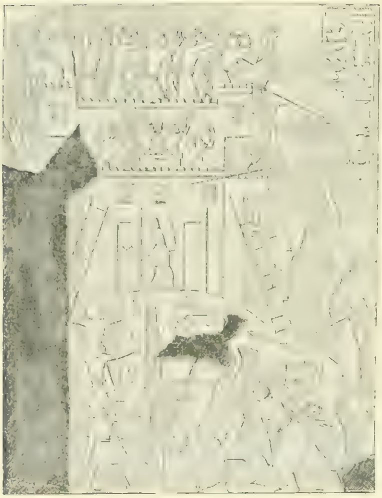
3. Aujourd'hui d'El-Orméh, Kharbét el-Eurmah, au sud-est de Naplouse (GUÉRIN, *Samarie*, t. II, p. 2-3).



LE MONT GARIZIM VU DE NAPLOUSE[1].

par la défaite de Gaal, et de fait, les choses s'arrangèrent selon qu'il l'avait prévu; ils congédièrent leur champion malheureux, et retournèrent le matin à leurs travaux comme si rien n'avait eu lieu dans l'intervalle. Abîmélek avait partagé ses Abiézérites en trois corps : l'un d'eux fonce droit aux portes, tandis que les deux autres se ruent sur la foule éparse dans les vignes. La ville détruite, les principaux d'entre les citoyens s'étaient réfugiés dans les souterrains du temple. « Il escalada la montagne de Zalmôn, lui et toute la gent qui était avec lui ; il saisit une hache dans sa main, il coupa une branche d'arbre, il l'empoigna, il l'accota à son épaule, et dit à la gent qui était avec lui : « Ce que vous m'avez vu faire, hâtez-vous et faites-le comme moi ! » Et toute la gent aussi coupa chacun sa branche; et ils le suivirent et ils placèrent les branches sur les voûtes et ils les brûlèrent au-dessus d'elles. Et tous les habitants du château de Sichem périrent ainsi, un millier d'hommes et de femmes. » Cette exécution n'empêcha pas d'autres révoltes. Tébez imita Sichem et faillit subir le même sort[2]. Le roi l'assiégea, et força la première enceinte de haute lutte, mais comme il attaquait l'huis du donjon, une

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie publiée par le Duc de Luynes, Voyage d'exploration à la mer Morte*, t. III, pl. 21.
2. Tebez, aujourd'hui Toubas, au N.-E. de Naplouse (Guérin, *Samarie*, t. I, p. 357-359).



LA VILLE D'ASCALON[2].

femme lui lança sur la tête la pierre tournante d'une meule et lui fracassa le crâne. La tradition veut que, se sentant blessé sans espoir, il appela son écuyer : « Tire ton épée et tue-moi, afin qu'on ne puisse dire de moi : une femme l'a tué. » Sa royauté mourut avec lui, et le vieil historien reconnaît dans la catastrophe par laquelle elle s'acheva, le châtiment du crime odieux qu'il avait commis en égorgeant ses demi-frères, les soixante-dix enfants de Jéroubbaal[1]. Point n'était besoin d'invoquer la justice divine afin d'expliquer sa chute soudaine : les ressources sur lesquelles il comptait étaient trop insignifiantes pour lui assurer la suprématie dans Israel. Manassé, privé de chef et divisé contre lui-même, s'affaiblit de nouveau et offrit une proie facile à ses jaloux. Les livres saints enregistrent encore çà et là les succès remportés par les tribus du centre contre leurs ennemis. Ils attribuent à un bandit, à Jephté, l'honneur d'avoir affranchi Galaad des Ammonites[3] : son triomphe lui coûta la vie de sa fille, et il la sacrifia pour accomplir un vœu fait à Jahvéh avant le combat[4]. Ce n'étaient là que des épisodes sans im-

1. *Juges*, IX, 23-24 : « Et Jahvéh envoya un mauvais esprit entre Abimélek et les hommes de Sichem, et les hommes de Sichem agirent perfidement envers Abimélek, afin que la violence commise sur les soixante-dix fils de Jéroubbaal vînt sur lui, et que leur sang fût mis sur Abimélek, leur frère, qui les avait tués, et sur les hommes de Sichem, qui avaient fortifié ses mains pour tuer ses frères. »

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le bas-relief du Ramesseum*, cf. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, pl. 145 sqq.; Lepsius, *Denkm.*, III, 145 c. C'est une partie du tableau où la prise d'Ascalon par Ramsès II est représentée.

3. L'histoire de Jephté remplit les chapitres XI et XII, 1-7, du *Livre des Juges* dans son état actuel. Elle comprend un long passage interpolé (XI, 12-29), dont les données sont empruntées aux chapitres XX-XXI du *Livre des Nombres*, et se rapportent à des négociations inutiles du héros avec les Ammonites. La généalogie de Jephté est des plus bizarres : on le dit fils de Galaad et d'une courtisane, c'est-à-dire d'un pays et d'une femme (XI, 1). L'épisode de la querelle avec les Éphraimites rappelle d'assez près leur dispute avec Jéroubbaal, après sa victoire sur les Madianites (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 691, de cette *Histoire*); il paraît avoir été ajouté après coup à l'histoire de la guerre contre les Ammonites. Celle-ci elle-même paraît s'être développée pour expliquer l'origine de la *fête de la fille de Jephté*, qu'on célébrait en Israel à l'époque royale.

4. On a souvent compris que Jephté avait voué sa fille à une virginité perpétuelle : il résulte très nettement du contexte qu'il la sacrifia. Ce que la fille de Jephté pleure avec ses compagnes, c'est le



[illegible][1].

portance dans l'histoire générale de la race. Bédouins de l'Est, sheïkhs de Madian, Moabites, Ammonites, tous ces pillards de la frontière arabe dont on nous énumère les invasions, la désolaient grandement et lui rendaient l'existence misérable : ils étaient impuissants à entraver son évolution et à enchaîner sa liberté de façon durable. Si elle courait quelque risque de périr ou de retomber dans la servitude, le péril ne venait point d'eux, mais des Philistins.

Un décret de Pharaon avait assigné une patrie nouvelle aux débris des nations de la Mer : aux Philistins proprement dits, les villes les plus rapprochées de l'Égypte, entre Raphia et Joppé; aux Zakkala, la forêt et la côte au nord des Philistins, jusque vers les comptoirs phéniciens de Dor et du Carmel[2]. Ce fut une colonie militaire, dont la population se concentra presque entière dans les cinq forteresses qui commandaient la Shéphélah[3]. Gaza et Ashdod, séparées de la Méditerranée par l'épaisseur des dunes, n'y possédaient qu'un *maïouma*, une simple marine, quelques maisons et quelques magasins rangés à l'orée d'une plage ouverte, sur laquelle il fallait tirer les navires au sec. Ascalon était bâtie à la mer même, près d'un havre où la moindre de nos frégates modernes n'aurait pu entrer, mais où les vaisseaux mesquins des Anciens se carraient à l'aise : les Philistins en firent leur arsenal maritime,

milieu de montagnes vierges (Reuss, *Histoire des Israélites*, p. 199-200), sans laisser aucune postérité qui perpétue sa mémoire en Israël.

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie n° [illegible] du Palestine Exploration Fund.*

2. Cet établissement des Zakkala [illegible] est [illegible] vers le commencement de la XXI[e] dynastie par le *Papyrus Golénischeff*, et ce qui est dit [illegible] t. II, p. 582-583, de cette *Histoire*.

3. L'histoire des Philistins nous a été racontée dans deux monographies fort développées, l'une de Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philister*, 1843, l'autre de Starke, *Gaza und die Philistæische Kuste*, Jena, 1852. Il ne faut les consulter, la première surtout, qu'avec beaucoup de circonspection; elles ne contiennent d'ailleurs aucun des faits nouveaux que le déchiffrement des inscriptions égyptiennes et assyriennes nous a révélés sur l'origine et sur les vicissitudes du peuple.

le port où leurs flottes s'armaient pour exercer la police des eaux égyptiennes ou pour pratiquer la piraterie à leur compte dans les parages de la Phénicie[1]. Ékron et Gath surveillent la lisière orientale de la plaine, aux points où elle était le plus sérieusement menacée par les gens de la montagne, par les Cananéens d'abord, et bientôt par les Hébreux. Les soudards étrangers se modifièrent vite au contact des indigènes : les rapports journaliers, puis les mariages avec les filles du pays, substituèrent la langue, la religion, les mœurs de la race ambiante à celles de leur contrée première. Les Zakkala, moins nombreux sans doute, perdirent bientôt



UN ZAKKALA[2].

jusqu'à leur nom, et ce fut tout au plus si les Philistins gardèrent le leur : au bout d'une ou deux générations, les *poulains* de Palestine ne parlèrent plus que l'idiome de Canaan, où quelques mots du vieux patois hellénique surnageaient à peine[3]. Leurs dieux furent désormais ceux des villes où ils résidaient, Marna et Dagon à Gaza[4], Dagon à Ashdod[5], Baalzéboub à Ékron[6], Derkéto dans Ascalon[7] ; leurs cultes furent les cultes locaux avec leur mélange de cérémonies

1. Cf. t. II, p. 700, de cette *Histoire*, la mention d'une flotte philistine sortie du port d'Ascalon.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un estampage*, cf. au t. II, p. 471, de cette *Histoire*, le bas-relief de Medinet Habou auquel ce personnage est emprunté.

3. Stade, qui admet l'origine crétoise des Philistins, pense qu'ils descendaient des colons sémitiques établis en Crète à l'époque pré-hellénique et éliminés peu à peu par les invasions achéennes (*Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 142). Il paraît plus probable qu'ils appartenaient à l'une des tribus non sémitiques qui peuplaient l'île, et qu'ils étaient, comme le veut Hitzig (*Urgeschichte und Mythologie der Philister*, p. 37 sqq.), alliés aux races de la Grèce insulaire et continentale : Hitzig croyait retrouver le nom d'Anchises dans celui d'Akîsh, roi de Gath, et Renan pense qu'un certain nombre de mots grecs qu'on rencontre dans l'hébreu provient de leur langage, פרבר *prbr*, περίβολος, מכרה *mékèra*, μάχαιρα, פילגש *pellex*, πάλλαξ (*Histoire du peuple d'Israel*, t. II, p. 33). Akîsh se rencontre dès la XIX[e] dynastie (MAX MÜLLER, *die Kefto-Namen*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 394-395) et sous Sargon d'Assyrie (MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 386, note 1).

4. Marna, *notre seigneur*, est mentionné, à côté de Baalzéphôn, dans une liste de dieux étrangers adorés à Memphis, sous la XIX[e] dynastie (*Papyrus Sallier IV*, verso, pl. IV, l. 6 ; cf. ce qui est dit au t. II, p. 486, de cette *Histoire*) : il est indiqué comme Ζεὺς Κρηταγένης dans ETIENNE DE BYZANCE, *s. v.* Γάζα. Le culte de Dagon à Gaza est mentionné dans l'histoire de Samson (*Juges, XVI, 21-30*).

5. Le temple et la statue de Dagon sont mentionnés dans le récit des événements qui suivirent la prise de l'arche (*I Samuel, V, 1-7*) ; c'est à lui peut-être qu'a songé le rédacteur de *I Chroniques, X, 10*, quand il raconte que les Philistins pendirent les armes de Saul dans *la maison de Dagon*, tandis que *I Samuel, XXXI, 10*, cite *la maison d'Ashtoreth* ou *des Ashtoreth*.

6. Baalzéboub est le dieu d'Ékron (*II Rois, I, 2-6*), et l'on a traduit son nom avec doute *Maître des mouches*. La découverte d'une ville de Zéboub sur les tablettes d'El-Amarna montre que la signification réelle est *Baal de Zéboub* (HALÉVY, *Recherches Bibliques, XXVII*, dans la *Revue Sémitique*, t. I, p. 23 ; WINCKLER, *Geschichte Israels*, t. I, p. 223, note 1, 225). Zéboub était située dans la plaine philistine, assez près d'Ékron ; Halévy pense même qu'elle formait peut-être un faubourg de cette dernière ville.

7. Le culte de Derkéto ou Atargatis est indiqué pour Ascalon par les écrivains classiques.

obscènes et de rites sanglants. Deux choses seulement leur restèrent de leur passé, le souvenir très net d'une origine lointaine, et le tempérament batailleur



UN DÉFILÉ DE PHILISTINS PRISONNIERS À MEDINET-HABOU[1].

qui les avait guidés par mainte aventure des rivages de la mer Égée aux frontières de l'Égypte. Ils se rappelèrent leur île de Caphtor[2], et leurs voisins les désignèrent longtemps encore par l'épithète de Crétois dont ils se glorifiaient eux-mêmes[3]. Gaza jouissait d'une sorte d'hégémonie que justifiait l'importance de sa situation pour la guerre et pour le trafic, mais cette supré-

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie d'Insinger, prise en 188[illegible].*

2. *Jérémie, XLVII, 4*, les appelle « le reste de l'île de Caphtor », *Amos, IX, 7*, savait que « Jahvéh les avait fait monter de Caphtor », et dans le *Deutéronome, II, 23*, il est dit que les Caphtorim, issus de Caphtor, chassèrent les Avvîm qui habitaient dans des hameaux jusqu'à Gaza, les détruisirent et habitèrent en leur place. La tradition classique coïncidait avec la tradition hébraïque, et faisait sortir les Philistins de la Crète. Le passage de la *Genèse, X, 14*, où il est dit que les Philistins proviennent de l'Égypte, ou plus exactement du pays des Kasloukhîm, doit donc être corrigé : il faut intervertir l'ordre des termes et placer... *et les Caphtorim* après *les Kasloukhîm*.

3. Dans un des épisodes de la vie de David (*I Samuel, XXX, 14*), il est question du *Sud des Crétois*, c'est-à-dire de la région méridionale du pays des Philistins, à côté du territoire de Juda, et du *Sud de Kaleb. Ézéchiel, XXV, 16*, mentionne côte à côte les Philistins, les Crétois, et « le reste qui est sur le bord de la mer », comme devant supporter la vengeance de Jahvéh, à cause des maux que les Philistins ont infligés à Israël. *Sophonie, II, 5*, parlant contre les villes philistines, menace de même « ceux qui habitent les côtes de la mer, la nation des Crétois », et « Canaan, le pays des Philistins ».

matie était fort précaire et ne lui valait en aucune sorte le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures des autres confédérés. Chacun de ceux-ci obéissait à un chef militaire, à un Serén[1] : à Gath, où la proportion d'éléments cananéens était plus considérable que partout ailleurs, le Serén était héréditaire et recevait le titre de roi, *melek*[2]. Les cinq Sarnîm se réunissaient en conseil pour délibérer des affaires et pour offrir les sacrifices au nom de la Pentapole. Ils étaient libres de contracter des alliances ou de se mettre en campagne chacun de son côté, mais, dans les occasions décisives, ils opéraient en commun à la tête de tous leurs contingents coalisés[3]. Leurs armées comprenaient des archers très adroits, une grosse infanterie munie de piques, un corps de chars où les princes et l'élite de la nation servaient. Tout ce monde portait la chemise d'écailles imbriquées et le casque d'airain, la rondache, l'arc, la lance, l'épée large et solide en bronze ou en fer[4]. La tactique était probablement celle des bandes égyptiennes, l'une des plus savantes qu'il y eût alors en Orient. Bien conduits et rangés dans des positions convenables aux manœuvres de leur charrerie, les Philistins n'avaient rien à redouter des milices que leurs adversaires pouvaient aligner contre eux. Il est certain qu'aux premiers temps du moins de leur séjour en Syrie, ils continuèrent à écumer les mers avec succès, ainsi qu'ils l'avaient accoutumé avant leur capture par Ramsès III, mais la mémoire d'une seule de leurs expéditions a survécu ; une escadre, sortie d'Ascalon, détruisit la flotte sidonienne et saccagea Sidon, pendant les dernières années du XIIe siècle[5]. Si intense que l'activité de leurs corsaires dût être au début, elle parait s'être ralentie assez promptement : c'est comme soldats qu'ils sont célèbres, c'est sur terre qu'ils frappèrent leurs grands coups. La place géographique de leur pays le rendait en effet un lieu de passage obligé pour les caravanes qui faisaient la navette entre

1. Les *sarne plishtim* figurent ainsi dans le récit de la dernière campagne des Philistins contre Saul (*I Samuel*, XXIX, *2-4, 7, 9*). Leur nombre de cinq est indiqué expressément dans les passages de *I Samuel*, *VI*, *4*, *16-18*, ainsi que le nom des villes auxquelles ils commandaient.

2. Akîsh est *roi* de Gath (*I Samuel*, *XXI*, *10*, *12*, *XXVII*, *2*), et probablement Maôk avant lui.

3. On voit, par exemple, Akîsh, roi de Gath, faire seul la guerre aux tribus pillardes, par l'entremise de David et de sa bande, sans que les autres princes lui adressent des remontrances à ce sujet (*I Samuel*, *XXVII*, *2-12*, *XXVIII*, *1-2*), mais, dès qu'il s'agit d'une entreprise considérable, comme la guerre contre Saul, ils exigent le renvoi de David, et Akîsh est obligé de se soumettre aux exigences de ses collègues réunis (*I Samuel*, *XXIX*).

4. Les archers philistins sont mentionnés à la bataille de Gelboé (*I Samuel*, *XXXI*, *3*), ainsi que les chars (*II Samuel*, *I*, *6*). Les cavaliers mentionnés à ce propos sont probablement une interpolation d'assez basse époque, car il ne semble pas qu'au Xe siècle, les Palestiniens aient eu déjà des corps de cavalerie constitués. L'armement des hoplites philistins est décrit longuement, lors du duel entre Goliath et David (*I Samuel*, *XVII*, *5-7*, *38-39*) : c'est en partie celui des héros homériques.

5. *Justin*, XVIII, 3, § 5. La mémoire de ce fait nous a été conservée grâce aux querelles d'antériorité qui sévissaient à l'époque grecque entre les villes de Phénicie : la destruction de Sidon aurait permis à Tyr de se développer et de passer au premier rang.

l'Afrique et l'Asie. Le nombre en était considérable, car l'Égypte, trop faible désormais pour conquérir, demeurait encore l'un des foyers de production industrielle, et l'un des marchés les plus animés qu'il y eût en Orient. Une part énorme de son commerce avec l'extérieur s'écoulait par les bouches du fleuve, et les Phéniciens l'accaparaient presque entière[2]; l'autre suivait les routes de



[illegible][1]

terre, et c'était celle qui circulait sans discontinuer à travers les marches philistines. Celles-ci s'allongeaient entre la Méditerranée et les derniers ressauts du désert méridional, comme un couloir étroit où toutes les voies qui menaient des royaumes du Nil à ceux de l'Euphrate aboutissaient nécessairement. La principale était encore celle qui franchit le Carmel vers Mageddo et qui s'élève par la double vallée du Litany et de l'Oronte : elle ralliait d'espace en espace les routes secondaires, celle qui arrive de Damas vers le Tabor et vers la plaine de Jezréel, celles qui débouchent du plateau de Galaad vers Ekron et vers Gath par les gués du bas Jourdain. Les Philistins se chargèrent, à l'exemple et à l'instigation des Égyptiens, d'entretenir le tronçon qui était entre leurs mains et même d'assurer la tranquillité des voyageurs qui se confiaient à leurs soins, aussi loin qu'ils pouvaient atteindre avec ce dont ils dispo-

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Beato*; cf. au t. II, p. 467, de cette *Histoire*, le bas-relief de Médinét-Habou auquel cette vignette est empruntée.

saient de soldats : ils exigèrent en échange de leurs bons offices les mêmes droits de transit que les Cananéens avaient perçus avant eux.

La répression du brigandage les mit en contact avec plusieurs des clans hébreux, dès que ceux-ci se furent emparés de Canaan. Juda, relégué dans les montagnes de la mer Morte, s'y était accointé aux races diverses qui les fréquentaient, et les croisements de sang auxquels il devait sa vigueur étaient si notoires, que plus tard la tradition en attribua le premier exemple au père même de la tribu[1]. On contait qu'ayant abandonné Jacob et ses frères, il s'était retiré au bourg d'Adoullam chez un certain Khîra. Une femme de la localité lui avait donné trois filles, puis il avait eu des rapports accidentels avec une autre indigène, Thamar, qui avait épousé successivement les aînés de ses fils sans en avoir de progéniture : deux enfants mâles lui étaient nés de ce commerce incestueux, Pérez et Zérakh, les ancêtres jumeaux de deux familles nombreuses[2]. Des Édomites, des Arabes, des Madianites, s'étaient agglomérés autour de ce noyau mi-cananéen, Kaïn, Kaleb, Othnîel, Kénaz, Shobal, Épha, Iérakhméel : les Kénites avaient fourni l'appoint le plus considérable, et la page la plus belle leur appartenait dans l'histoire de la conquête[3]. On disait qu'une de leurs fractions, celle dont Kaleb était le héros éponyme, avait chassé d'Hébron les trois fils d'Anak, Shéshaï, Akhimân et Talmaï, puis il avait promis la main de sa fille Aksâ à qui prendrait Débîr : son plus jeune frère Othnîel avait gagné la ville et la femme[4]. Hobab, un autre Kénite qu'une tradition faisait le beau-frère de Moïse, s'était installé au sud d'Arad, sur le territoire iduméen[5]. Ces éléments hétérogènes subsistèrent longtemps côte à côte sans s'amalgamer; ils se coalisaient parfois contre un ennemi commun, et l'on voyait les Judéens aider les Siméonites à réduire la cité de Zéphat[6], mais ils agissaient le plus souvent chacun pour soi, et le défaut d'entente les empêcha longtemps d'élargir leur domaine. Ils n'avaient pas plus réussi que le premier jour à subjuguer la principauté d'Arad, ou à forcer les citadelles qui gardaient le chemin des caravanes, entre Ashdod et l'embouchure du Jourdain. On disait bien qu'ils avaient vaincu Adonibézek roi des Jébusites, et qu'ils

1. Sur la formation de Juda, et sur l'époque tardive à laquelle il se constitua définitivement sous son apparence historique, cf. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 157-160.

2. *Genèse*, *XXXVIII*, où l'on trouvera l'histoire détaillée de Juda et de ses unions diverses.

3. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 131-132, 159.

4. Budde, *die Bücher Richter und Samuelis*, p. 85, où le récit de la conquête judéenne est reconstitué de façon très ingénieuse, à l'aide du chapitre qui ouvre actuellement le *Livre des Juges*.

5. Le beau-père de Moïse est nommé, suivant l'origine des documents, Jéthro (*Exode*, *III*, *1*, *IV*, *19*), ou Raguel (*Exode*, *II*, *18-22*). Hobab est le fils de Raguel dans les *Nombres*, *X*, *29* ; pour sa place au livre des *Juges*, *I*, *16*, voir la restitution de Budde, *die Bücher Richter und Samuelis*, p. 86.

6. *Juges*, *I*, *17*, où il faut bien lire *Zéphat* et non pas *Arad*, comme on l'a proposé quelquefois.



TELL ES-SAFIEH, LA GATH DES PHILISTINS[1]

l'avaient traité comme lui-même traitait ses prisonniers : « Soixante-dix rois à qui j'avais coupé les pouces des pieds et des mains ramassaient les rebuts sous ma table; ce que j'ai fait, Jahvéh me l'a rendu[2] ». Adonibézek avait succombé, mais Jérusalem était restée indépendante, ainsi que Gibéon, Biéròth, Kiriath-Jéarîm, Aïalon, Gézer et les cités de la plaine, car elles avaient des chars de fer auxquels les piétons hébreux ne résistaient pas[3]. Ce groupe disparate ne causa d'abord que peu de soucis aux maîtres de la côte : c'est à peine si l'on y signale un certain Shamgar, fils d'Anath, « qui frappa les Philistins, six cents hommes, avec un aiguillon à bœufs[4] ». Ils eurent davantage à compter avec Ephraïm et avec les tribus attachées à sa fortune. Dan avait jeté son dévolu sur les districts septentrionaux de la Shéphélah, qui dépendaient d'Ekron ou de Gath, et sur le port à demi phénicien de Joppé : il ne vint pas à bout de se les approprier, mais il les tourmenta par une variété de rapines et d'embuscades, où les ennemis d'Israel n'eurent pas toujours le dessus. Un de ses chefs, Samson, avait laissé une réputation d'audace et de vigueur extraordinaires, mais le détail de ses actions véritables

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie n° 265 du Palestine Exploration Fund.*

2. Sur ces faits, qui ont été attribués plus tard à la conquête de Josué, cf. Budde, *Die Bücher Richter und Samuelis*, p. 2-4, 62-66, 84-85.

3. Voir dans *Josué*, IX, 3-27, la curieuse histoire par laquelle on expliquait l'indépendance dans laquelle Gibéon et ses alliés avaient vécu jusqu'au temps de Salomon. Sur l'importance commerciale et stratégique de Gibéon et des places voisines pour l'histoire primitive de Juda et d'Israel, cf. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. II, p. 157.

4. *Juges*, III, 31, et plus loin, *Juges*, V, 6, la mention de Shamgar dans le *Cantique de Debora*.

avait été oublié de bonne heure. On ne savait de lui que les bons tours joués aux Philistins, et l'on s'égayait volontiers des armes bizarres qu'il avait employées : n'avait-il pas assommé mille d'entre eux avec une mâchoire d'âne? n'avait-il pas brûlé leurs récoltes en y lâchant trois cents renards liés et traînant des torches à la queue? Une nuit qu'il s'était aventuré dans Gaza pour y courtiser une hiérodule, on avait refermé sur lui les portes et l'on se flattait de le tenir prisonnier : il démonta les vantaux, les huisseries, la barre, et charria le tout sur ses épaules jusqu'au sommet de la montagne qui est en face d'Hébron. La trahison de Dalila le livre enfin à ses ennemis. On lui crève les yeux, on le condamne à tourner la meule dans sa prison, et, un jour de fête, les princes de Gaza l'amènent au temple où ils banquetaient avec leurs clients : tandis qu'ils se raillent de lui, il renverse d'un suprême effort les deux colonnes entre lesquelles on l'avait placé, et le plafond, l'écrasant, écrase du même coup la multitude assemblée pour rire de sa honte[1]. Les Danites finirent par se lasser de ces luttes sans résultat, et ils se résolurent à chercher des parages défendus moins opiniâtrément. Ils envoyèrent cinq émissaires explorer le pays. Ceux-ci en traversant la montagne d'Ephraïm consultèrent un éphod qu'un certain Michée avait consacré sur ses terres : Jahvéh leur prédit le succès de leur entreprise, et, de fait, ils découvrirent vers la source du Jourdain une ville de Laïsh, dont les habitants tranquilles et confiants vivaient à la manière des Sidoniens, sans que personne songeât à les inquiéter. Leur rapport décide la tribu à émigrer : les guerriers partent au nombre de six cents, volent au passage l'éphod de Michée et le lévite qui officiait devant lui, surprennent Laïsh et changent son nom en celui de Dan. « Ils y dressèrent pour eux l'éphod, et Jonathan, fils de Gershom, fils de Moïse, lui et ses fils, furent sacrificateurs pour les Danites jusqu'au jour de la captivité du pays[2]. » Dan se montra, dans ce poste périlleux d'avant-garde, ce qu'il avait été aux frontières de la Shéphélah, un des plus belliqueux qu'il y eût peut-être dans tout Israel. On le décrivait tantôt comme « un lionceau qui bondit de Bashan » sur l'Hermon[3], tantôt comme « un serpent sur le chemin, une vipère sur le

1. Samson a été considéré par plusieurs savants comme étant un héros solaire (H. Husson, *la Légende de Samson et les Mythes solaires*, 1869, Steinthal, *Zeitschrift für Völkerpsychologie*, t. II, p. 110-120, 129-178, Goldziher, *der Mythos bei den Hebräern*, p. 128.

2. L'histoire de cette migration, qui est indiquée sommairement dans *Josué*, XIX, 47, se compose en son état actuel de deux récits entremêlés, dont on trouvera une restitution probable dans Budde, *die Bücher Richter und Samuelis*, p. 138-146. La présence d'un descendant de Moïse comme prêtre de ce sanctuaire local blessa le sentiment religieux de l'un de ces copistes : il substitua le nom de Manassé à celui de Moïse (*Juges*, XVIII, 30), correction qui ne prévalut point.

3. *Bénédiction de Moïse* dans le *Deutéronome*, XXXIII, 22.

sentier, qui mord le talon du cheval, si bien que le cavalier tombe à la renverse[1] » : il protégea la Galilée pendant des siècles contre l'invasion des Araméens.

Son départ découvrit la Maison de Joseph et ne lui laissa plus que Benjamin comme boulevard. Benjamin était de même que Dan une des tribus qui comptaient deux ou trois clans à peine, mais qui rachetaient le désavantage du



LE MONTICULE DE SHILOH, VU DU NORD-EST[2].

nombre par l'énergie et par la ténacité du caractère : il se développait au sud d'Éphraïm comme un cordon d'enfants perdus robustes, habiles à jouer de l'arc et de la fronde, instruits dès l'enfance à user de leurs deux mains indifféremment, toujours prêts à s'en aller en course contre l'étranger et, au besoin, contre leurs propres compatriotes[3]. Ils avaient suscité par là bien des haines, et l'on racontait qu'Israel avait un jour décrété leur destruction : six cents d'entre eux seulement avaient échappé au massacre et reconstitué l'espèce[4]. Leur territoire touchait vers le sud à celui de Jérusalem, la forteresse des Jébuséens, vers l'ouest à la puissante confédération dont Gibéon était la tête. Il comprenait une demi-douzaine de villes, Rama, Anathôt, Mikhmash, Nob, et commandait sur les deux versants les passes qui conduisent de la Shéphélah

1. Ce sont les termes mêmes qu'emploie la *Bénédiction de Jacob* dans la *Genèse*, XLIX, 17.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie n° 100 du Palestine Exploration Fund.*

3. Benjamin signifie à proprement parler *le méridional* ; pour l'histoire de sa formation territoriale de cette tribu, cf. STADE, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 160-161.

4. Histoire du lévite d'Éphraïm (*Juges*, XIX-XXI), dont la forme actuelle est fort récente et dont le fond ne renferme qu'un seul élément historique, l'exécution du clan pillard par ses voisins ; Stade la qualifie de roman à tendance (*Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 71).

dans la vallée du Jourdain. Les Benjaminites descendaient à l'improviste pour détrousser les marchands qui se dirigeaient vers le pays de Galaad et ceux qui en provenaient, ou bien ils fondaient sur la banlieue d'Ékron et de Gath comme « un loup qui déchire : le matin il dévore la proie et le soir il partage le butin[1] ». Les Philistins arrivaient sans faute après chaque razzia, et rien ne tenait en ligne devant leurs lourds guerriers bardés de métal, mais le dédale de ravins en cul-de-sac et de gorges abruptes où ils s'engouffraient se prêtait merveilleusement à une guerre de chicane qui leur coûtait beaucoup de monde. La paix n'était jamais complète sur cette frontière mal définie, et les visites de village à village, les alliances, les mariages entre les deux peuples n'interrompaient nullement les hostilités : quand même il y avait trêve sur un point, on continuait à s'entre tuer sur tous les autres. Le détail de cette histoire s'est perdu : on sait seulement qu'elle se termina par la défaite des Joséphites et par l'esclavage d'une partie d'entre eux. Le vieux sanctuaire de Shiloh était resté ville sacrée sous les Hébreux comme sous les Cananéens, et les gens d'Éphraïm y gardaient l'arche de Jahvéh-Zébaôth, le dieu des armées[2]. C'était un coffre en bois, analogue au tabernacle qui surchargeait les barques saintes des divinités égyptiennes, mais, au lieu d'abriter quelque statue prophétique, elle renfermait deux pierres sur lesquelles on crut plus tard que la loi avait été gravée[3]; on célébrait des fêtes annuelles en son honneur, et on la consultait par tout Israel. Éli, le prêtre qui la desservait alors, s'était attiré le respect universel par l'austérité de ses mœurs et par son habileté à interpréter les oracles[4]. Ses deux fils, au contraire, abusaient de sa vieillesse pour molester les pèlerins, et on les accusait de ne pas épargner les femmes qui avaient le soin de la tente sacrée : ils prélevaient sur les victimes des portions plus fortes que celles auxquelles l'officiant avait droit, et ils allaient, après le sacrifice, piquer la viande dans le chaudron des fidèles avec une fourchette à trois dents. Leurs manœuvres avaient nui à la réputation de l'Arche; la foi en ses vertus souveraines persistait néanmoins assez vive pour qu'on se hâtât de

1. C'est ainsi qu'il est caractérisé par la *Bénédiction de Jacob*, dans la *Genèse*, XLIX, 27.

2. Dès le début de *I Samuel*, *I*, *3*, Shiloh est indiqué comme étant le sanctuaire de *Jahvéh-Zébaôth*, Jahvéh, le dieu des armées. La tradition recueillie dans *Josué*, *XVIII*, *1*, en faisait remonter l'établissement aux premiers temps de la conquête israélite ; cf. ce qui est dit au t. II, p. 682, de cette *Histoire*.

3. L'idée que les *Tables de la Loi* étaient enfermées dans l'Arche est exprimée fréquemment dans l'*Exode* et dans les livres suivants de l'Hexateuque.

4. L'histoire d'Éli s'étend sur *I Samuel*, *I-IV* : elle est incorporée à celle de Samuel, et elle ne traitait d'abord que des événements qui avaient accompagné la destruction par les Philistins du sanctuaire de Shiloh. Le prêtre d'un culte local a été transformé en *Juge* de tout Israel, sous l'influence des conceptions prophétiques, par l'adjonction pure et simple de la formule usitée au *Livre des Juges* (*I Samuel*, *IV*, *18*). Pour les sources du récit actuel, cf. Bleek-Wellhausen, *Einleitung in das alte Testament*, 4e éd., p. 204-206, et, en dernier lieu, Budde, *die Bücher Richter und Samuelis*, p. 196 sqq.

recourir à elle dans les circonstances difficiles[1]. Les gens d'Éphraïm et de Benjamin battus une première fois entre Ébenhaézer et Aphek l'emmenèrent en pompe, et sa présence les remplit de confiance. Les Philistins s'en montrèrent effrayés : « Jahvéh est descendu au camp ! » s'écrièrent-ils : « Malheur à nous ! Qui nous délivrera de ces dieux puissants?.... Philistins, fortifiez-vous, et soyez hommes, de peur que vous ne soyez asservis aux Hébreux comme eux-mêmes vous ont été asservis[2]. » Ils se comportèrent si vaillamment qu'ils triomphèrent de nouveau. « Cependant un Benjaminite se sauva du champ de bataille et courut ce jour-là même à Shiloh, les habits déchirés et de la poussière sur la tête. Et quand il arriva, voici, Éli était assis sur son siège, à côté du chemin, plein d'attente, car son cœur tremblait au sujet de l'arche de Jahvéh. Et quand cet homme l'annonça dans la ville, la ville entière cria. Et Éli entendit le bruit des cris et il dit : « Qu'est-ce que ce tumulte ? » Et l'homme vint en hâte et donna la nouvelle à Éli. Or Éli était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, et ses yeux étaient fixes, de sorte qu'il ne pouvait plus voir. Et cet homme dit à Éli : « Je suis celui qui est venu du champ de bataille et je me suis « sauvé de la bataille aujourd'hui même ». Éli lui dit : « Comment la chose « s'est-elle passée, mon fils ? » Et le messager répondit et dit : « Israel a fui « devant les Philistins, et il y a eu grande déroute parmi la troupe, et tes deux « fils, Hophni et Pinehas, ont péri aussi et l'arche de Jahvéh a été prise. » Et quand il fit mention de l'arche de Jahvéh, Éli tomba de son siège à la renverse, à côté de la porte, et il se rompit la nuque et il mourut : car c'était un homme vieux et pesant[3]. »

La défaite d'Ébenhaézer consomma pour un temps la ruine des tribus du centre. Les Philistins détruisirent le sanctuaire de Shiloh[4], logèrent une garnison à Gibéa, afin de refréner les Benjaminites et de surveiller la route du Jourdain[5] : ils semblent même avoir poussé leurs postes avancés jusqu'au delà du Carmel et s'être assuré par des accords avec les cités cananéennes indépendantes, Mageddo, Taânak, Bethshéân, le libre transit des voies qui filaient vers Damas, vers Tyr et vers la Cœlé-Syrie[6]. Leur domination dura au moins

1. *I Samuel, II, 12-17.*
2. *I Samuel, IV, 7-10.*
3. *I Samuel, IV, 12-18.*
4. Le fait n'est pas mentionné dans les Livres Saints : on lira dans Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 203, les raisons qui permettent de le considérer comme à peu près certain.
5. La garnison philistine de Gibéa est citée dans *I Samuel, XIII, 3-4.*
6. Après leur victoire de Gelboé, les Philistins exposèrent les cadavres de Saul et de ses fils sur la muraille de Bethshéân (*I Samuel, XXXI, 10, 12*), ce qu'ils n'auraient pu faire si les habitants de la ville n'avaient pas eu avec eux quelque lien d'alliance ou de vassalité. Une entente avec Bethshéân entraînait presque nécessairement une entente analogue avec les cités de la plaine de Jezréel.

un demi-siècle. Les chroniqueurs, que la prospérité des infidèles scandalisait, la raccourcirent de leur mieux et ils y intercalèrent des victoires israélites. Un homme justement avait fleuri vers cette époque, dont le nom ne leur rappelait que des souvenirs heureux. C'était un prêtre de Ramah, Samuel, fils d'Elkanah, qui s'était acquis la réputation d'un arbitre équitable et d'un sage, à Béthel, à Gilgal, à Mizpah; « il jugeait dans tous ces lieux-là, puis il s'en retournait à Ramah, car là était sa maison, et il y avait bâti un autel à Jahvéh[1] ». Les traditions favorables à l'orgueil de la race lui attribuaient une délivrance d'Israel. Elles racontaient par le menu comment sa mère, la pieuse Hannah, l'avait obtenu de Jahvéh, après une longue stérilité, et l'avait voué au culte du dieu avant sa naissance. Elle l'avait envoyé à Shiloh dès l'âge de trois ans, et là, vêtu d'une tunique de lin et d'un petit manteau qu'elle lui tissait elle-même, il avait servi l'Éternel en présence d'Éli. Une nuit que celui-ci sommeillait en sa place, — « et la lampe qui brûlait devant dieu n'était pas encore éteinte, et Samuel reposait dans le sanctuaire où était l'arche, — Jahvéh appela Samuel. Et il dit : « Me voici! » et il courut vers Éli, disant : « Me « voici, puisque tu m'as appelé! » Mais Éli le congédia : « Je n'ai pas appelé, va-t'en et te couche! » Deux fois encore la voix retentit; Éli s'aperçut enfin qu'elle était de Dieu et il commanda à Samuel de répondre sitôt qu'il l'ouïrait : « Parle, Jahvéh, car ton serviteur écoute. » Désormais Jahvéh fut avec lui et ne laissa tomber aucune de ses paroles. Et tout Israel, depuis Dan jusqu'à Béershéba, sut que Samuel avait été établi prophète de Jahvéh[2]. » Vingt ans après la mort funeste de son maître, il crut le moment propice à secouer le joug; il exhorta le peuple à renoncer au culte des dieux menteurs, et il le convoqua à Mizpah pour l'absoudre de ses péchés. Les Philistins, inquiets de ce rassemblement qui ne présageait rien de bon à leur autorité, montèrent contre lui; « ce que les Bné-Israel ayant appris, ils eurent bien peur. Alors Samuel saisit un agneau de lait et il l'offrit à Jahvéh en holocauste, et Samuel cria à Jahvéh pour Israel, et Jahvéh l'exauça ». Les Philistins, débandés aux grondements de la foudre, furent battus à l'endroit même où ils avaient triomphé des fils d'Éli, et ils se replièrent en désordre sur leur territoire. « Alors Samuel choisit une pierre et il la dressa entre Mizpah et le rocher, et

1. *I Samuel*, VII, 16-17. Ces versets représentent, au fond, à peu près tout ce qu'on sait de certain sur Samuel, antérieurement à ses relations avec Saul. Cette tradition faisait de lui un personnage d'intérêt local, dont l'activité s'exerçait dans un cercle très restreint de villes situées sur le territoire d'Éphraïm méridional et sur celui de Benjamin, et sa transformation en *Juge* de tout Israel date de l'époque prophétique comme celle d'Éli.

2. *I Samuel*, I-III.

il nomma cet endroit Ébenhaézer, la Pierre du Secours, car, dit-il, Jahvéh nous a secourus jusqu'en ce lieu. » Il assaillit ensuite les Tyriens, les Amorrhéens, et il leur arracha toutes leurs conquêtes[1]. Une tradition moins flatteuse ignorait cette revanche de Samuel; elle avouait que la domination étrangère avait pesé lourdement sur le peuple, et elle expliquait cette longue patience en affirmant qu'on lui avait enlevé ses armes. « Il n'y avait plus de forgerons dans tout Israel, car les Philistins disaient : « Il faut empêcher les Hébreux de « fabriquer des épées et des lances », et quiconque voulait acheter ou réparer les instruments les plus simples de l'agriculture, il était obligé de s'adresser aux forgerons philistins[2]. La guérison sortit de l'excès du mal. La terreur des Madianites avait suscité une première fois le royaume éphémère de Jéroubbaal et d'Abîmélek; la tyrannie philistine contraignit les tribus du Centre d'abord, puis celles du Sud, à se rassembler dans la main d'un seul homme. Comme l'ennemi était plus redoutable et le péril plus sérieux, l'effort fut aussi plus puissant et le résultat proportionné à l'effort : la royauté manassite s'exerçait sur deux ou trois clans à peine, celle de Saul et de David embrassa la nation entière[3].

Benjamin comptait alors parmi ses chefs les plus redoutés un homme de vieille famille noble, Saul, fils de Kish, propriétaire de troupeaux nombreux et de biens considérables, et qu'on vantait partout pour sa bonne mine; « il n'y avait aucun des enfants d'Israel qui fût plus beau que lui, et il était plus haut de la tête que tout le peuple[4] ». Il entrait déjà dans la pleine maturité de l'âge, et on lui connaissait plusieurs enfants, dont l'aîné, Jonathan, méritait sa réputation de soldat vigoureux et avisé : les communautés d'au delà le Jourdain s'adressèrent à lui comme au héros de qui seul la victoire pouvait venir. Les Ammonites bloquaient Jabesh de Galaad et l'avaient presque réduite à discrétion : il les contraignit à lever le siège et il leur infligea une leçon si rude

1. Cette façon de retourner contre les Philistins le souvenir du désastre qu'ils avaient infligé à Israel peut dater soit des temps prophétiques, soit du moment où les Juifs, sans roi et sans gouvernement défini, se ralliaient autour de Mizpah. Les versets qui l'indiquent (*I Samuel, VII, 2-14*) forment la fin d'une vie rédigée à une époque où l'on ne lui attribuait pas encore la fondation de la royauté benjaminite (Reuss, *Histoire des Israélites*, p. 252); pour les éléments dont elle se composait et pour le degré de confiance qu'il convient de lui accorder, cf. le résumé qui en est donné dans Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 197-206.

2. *I Samuel, XIII, 20-21.*

3. Les débuts du règne de Saul, jusqu'à sa rencontre avec David, sont racontés dans *I Samuel, VIII-XV*. On y distingue les restes d'au moins deux relations plus anciennes, que le rédacteur du livre de Samuel a juxtaposées de manière à former un récit unique et continu. Comme partout dans cet ouvrage, je me suis borné ici à prendre les résultats auxquels la critique est arrivée, sans entrer dans le détail des discussions, qui ne ressort pas du domaine de l'histoire.

4. *I Samuel, IX, 2.* L'un des récits le représente comme un tout jeune homme, dont le père est encore dans la force de l'âge (*I Samuel, IX*) : cette donnée est réfutée suffisamment par l'histoire de la guerre philistine, qui nous le montre accompagné, dès le début de son règne, d'un fils habile au métier des armes.

qu'ils ne bougèrent plus tant qu'il vécut. Benjamin l'acclama roi bientôt après, comme Manassé avait jadis acclamé Jéroubbaal au lendemain de sa victoire. La tradition assurait que Samuel avait eu sa part d'influence sur ces événements. Il aurait deviné la valeur de Saul à la suite de quelque révélation d'en haut, il l'aurait sacré et présenté au peuple comme son seigneur dans la paix et dans la guerre : la scène aurait eu pour théâtre Gilgal selon les uns, Mizpah selon les autres[1]. L'avènement d'un chef unique ne pouvait manquer d'attirer sur Israel l'hostilité de ses oppresseurs philistins : Jonathan en devança l'éclat et surprit Gibéa. Leurs cinq rois envoyèrent aussitôt une armée afin de venger cet échec : le corps principal occupa Mikhmash, presque en face du poste en litige, au revers du défilé, tandis que trois bandes parcouraient la campagne, et, tout en la ravageant, se rabattaient sur les derrières de Saul pour l'envelopper[2]. Celui-ci n'avait que six cents hommes et il n'osait attaquer avec si peu de monde : aussi bien l'Ouady Souwéinît, qui séparait son camp de l'ennemi, creuse en cet endroit comme un fossé resserré entre deux pentes presque à pic et que nulle troupe n'aurait pu franchir sans risquer de succomber en détail pendant l'opération. Jonathan se résolut pourtant à essayer d'un coup de main en plein jour, seul avec son écuyer. « Il y avait une dent de rocher d'un côté et une dent de rocher de l'autre côté, et le nom de l'une était Bozez, la Brillante, et le nom de l'autre Shénéh, l'Acacia : l'une des dents se dressait à pic du côté du nord, vis-à-vis de Mikhmash, et l'autre du côté du midi, vis-à-vis de Gibéa[3]. » Les deux hommes descendirent le versant sur lequel ils campaient, et ils se préparèrent ouvertement à remonter le penchant opposé. Les vedettes pensèrent que c'étaient des déserteurs, et elles se dirent en les voyant paraître : « Voici ces Hébreux qui sortent des trous où ils se cachent. » Puis, comme Jonathan les hélait, ils lui crièrent : « Montez vers nous et vous apprendrez quelque chose. » Et Jonathan dit à son écuyer : « Monte après moi, car Jahvéh les a livrés dans la main d'Israel. » Et Jonathan grimpa de ses mains et de ses pieds, et son écuyer après lui. Et ils churent devant Jonathan, et son écuyer les achevait après lui. Et ce premier coup que frappèrent Jonathan et son écuyer rua bas une vingtaine d'hommes sur la moitié environ du sillon

1. *I Samuel*, *XI*. D'après le texte des Septante, la guerre contre les Ammonites éclata un mois après que Saul eut été sacré roi secrètement par Samuel : la proclamation populaire n'a lieu qu'au retour de la campagne.

2. Une tradition ne voit encore en lui que le prêtre ou le prophète local de Ramah et le dépeint comme étant favorable à l'établissement de la royauté (*I Samuel, IX, 1-27, X, 1-16*), l'autre au contraire admet qu'il fut *juge* de tout Israel et le considère comme hostile au choix d'un roi (*I Samuel, VIII, 1-22, X, 17-27, XII, 1-25*).

3. *I Samuel, XIV, 4-5.*



L'OUADY SOUWEINIT.

Dessin de Boudier, d'après la photographie 402 du Palestine Exploration Fund.

d'un arpent de terre. » De Gibéa, où l'on ne savait rien encore, les sentinelles benjaminites signalèrent le tumulte. Saul devina ce qui se passait et marcha au bruit : les Philistins furent débusqués de leurs positions, ramenés l'épée dans les reins, au delà de Béthel, puis d'Aïalon[1]. La royauté israélite naquit vraiment ce jour-là. Galaad et la Maison entière de Joseph, Éphraïm, Manassé, Benjamin, en formèrent le fondement solide, sur lequel Saul s'appuya. Nous ignorons jusqu'où son influence s'étendit vers le nord : elle s'arrêta probablement aux environs du Tabor, et les Galiléens ou ne la subirent point ou ne l'admirent jamais qu'en théorie. Elle ne tarda pas à rallier vers le sud les clans de Juda et de Siméon, puis leurs associés ordinaires, les Kénites, Kaleb, Jerakhméel. Ces Méridionaux ne témoignèrent, ce semble, qu'un zèle assez tiède pour le roi benjaminite; ce n'était pas tout d'ailleurs d'avoir gagné leur adhésion, il importait d'établir une liaison solide entre leurs territoires et ceux du reste de la nation. Saul essaya de supprimer le rideau de cités cananéennes qui les isolait d'Éphraïm; il échoua, on ne sait dans quelles conditions, et sa tentative ne produisit d'autre résultat que d'allumer contre lui la haine des habitants de Gibéon[2]. Il veilla du moins à la sécurité de ses nouveaux sujets, et il les protégea contre les Amalécites qui ne cessaient de les tourmenter. Le roi de ces nomades, Agag, lui tomba entre les mains, il le tua, il anéantit plusieurs de leurs bandes et il inspira aux autres une terreur salutaire[3]. La tradition lui attribua plus tard des succès sur tous les ennemis d'Israel, sur Moab, sur Édom, même sur les Araméens de Zobah; elle lui prêta les desseins de David et ses conquêtes. La réalité fut moins brillante, et les Philistins ne lui laissèrent jamais le loisir de guerroyer au nord ou à l'est. Leur défaite de Gibéa n'avait pas été décisive, et ils s'étaient guéris assez vite de la blessure qu'ils y avaient reçue; Saul lutta contre eux tous les jours de sa vie, et chaque fois qu'il voyait un homme fort ou vaillant, il l'enrôlait à son service[4].

1. Le récit de ces événements, séparé des additions postérieures relatives au rôle de Samuel (*I Samuel, XIII, 7^b-15^a*) et à l'infraction par Jonathan du jeûne prescrit par Saul (*I Samuel, XIV, 23-45*), couvre *I Samuel, XIII, 3-7^a, 15^b-23, XIV, 1-22, 46*. Le détail en paraît être exactement historique, au nombre près des Philistins, qui a été exagéré : « 80 000 chars, 6 000 cavaliers, et un peuple nombreux comme le sable qui est sur le bord de la mer » (*I Samuel, XIII, 5*).

2. Le fait ne nous est connu que par une mention accidentelle de *II Samuel, XXI, 1-11* : le motif qui arma Saul contre les Gibéonites saute aux yeux, lorsque l'on voit la place que Gibéon occupait entre Juda et les tribus du centre.

3. Le récit de la guerre de Saul contre les Amalécites (*I Samuel, XV*) a été dénaturé par l'introduction du personnage de Samuel, et par l'intention évidente que le rédacteur manifeste d'humilier le roi et la royauté devant le prophète : le fond seul en est historique, et se réduit à ce qui nous est dit *I Samuel, XIV, 48*.

4. *I Samuel, XIV, 47*. On peut admettre à la rigueur des escarmouches heureuses avec Moab, mais la défaite des Édomites et des Araméens est une simple anticipation : le passage n'est qu'un reflet de *II Samuel, VIII, 8*, et reproduit la liste des guerres de David, moins l'expédition contre Damas.

Ce n'était encore qu'un rudiment de royauté, moins la pompe et l'appareil compliqué des monarchies d'origine antique. Saul continua comme roi en Israel l'existence qu'il avait menée comme shéîkh en Benjamin. Il résida de préférence à Gibéa, dans la maison de ses ancêtres, et sans autre revenu que celui qu'il dérivait de ses domaines héréditaires ou du butin conquis sur l'ennemi[1] : il eut seulement de plus qu'auparavant un sacerdoce qui lui appartint et une petite armée qui se dévoua uniquement à sa personne. Un descendant d'Éli, Akhîah, accomplissait le sacrifice en son nom quand il n'officiait pas lui-même : c'était un chapelain qui l'accompagnait en temps de guerre, afin de consulter l'éphod avant l'action et de déterminer le moment propice à l'attaque[2]. L'armée consistait en un noyau de Benjaminites, recrutés dans le clan du souverain, et en aventuriers, israélites ou étrangers, que sa réputation comme chef militaire attirait. Elle comprenait des archers, des frondeurs, des bandes à la philistine cuirassées et hérissées de piques. On peut s'en figurer l'équipement et la tournure d'après les statuettes en bronze d'époque voisine, qui nous montrent des piétons phéniciens ou des mercenaires barbares à la solde des cités phéniciennes : le pagne rayé horizontalement des Syriens, les bras et les jambes nus, sur la tête un casque pointu ou conique. On ne voyait avec lui aucun de ces chariots ferrés qui accompagnaient l'infanterie cananéenne : ces lourdes machines auraient été un embarras plutôt qu'une force dans les montagnes au milieu desquelles les Hébreux opéraient le plus souvent[4]. On ne sait si tout ce monde touchait une paie régulière, mais les dépouilles étaient partagées entre le prince et les



UN SOLDAT PHÉNICIEN[3]

1. Gibéa n'est donnée nulle part expressément comme étant la capitale de Saul, mais le nom *Gibéa de Saul* qu'elle porta par la suite montre bien qu'elle fut la résidence royale : les noms de villes mentionnés dans l'histoire des démêlés de David avec son maître sont pour la plupart ceux des villes voisines de Gibéa, Naiôth, Rama, Nob. Enfin, c'est à Gibéa que les Gibéonites exécutent sept des fils et petits-fils de Saul (*II Samuel, XXI, 6, 9*), afin sans doute de frapper ignominieusement la famille du premier roi au lieu même où elle avait trôné.

2. Akhîah (*I Samuel, XIV, 3*), fils d'Akhitôb, arrière-petit-fils d'Éli, paraît être identique à l'Akhimélek, fils d'Akhitôb, qui aida plus tard David (*I Samuel, XXI, 1-10*) et fut massacré par ordre de Saul (*I Samuel, XXII, 9-19*). Le nom de Jah, Jahvéh, aurait remplacé celui du dieu Mélek, Milik, devenu suspect aux orthodoxes de l'époque deutéronomique.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le bronze original, qui est conservé au Musée du Louvre*, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 405.

4. Pour ce qui est de l'emploi de l'arc dans les bandes de Saul, cf. *I Samuel, XX, 18-43*, la scène curieuse où Jonathan donne rendez-vous à David, et sort de Gibéa sous prétexte de s'exercer au tir de l'arc. L'accoutrement des hoplites hébreux est décrit dans le passage où Saul prête son armure à David avant la rencontre avec Goliath (*I Samuel, XVII, 38-39*) : c'est celui des hoplites philistins, tel qu'il est indiqué au t. II, p. 700, de cette *Histoire*.

hommes, chacun selon son rang et selon le courage qu'il avait déployé[1]. En cas de nécessité, on convoquait le ban et l'arrière-ban des tribus et l'on y choisissait les hommes en état de combattre : ces milices, composées pour la plupart de bergers et de paysans dans la fleur de l'âge, formaient une masse capable de fournir un effort impétueux, mais mal disciplinée, accessible aux paniques soudaines, prompte à se disloquer au moindre échec[2]. Saul exerçait de droit le commandement suprême; il avait pour lieutenants des membres de sa famille, son fils Jonathan auquel il devait ses succès les plus brillants, son cousin Abner, le *sar-zaba*, qui conduisait la garde[3]. Parmi les braves qui étaient venus lui demander du service, il distingua bientôt David, fils d'Ishaï, né à Bethléhem de Juda[4]. David était le premier héros judéen, le roi-type auquel on se plut à rapporter plus tard tous les autres rois : on voulut que Samuel eût contribué à son élévation comme à celle de Saul. Le vieux prophète s'était rendu à Bethléhem en secret, sous le prétexte d'y célébrer un sacrifice, et après avoir examiné les nombreux enfants d'Ishaï, « il avait sacré le plus jeune d'entre eux au milieu de ses frères; le souffle de Jahvéh envahit David dès ce jour-là et par la suite[5] ». On racontait de diverses manières la façon dont il avait débuté dans sa vie de cour. D'après une tradition, Saul, obsédé d'un mauvais esprit, tombait par intervalles dans une mélancolie profonde, et il n'en sortait qu'aux sons de la harpe : quand il sut que David jouait bien de cet instrument, il pria Ishaî de le lui confier et il conçut de l'affection pour lui. Sitôt que la maladie l'agitait, David saisissait la harpe : « Saul était soulagé et le malin se retirait de dessus lui[6]. » Une version différente affirmait qu'à son entrée dans la carrière des armes il avait abattu d'un coup de fronde Goliath de Gath[7], qui provoquait les plus

1. Voir à ce propos la querelle entre les soldats de David, au sujet du butin fait sur les Amalécites, et la façon dont David décide de le partager (*I Samuel, XXX, 21-25*).

2. Saul convoque ainsi le peuple et y fait un choix, contre les Philistins (*I Samuel, XIII, 2, 4, 7*), contre les Ammonites (*I Samuel, XI, 7-8*), contre les Amalécites (*I Samuel, XV, 4*).

3. *I Samuel, XIV, 50-51*. Le rôle d'Abner pendant la vie de Saul nous est inconnu : il ne commence pour nous qu'après le combat de Gelboé, sous le double règne d'Ishbaal et de David. Cf. t. II, p. 721, de cette *Histoire*.

4. Le nom de David est une forme apocopée de *Davdo, Dodo*, « le favori de Lui », c'est-à-dire de Dieu.

5. L'intervention du prophète occupe *I Samuel, XVI, 1-13*. Le passage qui la raconte paraît avoir été introduit dans le récit après coup, en souvenir des événements qui remplissent *I Samuel, X* : on évitait ainsi de donner à Saul seul le bénéfice de la consécration prophétique, et l'on écartait les doutes qui auraient pu s'élever sans cela sur la question de savoir si David était bien « le prochain meilleur que Saul » annoncé dans *I Samuel, XV, 28* (Budde, *die Bücher Richter und Samuelis*, p. 216-217).

6. *I Samuel, XVI, 14-23*. Ce récit se rattache directement à *I Samuel, XIV, 52*, où il est dit que Saul attirait auprès de lui tout ce qu'il y avait de soldats vaillants dans le pays. C'est celui qui paraît être le plus conforme à la vérité historique (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 224-225).

7. *I Samuel, XVII, XVIII, 1-5*. Cette seconde version, la plus connue des deux, est le développement

renommés des Israélites au duel ; mais on apprend par ailleurs que Goliath fut tué par Elkhanan de Bethléhem[1], l'un des preux qui se signalèrent le plus dans les guerres philistines. David n'avait pas besoin qu'on lui fit l'aumône des hauts faits d'autrui : à Paz-Dammîm, de concert avec Éléazar, fils de Dodo, et Shammaî, fils d'Agué, il s'était posté au milieu d'un champ de lentilles, et là ils avaient à eux trois arrêté les Philistins assez longtemps pour donner à leurs camarades débandés le temps de se rallier[2]. Saul lui confia plusieurs missions périlleuses dont il s'acquitta avec honneur. Comme il revenait de l'une d'elles, les femmes des villages accoururent à sa rencontre, dansant et frappant le tambourin et les cymbales : leurs chœurs se renvoyaient l'un à l'autre un refrain toujours le même : « Saul a frappé ses mille, — mais David ses dix mille. » Saul cacha la jalousie que cet éloge naïf lui inspirait, mais elle éclata au prochain accès de son mal : il tenta de percer David de sa lance, puis il le maria à Mikal, sa deuxième fille[3], en manière de compensation. Il n'en essaya pas moins de l'assassiner dans une crise nouvelle réelle ou simulée, et l'ayant manqué encore, il dépêcha des meurtriers après lui. D'après les uns, Mikal aurait aidé son époux à s'échapper[4] ; mais d'autres récits attribuaient à Jonathan un rôle prépondérant dans le salut de son ami. Il l'avait reconcilié une première fois avec son père, et il n'avait rien négligé pour le ramener en grâce, mais son insistance n'aboutit qu'à le faire soupçonner lui-même. Saul imagina quelque intrigue destinée à le renverser du trône et à le remplacer par son fils : Jonathan, menacé de mort lui aussi, finit par renoncer à la tâche, et David s'éloigna avec les siens. Il reçut à Nob l'hospitalité du prêtre Akhimélek, qui descendait d'Éli[5], erra aux environs d'Adullam et se terra dans les vallons boisés de Khéreth, au centre de Juda. Il conservait des

d'époque tardive de la tradition conservée, *II Samuel*, XXI, 19, et qui raconte la victoire d'Elkhanan sur Goliath (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 224, 229).

1. *II Samuel*, XXI, 19, où le duel de Goliath et d'Elkhanan est placé sous le règne de David, au combat de Gob. Le rédacteur des *Chroniques* avait reconnu déjà la difficulté que ce passage présentait, et il avait changé l'épithète de *Bethléhémite* qui suivait le nom d'Elkhanan au nom d'un géant frère de Goliath, Lakhmî (*I Chroniques*, XX, 5). Sayce a pensé écarter la difficulté en supposant qu'Elkhanan est le premier nom de David ; mais Elkhanan est fils de Jaïr, et non d'Ishaï.

2. Le combat de Paz-Dammîm ou Ephez-Dammîm est mentionné *I Samuel*, XVII, 1 (exploit de David et de ses deux camarades *II Samuel*, XXIII, 9-12 et *I Chroniques*, XI, 12-14, dont le texte peut servir à corriger le passage de *II Samuel*, XXIII, 9-12).

3. Le récit des premières difficultés entre Saul et David et du mariage de David avec Mikal est compris dans *I Samuel*, XVIII, 6-16, 20-29, et présente tous les caractères de l'authenticité. On y a intercalé (17-19) un projet avorté d'union entre David et la fille aînée de Saul, Mérab, que les Septante n'ont pas, soit que le passage manquât dans le texte hébreu qu'ils avaient à leur disposition, soit qu'ils l'aient supprimé comme insuffisamment motivé.

4. *I Samuel*, XIX, 11-17. La plupart des critiques modernes tiennent cet épisode pour une interpolation.

5. *I Samuel*, XXI, 8-9, ajoute qu'il prit pour s'armer l'épée de Goliath, qui était pendue dans le sanctuaire de Nob.



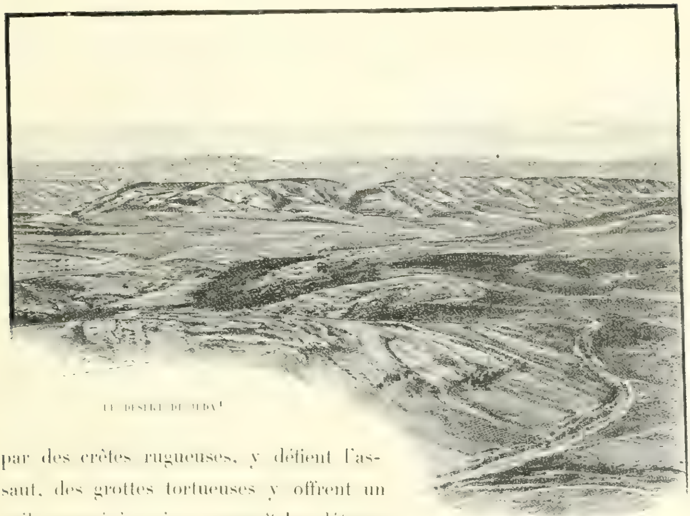
AÏD-EL-MA, LE SITE DE L'ANCIENNE ADULLAM[1].

sympathies parmi les Benjaminites, et plus d'un, dans l'entourage royal, commençait à douter en lui-même s'il n'aurait pas avantage à quitter le maître vieilli pour s'attacher à la fortune du plus jeune. Saul eut vent de ces menées; un jour qu'il siégeait sous le tamaris de Gibéa, la pique au poing, il apostropha violemment ses serviteurs et leur remontra la vanité de leurs calculs. « Écoutez donc, Benjaminites, est-ce que le fils d'Ishaî vous gratifiera aussi, vous tous, de champs et de vergers? Est-ce qu'il fera de vous tous des commandants de mille et des capitaines de cent hommes? » Akhîmélek paya pour les autres : dénoncé par Doég, le berger-maître de Saul, il fut mis à mort, et sa famille périt avec lui, à l'exception d'Abîathar, l'un de ses fils[2]. A peine sut-on que David tenait la campagne, une foule de vaillants le rejoignirent, pensant bien que les butins foisonneraient sous un chef si hardi : il eut bientôt une petite armée avec Abîathar pour prêtre et l'image de Nob pour divinité tutélaire[3]. Le pays se prêtait aux aventures; c'est un dédale de ravins profonds, communiquant par des passes étroites et par des sentiers suspendus en corniche au bord des précipices. Des roches isolées, abordables seulement

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie n° 430 du Palestine Exploration Fund.*

2. *I Samuel*, *XIX-XXII*, où deux versions parfois contradictoires ont été mêlées à l'époque deutéronomique. La plus vraisemblable se compose de *I Samuel*, *XIX*, *8-10* [*11-18*], *XXI*, *1-7* [*8-10*], *XXII*, et c'est celle que j'ai suivie de préférence : l'autre attribue un rôle considérable à Jonathan, et raconte de façon prolixe les efforts qu'il entreprit pour réconcilier son père et son ami, *I Samuel*, *XVIII*, *30*, *XIX*, *1-7*, *XX*. Il semble résulter de la confusion réelle qui règne dans toute cette partie, que l'on perdit d'assez bonne heure le souvenir exact des motifs d'ordre intime qui provoquèrent une rupture entre le roi et son gendre (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 240-241).

3. *I Samuel*, *XXII*, *20-23*, *XXIII*, *6*. Consultations de l'éphod par l'entremise d'Abiathar, *I Samuel*,



LE DÉSERT DE JUDA[1]

par des crêtes rugueuses, y défient l'assaut, des grottes tortueuses y offrent un asile assuré à qui en connaît les détours. Un jour on allait courir sus aux Philistins et leur enlever le bourg de Kéilah; dès qu'ils bougeaient, on se réfugiait au midi de Juda, vers Zîph et Maôn, entre la montagne et la mer Morte[2]. Saul, toujours furieux, toujours sur le point de réussir, était toujours la dupe de son insaisissable adversaire. On disait qu'un après-midi, où il s'était retiré seul dans une caverne pour y faire la sieste, il se trouva à la merci du proscrit : celui-ci respecta son sommeil et se contenta de lui couper un pan de son manteau[3]. Une autre fois, David, escorté de son neveu Abishaî et d'Akhimélek le Hittite, alla lui voler sa lance et sa cruche d'eau fraîche au chevet de son lit[4]. Les habitants ne lui témoignèrent pas tous un dévouement égal : ceux de Zîph, dont il épuisait le maigre territoire, complotèrent de le livrer[5], et Nabal de Maôn lui refusa brutalement des vivres. Abigail racheta l'impertinence de son mari par une soumission rapide : elle rassembla des pro-

XXIII, 9-12, XXX, 7-8; la consultation *I Samuel, XXIII, 2-4*, appartient évidemment au même cycle, bien que l'écrivain ne mentionne ni Abiathar ni son éphod.

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie n° 197 du Palestine Exploration Fund.* Les hauteurs qu'on aperçoit dans le fond sont les montagnes de Moab, par delà la mer Morte.

2. *I Samuel, XXIII, 1-13*, épisode dont la réalité est admise par presque tous les historiens modernes. Le théâtre des courses de David a été décrit avec amour dans l'article intitulé *Survey of David's Outlaw Life*, du *Survey of Western Palestine, Special Papers*, p. 208 sqq.

3. *I Samuel, XXIV*, légende populaire dont la rédaction définitive est d'assez basse époque.

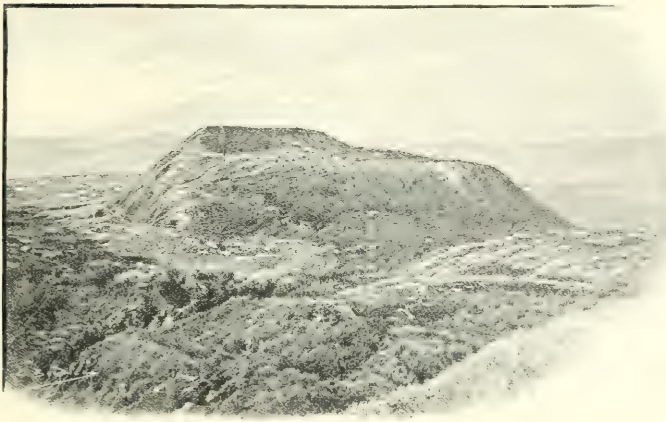
4. *I Samuel, XXVI, 4-25.*

5. *I Samuel, XXIII, 14-26, XXVI, 1-2.*

visions et elle les convoya elle-même. David fut désarmé par son adresse autant que par sa beauté, et il l'épousa lorsqu'elle fut veuve : c'était s'assurer l'appui du clan kalébite, le plus puissant de ceux qui vivaient dans ces parages, et la politique eut autant de part à cette union que la mémoire du service rendu[1].

L'escarmouche ne fut peut-être pas menée aussi vivement qu'on le crut plus tard, mais si elle se ralentit par instants, elle ne cessa jamais et elle rendit la position intenable à la longue. Placé entre son compatriote et le Philistin, David ne pouvait résister à l'un que s'il demeurait en bons termes avec l'autre. Une invasion étrangère le sauva près de Maôn[2]; quand Saul l'eut repoussée, il n'eut plus de ressource que de se jeter dans les bras d'Akîsh, roi de Gath, et il sollicita l'autorisation de séjourner à Ziklag, comme vassal et à la condition de défendre la frontière contre les Bédouins[3]. Saul ne jugea pas utile de l'aller traquer dans cet asile. La tranquillité rétablie chez les Judéens, il s'était replié vers le nord et il avait couronné les hauteurs qui bornent la plaine de Jezréel à l'est : comptait-il pousser plus loin et rallier les tribus septentrionales sur lesquelles il n'avait exercé aucune autorité jusqu'alors? voulait-il seulement mettre la main sur les routes de la Syrie et détourner à son profit les ressources que le passage des caravanes procurait[4]? Les Philistins, que la perte des droits de péage aurait ruinés plus qu'à moitié, convoquèrent les contingents des cinq principautés, et, parmi eux, les Hébreux de David, qui formèrent la garde personnelle d'Akîsh : leurs autres princes virent d'un mauvais œil la présence de cette bande auprès de lui, et ils l'obligèrent à la licencier. Elle ne trouva que ruine et désolation en rentrant à Ziklag. Les Amalécites avaient profité de son départ pour se venger en une fois de tous ses brigandages; ils avaient brûlé la ville, ravi les femmes et les troupeaux. David se lança sur leur piste, les rattrapa au delà du torrent de Bozor, et leur reprit non seulement ce qui appartenait aux siens, mais ce que les pillards avaient ramassé au hasard à travers les cantons méridionaux de Kaleb, de Juda et de la plaine crétoise; il distribua une part du butin aux villes judéennes, qui

1. *I Samuel*, XXV, 2-42.
2. *I Samuel*, XXIII, 27-28.
3. *I Samuel*, XXVII. La première partie de ce chapitre (1-6) ne renferme rien que d'historique. La seconde (8-12) est d'époque postérieure, destinée à faire ressortir l'habileté de David et à bafouer la crédulité du roi de Gath : David poursuivait non pas les alliés des Philistins, mais les Hébreux, et il remplissait fidèlement son devoir de garde-frontière contre ses propres compatriotes.
4. C'est l'hypothèse très vraisemblable de Reuss, *Histoire des Israélites*, p. 320, note 3, développée par Maurice Vernes, *Précis d'Histoire Juive*, p. 313-315. Saul dut prendre cette détermination presque aussitôt après la retraite de David chez les Philistins : Akîsh dit en effet à ses confrères, à la veille de la campagne de Gelboé, que c'est la seconde année qu'il a David auprès de lui (*I Samuel*, XXIX, 3



LE MONTICULE DE TELL-ESH-SHERIAH, VU DE L'EST[1]

l'avaient bien accueilli, Jattîr, Aroer, Eshtémoa, Horma, Hébron[2]. Tandis qu'il réchauffait ainsi à bon marché des amitiés que l'absence aurait pu refroidir, Saul jouait la partie suprême sur un seul dé, et il la perdait. Il avait été heureux dans la montagne, où le courage de ses troupes suppléait à la faiblesse de leur effectif et aux imperfections de l'armement : il commit l'imprudence de se poster sur les coteaux de Gelboé, dont les pentes douces facilitaient les manœuvres des gros bataillons philistins. L'attaque vint de Shounem et balaya tout devant elle. Jonathan périt dans la mêlée, ainsi que ses deux frères Malkîshoua et Abînadab; Saul, blessé d'une flèche, pria son écuyer de l'achever, et, comme celui-ci n'osait, il s'enfonça son épée dans la poitrine. Les vainqueurs lui coupèrent la tête, à lui et à ses fils, puis ils exposèrent leurs armes dans le temple d'Ashtoreth[3], et ils pendirent les cadavres nus aux murailles de Bethshéan, dont les habitants cananéens faisaient cause commune avec eux contre Israel. Les gens de Jabesh n'oublièrent pas jadis que Saul les avait sauvés d'Ammon : ils vinrent la nuit détacher ces restes mutilés, les emportèrent dans leur ville, les brûlèrent, ensevelirent les ossements calcinés sous un tamaris

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie 79 du Palestine Exploration Fund.*

2. *I Samuel, XXVIII, 1-2, XXIX-XXX.* Le torrent du Bozor est l'Ouady Esh-Sheriah actuel, qui passe au sud de Gaza.

3. Le texte *I Samuel, XXXI, 10,* dit d'une manière fort vague *dans le temple d'Ashtoreth* ou plutôt *des Ashtoreth*, que *I Chroniques, X, 10,* corrige assez arbitrairement *dans la maison de leur dieu,* en laissant entendre qu'il s'agissait du temple de Dagon (cf. t. II, p. 698, note 4, de cette *Histoire*) : peut-être était-ce le temple de Gaza, Gaza étant la principale parmi les villes philistines.

sacré, puis jeûnèrent sept jours en signe de deuil[1] : David les déterra plus tard et les ramena à Zéla de Benjamin, au caveau de la famille de Kish[2]. La fin tragique du roi émut profondément le peuple. On raconta qu'avant de livrer sa dernière bataille, il s'était senti en proie à de sombres pensées : il avait consulté Jahvéh, mais le dieu ne lui avait répondu ni par des songes, ni par la voie du sort, ni par l'inspiration des prophètes. Le vieux Samuel s'était éteint à Rama, sans l'avoir revu depuis la fuite de David[3] : il s'adressa à lui en désespoir de cause, et il voulut le rappeler du tombeau pour avoir son avis. Il avait expulsé du pays les nécromants et les diseurs de bonne aventure, mais on lui signala du côté d'Endor une sorcière qui conjurait les esprits. Il se rendit chez elle sous un déguisement, en compagnie de deux serviteurs, endormit sa méfiance, la décida à risquer l'évocation : « Qui te ferai-je monter? — Fais monter Samuel. » Et la femme aperçut Samuel, et elle poussa un grand cri : « Pourquoi m'as-tu trompé puisque c'est toi Saul? » Et le roi lui dit : « Ne crains rien, mais qu'aperçois-tu? — J'ai vu des dieux surgir de terre. — Quelle apparence cela a-t-il? — C'est un homme vieux qui surgit et il est enveloppé dans un manteau. » Saul reconnut Samuel et il se prosterna la face dans la poussière. Le prophète, inflexible après la mort comme il l'avait été pendant la vie, n'eut que des malédictions pour l'imprudent qui troublait son repos : « Jahvéh a déchiré le royaume entre tes mains, et il l'a donné à ton serviteur David, parce que tu n'as pas obéi à la volonté de Jahvéh!... Et vous serez demain avec moi, toi et tes fils : Jahvéh abandonnera aussi le camp d'Israel entre les mains des Philistins[4]. » On assurait encore que David, apprenant à Ziklag la nouvelle du désastre, avait éclaté en sanglots : il avait même composé une fort belle élégie, un chant de l'Arc que les Judéens apprenaient par cœur dès l'enfance. « La gazelle, Israel, sur tes sommets meurtrie! — Comment

1. *I Samuel, XXXI.* Il y avait probablement deux traditions sur cette guerre : dans l'une, les Philistins campaient à Shounem et Saul sur le mont de Gelboé (*I Samuel, XXVIII, 4*), dans l'autre les Philistins campent à Aphek et les Israélites « près de la source qui est à Jezréel » (*I Samuel, XXIX, 1*). La première de ces indications se rapporte à l'épisode de la sorcière d'Endor, la seconde à celui de David renvoyé par Akish. La catastrophe finale est placée dans les deux cas sur les collines de Gelboé, et Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 255, a essayé de concilier les données diverses en admettant que la bataille fut livrée entre Aphek et la source, mais que la scène finale eut pour théâtre les pentes du Gelboé. Il y a de même deux versions pour la bataille, celle de *I Samuel, XXXI*, et celle de *II Samuel, I, 6-10*, où Saul, au lieu de se tuer lui-même, se fait tuer par un Amalécite de rencontre : les critiques sont unanimes à rejeter cette seconde version.

2. *II Samuel, XXI, 12-14*.

3. *I Samuel, XXV, 1*, répété *I Samuel, XXVIII, 3*, avec la mention des mesures prises par Saul contre les sorciers et contre les diseurs de bonne aventure.

4. *I Samuel, XXVIII, 5-25.* Le fond du récit peut être historique; il est assez naturel, en effet, que Saul ait cherché, comme faisaient la plupart des généraux anciens dans des circonstances analogues, à connaître l'avenir par les moyens que les sciences occultes du temps mettaient à sa disposition. Le détail de l'évocation date très probablement de l'époque prophétique, comme l'indique le langage prêté à l'ombre de Samuel.

sont tombés les preux? — Ne le racontez pas dans Gath, — ne l'annoncez pas dans les rues d'Ascalon, — de peur qu'elles ne s'en réjouissent les filles des Philistins, — et qu'elles n'en sautent d'allégresse les filles des Incirconcis! — O monts de Gelboé, — qu'il n'y ait plus rosée ni pluie sur vous, ni champs chargés de gerbes; — car là fut déshonoré le bouclier des braves, — le bouclier de Saul qui ne sera plus frotté d'huile. — Devant le sang des frappés — et la graisse des braves, — l'arc de Jonathan ne reculait jamais, — l'épée de Saul ne revenait jamais vierge. — Saul et Jonathan, qui s'aimaient, qui se chérissaient dans leur vie, — ils ne se sont pas séparés dans la mort[1]. »

Les Philistins occupèrent solidement la plaine de Jezréel et la percée qui l'unit au bas-fond de Bethshéân : les Israélites évacuèrent les villages qu'ils avaient colonisés en ces parages, et le vide s'élargit entre les Hébreux du nord et ceux du centre[2]. Les débris de l'armée avaient bien cherché un refuge à l'est du Jourdain, mais le chef n'était plus là pour les réorganiser. L'échec que le champion d'Israel venait de subir semblait d'ailleurs démontrer la vanité de l'entente contre l'étranger, et, par suite, l'inutilité de la royauté même : à quoi bon s'embarrasser d'un maître et supporter patiemment les charges qu'il impose, si l'épreuve le révélait impuissant à remplir la tâche pour laquelle on l'avait élu? Et pourtant les avantages d'un pouvoir stable s'étaient si bien accusés pendant le temps où Saul avait gouverné, que ses anciens sujets ne conçurent pas un seul instant la pensée de restaurer chez eux les institutions patriarcales : la question qu'elles agitèrent fut, non pas de savoir s'ils maintiendraient la royauté, mais qui serait roi. Saul avait eu une postérité assez nombreuse[3] : Abner, le plus expérimenté de ses généraux, y choisit Ishbaal, et l'intronisa sous sa tutelle[4]. Gibéa était trop près de la frontière pour

1. *II Samuel*, I, 17-27. Cette élégie est donnée comme extraite du Jashar [illegible]. La plupart [illegible] la considèrent comme étant de David [illegible] *Histoire des Israélites*, p. 422; [illegible] *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 258 [illegible] *in das Alte Testament*, 2e éd., p. 119. [illegible] *Geschichte des Alterthums*, t. II, p. 115 [illegible] *Histoire du Peuple d'Israël*, t. I, p. 434 [illegible] Le titre *Chant de l'Arc* [illegible] texte probablement [illegible] verset 18.

2. *I Samuel*, XXXI, 7.

3. On lui connaît de sa femme Akhînoam trois fils : Jonathan, Ishbaal, Malkishoua, et deux filles, Mérab, Mikal (*I Samuel*, XIV, 49-50, où il faut corriger Ishouî en Ishbaal). Jonathan laissa au moins un fils, Meribaal (*I Chroniques*, VIII, 34, IX, 40, appelé Méphibosheth dans *II Samuel*, XXI, 7 [illegible]); Mérab avait eu cinq fils d'Adriel (*II Samuel*, XXI, 8). Une des concubines de Saul, Rizpah, fille d'Aïa, lui avait donné deux fils, Hakmonî et Merîbaal (*II Samuel*, XXI, 8), où le nom de Mérîbaal est changé en Méphibosheth); enfin Abînadab, tombé avec lui sur le mont de Gelboé (*I Samuel*, XXXI, 2) est d'une mère inconnue.

4. Ishbaal était encore enfant à la mort de son père : s'il avait été en état de porter les armes, il aurait assisté à la bataille de Gelboé avec ses frères. Les termes mêmes qu'on emploie pour marquer son élévation prouvent qu'il n'était pas majeur (*II Samuel*, II, 8-9) : c'est donc à tort qu'on lui attribue quarante années d'âge à son avènement (II, 10).

fournir une résidence sûre à un souverain encore mal affermi : il l'installa à Makhanaïm en plein pays de Galaad, et la maison de Jacob se rallia à lui ainsi que Benjamin, mais Juda fit bande à part. Il en avait agi de même au début du règne précédent, et son isolement primitif ne l'avait pas empêché de s'associer par la suite au gros de la nation. Mais alors aucun chef n'avait surgi en lui qui fût digne d'être compté parmi les héros d'Israel : aujourd'hui il avait sur sa frontière un capitaine de son sang, hardi, tenace. David se hâta de recueillir la succession de ceux qu'il pleurait. Leur disparition brutale, en le laissant au premier rang parmi les siens, l'exposait aux soupçons et aux embûches sournoises de ses protecteurs étrangers; il les quitta, se retira dans Hébron, et ses compatriotes l'y acclamèrent roi[1]. Dès ce moment le peuple tendit à s'agglomérer en deux masses : l'une au nord sur les rives du Jourdain, l'autre au sud entre la mer Morte et la Shéphélah, la maison de Joseph qui affecta de s'appeler Israel, et les méridionaux qui se fondirent en Juda. Abner essaya d'étouffer au berceau le pouvoir rival : il amena son Ishbaal à Gibéa et il proposa à Joab, le général de David, de vider la querelle par un combat singulier de douze Judéens contre douze Benjaminites. La tradition accorde la victoire aux premiers, mais les résultats en furent nuls et la guerre continua[2]. Une intrigue de harem dénoua la situation. Saul avait distingué parmi ses femmes secondaires une certaine Rizpah, qui lui avait donné deux fils : Abner s'enamoura d'elle et la prit. C'était une injure à la majesté royale et une usurpation ouverte : le harem d'un souverain ne pouvait appartenir légitimement qu'à son successeur, et qui en usait comme Abner faisait à l'égard de Rizpah, il se déclarait l'égal et jusqu'à un certain point le concurrent de son seigneur. Ishbaal se plaignit amèrement, insulta son ministre : Abner se rapprocha de David, lui gagna les sympathies des tribus du nord, même celles de Benjamin, et, quand il crut le moment propice, il se rendit à Hébron avec une escorte de vingt hommes. Il y fut bien accueilli, et il reçut des promesses de tout genre; il repartait pour achever les négociations auprès des shéïkhs dissidents, lorsque Joab, revenu d'une expédition, l'attira entre deux portes et le tua. David lui célébra des funérailles solennelles, et composa sur lui une élégie dont quatre vers nous ont été préservés, puis, cet hommage accordé aux vertus de la victime, il s'empressa d'en finir avec

1. *II Samuel*, *II*, *1-11*. Il est probable qu'Abner reconnut la suzeraineté des Philistins comme le faisait David, afin d'obtenir la paix : en tout cas, il n'est question nulle part, dans les livres sacrés, de guerre entre les Philistins et le roi de Makhanaïm.

2. *II Samuel*, *II*, *12-32*, *III*, *1*.

Ishbaal. Le malheureux, abandonné de tous, fut assassiné par deux de ses officiers, au moment où il faisait la sieste, et sa tête apportée à Hébron : David se lamenta une fois encore et ordonna le supplice des traîtres[1]. Rien ne s'opposait plus à son élévation : les chefs du peuple le rejoignirent à Hébron, lui versèrent l'huile sur la tête et l'élurent roi des provinces qui avaient obéi à Saul, en Galaad, en Ephraïm, en Benjamin, comme en Juda[2].

Tant qu'Ishbaal avait vécu, les Philistins, dont le schisme assurait la suprématie, avaient suspendu les hostilités : la nouvelle de sa mort et la réunion d'Israel à Juda les éveillèrent brusquement de leur quiétude. David, prince de Kaleb et vassal du sire de Gath, ne leur avait inspiré aucune crainte sérieuse : David, maître du domaine de Saul, devint du jour au lendemain un concurrent redoutable, qu'il fallait abattre sans retard si l'on ne voulait pas être abattu bientôt par lui. Ils se jetèrent donc sur Bethléhem avec l'élite de leurs forces, et ils s'y retranchèrent, le dos à la cité cananéenne de Jébus, de manière à séparer entièrement Juda de Benjamin et à couper la petite armée cantonnée autour d'Hébron des renforts que les tribus du centre auraient dû lui expédier[3]. L'opération marcha si vite que David fut isolé réellement du reste de son royaume, et n'eut d'autre ressource que de se fortifier dans Adoullam, avec sa garde habituelle et les levées judéennes[4]. Le district entier est couvert d'un réseau d'ouadis tortueux, et hérissé de collines abruptes, où quelques hommes résolus peuvent résister avec succès aux attaques d'une troupe beaucoup plus nombreuse. Les cavernes offrent, on le sait, des gîtes presque inviolables : David s'y était abrité souvent au temps qu'il fuyait Saul, et ses soldats profitèrent plus d'une fois de la connaissance qu'il en avait pour se soustraire aux coups des Philistins. Il commença là cette guerre de chicane dans laquelle

1. *II Samuel*, *III*, *1*, *6-39*, *IV*.

2. *II Samuel*, *V*, *1-3*; le texte de *I Chroniques*, *XI*, *1-3*, *XII*, *23-40*, renchérit encore sur celui du Livre de Samuel. Il est plus que probable que les tribus du Nord ne reconnurent point la royauté de David à ce moment.

3. Le récit de cette guerre nous est connu par *II Samuel*, *V*, *17-25*, dont le texte actuel est fort abrégé. Il est précédé du récit de la prise de Jérusalem (*II Samuel*, *V*, *6-9*) qui, de l'aveu de la plupart des critiques, doit être reporté au chapitre VI, après le verset 1 qui l'introduisait. La suite des événements s'explique naturellement si l'on admet, comme je l'ai fait dans le texte, que les Philistins ont voulu couper Juda d'Israel : dans la première partie (*II Samuel*, *V*, *17-21*), David lutte pour se dégager et pour rejoindre Israel, comme l'indique la position respective prêtée aux deux troupes ennemies, les Philistins à Bethléhem, David dans Adoullam ; dans la seconde (*II Samuel*, *V*, *22-25*), David s'est dégagé, il a rejoint Israel, et la lutte continue entre Gibéa et Gézer. Les incidents racontés dans *II Samuel*, *XXI*, *15-22*, *XXIII*, *13-19*, se rapportent presque tous à la première partie de la guerre, au temps où les Hébreux étaient bloqués autour d'Adoullam.

4. Le texte actuel *II Samuel*, *V*, *17*, dit simplement que David « descendit à la forteresse », sans plus spécifier. L'expression, venant après le récit de la prise de Jérusalem, semble indiquer cette ville même, et c'est ainsi que Renan, *Histoire du peuple d'Israel*, t. II, p. 17-23, 26-28, l'a compris. Il s'agit pourtant d'Adoullam, comme l'indique le passage *II Samuel*, *XXIII*, *13-17* (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 266 et note).

il paraît avoir excellé, et qui fatiguait outre mesure des adversaires équipés pesamment. Il ne se ménageait guère et il payait de sa personne, mais il était petit, peu vigoureux, et ses muscles trahissaient parfois son cœur. Un jour qu'il s'était avancé très loin dans la mêlée et qu'il était las de frapper, un Philistin de haute taille faillit le tuer : Abishaî eut peine à le tirer sain et sauf du mauvais pas où son ardeur l'avait entraîné, et ses compagnons lui défendirent de se hasarder désormais sur les champs de bataille[1]. Un autre jour qu'il était à Adoullam, il s'avisa de songer aux eaux fraîches de Bethléhem, et il demanda qui lui en procurerait du puits qui était à la porte de la ville. Trois de ses preux, Jashoubéâm, Éléazar et Shammaî, allèrent lui en chercher à travers le camp des Philistins, mais il ne voulut pas boire le peu qu'ils lui en avaient rapporté et il le versa en libation à Jahvéh ; « N'est-ce pas, dit-il, le sang des hommes qui ont risqué leur vie pour l'avoir[2]? » Les duels étaient fréquents entre les plus braves ou les plus robustes des deux nations : Elkhanan de Bethléhem tua de la sorte, auprès de Gob, le géant Goliath qui provoquait les Israélites. David réussit enfin à enfoncer les lignes ennemies dans la vallée des Réphaîm et à s'ouvrir un passage vers le nord[3]. Il y ramassa probablement les contingents d'Israel, et l'accroissement de ses milices lui permit d'affronter enfin le choc en rase campagne : il triompha de nouveau, et il poussa les fuyards l'épée dans les reins de Gibéon à Gézer. Aucun de ces succès n'était assez décisif pour amener la fin du conflit ; il se prolongea pendant des années, et quand il se termina, il ne fut question de part et d'autre ni de soumission, ni de tribut[4] : les Hébreux retrouvèrent leur indépendance complète, les Philistins ne subirent aucune diminution apparente et conservèrent la pleine possession de leur territoire. Leur prestige, intact à la surface, sortait pourtant amoindri de l'épreuve. La plaine de Jezréel leur échappait à jamais, et, avec elle, les revenus qu'ils y avaient tirés du passage des caravanes : les Hébreux recueillirent de ce côté la succes-

1. *II Samuel*, XXI, *15-17*.

2. *II Samuel*, XXIII, *13-17*, et *I Chroniques*, XI, *15-19*. Cette anecdote appartient à un type qu'on rencontre à plusieurs reprises dans l'histoire ou dans la tradition populaire; cf. Alexandre au désert de Gédrosie, et Godefroy de Bouillon en Asie Mineure.

3. Le texte hébreu porte « de Gibéa à Gézer » (*II Samuel*, *V*, *25*), et le texte des Septante « de Gabaon à Gézer ». Cette version s'accorde mieux aux exigences géographiques et je l'ai adoptée : Jahvéh aurait indiqué, par un bruissement continu dans le feuillage des mûriers, qu'il combattait avec les armées de David. Sur Elkhanan, cf. ce qui est dit au t. II, p. 715, de cette *Histoire*.

4. *II Samuel*, *VIII*, *1*, assure que David humilia les Philistins et qu'il leur enleva des mains « le frein de la capitale », c'est-à-dire l'hégémonie qu'ils avaient exercée sur Israel : c'est bien à cela en effet que son action se borna, et il ne leur prit aucune portion de territoire. Le passage *I Chroniques*, *XVIII*, *1*, qui lui attribue la conquête de Gath et des villes de son ressort, n'est certainement qu'une interprétation fautive du texte assez obscur de *II Samuel*, *VIII*, *1*.

sion de leurs anciens seigneurs et ils s'enrichirent d'autant que les autres s'appauvrissaient. Ce fut pour les cinq cités un coup plus rude que vingt défaites en Benjamin ou en Juda ne l'auraient été. L'esprit militaire ne s'énerva pas chez elles et elles restèrent capables d'une action momentanée : l'argent leur manqua désormais pour les longues ambitions, et les chances s'évanouirent qu'elles semblaient avoir eues jusqu'alors d'acquérir l'influence prépondérante dans les affaires de la Syrie méridionale. Elles reprirent, sous la surveillance de l'Égypte, la vie des principautés secondaires, juste assez fortes pour se faire respecter de leurs voisines, trop faibles pour s'arrondir aux dépens de celles-ci. Elles purent encore inquiéter par intervalles le royaume de David, lui disputer çà et là quelques citadelles d'avant-garde, piller les districts les plus rapprochés de la frontière : elles ne constituèrent plus un danger permanent pour son existence.

Juda était-il assez solide pour se substituer à leur place et pour fournir à la Syrie du Sud cet État sauveur, autour duquel les ressources entières de la contrée se grouperaient? Les incidents de la dernière guerre avaient mis en relief les inconvénients de la position excentrique où il avait végété par rapport au gros de la nation. Il devait combler le fossé qui l'isolait de Joseph, entre Ékron et le Jourdain, sous peine de voir se renouveler la manœuvre qui avait failli anéantir la royauté naissante de David dans Adoullam. Les Gibeonites et leurs confédérés agréaient, il est vrai, la suzeraineté des gens d'Éphraïm, et ils servaient à la rigueur de trait d'union entre les tribus, mais on ne pouvait s'en fier à leur fidélité tant qu'ils sentiraient les Jébuséens libres sur leurs derrières : David, à peine débarrassé des Philistins, se retourna contre Jérusalem[1]. Elle s'élevait sur un éperon calcaire, mal arrosé et stérile, que deux vallées de longueur inégale divisent des hauteurs environnantes sur trois côtés. Celle du Kédron, à l'est, s'annonce d'abord comme une simple dépression de terrain sans contours précis, mais elle se creuse et se resserre à mesure qu'elle s'allonge vers le sud. Après deux kilomètres de parcours, c'était, entre deux parois de rochers abrupts, une gorge profonde où un torrent s'écoulait pendant quelques jours, à la suite des pluies de l'hiver[2] : le reste de l'année, plusieurs

1. Le nom de Jérusalem se trouve sous la forme Ourousalimmou, [illegible] dans la correspondance d'El-Amarna (cf. t. II, p. 131, note 3, de cette *Histoire*). Sion est le nom de la citadelle [illegible] par les Israélites après la conquête, et appliqué par eux à la partie de la ville qui contenait le château royal, puis à la ville entière.

2. Le Kédron est décrit comme un *nakhal* (*II Samuel*, XV, 23; *I Rois*, II, 37; *Jérémie*, XXXI, 40), c'est-à-dire comme un torrent presque à sec pendant l'été; on l'appelait un torrent d'hiver, [illegible], à l'époque grecque (*I Macchabées*, XII, 37). Les fouilles ont montré que la pente a diminué au pied des anciens murs, et que le fond de la vallée s'est exhaussé de 11 mètres.

sources y jaillissaient, dont les eaux intarissables suppléaient aux besoins de la population, celles du Gihon[1], de Siloé[2], de Rôgel[3]. Elle s'élargit de nouveau vers En-Rôgel et recueille sur la droite l'Ouady des enfants de Hinnôm, qui borne le plateau à l'ouest. L'espace intermédiaire n'est plus depuis longtemps qu'une plaine légèrement ondulée, encombrée par les maisons de la Jérusalem moderne. Une combe, remblayée aujourd'hui, la sillonnait dans l'antiquité, qui se déployait presque parallèle au Kédron et le rejoignait près des fontaines de Siloé[4]. La vieille cité jébusite couronnait le promontoire qui s'avance entre les deux, la ville propre, Jébus, à la pointe même, le Millo au nord sur la colline de Sion, derrière un ravin transversal qui descendait au Val Kédron[5]. Un faubourg ouvert s'était entassé peu à peu à l'ouest dans le bas-fond, qu'un escalier taillé dans le roc raccordait à la cité haute[6]. Celle-ci avait sa ceinture continue de remparts tourrelés, comme les citadelles cananéennes dont la silhouette se profile si souvent sur les monuments égyptiens. Elle était si ardue par nature et si bien défendue qu'elle avait bravé jusqu'alors toutes les attaques. Quand David parut avec ses bandes, les habitants se divertirent beaucoup de sa présomption et l'avertirent charitablement de l'inanité de son entreprise : quand même ils n'auraient plus chez eux un homme valide, les aveugles et les boiteux lui tiendraient tête victorieusement. Le roi, piqué par leurs railleries, promit à ses preux de nommer chef et capitaine le premier qui atteindrait la crête des murs. La plupart de ces bourgs imprenables succombent par la négligence de leurs défenseurs : ils concentrent leur vigilance sur les rares endroits vulnérables, et ils n'accordent qu'une attention distraite aux points réputés inaccessibles[7]. Jérusalem ne sut pas échapper à la fatalité commune : Joab l'enleva d'un coup de main et reçut en récompense de son audace la meilleure partie du terrain qu'il avait conquis[8]. David, en commandant l'as-

1. Aujourd'hui peut-être la *fontaine de la Vierge*, mais l'identification n'est pas certaine.

2. Ce sont les sources qui alimentent l'ensemble de réservoirs connus aujourd'hui sous le nom d'*Étang de Siloé*. Le nom de Siloam ne se trouve que dans *Néhémie, III, 15*, mais il est certainement plus ancien.

3. En-Rogel, la *Source du Marcheur*, est appelée aujourd'hui la source de Job.

4. Cette vallée, qui n'est point nommée dans l'Ancien Testament, s'appelait, au temps de Josèphe, le Tyropæon, le quartier des Fabricants de fromage (*Bell. Jud.*, *V, IV, 1*). La position réelle, qui avait été soupçonnée par plusieurs auteurs vers le milieu de notre siècle, n'a été reconnue de manière certaine qu'à la suite des fouilles entreprises par les Anglais et par les Allemands. Le fond de cette vallée s'est retrouvé à une profondeur de 13 à 18 mètres au-dessous du sol actuel.

5. Sur la signification générique de forteresse qu'a le nom de Millo, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 693, note 2, de cette *Histoire*. Le nom de Moriah, qu'on donne encore à la colline du temple, doit être écarté : c'était un terme symbolique employé dans *Genèse, XXII, 2*, et que le rédacteur des *II Chroniques, III, 1*, a appliqué arbitrairement au site du temple de Salomon.

6. C'est l'Ophel des textes hébreux.

7. Cf. les deux prises de Sardes par Cyrus (Hérodote, I, LXXXIV) et par Antiochus III (Polybe, VII, 47), ainsi que la prise du Capitole par les Gaulois.

8. Le récit de la prise de Jérusalem nous a été conservé dans *II Samuel, V, 6-9*, dont le texte

saut, n'avait songé probablement qu'à supprimer le plus gênant des obstacles qui se dressaient entre les deux moitiés du peuple : il ne fut pas plus tôt dans la place, qu'il en sentit les avantages et qu'il y transféra sa résidence. Hébron lui avait suffi tant qu'il avait régné sur Kaleb et sur Juda seul. Sa situation au cœur de la montagne et la richesse du canton où elle était bâtie avaient fait d'elle le centre autour duquel les Judéens ou les Kénites gravitaient et devaient se condenser le plus aisément en corps de nation : elle se cachait trop loin dans le sud, et elle ne pouvait offrir un point de ralliement à qui voulait réunir sous une même autorité toutes les communautés hébraïques dispersées aux deux rives du Jourdain. Jérusalem, posée à la croisée des routes qui mènent du désert sinaitique en Syrie, de la Shéphélah au pays de Galaad, commandait le domaine presque entier d'Israel et le cercle d'ennemis qui l'enserrait. Du haut de son aire, David, adossé à Juda, pouvait fondre sur Moab dont les montagnes fermaient son horizon par delà la mer Morte; il pouvait se précipiter par Bethhoron sur la plaine maritime au moindre mouvement des Philistins, ou pousser droit en Galilée à travers le massif d'Éphraïm. Issakar et Nephtali, Asher, Dan, Zabulon demeuraient un peu trop éloignées encore du siège de son gouvernement; mais c'étaient tribus secondaires, incapables de rien édifier par elles-mêmes, et elles obéiraient sans répugnance comme sans enthousiasme au soldat qui saurait les protéger contre les ennemis du dehors. Celui-là serait désormais seigneur en Israel, qui aurait dans la main la postérité de Juda et celle de Jacob, et David ne pouvait être nulle part mieux qu'à Jérusalem pour surveiller à la fois les deux maisons souveraines.

Il laissa la ville basse aux indigènes[1], attira dans la ville haute des Benjamites et des Judéens[2], répara ou construisit sur la colline de Sion un château royal où il vécut entouré de sa garde et de sa famille[3] : rien ne lui manquait qu'un temple et un oracle de son dieu, pour être l'égal des princes les plus renommés. Jéroubbaal avait eu sa chapelle à Ophrah, et Saul avait intéressé à sa cause le sacerdoce errant de Shiloh[4] : David ne se contenta pas de l'éphod qui l'avait si bien conseillé pendant ses années de misère et de luttes contre

est corrompu et entremêlé de gloses, notamment au verset 8 : la réponse de David aux [illegible] des Jébusites est incompréhensible. *I Chroniques*, XI, 4-8, donne un texte plus correct, mais moins complet pour les parties parallèles de *II Samuel*, *V*, *6-9*; les détails sur Joab sont certainement historiques, bien qu'on ne les rencontre plus dans le texte actuel du livre de Samuel.

1. *Juges*, *I*, *21*; cf. *Zacharie*, *XI*, *7*, où Ékron est assimilée dans sa déchéance au Jébusite vassal de Juda.

2. Jérusalem est attribuée tantôt à Benjamin (*Juges*, *I*, *21*), tantôt à Juda (*Josué*, *XV*, *63*). L'attribution à Juda est seule exacte.

3. *II Samuel*, V, 9, et le passage parallèle *I Chroniques*, XI, 7-8.

4. Cf. ce qui est dit du sanctuaire de Jéroubbaal au t. II, p. 692, de cette *Histoire*, et du clergé attaché à la personne de Saul, ce qui est dit au t. II, p. [illegible], de cette *Histoire*.

les Philistins. Il chercha, pour y attacher la fortune de sa race, une relique dont la sainteté traditionnelle rehaussât le prestige un peu jeune de sa capitale. Et justement l'arche de Jahvéh, cette antique sauvegarde d'Éphraïm, gisait abandonnée non loin de là, sans demeure fixe et sans culte régulier, depuis la journée d'Ébenhaézer[1]. Si elle avait failli alors à enchaîner la victoire, c'est que Dieu, irrité des méfaits commis en son nom par les enfants d'Éli, avait voulu châtier son peuple; elle avait su d'ailleurs se garantir elle-même contre la profanation, et les miracles accomplis autour d'elle témoignaient assez qu'une vertu surhumaine n'avait jamais cessé de s'y tenir présente. D'abord les Philistins l'avaient, selon l'usage, enfermée prisonnière dans le temple de Dagon à Ashdod. Dès le lendemain, les prêtres, entrant au sanctuaire, avaient aperçu la statue de leur dieu renversée devant elle, le corps de poisson gisant, la tête et les pieds épars sur le seuil[2] : en même temps une épidémie de pustules malignes sévissait sur la population, et des légions de souris envahissaient les maisons. Les gens d'Ashdod s'étaient débarrassés de l'arche sur ceux de Gath, ceux de Gath sur ceux d'Ékron ; elle avait fait le tour des cinq villes, et les mêmes désastres avaient signalé partout son arrivée. Les devins, consultés au bout de sept mois, ordonnèrent des sacrifices solennels, et décidèrent de la restituer à ses fidèles avec des offrandes expiatoires, cinq souris d'or et cinq images en or de pustules, une pour chacune des cités en deuil[3]. On la hissa sur un chariot neuf, et deux vaches accompagnées de leur veau la menèrent tout mugissant et sans conducteur à Bethshémesh, sur le champ d'un certain Jashoua. Les habitants l'accueillirent avec joie, mais ils l'admirèrent de si près et si curieusement que Jahvéh s'en émut et coucha bas soixante-dix d'entre eux ; les survivants l'acheminèrent au plus vite vers Kiriathjéarîm, et elle y séjourna longtemps dans la maison d'Abînabab sur la colline, aux soins d'Éléazar[4]. Kiriathjéarîm n'est qu'à deux

1. Le récit des événements qui suivirent la bataille d'Ebenhaézer jusqu'à l'arrivée dans la maison d'Abinadab est emprunté à cette histoire de l'arche, dont il a été question p. 706-707, du présent volume. Il occupe dans son état actuel *I Samuel, V, VI, VII, 1*, et il forme un ensemble bien caractérisé, où l'on peut reconnaître à la rigueur deux versions différentes mêlées l'une à l'autre : le passage *I Samuel, VI, 15*, où il est question des Lévites qui recueillent l'arche, est en partie interpolé.

2. Il s'agissait évidemment ici d'une statue semblable à celles des dieux et des génies chaldéens (cf. t. I, p. 537, 547, de cette *Histoire*), où Dagon était représenté comme un homme portant le poisson sur son dos et sur sa tête en guise de manteau.

3. On a signalé dans la collection Oustinow, à Jaffa, une image grossière de souris découpée dans une pièce de métal blanc et qui provient peut-être des ruines de Gaza : elle paraît être un ex-voto du même genre que celui dont le texte hébreu nous révèle l'existence ; mais l'authenticité en est douteuse. C'est celle qui est reproduite au t. II, p. 729, de cette *Histoire*.

4. Le texte *I Samuel, VI, 21, VII, 1*, donne Kiriathjéarîm où le texte *II Samuel, VI, 2*, porte Baalé-Jéhouda, qu'il faut corriger Baal-Jéhouda. Baal-Jéhouda, par abréviation Baala, est un autre nom de Kiriathjéarîm (*Josué, XV, 9-11* ; cf. *I Chroniques, XIII, 6*). On trouve également le nom de Kiriath Baal (*Josué, XV, 60*). Kiriathjéarîm est aujourd'hui Kharbet-el-Enab.

lieues environ de Jérusalem. David y alla lui-même et il chargea l'arche de nouveau sur un char[1]. Les deux desservants en titre, Ouzzâ et Akhiô, s'avançaient en tête, le roi et la foule suivaient dansant à grand bruit de harpes et de luths, de tambourins, de sistres et de cymbales, quand un accident suspendit la marche triomphale du cortège : les bœufs bronchèrent, le coffre sacré chancela, Ouzzâ l'empoigna à pleine main et le redressa, mais il tomba mourant sous l'effort. David eut peur, et se demanda s'il agissait prudemment en introduisant chez lui un dieu assez ombrageux pour punir un attouchement, même respectueux et risqué à bonne intention : il le laissa donc en dépôt pendant trois mois chez un Philistin, Obédédom de Gath, puis, constatant que ce personnage, loin d'éprouver aucun dommage, prospérait de jour en jour, il reprit hardiment l'œuvre interrompue. Cette fois, ce furent des hommes qui portèrent le brancard, à l'égyptienne : ils s'arrêtaient, dit-on, de six en six pas, le temps d'immoler un taureau et un veau gras, puis ils se remettaient en mouvement.



[illegible][2]

Le peuple sautait avec des cris de joie, le roi, vêtu de la robe de lin des sacrificateurs, bondissait de tout son cœur au son des trompettes : quand il eut installé l'arche sous une tente, auprès de son palais, il offrit un holocauste et bénit l'assistance au nom de Jahvéh-les-armées. La fête se termina par une distribution générale de pains, de gâteaux et de vin. Un récit, intercalé après coup[3], raconte qu'au moment où la procession pénétrait dans la ville, Mikal regarda par la fenêtre de sa chambre et, apercevant les gestes désordonnés de son mari, elle en conçut du dédain : quand elle le revit au harem, elle le félicita ironiquement du spectacle édifiant qu'il avait donné aux servantes de ses serviteurs en se trémoussant de façon indécente devant l'Éternel. David lui répondit sans se déconcerter qu'il préférait faire ce qui le rendait respectable aux yeux des servantes, plutôt que d'éviter ce qui le couvrait de ridicule à ses yeux ; et l'histoire ajoute qu'à partir de ce moment, Mikal, fille de Saül, n'eut plus jamais d'enfant jusqu'au jour de sa mort.

1. Le transfert de l'arche de Kiriathjéarim à Jérusalem est raconté dans *II Samuel, VI*, dont le rédacteur de *I Chroniques, XIII, XV-XVI*, a tiré le fond authentique de son récit.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les croquis publiés par Schick et Oldfield Thomas, dans le Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement*, 1891, p. 296, 1895, p. 189.

3. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, t. II, p. 17-18, place l'éclosion de cette jolie légende au temps d'Ézéchias ; elle lui paraît répondre « à l'antipathie de Hamoutal et des femmes de la cour pour les dévotions jahvéiques, et à l'espèce de respect humain qui empêchait les gens du monde de s'y livrer ».

Le soin de la tente et de l'arche incomba dès lors à deux prêtres, Sadok fils d'Akhitôb, et Abiathar fils d'Akhimélek, le dernier descendant d'Éli qui n'avait jamais quitté David pendant ses fugues aventureuses[1]. Il est probable que l'éphod ne disparut pas et qu'il eut son gîte dans le sanctuaire, mais on le négligea peu à peu et il ne fut plus interrogé comme il l'avait été à toute occasion durant les premières années. Le roi officiait lui-même dans les circonstances graves, à l'exemple des autres souverains contemporains. Il avait alors, pour le guider au milieu des rites, un prêtre de carrière qui s'acquittait auprès de lui des mêmes devoirs que le lecteur en chef aux côtés de Pharaon. Le seul de ces chapelains que nous connaissions, Ira le Jithrite, accompagnait son maître au camp; une tradition semble dire qu'il était aussi soldat, et qu'il comptait parmi les trente plus braves[2]. L'histoire n'attribue qu'une influence médiocre à ce personnel sacerdotal. Aussi bien, David n'avait-il rien du chanteur de psaumes docile et consciencieux qu'on se plut à imaginer plus tard. Grand par l'épée, il s'appuyait sur l'épée, et, s'il avouait tenir sa couronne de Jahvéh, c'était à la façon dont les souverains de Thèbes ou de Ninive tenaient la leur d'Amon ou d'Assour, sans intermédiaire de prêtre : il consultait directement, quand il le voulait, son seigneur divin, et il connaissait à l'événement s'il en avait interprété exactement les volontés. Dès que la prise de Jérusalem lui eut prouvé que Jahvéh l'avait élu pour être le champion d'Israel, il ne s'accorda plus de repos qu'il n'eût accompli la tâche que la faveur d'en haut lui avait assignée. Il attaqua l'un après l'autre les peuples qui usurpaient une parcelle de son domaine, et Moab paraît avoir essuyé le premier choc. Il s'était agrandi au détriment de Galaad et il possédait sur la rive gauche du Jourdain les cantons fertiles qui font face à Jéricho : c'était un voisinage dangereux pour Jérusalem, et David devait s'en inquiéter. La lutte dura peut-être assez longtemps, mais le détail en fut vite oublié, et l'on ne conserva plus que le souvenir de quelques exploits particuliers : on sut, par exemple, que le chef de la garde philistine, Bénaïah, avait tué deux héros moabites en une seule affaire[3]. Les prisonniers furent traités avec toute la dureté que les lois de la guerre autorisaient. On les couchait à terre sur une même ligne et l'on mesurait au cordeau : les deux premiers tiers en longueur étaient égorgés sans pitié,

1. *II Samuel*, *VIII*, *17*, *XX*, *25*.

2. *II Samuel*, *XX*, *26*, où il est dit *le Jaïrite* et non le *Jithrite*, par une confusion de lettres très facile dans l'écriture hébraique; il figure sur la liste des *gibbôrim* dans *II Samuel*, *XXIII*, *38*.

3. *II Samuel*, *XXIII*, *20-23*; cf. *I Chroniques*, *XI*, *22-25*. Le texte emploie pour désigner les deux vaincus un terme *ariel*, qui se retrouve peut-être dans l'*Inscription de Mésha*, l. 12, 17-18, mais dont le sens précis demeure obscur, malgré toutes les tentatives d'explication dont il a été l'objet.

le reste avait la vie sauve. Moab s'avoua vaincu, paya le tribut : il avait tant pâti qu'il usa plusieurs générations à se remettre[1]. Galaad se dégageait vers le sud, mais Ammon le serrait de près à l'est, et les Araméens avaient empiété au nord sur ses pâturages. Cependant, Nakhash, roi des Ammonites, étant mort, David, qu'il avait jadis aidé au temps des luttes contre Saul, envoya complimenter son fils Khanoun. Celui-ci se persuada que les ambassadeurs étaient des espions chargés de lever le plan de sa ville royale, Rabbath-Ammon : il leur coupa la moitié de la barbe et les vêtements jusqu'à la ceinture, et il les chassa de sa présence ignominieusement. Ce fut le signal de la guerre. Les Ammonites, prévoyant que David chercherait à venger de manière éclatante l'insulte faite à ses gens, s'entendirent avec leurs voisins. La chute des principautés amorrhéennes avait favorisé l'expansion des tribus araméennes vers le midi. Elles avaient envahi tout ce qu'Israel n'avait pu conquérir dans la vallée du Litany ou à l'est du Jourdain, et une demi-douzaine de leurs petits Etats se partageait le meilleur des territoires que la tradition des âges antérieurs assignait à Jabîn d'Hazor et aux souverains de Bashan[2]. Le plus fort d'entre eux, celui qui avait remplacé la principauté de Qodshou dans la Bekâa et qui avait Zoba pour capitale, obéissait alors à Hadadézer, fils de Rohob : ce belliqueux avait soumis Damas, Maàkha, Gessour, il menaçait la ville cananéenne de Hamath, et il se préparait à monter vers l'Euphrate, quand Ammon lui réclama aide et protection. Il accourut aussitôt à la rescousse; Joab, qui dirigeait les opérations, laissa une partie des troupes sous Rabbath, avec son frère Abishaï, et il conduisit le reste à la rencontre des Syriens. Il les battit, revint aussitôt; les Ammonites se débandèrent à la nouvelle de sa victoire, mais il avait perdu du monde, et il jugea sage de différer la reprise des hostilités jusqu'au moment où le Zoba serait réduit à l'impuissance. David se mit alors en mouvement, franchit le Jourdain avec toutes ses réserves, défit les Syriens près de Khélam, leur tua Shobakh leur général, prit Damas : Hadadézer lui demanda la paix, et Thoû, sire d'Hamath, que cette victoire délivrait, lui envoya des cadeaux. Ce fut l'œuvre d'une seule campagne. L'année suivante, Joab investit Rabbath : au moment où elle allait céder, il appela le roi au camp et lui laissa l'honneur d'achever la reddition. Les Ammonites furent traités aussi

1. *II Samuel*, VIII, 2.

2. Sur les progrès des Araméens dans ces régions, cf. Winckler, *Geschichte Israels*, t. I, p. 137-144, où l'auteur essaye de montrer que Zoba et l'Aram-Zoba ne sont pas au nord d'Israel et à l'ouest de Damas, mais quelque part dans le Haouràn, au voisinage immédiat des Ammonites. Le royaume de Zoba sous Hadadézer devait s'étendre en effet vers le sud jusqu'aux frontières d'Ammon, mais il me parait que le petit État qui lui servait de noyau était situé dans la vallée du haut Oronte ou du haut

durement que leurs cousins de Moab : « on les passa sous des scies, et sous des herses de fer, et sous des haches de fer, et on les jeta dans les fourneaux où l'on cuit la brique[1] ». Ces succès en entraînèrent d'autres : les Iduméens avaient profité du moment où l'armée était absorbée par la guerre araméenne pour razzier Juda. Joab et Abishaî, dépêchés en hâte, les rencontrèrent dans la Vallée du Sel, au sud de la mer Morte : leur roi périt dans l'action, et son fils Hadad s'enfuit en Égypte avec quelques serviteurs fidèles. Joab égorgea tout ce qui était en état de combattre, puis il logea des garnisons à Pétra, à Élath, à Éziôngaber[2] sur la mer Rouge : David consacra le butin à Jahvéh, et Jahvéh reconnaissant « le garda partout où il allait ».



La Syrie méridionale avait trouvé son maître ; les Hébreux allaient-ils pousser plus loin leurs avantages, et entreprendre sur les régions du Centre et du

Litany. Zoba devait avoir succédé à Qodshou, dont le nom ne se trouve plus mentionné qu'une fois par hasard dans *II Samuel*, *XXIV*, *6*, où la version des Septante a permis de corriger le texte hébreu.

1. La guerre contre les Araméens mentionnée *II Samuel*, *VIII*, *3-12*, est identique à celle qui est racontée avec plus de détails comme un épisode des luttes contre les Ammonites (*II Samuel*, *X-XII*) ; les deux documents sont reproduits dans *I Chroniques*, *XVIII*, *3-11*, et *XIX-XX*, *1-3*.

2. *II Samuel*, *VIII*, *13-14* ; cf. *I Chroniques*, *XVIII*, *12-13*. Élath ni Éziôngaber ne sont nom-

Nord l'œuvre de conquête et d'annexion que personne jusqu'alors, ni les Cananéens, ni les Amorrhéens, ni les Hittites, n'avait menée à bon terme? Les Assyriens, refoulés sur le Tigre, y végétaient dans l'obscurité, et l'Égypte semblait avoir oublié ses anciennes provinces d'Asie : aucune intervention étrangère n'était à redouter, pour qui s'efforcerait de façonner en un seul État



LE SITE DE RABBATH-AMMON, VU DE L'OUEST[1]

les nations entassées entre l'Euphrate et la mer Rouge. Par malheur, les Hébreux n'avaient pas les vertus nécessaires à faire un peuple de conquérants. Leur histoire, depuis qu'ils étaient descendus en Canaan, prouvait qu'ils n'étaient pas incapables d'entraînement et d'unité : un chef, dont l'activité et le bonheur leur inspiraient confiance, pouvait les arracher à leur inertie égoïste et les assembler en faisceau pour un effort victorieux. Ce n'avait jamais été pourtant qu'une concentration passagère, dont l'effet cessait avec le héros qui l'avait provoquée : dès qu'il n'était plus là ou que le danger qui l'avait mis en vedette était passé, ils retombaient d'instinct dans leur isolement et dans leur apathie. Leur tempérament de nomades, que deux siècles de vie sédentaire n'avaient pas encore modifié à fond, les disposait aux querelles de clans, aux vendettas héréditaires, aux levées tumultueuses, aux brigandages rapides chez les voisins; il répugnait aux guerres longues, qui exigeaient une organisation d'armée permanente, un

mées, mais les passages *I Rois*, IX, 26-28, *II Chroniques*, VIII, 17-18, prouvent qu'elles avaient été occupées par David. Pour ce qui concerne Hadad, voir *I Rois*, XI, 14-20.

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie n° [illegible] du Palestine Exploration Fund.*

régime de corvées et de tailles, une application continue à conserver les avantages acquis. Le royaume que David avait édifié existait donc surtout par la volonté opiniâtre du fondateur, et il ne pouvait s'accroître ou même se soutenir qu'à la condition que nulle révolte ou nulle tragédie de palais ne l'obligeât à dépenser au dedans une parcelle de son énergie. David survécut assez à sa dernière victoire pour voir se nouer autour de lui les intrigues et se multiplier les misères qui attristent d'ordinaire en Orient la fin d'un long règne. L'usage et la politique voulaient qu'à chaque agrandissement dans la fortune d'un prince une augmentation proportionnelle correspondît dans le nombre de ses serviteurs et de ses femmes. David ne s'était pas soustrait à cette loi : aux deux épouses qu'il avait pendant son exil à Ziklag, Abigaïl et Akhinoam, il avait ajouté Maâka l'Araméenne, fille du roi de Gessour, et Khaggît, et Abîtal, et Égla et bien d'autres[1]. Il avait débauché Bethsabée, femme d'Urie le Hittite, pendant le siège de Rabbath-Ammon, et supprimé le mari dont l'existence gênait ses plaisirs : vertement réprimandé pour ce crime par le prophète Nathan, il s'était repenti, mais il avait gardé la femme, qui lui donna plusieurs enfants[2]. Les compétitions étaient vives entre princes issus de tant de lits différents, et les droits à la succession ne paraissaient pas être réglés fort nettement : plusieurs membres de la famille de Saul subsistaient d'ailleurs, les fils qu'il avait eus de Rizpah, ceux de sa fille Mérab, Méribbaal le pied-bot, né de Jonathan[3], Shiméï[4], qui avaient des partisans parmi les tribus et dont les prétentions pouvaient surgir brusquement dans une occasion critique. Amnon, l'aîné des fils d'Akhinoam, celui que son âge semblait désigner comme l'héritier de la couronne, devint éperdument amoureux d'une de ses sœurs qui était fort belle, Tamar, fille de Maâka. Au lieu de la demander en mariage, il feignit d'être malade, insista pour être soigné par elle, et quand il la tint seule dans sa chambre, il la viola malgré ses larmes. Le crime consommé, il fut saisi de dégoût et de haine, la repoussa, et comme elle le suppliait de lui rendre l'honneur en l'épousant, il la fit chasser avec opprobre par ses valets. Elle s'enfuit, les vêtements en désordre et criant vengeance, chez Absalon,

1. Sur Abigaïl, cf. ce qui est dit au t. II, p. 717-718, de cette *Histoire*. Akhinoam nous est connue par *I Samuel*, *XXV*, *43*, *XXVII*, *3*, *XXX*, *5*, et par *II Samuel*, *II*, *2*, *III*, *2*, et *I Chroniques*, *III*, *1*. Maâka par *II Samuel*, *III*, *3*, *I Chroniques*, *III*, *2*; Khaggît par *II Samuel*, *III*, *4*, *I Rois*, *I*, *5*, *11*, *II*, *13*, *I Chroniques*, *III*, *2*; Abîtal par *II Samuel*, *III*, *4*, *I Chroniques*, *III*, *3*; Égla par *II Samuel*, *III*, *5*, *I Chroniques*, *III*, *3*. Pour les concubines, cf. *II Samuel*, *V*, *13*, *XV*, *16*, *XVI*, *21-22*, *I Chroniques*, *III*, *9*, *XIV*, *3*.

2. *II Samuel*, *XI-XII*, *7-25*.

3. *II Samuel*, *IX*, *XVI*, *1-4*, *XIX*, *24-30*, où le nom a été changé en Méphiboshet; la forme originelle Méribbaal se retrouve dans *I Chroniques*, *VIII*, *34*.

4. *II Samuel*, *XVI*, *5-14*, *XIX*, *16-23*, *I Rois*, *II*, *8-9*, *36-46*.

son frère de mère : David s'indigna, mais il aimait son premier-né et il ne sut pas se résigner à le punir. Absalon dissimula sa colère : au bout de deux ans, quand tout paraissait être oublié, il invita Ammon à un banquet, le tua et se réfugia chez son aïeul Talmaï, roi de Gessour. Sa rancune se reporta, pendant l'exil, sur le père qui n'avait point protégé sa propre fille, et il conçut le projet de le détrôner. Rappelé dans Jérusalem à l'instigation de Joab, il s'acheta un char et des chevaux, s'entoura de satellites, affecta les allures de la royauté : Juda, mécontent de la faveur que David témoignait aux autres tribus, en vint bientôt à le considérer comme un chef, et quelques-uns des conseillers les plus intimes du vieux roi se rangèrent à son parti en secret. Lorsqu'il crut ses affaires en bon point, il réclama l'autorisation d'exécuter un vœu qu'il avait fait à Jahvéh pendant son séjour à Gessour, et se rendit à Hébron : Juda entier se rallia autour de lui, et l'émotion se manifesta si forte à Jérusalem, que David estima prudent de se retirer au delà du Jourdain avec sa maison philistine et crétoise. Absalon s'installa au palais, reçut l'adhésion tacite des descendants de Saul et d'une portion de la noblesse, ceignit le diadème ; pour bien montrer que la rupture était complète, il dressa des tentes sur la terrasse du palais, et là, à la vue du peuple, il prit possession du harem de son père. Il l'emportait, s'il avait dépêché sans délai des troupes à la poursuite des fugitifs ; mais tandis qu'il s'endormait au milieu des fêtes, David rassemblait ses fidèles aux ordres de Joab et d'Abishaï. Ses vétérans eurent aisément raison de la foule indisciplinée qu'on leur opposa. Absalon, battu près de Makhanaïm, se sauvait à travers la forêt d'Éphraïm, lorsque sa chevelure s'emmêla aux branches d'un chêne : Joab, qui le serrait de près, le perça de sa lance avant qu'il eût le temps de se dégager[1].

David avait commandé, dit-on, qu'on le respectât : il le pleura amèrement. Il épargna cette fois encore les parents de Saul, pardonna aux Judéens, remonta triomphant dans cette Jérusalem qui avait assisté naguère à son humiliation. Les tribus de la maison de Joseph avaient observé la neutralité dans cette querelle de famille. Elles n'avaient rien compris au mécontentement que Juda témoignait contre son héros, elles ne comprirent pas davantage l'empressement qu'il mit à l'asseoir de nouveau sur le trône : leurs délégués en vinrent demander bientôt la raison, et ils se plaignirent qu'on eût agi sans les

1. *II Samuel*, XIII-XVIII. On remarquera que Tamar demande à Ammon de l'épouser, et que l'unique reproche adressé au fils aîné du roi est, après avoir violé sa sœur, de ne pas en avoir fait sa femme : les unions entre frères et sœurs étaient tenues pour légitimes à cette époque chez les Hébreux comme elles l'étaient chez les Égyptiens (cf. t. I, p. 50-52, 270, et t. II, p. 77-78, de cette *Histoire*).

consulter dans toute cette affaire. « Israel n'a-t-il pas, disaient-ils, dix parts au roi, puisqu'il compte dix tribus, et David ne lui appartient-il pas plus qu'à vous? » Les Judéens se refusaient à en convenir, mais Shéba un des chefs Benjaminites, perdit patience. Il sonna de la trompette, et il s'en alla, hurlant : « Nous n'avons rien de commun avec David, rien à faire avec le fils d'Ishaï. Chacun à sa tente, Israel! » C'était le schisme, si ces paroles éveillaient un écho chez les tribus du Centre et du Nord : quelques-unes l'appuyèrent, d'autres ne bougèrent point, mais Juda marqua peu d'empressement à convoquer ses milices, et le roi dut lancer une fois de plus Joab et la garde philistine. Leur entrée en campagne déconcerta les séditieux, et Shéba recula jusqu'à la frontière septentrionale sans essayer de résister. Espérait-il en l'appui des Araméens? Il s'enferma dans la petite place d'Abel-beth-Maakha, et s'y défendit quelque temps : au moment où elle allait succomber, les habitants lui coupèrent la tête, qu'ils jetèrent à Joab du haut des murs[1]. Sa mort termina la crise, et le calme se rétablit dans Israel : les intrigues n'en reprirent que plus dru autour de l'héritage des deux princes disparus. L'aîné des enfants était un certain Adonîah, né de Khaggît, mais Bethsabée exerçait un ascendant irrésistible sur son mari, et elle l'avait accoutumé à considérer comme le roi futur, Salomon, le fils qu'il avait eu d'elle. Elle avait su s'attacher plusieurs des personnages les plus influents, Sadok, le prophète Nathan, Bénaîah, le chef de la garde étrangère : Adonîah avait pour lui le pontife Abîathar, Joab, le peuple de Jérusalem que sa beauté et ses allures fanfaronnes avaient séduit. David s'affaiblissait de plus en plus au milieu de ces compétitions : il était fort avancé en âge, et, bien qu'on le couvrît de vêtements, il avait grand froid. Ses serviteurs lui cherchèrent dans tout Israel une belle fille qui lui tînt compagnie et le réchauffât sur son sein : ils trouvèrent Abigaîl la Sunamite et ils la lui procurèrent, mais sa beauté inspira au prince Adonîah une passion profonde, et le décida à brusquer les événements. Il invita ses frères, Salomon excepté, à un banquet, dans les jardins qu'il possédait au sud de Jérusalem, près de la fontaine de Rôgel : tous ses partisans y assistaient, et dans les premières chaleurs de l'ivresse, on commençait à crier déjà : Vive le roi Adonîah! lorsque Nathan avertit Bethsabée du coup d'État qui s'accomplissait contre elle. Bethsabée pénétra aussitôt dans la chambre où David végétait soigné par Abigaîl; elle se plaignit de la faiblesse qu'il montrait à l'égard de son fils aîné, le supplia de désigner officiellement son héritier. Il réunit les

1. *II Samuel*, XX, 1-22.

soldats et leur ordonna de conduire le jeune homme en pompe des hauteurs de Sion à la source du Gihôn; Nathan lui oignit le front de l'huile sainte en vue du peuple et le ramena au palais sur la mule de son père. Le bruit des trompettes du sacre retentit jusqu'aux oreilles des conjurés, et la nouvelle leur arriva que Salomon était reconnu de tout Israel : ils se dispersèrent, et Adonîah se réfugia au pied de l'autel. David survécut fort peu à cette association : un peu avant de mourir, il donna à Salomon le conseil de se débarrasser des hommes qui lui avaient disputé la couronne. Salomon en profita sans scrupule, et les débuts de son règne furent ensanglantés par des exécutions sauvages. Adonîah succomba le premier. Il avait commis l'imprudence de demander Abigaîl pour son harem : on affecta de voir dans sa requête une velléité d'usurpation masquée et on le tua. Abîatar, qui l'avait inspiré de ses avis, dut à son caractère et à ses services de ne pas être massacré avec lui : on l'exila dans ses terres, et Sadok resta seul chef du sacerdoce royal. Joab, apprenant la disgrâce de son complice, se sentit condamné et chercha vainement un asile auprès de l'arche de Jahvéh : Bénaiah l'y égorgea, et bientôt après Shiméî, le dernier rejeton de Saul, fut assassiné sous un prétexte futile. Ce fut le dernier acte de la tragédie : Salomon, délivré de tous ceux qui lui portaient ombrage, put se livrer tout entier aux soins de son gouvernement[1].

Le changement de maître avait provoqué les insurrections accoutumées chez les nations tributaires : Damas s'était soulevée dès le temps de David et ne fut point reconquise, Hadad revint d'Égypte et se maintint dans quelques parties d'Edom, malgré toutes les tentatives qu'on fit pour l'en débusquer[2]. Salomon n'avait point de talent ou de chance à la guerre; il ne sut même pas conserver ce que son père avait gagné. S'il continua de recruter l'armée, ce fut pour consolider son pouvoir sur les Bnè-Israel plutôt que pour en user contre les ennemis du dehors. Il se montra en revanche administrateur de mérite, et il s'efforça de resserrer les liens trop lâches encore qui rattachaient les tribus par diverses mesures d'ordre public. Il répara les citadelles de son mieux. Il releva les murailles de Mageddo, et il commanda par là le nœud des routes qui sillonnaient la Syrie méridionale. Il fortifia sur de nouveaux plans

1. *I Rois*, I-II. C'est la fin d'une histoire de David, qui se rattache à *II Samuel*, 24. Il semble qu'Adonîah était l'héritier présomptif (*I Rois*, I, [illegible]), et que l'avènement de Salomon fut le résultat d'une intrigue favorisée par la faiblesse du vieux roi (*I Rois*, I, [illegible]).

2. Il paraît résulter du contexte que la révolte de Damas se produisit du vivant de David; elle ne peut pas, en tout cas, être descendue au delà des premiers moments du règne de Salomon, car on nous apprend que Rezon, après avoir [illegible] la ville, fut l'adversaire d'Israel « *tous les jours de la vie de Salomon* » (*I Rois*, XI, 23-25). Hadad revint d'Égypte, « lorsqu'il eut appris que David reposait avec ses pères et que Joab, chef de l'armée, était mort » (*I Rois*, XI, 21-22, 25).

Tamar, les deux Bethhoron, Baâlath, Hazor, et beaucoup d'autres qui couvrirent ses frontières. Il caserna dans les unes des corps d'infanterie, dans les autres des cavaliers ou des chars, et cette distribution militaire du pays entier eut un double résultat[1] : elle augmenta la sécurité contre les peuples étrangers et elle effaroucha les velléités de révolte à l'intérieur. Les débris des anciens clans indigènes qui avaient sauvé leur indépendance jusqu'alors, grâce surtout aux querelles israélites, furent incorporés enfin dans les tribus au territoire desquelles ils se trouvaient enclavés. Quelques-uns résistèrent et ne cédèrent pas sans avoir regimbé longuement : Salomon ne triompha de Gézer qu'en s'humiliant devant le Pharaon d'Égypte. Il lui rendit hommage, lui demanda sa fille en mariage, et, l'ayant obtenue, il le décida à intervenir : les ingénieurs égyptiens, habiles à conduire un siège, eurent raison promptement de la cité récalcitrante, et ils la lui consignèrent comme prix de sa soumission[2]. Les Cananéens furent astreints à la capitation et aux prestations en nature : ceux de la ligue de Gibéon coupèrent le bois et charrièrent l'eau aux autels de Jahvéh[3]. Les Hébreux eux-mêmes participèrent aux dépenses de l'État et de la cour, et si on ne les taxa pas aussi lourdement que les Cananéens, ils n'en payèrent pas moins des sommes considérables; Juda seul fut excepté, sans doute parce qu'étant le domaine privé du souverain, ses revenus tombaient déjà dans les caisses du fisc royal[4]. Pour faciliter les recouvrements, Salomon divisa le royaume en douze arrondissements qu'il confia chacun à une sorte de fermier général : les limites n'en coïncidaient pas avec celles des tribus, mais l'étendue en était proportionnée à la valeur des cantons qu'ils contenaient. Tandis que l'un comprenait la montagne d'Éphraïm entière, l'autre ne consistait qu'en la seule forteresse de Makhanaîm et en sa banlieue. Makhanaîm avait été la capitale d'Israel, et elle avait joué un rôle important dans l'histoire de David[5]; elle était la clef des régions situées au dela du Jourdain, et elle assurait à qui y résidait un rang si considérable, qu'on préférait

1. *I Rois*, *IX*, *15*, *17-19*, et *II Chroniques*, *VIII*, *5-6*. Le texte parallèle de *II Chroniques*, *VIII*, *4* et la variante marginale du Livre des Rois substituent Tadmor-Palmyre à Tamar, et c'a été l'origine des traditions qui portent la frontière de Salomon jusqu'à l'Euphrate. Il s'agit ici de la Tamar qui, dans *Ézéchiel*, *XLVII*, *19*, *XLVIII*, *28*, est nommée comme formant la limite méridionale de Juda, aujourd'hui peut-être Kharbêt-Kournoub.

2. *I Rois*, *IX*, *16*. C'était probablement, comme on le verra plus loin, un des Psioukhânnît, le Psousennès II de Manéthon; cf. ce qui est dit à ce sujet plus loin, t. II, p. 772, de cette *Histoire*.

3. *I Rois*, *IX*, *20-21*. L'annexion des Gibéonites et de leurs alliés est placée au temps de la conquête par *Josué*, *IX*, *3-27*; il faut la ramener au moment où cessa l'indépendance de la ligue, probablement sous Salomon.

4. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 305, pense que Juda n'était pas excepté, mais que le document originel parlait de treize circonscriptions.

5. Cf. ce qui est dit du rôle de Makhanaîm sous David, au t. II, p. 722, 73[illegible], de cette *Histoire*.

ne pas lui laisser trop de ressources. En brisant le cadre des circonscriptions anciennes, Salomon espérait sans doute, sinon détruire à tout jamais, du moins atténuer l'esprit de clan qui s'était encore manifesté avec tant de violence lors de la révolte de Shéba, et fondre en une masse homogène les parcelles hébraiques ou cananéennes dont Israel se composait[1]. Chacun des départements subvenait l'espace d'un mois aux frais de la maison royale, c'est-à-dire aux obligations du gouvernement central. La table en absorbait la part éminente, trente kor de farine fine par jour, soixante de farine bise, dix bœufs gras et vingt bœufs de prés, cent moutons, sans parler du gibier ni de la volaille : les chiffres n'ont rien d'exagéré, car, dans un pays et dans un siècle où la monnaie était inconnue, le prince nourrissait lui-même tous ceux qui l'approchaient, et ce paiement en nature constituait le plus gros de leur traitement[2]. Les préfets veillaient en outre à l'alimentation des chevaux assignés à l'armée : on les estimait à quarante mille pour douze mille charriers, et on leur fournissait la paille et le foin, soit dans Jérusalem même, soit dans les villes de garnison entre lesquelles ils étaient répartis[3]. Des droits de péage sur les caravanes qui traversaient le pays complétaient ce système financier, dont les lignes principales furent empruntées au régime qui prévalait dans les États voisins, probablement à celui de l'Égypte[4]. Salomon, selon la tradition des souverains orientaux, s'attribua le monopole de certains articles qui lui arrivaient du dehors, le fil, les chars, les chevaux. Le fil d'Égypte, le plus fin peut-être que l'antiquité ait fabriqué, était recherché par les teinturiers et par les brodeurs de l'Asie. Les chars, solides et légers, représentaient un objet de commerce précieux, à une époque où l'emploi des chariots de guerre était universel. Enfin, les villes du Delta et de l'Égypte moyenne possédaient, ainsi que nous le savons, des haras célèbres, où les princes syriens avaient l'habitude de se remonter[5]. Salomon décréta que lui

1. *I Rois, IV, 7-19*, où est la liste des préfectures; la présence parmi eux de deux gendres de Salomon montre que le document auquel elle est empruntée donnait le personnel en fonctions vers la fin du règne.
2. *I Rois, IV, 22-23, 27.*
3. *I Rois, IV, 26-28*; le passage complémentaire, *I Rois, X, 26, II Chroniques, I, 14*, donne 1400 chars et 12000 charriers. Les nombres ne paraîtront pas exagérés pour un royaume qui comprenait le midi entier de la Palestine, si l'on songe qu'à la bataille de Qodshou, la Syrie du Nord pouvait opposer à Ramsès II une masse de 2500 à 3000 chars (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 392, de cette *Histoire*). Le char hébreu portait probablement trois hommes au moins, comme le char hittite ou l'assyrien (cf. t. II, p. 217, 357, de cette *Histoire*).
4. *I Rois, X, 15*, où est mentionné « ce qui revenait au roi sur le fait des commerçants ambulants et du trafic des marchands », fait allusion à ces droits de péage (Reuss, *Histoire des Israélites*, p. 458, n. 2).
5. Sur les chars et sur les haras de l'Égypte, cf. ce qui est dit au t. II, p. 216, note 1, de cette *Histoire*. La façon dont le texte, *I Rois, X, 28-29* et *II Chroniques, I, 16-17*, parle de la spéculation sur les chevaux, montre que le trafic existait au moment où Salomon songea à en tirer parti.

seul désormais servirait d'intermédiaire entre les Asiatiques et les pays de production. Ses agents descendaient s'approvisionner régulièrement aux bords du Nil : les attelages rendus à Jérusalem y revenaient à six cents shekels d'argent le char et cent cinquante shekels le cheval, mais il les revendait avec un bénéfice aux rois des Araméens et des Khâti. Il leur achetait en revanche des étalons de Cilicie, peut-être pour les repasser aux Égyptiens, qu'un climat énervant obligeait à renouveler souvent le sang de la race chevaline[1]. Toutes ces mesures, et d'autres que nous ignorons, enrichirent le budget du royaume : le total en paraîtrait modeste sans doute, si l'on pouvait le comparer aux quantités énormes de métaux précieux que les Pharaons maniaient vers le même temps, mais il devait suggérer l'idée de l'opulence presque infinie aux laboureurs et aux bergers qui formaient la majorité du peuple hébreu.

Il s'aida pour développer et pour utiliser ses ressources des mêmes auxiliaires qui n'avaient jamais fait défaut à nul des suzerains de la Syrie méridionale, les Phéniciens de Sidon et de Tyr. Le progrès incessant de la colonisation hellénique dans les eaux de la Méditerranée orientale les avait contraints à redoubler d'audace et d'activité, afin de trouver dans la Méditerranée occidentale une compensation aux dommages que leur commerce avait subis[2]. Ils multiplièrent leurs rapports avec la Sicile, avec l'Afrique, avec l'Espagne, ils les consolidèrent, et ils prirent pied dans toute la région bénie qui s'étend en Europe au delà du détroit de Gibraltar, depuis l'embouchure du Guadalete jusqu'à celle du Guadiana. C'était ce Tarsis dont le nom évoqua toujours la vision de la richesse dans l'esprit des Orientaux. Ils y avaient fondé des villes nouvelles dont la plus florissante, Gadîr[3], s'élevait non loin des bouches du Bétis, dans une île étroite, longue, à peine séparée du continent par un filet d'eau. Ils y construisirent un temple de Melkarth, des arsenaux, des magasins, des chantiers pour leurs navires : ce fut comme une Tyr d'Occident d'où des escadres nombreuses cinglèrent bientôt vers le sud et vers le nord, à l'exploitation des peuples sauvages qui habitaient le littoral de l'Océan en Afrique

1. *I Rois*, X, 27-29, *II Chroniques*, I, 16-17. Le nom de la Cilicie Plane, *Koué*, a été retrouvé dans le texte hébreu par Fr. Lenormant, *Origines de l'Histoire*, t. III, p. 9, n. 2. Winckler, appuyé sur l'autorité d'Erman, a contesté à tort que l'Égypte fut alors un pays de haras, et il a proposé de reconnaître dans le Mizraïm du texte hébreu le Mousri, dont les textes assyriens nous signalent l'existence dans le Taurus (*Alttestamentliche Forschungen*, p. 173-174).

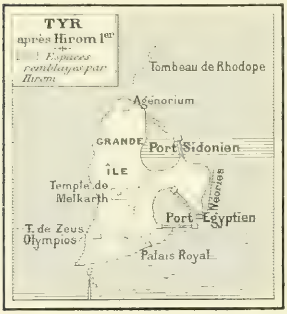
2. Cf., sur ces différents points, ce qui est dit au t. II, p. 586-588, de cette *Histoire*.

3. Je laisse ici de côté les questions relatives à l'identité du pays de Tartessos avec le Tarshish, Tarsis, mentionné dans la Bible (*I Rois*, X, 22); pour tout ce qui se rapporte à la colonisation de l'Espagne par les Phéniciens, cf., outre les résumés de Gutschmid (*Kleine Werke*, t. II, p. 54-57) et de Rawlinson (*History of Phœnicia*, p. 120-128), les ouvrages de Meltzer (*Geschichte der Karthager*, t. I, p. 37-40) et de Pietschmann (*Geschichte der Phönizier*, p. 286 sqq.) et, avec les réserves ordinaires, Movers (*das Phönizische Alterthum*, t. II, p. 588 sqq.).

et en Europe. Ils créèrent, sur la côte du Maroc, Lixos, presque aussi vaste que Gadîr, et, au delà de Lixos, pendant trente jours de navigation vers le sud, une foule de comptoirs, qu'on évaluait plus tard à trois cents. Tyr et Sidon réparèrent promptement, par la mise en œuvre des matières qu'ils acquéraient dans ces parages, l'or, l'argent, l'étain, le plomb, le cuivre, les pertes que les courses des Grecs et les attaques des Philistins avaient pu leur faire éprouver. Vers le temps que Saul achevait de régner en Israel, un roi, Abibaal, avait surgi dans Tyr, auquel son fils Hirôm avait succédé au moment même où David réunissait tout Israel sous son autorité. Hirôm avait adopté aussitôt, à l'égard du pouvoir naissant, d'instinct ou par tradition, la politique qui avait réussi toujours à ses ancêtres[1]. Il avait sollicité l'amitié des Hébreux, s'était fait leur courtier et leur fournisseur : lorsque David eut besoin de bois pour la maison qu'il se bâtissait à Jérusalem, il lui en livra ce qui fut nécessaire et lui prêta, au taux le plus juste, les artistes et les ouvriers qui travaillèrent les matériaux[2]. L'avènement de Salomon fut une bonne fortune pour lui. Le nouveau prince, né dans la pourpre, n'avait pas les goûts simples et un peu rustiques de son père. Il voulait des palais, des jardins, un temple qui rivalisât, fût-ce de loin, avec ce qu'on racontait des palais et des temples de la Chaldée ou de l'Égypte : Hirôm se chargea de les lui procurer au meilleur compte, et c'est sans doute à son influence qu'on doit attribuer les voyages aux pays d'où provenaient les métaux nobles, les parfums, les animaux rares, les bois précieux, les curiosités exotiques dont les monarques orientaux aimèrent à s'entourer de tout temps[3]. Les matelots phéniciens connaissaient les gisements du Pouanît, la plupart pour en avoir entendu parler en Égypte, quelques-uns peut-être pour y être allés sous la surveillance et par les ordres de Pharaon : Hirôm profita des débouchés que l'annexion d'Édom ouvrait aux Hébreux sur la mer Rouge pour ébaucher des relations avec ces terres excentriques, sans être obligé d'endurer les exigences des douanes égyptiennes. Il loua à Salomon des calfats et des matelots qui lui équipèrent une flotte à Éziôngaber et qui partirent à la découverte avec des Hébreux, chargés sans doute des mêmes fonctions que les messagers royaux exerçaient sur les galères de Hatshopsîtou. Ce fut une traversée analogue à celles que les amiraux égyptiens accomplissaient si fréquemment aux beaux jours de la marine thébaine, et dont

1. Cf. ce qui est dit de la politique des cités phéniciennes au t. II, p. 190-191, de cette *Histoire*.
2. *II Samuel*, V, *11*; cf. le rappel du même fait dans *I Rois*, V, 1-3.
3. Sur cette passion des Pharaons et des souverains assyriens, cf. ce qui est dit au t. II, p. 260-261, 265, 660-661, de cette *Histoire*.

les reliefs de Déîr el-Baharî étalent encore le tableau curieux[1]. Lorsqu'ils reparurent après trois ans d'absence, ils racontèrent qu'ils avaient vogué jusque dans un pays d'Ophir, et ils débarquèrent à l'appui de leurs dires un butin bien propre à convaincre les plus sceptiques, quatre cent vingt talents d'or. Le succès de cette première aventure encourageait à la réitérer : Salomon dépêcha plusieurs fois sa flotte en Ophir, et il y récolta de l'or, de l'argent, des bois durs, de l'ivoire, des paons, des singes[2]. Le gain réel de ces croisières lointaines fut-il très considérable? Le souvenir s'en gonfla dès qu'elles eurent cessé, et l'on imagina qu'elles avaient produit des trésors fabuleux : l'or était, prétendit-on, le seul métal que Salomon employa pour la vaisselle ou le mobilier, et l'argent ne comptait plus pour lui, car il l'estimait aussi commun que les pierres[3]. Hirôm sut probablement tirer bon parti de ce qui lui échut dans les bénéfices. Tyr commençait à devenir trop petite, et les divers îlots sur lesquels elle était dispersée n'abritaient plus qu'à peine la population qui affluait chez elle. Il combla les détroits qui les divisaient; il gagna du terrain au midi sur la mer, par le moyen de remblais et de quais fortifiés, puis il aménagea les deux ports, celui du nord qu'on appela plus tard le Port Sidonien, et celui du sud-est que l'on qualifia de Port Égyptien. Il conçut peut-être le tracé de cette longue digue dont les arasements brisent encore aujourd'hui la lame, et il transforma en une rade bien close le bras resserré entre l'île et la terre ferme. Il fit enfin pour lui-même ce qu'il faisait pour Salomon[4] : il édifia un palais de cèdre, restaura et embellit les temples des dieux, le vieux sanctuaire de Melkarth, celui d'Astarté. Son règne marqua l'apogée de la grandeur phéni-



1. Cf. le récit du voyage exécuté sous Hatshopsîtou, au t. II, p. 245-252, de cette *Histoire*.

2. *I Rois*, *IX*, *26-28*, *X*, *11*, *22*, et *II Chroniques*, *VIII*, *17-18*, *IX*, *10-11*, *21*. On remplirait une bibliothèque rien qu'avec les traités qu'on a écrits sur l'emplacement du pays d'Ophir : on l'a promené d'Arabie en Perse, dans l'Inde, à Java, en Amérique. Les noms du bois d'*Almouggim* et des paons, qui peuvent être d'origine indienne, ont longtemps fait pencher la balance en faveur de l'Inde, mais les découvertes de Mauch et de Bent au Zimbabaye ont reporté l'attention sur le bassin du Zambèse et sur les ruines qu'il renferme : un des explorateurs allemands les plus connus, le Dr Peters, tend avec Mauch et Bent à placer là l'Ophir des Livres hébreux (*Der Goldene Ophir Salomo's*, p. 50-62). Je songerais plutôt au Pouanît des Égyptiens, les côtes des Somalis et de l'Yémen.

3. *I Rois*, *X*, *21*, *27*. Les *Chroniques*, renchérissant sur le témoignage des *Rois*, affirment que l'or lui-même, « dans Jérusalem, était comme les pierres » (*II Chroniques*, *I*, *15*).

4. Dius, *fragm. 1*, et Ménandre, *fragm. 2*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*,

cienne, comme celui de David avait marqué l'apogée de la puissance hébraique.

Le plus célèbre de ses ouvrages se voyait à Jérusalem. La ville telle que David l'avait laissée était fort mesquine. L'eau de ses fontaines avait suffi



LES BASSES-EAUX DU PORT ÉGYPTIEN, A TYR.[1]

amplement aux besoins de la petite cité jébusite : elle ne suppléait plus de quoi abreuver la population toujours croissante de la capitale judéenne. Salomon l'aménagea mieux que par le passé, puis il alla capter des sources assez loin, du côté de Bethléhem; on dit même qu'il creusa, afin de les recevoir, les citernes qui portent aujourd'hui son nom[2]. Cependant Hirôm devisait pour lui les plans d'une résidence fortifiée dont la splendeur répondait à la fortune de la dynastie. Le gros œuvre était tout en pierre de Judée, taillée par les maçons de Byblos, mais on dépensa tant de cèdre à le lambrisser qu'on appela l'un des corps de logis l'Hôtel de la forêt du Liban. On y avait réuni tout ce qui est indispensable aux aises d'un souverain oriental : un harem, des pavillons distincts pour les reines, et dont l'un fut probablement décoré à l'égyptienne pour la tille de Pharaon[3], des salles d'audience ouvertes aux grands du

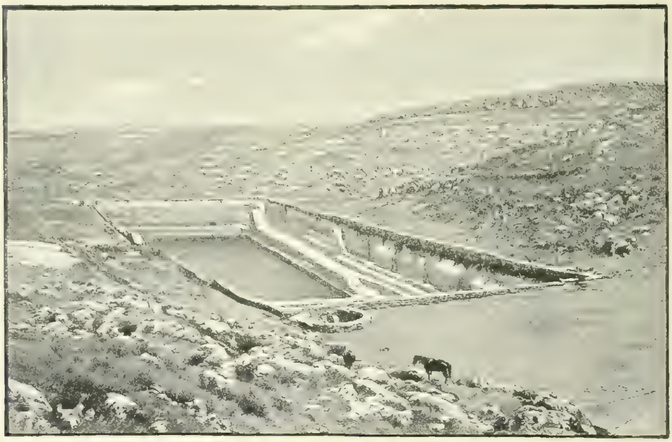
1. [illegible] IV, p. 298-301, 344-346. Pour l'interprétation des faits [illegible] aux [illegible] du port et aux constructions des temples, j'ai adopté les conclusions [illegible] Renan, *Mission de Phénicie*, p. 536-570.

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie publiée par le* [illegible] *Voyage d'exploration à la mer Morte*, t. III, p. 18.

2. Une tradition assez ancienne attribuait ces travaux à Salomon; aucun fait certain ne l'appuie, mais l'ensemble des faits semble bien indiquer qu'il dut entreprendre des travaux pour donner à boire à la cité nouvelle. Les rigoles et les bassins dont on reconnait actuellement les traces, ont probablement suivi et développé le tracé des rigoles et des bassins anciens.

3. *I Rois*, VII, 8, IX, 24, *II Chroniques*, VIII, 11.

royaume, des magasins de provisions, un arsenal. La garde particulière possédait cinq cents boucliers lamés d'or que les détachements se transmettaient en changeant de poste[1]. Cet ensemble n'aurait satisfait personne, si la maison du dieu n'y eût figuré à côté de celle du seigneur terrestre. Nul en effet ne se réputait pleinement souverain s'il n'avait dans le palais même ou



L'UNE DES VASQUES DE SALOMON, PRÈS DE JÉRUSALEM[2].

au voisinage un sanctuaire et un prêtre qui relevaient de lui[3]. David, à peine entré à Jérusalem, avait indiqué un emplacement pour son temple, l'aire d'Arauna, un des notables indigènes, et il y avait érigé un autel à l'Éternel, pendant une peste qui décimait le peuple, mais il avait bientôt suspendu les travaux[4] : Salomon accomplit l'œuvre que son père avait projetée seulement. Le site avait une coupe irrégulière et la surface naturelle s'y prêtait mal à l'usage auquel on la destinait. Les ingénieurs en rectifièrent les contours par des murs gigantesques de soutènement qui, selon les exigences du terrain, s'accrochaient au flanc de la montagne ou s'enracinaient au fond même de la vallée : l'espace circonscrit entre ce parement artificiel et la roche

1. *I Rois*, *VII*, *1-12*, *X*, *16*. Parmi les nombreuses restaurations qu'on a essayé de faire des édifices qui composaient le palais du roi, je me bornerai à citer celles de Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 311-325, et de Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 398-410.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de M. Charles Alluaud, de Limoges.*

3. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, t. II, p. 713, 727, de cette *Histoire*.

4. *II Samuel*, *XXIV*, *18-25*. L'aire d'Arauna le Jébusien est indiquée ailleurs comme le site où Salomon bâtit son temple (*II Chroniques*, *III*, *1*).

vive fut remblayé, et le tout se transforma en une sorte d'esplanade presque carrée sur laquelle l'édifice s'appuya[1]. Hirôm soumissionna l'entreprise des travaux. « Ordonne, lui avait mandé Salomon, qu'on me coupe des cèdres dans le Liban, et mes serviteurs seront avec tes serviteurs, et je te paierai les gages de tes serviteurs selon ce que tu me diras; car tu sais qu'il n'y a personne parmi nous qui s'entende à couper le bois comme les Sidoniens. » Hirôm, joyeux, promit de faire ce que son bon ami souhaiterait à l'égard des bois de cèdre et de cyprès : « Mes serviteurs les descendront du Liban à la mer, et moi je les mettrai en trains sur la mer jusqu'à l'endroit que tu me désigneras, et là je les ferai disjoindre et tu les feras emporter, et toi tu feras ce que je désire en fournissant des provisions pour ma maison. » Le prix fut convenu en nature, vingt mille kôr de froment et vingt kôr d'huile fine par année, moyennant quoi Hirôm expédia à Jérusalem non seulement les poutres, mais les architectes, les maçons et les menuisiers giblites, les fondeurs, les sculpteurs, les contremaitres[3]. Salomon se chargea de rassembler les tâcherons pour la main-d'œuvre courante, et il institua une corvée sur les tribus. On évaluait plus tard à trente mille le nombre des hommes appelés, qu'on relayait méthodiquement tous les trois mois; soixante-dix mille charriaient les matériaux, quatre-vingt mille extrayaient les blocs dans la carrière[4]. Les chiffres se sont



LES ASSISES DU TEMPLE DE SALOMON, À JÉRUSALEM[2].

1. Pour toute cette partie du sujet je renvoie au résumé très complet que Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 171-218, ont donné des travaux entrepris pour le compte du *Palestine Exploration Fund*, surtout par Wilson et par Warren.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

3. *I Rois, V, 7-11*; cf. *II Chroniques, II, 3-16*, où le rédacteur ajoute vingt mille kôr d'orge, et à l'huile vingt mille bath de vin. Pour le transport des bois, cf., pour l'Égypte, le cas analogue de Hrihor, au t. II, p. 582-583, de cette *Histoire*.

4. *I Rois, V, 13-18*; cf. *II Chroniques, II, 2, 17-18*.

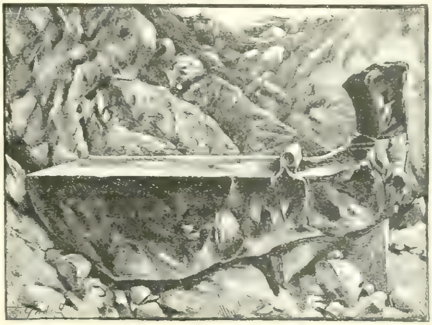
exagérés dans l'imagination populaire, et tant s'en faut que les monuments égyptiens les plus vastes aient jamais exigé des levées aussi formidables; on ne saurait douter pourtant que l'effort n'ait été considérable, surtout si l'on songe au peu d'habitude que les Hébreux avaient de ces besognes. Le temple présentait sa façade à l'orient : il était large de vingt coudées, long de soixante, haut de trente. Les murs étaient en grosse pierre équarrie, les plafonds et les huisseries en cèdre sculpté et lamé d'or : on y pénétrait par un portique et entre deux colonnes de bronze ciselé, qu'on nommait Yakîn et Boàz[1]. L'intérieur ne contenait que deux salles : l'*hékal*, le lieu saint, qui abritait l'autel des parfums, les chandeliers à sept branches, la table des pains de proposition; le Saint des Saints — *debîr*, — où l'arche de Jahvéh reposait sous l'aile de deux chérubins en bois doré. Trois rangées de cellules, où l'on enfouissait le trésor et le matériel, s'étageaient jusqu'à mi-hauteur sur trois des côtés de la nef. Le grand pontife s'aventurait seul une fois l'an au Saint des Saints, mais le lieu saint était abordable en tout temps aux prêtres de service, et l'on y pratiquait les cérémonies journalières du culte; on y brûlait des parfums, et l'on y entassait les pains de proposition. L'autel des holocaustes se dressait sur le parvis en face de l'entrée, un cube en maçonnerie garni d'un parapet, et auquel on montait par un escalier en pierre, semblable au moins pour la silhouette aux autels monumentaux qu'on admirait dans les préaux des temples et des palais égyptiens. Il était accompagné, selon l'usage chaldéen, d'une *mer de bronze* et d'une dizaine de bassins moindres, où les familiers du dieu lavaient les pièces des victimes, les chaudières, les couteaux, les pinces, les cuillers, les pelles, les ustensiles du sacrifice sanglant. Un mur bas couronné d'une balustrade en bois de cèdre séparait cette cour vénérable d'un parvis où le peuple avait accès à tous les moments du jour[2]. Palais et temple, l'ensemble était conçu probablement dans ce style dérivé du style égyptien que les Phéniciens affectionnaient[3]. Les rares édifices hébreux dont il nous reste quelques débris nous montrent le système

1. *I Rois*, VII, 15-22, et *II Chroniques*, IV, 11-13. Les noms étaient gravés probablement chacun sur la colonne à laquelle il se rapportait, et l'ensemble forme une légende qu'on a interprétée de diverses manières. Le plus simple est encore d'y reconnaître une formule talismanique destinée à assurer la durée de l'édifice et à affirmer « qu'il subsiste par la force » de Dieu (cf. Renan, *Histoire du Peuple d'Israel*, t. II, p. 143-144). Pour une restitution de ces colonnes, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 314-327; on peut y voir, plus simplement, l'équivalent des stèles-piliers égyptiennes, comme celles du temple de Karnak, qui ont été reproduites au t. II, p. 557, de cette *Histoire*.

2. *I Rois*, VI-VII, et *II Chroniques*, III-IV. Ici encore, je renvoie aux deux restaurations proposées par Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 325-342, et par Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 243-338.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 577 sqq., de cette *Histoire*.

de construction et de décor usité en Égypte : les montants de la porte de Lakish se terminent par une gorge égyptienne, comme les naos des temples phéniciens. Il fallut treize années environ afin de mener à bien l'exécution du plan complet : l'an XVII, enfin, tout était achevé, palais et temple. Salomon n'attendit pas jusque-là pour inaugurer la maison de Jahvéh. Dès que la cella fut prête, en l'an XI, il procéda lui-même au transfert de l'Arche et à son installation : elle fut posée sur une base cubique, et les longues barres qui avaient aidé à la guinder furent laissées dans leurs anneaux, ainsi que c'était le cas pour les barques sacrées des dieux égyptiens [1]. Jahvéh prit ainsi possession de la demeure où il devait vivre



LE MONTANT DE PORTE À LAKISH [2].

désormais, et les sacrifices furent innombrables, qu'on y célébra pendant quatorze jours en son honneur, devant les délégués d'Israel : il jouit pour la première fois du cérémonial pompeux et des honneurs auxquels les divinités des nations rivales étaient accoutumées de longue date. Les dévots accourus de partout se retirèrent pleins d'admiration chacun dans sa tribu [3], et leur inexpérience en matière d'art leur fit considérer ce qu'ils avaient vu comme une merveille unique au monde : en réalité, ce n'était rien d'extraordinaire ni par les dimensions des parties, ni par leur agencement, ni par la variété ou par la richesse des ornements et du mobilier. Comparé aux monuments grandioses de l'Égypte et de la Chaldée, l'œuvre de Salomon était ce que le royaume hébreu nous semble aux empires du monde antique, un petit temple pour un petit peuple.

Le clergé auquel il le confia ne différait pas sensiblement de celui que

1. *I Rois*, VIII, 6-8, et *II Chroniques*, V, 7 [illegible] de ses barres, et posée sur l'autel cubique, par exemple dans [illegible], *Denkm.*, III, 2[illegible].

2. Dessin de Faucher-Gudin, d'après le dessin de [illegible], *Tell el Hesy*, p. 2[illegible].

3. *I Rois*, VI, 37-38, dit que les fondements [illegible] que le temple fut terminé [illegible] l'an XI [illegible] *I Rois*, VII, [illegible] ajoute que la construction du palais dura treize ans; elle continua six années après l'achèvement du sanctuaire. Le récit de la dédicace (*I Rois*, VIII) contient tout un épisode (14-66) d'origine prophétique, que précèdent quelques-unes des paroles originelles de Salomon (12-13).

David avait nourri près de lui aux débuts de sa royauté[1]. Il ne constituait pas encore une caste héréditaire enfermée dans les cadres d'une hiérarchie rigide, mais il admettait, au moins dans une certaine limite, des hommes de provenance diverse que la vocation avait entraînés ou que leurs parents avaient destinés dès l'enfance à vivre de l'autel. Celui-là était prêtre en vérité « qui disait de son père et de sa mère : « Je ne les ai point vus », qui ne reconnaissait plus ses frères, qui ne voulait plus rien savoir de ses fils ». Il lui suffisait, après ce renoncement, « d'observer les commandements divins pour devenir le gardien de la loi, et pour avoir le droit d'enseigner les statuts de Jahvéh à Jacob et les mandements à Israel ; il présente l'encens à ta narine, ô Jahvéh ! et l'holocauste à ton autel[2] ». Les difficultés qui entouraient la perpétration du sacrifice en Égypte s'élevaient non moins fortes chez les Juifs, et le risque perpétuel que l'on encourait d'en annuler l'effet par la moindre inadvertance rendait indispensable la présence d'hommes instruits aux pratiques ou aux formules que Jahvéh réclamait des siens. Il fallait que les victimes fussent certifiées bonnes, que les personnes fussent pures, et seul un casuiste de profession pouvait aplanir toutes les difficultés que ces minuties de pureté légale suscitaient. Les procédés que les statues appliquaient à prédire l'avenir exigeaient d'ailleurs l'intervention de truchements habiles à traduire sans hésiter les nuances de leur volonté. Les idoles égyptiennes répondaient aux questions qu'on leur posait par des mouvements de tête ou de bras, quelquefois même de vive voix : nous ne soupçonnons pas comment l'éphod hébraique agissait pour contenter les fidèles, mais l'art de l'interroger était un arcane et ne se gagnait d'ordinaire qu'après un noviciat assez long[3]. Les bénéfices que les hommes versés dans ces mystères dérivaient de leur sacerdoce étaient depuis longtemps assez considérables pour qu'ils désirassent en perpétuer le privilège à leurs enfants. Il y avait eu auprès des sanctuaires anciens des familles qui excellaient aux rites de père en fils, celle d'Éli à Shiloh, celle de Jonathan-ben-Gersom à Dan, vers les sources du Jourdain[4], mais les textes mentionnent à côté d'elles des personnages analogues à ceux qu'on rencontrait chez les Cananéens, des devins, des voyants — *roê*, — qui avaient

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 727, 730, de cette *Histoire*.

2. Ce sont les expressions dont se sert l'auteur de la *bénédiction de Moïse*, insérée au *Deutéronome*, *XXXIII*, *8-12* ; bien que ce texte date du VIII[e] siècle probablement, l'état de choses qu'il représente peut s'appliquer à ce qui existait plus tôt. Le prêtre hébreu a, somme toute, les mêmes devoirs et la même origine qu'une bonne partie des prêtres de l'Égypte ou de la Chaldée.

3. On lit un bon exemple de consultation de l'éphod dans *II Samuel*, *II*, *1-2*, quand David désire savoir s'il doit quitter le pays des Philistins pour se rendre à Hébron.

4. Cf., sur ces deux familles, ce qui est dit au t. II, p. 704, 706-707, 713, 715, 730, de cette *Histoire*.

des recettes pour découvrir les secrets cachés au vulgaire, voire pour retrouver des objets perdus, mais dont la fonction se rehaussait parfois, lorsque l'esprit les envahissait brusquement, sans préparation, afin de leur dévoiler les événements futurs; des prophètes — *nabî*[1], — qui vivaient isolés ou en communautés, et qui atteignaient à la vision de l'avenir par une éducation rigoureuse. Leurs séances étaient accompagnées de musique et de chants, et l'exaltation que leurs exercices développaient chez eux gagnait parfois les assistants, comme c'est encore le cas dans les *zikr* des musulmans contemporains[2]. Les premiers rois, Saul, David, avaient tiré parti pour leurs projets de personnages appartenant à ces classes différentes, mais les prophètes, par l'incertitude même de leur inspiration et de leur ministère, ne pouvaient remplir des fonctions régulières à leur cour. L'un d'eux surgissait par intervalles pour les avertir ou pour les guider de la part de Jahvéh, puis il se replongeait dans son obscurité; les prêtres au contraire étaient toujours là et leur devoir les mettait en contact avec le maître d'un bout de l'année à l'autre. Le dieu de la capitale et ses prêtres conquièrent vite une place prépondérante dans toutes les monarchies orientales, et la plupart des sanctuaires ou des sacerdoces finissent par déchoir en leur présence : si Amon de Thèbes devint presque le dieu unique et son clergé le propriétaire de l'Égypte, c'est que l'avènement de la XVIIIe dynastie avait fait de ses pontifes les aumôniers de Pharaon[3]. Il en fut de même dans Israel, et les prêtres de Jérusalem, attachés au temple du souverain et à sa personne, ne tardèrent pas à surpasser leurs confrères de province en richesse et en influence. Leur directeur avait été sous David un descendant présumé d'Eli, Abiatar, fils d'Akhiah[4], puis Salomon avait, dès son avènement, transféré à la lignée de Sadok l'autorité que ses prédécesseurs avaient concédée à celle d'Eli. Dans cette alliance du trône et de l'autel, ce fut naturellement le trône qui eut d'abord l'avantage. Le roi continua d'être le pontife par excellence et d'officier où et quand il voulut[5]. Les prêtres tinrent son sanctuaire en ordre, ils veillèrent à la propreté des chambres et du mobilier, ils interrogèrent pour lui l'image de Jahvéh

1. *I Samuel*, IX, 9, la glose qui veut assimiler le *roëh* d'autrefois au *prophète* du temps des derniers rois de Juda.

2. *I Samuel*, X, *5-13*, où l'on voit Saul saisi de l'esprit prophétique à la rencontre d'une troupe de prophètes qui descendaient du haut lieu; cf. *II Samuel*, *VI*, *13-16*, *20-23*, et plus haut, au t. II, p. 729, de cette *Histoire*, l'épisode de David dansant devant l'arche.

3. Pour l'histoire des prêtres d'Amon, voir ce qui est dit au t. II, p. 559 sqq., de cette *Histoire*.

4. Cf., sur Akhiah ou Akhimélek, ce qui est dit au tome II, p. 713, note 2, de cette *Histoire*.

5. Salomon officie et prêche à la consécration du temple (*I Rois*, *VIII*). Son discours actuel est une intercalation d'origine prophétique; il prouve, du moins, qu'au temps où il fut composé, vers la fin de l'époque royale, le roi possédait encore la plénitude du pouvoir sacerdotal.

avec les cérémonies prescrites pour solliciter un oracle, ils ne firent l'offrande ou le sacrifice qu'au nom de ses sujets ou lorsqu'il renonça lui-même à la faire : ils furent, leurs chefs et eux, les simples chapelains du roi et de sa famille.

Sa piété pour Jahvéh n'emporta pas Salomon au point de lui faire proscrire les dieux voisins : il en toléra le culte à ses femmes étrangères, et il éleva un autel à Kamosh sur le mont des Oliviers, pour l'une d'elles qui était Moabite[1]. La suprématie politique et les avantages matériels que ces établissements accordaient à Juda ne pouvaient manquer d'exciter la jalousie d'Israel. Éphraîm surtout ne voyait pas sans une rage secrète l'hégémonie s'affermir aux mains d'une tribu qui n'existait presque pas avant David, et dont la population était d'origine barbare pour moitié au moins. Les prestations, les impôts, l'entretien et le recrutement des garnisons, lui étaient odieux, ainsi qu'à tous les clans issus de Joseph, et cependant son labeur ne diminuait pas ; c'était maintenant une forteresse neuve qu'il devait édifier à Jérusalem pour le vieux roi. Un des contremaîtres préposés à ce travail, Jéroboam, fils de Nébat, paraît avoir attisé le mécontentement populaire et comploté quelque révolte. Salomon eut vent de ses menées, voulut le supprimer : Jéroboam, averti, se sauva en Égypte, où le Pharaon Shéshonq l'accueillit avec distinction, et le maria, dit-on, à la sœur de sa femme[2]. La paix publique n'avait pas été troublée ostensiblement, mais le seul fait qu'on eût opposé un prétendant au roi légitime, ne fût-ce qu'un moment, était de mauvais augure pour l'avenir de la dynastie. Et de fait, l'édifice construit si péniblement par David chancelait avant même que son successeur fût mort : les vassaux étrangers s'agitaient ou faisaient défection, l'argent devenait rare, et l'on avait dû céder vingt villes de la Galilée à Hirôm pour lui payer les dettes contractées à propos du temple[3]; le peuple grondait sourdement et aspirait au repos. Plus tard, lorsque l'influence sacerdotale et prophétique l'emporta, au milieu des périls qui assaillaient Jérusalem sans trêve et des douleurs de l'exil, Israel, opposant les humiliations de son présent aux gloires de son passé, oublia les reproches que ses pères avaient adressés à la royauté davidienne, et se plut à rehausser de mille traits fabuleux le souvenir qu'il avait conservé d'elle. David redevint le héros, Salomon le saint et le sage de la race; il « prononça trois mille proverbes, il composa mille et cinq cantiques, il traita de tous les arbres, depuis

1. *I Rois*, XI, 7, où les mots relatifs à Moloch ont été interpolés d'après *II Rois*, XXIII, 13.
2. *I Rois*, XI, 26-40, où les Septante avaient un texte plus complet que le texte actuel.
3. *I Rois*, IX, 10-13, et *II Chroniques*, VIII, 1-2, où la tradition sacerdotale renverse les rôles et assure qu'Hirôm donna les vingt villes à son allié.

le cèdre qui est au Liban jusqu'à l'hysope qui sort des murailles, et il parla des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons[1]. » On raconta que Jahvèh l'avait honoré d'une prédilection singulière et lui était apparu trois fois : le lendemain de la mort de David pour lui prodiguer l'assurance d'un règne prospère et d'un gouvernement sage, après la dédicace du temple pour le confirmer dans sa piété, vers la fin de sa vie pour lui reprocher ses faiblesses idolâtres, et lui prédire la chute de sa maison[2]. On le mit en correspondance réglée avec tous les souverains de l'univers[3], et l'on appela une reine de Saba du fond de l'Arabie pour lui prêter hommage[4]. Les contemporains virent surtout en lui le tyran orgueilleux qui les écrasait d'impôts, et sa mort ne les affligea pas[5]. Son fils Roboam n'éprouva aucune difficulté à se faire reconnaître roi dans Jérusalem et dans Juda, mais lorsqu'il se rendit à Sichem pour y recevoir le serment des tribus du nord et du centre, celles-ci ne voulurent s'engager à rien envers lui avant de lui avoir posé leurs conditions : elles ne consentiraient à lui obéir que s'il les libérait des corvées dont son prédécesseur les avait accablées. Jéroboam, revenu d'exil au premier bruit, se chargea de lui présenter leurs doléances : « Ton père a mis un joug pesant sur nous, mais toi, allège la dure servitude de ton père et le joug pesant qu'il a mis sur nous, et nous te servirons. » Roboam lui demanda un délai de trois jours pour méditer sa réponse; il consulta les vieux conseillers de la couronne, et ils l'exhortèrent à céder, mais les jeunes gens, dont il avait fait ses compagnons habituels, l'encouragèrent par contre à riposter aux remontrances par des menaces d'exactions plus cruelles. Leur avis prévalut, et lorsque Jéroboam reparut, Roboam n'eut pour lui que des railleries et des menaces : « Mon petit doigt est plus gros que la taille de mon père. Mon père avait mis sur vous un joug pesant, et moi je rendrai votre joug plus pesant encore; mon père vous a châtiés avec des fouets, et moi je vous châtierai avec des garcettes. » Ces propos inconsidérés ne produisirent point l'effet de terreur qu'on en attendait, et le cri de ralliement qui avait résonné déjà aux premiers jours de la royauté retentit de nouveau : « Qu'y a-t-il de commun entre nous et David, et qu'avons-nous à faire avec le fils d'Ishaï? A tes tentes,

1. *I Rois*, IV, 29-33.

2. *I Rois*, III, 5-15, IX, 1-9, XI, 9-13, et *II Chroniques*, I, 7-12, VII, 12-22.

3. *I Rois*, IV, 34; c'est à ce passage que se rattachent toutes les légendes relatives aux luttes de finesse entre Salomon et les rois des pays voisins, dont on trouve la trace dans Dius (*fragm.* 1, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 398), dans Ménandre (*fragm.* 2, *Id.*, p. 446), dans Eupolemos (*Id.*, t. III, p. 225-228).

4. *I Rois*, X, 1-13, et *II Chroniques*, IX, 1-12.

5. Je suis porté à placer la date de cette mort entre les années 935 et 930 av. J.-C.

Israel, et maintenant, David, prends soin de ta maison! » Roboam voulut passer de la parole à l'exécution et lâcha les percepteurs d'impôts sur les réfractaires, mais l'un d'eux fut lapidé presque sous ses yeux. Il eut lui-même bien juste le temps de monter sur son char pour se soustraire à la fureur populaire et pour s'enfuir à Jérusalem. Les tribus du nord et du centre offrirent aussitôt la couronne à Jéroboam, et le fils de Salomon n'eut plus de partisans que dans son pays d'origine; seuls Juda, Kaleb, les débris de Siméon, et quelques villes de Dan ou de Benjamin trop proches de Jérusalem pour échapper à l'attraction de la grande cité, s'attachèrent à sa fortune[1].

Ainsi s'écroula la maison de David et avec elle le royaume hébreu qu'elle avait eu tant de peine à créer. Certes, à ne considérer que le caractère des deux rois qu'elle compta, on ne peut s'empêcher de penser que l'entreprise méritait de mieux réussir. David et Salomon montrent l'assemblage si curieux de vertus et de vices qui fait les grands princes chez les Sémites. Le premier, soldat de hasard et héros d'aventure, nous représente bien le fondateur de dynastie, fourbe, cruel, ingrat, dissolu, mais brave, prévoyant, avisé, généreux, capable d'entraînement, de clémence, de repentir, si séduisant et si souple qu'il inspire à la plupart de ceux qui l'approchent l'amitié la plus ferme et le dévouement le plus absolu; le second est le monarque sensuel, dévot, fastueux, qui succède d'ordinaire au chef de la famille pour jouir des richesses que l'autre a conquises, pour étaler aux yeux du monde les résultats de l'œuvre accomplie et souvent pour en compromettre la solidité. S'ils n'installèrent rien de durable, c'est qu'ils méconnurent l'un et l'autre le tempérament du peuple qu'ils étaient appelés à gouverner. Les rares portraits que nous avons des Hébreux à cette époque nous les révèlent fort semblables aux nations qui avaient habité le sud de la Syrie au temps des Égyptiens. Ils y ont déjà ce type auquel nous sommes accoutumés, le nez busqué, les pommettes saillantes, la barbe et les cheveux frisés. Ils étaient vigoureux, hardis, endurcis à la fatigue, mais il leur manquait les qualités de discipline et d'obéissance qui caractérisent les races vraiment guerrières, et David les jeta dans la guerre; ils n'étaient ni marins, ni constructeurs, ni enclins alors au trafic ou à l'industrie, et Salomon bâtit des flottes, édifia des palais et un temple, se lança dans des expéditions maritimes et dans des spéculations finan-

1. *I Rois*, XII, 1-24, et *II Chroniques*, X, XI, 1-4. Le texte *I Rois*, XII, 20, dit formellement qu'« il n'y eut plus à la suite de la maison de David que la tribu de Juda »; le verset suivant, qui est d'une autre main, ajoute que Roboam assembla 120 000 soldats dans « toute la maison de Juda et la tribu de Benjamin ».

cières. Le hasard des circonstances parut un moment favoriser leurs ambitions. L'Assyrie avait été arrêtée par les Khâti dans sa marche vers la Méditerranée, l'Égypte sommeillait, les nations de l'Aramée consumaient inutilement leur jeunesse dans des dissensions perpétuelles; David, ne rencontrant aucun ennemi sérieux après ses victoires sur les Philistins, put gagner des batailles et arrondir son territoire, puis l'alliance intéressée de Tyr fournit à Salomon le moyen de réaliser ses rêves de luxe et de splendeur souveraine. Mais le royaume qu'ils avaient créé ne reposait que sur eux; il ne pouvait subsister que s'ils le léguaient à des descendants assez énergiques et assez prudents pour consolider les portions chancelantes d'instant en instant, ou pour rajuster les matériaux qui tendaient continuellement à se disloquer. Dès que l'étourdi auquel le hasard avait livré leur héritage se départit de leur politique, les éléments qu'ils avaient contraints à s'associer pendant quelques années se séparèrent sans bruit et presque sans secousse, par leur seul poids. L'ancien ordre de choses qui avait dominé au temps des Juges ne reparut point, non plus qu'après la mort de Saul. On avait trop éprouvé les avantages du régime monarchique pour y renoncer de gaieté de cœur, et les tribus, rapprochées par un demi-siècle au moins d'obéissance à un maître commun, s'étaient groupées, selon leurs affinités géographiques, en deux masses de densité et de surface inégales, Juda au sud et les clans peu nombreux qui n'avaient point abandonné la fortune de Juda, Israel au nord et dans les régions situées au delà du Jourdain, sur les trois quarts du territoire qui avait dépendu de David et de Salomon.



UN PRISONNIER JUIF[1]

Israel, malgré son étendue et sa population, n'était pas aussi prépondérant qu'il aurait pu l'être en ces débuts de son autonomie. Il n'avait ni unité politique, ni capitale où concentrer ses ressources, ni sanctuaire, ni armée : il était la matière possible d'un État, plutôt qu'un État constitué régulièrement. Il se subdivisait en trois groupes indépendants jadis et presque étrangers l'un à l'autre, entre lesquels David ni Salomon n'avaient

[1] *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Petrie*. C'est celui des prisonniers qui représente la ville de Ganoti, dans la liste de Sheshonq à Karnak. Cf. un autre type emprunté à la même liste, celui qui correspond à la ville de Joud-hammélek et qu'on a considéré comme étant le portrait de Roboam (t. II, p. 773, note 3, de cette *Histoire*), en tête du sommaire de ce chapitre septième, p. 671.

pu nouer une solidarité assez étroite pour leur faire oublier leur isolement séculaire : au centre, la maison de Joseph, Ephraïm, Benjamin, Manassé, et, par surcroît, les vieilles forteresses de la Pérée, Makhanaîm, Pnîel, Soukkôt, Ramôt, rangées au voisinage du Jourdain; à l'est, les demi-Nomades de Rouben et de Gad, toujours enfoncés dans la rudesse pastorale de leurs ancêtres et indifférents aux révolutions qui avaient agité la race depuis plusieurs générations; au nord, enfin, les petites tribus bâtardes, Asher, Nephtali, Issakar, Zabulon, Dan, serrées entre les Phéniciens et les Araméens de Zoba ou de Damas. Chacun y avait ses traditions, ses intérêts souvent contradictoires, sa vie particulière, auxquels il entendait ne renoncer au profit de personne. La difficulté de les faire marcher ensemble éclata dès les premiers jours. Sichem avait donné le signal de la révolte contre Roboam : elle était populeuse, opulente, assise presque au centre de l'État nouveau, pourvue d'un oracle antique, et ces avantages combinés semblaient la désigner au titre de capitale. Mais son importance même et la mémoire de ce qu'elle avait été sous Jéroubbaal et sous Abîmélek tournèrent à son détriment : bâtie sur le territoire de Manassé Occidental, les clans de l'Est et du Nord n'auraient pas accepté avec résignation un choix qui eût paru les déprimer devant Joseph, autant au moins que celui de Jérusalem les avait abaissés devant Juda. Jéroboam se serait nui à lui-même, s'il s'y était fixé; il la quitta bientôt et il s'installa à Thirza. C'était encore la montagne d'Éphraïm, mais la ville était si obscure et si insignifiante qu'elle en désarmait la jalousie : le souverain y résida, et on le toléra parce qu'il faut bien qu'un souverain réside quelque part, mais elle ne fut pas pour lui ce que Jérusalem était pour son rival, une capitale militaire et religieuse à la fois. Il y eut sa chapelle et son clergé, comme on devait s'y attendre, mais s'il avait voulu y fonder un sanctuaire qui ralliât le peuple entier dans une même adoration, il aurait excité des rancunes funestes à son autorité. D'autre part, le temple de Salomon avait conquis déjà dans une courte existence trop de prestige pour qu'il n'essayât pas d'en détourner ses sujets; ceux d'entre eux qui le fréquentaient ne risquaient-ils pas d'y refroidir leur dévouement envers sa personne et sa famille? Ces congrès de gens affluant à date périodique de tous les points du pays dégénéraient d'ailleurs en foires véritables, où le commerce trouvait son compte, autant pour le moins que la religion : elles valaient un revenu considérable au prince chez qui ils se tenaient, et l'intérêt financier exigeait, comme la politique, qu'on fit tout pour ramener en Israel le mouvement



LE GHÔR ET LA PLAINE DE JÉRICHO[1]

d'affaires que les fêtes de Jahveh attiraient en Juda. Jéroboam adopta le seul parti qui sauvegardât les droits de son fisc, sans le rendre impopulaire auprès des siens; puisqu'il ne pouvait avoir un temple unique ne relevant que de lui seul, il élut parmi les sanctuaires anciens deux des plus vénérés, celui de Dan pour les tribus du Nord, celui de Béthel, sur la frontière judéenne, pour les tribus du Centre et de l'Est. Il fabriqua deux veaux d'or, un pour chacun d'eux, et il dit au peuple : « Ne prenez plus la peine de monter à Jérusalem; voici tes dieux, ô Israel ! ceux qui t'ont fait sortir du pays d'Égypte. » Il leur conféra des apanages, et il établit un sacerdoce analogue à celui qui officiait dans le royaume rival : « quiconque voulait s'y consacrait et devenait des sacrificateurs des hauts lieux[2] ». Tandis qu'il s'efforçait ainsi de se consolider en adaptant la royauté au tempérament des tribus sur lesquelles il dominait, Roboam combinait ses mesures pour regagner le terrain perdu et pour reconstituer l'unité rompue par sa faute. Il recrutait l'armée que son père avait peu soignée sur la fin, il restaurait les murailles des cités qui lui étaient demeurées fidèles, il fortifiait les places qui le défendaient contre Israel[3]. Son ambition n'était

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie publiée par le duc de Luynes, Voyage d'exploration à la mer Morte*, t. III, pl. 23.

2. *I Rois*, XII, 25-32. Les chapitres *XII*, 33-*XIII*, *XIV*, 1-18, renferment, à côté de faits vrais, comme la mort d'un fils de Jéroboam, des discours et des commentaires d'époque tardive sur la conduite religieuse du souverain.

3. *I Rois*, XII, 21-24, et *II Chroniques*, XI, 5-12; une partie des présents détails, qui manque au *Livre des Rois*, est donnée d'après un commentaire antique. Le rédacteur affirme, d'après les idées de son temps, que « les sacrificateurs et les Lévites qui étaient dans tout Israel vinrent à Juda et à Jérusalem, parce que Jéroboam et ses fils les avaient repoussés de la sacrificature de Jahveh ».

pas aussi folle qu'on serait tenté de l'imaginer. Il avait des soldats, des chars, des généraux exercés au métier des armes, des magasins bien remplis, les épaves du trésor de Salomon, et, comme réserve suprême, la parure d'or dont le temple était revêtu. Il possédait, somme toute, le même territoire que David après la fin tragique de Saul, mais ses moyens d'action étaient supérieurs sans contestation à ceux dont son aïeul avait disposé : peut-être aurait-il fini par avoir raison de Jéroboam comme David avait triomphé d'Ishbaal, si l'intervention de l'Égypte n'avait pas déconcerté ses plans, et, brisant ses forces matérielles, n'avait ruiné ses espérances du même coup.

Les cent cinquante années qui s'étaient écoulées depuis la mort du dernier Ramesside avaient été agitées, selon toute apparence, par des guerres civiles et par des révolutions[1]. Une Égypte était morte, l'Égypte impérieuse des dynasties thébaines, et une Égypte nouvelle naissait en sa place dans les convulsions et dans la douleur. Tant que les campagnes des Pharaons n'étaient pas sorties du bassin du Nil ou des Oasis, Thèbes avait pu être le centre naturel du royaume ; posée à distance presque égale de la Méditerranée et de la frontière méridionale, elle lui fournissait à la fois l'arsenal et l'entrepôt où les richesses étrangères s'entassaient, depuis le golfe Persique jusqu'au Sahara, depuis la côte de l'Asie Mineure jusqu'aux marais équatoriaux. Les cités du Delta, tournées vers des peuples avec lesquels on n'entretenait encore que des relations incertaines, avaient des ressources et une autorité médiocres au prix des siennes ; Memphis même, si présent que fût encore le prestige de ses dynasties anciennes, ne venait qu'en seconde ligne, bien après elle. L'invasion des Pasteurs, en faisant de la Thébaïde le refuge et le dernier boulevard de la nation égyptienne, augmenta cette importance : aux heures critiques de la lutte, Thèbes ne fut plus la première ville du pays, elle fut le pays lui-

1. J'ai indiqué plus haut, au t. II, p. 482, de cette *Histoire*, les incertitudes qui pèsent encore sur la XX[e] dynastie. Voici l'ordonnance que j'ai proposée, il y a huit ans (*les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires* de la Mission française, t. I, p. 662) :

I. Nakhtousît-Mîamon, Ousirmar-Mîamon.
II. Ramsès III Haq-noutir-onou, Ousirmarî-Mîamon.
III. Ramsès IV Maiti-Mîamon, Ousirmarî-sotpounirî.
IV. Ramsès V Amonhikhopshouf-Mîamon, Ousirmarî-sakhpirnirî.
V. Ramsès IV Amonhikhopshouf-haq-noutir-onou, Nirmârî-Mîamon.
VI. Ramsès VII Atamon-haq-noutir-onou, Ousirmarî-Mîamon-sotpounirî.
VII. Ramsès VIII Sithikhopshouf-Mîamon, Ousirmarî-khounamon.
VIII. Maritoumou-Mîamon. . . . .
IX. Ramsès IX Siphtah, Sakhâmirî-Mîamon.
X. Ramsès X Mîamon, Nofirkerî sotpounirî.
XI. Ramsès XI Amenhikhopshouf, Khopirmarî-sotpounirî.
XII. Ramsès XII Khâmoîsît-haq-noutir-onou-Mîamon, Manmarî-sotpouniphtah.

Pour un autre classement possible des premiers Pharaons de cette dynastie, voir les observations de K. Sethe, *Untersuchungen zur Geschichte und Alterthumskunde Ægyptens*, p. 59-64. La XX[e] dynastie régna cent quarante ans environ, de 1220 à 1080.

même, et le cœur de l'Égypte battit sous ses murailles. Les victoires d'Âhmosis, les expéditions de Thoutmosis I[er] et de Thoutmosis III, reculèrent le cercle de l'horizon autour d'elle. Ses Pharaons franchirent l'isthme de Suez, ils soumirent la Syrie, ils subjuguèrent l'Euphrate et le Balîkh, le tout à son gain et à sa splendeur : elle vit, pendant deux siècles, les barbares et leurs dépouilles défiler à travers ses rues. Mais quand vinrent les temps anxieux de la XIX[e] et de la XX[e] dynastie, quand les peuples de l'Asie et de la Libye, comprimés si durement, se redressèrent, on se prit à songer qu'il y avait bien loin de Karnak à Gaza, et qu'une capitale reléguée à deux cents lieues dans l'intérieur était un mauvais quartier général pour des princes sans cesse en alerte sur la frontière de Canaan. Ramsès II, Mînéphtah, Ramsès III séjournèrent, la plus grande partie de leur vie active, dans la région orientale du Delta, au nœud des positions que l'invasion étrangère menaçait ; ils y ranimèrent les villes antiques, et ils en fondèrent de nouvelles, que le commerce avec l'étranger enrichit promptement[1]. Le centre de gravité de l'Empire, qui, après la dissolution du vieil Etat memphite, était descendu au sud, vers Thèbes, par la conquête de l'Éthiopie et par les empiétements de la colonisation thébaine en Nubie puis au Soudan, remonta peu à peu vers le nord, dépassa les nomes du centre, dont un au moins, celui d'Héracléopolis, avait exercé une suprématie transitoire, puis il s'arrêta au Delta et il y oscilla de droite et de gauche. Tanis, Bubaste, Sais, Mendès, Sébennytos se disputèrent l'honneur d'être reines avec des chances à peu près égales, et elles se le ravirent l'une à l'autre au cours des âges, sans jamais se hausser au niveau de Thèbes ni produire aucune famille comparable à ses dynasties triomphales. Tanis fut, nous l'avons vu, la première qui domina sur la vallée entière[2]. Elle n'avait cessé de prospérer depuis que Ramsès II avait travaillé à la rebâtir : ce qui restait des habitants d'Avaris, mêlé aux indigènes de race pure et aux prisonniers que la fortune de la guerre y cantonnait, lui avait formé une population industrieuse et active qui s'accrut assez vite pendant les règnes pacifiques de la XX[e] dynastie. Le territoire, asséché et mis en valeur par des efforts constants, devint l'un des plus féconds qu'il y eût dans le Delta ; elle exporta ses poissons et ses blés, auxquels elle joignit bientôt les produits variés de ses manufactures, toiles de lin, étoffes de laine, verreries, bijoux et vaisselle de luxe en

1. Cf. ce qui est dit de la renaissance des villes du Delta sous la XIX[e] et sous la XX[e] dynastie, au t. II, p. 423-424, 475-476, de cette *Histoire*.

2. Le peu qu'on sait des circonstances au milieu desquelles la dynastie tanite s'éleva est exposé au t. II, p. 562-565, de cette *Histoire*.

métaux précieux[1]. Elle les embarquait sur ses propres vaisseaux ou sur les galères phéniciennes, et elle les échangeait chez elle ou dans les havres de la Méditerranée contre les denrées syriennes, asianiques ou égéennes qu'elle répandait ensuite dans les contrées orientales et septentrionales de l'Afrique[2]. Son port était dans les conditions de sécurité les plus favorables que l'on exigeât à cette époque. Assez distant de la côte pour échapper aux risques d'un débarquement soudain de pirates[3], il en était assez voisin pour qu'une navigation de quelques heures y amenât les marchands sans péril aucun : les bras du fleuve et les canaux qui y aboutissaient étaient larges, profonds, et pourvu qu'on les curât à l'occasion, il n'y avait navire si lourdement chargé ou d'un tirant d'eau si fort qu'il n'y pût circuler à l'aise. Le site ne se prêtait pas au trafic par terre moins heureusement qu'au roulage maritime. Tanis était la première station importante que les caravanes rencontrassent, une fois qu'elles avaient touché la frontière à Zalou[4], et elle leur offrait un marché commode et sûr, où troquer leurs chargements contre les richesses du Delta et de l'Égypte. Tant d'éléments favorables réunis sur un même point y développèrent promptement la fortune publique et celle des particuliers : moins de trois siècles après sa reconstruction par Ramsès II, elle était assez vigoureuse pour imposer ses maîtres à Thèbes même.

On connaît peu l'histoire politique de la dynastie : les ruines ne nous ont pas révélé le nom de tous ses rois, et l'on ressent quelque embarras à classer plusieurs de ceux qui ont reparu à la lumière[5]. Leur domaine direct atteignait Siout à peine, mais leur suzeraineté était respectée par le Saîd ainsi que par

1. L'abondance des motifs de végétation aquatique, papyrus et lotus isolés ou en fourrés, poissons de diverses espèces, oiseaux d'eau, que l'on remarque sur les pièces d'orfèvrerie phénicienne, me porte à croire que les artistes tyriens ou sidoniens empruntèrent la plupart de leurs modèles au Delta, et sans doute à la ville la plus florissante du Delta pendant les siècles qui suivirent la chute de Thèbes, la Tanis de la XXIe dynastie.

2. C'est de Tanis que part le navire égyptien qui apporte à Byblos les messagers de Hrihor; cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 582-583, de cette *Histoire*.

3. On jugera du degré de sécurité qu'une position de ce genre présentait, en lisant dans Homère (*Odyssée*, XIV, 185-359) le récit qu'Ulysse fait à Eumée de son prétendu voyage en Égypte : les Grecs, débarqués et épars dans la campagne, sont atteints par les Égyptiens avant d'avoir surpris une ville ou d'avoir pu se rembarquer avec leur butin. Cf., sur ces légendes, Mallet, *les Premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 12 sqq.

4. Sur la frontière orientale du Delta et sur la station de Zalou, cf. ce qui est dit au t. II, p. 122-123, de cette *Histoire*.

5. L'établissement de la série Tanite a été compliqué dans l'esprit de la plupart des égyptologues par la tendance à méconnaître l'existence de la dynastie sacerdotale des grands prêtres, à mêler aux Pharaons Tanites ceux des grands prêtres qui ont porté la couronne, et à retrouver dans les listes manéthoniennes plus ou moins corrigées l'amalgame de noms obtenu de la sorte. J'ai discuté les divers systèmes, jusqu'à ceux de Lepsius et de Wiedemann, dans les *Momies royales de Déir el-Bahari* (*Mémoires* de la Mission Française, t. I, p. 640 sqq.), et j'ai essayé d'y établir l'agencement parallèle des deux familles de façon plus nette qu'on n'avait fait auparavant. Daressy a ajouté des faits inédits à ceux que j'avais indiqués, mais il a eu le tort de mêler encore Païnotmou à la lignée Tanite (*Contribution à l'Etude de la XXIe dynastie*, dans la *Revue Archéologique*, 1896, t. XXVIII,

tout ou partie de l'Éthiopie[1], et ils la défendirent avec tant de résolution qu'à plusieurs moments ils auraient pu expulser les grands prêtres d'Amon et restaurer au moins provisoirement l'unité de l'empire. Ils n'auraient eu pour cela qu'à s'arroger la dignité pontificale à Thèbes, et ils le firent peut-être quelquefois lorsqu'elle vint à vaquer, mais ce ne fut que par intérim; ils s'en dépouillèrent toujours après un laps de temps assez bref, au profit du membre de la famille de Hrihor que l'ordre de primogéniture appelait à la recueillir[2]. Il semble en effet que l'usage et la théologie eussent suscité une incompatibilité réelle entre le pontificat et la royauté séculière. Les devoirs sacerdotaux s'étaient compliqués avec une ingéniosité merveilleuse, pendant l'hégémonie thébaine, et les observances minutieuses qu'ils comportaient absorbaient la vie entière de ceux qui s'y consacraient[3]. Ils remplissaient chaque journée d'une multitude de pratiques échelonnées de façon si précise qu'on aurait eu de la peine à y intercaler quelque occupation nouvelle, à moins d'empiéter sur les instants réservés au soin de la nourriture et de la personne. Le grand prêtre se levait le matin à heure fixe, et dès ce moment il appartenait aux offices de son état corps et âme; il avait tant de minutes pour manger, tant pour se distraire, tant pour donner audience, pour rendre la justice, pour traiter des affaires mondaines, pour se divertir avec ses femmes ou avec ses enfants, et la nuit même il veillait ou se relevait par intervalles afin d'accomplir di-

p. 72-90. Un examen nouveau me porte à adopter provisoirement pour la série tanite le classement suivant :

SÉRIE MONUMENTALE	SÉRIE MANÉTHONIENNE	
I. Nsbindidi-Miamon, Ouazkhopirrî-sotpounrî	I. Smendès	26 ans.
II. Psioukhânnît I Miamon, Âkhopirrî-sotpouniamon	II. Psousennès I.	46 —
. . . . .	III. Nephelkhérès	4 —
III. Amenemopit-Miamon, Ousirmarî-sotpouniamon	IV. Aménophthis	9 —
IV. Siamon-Miamon, Notirkhopirrî-sotpouniamon	V. Osokhôr	6 —
. . . . .	VI. Psinakhès	9 —
V. Hor-Psioukhânnît II Miamon, [illegible]	VII. Psousennès II.	30 —

La dynastie a dû régner à peu près cent quarante ans, de 1080 à 940 environ, mais ce ne sont là que des chiffres approchés, comme partout ailleurs.

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 564, de cette *Histoire*.

2. Cela n'est vrai que dans le cas où le personnage qui s'intitule une fois dans le cartouche : « le Maître des deux terres, *Premier Prophète d'Amon, Psioukhânnît* » (Wiedemann, *Die XXI Dynastie Manetho's*, dans la *Zeitschrift*, 1888, p. 88; Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. I, p. 679, 728), serait vraiment le roi tanite et non le grand prêtre Psioukhânnît (cf. ce qui est dit de ce personnage au t. II, p. 761, 762, de cette *Histoire*), comme Daressy incline à le penser (*Contributions à l'histoire de la XXI[e] dynastie*, p. 17).

3. Le livre premier de Diodore renferme un tableau de la vie des rois d'Égypte (I, 70-71), qui, de même que beaucoup de renseignements contenus dans l'ouvrage, est emprunté à un livre perdu d'Hécatée d'Abdère. Le roman historique que ce dernier avait écrit paraît avoir été composé sur des renseignements provenant de sources thébaines. La comparaison avec les monuments figurés et avec les Rituels du culte d'Amon prouve que la description idéale qu'on y faisait de la vie des rois reproduisait les traits principaux de la vie des grands prêtres thébains et éthiopiens; la plus grande partie des ordonnances minutieuses qu'on y remarque s'applique donc à ces derniers et non pas aux Pharaons proprement dits.

verses cérémonies qu'on ne pouvait célébrer à la lumière du soleil. Les fêtes étaient nombreuses qu'il dirigeait à la tête du clergé d'Amon, et auxquelles il ne manquait d'assister que dans le cas d'empêchement légitime. Un roi laique, tel que l'était celui de Tanis, était incapable de se plier à pareille contrainte au delà d'une certaine mesure : la patience lui aurait échappé bientôt, le défaut d'habitude l'aurait condamné à commettre de ces erreurs ou de ces oublis qui entraînaient la nullité des rites[1], et la nécessité de pourvoir aux besoins temporels du pays, à l'administration intérieure, à la police, aux finances, au commerce, à la guerre, l'obligeait à se chercher un remplaçant dans le délai le plus bref. La force des choses maintint donc à côté des Tanites la lignée des grands pontifes thébains asservis à leurs ordres. C'étaient, à vrai dire, des rivaux dangereux et par la richesse du fief qu'ils possédaient et par le prestige sans bornes dont ils jouissaient en Égypte et en Éthiopie sur tous les nomes voués aux religions d'Amon[2]; ils étaient alliés à la branche aînée des Ramessides et ils avaient hérité d'elle des prétentions à la couronne si bien justifiées que Smendès jugea prudent de concéder à Hrihor les cartouches, le protocole, les insignes des Pharaons, même le pskhent et le casque bombé en fer incrusté d'or[3]. Ce fut là, néanmoins, une faveur personnelle, dont la mort suspendit les effets, et qui ne dévolut pas de droit aux successeurs du pontife-roi; son fils Piònkhi dut se réduire aux titres pontificaux[4], et son petit-fils Païnotmou les porta seuls pendant le meilleur de sa vie[5]. La royauté restreinte dont son grand-père avait eu l'aubaine ne lui fut accordée qu'après son mariage avec une Mâkerî, fille d'un Tanite, Psioukhânnît I[er] probablement, et sans doute comme complément de cette alliance[6]. Mâkerî mourut assez tôt, ce semble, et la découverte de son cercueil dans la cachette de Déîr el-Baharî nous apprend que la maternité la tua : son enfant, une petite fille, succomba en même temps qu'elle et repose dans le même cercueil, à côté de sa

1. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, dans le t. I, p. 124-127, de cette *Histoire*.

2. Les limites de l'État Thébain ont été définies au t. II, p. 563-564, de cette *Histoire*; pour l'extension que le culte d'Amon avait prise, cf. ce qui est dit à la page 300 du même volume.

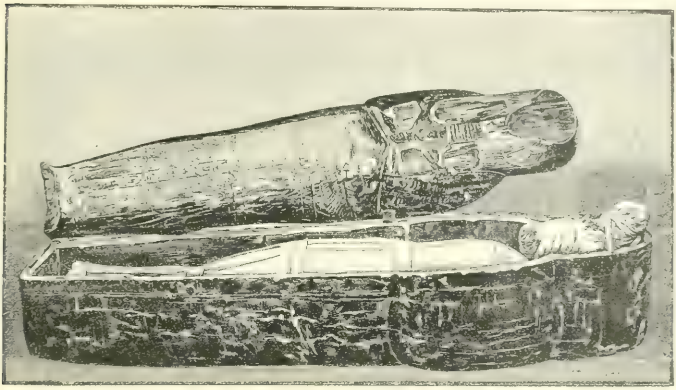
3. Sur cette royauté restreinte de Hrihor, cf. ce qui est dit au t. II, p. 563-565, de cette *Histoire*.

4. Le seul monument de ce prince connu jusqu'à présent (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 62) ne lui donne que les titres ordinaires du grand prêtre, et les inscriptions de son fils Païnotmou I[er] le qualifient *premier prophète d'Amon*. Son nom doit se lire probablement *Paîônoukhi*, *Piônoukhi*, plutôt que *Pionkhi*, *Piânkhi*. Il est vraisemblable qu'une partie des papyrus publiés par Spiegelberg date de son pontificat (Spiegelberg, *Correspondances du temps des rois-prêtres, publiées avec les autres fragments épistolaires de la Bibliothèque Nationale*, p. 10-11).

5. Voir l'histoire de son protocole chez Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires* de la Mission Française du Caire, t. I, p. 679 sqq.

6. Sur Mâkerî et sur les monuments qui subsistent d'elle, voir Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 534, et Maspero, *les Momies royales de Déîr el-Baharî*, dans les *Mémoires* de la Mission Française du Caire, t. I, p. 577, 692-698.

momie[1]. Aucun de ceux qui vinrent après ce premier Païnotmou, Masahirti, Manakhpirrî, Païnotmou II, Psioukhânnit, Nsbindidi, ne mérita pareille distinction, et si tel d'entre eux enferma son nom dans un cartouche, ce fut en cachette, sans autorisation du souverain[2]. Païnotmou II se contenta d'insister sur la nature des liens qui le rattachaient à la race régnante, et il s'intitula



LES MOMIES DE LA REINE MÂKERÎ ET DE SON ENFANT[3].

fils royal de Psioukhânnît-Mîamon, parce que son aïeule Mâkerî avait pour père un Psioukhânnît[4]. La parenté dont il s'enorgueillissait était lointaine, mais plusieurs de ses contemporains ne remontaient-ils pas plus loin encore lorsqu'ils se réclamaient de Sésostris et se faisaient appeler les *fils royaux de Ramsès*? La transition ne s'opérait pas sans querelles d'un pontife à l'autre; les compétitions entre enfants d'une même femme ou de femmes différentes devaient être aussi vives dans leur maison qu'au palais des Pharaons, et il

1. MASPERO, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française du Caire*, t. I, p. 577.

2. Manakhpirrî met souvent son nom dans un cartouche carré qui parfois dégénère en cartouche ovale (MASPERO, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 702-704), mais ce n'est que sur des pièces d'étoffe roulées autour d'une momie, ou sur des briques enfouies dans les murailles d'el-Hibéh, de Thèbes ou de Gébéléïn. Si le *Psioukhânnit, grand prêtre d'Amon*, qui enferme une fois à notre connaissance son nom dans un cartouche, est bien le grand prêtre et non le roi (cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. II, p. 759, note 2, de cette *Histoire*), son cas serait analogue à celui de Manakhpirrî.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Emile Brugsch-Bey*; cf. MASPERO, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. I, pl. XIX, B.

4. L'exemple des *fils royaux de Ramsès* (cf. ce qui est dit à leur sujet au t. II, p. 564-565, de cette *Histoire*) explique la variante qui fait de *Païnotmou, fils de Manakhpirrî*, un *Païnotmou, fils royal de Psioukhânnit-Mîamon* (MASPERO, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires* de la Mission du Caire, t. I, p. 579, 708-710; DARESSY, *Contribution à l'histoire de la XXI[e] dynastie*, p. 4-6).

fallait parfois que le suzerain intervînt pour rétablir la paix parmi eux. C'est à cette protection puissante que Manakhpirrì dut de remplacer son frère Masahirti. Une partie de la population thébaine s'était révoltée, mais la rébellion avait été étouffée par le Tanite Siamon et ses chefs exilés dans l'Oasis, puis Manakhpirrì avait été mandé à la cour et investi officiellement de la dignité pontificale en l'an XXV : il voulut apaiser les haines passées, et il rappela les bannis sitôt qu'il fut de retour à Karnak[1]. La misère sévissait autour de ces Thébains, ainsi que le désordre, et leur vie s'usait dans une lutte perpétuelle contre les brigands comme celle des derniers Ramessides[2]. La ville, ne recevant pas les butins de l'étranger, s'appauvrissait de plus en plus, et sa population décroissait. La nécropole était plus que jamais livrée au pillage, et les hypogées des rois étaient menacés au point que la police, désespérant de les défendre, en avait retiré les momies. Séti Ier, Ramsès II, Ramsès III et bien d'autres avaient repris le chemin de la vallée, et, après des stages irréguliers çà et là, on avait fini par les entasser en dépôt dans le tombeau d'Aménôthès Ier, à Drah-abou'l-Neggah[3].

Les Tanites paraissent n'avoir été dépourvus ni de courage, ni de bonne volonté. Leurs monuments, rares et clairsemés qu'ils sont, indiquent qu'ils n'interrompirent pas entièrement les travaux de leurs prédécesseurs. Une crue plus violente que les autres avait causé des ravages au temple de Karnak ; l'eau y avait dénudé les fondations, et le mal se serait aggravé dans des proportions considérables si l'on ne s'était hâté d'y remédier. Nsbindîdi rouvrit entre Erment et Gébéléîn les carrières de grès d'où Séti Ier avait jadis extrait les matériaux des murs, et il en tira de quoi réparer le dégât[4]. Deux de ses des-

1. C'est la *Stèle Maunier*, conservée longtemps dans la *Maison française* de Louxor, déposée maintenant au Musée du Louvre. Elle a été publiée et traduite par Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. XXII, p. 39-40, *Reise nach der Grossen Oase el Khargeh*, pl. XXII, p. 86-88, et *Geschichte Ægyptens*, p. 645-649.

2. La série des grands prêtres peut s'établir à peu près comme il suit, à côté de celle de la XXIe dynastie :

Thébains.	Tanites.
I. Hrihor Honnoutir-ni-Amon, Siamon-Miamon . . .	Smendès.
II. Piônkhi.	
III. Païnotmou Ier Miamon, Khopirkerî-Sotpouniamon . . .	Psioukhânnit Ier.
IV. Masahirti.	
V. Manakhpirrî.	Amenemôpit.
VI. Païnotmou II	Siamon.
VII. Nsbindidi ?	Psioukhânnit II
VIII. Psioukhânnit ?.	

C'est le tableau dressé par Maspero, *les Momies royales de Déir el-Baharî*, p. 729, corrigé en partie d'après les données nouvelles de Daressy, *Contribution à l'histoire de la XXIe dynastie*, p. 18.

3. C'est ce qui résulte des procès-verbaux tracés sur plusieurs des momies royales (Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires* de la Mission Française du Caire, t. I, p. 554, 559).

4. Daressy, *les Carrières de Gébéléin et le roi Smendès*, dans le *Recueil de Travaux*, t. X, p. 133-138 ; Maspero, *a Stele of King Smendes*, dans les *Records of the Past*, 2d Ser., t. V, p. 17-24.

cendants, Psioukhânnît I[er] et Amenemopît, remanièrent le petit temple que Khéops avait édifié à l'angle sud-est de sa pyramide, en l'honneur de sa fille Honîtsonou[1]. Siamon-miamon a laissé quelques traces à Memphis, ainsi que Psioukhânnît I[er]; il avait inséré ses cartouches sur deux des obélisques érigés à Héliopolis par Ramsès[2]. Ce n'étaient là que des travaux secondaires; c'est à Tanis qu'il faut chercher les marques les plus caractéristiques de leur activité. Psioukhânnît refit l'enceinte en briques qui défendait la place, orna plusieurs chambres du grand temple[3]. Sésostris n'avait qu'ébauché les pylônes : Siamon les termina, y plaça des sphinx, et l'on y a découvert les plaquettes de métal et les menus objets qu'il cacha sous la pierre angulaire de l'un d'eux[4]. Tout cela s'accomplit avec les usurpations habituelles : Siamon surchargea les légendes des Ramessides[5], et Psioukhânnît grava son nom sur les sphinx ou sur les statues d'Amenemhâît III, sans plus de scrupule qu'Apôphis et les Hyksôs n'en avaient témoigné[6]. Les artistes ne lui manquèrent pas cependant, et ils avaient renoué par-dessus les siècles la tradition de l'école locale qui avait fleuri sous la XII[e] dynastie. Un des morceaux que Psioukhânnit leur avait commandés a été sauvé de la destruction et il décore aujourd'hui le Musée de Gizéh. C'est un groupe de deux Nils qui marchent gravement coude à coude, portant devant eux des tables d'offrandes gar-

1. C'est de ce temple que proviennent les fragments publiés par Mariette, *Monuments divers*, pl. 102 *b-c*; cf. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 125, et le morceau d'inscription de Berlin (Lepsius, *über die XXI Manethonische Königsdynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 106). Manéthon transcrit Amenôphtis le nom Amenemôpit, ce qui suppose une variante *Amenopiti*, qu'on rencontre en effet sur quelques stèles de particuliers : la transcription régulière de l'Amenemopit égyptien est *Amenôphes* (Wiedemann, *zur XXI Dynastie Manetho's*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 86-88), mais cette forme est le plus souvent employée par erreur pour transcrire Amenhotpou, au lieu d'Aménôthès (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 94, note 2, de cette *Histoire*).

2. Bloc de Memphis au nom de Siamon, dans Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. IV, n° 3; obélisques d'Alexandrie, aujourd'hui à Londres et à New-York, chez Lepsius, *über die XXI Manethonische Königsdynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 104. Les deux cartouches de Siamon avaient été en général attribués à Hrihor, et on les considérait comme représentant le protocole royal de ce personnage en dehors de Thèbes, dans la Basse-Égypte (Naville, *Inscription historique de Pinodjem III*, p. 16 sqq., Wiedemann, *zur XXI Dynastie Manetho's*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 87, et *Ægyptische Geschichte*, p. 532; Maspero, *les Momies royales de Déir el-Baharî*, dans les *Mémoires de la Mission Française du Caire*, t. I, p. 673). Daressy a montré qu'on devait distinguer certainement Siamon de Hrihor, et il lui a assigné sa place légitime derrière Amenemôpît dans la série Tanite (*Contribution à l'étude de la XXI[e] dynastie égyptienne*, p. 8-10, 16).

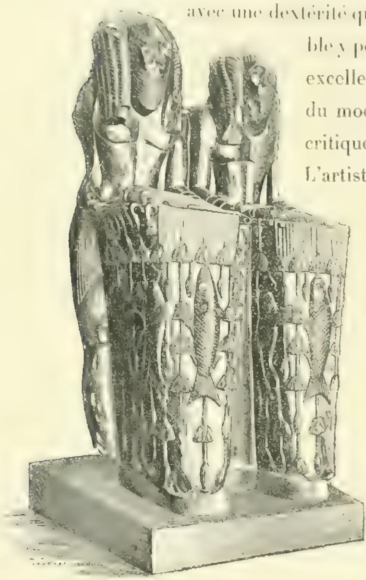
3. Lepsius, *Denkm.*, III, 255, *d.*; Flinders Petrie, *Tanis*, I, p. 28, et II, p. 13. Plusieurs plaquettes de Gizéh portent son cartouche (Mariette, *Notice des principaux monuments du Musée de Boulaq*, 1876, p. 204, 205, [illegible]).

4. Un sphinx de Siamon est mentionné par Naville, *Inscription historique de Pinodjem III*, p. 16; cf. Fl. Petrie, *Tanis*, II, p. 11-12, 28, et pl. VIII. Les plaquettes sont conservées au Musée de Gizéh (Mariette, *Notice des principaux monuments*, 1876, p. 205, n[os] 551-552; Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 93, n° 3778); d'après une communication orale de Vassalli, plusieurs auraient été découvertes à l'angle de l'un des pylônes.

5. Flinders Petrie, *Tanis*, II, p. 28.

6. Sphinx du Musée de Gizéh, dans Mariette, *Notice des principaux monuments*, 1876, p. 264, n[os] 11, 13; Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 64-65; cf. ce qui est dit de ces sphinx au t. I, p. 501-502, et au t. II, p. 59, de cette *Histoire*.

nies de poissons et habillées de fleurs. La pierre est une serpentine verte d'une densité extraordinaire; le sculpteur ne l'en a pas moins taillée et polie avec une dextérité qui fait honneur à sa science du métier. L'ensemble y pèche par un peu de lourdeur, mais le détail est excellent, et la justesse du mouvement, la précision du modelé, l'exactitude des proportions, bravent la critique. La tête déroute d'abord par son étrangeté. L'artiste s'est inspiré, en ce qui concerne le type et l'agencement de la coiffure, des monuments d'Amenemhâît III qu'il voyait autour de lui, ou plutôt il a copié l'un d'eux purement et simplement. Il a reproduit les traits sévères, la bouche dure, les pommettes saillantes, la chevelure longue et la barbe en éventail de son modèle, mais il n'a pas su s'approprier le faire large et puissant des artistes d'autrefois : sa touche a quelque chose de sec et de gauche qu'on n'observe jamais au même degré sous la XII[e] dynastie. L'œuvre n'en reste pas moins fort intéressante, et l'on souhaiterait que les ruines de la cité nous en eussent rendu plus d'une pareille[2]. Le Pharaon qui la dédia construisit beaucoup, et tout Pharaon constructeur est, ou du moins essaye d'être, un Pharaon conquérant : les souverains de la XXI[e] dynastie, s'ils ne se lancèrent jamais dans les campagnes lointaines, ne négligèrent rien cependant pour consolider l'espèce de suzeraineté qu'ils revendiquaient encore sur la Shéphélah philistine. L'expédition contre Gézer de l'un d'entre eux, Psioukhânnît II probablement, l'alliance juive et le mariage d'une princesse royale avec Salomon durent être considérés autour de lui comme une renaissance partielle de l'ancienne domination sur la Syrie[3]. C'était se contenter à peu, car si les régiments égyp-



LES DEUX NILS DE TANIS[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'Émile Brugsch-Bey.*

2. Ce groupe a été attribué aux Hyksôs par Mariette (*Deuxième lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 5-7 et pl. V-VI, et *Notice des principaux monuments*, 1864, n° 14, p. 264-265), j'ai déjà indiqué dans l'*Archéologie Égyptienne*, p. 217, l'opinion qu'ils dataient de la XXI[e] dynastie. Cf. ce qui est dit au t. II, p. 55, note 8, de cette *Histoire*.

3. Sur la prise de Gézer, sur le mariage d'une fille du Pharaon avec Salomon, et sur les conséquences qu'on peut en tirer sur la position relative de l'Égypte et du royaume hébreu vers la fin de la XXI[e] dynastie, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 738, et plus bas, p. 772, de cette *Histoire*.

tiens étaient assez nombreux et suffisamment disciplinés pour avoir raison des seigneuries cananéennes ou même du royaume hébreu, auraient-ils été de taille à affronter les troupes des princes araméens ou hittites, organisées sur un modèle analogue à celui de l'Assyrie? L'Égypte en voulait rester à la tactique et aux armes qui lui avaient réussi sous ses capitaines thébains : elle se fiait avec complaisance en ses archers troussés à la légère et en ses chars, à une époque où l'infanterie cuirassée décidait le succès des guerres, et où la cavalerie commençait à bouleverser les champs de bataille. La décadence de l'esprit militaire s'était accentuée encore dans le peuple et chez les nobles sous les derniers Ramessides, et les milices indigènes ne formaient plus, sauf exception, que des hordes inertes, braves quand même et sachant se faire tuer à l'occasion plutôt que de lâcher pied, mais elles avaient perdu l'entrain et la résolution qui balayent tous les obstacles. La charrerie n'avait point dégénéré, grâce au soin que le Pharaon et ses vassaux prenaient d'avoir dans les villes des haras bien peuplés de juments et d'étalons : elle pourvoyait Salomon des chevaux de trait et des chariots à la fois légers et solides qu'il revendait à profit aux souverains de l'Oronte ou de l'Euphrate[1]. Les mercenaires constituaient la portion la plus effective et la plus vivace des armées pharaoniques. Leurs bandes étaient comme l'ossature sur laquelle les autres éléments s'appuyaient, charriers, piquiers et archers indigènes : leur élan soulevait les masses auxquelles on les associait et, les précipitant sur l'ennemi au moment propice, donnait au général quelques chances encore de triompher à nombre égal des bataillons plus manœuvriers et mieux équipés qu'il était exposé à choquer dans les plaines de l'Asie. Les Tanites les enrôlèrent en nombre auprès de leur personne, leur remirent la garde des cités principales, confirmèrent les privilèges que leurs chefs avaient reçus des Ramessides, et les résultats de cette politique ne tardèrent pas à se faire sentir : ils ne régnaient pas depuis un siècle que déjà l'Égypte était la proie des barbares.

Il serait plus exact de dire qu'elle était la proie des Libyens seuls. Les Asiatiques et les Européens que les Pharaons thébains avaient appelés à les servir s'étaient fondus au gros du peuple ou s'étaient éteints faute de se renouveler. Les Sémites abondaient, il est vrai, parmi les nomes orientaux du Delta, mais leur présence n'y ajoutait rien à la valeur militaire du pays. Les uns étaient installés dans les villes ou dans les bourgs, et ils exerçaient le com-

1. Pour les haras de l'Égypte, et pour les fournitures de chevaux aux Hébreux, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 216, note 1, et p. 739-740, de cette *Histoire*.

merce ou l'industrie, marchands et ouvriers phéniciens, cananéens, édomites, hébreux même, que les révolutions politiques avaient exilés de leur patrie[1]. Les autres descendaient des Hyksôs, mais des arrivages de prisonniers les avaient renforcés par intervalles; réfugiés parmi les marais comme au temps d'Âhmosis, ils s'y retranchaient dans une sorte d'autonomie farouche, refusaient d'acquitter certains impôts, se vantaient de ne pas s'amalgamer aux races nilotiques, et leurs voisins de vieille souche leur prodiguaient des sobriquets qui flétrissaient leur origine, *Pa-shmourî*, l'étranger, *Pi-âmou*, l'Asiatique[2]. Les Shardanes, dont Ramsès II avait fait son escorte particulière et dont les commandants comptaient sous Ramsès III parmi les grands officiers de la couronne, ou bien avaient disparu ou bien achevaient de disparaître[3]. Le recrutement en était devenu malaisé depuis que les Peuples de la Mer, repoussés du Delta et du littoral syrien, s'étaient rejetés sur l'Italie et sur les îles fabuleuses de la Méditerranée[4]; si la Crète et les côtes égéennes produisaient encore quelques aventuriers, ils allaient de préférence chez les Philistins, où ils rencontraient des congénères, et de là chez les Hébreux, où David et Salomon les embauchaient volontiers[5]. Les Libyens avaient remplacé les Shardanes dans toutes leurs fonctions et dans toutes les garnisons qu'ils avaient occupées. Le royaume de Màraîou et de Kapour n'avait pas survécu aux défaites que Mînéphtah puis Ramsès III lui avaient infligées[6], mais les Mashaouasha qui l'avaient fondé gardaient une hégémonie réelle sur leurs sujets de jadis : les Égyptiens s'habituèrent à considérer toutes les tribus libyennes comme autant de branches de la nation dominante, et ils confondirent tous les immigrants qu'elles leur envoyaient sous le nom de Mashouasha[7]. Ce fut une

1. Jéroboam (*I Rois*, *XI*, *40*, *XII*, *2-3*) et Hadad (*I Rois*, *XI*, *17-22*) se réfugièrent de la sorte auprès du Pharaon; cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 737, 750, de cette *Histoire*.

2. Sur ces descendants des Hyksôs, cf. ce qui est dit au t. II, p. 88-89, 441-442, de cette *Histoire*. Sur les noms de *Pi-shmouri* et de *Pi-amou*, Biahmites et Bashmourites, cf. ce que dit Mariette dans les *Mélanges d'Archéologie Egyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 91-93.

3. Cf. ce qui est dit des auxiliaires shardanes au service de l'Égypte, au t. II, p. 372-373, 390-391, 479, 480, 489, de cette *Histoire*; ils ne sont plus mentionnés après Ramsès III.

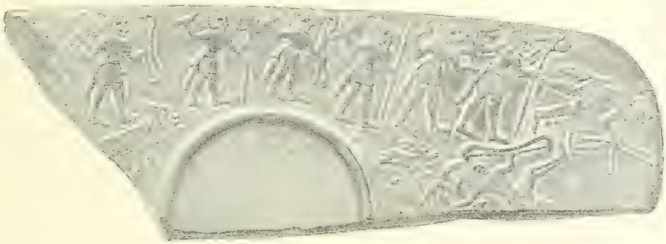
4. Cf. ce qui est dit de leurs migrations au t. II, p. 587, de cette *Histoire*.

5. Les Kari ou les Kreti faisaient partie de la garde de David, *II Samuel*, *VIII*, *18*, *XV*, *18*, *XX*, *23*; on rencontre encore ces bandes cariennes ou crétoises en Juda sous le règne d'Athalie (*II Rois*, *XI*, *4*, *19*).

6. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 430-436, 456-461, 470-474, de cette *Histoire*.

7. Ramsès III distinguait encore les Qahaka, les Tihonou, les Mashaouasha (cf. ce qui est dit plus haut, t. II, p. 456, de cette *Histoire*); les monuments de la XXII[e] dynastie ne connaissent plus que les Mashouasha, dont ils abrègent le nom en Mà. Le sens de cette abréviation a été découvert par E. de Rougé, d'après les variantes des stèles du Sérapeum (*Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'Archéologie Egyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 87); Lauth (*die Pianchi Stele*, 1870, p. 69-70), Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 644 sqq.) et Krall (*die Composition und Schicksale des Manethonischen Geschichtswerkes*, p. 76) voulaient ou veulent encore y reconnaitre des Asiatiques, plus spécialement des Assyriens. Une partie des milices qu'Hérodote (II, CLXIV sqq.) appelait les μάχιμοι, consistait en bandes libyennes, comme on verra au t. III de cette *Histoire*.

invasion lente et qui réussit par des moyens pacifiques, où l'agression brutale avait échoué. Une population berbère s'infiltra graduellement dans les campagnes orientales du Delta, et y remplit les villes, Saïs, Damanhour, Maréa; on la trouve au Fayoum, autour d'Héracléopolis, près d'Abydos, moins dense il est vrai, mais assez nombreuse encore pour que les traces de son séjour ne s'y soient pas effacées[1] : seuls les grands prêtres d'Amon paraissent avoir négligé de l'employer, et ils préféraient recourir au clan nubien des Màzaïou[2],



UNE TROUPE DE LIBYENS EN CHASSE[3].

qu'une tradition datant peut-être de la XII[e] dynastie investissait, nous le savons, de la police thébaine. Les immigrants avaient adopté les arts de l'Égypte et les côtés extérieurs de sa civilisation; ils sculptaient sur les rochers des figures grossières et sur leurs ustensiles en pierre des scènes où ils se représentaient armés en guerre[4]. C'est une escarmouche, un assaut de ville, une battue au désert. Les chasseurs sont divisés en deux corps, dont chacun est précédé d'une enseigne différente, celle de l'Occident pour l'aile droite de la troupe, celle de l'Orient pour la gauche; ils ont la pique, le boumerang, le casse-tête,

1. L'établissement des Libyens par Ramsès III à Hermopolis et à l'entrée du Fayoum a été indiqué plus haut, au t. II, p. 474, de cette *Histoire*; on a d'ailleurs signalé dans ces parages la présence de personnages portant des noms asiatiques (PETRIE, *Kahun, Gurob and Hawara*, p. 40), sans qu'il faille pourtant en conclure à l'existence de colonies asiatiques dans ces parages. La présence des Libyens à Abydos paraît être prouvée par la découverte dans cette ville du petit monument reproduit ci-dessus, et de nombreux objets de même style dont plusieurs sont au Louvre ou au British Museum.

2. Sur le rôle des Màzaïou, voir ce qui est dit au t. I, p. 306, note 3, et au t. II, p. 461, 538, de cette *Histoire*. Je n'ai rencontré parmi les personnages attachés à la personne des descendants de Hrihor aucun fonctionnaire portant un titre de *Chef des Mashaouasha*; ceux mêmes qui l'ont plus tard, au temps de la XXII[e] dynastie, sont des officiers venus du nord de l'Égypte. Il semble presque certain que Thèbes évita toujours d'avoir des troupes libyennes, et ne fut jamais un fief Mashaouasha.

3. *Dessin de Boudier, d'après l'original qui est conservé au Musée du Louvre*; cf. HEUZEY, *Une Tribu asiatique en voyage*, dans la *Revue Archéologique*, 1890, t. I, pl. IV-V.

4. J'attribue aux Libyens, soit aux mercenaires, soit aux tribus qui flottaient à la frontière de l'Égypte, les figures gravées partout sur les rochers et que personne n'a relevées ni étudiées jusqu'à présent. Je leur attribue aussi ces tombes que M. Petrie a explorées avec tant de succès, et dans lesquelles il reconnaît les restes d'une race nouvelle qui aurait conquis l'Égypte après la VI[e] dynastie : il me paraît qu'elles sont d'époques diverses, mais qu'elles appartiennent toutes aux Berbères à cheval sur le désert et sur les extrémités de la vallée d'Égypte.

l'arc à double courbure, la flèche coupante ; une peau de renard complète leur pend de la ceinture sur le jarret, et une plume d'autruche se balance au-dessus de leur perruque crêpelée[1]. Ils ne renoncèrent jamais à leur armement ni à leur coiffure spéciale, et on les reconnaît toujours sur les monuments au panache qui leur ombrage le front[2]. Le séjour aux bords du Nil et les mariages avec les Égyptiennes ne les énervèrent pas, comme ç'avait été le cas chez les Shardanes, et ne leur enlevèrent presque rien de leur originalité ; pour chacun de ceux qui s'assimilaient aux indigènes, deux ou trois autres survenaient, pénétrés de rudesse native et dont la sève toute fraîche empêchait la masse de s'abâtardir. L'appât d'une haute solde, la perspective d'une vie facile et large, les attiraient auprès des barons féodaux. Les Pharaons confièrent à leurs chefs des fonctions intimes auprès de leur personne, et ils mirent les princes de la famille royale à leur tête. Il en fut bientôt de ces Mashaouasha ce qui en avait été des Cosséens à Babylone, ce qui en est toujours des milices étrangères dont les souverains orientaux se plaisent à s'entourer : ils devinrent les maîtres de leurs maîtres[3]. Certains de leurs généraux s'appuyèrent sur eux pour essayer de monter jusqu'au trône et de renverser la dynastie, d'autres aimèrent mieux faire et défaire les rois à leur gré. Les premiers Tanites avaient cru consolider leur autorité en s'abandonnant à leur fidélité ou à leur reconnaissance ; les suivants ne furent bientôt plus qu'autant de jouets entre les mains des mercenaires. Une famille libyenne s'éleva par leur faute qui, leur laissant la pompe extérieure du pouvoir, s'en réservait la réalité et les enferma dans la même condition de dépendance luxueuse où les prêtres d'Amon avaient jadis relégué les derniers Ramsès de la branche aînée.

Il y avait à Bubaste, vers le milieu ou vers la fin de la XXe dynastie, un Tihonou nommé Bouîouwabouîouwa. C'était certainement un soldat de fortune, sans grade ni charge, mais ses descendants prospérèrent et parvinrent à une

1. C'est le dessin reproduit plus haut au t. II, p. 767, de cette *Histoire*. M. Heuzey y voyait l'expédition d'une tribu asiatique ; l'armement et le costume prouvent qu'il s'agissait d'une tribu libyenne, ainsi que je l'ai indiqué rapidement (*Tribu asiatique en expédition*, p. 11). D'autres morceaux de même style sont conservés au Louvre et au Musée Britannique : ils proviennent tous d'Abydos, d'après les renseignements oraux que M. Allemand, le premier propriétaire de la plupart d'entre eux, m'avait donnés en 1884.

2. On considère en général cet insigne comme étant une pièce d'étoffe pliée en deux et posée à plat sur la tête (E. de Rougé, *Inscription historique du roi Pianchi-Mériamoun*, p. 21) ; l'examen des monuments prouve que c'est la plume d'autruche attachée sur l'occiput et posée à plat sur les cheveux ou sur la perruque.

3. Pour les milices cosséennes de Babylone, je renvoie à ce que j'ai dit plus haut au t. II, p. 117, de cette *Histoire*. Sans parler des Turcs qui entouraient les khalifes de Bagdad, je me bornerai à citer, dans l'Égypte musulmane, les Nègres, qui faisaient une partie importante de la garde des Khalifes fatimites et dont les rébellions remplissent le long règne de Mostanser-billah (E. Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Egypte*, t. II, p. 354 sqq.).

situation assez haute parmi les chefs mashaouasha : le quatrième d'entre eux, Sheshonq, épousa une femme de sang royal, Mihtinouôskhit. Son fils Namarôti cumula des titres religieux avec sa fonction de grand chévetaine des Mashaouasha, et son petit-fils Sheshonq parcourut une carrière plus brillante encore[1]. Ses monuments nous apprennent, qu'avant même qu'il fût roi, on le traitait de Majesté et de prince des princes, ce qui lui conférait le commandement de toutes les troupes libyennes. Il était officiellement le premier personnage dans l'État après le souverain; il jouissait du droit de converser face à face avec les



[illegible][2]

dieux, Amonrâ y compris, ce qui était d'ordinaire le privilège exclusif du Pharaon et du pontife thébain, il rendait des honneurs signalés à ses ancêtres, il instituait dans Abydos des liturgies en l'honneur de son père Namarôti du même ton dont Ramsès II parlait de Séti[3]. Il avait uni son fils aîné Osorkon à une princesse héréditaire, la fille de Psioukhânnit II, et

1. La généalogie des premiers Bubastites est inscrite sur la *Stèle [illegible] du Sérapéum*, publiée par Mariette, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin de l'Athenæum Français*, 18[illegible], p. 94-97, *le Sérapéum de Memphis*, 1[re] éd., pl. 31, et dont les données ont été bien mises en œuvre par Lepsius, *über die XXII ägyptische Königsdynastie*, p. 26[illegible] sqq. Birch attribua, le premier, une origine babylonienne à la dynastie, rapprochant les noms d'Osorkon et de Takelot, à ceux de Sargon et de Tiglat (*Observations on two Egyptian Cartouches found at Nimroud*, dans les *Transactions of the Society of Literature*, 2[nd] Ser., t. III, p. 16[illegible] sqq.; cf. Mariette, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin Archéologique de l'Athenæum Français*, 18[illegible], p. 97; Lepsius, *über die XXII ägyptische Königsdynastie*, p. 284-290; Brugsch, *Histoire d'Egypte*, p. 220-221). Oppert y vit des analogies élamites (*les Inscriptions en langue susienne*, dans les *Mémoires du Congrès International des Orientalistes à Paris*, t. II, p. 183), et tout ce que Brugsch a raconté (*Geschichte Ægyptens*, p. 644, 651-659) d'une invasion assyrienne de Sheshonq repose sur une interprétation trop hardie de quelques textes (Maspero, dans la *Revue Critique*, 1880, t. II, p. 112-115); le système de Krall (*die Composition und Schicksale des Manethonischen Geschichtswerkes*, p. 71-76) n'a pas été justifié par les derniers travaux. L'origine libyenne, indiquée dubitativement par Krall (*die Composition*, p. 73, note 1), a été démontrée par Stern (*die XXII manethonische Königsdynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 15-26); elle est acceptée assez généralement aujourd'hui (Wiedemann, *ägyptische Geschichte*, p. 544-548; Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 385-386, et *Geschichte Ægyptens*, p. 329-330; Maspero, *Histoire Ancienne*, 4[e] éd., p. 359).

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie d'Emile Brugsch-Bey*; cf. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française du Caire*, t. I, pl. XX, B.

3. Inscription d'Abydos publiée dans Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 36-37, interprétée par Brugsch, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 85, et *Geschichte Ægyptens*, p. 651-656, ainsi que par Birch, dans les *Records of the Past*, 2[nd] Ser., t. XII, p. 96-99; cf. Naville, *Inscription historique de Pinodjem III*, p. 13-14.

cette alliance lui garantissait la succession tanite[1]; il gagna la prêtrise d'Amon pour son second fils Aoupouti, de façon à ranger le Saïd et la Nubie sous sa domination médiate[2]. Ce fut probablement par mariage avec une des nièces ou des filles de Païnotmou II, mais avec laquelle? Ces femmes continuaient à jouer le rôle prépondérant dans la transmission du pouvoir, et l'on se demande si c'est l'une de celles que nous connaissons, Nsikhonsou, Nsitanîbashîrou, Isimkhobîou II, qui apporta le fief en dot au Bubastite avec sa personne. Aoupouti succéda-t-il directement à Païnotmou, ou doit-on intercaler entre les deux les pontificats éphémères d'un Psioukhânnît et d'un Nsbindîdi? Sa dignité lui imposa une tâche des plus rudes. Thèbes agonisait littéralement de faim et de misère, et il n'y avait nulle police au monde qui empêchât son peuple de violer les tombeaux pour en déterrer les trésors enfouis par des générations plus riches dans des temps plus prospères. Arrestations, procès, supplices, rien n'enrayait la dévastation; les momies royales n'étaient plus à l'abri des outrages, même dans la chapelle d'Aménôthès Ier où les pontifes précédents les avaient consignées en chantier. C'était pourtant la dépouille des Pharaons les plus glorieux qui siégeait là comme en parlement solennel, le dernier de la XVIIe dynastie, Saqnounrî Tiouâqni, les premiers de la XVIIIe Âhmosis, Aménôthès Ier, les trois Thoutmosis et la fleur de leur harem, Nofritari, Âhhotpou II, Anhâpou, Honittimihou, Sitkamosis, puis Ramsès Ier, Séti Ier, Ramsès II de la XIXe, Ramsès III et Ramsès X de la XXe. Les *Domestiques de la Place Vraie*[3] célébraient pour eux les rites obligatoires aux époques réglementaires. Des inspecteurs délégués par les gouvernants constataient d'espace en espace l'identité des personnes et l'état de conservation des maillots ou des cercueils; après chaque examen, on inscrivait sur le linge ou sur le couvercle un procès-verbal indiquant la date et le nom des fonctionnaires responsables de l'opération. L'amas avait déjà souffert beaucoup avant d'échouer dans ce port de refuge. Sîtamon et la princesse Honîttimihou avaient été détruites, et leurs corps remplacés par des paquets de chiffons, assemblés

1. Statue du Nil au Musée Britannique, publiée dans Arundale-Bonomi-Birch, *Egyptian Antiquities in the British Museum*, pl. 13 (cf. le t. I, p. 38, de cette *Histoire*); l'inscription dans Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XV.

2. La date de la mort de Païnotmou II est fixée à l'an XVI, par les inscriptions du puits de Déîr el-Baharî (*Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883; cf. *les Momies royales de Déîr el-Bahari*, dans les *Mémoires* de la Mission Française, t. I, p. 522). Ce serait la date de l'avènement d'Aoupouti, si Aoupouti lui succéda directement, ainsi que je l'ai cru; si, comme le pense Daressy (*Contribution à l'Etude de la XXIe dynastie*, p. 17-18), on doit donner Psioukhânnît comme successeur à Païnotmou II et peut-être Nsbindîdi comme successeur à Manakhpirrî, l'avènement d'Aoupouti devrait être reculé de quelques années.

3. Sur les *Domestiques de la Place Vraie* et sur les fonctions qu'ils remplissaient dans la nécropole, cf. ce qui est dit au t. II, p. 526-527, de cette *Histoire*.

autour de quelques morceaux de bois de manière à simuler une figure humaine[1]. Ramsès Ier, Ramsès II et Thoutmosis Ier étaient privés de leurs gaines originelles et reposaient dans des caisses d'aventure[2]. Les successeurs de Hrihor, qui les considéraient comme leurs ancêtres légitimes, les avaient défendus avec une vigilance jalouse; Aoupouti, qui se sentait des affinités beaucoup moins directes avec ces reliques de royautés démodées, s'impatienta sans doute de la surveillance qu'elles exigeaient, et il résolut de s'en débarrasser dans un endroit où elles seraient désormais à l'abri de toute atteinte. L'une des princesses de la famille de Manakhpirrî, Isimkhobìou ce semble, s'était préparé un tombeau spacieux dans le contrefort rocailleux qui borne au sud le cirque de Déir el-Baharî. Le site en était facile à cacher, un puits profond de quatorze mètres environ, un couloir qui se coude à angle droit et débouche après un trajet d'une soixantaine de mètres dans une chambre basse, oblongue, dégrossie tant bien que mal et dépourvue d'ornements ou de peintures. Paînotmou II y avait été descendu en l'an XVI du second Psioukhânnît[3], et plusieurs membres de sa famille l'y avaient rejoint assez vite. Aoupouti y transporta bientôt le convoi qui attendait chez Aménôthès Ier une sépulture définitive, et il y entassa les cercueils au hasard, avec ce qu'ils possédaient encore de leur mobilier funéraire. Le caveau rempli presque jusqu'au plafond, on échelonna le surplus le long du couloir, coffrets, boîtes à *Répondants*, canopes, guirlandes, le tout mêlé au matériel des momies sacerdotales : quand la place manqua, on mura la porte, on combla le puits et l'on en masqua la bouche si dextrement, qu'elle demeura perdue jusqu'à nos jours. La fortune d'un sondage clandestin la découvrit aux fouilleurs arabes vers 1872, mais les Pharaons ne revirent la lumière qu'une dizaine d'années plus tard, en 1881 : ils trônent aujourd'hui — pour combien de temps encore? — dans les salles du Musée de Gizéh. En vérité l'Égypte est la terre des merveilles! Elle ne se contente pas, comme l'Assyrie ou la Chaldée, comme la Grèce et l'Italie, de nous rendre les monuments dont on reconstitue l'histoire du passé, elle nous livre les hommes même qui ont édifié les monuments et fait l'histoire. Les grands souverains ne sont plus des noms détachés de toute forme et flottants sans couleurs et sans contours dans l'imagination de la postérité : on les pèse, on les tâte, on mesure leur taille, on jauge la capacité de leur cerveau, on critique la courbure de leur nez ou la coupe de leur bouche, on sait s'ils étaient chauves ou s'ils souffraient de quelque

1. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Baharî*, p. 538-539, 544.
2. Cf. ce qui en est dit plus haut, au t. II, p. 242, note 2, et p. 428, de cette *Histoire*.
3. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Baharî*, p. 520-523.

infirmité secrète, et, comme s'il s'agissait d'un de nos contemporains, on publie leur portrait d'après nature, en photographie[1].

La mainmise sur le sacerdoce thébain ne procura à Sheshonq la souveraineté effective que sur l'Égypte du Sud, et sur les portions de la Nubie qui en dépendaient encore; l'Ethiopie lui échappa probablement, et elle se constitua dès lors en un royaume indépendant, dont les dynasties descendirent ou prétendirent descendre de Hrihor. Par contre, les oasis et les cantons de la Libye qui avoisinent le Delta ou la mer obéissaient à ses officiers et lui envoyaient leurs soldats les meilleurs. Psioukhânnît II mort, vers 940, il se trouva seul maître, à la tête d'une armée solide et d'un trésor bien rempli : à quel usage plus utile et plus noble pouvait-il les consacrer qu'à raffermir l'autorité traditionnelle de son peuple sur la Syrie? Les querelles intestines du seul État qui comptât alors dans ces régions lui en fournirent des occasions dont il ne se gêna pas pour profiter. Salomon n'était à ses yeux qu'un vassal couronné, et l'aide qu'il avait implorée pour forcer Gézer, son mariage avec une fille de Pharaon, le rang qu'il lui avait conféré par-dessus ses autres femmes, tout ce que nous savons des rapports de Jérusalem avec Tanis tend à nous révéler que les Hébreux s'avouaient eux-mêmes leur infériorité vis-à-vis de l'Égypte[2]. Ils n'en étaient pas moins assez puissants pour porter ombrage à leur suzerain, et celui-ci avait saisi les prétextes qui s'offraient de leur susciter des embarras. Hadad avait reçu bon accueil à sa cour, puis Jéroboam, et c'était avec des subsides égyptiens que ces deux rebelles étaient rentrés dans leur patrie, le premier du vivant de Salomon, le second après son décès[3]. Jéroboam se tourna vers ses anciens protecteurs lorsqu'il se vit menacé par Roboam. Sheshonq jugea-t-il prudent de confirmer par son intervention le morcellement du royaume qui florissait au Kharou depuis un demi-siècle, en deux États rivaux et voués à la haine l'un de l'autre, ou se laissa-t-il entraîner par l'appât vulgaire du butin? Il envahit la Judée quatre années après le schisme, et Jérusalem ne lui résista pas; Roboam épuisa, pour sa rançon, le trésor du palais et celui du temple, jusqu'aux boucliers en or que Salomon prêtait aux compagnies de sa garde lorsqu'elles étaient de service auprès de sa personne[4]. Ce ne fut ni

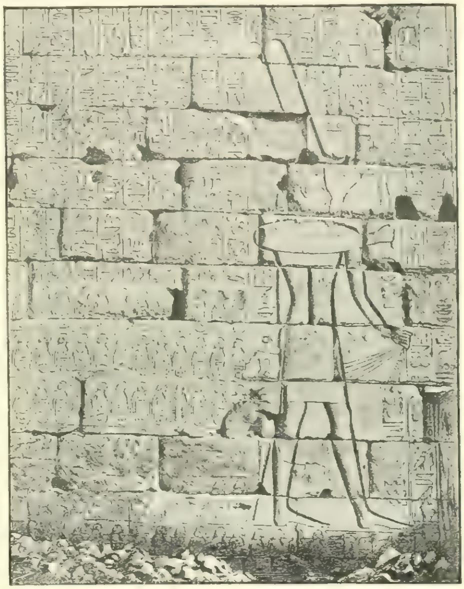
1. L'histoire de la découverte et le détail sont donnés par Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires* de la Mission du Caire, t. I, p. 511 sqq.

2. Cf. ce qui est dit de ces événements au t. II, p. 738, 743, 764-765, de cette *Histoire*. La suzeraineté de l'Égypte, méconnue par la plupart des historiens, est acceptée par Winckler, *Geschichte Israels*, t. I, p. 175.

3. Cf. à ce sujet ce qui est dit au t. II, p. 737, 750, 766, de cette *Histoire*.

4. *I Rois*, XIV, 25-28; cf. *II Chroniques*, XII, 1-10, où l'auteur a introduit un épisode inconnu du rédacteur du *Livre des Rois*. Le prophète Shemaîah y joue le rôle principal.

périlleux, ni long, ni glorieux, mais il y avait deux cents ans et plus qu'un Pharaon n'était revenu si riche des contrées situées au delà de l'isthme, et l'Égypte entière estima que son maître avait fait merveille. Aoupouti se chargea d'enregistrer le souvenir de cet exploit sur la muraille sud du temple d'Amon à Karnak, non loin de l'endroit où Ramsès II avait affiché les tableaux de ses guerres syriennes. Il dépêcha son architecte à Silsilis pour en extraire le grès nécessaire à réparer le monument[1], et il représenta son père amenant au dieu des théories de prisonniers juifs, dont chacun figurait une ville captive. La liste paie



AMON PRÉSENTANT A SHESHONQ LA LISTE DES CITÉS PRISES EN ISRAËL ET EN JUDA[2].

de mine et se recommande d'abord par l'éxubérance des noms qui la composent; à la comparer avec celles de Touthmosis III, on se sent désappointé et l'on constate combien l'Égypte même triomphante de la XXIIe dynastie le cédait à l'Égypte de la XVIIIe. Il n'y est plus question ni de Carchémis, ni de Qodshou, ni du Mitâni, ni du Naharaîna : Mageddo est le point le plus septentrional qu'on y lise mentionné, et les localités dénombrées nous ramènent de plus en plus vers le sud, Rabbat, Taânak, Hapharaîm, Makhanaîm[3], Gibéon, Bethhoron, Aîalon, Joud-hammélek, Migdol, Jerza, Shoko, les

1. Stèle de Silsilis publiée dans CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXXII *bis*, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 254 *c*, E. et J. DE ROUGÉ, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Égypte*, pl. CCLXVII, traduite en allemand par BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 664, et en français par MASPERO, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires* de la Mission du Caire, t. I, p. 731-733. Elle est datée de l'an XXI; Champollion donne par erreur *l'an XXII*, ce qui nous permet de penser que l'expédition de Judée n'est pas antérieure de plus de deux ou trois ans.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Beato*. Cf. MARIETTE, *Voyage de la Haute Égypte*, t. II, pl. 42.

3. La présence d'un certain nombre de villes israélites sur la liste de Sheshonq a étonné la plupart

villages du Négeb. Telle localité fournit de quoi remplir deux ou même trois de ces cartouches crénelés où l'on enfermait les peuples vaincus; à force de cataloguer des bourgades obscures, Sheshonq eut la satisfaction puérile de parader aux yeux de ses sujets un cortège de vaincus aussi respectable que celui de son devancier[1]. Sa victoire n'eut pas de lendemain : il mourut peu après, et son fils Osorkon se contenta de s'arroger à distance la suprématie sur le Kharou[2]. Aussi bien ne semble-t-il pas que ni les Philistins, ni Juda, ni Israel, ni aucun des petits peuples qui avaient gravité un instant autour de David et de Salomon aient songé à lui disputer l'allégeance plus théorique que réelle qui lui suffisait. L'épée de l'étranger acheva ce que l'indiscipline des tribus avait commencé; si Roboam avait pu se flatter de ressouder jamais les tronçons d'Israel, il dut renoncer à cet espoir après la prise de Jérusalem. Ses arsenaux étaient vides, ses caisses à sec, le prestige des victoires de David s'effaçait sous l'humiliation de sa défaite. La facilité avec laquelle l'édifice si laborieusement construit par les héros de Benjamin et de Juda avait croulé au premier choc, montra que les maîtres nouveaux de Canaan étaient aussi incapables de barrer le chemin à l'Égypte vieillie, que les anciens l'avaient

des historiens d'Israel. Renan a déclaré qu'elle devait « faire écarter l'hypothèse d'une instigation de Jéroboam, qui serait assurément fort admissible, surtout si l'on attachait quelque valeur au texte grec de *I Rois, XII, 24*, d'après lequel Jéroboam aurait été gendre du roi d'Égypte » (*Histoire du peuple d'Israel*, t. II, p. 200, note 2), et la même opinion avait déjà été exprimée par Stade (*Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 354); d'autres ont pensé, comme C. Niebuhr (*die Chronologie der Geschichte Israels*, p. VIII-IX) et Winckler (*Geschichte Israels*, t. I, p. 160), que Sheshonq les avait conquises pour le compte de son allié Jéroboam. En fait, Sheshonq se borna à suivre l'usage égyptien, d'après lequel toutes les contrées et toutes les villes qui paient le tribut à un Pharaon, ou qui reconnaissent sa suzeraineté, figurent ou peuvent figurer sur ses listes triomphales, qu'elles aient été prises ou non : la présence de Mageddo, de Makhanaîm et des autres prouve, non pas qu'elles aient été *conquises* par Sheshonq, mais que le prince auquel elles appartenaient était l'allié ou le tributaire du roi d'Égypte. Le nom de Joud-hammélek, qui occupe le n° 29 de la liste, a été traduit longtemps par *roi* ou *royaume de Juda*, et a passé pour être le portrait de Roboam (Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, 2[e] édit., p. 99-100; Rosellini, *Monumenti Storici*, t. II, p. 79-80, t. IV, p. 158-159; E. de Rougé, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, p. 53), ce qui est impossible. Le terme hébreu a été lu par Max Müller, *the supposed Name of Judah in the list of Sheshonq*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. X, p. 81-83 (cf. Lepage-Renouf, *Remarks, ibid.*, p. 83-86, et *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 167, *Jad-hammelek*, la *main*, le fort du roi); il me paraît plus simple de le lire Joud-hammélek (Maspero, *la Liste de Sheshonq à Karnak*, p. 8-9) et de le rapprocher du Jéhouda, ville de la tribu de Dan, ainsi que Brugsch l'a fait depuis longtemps (*Geographische Inschriften*, t. II, p. 62-63).

1. Le texte de la liste a été publié par Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCLXXVIII[3], CCLXXXIV-CCLXXXV, et t. II, p. 113 sqq., par Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXLVIII, par Lepsius, *Denkm.*, III, 252-253 *a*; cf. Maspero, *Revision des listes géographiques de Thoutmos III*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VII, p. 100-101. Il a été étudié et commenté par Blau, *Sisaq's Zug gegen Juda aus dem Denkmale bei Karnak erlaütert*, dans la *Zeitschrift der D. Morg. Gesellschafft*, t. XV, p. 233-250, par Brugsch, *Geogr. Inschriften*, t. II, p. 56-71, et *Geschichte Ægyptens*, pl. 660-663, par Maspero, *Notes sur différents points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 44-49, et *Étude sur la liste de Sheshonq à Karnak*, dans le *Victoria Institute*, t. XXVII, enfin par Max Muller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 166-172.

2. Champollion avait identifié à Osorkon I[er] le Zérakh qui, selon *II Chroniques, XIV, 9-15, XVI, 8*, aurait envahi Juda et se serait fait battre par Asa (*Précis du Système hiéroglyphique*, 2[e] édit., p. 257-262, cf. Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, 2[e] édit., t. III, p. 470), mais le rapprochement n'a aucune valeur historique, et il paraît bien prouvé qu'Osorkon ne passa jamais l'isthme.

été de repousser l'Égypte plus jeune des âges antérieurs. Les Philistins avaient eu leur jour, pendant lequel on aurait pu croire qu'ils allaient tout balayer devant eux du Négeb à l'Oronte, mais leur situation excentrique à l'angle le plus reculé du pays et leur faiblesse numérique ne leur avaient point permis de continuer longtemps leur effort, et ils avaient dû abdiquer leurs prétentions entre les mains des Hébreux. Ceux-ci, bien conduits un demi-siècle durant, avaient réussi presque, où les Philistins avaient échoué de façon signalée, et la Syrie méridionale reconnut leur supériorité l'espace de deux générations. Ce qu'ils auraient pu faire dans la vallée de l'Oronte et de l'Euphrate, si un second David avait succédé au premier, on ne le voit guère : ils avaient pour eux la quantité, qui avait manqué aux autres, et leurs milices, enlevées par les mercenaires de la garde royale, auraient peut-être fini par triompher des bandes mieux aguerries, mais peu nombreuses, que les cités amorrhéennes et araméennes leur auraient opposées. Le règne pacifique de Salomon, le schisme des tribus, l'invasion égyptienne prouvèrent qu'ils n'étaient pas destinés, eux non plus, à réaliser cette unité, qui seule pouvait permettre à la Syrie de se défendre sans trop de désavantage, le jour où il lui faudrait subir l'assaut des grands empires de l'Orient.

Les deux royaumes subsistèrent donc. Juda, malgré sa petitesse, malgré son désastre récent, n'était pas trop inférieur au plus vaste Israel : David puis Salomon avaient pétri si énergiquement les éléments dont il se composait, Kaleb, Kaîn, Ierakhméel et les clans judéens, qu'ils les avaient réduits en une masse homogène, groupée autour d'une capitale et d'un sanctuaire magnifique, pénétrée d'une admiration et d'une fidélité profondes pour la famille qui l'avait faite ce qu'elle était. Le malheur ne refroidit point son zèle : il se serra autour de Roboam et de sa race avec une constance qui leur permit de durer, quand leurs rivaux plus riches s'usaient et se ruinaient sous leurs yeux. Jéroboam, en effet, et ses successeurs ne trouvèrent jamais dans leur peuple qu'un appui incertain et un dévouement médiocre; leur autorité se heurta sans cesse aux tendances séparatistes des tribus, et ils ne parvinrent à la maintenir que par la force. Jéroboam avait emprunté les cadres d'une armée aux garnisons éparses à travers le pays, et il en casernait les éléments les plus vigoureux dans sa résidence de Thirza, lorsqu'il ne l'occupait pas à quelque entreprise contre Juda ou contre les Philistins. Ses descendants imitèrent son exemple, mais cet appareil militaire ne leur offrait que des garanties de sécurité médiocres. Ils étaient littéralement à la merci de leur garde et ils ne

régnaient qu'au gré de sa loyauté ou de ses caprices : le premier ambitieux sans scrupule avait bientôt fait de débaucher ses camarades, un coup de poignard envoyait le souverain du moment rejoindre ses prédécesseurs dans la tombe, et le chef du complot s'asseyait sur le trône en son lieu[1]. Les caractères propres à chacun des royaumes s'accusèrent aussitôt après la retraite des Égyptiens. La guerre s'alluma et se perpétua entre eux, sans trêve ni merci. Les garnisons qui se faisaient face des deux côtés de la frontière bataillaient d'un bout de l'année à l'autre, pour se voler des troupeaux, se tuer quelques hommes ou se brûler deux ou trois villages dont elles emmenaient les habitants en esclavage[2]. De temps à autre, lorsque la situation devenait intolérable, l'un des rois se décidait à descendre dans la lice avec les siens et il ouvrait la tranchée devant celle des places ennemies qui le gênait le plus à la saison. Rama s'acquit une réputation fâcheuse au cours de ces premières luttes : elle commandait au nord les routes qui aboutissaient à Jérusalem, et lorsque les Israélites la possédaient, ils tenaient la capitale judéenne comme bloquée de ce côté. Ils se battirent avec acharnement autour d'elle, et ce fut un grand succès pour eux lorsqu'ils réussirent à s'y loger solidement[3]. Les rencontres entre les armées ne produisaient pas de résultats beaucoup plus sérieux que les escarmouches habituelles le long de la frontière; le vainqueur pillait à son aise les cantons les plus voisins du lieu où il avait culbuté l'adversaire, et il rentrait promptement chez lui afin d'emmagasiner son butin. Roboam, habitué aux splendeurs de Salomon, en perpétua la tradition à sa cour autant que la diminution de ses revenus le lui permit. Il eut un harem de dix-huit femmes, parmi lesquelles plusieurs de ses tantes et de ses cousines figuraient. La reine en titre était Maâkah, qu'une tradition représente comme la fille d'Absalon. Elle adorait les ashéras, et le roi se piquait envers les dieux étrangers de la même tolérance que son père avant lui : le culte florissait sur les hauts-lieux avec son assentiment, et les hiérodules exerçaient leur métier d'amour sur le parvis du temple de Jérusalem aussi librement que dans les anciens sanctuaires cananéens[4]. Il régna dix-sept ans, puis il fut enterré

1. Sur dix-neuf rois d'Israël, huit périrent assassinés et furent remplacés par le chef de leur garde, Nadab, Éla, Zimri, Jôram, Zakariah, Shalloum, Pekakhiah et Pekakh.

2. C'est ce que les historiens hébreux exprimaient en disant qu'*il y eut guerre entre Roboam et Jéroboam, tous les jours de leur vie* (*I Rois, XV, 6*; cf. *II Chroniques, XII, 15*), entre Abîam et Jéroboam (*I Rois, XV, 7*; cf. *II Chroniques, XIII, 2*), et entre Asa et Baesha (*I Rois, XV, 16, 32*) *tous leurs jours*.

3. Campagne d'Abîam contre Zamaraïm (*II Chroniques, XIII, 3-19*), où le fond et le détail géographique paraissent être réels (Clermont-Ganneau, *la Campagne d'Abyah contre Jéroboam et l'emplacement de Yechânah*, dans le *Journal Asiatique*, 1877, t. IX, p. 490 sqq.); Campagne de Baesha contre Rama (*I Rois, XV, 17-22*; cf. *II Chroniques, XVI, 1-6*).

dans la cité de David[1]; l'aîné des fils de Maàkah, Abîam, lui succéda et suivit ses mêmes errements, puis Asa ceignit la couronne trois ans plus tard[2], sans que nulle difficulté s'opposât à la transmission régulière du pouvoir. Il n'en allait pas de même en Israel. Lorsque Jéroboam fut remplacé par son fils Nadab au bout de vingt-deux ans, vers 905, on vit aussitôt quelles faibles racines l'instinct de fidélité dynastique avait jetées dans l'esprit des dix tribus. La paix n'était pas moins précaire entre Philistins et Israélites qu'entre Israélites et Judéens : on se chicanait sans cesse à la frontière et Gibbéthon jouait de ce côté le même rôle que Rama en avant de Jérusalem. Elle était pour le moment aux mains des Philistins, et Nadab l'assiégeait avec toute son armée, dans la deuxième année de son règne, quand un de ses généraux, originaire d'Issakar, Baésha, fils d'Akhia, le tua sous sa tente : l'armée acclama l'assassin, et le peuple courba la tête devant l'élu de l'armée[3].

Baésha poussa hardiment la guerre contre Juda. Il saisit Rama, la garnit de murs[4], et Asa, renonçant à l'en débusquer avec ses seules ressources, chercha des auxiliaires contre lui. L'Égypte était trop enfoncée dans ses querelles domestiques pour qu'il en tirât une aide efficace, mais une puissance nouvelle commençait à se lever vers le Nord qui avait le même intérêt que Juda à l'abaissement d'Israel. Damas avait vécu jusqu'alors dans le calme et dans l'obscurité : elle avait obéi aux Chaldéens et aux Égyptiens chaque fois que les Chaldéens ou les Égyptiens s'étaient présentés à sa portée, mais elle ne s'était jamais mêlée activement aux révolutions qui avaient bouleversé la Syrie. Occupée par les Amorrhéens, elle s'était associée à leurs destinées, mais de loin et en s'effaçant au second plan : tandis que les princes de Qodshou bataillaient contre les Pharaons, sans se décourager de leurs échecs, elle payait volontiers un tribut à Thoutmosis III et à ses descendants ou elle nouait avec eux des rapports pacifiques[5]. Cependant les Amorrhéens avaient succombé, et Qodshou, ruinée par l'invasion asianique, n'était plus qu'une bourgade oubliée[6] : les Araméens s'emparèrent de Damas vers le XII[e] siècle, et

1. *I Rois*, XIV, 22-24, et *II Chroniques*, XI, 18-23, où les additions aux renseignements fournis par le *Livre des Rois* sont d'apparence très authentique.

2. *I Rois*, XV, 1-8, et *II Chroniques*, XIII. Le *Livre des Rois* lui donne pour mère Mikaïa, fille d'Absalom (xv, 10), ce qui a fait croire qu'il était le frère et non le fils d'Abiam. L'incertitude à ce sujet remonte haut, car l'auteur des *Chroniques* attribuait en un endroit Mikah (Maâkah), fille d'Ouriel de Gibéa (XIII, 2), pour mère à Abiam, et dans l'autre (XI, 20) Maâkah, fille d'Absalom.

3. *I Rois*, XV, 27-28.

4. *I Rois*, *XV*, *17*; cf. *II Chroniques*, *XVI*, *1*.

5. Sur ces débuts de Damas, cf. ce qui est dit au t. II, p. 140, note 3, de cette *Histoire*.

6. Cf. au t. II, p. 466, 468-470, 475, 588-590, de cette *Histoire*, ce qui est dit des effets de l'invasion asianique en Syrie. Qodshou n'est mentionnée que dans un seul passage de la Bible (*II Samuel*, *XXIV*, *6*), où son nom, mal compris des éditeurs massorétiques, a été rétabli d'après le texte des Septante.

Damas resta d'abord entre leurs mains la ville sans ambition et presque sans notoriété qu'elle avait été aux époques précédentes. On sait comment les Araméens, menacés par l'éclosion soudaine de la royauté hébraïque, se coalisèrent contre David avec les shéïkhs Ammonites : Zoba, qui aspirait à l'hégémonie sur la Syrie centrale, perdit la partie, et sa défaite livra aux Israélites les autres de leurs États qui avaient surgi dans le Haourân ou qui y confinaient, Maâkah, Gessour, Damas elle-même[1]. Ce ne fut que pour un instant : David n'était pas mort que déjà un certain Rézôn les avait affranchis de la servitude étrangère. Il avait fait ses premières armes sous Hadadézer, roi de Zoba ; quand le désastre de son maître l'eut délié de son obédience, il rassembla des hommes et guerroya pour son propre compte. Un coup de main heureux l'introduisit dans Damas : il s'y proclama roi, harcela Israel impunément, tous les jours de Salomon, et recueillit la succession des princes de Zoba dans les vallées du Litany et de l'Oronte[2]. La rupture de l'unité hébraïque le débarrassa du seul rival sérieux qu'il eût à ses côtés et fit de Damas l'État prépondérant dans les régions du Sud et du Centre. Tandis que Juda et Israel s'affaiblissaient par leurs discordes fratricides, Tabrimmôn puis Benhadad Ier s'agrandissaient en Cœlésyrie[3] ; ils soumirent Hamath, les vallées du désert qui s'en vont au nord-est dans la direction de l'Euphrate, et ils obligèrent plusieurs des rois hittites à leur prêter hommage. Ils s'étaient alliés avec Jéroboam au lendemain du schisme, et l'entente se perpétua sous Nadab et sous Baésha. Asa rassembla tout l'or et tout l'argent qui restaient dans le temple de Jahvéh et dans le palais, puis il les expédia à Benhadad disant : « Il y a alliance entre toi et moi, entre mon père et ton père, or voici, je t'envoie un présent d'argent et d'or, va, romps ton alliance avec Baésha, afin qu'il s'en aille d'auprès de moi. » Il faut croire que Baésha, pressé d'en finir avec Rama, avait dégarni sa frontière septentrionale : Benhadad agréa l'offre et les cadeaux du Judéen, envahit la Galilée, saisit les cités qui défendaient le haut Jourdain et le Litany, Ijôn, Dan, Abel-beth-Maâkah, les bas-fonds du lac de Génésareth, le domaine

1. Cf. ce qui est dit plus haut de ces événements, au t. II, p. 731-732, de cette *Histoire*.

2. *I Rois*, *XI*, 23-25 ; cf. pour l'histoire des débuts du royaume de Damas, WINCKLER, *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 60 sqq., et *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 143-144. La forme Esrôn, que les Septante donnent *I Rois*, *XI*, *23* indique une forme Khezrôn, qu'on a voulu substituer parfois à la forme traditionnelle Rezôn.

3. Khéziôn, que l'auteur juif intercale avant Tabrimmôn (*I Rois*, *XV*, *18*) peut n'être qu'une corruption du nom de Rézôn ; Winckler, s'appuyant sur les variantes Azin ou Azaél des Septante (*I Rois*, *XV*, *18*), propose de corriger Khéziôn en Khazael, et met là un Khazael Ier (*Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 61-65). Tabrimmôn ne nous est connu que par le passage *I Rois*, *XV*, *18*, où il est dit père de Benhadad. Sur ces personnages, cf. WINCKLER, *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 60-64, qui me paraît parfois avoir poussé un peu loin l'ingéniosité de l'analyse.

de Nephtali. Baésha évacua Juda en hâte, traita avec Benhadad, et ne bougea plus de Thirza jusqu'à la fin de son règne[1]; Asa démolit Rama et bâtit les deux citadelles de Mizpah et de Géba avec les débris[2]. Damas garda le territoire conquis et une suzeraineté au moins nominale sur les deux royaumes hébreux. Pas plus que Jéroboam, Baésha n'eut l'heur de fonder une dynastie durable : ainsi qu'il avait fait à Nadab, Zimri fit à son fils Éla. Cette fois encore, l'armée campait au pays des Philistins et en face de Gibbéthon, quand le meurtre fut commis. Nadab s'oubliait à Thirza, « buvant et s'enivrant dans la maison d'Arza, son majordome »; Zimri, qui commandait la moitié des chars, abandonna son poste devant l'ennemi et l'assassina au milieu de son ivresse. La famille entière de Baésha disparut dans la bagarre, mais le meurtrier ne jouit que sept jours du fruit de son crime. Dès que les troupes demeurées au camp apprirent ce qui se passait, elles refusèrent d'accepter le fait accompli, saluèrent roi leur chef Omri et marchèrent contre Thirza : Zimri, désespérant de les ramener ou de les battre, alluma le feu au palais, et périt dans les flammes. Son suicide ne rendit pas la paix à Israel : tandis qu'une moitié des tribus ratifiait le choix des soldats, l'autre moitié se rangeait sous les étendards de Thibni, fils de Ginath. La guerre sévit quatre ans entre les deux parties, et ne se termina que par la mort naturelle ou violente de Thibni et de son frère Jôram[3]. Deux dynasties avaient donc surgi en Israel et s'étaient effondrées au milieu des révolutions, tandis que les descendants de David se succédaient sans interruption à Jérusalem. Asa survécut onze années à Nadab, et l'histoire ne sait rien de ses rapports avec ses voisins pendant ce déclin de son existence : elle constate seulement qu'il déploya envers Jahvéh un zèle, que nul de ses ancêtres n'avait témoigné. Il renversa les idoles, expulsa les hiérodules, persécuta ceux des siens qui s'obstinaient à pratiquer les vieux cultes. Sa grand'mère, Maâkah, adorait une ashérah chez elle : il abattit l'emblème à coups de hache, le brûla dans la vallée du Cédron, et destitua l'aïeule du rang suprême qu'elle occupait au harem depuis trois générations. Aussi fut-il le premier des souverains qui trouvèrent grâce plus tard auprès des chroniqueurs orthodoxes et dont ils aient dit « qu'il fit ce qui est droit aux yeux de Jahvéh, comme David, son père[4] ».

1. *I Rois*, *XV*, *21*, *XVI*, *6*.
2. *I Rois*, *XV*, *18-22*, et *II Chroniques*, *XVI*, *2-6*.
3. *I Rois*, *XVI*, *8-22*. La mention du frère de Thibni, Jôram, qui manque dans le texte de la Massore, se trouve dans celui des Septante.
4. *I Rois*, *XV*, *11* (cf. *II Chroniques*, *XIV*, *2*). On convient pourtant, sans le lui reprocher, que les hauts lieux ne furent pas supprimés d'Israel (*I Rois*, *XV*, *14*; cf. *II Chroniques*, *XV*, *17*).

Omri fut un monarque guerrier, et son règne assez court ouvrit une crise décisive dans les destinées d'Israel[1]. Les tribus du Nord n'avaient pas eu encore de capitale réelle, mais Sichem, Puièl, Thirza avaient servi tour à tour de résidence aux successeurs de Jéroboam et de Baésha. Thirza l'avait emporté sur ses rivales, jusque dans les derniers temps; toutefois son palais avait été incendié par Zimri, et la facilité avec laquelle on l'avait prise et reprise était propre à exciter les inquiétudes d'un chef de dynastie. Omri jeta les yeux sur un terrain situé un peu au nord-ouest de Sichem et du mont Ébal, et partiellement occupé déjà par le hameau de Shomérôn, Shimrôn, dont nous avons fait Samarie[2]. Le choix était habile et judicieux : le développement rapide de la cité le prouva bien. Elle s'étalait sur la croupe d'une colline arrondie, qui se dressait au centre d'un bassin large et profond, et se reliait aux hauteurs environnantes par une crête étroite. La vallée d'alentour est fertile, abondamment pourvue d'eau, les montagnes sont cultivées jusqu'au sommet : il eût été malaisé de trouver dans tout Éphraîm un emplacement comparable à celui-là en force et en beauté[3]. Omri lui bâtit une enceinte de murailles solides; il y construisit un palais et un temple de Jahvéh, où le veau d'or trôna comme à Dan et à Béthel[4]. La population afflua dans cet oppidum si bien défendu, les étrangers comme les Israélites, et Samarie devint bientôt pour Israel ce que Jérusalem était pour Juda, un réduit presque inexpugnable, où le souverain se retrancha, autour duquel la nation se rallia les jours de danger. Les contemporains ne s'y trompèrent pas : le nom d'Omri s'attacha dans leur esprit à celui d'Israel et ne s'en sépara plus. Samarie et la Maison de Joseph furent désormais pour eux la Maison d'Omri, Bît-Omri, et le nom persista longtemps après qu'Omri fut mort et sa famille éteinte[5]. Il établit sa suprématie sur Juda, rangea sous sa dépendance plusieurs des cantons du sud-ouest qui étaient perdus depuis Salomon ; il conquit le pays de Médéba,

1. L'historien hébreu lui assigne en tout douze années de règne (*I Rois*, XVI, 23). Ce délai a paru trop court à plusieurs historiens qui lui attribuent vint-quatre ans (Max Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 5e éd., t. II, p. 182 sqq.; Renan, *Histoire du peuple d'Israel*, t. II, p. 252); il ne me paraît y avoir jusqu'à présent aucune raison valable de contester l'exactitude au moins approchée du chiffre traditionnel.

2. D'après la tradition conservée dans *I Rois*, XVI, 24, le nom de la ville dériverait du Shomer auquel Akhab aurait acheté le terrain. Sur une façon d'interpréter cette tradition, cf. Stade, *der Name der Stadt Samarien und seine Herkunft*, dans la *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft*, 1885, p. 165-175.

3. Robinson, *Biblical Researches in Palestine*, 1841, t. III, p. 138-139, 146.

4. *Amos*, VIII, 14, où *le péché de Samarie*, mis en parallèle avec *la vie du dieu de Dan* et celle du *Génie* (*Dôd*) *de Béershéba*, ne peut être que l'image vénérée à Samarie, le veau de Jahvéh, comme l'a vu Wellhausen.

5. Oppert, *Histoire des Empires d'Assyrie et de Chaldée*, p. 105-106; Schrader, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 190-191. Salmanasar II va jusqu'à nommer Jéhu, qui détruisit la famille d'Omri, *Jaoua abal Khoumri*, « Jéhu, *fils* d'Omri ».

vainquit Kamoshgad de Moab et lui imposa un tribut fort lourd en laine et en bétail[1]. Il fut moins heureux au nord-est contre Benhadad. Il dut lui abandonner plusieurs villes de Galaad, entre autres Ramôt qui surveillait les gués du Jabbok et du Jourdain[2]; il concéda même aux Damasquins la possession d'un quartier spécial de Samarie, où ils exerçaient leurs industries et adoraient leurs dieux sans contrainte. C'était un demi-vasselage auquel il ne pouvait se soustraire par ses propres forces; il le comprit, quêta du secours



LA COLLINE DE SAMARIE[3].

au dehors, demanda et obtint pour son héritier Akhab la main d'Izebel, fille d'Ithobaal, roi des Sidoniens. Hirôm Ier, l'ami de David et de Salomon, avait porté la grandeur de Tyr à son apogée[4], mais, lui mort, le même esprit de discorde qui agitait les Hébreux avait soufflé sur elle. La royauté avait peine à prospérer dans cette population de manufacturiers et de matelots : Baalbazer, fils d'Hirôm, gouverna six ans, et son successeur Abdastart fut tué dans une émeute après un règne plus bref encore. On sait l'influence dont les nourrices jouissaient en Orient dans les familles les plus nobles : les quatre enfants de celle d'Abdastart égorgèrent leur frère de lait et déléguèrent la couronne au plus âgé d'entre eux. Appuyés sur cette tourbe d'esclaves et d'aventuriers qui encombrait les ports de la Phénicie, ils se cramponnèrent douze années au pouvoir. Leur administration, brutale et maladroite, produisit des effets désastreux. Une portion de l'aristocratie émigra dans les colonies

1. *Inscription de Mesha*, l. 4-7, et *II Rois*, III, 4.
2. *I Rois*, XX, 34. Le texte n'indique aucun nom de villes, mais l'histoire démontre qu'il s'agit des villes de la Pérée et que Ramôt de Galaad était comprise dans le nombre.
3. *Dessin de Boudier, d'après la photographie [illegible] du Palestine Exploration Fund.*
4. Cf. ce qui est dit de Hirôm Ier et de son œuvre au t. II, p. 741-745, 750, de cette *Histoire*.

d'outre-mer, et les souleva contre la métropole : c'en était fait de l'empire Tyrien si cet état de choses avait duré. Une révolution chassa l'usurpateur et rappela l'ancienne lignée royale, sans restituer à la malheureuse ville la tranquillité dont elle avait besoin : les trois fils survivants de Baalbazer, Méthouastart, Astarym et Phellès, se succédèrent rapidement, et le dernier périt au bout de huit mois, assassiné par son cousin Ithobaal[1]. Les Israélites n'avaient tiré aucun parti de ces dissensions, mais il était toujours à craindre qu'un de leurs chefs, moins absorbé que ses prédécesseurs par les chicanes avec Juda, ne se laissât tenter aux richesses de la Phénicie et n'essayât de se les approprier. Ithobaal saisit avec empressement l'occasion qu'Omri lui offrait de parer à ce danger par une alliance avec la dynastie nouvelle[2]. La présence d'une princesse phénicienne à Samarie eut, ce semble, une influence heureuse sur la ville et sur le peuple. Les tribus du Nord et du Centre s'étaient montrées jusqu'alors réfractaires au mouvement de civilisation matérielle qui avait entraîné Juda depuis Salomon : elles s'enfermaient par principe dans le genre de vie rude et simple de leurs ancêtres. Izebel, habituée dès sa naissance à toutes les délicatesses d'une cour luxueuse et raffinée, prétendit ne pas en être sevrée dans son pays d'adoption. Israel se poliça à son contact, sinon tout entier au moins les classes supérieures et la bourgeoisie ; la royauté y revêtit une apparence moins fruste et se rapprocha davantage de ce qu'elle était dans les autres monarchies syriennes, à Damas, à Hamath, à Sidon, à Tyr, dans Juda même.

C'eût été tout avantage si ses progrès ne s'étaient pas compliqués mal à propos d'une question religieuse. Izebel avait été nourrie à la piété par son père, grand prêtre de l'Astarté sidonienne[3], et elle sollicita d'Akhab la permission de célébrer ouvertement les rites de ses divinités nationales. Le Baal de Tyr, son ashérah, ses parèdres, eurent leurs temples et leurs bois sacrés à Samarie : leurs prêtres et leurs prophètes s'assirent à la table royale.

1. Ménandre, *fragm. 1*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 446 ; cf. Movers, *das Phonizische Alterthum*, t. I, p. 340-346, G. Rawlinson, *History of Phœnicia*, p. 433-435, Pietschmann, *Geschichte Phoniziens*, p. 297-298. Sur l'orthographe des noms royaux, cf. Gutschmid, *Kleine Werke*, t. IV, p. 480-483, et l'édition du *Contra Apionem*, de Niese, I, 121-125 ; sur la valeur de la liste, cf. Franz Ruhl, *die Tyrische Konigsliste des Menanders von Ephesos*, dans le *Rheinisches Museum*, 1893, t. XLVIII, p. 565 sqq.

2. *I Rois, XVI, 31*, où l'historien a hébraisé en Ethbaal le nom phénicien Ittobaal, « Baal est avec lui ». Izebel, Jézabel, parait être l'abréviation d'un nom tel que Baalezbel (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, n° 158, p. 209).

3. Ménandre, *fragm. 1*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 446, et, de fait, le titre de prêtre d'Astarté se trouve plus tard encore joint à celui de roi des Sidoniens dans l'inscription du sarcophage de Tabnith. Gutschmid inclinait à corriger d'après les variantes ***fils du roi Astartos*** (*Kleine Schriften*, t. IV, p. 483), cf. pourtant ce qu'il dit au t. II, p. 64, du même recueil.

Akhab ne renonça pas au dieu de ses ancêtres pour embrasser, comme on le dit plus tard, les religions de sa femme : il lui demeura toujours fidèle, et il donna aux enfants qu'il avait d'Izebel des noms composés avec le sien, Akhazîah, Jôram, Athalîah[1]. Ce n'était pas, tant s'en faut, le premier exemple de tolérance qu'on eût en Israel : Salomon avait accordé la liberté de conscience absolue à ses épouses étrangères, et Roboam ni Abîam n'avaient point contrarié Maâkah dans son affection pour les images cananéennes[2]. Mais le temps commençait à passer où l'on pouvait élever l'autel de Baal à côté de celui de Jahvéh sans déchaîner ni colères, ni haines inexpiables. Un siècle ne s'était pas écoulé depuis le schisme, et déjà une moitié du peuple ne comprenait plus qu'il y eût place pour un autre immortel que Jahvéh dans un cœur vraiment israélite : Jahvéh était le souverain unique, et tout ce que les étrangers adoraient sous la figure humaine ou animale le cédait à Jahvéh en force et en sainteté. De là à répudier les pratiques que Jahvéh avait en commun avec les dieux du dehors, l'usage des idoles en bois ou en métal, l'onction et la vénération des pierres isolées ou des cercles de pierre, certains sacrifices des prisonniers ou de l'enfant premier-né, il n'y avait pas loin : Asa avait offert déjà dans Juda l'exemple du rigorisme dévot, et beaucoup dans Israel qui pensaient comme lui inclinaient à l'imiter. L'opposition à ce qu'on traita d'apostasie royale ne vint pas du clergé officiel : les sanctuaires de Dan, de Béthel, de Shiloh, de Gilgal, prospéraient quoi que fît Izebel, et cela leur suffisait. Mais l'influence des prophètes avait grandi singulièrement depuis les origines du double royaume, et Akhab commit dès ses débuts l'imprudence de révolter leur sens de la justice par un de ses actes : il tua, dans un transport de colère, Nabôth qui refusait de lui céder sa vigne pour élargir le palais qu'on lui bâtissait à Jezréel[3]. Les prophètes formaient, comme jadis[4], des corporations, dont le chef s'appelait le père, et dont les membres s'intitulaient les fils des prophètes; ils habitaient dans des sortes de laures où chacun d'eux avait sa cellule, ils mangeaient ensemble, ils exécutaient leurs exercices ou ils entendaient en commun la parole des maîtres[5], et leur caractère sacré ne les

1. *I Rois*, *XVI*, *31-33*. Akhaziahou et Jôram signifient *celui que Jahvéh soutient* et *Jahvéh est exalté*. Athaliah peut provenir à la rigueur d'une forme phénicienne *Athalith*, *Athlith*, où le nom de Jahvéh n'entrait point (Renan, *Histoire du peuple d'Israel*, t. II, p. 261, note 3).

2. Cf. ce qui est dit des pratiques cananéennes de Maâkah au t. II, p. 748-749, de cette *Histoire*.

3. *I Rois*, *XXI*, où la tradition postérieure reporte sur Izebel la faute principale, que la courte notice de *II Rois*, *IX*, *25-26*, laisse tout entière à Akhab.

4. Cf. ce qui est dit au sujet des prophètes dans le t. II, p. 748-749, de cette *Histoire*.

5. Dans *I Samuel*, *XIX*, *20*, un texte d'époque récente montre « une assemblée de prophètes qui prophétisaient, et Samuel avec eux, les présidant ». Cf. *II Rois*, *VI*, *1-7*, où le récit met en action la congrégation de prophètes qui se réunissaient autour d'Élie.

dispensait pas de se marier[1]. La plupart d'entre eux étaient installés auprès des temples, et ils y vivaient en termes excellents avec les membres du sacerdoce régulier. Ils y répétaient au son des instruments les chants où les poètes d'autrefois avaient exalté les exploits de Jahvéh, et ils en extrayaient la matière des histoires semi-religieuses qu'ils racontaient sur l'origine du peuple, ou bien ils s'en allaient prêcher à l'aventure dès que l'esprit les saisissait, isolés, ou le maître avec son disciple, ou par bandes inégales[2]. Le peuple se pressait autour d'eux, écoutant leurs hymnes ou leurs histoires de l'âge héroïque; les grands, les rois mêmes subissaient leurs visites et enduraient leurs reproches ou leurs exhortations avec un respect mêlé de terreur. Quelques-uns de ces inspirés se rangèrent du côté d'Akhab et d'Izebel[3], mais la plupart se déclarèrent contre eux, et Élie se distingua entre tous par la violence de ses discours et de ses actions. On ignore sa patrie, sa famille, et ce qu'il fit on ne le sait au juste[4] : les récits que nous avons de sa vie semblent autant de légendes grandioses. Il annonce devant Akhab que le ciel ne répandra sur la terre ni rosée ni pluie pendant des années, sinon à son ordre, et il s'enfuit au désert afin d'échapper à la colère du roi. Il y est servi d'abord par des corbeaux qui lui apportent de la viande et du pain matin et soir. Quand la source à laquelle il buvait se tarit, il émigre chez une veuve de Sarepta au pays de Sidon et il y subsiste douze mois et plus d'une seule jarre de froment et d'une cruche d'huile inépuisable qu'il partage avec son hôtesse. Le fils de cette femme meurt soudain : il le ressuscite sous l'invocation de Jahvéh, puis, toujours guidé par l'impulsion d'en-haut, il va se présenter au roi de nouveau. Akhab l'accueille sans rancune, convoque les prophètes païens, les met face à face avec lui sur le sommet du Carmel, et leur enjoint de conjurer la sécheresse qui consume son royaume. Les Phéniciens érigent un autel, implorent leurs Baâlîm à grands cris, se déchiquettent les bras et le corps à coups de couteau sans provoquer le miracle attendu. Élie, après avoir ri de leurs contorsions et de leurs clameurs, élève enfin sa prière vers Jahvéh, et le feu du ciel dévore

1. *II Rois*, *IV*, *1-7*, où est raconté le miracle qu'Élisée opéra en faveur « d'une femme d'entre les femmes des fils des prophètes ».

2. *I Samuel*, X, 5, où une troupe de prophètes est mentionnée, « descendant d'un haut-lieu, avec un luth, un tambourin, une flûte, une harpe, et eux-mêmes prophétisant »; cf. v. 10. Dans *II Rois*, *II*, *3-5*, des troupes d'*enfants des prophètes*, sortent de Béthel et de Jéricho pour demander à Élisée s'il sait le destin qui attend Élie ce jour même.

3. Ainsi le prophète anonyme qui encourage Akhab, au nom de Jahvéh, à surprendre le camp de Benhadad devant Samarie (*I Rois*, XX, *13-15*, *22-25*, *28*), et le Zédekias qui se déclare contre son confrère Michée, dans le conseil de guerre qu'Akhab tint avec Josaphat de Juda, au moment d'attaquer Ramôt de Galaad (*I Rois*, *XXII*, *11-12*, *24*).

4. L'ethnique *Thishbite* qu'on lit après son nom (*I Rois*, *XVII*, *1*, *XXI*, *17*), est dû à une faute de copiste.

l'holocauste en un clin d'œil ; le peuple, convaincu par ce prodige, court sus aux idolâtres, les massacre, et soudain la pluie tombe à flots. On dit qu'après ce triomphe, il se sauva une fois encore au désert, et qu'il y eut sur l'Horeb la vision de l'Éternel. « Or voici, Jahvéh passa, et un grand vent impétueux qui fendait les montagnes et brisait les rochers courait devant Jahvéh, mais Jahvéh n'était point dans le vent. Après le vent, un tremblement de terre, mais Jahvéh n'était point dans le tremblement. Après le tremblement venait un feu, mais Jahvéh n'était point dans ce feu, et après le feu un vent doux et subtil. Et voici dès qu'Elie l'eut perçu, il enveloppa son visage de son manteau, il sortit, il se tint à l'entrée de la caverne, et une voix lui fut adressée qui lui dit : « Quelle affaire as-tu ici, Elie? » Jahvéh donc lui commanda d'oindre Khazael pour roi de Syrie, et Jéhu, fils de Nimshi, pour roi sur Israel, et Elisée, fils de Shaphat, pour prophète en sa place, « et quiconque échappera à l'épée de Khazael, Jéhu le fera mourir, et qui échappera à l'épée de Jéhu, Elisée le fera mourir ». Un personnage de cette envergure devait être supérieur aux lois ordinaires de l'humanité : Elie vivant fut ravi au ciel sur un char de feu. La tradition le veut ainsi, et l'on voit, par son exagération même, quelle impression terrible le grand prophète avait laissée sur l'esprit de son temps[1].

Akhab fut l'un des plus vaillants parmi les vaillants qui gouvernèrent Israel. Il conserva la haute main sur Moab[2], garda Juda sous sa dépendance[3], batailla contre Damas avec des alternatives de succès et de revers honorables. Adadidri, dont les historiens hébreux font un second Benhadad[4], avait succédé au vainqueur de Baésha[5]. Le souvenir de ses campagnes ne nous est parvenu que mutilé et défiguré dans les annales hébraiques. Israel, raffermi par les exploits d'Omri, dut lui tenir tête obstinément, sans que l'on connaisse les motifs et les débuts du drame. Au moment où l'action commence pour nous, les

1. La légende d'Élie occupe les chapitres XVII-XIX, XXI, 17-29, du premier *Livre des Rois*, puis les chapitres I-II, 1-14, du livre second.

2. *Inscription de Mesha*, l. 7-8.

3. La dépendance de Juda n'est indiquée explicitement nulle part : elle résulte de l'attitude que Josaphat prend, lorsqu'il se trouve en présence d'Akhab (*I Rois, XXII, 1 sqq.*).

4. Les textes assyriens nomment ce personnage Dadidri, Adadidri, ce qui répond exactement à la forme hébraique Hadadézer; cf. à ce sujet les articles contradictoires de SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 538 sqq., *Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 200 sqq., *die Namen Hadad, Hadadezer, Benhadad und ihre Keilinschriftliche Æquivalente*, dans la *Zeitschrift für Keilforschung*, t. II, p. 366-384, et de Fr. DELITZSCH, *Assyriologischen Notizen zum Alten Testament, II, der Name Benhadad*, dans la *Zeitschrift fur Keilforschung*, t. II, p. 161-178, le premier soutenant la lecture Adarezer, Adadidri, le second soutenant la lecture Bouridri, Biridri.

5. Les renseignements du *Livre des Rois* ne nous apprennent pas à quel moment du règne d'Akhab tombent ses premières guerres avec Adadézer et le siège de Samarie. La rapidité avec laquelle les campagnes de Salmanasar contre Damas se succèdent, de 854 à 839, ne nous permet guère de placer ces événements ailleurs qu'avant l'intervention assyrienne. Akhab paraît, en 854, à la bataille de Karkar, comme allié d'Adadidri, ainsi qu'on le verra au t. III de cette *Histoire*.

préliminaires en sont terminés et les Israélites, cernés dans Samarie, n'ont plus qu'à s'abandonner à la discrétion du vainqueur. C'était le premier assaut sérieux que la cité affrontait, et sa résistance fit honneur au coup d'œil militaire du fondateur. Adadidri traînait après lui trente-deux rois, des chevaux et des chars innombrables, tandis que son adversaire avait sept mille hommes seulement à lui opposer. Akhab voulut traiter, mais on lui stipula des conditions si outrageantes qu'il rompit les négociations. On ne sait depuis combien de temps le blocus durait, lorsqu'un jour, en plein midi, la garnison sortit toute ensemble et se précipita sur le camp syrien : la panique s'y mit aussitôt, et Adadidri s'échappa à cheval avec quelques hommes à peine. Il revint à la charge l'année d'après, mais, au lieu de s'engager dans les collines d'Éphraïm où il renonçait à l'avantage du nombre, il déploya ses lignes dans les champs de Jezréel, près la bourgade d'Aphek. Ses serviteurs lui avaient dit en effet : « Les dieux des Hébreux sont dieux de montagnes, c'est pourquoi ils ont été plus forts que nous, mais si nous les combattons dans la plaine, certainement nous serons plus forts qu'eux. » Il fut battu en rase campagne plus rudement encore qu'il ne l'avait été sur les hauteurs, et les historiens hébreux affirment qu'il fut pris dans la déroute. La puissance de Damas demeurait si grande encore et la captivité de son roi était si loin de terminer la guerre, qu'Akhab n'aurait pas osé pousser sa chance à fond : il aurait accueilli le Syrien « en frère », et il l'aurait relâché, après avoir conclu avec lui un traité d'alliance offensive et défensive. Israel serait rentré en possession d'une partie des cantons qu'il avait cédés sous Baésha, puis sous Omri, et les Israélites auraient revendiqué le droit d'occuper à Damas un quartier particulier : c'eût été la contre-partie et la revanche des humiliations antérieures[1]. Une tradition d'époque postérieure racontait, à ce propos, qu'un homme d'entre les fils des Prophètes commanda à l'un de ses compagnons de le frapper fort par l'inspiration de l'Éternel. Une fois blessé, il se déguisa avec un bandeau sur les yeux, se posta sur le chemin du roi, et, comme celui-ci passait, il lui cria : « Ton serviteur était sorti au milieu de la bataille, et voici un homme se détourna et m'amena un homme, et il dit : « Garde cet homme : s'il vient à « manquer, ta vie répondra de sa vie, ou tu me pèseras un talent d'argent pour « te racheter. » Et tandis que ton serviteur était occupé deçà et de là, l'homme disparut. » Le roi d'Israel lui dit : « Ainsi est ton jugement, c'est toi-même « qui en as décidé. » Lors il ôta en hâte le bandeau de dessus ses yeux, et le

1. *I Rois*, XX, 1-34.

roi d'Israel le reconnut pour l'un des prophètes. Et il lui dit : « Ainsi parle Jahvéh : « Parce que tu as laissé aller d'entre tes mains l'homme que j'avais « voué à la destruction, ta vie sera pour sa vie et ton peuple pour son peuple. » Et le roi d'Israel poursuivit vers sa maison, triste et irrité, et il vint vers Samarie[1] ». Le sentiment populaire touchait juste lorsqu'il répétait cette histoire, et Akhab aurait dû ne pas s'arrêter avant d'avoir achevé son ennemi, s'il l'avait pu; mais le pouvait-il réellement?

On n'a aucune raison de contester le gros des faits et de douter qu'Adadidri éprouva quelques mécomptes devant Samarie : il est permis de se demander si l'échec fut aussi grave qu'on le représente, et si l'imagination ou la vanité nationale n'en grossirent pas plus tard l'étendue et les conséquences. Les citadelles de la Pérée, qui, d'après la tradition, auraient dû être restituées aux Israélites, ne quittèrent pas les mains des Damasquins, et Ramôt de Galaad continua d'inquiéter ceux des Gadites et des Roubénites qui ressortissaient à la maison d'Omri[2] : elles constituaient pourtant le plus important de la rançon par laquelle Adadidri était censé s'être racheté. Il semble que la bonne fortune d'Akhab n'eut d'autre résultat que de lui valoir un traitement plus doux : il ne perdit rien de son territoire, et il regagna peut-être quelques villes, mais il dut agréer des conditions de paix qui faisaient de lui un vassal avoué[3]. Damas demeurait, malgré tout, l'État prépondérant de la Syrie, et, à bien interpréter le peu que nous savons d'elle, elle paraissait être en bonne voie d'opérer à son profit cette concentration du pays que ni les Hittites, ni les Philistins, ni les Hébreux, n'avaient réussi à réaliser. Assise presque à égale distance de Raphia et de Carchémis, sur la lisière des terres cultivées, le désert couvrait ses derrières et la plaçait à l'abri d'une invasion du côté de l'est et du nord-est; les plaines poudreuses du Haourân la protégeaient au sud, les escarpements boisés de l'Antiliban à l'ouest et au nord-ouest. Elle se retranchait derrière ces obstacles naturels comme dans un fort, d'où la garnison sortait à son gré pour se jeter en masse sur l'une ou sur l'autre des nations environnantes : victorieuse, sa position centrale lui permettait de surveiller sans peine et de conserver ce qu'elle avait acquis; vaincue, ses montagnes ou ses

1. *I Rois*, XX, 35-43.
2. *I Rois*, XXII, 3 : « Et le roi d'Israel dit à ses serviteurs : « Savez-vous que Ramot de Galaad est à nous? Et nous nous taisons, sans la reprendre de la main du roi de Syrie. »
3. Aucun document ne prouve encore de façon directe qu'Akhab ait été le vassal d'Adadidri. Le fait semble résulter assez nettement du récit de la bataille de Karkar contre Salmanasar II, où le contingent d'Akhab d'Israel figure parmi ceux des souverains qu'Adadidri oppose aux armées assyriennes (*Inscription du Monolithe de Kourkhi*, col. II, l. 91-92). J'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet dans le chapitre premier du tome III de cette *Histoire*.

solitudes opposaient à la poursuite de l'ennemi des échelons de lignes faciles à défendre, malaisées à forcer, et le répit qu'elle gagnait en les disputant lui donnait le temps d'organiser ses réserves puis de redescendre dans l'arène avec des troupes fraîches. Elle avait groupé tout d'abord les principautés araméennes, Argob, Maâkah, Gessour, par lesquelles elle dominait le Haourân, Zoba qui lui donnait la Cœlésyrie du lac Houléh au Bahr el-Kadés. Elle avait arraché la Haute Galilée aux Hébreux, puis la Pérée jusqu'au Jabbok, et elle tenait en bride Israel ainsi que les fiefs entraînés dans l'orbite d'Israel, Ammon et Moab. Hamath, la Phénicie aradienne, la vallée du Bas Oronte, une fraction des Hittites s'inclinaient devant sa supériorité, et leurs rois lui prêtaient avec le tribut l'appui de leurs armées. Cette puissance était bien jeune encore, et les éléments n'en étaient pas reliés de façon très ferme, mais les peuples qui l'entouraient étaient si débiles et si désunis, qu'elle n'avait guère lieu de les craindre : un seul danger la menaçait, si les empires belliqueux d'autrefois, l'Égypte ou l'Assyrie, secouant leur torpeur, reparaissaient sur le théâtre de leur antique prouesse, et lui livraient l'assaut avant qu'elle eût trouvé le temps de se consolider par l'annexion du Naharaina.




LE MONDE ORIENTAL
vers le XIVe Siècle
avt. J. C.
Royaume d'Égypte
id. des Khâti
id de Babylone
id d Assour
Echelle
0 100 200 300 400 500 Kil
L. Thuillier, delt
OUAZÎT OÎRÎT
QÎM-OÎRÎT
(OUAZÎT OÎRÎT)
MÂSHOU
MILOUKKHA
(MELANCHITÆ)
MÂGAN
(MAKA)
KARDOUNIASH
KHONTHANOUNOFIR
Rhodes I.
Les Bahrein
Babylone
Assour
Arad
Byblos
Hamath
Tyr
Akou
Joppe
Gaza
Aou
Bashou
Apou (Panopolis)
Aboudou (Abydos)
(Dongola)
(Berber)
Nil Blanc
Nil Bleu
6me Cataracte
2me Cataracte
ANSHAN
HABARDIP
KHANIGALBAT
ARSPKHA
AKHLAME
Dilmoun?
25
30
35
40
45
20
15

10 – 96.

Table des Gravures



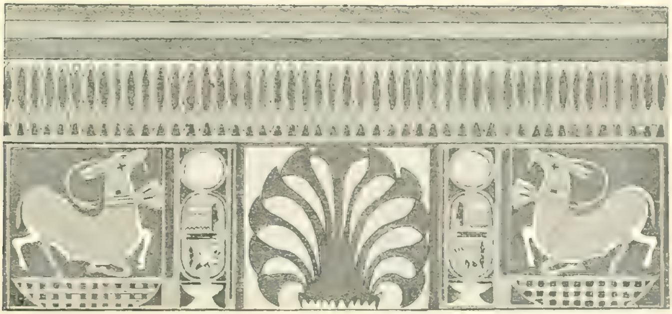


Table des Matières

I

LE PREMIER EMPIRE CHALDÉEN ET LES HYKSÔS EN ÉGYPTE

II

LA SYRIE AU DÉBUT DE LA CONQUÊTE ÉGYPTIENNE

III

LA DIX-HUITIÈME DYNASTIE THÉBAINE

IV

LA RÉACTION CONTRE L'ÉGYPTE

V

LA FIN DE L'EMPIRE THÉBAIN

VI

LES DÉBUTS DE L'ASSYRIE

VII

LES HÉBREUX, LES PHILISTINS, DAMAS



PARIS. IMPRIMERIE LAHURE

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

HA
M
58239.
Author Maspero, Gaston.
Title Histoire ancienne des peuples de l'orient clas-
sique. Vol 2